



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BL 10885



UNIVERSITEIT VAN GENT



Digitized by Google



acheté 56 francs chez Vandale,  
le 12 Janvier 1844









BL 10885

LES **BL. 10885**

# LECONS DE

Gentil-homme de Seuille.

*François, par Claude Gruget Parisien.*

L'Auteur, dont les quatre derniers ont  
quatriesme Edition.

*Reuen de nouveau en ceste dernière Edition.*



Onz  
la Cour du Palais.

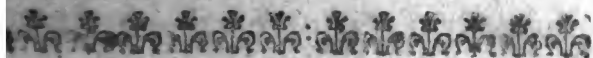
M. DC. XXXXIII.

1942 / A.340

Digitized by Google







# TABLE DES

## CHAPITRES.

*Et premierement de la premiere partie.*

- P**ourquoy les hommes vivoient iadis plus long temps qu'ils ne font cét aage, chap. 1. fol. 1.
- Que l'opinion de ceux qui peulent les ans du temps passé estre plus courtes que ceux de maintenant est faulse. Quelle fut la premiere ville du monde, & que nos anciens Peres ont en plus d'enfans que ceux qui sont nōmez en la sainte Escriture, chap. 2. fol. 5.
- Quelle signe de la croix estoit estimé devant que nostre Seigneur fust crucifié, chap. 3. fol. 10.
- De l'excellence du secret, & comme il se doit garder: avec aucuns bōs exemples à ce propos, chap. 4. fol. 13.
- Combien est loüable le peu parler, chap. 5. fol. 21.
- Lettre notable de Plutarque à Traian Empereur, ch. 6. f. 25
- De l'estrange opinion des Egyptiens, touchant le tēps de la vie de l'homme, la iugerat par la proportion du cœur, chap. 7. fol. 28
- De l'origine de l'art militaie, qui furent ceux qui premiers occuperent les Royaumes d'autrui, & des inventeurs de plusieurs fortes d'armes, mesme de l'artillerie, chap. 8. fol. 31.
- De deux femmes, dont l'une en habit d'homme fut faite Pape, l'autre Imperatrice, chap. 9. fol. 36.
- Du commencement des Amazones, & de plusieurs choses notables qu'elles ont fait, chap. 10. fol. 39.
- De l'antiquité de Constantinople: & comme elle fut conquise par les Tūres, chap. 11. fol. 49.
- De quelle race, & nation fut Mahomet: & en quel temps sa secte priat son origine, chap. 12. fol. 57.
- Le commencement de la seigneurie du Turc, & des Princes qui y ont regné, chap. 13. fol. 63.
- Pourquoy l'homme vaudroit, pourquoy il puisse plus à ieun qu'apres avoir pris son repas, & la cause pour laquelle il puisse plus mourir.

- que vis, avec autres belles  
disputes, chap. 14. fol. 82.
- De l'excellence du chef entre  
les autres membres : qu'il  
est mauvais d'avoir petite  
tête, & la poitrine estroite,  
& pourquoy c'est cour-  
toisie, & honneur de leuer  
le bonnet en saluant, chap.  
15. fol. 85.
- D'un different qui fut entre le  
maistre & le disciple, si sub-  
til que les Juges ne les peu-  
rent decider, chap. 16. f 89
- Que la mort se doit iuger  
bonne ou mauvaise selon  
l'estat auquel on meurt,  
avec exemples de la mort  
de plusieurs, ch. 17. f 92.
- De l'estrange nature de Timō  
Athenien, ennemy de l'hu-  
main lignage, ch. 18. 95
- Combien il y a eu de Papes  
depuis S. Pierre, & pour-  
quoy on muē le nom des  
Papes, & aussi par qui ils  
souloient estre esleus, ch.  
19. 98
- La cause des iours caniculai-  
res : & pourquoy ils sont  
ainsi nommez, avec plu-  
sieurs choses notables à ce  
propos, ch. 20. 103
- De l'art admirable du nager  
d'un homme : & l'origine  
de la fable du poisson Co-  
las, avec quelques histoires  
chap. 21. 110
- Des hommes marins, & d'au-  
cunes choses notables, ch.  
22. 113
- En quelle sorte on parloit au  
commencement du monde,  
& de la diuision des langues,  
ch. 23. 116
- La diuision des ages du mō-  
de, & choses notables ad-  
uenues en iceux, & aussi du  
cōmencement des regnes,  
chap. 24. 120
- De l'estrange vie de Dioge-  
nes le Cynique, & de ses  
sententieuses propositions  
& responce, ch. 25. 131
- Des variables natures des  
hommes, outre les naturel-  
les inclinations, & d'oū  
procede la cause, ch. 26. 137
- De la grandeur de l'Empire  
Romain, & comme & en  
quel temps il commença à  
decliner, chap. 27. 144
- L'assaut & prinse de Rome  
par les Goths, ch. 28. 150
- L'excellence & les loüanges  
du travail & les dommages  
qu'engendre oyfueté, ch.  
29. 164
- Pourquoy la Palme est attri-  
bue aux victorieux & que  
le Laurier est signe de vi-  
ctoire, chap. 30. 174
- Cōbien est detestable le vice  
de cruauté, avec plusieurs  
exemples à ce propos, ch.  
31. 178
- Combien souuent les Rois  
mauvais & tyrans sont mi-  
nistres de Dieu, & qu'ils  
sont neantmoins toujours  
mauvaise fin, ch. 32. 187
- De l'estrange cas aduenu à

- vn des fils de Crœsus Roy  
de Lydie & à l'enfant d'un  
autre Roy: parmy lesquels  
y a vn discours à sçauoir si  
le parlet est chose naturel-  
le à l'homme, & si l'homme  
seul a parole, ch. 33. 190
- D'une femme qui fut mariée  
beaucoup de fois, & d'un  
homme qui auoir eu plu-  
sieurs femmes, lesquels à la  
fin se marièrent ensemble:  
& l'incontinence d'une au-  
tre femme, chap. 34. 196
- D'un grand cas qui aduint à  
deux Princes de Castille,  
chap. 35. 198
- Des estranges & diuerses com-  
plexions de deux Philoso-  
phes, dont l'un ploroit, &  
l'autre rioit de l'estat &  
gouuernement du monde,  
chap. 36. 200
- D'aucunes choses notables,  
qui sont aduenues en vne  
mesme sorte plustost en vn  
lieu qu'en autre, c. 37. 203
- Que beaucoup d'hommes se  
sont tellement ressemblez,  
que bien souuent l'un a esté  
pris pour l'autre, c. 38. 206
- D'un estrange cas aduenu en  
vne mesme sorte & en di-  
uers tēps à deux cheualiers  
Romains, ch. 39. 215
- De la distinction de l'age de  
l'homme selon la doctrine  
des Astrologues, c. 40. 217
- D'aucunes certaines années  
de la vie humaine, que les  
anciens iugerent les plus  
d'agerenses, & pour quelle  
cause ch. 41. 224
- Table de la seconde partie.*
- P**Ar combien de diuers  
moyens François Sforce  
& Nicolas Piccinin, ont  
acquis la renommée des  
plus sçauans en l'art mili-  
taire, qui ayent esté de leur  
temps, ch. 1. 228
- Que le Lyon a peur du Coq,  
avec maintes autres choses  
notables de la douceur &  
bonté du Lyon ch. 2. 231
- Qui fut le premier qui appri-  
noisa le Lyon: & ce que  
Lyfimaque Capitaine d'A-  
lexandre fit à vn Lyon, ch.  
3. 238
- De l'ordre & cheualerie des  
Templiers, & combien ils  
ont duré, chap. 4. 240
- Par quel moyen le siege Papal  
fut transféré en France, cō-  
bien il y fut, & cōme il re-  
tournadans Rome, c. 5. 249
- Quel danger il y a de murmu-  
rer contre les Princes avec  
le los de leur clemence,  
chap. 6. 254
- Que l'imagination est vne  
des principales puissances  
interieures, prouuée par  
vrais exemples, & notables  
histoires, chap. 7. 261
- De quel pays fut Pilate: cōme  
il mourut, du lac nommé  
le lac de Pilate, de sa pro-  
priété, & aussi de la cauerne



# T A B L E

- de Dalmatie, chap. 8. 264
- De l'inuention, & usage des cloches, quel profit il auoit: & quel fut le premier qui conquit les diables, chap. 9. 269
- D'un combat qui fut entre deux Cheualiers de Castille, auquel aduint un cas notable, chap. x. 273
- De plusieurs choses esmerueillables, chap. 11. 275
- Les variables opinions des Philosophes, touchât l'humain lignage, & du mariage, avec son origine, chap. 12. 277
- De quel estat, & à quel age se doiuent marier l'homme & la femme, chap. 13. 282
- De la cordiale amitié du mariage, avec aucuns exôples de l'amour des mariez, ch. 14. 287
- Des diuerses costumes que tenoient les anciens aux mariages, chap. 15. 292
- De l'excellence de peinture, chap. 16. 297
- De l'excellent peiarte Appelles, & de Protogenes autre peintre de son temps, chap. 17. 301
- Quelle forme doit auoir l'homme pour estre bien proportionné, chap. 18. 307
- D'une notable maniere d'exil visitée en Archues, par laquelle les principaux estoient quelquefois bannis sans offencer, ch. 19. 314
- De plusieurs excellens hommes qui furent bannis par l'ingratitude de leur patrie, chap. 20. 319
- De deux grands personnages qui furent pris pour homicides, & lesquels furent faits Roys par le mesme moyen, lequel ne pensoient perdre la vie, chap. 21. 323
- D'une estrange aduerture aduenue à un prisonnier, & comment il en fut mis hors par un esprit, ch. 22. 327
- Que le sang d'un taureau fait mourir ceux qui en boient, & qui fut celui qui premierement le raueua, chap. 23. 330
- Combien l'eau est necessaire à la vie humaine, avec l'excellence de cet Element, & le moyen de cognoistre la bonne, ch. 24. 338
- Par quel moyen on peut tirer quantité d'eau douce de la mer, & pourquoy l'eau froide fait plus de bruit en tombant, que la chaude: & si ync nauire porte plus pesant sur l'eau salée que sur la douce, ch. 25. 343
- La raison pourquoy tous animaux ont autant de pieds d'un costé que d'autre: & de quel costé ils commencent à marcher, chap. 26. 348
- D'un puissant Roy le grand Tamberlâ, des Royaumes & Perances qu'il a conquises, chap. 27. 351

- Des estranges vies d'Ellogabale, Empereur de Rome, chap. 28. 334
- La continence d'Alexandre, & de Scipion: & de quel des deux est à préférer pour icelle vertu, ch. 29. 367
- De plusieurs laes, & foraines, dont les eaux ont de grandes proprietes, ch. 30. 368
- En quel iour de l'année fut l'incarnation, Natiuité & mort de nostre Seigneur Iesus Christ, & en quel age il mourut: des heures anciennes & de l'erreur qui est mal en auant les communautes, chap. 31. 377
- De plusieurs choses aduenues à la naissance & mort de nostre Seigneur, ch. 32. 384
- De plusieurs passages correz par maints auteurs, qui ont fait mention de Christ, & de sa vie, ch. 33. 390
- Quelles opinions les anciens Empereurs ont eues de la personne de Christ, c. 34. 397
- Que les hommes venus de basse condition ne doiuent laisser d'essayer à se faire illustres, & de plusieurs exemples à ce propos, c. 35. 402
- De diuerses choses aduenues à l'Empereur Iustinian, & à Louys Sforce, ch. 36. 409
- De l'opinion que les Romains & autres anciens auient de Fortune qu'ils mettoient au nombre des dieux, en quelle forme & figure ils la peignoient: & qu'il n'y a point de fortune entre les Chrestiens, pour ce que tout se doit referer à Dieu, chap. 37. 416
- Qu'entre les proprietes des choses elementaires, il y a beaucoup d'autres proprietes occultes & merueilleuses, qui ne sont des Elemens, chap. 38. 423
- Plusieurs proprietes merueilleuses d'aucunes choses. & à quelles estoilles, & planètes elles sont sujettes, chap. 39. 429
- Que les bestes brutes ont enseigné aux hommes plusieurs medecines, ch. 40. 436
- Que plusieurs bestes par instinct naturel ont cognoissance des choses à venir, & de plusieurs pays que petites bestes ont rendus inhabitables, ch. 41. 438
- D'une subtile inuention que trouua Archimedes, pour cognoistre combien vo orfeure auoit meslé d'argent en vne couronne d'or, sans que pour le cognoistre la couronne fust brisée, ny endommagée, chap. 42. 442
- La maniere par laquelle Socrates persuada à Alcibiades de se faire orateur, chap. 43. 447
- Le commencement & les causes de la faction des Guelfes, ch. 44. 448

# T A B L E.

## Table de la troisieme partie.

**C**ombien fut profitable l'invention des lettres, qui les a trouuées, ch. 1. f. 431  
 En quoy les anciens escriuoient auparavant l'invention du papier, qui a inuenté l'imprimerie, & de quel profit elle est. chap. 2. 456

De la premiere librairie du monde, & de maintes autres notables, ch. 3. 461

De l'amitie & inimitié, qui par secrette propriété est entre plusieurs choses, ch. 4. 466

Par quel moyen les amitez, & inimitiez procedent des choses celestes, & pourquoy vn homme ayme ou hayt vn autre, ch. 5. 473

D'où vient qu'un chemin de pareille longueur, plus est court, vni, moins ennuye, & s'il est fort long, & vny plus il fasche, ch. 6. 476

Combien la memoire est excellente, & pourquoy ceux qui ont l'esprit aigu ont la retention debile, ch. 7. 479

Que la memoire se peut maculer, & si peut estre fortifiée par art, chap. 8. 486

Combien les Philosophes, & autres hommes de sçauoir en quelque science que ce fust estoient anciennement prisez, & estimez des Empereurs & Roys, ch. 9. 490

Que les lettres sont fort nécessaires aux Princes. chap. 10. 497

D'aucunes proprieté de la Vipere, & cōme seurement l'on peut manger la chair, chap. 11. 502

De l'admirable propriété d'une petite beste, la morsure de laquelle se guarit par le son de la Musique, ch. 12. 506

D'une medecine estrange avec laquelle Faulstine fut guerrie de l'infirmité d'amour deshonnoste, ch. 13. 508

De l'estrange, & furieuse amour d'un ieune Athenien, & du ridicule amour du Roy Xerxes, ch. 14. 511

D'un qui en receuât une playe de son ennemy, fut saoué d'un mal qu'il auoit, avec semblables exēples, ch. 15. 514

Qui fut le premier qui planta la vigne, & qui commença à mettre l'eau dans le vin, & à qui, chap. 16. 515

De plusieurs dommages que fait le vin intemperé : & quels Medecins ont dit que c'est chose saine de s'enuyter aucunes fois, ch. 17. 521

Aucuns enseignemens pour faire hayr le vin, & pourquoy deux choses semblent trois aux yuiongues, chap. 18. 525

En quelle sorte se peut sçauoir, & mesurer la rotōdité de toute la terre, ch. 19. 528

# T A B L E.

- Pourquoy c'est que la beige  
couuerte de paille se con-  
serue en sa froidour, & l'eau  
chaude en sa chaleur, ven  
que ce sont deux cōtraires  
effets par vne mesme cho-  
se, avec quelques autres  
secrets. ch. 10. 532
- D'uncons grāds personnages  
qui sont morts & s'ont appel-  
lez par quelques vns de  
ceux qu'ils auoient fait  
mourir iniustement, & si  
moururent au temps qui  
leur fut assigné : avec vne  
bibleio notable d'un Ar-  
cheuesque de Magonce,  
chap. 21. 535
- De deux Cheualiers qui s'e-  
stoient persuadez par ma-  
gimacion qu'ils deuoient  
estre pendus, & en quelle  
sorte ils furent destournez  
de ce pensement, chap. 22.  
540
- De la cruauté qu'Albouyn  
Roy des Lombards exerça  
contre sa femme Rolemō-  
de, & par quel moyen elle  
se vengea de luy, ch. 23. 542
- D'une belle tromperie qu'une  
Royne d'Arragon fit à son  
mary & comme fut engen-  
dré le Roy James d'Arra-  
gon son fils, ensemble de sa  
naissance, & de sa mort.  
chap. 24. 546
- En quelle part du Zodiaque  
seroient le Soleil, &  
la Lune quand ils furent  
faits, & aussi les autres  
Planettes, chap. 26. 552
- Que les hommes peuent  
prendre exemple des oy-  
seaux, & autres animaux,  
pour vertueusement viure,  
chap. 27. 559
- Pourquoy se concedoyent à  
Rome les triumphes, &  
combien y a eu de triom-  
phateurs, chap. 28. 566
- Des noms que les Capitaines  
Romains gaignoient par  
leurs victoires, ch. 29. 577
- Des couronnes, & autres re-  
compenses & salaires que  
les Romains dōnoient aux  
soldats, & la punition des  
coupables, comprenant en  
cela un fort bon ordie de  
guerre, & gouuernement de  
Republique, chap. 30. 581
- Quelles furent les sept mer-  
ueilles du monde, ch. 31. 589
- Quelles furent les Sybilles &  
de leurs propheties & prin-  
cipalement de ce qu'elles  
ont dit de la religion Chre-  
stienne, ch. 32. 589
- Pourquoy le sommeil fut  
donné à l'homme, & com-  
me le trop dormir est dom-  
mageable & vicieux, ch. 33.  
612
- D'où vient l'origine que l'on  
auoit accoustumé en Espa-  
gne de conter depuis la  
Here de César, & quelle  
chose est Here, & pour-  
quoy, & quand cet vsage  
fut delaisé, ch. 34. 617



Table de la quatriesme partie.	Comme Diocle a ordonné la gouvernement de la Repu- blique des Abolles, & pou- que les anciens Philoso- phet nous aient queques refondus, & pourquoy, chap. 1.	67
Les ceremonies que les Ro- mains estoient de ceul qui mouvoit guerre, chap. 2.	62	69
Qu'il profite a l'z à un Prince d'estre de venerable alpe chap. 3.	63	70
D'un fort estrange accident advenu de nuit en une ar- mée, chap. 4.	63	70
De la ruse des cheux des Prestres, & à quelle occa- sion, avec autres choses mor- tables, chap. 5.	64	71
Horrible tyrannie, & subjec- de la tragedie d'Axistori- me, chap. 6.	64	71
Pourquoy les hommes ne peu- vent cognoistre la verité des choses pendant qu'ils vivent, chap. 7.	65	72
Des choses monstrueuses qui seruoient d'augures au temps passé, chap. 8.	65	72
Combien est grande l'effeur des Princes Chrestiens de permettre le dueil chap. 9.	66	73
Des merueilleuses proprieté de l'Asne, chap. x.	66	73
La grande constance d'Are- taphile Cyrence, o. 11.	66	73
Une lettre eue par le Senat d'Athenes aux Lacedemo-		71
Table de la cinquieme partie.		71
De la premiere invention de porter manna, & de qu'elle fin. Ce fut au li de plusieurs choses religieuses & admirables à ce propos. chap. 1.	69	74
Des vertus & proprieté de pierres precieuses, & d'où procède la vertu qui est é- anneaux magiques, ch. 2.	70	75
D'où est venu que ce nom de Gentil homme s'est attri- bue, tant aux Chevaliers qu'aux enfans de Princes & Conseillers. Et quelle armoiries portoit ancien- nement les Romains & d'où est venue l'invention de blasonner les armoiries en Escusson, ch. 3.	70	75
Des septante quatre traductions le vieil Testament d'He- brieu en Grec, de l'autho- rité de ladite traduction, & en quel temps & pourquoy elle fut faite, ch. 4.	71	76

Des vertus & proprietéz admirables de la Formis, & de quels exemples on peut prendre de l'us. ch. 5. 730	Qu'avarice est vn vice fort enorme, & suiet à de grands dangers: avec plusieurs exemples de grands personnages, extrêmement auaricieux, ch. 13. 782
De luy vienn que les vns vivent longuement, & des autres peu, & quelle complaisance est la meilleure pour viure longuement. Item, comme se doit entendre ce qu'on dit que les iours de l'homme sont nombrez, ch. 15. 739	Raisons fort viues du Philosophe Phauorinus, sur ce qu'il y est bon de demander aux Astrologues les choses à venir, chap. 14. 787
Comme la vie de l'homme s'est abregée dès le commencement de monde, & de ce en diuers temps, & des serments diuers de la vie de l'homme, avec plusieurs histoires faisant à ce propos: mesme de ceux qui ont vecu longuement, chap. 7. 746	De la fondation de Ierusalem, des fortunes qu'elle a eues, & des Rois qui y ont regné, ch. 15. 790
La maniere de connoistre la vraye opportunité de faire quelque chose, & comment les anciens peignoient l'occasion, chap. 8. 753	Suite de l'histoire de Ierusalem, iusques au temps des Empereurs Titus & Vespasien, chap. 16. 800
De pourtrait de Faveur, & de sa signification, ch. 9. 756	Comme les Roys de Ierusalem tomberent en la subiection des Romains, & de l'estat du peuple iusques à la totale destruction, chap. 17. 809
Des sept Sages de Grece, avec plusieurs sentences notables qu'ils ont laissez par escrit, chap. 11. 758	Comme on peut dire mesouge sans mentir, ch. 18. 818
Suite au discours des sept Sages de Grece, ch. 11. 767	De l'ancien, & moderne pourtrait des douze mois de l'an, & des misteres representez par iceluy, c. 19. 820
Que la vent est le principal sens de l'animal, & de plusieurs auengles qui ont esté gens de grand renom, ch. 12. 775	Coniuration subite aduenue à Florence, & les carnages qui s'en ensuiuirent, chap. 20. 821
	La vie & histoire du Capitaine Castuccio Castacagne, chap. 21. 828
	Des Vents, & de leurs noms, chap. 22. 838

---

## TABLE DES DIALOGUES.

<b>D</b> ialogue du Soleil.	847
Dialogue de la Terre.	864
Dialogue des Meteores.	877
Dialogue 1. le Banquet.	899
Dialogue 2. du Banquet.	922
Dialogue du Contentieux, ou Contredisant.	956
Dialogue des Medceins.	983

*Fin de la Table, tant des Chapitres, que des Dialogues.*

---

## VNE DAMOISELLE PARISIENNE AUX LECTEURS.

*Dans les forests aucuns ieunes chasseurs  
( Sy foy nous faiët l'histoire fabuleuse )  
Furent changez en bestes, ou en fleurs,  
Tesmoin le fils de Myrrhe incestueuse,  
Tesmoin l'amant de son ombre trompeuse,  
Tesmoin celuy qui fut proye & curée  
A son Vautour par l'ire de Pherée:  
Ceste forest de tels dangers est vuide:  
Et pour monstrier qu'elle est bien assuree,  
Claude Gruget vous seruira de guide.*

O QUELL' ENVIE I'AY.

LES



# LES DIVERSES

LECONS DE PIERRE  
MESSIE, GENTIL-HOMME  
DE SEVILLE.

PREMIERE PARTIE.

*Pourquoy les hommes viuoient iadis plus  
long-temps qu'ils ne font  
en cét aage.*

## CHAPITRE I.

**T**OVT E personne studieuse des lettres diuines, doit auoir leu, cüe lors du premier aage, & auparauant que pour le peché le general deluge vint sur terre, la vie des hommes estoit plus longue qu'elle n'est pour le present. Il est certain qu'Adam a vescu neuf cens trente ans, Seth neuf cens douze, Cainam neuf cens dix. Ainsi descendant de l'un en l'autre, leur viure le plus brief estoit de sept cens ans. Et au iourd'huy nous en voyons peu atteindre octante,

A

ou nonante , & si quelqu'un les passe, cela est rare & fort esmerueillable. Tellement que ne pouvant paruenir au dixiesme de la premiere vie. Les doctes soient Theologiens , ou Philosophes naturels , qui ont discoursu là dessus , oyans que la Nature , qui nous produit , est celle mesme du temps passé , & que ces premiers hommes viuoient ainsi longuement par nature , & non miraculeusement : se sentans estonnez de cela , en ont curieusement cherché les causes & raisons. Si qu'à Marc Varron , & à nombre infini d'autres, telle chose s'est monstrée tant difficile en nature , qu'ils ont pensé les ans du temps ancien , n'estre point tels que les modernes. Laquelle opinion & creance , est folie & erreur trop grande & vaine , comme nous monstrerons par le Chapitre suiuant, apres qu'aurons dit en cestuy , quelques causes & aduis pris de plusieurs Autheurs. A la verité quand ie lis les œuvres d'autrui , & que ie vien à mon opinion , il me semble la principale raison pour laquelle les hommes ne viuent ainsi longuement que jadis , estre que les anciens n'auoient point en leur temps les causes qui engendrent en nous maintenant les maladies , & d'où nous viennent si tost vieillesse & mort. Donc nous faut-il considerer que les premiers peres de tout l'humain lignage , Adam & Eue furent créez de la main de Dieu , sans aucun autre moyen ny aide : partant est à presumer qu'il les crea de tres-excellente complexion , parfaicte sympathie , & proportion d'humeurs , cause qu'ils vesquirent sains si longues années. Au moyen dequoy les enfans procreez de peres ainsi pleins de santé , &

pareillement leurs nepveux, qui auoient naturellement si longue vie, deuoient ressembler leurs primogeniteurs en la mesme bonne & saine complexion, comme estans hommes descendus d'excellente matiere : iusques à ce que par la mutation des siecles ( le propre desquels est changer & ruiner toute chose. ) L'humanité commença à s'affoiblir, & à rendre les iours des hommes plus brieufs. Or de ce temps y auoit vne chose qui leur aydoit beaucoup à viure, & qui de present nous est fort nuisible & contraire. Ce fut la grande temperance du boire, tant en qualité que quantité, & le peu de variété des viandes : car ils n'en auoient en tant de sortes que nous, ny auetant d'inuentions. Il ne se trouue point qu' auparauant le deluge, les hommes sceussent que c'estoit de manger chair. Outre ce l'on tient par opinion commune, & pour certain, que les fruiçts, & les herbes d'alors estoient de trop plus grande vertu & substance, sans comparaison, que maintenant : pour ce qu'ils procedoient de terre neuue, & non pas comme elle est aujourd'huy, debile, lasse, & en friche. Car le deluge fut cause de luy oster sa gresse : la rendant plus infertile, & demeura salnitree & moins parfaite, par l'inondation de la mer, qui flota par maintes semaines sur elle. Toutes ces raisons sont si grandes, que chacune d'elles est suffisante ( combien donc plus y estans toutes ensemble ) pour prouuer que ce ne fut chose esmerueillable ; ains naturelles, que l'homme vescu plus alors, qu'en ce temps-cy. D'auantage est à noter, que ( comme nous le tenons pour certain ) Adam scauoit

toutes les vertus des herbes, plantes, & pierres; & ses enfans, en apprirent de luy, plus qu'homme n'en a peu entendre depuis. C'estoit en partie pour le salut, & support de la vie, & de la santé de l'homme, & pour guerir les malades, si d'avanture quelqu'un y estoit, en usant des remedes simples & parfaits, & laissant en arriere les compositions venimeuses du temps present : lesquelles au lieu de purger & nettoyer, affoiblissent & tuent le plus souvent ceux qui le prennent. Qui plus est, en ces premiers ans, la vie & la santé des hommes estoit fort soustenuë, & aydée du cours du Ciel, & des influences des estoilles, & planettes, plus beneuoles alors, qu'elles ne sont maintenant : pource qu'ils n'auoient passé tant d'aspects, de conionctions, éclipses, & autres impressions celestes, d'où sont procedées ses alterations, variations, & changemens sur la terre, & parmy les élemens, principale occasion de la vie & de la santé de ce temps-là : & au contraire, & d'infirmité & de mort en cestuy-cy. Mais par dessus tout ce que nous auons dit & fondé sur raison naturelle, ie soustien la cause de la longue vie des hommes d'alors proceder de la prouidence de Dieu, qui voulut leur viure estre tel, & que ces occasions predites s'aydassent l'une l'autre. Afin que de deux seuls hommes, en nasquissent plusieurs, que la terre fust habitée, & que l'humain lignage multipliast. Aussi nous voyons que n'ayans les hommes à viure autant apres le deluge, comme auparauant, Dieu permit qu'il entrast dedans l'arche, & se sauuaist plus d'hommes & de femmes, qu'il n'en auoit premierement

crée, afin que le monde fust habité plus facilement, Saint Augustin parlant de ces choses, dit, *Le 15. de la Cité de Dieu.* que nos peres eurent aduantage sur nous, non seulement en santé & longue vie, mais aussi en la stature, cōme il est éuident en maints liures, sepulchres, & os qui ont esté trouuez sous les grandes montagnes; tellement que l'on croit à la verité, iceux estre ces hommes viuans deuant le deluge. Le mesme saint Augustin afferme, que luy estant en Vtique, ville d'Afrique, il vit les os d'un corps humain, qui auoit les machoires aussi grandes, & pesantes que celles de cent hommes de nostre aage. Et toutesfois encor' que nostre vie soit si briefue, si n'en deuons nous faire plainte, pource que s'appliquant en mal, & au mespris de Dieu, le Seigneur nous fait misericorde de l'accourir: car nous ne le recognoissons plus, & encor si nous le voulons seruir, si auons nous assez de temps pour ce faire, d'autant que la bonté de Dieu est si grande, qu'il prend en payement le bon desir & humble volonté.



Que l'opinion de ceux qui pensent, les ans du temps passé avoir esté plus cours que ceux de maintenant est fausse: quelle fut la premiere ville du monde, & que nos anciens peres ont eu plus d'enfans que ceux qui sont nommez en la sainte Esriture.

## CHAP. II.

**P**OUR ce qu'il a semblé à aucuns que la vie de neuf cens ans aux premiers hommes estoit impossible, d'autant qu'ils ne pouuoient comprendre ny receuoir les causes & raisons naturelles, que nous auons alleguées au premier chapitre, & qui estoient occasion de ceste longue vie. Et qu'ils n'ont osé nier le nombre de tels ans, certifiez clairement par l'Esriture, & ainsi specifiez, ils disent que les ans de ce temps-là estoient plus cours que ceux de maintenant: tellement que cét aduantage qu'on leur donne de longue vie par dessus nous, n'est point si grád qu'on le crie. Mais aucuns d'entr'eux ont voulu asseurer, qu'un de nos ans dure autant que dix du temps passé. Plusieurs ont dit que chaque Lune fait vn an, & les ont nommez ans lunaires. Quelques autres ont eu opinion, trois de nos mois faire vn de leurs ans, & qu'à ce moyen quatre ans des leurs, n'esgaloient qu'un des nostres: Pour ce qu'en ceste sorte des Calendes, les Arcadiens partissoient leurs années, comme le recite Lactance. Marc Varron, tres-docte Romain, en beaucoup de choses (forts en ceste-cy) fut d'opinion que les ans lunaires se nombroient de la conionction de l'une à l'autre Lune: Qui consiste

en vingt-neuf iours, & quelques heures. Pareillement Plin tient pour fable la longue vie des premiers hommes: & dit que ceux d'Arcadie faisoient leurs ans de trois de nos mois. Il y a encor entre nous Chrestiens, vn liure des aages du monde, duquel est autheur Eliconienſe, où il ſemble qu'il ſoit de cét aduis. Neantmoins c'eſt choſe toute claire, que les ans qui ſont cottez en la ſaincte Eſcriture, eſtoient tels que ceux du iourd'huy: & qu'encor qu'il y euſt quelque cas à dire, ce n'eſtoit choſe notable. Ce que Iosephe maintient & prouue, auſſi fait Lactance Firmian, & encore mieux, & plus diſtinctement S. Auguſtin: de l'authorité & raiſon deſquels ſeront confondües toutes les fauſſes opinions, qui ont ſenti le contraire. Quant à la premiere qui eſt, que toute Lune faiſoit lors vn an, à prendre d'vne conjoinction à l'autre, c'eſt vne erreur manifeſte: parce que nous ſçauons bien telle eſpace ne contenir trente iours entiers, en ſorte que cent ans de maintenant, en monteroient plus de douze cens de ceux d'alors. De là viendrait, contre l'opinion de tout le monde, que les hommes viuroient plus à ceſte heure qu'ils ne faiſoiēt: d'autant qu'il ne ſe trouuoit lors homme qui veſquiſt douze cens ans, qui ne montent pas vn de nos ſiecles, & toutesſois il ſ'en trouue qui viuent iuſques à cent, & cent-douze ans: qui feroient plus de treize cens ans, à conter les ans par les Lunes. N'eſt-ce pas auſſi folie, à ceux qui afferment dix ans du paſſé, ne valoir qu'vn des preſens: car ſi leur dire eſtoit vray, les hommes euſſent eu lors puiſſance d'engendrer à ſept, huiſt, & dix ans, qui eſt contre toute naturelle Philoſophie.

*Li. 1. des  
Antiquitez.  
Li. 2. &  
15. de la  
Cité de  
Dieu.*

1. ch. Qu'ainsi soit, nous lisons en Genese, que Seth, fils d'Adam, engendra Enoc en l'aage de 105. ans. Si donc les dix ans d'alors, n'en eussent fait qu'un de maintenant, il s'ensuyuroit que les homes du premier aage eussent engendré à dix ans & demy du temps present : Ayant aussi Cainam engendré à 70. ans, il auroit à ce compte esté pere à sept ans de nostre aage : & toutesfois ce seroit beaucoup moins, si un de nos ans en faisoit douze d'alors, ainsi que le disent aucuns. Plus clairement encore sera monstrée la fausseté de leurs opinions, par la deduction suiuite, & telle. Si l'an n'estoit que la dix, ou douziésme partie du nostre, il s'ensuyuroit l'an n'auoir eu douze mois, ou que le mois estoit de trois iours, qui est abuser : pour ce que le mesme texte de l'Escripture dit que le deluge general commença le 17. iour du second mois : par ainsi l'on cognoist éuidemment, que les mois d'adonc estoient pareils aux nostres. Quant à l'autre opinion de ceux qui disent, que le vieil an faisoit la quarte partie du moderne, & que l'an estoit de trois mois, la mesme Escripture l'a déclaré pareillement fausse, d'autant qu'au mesme lieu il est dit que l'Arche de Noé voguoit sur les eaux, & que le vingt-septiesme iour du septiesme mois, elle s'arresta, pour ce que les eaux s'abbaissoient, & se trouua arrestée sur les montagnes d'Armenie.
- 1p. 8. Peu apres est escrit que l'eau diminueoit tousiours iusques au dixiesme mois, & que le premier iour de ce mois, les hauteurs & sommités des montagnes commencerent à se descouurir. Par ainsi appert l'opinion abusive de ceux qui disent l'an n'estre que de trois mois, veu qu'il nomme le sept

& dixiesme. On peut donc voir l'an ancien auoir eu douze mois, puis qu'en nommant le dixiesme, il ne dit point le dernier. Et aussi peu pourroit-on dire, que les mois n'auoient que trois iours : car le texte porte expressement, le 27. iour du mois : moins encor' peut-on dire, le iour n'auoir que deux ou trois heures, pour ce que le meisme texte dit, qu'il plut, & que les ventailles du Ciel furent ouuertes, par l'espace de 40. iours & 40. nuits. Ainsi est-il tout notoire, que les iours estoient naturels, de 24. heures, & les mois, & les ans aussi longs que maintenant, ou peu moins. Je le di, pour ce que l'on tenoit conte du cours du Ciel comme nous faisons, tellement que cét ordre a toujours esté tenu entre les gens doctes, tant Hebreux, qu'Egyptiens : entre lesquels fut nourri Moysse, historiographe, & autheur des saints liures, où sont escrites ces longues vies. Et ores que nous voulussions accorder l'opinion de plusieurs, qui tiennent que les Hebreux mesuroient les mois par les Lunes, & que l'an fut de douze mois lunaires, & que chacun mois auoit vingt-neuf iours, & quatorze heures, peu plus, ou peu moins, & que partant l'an fust plus court de douze iours, que celuy que nous mesurons au cours du Soleil, qui est de trois cens soixante cinq iours & six heures. Si est-ce que ceste difference ne rendra point douteuse, & incertaine la vie de nos vieux peres : car ce seroit peu de chose, qu'en neuf cens ou mil ans, il s'en falut vingt ou trente, pour n'estre le mois lunaire accompli de trente iours. Par ceste autorité donc : nous sommes certains, que les neuf cens trente ans qu'Adam vesquit, & les neuf

cens des autres estoient tels , que les 175. d'Abraham , & que les septante, ou octante, que vivent les hommes du iourd'huy. Qui croiroit autrement seroit en erreur & folie. Il y a semblablement vne autre consideration à noter, alleguée par S. Augustin à ce propos , c'est que posé le cas, que l'Ecriture ne fasse mention qu'Adam & les siens eussent eu d'autres enfans , auparauant ceux qui y sont nommez , si est-il à croire, que deuant & apres, ils en eurent plusieurs : de sorte qu'en plus grande ieunesse, que ne dit l'Ecriture , ils auoient eu enfans. Et pour en faire plus ample preuue , quand il est dit que Caïn auoit edifié vne ville , la premiere qui fut au monde (de laquelle parle Iosephe, disant qu'il y auoit des Tours & qu'elle estoit enuironnée de muraille , & qu'il la nomma du nom de son fils Henoc, qui luy estoit nouuellement né:) il n'est vray semblable , qu'il n'y eust au monde que trois ou quatre hommes seulement, encor que l'Ecriture ne fasse mention de dauantage: pour ce qu'à edifier vne ville, il estoit besoin de l'ayde de grãde quantité d'hōmes : & toutesfois le texte ne nomme que les principaux chefs qui l'edifierent : cōme il appert, en disant que leurs fils, & leurs filles en engendrerent d'autres , qui ne sont point nōmez. Nous voyons les saincts Euangelistes en auoir fait ainsi, en leur histoire Euangelique : car S. Matthieu traittant du lignage de Christ selon la chair commence à Abraham , & voulant nombrer iusques à Dauid, dit, Abraham engendra Isaac, taisant Ismaël, tost apres, Isaac engendra Iacob , ne parlant d'Esau , encor qu'ils fussent les premiers nez : pour ce qu'ayant intention de venir de de-

ré en degré iusques à Dauid, qui n'estoit point de lignée d'Ismaël, il ne conte Ismaël, ny Esaü. Apres, Iacob engendra Iuda, & ses freres, n'estant Iuda le premier né. De sorte que traitant de la generation, il compte ceux, par lesquels il descend à Dauid : preuue suffisante pour inciter nos aduersaires à croire que Moyse en ait fait ainsi, en son histoire, & que nos premiers parents ont eu d'autres enfans que ceux qui sont nommez & declarez en l'Ecriture sainte.

---

*Que le signe de la Croix estoit estimé, deuant que nostre Sauueur Iesus Christ y fust crucifié.*

CHAP. III.

**P**ONG-TEMPS au parauant que nostre Sauueur Iesus Christ souffrit en la Croix, ce signe de Croix fut estimé & honoré, comme par signe prognostic & fatal : mesmement par les Egyptiens & Arabes. Les Egyptiens l'ont engrauee sur la poitrine de l'idole Serupis, qu'ils adoroient pour leur Dieu. Or pour mieux declarer comment ceste figure estoit ainsi venerée, il faut entendre que les anciens Arabes, tres-sçauans en la cognoissance du ciel, & en la force des estoilles, faisoient pour plusieurs causes, des images & figures insculpees en pierres, metaux, anneaux & autres choses, en obseruans certains poincts & certains iours, d'où nous pourrons parler en autre lieu. Entre lesquels signes, cestuy de la Croix estoit par eux le plus estimé, luy attribuant plus de vertu, & d'efficace, qu'à

nul de tous les autres, & le tenoient reueremmen  
 en leurs maisons, & autres lieux priuez. Or laissa  
 à part le respect que nous pourrions auoir en c  
 qu'en elle s'est faite nostre redemption (comme l  
 décrit Marfille Ficin) & considerans ceste figure  
 de Croix par soy-mesme, en contemplation de  
 Geometrie, elle sera trouuée figure excellente &  
 parfaite, pour ce qu'elle contient esgale longueur  
 & largeur. Elle est cōposée de deux lignes droites  
 & egales, la iointure desquelles, prises par son  
 centre, forme par ses poincts & extrémitéz, un  
 rond parfait. Elle contient en soy quatre coins  
 droits, & partant en elle sont les plus grands ef-  
 fects des estoilles: pour ce qu'elles ont plus grāde  
 force & vertu, lors qu'elles sont aux extremitez,  
 & coins d'Orient, Occident, Midy, & Septentrion:  
 & ainsi assises, forment par la splendeur qu'elles  
 dōnent, la figure de la Croix, toutes lesquelles cho-  
 ses sont considerables. En outre il est bon de noter  
 la raison pourquoy les Egiptiens pestimoient entre  
 les autres marques & figures, & ce qu'ils signi-  
 fioient par icelles. Mais i'espere premieremēt par-  
 ler de quelques vnes de ces images, & lettres hie-  
 roglyphiques d'Egypte, & leurs significations.  
 Auant que les Egyptiens eussent lettres, ils escri-  
 uoient leurs conceptions par figures, caracteres &  
 chiffres de diuerses choses, comme arbres, oyseaux  
 & bestes, ou par aucuns de leurs particuliers mē-  
 bres: en quoy ils s'estoient tant rusez & habilez,  
 que desia ils auoient appris à cognoistre que si-  
 gnifioit toute chose, par la grāde experience qu'ils  
 en auoient faite: ce qui s'aprenoit du pere au fils,  
 & de succession en autre: comme le tesmoignent

Corneille Tacite, Strabon, & Diodore Sicilien, *Lin. 14.*  
 desquels & de Pline en quelques endroits i'ay pris *Lin. 17.*  
 garde à vne partie de ces raisons. Premièrement *Lin. 4.*  
 par la figure du Vautour, ils entendoient Nature : *Letres*  
 pour ce (disent-ils) qu'en ceste espece d'oyseau ne *hieroglyphiques.*  
 se trouue point de masse, cōme aussi P<sup>e</sup>scrit Amian  
 Marcelin. Par l'Espreuier ou Faucon, il signifioit la  
 chose qui se fait en grande diligence : à cause de la  
 promptitude & legereté de ces oyseaux. La mou-  
 che à miel signifioit le Roy, pource qu'un Roy doit  
 auoir le miel & l'aiguillon. Par le Basilic Serpent,  
 qui tenoit sa queue en la bouche, s'entendoit l'an  
 reuolu, pour ce qu'il finit par où il comence. La  
 teste du Loup monstroient le temps passé, pour ce  
 que ceste beste n'a point de souuenance. La teste  
 du Lyon, le temps present, pour sa force & pou-  
 uoir. Ils mettoient la teste d'un chien qui leche,  
 & fait accueil, pour signifier le temps futur : car  
 tousiours nous le caressons par esperance. Le  
 Bœuf signifioit la terre, pour le grand trauail de  
 ceste beste. Iustice estoit signifiée par la Cicogne :  
 pour ce qu'on dit c<sup>e</sup> oyseau soustenir & alimenter  
 son pere en vieillesse, pour recognoissance d'a-  
 uoir esté esclué par luy en son nid. Ils demon-  
 stroient l'enuie par l'Anguille, pour ce qu'elle ne  
 s'accompagne des autres poissons. L'homme liberal  
 estoit montré par la main droite ouuerte : & au  
 contraire l'auaricieux par la main gauche close. Le  
 Crocodile, qui est vne beste fort mauuaise, signi-  
 fioit l'homme malin. L'œil ouuert denotoit l'hom-  
 me bien obseruant iustice. Par l'oreille ils en-  
 tendoient la memoire. Pour monst<sup>r</sup>er vn homme  
 de grande memoire, ils peignoient vn liure, ayant



les oreilles ouuertes. Et ainsi discourant de toutes choses, ils pratiquoient ces figures, comme si elles leur eussent esté lettres escrites. Or retournons à nostre propos de la Croix, c'est merueille qu'entre tant de signes, c'estoit le plus évident & cogneu caractere, voire iusques a estre mis en la poictrine de leur Dieu, pour signifier l'esperance de l'heur qui en deuoit venir : & comme quasi prognostiquant le salut vniuersel, qui nous est succédé. Ainsi en a parlé Rufin en son Histoire Ecclesiastique, Pierre Crinit le repete en son 7. liure d'honneste discipline, & Marfile au lieu préallégué. Voila comme la Croix estoit en estime parmy ceste nation. Mais au contraire entre les Iuifs, Romains, & autres peuples, la mort de la Croix estoit reputée ignominieuse. Et fut l'Empereur Constantin le premier qui deffendit que les condannez à mort ne fussent plus crucifiez, pour l'honneur de ceste sainte Croix: ains ordonna au contraire, qu'elle fut honorée & reuerée de tous: pour ce que Dieu luy auoit monstré miraculeusement vne Croix en l'air, avec promesse de victoire: tellement que sous ce signe, & attente du promis, il combatit son ennemy Maxence, persecuteur des Chrestiens, & le vainquit. Ce qui est recité par Eusebe. Aussi l'Empereur Theodose ordonna ( encor qu'il ne soit obserué aujourd'huy ) que ce signe de la Croix ne fust insculpé en pierre, ou metal, pour estre apres mis en lieu, où il peut estre rompu & desbrisé, pour ce que tels corps sont subjects à rompre, & il se vouloit perpetuer en nous.

*Rufin li.  
11.*

*Euseb.  
de l'hist.  
Ecclef.*

*De l'excellence du secret , & comme il se doit garder , avec aucuns bons exemples  
à ce propos.*

### CHAP. II II.

**L'**VNE des principales parties qui fait cognoistre l'homme sage , c'est qu'il sçache bien garder le secret qu'il luy a esté déclaré par autrui, & tenir ses propres affaires couvertes. Ceux qui liront les histoires anciennes trouveront infinité de fort bonnes entreprises n'auoir peu atteindre leur desiré but, fust en paix, ou bien en guerre, par faute de celer le secret, & s'en estre ensuyui vne infinité de maux. Mais entre tous les exemples nous en considerons vn grandement notable sur tous, comme procedant de Dieu : lequel conserue si bien son secret, qu'il ne laisse sçauoir à aucun quel qu'il soit ce qui doit aduenir demain: ny ceux du temps passé ne sçeurent iamais cognoistre ce qui deuoit aduenir à ceste heure. Aussi à la verité il est bien aisé à voir que Dieu a fort aimé le secret: Car encor qu'il en ait déclaré quelque chose, si est-ce qu'il n'a esté possible à aucun de desbournier sa volonté: Pour ceste cause les sages ont tousiours aimé faire leurs œuures secretement. Nous lisons que Caton Censorin disoit souuent à ses amis, y auoir trois choses dont il se repentoit tousiours, s'il luy aduenoit de les faire: La premiere, quand il auoit manifesté son secret à quelqu'un, & principalement à femme: La

*Nota  
Caton.*

second d'auoir nauigé sur mer , ayant peu cheminer par terre : Et la troisiésme d'auoir passé vn iour ocieusement, & sans auoir fait quelque vertueux acte. Les deux dernieres meritent bien estre notées, & la premiere fait à nostre propos. Alexandre auoit receu de sa mere quelque lettre d'importance , & apres l'auoir leuë en la presence d'Ephestion , luy approcha de la bouche l'anneau du cachet de ses plus secrettes lettres , voulant monstrier par là que celuy à qui on se fie de son secret doit auoir la bouche close. Quand le Roy Lisimaque offrit au Poëte Philippides tout ce qu'il luy demanderoit, le Poëte luy respōdit : le plus grand bien que vous me pourriez faire , est que ie n'aye point communication de vostre secret. Antoine Sabellicq. escrit à ce propos , vn notable & merueilleux exemple: Du temps du Pape Eugene, dit-il, le Senat de Venise auoit vn capitaine nommé Carmignol, par la trahison duquel , & à son occasion l'armée fut desconfite. Au moyen dequoy ayās les Sénateurs mis en termes ce qui estoit de faire sur ce poinct , aucuns furent d'opinion qu'il le falloit mander & prendre , puis en faire briefue iustice: autres opinerent au cōtraire. Finalement fut conclu , que pour lors on seindroit ne rien sçauoir des fautes , attendant meilleure occasion , proposans neantmoins qu'on le deuoit executer. Ceste cōclusion fut differée iusqu'à huiët mois, voire si secrettement qu'il n'en fut aucune nouuelle pendant ce temps, chose fort esmerueillable, veu qu'il y auoit tant de Senateurs , dont plusieurs estoient grands amis de Carmignol, & grädé partie d'eux pauures, qui eussent receu de luy grands dons & richesses

ses

Ces pour l'en aduertir. Toutesfois telle chose fut  
 toujours tenue fort secrette, iusqu'à ce que les  
 huict mois passez, fut ordonné qu'il iroit à Venise,  
 où le Senat le reçeut avec grandes caresses & em-  
 brassimens, & le lendemain fut pris & condamné  
 à estre decapité, ce qui fut fait. Telle chose dehoit  
 bien seruir d'exemple à tous nos modernes Sena-  
 teurs, Iuges & Conseillers, afin qu'il ne leur aduint  
 comme à aucuns qui descouurent incontinent le se-  
 cret qu'ils deuroient celer. A la cōfusion desquels  
 ie veux faire vn plaisant discours recité par Aulu-  
 gelle dedans ses nuicts Attiques, & par Macrobe  
 en ses Saturnales, qui est tel : Les Senateurs de Ro-  
 me quand ils entroient au Senat, auoient accoustu-  
 mé de mener chacun vn de leurs enfans, dès lors  
 qu'ils pouuoient marcher : & auoient les enfans  
 des nobles ce priuilege iusqu'à l'age de dix-sept  
 ans, afin qu'estans accoustumez à voir le bon ordre  
 que leurs peres y tenoient, pour apres venans en  
 age de gouverner ils fussent mieux instruits aux  
 affaires publiques : Ces enfans neâtmoins estoient  
 si bien enseignez, qu'ils gardoient curieusement le  
 secret des choses qui s'y traitoient. Aduint vn iour  
 qu'au Senat fut mis en conseil vn affaire de grande  
 consequence, tellement qu'ils sortirent plus tard  
 qu'ils n'auoient accoustumé, encores salut-il que  
 la deliberation en fut remise au lendemain, avec  
 deffence cependant d'en parler en aucune sorte.  
 Or entre autres enfans qui y furent ce iour me-  
 nez, y estoit vn jeune enfant fils du Sénateur Papi-  
 rius, la famille duquel fut à Rome l'une des plus  
 illustres & fameuses. L'enfant de retour au logis,  
 sa mere le prie luy dire qu'elle chose auoit esté

traictée ce iour-là au Senat , veu qu'ils auoient tant arresté : A quoy le ieune fils respondit, que ce n'estoit chose qui se deust dire, & qu'il auoit esté deffendu d'en parler. Ceste response ouye (comme c'est la coustume des femmes) la mere eust encor plus grand desir de le sçauoir, tellement que par douceur & promesses elle essaya premieremēt d'en tirer quelque chose de luy, & finalement par menaces & coups, l'y voulut contraindre, pour lesquelles éuiter, cēt enfant s'aduīsa d'vne bonne finesse, & luy dit que ce qui auoit esté mis en deliberation, & qu'on deuoit terminer le iour ensuiuant estoit, qu'il sembloit bon à plusieurs des Senateurs tant pour le bien public que pour l'augmentation du peuple, que chacun homme eust deux femmes, & qu'il y en auoit d'autres qui estoient de cōtraire opinion, soustenant que chacune femme deuoit plustost auoir deux maris, & que le lendemain il en seroit resolu. Ce qu'entendu, elle y donna foy, s'en esmeut grandement, qui fut cause qu'elle en aduertit les autres Dames Romaines, afin d'y pouruoir & empescher, que les hōmes n'eussent deux femmes, mais plustost les femmes deux maris. De fait le iour ensuiuant grand nombre de matrones de Rome se trouuerent à la porte du Senat, prians & requerans affectueusement les Senateurs de ne faire vne si iniuste loy, que de marier vn homme avec deux femmes, & qu'il seroit meilleur de faire le contraire. Les Senateurs qui ne sçauoient à quel propos ceste femme disoit telles choses, estoient tous esbahis, de sorte qu'entrās au Senat l'un apres l'autre s'entre-demandoient d'oū procedoit ceste deshonestēte inciuilire de leurs femmes : mais nul

deux n'en sçachant rendre raison, en fin le petit Papi-  
 rius les en tira de peine, recitant en plein Con-  
 seil ce qui luy estoit aduenü avec sa mere, & que  
 pour la crainte qu'elle luy auoit donné, il auoit esté  
 contraint d'vser enuers elle de ceste tromperie, le  
 propos ouy par les Sénateurs: ils louèrent grande-  
 ment la constance de ce ieune enfant. Toutesfois  
 ils conclurent que de là en auant les peres ne me-  
 neroient plus leurs enfans au Senat, fors ce ieune  
 Papius qui seul y entreroit, afin que par ces mo-  
 yens le secret du Senat ne fust découuert. Certai-  
 nement les vieillards de maintenant deuroient *Paple  
rius*  
 prendre exemple sur ceste sage ieunesse, & cōside-  
 rer que si vn secret priué est digne d'estre gardé,  
 plus encor l'est le public, & principalement entre  
 gens d'âge & de iugement. M. Brutus Cassius, &  
 tous ceux qui auoient cōspiré la mort de Iules Cæ-  
 sar, pour ce qu'il leur sembloit expedient pour le  
 profit & liberté de la patrie: ayant fait leur delibe-  
 ration, n'en voulurent rien dire à Ciceron l'un de  
 leurs plus grands amis, & qui desiroit plus que nul  
 autre de Rome l'abolition de la tyrannie, non pour  
 défiance qu'ils eussent de luy, mais pour ce qu'il  
 n'estoit réputé bon Secretaire. Secret certainement  
 digne d'admiration, veu qu'ils estoient tant de con-  
 jurez, & neantmoins ils le celerent si longuement à  
 cestuy leur singulier amy. Fuluius declara vn grād *Fuluius*  
 secret à sa femme, qui luy auoit esté communiqué  
 par l'Empereur Octauius, ce que descouuert par  
 la femme, & estant paruenü aux oreilles du Prin-  
 ce, le Sénateur fut fort asprement repris de  
 grande legereté par son Seigneur: Dont estant  
 desesperé, ~~delibera lors se tuer~~: parquoy re-

prochant à la femme le tort qu'elle luy faisoit, elle luy respondit, qu'il n'auoit raison de s'en courroucer à elle, veu que pendant le long-temps qu'ils auoient vescu ensemble, il n'auoit sçeu cognoistre sa legere complexion : ou l'ayant cogneuë auoit abusé de telle cognoissance, se confiant en elle. Parquoy, encore que son mary fut cause de la faute, si est-ce qu'elle se delibera d'en porter la premiere peine, & de fait se tua incōtinent, aussi fit son mary auprès d'elle. Nous lisons en la vie de l'Empereur Neron, qu'estans faite dedans Rome la conspiratiō de sa mort, celuy qui auoit la charge de faire le coup rencontra d'auanture quelqu'un qu'on menoit prisonnier par l'ordonnance du tyran; & considerant en luy-mesme que la peruerse nature de l'Empereur estoit telle, qu'aucun qu'il fist prendre n'eschappoit la mort, & que partant ce pauvre prisonnier ( qui ploroit à grosses larmes ) ne la pouuoit esuiter, s'approcha de luy, & ne se souuenant de quelle importance luy estoit vn bon celer, luy dit : prie Dieu qu'il te garde iusqu'à demain, car si tu passes aujourd'huy, ie t'asseure que Neron ne te pourra faire mourir : Ce qu'entendu par le prisonnier qui soupçonna que la cause fut telle qu'elle estoit, cherchant le moyen de sauuer sa vie, declara le fait à Cæsar, & luy dit qu'il se donnast de garde, au moyen dequoy Neron fit prendre incōtinent celuy qui auoit conforté le prisonnier, & à force de tourmens luy fit confesser la conjuration, de sorte qu'il en perdit la vie; & tel dessain fut destourné. Pline raconte tout le contraire d'Anaxarcus : car estans pris pour semblable chose, il se trancha la langue

Neron.

Li. 7. c.  
23.

avec les dents, afin de ne declarer le secret, & la cracha en la face du Tyran. Les Atheniens firent esleuer en bronze la statuë d'une Lyonne, en l'honneur d'une femme publique, nommée Lyonne, pour memoire de la constance qu'elle eut à tenir secrette vne conjuration, & ceste statuë n'auoit point de langue pour demonstrier le secret. Les seruiteurs & esclaves de Plancus, sont aussi fort estimez, de ce qu'il n'y eut tourmens suffisans pour leur faire cōfesser aux ennemis de leur maistre qui le cherchoient & vouloient tuer, en quel lieu il estoit caché. Le valet de Caton l'Orateur, ayant veu faire à son maistre quelque faute, fut mis aussi au tourment pour en parler, & neantmoins il ne fut onc possible luy faire porter tel tesmoignage. Quinte Curse, raconte que les Perses tenoient pour loy inuiolable de punir griefuement (& plus que pour nul autre delict) celui qui reueloit quelque secret, pour confirmation dequoy, il dit qu'estant le Roy Daire vaincu par Alexandre, & ne sçachant où fuir, se cacha : mais il n'y eut torture qu'on baillast à ceux qui le sçauoient, ny espoir de recompense, qui peut leur faire declarer à personne : & dit que les Perses auoient opinion, qu'on ne se deuoit fier de chose de cōsequence à homme peu secret. Le secret donc est necessaire en toutes choses, & principalement en la guerre : ce que les excellens Capitaines anciens obseruoient fort bien. Philippe fils d'Antigone successeur d'Alexandre, demandoit à son pere, en la presence de quelques vns, quand l'armée marcheroit, auquel le Roy respondit par desdain : Es-tu si sourd que tu craindres n'ouïr la trompette cōme les autres? voulant

*Nicene  
Palera  
lib. 6.  
cap. 8.*

*Lib. 4.*



par cela luy donner à entendre , qu'il auoit failluy par telle demande, qui ne meritoit respōce en presence de témoins. Il y eut vn Tribun de l'armée de Cecilius Metellus capitaine Romain , qui luy demanda ce qu'il auoit deliberé pour le fait de la guerre: auquel Metellus respondit: Si ie sçauois que ma chemise sçeut ce que i'ay deliberé , ie la bruslerois maintenant. Horace entre les loix conuiuiales, veut que chacun tienne secret les choses qui s'y font & dient. Pour ceste cause les Atheniens auoient accoustumé quand ils se trouuoient en festin , que le plus ancien d'eux monstroît à tous les autres la porte par où ils estoient entrez, leur disant: Gardez que de ceans ne sorte vn seul mot de ce qui s'y fera. La premiere chose que Pythagoras enseignoit à ses disciples estoit le taire : pour ce les tenoit-il quelque temps sans parler , afin qu'ils apprinsent à conseruer le secret, & ne parler sinon quand il en seroit temps: qui est bien pour monstrier la vertu du secret estre la plus rare de toutes. Qu'il soit vray , quand Aristote fut enquis de la chose qui luy sembloit plus difficile , il respondit que c'estoit le taire. A ce propos Sainct Ambroise en ses Offices , met entre les principaux fondemens de vertu, la patience du taire. Les Romains entre les vanitez de leurs Dieux , auoyent vne Deesse de silence, nommée Angeronne , qu'ils peignoient le doigt en la bouche , en signe de silence. Et dit Pline qu'ils luy sacrifioient le vingt-vniesme de

Decembre : dequoy font mention Marc , Varron, Solin , & Macrobe. Le Dieu de silence estoit pareillement adoré par les Egyptiens , & le despeignoient le doigt en la bouche. Catulle & Ouide

ali. 1.  
h. 5.

en ont pareillement escrit. En cela cognoit-on en quelle reuerence ils auoient le secret, puis qu'ils l'adoroient pour Dieu. Salomon en ses Prouerbes dit qu'un Roy ne deuroit point boire de vin, non pour autre raison, que là où est yurongnerie, ne se peut tenir le secret, estant à son aduis celuy indigne de regner, qui ne peut garder son secret. Dit encor dauantage, que celuy qui descouure le secret, est traistre : & qui le cele est fidele amy.

*Combien est loüable le peu parler.*

# C H A P. V.

**E** peu parler, & en ce peu, estre succinct & brief, est chose tres-vertueuse, & fort loüée de tous hommes de sçauoir. Salomon dit le beaucoup parler ne pouuoir estre sans vice, & celuy qui refrene sa langue, est prudent : & encore, qui garde sa langue & sa bouche, garde son ame, & au contraire, qui parle inconsiderément, se donne en proye à plusieurs maux. On y pourroit amener le tesmoignage de plusieurs doctes hommes : mais il nous suffira d'auoir le texte Euangelique, où il est dit : que nous seront tenus rendre compte de toute parole oyseuse. Les Lacedemoniens, entre toutes les nations Grecques, se delectoyent le plus, à parler briuelement : en sorte que si quelqu'un estoit succinct en son parler, on disoit, il parle Laconien. Le Roy Philippe, pere d'Alexandre leur manda qu'il vouloit passer par leur pays, avec son exercice, & qu'ils disent de

quelle façon ils vouloient qu'il y passast, ou amy, ou ennemy : à quoy ils respondirent briefuement & sans longue suite de parole : Ny en l'un, ny en l'autre. Artaxerxes Roy d'Asie leur manda semblablement qu'il vouloit les aller saccager & piller, auxquelles menaces ils respondirent : Vien, & fay ce que tu voudras. Il m'est aduis qu'ils n'eussent peu avec beaucoup de paroles respondre plus graue-  
 uement. Les Ambassadeurs des Samiens parlerent longuement en leur consistoire, tellement que les auditeurs ennuyez de si long propos leur dirent pour response : Nous auõs oublié la premiere partie de ce que vous nous auez exposé, & quant au reste nous ne l'auons sçeu entendre. Encores à d'autres Ambassadeurs des Abderites, pour auoir esté trop affectez en l'expedition de leur Ambassade, & demadans leur dépesche pour s'en retourner, leur fut respondu par Agis Roy des Lacedemoniens : Vous direz aux Abderites, que nous vous auons escoutez tout le long du temps qu'auuez voulu parler. Quelquefois vn homme parloit à Aristote, & tenoit son propos si proluxe, que l'Orateur mesme cognoissant son vice, fit sa conclusion par excuse, disant qu'il luy pleust luy pardonner s'il auoit vsé de tant long propos, avec vn si sage Philosophe. Aristote luy fit response fort gracieuse, & telle : Mon frere, vous n'auetz point occasion de me demander pardon de ce, car ie n'y pensois pas, ains à autre chose : en quoy Aristote donna bon payement, & response bien à propos. Nous auons vn autre exemple de trop parler, en ceux qui volerent & tuèrent le Poëte Ibique : car ainsi qu'ils le saccagerent emmy les châps, esloignez de tous, & sans

Aristote-  
l.

e poëte  
bique.

pouuoir estre veus de personne , il vîd passer par l'air les Gruës, ausquelles il dit tout haut: O Gruës vous serez tesmoins de ce que ceux-cy me font. Apres sa mort on fut long-temps sans sçauoir qui en estoit coupable, & iusques à ce qu'un iour il se faisoit vne solemnité aux champs, où se trouuerent les deux meurtriers , d'Ibique : adonc ils ouyrent des Gruës faifans bruit en l'air , dequoy s'apperceuant l'un d'eux , dit à son compagnon en riant (pensant n'estre ouy de personne.) Escoute compagnon, voila les tesmoins de la mort d'Ibique qui s'en-vont : mais d'auanture quelqu'un qui estoit aupres d'eux l'entendit , & ne pouuant considerer que c'estoit à dire, il y soupçonna mal : au moyen dequoy il aduertit les Iuges de ce qu'il en auoit ouy. Pour abreger, les deux galans furent prins, & confesserent la verité: dont fut fait iustice, procedant de leur trop parler sans esgard. A ceste cause l'homme doit bien regarder ce qu'il veut dire, auant que parler , & considerer deuant qui , & en quel temps. Hecatos Orateur Grec , fut vne fois repris , de ce qu'estant en vn banquet il ne disoit mot : ce qu'entendu par Archimidas , il respondit pour luy : ne deuez vous pas sçauoir que ceux qui sçauent bien parler, cognoissent le temps de se taire : On pourroit alleguer infinité d'exemples de diuerses hystoires recitées en diuers temps, des perils, ignominies, & morts, esquelles sont tōbez les hommes par trop parler , Partant l'homme doit bien regarder auant qu'ouurir sa bouche, si ce qu'il dira luy pourra tourner à prejudice. Le grand Caton , nommé Censorin , dès son enfance fut naturellement sobre en parole , dequoy estant re-

Hecata

Archimidas.

Caton Censorin.

prins de plusieurs, ausquels il estoit aduis qu'il tenoit trop extrême taciturnité, leur fit responce: Je n'ay point desplaisir d'estre reprins de me taire, pourueu que l'on n'ait point occasion de me reprendre de ma maniere de viure, car alors (& non plustost) ie rompray mon silence, & sçauray dire ce que ie ne pourray taire. Isocrates au liure à Demonique, dit qu'il y a deux temps pour parler: l'un quand c'est chose necessaire: & l'autre, quand l'homme parle de ce qu'il sçait. Plutarque cõpare ceux qui parlent, sans sçauoir dequoy, aux vaisseaux vuides, qui sonnent plus que ceux qui sont plains. Il nous est demonstré par le Philosophe Zenon, que nature ne nous a donné deux oreilles, & vne seule lãgue, pour autre cause que pour ouyr beaucoup, & parler peu. Horace nous conseille fuyr ceux qui demandent beaucoup, pource qu'ils sont causeurs & babillards. Suetone raconte, en confirmant quelque autre, que la principale occasion qui esmeut Octavius à tant fauõrifer Mecenas, fut pource qu'il estoit taciturne, & peu parlât. Ciceron afferme Caton l'Orateur, n'auoir iamais voulu rediger oraison par escrit, disant que s'il se repentoit de ce qu'il auoit dit, qu'il ne vouloit point que son escriture luy fut reprochée, car il ne la pourroit nier. Et afin qu'en reprenât le trop parler, il ne semble que ie tombe en cette mesme erreur, ie me tais avec le Philosophe, concluant que ie me suis repenti maintefois d'auoir parlé, & non oncques de m'estre teu.

Isocra-

Plutar-

Zenon.

Horace.

Suetone.

Octavius.

Mecenas.

Ciceron.

*Lettre notable de Plutarque, à Traian Empereur.*

CHAP. II.

**P**lutarque fut l'un des plus excellens Philosophes moraux, & fort veritable historiographe. Il estoit pedagogue de ce bon Empereur de Rome Trajan, natif d'Espagne, au temps duquel l'Empire Romain fut plus grand en terres & puissances qu'il n'a esté deuant, ny apres. Si estoit cét Empereur le plus juste de tous & le meilleur, & qui escoutoit volontiers le conseil de son maistre: lequel craignant que l'Empereur éguillonné de quelque vice ne fust chose indigne de la bonne discipline qu'il luy auoit donnée: vn iour entre les autres, luy enuoya vne lettre où estoit contenu ce qui s'ensuit: Le sçay-bien que vostre modestie & simplicité vous ont empesché de desirer l'Empire, encore que vous ayez tousiours pourchassé à le meriter, par la perfection de vos mœurs, & duquel vous estes tant plus estimé digne, qu'ad moins vous auez cherché le moyen de l'acquérir: de sorte que ie l'attribuë à vostre vertu & bonne fortune: en quoy i'auray plus de contentement lors que ie vous verray bien administrer, ce que vous auez bien mérité: pour ce que faisant autrement, ie ne fay doute que vous n'en tombiez en danger, & que ne donnez occasion de mesdire de moy. Le danger de vous est que Rome ne peut souffrir vn Empereur qui soit mauuais & cruel; Et quand à moy le peuple est fort coustumier d'attribuer la faute des disciples aux maistres. Nous en auons exemple en Senèque, contre lequel fut murmuré pour la mes-

chanceté de Neron : & à Quintilian fut donné la charge des excez & audaces de ses disciples. Je sçay bien si vous ne vous oubliez vous-mêmes, & si vous ordonnez de vous premierement, referant toutes vos œuures à vertu, que vous ne ferez rien, qui ne soit bon & parfait. Les reigles que vous devez obseruer, afin que les mœurs de vostre Empire s'amendent vous sont enseignées par mes liures, si vous les ensuiuez. Plutarque sera autheur de vostre vie: si au contraire i'appelle ceste mienne lettre en témoignage, que ce n'est par mon conseil & aduis qu'il se fera chose au prejudice & dōmage de la Republique de l'Empire Romain : Dieu vous vueille garder. Cette lettre eut tant de puissance sur Trajan ( aydé de sa bonne inclination ) qu'il deuint fort excellent Prince. Vray est qu'auparauant qu'il fut appelé à l'Empire, il estoit homme de bonnes mœurs & vertus, tellement qu'encores que ceste principauté n'eust esté iamais permise aux estrangers, si est-ce que Neron son predecesseur, bien qu'il eust en Rome plusieurs parens, & que Trajan fust Espagnol, l'esleut neantmoins pour succeder à son Empire : En quoy Nerua eut bonne & louable opinion : Car Trajan s'y gouerna si bien, & fut si vertueux personnage, qu'apres son decez quand on venoit à eslire, & instituer nouveau Empereur, le peuple requeroit Dieu qu'il luy donnast la bonté de Trajan, & la fortune d'Octauius. Plutarque donc, homme de rare & grande vertu, à remply ses œuures de bons exemples & doctrine, si que tout homme ( pour docte qu'il soit ) en pourra tirer des reigles, & instructions pour conduire sa vie bien & vertueusement. Il a

fort grande grace en les comparaisons , entre lesquelles sont celles-cy:celuy qui s'aneantit,& laisse la vertu pour quelque déplaisir qu'il luy en puisse venir, ressemble à l'enfant, lequel voyant qu'on luy a osté des mains quelque chose dont il se iouïoit, iette par dépit ce qui luy reste , encores qu'il soit friand & delicat à manger. Tout ainsi que celuy qui est amoureux d'une femme ne laisse de la trouver belle,jaçoit qu'elle ait vne marque au visage qui la difforme:aussi celuy qui est amy de la vertu,encores qu'il voye les vertueux mal traitez , ne doit trouver le chemin de vertu ennuyeux. Ny plus ne moins que les Vautours & corbeaux ne se fondent point sur corps vifs,ains empiètent les morts:aussi celuy qui hayt quelqu'un ne regardera qu'à ses vices,sans se souuenir des bonnes œuvres & vertus. Comme l'eau modere la chaleur & fureur du vin : aussi en vne Republique les vieillards temperent les conseils & fureur des ieunes. Tout ainsi qu'un esclave est tres-joyeux quand il sort des mains d'un Seigneur aspre & furieux : aussi se doit le vieillard resiouyr d'estre eschappé des affections & inclinations mauuaises , qui accompagnent la ieunesse.Et comme on voit qu'un aueugle se courrouçant, appelle aueuglé celuy qui sans y penser l'a rencontré & heurté : aussi nous nous plaignons de nostre infortune, encore qu'elle vienne par nostre faute,& luy en donnons la coulpe. Tout ainsi que par faute d'esteindre vne estincelle , il s'allume vn grand feu qui brulle la maison : Aussi par faute de pouruoir à la scdition de quelques particuliers , aucunesfois les Republiques en sont guinees. Dit outre-plus que celuy qui est sujet à



seignée, purgations & medecines, ressemble *celuy* qui bannit de sa cité les hommes nais en icelle, pour y faire demeurer des estrangers. Celuy qui demande conseil & aduis sur son erreur, & ne s'en amende, est tel que celuy qui se fait ouurir vne apostume sans vouloir endurer qu'elle luy soit medecinée ny purgée. Celuy qui enseigne la Philosophie morale & Politique, & ne sçait comme il en faut vser, est cōme celuy qui allume vnelāpe sās y remettre puis apres d'autre huyle. Tout ainsi que le ver s'engendre au pied de l'arbre, & qu'il croist avec luy, & le destruit à la fin: aussi l'homme mauuais s'augmente par faueur du Prince, & puis il luy est ingrat & traistre. Les nouuelles racontées par vn sot ou gaudisseur, sont comme le grain mis en vn vaisseau humide, dedans lequel il croist en grandeur competente, puis apres se corrompt en peu de temps.

---

*De l'estrange opinion des Egyptiens touchant le temps de la vie del'homme, la iugeans par la proportion du cœur.*

C H A P. VII.

**Q**UE que ie veux dire semblera nouueau à quelques-vns, & fabuleux à plusieurs, pour ce que c'est chose difficile à prouuer: Aussi ne pretens-je m'obliger de la prouuer vraye: si est-ce que il me semble que l'authorité de ceux qui l'ont escrite la rendra veritable, ou vray semblable. Plin & Marc Varron parlant du temps de la vie humaine, afferment les Doctes Egyptiens auoir cogneu par experience que l'homme ne peut selon l'ordre de nature viure plus de cent ans: & si

quelqu'un vit d'avantage, c'est par particulière influence & force des astres, chose esmerueillable en nature. De ce, prenoient leur fondement sur le cœur de l'homme : dedans lequel par anatomie, plusieurs fois experimentée, ils ont entendu de merueilleux secrets : car ils disent que quād l'homme est en l'age d'un an, son cœur poise deux de leurs dragmes : quatre, quand il a deux ans, & que autant d'années qu'il vit, d'autant se croist le cœur de couples de dragmes : en sorte que parvenu à cinquante ans son cœur poise cent dragmes : de là en avant il diminuë son poix proportionnement chacun an de deux dragmes, selon qu'il auoit augmenté : tellement qu'à cent ans le cœur vient à s'aneantir, & par conséquent l'homme meurt, si par autre accidentale occasion sa mort n'est aduancée : pour ce qu'il y a tant de telles causes qui peuuent & sont coustumieres de faire mourir, qu'il arriue peu d'hommes à mi-chemin, pour en faire l'experience. Si ceste chose semble estrange à aucuns de nous, si est-ce que les Egyptiens l'ont tenuë pour certaine, selon que disent ces autheurs. Et encores de nostre temps † Louys Celie Rodigin alleguant † *Au*  
Dioſcoride, en a parlé entre beaucoup d'autres *10 des*  
choses notables : aussi a fait Pierre Crinet, en son *leçons*  
liure d'honneste discipline, Galiot de Narny au li- *anti-*  
ure de l'homme, & Corneille Agrippa. I'ay voulu *ques*  
prendre tous ces tesmoins, pour ce que c'est chose *Corn,*  
fort à croire : que chacun donc y donne telle foy *Agripp.*  
que bon luy semblera. Et afin que parlant du cœur *lin. 2.*  
de l'homme, & de tant d'excellence qu'il a, nous *d. la se-*  
n'en traittons point vne seule, il faut entendre se- *crés e*  
lon ce qu'en dit Aristote, que l'homme seul a le *Philos-*  
*ophie.*

cœur du costé gauche, & que tous les autres animaux l'ont au milieu de la poitrine : ce qu'il afferme en son premier liure de la nature des bestes. Aussi est la commune opinion des Philosophes naturels, que la premiere partie qui se forme en l'homme c'est le cœur, comme la racine de tous les membres du corps humain, fontaine de chaleur naturelle, & dernier membre qui meurt en l'homme, & qui perd son mouvement. C'est vn membre si delicat & si noble, qu'il ne peut estre touché que l'homme ne meure. Pline en recite yne autre merueille qui aduient quelquefois, disant qu'il s'est trouué homme auoir le cœur pelu, & que celuy qui l'a ainsi est vaillant & fort dispos. Ce qui fut experimenté en Aristomenes, qui auoit fait mourir de sa main en la bataille, trois cens Lacedemoniens, lequel depuis ayant eschappé plusieurs perils par le moyen de sa grande force, & venant à mourir, fut ouuert, & trouua-on qu'il auoit le cœur pelu. Suetone Tranquille en la vie de Calligule, & le mesme Pline, disent que si vn homme meurt de venim, son cœur ne pourra brusler, encôre qu'il soit ietté au feu : ce qui fut verifié au cœur de Germanicus pere de Calligule : aurât en adusent à ceux qui meurent de la cardiaque. Encôres faut-il sçauoir que parmy les pellicules du cœur est la place & demeure du ris, & à ce propos les antiqûes Historiens escriuans des gladiateurs Romains, disent que ceux par les playes desquels estoient sorties les toilles & pellicules du cœur, mouroyent en riant. Mais tout ainsi que le ris de ioye procede du cœur, aussi la melancolie en dériue, & pareillement les bonnes & mauuaises pensées : les paroles s'engendrent

*Plin. l. 11.  
chap. 37.*

*Aristo-  
menes.*

*Germanicus.*

drent en luy: & sont plusieurs d'opinion, que c'est le principal siege & residence de l'ame: ce qui semble estre confirmé par la sentence de Christ, disant: que les mauvaises & méchantes pensées sortent du cœur, & que ce qui entre par la bouche ne souille point, pour ce que ce sont choses indifferètes. Aussi le venerable Beda en ses commentaires sur S. Marc, dit le premier lieu de l'ame n'estre point le cerueau comme le soustient Platon, ains le cœur, comme le montre Iesus Christ.

---

*De l'origine del' Art militaire, qui furent ceux qui premiers occuperent les roynes d'antruy, & des inventeurs de plusieurs sortes d'armes, mesme de l'artillerie.*

# CHAP. VIII.

**E**ST chose assez manifeste que la guerre & discorde d'entre les hommes a prins son estre du peché de nos premiers peres: & si nous est assez notoire que l'un des premiers fils d'Adam tua l'autre, & pour ce perdit il ceste iustice originelle: mais depuis n'y a eu faute de discorde & debat parmy les hommes, tellement que l'inimitié & la guerre commencerent avec les premiers peres. Mais la science & Art militaire, & la maniere de faire la guerre, ordonnée de plusieurs, contre plusieurs, pour ce que son origine vient de peché, & que son milieu, & bien souuent sa fin, sont cruauté, sang & impietez, & en telle reputation, que l'Art, & les entendus en icelle, sont proferez par les hommes, sur toutes les autres industries & prudences, & les ont colloquez par dessus les

C

plus hauts degrez de tous les autres degrez. Diodore Sicilien & autres autheurs disent , que Mars fut le premier maistre de cét Art, & que pour cette cause les Poëtes le nommerent fabuleusement le Dieu de la guerre: Ciceron donne l'honneur de cette inuention à la Deesse Pallas & dit qu'à ceste cause elle fut nommée Bellone. A l'opinion duquel s'accorderent plusieurs Poëtes. Pour ce contra-  
 rient-ils à l'ancienne origine que luy attribuë Iose-  
 phe, lequel assure qu'au premier aage, & auant le deluge, Tubal fut le plus adextre de son temps, & que par le grand exercice qu'il faisoit, il s'instruisit en l'Art militaire, à l'opposite ce que les autres en disent, est tost apres le deluge: il seroit par ainsi difficile à sçauoir qui en fit le particulier autheur: Quel qu'il soit, toutesfois il semble qu'au commencement que les guerres & querelles s'émeurent entre les Roys & Princes, elles naissoient plus pour l'ambition & desir d'honneur, que pour oster les biens l'un à l'autre. Iustin & Trogue Pompée disent que Ninus Roy des Assyriens fut le premier qui mit armée hors de son pays, pour l'auarice, & pour conquerir le regne d'autrui. Fabien Preteur en certifie autant au commencement de ce peu que nous auons de son Histoire: aussi fait Sainct Augustin. Ce Roy Ninus se gouuerna si bien en cette armée, qu'il subjuga plusieurs villes & pays, les laissant à ses successeurs: & dura ce regne en sa posterité: selon la computation de Sainct Augustin, d'Eusebe, & Diodore Sicilien, treize cens ans descendant de pere en fils, sans que deffaillissent heritiers par le cours de trente trois Roys, voire de trente six, selon plu-

*Lib. 3. de la nature des dieux.*

*Lib. 1. des Antiquitez*

*Lib. 4. de la cité de Dieu.*

ſieurs autres auteurs: & iuſques à ce que ce regne paruint en la puiffance du lubrique Sardanapale, au temps duquel ſe perdit cét Empire, & entra és mains des medes. Ce meſme Ninus fut le premier conquerant, ſelón ces auteurs, encore que nous liſons qu'il y auoit eu des gens de guerre auparauât luy: mais comme nous auons dit, il ſemble que ce n'eſtoit pour conquerir le bien d'autrui, ains pour l'honneur & pour la gloire du monde, comme il eſt eſcrit de Veſſor Roy d'Egypte, qui ſortit de ſon Royaume comme Tanays Roy des Scytes, lequel luy venant à l'encontre, demeura victorieux, ſans toutefois oſter au vaincu Roy d'Egypte, ne bien ne ſeigneurie, comme fit le Roy Ninus. Partant il ſemble qu'il a eſté le premier donnant lóy ſur les armes, & voulant que le vainqueur euſt le bien du vaincu. Quand aux armes deſquelles ils ſe deffen-  
doient, vengeoient, & mettoient à execution leur cholere, il eſt aisé à croire, qu'au commencement ils combattoient avec eſgalles armes, & que (comme dit le Poëte Lucrece) ils commencerent avec les ongles & les dents, & qu'après ils vindrent aux boſtons & aux pierres, ainſi que ſont encore aujourd'huy aucunes nations barbares, n'ayant pas la haine & malice des hommes encore tiré le fer des entrailles de la terre, pour arracher celles de leur prochain. Pline eſcrit, que aux premieres guerres des Mores contre les Egyptiens, ils combattoient ſeulement avec des hantes & baguettes, & puis peu à peu l'vſage eſt venu au point que nous les voyons avec la multitude des gráds appareils d'armes, que les hommes ont inuentez pour s'entre-tuër. Des inuen-

teurs desquelles choses l'opinion est diuerse. Les Poëtes & les fables dient, que Mars Dieu des armes en a esté inuenteur. Pline maintient que les *Ætoliens* ont esté les premiers qui ont porté l'ace en guerre, & là mesme il dit, les *Lacedemoniens* auoir inuenté l'armet, l'espee & la hache, mais *Herodote* attribue l'inuention de Salade, & de l'Escu aux *Egyptiens*: & la cotte & le halecret à vn nommé *Midas* de *Misene*: & à vn autre d'*Etolie*, les dards. Ils disent que *Pantasilée* Royne des *Amazones* fut la premiere qui combattit avec la hache & la masse: & que *Scite* fils de *Iuppiter* trouua le dard & les sagettes: mais selon quelques autres ce fut *Persee*: *Diodore* maintient auoir esté *Apollo*. Les habitans des isles *Baleares* (qui sont aujourd'huy la *Majorque* & *Minorque*) selon *Vegece* en son Art militaire, ont esté les inuenteurs des frondes. Par ainsi les hommes, selon le temps, le besoin, & la varieté des esprits ont cherché diuerses armes, & si est aduenu maintes fois (selon mon opinion) qu'en vn mesme tēps & en diuers lieux mesme, les armes ont esté trouuées, sans que l'un ait rien sçeu de l'autre. Parquoy (afin de n'ennuyer le lecteur) ie laisse les variables opinions qui se pourroient bien amener à ce propos, qui ont esté semblablement sur les inuenteurs des variables sortes d'instruments & machines belliques, pour combattre les murs & forteresses. *Eusebe* escrit que *Moyse* a esté inuenteur des instruments de guerre. *Plutarque* assure *Architas* *Tarentin*, & *Eudoxe* auoit reduit & remis ces Arts en leur profession, & qu'ils trouuerent plusieurs instruments pour abbatre murs &

maisons. Les Beliers ( selon Pline ) furent de l'invention d'Epée, au siege de Troye : & selon Vicruue, des Atheniens. Le Scorpion, ou Arbaleste, jetans gros moles de pierre, selon l'aduis de Pline, furent inuentez par ceux de Grece, & Sryie. Ceux de Phenice s'aiderent premierement des rebuts & engins à lancer : mais toutes ces choses estoient inuentions legeres : car elles ont esté surmontées de cruauté, par l'invention de la poudre à canon, & artillerie , qu'on dit auoir esté trouuée par vn Allemand, duquel on ne sçait le nom, & meritoirement certes, comme indigne d'aucune memoire. A ce que disoient Blond, & Raphaël Volaterrā, les premiers qui s'en aiderent furent les Venitiens contre les Geneuois , en l'an 1380. Combien qu'à mon jugement ceste inuention doit estre plus ancienne , à cause qu'en la Chronique d'Alfonse onzième Roy de Castille , qui conquist Algazare , il se trouue qu'estant au siege d'icelle ville, en l'an 1343. les Mores assiegez tiroient certains tonnerres , avec des mortiers de fer, & cela fut quarante ans deuant ce qu'en dit Blond : Encor long-temps auparauāt en la Chronique du Roy Alfonse, qui conquist Tollette, le Seigneur Dom Petre Euesque de Leon, escriit qu'en vne bataille de mer, qui fut entre le Roy de Tunes , & le Roy More de Seuille , auquel le Roy Alfonse fauorisoit, les Tunigeois auoyent certains tonneaux de fer, ou bombardes , & qu'avec ce ils jettoient force tonnerres de feu : ce qui deuoit estre artillerie , bien qu'elle ne fust en la perfection de maintenant, & ce fut il-y a quatre cens ans & plus.



*De deux femmes lesquelles par grand artifice obtin-  
drent deux grands Empires.*

CHAP. IX.

**Q**UE moyen duquel Semiramis se seruit pour se rendre Dame & Princeſſe des Assyriens, eſt d'aussi grande merueille que les parterres penchans qu'elle dreſſa ſur les tours, & bouleuars de Babylone, que pour leur rareté ont trouué place entre les ſept miracles du monde, elle eſtoit de ſon eſtoc de baſſe & vile condition, la nature toutes-ſois l'auoit douée d'une ſi grãde beauté, que Ninus Roy des Assyriens la prit en affection, laquelle Semiramis ſçeut ſi bien meſnager, que dans peu de temps elle poſſeda tellement le credit & volonté du Roy, qu'elle impetroit facilement tout ce qu'elle deſiroit, & rien ne luy eſtoit reſuſé: de ſorte qu'un iour trouuant le Roy en ſes ioyeuſes humeurs, elle luy fit entendre d'eſtre extrêmement deſireuſe de pouuoir faire l'eſpace d'un iour ſeulement ce que le Roy faiſoit, ſçauoir eſt, d'eſtre aſſiſe en ſon throſne, rendre Juſtice aux parties, commander abſoluément à tous, & eſtre obeye en Roynne; le Roy ſe ſoubs-riant luy interine ſa requeſte, & ordonne par Edict public, qu'au iour qui fut aſſigné, Semiramis ſeroit recogneuë pour Roynne en la place de Ninus, & que ſes commandemens fuſſent eſſectuez ſans aucune exception. Ce iour eſtant venu, elle ſ'habille à la Royale, ſe met en la chaire de Ninus, & pour faire preuue de ſon authorité commande quelques choſes de petite con-

sequēce, & voyant que l'on luy obeïssoit promptement, & sans difficulté, elle fait saisir au corps le Roy Ninus par ses propres gardes, fait commandement qu'il soit garrotté & occis, ce qui est tost executé, & ainsi de Roynes d'un iour se rendit Dame absolue de tout le pays. Sabellicus Emeade premier, liure premier, sur la fin le raporte autrement, disant qu'elle demanda cinq iours pour gouverner en Roynes, durant lesquels elle se monstra si accorte aux affaires & liberalle envers les Assyriens, qu'eux d'un commun accord ayant emprisonné le Roy, la choisirent, & recogneurent pour leur Princesse. Diodorus Siculus liure 2. chap. 2. raconte qu'elle fut nourrie d'une façon du tout extraordinaire, & qui approche plus une narration fabuleuse qu'à une vraye histoire, sa mere, dit-il, ayant conceu hors de legitime mariage, honteuse de sa faute, ne la voulut pas nourrir, ains la jetta en certains lieux pierreux & deserts, l'exposant à la mercy des bestes plus piteuses que cette mere inhumaine. Car certains oyseaux nommez des Syriens, Semiramides, la voyant la nourrirent l'espace d'un an de caillé qu'ils alloient prendre aux prochains hameaux des bergers, la couvrans & eschauffans de leurs ailles : ce qu'estant en fin apperceu des Pasteurs, ils enleuerent ceste petite creature & luy dōnerent le nom de Semiramis tiré des oyseaux qui l'auoient entretenuë.

Sabellicus au lieu cy-deuant preallegué raconte un beau traict de cette mesme femme, son fils estant demeuré Orphelin de son Pere, Semiramis se trouua en grande perplexité : car d'un costé elle voyoit que son fils à cause de

son bas aage n'estoit capable de tenir les renes du gouvernement, d'autre part elle n'osoit prendre la regence & manièrement des affaires, d'autant que les Affiriés hommes belliqueux & farouches ne ployeroient iamais sous le gouvernement d'une femme, elle s'aduisit d'un expédient du tout admirable. Le fils & la mère se rapportoyent de visage & façons de faire comme deux gouttes d'eau, sur ceste semblance elle bastit son dessein, prenant les habits de son fils, & habillant son fils en femme, & sceut si bien sous ceste robbe d'homme couvrir son sexe qu'elle trompa tous ses subjects, & les gouverna fort paisiblement quelques années. A la verité sa prudence est esmerueillable en ce, mesmement qu'en tant d'années, & en tel estat elle sceut si bien se couvrir & maintenir. Mais ce que fit Theodosie Imperatrice de Constantinople n'est de moindre admiration: pour ce que l'esprit que l'une monstra pour se feindre homme: l'autre le fit cognoistre sachant chacun qu'elle estoit femme: car vaquant l'Empire par la mort de son frere Zoé, & de son mary Cōstantin, lors s'estant fait Moyne elle sceut si bien s'employer aux affaires qu'elle devint Imperatrice, & pour telle fut crainte & obeie: car sans ayde de pere, de mary, ny frere, elle gouverna l'Empire en paix & prosperité, par l'espace de deux ans, & non plus: pour ce qu'elle ne vesquit pas d'avantage, & mourut au grand regret de tous ses subjects, au temps du Pape Leon neufiesme, en l'an de nostre Seigneur milie cinquante.

*Du commencement des Amazones, & de plusieurs choses notables qu'elles ont mises à execution.*

## C H A P. X.

**N** C O R E S que ie ne sois tenu garder ordre & la suitte de mon propos en cét œuure, ains escrire les choses comme elles se presentent, ou bien comme il me plaist : si est-ce que par ce Chapitre ie ne me delibere esloigner du subiect dernier, auquel i'ay traitté de deux femmes fort hardies : & pour ceste cause il me semble bon, suiuant ce propos, parler des Amazones, qui le furent plus que nuls autres du monde. Cōbien donc qu'il se treuue plusieurs hommes qui prennent plaisir d'abbaisser la perfection des femmes, les taxans de legereté, delicatesse, & mainte autre imperfection : si est-ce que les hommes encourent beaucoup plus en telles defectuositez : car à vray dire elles precedent les hommes en toutes sortes de vertus, ou du moins, elles ne leur cedent en rien, soit en amour, en loyauté, en charité, en deuotion, pitié, douceur, temperance, misericorde, & toutes autres vertus qu'ils voudroiēt alleguer. Et si entr'elles s'en rencontrent quelques-vnes qui soyent mauuaises, il s'en treuuera beaucoup plus entre les hōmes, chose si éuidente qu'il n'est besoin d'en donner exemple prefix. D'un seul cas (comme il me semble) les hommes se doiuent estimer par dessus elles, c'est qu'ils ont l'aduantage aux armes, & qu'elles ny sōt pas propres: pour ce qu'à tel exercice est besoin d'auoir fierté, cruauté, & maintes autres meschancetez, dont elles ne

veulent vser, aussi n'a-il pas pteu à Dieu (s'il est licite de le croire) les y rendre prompts & adextres. Et toutesfois afin que les hommes puissent cognoistre qu'encores en cela (quād s'y voudroiet bien employer) elles se pourroient esgaler à eux, voire peut estre les passer & surmonter. Il s'est trouué plusieurs femmes qui ont fait de singulieres choses en armes. Et pour autant que le reciter des histoires loüables d'icelles seroit vn discours trop long, il suffira parler seulement des Amazones, qui furent femmes tres-belliqueuses, & fort vaillantes : lesquelles (sans conseil d'aucun hōme) vainquirent en batailles de grosses & diuerses armées, conquirent de grands pays, Citez & Prouinces, & si durerent fort long-temps en leur Seigneurie & puissance. Plusieurs hommes doctes, antiques, & modernes en ont approuué les histoires pour certaines : Diodore Sicilien les maintient auoir eu deux Prouinces au monde, les vnes furent en la Scitie Asiatique, Prouince Septétrionale d'Asie, & qui est fort grande, & contient plusieurs Prouinces. Ptolomée l'a diuisée en deux par le mōt Imaus, & est aujourd'huy (à mō aduis) la Tártarie, Scitie Asiatique, à la difference de Scitie qui est en Europe. Les autres furent en Lybie Prouince d'Afrique, & dit-on qu'elles estoient auparavant celles de Scitie. Mais pource que plus communément les auteurs parlans des Amazones, entendent celles d'Asie, c'est de celles-là que ie desire parler, & suiure principalement Iustin & Diodore, qui en ont escrit le plus distinctement. Les Scites furent hommes belliqueux, dont nous auons bons tesmoignages d'autres historiens : ils

auoient de leurs premiers ans deux Roys, ausquels ils prestoient toute obeysſſance, & ſe gouernoient par eux. Toutesfois eſtant la propriété de regner ſi ſuperbe, qu'elle ne veut de compagnon, ou eſgal, il ſ'eſmeut entre ces deux Roys ſi grande contio-uerſe & queſtion, que depuis le tout fut reduit en guerre ciuile. En laquelle venant vne partie à demeurer victorieuſe, deux hommes des plus apparens de la faction contraire, dont l'un eſtoit nommé Pline, & l'autre Scolopith, furent bannis avec vn fort grand nombre de leurs adherans, qui tous ſe retirerent aux limites de Capadoce en Aſie mineur : & là malgré les payſans de la contrée, habiterent le long de la riuere de Thermodon, qui entre en la mer Euxine, autrement nommée Pont. Et ſ'eſtans faits Seigneurs du pays, & des lieux voiſins y regnerent par quelques ans, iuſques à ce que tous les payſans, & leurs confederez ſe ſentans fort offenſez, firent conſpiration cōtr'eux, & ſ'aſſemblerent ſecretement, & en les abuſant par leur fineſſe, en fin ils les tuèrent tous. Les nouvelles de leur mort venuës aux oreilles de leurs femmes demeurees aux pays, leur cauſerent tres-grande triſteſſe, & douleur extrême: tellement que combien qu'elles fuſſent femmes, ſi eſt-ce que d'un viril courage delibererent pour venger la mort de leurs maris, de mettre la main aux armes, avec lesquelles elles ſ'exerçoient ſouuent. Et afin qu'en ceſte fortune elles fuſſent toutes égales, & la douleur commune, elles tuèrent quelques maris, qui eſtoient demeurez lors que les autres auoient eſté bannis : puis ſ'eſtans miſes toutes enſemble firent

vn gros exercite , & laisserent leur habitation, refusans mariage à beaucoup qui les auoient requises : & arriuez aux terres de leurs ennemis (qui en faisoient peu de cas, jacoit qu'ils en eussent esté aduertis) les surprindrent despourueus & mirēt tous au fil de l'espee. Ce fait , ces femmes prindrent la Seigneurie du pays , demeurans pour le commencement le long de la riuere de Thermodō, où leurs maris auoient esté tuez : dequoy porterent tesmoignage Pomponius Mela , Properce , & Claudian au rauissement de Proserpine. Et combien que plusieurs Autheurs soient differens en l'assiette du lieu où ces Amazones habitoient , toutesfois la verité est que le commencement de leur regne & de leur habitation fut sur ceste riuere : mais de ce que depuis elles surmonterent plusieurs Prouinces, sont engendrées les diuerses opinions qui y sont mises par Strabo & autres. Or elles se fortifierent en ces lieux-là & gagnerent d'autres contrées prochaines, effisans entre elles deux Roynes : l'vne nommée Marresie , l'autre Lampedon : Ces deux diuiserent l'exercite & gens-d'armes en deux parts avec grande concorde , chacune d'elles deffendant par grande hardiesse les terres qu'elles auoiēt conquises. Et afin de se faire encores plus redouter (telle estoit la creance & vanité des hommes de ce temps là) elles feignirent estre filles de Mars , selon que recite Iustin & Seruius sur les Eneïdes, & Valere Flaque , en quelque lieu de son quatriesme des Argonautiques. Depuis ces merueilleuses femmes viuans en ceste sorte , en paix & bonne iustice entr'elles s'aduiserent que par succession de tēps, à faute de filles qui leur succedassent , la guerre &

le temps les pourroit tost aneantir. A ceste cause elles traitterent mariage avec aucuns de leurs voisins nommez Gargariens (cōme le dit Plin) sous cōdition qu'en vn certain temps leurs maris s'assembleroient en vn lieu arresté, & qu'ils demeureroient avec elles quelques iours, iusques à ce que elles se sentiroient enceintes: ce fait, qu'ils s'en retourneroient en leurs maisons. Si elles enfantoient des filles, elles les nourrissoient & adextroient aux armes, & autres virils exercices, cōme à dompter chevaux: leur apprennoient aussi le vol & la chasse: mais si c'estoient masles, elles les enuoyoient aux peres: & si d'auanture en retenoient quelques vns, Diodore dit qu'elles leur meurtrissoient & tor-doient bras & iambes, en sorte qu'ils n'auoient puissance de porter armes en aucune maniere: & ne s'en seruoient qu'à filer & tisser, & faire autres œures de seruice feminin. Et pour autant que ces Amazones s'aydoient fort en guerre d'arcs & de flèches, & qu'il leur sembloit qu'à cela & autres exercices des armes, les mammelles leurs faisoient grand empeschement, elles brusloient la māmelle d'extre à leurs fillettes: cause pour laquelle elles furent nōmées Amazones, qui signifie en langue Grecque, sans mammelles: combien que quelques-uns dōnent à ce nom vn autre etymologie. Depuis croissans par le cours du temps en nōbre & puissance firent grand appareil d'armes & machines beliques: & laissant leur terre (qui leur sembloit petite) en la garde de quelques-vnes d'elles, sortirent hors, cōqueraus & dominans tout ce qu'elles trouuoient rebelle: & ayant passé le fleuve Thamis entrerent en l'Europe, où elles subju-



guerent quelques contrées, dressans leur chemin vers Thrace, d'où elles retournerent puis apres avec grâdes proyes & victoires, & r'entrâs en l'Asie, mirent plusieurs Prouinces d'icelle en leur subjection: & tant qu'Amian Marcellin dit qu'elles allerent iusques à la mer Caspie. Elles édifierent & peuplerent infinité de bones villes: entre lesquelles est comprinse (selon l'opinion de quelques-vns) la tant celebrée Ephese: pour ce qu'elle fut tousiours le chef de leur Empire, & principale ville des riuies Thermodon. Elles s'aidoient en guerre de certains targues, qui (à ce qu'en dit Virgile) estoient faites en demie Lune. Martian Capelle recite qu'elles entrans en bataille, vsoient d'aucunes sortes de fleutes pour donner à leurs gens courage de combattre, comme souloient faire les Lacedemoniens. Aussi croissoit de plus en plus la renommée des femmes & iusques au temps que Hercules, Thesée, & plusieurs autres vaillans homes viuoient en Grece: Auquel Hercules, le Roy Euristée d'Athenes, comanda (le pensant impossible) qu'il allast avec grande force de gens contre les Amazones, & qu'il luy apportast les armes de leurs deux Roynes, qui estoient pour lors deux sœurs, sçauoir Antiope & Oritie. A ce commandement Hercules poussé du desir d'honneur & de gloire, accompagné de Thesée & de ses autres amis, monta sur mer, & nauigeant par la mer Pontique, print port dans la plus commode des riuieres de Thermodon, auquel il entra <sup>à l'am-</sup> couuert, & en temps si propice, qu'Oritie l'une des deux Roynes estoit allée hors du pays avec la plus grand' part de ses femmes, pour faire guerre & conquerir nouveaux pays, tellement qu'il

trouua Antiope ne se doutât, ny sçachant le moindre bruit de sa venuë. Au moyen dequoy Hercules & ses gens prindrent les Amazones à l'improuiste, & cōbien qu'elles prinsſent leurs armes & se misſent en deffence, avec telle diligence que le temps leur adminiſtroit, ſi furent elles neantmoins vaincues, miſes en route, beaucoup d'elles tuées, & le reſte prins, entre leſquelles eſtoient deux ſœurs de la Royne, dont l'une nōmée Menalippe fut eſclauue d'Hercules, & l'autre nōmée Hypolite de Theſée. Quelques hſtoriens diſent que elles furent vaincues en bataille rangée. Et que du depuis les deux ſœurs furent conquiſes au cōbat d'un à une : mais en cela ie tien l'opiniō de Juſtin & Diodore. Voyāt donc la Royne Antiope ceſte défaite, & la priſe de ſes ſœurs, vint à compoſition avec Hercules, auquel elle bailla ſes armes pour les porter à Euristée, à la charge qu'il luy rendroit ſa ſœur Menalippe : mais Theſée pour quelque offre qu'on luy fiſt, ne voulut bailler Hyppolyte, de laquelle il s'eſtoit fort énamouré, qu'il ſemmena, & depuis la print à femme, & en eut un ſils nōmé Hyppolite. Ayāt donc Hercules ſatisfait à ſon intention, s'en retourna ioyeux de la victoire avec ſa cōpagnie, Ce que venu à la cognoiſſance d'Oritie abſente du pays (cōme nous auons dit) ne receut de ces nouuelles, moins de honte que de douleur: en ſorte que craignāt un plus grād dōmage, retourna ſoudainement avec ſes Amazones. La plus grand' part deſquelles eſtās de ſon opinion, perſuaderent à Antiope de ſe vāger des Grecs. Pour ce firent-elles grand appareil de guerre: & apres auoir aſſemblé le meilleur nombre d'Amazones qu'elles peurent, enuoyerent

prier Sigile Roy des Scytes, de leur donner secours lequel leur enuoya son fils Peasagoras, avec grand nombre de gens de cheual, à l'ayde desquels les Amazones passerent en Europe, & paruenues aux limites d'Athenes y firent de grands dommages, mais Peasagoras entra en querelle contre la Roynes & ses femmes. Au moyen dequoy les Scytes ne voulurent combattre: ains se retirerent à part, qui fut cause que les Amazones ne pouuans supporter l'effort des Grecs, furent surmontées & vaincues: & la plus grande partie d'elles mises en pieces. Celles qui peuuent échapper eurent recours au camp des Scites, qui les deffendirent. Puis retournées en leur pays y vesquirent moins fortes, qu'auparauant. Apres par les laps du temps, les Grecs estans passez en Asie, ou ils firent la memorable conqueste de Troye, regnant Pantasilée sur elles: & se souuenans de l'injure receüe par les Grecs, allerent en grande compagnie au secours des Troyens, où la Roynes fit armes de grande memoire: mais estans les Troyens vaincus en plusieurs de leurs saillies, où se trouuerent les Amazones, elles y moururent presque toutes. Pantasilée entre autres y demeura par la main d'Achilles: parquoy celles qui resterent, retournerent en leurs pays, avec si peu de puissance (au prix de ce qu'elles auoient auparauant) qu'à peine peurent elles soustenir & deffendre leurs antiques possessions: & vesquirent ainsi iusques à ce qu'Alexandre le Grand alla en Asie, faire guerre aux Hircaniens, auquel temps vne de leurs Roynes, nommée Talistris, accompagnée de grand nombre d'Amazones, sortit de son pays, avec desir de voir & cognoistre ce grand Seigneur. Et

appro-

approchant du lieu où il estoit, elle enuoya vers luy son Ambassade, affin d'obtenir sauf-conduit pour aller voir, luy faisant entendre combien la renommée d'un si grand personnage auoit eschauffé son desir de le voir. Ce qu'entendu par Alexandre, luy octroya le sauf-conduit. Au moyen dequoy après qu'elle eut esleu quelques vnes des principales des Amazones, & laissé le reste en un certain lieu, en fort bon équipage, elle s'en alla vers Alexandre duquel elle fut gracieusement receüe, avec fort bon visage, luy fit offre de tout ce qui estoit en sa puissance, & la pria de luy dire si elle auoit desir de luy demander quelque chose, & que rien ne luy seroit refusé. Sa responce fut, qu'elle n'estoit venue pour luy demander terre ne dominations, dont elle auoit en suffisance: ains pour cognoistre un Roy tant renommé, duquel elle auoit ouy dire choses si merueilleuses, qu'elle venoit encore plustost pour le receuoir en lieu de mary, iusques à ce qu'elle fust enceinte, afin d'auoir heritiere de lignage d'un si excellent Prince, luy donnant à entendre qu'elle estoit de lignée tant genereuse, & de si haute parenté qu'il ne la deuoit dédaigner: luy promettant que si les dieux vouloient qu'elle eust vne fille de luy, qu'elle la nourriroit aupres d'elle, & la feroit son heritiere vniuerselle, & si c'estoit un fils, elle luy enuoyeroit. Alexandre luy demanda si elle vouloit aller avec luy en guerre, & qu'il luy tiendroit bien bonne compagnie: mais elle s'excusant respondit, qu'elle n'y pourroit aller sans grande honte & danger de perdre son Royaume: parquoy le pria derechef d'obtemperer à son vouloir. Finalement elle tint compagnie à Ale-

D

# 48 DES VICTOIRES DES AMAZONES.

xādre par l'espace de traize iours, en pudique & se-  
cette conuersation : lesquels expirez, & le congé  
prins, se retira en sa Prouince. Mais comme c'est le  
propre du temps de consumer toutes choses : aussi  
le regne de la puissance de ces Amazones est venu  
depuis à se diminuër, en sorte que de rabais en de-  
cadence il a esté totalement ruiné. On tient pour  
vraye histoire ce que i'en dy , & pour telle ie la

*Iust. l. 2.* presente. Troge Pompée l'affirme, aussi font *Iustin*  
*Diad. li.* Diódore, Orose, Marcian Capelle, *Quinte* Curse,  
*3. & 4.* Herodote, Solin, Pōponius Mela, Seuius & Amian  
*Oros. 15.* Marcellin, avec plusieurs autres anciens autheurs,  
*Capelle* sans tous les modernes. Le seul Strabō apres auoir  
*9. Quin.* raconté ceste histoire semble de difficile creance.  
*Curse.* Mais quiconque aura leu l'histoire de Boëme, que  
*Herod. 4* le Pape Pie a escrit si au vray, & avec tant de grāde  
*Solin.* diligence, & veu comme les femmes ont seigneurie  
*65. &* par long-temps le pays de Boëme, & fait les guer-  
*77.* res necessaires, ceste histoire des Amazones ne luy  
*Pape* semblera incroyable. Nous lisons aussi en la vie de  
*Pie en* l'Empereur Claude II. qui triōpha des Gots qu'en  
*l'histoire* la bataille qu'il eut contr'eux , furent prins dix  
*de Boë* soldats combattans vaillamment , lesquels depuis  
*me.* depouilleez, furent trouuez estre femmes, & eut-on  
*La Pu-* opinion qu'elles estoient descēduës du lignage des  
*celle de* Amazones. Qu'est-il de celle de France , que les  
*Paucon* François nommerent la Pucelle? Il n'y à celuy qui  
*leur,* ne sçache quantes batailles elle a faites ; ayant la  
charge de Capitaine, & combien de fois elle a com-  
battu comme font les plus vaillans hommes du  
monde. Je pourroy bien nommer encōres plusieurs  
autres femmes dequoy ie metais, pour obseruer la  
briēfueté que i'ay promise.

*De l'antiquité de Constantinople, & comme elle fut  
conquise par les Turcs.*

C H A P. X I.

**N**OTRE toutes les fameuses villes de la terre habitable, n'y en a point eu depuis Rome, qui ait esté veüe en si grande force & honneur que Constantinople, tant celebrée des Grecs & Latins, Strabon la nomme illustre, Pline & Justin la disent noble & située en terre excellente & fertile, ennoblie de grāds personnages, & somptueux edifices: elle a esté long-temps le chef & siege de l'Empire: en elle furent celebrez plusieurs Cōciles generaux, & destruites & exirpées plusieurs heresies. Plusieurs cas notables luy sont aduenus en prosperité, & des tribulations aussi tellement qu'elle est tombée en la captiuité que nous sçauons, dont nous reciterons l'histoire briefuement. Ceste ville est en Europe, assise au pays de Thrace, qui est fertile, grand, & fort puissant en armes: son assiette est sur le destroit de la mer d'entre l'Asie & Europe, à l'entrée du Pont, ou mer Euxine, nommée la grand' mer. A ceste cause Ouide l'appelle Port de deux mers, pour ce qu'elle est au destroit. Constantinople, selon Ptolomée, contient 43. degrez de latitude: c'est à dire pour ceux qui ne l'entēdent, qu'elle est esloignée de l'Equinoxe de 43. degrez, là où le Pole s'esleue: & au cinquante-sixième degre de la longitude du Meridien, qui passe par l'isle de Canarie. Les fondateurs de ceste ville (par l'opinion commune & des meilleurs autheurs) furent les Lacedemoniens. Orose dit, les Spartans, avec Pausanie

Lin. 3.  
ch. 13.

leur Capitaine & Roy : combien qu'Eustache , selon ce que recite Volaterran , dit qu'elle ait esté fondée par vn Capitaine des Megariens , nommé Bizes , & du nom duquel elle fut appelée Bizāce : & toutesfois Pline dit , qu'au commencement on la nommée Ligos , & non Bizance : Diodore & Pôlibe disent , qu'elle estoit appelée Bizance , du nom du Capitaine ainsi nommé , qui la fonda. Mais

*Iust. lib. 9. Pol. Oros. 3.* qu'il soit vray que Pausaline l'ait fondée , Iustin le recite , aussi fait Orose , & tous les Modernes , asseurans que la cause de la bastir , vint de ce que Pausanie estant avec ses gens vagabond par le monde , se consulta à l'Oracle d'Apollo , pour sçauoir où ils feroient leur demeure : à quoy fut respōdu , qu'ils deuoient s'arrester vis à vis des aueugles , ce qu'il entendit pour les Megariens , qui habitoient Calcedonie , assise à l'opposite , en vn lieu sterile & mauuais , ayant laissé la coste de Constantinople fertile & bonne. Cela mesme est déclaré par Strabon , encor qu'il ne nomme le fondateur. Or en quel

*Strabon lin. 7. Euseb. l. du iēps.* temps ce fut , Eusebe l'exprime , disant qu'elle fut edifiée bien près du temps de la 30. Olimpiade , lors que Tule Hostile regnoit à Rome : au cōmencement ce fut peu de chose comme ont accoustumé d'estre toutes autres nouvellement erigées , & pour certain elle fut quelque espace sujette aux Lacedemoniens , & autres , aux Atheniens , iusques à ce que contendans ces deux Republiques ensemble , & elle demeurant riche , & croissant en force & pouuoir moyennant leur discorde , & commença à s'agrandir. Depuis elle florit tellement avec la liberté qu'elle auoit , & la fertilité du pays , que Philippes Roy de Macedoine , pere de ce grand

Alexandre, s'enamoura de sa beauté & grande richesse, & se delibera de la conquerir, pour à quoy paruenir il y tint le siege long-téps sans la pouuoir prendre. Vñ iour Leon Sophiste luy en dit vn notable propos, qui fut depuis escrit par Philostrate en l'histoire des Gimnosophistes: car comme Philippe alloit en cette entreprinse avec gros exercite de gens esleus, Leon Sophiste qui estoit habitant de Bizance luy alla au deuant, & luy dit ainsi: Or ça Philippe, di-moy, qu'elle injure as-tu receuë de Bizance, veu que tu t'es meu à luy faire la guerre avec tant de courroux: Je n'ay receu de la ville (respondit Philippe) aucune injure qui m'ait prouqué à luy contrarier: mais pource qu'elle me semble plus belle que nulle autre de Thrace, estant devenu amoureux d'elle, ie la veux cōquerir. Les Roys amoureux, respondit Leon, qui veulent estre aymez de leurs amies, taschent à les gagner avec douce Musique, dons, & autres semblables choses: & ne cherchent point de les endommager avec les armes & la guerre. Aussi en aduint-il mal à ce Roy: car (cōme nous auons dit) il ne peut l'obtenir, ains la laissa en plus grād pouuoir & liberté qu'eust. Depuis par succession de téps quand les Romains commencerent à faire guerre en Grece, ils firent ligue & amitié avec les Bizantins, & par plusieurs fois se fortifierent de leur aide & amitié, en beaucoup de guerres & batailles, prosperans tousiours de plus en plus en augmentation de richesses & bastimens. Long-téps apres, estant l'Empire Romain gouverné par Empereurs, regnant adonc Seuer, le tyran Pessennie ennemi de l'Empereur, s'empara de ceste ville de Bizance. Au moyē dequoy Seuer



enuoya gros exercite pour l'assiéger : mais n'ayant assez de force pour la prendre d'assault, il la contraignit par famine : & quand il feut entre ses mains, la fit ruiner, & jettér par terre tous les murs & edifices : bref, il leur osta leurs publiques & priuées possessions, lesquelles il bailla aux Perintiens, ne demeurant autre chose en estat, qu'une pauvre ville, où nul ne vouloit habiter. Les pieces des edifices & murs qui demurerét de ces ruines, estoient d'une si excelléte pierre, taillée & assemblée en tel edifice, qu'à peine voyoit-on les jointures. Ceste calamité pafsée, & regnant à Rome l'Empereur Constantin, fils de sainte Helene, qui trouua la croix de nostre Seigneur, il delibera de passer en Orient, estant pousse des augures d'un Aigle, qui luy porta (comme on dit) une corde entre les serres, avec laquelle cet oyseau mesuroit une nouvelle habitation en autre contrée : & de fait il cōclud de faire réedifier Bizance, luy donner un nouveau nom & la faire chef du monde. Par ainsi elle fut restaurée en sa premiere forme, avec telle augmentation d'edifices & maisons, qu'elle contendoit à Rome. Il y fit bastir des somptueux Palais, Eglises & hautes tours, & y transporta l'Empire, avec sa Cour, ses Consuls, Senateurs, & tous autres Officiers, & Magistrats. Et combien qu'il s'emplifiast en telle forme & grandeur, qu'elle sembloit une nouvelle Rome, & qu'il eust ordonné qu'elle fust ainsi nommée, néanmoins la voix du peuple eut tant de force, que le nom de l'Empereur luy fut donné, & fut nommée Constantinople. Les historiens qui viurent tost apres ce tēps-là, disent que la grandeur, & somptuosité d'icelle estoit telle, qu'on ne

le pourroit escrire sans grande prolixité. L'Empereur Constantin y vescu maintes années en grande prosperité : Aussi les autres Empereurs qui luy succederent , y continuerent leur Empire , les vns par Paix, les autres par guerre. Et iusques à ce qu'apres grand nombre d'ans, par le peché que les citoyens commettoient, au moyen de la prosperité & grosse oyfueté de cét Empire , & par la debilité & nonchalance des Empereurs , la grandeur & Puissance vint à decliner: tellement qu'ayant souffert maintes infortunes du feu & de pestilence, & de tremblemens de terre, dont l'histoire seroit longue à reciter : Et passez vnze cens nonante ans, que les Chrestiens l'auoient tenuë, elle ( qui souloit seigneurier tant de Peuples , qui estoit riche d'or & d'argent , & honorée de Reliquaires approuuez & Eglises fort excellentes, ) Par la permission de Dieu au temps d'un autre Empereur nommé Constantin, fils aussi d'une Helene Imperatrice , fut assiegée par Mahomet Roy des Turcs , Seigneur de la petite Asie, ( & de maintes autres Regions & Prouinces ) bisayeul de ce grand Soliman, qui vit encores aujourd'huy. Les Predecesseurs duquel Mahomet auoient auparauant conquis la plus grande part de la Grece. Et fut le Siege mis deuant ceste ville, avec si grande Puissance & obstination, qu'apres maintes cruelles batailles, & par le cours de plusieurs mois que le Siege auoit tenu, & encores apres la mort d'une infinité de grands Personages tant d'une part que d'autre , le Turc assigna le dernier iour de la Bataille au vingt-neufiesme iour du mois de May, l'an mil quatre cens cinquãte trois , aucuns disent cinquante deux, regnant pour

lors à Rome l'Empereur Federic III. de ce nom, & leur donna la bataille au point du iour. En laquelle ne pouuant plus ceux de dedans supporter l'impetuosité & multitude des ennemis, finalement la ville fut emportée d'affaut: & disent aucuns, que la prise aduint en ceste maniere. Estant l'Empereur aduertie que le Turc auoit abandonné le pillage de la ville par l'espace de trois iours. Apres auoir fait plusieurs oraisons, tira hors des murs la plus grande partie de ses gens, pour deffendre les Barbacanes qui estoient quasi aussi hautes & fortes que les murs de la ville: & luy-mesme y alla en personne, pour conseiller & ordonner de ce qu'il y auroit à faire: puis fit fermer les portes de la ville, afin d'oster à ses gens l'esperance de fuyr. Adonc y eust en cet endroit la plus fiere & cruelle bataille qui eust iamais esté veüe depuis l'inuention de combattre, avec toutes sortes d'armes & instrumens de guerre, tant pour deffendre qu'assailir. Il sembloit que les cieux se deussent rompre au cry, & à la voix des combattants: & si estoit la terre toute couuerte du sang des morts & des naurez. L'empereur & le Turc chacun de son costé incitoient le courage de leurs gens à virilement combattre, les aduancans & retirans selon l'occasion & le besoin. Entre les plus vaillans gens-d'armes qui fussent à la deffence des Barbacanes, y auoit vn Geneuois de nation nommé Iustinian, en vertu & vaillance duquel, ceux de dedans mettoient leur appuy, à cause de sa force: Pour ce qu'aux precedentes batailles il auoit esté la principale occasiõ de la deffence de la ville. Toutesfois, apres longue resistance, estant naué, & sentant grande abondance de sang sortir de la playe,

abandonna la place qu'il deffendoit , pour s'en aller faire medicamenter en la ville. Quoy voyans les gens cōmencerent à s'affoiblir & perdre courage, Ce que venu à la cognoissāce de l'Empereur, il courut apres en grande diligence, le priant vouloir retourner à la deffence de son lieu, luy remonstrāt de quelle importance estoit de sa departie : mais pour aucune promesse ou condition que ce fut, n'y voulut retourner : soit ou qu'il plaisoit à Dieu , que le courage luy faillist , ou bien qu'il n'en pouuoit plus pour la douleur de sa playe , & qu'il pensoit retourner incontinent : & luy fut la porte ouuerte, afin qu'il entraist dedans pour se faire penser. Ce pendant, les siens qui deffendoient son quartier, ne payans avec eux , commencerent à perdre place. Dequoy s'apperceuans les Turcs, renforcerent leur assaut de plus grande impetuosité , & au contraire, les Chrestiens furent si affoiblis & debiles, que ne pouuans plus resister, se mirent en fuite, cherchant chacun d'eux le moyen d'entrer en la porte, qui estoit ouuerte pour Iustinian. Parquoy les Turcs ayans gagné la muraille, se meslerent parmy eux , & ontrent en la ville, où ils firent merueilleux meurtre de Chrestiens : l'Empereur (selon que disent aucuns) ayant changé d'habit, afin de n'estre cogneu , fut tué par les ennemis. Autres disent ( entre lesquels est le Pape Pie second ) que voulant se retirer en la ville , de peur qu'il auoit, voyant ses gens ployez, il fut ietté à terre par la multitude des fuyans, & qu'il mourut deuant la porte de la ville , entre les pieds de ses propres hommes. Quoy qu'il en soit , son corps fut recogneu des Turcs , qui luy trencherent la

teste, & la ficherent au bout d'une lance : puis la porterent parmy le camp, & par dedans la ville. Et quant à Iustinian (la fuitte duquel fut la principale occasion de si lamentable infortune ) luy voyant la ville prinse s'enfuit par mer, & mourut en vne petite Isle, ou de la playe qu'il eut, ou de quelque autre maladie : ayant esté en son choix de mourir honorablement au lieu où il auoit yescu avec tant d'honneur. Les Turcs entrez en la ville, ne laisserent en arriere aucune espece de cruauté, dont homme se peust aduiser. Toute la maison & lignée de l'Empereur, hommes & femmes, furent mis au fil de l'épée: autant quasi en firent-ils à tout le demeurant du peuple, si qu'il n'eschappa que ceux qu'ils retindrent pour les seruir. Encor ne se contétoient-ils pas d'exercer leur vengeance seulement sur les hommes : Car ces mal-heureux prindrent l'Image de Christ, & la crucifierent en vne croix toute fangeuse & embrenée, representans vne autrefois la Passion de nostre Seigneur, & mettant sur sa teste vn tître qui disoit; Cestuy-cy est le Dieu des chrestiens, avec plusieurs injures & blasphemés. En cette sorte la noble Constantinople est tombée entre les mains des disciples de Mahomet, ennemis de Iesus Christ, qui y demeurent encorés. Or plaie à Dieu, que tout ainsi qu'il y a eu en elle beaucoup de mutation, à son grand mal-heur, il s'en fasse à l'aduenir à son grand bien,

*De quelle race, & nation fut Mahomet, & en quel temps sa secte prit son origine.*

## CHAP. XII.

**L**y a entre les historiens quelque variation, à sçavoir de quel lignage, & de quel pays estoit ce faux Prophete Mahomet. Platine dit qu'il estoit de noble lignée. Pomponius Letus, auteur tres-diligent, lequel ie veux suiure en ce chapitre, & encor assez d'autres escriuent qu'il estoit de race ignoble, vile & obscure : & ainsi le deuons nous croire, pource qu'un homme si meschant, n'ayant en luy rien digne de memoire, que sa malice & iniquité, ne pouuoit estre issu de noble sãg. Aucuns disent qu'il estoit Arabe, autres de Perse, mais cela est peu de chose, & peuuent tous deux auoir raison : d'autant qu'en ce temps-là les Perses dominoient l'Arabie. Quant au pere, soit qu'il fust noble ou vilain, si estoit-il Gentil & idolatre, & non Chrestien, ny Iuif, au moins selon Platine, & tous les autres. Quant à sa mere, par la plus grãde opinion, elle estoit descendue d'Abraham, par la lignée d'Ismaël son fils, qu'il auoit eu de sa chambriere Agar, par ainsi elle estoit Iuifue, & obseruoit la loy des Iuifs : car chacun pere se delecte d'endoctriner ses enfans en sa loy. Ce Mahomet auoit l'esprit vif, & apprenoit tout ce qu'on luy enseignoit : mais luy estant ieune & demeuré orphelin, fut par cas d'auanture prins esclaué des Scenites, qui estoient lors en son pays, comme auourd'huy sont les Arabes en Afrique, pour ce qu'ils n'auoient point de liou ny de possession arrestée, ains

*Platine  
Pompo-  
nius Let-  
us, en  
l'ubregé  
de l'his-  
toire  
Romaine.*

viuoient en commun sous tentes & fueilles, faisant plusieurs brigandages. Depuis fut vendu à vn riche marchand nommé Abdumoneple, lequel pour le plaisir qu'il auoit de le voir ainsi jeune, dispos & bien accompli ne le voulut traicter cōme esclauue, ains comme son propre fils. Estant donc Mahomet ainsi recueilli, il manioit le train de son maistre en grand soin & diligence, & gaignoit fort par la trafique qu'il faisoit avec les Iuifs & Chrestiens, outre ce que par leur conuersation il apprint beaucoup de la loy de l'vn & de l'autre. Pendant ces choses, le marchand son maistre mourut sans enfans, laissant sa vefue fort riche, aagée de cinquante ans, & qui selon ce que i'ay trouué és Chroniques de Constantinople estoit (par l'opinion de quelques-vns) parente de Mahomet, & nommée Ladigue, laquelle ayant fait espreuue de la personne du galand, & de sa suffisance, le print à mary, le faisant de pauvre esclauue, riche Seigneur. D'auanture en ce temps-là s'en alla en ces parties d'Arrabie vn moine Chrestien defroqué, nommé Sergie, homme de mauuaise nature, fort cauteleux, & qui pour son heresie estoit fugitif de Constantinople. Là parueni il s'accointa, & eut l'amitié de Mahomet, qui desia cōmençoit comme remply d'ambition à penser grandes choses, par voyes neantmoins obliques, car il auoit l'esprit aigu, plein d'art magique, tellement qu'avec l'aide & cōseil de Sergie, il delibera persuader aux Gentils qu'il estoit Prophete, & à cette fin leur faisoit des tours de Magie, dont sa femme & ceux de sa maison furent les premiers abusez. Or auoit-il vne maladie qui le faisoit tomber du mal cadu-

que : dequoy sa femme toute estonnée, luy demanda que c'estoit, & il luy respondit que l'Ange de Dieu venoit souvent parler à luy, & que ne pouuât (comme homme) soustenir sa Diuine presence, il entroit en cette agonie & alteration d'esprit, & que par telle uisitation il scauoit ce qu'il deuoit faire suivant le vouloir Diuin. Aussi estoit-il si cauteleux & subtil, que par le moyen de sa femme qui luy prestoit foy, & qui en faisoit ses contes à ses voisines, & à quelques-vns de ses parens, on commença petit à petit à croire en luy, de sorte qu'enuers les Gentils il paruint en grande reputation. Depuis sa femme mourut, tellement qu'il demeura son heritier vniuersel en beaucoup de biens & grands deniers, au moyen dequoy il entra en plus grande audace qu'auparauant. Par ainsi avec l'aide du moyne Sergie, il se publia Prophete à tous, disant qu'il estoit enuoyé de Dieu au monde, pour donner la Loy : & pour ce qu'il estoit fort docte en toutes les loix, il fut si industrieux qu'il s'accorda partie avec les Iuifs pour les attirer à soy, partie avec les Chrestiens, afin de ne les auoir pour ennemis. Encor fut-il d'accord en beaucoup de choses avec les heretiques qui regnoient, pour acquérir leur faueur. Il nioit la Trinité avec les Sabellins. Avec Macedoine il nioit que le S. Esprit fust Dieu. Et approuoit la multitude des femmes avec les Nicolaites. D'autre costé il cōfessoit que nostre Sauueur Iesus Christ estoit S. & Prophete, & qu'il auoit l'esprit de Dieu, & si cōfessoit que la Vierge estoit sainte, & l'exaltoit beaucoup. Il acceptoit avec les Iuifs la Circoncision, & autres ceremonies. Et puis en general permettoit en sa



fausse loy tous les vices de la chair, avec toute liberté. Ainsi s'estant fait fort puissant il commença à faire garder par force sa loy nommée d'Alcoran. Or pour ce qu'il se défioit de son peu de droit, il deffendit à tous generalmente de disputer de sa loy sur peine de la vie, disant qu'il falloit plustost la faire observer par force d'armes par tout le mode. Au commencement de ces choses il estoit accosté du vulgaire, & des hommes grossiers abusez de ses fausses persuasions. Aussi s'accointerent de luy, & luy fauoriserent tous ces hommes charnels & vicieux, desquels estans lors en grand nombre parmi le monde, il fit vne grosse secte, & par leur moyen & ayde il assaillit les confins d'Arabie, & s'en fit Seigneur de beaucoup. Cela se faisoit en l'an de nostre Seigneur enuiron six cens vingt, estât lors Heraclie Empereur de Rome, & tenant son siege à Constantinople. Et Boniface cinquiesme, grâd Euesque de Rome, & depuis luy Honoré son successeur. Venant donc ces premiers mouuemens aux oreilles d'Heraclie, ainsi que tesmoigne Platine, il y prepara le remede, & le fit en partie, entretenant par promesses de solde les Scenites d'Arabie, gent belliqueuse, & qui souloit fauoriser Mahomet, & les assit cét Empereur en plusieurs endroits, de sorte que cette nouuelle secte demoura pour quelque temps assoupie: toutesfois il erra grandement qu'il ne poursuiuit sa pointe, & qu'il ne chercha moyen de couper & arracher ceste mauuaise racine, qui produisoit si dangereuse semence. Car ne passant outre en son entreprise, ce fut plus grand mal de l'auoir commencée, pour ce qu'à faute de tenir promesse aux Scenites & leur

payer la solde accoustumée, ils se joignirēt par dēpit avec Mahomet, l'essiant pour capitaine, à cause qu'il estoit en grande reputation, & tenu pour prophete, puis assaillirent les gens & pays de l'Empire de Rome, & entrans en Syrie, conquirent la cité de Damias, avec toute l'Egypte, la Judée & les terres circonuoisines persuadans aux Sarrazins peuple d'Arabie, que la terre de promisiō leur appartenoit, comme legitimes successeurs d'Abraham. Voyant donc Mahomet que les choses luy venoiēt en prosperité (quant au monde) il se meut de faire guerre contre les Perses qui estoient puissans: mais pour le commencement il y fit mal ses besongnes, pour ce qu'il fut vaincu, & dirent quelques vns que ce fut dés sa premiere bataille. Depuis ayant recleuré son armée & augmenté son exercite, il les subjuga & vainquit, & leur fit prendre sa secte. Et combien que l'Empereur Heraclie en fut assez aduerty, si est-ce que il n'y mit la resistance qu'il deuoit, encor qu'auparauant il eust (chose plus difficile) vaincu Cosdroé tres-puissant Roy de Perse, luy ostant la Croix de nostre Seigneur, qu'il auoit emportée de Ierusalem en Perse, mettant seulement remede que elle ne vint és mains de Mahomet, & des Agariens ses complices. Le dy Agariens à cause que tous ceux qui suiuiōient Mahomet & tenoient son party, appelloient les Chrestiens Agariens par derision & mocquerie, disant, que ny eux ny Mahomet n'auoient point pris leur origine de la lignée de Sarra, femme d'Abraham, pour quoy on les deust appeller Sarrazins, comme on les nommoit, ains qu'ils deuoient estre appelez Agariens, comme prenans leur source d'Agar

52 DE L'ORIGINE DE MAHOMET.  
chambriere d'Abraham. Conclusion apres que Mahomet eut fait de grandes & horribles choses, il fut emprisonné, & mourut en l'an quarantième de son aage, quelques-uns disent en l'aage de trente quatre ans, en l'an de nostre Seigneur selon Sabellique, six cents trente deux. Et pour ce que souuent Mahomet disoit qu'apres la mort il monteroit au Ciel, ses disciples tindrent son corps sur la terre; quelques iours apres son trespas, & iusqu'à ce que son corps puant & corrompu comme son ame, fut mis dedans vne caisse de fer, & le porterent dans la ville de Meque en Perse, où il est adoré de tous les peuples d'Orient, voire de la plus grande part du monde, & ce par nos pechez. Caliphe succede à Mahomet en l'Empire, & Hali à Caliphe. Ces deux augmentèrent fort la puissance & secte de Mahomet, & ainsi de temps en temps, par diuers moyens & successions, & principalement par les pechez & couardises des Empereurs Chrestiens de ce temps là, ceste peste c'est espanduë par le monde iusqu'à nostre aage, que par le soing & bonne diligence de Charle le Quint Empereur, nous en auons esté vne fois deliurez: Lors que le Grand Turc Soliman vint avec vne exercice d'environ six cents mille hommes, pour entrer és pays de Hongrie & Austruche, avec desir de conquerir toute la Chrestienté: Contre laquelle entreprise Charles se presenta en personne, n'ayant avec luy la moitié tant de gens que le Turc, toutesfois bien esleus, au moyen de quoy le Turc laissa son entreprinse, avec perte de beaucoup de gens, comme il fit pour la seconde fois l'an mil cinq cents trente sept, quand il vint par mer. & par terre contre  
Italie,

Italie, & qu'il print quelques lieux du Royaume de Naples. Il y a aucuns auteurs qui escriuent l'origine de Mahomet beaucoup differēte à celle que Platin<sup>e</sup> en la vie des Papes. Blond au liure du declin de l'Empire de Rome. Baptiste Ignace en son abregé des Empereurs: Les Annales de Cōstantinople: Nacler, Antonin, & autres.

---

*Le commencement de la Seigneurie du Turc, &  
des Princes qui y ont regné.*

CHAP. XIII.

**LE** puissant regne des Turcs, qui est aujourd'huy si grand & redouté: & le lignage & famille des Ottomans & Roys, sont nouveaux & peu anciens, bien que là gēt Turque soit de long temps, tellement que c'est chose émerueillable, comme en si peu de temps elle est si augmentée: car il n'y a pas 250. ans qu'on commence à les cognoistre & nommer. Voila pourquoy il est à croire que ce soit vn fleau & permission de Dieu, pour chastier le peuple Chrestien: ainsi que Dieu enuoya jadis vn Antiochus, vn Nabuchodonosor, vn Cyrus, & tels autres qui opprimoient & fouloient son peuple esleu. Et pour ce que l'Eglise Chrestienne a receu par eux vne des plus memorables persecutions & pertes qu'elle ait iamais eue, il m'a semblé fort à propos, mesmement pour auoir fait mention de

E

*\* Eneas Syluius en sa cosmographie. Raphael Volaterran. Nicolas Secödin. François Filelfe. Anthoine Sabelique. Paul Iouius. Plin. l. 6. Pom. Mela. li. 1. Origine des Turcs. Plin. l. 6. chap. 7.*

Porigine de ceste secte, d'en toucher quelque chose, au moins briuevement. Ce que pareillement ont fait † Eneas Syluius, Raphaël Volaterran, & Nicolas Secondin plus distinctement, aussi François Filelfe, en vne lettre qu'il écrit à Charles huiſiesme Roy de France, & Anthoine Sabelique en son histoire : desquels i'ay briuevement amassé ce que i'en diray, suyuant principalement Paul Iouius en vn particulier traitté, que il a fait de cette gent & nation Turque. Pline, & Pomponius Mela en la fin de son premier liure, disent que leur origine vient des Sarmates, qui sont és confins de la Scytie, aux extremitez de l'entrée de la mer Caspie, & qu'ils viuoient sauuagement en la campagne ; & chassans pour leur viure. Desquels Sarmates ou Scytes est certain ( toutes autres opinions laissées ) que les Turcs de maintenant ont prins leur origine : & tous ceux qui disent ou pensent qu'ils sont descendus des Troyens, s'abusent : Il leur semblera que pour ce que les Turcs ont Seigneurié Troye, & que les Troyens ont este nommez Teucres, que les Turcs en ont prins leur source : mais somme toute ils sont issus des Sarmates, que les anciens nommoient Scytes ; & desquels le propre nom qu'ils auoient iadis estoit Turaces. Pline & Pomponius Mela les nōment ainsi : depuis qu'ils ont esté nommez Turcs, & si sont communément ainsi appelez par tout : lesquels ( selon ce qu'aſſerme l'Archeuesque Orto en son histoire ) enuiron huiſt cens ans apres la natiuité de nostre Seigneur ( encor que d'autres escriuent que ça esté auparauant ) descendirent de la Scytie en l'Asie mineur : qui est pour le jourd'huy à cause de leur nom ap-

pellée Turquie , là où ils pillerent & conquirèrent  
 quelques Prouinces, ( & encor' comme gens bar-  
 bares & sans foy ) ils receurēt la malheureuse secte  
 de Mahomet , comme la premiere qui se presenta  
 deuant eux , & qui leur sembla plus conforme à  
 leurs meschâtes coustumes. Ainsi ceste gent à cause  
 de la grande multitude & fierté, espouuenta fort le  
 monde , si qu'ils prindrent en peu de temps beau-  
 coup de villes. Les vns soustiennent qu'ils vindrēt  
 sur la Perse , Armenie , & Mede : mais en quelque  
 sorte que ce soit , il est évident entr'autres choses  
 qu'ils habiterent la petite Asie , non par le moyen  
 du Roy, ou autre chef notable qu'ils eussent , ains  
 par compagnie qui se couplèrent ensemble, se sou-  
 stenant les vns les autres par longs jours en ce  
 pays : aucuns desquels des plus apparens , avec  
 quelques gens qu'ils appellerent avec eux , prin-  
 drent & occuperent certaines villes & contrées.  
 Or parmy eux vn nommé Soliman s'estoit emparé  
 du Royaume de Cilicie, & de partie de ses limites,  
 au tēps que le Duc Godefroy de Bouillon accom-  
 pagné d'autres Princes Chrestieſ passa la mer avec  
 le plus de gens qu'ils auoyent peu assembler, pour  
 conquēter la terre Sainte : contre lesquels se pre-  
 senta le Turc Soliman, avec les siens, qui furent  
 tous vaincus, rompus, & mis en pieces, au moyen  
 dequoy les Turcs se trouuerent assez lōgue espace  
 de temps sans auoir Capitaine de nom entr'eux, &  
 partant peu craints & redoutez, iusques en l'an mil  
 trois cens, qu'un d'entr'eux nommé Ottoman (hom-  
 me de bas lignage) commença peu à peu à gagner  
 reputation entr'eux, comme homme fort vaillant  
 qu'il estoit, de grande force de corps, bien for-

Gode-  
 froy de  
 Bouillon

Soliman  
 Roy des  
 Turcs.

Ottoman

tuné en guerre, & de vif & de subtil esprit. Cestuy-  
cy print l'occasion de s'aduançer pour les discords  
qui estoient entr'eux-mesmes, puis faisant amas  
de fort grand nombre de Turcs, se mit à conquerir  
& se faire Seigneur de plusieurs contrées, tant des  
siens que des voisins, & s'estant fait en ceste sorte  
grand & puissant, il laissa à ses successeurs le regne  
& la domination qui dure encor aujourd'huy, par  
ligne masculine entre les Turcs. Lequel apres auoir  
regné vingt-huict ans, mourut en l'an mil trois  
cens huict, au temps de Benoist onzième, Pape de  
Rome. Par la mort duquel Ottoman, succeda vn  
sien fils nommé Orcan, non moins vaillant & fort  
que son pere, & encor plus industrieux & aduisé  
en ses conquestes. Outre ce, il fut grand inuen-  
teur d'instrumens de guerre, magnanime & libe-  
ral à tous. A cette cause il augmenta tellement  
le regne de son predecesseur, & le nombre des  
gens de guerre, que, outre le pays que son pere  
seigneurioit en Asie, il vsurpa la Bithinie sur le  
regne de Constantinople, & en la petite Asie il  
subjugua Hircanie, Frigie, Carie, & autres terres.  
Puis ayant regné vingt-deux ans, en assaillant vne  
ville il y fut navré, dont il mourut en l'an mille  
trois cens cinquante, au temps du Pontificat de  
Clement sixième. Il eut pour son successeur Amu-  
rat fils d'une Chrestienne qu'il auoit espousée, qui  
estoit fille du Roy de Cilicie, maintenant nommée  
Caramanie. Cét Amurat fut fort different à son  
ayeul & pere: car il estoit moqueur, homme dou-  
ble, & faux: debile de sa personne & de mauuaise  
inclination, ambitieux, & fort desireux d'aug-  
menter son Empire: dequoy il eut belle occasion,

lors que l'Empereur de Constantinople estoit en querelle avec aucuns Princes ses subjects, auxquels fauorisoit le Seigneur de Bulgarie, qui est portion de l'ancienne Misie la basse, là où l'Empereur fut si contraint qu'il luy fallut demander secours à cét Amurat Roy des Turcs, qui luy enuoya quinze mille hommes d'élite, par le secours desquels l'Empereur vainquit ses ennemis. Et il laissa partie de ces quinze mille Turcs en ses terres, & renuoya le reste. Amurat fut aduertí de la disposition du pays, à cause dequoy il determina d'aller en Grece, sous couleur à la verité de vouloir aider à l'Empereur contre ses ennemis. Et de fait il passa soixante mille hommes de pied, & grand nombre de cheuaux, avec lesquels il se fit Seigneur de la ville de Galipoli, que ie nommeray plus librement ville Gauloise, pour auoir esté bastie par les Gaulois, & d'autres fortresses estans aux enuirs: pareillement de la ville d'Andronopole. D'autre costé ce grand Maistre de Bulgarie, nommé Marc apres auoir mis sus le plus grosexercite qu'il peut, avec l'aide de Lazare Despot de Seruie, qui est vne Prouince sur les limites de Thrace, anciennement nommée Misie la haute, & encore aidez d'aucuns Princes d'Albanie, allerent contre le Turc, où il y eut grande bataille, mais en fin les Chrestiens furent vaincus & desconfits, & y moururent quasi tous. Ainsi Amurat malgré l'Empereur demeura Seigneur de grande portion de Thrace, & de Grece. Et ayant vescu vingt & trois ans, vn esclaué, qui estoit seruiteur de Lazare, Seigneur de Seruie, le tua traistrement en l'an 1373. Il laissa deux enfans, l'un nommé Soliman, & l'autre Bajazet, qui



tua son frere Soliman , & demeura Seigneur & Prince de singuliere prudence, & hautain courage. Il estoit tres-diligent & de grand conseil en fait de guerre , & si prest de mettre à effect ce que luy-mesme commandoit , què pour ceste cause il fut nommé Roy du Soleil. Aussi tost que ce Bajazet cōmença son regne , il détermina de faire la guerre aux Chrestiens , pour vanger la mort de son pere , & avec incredible diligence assembla vn très-gros exercite qu'il passa en Grece : & s'attacha à Marc Seigneur de Bulgarie , contre lequel venu à la bataille il le rompit & tua , avec la plus grande part de la noblesse de Bulgarie & de Seruie. Trois ans apres telle victoire , il retourna de nouveau sur les Chrestiens , & fit tres-cruelle guerre en Hongrie : mais premierement en Albanie , puis en Valachie , qui est vn grand pays , anciennement nommé Dace , lequel s'estend depuis Thrace iusques en Hōgrie , d'où il emmena en Turquie vn grand nombre de Chrestiens esclaués. Et s'estant sayssi de la plus grande partie de la Grece , sçauoir est , l'ancien pays d'Athenes , de Boëtie , & d'Harcanie , il mit le siege deuant la grande ville de Constantinople : qui fut cause que l'Empereur en personne vint prier les Princes Occidentaux de luy donner secours & ayde , pour à quoy obtemperer le Roy Charles septiesme , le secourut de deux mille lances , entre lesquels y auoit deux Gentils-hommes François de grande apparence , qui se joignirent avec Sigismond Roy de Hongrie , qui depuis fut Empereur : & lequel auoit aussi leué grande armée pour la mesme entreprise : avec eux s'assemblerent le Despot de Seruie , le grād Maistre de Rhodes , &

fort grand nombre d'autres Princes Chrestiens. Parquoy Bajazet laissant l'entreprinse de Constantinople, marcha soudainement avec trois cens mille hommes sur les Chrestiens, qui estoient environ cent mille, dont y auoit vingt mille de cheual: & venus à la iournée ils eurent vne merueilleuse & sanguinolente bataille, en laquelle les chrestiens furent vaincus, & y en mourut vne grande partie: Parquoy le Roy Hongre, & le grand maître de Rhodes s'enfuirent; Quant aux François ils y furent tous que morts que prins, & fut fait ceste bataille en 1395. la vigile de Saint Michel. Apres laquelle victoire Bajazet retourna encore à son premier siege de Constantinople, laquelle il reduit en telle extremité qu'il leust prinse sans doute: Mais nouuelles luy vindrent que le Grand Tamburlan estoit entré avec vn merueilleux exercite, en son pays d'Asie & de Turquie, & que desia il luy auoit prins plusieurs de ses bonnes villes, Citez & Prouinces: Parquoy troussant son bagageil passa en Asie, & mettant aux champs le plus grand appareil qu'il peut, & s'en alla trouuer son ennemy. Adonc les deux plus puissants Princes du monde prindrent journée, où Bajazet fut vaincu & prins, & y endura la plus vile & dure prison qui iamais fut entenduë: Car Tamburlan le conduisoit avec son Armée en vne grande cage de fer, & toutes les fois qu'il vouloit monter sur son cheual, il luy mettoit le pied sur l'espaule. Outre plus quand il prenoit son repas, il le faisoit mettre deffous la table, affin qu'il mangeast seulement ce qu'il luy plairoit jetter, comme si c'eust esté vn chien, & en ceste sorte finist sa vie ce Prince

*Calamité de Bajazet décosté par Tamburlan.*

qui auoit esté de plus aduātueux, plus redouté, & le plus craint, que nul autre qui fut de son temps. Tamburlan print Pont, Galacie, & Capadoce, avec plusieurs autres pays de la domination & Seigneurie du Turc : & de là s'en alla faire la guerre au Soudan d'Egypte. Les enfans de Bajazet, qui estoient eschappez de la bataille, où leur pere auoit esté pris, en fuyant vers la partie qu'ils tenoient de la Grece, furent pris sur la mer par quelques Galeres Chrestiennes : mais si on leur eust tenu la rigueur qu'on deuoit faire, peut-estre qu'on eust éuité le mal, qui depuis en est aduenü : Pour ce qu'estant Calapin l'un d'eux deliuré, & se nommant Seigneur dedans l'Empire de son pere, il se fit fort vaillant, & commença à rassembler ses gens, & à fortifier ce qu'il tenoit en Grece & Thrace : Ce que voulant empescher l'Empereur Sigismond, afin qu'il ne se renforçast, aussi pour se venger sur luy de la bataille qu'il auoit perduë contre le pere, fit grand amas de gens de guerre, & s'en vint contre luy. Calapin venant avec les siens pour luy resister, & prenant journée, Sigismond fut derechef vaincu & s'eschappa fuyant de la bataille. Ce qui estoit trois ans apres la premiere desfaite. Depuis ayant Calapin beaucoup endommagé le pays de Seruie, il se retira en ses terres, où regna six ans, & mourut au temps du Pape Alexandre cinquieme. Il laissa deux fils, le plus grand nommé Orcan, & l'autre Mahomet : Orcan fut tué par un sien oncle, à fin de se faire seigneur : Mais Mahomet se gouuerna si bien qu'il tua le meurtrier de son frere, & se fist maistre de l'Empire. Apres il mena forte guerre aux Chrestiens en la Valachie,

& de là passa en Turquie, ou petite Asie, où il reconquit les terres & prouinces gaignees par Tamburlan sur son ayeul, en laquelle conquête il consumma bien 14. ans de son regne, & mourut en l'an 1420. durant le Pontificat du Pape Martin V. A Mahomet succeda vn sien fils nommé Amurat, qui fut vn Prince bien fortuné, car luy estant à la mort de son pere en Asie, il assembla grand nombre de soldats, & en despit de l'Empereur de Constantinople, qui luy vouloit resister, entra fort auant en la terre des Chrestiens, print aucunes villes en Seruie, conquist le pays d'Epire, aujourd'huy nommé Romaine, & fit plusieurs courses en Hongrie, puis en Albanie, qui est portion de l'ancienne Macedoine. Esquelles entreprises, bien qu'il y receut quelque dommage, si est-ce qu'il y demeura tousiours victorieux, & en tira grands profits & force cheuaux. Il assiegea pareillement la ville de Belgrade en Hongrie sur le Danube : Toutesfois il ne la peut prendre, ains leua le siege avec grande perte de ses gens. Depuis Ladislas Roy de Pologne & de Hongrie, vint avec bonne troupe contre luy : Quoy voyant, il enuoya au deuant vn de ses plus excellens Capitaines, avec tres-grandes forces, & s'estans les deux armées ioinctes ensemble Ladislas apres forte resistance demeura victorieux par grande occision des Turcs : au moyen dequoy, & pource qu'Amurat fut aduertie que le Roy de Camarie luy faisoit guerre en Asie, fut contraint faire paix avec Ladislas, laquelle ( pendant qu'Amurat faisoit resistance en Turquie ) il rompit, à la persuation de l'Empereur de Constantinople, du Pape Eugene, des Venitiens, & de Philippes

*Desfaict  
des  
Turcs  
par Ladislas  
Roy de  
Pologne*

Duc de Bourgogne: lesquels ynanimément s'obligèrent de garder & deffendre tellemēt le destroit de la Mer d'entre l'Europe & l'Asie , qu'Amurat ny pourroit passer avec ses gens , pour secourir ses terres : Pourtant Ladislas auroit tout loisir de les conquerir, & s'en faire Seigneur. Esmeu donc de ce desir, il le mit en effect : Mais Amurat fut certain de telle entreprinse retourna court, & malgré l'armée des Chrestiens passa le destroit , puis vint presenter la bataille à Ladislas , où l'aduanture fut si douteuse pour Amurat, qu'il se vid en propos de fuir: toutesfois vn de ses Bacchas le retint, dont en fin il eut victoire, & Ladislas y perdit la vie le iour saint Martin 1440. Apres ceste victoire, & grand dommage par luy fait en Hongrie , il vint sur la Morée, anciennement nommee Peloponnesse , où souloient estre les antiques villes de Lacedemone & Corinthe, & ayant fait rompre le mur qui est à l'entrée de la Prouince contenant six mil, entre la mer Ionique & la mer.Egée , il la conquist toute, excepté quelques lieux maritimes : cela fait, ayant regné trente & vn an , mourut l'an mil quatre cens cinquante. Ce fut luy qui premier ordonna la bande des Janissaires Chrestiens reniez , qui est la principale force de Turquie. Par sa mort son fil Mahomet vint à succeder à l'Empire, aucuns disent que le Pere y renonça de son viuāt, se sentant vieil

*origine  
es Janissaires*

*l'abb. 8*

& caduque. Ce Mahomet fut excellent en toutes choses , fors qu'il fut cruel. Au commencement de son regne, affin de faire entreprinse conforme à son grand cœur, il, conclud de conquerir premierement la ville de Constantinople , & pour ce faire assembla fort gros nombre d'hommes, tant

## Ενότητα

noblesse d'Italie. Il enuoya encore depuis vn autre armée contre l'Isle de Rhodes, mais n'y pouuant rien faire, la fit retirer, & enuoya au Royaume de Naples vn autre gros exercite, conduit par vn sien Bachas, nommé Aconiat, qui print la ville d'Ottrante, laquelle fut occupée plus d'un an par les Turcs, au grand scandale & dommage de toute l'Italie. Puis avec vne armée de trois cens mil hommes par terre, & deux cens galeres accompagnées de trois cens nauires armées, se mit en voye pour aller faire guerre au grand Soudan d'Egypte : mais il fut preuenue de mort par les chemins : au moyen dequoy son entreprinse fut incontinent destournée : & ayant regné trente-deux ans, mourut de la douleur d'une colique, en l'an mil quatre cens octante & vn, par la mort duquel la ville d'Ottrante fut reconquise, & fut la Pouille deliurée des Turcs, qui donna vne bonne relasche à l'Italie, de la peur & extresmité où elle se trouuoit qui fut telle, que le Pape Sixte, au temps duquel ces choses aduindrent, estoit deliberé de se retirer au Royaume de France, ancien recours de l'Eglise Romaine, & n'ayant nulle esperance de pouuoir deffendre Rome. Et dit-on qu'aux guerres que ce mal-heureux Mahomet a faites, qu'il y est mort (tant par fer qu'autres violences qui se sont commises & executées à cesdites guerres) plus de trois cens mil hommes. Deux fils demurent heritiers de ce Mahomet, l'un estoit nommé Bajazet, & l'autre Zizim, pour ce que leur frere aîné estoit mort auparauant le pere. Chacun de ses deux enfans chercha le moyen & le pouuoir de se saisir du Royaume: Zizim estoit aidé du Soudan &

de quelques Bachas : aussi vne autre partie des Bachas, & les Iannissaires fauorisoient Bajazet : & d'autre costé l'vn des fils de ce Bajazet, nommé Corcut, fut créé grand Seigneur en Constantinople : pour ceste cause Bajazet y courut en toute diligence, & avec grande force, où il besongna si bien que son fils luy quitta l'Empire, qui fut causé qu'il retourna derechef en Turquie cõtre son frere, auquel ayant bataillé le fit fuir, & venir en la puissance des Chrestiens, & finalement mourut au pays d'Italie, demeurant Bajazet seul Seigneur : lequel trois ans de là vint par terre avec grosse armée le long du Danube, où ayant fait de grands dommages se retira, & enuoya vn puissant exercite sur le Soudan d'Egypte, cõtre lequel il estoit grandement courroucé, pour la faueur qu'il auoit portée à son frere Zizim : le Soudan pareillement enuoya au deuant vne armée qui n'estoit moindre en nombre que celle du Turc, sur lequel il eut victoire, faisant de ses gens grande destruction. Ce que voyãt Bajazet fit trefues avec le Soudan, pour mener guerre aux Chrestiens, sur lesquels il print la ville de Duras en Albanie, & celle de Valone qui est en la coste & au front de la Pouille. Il enuoya grand nombre de gens en Hongrie, contre lesquels les Princes d'environ s'esleuerent, mais ils furent vaincus à leur grande perte & dommage. En ce meisme temps il fit de grands maux en autres terres des Chrestiens, & luy estant demandé secours par Louys Duc de Milan, qui faisoit guerre aux Venitiens qui s'estoient joints avec Louys Roy de France, il luy enuoya vn capitaine accompagné de dix mil cheuaux, lesquels passans par le Friol sans res-



stance, prindrent, bruslerent, & mirent le pays en proye iusques aux montagnes qui sont vis à vis de Venise. L'année ensuiuant, il conquist en personne la ville de Modon, en Morée, avec autres lieux maritimes, que tenoient les Venitiens, & cherchant le moyen de les ruiner du tout, son intention fut empeschée par le Duc de Sesse, capitaine Espagnol, lequel par l'aide de bonne compagnie d'Espagnols luy donna iournée, & le vainquit : & conquist pour les Venitiens l'Isle de Cefalonie : au moyé dequoy le Turc leur accorda trefues & paix, qui ont duré iusques à nostre temps. Et en cet endroit cessa la furie de ce Bajazet ; car il delaisa ses guerres se voyant vieil, afin de se reposer & estudier. En son temps commença en Perse l'Empire du Sophy, qui est aux Turcs vn frein & vn empeschement de faire tel dommage aux Chrestiens, qu'ils eussent bien peu faire : car ces deux puissans Princes sont tousiours ennemis l'un de l'autre. Ce qui aduint par vn homme appelé Ismaël, qui se disoit Prophete, publiant vne nouuelle guise d'Alcoran, contraire à celle de Mahomet, & par ce moyen il assembla plusieurs gens, avec lesquels il vainquit quelques Bâchas, que Bajazet auoit enuoyé contre luy, & se mit en possession de la Perse, & autres Prouinces, & tousiours depuis est allé en augmentant. Retournant à nostre propos, ce Bajazet auoit trois fils, le premier nommé Acomat, le second Corcut, lequel (comme nous auons dit cy deuant) auoit renoncé à l'Empire, le troisieme nommé Selim, pere du Turc, qui vit encore pour le jourd'huy : & bien que ce Selim fust plus ieune que les deux autres, si estoit-il le plus vaillant. Cestuy

cy voyant son pere ja vieil & decrepit , delibera de luy oster l'Empire pour s'en faire seigneur : & pour y paruenir plus aisément s'accointa du grand Tartare , prenant sa fille à femme. Ce qu'entendu par les deux autres freres , chacun d'entre eux voulut faire le semblable. Il sembloit bien à Acomat que pour ce qu'il estoit l'aisné , la succession luy deuoit venir par raison : d'autre costé Corcut alleguoit qu'il auoit baillé l'Empire entre les mains de son pere , & que depuis qu'il estoit inhabile à le gouverner , il luy deuoit restituer. Voyant le vieillard ces altercations , il se trouua en bien grande perplexité , principalement pour la desobeïssance de ses enfans. Pendant ces entrefaites il y eut entr'eux vn grand murmure & tumulte , qui fut cause de la mort de plusieurs de leurs adherans d'vne part & d'autre. Et toutesfois la partie de Selim ( encores qu'il fut plus jeune que les autres ) fut la plus forte : pource que sous couleur de chercher pardon enuers son pere & de le deffendre contre Acomat son fils aisné , qui luy faisoit la guerre , se retira vers luy , & fit si bien en peu de temps qu'il gaigna le cœur des Ianissaires & autres gens de guerre , par le secours desquels il osta la Seigneurie à son pere , luy faisant renoncer par force , puis le bannit de Constantinople , & à la fin estant encore en son exil , le fit emprisonner. Ainsi mourut Bajazet en l'an 1512. En ceste sorte vint l'Empire des Turcs entre les mains de Selim traistre & parricide. Il se fit couronner en grande solemnité , le mesme iour que fut faite en Italie la cruelle & sanguinolante journée de Rauene. Si tost qu'il se vid paruenir à son entente , il commença à distribuer

*Selim  
Selim  
parricide  
pour par  
uenir à  
l'Empi-  
re.*

les richesses & joyaux de son Pere aux Iannissaires & gens de guerre, au moyen dequoy il en fut encor mieux venu, & en deuint plus puissant. Tost apres il passa en Turquie contre ses freres, où il tua premieremēt quelques enfans de ses freres decedez auparauant son voyage, & poursuiuit son frere Corcut iusqu'à ce qu'il leut entre ses mains, & le tua. Acomat l'aisné s'estant accointé du Sophy & du Soudan, auoit par leurs secours assemblé grosse armée, avec laquelle il presenta la bataille à son frere, qu'il vainquit & print, & depuis le fit estrangler. Ayant donc ce meschant tué tous ceux de son sang, demeura seul, sans ialousie de son Empire. Et pour ce qu'il auoit le Sophy & le Soudan en dédain, fit paix avec Ladislas lors Roy de Hongrie, & confirma la paix avec les Venitiens, puis avec gros exercite, & bon nombre d'artillerie s'en alla contre le Sophy, lequel se confiant en son heur & prosperité, luy fit teste avec vne armée tres-puissante, & gens bien equippez. Toutesfois venus à la bataille, qui fut aspre & fort grande, le Sophy fut en fin vaincu & navré, à ceste cause se retira fuyāt: ce qui augmenta merueilleusement l'honneur & la reputation que le Turc auoit gagnée. Et fut ceste déconfiture le vingt-quatriesme d'Aoust, mil cinq tens quatorze. L'année ensuiuant il se disposa du tout de faire la guerre à vn autre grand Seigneur, qui seigneurioit en la montagne de Taurus, lequel bien qu'il fut tres-puissant Prince, fut neantmoins poursuiuy, de sorte que finalement le Turc leut entre ses mains, & le fit mourir, se mettant en la possession de tout son pays. Ce fait determina encore faire le semblable contre le Soudan, &

appro-

approchant son armée sur la coste du Surie, faisoit courir le bruit qu'il vouloit derechef mener guerre contre le Sophy, mais le Soudan qui n'estoit point sans quelque soupçon, tenoit vne puissante garde toute preste, mesmement pour aller sur vn fort grand Seigneur qui se vouloit rebeller en Surie. En fin venās ces deux puillans seigneurs à s'acoster, & s'affrōtans près la ville de Damas en Surie, après maintes escarmouches faites d'vne part & d'autre, se baillerent iournée le 24. d'Aoust, l'an 1516. à pareil iour que le Sophy auoit esté vaincu deux ans auparauant. Ceste bataille fut par vn long-temps vaillamment soustenuë de part & d'autre, en fin de laquelle les Turcs emporterent la victoire, par le moyen de la grande destruction que fit l'Artillerie parmy les gens du Soudan, & encore pour ce qu'vn Capitaine gouuerneur d'Alep se ioignit à la partie aduerse, & ne combattit point ne luy ne ses gens. Et en ceste bataille le Soudan fut trouué mort sans aucune playe, ains seulement de la foule des cheuaux, ayant atteint l'age de septante & six ans : Le Turc s'ensaina de toute la Surie, aussi la Palestine & la Iudée, & tirant vers Egypte en la poursuite de sa victoire, il reposa quelques-iours dans Ierusalem, visitant le sainct Sepulchre. Puis passant outre, fit faire grande prouision de peaux de chèvres pleines d'eau, pour passer le desert. Or s'estoient retirez en Egypte les Mammelus, & autres gens de guerre, qui auoient peu eschapper de la bataille, & auoient esleu pour Soudan vn Gouuerneur d'Alexandrie, nommé Tamonuey, qui se presenta contre les Turcs avec bon nombre d'hommes, & entrèrent

en bataille rangée, laquelle (comme on dit) fut l'une des plus cruelles & dangereuses qui fut iamais: toutesfois à la fin à cause de la grande puissance & multitude des Turcs, Tamonuey fut vaincu, & se retirant au grand Caire fut combattu par deux iours & deux nuits sans repos, tellement que perdant la ville il s'enfuit & passa le Nil. Depuis cherchant moyen de se renforcer & leuer gens, fut par quelques traistres mis en la puissance du Turc qui le fit tuër. Apres la mort de Tamonuey, le Turc print possession en peu de temps de ce tres-ancien & puissant Royaume d'Egypte, où il laissa, & pareillement en Surie, tel ordre qu'il y conuenoit. Puis se retira en grand triomphe à Constantinople où se tenoit son fils qui regne maintenant, & là mourut d'une apostume, au mois de Septembre mil cinq cens vingt, ayant regné huit ans, & vescu quarante six. Et fut tyran de si grand cœur, que iamais on ne cogneut en luy crainte d'aucune chose. Il ne demeura de ce Selim autre fils que celuy qui regne aujourd'huy: qui fut couronné le mesme iour & an que Charles le Quint fut couronné Empereur à Aix la Chapelle. Or incontinent que la mort de Selim fut sçeuë en Surie, vn grand personnage nommé Gazelle qui estoit gouuerneur, se rebella, & se fit Seigneur de Tripoli, & Barut, avec autres villes prochaines, attirans plusieurs Mamelus & autres nations à sa faction. Contre lequel Soliman enuoya vn Bacchas nommé Ferat, qui vainquit Gazelle, & le fit mourir reduisant la Surie, & pareillement l'Egypte qui commençoit à se rebeller. L'année ensuiuant, Soliman vint en personne faire la guerre aux Chrestiens, & mit le

siège deuant la ville de Belgrade, porte & deffense du Royaume de Hongrie, qui auparauant auoit esté tentée en vain par ses predecesseurs: mais estât le Roy Louys fort jeune, & gouuerné par les Princes de son pays, ne pensa point à se deffendre, en sorte que par force d'armes la ville fut prise par le Turc, encor que ce fust avec grand' perte & dommage de ses gens. Et s'estant retiré de ceste entreprise, il alla en personne (contre l'opinion de ses Bachas) mettre le siège deuant Rhodes, avec vne innumerable quantité d'hommes & d'artilleries par mer & par terre, & ayant conquis l'Isle, mit le camp deuant la ville, en l'an mille cinq cens vingt-deux, à la fin du mois de Iuin: pendant lequel siège y fut acheué de si nobles & notables faits d'armes, qu'il seroit impossible de l'abbreger, & louer suffisamment les vaillances que les assiegez executerent vertueusement: mais finalement au bout de six mois le grand Maistre de Rhodes nommé Philippes de Villiers de l'Isle Adam de nation François, fut contraint la rendre au Turc, ne la pouuant plus aucunement deffendre. Lequel Turc retourné en Constantinople, glorieux de si grande entreprise, trois ans apres, qui fut cinq cens vingt-six, entra en Hongrie avec merueilleuse armée, contre lequel le Roy Louys mal conseillé, se presenta entre Bude & Belgrade, auquel lieu avec peu de gens, & se trop fiant en soy-mesme, il presenta la bataille en laquelle il fut vaincu, & trouué mort estant noyé dans vn fossé. La bataille fut donnée en ceste mesme année le vingt-huictiesme d'Aoust, & passa le Turc plus auant prenant Bude, & autres places voisines, puis retourna victorieux. Encor

depuis ces choses il reuint en Hongrie, où Charles le Quint Empereur luy fit resistance.

---

*Pourquoy l'homme va droit, pourquoy il pese plus à ieu  
qu'apres auoir pris son repas, & la cause pour  
laquelle il pese plus mort que vif, avec  
autres belles dispuses.*

### CHAP. XIII.

**D**E s choses contemplatiues de la composition de l'homme sont infinies. Lactance Firmian en fait vn liure à part, aussi ont fait d'autres doctes homes. A la verité il y a vne chose outre beaucoup d'autres, qui merite particuliere consideration en sa cognoissance. C'est pourquoy Dieu a fait que tous les autres animans, fors l'homme, naissent le chef enclin, dont les yeux de la pluspart regardent en terre, & non seulement les animans sensitifs : mais aussi les vegetatifs, comme nous voyõs des arbres qui ont la teste & leur fondement en terre, & leurs rameaux & bras en haut. Quant à l'homme il l'a créé seul les yeux vers le ciel, la face haute, & le corps droit & esleué. Et combien que pour toute raison de ces choses il suffiroit alleguer la volonté de Dieu : si est-ce qu'il semble que cela soit fait par mystere, & partant digne d'estre contemplé. Aussi à la verité nostre disposition nous mōstre par signe manifeste, que ne sommes nais pour la terre, ains créez pour contempler les choses hautes & celestes, qui ne sont point cōmuniquées aux autres animans, non capables d'icelles, & n'y a que le seul homme qui en soit digne. Dieu a créé toutes bestes la teste basse, pour demonstrier que l'homme n'est

me commande dessus. L'une de ces raisons est élégamment notée par Lactance Firmiâ, disant que Dieu ayant déterminé de faire l'homme pour le Ciel, & les autres animans pour la terre, fit l'animant raisonnable droit & esleué, dispos à la coterplation celeste, afin qu'il en admirast les effets, & eust en reuerence le lieu de son origine, & le pays de sa natiuité, faisant les autres animas bas & courbez vers la terre, pour ce qu'ils n'ont aucune participation au ciel. Aristote qui n'auoit point de lumiere de la foy, dit que seulement l'homme entr'autres creatures va droit, d'autant que sa substance & sa partie sont celestielles, & non terrestres, & que l'office des diuins esprits est d'entendre & sçauoir : en quoy l'homme n'eust sçeu bonnement s'exercer s'il eust esté de corps grossier & pesant, pour ce que la charge & pesanteur corporelle rend le sentimēt paresseux. Le docte S. Thomas n'ayant oublié aucune chose à discuter & examiner, ne laissa pas cette question sans estre déterminée : car en l'exposition du liure d'Aristote de la jeunesse, & de la vieillesse, il dit que pour deux causes l'homme a esté formé droit vers le ciel. L'une pour estre le plus parfait de tous les animaux, & celuy qui plus participe & approche de la qualité du ciel. L'autre, pour ce qu'en la proportion de son corps il est plus chaud que nulle autre beste, & que le naturel du chaud est de se dresser. Les autres animaux tiennent le moyen, comme moins participans de la qualité celeste, & moins ayant de ceste chaleur qui s'esleue : pour ceste cause ils ne sont de la taille & dispositiō de l'homme. Il sēble qu'en cela S. Thomas ait voulu suivre l'opinion des Platoniciens, soustenans que

*Lactance  
lin. 8. de  
l'ouura-  
ge de  
Dieu.*

*Arist.  
li. 2. des  
bestes.*



le chaud & les esprits de l'homme (en quoy il abonde plus que nulle autre chose animée, eu égard à la proportion du corps) sont cause que l'homme marche droit & leué, comme il fait, pour ce qu'avec la force & vigueur des esprits & du sang il se leue & dresse, à quoy il est encor aidé par la composition & harmonie des Elemens, desquels l'homme est composé avec telle égalité & pesanteur, qu'il se peut dresser & esleuer. Or quelque chose qu'il en soit, puisque par la partie de l'ame, & par celle du corps les hommes sont poussez à l'amour & contemplation du Ciel, ils deuroient donc penser choses hautes, spirituelles & bonnes, & au contraire despriser & fuyr les basses & terrestres : & toutesfois nous nous laissons tellement surmonter de la vie terrestre en consideration, que le plus du temps nous tenons les yeux au ciel, mais l'esprit est en la terre. A propos de la propriété des esprits de l'homme dont nous auons parlé, Pline en allegue vne autre chose, laquelle bien qu'elle ne soit de telle importance que les autres, si est-ce qu'elle ne laissera de donner goust à qui ne la sçait, ou qui n'y aura pensé, encor que l'experience nous la manifeste chacun iour. Il dit que l'homme mort pese plus que le vif, qu'il en est autant de toutes especes d'animaux, & que celuy qui a repeu pese moins que celuy qui est à jeun. Erasme en vn sien problemesme en dit autant, avec d'autres choses notables, ayât mesmes raisons qu'à Pline, lesquelles sont fondées en l'essence des esprits & l'air qui les soulage, comme nous l'auons desia dit, aussi semblablement l'homme à jeun pese plus que celuy qui a mangé, encor qu'il semble qu'il doie moins peser, d'autant que le refection-

Erasme

né à plus grande charge. Et toutesfois il est ainsi, & si ne s'en doit émerueiller, car le boire & manger augmente les esprits qui soulagent l'homme, faisant croistre & multiplier la chaleur naturelle. De là vient que quād vn homme assaye d'enleuer vn autre, si l'enleué veut il se rendra plus pesant en poussant son air interieur dehors : retenant lequel il se fait plus leger : aussi vn qui court ne respire point, afin d'estre plus.viste, pour ce que l'air estant eslement fort leger desire s'esleuer en haut, où est sa naturelle demeure, cōme nous voyōs qu'une peau de chèvre iettée en l'eau va au fond : mais si elle est emplie d'air, elle vague sur l'eau. Au mesme lieu Plinedit qu'un corps mort en l'eau venant dessus, si c'est vn homme il aura la face vers le Ciel : mais si c'est vne femme elle viendra le visage dessous : à quoy a esté pourueu par la sage nature, afin de couvrir les parties honteuses de la femme. Encore y a il vne autre raison naturelle : c'est que la femme en la partie deuant pese plus à cause des mammelles, & l'homme par derriere, à cause des espaules.

*De l'excellence du chef entre les autres membres. Qu'il est mauvais d'auoir petite teste, & poitrine estroite, & pourquoy c'est courtoisie & honneur de leuer le bonnet en salüant.*

#### CHAP. XV.

**Q**ui c'est excellente chose que l'homme entre les autres creatures ait le corps droit & la face esleuée, vrayement le chef qui est le plus loüable, & le plus haut entre les autres membres, doit

auoir par raison aduantage & préeminence sur tous  
 les autres : aussi à la verité tous le gardent & luy  
 obeyssent, en sorte que si tost qu'il aduiét quelque  
 mal ou peril à la teste, incontinent le pied, la main,  
 le bras & tous les autres membres cherchent na-  
 turellement à l'aider & deffendre : car en elle con-  
 siste la seureté d'eux tous: pour ce que si la teste est  
 malade, tous les membres s'en sentent. S. Ambroise  
 donne souueraine louange à la teste, disant que la  
 facture & composition du corps est quasi vn exé-  
 ple du monde, & que comme le ciel est plus émi-  
 nent & principal, & que l'air & les autres eslemens  
 sont inferieurs : aussi la teste de l'homme est supe-  
 rieure aux autres membres, & dame & maistresse.  
 Tout ainsi qu'un chasteau & citadelle estât au des-  
 sus d'une roche au milieu de la ville: car en elle sont  
 logées l'industrie & la sapience qui gouuernent le  
 reste du corps : d'elle deriue & la puissance & la  
 prudence : & comme dit Salomon, les yeux du  
 sage sont en sa teste. Lactance Firmian dit, que le  
 Seigneur à ainsi colloqué la teste de l'homme, afin  
 qu'en elle fust l'Empire & gouuernement des be-  
 stes. Galien luy donne la principauté sur tous les  
 membres de l'homme. Et Platon en son Timée la  
 nomme tout le corps. Estant donc de si grande im-  
 portance, & parrest de tous leurs sentimens & puis-  
 sances, il est nécessaire que sa grandeur & forme  
 soit conuenable & proportionnée. De là vient  
 que Paul Eginete en son premier liure de mede-  
 cine, dit la fort petite teste de l'homme estre signe  
 qu'il est de peu de iugement, & auoir faute de bon  
 cerueau. Ceste mesme raison est alleguée par Iean  
 Alexadrin, disant la petite teste estre aussi mal saine

que la poictrine estroite & serrée, pource que cō-  
me la poictrine est le logis du Cœur, & du poul-  
mon, qui ne peuuent (sans dommage) souffrir estre  
estroitement logez, d'autant que le cœur estant en  
lieu serré, ne se peut conuenablement mouuoir, ains  
se pert, & diminuë la chaleur naturelle, & encore  
affoiblit la digestion: Aussi en pareil cas il faut que  
la teste, où demeurent les organes de tant de sen-  
timents & puissances, soit de proportion compe-  
tente. Galien afferme le semblable, & maintient  
que la petite teste est signe de peu d'intelligence,  
& de cerueau peu ferme: tellement que la teste de  
bonne grosseur signifie bon entendement. Les Phi-  
losophes naturels disent que l'homme ayant la teste  
tranchée ne peut marcher ne mouuoir, encore  
qu'il n'ait point faite de respiratiō, pour ce qu'on  
luy a couppé tous les nerfs, qui sont les instru-  
ments & voyes de toutes les motiōs des animaux:  
Et toutesfois Auerrois dit auoir veu vn pauvre  
patient, lequel ayant la teste tranchée & hors de  
dessus les espaules, alloit çà & là. Il est aussi es-  
crit de Saint Denis Areopagite, que depuis qu'on  
luy eut couppé la teste, il chemina encore quel-  
ques pas: Mais ce fut vrayement miracle, & non  
pas chose naturelle. Entre toutes les creatures  
animées (selon que dit Plin) l'homme seul, &  
le cheual deuiennent chenus, & l'homme qui a le  
test plus esleué, solide, & moins porreux est de  
plus seure & forte teste: au contraire, qui la plus  
porreux, & est de petite complexion. Quelques  
vaillans hommes ont esté si sains & forts de la  
teste, qu'ils la portoiēt quasi tousiours descou-  
uerte, comme entre autres, Iules Cæsar, Anni-

*Auer-  
rois sur  
le 7. de  
la Phy-  
que.*

*pli. l. ii*

bal de Cartage, & Massinisse Roy de Numidie, qui  
 iamaïs ne se couurit pour vieillesse qu'il eust, pour  
 eau, pour neige, pour vents, ou pour soleil. Nous  
 lisons quasi le semblable des Empereurs Adrian &  
 Seuere, & de plusieurs autres. Or puis que nous  
 auõs tant parlé du chef, il sera bon de sçauoir pour  
 quelle raison, & d'où viêt cela, qu'on repute cour-  
 toisie quand vn homme oste son bonnet deuât l'au-  
 tre, en signe de reuerence, & qu'il se découure la  
 teste: ce que nous ne laisserons de traicter, encore  
 qu'il soit de peu de consequence. Plutarque dit en  
 ses problèmes, qu'à son aduis cela vient de ce qu'ã-  
 ciennement celuy qui sacrifioit aux dieux auoit le  
 bonnet en la teste, & qu'il sembla aux Princes &  
 grands Seigneurs, que pour vser de courtoisie &  
 faire honneur à ce sacrificateur, ils se décououroient  
 deuant luy, afin qu'il ne semblast point qu'ils vou-  
 lussent s'équiparer à luy à cause de sa dignité, ny  
 aussi s'égalér aux dieux en ne faisant hõneur à leur  
 sacrificateurs. Encore dit que c'estoit l'vsage, que  
 quand vn homme rencontroit son ennemy, ou autre  
 qu'il hayssoit, il se couuroit la teste, par ainsi c'e-  
 stoit chose conuenable que deuant son Prince &  
 son amy on la découurist. Marc Varron, selon Pli-  
 ne dit & maintient que ce ne fut point au commẽ-  
 cement pour reuerence qu'on se descouuroit deuât  
 les Magistrats, ains pour se faire sains & robustes,  
 & afin de se monstrier tels, on se tenoit descouvert.  
 Caliot de Narni est d'opinion que descouurer sa  
 teste pour faire honneur, est dõner à entendre que  
 descouurant la principale partie & le plus digne  
 membre de l'homme, on s'offre & met-on au pou-  
 uoir de celuy qu'on saluë, se disant & confessant

Plutar-  
que en  
ses pro-  
blèmes.

Pl. l. 18

Caliot de  
Narni  
en liure  
de l'hom-  
me.

D'VN DIFF. D'ENTRE LE DISCIPLE, &c. 89  
son inferieur. Celie Rhodigm allegue & donne *Louys*  
quasi la mesme raison, disant, que comme ainsi soit *Celie*  
que le chef est le principal de tous les autres mem- *lin. 1de*  
bres, & auquel ils obeyssent, & seruent pour sa  
deffence : aussi est-ce signe d'honneur & reuerce,  
quand il est descouuert & humilié. Et toutesfois  
laquelle que ce soit de ses causes, c'est à la verité  
grande peine de leuer le bonnet deuant plusieurs  
gens : & feroit meilleur qu'on fist les reuerences  
& salutations avec paroles seulement.

---

*D'un different qui fut entre le maistre & le disciple, si  
subtil, que les Iuges ne le peurent decider.*

#### C H A P. X V I.

**I**L y a d'autres choses escrites, lesquelles (en-  
cor qu'elles semblent de peu d'importancē)  
sont ingenieuses, & viande des bons esprits, partāt  
meritent estre racontées, afin que les hommes s'y  
exercent ; entre lesquelles y en a vne que ie veux  
reciter, escrite par Aulugelle : Apulée la raconte *Aulu.*  
pareillement. En Athenes estoit vn homme nommé *gelle és*  
Euatole, lequel desireux d'estre orateur & aduocat *nuiſſe*  
plaidant, afin de postuler en la maniere pour lors *Atti-*  
accoustumée en Athenes, accorda de prix avec vn *ques*  
Orateur bien renommé appelé Protagoras, qui luy *Euatola*  
deuoit enseigner l'art pour le prix cōuenu entr'eux, *Prota-*  
à charge que l'escolier aduāceroit la moitié de l'ar- *goras.*  
gent au maistre, & le reste lors qu'il seroit deuenu  
bon Aduocat, & si bien instruit qu'à la premiere  
cause qu'il plaideroit, il obtiendroient sentence à son  
profit : mais que si la sentēce estoit dōnée cōtre luy,  
il ne seroit tenu de luy payer le reste du prix con-

uenu. Suiuant cét accord le maistre monstre auec toute diligence tout ce qu'il sçauoit en cét art , & le disciple apprend & retient en grande promptitude : de sorte que Protagoras ne sçachât, ny pouuant plus rien luy monstrier , le disciple delibera n'aduocasser iamais , pour frustrer le maistre du reste de son payement. Protagoras considerant la finesse de son disciple , le fit conuenir deuant le Iuge , pour luy faire raison , où comparans ensemblement, le maistre dit ainsi. Euatole, tu dois bien sçauoir la conuention qui est entre nous deux, c'est qu'apres t'auoir enseigné comme i'ay fait , qu'à la premiere cause que tu plaiderois , si tu auois sentence en ta faueur , tu paracheuerois de me payer, & maintenant pour fuyr la satisfaction , encores que tu cognoisses bien que ie t'ay suffisamment enseigné , tu ne veux prendre la charge d'aucune cause : mais ie te fais sçauoir que ta pensée en sera vaine, & que tu es dans les rets , desquels tu n'eschapperas , que premier , par l'vn, ou par l'autre moyen tu ne me payes. Car si le Iuge suiuant ma demande, te condamne à me payer, tu y seras contraint vueilles ou non : & si d'auanture la sentéce est en ta faueur , tu seras semblablement tenu de me payer suiuant la conuention : veu que tu es obligé de me payer à la premiere cause que tu auras, si tu obtiens sentence. Fais donc tant que tu voudras , si seras-tu en toutes sortes pressé de me payer. Il sembla bien à tous les assistans que Protagoras auoit raison : toutesfois Euatole , avec face haute esleuée, luy respondit ainsi : Maistre, il te semble que ie suis conuaincu: mais attens vn peu, & tu te verras fort loing de ce que tu penses , pour ce

que ie te confondray de ton mesme argument: mais si i'en suis absous par Messieurs les Iuges, & qu'ils me tiennent quitte, leur iugement me seruira de quittance, & me rendra seur de ta demâde. Tum'as mis en procez, & toutesfois quand le contraire aduiendra, & que tu auras sentence à ton profit, si est-ce que par la paction, qui est, entre nous deux, i'en seray rendu quitte, pour ce que venant à prendre le premier procez, ce que nous auôs conuenu, ne sera point accompli: car il te faudroit pour te payer que ie gagnasse: en sorte que par quelque moyen que ce soit, ie seray tousiours absous de ta demande. Apres le plaidoyé les Iuges peserent tellement les argumens & de l'un & de l'autre, & leur sembla la cause si douteuse, que n'y sachans donner sentence furent cōtraints de pendre le procez au croc. Le mesme Aulugelle racôte vne autre semblable question, la referant à Pline pour l'auoir premier recitée. Il y auoit vne loy en vne ville, que quiconque feroit en armes vn certain acte vertueux y déclaré, il luy seroit concedé la chose qu'il demanderoit telle qu'elle peust estre. Aduint que quelqu'un fit cét acte vertueux, & requist qu'on luy donnast la femme d'un hōme qu'il aimoit fort, laquelle luy fut deliurée par la force & vertu de la loy: mais depuis ayant le mary (à qui la femme auoit esté ostée) fait ce mesme acte, & demandant que sa femme luy fust renduë, disoit à celui qui l'auoit: Si tu te veux tenir à la loy, il est force que tu me rendes ma femme, & si la loy ne te semble bonne, encores me la dois-tu rendre cē me mienne. L'autre luy respondit au semblable: Si tu tiens à la loy, cette Dame est mienne, car ie l'



gagnée par la loy, & si tu ne l'approuue, tu n'as aucun droit à la demander estant maintenant mienne.

*Que la mort se doit inge bonne ou mauuaise,  
selon l'estat auquel on meurt, avec exemple  
de la mort de plusieurs.*

## CHAP. XVII.

**M**E mourir vne fois est chose à tous commune, mais sçauoir quand, ou comment, ny de quelle maniere de mort, il n'est nullement reuelé à aucun : & en consiste le tout d'estre trouué en bon ou mauuais estat, de maniere que la mort ne se doit nōmer infortunée, sinon celle qui ne trouue l'homme en tel estat qu'il deuroit estre. Elle se tient le plus souuent cachée aux lieux & maisons, où on s'en doute le moins : pour ceste cause on ne deuroit viure sans la considerer tousiours. A ce propos les exemples de la mort sont infinis, & toutesfois i'en reciteray quelques vns notables, considerant les effects d'icelle peu admirables, d'autant qu'ils aduiennent de iour en iour. Aulugelle escrit, & Valere le Grand le recite apres luy, qu'il y a en Italie vne ville nommée Crotone en la Calabre, de laquelle estoit vn nommé Milon, qui fut si puissant & adextre, qu'en tous jeux, festes, & luites publiques, iamais ne trouua son pareil, & le plus souuēt en rapportoit la victoire : de sorte qu'il fut en estimation & commune reputation d'estre plus fort & vaillant que nul autre qui de ce tēps-là se trouuaist. Cestui-cy d'auanture cheminant la coste d'une montagne, & s'estant retiré hors du grand chemin pour se rafraischir, vid entre plusieurs arbres vn

*Aulu-  
gelle.  
Valere  
le Grā.*

Chesne ayant deux grandes branches qu'on auoit accommencé à ouurir quelque peu à force, avec des coings qu'on y auoit laissé, dont luy desireux d'en acheuer l'ouuerture, mit les mains aux deux branches à l'endroit de l'ouuerture, & tira tant qu'il les ouurit quelque peu plus, tellement que les coings tomberent par terre, mais ou pour ce que ( peut estre ) les forces luy defaillirent, ou que il ne pensoit pas que ces branches eussent si grande puissance, il cessa quelque peu de tirer, au moyen dequoy l'arbre se réjoignit en telle soudaineté, que ses deux mains demurerent prinſes dedans, en façon que ne se pouuant eschapper, & ne passant aucun par là pour luy ayder, il y mourut de douleur & de faim, par la plus miserable & mal-heureuse mort que iamais fut imaginée, car il fut fait proye aux bestes sauuages, par ainsi ses propres forces le tuèrent. Si la mort de Milon fut estrange, celle d'Echilus le Poëte ne le fut pas moins: car vn iour il sortit hors d'une ville de Sicile, où il demouroit, pour aller par les champs prendre vn peu de chaleur du Soleil, pour ce qu'il faisoit lors froid. Et luy qui estoit vieil & chauue, & à qui la teste blanchissoit, s'assit sur vn lieu haut, où le Soleil battoit, & luy ayant la teste nuë, vn Aigle voloit d'auanture par dessus luy en l'air, tenant de serres vne Tortuë, & voyant la teste blanche d'Echilus luy fut aduis que c'estoit vne pierre, parquoy la laissa tóber de bien fort haut, à fin que la Tortuë se rompiſt contre, & qu'elle en peust apres manger la chair de dedans, ainsi cheut cette Tortuë sur le chef du Poëte, & le luy fendit par le milieu, dont il mourut incontinent, chose fort esmerueillable, veu qu'il

s'estoit assis si haut & à decouvert, qu'il sembloit impossible que chose quelconque luy püst tomber d'enhaut dessus la teste. Baptiste Fulgose en vn moult beau liure qu'il a fait des exemples, recite la mort infortunée d'un Roy de Nauarre, nommé Charles. Ce Prince estoit vieil & fort malade, sentant douleur en tous ses nerfs : A laquelle malade ne trouuant par le conseil des excellents Medecins autre remede qu'un, ils le firent enuelopper dedans du linge, tout baigné en eau de vie, & coudre le linge de tous costez : & voulant celuy qui l'auoit coudre coupper le reste du filet, n'ayant rien près de luy pour ce faire, en approcha vne chandelle ardante, dont la flamme se print à l'eau avec telle soudaineté qu'auparauant que ce Roy püst estre secouru il fut bruslé parmy ses flammes : Ainsi il fut guery de la douleur qu'il auoit aux nerfs, & pareillement de tous les autres maux. La mort aussi de Philemon fut fort facecieuse, pour ce que luy voyant vn asne s'approcher d'une table, & manger des figues qui estoient dessus, s'en print si fort à rire que la fin de son ris fut accompagné à celle de sa vie. Or voyons donc quand c'est qu'on peut estre assuré de la mort, si en riant les hommes meurent. On raconte encore que Philistion Poëte Comique mourut en riant : Aussi s'est-il trouué plusieurs hommes morts de ioye, du nombre desquels sont Denys tyran de Sicile, Diagoras, & la Dame Romaine, voyant son fils reuenu, qu'elle pensoit estre mort à la bataille. L'adventure du pasteur Cratis fut pareillement fort estrange : Car luy estant endormy en la montagne parmy les chèvres, vn bouc le tua par ialousie qu'il auoit d'une

d'une chéure, avec laquelle Cratis pervertissoit admirablement l'ordre de nature. Louys Celie Rhodigia & Volaterran la racontent, alleguant quelques auteurs Grecs. Je laisse derriere plusieurs autres sortes de morts comme du Pape Boniface qui mourut de rage affamée en prison : de Richard le second Roy d'Angleterre : de l'Archevesque de Magonce qui fut tué & mangé d'une grande multitude de rats : de Decius Empereur, duquel Emilie Victor écrit, qu'estant victorieux il fut trouvé mort & noyé dedans vn lac. En ceste sorte est mort de nostre temps Louys Roy de Hongrie : & Sforce, pere de ce bon Capitaine le Duc François Sforce, se noya pensant secourir vn de ses Pages. André Roy de Frouence, mourut par la main de sa femme, qui aydée de quelques autres femmes, le pendit & l'estrangla. L'Empereur Tybere fut aussi empoisonné par sa femme Agrippine. Par ainsi les Roys, Princes & grands Seigneurs sont aussi bien subjects aux infortunes & malheureuses morts, comme sont les pauvres & petits : encôre que quelquesfois ils y pensent, & en vain.

*De l'estrange nature de Thymon Athenien, ennemy  
de l'humain lignage.*

CHAP. XVIII.

**Q**UOY T E S les bestes du monde s'accommodent  
aux autres de leur espece, & conuersent avec  
elles, fors le seul Thymon Athenien, de l'estrange Pluta  
nature, duquel Plutarque s'estonne en la vie de Platon  
Marc Anthoine : Platon & Aristofanes racontent Arist  
sa merueilleuse nature, pour ce qu'il n'estoit sanct



homme que la figure, au demeurant ennemy capital de tous les humains, ce qu'il confessoit librement & clairement, & les hayissoit tous. Il demouroit seul en vne maisonnette aux champs, separé de tous voisins & compagnie, & iamais n'alloit à la ville n'y en autre lieu habité s'il n'y estoit cōtraint ny ne pouuoit souffrir conuersation de personne. Il ne se trouue point que iamais il ait visité aucun, & si ne vouloit que personne entrast en sa loge. En ce temps y auoit en Athenes vn autre homme nommé Apemat, qui estoit quasi de ceste mesme nature, aspre & inhumain, & logé pareillement emmy les champs. Vn iour estans eux deux seuls ensemble à vn disner. Apemat luy dit : O Tymon, que ce conuiue est doux, & ceste conuersation sauoureuse, puis que il n'y a que nous deux icy. A quoy Tymon luy respondit, il seroit doux à la verité s'il n'y auoit que moy : en cela se monstroit-il vrayement fort estrange, quand il ne pouuoit souffrir non pas vn autre, mais seulement celuy qui estoit de nature pareille. Le peu qu'il alloit en Athenes estoit pour parler à Alcibiades, qui depuis fut excellent capitaine, dont plusieurs s'esmeruilloient. Au moyen dequoy, Apemat luy demanda pourquoy il ne parloit qu'à Alcibiades : ie parle ( dit-il ) quelquefois à Alcibiades, preuoyant que par son occasion les Atheniens auroient grand mal & beaucoup à souffrir, & encore bien souuent le disoit-il à luy-mesme. Il auoit vn jardin prochain de sa maison aux champs, où estoient plantées des fourches, ausquelles plusieurs désesperez alloient ordinairement se pendre. Auint que pour faire vn bastiment au lieu où estoit ce

gibet, il luy estoit force de le faire couper : pour ceste cause il s'en alla à Athenes, où estant en lieu public comme place de marché, il se mit à conuoyer & appeller le peuple, disant, qu'il leur vouloit dire quelque nouuelle. Quand le mode entendit que cestuy-là qui n'estoit coustumier de parler à personne, vouloit faire quelque discours au peuple, chacun en fut esmeruillé, & y accoururent de toutes parts les habitans, auxquels il dit qu'il auoit deliberé, couper les fourches pour vn edifice qu'il vouloit faire, afin que si quelqu'un d'entr'eux auoit volonté de s'y pendre, qu'il s'en depeschast avant qu'elles fussent abbatuës. Ayant fait cette charité, il s'en retourna en son logis, où il vescu quelque temps apres, sans muër de nature, & tant s'en faut qu'il se chageast, non seulement en la vie, que la mort ne le peut faire varier : car il semble qu'il eut desir de l'exercer à son pouuoir apres sa mort, en sorte qu'afin que mort il ne fust entre les hommes : il se fit enseuelir & enterrer sur la riue de la mer, pour estre tousiours couuert des vagues qui là battoient, & s'il eust peu se faire enseuelir au profond de la mer, il l'eust fait, non content de ce, il fit escrire sur son sepulchre cette Epitaphe. Plutarque en a escrit vn autre, que Callimach luy auoit fait quasi semblable.

## EPITAPHE DE THYMON

ATHÉNIEN.

*Après ma miserable vie,  
Je suis enterré sous cette onde :  
De sçauoir mon nom n'aye enuie,  
( O Lecteur ) que Dieu te confonde.*

*Combien il y a eu de Papes depuis S. Pierre, & pourquoy  
on muë le nom des Papes, & aussi par qui ils  
souloyent estre esleus.*

## CHAP. XIX.

**N**E des plus excellentes histoires, & que les  
Chrestiens doiuent plustost sçauoir, est la vie  
des souuerains Euesques successeurs de S. Pierre,  
& Vicaires des Romains. Ce sont ceux qui ont  
esté Euesques de Rome, depuis que le premier  
Vicaire S. Pierre y mist le siege & la marque pour  
ses successeurs, auquel lieu elle a tousiours esté  
iusques à ce jourd'huy. Et posé le cas que quel-  
quesfois aucuns de ces souuerains Euesques ayt  
esté absent du siege, & de la ville, si est-ce que Ro-  
me ne laissoit d'estre l'Euesché & principal siege  
de tel Euesque absent : car S. Pierre la fit premiere  
de tous, comme tousiours depuis a esté. Mais re-  
tournans à nostre propos, il y a eu en Rome deux  
cens vingt & vn Euesques & Papes vniuersels, cō-  
me i'ay peu recueillir iusques aujourd'huy, qu'en  
icelle preside Iules 3. de ce nom : entre lesquels  
il y en a plusieurs martyrs, tres-excellents, saints  
& grands docteurs. Et toutesfois ce n'est sans  
grande merueille, & n'est sans consideration de  
grand mystere, que nul d'eux n'a point regné si  
long temps que S. Pierre y a vescu : car il a plu  
à Dieu que comme il a precedé tous les autres en  
saincteté, aussi en la longue possession de ceste di-  
gnité il les passa tous, car il a vescu 25. ans apres  
la mort de Iesus Christ, les sept premiers desquels

*Nota  
qu'il y a  
cy de  
l'additiō  
par tra-  
ducteur.*

il demeura en Antioche, & les dix-huict ensuiuans à Rome, où il a mis le siege. Encores est-on d'opinion que nul de ses successeurs pour l'aduenir n'y paruiendra non plus que ceux qui ont par cydeuant passé. Il y a aussi vne autre chose dequoy ie me suis aduisé en lisant les vies des Papes, c'est que depuis luy iusques à maintenant, ne s'en est trouué vn seul qui au changement de son nom ait esté appelé Pierre, ne qui l'ait eu auparauant changé, tellement qu'il semble que Dieu voulut mettre ce nom de Pierre pour fondement de l'Eglise, & non ailleurs.

Encores est-il bon de sçauoir d'où procede ceste mutation des noms. Sçachez qu'estât mort le Pape Gregoire IIII. en l'an 842. on esleut pour Euesque de Rome vn Romain de noble sâg & de bonnes mœurs, qui se nommoit Viz de porc, & pource que ce nom luy sembla sale, & mal conforme à telle dignité, & se souuenant que le Seigneur auoit mué le nom à S. Pierre, voulut aussi changer le sien, & se fit nōmer Sergius, qui estoit le nom de son pere: De là fut pris vsage, qui est encor obserué aujourd'huy, que celui qui est esleu Pape, peut choisir à la volonté tel nom qu'il luy plaira le mieux: & encore toutesfois qu'ils ont mué le nom, ils ont eu ceste coustume de prendre le nom d'vn de leurs predecesseurs. De ces choses sont auteurs Platin, Matthieu, Palmier, & autres. Or faut-il entendre que iusqu'au temps de Constantin le Grand, (qui donna tant de biens & de priuileges à l'Eglise Romaine) pour ce que les souverains Euesques tous presque auoyent esté martyrisez, il n'y auoit point de brigue à qui le seroit, & nul ne desiroit à



X. & l'estre : au contraire par force ou par priere on les  
 alexā- contraignoit d'accepter la charge, par ainsi iusqu'à  
 e V. ce temps-là ; ils estoient esleus à cette dignité,  
 ni y seulement par les Prestres qui estoient en l'Eglise  
 pren- Romaine : mais depuis que les Empereurs furent  
 e un Chrestiens, & pareillement beaucoup de citoyens  
 d'iii- de Rome, on les esleut par le Clergé, avec la voix  
 pa. & consentement du peuple. Ce fait on enuoyoit  
 par deuers les Empereurs, qui lors se tenoyent  
 à Constantinople, en demander la confirmation,  
 & semble que ce fut pour leur complaire, ou pour  
 ce qu'ils le vouloient ainsi : quelquesfois cette  
 confirmation estoit faicte par le Gouverneur  
 qu'ils auoyent à Rome, qu'on nommoit Hipar-  
 que, & qui seul auoit l'autorité de l'Empire.  
 Or estoit cette coustume de confirmer par les  
 Empereurs les souverains Euesques si ferme &  
 stable, ou fut par leur tyrannie ou permission de  
 l'Eglise, qu'après la mort de Benoist premier,  
 Pelagius second fut esleu : mais pource qu'en ce  
 temps-là Rome estoit assiegée des Longobards,  
 desquels sont descendus les Lombards, & aussi  
 qu'il pleut si abondamment que les fleuves & ri-  
 uieres en estoient toutes desbordées, en sorte  
 que ( comme dit Platine ) il y eut vne infinité de  
 personnes noyées & peries, & tenoit-on pour  
 certain que c'estoit vn deluge general. Ce Pe-  
 lagius fut le premier qui administra le Ponti-  
 ficat sans le faire sçauoir à l'Empereur : Ce-  
 neantmoins craignant que Maurice Empereur  
 de Constantinople se fâchast de cela, il luy en-  
 uoya son Ambassadeur pour l'excuser, & don-  
 ner les raisons que nous auons dit. Depuis ayant

passé quelques années que ceste coustume estoit obseruée sans discontinuër, & venant Benoist II. à estre créé souuerain Euesque, l'Empereur Constantin IV. de ce nom, aduertý de sa singuliere sainteté & doctrine, eu esgard à son autorité, enuoya à ce Pape vne chartre & lettre patente, par laquelle il renonçoit pour soy, & pour ses successeurs à toutes les causes & raisons qu'il pourroit pretendre en la cõfirmation de l'electiõ Papale, que de là en auant si tost que le Clergé & le peuple Romain auroit esleu vn souuerain Euesque, qu'il fust tenu pour Vicaire de Dieu, sans autre confirmation ou ampliacion. Cela fut obserué pour quelque temps: mais depuis venant l'Eglise Romaine a estre affligée, & son patrimoine molesté par les Lombards qui regnoient en ce pays-là, & estant secouru par Charles Martel du temps du Gregoire troisieme, & par Pepin son fils, du temps d'Estienne secõd, & encores par quelques autres, sans auoir peu trouuer secours és Empereurs de Constantinople. Finalement le Pape Leon troisieme de ce nom, apres grands discours & causes, consideré le secours & grand aide qu'il auoit eu de Charlemagne Roy de France, le fit & nomma Empereur, & repassa le siege de l'Empereur aux parties Occidentales, où il a demeuré iusques à maintenant. Au moyen dequoy on peut cognoistre, que, ou par priuilege special, ou par vsurpation des successeurs de Charlemagne à l'Empire, on commença à remettre sus la confirmation du Pape en confirmant par les Empereurs, & approuuant l'electiõ qui se faisoit des souuerains Euesques lesquels recognoissoient pour Empereurs les occidẽ-

taux, ayans recours à eux en leurs necessitez & affaires. Par succession de temps apres, & en l'an 817. Pascal I. fut esleu par la mort d'Estienne I V. & obeyssans attendre la confirmation de l'Empereur Louys, fils de Charles le Grand: parquoy il enuoya son Ambassadeur vers l'Empereur pour l'excuser, & dit qu'il auoit esté cōtraint par le peuple à n'attendre sa confirmation. L'Empereur Louys accepta ceste excuse, & neantmoins māda qu'il vouloit que les anciennes coustumes fussent entretenues & gardée. Long-temps apres, & pendant lequel la malice des hommes croissoit, il se trouua plusieurs scandales & discords és eslections, pour à quoy remedier, le Pape Nicolas II. de ce nom, en l'an 1079. estant en public, le Concile fit vn decret qui commence: *In nomine Domini*, en la distiction 23. par laquelle il donne l'autorité d'eslire seulement aux Euesques, Prestres & Cardinaux. Suyuāt laquelle ordonnance, encores aujourd'huy se fait l'eslection condignement & canoniquement, sans chercher ny attendre la confirmation Imperiale, car ce priuilege ne procede tant de raison que de la grace & permission de l'Eglise & du Pape: auquel tous Empereurs & autres Roys se soumettent & humilient comme au superieur & chef de tous, Vicaire & Lieutenant de Christ, duquel cessant la volonté & permission, cessent pareillement aux Roys & Empereurs l'usage & la raison s'ils en auoyent quelque vne.

*La cause des iours Caniculaires, & pourquoy ils sont  
ainsi nommez, avec plusieurs choses  
notables à ce propos.*

## C H A P. XX.

**L**n'est personne qui ne parle à tous coups des  
jours Caniculaires, & ce pour la grande cha-  
leur qui est durant ce temps, & toutesfois tous ne  
sçavent pas la raison pourquoy ils sont ainsi nom-  
mez : Et encore que paraventur il y en ait peu qui  
ne le sçachent, nous en dirōs à ce peu la raison ma-  
nifeste, selon la doctrine des Astrologues anciens  
& modernes. Or est-il vray qu'entre plusieurs au-  
tres cōstellations & images que les anciens Astro-  
nomes cogneurēt & marquerent parmy les estoil-  
les fixes, il y en a deux nomēe les chienes : l'une la  
grande chienne, l'autre la petite : la petite à deux e-  
stailles, l'une de la premiere grandeur, l'autre de la  
quarte, & sont de la nature de Mercure & vn peu  
de Mars. Ceste constellation de la Canicule estoit  
du temps de Ptolomée au signe des Jumeaux : &  
en ce temps du iourd'huy (à cause du mouuement  
de la huietiēme Sphere) l'une de ces deux estoilles  
se trouue au quinziēme degré, & l'autre au dix-  
neufiesme & demy, du signe de Cancer. De ceste  
constellation parlant Plin, Iules Firmique, Mani-  
le, Echine, & Ptolomée. Et pour ce que ceste-cy  
n'est point l'occasion de nos iours Caniculaires, ve-  
nons à l'autre nommée la grāde chienne, qui est vne  
image celeste ayant dix-huict estoilles, que Ptolo-  
mēe met aussi lors de sō tēps au signe des Jumeaux  
fors vne, à cause du mouuement qui le fait par la

Pli l. 6.

Iules

Firmin

liure 6

Manile

liure 5.

Echine

liure 2

Ptolo-

mēe

son

mēest

huitiesme Sphere d'Occident en Orient : & se trouuent toutes aujourd'huy au signe de Cancer, excepté vne ou deux qui ne sont pas encore sorties du signe des Iumeaux, entre lesquels y en a vne qu'on dit estre en la gueule de ladite chienne, que les Arabes nomment Alsabor, & les Grecs Seirios: elle est de la premiere grandeur & la plus luisante & claire que nulle autre des estoilles fixes, laquelle du temps de Ptolomée (comme appert par ses tables) estoit à dix-huict degrez & dix minutes des Iumeaux. Depuis, Alphose Roy de Castille verifia lesdites tables, & trouua ladite estoille au quatriesme degré quarante-huict minutes du Cancer : & aujourd'huy nous la trouuons au huitiesme degré du mesme signe du Cancer: sa latitude est meridionale (selon les anciens) de seize degrez & dix minutes, & est invariable, nonobstant l'opinion des modernes touchant le mouuement de trepidation: car encor qu'elle soit certaine, si est-ce que la mutation de ladite estoille n'est point notable. Sa declination est meridionale de quinze degrez cinquante minutes. Et combien que toute la constellation de ceste image celeste ait grande force & grande influence, si ne parlerons-nous principalement que de la plus grosse estoille, pour ce que tous les autres anciens & modernes en font grand' estime, & à son occasion sont nommez les jours Caniculaires. Elle est de telle efficace & force que pendant le temps qu'elle & le soleil sortent ensemble d'Orient, les vapeurs & rais du soleil, s'échauffent tellement avec la force de sa propriété, qu'elle cause vne esmerueillable alteration & chaleur en terre, en mer, & en toutes autres choses. Ce que Plin

note entierement, aussi fait Auicenne. Hypocrate *Pli. li. 1. Ani-  
cenne  
liu 6. Hyp. 5.* en ses Aphorismes deffend par exprés, que pendant que le Soleil va en ceste constellation nul homme prenne medecine pour estre le temps pestiferé & de dangereux effects : lesquels sont si évidens & certains que tout le monde les cognoist, & en ont les anciens Autheurs fort parlé, spécialement Pline, disant que pendant ce temps le vin se trouble & gaste. En quelques endroits de la mer on voit les poissons morts sur l'eau, & que les chiens viennent à enrager. Pareillement Columel *Colum. li. 7. de l'Agricul-  
ture.* le cōseille aux pasteurs de faire paistre leurs troupeaux de brebis pendant ces jours Caniculaires, depuis le matin iusques à midy, en les conduisant tousiours de l'Orient en Occident, afin qu'elles ayent le Soleil aux espauls, & depuis midy vers le soir les remenant de l'Occident en Orient, afin qu'elles n'ayent iamais le Soleil sur les yeux : Car il dit que tels iours sont fort dommageables, & causent aux hommes de tres-grands inconueniens. Encores Iules Firmique est d'opinion que ceux *Iules Firmiq.* qui naissent pendant ceste saison Caniculaire doivent estre hommes de mauuaise inclination, fort prompts à faire des grâds maux, superbes, cruels, furieux, & dangereux, plains de vantance, sedition, & redoutez. Ce que Marc Manile afferme. *Marc Manile.  
Ciceron  
liu. 1. de deuina-  
tion.* Ciceron pareillement dit que les habitans de l'Isle de Cée voisine de Neprepont, voyant la cognoissance de ceste estoille, iugeoient de tout le reste de l'année, & si la saison deuoit estre saine ou maladiue : car si elle sortoit hors obscure ou nebuluse, ils iugeoient par deuoir estre humide, gros & mauuais, & que telle seroit toute l'année, & si

elle naissoit claire, illustre, & reluisante, elle signifioit l'air pur, sain & net, & de là prognostiquoient salut aux hommes. Ces choses sont escriptes par Ciceron, encore que tel iugement ne soit suffisant, pour ce qu'une seule estoille ne suffit à prognostiquer de toute l'année. Vray est que quelquefois en les jours Caniculaires il fait froid, & le temps est pluvieux, ce qui vient de la conjonction du Soleil avec Saturne, ou de quelque autre estoille froide, dequoy parle S. Thomas d'Aquin. Encore pourroit Saturne estre cause de ceste indisposition du temps, estant opposite au Soleil, ou en quart aspect avec ledit Soleil. Voila les effets de ceste estoille & de la constellation qui durent quelques jours qui commencent lors que le Soleil monte avec elle sur l'horison, ce qui merite bien estre notté, pour sçavoir en quel temps de l'année c'est. Et pour l'entendre, il faut sçavoir que chacune estoille est dite saillant ou naissant, & aussi qu'elles se mettent en plusieurs sortes, les aucunes ayant l'aspect à l'horison, les autres au Soleil qui par fois s'esloigne d'elles, & par fois s'approche : mais nous parlerons de celles qui sont à nostre propos, lesquelles vne fois l'an montent avec le Soleil sur l'horison, ainsi qu'en ont écrit cogneu & senty ceux qui en ont traicté, & lors commencent les jours Caniculaires. Or ce mouvement de naissance, n'est pas commun en tous lieux ny en tout temps, pour ce que le mouvement (comme nous avons dit) qui se fait selon la succession des signes, ceste estoille sortit jadis en vn certain temps de l'an, & maintenant en vn autre: car estant l'estoille en moindre degré de longitude, ainsi comme le Soleil va selon l'or-

S. Thomas  
mas  
d'Aquin.  
liv. 6. de  
sa Me-  
tas.

dire des signes, il venoit plustost au point du Zodiaque qui sortoit quand & luy vers Orient, en quelque part que nous le voulions considerer. Par ainsi en vn mesme lieu, & vn mesme horison, l'apparition de ceste estoille estoit plus auancée au temps passé qu'elle n'est maintenant, & aussi par la diuersité des finiteurs ou bornes de la veüe, elle commēçoit plustost à sortir en aucuns lieux qu'aux autres, & partant les jours Caniculaires commençoient plustost aux prochains de l'equinoxe qu'aux plus Septentrionaux, selon l'assiette des horizons plus obliques : ainsi est-il à noter, qu'encore que ceste estoille soit au huitiesme degré du Cancer, si est-ce qu'elle montera ou naistra d'une seule parallele en ce mesme degré : mais à tous les autres diuersement plus ou moins, selon qu'elle s'esloignera de l'equinoxe, elle sera plus tardive. Dont nous prendrons pour exemple Seuille, qui est à la fin du quatriesme climat en trente-sept degrez de largeur. Du temps d'Auicenne, selon qu'il en a escrit, qui fut il y a enuiron quatre cens ans, les jours Caniculaires y commençoient le quinzieme Iuin, & toutesfois en ce temps-cy quand le Soleil aura fait deux degrez & vingt-cinq minutes du signe du Lyon, ceste estoille sortira de l'horison quand & le Soleil. Ce que i'ay esgalé par la direction de Jean de Mont Royal, grand Astrologue & Mathématicien, & se peut voir & cognoistre par l'Astrolabe. Ce qui aduiert ordinairement le dix-septiesme iour de Iuillet, & lors commenceront veritablement les jours Caniculaires en nostre ville de Seuille, tellement que c'est erreur de dire qu'ils commencent communément le 10. de Iuil-



let, bien qu'il fust veritable en quelque temps, & qu'e pareillement il soit à croire que par quelques iours en aucuns de ces effects se monstrent à la terre auparauint que le Soleil soit parfaitement esleué en l'horison avec les estoilles. A ceux qui se tiendront en lieu plus esloigné de la ligne equinoxiale, & qui seront plus prochains du Septentrion, les jours Caniculaires commenceront plus tard, pour ce qu'il montera avec plus de degrez du signe du Lyon, & partant plus de iours de Iuillet seront passez. Aussi au pararelle de quarante & vn degré où sont Rome, Tolete, & autres lieux, cette estoille montera avec le Soleil : lors qu'il arriuera au fixiesme degré du Lyon, qui sera le vingt & vniesme de Iuillet, & lors leur commenceront les jours Caniculaires. Et à ceux qui seront sous le quarante-sept, quarante-huict, ou quarante-neufiesme degré, comme sont Paris, Strasbourg, & Vienne en Autriche, avec autres villes, cette estoille montera sur l'horison avec le Soleil, lors qu'il entrera au douze, onze, & dixiesme degré du Lyon, qui sera le vingt-quatriesme ou vingt-cinquiesme iour de Iuillet. De là faut conclure que les jours Caniculaires ne commencent pas tousiours en tous lieux & en toutes années en vn mesme temps de l'an. C'est donc erreur de dire qu'ils ont leur commencement par tout le dixiesme de Iuillet. Car ceux qui sont sous le dix-septiesme degré declinant, l'ont ce iour là, & ceux qui sont sous le vingt-neuf & trentiesme, l'ont le 17. dudit mois, pour ce (cōme nous auons dit) cette diuersité procede de la differente esleuation en diuers horisons ou limites d'œil. A

ceste cause tout homme qui lira les Poëtes & historiens doit estre aduerty, que quand il trouue en diuers auteurs diuerses naissances de ceste estoille, & diuers commencemens de ces jours Caniculaires, il luy faut considerer en quel temps & en quel climat l'Auteur a escrit ces choses afin de confronter la verité, autrement il luy sera souuent aduis qu'ils se contrediront. La longueur du temps des jours Caniculaires, qui est le temps que le soleil tarde passer ceste constellation (selon l'opinion des Medecins) est quarante iours, desquels les vns sont plus dangereux que les autres, selon les aspects qui sont en ceste estoille, & le Soleil avec les autres planettes, pour ce si tels aspects sont bons, les bonnes planettes temperent en partie & corrigent sa malice, mais les mauuaises planettes font le contraire. Or il me semble qu'en tant que touche les jours Caniculaires, nous en auons (selon mon aduis) assez donné de cognoissance, & combien qu'on en peut dire dauantage: si est-ce que n'estant matiere pour tous, ie suis d'aduis de m'en taire. Plusieurs autres ont assez escrit des forces & des effects de ceste estoille, comme \* Plin, Ptolomée & \* Plin presque toute l'escole des Poëtes. A sçauoir, Perse Ptolomée. (qui la nomme chiens enragée, & dit qu'elle brusle mée. les semences) Ouide, Virgile, Macrobe, Iules Firmique, Marc Manile. & plusieurs autres auteurs, Ouide 4 des festes. tant vieux que modernes que ie ne nomme point.

*Vi. gile*

*en sa premiere Georgique. Macrobe songe de Scipion. Iules Firmique 8. Marc Manile 5.*

*De l'Art de nager d'un homme, & l'origine de la fab.  
du poisson Colas, avec quelques histoires.*

## CHAP. XXI.

**P**lusieurs de bon iugemēt, disent que les hommes ne doiuent s'arrester à escrire choses esmerueillables, pour ce qu'on fait doute de croire la plus grande part d'icelles. Toutesfois quand de ce qu'on allegue, ou dōne témoins d'autorité, l'homme le peut asseurer franchemēt, il me souuient que dès mon enfance i'oyois parler aux vieilles, du poisson surnommé Colas, qui auoit vraye proportion & figure d'homme, & alloit nageant par la mer, duquel on recitoit maintes merueilles fabuleuses, que i'ay tousiours iugées telles, iusques à tant que par la lecture de plusieurs liures, j'ay trouué par escrit des choses aussi pleines d'ambition, de sorte que si ie les eusses apprises d'hommes de peu d'autorité, ie les eusses tenuës pour vaines & mensongeres. Quand à ce que les vieilles & le vulgaire en content fabuleusement, ie pense que ce soit ce qu'en disent deux excellens hommes, de non moindre autorité que doctrine : l'un est Pontan grand humaniste, orateur & Poëte, & l'autre est Alexandre d'Alexandrie Iuriconsulte, excellent & bien consommé aux lettres humaines, qui en parle en son liure nommé, Des iours geniaux. Tous deux escriuent que de leur temps en Catanie ville de Sicile, y auoit vn homme que chacun nommoit le poisson Colas, lequel dès son enfance fut si enclin à s'aller baigner en la mer, qu'il n'auoit nul plus grand plaisir, fut de iour ou de nuict : ce

*Pontan.  
Alex.  
d'Alexandrie  
du liure  
des iours  
geniaux.*

ste con

ste coustume creut en luy de petit en beaucoup , & depuis en telle extrémité , que quand il estoit vn jour sans estre la plus grande partie d'iceluy en l'eau, il disoit souffrir tant de mal & passion en l'estomach, qu'il pensoit mourir. Continuant donc en cet exercite , & paruenue à l'age viril , sa force & dexterité sur telle en l'eau , qu'encore qu'il y eust grande tempeste sur la mer , si la transnoüoit-il sans crainte ou peril aucun, & si racontent ces deux auteurs, qu'une fois il luy conuint nager par force bien cinq cens stades , sans trouuer terre , ny pouoir se reposer, lesquelles stades montent seize ou dix-sept lieües : & quelquefois il s'en alloit nâant par la mer vn iour ou deux , ainsi qu'un poisson, vaguant d'une part & d'autre par la coste de la mer : où il estoit rencontré le plus souuent des nauires , criant à ceux qui estoient aux vaisseaux, lesquels le tiroient à mont, & apres qu'ils s'estoient enquis de son voyage, luy donnoient à manger & à boire : ainsi se tenoit quelque peu de temps avec eux en soulas & plaisir : puis ressaütoit en la mer pour retourner d'où il estoit venu : tellement que par ce moyen il portoit souuent aux villes prochaines des nouuelles de ceux qu'il auoit rencontré en la mer. En ceste façon vescit cet homme long-temps sain & dispos , iusqu'à ce qu'à vne feste & solennité que le Roy Alphose de Naples faisoit à Messine ( notable port de mer en Sicile ) lequel pour esprouuer le nager de tel homme & d'autres aussi qui se vantoient d'estre bien experimentez nageurs ) fit ietter en la mer vne coupe d'or d'assez grande vertu , la donnant en prix à celuy, qui plustost la trouueroit , pensant bien y jeter

H

encore d'autre choses apres qu'on l'auroit retirée. Il y auoit en l'assemblée plusieurs excellens nageurs pour s'éprouuer, entre lesquels estoit ce Colas, qui avec les autres se coulans au fond de la mer, en l'endroit où la coupe estoit tombée, mais onc puis il ne fut veu, ny ne fut ouy nouuelles de luy : l'on pense que par son desastre il entra en quelque fosse, qui (peut estre) estoit au fôd de la mer, & que ne pouuant en sortir il y mourut. Ceste histoire recitée par deux autheurs si approuuez, me fait croire que c'estoit la mesme chose que les vieilles racontent pour fable du poisson Colas. Le mesme Alexandre en ce mesme chapitre, dit auoir cogneu vn autre homme qui estoit pauvre marinier, & ne viuoit quasi que de pescherie. Cestuy-cy, comme il

*Ænaria* dit, estoit si bon nageur qu'en vn iour il alloit & retournoit d'une Isle, qui estoit vis à vis de Naples, nommée *Ænaria* iusques à Prochite, qui est en terre ferme, & y a de l'un à l'autre distance de cinquante stades, & qu'un iour aduint d'auanture qu'ainsi qu'il se jettoit en mer pour faire son voyage, il y auoit d'autres hommes qui estoient en vn basteau pour passer aussi iusques là, mais il ne leur fut possible (encore qu'ils eussent de bons rameurs) d'atteindre cét homme nageant. Telles choses sont véritablement merueilleuses, & disent les Astrologues, que cela procede de l'influence des estoilles en la naissance des hommes, & que ceux qui ont le signe des Poissons en ascendant, sont forts bons nageurs. Les Philosophes naturels soustiennent que l'homme qui aura les bras fort petits sera bien adroit & agile à nager. L'habilité d'aller sous l'eau est fort es-


merueilleable en quelques hommes des Indes Occidentales d'où viennent les perles: car on dit qu'ils vont au fond de la mer, & y demeurent si long-tëps qu'il semble chose impossible. Les anciens ont nommé ces gens là Vrinateurs, & maintenant sont nommez Gufans. Tous les historiens racontent choses merueilleuses d'un nommé Delie, tellement que c'est vn commun prouerbe de dire, le nageur Delie. Et combien qu'à la verité le nager ne soit vertu, & que l'homme n'est point obligé à l'apprendre, si est-ce que le sçauoir faire n'est vituperable. Aussi les anciens Romains, comme le décrit Vegece, les gens nouueaux à la guerre que l'on nommoit Tritons, ils les efforçoient d'apprendre à nager. Il y auoit aussi vne coustume en Roine, que les ieunes enfans apprenoient à nager en vn certain lieu situé à la riuë du Tybre, près du cháp appelé Martius, & là s'exerçoient iugeans le nager agreable passe-temps, & necessaire pour des cas qui peunët suruenir en guerre, tât pour passer des riuieres & des lacs, que pour resister aux infortunes de la mer.

Vegec  
lin. 1.  
Part mi  
litaire.

---

*Des hommes marins, & d'aucunes choses notables.*

## CHAP. XXII.

EST vne chose merueilleuse, & qui tire l'homme en grande contemplation des faicts de Dieu, que la tres-grande diuersité des poissons de la mer, & aussi pareillement des animaux terrestres. Pline, Albert le Grand, Aristote, & plusieurs autres Philosophes naturels en traictent beaucoup. Je sçay bien que l'homme

raisonnable ne se trouue que sur la terre , & les hommes n'habitent point en l'eau : toutesfois selon que i'ay leu , il y a des poissons en la mer qui ont forme d'homme : entre lesquels y a male & femelle , & la femelle a la mesme forme de femme , & sont nommées Nereïdes , & les males Tritons : dequoy ie ne reciteray plusieurs choses qu'en disent grand nombre d'hommes legers & de peu d'autorité , desquels i'ay ouy à ce propos dire choses fort estranges & variables : ce neantmoins ie diray ce qu'en escriuent plusieurs Autheurs , grâds & dignes de foy. Entre lesquels Pline disoit que du temps de l'Empereur Tibere , les habitans de Lisbonne ville de Portugal , lors fameuse , & encore à present : enuoyerent Ambassadeurs à l'Empereur , pour le certifier qu'ils auoient veu vn de ces Tritons , ou hommes marins , se retirer & cacher quelquesfois en vne cauerne assez proche de la mer , & que là il chantoit avec vne coquille de mer. Et dit Pline encor dauantage , qu'Octauius Auguste fut certifié qu'on auoit veu en la coste de Frâce plusieurs Nereïdes , ou femmes marines , lesquelles neantmoins estoient mortes au riuage de la mer : & aussi à Neron , qu'entre plusieurs poissons que la mer auoit ietté sur la greue , il y fut trouué des Nereïdes , & autres especes de bestes marines , à la semblance de plusieurs bestes terrestres. Elian en eserit tout autant. Et outre que les anciens recitent ces choses , & beaucoup d'autres sēblables , les modernes en disent d'aussi merueilleuses : comme entre autres Theodore Gaza , homme fort docte en diuerfes sciences , & qui estoit du temps de nos peres , duquel quelques-vns ont escrit , & par spe-

Pline.  
Albers  
Grâd.  
Aristo  
l.

Pli. li. 6.

Elian li.  
v. des  
bestes.

cial Alexandre d'Alexandrie, qui dit , qu'estant Theodore en Grece sur la coste de la mer , il vid qu'apres forte tempeste elle jetta sur la riue grande quantité de poissons , entre lesquels estoit vne Nereïde, ou poisson de face parfaitement humaine , & de femme fort belle iusques à la ceinture : & quand au reste par bas estoit forme de poisson , finissant en queue comme vne anguille , & tout en la sorte que nous voyons despeindre celle qu'on nôme Sereine de mer , & que ceste Nereïde estoit sur l'arene, monstrant en son geste qu'elle estoit en grande peine & tristesse. Dit plus Alexandre, que ce Theodore Gaze la print , & au mieux qu'il peut la mit en l'eau , où n'estant quasi entrée , elle commença à nager fort gentiment, se dispaissant de luy, en sorte qu'onques puis ne la vid. George Trapeſonce , homme de non moindre doctrine & George Trapeſonce autorité , afferme pareillement auoir veu en passant sur la riue de la mer vn poisson s'esleuer sur l'eau , que tout ce qu'on en voyoit depuis le milieu en amont estoit vne femme fort belle , dequoy il demeura non moins espouuenté qu'esmerueillé , & ainsi se cachoit & descouuroit iusques à ce qu'elle s'apperçeut qu'on la voyoit , au moyen dequoy elle se remit en l'eau , & onques puis ne fut veüe. Tout cela est esmerueillable : & toutesfois qui est-ce qui ne croiroit tels hommes, estans encore fortifiez de ce que iien diray: Alexandre d'Alexandrie Alexandre d'Alexandrie li. 3. d'ours merau. chsp. dit , que de son temps il a esté aduertý de certaine assurance, qu'en Epire, maintenant nommée la Romanie, y a vne fontaine près la mer , en laquelle les enfans alloient querir de l'eau , & que de là aupres sortoit vn Triton, qui se cachoit dedás vne gauerne,



tenant en aguët iufques à ce qu'il vid quelque fillette feule, laquelle il prenoit & emportoit quand & luy en la mer, ce qu'il fit plufieurs fois: dequoy aduertis les habitans, ils mirent des efpies en telle forte qu'il fut prins & conduit deuant la iuftece du lieu, où l'on le trouua en tous fes membres femblable à l'homme : & pour cefte caufe ils effayerent de le garder, luy donnant à manger, mais il ne goufta de chofe quelconque qui luy fust prefentée: parquoy il mourut, tant de faim, que pour eftre par trop de iours en élément à luy eſtrāge, du tout diuers, & contraire à fon propre naturel. Cefte hiftoire eſt auſſi racontée par Pierre Glie aūtheur moderne, és liures qu'il a fait des beſtes, & dict plus, que demeurant à Marſeille, il ouyt dire à vn vieil peſcheur, homme fort veritable, que ſon pere luy auoit affermé pour verité, qu'il auoit veu homme Marin pareil à ceux que nous auons dit, qui fut prefenté au Roy René de Prouence. Par ainſi donc vne chofe approuuée de tāt d'auteurs, & que le monde tient pour certaine, ne doit eſtre reputée menſonge, ains tenuë pour veritable.

---

*En quelle forte on parloit au commencement du monde  
& la diuifion des langues.*

### CH A P. XXIII.

**Q**UOR s du premier aage du monde, & auparavant le Deluge, & encor quelque temps apres, les hommes generalement parloient vne feule langue, car il n'y auoit point diuerſité de langage, ny homme qui n'entendiſt le langage de

l'autre quand il parloit. La diuersité & confusion des langues, qui a fait tant de dommage, causé tant de trauaux, & qui les allecte continuellement, par les pechez des hommes leur a esté enuoyez de Dieu. Ce que Moysé recite en l'histoire de Genèse, & raconte, que croissant la malice & presumption des hommes, nasquit Nembrot arriere-nepueu de Noé par la lignée de Champ & assez d'autres audacieux de la mesme nature, lequel determina faire vne tour qui ioindroit au Ciel, & cela faisoit-il pour la souuenance du deluge : car il auoit ouy dire, que Dieu l'auoit enuoyé en terre, par ainsi il pensoit resister au vouloir de Dieu. Iosephe en parle aussi disant qu'il trouua tant de gens qui luy ayderent à bastir ce merueilleux edifice, que l'œuure creut haut & superbe, & si escrit Iosephe, qu'ils en firent les fondemens si profonds & si larges, bien qu'encore qu'elle fust de ceste incredible hauteur ( dont font mention les lettres ) si est-ce qu'elle sembloit beaucoup plus large que haute. Mais Dieu voulant chastier ceste outrageuse entreprise, non toutesfois avec la peine meritée, leur donna incontinent tant de maniere de parler, & tant de langues confuses, que ceux qui premierement s'entendoient en vne seule langue, furent diuisez en septante deux : Au moyen dequoy, tel & si grand discord s'esmeut entr'eux tous, par faute de s'entendre, que non seulement l'œuure encommencé demeura du tout imparfait, mais chacun se retirant avec ceux qui les entendoient s'en allerent habiter en diuerses contrées : & pour ceste cause fut nommée tour Babel; c'est à dire confusion. Isidore aussi

*Ioseph  
lin. 1. de  
Antiquitez.*

dit, qu'elle estoit haut de cinq mil cent soixante & quatre pas, toute faite de pierre de brique, liée avec argille au lieu de ciment : de laquelle argille y a de beaucoup de sortes en ce pays-là. En ce lieu là mesme où fut bastie la tour selon Iosephe, Isidore, S. Augustin & Osee, fut aussi edifiée la tres-fameuse cité, de laquelle sont racontées tant de grandes choses, nommée Babylone, sur la riuere d'Eufrates, de laquelle prindrent leurs noms, les terres & contrées circonuoinines, comme Caldée & Mesopotamie. L'Escripture sainte mesme en est d'accord disant que le commencement du regne de Nembrot fut en Babylone, parquoy il faut estre de mesme opinion avec ces auteurs, que Nébrot edifia ceste renommée cité de Babylone, laquelle fut depuis emmuraillee & fort ennoblie par Semiramis, & Ninus : Or pour retourner au propos des langues, la question est digne d'estre mise en dispute, à sçauoir laquelle estoit celle que tous les hommes parloient auparauant la confusion & diuision d'icelles. Saint Augustin met l'argument, & determine que la premiere langue estoit l'Hebrayque & celle mesme que les Iuifs tiennent encore, laquelle selon ce qu'on peut tirer de la Bible, & que Saint Augustin en iuge fut conseruée en Eber, de qui vint Abraham & les Hebrieux : pour ce que luy ny pas vn seul de son lignage ne se voulut trouuer à l'edification de ceste tour : au moyen dequoy sa famille qui n'auoit voulu consentir à tel peché, ne sentit point de la peine : partant est à presumer qu'en Eber, & en sa famille demeura saine & entiere l'ancienne & premiere langue nullement confuse, & qu'elle demeura ferme en ceste maison-

Isidore  
15 des  
simo-  
gies.  
Iosephe  
August  
Iose.

Genes 7.


nette, estant perduë en tous les autres: de là vient que d'Eber fut depuis nommée la langue Hebrayque. Plusieurs Hebrieux ses successeurs l'assermēt: tellement que ceste langue est celle que parloit Adam & ceux du premier aage, conseruée en Eber, & ses successeurs Abraham & Iacob, & celle-là mesme en laquelle escriuoit Moyse. Telle est l'opinion de Saint Augustin & d'Isidore, qu'on doit plustost croire, que ceux qui disent le Caldayque estre la premiere, & desquels neantmoins peuuent estre excuséz, pour ce que ces deux langues sont fort voisines & conjoinctes, ayant grande conformité aux carracteres de leurs lettres, & en beaucoup d'autres choses. Encores est-on en doute, si deux enfans, ou plus grand nombre venans de naistre estoient nourris & éleuez en lieu où personne ne parlaist, quelle langue ils parleroient, les vns disent que ce seroit en Hebrieu, autres, que ce seroit en Caldéen: mais Herodote dit que l'experience ena esté faicte sur la contention aduenüë entre les Egyptiens & les Frigiens: pource que chacune nation se pretendoit premiere, & plus antique que l'autre, & estre les premiers qui habiterent les villes. Pour vider lequel different, ils accordent qu'on nourriroit deux enfans en la sorte cy dessus declarée, & en lieu où ils n'oüissent aucunement parler, & que la langue en laquelle ils commenceroient à proferer naturellement fust reputée la premiere: & par consequent ceux qui la parloient les plus anciens: il dit apres, qu'un Roy d'Egypte leur fit nourrir deux enfans en desert, ausquels nul homme ne parla en quelque sorte que ce fust: & paruenus à l'vsage de quatre ans, il

les fit amener deuant luy, & ils dirent en sa présence par plusieurs fois ce mot Ber, qui signifie pain en langue Frigienne : pour cette cause, ceux de Frigie furent de tous appelez les plus anciens. Herodote l'escriit, & plusieurs autres l'approuuent & recitent : toutesfois si la chose est tenuë pour veritable, il peut estre que ce seroit, que par accident ces deux enfans auroient entendu, & ouy la voix de quelque brebis : ou autre beste par les champs ainsi bellant & prononçant, & qu'ils l'auroient appris de là. Mais quant à moy, ie suis d'aduis que quād deux enfans seroyēt ainsi nourris, qu'ils parleroyent la 1. langue du monde, qui est l'Hebraïque : en quoy o'erray-je bien dire qu'ils feroient naturellement & deux-mesmes vn langage nouveau, & donneroient noms estranges aux choses, comme nous voyons que les enfans de leur propre naturel l'imposent à ce qu'ils demandent : en sorte qu'il semble que leur naturel les enseigne à former vn langage tout neuf, auparauāt que d'apprendre celuy de leurs peres : par ce moyen l'experience nous pourroit bien tirer de doute, si quelque homme trop curieux le vouloit faire. Non pourtant, chacun se peut arrester à l'opinion qui luy semble meilleure, puis que cela n'importe.

---

*Les diuisions des aages du monde, & choses notables  
aduenues en iceux, Et aussi du commen-  
cement des regnes.*

#### CHAP. XXIV.

 OMBIEN que chacun prenne plaisir à parler des aages du monde, & des choses adue-

nûës en l'un, & de ce qui a esté veu en l'autre : si est-ce qu'il y en a beaucoup qui ne sçauent pas comment s'en fait la diuision, ny quels ans se donnent à chacun d'iceux. L'age & la vie du monde iusques aujourd'huy est diuisée par la plus grande partie des Autheurs en six parts ou âges : encore que quelques-vns se persurden qu'il y en ait sept, qui est la diuision qu'en ont fait les Hebreux. Mais ie suiuray Eusebe, & la commune opinion de tous les historiens qui en mettent six. En apres sur la diuision de ces âges, il y a encore si grande confusion & difference entr'eux, qu'on ne s'y peut assurément resoudre. Il semble principalement que les Autheurs les diuisent en deux parts, l'une desquelles suit la computation des 72. Interpretes, qui ont traduit le vieil Testament de la langue Hebraïque en la Grecque, les autres suivent les Hebreux, & le texte commun de la sainte Bible. De tous lesquels ie reciteray les opinions. Le premier aage du monde se compte par l'opinion commune, depuis que Dieu le crea, iusques au Deluge vniuersel, qui fut l'enfance du monde, lequel aage dura long-temps : & si est à croire que pendant ce temps il est aduenü entre les hommes beaucoup de choses notables, encore que n'en ayons histoire ne memoire aucune, sinon en ce que l'Es-criture Sainte dit, qu'apres que Dieu eut crée Adam & Eue, & auparauant luy, toutes autres choses, & qu'il luy eut donné la seigneurie de tous les animaux de la terre, & poissons de la mer, Adam engendra deux enfans qui furent Caïn, & Abel, lesquels mirent sur terre plusieurs autres enfans, dont sortirent grand nombre de peuples,

Le premier  
aage du  
monde,

*Edifica-  
tion de  
la pre-  
miere  
ville du  
monde,  
& son  
nom.*

*Contra-  
rie: &  
d'opini-  
ons sur la  
longue-  
ur du  
temps  
de la pre-  
mier  
aage.*

*L'aage  
second.*

Moyse escrit apres que Caïn edifia en Orient vne ville qu'il nomma Henoc, comme vn fils qu'il auoit portant ce nom. En ce temps Lameth fut le premier bigame, & celuy aussi qui eut la hardiesse de prendre deux femmes, de l'une desquel-les il eut vn fils nommé Tubal, qui trouua la Musique des voix, des Violes, & des Orgues. Caïn trouua l'art de forger, & d'engrauer. Pendant cette aage furent les Geants, duquel plusieurs Auteurs escriuent, & disent qu'ils estoient de merueilleuse grandeur & force, malins & robustes outre la puissance humaine: & finalement pour le peché des hommes, vint le grand & general Deluge sur la terre, par lequel tout l'humain lignage fut noyé, excepté Noé, & ceux qu'il reserua quant & luy en l'Arche. Et dura cet aage, selon les Hebreux, mille six cens cinquante six ans, à quoy s'accordent Philon, Beda, saint Hierosme, & le commun texte de la Bible: selon les septantes interpretes, Eusebe, & autres historiens, il dura deux mille deux cens quarante-deux: Saint Augustin dit deux mille cent septante deux: & Alfonse Roy d'Espagne deux mille huit cens octante deux. Le second aage commença en Noé apres qu'il fut sorty hors de l'Arche, & dura iusqu'à la naissance d'Abraham, qui eut de durée selon les interpretes, Eusebe, Isidore, & la plus grande partie des Chroniques, neuf cés quarante deux ans: mais les Hebreux en disent beaucoup moins, & ne le font que de deux cens nonante deux ans: de laquelle opinion sont Philon & Iosephe; S. Augustin le fait de mille septante deux ans. Il nous est pareillement demeuré bien peu de cer-

titude des choses aduenues en ce temps, & ne s'en  
 trouuent point d'hystoire particuliere, ains seule-  
 ment d'aucunes choses en general, touchant le  
 commencement des regnes, & des habitateurs des  
 Prouinces. Noé sortit de l'Arche & planta la vigne,  
 & luy aduint ce que chacun sçait : il engendra, & ses  
 enfans aussi, plusieurs autres hommes, de sorte que  
 le monde comença fort à se peupler. Cham second  
 fils de Noé engendra Cus, duquel sont descendus  
 les Ethyopiens : il engendra aussi Mesrain, duquel  
 sont venus les Egyptiens : & Canaan d'où sont  
 venus les Chananeens. L'autre fils nommé Iaphet  
 engendra Gomet & Magog, desquels sont des-  
 cendus autres peuples, ce qui seroit long à reciter.  
 La Tour de Babel fut en ce temps edifiée, & ad-  
 uint la confusion des langues, par le moyen de la-  
 quelle est aduenue ( selon Iosephe ) que les hom-  
 mes se separerent en diuerses Prouinces & Isles  
 pour y demeurer. Durant cet aage, Tubal fils de  
 Iaphet vint habiter en Espagne, qu'il erigea en  
 Royaume, & y commença son regne : & quelques-  
 uns disent qu'il auoit nom Subal, ou Tubal fils  
 de Falecnzeu d'Eber. Le regne des Scites com-  
 mença aussi en ce temps-là es parties Septentrio-  
 nales, & ont tousiours pretendu leur regne prece-  
 der tous autres en antiquité, ainsi que recite Tro-  
 ge Pompée & Iustin : tellement qu'entr'eux & les  
 Egyptiens il y eut pour raison de ce, fort grande  
 controuersie. Dés lors fut trouué l'art magique &  
 les enchantemens par Cham, qui encores fut nom-  
 mé Zoroastres. Sur la fin de cet aage, & peu au-  
 parauant la naissance d'Abraham, selon Eusebe,  
 & Beda, le très-puissant regne des Assiriens se

Lin. 2.  
 des an-  
 tiquitez.

Commē-  
 cemens  
 du regne  
 des Scit-  
 es.

Troge  
 Pompée  
 Iustin.

Cham  
 surnomé

Zoroa-  
 stres, in-  
 uenteur

de l'art  
 magique



*Le regne  
des Af-  
fricains.*

commençoit à esleuer, ayant pour le premier Roy Bellus, qu'aucuns disent estre Iupiter : & le second Ninus, au temps duquel nasquit Abraham, lequel Ninus, conquist grande quantité de Villes & Prouinces. Encor y auoit-il en Egypte vne autre sorte de regne nommé Diuastie, où le premier regnant fut nommé Veyor, ou Vezor, selon Eusebe, lequel met pareillement sur la fin de cét aage le regne des Sicions en Pelopponese, maintenant appelée la Morée, d'où Agesilaus fut le premier Roy. En ce mesme temps commença l'Idolatrie & Gentilité. Voylà ce que nous pouuons confusément sçauoir du second aage, en la fin duquel la tres-renommée cité de Ninie fut edifiée en admirable grandeur : car selon l'Esriture elle auoit trois iournées de circuit. Incontinent apres commença le troisieme aage, en la naissance d'Abraham, continuant iusques à Dauid, & dura sans contrarieté d'Autheurs, neuf cens quarante-deux ans ; ausquels le seul Isidore en adjouste deux, lequel aage, nous pouuons bien nommer adolescence du monde, pour ce qu'en ice-

*Edifica-  
tion de  
Ninie.*

*Le tiers  
aage.*

luy toutes choses alloient en grande augmentation. Au commencement se faisoient les memorables actes de Semiramis, femme de Ninus, laquelle se feignant estre le jeune Ninus son fils, & ayant mué son habit feminin ragna long-temps, & conquist avec les armes, grandes terres & Prouinces, elle reédifia & enuironna de murs la fameuse cité de Babylone. En ce mesme temps fut la pergrination d'Abraham par le commandement de Dieu, & la victoire qu'il eut sur quatre Roys, pour sauuer Loth qu'ils emmenoiert prisonnier. On

*Semira-  
mis.*

niet aussi en ce temps-là le commencement des Amazones. Et pareillement florissoient en Egypte les Roys appelez Pharaons. Aussi furent destruites Sodome & Gomorre. Au temps d'Isaac commença le regne des Argives en Thessalie, & du temps de ses enfans Iacob & Esau commencerent à regner les Roys de Celse, dont le premier se nommoit Acie. En apres Ioseph fut vendu aux Egyptiens, ainsi l'histoire le recite : & pareillement, comme son pere & ses freres, & leurs enfans allerent en Egypte, où le peuple d'Israël qui estoit descendu d'eux, vescu quatre cens trent ans selon Beda, \* & saint Augustin durant cet aage. Hercules de Libie passa aux Espagnes, où il regna, apres que Iuër Brige, Taga Betò, Gerion & autres y eurent regné, desquels Berosè & autres auteurs font mention. En ce temps fut fondée la ville de Seuille qui n'en recognoist au monde vne seule plus ancienne, selon ce qu'on peut recueillir de Berosè, & autres. Premièrement elle estoit nommé Ispalis, du nom d'Ispale, fils ou nepueu d'Hercules, qui regna en icelle, & lequel comme on dit, la fit edifier, combien que Isidore die qu'elle fut nommée Ispalis, pour auoir esté bastie en lieu marescageux, & que pour l'edifier il falut faire des palis : quoy qu'il en soit, toutesfois cette ville d'Ispalis, fut depuis nommée Espagne, ainsi le certifient Troge Pompée, Iustin & plusieurs autres. Vray est que depuis Iules Cæsar la nomma Seuille, & l'ennoblit grandement, & si fut faite Colonie, & demeure des Romains : ce neantmoins, elle estoit auparavant grande & noble. Mais pour reuenir à nostre propos, par succession de temps, Moyse vint

Comm  
cemen  
des  
maxi

\* S. An  
és liure  
de la C  
de Dieu

Le delu-  
ge de  
Thessa-  
lie.

Les  
naître  
ages.

Nota de  
rien en-  
endre  
e mot  
nuen-  
ns.


à naistre, sous la conduite duquel les Hebreux sortirent d'Egypte. En ce temps fut aussi Iob le juste: puis apres vint le deluge de Thessalie, & commença à croistre beaucoup de regnes en diuerses provinces. En Ethyopie regna premierement Ethyope: en Sicile, Sicule: en Boëcie Boëce, ainsi les contrées recetirent les noms de leurs Princes: vit autre nommé Sarde, se fit Seigneur de Sardagne. Lors florissoit la ville de Troye, & fit Iason la conquête de la Toyson d'Or, d'où procede l'Histoire de Medée. Les Amazones estoient lors en leur grande force: & commençoit le regne des Latins en Italie. En ce mesme aage Paris raiut Helene, qui fut cause de la guerre & destruction de Troye, & de la venuë d'Enée en Italie, avec plusieurs autres choses qui ne peuvent supporter briefueté, & adonc faillit le tiers aage, qui ceda au quatriesme, entrant au commencement du regne de Dauid, second Roy des Hebreux: Lequel quatriesme aage dura iusques à la transmigration & peregrination des Iuifs en Babylone, & fut de quatre cens octante cinq ans: Beda dit quatre cens septante & quatre. Cét aage se peut nommer la jeunesse du Monde, pendant laquelle sont aduenues vne infinité de choses, dont les Histoires sont pleines. Là eurent leur origine les Victoires du bon Roy Dauid: Il vainquit les Philistins: Il se vengea des Amoniens, pour l'injure qu'ils firent à ses Ambassadeurs, & si il tua le Capitaine des Assiriens. Apres luy, succeda au regne le Sage Roy Salomon, qui édifia le riche Temple de Ierusalem: luy mort son regne fut diuisé, & succeda Ioroboam à dix familles, & Roboam son

filz

filz à deux. Depuis l'Empire des Assyriens , qui auoit duré douze cens ans , fut ruiné par la mort de Sardanapale, qui en estoit Seigneur, & le plus puissant Roy du monde , lequel fut tué par Arbaces, & vint l'Empire aux Medes. En ce mesme aage entrerent en regne les puissans Roys de Macedoine , & commencerent les Grecs à conter leurs ans par Olympiades, qui estoient festes , & luites, lesquelles se faisoient de cinq en cinq ans avec certains prix , pour le mieux faisant. Aussi fut edifié par Didon la puissante Cité de Carthage , & peu apres Rome , par Romulus & son frere Remus, où commencerent les Roys à regner. La grande ville de Bizance fut aussi edifiée en ce temps-là qui depuis a esté nommée Constantinople. Encores aduint-il de grandes guerres & mutations de Seigneurs en plusieurs parties du monde, dequoy les histoires sont pleines , & principalement en la fin de cet *Les cinq aages.* aage. Nabuchodonozor Roy des Medes & de Babylone, alla sur Ierusalem qu'ils destruisit , & le Temple pareillement puis emmena le peuple de Judée prisonnier avec luy : & de là est nommée la transmigration de Babylone. A laquelle commence le cinquiesme aage du monde, qui va iusques à la Natiuité de Iesus Christ, Dieu & homme, nostre Sauueur & Redempteur : & dura tel aage cinq cens octante neuf ans , par la computation de tous. Durant ce temps y eut des puissans Roys , & grandes Republiques au monde, en sorte que c'est merueille de lire & contempler les choses grandes qui y sont aduenues, les mutations, les ruines des estats, les ordres des grosses armées, bref, il est meilleur s'en taire que les tant abbre-

*La monarchie des Perses.*

ger. Quasi à la venuë de cét aage commença la monarchie des Perses, desquels le regne fut lors le plus puissant de tous, par le moyen des victoires de ce grand Cyrus, qui regna trente ans, pendant lesquels il vainquit & déconfit le riche Roy Cresus de Lidie, puis fut desconfit & mis à mort par Tomiris Royne des Scites. Septante ans accomplis de cét aage, les Hebreux sortirent de leur captiuité, & fut fait & réedifié le Temple, qui auoit esté destruit. En l'Europe les Romains chasserent leurs Roys, & se gouvernerent par consuls: dont le premier fut, L. Iun. Brut. & puis L. Colatin. En Grece aussi florissoient les armes & les lettres, qui amenèrent tant de Philosophes & d'excellens capitaines. Xerxes y vint avec vn exercite innumerable, mais il fut contraint se retirer avec grande perte & vergongne. Depuis vint à florir en Macedoine le Roy Philippe, qui subjuga la Grece, mere des lettres & des armes: & laquelle en ce temps-là produisoit les Demostenes, les Temistocles, les Epaminondas, les Agifilas, les Zenons, les Platons, les Aristote, & autres semblables. Apres la mort de Philippe, son fils Alexandre sortit hors de Grece & entra en Asie, que il conquesta, destruisant l'Empire de Perse, & par la victoire qu'il eut sur le Roy Daire, il demeura le reste de sa vie Monarque de tout le monde: mais luy mort, ses capitaines diuiserent entr'eux les Seigneuries: en quoy faisant, discord s'y mesla, qui suscita des guerres & batailles par toute l'Asie, & en grande partie de l'Europe. Semblablement creut outre mesure la puissance des Romains & des Carthaginiens, car chacun d'eux contendoit & pretendoit commander à tout l

monde, & s'attribuer l'Empire. Ces deux forces combattirent par plusieurs fois l'une cōtre l'autre: en sorte que chacune de ces deux villes produit des Capitaines fort excellens en armes. Carthage mit en avant Asdrubal, Hanon, Annibal: Rome les Fabiens, les Scipions, les Marcells, les Emiles, & tels autres. Finalement apres grande quantité de sang respandu, Rome demeura victorieuse, & Carthage desolée, destruite, & l'Afrique tributaire. Cette victoire obtenue, les Romains superbes & enuieux de la Grecque prosperité, chercherent occasion de guerre, en laquelle la Grece fut prinse & faite tributaire. Non contens de ce, leur avarice les fit passer en Asie, où ils vainquirent Antiochus, puis Mithridates, se faisant Seigneurs de toute l'Asie Mineur, comme aussi ils firent de Syrie, de la Palestine, & d'Egypte: & du costé de d'çà de France, d'Espagne, d'Angleterre, & de la plus grande partie d'Allemagne. Desquelles conquestes estans Ministres  Tellus, Sylla, Marius, Lucelle, Pompée, Cæsar, & maints autres semblables, il aduint que les enuieuses ambitions leur enflèrent les cœurs dont s'esmeurent les guerres civiles, voulant chacun d'eux commander aux autres: mais à la fin l'Empire demeura à Cæsar: auquel, apres maintes fortunes aduenues, succeda son neveu, ou fils adoptif, Octavian, qui apres avoir vaincu tous ses ennemis, en iouit pacifiquement, de maniere que se voyant en paix & concorde avec tous les Roys & Republiques du monde, il se fit ferrer les portes de son Dieu Ianus, qui iamais ne furent fermées en temps de guerre. Puis venant l'accomplissement du temps, finit le cinquiesme aage du monde, &

nasquit le Sauueur & Redempteur Iesus Christ,  
 vray Dieu, & vray homme, en l'an de la creation  
 du monde selon les Hebreux, trois mil neuf cens  
 cinquante deux ans, & selon les 70. Interpretes,  
 Eusebe, & la plus grande partie des historiens,  
 cinq mille cent nonante neuf, selon Orose cinq  
 mille vingt ans, selon Isidore vn peu moins, & se-  
 lon Alphonse six mille neuf cens octante quatre,  
 qui est beaucoup plus que nul des autres. A ceste  
 naissance du Seigneur est commencé le sixiesme  
 aage, qui a duré iusques aujourd'huy, & durera  
 iusques à la fin du monde. Et pendant lequel, gran-  
 de partie des hommes s'est gouuernée par vn seul  
 homme Empereur des Romains. Ces Empereurs  
 se sont maintenus en prosperité par quelque tēps,  
 de succession en autre : mais depuis sont venus les  
 Goths, & autres nations, & encores Mahomet,  
 qui ont donné tant de trauerses à cet Empire, qu'il  
 est beaucoup diminué, en sorte qu'il s'en est fait en  
 maints endroits des Royaumes & seigneuries par-  
 ticulieres, par lesquelles discordes & refroidisse-  
 ment de foy, les ennemis de l'Eglise de Christ, ont  
 eu moyen de molester les fideles Chrestiens, leur  
 ostant plusieurs de leurs terres & Prouinces. Ces  
 computations du temps des aages, que j'ay reci-  
 tées, sont prises des autheurs alleguez, S. Augu-  
 stin, Isidore, Beda ; Eusebe, Philon, Orose, sin-  
 guliers historiens, Vincent Historial : & pour  
 modernes, Pierre d'Aliaque, & par dessus tous  
 Iean Driedon sur les escritures Ecclesiastiques. Les  
 Poëtes donnent au monde quatre aages, & non  
 plus : Le premier, d'or : le second, d'argent : le tiers,  
 d'airain : & le quart, de fer : monstrant par là, que

Les six  
 aages.

DE DIOGENES LE CINIQUE. 131.  
venant la malice des hommes à croistre , se dimi-  
nuoit aussi l'excellence des metaux , auxquels ils  
comparoient le monde : & ainsi en parle Ouide  
au premier de ses Metamorphoses.

---

*De l'estrange vie de Diogenes le Cinique, & de ses  
sententieuses propositions & responses.*

CHAP. XXV.

**I**L y a eu cinq Diogenes, qui tous ont merité,  
qu'on fist mention d'eux : toutesfois nous par-  
lerons seulement de Diogenes le Cinique , qui fut  
excellent en vie & doctrine, les mœurs & cōditions  
duquel, furent estranges , & neantmoins estoient  
fondées en vertu & bonté. Il vesquit tousiours en  
pauvreté volontaire, exposant son corps en toute  
peine & trauail. En Esté il se couchoit sur le sable  
à la veuë du Soleil, pour se rēdre patient à suppor-  
ter le chaud : & en Hyuer il embrassoit les statuës  
de neige, pour s'accoustumer au froid : il mangeoit  
grosses viādes & mauuaises, afin de n'auoir iamais  
faute de viures: il n'auoit point de lieu arresté pour  
sa demeure en quelque lieu que ce fust, il benuoit,  
mangeoit, & dormoit : il ne parloit qu'il n'en fust  
besoin : & ne vestoit le iour que la mesme robbe,  
dont il se couuroit la nuit : il auoit vne poche où  
il mettoit sa viāde telle quelle , & vn bastō qui luy  
seruoit de cheual : quand il estoit malade , il auoit  
vne escuelle de bois en laquelle il baurait allant  
par les champs: mais il la rompit voyant vñ enfant  
boire en sa main, & la mettant en pieces dit il n'e-  
stoit besoin chercher instrument pour boire, puis



que nature m'en auoit donné vn : autant en fit-il d'un taillouier de bois, voyant qu'un autre en auoit fait vn de son pain. Ce Philosophe passa la plus grãde part de sa vie en Athenes, où il s'estoit retiré pour auoir esté banni de son païs. Pour logis, il eut par longue espace de temps vn tôneau défoncé, il ne se prisoit de chose quelconque, fors de la vertu, & de n'auoir cõmis peché: tout le reste des honneurs & richesses ne luy estoient rien, il les déprisoit, & aussi ceux qui les possedoient : il estoit coustumier de dire qu'il s'esmerueilloit fort de ce que les hommes querelloient & se tuoient l'un l'autre pour l'honneur d'un salut, & d'un pas, mais de contendre à qui seroit plus vertueux il n'en estoit aucune memoire. Il comparoit le riche ignorant à la brebis d'or : & quand il demandoit quelque chose qui luy estoit necessaire, il disoit, qu'il ne demãdoit pas, mais repetoit, donnant à entendre, que ce qu'à le riche procede du pauvre. Il faisoit vne autre chose laquelle pour apparence qu'elle eut de folie, si auoit elle en soy quelque mystere. Car maintesfois il alloit aux Images de pierre leur demãder l'aumosne, comme si elles eussent esté personnes viues : & disoit faire telle chose pour s'accoustumer à patience, lors que les hommes luy refuseroient. Et quand il demandoit l'aumosne en quelque sorte que ce fust, il vsoit de ces termes, si tu es coustumier de donner aux pauvres, baille moy quelque chose, car ie suis le plus necessiteux de tous, & si tu n'as encores donné à personne, cõmence à me faire present. Vn iour il entra au logis d'un homme, qui autresfois auoit esté fort riche & prodigue, & neãtmoins estoit deuenu pauvre, si qu'alors il ne se,

souppoit que de laiçtuës ameres : au moyẽ dequoy luy dit, si tu eusses tousiours ainsi mágé, tu ne soup-  
perois pas maintenant de telle sorte : voulant luy  
donner à entendre, que le trop qu'il auoit fait au-  
parauãt l'auoit reduit à ce peu. Vne autre fois quel-  
qu'vn demanda qu'elle morsure de beste estoit la  
plus dangereuse, & il luy respondit : Quant aux  
bestes furieuses, celle du médisant : & quant aux  
douces, celle de l'adulateur. On luy demanda encor  
pourquoy l'or estoit jaune, ou bien autremẽt passe,  
pour ce, dit-il, que chacun l'assaut, & tiẽt en aguet.  
Quelqu'vn l'enquit, deuisant avec luy : s'il auoit  
point de seruiteur, il dit que non : & l'autre luy re-  
pliqua, qui l'enseueliroit apres sa mort, celuy, dit-il,  
qui voudra demeurer en ma maison. Interrogué  
d'aucun quãd on se deuoit marier; Le jeune, dit-il,  
se mariera bien tost à temps: quand au vieil, il n'en  
est plus de besoin. Par là vouloit-il inferer qu'il  
estoit bon ne se point marier : toutefois on pensoit  
qu'il le dit, plus par mocquerie, que pour opinion  
qu'il en eust. Or tout ainsi que diogenes estoit libre  
de sa vie, aussi l'estoit-il en propos : car passant vn  
iour par vne ruẽ, où estoit vn fort beau logis, ap-  
partenant à vn Seigneur de mauuaise vie, & mal re-  
nommé, & voyant en escrit sur le portail ces mots:  
Que rien de meschant n'entre par cette porte : il se  
retourna par deuers plusieurs personnes, là presens  
ausquels il demanda : Par où est-ce que le maistre  
de leans entre en son logis? Allant vn iour par les  
champs, il arriue en vne fort petite ville, & moins  
peuplée, les portes de laquelle estoient fort gran-  
des : au moyen dequoy, il se print à escrier,  
en disant, Citoyens, fermez les portes de peur

que la ville ne sorte hors. Il voyoit vn iour des arbalétriers qui tiroient à vne butte, entre lesquels y en auoit vn qui tiroit tres-mal, & donnoit tousiours fort loin du blanc, venant le tour duquel Diogenes se mit contre la butte à l'endroit du but, dont chacun s'esbahissoit, & il dit, ie me mets icy afin que cestuy-là ne me frappe, pour ce qu'il tire si loing du lieu où vous visez, que ie ne sçay où me tenir plus seurement, qu'à l'endroit mesme de la butte. A vn jeune fils qui estoit beau & bien dispos, mais malin & deshonneste, il demanda pourquoy il portoit vne si meschante espee en vne si belle gaine. Quelques vns loüoient vn homme de ce qu'il auoit fait vn certain don à Diogenes, & Diogenes leur dit : mais que ne me loüez-vous plustost moy qui ay meritè de l'auoir, voulant ce sage Philosophe, monstrier par sa responce qu'il est meilleur meriter le benefice, que le faire. Vne fois il demandoit contre sa custume ( car il ne requeroit iamais argent en don ) à vn qui estoit fort prodigue, vne aumosne de grand prix : parquoy l'autre s'enquit pourquoy il demandoit à luy seulement vne si grande somme : C'est, dit-il, pour ce que des autres j'en pourray auoir plusieurs fois, mais de toy, ie n'en auray iamais plus : taxant par là, sa despesne demesurée. Estant vn iour enquis d'où procedoit que les hommes donnoient plustost aux boiteux, borgnes, bossus, gouteux, & estropiés, qu'aux Philosophes & hommes de sçauoir, il fit responce fort ardue, & de vif esprit, disant : Ils le font, pour ce qu'ils craignent de venir plustost boiteux, & maleficiés, que Philosophes, & sçauans : & partant ils secourent

plustost ceux qui sont en l'estat où ils pensent quelquesfois estre. Les sentences & sages responses de ce Philosophe sont infinies, lesquelles nous taisons pour estre assez vulgaires. Il estoit fort sage & docteen toutes sciences : il fut d' disciple d' Antistenes, du temps de Platon & d' Aristote : Il desprisoit les arts & sciences qui estoient sans profit, & ceux qui estudioient plus pour sçauoir, que pour exercer la vertu. Il reprenoit les Astrologues qui se trauailloient à contempler le ciel, & cependant ne regardoient à ce qu'ils auoient entre les mains. Il disoit aux musiciens qu'ils sçauoient bien moderer les instrumens, & non pas les affections & inclinations mauuaises, A vn Astrologue qui parloit fort asseurement du cours des estoilles, il demanda combien il y auoit de temps qu'il estoit reuenu du ciel. A vn Logicien, qui avec ses Sophistiques arguments vouloit prouuer qu'il n'y auoit aucun mouuement, il ne fit autre response en commençant à cheminer: Cela te semble-il point mouuement : Or estoit la renommée de ce Philosophe desia tant espandue par le monde que venant Alexandre le Grand en Athenes, il voulut le voir & visiter, & deuisa avec luy de quelques poincts concernans la vertu, puis Alexandre luy dit : Le voy bien, Diogenes, que tu es pauvre, & as besoin de beaucoup de choses, pour ce demande ce que tu voudras, ie le te donneray. Auquel Diogenes respondit : lequel te semble de nous auoir le plus de necessité : ou moy qui ne desire que ma tasse de bois avec vn petit de pain : ou toy qui étant Roy de Macedoine, t'expose à tant de perils pour estendre ton Royaume, tant qu'à peine le monde suffit à ton

auarice. Diogenes fut vne fois prins de certains  
 corsaires Atheniens, toutesfois il ne perdit iamais  
 le cœur ny le parole en la prison, & estant conduit  
 en la place pour estre vendu au plus offrant, quel-  
 qu'un se trouuant là, demanda au trompette qui  
 auoit charge de vendre, quelle autorité il auoit  
 de l'exposer & mettre en vente, & s'il estoit serf ou  
 nom. Diogenes dit adonc au trompette, respons  
 luy que tu vens vn seruiteur qui sait commander  
 aux maistres & les gouverner. Aulugelle & Ma-  
 crobe disent qu'il donna ceste response à Geniades  
 qui fut celuy qui l'achepta, & le fit pedagogue de  
 ses enfans. Le iour qu'il l'achepta, en le menant  
 en son hostel, Diogenes luy disoit (comme s'il eust  
 esté l'acheteur :) Regarde Geniades, il faut que tu  
 m'obeisses en tout ce que ie te conseilleray & com-  
 manderay. A quoy luy respondit Geniades, ce se-  
 roit contre droit & raison que le seruiteur commā-  
 dast au maistre : & Diogenes luy dit, ne te semble  
 il point si vn malade acheptoit vn docte Medecin,  
 qu'il feroit bien de luy obeyr & suiure son conseil:  
 & tout en pareil cas vn marinier s'il acheptoit vn  
 Pilote ? Si donc cela est veritable pour la maladie  
 & infirmité corporelle, combien plus celuy qui a  
 besoin de doctrine & de conseil pour l'ame, doit  
 il obeyr au Philosophe & sçeuant. Toutes ces  
 choses obserua Geniades : car il prenoit l'aduis de  
 Diogenes son seruiteur en toutes ses affaires, & le  
 fit maistre de ses enfans, lesquels depuis il instrui-  
 sit & enseigna. En ceste sorte & auec ces exerci-  
 ces Diogenes vescu nonante ans. Quelques vns  
 disent qu'il mourut par la morsure d'un chien :  
 autres disent que se voyant vieil & caduques, sans

force & ennuyé de viure avec ceste mesme cōstance qu'il auoit vescu , il se causa la mort le mesme iour que mourut Alexandre le Grand. Vn peu deuant qu'il rendist l'ame, ses disciples le voyant fort vieil & près de son trespas, luy demanderent par la bouche de l'un d'eux, où il vouloit estre enseuely: ausquels il respondit, qu'il vouloit qu'on le laissast sur la terre: dequoy eux tous esmerueillez, luy dirent qu'il estoit mal conseillé, pour ce que le laissant ainsi les oyseaux & les bestes le mangeroient: & il leur fit response, que pour empescher que les oyseaux & les bestes ne s'approchassent, on mist son baston aupres de luy. De laquelle response ils se prindrent tous à rire, luy disant que c'estoit folie de faire telle chose, car les morts ne voyent ny ne sentent: & si n'ont ne veüe ny sentiment: dit encore, que me chaut-il si plustost les oyseaux me bequetent, & les bestes me mangent, que d'estre deuoré des vers de la terre? Diogenes n'auoit point desir d'employer son thresor en sepulchre, comme font aujourd'huy les hommes aueuglez.

---

*Des variables natures des hommes, outre les naturelles inclinations, & d'où procede la cause.*

## CHAP. XXVI.

**¶** A diuersité des complexions & inclinations des hommes est chose esmerueillable, & moult à considerer: car entre tant qu'il y en a, il ne s'en voit point, ou bien peu, qui soient conformes de nature l'un à l'autre. On trouuera vn homme qui aura en horreur vne sorte de viande, & les autres diront n'y en auoir point de plus

fauoreuse. Les vns disent ne pouuoir manger qu'en compagnie, & les autres n'auoir plaisir en leur repas, s'ils ne sont seuls. Toutes lesquelles choses rendent tesmoignage de la grande puissance de Dieu, & de son infiny sçauoir, qui a sçeu & voulu donner tant de variables complexions entre tant de multitude. Pareillement on cognoit combien grande est la force des estoilles & corps celestes, comme secondes causes sur l'inclination des hommes. Car posé le cas que l'homme ait tousiours son liberal arbitre, si est-ce, que les diuerses dispositions & actions, les variables promptitudes, complexions, & conditions sont causées, après la volonté de Dieu, par l'influence des Estoilles & Planettes, comme causes secondes & instrumens, avec lesquels Dieu est seruy, parce qu'ils operent és corps inferieurs. Et pour ce qu'en ceste infinie multitude il y a des choses plus notables & apparentes que les communes, nous traicterons d'aueunes choses tirées d'Auteurs bien approuuez. Seneque escrit d'un nommé Senecé, qui estoit riche, mais de complexion fort estrange: car tout ce qu'il vouloit pour son seruice, il le cherchoit excessiuelement grand, & n'en vouloit point autremēt. Les tasses en quoy il beuuoit, il les acheptoit si grandes, qu'à peine les pouuoit-il soustenir à deux mains; il cherchoit cheuaux de monstrueuse grandeur, & ce qui estoit encore plus ridicule, c'est qu'il chauffoit des souliers plus grands de quatre ou 5. poincts que ses pieds. Il alloit à grand pas, & sur le bout des pieds, pour sembler plus grand qu'il n'estoit. Il auoit en horreur les petites femmes, aymoit & cherchoit celles qui estoient de hauteur des-

mesurée. Il ne mangeoit iamais de figues, oliues, poix ciches, & semblables petits fruiçts : il auoit ceste mesme fantasie en toutes autres choses. Il portoit ses robbes si longues, qu'elles trainoient en terre : le sēblable faisoit-il en liçts & en tables : en sorte qu'il estoit surnommé Senecé le grād. Pline escrit de Marc Crasse ayeul de l'autre Marc Crasse Triumvir, qui fut occis par les Parthes, & le nomme Agelaste, pour ce qu'il ne fut iamais veuriant : Nous trouuons de Socrates, que iamais on ne le vid ny ioyeux, ny melancolique, plus à vne fois qu'à l'autre. Et de Pomponius le Poëte, que iamais il ne rora. De Marc Anthoine, qu'il ne cracha oncques. C'est aussi chose contre toute cōmune nature, ce que de soy-mesme dit le docte Pontan, qu'il ne sentit oncques aucune pointure, ou douleur en sō corps : & quelquefois il se laissoit choir tout expres, & neantmoins n'en sentoit rien. Au mesme lieu, qui est dās le liure des choses celestes, il recite auoir esté vn homme, qui ne beut iamais ny vin ny eau : & qu'une fois le Roy Ladillas de Naples luy en fit boire, mais il sentit bien que cela luy faisoit grand mal. Je ne sçay s'il est plus esmerueillable, que ce que Theophraste escrit d'un nommé Penin, que tout le temps de sa vie ne mangea, ny ne beut autre chose que de l'eau. Aristote escrit d'une fille, laquelle ayant esté en enfance nourrie de venin, s'en nourrit tout le reste de sa vie, comme nous de viandes naturelles. Albert le grand assure auoir veu à Cologne en Allemagne vne ieune filie, qui s'accoustuma de tirer les araignées des murailles, & les mangeoit, tellement que le reste de sa vie elle en vescut. C'est aussi chose digne de



grande merueille que S. Augustin escrit auoit veu en son temps vn homme qui remuoit les oreilles ainsi qu'un cheual, maintenant l'une, tantost l'autre, & ores toutes deux ensemble, cōbien qu'Aristote maintienne l'homme seul entre tous les animans ne pouuoir remuer l'oreille. Il dit encore plus que sans remuer la teste, & sans y toucher des mains, il souleuoit tous ses cheveux, & les jettoit sur la face, puis les releuoit & retournoit derriere son chef : chose certainement estrange, & de merueilleuse dexterité. Raconte d'auantage, qu'il y auoit des hommes qui contrefaisoient le chant des oyseaux avec telle perfectiō que les mesmes oyseaux estoient trompez, tesmoin le Viscotin moderne. Aussi recitoit-il encore estrange dexterité, assez sale toutesfois, d'un homme, qui avec le vent inferieur, & sortant des parties basses de l'homme, faisoit tel son qu'il vouloit, & avec telle mesure, qu'il sembloit qu'il chantaſt. Bref, on lit vne infinité de choses contre le commun vsage, soit ou au sens de l'ouye, de la veue, ou en legereté de course. Solin & Plin eſcriuent d'un qui estoit nommé Strabon, lequel (du temps de la guerre Punique) voyoit d'un des promontoires de Sicile partir les nauires du port de Carthage en Afrique, & les contoit toutes l'un apres l'autre, encor qu'il y eust plus de cinquante cinq lieuës de distances. Et de Anistis Lacedemonien luy estāt opposé Philonide nourry & esleué d'Alexandre le Grand, ils coururent mil deux cens stades, qui sont plus de cent soixante mille pas. Ils racōtent encore d'un laquais de fāge de neuf ans, qui du temps de Plin auoit couru depuis midy iusques à la nuict, la distāce de

septante cinq mil pas. Quinte Curſe en l'hiſtoire d'Alexandre , eſcrit d'un nommé Philippe , qui eſtoit frere de Liſimaque , lequel eſtant armé ſuy- uoit ſans repos Alexandre qui cheuauchoit à grande haſte iuſques à 200. ſtades , qui ſont vingt-quatre mil pas en Geometrie. Platon eſcrit de Socrates , que homme viuant ne pouuoit ſupporter tant de peine que luy , ny iamais ne ſe reſoſoit , encore qu'il le peuſt faire : au contraire il ſupportoit ſans peine la faim & la ſoiſ qui tuoient les autres , & quelquesfois alloit à la guerre ſans ſe trouuer la ny debile , & quand il auoit abondance de viande , il ne mangéoit point plus que les autres. Au temps des grandes froidures & gelées , que nul n'oſoit ſortir hors des tentes & des loges ſans eſtre bien fourré , Socrates ſortoit ſeulement veſtu de la meſme robbe qu'il portoit en Eſté , & ſi marchoit ſur la neige à pieds nuds , ſans ſouffrir plus que ceux qui eſtoient bien chauſſez. Aucuncfois il ſe tenoit tout un iour debout ſur pieds ſans bouger de la place , ny ſe remuer : & paſſoit puis apres toute la nuit enſuiuā ſans faire un ſeul ſemblant de ſommeil. Pline fait mention d'un homme ayant la veuë ſi excel'ēe , & la main ſi ſubtile , qu'il eſcriuit toutes les Iliades d'Homere en vne carte ſi tres petite & deſſiée qu'on ſ'enfermoit entierement dedans vne coque de noix. Le meſme Pline & Solin diſent d'un nommé Calicrates , qu'il eſtoit ſi bon Graueur & Sculpteur qu'il faiſoit en Yuoire des mouſches & des fourmis entieres & parfaites , & ſi petites qu'il falloit auoir la veuë bien ſubtile pour les voir. C'eſt encore choſe fort eſmerueillable de la proprieté & qualité de

Excel-  
lence du  
Sculp-  
teur Ca-  
licrates.

plusieurs hommes, soit en bien, soit en mal. Car il est tout notoire qu'il y a des hommes & des femmes en certains endroits qui ont les yeux venimeux & que seulement en regardant ententiuement quelque chose, moyennant l'acuité de la veuë la rendent infecte, y font dommage manifeste, ce qui s'appelle enforcellement pour le regard des enfans. Aussi Solin & Pline disent qu'il y a eu en

*Pli. li. 7.  
chap. 2.*

Afrique vne famille qui auoit ce priuilege que regardant vn pré par courroux, il se sechoit incontinent, & pareillement les arbres, & si faisoient mourir les enfans. Il y auoit aussi en Scitie des femmes de ceste mesme qualité. Les Medecins antiques afferment y auoir des hommes au monde qui sont venimeux, non seulement de la veuë, mais aussi de la saliuë. Et que le sang d'un homme roussé, s'il est tiré luy estant en courroux, c'est venin : & au contraire, Dieu a donné priuilege à quelques hommes de guerir la morsure d'un chien enragé. Ces proprieté se cognoistront encore en cas de moindre efficace : car c'est chose certaine, que telle personne tuëra vne piece de volaille, qui viendra soudain à si grande putrefaction qu'on n'en pourra manger : encore sera-il telle heure, que telle personne salera de la chair qui ne prendra sel, ains se corrompra incontinent : ce qui n'aduiendra pas à d'autres. Le mesme Pline assure que de son temps il y auoit près de Rome vne lignée, dont les hommes passoient par dedans le feu sans brusler, & vne autre famille qui estoit nommée Marses, qui guerissoit les morsures des serpens, avec le seul toucher de la main : de quoy sont d'accord plusieurs auteurs. Et si est chose assurée, quand Pline afferme quelque

*Bon tes-  
moina-  
ge de  
celine.*

quelque chose pour certaine, que chacun luy preste  
foy, encore qu'il die maintefois des choses qui me-  
ritent peu de creance::mais si faut-il noter que ia-  
mais il n'affirme ce qu'il auoit ouy dire à autrui,  
ains seulement ce qu'il a veu & experimenté. C'est  
aussi chose esmerueillable ce que Suetone escrit de  
Tybere Empereur:il dit, que quand il se leuoit de  
nuict, bien qu'il fust en lieu obscur & sans lumiere,  
il voyoit clair par longue espace de temps, comme  
s'il y eust eu vne chandelle allumée, puis apres il  
perdoit la veuë entierement. Quinte Curse & plu-  
sieurs autres disent que quand Alexandre le Grand  
suoit, la sueur rendoit vne odeur douce & suauē.  
Beaucoup d'autres escriuent de plusieurs autres  
hommes qui furēt ainsi priuilegez en aucunes cho-  
ses: mais pour ce que i'ay tousiours protesté d'e-  
stre bref, ie m'en tais, presupposant que pour mon-  
strer la diuerse proprieté des hommes il suffira des  
exemples alleguez qui sont vrais, & témoignez par  
anciens Historiens dignes de foy:& non par Poë-  
tes, dont ie ne fais conte, pour en tirer verité, car  
ils ne recitent que choses trop merueilleuses: cō-  
me Virgile escrit de la legere promptitude de Ca-  
mille Rôyne des Volsques: Catule, d'Achile: Ouide  
d'Atlante:& ce qu'escrit Stace de Fidin: Sidonie,  
d'Olfet, marinier d'Alexandrie: Igine, d'Orion fils  
de Neptune: Claudian de Licaſte, & plusieurs sem-  
blables de maints autres.

*De la grandeur de l'Empire Romain , & comme , & en quel temps il commença à decliner.*

CHAP. XXVII.

**U**N ne semble point qu'il y ait considération qui donne cognoissance plus certaine & entiere de l'instabilité des choses mondaines , que celle de la grâdeur, en laquelle estoit jadis l'Empire de Rome l'acomparant à ce que les Empereurs Romains en possèdent maintenant. Car anciennement la plus-part de ce qui est contenu & habité en Europe & Afrique, estoit subje& à l'Empire Romain, & pareillement grande partie de l'Asie. Ils auoient soumis à eux, France, Espagne, Angleterre, Alemagne, avec toutes les Prouinces d'Italie , & Isles Mediterrannées, toute la Grece, Thrace, Macedone, Hongrie, Poulongne, Dace, & comme nous auôs dit la plus grande part de l'Afrique, Mauritanie, Numidie, Carthage, Libye, & beaucoup d'autres Royaumes & Prouinces, Egypte, & tous ses confins : En Asie, l'Arabie, Syrie, Iudée, la Palestine, Mesopotamie : Et si passerent & estendirent leur Seigneurie iusqu'aux renommez Fleuves de Tygris & Euphrates : Ce qui fut au temps de l'Empereur Trajan, qui estendit ses limites iusqu'aux Indes Orientales, ayant subjugué les villes de Seleucie, Cresiphonte & Babylone, & reduit en Prouinces l'Armenie, & l'Albanie. Auparauât ils auoiêt toute l'Asie mineur, le Pont, Pamphilie, Cicilie, Galacie, Bitinie, Cappadoce, & plusieurs autres Regions. Toute laquelle longueur & largeur d'Empire s'est restrainte ( Par la pusillanimité de quelques Empereurs ) envne seule & petite par-

tiè d'Alemagne & d'Italie , dont nous dirons comme, en quelle sorte, & quand s'est commencé à diminuer l'Empire. La principale donc & plus notable playe qu'ait reçeu l'Empire de Rome , & le commencement de sa ruine proceda des Goths, gens fort renommez en armes, descendus de la Scitie Septentrionale pour destruire & ruiner tout le reste du monde : & pour en dire la forme, ie retourneray quelque peu en arriere pour reciter briefuement l'histoire : car vouloir amplement escrire combien de fois les Goths ont molesté & affronté cet Empire, quantes Prouinces ils ont destruites , & par quantesfois ils ont esté repoussez, quelles victoires ils ont eues , & aussi qu'ils ont esté vaincus par les Empereurs & Capitaines Romains , le discours en seroit trop long , parquoy suffira d'atteindre seulement l'endroit qui nous enseignera la fin de nostre propos commencé. Je laisseray aussi (pour fuyr la confusion des opinions ) à disputer, de quelle part de la Scitie ils descendirent , & pareillement à declarer lesquels furent qui se nommoient Ostrogots , & quels les Visigots , pour ce qu'en cela n'y a autre difference, fors que les Ostrogots tirent plus vers Orient. Conclusion ils estoient tous Goths , & ainsi les nommeray-je sans faire difference entr'eux. Or laissant donc plusieurs choses sans en faire mention, Corneille Tacite escrit que du temps de l'Empereur Domitian les Goths prindrent l'audace de mener guerre à l'Empire Romain , contre lesquels fut vne fois enuoyé Oppie , Sabin , & apres luy fut enuoyé Corneille Pusan : qui tous deux vainquirent les Goths , & les chasserent de toutes les

terres de l'Empire. Et quelque peu de temps apres, l'Empereur Trajan leur accorda la paix, ayant premierement reçu assurance d'eux, avec promesses qu'ils se tiendroient en leur pays en repos : ainsi demurerent nonante ans. Mais ce terme expiré, recommencerent à s'esmouuoir, & entrerēt derechef és terres de l'Empire, à quoy s'opposa l'Empereur Antonin, & les vainquit. Vingt ans apres ils s'esmeurent encore, essayans passer le Danube, ce qui fut empesché par l'Empereur Gordian. Dix ans passez aduertis de sa mort, & au temps de l'Empereur Philippe ils leuerent vn exercite de trois cens mille hommes, & subjuguèrent le pays de Thrace & de Misie, sans qu'on peust leur faire resistance. Enorgueillis de ceste victoire, & long-temps apres la mort de Philippe renouellerent la guerre lors du regne de Decius son successeur : & entrans par le pays de Rome, Decius alla au deuant en bon equipage, & leur donna bataille, en laquelle (apres cruelle effusion de sang) les Romains perdirent : & y demeura Decius, qui oncques puis ne fut veu, ny vif, ny mort, & y mourut pareillement son fils. Depuis quasi tous les successeurs de ce Decius se sont tousiours foiblement portez és guerres qu'ils ont eues contre eux : en sorte que du temps de l'Empereur Valerian, qui fut vaincu de Sapor Roy de Perse, les Goths conquerent la Thrace & Macedone, & pareillement en Asie la Bitinie & Nicomedie. Depuis ils furent vaillamment combattus & desconfits en Achaïe par Macrin. Apres ces choses, vint à succeder à l'Empire Claude II. de ce nom, qui leur presenta bataille, voire l'une des plus

crüelles & mortelles dont les histoires fassent mention : car on tient pour certain qu'il y mourut trois cens mille Goths , du reste desquels l'Empereur fut victorieux , & les chassa hors de tous les pays qu'ils auoient gagné auparauant : Outre ce qu'il print si grande quantité d'eux, qu'il n'y auoit maison en l'Empire où il n'y eust vn Goth esclaué. Ce qu'ils se font tant de fois restaurez & assemblez en guerre , apres tant de desfaites receuës par plusieurs Empereurs, est vn clair argument & témoignage de leur grande multitude & puissance: car tousiours apres leur destruction on les voyoit retourner les armes en main , tout ainsi que s'ils n'eussent eu aucune aduersité. Aduint quelque temps apres que l'Empereur Emilian se presenta contre eux en bataille, où fut tué Canobie leur Roy avec cinquante mille Goths, qui auoient voulu commencer la guerre, tellement qu'ils furent quasi du tout ruinez : mais s'estans commencez à repeupler par la reuolution de trente années, ils recōmencerent à refaire nouueaux amas de gens, pour se venger des ruines passées , & leuans grand nombre de combattans occuperent la Sarmacie. Au moyen dequoy l'Empereur Constantin le grand, qui estoit passé en Constantinople pour y tenir son siege Imperial , chemina contre eux , les vainquit, & desfit , en sorte que les Goths las de vaincre & d'estre vaincus , demanderent à Constantin la trefue, puis la paix , & le vindrent seruir en la guerre contre Licinie , ainsi qu'ils auoient fait auparauant avec Maximian Empereur contre les Partes : & ainsi par plusieurs fois cōme confederes & amis des Romains, ils en receurent solde,



pour ce qu'ils estoient reputez hommes vaillans & aguerris. Depuis ceste derniere route ils se reposerent plus de 60. ans en la Scitie, dont ils estoient premierement partis, & ne les craignoit-on plus, à cause qu'ils estoient encôres rompus des traux passez : parquoy ils viuoient là en paix & repos. A la fin duquel temps, aduint que quelques autres peuples nommez Huns, qui estoient pareillement de la Scitie, & plus prochains des monts Rifées que les Goths, ayans guerre & haine contr'eux, pour ce qu'ils estoient voisins en furent finalement victorieux, & comme les plus forts chasserent les Goths de leurs terres, lesquels se voyans chassez & en grande multitude, contraints par necessité, enuoyerent leurs Ambassadeurs vers l'Empereur Valens, le prier qu'il leur voulust dōner quelques pays où ils peussent habiter & comme ses vassaux luy faire obeyssance. Ce que l'Empereur leur accorda, & leur faisant passer le Danube leur laissa le pays de Misie, ainsi que l'escrit Orose, où ils se tindrent en paix, iusqu'à ce que deux Capitaines de l'Empereur Valens, nommez Maxime, & Licinie, qui leur auoient diuisé & party les lieux où ils deuoient demeurer, & qui estoit là pour la garde du pays, les traicterent mal, les pillans tyranniquement, & les faisans souffrir, par leur extrême auarice vne faim intolerable. Pour ceste cause furent ils contraints prendre les armes pour occuper par force ce qui leur estoit denié par amour. Et passant plus outre que ne s'estendoit leur demeure, ils entrerent par la Thrace, destruisans le pays, & sacageans bourgs, & villes. Contre laquelle impetuosité l'Empereur Valens s'opposa, leur presentans ba-

taille, en laquelle il fut vaincu, & estant frappé d'un dard, se mit en fuite, & se cacha en vne maison de village, où les Goths victorieux l'attaigirent, & le bruslerent là dedans. Puis suiuaus leur estoire assiegerent la ville de Constantinople, qui fut vaillamment deffenduë par l'Emperiere Dominique, femme de Valens. A cét Empire succeda son nepueu Gratian, pendant le regne duquel les Goths glorieux d'une telle victoire assaillirent l'Empire Romain, & y firent la guerre en tant de lieux, qu'il fut en grand danger d'estre perdu. Ce que voyant Gratian, & cognoissant le danger & la peine où il estoit, aduertit de la renommée de Theodose natif d'Espagne, qui estoit tres-vaillant homme, en paix, & en guerre : l'esleut pour compaignon en l'administration de l'Empire, & le fit capitaine contre la furie & fierté des Goths. Et comme l'Empereur Nerua successeur de Domician, se voyant vieil, & l'Empire aller en decadence, auoit iadis appellé pour succeder apres luy, le bon Trajan natif de la mesme ville d'Espagne, lequel avec sa Prudence & valeur, non seulement deffendit l'Empire, mais l'augmenta en grandeur de terres & de richesses, plus que nul autre. En ceste sorte Gratian esleut Theodose, que plusieurs estimoient estre du lignage de Trajan, & lequel deuint si excellent Capitaine, & depuis si sage Empereur, qu'il eut maintes victoires sur les Goths, desquels il fit mourir si grand nombre qu'il les contraignit à demander Paix, & les rendit tributaires à l'Empire, en leur ostant ce qu'ils auoient vsurpé, & tellement les abbatit, que tout le temps de sa vie ils luy furent paisiblement subiects,

& prenoient solde de lui pour le servir en ses guerres, & si n'eurent pendant ce temps Roy ou Capitaine qui ne leur fust donné par luy. Ainsi demeura l'Empire de Rome en paix, qui fut restauré par luy en sa premiere autorité, bien que ce ne fust sans peril de sa personne, & sans grands travaux. Mais apres la mort de Theodose, telle seigneurie retomba encore qu'elle se fust tousiours augmentée depuis vnze cens ans, & depuis ce temps vint en telle decadence qu'onques puis elle n'a peu se releuer: ainsi par la nouvelle recheute qu'elle a eüe par Mahomet elle est quasi retournée en celle pauvreté, en laquelle sa grandeur print son origine.

*L'assaut & prise de Rome par les Goths.*

## CHAP. XXVIII.

Theodose mourant laissa deux fils, l'un nommé Honorius, & l'autre Arcadius, avec vne fille appelée Placide: entre lesquels il diuisa l'Empire, & pour ce qu'ils estoient encore fort ieunes & incapables de regner, il leur laissa deux notables tuteurs, l'un nommé Rufin, & l'autre Stilicon: Rufin pour la partie d'Orient, & Stilicon en Italie & Occident. Ce Stilicon estoit fort bon capitaine & sage & l'autre pareillement tres-vaillant, & homme de grande entreprinse. Au moyen dequoy l'ambition & enuie de dominer se mit entr'eux, lesquels voyas les enfans trop petits determinerent chacun d'eux de pratiquer l'Empire: Rufin pour soy-mesme, & Stilicon pour son fils: Et pourtant que cela ne se pouuoit faire facilement, & à cause que ceux de

L'Empire portoient affection aux enfans de Theodose, se souuenas de la vertu & bonté du pere, chacun d'eux le plus couuertement qu'il pouuoit, desiroit & cherchoit le moyen que l'Empire fust en guerre & necessité, à fin qu'eux estans hommes de grand fait, peussent tousiours commander & auoir autorité sur tous : & que par l'eslection qu'on feroit d'eux, comme autrefois on auoit fait de cōsuls & capitaines, ils peussent (venant l'occasion) s'immiscer en la domination de l'Empire. Le premier d'eux qui se découurit fut Rufin : Car ayant par quelque moyen fuscité les estrangers à faire guerre, & estant esleu capitaine, essaya se faire nommer Empereur, à quoy il faillit : & pour ceste cause fut mis à mort par l'ordonnance d'Honorius, qui estoit desia grandelet. Stilicon qui estoit plus accordé, sceut mieux prendre le temps, mariant Arcadius avec vne de ses filles, ce qui deuoit estre occasion de luy oster ce mauuais propos. Ce neantmoins cherchant par tous moyens de mettre son entreprise à fin, sollicita secretement les Goths, les Wandalles, les Huns & autres gens barbares, à s'enrouoir contre l'Empire, en les assaillant luy-mesme quelquefois, & prouoquant à guerre : & encore leur enuoyant des gens, qui leur donnoient esperance de pouoir conquerir quelque pays sur l'Empire. Ce qu'il faisoit sous espoir d'estre esleu capitaine, se sentant le plus excellent en armes qui fut en ce temps-là : Car encore qu'Honorius & Arcadius fussent desia adolescens, si est-ce qu'ils n'estoient gueres ententifs au gouuernement de l'Empire. Or venans les Goths à main armée, & estant Stilicon esleu Capitaine contr'eux, il eut

quelques victoires, mais c'estoit en telle sorte qu'elles n'estoient generales, afin que la guerre ne fust si tost finie: en quoy faisant il s'acquittelle reputation, que tout ce qu'il faisoit estoit approuvé. Cependât les Goths esleurent Alaric pour leur Roy qui avec grosse armée vint en Italie, contre lequel se presenta Stilicon en grande puissance, & bien qu'il eust beaucoup endommagé le Roy des Goths, si est-ce que l'on voyoit appertement, qu'il eust peu leur faire beaucoup plus de dommage. Au moyen dequoy Alaric homme de bon entendement & bien preuoyant, s'apperçut que Stilicon ne vouloit du tout finir la guerre pour ne perdre le moyen de commander, disant, que pour vaincre du tout il n'attendoit que la descente de quelques autres nations Barbares, nommées Wandales qu'il disoit, pour certain venir contre l'Empire, du lignage toutesfois desquels il estoit descendu, tellement qu'il estoit par leur faueur & secours s'emparer facilement de l'Empire, & y mettre son fils. Par ainsi estant Alaric deuëment certifié des menées de Stilicon il en aduertit Honorius, le priant de luy accorder la paix, pour ce qu'il ne cherchoit qu'un petit de pays pour y demeurer avec ses gens, offrant luy faire fidele seruice, l'Empereur aduertiy de cette entreprise & de plusieurs autres menées, avec les soupçons qui luy suruindrent à propos, commença à cognoistre clairement l'intention de Stilicon, toutesfois il fit semblant de ne s'en estre apperceu pour l'heure, accordant la demande d'Alaric, auquel il permit d'habiter en vne portion de la Gaule. Durant que ces choses se faisoient, se passerent plusieurs iours, esquels fut délibéré & conclu

contre l'intention de Stilicon. Et combien que suivant l'accord, Alaric se fust remué avec son armée, pour aller prendre possession du lieu qui luy estoit assigné pour sa demeure. Ce neantmoins Stilicon practiqua secrettement avec vn Capitaine de sa gens-d'armes qui estoit Iuif, nommé Saul, lequel feignant auoir quelque particuliere querelle contre les Goths trouua moyen qu'un iour de Pasques auquel les Goths (cōme Chrestiens qu'ils estoient) celebrent la feste, il les print au despourueu, les assaillit, & en tua ce qu'il peut, pensant que par ce moyen la guerre renouelleroit, & qu'il seroit de nouveau remis en son office & dignité, qui finissoit en temps de paix. De fait le Iuif en assouuit son desir, & assaillant les Goths en fit grande boucherie, mais à la fin il en paya l'amende, par la perte qu'il y fit de sa vie : car s'estans les Goths assemblez se ruèrent sur luy & ses gens, & le tuèrent avec la plus grand part des siens. De laquelle tromperie Alaric fort animé ramena ses bandes contre celles de Stilicon, qui fit semblât d'en auoir peur, & ne vouloit en quelque sorte que ce fut, prendre iournée : partant de prescha vne trompette pour demander plus grand secours à l'Empereur : lequel aduertie des façons de faire de Stilicon, & ayant crainte de luy, enuoya au camp, avec grosse armée telles gens qui le tuèrent, & son fils aussi, oubliant par tout la raison de sa mort, & la trahison qu'il auoit deliberée. Et combien que Honorius eut bien pourueu à ce scandale, & danger, si ne peut-il mettre bon ordre à la creation d'un nouveau Capitaine assez excellent, & digne de son camp : tellement qu'Alaric pensant, peut

estre, que cela fut aduenü par la propre volonté de l'Empereur, ou plustost pour auoir cogneu le tēps luy estre propice avec opportunité, s'enalla droit vers Rome sans trouuer aucun empeschement, & mettant à feu, & à sang tous les pays par où il passoit, mit le siege deuant la ville, en l'an de sa fondation, onze cens soixante quatre ans : mais ayant trouué au premier assaut que par la bonne deffence des Romains il ne pouoit peu prendre, il l'assiegea de toutes parts, fort estroittement, & y dura ce siege deux ans entiers. Plusieurs autheurs ont ainsi escrit de l'assaut & prise de Rome par Alaric, & toutesfois ils ont si briefuelement descrit les actes & armes qu'on y fit, qu'il ne s'en trouue quasi rien. Ceux qui en ont escrit, sont Paul Orose au septiesme liure, & Paul Diacre en l'histoire d'Honorius. Iornandes en l'histoire des Goths, saint Augustin au premier & septiesme liure de la cité de Dieu, S. Hierosme au commencement de son Epistre, comme chose aduenüe de son temps: Isidore aussi en parle en l'histoire des Goths, avec autres modernes, lesquels s'accordans ensemble disent qu'il aduint ainsi. Encore dit-on, que comme Alaric alloit marchant contre Rome, ainsi que Chrestien, bien que furieux & cruel, au deuant de luy vint vn moine de grande authorité, & de sainte vie, toutesfois n'a esté possible de scauoir de quel lieu il estoit, qui ayant audience d'Alaric, l'admonesta & conseilla de laisser ce mauuais propos, luy disant qu'il se souuint d'estre Chrestien: que pour l'amour de Dieu il moderast son ire: aussi qu'il ne deuoit prendre plaisir à voir espandre tant de sang Chrestien, veu que Rome ne pouoit en rien

offensé. Auquel Alaric respondit: Tu dois sçauoir homme de Dieu, que ce n'est point de ma propre volonté que ie vay contre Rome: au contraire ie t'asseure que chacun iour il me vient vn homme au deuant qui m'y contraint & m'en importune, me disant aduance-toy, va contre Rome, destruis la toute entierement, & la mets en desolation. Dequoy le Religieux estonné ne luy osa plus re- pliquer: par ainsi ce Roy suiuit son entreprisé. I'ay trouué cela escrit aux Annales de Constanti- nople: de sorte qu'il semble que ceste aduersité de Rome soit vne speciale verge de Dieu. Paul Orose l'asserre aussi, disant, que tout ainsi que Dieu tira Loth de Sodome, qu'il auoit deliberé d'abîmer: aussi deliura-il le Pape Innocent I. qui quelques iours auparauant le siege, estoit sorti dehors pour aller voir l'Empereur Honorius qui estoit à Ra- uenne, toutefois Platine dit que ceste aduersité aduint à Rome au temps du Pape Zozime, mais il peut estre qu'elle commença durant la Papauté de l'un, & se finit au temps de l'autre. Saint Hierosme estoit aussi en ces ans là hors de Rome, & faisoit penitence és deserts d'Egypte. Estant donc Rome assiégée, où les Goths & Romains firent de grâds exploits d'armes: Les Romains tindrent si bien que la famine les assaillit en sorte que S. Hierosme dit, que quand la ville fut prinse, il s'y trouua peu de prisonniers, pour ce que la famine enragée les auoit consommez & fait mourir quasi tous, ius- ques à leur faire manger des viandes infectes, & que l'un mangeoit l'autre: la mere ne pardônoit pas à l'enfant qu'elle nourrissoit: car la faim la contrai- gnoit de le remettre en son ventre, d'où il estoit,



sorti peu auparavant. Il y a entre les Autheurs variété, en quelle sorte Rome fut prinse. Procopie Grec, dit, que voyant Alaric ses forces ne suffire à la prendre, se determina de l'auoir par tromperie, parquoy feignant vouloir leuer le siege, fit vne certaine maniere de trefues, & enuoya dans Rome trois cens prisonniers de la ville, qu'il auoit pratiqué pendant leur prison, & ausquels il se confioit, leur ayant donné l'instruction de ce qu'ils auroient à faire par le moyen de leur promise liberté, avec grandes promesses : & venu le temps designé, les prisonniers qui estoient en liberté en la ville, en nombre de trois cens, prindrent l'une des portes, malgré les gardes d'icelle, & y entra dedans Alaric avec ses gens en grande impetuosité. Autres disent, que par le commandement & industrie d'une grande Dame de Rome, cette porte fut mise entre les mains des Goths, & que ce qu'elle en fit procedoit de la pitié qu'elle auoit, de voir souffrir si extremes maux aux pauvres gens: jugeant en soy-mesme que les ennemis ne pourroient tant faire de mal en la ville, que faisoient les mesmes Romains. Il y en a d'autres qui disent qu'elle fut prinse à force d'armes, ne pouuant plus ceux de dedans resister contre les Goths, Mais quoy qu'il en soit, ils sont tous d'accord qu'auparavant que personne y entraist, le Roy Alaric fit crier sur peine de la mort, que nul de ses gens fust si hardi de toucher à creature viuante de ceux qui s'en seroient fuis dans les Eglises, principalement de celles de saint Pierre, & saint Paul, ce qui fut obserué, tout le reste de la ville fut saccagé & pillé : & y mourut plusieurs milliers d'hômes, & beaucoup qui furēt

prins prisonniers : entre lesquels fut la sœur de l'Empereur nommée Placide , laquelle fut prise en la puissance d'Attaulfe vn des principaux de l'armée, & parent bien prochain d'Alaric lequel Attaulfe quelque temps apres, la print à femme. Le iour ensuiuant ils se firent entierement Seigneurs de la ville : & pour faire plus d'ignominie à l'Empire, & pour leur passe-temps, les soldats firent Empereur vn nommé Artale, & le menerent par la ville en habit d'Empereur, & le lendemain le firent seruir en esclau. Ainsi demurerent les Goths trois ou quatre iours dans Rome: Puis ayant mis le feu en ceratins endroits de la ville, en sortirent d'autre costé. Et l'Empereur Honorius, avec ces piteuses nouuelles estoit à Rauenne, sans se soucier de la misere en laquelle estoit la ville, dont il portoit le tiltre d'Empereur. C'est la premiere fois que Rome depuis qu'elle fut en sa force, a esté soumise aux estrangers, car de ce que les François entrerent du temps de Brenne, ie n'en fais point de conte, pource que ce fut au temps que Rome ne faisoit que cōmencer, & qu'elle n'estoit pas si forte qu'elle a depuis esté. Mais apres ce tēps des Goths, la ville & Empire ont tousiours tourné en decadence, & maintes autresfois depuis, elle a esté destruite & assujettie, dont nous en conterons briefuement les plus notables succez, afin que le lecteur cognoisse la fragilité des regnes & Puissances mōdaines, & comme Rome jadis Dame des nations vniuerselles, a esté faite serue, & sujette de toute manieres de gens. Peu de iours apres qu'Alaric fut sorty de Rome, il voulut faire voile vers Sicile, mais la fortune le repoussa en Italie, & mourut

à Concence ville de Calabre : par la mort duquel les Goths esleurēt pour leur Roy cēt Attaulfe, qui auoit prins à femme Placide fille de l'Empereur Theodose:lequel se vōyant Roy, retourna à Rome en intention de lacheuer de ruiner iusques aux fondemens, luy oster son nom, & la dépeupler entiere-ment:ce qu'il eust fait, si les larmes de sa femme ne s'y fussent entremeslées par intercession. Ces choses executées avec maintes autres, les Goths fortir-ent d'Italie, mais quarante ans apres les Wanda-les, qui sont aussi peuples Septentrionaux y sur-uintrent, sous la conduite de leur Roy, nommé Genseric, & entrèrent en Italie, avec force gens d'Afrique, sur lesquels ils auoient dominé : & ve-nans à Rome, y entrèrent sans aucune resistance, pour ce que la plus grande partie des habitans s'en estoit fuyé : Là dedans demurerent les Wanda-les & leur Roy Genseric par l'espace de quatre iours, pendant lequel temps, ils la pillèrent & saccage-  
rent, puis mirent le feu dedans en plusieurs en-  
droits. Vingt-sept ans ensuiuans la prise faite par les W andales, qui fut en tout septante & deux ans apres que les Goths estoient entrez sous Alaric, le Roy des Erules & des Toringues nommé Odoac-re, vint avec grande puissance contre la ville de Rome:quoy voyant les citoyens, & qu'ils ne pou-  
uoient resister à si grande force, sortirent dehors, & le receurent amiablement, & en paix : si que, se se faisant nommer Roy de Rome, il y regna par quatorze ans. Depuis venant Zenon à succeder à l'Empire, enuoya de Constantinople, où il de-  
meuroit, Theodoric Roy des Goths, qui en ce temps estoient amis de l'Empire Romain, & vint  
Theodoric

Theodoric cōtre Odoacre avec grosse armée pour secourir Rome: ce qu'il fit, & ayant victoire contre Odoacre, le chassa non seulement de Rome, mais aussi de toute l'Italie: & prit pour luy le nom & le Royaume, & s'en fit Seigneur par l'espace de trente ans en paix, & sans contredit: luy mort, son fils Alaric y régna encore huit ou dix ans avec sa femme Amalasonte. Depuis & après quelque travail de guerre, ayant Iustinian succédé à l'Empire, les Goths retournerent de rechef en Italie, sous l'en-seigne de leur tres-cruel Roy Totile, estans Bellisaire & Narsès hommes tres-excellens, & de supreme valeur en armes, & Capitaines en Italie pour l'Empereur Iustinian, lesquels vainquirent les Goths par diuerses fois, en l'an de nostre Seigneur cinq cens octante. Ce Totile apres auoir par plusieurs fois assiegé Rome: & en maintes cruelles batailles, finalement par la trahison de quelques-uns qui estoient dedans, il l'obtint: estant Pelage souverain Euesque, qui fut trouué dedans: par les prieres duquel, fut esmeu Totile à faire moderer l'occision & cruauté dont ses gens vsoient enuers le peuple. Cela fait, le cruel Roy enuoya ses Ambassadeurs demander paix à Iustinian, & pour ce que il ne luy accorda librement, ains le remettoit à Bellisaire, qui lors estoit Capitaine general en Italie contre luy, en fut grandement despité, à cause de quoy il executa ce qu'il auoit mandé à l'Empereur, qui luy refusoit la demande: Car il destruisit quasi entierement la ville, & ne resta pas seulement la tierce partie des murs: il fit brusler le Capitole & la plus grande partie de la ville, voire tout ce qu'il peut, commandant aux

L

habitans de vuidier dehors. De fait, apres les auoir diuisez en plusieurs villes circōuoinfines, il emmena quand & luy plusieurs des Senateurs, & des plus apparens de Rome, laissant la ville du tout inhabitee : & les plus beaux & somptueux edifices entierement desolez : & en fut telle la ruine & destruction, que oncques puis on ne la peut remettre en sa premiere forme : encore que Bellisaire ( apres y auoir entré ) reparaist grande partie des murs & des logis, & donnaist ayde aux Princes Romains, fortifiant leur ville au mieux qu'il pouuoit, & faisant retourner en Italie les habitans dispersez aux lieux voisins pour y demeurer de nouveau : Aussi fut Rome tellement réparée, qu'elle estoit forte assez pour resister à la seconde fois, que Totile y retourna mettre le siege : Mais pour ce qu'au partir que Bellisaire fit d'Italie, il auoit emporté quand & luy le courage, par lesquels ils s'estoient efforcez de se deffendre, y suruenant Totile pour la seconde fois, il la print, vsant neantmoins d'effects contraires aux premiers : car au lieu de la destruire, il se trouuailla de la restaurer en ce qu'il l'auoit ruinée, & y fit retourner les Citoyens, qui s'en estoient fuis, ausquels il fit grande chere, & bien venue. Quelques Autheurs disent, que la cause de ceste mutation proceda de ce qu'il auoit enuoyé en France demander en mariage vne des filles du Roy, qui lui fit responce qu'il ne la luy vouloit point donner, pour ne le recognoistre Roy d'Italie : Car s'il en eust esté Roy, il ne l'eust pas destruite, ains se fust efforcé de la maintenir en ses droicts. Autres afferment que se repentant de sa cruauté passée, il auoit vouié à Saint Pierre & Saint Paul de restau-

fer Rome : mais quoy qu'il en soit , il en aduint ainsi, & fut cette la dernière fois que les Goths entrèrent à Rome : laquelle ils perdirent bien tost après , estans vaincus par l'excellent Narses, Capitaine de l'Empereur Iustinian, qui les jetta totalement d'Italie, où oncques puis ils ne s'y entrèrent. Toutesfois ils monstrerent aux autres nations, que Rome pouuoit estre vaincue & prise : Car peu apres les Longobards suruindrēt en Italie, lesquels se faisans seigneurs de la Gaule Cisalpine , qui à leur occasion est maintenant nommée Lombardie, trois ans apres la ruine de Totile vindrent sous le Roy Clouis, & tindrent le siege deuant Rome, faisans de grands domages aux lieux circonuoisins, encores qu'ils ne prissent la ville. Quelque temps apres , & viuant le Pape Gregoire troisieme, Lieutfrande leur Roy l'assiegea pareillement, & estant pres de la prendre, il en laissa l'entreprise, à la priere de Charles Martel. Depuis lequel, & en l'an sept cens cinquante deux , vn autre Roy de ces Longobards , nommé Attaulfe , l'assiegea encore ; au temps du Pape Estienne second ; & combien qu'il n'entraist en la ville, si fit-il aux environs la plus cruelle enuahie qui eust esté depuis le temps de Totile , ne que luy-mesme eust faite. Et si Pepin Roy de France, & pere du grand Charlemagne, n'y fust allé au secours, certainement ils fussent entrez dedans, & peussent entierement destruite , ainsi qu'ils auoient desjà commencé par dehors. Cette calamité passée, Rome eut quelque respir par la faueur de Charlemagne , & aussi pour ce que l'Empire passa en Occident. Toutesfois par succession de tēps, & en l'an de nostre Sei-

gneur huit cens trente trois , estant Pape Gregoire 4. & Empereur Louys : les Mores , Sarrasins , disciples de Mahomet , avec gros exercite descendirent en Italie , & ayans destruit Cécelles (à present nommée vieille ville) allerent contre Rome qu'ils assiegerent, & la prindrent, profanās le temple de S. Pierre : puis ayans faict maintes ignominies, & bruslé tout ce qu'ils peurēt, retournerent en leurs natires , chargez de plusieurs prisonniers, proyes, & despoüilles. Rome ayant enduré toutes ces infortunes, Gregoire 7. vint à succeder au Pontificat , qui eut de grandes guerres contre Henry Empereur d'Allemagne : lequel poursuiuant sa haine amena ses gens deuāt Rome, en laquelle il assiegea le Pape : mais les Romains se deffendirent courageusement, & luy resisterēt, avec telle obstination, que le siege dura long tēps. Toutesfois en vne bataille qui se fit , il print la ville, au moyē dequoy le Pape se retira au chasteau S. Ange , auquel lieu estant assiegé il eut pour secours grand nombre de Normands , & voyant l'Empereur qu'il ne les pouuoit bonnement atteindre , il destruisit premierement plusieurs edifices de Rome , puis s'en partit laissant en la ville la plus grande part de son armée , pour la deffendre avec quelques Romains , qui estoiet de sa faction. Estans donc les Normands arriuez avec quelques autres du parti du Pape, ils entrerent en la ville, où les deux armées cōbattirent ensēble par plusieurs fois : & en fut tel le dommage, que la ville receuoit de chacun costé, que la plus grande partie en fut bruslée: car par special tout ce que les Normands pouuoiet attrapper de leurs ennemis, fustēt mai-

sons, ou autres choses, il estoit brulé, abbatu, & mis par terre. Le Capitole mesme, qui auoit esté refait de nouveau, & où les gens de l'Empereur Henry s'estoient fortifiez, fut derechef brulé. Finalement les Normands, & la partie du Pape furent victorieux, estant Rome tellement ruynée & desolée, que oncques depuis elle ne fut restaurée, ny ne sera iamais en son premier estat. Ceux qui en ont escrit afferment que Totile, ny iamais aucune autre nation, ny firent oncques si grand dommage, qui soit à comparer à celuy qu'elle reçut pour lors. Qu'il soit vray, on y voit pour le jourd'huy des vignes, des jardins, & autres places vuides, où il y auoit en ce temps-là des Eglises, & autres choses fort notables, la grande ruyne desquelles, est aduenü en l'an mil octante deux. Partant quiconque considerera bien ces infortunes, trouuera qu'il n'y a quasi nation au monde, ayant jadis esté subiette à Rome, qui ne soit venuë en diuers temps la saccager. Et pour dernier exemple en nostre temps, à cause de nos pcchez, & particulierement de ceux qui habitoyent leans, l'exercite Imperial, qui estoit des Espagnols, & Allemands par secret jugement de Dieu, s'en alla deuant cette ville, qui fut prinse & saccagée : & pour ce qu'au premier assaut, feu Charles ; Duc de Bourbon, Prince François, & l'un des plus braues hommes de son temps, qui pour lors estoit Capitaine general de l'Empereur y fut tué : estans les soldats en liberté, ils firent des cruantez énormes : voire toutes celles qu'on pouuoit pëser, excepté de mettre le feu aux Eglises. Ce qui proceda (côme il est à presumer) par la justice de Dieu, encore que les



executeurs d'icelle ne fussent sans grand peché; car il est besoin qu'il vienne scandale; mais malheur à qui le commettra.

*L'excellence, & les loüanges du travail, & du  
dommage qu'engendre oysiveté.*

### C H A P. X X I X.

**N**Ous auons par la loy & commandement de Dieu, qu'il faut trauailler en ce monde: car le premier homme ayant enfreint le commandement de Dieu, fut chassé du Paradis terrestre, & la terre luy fut baillée pour en jouir, à la charge neantmoins de la labourer en continuel trauail, qui ne luy fut point limité à tēps, ains tant qu'il viuroit; & encore non seulement au premier homme, mais aussi à toute sa posterité, Et toutesfois encore que par la sainte Écriture ce trauail soit donné à l'homme pour penitence, si est-il propre medecine pour remedier au mal passé: pour ce que par son trauail on vient à ragagner ce qui a esté perdu en mangeant: & de tant plus (bien que ce fust pour chastiment) que Dieu n'a point commandé chose qui ne fust bonne de soy, tellement qu'il a donné à l'homme le trauail, pour jouir de la terre: Iob dit que l'homme est né pour trauailler. Voyez nostre Sauueur & Redempteur Iesus Christ, qui à l'exemple de nous tous, a trauaillé continuellement en penible exercice iusques à la mort. En vne de ses paraboles il reprend & blaïme les Vierges qui dorment, & sont oysives parmy la place, & fauorise celles qui trauaillent, disant en vn autre passage: Venez vous tous qui estes chargez, &

ie vous soulageray : Si nous nous mettons à lire, nous trouuerons que les anciens Saincts ont tousiours employé le temps en continuel exercices & labeurs. Qui plus est, le trauail est non seulement salutaire à l'ame : mais sain aussi au corps, car il rend agile, dispos, & fort : il accroist les bons esprits, & pareillement consume les mauuaises humeurs. Et quand à l'ame, il luy oste l'occasion de mal faire, la destournant des mauuaises pensées. Cela est certain que iamais de chose de grande conséquence ne sortit bon effect sans peines, & si les aises qu'on obtient moyennant la peine, en semblent meilleurs. Qui prend le trauail, prend aussi le repos, pour ce qu'à l'homme las, toutes choses sont douces & agreables : Le manger luy est saoureux, le dormir luy est facile, & si reçoit tous autres plaisirs en bonne affection. A celuy qui ne se trauaille, & ne se lasse, le repos ne peut donner parfait contentement. Or le trauail rend l'homme discret, esueillé, bienaduisé & sage, toutes bonnes choses en procedent. C'est le trauail qui rend habile l'homme, luy fait des logis pour demeurer, voyes pour cheminer, Navires pour nauiguer, Armes pour se deffendre : bref, les biens qui en viennent sont innumerables. Par trauail, les terres steriles sont faictes fructueuses & abondantes : à celles qui sont seiches, il donne de l'eau, ouurant le ventre de la terre par où passe l'humour : il hausse la terre où il en est besoin, & abbaisse les montagnes qui nous empeschent : il fait contourner les fleues droicts, & couler par terres seiches, & sans eau ; & si il a puissance d'orner & farder nature, & la contraint quelquesfois d'engen-

drer ce qu'elle ne feroit de sa propre volonté : Il appriuoise les bestes furieuses: il red les esprits des hommes prompts & subtils, & pareillemēt les autres sentimens & puissances de l'homme : Chacun qui s'employe sçait quel grand guerdon s'obtient par travail. Dieu n'a voulu que les siens parvinssent au Ciel sans peine. Si les somptueux Edifices, les grands Palais, & les villes peuplées te semblent grandes choses, sçache que c'est du labeur, & de la sueur de tes Predecesseurs. Si pareillement les Arts & Sciences te contentent, souviens-toy que c'est le spirituel travail des Doctes hommes du temps passé, quand tu verras de beaux champs, jardins delectables, & vignes accoustrees, sois seur cela proceder de l'œuvre du travail : Pour ce qu'oyssiveté ne fait rien faire, ains plustost desfait les choses faites. Par travail les hommes ataignent à ceste grande & notable renommée. C'est ce qui a fait sages, Platon, Aristote, Pitagoras, & le reste de tous les hommes Doctes, qui ne cesserent oncques de travailler leurs corps & leurs esprits, estudians, escriuans, enseignans, disputans, ne se soucians de dormir, de manger, ny de vestir leurs corps: & encore quand ils en prenoient, il leur estoit de beaucoup plus sauoureux qu'aux oyssifs & paresseux glouttons. Qui est-ce qui fit Hercules tant illustre & renommé, sinon ces douze travaux ? Qui est-ce qui a rendu tant fameux Alexandre le Grand, Iules Cesar, & tous ces excellens Roys & Capitaines, sinon l'exercice & travail ? Et au contraire Sardanapale, & autres semblables Princes lascifs & ocieux, ont esté ruinez & oppressez, & sont morts infames. Par là on peut aysément cognoi-

estre que si le travail estoit osté du mode, tout seroit aneanti : les offices tomberoient en décadence : les arts mecaniques, les lettres, les estudes, les biës, les souvenances, la Justice, les Loix, la Paix ne pourroient estre soustenues sans le travail. Toutes les vertus se tiennent par son moyen, & sans luy ne se peuvent exercer: Pour ce que celuy qui veut administrer Justice, doit travailler. Pour cõclusion, nulle vertu ne se peut mettre en œuvre sans travail. C'est pourquoy Hesiodé dit qu'il faut acquerir la vertu par sueur. Si nous voulons exactement contempler toutes les choses que Dieu a créé, nous trouverons que de tant plus elles sont parfaites en vn certain moyen, tant plus pouvons nous dire qu'il leur a donné grand travail. Voyons pour les Superieurs: le Soleil se meut continuellement : La Lune n'est jamais arrestée: Les Cieux & les Planettes ont esté font, & seront tousiours en continuel mouvent : Le feu ne se peut tenir sans faire quelque operation: L'air va tousiours d'une part ou d'autre. Des parties basses, Peau, les fontaines, les rivières, fluënt incessamment, & la mer se meut sans cesse. De la terre ( bien qu'elle soit immobile, car il le faut & est necessaire, à fin que les hommes puissent aller & venir sur elle & s'y reposer ) toutesfoiſ elle n'est jamais en repos : Ains produit continuellement Herbes, Arbres & Plantes, comme celle qui est tenuë de maintenir & nourrir tant d'hommes & de bestes. Par ainsi donc, si nous mettons toutes ces choses en consideration, nous trouverons que Nature n'est ententive à autre chose qu'au continuel travail, pour créer, former, faire, desfaire, produire, corrompre, alterer, organiser &

besongner , sans s'arrester ny reposer en quelque forte que ce soit. Que ce que ie dy soit vray, les Sages Philosophes du temps passé le donnerēt à entendre, quand iamais ils n'ont esté las de louer le travail & exercice corporel. Virgile dit que le labeur continuel surmonte toutes choses. Horace en ses Satyres, dit que Dieu n'a rien donné aux hommes sinon avec peine & labeur, Euripide dit que le travail est pere de renommée : que Dieu ayde à celuy qui travaille : que le voyage de vertu se fait par le travail : & que sans iceluy il n'y a renommée, loüage, ny bonne aduanture. Menandre escrit, & sagement que l'homme sain qui est oysif, est de pire condition que celuy qui à la fièvre. La sentence de Democrite me semble fort spirituelle : quand il disoit, le labeur volontairement prins ne donne point de peine aux forces. Hermicon enquis de qui il auoit appris la science qu'il auoit , respondit de travail & d'experience. C'estoit la sentence du grand Pitagoras, que l'homme deuoit eslire bonne vie, & l'exercuter en travail, qui rend la coustume douce & aisée. Salomon dit aussi que le paresseux doit prendre exemple aux fourmis. S'il me falloit raconter les exemples de tous ceux qui ont travaillé, ie n'aurois iamais fait. Il suffira donc de dire qu'onques homme ne fut Illustre par armes, par lettres, par exemple de bonne vie, ny encores par autres arts, sans se travailler grandement, & qu'à la verité iamais gens ocieux ne furent grands, ny cogneus; & si d'auanture quelqu'un estant né grand a vescu oysif, il est certain que par oysiueté son estat a esté ruyné, ou il a perdu son renom, sa vie, ou son repos, estant la perte le vray fruiet de pa-

resse, par laquelle les vices se multiplient, comme le tesmoigne l'Ecclesiastique, disant oy si ueté enseigne beaucoup de malices. Aussi Ouide afferme que Cupido n'a de force sinon sur les oy sifs, & à bon droit : car en oy si ueté se songent les malices, s'inuentent les trahisons, & s'exécute les pechez. Ezechiel nombre oy si ueté entre les iniquitez, pour lesquelles Sodome fut destruite. Quant à moy ie ne sçay chose quelconque qui ne soit ruynée par oy si ueté quand elle s'y fourre. Nous voyons du feu s'il n'est entretenu qu'incontinent il s'esteint; l'air pareillement veut estre tousiours mouuant, & s'il est enfermé & retenu il se corrompt : l'eau retenuë en lieu où elle ne puisse courir se gaste & putrefie. Si la terre n'est labourée & ouuerte, elle ne peut produire que ronces, espines, chardons & autres herbes inutiles. Nous voyons euidement que l'or n'estant mis en œuvre, ny esclarcy, ne monstre sa beauté, & le fer & autres metaux s'enrouillent, si on ne les fait seruir. Les Prouinces & terres non habitées ny labourées, sont pestilentieuses & steriles : de maniere qu'il semble que l'vsage les purge & guerisse. Les maisons & logis s'ils ne sont habitez se gastent & ruinent. Les chemins non vsitez se refermēt & referrent : au moyen dequoy on peut cognoistre que les choses qui ne sont employées & mises en labour se desfont & perdent : voire iusqu'aux esprits des hommes, s'ils ne s'exercent ils demeurent paresseux, & l'ame & le cœur se consomment : toutes les forces du corps s'en affoiblissent, & s'en trouuent flasques. N'ay-je pas dit par cy deuant que le travail rend l'homme agile & dispos, & maintenant ie dy que par le

contraire, oysiveté gaste la complexion, corrompt les bonnes humeurs, & les mauuaises viennent à maistriser, Galien dit qu'il est impossible que l'homme se puisse tenir sain s'il ne travaille. Auicenne tient la mesme opinion, avec Corneille Celse, & autres excellens Medecins. Les cheuaux & telles manieres de bestes, en les tenant oysifs deuiennent inutiles. Les nauires qu'on tient arrestées aux Ports & Haures se pourrissent, & en nauigeant se conseruent. Les gens de guerre s'aneantissent quand on les tient en repos. Encore dit-on que l'oyseté d'Annibal en Capuë fut cause que les Romains eurent victoire sur luy. Il est aduis aux paresseux que toutes choses donnent peine. Celuy qui marche le mieux en guerre, combat à plus grande seurété : mais à celuy qui s'arreste en vn lieu aduiert plus d'inconuenient, & le Soleil le brulle d'auantage. Aussi nous voyons que l'Archer ne tire à l'oyseau volant, cōme à l'arresté. L'on voit encore ordinairement que les voix & les instrumens qui ne sont mis en œuvre, se diminuent, & deuiennent enroulez & discordans : & au contraire, l'usage les affine, accorde, & adoucit. Il y a quelque sorte de vins qui veulent estre remuez & maniez pour les conseruer & rendre meilleurs. Les pierres precieuses si elles ne sont polies & fardées ne montrent point leur beau lustre, mais accoustrées & mises en œuvre on void leur perfection : voire iusques au fer mesme, que plus il est employé, plus est resplendissant & clair. Entre les bestes brutes, celles qui plus portent de peine sont plus estimées des hommes. L'on pourroit en cet endroit amener tant d'autoritez de Poëtes & Philosophes qui

blaſment l'oyſiueté, que par le moyen d'icelles ont pouuoit accomplir ce qui deſſaut à rendre parfait ceſte remonſtrance. Les Sainctſ la maudiffent, les Philoſophes la condamnent, Ouide, Platon, Horace, Claudian, Virgile, & tous les autres Poëtes châtent contre elle : toutes les hiſtoires ſont pleines des maux qui en deriuent. Platon & Ariſtotele condamnant l'oyſiueté, exaltent fort l'art qui ſe nomme Gimnaſtique, par lequel toutes les choſes neceſſaires à la guerre ſont enſeignées. L'Empereur Adrian auoit eſleué & nourri vn homme Turbe tres diligent & laborieux negociateur : vn iour l'Empereur voyant qu'à ſon aduis ce Turbe trauailloit trop, il luy dit qu'il ne ſe tta pas, & qu'il eût plus de ſoin de ſa ſanté : auquel Turbe répondit : Monſeigneur, l'homme nourri, eſleué, & fauoriſé d'un Empereur, doit mourir ſur les pieds en trauaillant. Quinte Curſe recite que les maladies d'oyſiueté, ſe guariffent par trauail. Les Romains auoient accouſtumé commencer le iour à minuiet, afin qu'à l'apparition & ſortie du Soleil ils commençaſſent tous à trauailler, & que par ce moyen il leur fuſt aduis que deſià la moitié du iour fuſt paſſée ſans auoir rien fait. Vn Romain perſuadoit au Senat qu'on ne deſtruiſiſt point Carthage, afin que les Romains deuenans aſſez par la deſectuoſité d'icelle, ne deuiſſent oyſeux. A ce propos Scipion Naſique, voyant que quelques vns diſoient Rome eſtre en ſeureté, puis que Carthage eſtoit deſolée, & Grece ſaccagée : il leur dit, mais au contraire, nous ſommes maintenant en plus grand peril, d'autant que nous ne doutons plus perſonne, Par là ce docté homme vou-



loit inferer oyfueté estre cause de plus grand peril que la guerre, ny les voisins ennemis : & que la peur assure dauantage, que d'estre sans penfement : auquel propos de Scipion, nous auons le commun Prouerbe : Il vaut mieux perdre que chommer. Apulée dit, que rien ne luy sembloit plus louable que les escrimeurs, qui auoient oyfueté en telle abomination, que les maistres ne donnoient iamais à manger à leurs disciples, qu'ils n'eussent premierement fait quelque vertueux exercice. A ce mesme propos Ciceron recite, que les hommes estoient veritablement nais à bonnes operations : dequoy nostre ame nous est argument suffisant, car iamais n'est arrestée : Le renommé Draco Legislateur d'Athenes, entre les plus notables loix qu'il donna, & dignes de plus grande louange, c'est qu'il punissoit de mort ceux qui estoient trouuez oyfifs, ou qui s'en alloient à leur plaisir & passe-temps. Il est bien à presupposer, combien le travail estoit en estime enuers les Gentils : veü qu'ils en auoient trois Idoles, l'une nommée Strenua, c'est à dire dextérité : la seconde Agenoria, qui signifie verilité : la tierce Stimula, qui vaut autant qu'esguillon d'honneur, ou de vertu : ainsi leur estoit le travail si recommandé, qu'ils en formoient des Idées en l'eternité. Mais afin de ne trop nous arrester à l'opinion des Gentils, venons à la sainte Ecriture, qui ne nous oblige moins au travail, que de nous deffendre des choses profanes. Salomon en ses Prouerbes entre les autres lieux par lesquels il blasme tant oyfueté, dit : que le paresseux qui delaisse de labourer en Hyuer, sera mediant. S. Paul ne se glorifie de rien plus que n'estre point oyleux.


par tout il louë le trauail. Il escrit aux Theſſaloni-  
ciens, qu'ils ſçauent bien, qu'ils le doiuent imiter:  
car il ne fut oncques oyſif parmy eux , ne prenoit  
ſon repas qu'il ne ſeuſt gagné : il trauailloit iour  
& nuit, pour ne les incommoder, ains pour leur  
donner exemple : & ſi diſoit, que celuy qui ne veut  
trauailer ne doit manger. Il fait le ſemblable aux  
Corinthiens, leur racontant ſes trauaux pour leur  
donnet exemple, & autant en fait-il en maints au-  
tres lieux. Employons donc d'oreſnauant le temps  
en bons & honneſtes exercices, & fuyons oyſiueté,  
qui iamais ne ſçeut faire choſe qui vaille. Si ne  
faut-il pourtant expoſer ces choſes avec telle ri-  
gueur que d'en laiſſer le boire, manger, dormir, &  
prendre honneſtement ſon repos: car l'honneſte re-  
pos & recreation eſt quelquefois licite. Pour ceſte  
cauſe Ciceron exalte & priſe Scipion qui diſoit n'e-  
ſtre iamais moins en repos que quãd il ſe reſoiſoit :  
& dit Ciceron, que ceſte parole eſtoit notable,  
pour ce que par icelle il monſtroit qu'en ſon oyſi-  
ueté il penſoit à ces affaires : & que lors de ſa ſoli-  
tude il ſe conſeilloit avec ſoy-meſme. Le moral Se-  
neque allegue, qu'oyſiueté ſans lettre ou eſtude,  
eſt la mort ou ſepulchre de l'homme, & que ceux-  
là ſeulement qui s'exercent en ſapience, ſont ceux  
qui ſcauēt & ont la vraye oyſiueté. Plutarque veut  
que le Sage deſpenſe ſon temps en l'exercice de  
ſcience & prudence. Que les hommes donc confi-  
derent bien comme ils font employ de leur temps,  
qui va ſi viſte, veu qu'ils rendrōt conte iuſqu'à vne  
ſeule parole oyſiue. Caton tout Payen qu'il eſtoit,  
diſoit que les hōmes grands & Illuſtres, ſont auſſi  
bien tenus de rendre conte de leur temps perdu,

que celuy qu'ils ont bien employé. Pour cōclusion nous deuons faire si bōne mise de nōstre temps en honnestes exercices. que nous en ayons le fruiēt, & nous soit alloüé au Royaume des Cieux, qui est ap- presté à ceux qui sont appellez en la vigne du Sei- gneur pour trauailler : car apres ils seront payez de leurs salaires. Aussi à ce propos S. Iean dit: Bien- heureux sont ceux qui meurent au Seigneur, pour ce que leurs esprits se reposent de leurs labeurs, & emportent quant & eux leurs œuures & leurs trauaux. Ceste autorité preuue bien que le tra- uail est la marchandise de ce monde qui se vend, s'a- chepte & liure au Ciel: comme S. Paul mesme l'ap- prouue, disant que chacun receura son salaire, & payement selon qu'il aura trauaillé icy bas.

---

*Pourquoy la Palme est attribuée aux victorieux, & le  
Laurier signe de victoire.*

#### C H A P. XXX.

 Est chose asseurée, qu'anciennement les Ro- mains donnoient la Palme aux victorieux en signe de triomphe : & cela est si vray que écrivant en latin ce mot Palme, il est entendu pour victoire: & comme dit Plutarque au traicté des cōputatiōs, à chacune sorte de victoire estoit designée vne es- pèce de couronne, avec lesquelles estoient couron- nez ceux qui les obtenoient, les vnes faites de Ra- meaux d'oliuier, autres de Lauriers, de Chesnes & autres arbtes, entre lesquels la Palme estoit le signe general de victoire. Et disent les anciēs que la cause de luy auoir attribué ceste significatiō plus qu'aux autres,

autres, procede de la merueilleuse proprieté de ce bois : laquelle sans estre autrement esprouuee, & renduë certaine par l'authorité de ceux qui en escriuent: comme sont Pline, Aristote, Theophraste, Aulugelle & Plutarque : tous lesquels afferment que tant plus ce bois de Palme, ou l'une de ses branches est chargée de grand fardeau, de tant plus il resiste à la pesanteur : & qu'au lieu que tous les autres bois ployent sous la charge, & sont surmônchez du fais, ceste Palme au cōtraire resiste: pour ce que plus la charge est grande & plus elle se dresse contremont. Pour ceste cause disent Plutarque & Aulugelle, que celuy qui vient à vaincre vn autre ne le laisse surmonter de peur du peril : ny s'affoiblit, mais pluſtost en trauaillant, & resistant pourſuit la victoire: & pourtant vn tel hōme est comparé à cet arbre qui a la mesme nature de vaincre & resister au fardeau, c'est pourquoy il est donné en ſigne de victoire. Autres disent que ceste chose a esté pratiquée par les Gētils, pour ce que la Palme fut consacrée à Phœbus premierement que le Laurier, & qu'elle est tres-ancien ſigne de victoire, auſſi Pline & Theophraste en escriuent maintes autres proprietes lesquelles ie ne tairay ceste-cy affirmée de tous: c'est que cōme la Palme a contraires effects à tous les autres arbres, auſſi y en a-il des masles & des femelles : & que les femelles ſont celles qui produiſent les Dattes, & les masles ſeulement fleurissent: ou bien quād il aduiēt qu'ils portent fruit, il est petit, & ſans gouſt, ny profit. Et ſi faut noter que les femelles en quelque lieu qu'elles ſoient, ſi elles n'ont des masles auprès, ne portent aucun fruit, & ſi d'auanture le maſle eſt

M

*Plin. l. 6.  
Aristote  
se en ſes  
Proble-  
mes.  
Th. l. 5.  
Aul. l. 3.  
Plutar-  
que en  
ſes Sim-  
poſes.*

couppé ou esbraché, la femelle (comme vefue) ne portera de là en auant aucun fruit. Or laiffant à part la Palme, il faut noter qu'aux triomphes de Rome, les triomphateurs estoient couronnez de Laurier, & le capitaine qui triomphoit, en portoit en la main vne branche. Ainfi est décrit le triomphe de Scipion l'Afriquain par Appion Alexandrin, & de plusieurs autres: dont Pline en donne quelques raisons: & dit que le Laurier est consacré à Apollon ou Phoëbus: pour ce que sur le mont de Parnasse il y en a grande abondance, & qu'il croit que pour ceste raison les triomphateurs se couronnent de Laurier: encore dit-il vne autre raison de sa merueilleuse propriété: c'est qu'il est naturellemēt ennemy du feu, & que les foudres & tonnerres ne le peuuent toucher: & que pour ceste cause, si tost que l'Empereur Tybere oyoit tonner, il prenoit vne feuille de Laurier qu'il mettoit sur sa teste, iugeant par ce moyen estre hors du danger de la foudre, ainfi que l'escrit Suetone en sa vie. Les Prestres deuinateurs de Rome se couronnoient pareillement de Laurier, puis en le faifant brusler, deuinoient par le son qu'il faisoit, ce qui estoit à venir: c'est pourquoy Claudian appell. cēt arbre deuinateur des choses futures. Pline & Suetone au commencement de la vie de l'Empereur Galba, racontent vne chose fort estrange, disans que Liue Drusille, qui depuis fut mariée avec l'Empereur Auguste, allant de Rome en vn lieu hors la ville nommé Vejetan, s'assit sous vn Laurier, ou tost apres vn Aigle volant par l'air laissa tomber en son giron, à trauers les branches de l'arbre, vne poule blanche comme neige, qui par-

toit en son bec vne branche verde de Laurier : de-  
quoy Liuius fort estonnée, fit nourrir la poule, qui  
depuis en fit tant d'autres, que pour ceste cause la  
grange où elle fut nourrie fut nommée Gallina.  
Elle fit pareillement planter le rameau qui deuint  
si beau, & produisit si bien, que ce fut chose esmer-  
ueillable à voir les arbres qui en sortirēt, tellement  
que tousiours depuis Octavius Aug. & ses succes-  
seurs par vne certaine coustume & superstitieuse  
religion, quand ils voulōyent triompher en coup-  
poient des rameaux qu'ils portoiēt en leurs mains,  
puis apres le triomphe passé, les faisoient replāter  
aupres de ceux, d'où ils auoient esté coupez, &  
tous croissoient comme les autres. Voila ce qu'en  
escriuent ces deux Autheurs : aussi fait Suetone, de  
qui l'authorité est en grande reputation : & s'il ad-  
jouste encore vn autre chose qui m'estonne : C'est  
que toutes les fois qu'il se mourōit vn Empereur,  
se sechoit aussi la plante, & les brāches qui estoient  
forties de ce rameau qui auoit esté planté lors de  
son triomphe. Et quand Neron mourut, qui  
• estoit le dernier du lignage des Cæsars, se seche-  
rent tous les Lauriers qui auoient esté produits  
du premier apporté au bec de la poule, & planté  
par Liuius, & aussi moururent toutes les poules qui  
• estoient venuës de la premiere branche : & qu'au  
Palais Imperial cheurent quelques tonnerres qui  
furent tomber les restes des statuës des Empereurs  
qu'on auoit là mises : & pareillement tomba par  
terre le sceptre qu'Auguste Cæsar portoit en la  
main. Il y auoit continuellement vne couronne de  
ces Lauriers sur la cornisse des maisons des Empe-  
reurs. Ouide entre les autres dit en ses Metamor-

phoses, que les Romains tenoient le Laurier pour vn arbre sacré, & ne s'en aidioient en choses viles, sales & prophanes, ains le tenoient pour signe de paix, le nommant Laurier pacifique. Pline dit que le Laurier a propriété contre la peste, & contre serpens venimeux. Ouide recite que Daphné fut conuertie en cét arbre, & que pour ceste cause il fut consacré à Phœbus, lequel estoit de ces vieux Romains adoré pour Dieu.

*Combien est detestable le vice de cruauté, avec plusieurs exemples à ce propos.*

### C H A P. XXXI.

**N**TRE tous les vices qui plus repugnent à l'humanité, & qui plus rendent les hommes monstrueux & abominables, il me semble que cruauté est le souverain : veu que l'homme qui est animal noble, fait à l'image & similitude de Dieu, & né pour faire douceur, est rendu par cruauté, ainsi qu'une beste brute, terrible, furieux, mal voulu & ennemy de Dieu, qui est souveraine clemence : & encore tel homme se resioit du mal d'autrui. Aristote dit que cruauté, fierté & inhumanité, est vice de beste sauvage & furieuse. Senecque au second liure de Clemence la nomme felonnie de l'ame, & de là il conclud, qu'elle est contraire & opposite à la vertu de clemence, Cruauté est grande ennemie de iustice & de raison : & est ce vice beaucoup pire qu'orgueil & ire : pour ce qu'il semble que le courroux procede d'un desplaisir de voir faire mal à autrui. Mais des cruels, nous en trouuons beaucoup, qui en

rient, & sans aucun desdain, ains seulement de pure malice & cruauté donnent tourment aux hommes, & les font mourir : par ainsi elle est ennemie capitale de iustice, qui deffend & ne permet qu'aucun recoiue dommage, ou mal sans coulpe : & si veut qu'aux coupables on donne temperée & douce correction. Seneque au liure des mœurs dit, que si on nomme bourreaux ceux qui ont la correction des vices, non mesurée : que doit-on dire de ceux qui oppriment & tuënt les innocens : Les exéples des cruels sont infinis : entre lesquels fut Herodes Roy des Iuifs, regnant au temps de la naissance de nostre Seigneur Iesus Christ. Car apres la mort de tant d'Innocens, pensant tuër, parmy eux, celuy qui estoit venu pour nostre redéption, voulut monstrier sa cruauté, non seulement pendant sa vie, mais aussi en sa mort : & pour ce se sentât prochain d'icelle, il appella tous les principaux de Hierusalem : lesquels venus il fit prendre, & enfermer en vn lieu où il estoit, donnant charge à sa sœur qu'au poinct qu'il rendroit l'ame, elle les fist tous mourir : à quoy il faillit, car Dieu y pourueut au contraire. Or faisoit-il ces choses (ainsi qu'il le confessa lors de son trespas) pour ce qu'il scauoit bien que le peuple de Hierusalem seroit fort ioyeux de sa mort : & afin qu'il succedast au peuple autrement qu'il n'esperoit, luy esmeu de vouloir malin, pour faire que chacun receust tristesse en ce iour là, deliberoit de faire faire ceste occisiõ & horrible meurtre. Les cruautéz d'Abimelech fils du grand Gedeon furent aussi merueilleuses, car pour auoir seul le Royaume, il fit mourir 60. de ses freres, & n'en eschappa qu'vn seul nommé



Ionathas, qui s'enfuit par la volonté de Dieu, pour faire que le traistre ne fust jamais sans soupçon, Mais ie ne sçay si à ceste-cy, l'autre suiuate fut plus grande ou moindre qu'il exerça contre les Sichimites, en vengeance de ce qu'ils l'auoient chassé de leur ville : en laquelle estant r'entré par force & de nuict, il tua tous ceux qui y estoient, hommes & femmes, & grands & petits : & pour ce que quelques vns s'en estoient fuis aux temples, ils les fit enuironner de tant de bois, qu'y ayant mis le feu, la chaleur fut si grande avec la fumée, qu'il en moururent tous, destruisant la ville, puis apres y mettant la charruë la fit semer de sel. Fort grande aussi fut la cruauté des Carthaginiens enuers Attila Regule, lequel estant prisonnier, l'enuoyerent sur sa parole par deuers les Romains, pour moyenner la paix, sous la permutation des capifs & prisonniers : & à son retour vers eux (où il se rendit de sa propre volonté pour conseruer sa foy) le mirent dedans vn tonneau, qui estoit enuironné de cloux de fer fort agus, tellement que ne se pouuant aucunement appuyer ny reposer en aucun endroit, le firent ainsi mourir miserablement. Tous les tyrans sont coustumiers d'estre cruels de nature, mais dessus tous est execrable le sanguinaire Phalaris tyran de Sicile : qui tua infinité d'hommes sans aucune coulpe, & si estoit plus cruel (à bien le considerer) en affection, qu'en effet : pour ce qu'il auoit vn taureau de bronze, que Perillus luy auoit fait, dedans lequel estant celuy qu'il vouloit faire mourir, & allumé le feu autour, le patiët prononcer sa voix par dedans, cōme si ce fust le mugissement d'un taureau ; & cela se faisoit afin que

par le cry de la voix humaine il ne fust esmeu à compassion. Vne seule chose a esté faicte bonne par luy : c'est que Perillus , inuenteur de ce supplice, y fut mis le premier. Si ne çay-je toutes-fois avec quelle cruauté se pourroit esgaller à celle de Tullie fille de Tarquin Roy de Rome , qui fit tuër son propre pere , afin d'hériter le Royaume , que luy-mesme de bõne volonté luy eust donné , si elle eust quelque peu attendu , & ce qui est encore plus à noter de sa cruauté : c'est que gisant le pere mort en terre elle éstant montée sur son chariot , passa par dessus : & combien que les cheuaux qui la mennoient espoüentez de la personne morte, refusassent de passer , & que le cocher qui les conduisoit sentant l'aiguillon de pitié, voulut les faire tourner de l'autre part , afin que le Roy mort ne fust despecé , si print-elle plaisir en sa cruelle affection , ce que les bestes meües de pitié fuyoient de faire:où en despit des cheuaux elle les fit dresser à son vouloir, & passer par dessus le corps de son pere. Les Scites , gens furieux & vaillans à la guerre , sont aussi notez par les historiens pour fort cruels:mais entre leurs cruautéz admirables , ceste-cy est l'une: Ils tuoyent les bestes grandes , comme cheuaux & taureaux , & mettoient dedans les hommes qu'ils vouloient tourmenter : & les lyoient en telle sorte qu'ils ne pouuoient remuër ny sortir hors , & là leur donnoient à manger à fin qu'eux viuans, la chair de ces bestes mortes se corrompist & les vers sortans d'icelle mangeassent les hommes vifs , & qu'ils mourussent en ce cruel tourment. Nous lisons que Maximin Empereur de Rome en fit autant ; Ayant pensé la plus horrible

cruauté que cœur d'homme peust deuiner : il faisoit lier les hommes vifs avec les corps des morts, & les laissoit ainsi, iusques à ce que le mort eust tué le vif. Virgile en écrit autant de Maxéce. Nous lisons aussi des cruantez fort estranges d'Alexandre Pheréen, qui faisoit enfeuiler les hommes vifs, liez face à face l'un contre l'autre. Il en faisoit vestir d'autres de peaux d'Ours, & autres bestes sauuages : puis les jettoit emmy les champs parmy les mastins, afin qu'il les dechirassent & mangeassent. Je ne sçay si on pourra ouyr la cruauté d'Astiaques Roy des Medes, eueurs Harpale, l'un des principaux & plus grands amis de son Royaume, sans en estre grandement esbahy. Cét Astiaques ordonna qu'on fist mourir vn sien petit fils, à cause d'un songe qu'il auoit fait, & qui seroit fort long à racôter & en donna la charge à Harpale, lequel meue de la pitié que luy faisoit cet enfant innocent ( qui depuis fut nommé Cyrus le grand ) & aussi pour la crainte de la mere de Cyrus, qui estoit fille d'Astiaques ne le voulut point tuer, ains fit diligence qu'il fust bien nourry. Long-temps apres Astiaques fut aduerty que l'enfant n'estoit pas mort, pourquoy sans en faire mauuais visage le retira avec luy : toutesfois en payement de la pitié que Harpale auoit exercée en la salutation de la vie de Cyrus, le Roy fit secrettement tuer vn sien enfant : & le iour ensuyuant le conuia à dîner, auquel entre autres viandes luy fit seruir la chair de son propre enfant, dont le pere mangea de bon appetit, n'ayant en horreur sa propre chair, & ce pour-auant qu'il n'en sçauoit rien. Astiaques encore non content de si cruelle tromperie,

fit vn autre tres-cruel acte : car au lieu du dernier fruit, il fit mettre en plats la teste, les pieds & les mains de l'enfant, & presenter deuant le pere, afin qu'il sceust que tel descert procedoit du corps de son fils. Entre ces deux capitaines Marius & Silla capitaux ennemis, fut fait tant de tyrânie qu'il sembloit qu'ils ne pensassent autre chose qu'à regarder lequel des deux la feroit plus grande. Silla fit tuër en vn iour quatre legions de soldats. Aussi les Preneestins, peuple d'Italie, qui luy demandoient misericorde, de ce qu'ils auoient receu le capitaine Marius à sauueté, ne furent pourtant exempts de sa tyrannie: car il les fit tuër & jetter aux champs, pour estre viande aux Vautours & Corbeaux. Autant en fit Marius; par ainsi furent tous deux esgaulx en cruauté. Je ne sçay s'il s'en trouuera vn au monde qui se puisse esgaller à l'Empereur Tibere, successeur d'Octauius. Car apres sa feinte clemence, au commencement de son regne, il ne laissa passer iour qu'il ne respandist le sang humain des innocens. Dauantage, il imagina vne sorte de cruauté, dont iamais n'auoit esté ouy parler, il deffedit sur peine de mort que nul fust si hardy de plorer, ny faire semblât d'auoir douleur de ceux qu'il faisoit mourir innocément. Cruauté veritablement estrange: car ie ne pense point qu'il y ait plus grâde peine que celle qui empesche le cœur affligé, d'adoucir & décharger sa douleur par larmes. Ce qu'il faisoit apres aux filles, est pour faire clorre les oreilles à chacun, à fin de ne l'entendre : auparauât que les faire mourir, il les faisoit déflorer & violer par les bourreaux, à fin qu'avec la mort elles perdissent l'honneur & la Palme de victoire. Il

estoit si affectionné à faire mourir , que sçachant qu'un qu'il auoit condané à mort, s'estoit tué soy-mesme , il souspira à haute voix, disant : O comme ce Cornulie m'est eschappé (ainsi se nómoit le condamné :) car il faut entendre qu'il tourmentoit les patiens en sorte , auparauant que les faire mourir, qu'ils reputoient la mort leur estre vne grâde grace. Il n'y a personne qui ne s'ébahisse de l'inuention qu'il auoit des tourmens & des morts. Il faisoit beaueoup boire ceux qu'il vouloit faire mourir, puis incontinent apres qu'ils auoient bien beu, leur faisoit fort estroittement lier les conduicts de l'yrine , en sorte qu'ils ne pouuoient pisser , & les laissoit ainsi iusques à tant qu'ils mourôient d'excessiue douleur. Encor pour son plaisir seulement d'une haute riue , qui estoit en vne isle , nommée Capraire , pres Naples , il faisoit jetter les hommes en la mer , & pour ce qu'il luy sembloit que mourir en l'eau , estoit vne mort douce & agreable , il faisoit descendre & mettre en bas des mariniens , & autres qui auoient des picques & autres armes , avec lesquelles ces pauures hommes ainsi jettez estoient rompus , & mis par pieces , auparauant qu'ils fussent tombez en l'eau. Apres la mort de ce Tybere , telle qu'il la meritoit , Cajus Caligula eut l'Empire , lequel suiuit ses predecesseurs , voire les deuança en affection. Il souhaitoit que tout le peuple de Rome n'eust qu'une teste , afin que d'un seul coup il le peust tuer. Il se sentoît infortuné , & se plaignoit de la felicité de son temps , & de ce que pendant ses iours il n'y auoit de famine , de pestilences , de deluges , de ruynes , & subuersion de pays , & autres grandes

malheurtez. Quelqu'un se presenta deuant luy, qui auoit esté banny par Tybere, auquel il demanda, qu'il faisoit pendant son ban : l'autre luy respondit par adulation, qu'il prioit Dieu sans cesse que Tybere mourust, afin qu'il succedast à l'Empire : quoy entendu par Caligula, & d'autant que tant de milliers d'hommes qu'il auoit bannis & releguez n'en fissent autant de luy, commanda qu'on les cherchast tous, & fussent mis à mort. Il vouloit que ceux qu'il condamnoit mourussent petit à petit, & qu'on commençast par petites playes, afin que la peine durast plus long-temps : & si auoit accoustumé de dire à ces bourreaux, faites en sorte qu'ils se sentent mourir : Il disoit aussi, ce que les autres estoient coustumiers de dire, les gens me veulent mal, pource qu'ils me craignent. A ce Caligula, succeda Neron à l'Empire, & non moins en la cruauté & fierté, pour ce qu'il en fit vne : en laquelle seroient encloses les autres, que tous les hommes pourroyent imaginer : car sans auoir esgard aux choses sacrées, ny aux personnes, fussent priuées ou publiques, il fit mettre le feu en la ville de Rome, avec deffense à tous de l'esteindre, & si ne permit à aucun de sauuer son bien : ainsi demeura le feu sept iours & sept nuicts bruslant la ville : & luy estant en vne haute Tour quelque peu loin de là, il s'esioüissoit du spectacle de telle inhumanité : il tua sa propre mere, & fit mourir les maris d'Octaue & Sabine, avec lesquelles il semaria puis apres leur fit semblablement perdre la vie. A la verité, ce fut celuy qui paruint au plus haut degré de cruauté : car il fut le premier qui persecuta les Chrestiens, & de son ten ps

fut la premiere, & plus grande persecution de l'Eglise, il monstra bien qu'il passoit tous autres en meschanceté, & qu'il estoit Prince de toute brutalité furieuse, veu qu'oyant prononcer vn vers Grec qui disoit ainsi : Apres ma mort le Ciel & la terre puissent confondre ensemble : Et moy, dit-il, ie voudrois plustost que telle chose aduint pendant ma vie. Ie serois bien content de prédre les exemples des peuples Barbares, sans plus toucher les Empereurs Romains : mais les successeurs de ceux cy, & qui les imiterent ne me permettent, pour ce qu'ils furent tels en tyrânie qu'il n'est besoin d'en chercher ailleurs, & neantmoins ie laisseray celles de Domitian, Virellius, Commodus, Maximinus, & autres semblables, mais celles que Diocletion vsoit contre les Chrestiens, & lesquelles sont recitées par Eusebe en son histoire Ecclesiastique, ie ne me puis garder d'en dire quelques-vnes : afin que les blasphemateurs & mauuais Catholiques de maintenant, voyent ce que les Chrestiens de la premiere Eglise souffroyêt peur de nier le nom de Iesus Christ. Ce meschant en faisoit trainer quelques-vns par les ruës aux queuez de leurs cheuaux, puis ainsi rompus & brisez, ordonnoit qu'ils fussent remis en prison sus des liëts faits de pots cassez, & autres vaisseaux de terre rompus, afin que le repos leur fust plus cruel que le martyre. Autresfois il faisoit abbaïsser à grand' force les branches des arbres : & à l'vne lier vne jambe, & l'autre jambe à l'autre branche : puis au lascher & à l'impetuosité des arbres qui retournoyent en leur naturel, estoïët les bien heureux martyrs mis en quartiers. En la ville d'Alexandrie il fit à plu-

seurs couper les oreilles, le nez, les mains & les orteils des pieds, leur laissant seulement les yeux pour leur faire endurer plus de peine. Il faisoit menuïser des échardes de bois, & leur mettre entre la chair & les ongles. Il faisoit encor fondre du plomb, où de l'estain, & ainsi ardent qu'il estoit leur faisoit jetter sur le dos nud, & sur les parties honteuses: & par ce moyen en affligeât & destruisant les corps, sans sçauoir ce qu'il faisoit, il enuoyoit au Ciel grande quantité d'ames, saintes & belles enuers Dieu, qui bien souuent prend les meschans pour luy seruir d'instrumens à glorifier les bons, & les rendre parfaits. Toutes ces cruauitez sont écrites par fideles Autheurs, dont nous auons la plus grande part en la sainte Escriture, le reste est recité par Iosephe en ses Antiquitez, en sa guerre Iudaïque, & par Suetone, Tranquil, Plutarque, Tite-Liue, Iustin, Valere le Grand, Eusebe, Paul Orose, Iules Capitolin, & autres de non moindre autorité.

---

*Comme souuent les Roys mauuais & tyrans sont  
ministres de Dieu, & que neantmoins ils  
sont tousiours mauuaise fin.*

## CHAP. XXXII.

**E**VX qui ont esté & sont subjets à ces tyrâs mal-heureux, doiuent considerer pour leur consolation, & que bien souuent encore qu'ils soyent tres-meschans, ils sont neantmoins ministres de Dieu. En plusieurs lieux l'Escriture les nomme seruiteurs de Dieu, pour ce que par eux Dieu chastie les mauuais, & approuue & rend



parfaits les bons. Les Hebreux ayans esté gou-  
 uernez par Iuges & Anciens , & Samuël deuenit  
 vieil , auffi croissant au peuple les malices & mes-  
 pris de Dieu , il leur fut donné des Roys, & fut le  
 peuple mesme qui demāda le chastiment qu'il me-  
 ritoit , requerant vn Roy, qui luy fut donné : &  
 fut Saül bon du commencement , mais depuis ty-  
 ran & cruel , car il leur ostoit leurs biens & leur  
 liberté, & combien qu'il fust entaché de si meschās  
 vices , si est-ce qu'il estoit nommé *P'Oingt du*  
*Seigneur*, par le moyen duquel Dieu les mit tous  
 en esbahissement & crainte : mais laissons à part  
 cestuy-cy , & les autres qui ont vescu dessous la  
 Loy de Dieu, & la cogneurent : & venons aux ido-  
 latres , lesquels sont aussi nommez par la sainte  
 Escriture Ministres de Dieu : ainsi dit le Seigneur  
 par la bouche d'Esaye : *Que les Capitaines entrerent*  
*par la porte de Babylone, i'ay commandé à mes sancti-*  
*fiez, i'ay appellé mes hommes forts & dispos en mon*  
*ire, afin qu'ils se glorifient en ma gloire.* Le Prophete  
 disoit ces mots pour le Roy Cyrus, & pour le Roy  
 Daire. Voyez donc comme il appelle les Medes  
 & les Perles ses sanctifiez, qui neātmoins n'estoiēt  
 ne Saints ne Iustes , ains seulement executeurs  
 de la volonté de Dieu, pour chastier Babylone. Et  
 en autre lieu par Ezechiel. *Je meneray mon seruiteur*  
*Nabuchodonozor, & pour ce qu'il m'a bien seruy près de*  
*Tyr, ie luy donneray aussi Egypte.* Si n'estoient-ils  
 pourtant seruiteurs de Dieu , puis qu'ils ne le co-  
 gneurent ny le seruient, ny creurent en luy : & tou-  
 tesfois ils estoient executeurs de sa iustice, & avec  
 ceste intelligence furent nommez seruiteurs. Le  
 cruel Totila Roy des Goths, estoit nommé fleau de

Dieu, & pour tel réputé. Le grand Tamburlam, qui regnoit au temps de nos ayeuls, tres-puissant & cruel Capitaine, & qui vainquit & subjugua tant de Prouinces : enquis pourquoy il estoit si furieux & inhumain enuers les hommes qu'il vainquoit, respondit en grande cholere : Pensez - vous que ie sois autre chose que fure de Dieu ? De là faut conclurre que bien souuent les cruels & mauuais sont instrumens, avec lesquels Dieu chastie les pechez & approuue les vertus : & toutesfois ils ne delaissent pour cela d'estre meschans & dignes de punition de ce qu'ils font : pour ce que selon la parole de nostre seigneur il est necessaire qu'il vienne scandale, mais mal-heur à ceux par l'occasion desquels il vient. Aussi est-ce chose asseurée que iamais Dieu ne les laisse impunis en ce monde, outre la punition perpetuelle de l'autre vie, & ne s'est point veu qu'un cruel soit mort autrement que cruellement. Phalaris tyran de Sicile mourut mal-heureusement dans le taureau où lui-mesme faisoit mourir ses subjets, rendant à sa mort ceste mesme harmonie qu'il auoit prins plaisir d'oïr par la mort des defuncts. Plutarque recite que Sylla fut villainement mangé des poux, qu'il ne fut possible d'y remedier en nulle maniere : & encore Pline dit qu'il mourut en se rongeat & mordant, & s'arrachant luy-mesme sa chair : Marius son capital ennemy, & aussi cruel, inhumain & mauuais que luy, fut reduit en tel desespoir, s'enfuyant pour se cacher, alla mettre sa teste entre les mains de Ponce Teselin, afin qu'il la luy coupast. L'Empereur Tibere, suffoqué avec vn oreiller, mourut entre les siens. Suetone dit, toutesfois que sa mort fut

causee du venin. Caligula ayât receu trente playes par les mains de Cherea, Corneille Babin, & de plusieurs autres leurs conjurez, perdit finalement la vie. Le cruel Neron auant que mourir se vid priué de l'Empire, & jugé ennemy de Rome, & s'estant caché en des cauernes toutes infectes d'excremens humains, se tua soy-mesme : encore luy defailloient les forces à executer ceste volôté, & eut besoin d'ayde, & là faisans de tres-vilains gestes de visage, selon ce que dit Suetone, rendit l'ame à tous les diables. Diocletian ayât aussi laissé l'Empire, mourut du venin que luy-mesme s'estoit donné. Domitian aussi mourut ayant receu sept playes par Estienne, Saturne, Maxime & autres. Tullie dont nous auons parlé, estant banny de Rome, mourut pauvre miserable. Astiages ayeul de Cyrus qu'il auoit voulu faire mourir par l'aide d'Harpale, auquel il fit manger son propre fils, fut depouillé de son Royaume par Cyrus. Herode aussi & tant d'autres semblables, dont le récit seroit trop long, moururent de pareilles morts. **Que** ceux donc qui commandent au monde fuyent cruauté, & embrassent la clemence, afin qu'ils soyent bien aymez de leurs vassaux: car la plus grande assurance d'un Roy est d'auoir l'amitié des siens.

---

*De l'estrange cas aduenu à vn des fils de Cresus Roy de Lybie, & à l'enfant d'un autre Roy. Parmi lesquels il y a vn discours, à sçauoir si le parler est chose naturelle à l'homme, & si l'homme seul à la parole.*

#### C H A P. XXXIII.

**E** R O D O T E escrit vn merueilleux cas aduenu à vn fils du Roy Cresus de Lybie, & pour

pour tel est aussi repeté par Aulugelle. Ce Cresus fut vn riche Roy, que Cirus destruisit, lequel cependant qu'il viuoit prosperémēt en son pays, eut d'une siene femme legitime vn fils, beau sain & accompli de tous ses membres & sentimens, lequel paruint à l'âge conuenable de pouuoir former la voix & parler: toutefois par le moyen de quelque incogneu lien ou empeschement de la langue, il ne parloit point ny long-temps apres, encores qu'il fust jà grand, & dispos à toute bonne entreprise: au moyen dequoy on le reputa muët & empesché de sa langue, combien qu'il ouïst & cogneust, ce qui est contre l'ordre de nature: car iamais on ne vid muët qui ne fust sourd. Or aduint que Cresus fut vaincu, & la ville de Sardes prinse des ennemis tellement que les soldats allerent iusqu'au Palais, dedans lequel estant cēt enfant muet, caché avec son pere en vn coin, & trouuez d'un soldat qui ne les cognoissoit, le soldat tira son espée, & s'approcha de Cresus pour le tuër; dont le fils espouuenté de tel spectacle, print si fort passion en soy, & fut si efficace, qu'il mit à parler si grande, que moyennāt l'extrême seigneurie que l'ame eut sur le corps, incontinent les organes corporels obeyrent à la forte détermination de la volonté: en sorte que rompant les liens qui tenoyent la langue, il prononça vne forte voix, & parla, disant, Hé ne le tuez pas, regardez, c'est le Roy Cresus mon pere. Quoy entendu par le soldat, retira son coup & ne trappa le Roy, qui pour l'heure eschappa la mort, & de là en auant parla tousiours cēt enfant, comme si tout le precedent de sa vie il eust parlé. Ce qui est chose esmerueillable, & si ne sçay qu'elle raison

N

naturelle y pourroit estre suffisamment donnée : Aristote dit que tous les hommes naissent communément sourds & muets, pour ce qu'ils ne sortent point avec telle disposition de ces deux sentimens, ny en telle perfection qu'il est besoin : & qu'après en croissant ils se disposent & efforent à commencer premierement à ouïr, & après qu'ils ont ouï plusieurs iours, ils commencent à parler.

*Plin. l. 1.*

aussi que celuy qui naistra & demeurera sourd, il est force qu'il soit muet : car c'est chose certaine que si le sourd oyoit, il apprendroit à parler, & qu'il est impossible d'enseigner celuy qui est entierement sourd. Dit aussi Aristote, qu'il peut bien aduenir que quelque enfant prononce quelque parole auparauant le temps ordinaire, & toutefois il recōmencera à prendre ceste parole, iusques à ce

*Plin. l. 1.*

que le temps concédé aux enfans pour parler soit venu, & auquel cōmunément ils parlent. A ce propos Pline raconte de cet enfant de Crésus, & dit qu'à cinq mois il prononça quelques paroles, qui furent reputées pronostication de la ruine du pere & s'il semble que tel pronostic soit sorti effect, car il ne parla oncques depuis, sinon aduenant les cas que nous auons allegué. Il me souuient d'une autre aduenture en pareil cas, recitée par Alben Ragel en son judiciaire, auquel il parle comme tésmoin d'auoir veu qu'un Roy, en la Cour duquel il demouroit; eut vn enfant, qui dedans les vingt-quatre heures de sa naissance, commença à parler parfaitement, & à remuer les mains, dequoy tous les assistans esmerueillez, entendirent qu'il dit à haute voix : Je suis né mal-heureux, veu que ie viens annoncer que le Roy mon pere doit perdre

son sceptre, & que son Royaume doit estre destruit. A la fin desquelles paroles, il eut aussi fin de sa vie, telle chose fut aussi espouventable, & toutes-fois il me semble plustost que ce fut aduertissement enuoyé de Dieu, que œuvre merueilleuse de la nature. Les Astrologues certifient que celuy qui à sa naissance aura Mercure ascendant & Oriental, parlera plustost que les autres, qui ne parlent que selon le cours ordinaire de nature. Il me souuient encore d'une autre chose conforme à ce que nous auons dit : c'est qu'il y en a quelques-uns d'opinion, que le parler n'estoit chose naturelle en l'homme, ains acquise & apprinse comme les autres arts & sciences. Autres disent que ce que nous parlons naturellement, n'est chose propre & parriculièr à l'homme seulement. Les premiers qui eurent opinion que le parler n'estoit point chose naturelle, s'efforçoient de la prouuer, en disant que c'est force que ce qui conuient naturellement à une espèce, soit conuenable à tous ceux de ceste espèce : tout ainsi comme nous voyons l'abbayer à tous les chiens, le bugler aux taureaux, & aussi en pareil cas à toutes les autres espèces de bestes : & neantmoins nous voyons aux hommes les uns parler d'une manière, autres d'une autre, en sorte qu'ils ne s'entendent point naturellement : partant il semble que la parole vienne plustost d'art que de nature. Encore selon Plin s'est trouué des peuples qui ne parloyent point, ains estoit leur parler plustost une forme de hurlemēt que de parole : ce qui ne fust pas adueni, si tous parloyēt par don de nature, car si ainsi estoit ils eussent tous parlé d'une mesme sorte. Quant

à l'opinion des autres qui disent que la parole n'est particulièrement propre à l'homme, ils se sont fondés sur ce que dit Lactance Firmian, que nous avons aucunes parties, qui nous semblent propres seulement en l'homme, & neantmoins nous les trouvons és autres animaux, comme la diuersité des voix aux oyseaux : par le chant desquels nous discernons l'un de l'autre, & si voyons qu'ils s'entendent, tellement qu'il semble que ce ne soit qu'une même forme de ramage. Encore prennent ils leur argument sur ce qu'ils voyent plusieurs oyseaux parlans, comme Papegays, Pies, & autres semblables. Mais la verité de ceste chose est (bien que leurs opinions ayent quelque apparence de vray) que la parole a esté donnée de Dieu à l'homme, non pas qu'il se l'acquiere par art, & qu'elle luy est propre & peculiere, & non point à autre animal. Vray est que les autres animaux ont voix, & toutesfois ils n'ont pas parole, & telle en est l'opinion de Quintilien, & pareillemēt d'Aristote. Aussi auons nous bonnes responses aux raisons contraires : quand au premier argument, l'on respondra qu'une chose peut estre naturelle vniuersellement, mais en particulier elle se peut exercer à la volpnté. C'est naturellement mal fait, & celui-là merite ocine, qui tuë vn autre, ou luy desrobe son bien : & neantmoins luy donne plustost vne peine qu'une autre, procede de la volonté des Iuges. Partant combien que les hommes parlent diuerses langues, si n'est-ce pas à dire que la parole ne leur vienne de nature, & de tant plus en est fort l'argument, que telle diuersité, & confusion des langues, a esté pour les peines de l'orgueil de

ceux qui edifierent la Tour de Babel : car il n'y auoit qu'un langage au monde qui encore estoit naturel. Et quant aux Troglodites qui ne parloient quasi point, on dit que cela procedoit de ce qu'ils auoient la langue trop barbare, & imparfaite, & ne sentoient quasi rien d'humanité, & neantmoins c'estoit vne langue par laquelle ils s'entendoient l'un l'autre. Et à ce que l'on dit encore, qu'il y a quelques oyseaux qui parlent, comme le Papegay, que recite Louys Celie, qui estoit au Cardinal Ascanio, lequel en sa presence prononça mot apres mot tout le Credo en Latin, sans faillir d'une seule syllabe. On respondra que cela n'est parler, car ils ne sçauent qu'ils disent, ains est vne certaine coustume enseignée par beaucoup de iours pour former telles voix : & puis la vraye parole auparavant que d'estre prononcée, se conçoit en l'ame, dequoy les oyseaux ont deffaut. Et aussi à cet argument qui dit, que nous cognoissons les animaux par la diuersité de leurs voix, & qu'ils s'entendent, & appellent l'un l'autre entr'eux : si n'est-ce pas à dire que telle voix soit parole formée, car comme dit Aristote, la voix se perd : aussi pouuons nous sans parole former, signifier & donner à entendre la ioye, ou le de'plaisir, & toutes autres vniuerselles passions : comme nous voyons par la voix qui se fait en riant, & avec plaisir, & par les gemissemens & cris, qui se font par les douleurs. Et pour le respect des bestes brutes qui ont difference, ou en leur chant, ou en la voix, qui cognoist quand elles sont mal contentes, ou allaigées par un remuement d'ailes, ou par voler haut, ou elles font quelque autre signe selon l'effect. Par ainsi le



parler, & la parole, par lesquels on monstre particulièrement le profitable, le necessaire, le dommage, la malice, le iuste, l'injuste, l'honnesteté, le bon, & par lesquels encore on raconte le passé, & preuoit l'on aux autres choses dont s'ensuiuent les profits de la parole, ils sont donnez seulement à l'homme, & si les a de sa propre nature.

*D'une femme qui fut mariée beaucoup de fois ; & d'un homme qui auoit eu plusieurs femmes, lesquels à la fin se marièrent ensemble ; & de l'incontinence d'une autre femme.*

## C H A P. XXXIV.


**I**L semble que communément on taxe l'honneur des vefues, qui se remarient deux ou trois fois. Et combien qu'il semble exterieurement, que ceux qui ainsi les blasment ayent raison : si est-ce pourtant que nul doit iuger de la secrette conscience d'autrui. Le mariage est Sacrement de l'Eglise, saint & permis de droit : & partant il ne doit, ny peut iamais estre repris : encore que l'on ne puisse nier que la chaste, & non sujette au mariage, est plus parfaite, & qu'on la déuroit eslire comme la meilleure : toutesfois sa bonté ne diminuë en rien celle de l'autre, qui n'est si bonne. Si donc la vefue se marie elle n'offense point Dieu en cela : & encore, quant au monde, l'on peut dire que c'est la moindre faute qu'elle pourroit faire. Et en que le lecteur ne s'esbahisse de ce que ie veulx amener à ce propos, ie ne diray d'une vefue que ce que S. Hierosme en recite, & auquel nous deuons prester foy, à cause de la grande

saincteté & religion. Il dit, qu'au temps du Pape Damase, il vid & cogneut à Rome vne femme qui auoit esté legitiment mariée avec vingt deux hommes: & qu'elle estant vefue du vingt deuxiême il se trouua vn homme qui auoit aussi eu vingt femmes, & estoit lors vef de la dernière: & ainsi se trouuans tous deux libres, estâs esgaux en estat & de basse condition ils cōtracterent mariage ensemble, qui fut chose fort notable, & qui rēdit vn chacun de Rome tres desireux de voir lequel des deux mourroit le premier: ce qui aduint finalement à la femme: aux obseques de laquelle, tout le peuple Romain courut, & pour congratuler le mary, cōme victorieux d'vne grāde bataille, luy mirent vne couronne de Laurier sur la teste, le faisant aller apres le corps de sa femme, tenant vne Palme en la main, en signe de victoire, & vne infinité de peuple l'accompagna en son triōphe. Ce bien-heureux sainct raconte vne autre chose notable, qu'il disoit luy auoir esté recitée pour vraye, par personnes dignes de foy: C'est qu'vne femme pour faire aumosne, print vn petit enfant de ceux que l'on expose à l'hospital, qu'elle nourrit comme son fils, le faisant manger à sa table, & coucher en son liēt: lequel paruenu à l'age de dix ans, elle fut incontinent, qu'elle se conjoignit à luy, tellement qu'au bout de six mois elle deuint enceinte, contre l'ordre & reigle de nature, qui ne permet que l'homme puisse engendrer à dix ans: ce qui sembla auoir esté permis de Dieu, à fin que la turpitude & deshōnesterē de este femme fust découuerte. En sorte que combien que l'autre femme eust esté mariée vingt-trois fois, & peut-il estre qu'elle n'y pecha point: au

moyen de quoy il eust esté meilleur à cette autre femme de faire ainsi, que de commettre vn si desordonné peché : car comme dit Saint Paul, il vaut mieux se marier que bruler.

*D'un grand cas qui aduint à deux Princes de Castille,*

CHAR. XXXV.

 Hacunſait qu'un ſoudain déplaiſir, peut faire ſoudainement mourir l'homme. A ce propos ayant regné en Caſtille Dom Alphonſe onzième, qui fut pere du Roy Dom Petro : ce Dom Petro demeura Roy fort ieune : au moyen de quoy le Royaume fut gouuerné par deux Princes du pays, oncles du Roy, l'un nommé Dom Petro, & l'autre Dom Iean, & auſſi de la Royne Marie ſon ayeule. En l'an 1316, ces deux Princes qui eſtoient oncle & nepueu, ayans par pluſieurs fois comme vaillans hommes mené guerre aux Mores pour exalter la foy : & rapporté pluſieurs victoires, avec maintes eſpreuues de notables Capitaines, delibererent enſemble mener guerre au Royaume de Grenade, & faire courſes & dommages aux pays des Mores, ayans avec eux Alcantar & Galatrane grands maiſtres de S. Iacques en Galice, & l'Archeueſque de Tolete. Venus donc à l'eſſect avec grande quantité de gens de cheual & pied, commencerent à enuahir le pays, & firent ſi bien qu'avec bonne execution ils paruindrent deuant Grenade, combattans, & prenans aucuns Chasteaux, entre leſquels ils eurent Elhor : & venu le temps que il eſtoit bon ſe retirer, retournerent en Aricie

par la terre des Chrestiens , & cheminans en bon ordre, Dom Petro estoit en l'auant-garde, & le seigneur Iean en l'arriere-garde , où il fut chargé de telles multitudes de Mores qui s'estoiēt assemblez de toutes parts, que force luy fut de mäder à Dom Petro qu'il retournaist en arriere pour le secourir: ce que voulant faire Dom Petro, & marchand auec grand courage , trouua ses gens tant aneantis qu'il ne luy fut possible de les faire retourner: au moyen dequoy il entra en telle alteration & deplaisir, que voulant denouueau essayer à faire marcher , tant ceux de pied que de cheual, & ne pouuant en auoir raison , tira son espée pour en frapper quelques-uns , afin d'intimider le reste, & que la crainte les rendist obeyssans: mais son troublement & deplaisir fut excessif, voyant qu'il ne pouuoit secourir son oncle , que sans pouuoir manier l'espée , il perdit tout soudain la parole , & aussi tout le sentiment, & cheut de son cheual mort en terre, sans se remuer ne parler à personne. Ceste pauvre aduanture fut soudainement rapportée par quelques uns de ses gens au Prince Iean qui combattoient fort vaillamment contre les Mores : lequel cognoissant l'occasion de telle mort si soudaine print à foy vn si grand desplaisir , & en receut si grande alteration , qu'il cheut tout incontinent, perdant la force de ses membres, ny oncques puis ne peut parler : pourquoy il fut prins de ses gens, & ainsi tenu depuis midy quasi iusques au soir. Pendant lequel temps , voyant les Mores que les Chrestiens estoient ainsi rassemblez , n'en sçachant l'occasion , commencerent à craindre , pensans qu'ils se fussent ainsi reünis pour les assaillir

de nouveau, & peu apres qu'ils eurent recommencé à marcher en bataille, & que le corps de Dom Petro fut mis sur le trauers d'un cheual, le Seigneur Jean donna le dernier soupir : chose dont iamais n'auoit esté ouy parler, & fort notable pour monstrier que l'homme peut mourir de déplaisir.

---

*Des estranges & diuerses complexions de deux Philosophes, dont l'un pleuroit, & l'autre rioit, de l'estat & gouvernement du monde.*

### CHAP. XXXVI.

**A**V recit que fait Diogenes Laërcien sur la vie & diuersité des Philosophes, il raconte particulièrement de deux, l'un nommé Heraclite, & l'autre Democrite, pour ce que chacun d'eux eut la complexion & nature fort estrange. Heraclite auoit accoustumé de pleurer toutes les fois qu'il sortoit pour aller parmy les ruës, & incessamment répandoit larmes, pour la compassion qu'il auoit de l'humaine nature : car il luy estoit aduis que toute nostre viene consistoit qu'en misere, & tous les traux à quoy les hommes s'exerçoient, luy sembloient digne de compassion, tant pour les peines que pour les pechez par eux commis. Ce qui est mieux & plus amplement certifié par vne lettre qu'il enuoya au Roy Daire, comme le recite Diogenes, où il dit ces mots. Tous les hommes qui vont sur la terre, sont elloignez de justice : ils seruent tous auarice & vaine gloire, avec trop de cupidité & paresse perdue : & moy ie n'ay iamais pensé chose mauuaise, & à fin d'éuiter la peine que ie sens en

Voiant & cognoissant ces choses , ie voudrois me tenir en lieu où ie ne visse les hommes , veu aussi que ie me contente de ce qui m'eit necessaire seulement. Nous lisons de ce Philosophe chose toute conforme à cet aduis : c'est qu'il viuoit la plus grande partie du temps en solitude , & par les champs , se nourrissant d'herbes , & de viandes de peu de substance : cependant qu'il estoit ieune enfant , il disoit ne rien auoir , & depuis qu'il fut grand il disoit sçavoir tout , & que nulle autre chose ne l'auoit enseigné que la contemplation. La complexion de Democrite ne fust pas moins estrange que ceste-cy : toutesfois qu'il sortoit de son logis , & qu'il frequentoit les hommes , il se rioit desmesurémēt de toutes les œuvres & actions humaines : disant la vie des hommes estre vanité & folie , & que tous appetits , & desirs estoient fols , vray subjects & matiere de risée. Et fut telle l'imagination de ce Philosophe , que c'estoit assez pour le faire aller riant par les rues , cōme l'autre alloit pleurant. Et cōsiderant les peines & trauaux des hōmes , il sembloit que chacun d'eux eust raison suffisante de faire ce qu'ils faisoient. Seneque au liure de la trāquilité de la vie , parle de ces deux Philosophes , approuuant plus l'opinion de ce Democrite riant , & si conseille d'imiter plustost son ris , que le pleur d'Heraclite. Il sēble que Iuuenal soit de ceste mesme opinion , quand il parle de ces deux , disant qu'il s'esbahit d'où , & comment cēt Heraclite peut auoir pris tant d'humeurs , pour satisfaire à tant de larmes. Aussi à la verité de ces deux folies ( car ie iuge ces deux complexiōs estre telles ) Democrite s'est le mieux trouué , parce que


comme homme, qui ne prenoit desplaisir de chose quelconque, il a vescu cent neuf ans. Le trouue de luy qu'il mangeoit fort souuent du miel, & qu'un iour estant enquis quelle chose estoit bonne pour conseruer l'homme en santé, il respondit, le miel dedans. & l'huile dehors : donnant à entendre par cela, qu'il estoit bon manger du miel, & s'oindre d'huile. Laërtien raconte plusieurs choses de luy, par lesquelles est demonstré combien son sçauoir estoit grand en la cognoissance des choses naturelles. Il dit qu'un iour entre les autres, on luy porta du laiët, & apres qu'il l'eust regardé, dit, le laiët est de chéure qui a fait ses petits, & si est la premiere portée, & la verité estoit telle. Vne autre fois rencontra vne ieune fille en son chemin, à laquelle (en luy faisant la reuerence) il dit Dieu te gard fillette, & l'autre iour ensuyuant la rencontrant encore, il luy dit : Dieu te gard femme. De quoy esmerueillez ceux qui auoient ouy l'une & l'autre salutation, sçeuient que ceste nuit elle auoit eu compagnie d'homme, ce que Democrite cogneut au visage seulement. Tertullian dit aussi de ce Democrite qu'il se creua les yeux, afin de n'estre tenté des concupiscences charnelles, qui sont ordinairement causées par la veuë des femmes : & Aulugelle dit, que ce fut pour mieux s'addonner à la contemplation des choses naturelles, pour lesquelles ce Philosophe fut fort recommandé des doctes. Ciceron escrit de luy, aussi fait Pline, & beaucoup d'autres. Pline dit en plusieurs endroits, qu'il estoit grand Astrologue & Magicien, & que pour en apprendre tous les arts, & les pratiquer avec les sçauans, il chemina par toute l'Asie,

Arabie, & PEgypte, & beaucoup d'autres Provinces. Et fait Solin mention de ses disputes cõtre les Magiciens. Quant à moy avec vne merueilleuse chose, ie mettray fin à parler d'un tel homme, qui par le seul moyen de la lumiere naturelle, chercha & creut l'immortalité de l'ame, & la resurrection de tous les morts, en laquelle cõttemplation, & assez d'autres semblables il despensa la longue vie que nous auõs dite. Mais Heraclite, par sa complexion mauuaise, & pour ne manger que des herbes, & autres viandes, qui tousiours le tenoient affamé, mourut ethique & tout plein de gouttes, estât enueloppé en vne peau de bœuf, où il s'estoit fait mettre pour se medeciner. Et disent aucuns qu'estant ainsi enueloppé, il fut mangé des chiens, qui ne le cognoissoient pour homme. Il fit neantmoins des liures de grande doctrine, esquels il se rendit si obscur, que peu de gens le peurent entendre : qui est vn vice, où plusieurs grands personnages ont failly par presumption & arrogance.

---

*D'aucunes choses notables qui sont aduenues en vne mesme sorte, plustost en vn lieu qu'en vn autre.*

C H A P. XXXVII.

 E que nous auons dit au chapitre precedent donna grande merueille en la consideration des hommes desquels les conditions & opinions sont si extrêmement alienées les vnes des autres, que la mesme chose qui incessamment faisoit plorer l'un, faisoit rire l'autre sans cesse. Mais c'est aussi chose digne de contemplation, de voir qu'en telle varieté des choses humaines, & entre



rant de difference, il s'en trouue aucunes qui semblent estre forcées : & qu'il faille de necessité qu'en aucuns endroits les aduentures aduiennent particulièrement , comme nous verrons par le propos suyuant. Premièrement c'est chose esmerueillable ce que nous auons dit de la ville de Constantinople, que le premier Empereur qui l'edifia, & y fit sa demeure, se nommoit Constantin, & sa mere Helene: & si est aduenue depuis que le dernier qui y a regné, & pendant le temps duquel la ville a esté perduë, se nommoit aussi Constantin, & sa mere estoit pareillement nommée Helene. C'est aussi chose digne d'admiration , qu'il y ait eu deux hommes tres-vaillans , Hercules & Samson : & que tous deux encommencerent leurs grands faits d'armes par la victoire que chacun d'eux fit d'un Lyon, & que tous deux furent trompez & surmontez par femmes , comme si l'un estoit obligé d'auoir fortune pareille à l'autre. C'est encore chose notable , qu'en l'Arabie heureuse, Cham fils de Noë, & ses successeurs abandonnerent l'adoration du vray Dieu, pour prendre l'idolatrie des hommes, & que de la mesme Prouince, apres grandes & longues reuolutions d'années est né & sorti Mahomet, persecuteur de la vraye foy, & doctrine donnée par Iesus Christ, Dieu & homme. La ville de Carthage tres-puissante Republique, eut tant de force en armes que nul Roy, ny Capitaine luy pouuant resister , ce nonobstant par deux fois elle a esté suppeditée par deux Capitaines Romains, portant un mesme nom, & appelez Scipions: tellement qu'il semble qu'en ce nom consistoit la puissance de la vaincre. Il est pareillement noté en l'histoire

Les souverains Euesques, que quasi tous les Papes nommez Alexandre ont eu des Antipapes, & qu'en leur temps il y eut des schismes, comme du temps d'Alexandre second, troisieme, cinquiesme & sixiesme. Vne autre chose esmerueillable a esté veüe en Espagne, que communément tous les Roys, nommez Ferdinans, ou Alphonse, ont esté Roys bons & excellens. Cæsar & Pompée furent deux Capitaines de Rome fort fameux & tres-puissans, grans ennemis & competeurs l'un de l'autre : Or est-il aduenü que tous deux moururent à pareil iour de leur naissance, de mort violente & par armes. Ce furent aussi d'excellens capitaines qu'Annibal de Carthage, le Roy Philippe, pere d'Alexandre, le Roy Antigone, pere de Demetrie, Sertorie Romain, Viriat Espagnol, & de nostre temps Federic Duc d'Urbain, & quelques autres, lesquels se sont ressemblez aux façons de faire, & gouvernement de guerre : mais en vne chose ils ont voulu estre tous esgaux, car ils furent tous boiteux. & si perdirent tous chacun vn œil par infortune: L'Empereur Charles cinquiesme nasquit le iour saint Matthias Apostre : & à pareil iour fut en bataille le Roy François prins par ses gens : eut la victoire de la Bicoque : fut esleu & couronné Empereur de Rome, & luy sont aduenües plusieurs bonnes Fortunes. Je ne laisse pourtant de reprendre ceux qui en leurs œuvres prennent garde à ces iours & à ces noms, pour commencer leurs besongnes, toutesfois puis que telles choses se lisent & considerent ie ne m'en estonne point tant. Nous voyons que plusieurs nations tiennent quelques iours pour infortunez, & que pour rien du monde

ils ne s'y mettoient au combat , pour ce qu'à tels iours il leur est coustumierement suruenu quelque infortune: se reputant heureux en quelques autres, pour ce que iamais il ne leur y aduint perte, ny aucun mal-heur. Toutes ces choses nous donnent esbahissement, d'autant que nous n'en sçauons pas la cause, si est-ce pourtant qu'il y en a reigle & raison: mais Dieu le sçait & en ordonne. Des choses qui sont aduenues, & des faits notables succedez par mesme moyen aux Romains & aux Grecs, Plutarque a fait vn traicté appellé Parallele, où il met infinité de beaux exemples, que les curieux d'histoires pourront voir.

*Que beaucoup d'hommes se sont tellement ressemblez, que bien souuent l'un a esté prins pour l'autre.*

#### CHAP. XXXVIII.

**O**ccasion s'offre à faire mention de quelques-uns qui en la figure & aux gestes ont esté fort ressemblans les vns aux autres. Or est-ce vn des grands secrets & merueille de nature, de voir en telle infinité d'hommes, la varieté de leurs gestes, & que tous n'ont qu'une mesme forme, & neantmoins l'un ne resseble à l'autre, toutesfois il semble que ce soit encôre cas plus estrange quand en telle varieté il s'en trouue deux qui se ressemblent bien: desquelles deux choses nous dirôs les causes naturelles, apres auoir amené pour exëple quelque-uns qui se sont bien ressemblez. Et pour le premier, nous parlerôs d'un nômé Artemia, qui estoit en la Cour du Roy Antiochus de Syrie, lequel selon Plin & Solin estoit de basse condition, combien que

Valere

Valere le grand dit qu'il estoit parent du Roy, auquel il ressembloit si fort, que la Royne ayant fait mourir Antiochus, cela sa meschâceté par le moyen de cét Arthemie, qu'elle auoit accointé par quelques iours: puis le mit coucher au liest du Roy, disant estre son mary qui estoit malade: & pour tel fut visité de tous les Princes de son Royaume, comme si vraiment c'eust-il esté: Ainsi sous l'effigie, & figure du Roy il fit son testament nommant pour son heritier au Royaume celuy que la Royne voulut, en quoy il fut obey, car chacun pensoit obeyr à son Roy naturel, qui fut vn cas fort estrange. Mais ce propos, l'aduanture de la Royne Semiramis l'Assirie est bien plus estrange, de laquelle tant de louables autheurs ont escrit de si grands faits. Iustin & plusieurs autres disent, que son fils Ninus luy ressembloit si bien, tant en paroles & aux gestes, qu'à la disposition du corps, qu'après la mort du Roy son mary, elle se vestit en habit d'homme: & representant la personne de son fils, tint & gouuerna le Royaume par l'espace de quarante ans, avec croyance de tous qu'elle estoit Ninus son fils pour ce qu'ils se ressembloient eux deux, en sorte que chacun y fut abuse. Du temps de Pompée il y auoit à Rome deux hommes, l'un nommé Biblie, & l'autre Publicie, qui ressembloient tant à Pompée, que s'il n'y eust en autre difference que de la figure, il eust esté fort difficile (comme le recite Plinè) de pouuoir cognoistre lequel d'eux eust esté Pompée: & si iugeoit chacun ceste ressemblance venir de pere en fils par succession. Et du temps du pere de Pompée, il y auoit aussi à Rome vn cinsinier nommé Menogenes qui luy res-

sembloit en sorte , que pour ceste cause le peuple imposa le nom de l'un à l'autre : ce qui est assuré pour vray par Plin & Solin. Il y eut aussi vn nommé Turannie , qui mena dans Rome deux enfans esclaves, d'un mesme aage, qui en gestes, & en toutes autres choses estoient semblables , si bien que chacun les alloit voir par grande merueille, aussi Turannie disoit qu'ils estoient freres bessons , ce qui estoit faux , car l'un estoit d'Asie , & l'autre d'Alemagne. Et pour ce qu'ils auoient telle ressemblance, Marc Anthoine cousin du grand Octavius les achepta: mais apres qu'il fut aduerty de la tromperie, & qu'ils n'estoient freres, il manda le vendeur, & luy dit qu'il rendist le prix de l'achat, qui estoit vne grande somme, d'autant qu'il l'auoit trompé luy faisant accroire que ces esclaves estoient freres: dequoy Turannie se desueloppa subtilement disant que pour ceste cause il deuoit les acheter dauantage, veu que c'estoit plus grande merueille, que ces deux enfans nais en diuerses nations fussent ressemblans , que s'ils estoient nais en vn mesme iour & d'une mesme mere: laquelle deffence fut acceptée de Marc Anthoine, luy semblant la raison estre bonne, & s'en tint pour content. Il aduint aussi à l'Empereur Octavius vne petite gaudissierie, sur ce propos de ressemblance : car d'auanture alla demeurer dans Rome vn jeune fils qui auoit les traits de la face, & le corps semblable à Octavius, qu'aucun Romain ny trouuoit rien de difference : ceste chose venue à la notice de l'Empereur, il le manda, & lors fut encore mieux cogneu le portraict de l'un à l'autre. Ce que voyant l'Empereur qui estoit fort recreatif & affa-

ble, & qui volontiers disoit le petit mot pour rire, dit au jeune homme : dy moy frere, ta mere vint-elle iamais à Rome ? Voulant par là inferer que son pere la pourroit auoir cogneüe : dequoy le jeune homme s'apperceuant & cognoissant l'industrie & facecie de l'Empereur, luy respōdit aussi facecieusement : De ma mere, Seigneur, elle ne vint iamais à Rome, mais mon pere y est venu maintes fois. Plinē escrit d'un nommé Surra Proconsul de Sylla, qui estoit de Sicile, de la semblāce duquel vn pescheur approchoit en façons de faire, & en paroles, car tous deux estoient fort begues, & en toutes autres choses, en maniere que s'ils se fussent vestus d'une mesme sorte, il n'eust esté possible d'en faire aucune distinction, & n'eust-on sceu dire lequel eust esté pescheur, ou le Proconsul, qui est chose merueilleuse. Si est-ce que celle qu'Albert le Grand escrit en son liure des bestes, l'est encōre plus. Il dit auoir veu & cogneu en Allemagne deux enfans jumeaux, qui se ressembloient en sorte, que quand ils estoient separez on ne pouuoit discerner l'un de l'autre : & encōre outre les gestes & actions, ils auoient telle conformité au demeurant, qu'ils ne pouuoient viure l'un sans l'autre : tellement que s'ils se venoient quelquesfois à separer, ils en enduroient merueilleuse peine : ils parloient d'une mesme maniere, & quand l'un estoit malade, aussi l'estoit l'autre : par ainsi il sembloit que ce fussent deux corps en vne mesme nature & complexion. Quant à moy, ie dy aussi que cela doit proceder de ce qu'ils auoient esté engendrez en vn mesme instant, & d'une mesme matiere estant fort disposée : & que tout

tes parties estoient esgalement & parfaitement conditionnées. Sainct Augustin au liure de la cité de Dieu en recite vn de mesme. Et combien que ces choses semblent merueilleuses, si ne doit-on laisser de les croire, considéré la puissance de nature, & l'autorité de ceux qui l'asserment. Encore pouuons-nous reciter ce qui est aduenü de nostre temps. En Espagne le Seigneur Comte Iean Giron ressembloit en telle maniere à son frere, le grand maistre de Galatrane, lequel fut tué par les Mores, que bien souuent leurs mesmes parens & domestiques prenoient l'un pour l'autre. Il me souuient auoir leu en l'histoire des Ducs de Milan, que François Sforce auoit en sa gend'armerie vn Gentil-homme de la compagnie des cheuaux legers, qui luy ressembloit si fort que pour ceste seule cause il estoit nommé Duc. Je pourrois amener assez d'autres exemples que ie laisse pour n'ennuyer le lecteur. Seulement ie diray l'occasion de ceste ressemblance, dont y en a trois principales. La premiere, que nature se pene & force tousiours de faire le mieux qu'il luy est possible, & ceste raison est l'opinion de tous les Philosophes naturels. De là vient que quand elle essaye faire plustost masse que femelle, & la rendre plus semblable au pere qu'à la mere, à la similitude du peintre qui pourtraict vne chose sur le naturel de l'autre : & si quelquesfois nature est veüe defaillir en cela, ou bien en partie, c'est tousiours par le deffaut & debilité de la matiere : car quand l'homme n'a en soy du tout sa perfection necessaire à engendrer, il forme vne femelle. Aussi aux gestes & en la figure, quand la vertu qui fait la forme

( que les Philosophes appellent vertu informatiue ) est plus forte & puissante en la partie de l'homme , l'enfant ressemble plus au pere qu'à la mere, mais quand en ceste vertu il a quelque grande indisposition, & defaillance de force, & que la vertu & partie de la femme est plus forte, les enfans luy ressemblent. Il y a encore d'autres causes comme nous dirons cy après : & principalement en cela sert beaucoup la bonne , ou mauuaise disposition de la matiere de deux parties generatiues. En premier lieu il faut que la femme soit comme la partie souffrant , & l'homme comme l'agent , qui fait toute l'œuvre : pour ce que selon la disposition nature besongne en la similitude : & n'ont seulement la vertu de la partie paternelle, ou maternelle, en la similitude des gestes, & des mēbres: mais aussi en la complexion , & la disposition & force, & encore en aucunes passions, & maladies, & autres choses , comme souuent nous voyons que les enfans des hommes chauues , deuiennent chauues: & des sourds, sourds. Et bien souuent ( ainsi que dit Galien ) les enfans sont heritiers des maladies des peres, comme de podagre, de goutte arthritique: Auicenne y adiouste aussi la lepre, & la pthistique. Et qui est encore plus esmerueillable , nature en se trompant soy-mesme, baille quelquesfois aux enfans les marques des playes , que les peres ont eues, qui est pour nous monstrier que tousiours elle essaye de faire son semblable. Columelle \* soustient aussi ceste mesme chose : & pareillement Plin le jeune, en vne Epistre qu'il a fait, parlāt de la fēme de Corneille, dit qu'elle mourut des gouttes, qui

\* Columelle  
li. 8. de  
choses  
rusti-  
ques.

Plin  
le ieune  
ce 2



estoit la maladie de son pere, & de sa lignée : & dit  
 cet Autheur que les infirmités descendent de pere  
 en fils, & bien souuent aux enfans des enfans,  
 comme il aduint à Nicée le Poëte, natif de Con-  
 stantinople, duquel Plin<sup>e</sup> escrit, que ses pere &  
 mere estans blancs, il nasquit noir, pour ce que son  
 ayeul de par sa mere estoit noir. Nous voyons  
 ces choses par esprouue en cheuaux, & autres ani-  
 maux, qui ressemblent le plus souuent à leurs pe-  
 res, tant en couleur qu'en grandeur, & disposition.  
 C'est la raison d'Aristote, & d'Empedocles. En  
 ceste forte se forme la varieté des gestes des hom-  
 mes : & la disposition, & taille des membres, se-  
 lon celle du pere, & de la mere, lors de l'action  
 generatiue. La secōde raison est pareillement pri-  
 se d'Aristote & de Plin<sup>e</sup> : qui disent que c'est l'i-  
 magination des peres en cet instant : & aussi l'a-  
 ffection, ou passion qu'ils ont en l'ame : car la veuë,  
 ou imagination presente, importe beaucoup en  
 cela : & est tres-forte occasion estant jointe à la  
 premiere, pource que le pere, ou la mere pensant  
 à quelque beauté est grande occasion d'engendrer  
 de beaux enfans, & les rendre semblables au sub-  
 ject imagine. Et pour ce que bien souuent il ad-  
 uient que les peres ont diuerses imaginations,  
 aussi engendrent-ils diuersité, & difference des  
 gestes : tellement que l'enfant ressemble à diuer-  
 ses personnes. Et est ceste chose reputée de telle  
 importance, qu'Empedocles dit qu'il s'est trouué  
 des femmes qui ont conçu & fait des enfans qui  
 ressembloient à des statuës, & figures qu'elles te-  
 noient en leurs châbres, lors de la conception. Que  
 ceste chose aduiene aux bestes, il est assez probable

par l'histoire de Iacob , qui mettoit les verges pe-  
lées estans blanches & verdes , au lieu où les bre-  
bis conceuoient , dont il naissoit des aigneaux bi-  
garrez. Et si est encor à noter , que non seulement  
ceste imagination à force és membres corporels;  
mais aussi en l'ame des enfans. Pour ceste cause les  
Philosophes naturels ont conseillé que quand vn  
homme est en courroux, ou melancolique, ou yure,  
il n'habite avec la femme : pour ce que commu-  
nément les enfans sont de la complexion en la-  
quelle estoit le pere, lors de l'action generative : en  
forte que bien souuent vn pere ioyeux, & deliberé  
de nature, engendrera vn enfant melancolique. Sur  
ce propos Alexandre Afrodisée dit vne chose fort  
notable : que quelquefois les enfans bastards, &  
adulterins sont mauuais & vicieux , à cause de la  
mauuaise imagination, & crainte qu'auoient leurs  
peres, lors qu'ils engendroient. Et de ceste mesme  
raison sera prise la responce de la suiuite deman-  
de : D'où vient qu'entre les hommes seulement  
ya tant de difference en la figure , ce qui n'est  
pas aux bestes : Là dessus dit Aristote , que c'est  
pour ce que les bestes n'ont soucy , 'pensément ou  
imagination, fors seulement en leur action pre-  
sente : & pour autant que les hommes ont leurs  
pensées en plusieurs lieux, & plusieurs choses, ad-  
uiant que les enfans qui naissent ne ressemblent à  
pere ny mere. Le mesme Aristote donne quasi ce-  
ste responce à telle question , pourquoy c'est que  
de peres sages naissent enfans fols : Il dit que les  
hommes qui sçauent peu ( comme nous auons  
parlé des bestes ) sont fort ententifs en cét acte  
generatif , par ainsi estant la matiere disposée,

& sans alteration aucune , les enfans en naissent parfaits, d'autant que nature n'est en ce mesme instant occupée à autres choses: mais aux gens doctes il n'aduiant pas tousiours ainsi : pour ce qu'ayans communément l'esprit plus subtil, & penetratif, ils l'ont la pluspart du temps occupé en plus de pensées, qui les empesche de se pouuoir totalement employer à telle œuvre. De là vient que n'estant la matiere parfaitement disposée, nature ne peut parfaitement besongner. La troisieme raison qui se baille pour respôdre à ce doute, est d'Astrologie, causée de l'influence des estoilles , selon l'opinion que dit Ptolomée: car par la disposition du ciel, & l'image, ou signe qui monte , & les aspects qu'ont les Planettes, lors de la conception, & naissance de l'homme , les mœurs s'influent: se rendans semblables, ou differens au pere, selon la proportion , & conformité du pere , ou de l'enfant au temps de la generation. Nous pourrions icy reciter les influences de ces Planettes par leur proprietez , mais ce seroit vne grande longueur: & puis Ptolomée en parle amplement, aussi font Iules Firmique, Aliben Raselle, Guy, Bonat & autres : & puis raison est si forte qu'elle ne peut estre niée, voyant, & sçachât l'influxion, & puissance que les corps superieurs ont sur les inferieurs avec leurs effets. Or puis que cela procede du mouuement , qui est cause de la generation & corruption, & est celuy qui premier dispose la matiere, & puis la forme , il s'en suit que comme le mouuemēt des temps n'a iamais cessé, & qu'il y a diuers temps & diuers mouuemens, & qu'encôre (comme nous auons dit) ils ont diuerses natures , aussi la matiere se dispose diuer-

Ptolomee en  
Cen-  
laque.

Ptolomee en  
on qua-  
ripar-  
s.

sement, & se causent variables faits & dispositions  
 és creatures, quelquesfois ressemblans l'une à l'autre,  
 selon la conformité qui est au ciel, en vn temps  
 & en vn autre. Aussi quelquefois ces causes & occasions  
 sont toutes ensemble occurrentes: aucune-  
 fois vne, ou deux, & bien souuent l'une est contraire  
 à l'autre : d'où procedent ces diuers effects qui se  
 voyent. Par ces mesmes occasions nous voyõs d'où  
 viennent les beaux enfans aux peres laids, & sem-  
 blablement le contraire: & pareillement qu'elle est  
 la bonne, ou mauuaise disposition de la matiere, &  
 l'imagination de ceux qui engendrent, & l'influence  
 celeste en cét instant , tout cela nous l'auons de-  
 monstré comme les autres choses douteuses.

*D'un estrange cas aduenu en vne mesme sorte, & en di-  
 uers temps, à deux Cheualiers Romains.*

### CHAP. XXXIX.

**LES** principaux chefs des conspirateurs de la  
 mort de Iules Cæsar ( selon Plutarque & au-  
 tres qui ont escrit ) furent Brutus Cassius : les-  
 quels depuis avec leurs adherans furent persecu-  
 tez, & declarez ennemis du peuple de Rome, par  
 Octavius, Lepidus, & Marc Anthoine, qui s'e-  
 stoient emparez de la ville. Entre les complices  
 de Brutus, & Cassius estoit Marc Varron, l'un des  
 principaux, lequel se trouuant en la bataille que  
 Octavius & Marc Anthoine eurent contre les  
 conjurez: & où fut Octavius victorieux, luy pour  
 se sauuer la vie, changea d'habit, à fin de n'estre  
 prins què pour Soldat : & feignant estre vn des

prisonniers , se mit parmy eux, & fut vendu avec les autres ainsi confusément, en sorte que d'avanture il fut achepté par vn autre Cheualier Romain nommé Barbulas: qui quelque peu de temps apres voyant sa bõne nourriture, & façon de faire, soupçonna qu'il estoit Romain , encore qu'il ne le cogneust point. Vn iour estant en ce doute, il le retira à part, & le pria tres-instamment qu'il lui dist quel il estoit, luy promettant de poursuiure son pardon enuers Octavius & Marc Anthoine : mais Marc Varron ne se voulut aucunement manifester, ains se dissimula : tellement que Barbulas se persuada le contraire, de sa premiere opinion , disant en soy-mesme, qu'il n'estoit point Romain comme il auoit pensé. Peu apres Octavius & Marc Anthoine retournerent à Rome , & Barbulas aussi avec son esclau, qui (peut-estre) estoit plus que luy-mesme: Aduint vne autre iournée que Maac Varron estant à la porte du Consul , attendant son Seigneur qui estoit leans pour quelques affaires , fut recogneu d'un Romain , qui en aduertit incontinent Barbulas, lequel (sans faire semblant d'en rien sçauoir, & sans luy en dire vn seul mot) fit tant enuers Octavius ( qui dominoit dans Rome ) qu'il obtint son pardon: au moyen dequoy il le mit en liberté, & le mena vers Octavius , qui le reçut benignement, & de là en auant, le tint du nombre de ses amis. Quelque temps apres , Octavius & Marc Antoine, furent en discord ensemble , qui fut cause que Barbulas se tira du party de Marc Anthoine , lequel estant vaincu , & Barbulas d'outant Octavius , eut recours au mesme remede , dont auoit vsé Marc Varron, c'est à sçauoir changer d'habit,

& se feindre vn autre: Marc Varron qui ne le reconnoissoit, tant à cause du long temps qu'ils ne s'estoient veus, que principalement pour le changement d'habit, Pacheta. Mais quelque temps après venant à le reconnoistre, il fit si bien enuers Octavius, qu'il luy pardonna l'offence, le remettant en liberté: tellement qu'en satisfaisant à ce qu'il estoit tenu, & payant le bien qu'il auoit reçu, ils nous laisserent exēple de l'incōstance des estats de ceste vie avec doctrine, & reigle à tout hōme, que pour quelque prosperité en quoy on se voye, on ne doit laisser de craindre la cheute, ny en aduersité, pour grande qu'elle soit, ne desesperer du remede.

---

*De la distinction de l'age de l'homme, selon la doctrine des Astrologues.*

#### CHAP. XL.

**PAR** la commune diuision des Astrologues Arabes, Caldées, Grecs, & Latins: & particulièrement de Procle autheur Grec, Ptolomée, & Alben Raselle, la vie humaine est diuisee en sept aages, sur chacune desquelles regne, & domine vn des sept Planettes. Le premier aage se nomme Enfance, contenant l'espace de quatre ans, durant lesquels maistrise le plus prochain Planette de la terre, qui est la Lune: par ce que les qualitez d'Enfance, les contraignent dire, que l'influence de cette Planette est du tout conforme à cet aage, duquel le corps est humide, delicat, tendre, foible, mobile, & du tout semblable à la Lune: car pour peu de chose il s'altere: *Lune.* ses membres pour vn bien petit de trauail s'affoi-

blissent: & croissent leur corps en peu de temps, & & à veüe d'œil. Ces choses aduiennent en general à toutes personnes, à cause du gouuernement de la Lune: toutesfois plus aux vns qu'aux autres, & nō esgalement: pour autant que les autres qualitez particulieres, qui ne tiennent rien de la Lne, se doyuent prendre ainsi que l'enfant vient au monde selon l'estat, & disposition des autres Planettes. Le second aage dure dix ans, en sorte qu'il vient iusques à quatorze, lequel les Latins ont nommé *Pueritia*, qui donne fin à l'Enfance, commencement à l'Adolescence. En cēt aage regne vn autre Planette nommé *Mercur*, assis au second Ciel, cestuy a vn corps celeste, aisé à changer, estant bon avec les bons, & mauuais en l'aspect des mauuais, Pendant ce temps donc nature se compose à la qualité de ce Planette: Car lors les jeunes enfans font quelque principe de la monstre de leurs esprits, soit en lisant, escriuant, ou chantant: & sont lors traictables, & dociles, toutesfois legers en leurs propos, inconstans, & muables. Le tiers aage est de huit ans, nommé par les anciens, *Adolescence*, & se continuē depuis quatorze iusques à vingt-deux accomplis, durant lesquels domine le tiers Planette nommé *Venus*. Car l'homme alors commence à estre prompt par la nature, habille, & puissant pour engendrer: estant enclin à l'amour, & aux Dames, adonné à la musique, au jeu, aux voluptez, banquets, & plaisirs mondains. Et ceēy se doit entendre, si le naturel protocque l'homme à ce faire: car on doit croire que l'homme retient tousiours son liberal arbitre, pour laisser, ou prendre telles inclinations, & influences: & entendez, que ny la

*Mercur*  
re.

*Venus*.

force des Planettes , ny la puissance des Estoilles n'ont que mordre sur telle liberté , encor qu'elles enclinent l'appetit sensitif, & les membres, & organes du corps humain. Le quatriesme aage se poursuit iusques à ce que l'homme ait 42. ans accomplis, & s'appelle jeunesse, le cours de laquelle dure dix-neuf ans : & a pour son gouverneur, & maître le Soleil, qui est au 4. Ciel, nommé par les anciens Astrologues , la fontaine de lumiere , l'œil principal de tout l'univers : Roy des Planettes, & cœur de tout le monde. Semblablement cét aage est le prince de tous les autres , & fleur de la vie, durant laquelle , les sentimens , & puissances du corps & de l'esprit tiennent , & acquierent leur entiere force : & lors estant l'homme bien entédu, & hardy, sçait cognoistre, & eslire le bien : il desire & pourchasse richesses, d'estre excellét & renommé , tousiours enclin à bien faire : bref en toutes choses generales , il monstre éuidemment que le Soleil regne sur luy. Le cinquiesme aage nommé Viril, a quinze ans de durée : par ainsi va sa poursuite iusques à l'an cinquâtesixiesme, sujet au Planette de Mars : qui est de soy-mesme mauuais, d'âgéreux, & chaud , inclinant les hōmes à l'auarice, & les rendant coleres, maladiſs, temperez au boire & manger, & constans en leurs faits. Puis en adjouſtant douze à cinquante six , vous trouuerez soixante-huiét ans , qui font la fin du sixième aage nommé Vieillesse, dont Iupiter est le grâd gouverneur : qui est vn Planette noble, significateur d'equité, religion, pieté, temperance, & chasteté, pro-  
Soleil.  
Mars  
Iupiter

uoquant les hōmes à fuyr toute peine, & hazards, & à chercher repos. Les hommes en ce temps



Saturne

font toutes œuvres saintes, aiment la tempérance, & la charité, appetent l'honneur, accompagné de louange : sont honnestes, & craignans honte, & deshonneur. Le septiesme, & dernier des sept aages, a esté limité depuis soixante-huict, iusques à quatre-vingts & huict, & peu de gens se treuvent qui y parviennent : Il se nomme caduc & decrepit, à cause dequoy Saturne commãde sur luy, comme le plus tardif, & aussi le plus haut Planette, & qui enuironne tous les autres susdits : sa complexion est froide, seiche, & melancolique, fascheuse, & ennuyeuse : Par ce moyen il attire les vieilles gens à solitude, colere, chagrin, desdain, & despit. Il affoiblit leur memoire, & leur force, puis les charge d'ennuis, longues tristesses, maladies langoureuses, pensées profondes, & d'un grãd desir d'entreprendre choses secrettes & cachées. Et qui plus est, ils veulent tousiours estre maistres, superieurs, & obeïs. Et si quelqu'un se trouue, qui paruienne au dessus de cét aage (dequoy on se doit esbahir aujourd'huy) vous cognoistrez qu'il deuiendra, & retournera comme en enfance, & aura encore vn coup la Lune pour Planette, qui fut le gouuerneur de ses premiers ans : à cause dequoy ces bonnes gens font le semblable que vous voyez faire aux petits enfans, ensuiuans leurs mesmes conditions & inclinations. J'ay allegué cy-dessus, telle diuision d'aages estoit de l'inuention des Astrologues, mais vn chacun en croit ce qui luy plaist. Or venons à la diuision des Philosophes, Medecins, & Poëtes, qui sont de diuerses opiniõs : & pour ce qu'en ce discours, il y a des choses notables, nous en

traitterons quelques-vns , à fin que lès esprits s'y puissent exercer. Le grand Philosophe Pitagoras pour longue que soit la vie de l'homme , n'en fait que quatre parts, la comparant aux quatre temps de l'année : disant que l'enfance est le Printemps, auquel toutes choses sont en fleur , commence à croistre & s'augmenter: la Jeunesse s'accompare à l'Esté par lardeur, & force que les hommes ont en cet âge : l'âge Viril à l'Automne, pour ce qu'en ce temps l'homme à l'experience, est meur, de bon conseil , avec cognoissance certaine de toutes choses, Et se presente la Vieillesse par l'Hyuer, temps sans fruit , ennuyeux , & qui n'a le bien d'aucuns fruits , sinon qu'ils soyent procedez des autres temps. Marc Varron, homme fort docte entre les Romains, diuise la vie de l'homme en cinq parties, attribuant à chacune d'icelles l'espace de quinze ans : en sorte qu'il nomme les quinze premiers, Puérilité , les seconds , Adolescence , c'est à dire accroissement , pour ce qu'en ce temps les hommes croissent: les autres quinze vont iusques à quarante cinq ans, & se nôme Jeunesse , qui vient de ce verbe Latin ( *iunare* ) pour signifier temps d'aide , pour ce qu'en tel, on se sert des hommes en fait de guerre , & affaires de republique , & est cest aage la fermeté de la vie. Depuis quarante cinq iusques à soixante se nomme l'aage d'homme meur , pour ce qu'en Latin tels hommes sont nommez ( *Seniores* ) c'est à dire vieillissans, au respect des autres precedens, pour ce qu'en ce temps les hommes vont en declinant, & cheminent vers la vieillesse, qui accõplit tout le reste de la vie , apres les soixante ans. Voilla comme Varron diuise la vie humaine selon

*Hippocrates au livre du iour de la nativité.* que recite Censorin. Hippocrates l'a diuisée en sept âges : Le premier & le second de chacun sept, qui sont quatorze : Le troisieme da quatorze, & va iusques à vingt huit : Les autres deux de chacun sept, & vont iusques à quarante deux : le sixiesme de quatorze ans, iusques à cinquante six : & le demeurant de la vie, il l'attribuë au septiesme âge. Le Philosophe Solon, selon le meisme Censorin met ces sept parties en dix, diuisant la trois, la six, & la septiesme par le milieu, en sorte que chacune de dix parties dure sept ans. Et là est la description faite par les Philosophes. Mais Isidore l'a distinguée en six âges, s'accordant des deux premiers avec Hipocrates, faisant chacun de sept, & nōmant le premier enfance, & le second puerilité, depuis le quatorze iusques à ving-huit, il met l'adolescence, ou âge croissant de vingt-huit à quarante, il se nomme ieunesse, qui est le quatriesme en ordre, le cinquiesme qu'il appelle declin, & commencement de vieillesse, il se fait de vingt ans, & sont en tout soixante : le reste de la vie il l'attribuë à vieillesse, la nommant le sixiesme aage. *Horace Poëte excellent en l'art Poëtique.* diuise aussi l'aage de l'homme, mais c'est en quatre parties seulement, comme aussi fait Pitagoras : Sçauoir est, Puerilité, Ieunesse, aage Viril & Vieillesse, lesquels il décrit eslegamment en son art Poëtique, avec les conditions qu'ont les hommes en chacun de ce temps. Et toutesfois, selon la reigle de Philosophie naturelle, la vie de l'homme ne se déuroit diuiser qu'en trois aages : Le premier, de cognoissance : Le second, auquel l'homme se tient en vn estat, le tiers de diminution : Pour ce que selon Aristote, toute chose qui s'engendre

*Isido. li. 11. des Etimologies.*

*Horace en l'art Poëtique.*

*Aristote li. 3. de l'ame.*

s'engendre, à augmentation retenuë d'essence & diminution : ainsi se deuoit donner à l'homme trois aages : les Medecins Arabes ont esté de ceste opinion. Ce neantmoins Auicenne homme fort docte, distingue nostre vie en quatre aages, ou parties principales : la premiere est celle qui dure trente ans, il la nomme Adolescence, pour ce que pendant ce temps toutes choses vont en croissant : la secõde depuis trente iusques à quarante cinq, & se nomme aage arresté, ou de beauté, car en ce temps l'homme est en perfection de là en auant, & iusques à soixãte ans, il la nomme secrette diminution, & chemin de vieillesse : & ce que l'homme vit par apres, il le nõtme claire & descouuerte vieillesse, & aage caduc. Si faut-il toutes fois noter qu'encõre qu'il fasse ainsi cette principale diuision, il ne laisse pourtant de diuiser la premiere de ces quatre qui est de trente ans, & fait trois parts : tellement que nous pouuons dire qu'il se conforme à ceux qui l'ont diuisé en six. Or apres auoir consideré ces variables opinions, ie ne sçay à laquelle me prendre pour la plus vraye, aussi à la verité ou ne sçauroit donner reigle asseurée ny certain but, tant pour les diueres complexions & dispositions des hommes, que pour habiter diueres terres & prouinces : & se nourrir de bonnes ou mauuaises viandes : Par le moyen desquelles choses les hommes arriuent plustost, ou plus tard à la vieillesse. Pour ceste cause disoit Galien, qu'on ne peut donner temps limité aux aages : ce que bien consideré, fera que toutes ces discordances de plusieurs autheurs nesembleront tant estranges, veu que chacun y a eu diuerse consideration. Ainsi qu'eut Serbie Tulle,

*Auicenne en la  
proprie  
du I.  
cha. des  
complexions.*

*Galien. 6.  
du regie-  
me de la  
santé.*

P.

Roy de Rome, lequel (selon Aulugelle) n'auoit esgard qu'au bien commun, lors qu'il diuisa le peuple Romain en cinq estats. Et ne separa la vie de l'homme qu'en trois parts, nommant l'âge premier de dix-sept ans, Puerilité, & puis iusques à guarâte fix, il declaroit les hommes habiles à la buerre, & les faisoit mettre en escrit: & apres les quarâte-fix il les nommoit hommes meurs, & gens de conseil. Cette diuision ne contrarie aux autres, pour ce qu'elle est vniuerselle, & encloist en soy les moindres & particulieres: & semble qu'il se conforme aux communes diuisions, qui ont accoustumé de separer l'age verd, & le meur, & le vieil. Le verd, dès lors que nous naissons, iusques à la fin de ieunesse, qui va iusques à quarante cinq ans, peu plus, ou peu moins: aussi Virgile dit: *Viridisq; iuuentus*, qui est à dire verde ieunesse: l'age meur, ensuiuant iusques à soixante ans, lequel Seruius attribué aux hommes sages & de bon conseil: & le reste est dit decrepitée vieillesse: lesquelles trois parties se peuuent diuiser en moindres, & par ce moyen conformer la variété qui sèble estre entre les auteurs.

*D'aucunes certaines années de la vie humaine, que les anciens iugerent les plus dangereuses, & pour quelle cause.*

#### CHAP. XLI.

**LES** Anciens Philosophes & Astrologues ont prins garde, que certaines années de nostre vie mortelle, estoient moult perilleuses, lesquelles ils nommerent Climateriques, à cause de

la diction Grecque, *Climas*, c'est à dire eschelle, ou degré : pour denoter que telles armées sont limitées en façon de degrez, mais difficiles à passer, durant le cours de la vie humaine : car tout ainsi qu'ils soustenoyent les iours septiesme, neufiesme, & quatorziesme estre dangereux durant les maladies, & infirmité des hommes : au cas pareil ils prendrent garde que tel nombre limité auoit lieu es armées de la vie humaine, à cause de la force des nombres, desquels ont fait si grand cas Pithagoras, Temistius, Boëce, Auerrois, & plusieurs autres : & aussi pour le regard des influences, & dominations des mauuais Planettes, comme ie puis dire Saturne, qui regne en diuerses saisons, & diuers aages : en sorte qu'ils sentoient (ainsi que tesmoignent Marsil Ficin, Censorin, & Aulugelle) que toutes les années septenaires portoyent grand changement : & iugeoyent estre quasi impossible passer tels termes sans grand hazard, ou alteration de vie, d'estat, santé, ou complexions. Et à cette occasion l'an septiesme, quatorziesme, vingt-vniesme, vingt-huictiesme, trente-cinquiesme, quarante-neufiesme, & ainsi chasque septiesme année estoit à craindre. Et pour ce qu'ils maintiennent le nombre ternaire, estre semblablement de grande efficace : ils disoyent que trois fois sept, qui est vingt & vn, estoit de grande importance. Autant en disoient-ils de l'année quarante-neufiesme. parce qu'elle est composée de sept fois sept, mais la plus à craindre de toutes estoit l'année soixante-troisiesme : car tout ainsi que le nombre vingt & vn, prouient de trois fois sept, tout ainsi le nombre 63. s'engendre de trois fois

vingt & vn, ou de neuf mois sept, ou de sept fois neuf, qui sont nombres celebres, & recōmandez des plus sages. Et quand vn homme venoit à l'entrée de cēt aage de soixante-trois ans, il estoit soigneux de garder sa santé & sa vie, attēdant de iour en iour le changement d'icelle, & ce qui en pourra aduenir, ainsi que Iules Firmique l'assure en ces liures d'Astrologie. Aulugelle à ce propos fait mētion d'une missive de l'Empereur Octavius, par laquelle il signifioit à son nepueu Casius (estant eschappé de celle année dangereuse) le grand aise qu'il auoit d'estre entré en l'année soixante-quatriesme, & d'auoir éuité la soixante-troisieme : de sorte qu'il auoit bonne intention de celebrer la seconde natiuité. Par ces raisons les Anciens redoutoient cette année soixante-troisieme, voyans que plusieurs mouroient à l'arriuee d'icelle, durant laquelle mourut Aristote, & autres notables personnages. Et comme i'ay dit cy-dessus, le nombre neuuesme estoit fort à craindre : & pourtant ils disoient que celui qui franchissoit les soixante trois ans, ne passeroit point les bornes de quatre-vingts & vn, par ce que tel aage estoit composé de neuf fois neuf : auquel mourut le diuin Platon, le grand Geographe Eratostene, Zenocrate Platonicien Prince de l'antique Academie, Diogenes le Cinique, & autres excellēs personnages. I'ay voulu escrire ces choses, Messieurs, plus par curiosité, & exercice que pour foy que i'y aye adjousté, encore qu'elles ne soyent du tout impertinentes, ny hors de raison naturelle : car, comme nous voyons que la maladie, & les humeurs prennent fin à l'homme, & qu'és animaux les dents se changent, les bar-

bes croissent, les voix s'augmentent, & que nature fait d'autres effets, & notables changemens sur les complexions qui sont cogneuës aux termes des ans : pourquoy ne croirons nous que par mesmes moyens tels temps limitez ne fassent autres changemens & impressions ? Pourquoy ne croirons nous que le corps humain n'ait communication avec les celestes influences, comme avec les humeurs, par quelque moyen qui nous est caché, encore que l'homme soit sujet à la volonté & gouvernement de Dieu : lequel combien qu'il ait formé toutes choses miraculeusement & surnaturellement, veut toutesfois que ses œuvres soyent naturelles, excepté celles qui ont esté par luy formées contre les loix de nature, selon ses secrets & ineffables jugemens.

*Fin de la premiere partie.*

P 3





# SECONDE PARTIE

## DES CHOSSES

### MEMORABLES.

*Par combien de diuers moyens François Sforce, & Nicolas Picchinin, ont acquis la renommée des plus sçauans en l'Art Militaire, qui ayent esté de leur temps.*

#### CHAP. I.

**L** semble, selon la raison naturelle, que celuy qui a acquis aucun degré en quelque art ou faculté que ce soit, s'y doit du tout accommoder suiuant son commencement, pour y acquerir reputation : toutesfois nous voyons ordinairement, que par diuers moyens, les hommes paruenient à vne mesme fin : nous en auons infinité d'exemples differés : entre lesquels me cōuient nommer François Sforce, qui depuis fut Duc de Milan : & Nicolas Picchinin Italien, fort excellent en armes, qui furent du temps du Roy Alphonse d'Aragon : & de Naples : & de Louys Marie Duc de Milan. Ces deux Capitaines furent fort contraires & enuieux l'un de l'autre, pour ce que chacun d'eux pretendoit auoir l'honneur des armes par dessus son competi-

teur. Pour cette cause tous deux monstrerent tellement leur esprit & dexterité, que par long-téps on fut en doute, lequel estoit à preferer: & iusques à ce qu'après longues années & plusieurs batailles, Picchinin y demeura vaincu: au moyen dequoy Sforce ayant de son costé le droit tout évident, eut le pire, & fut Duc de Milan, demeurant maistre, ou du moins mieux fortuné. Ces deux cy (comme i'ay dit) parvindrent par diuerses manieres en grand estime & reputation, Nicollas Picchinin estoit si petit de corps, que pour ceste cause seule il estoit nommé Picchinin: mais comme il auoit petite stature, aussi estoit-il au contraire de grand cœur, & vaillant: il auoit peu de paroles, & encore mal ordonnées, toutesfois il comprenoit en icelles beaucoup de grandes choses: il estoit avec les soldats fort recreatif, & à ses amis liberal, mais aspre & furieux à ses ennemis: en guerre il estoit fort desireux de venir aux armes: aussi toutes les fois que l'occasion se presentoit, il donnoit batailles en laquelle il estoit de fort bon conseil, & prudent à s'exposer au peril: il ne pouuoit se tenir en repos & si estoit si prompt que bien souuent il prenoit ses ennemis à depourueu: il desiroit tousiours faire eschauguettes & embusches, & s'aydoit plus en guerre de gens de cheual que de pied: & vouloit que ses gens fussent vaillans, aspres de nature & terribles. Ce Capitaine fut de si grand cœur, que iamais il ne s'esbahit, ny monstra signe de peur, encore que ses ennemis fussent en plus grand nōbre: il auoit singuliere grace & dexterité à faire marcher ses gens, & conduire à sauueté: pour conclusion, il obtint plusieurs excellentes victoires

en diuerses parties d'Italie, avec renommé d'un très bon Capitaine. Et quant à François Sforce son compétiteur, il auoit les conditions & façons de faire toutes contraires à celles de Picchinin : il estoit grand de corps, bien proportionné, & fort de ses membres, de gentille contenance, les yeux éveillés, chauue, fort, beau, copieux & bien orné en paroles, vif d'esprit & bien aduisé, desirieux de paruenir à grandes choses, patient en aduersité : il fuyoit tousiours le moyen de rompre la guerre : il s'efforçoit plustost de vaincre tenant le siege, ou temporisant, que combattant, jamais il ne donnoit bataille s'il n'y estoit forcé, ou qu'il ne se vist en grande aduventure : il vouloit que ses gens marchassent en bon ordre, & par bon moyen : qu'ils fussent vaillans, & toutefois gracieux, & si faisoit plus de cas de l'Infanterie que de la gend'armie : & la mettoit plustost en œuvre comme celle qu'il estimoit le plus : il estoit ferme & constant en ses entreprises, vif & sage à tromper l'ennemy, & à descouurir les fausses algarades qu'on luy faisoit, ou vouloit faire : & quant aux inuentions nouvelles, il estoit tousiours sur ses gardes : encor estoit-il homme de bon conseil en toutes choses, avec lesquelles reigles (bien qu'elles fussent fort différentes de celles de l'autre) il fut en estime de très bon capitaine, & si paruint par plusieurs & diuers moyens à la Duché de Milan, & à estre l'un des premiers hommes de son temps. De ces deux si notables hommes plusieurs modernes historiés ont escrit, principalement Eneas Syluius depuis Pape, en sa Cosmographie, & Anthoine Sabellic en ses Eneades, où les lecteurs pourront voir de braues gestes de ces deux hommes.

*Que le Lyon, à peur du Coq, avec maintes autres choses  
notables de la bonté & douceur du Lyon.*

## CHAP. II.

**L**E V n'a point fait de creature si puissante au monde, qu'il ne luy ait laissé cause de crainte, & quelque chose qui luy puisse nuire: aussi n'y a-il rien au monde de ferme & assuré: car vne chose est destruite par l'autre, laquelle apres est pareillement ruinée par vn autre: tellement que ne sçauons de quoy nous garder, ny quelle chose conserue ou gaste. De là vient que bien souuent nous fuyons ce qui nous peut nuire & encourons par autre voye, au peril que ne cognoissons. Outre ce, il y a entre les animaux & autres choses créées certaine amitié, ou haine naturelle, par vne secrète propriété: au moyen de quoy les vnes se cherchent & suiuent & les autres se fuyent. Quel animal est plus fort que le Lyon Prince des bestes? nul, & pour ceste cause a ce nom, d'autant que (selon aucuns) Lyon en Grec signifie Roy: ou bien selon quelques autres, voir: & que pour auoir la veüe fort bonne, il est ainsi nommé. Mais quoy qu'il en soit, ceste puissante beste que chacun craint dès qu'il void le Coq il s'enfuit de peur, & ce par vne secrète propriété de Nature, ainsi que le Lièvre fuit le chien, & non seulement le fuit en le voyant, mais aussi en le sentant de loin, ou l'oyant chanter il en à merueilleuse crainte. Encore ne fuit-il pas seulement cét animal, mais aussi le bruit d'un chariot allant par les chemins: & pareillement il fuit sans aucun arrest dès qu'il void vn homme portant

lumiere en sa main: ce qui semble estre incredible, & que ceste beste furieuse soit espouuantee pour si peu de chose: toutesfois on l'a veu par experience, outre ce qu'en escrit Plutarque en son liure de la difference de haine & d'enuie, & Pline & S. Ambroise : Albert le Grand le tient aussi, & dit si le Coq est blanc, il donne dauantage de frayeur à cette beste. Si ne peut-on de cela donner raison assuree, pour ce que telle chose prouient (comme i'ay dit) d'une secrette proprieté de nature. Toutesfois Lucrece ancien Poëte dit que le Coq & son pennage ont certaine proprieté ou qualité, que le Lyon le voyant en reçoit grande douleur, & ne la pouuant supporter il fuit. Quelques autres attribuent ceste peur aux causes supremes & celestes influences, & non aux sentimens & à la matiere pour ce, disent-ils que ces deux bestes sont subiectes au Soleil, la vertu duquel touche plus le Coq que le Lyon : & de la vient que l'inférieur & moins vertueux en ceste partie (bien que majeur en grandeur & force) craint & obeyt au supérieur: & disent encore que pour estre le Coq de la nature du Soleil, il se resioiit & chante du matin à la venue & leuée d'iceluy. En quelque sorte que ce soit, le Lyon est le plus fort, & de plus grand cœur que toutes les autres bestes : & combien qu'il soit ainsi fier & cruel contre les furieux & terribles, si est ce que de luy ueus auons infinité d'exemples, manifestans sa douceur & clemence: de partie desquels & mesmes des plus apparens, ie vous feray quelque recit. Apion Grec escrit (selon que recite Aulugelle) comme de chose qu'il a veüe, ce que pareillement est affermé par Elian au liure de

*Plutarque.*

*Plin. l. 8.*

*S. Abr.*

*li. 9. de*

*son exa*

*mer.*

*Albert*

*le grand*

*au liure*

*des be-*

*stes.*

*Lucrece*

*Poëte.*

*Elian l.*

*des ani-*

*maux.*

animaux, qu'en certaines festes qui se faisoient à Rome fort solempnelles, on auoit accoustumé qu'au grand Theatre, auquel estoient mises plusieurs sortes de bestes sauuages & cruelles, comme Lyons, Leopards, & autres, on y jettoit les hommes condamnés à mort, pour combattre ces bestes, afin d'estre ou deuorez par elles, ou qu'ils s'en defendissent vaillamment, spectacle à la verité fort cruel. Or aduint vn iour, qu'entre les autres criminels qui y furent mis, on y exposa vn nommé Androde, serf d'un Senateur de Rome : & entre les autres bestes qui estoient en ce theatre, y auoit vn Lyon de grandeur & puissance insigne, & tres-cruel, lequel auoit esté amené d'Afrique, & sur iceluy chacun arrestoit sa veüe : ce Lyon regardant la part où auoit esté jetté Androde, & l'ayant vn peu considéré & recogneu, s'en alla incōtinent vers luy pas à pas & tout doucement, donnant neantmoins opinion à tous, qu'il falloir mettre en pieces, mais il aduint au contraire : car le Lyon avec le chef enclin, s'approcha gracieusement d'Androde, qui tout tremblant attendoit la mort : toutesfois le Lyon, en le costoyant amiablement, se mit à luy faire grandes caresses, baisant & leschant ses mains & genoux, tout ainsi que les chiens sont coustumiers de faire festes à leurs maistres qu'ils n'ont veus de long-temps. Androde voyant la douceur & priuauté du Lyon, reprit courage, & festoya le Lyon, luy planissant le poil, & en le regardant ententiuelement le recogneut, & luy môstra grand signe de joye : dont le peuple estonné voyāt cet estrange cas, se print à bruires en voix publiques, & en parloit chacun à sa fantasie. Au moyen

dequoy l'Empereur fit tirer Androde hors de là, & l'amener deuant luy, pour enquerir & ſçauoir la cauſe de telle cognoiſſance & priuauté, & en quel lieu il auoit premierement veu ce Lyon : à quoy il reſpondit que luy eſtant en Afrique, du temps que ſon maïſtre eſtoit Lieutenant general, & grãd Gouverneur de ceſte Prouince, pour les grands outrages, & excez que luy faiſoit ſondit maïſtre, fut contraint de ſe rendre fugitif : & n'ayant lieu de ſeur accez pour ſe retirer, ſe mit en vne grande foreſt, & entra dans vne cauerne qu'il y trouua, où toſt apres arriua vn Lyon, qui non ſeulement ne luy fit aucun mal, ains en s'approchant luy monſtra vne de ſes pattes qui eſtoit bleſſée & ſanglante, comme s'il luy euſt voulu demander remede & guerifon : dont luy s'aduifant print la jambe, & voyant qu'il auoit vne eſpine fichée en la patte, larracha le plus doucement qu'il peut, & luy eſtancha le ſang, tellement que la douleur ſ'appaïſa. Ce fait, le Lyon ſe mit à repoſer, & dormir en ſon giron, & de là enauant, par chacun iour, le Lyon luy apportoit la meilleure partie du gibier, & proye qu'il prenoit à la chaffe, & la luy faiſoit cuire au Soleil de midy par faute de feu, puis la mangeoit : mais apres auoir eſté en ceſte ſorte par l'eſpace de trois ans continuellement avec le Lyon, il ſ'ennuya de ceſte maniere de viure : & voyant vn iour que le Lyon eſtoit allé à ſes pourchas ordinaires, ſ'en partit pour chercher ſon aduenture. Or ne fut-il guères loin hors du bois qu'il fut rencontré par aucuns qui le recogneurent, & le renuoyerent à Rome vers ſon maïſtre, qui incōtinent le iugea digne de mort, comme ſerf fugitif : & le fit

mettre avec les autres criminels, pour estre exposé aux bestes en plein Theatre, où il fut recogneu par le Lyon, comme vn chacun auoit peu voir. Ces choses entendues par l'Empereur, & à la clameur du peuple, Androde fut deliuré, & mis en liberté, ensemble le Lyō, duquel il auoit receu ceste grace: lequel deslors, & long-temps apres alloit par les rues de Rome en la compagnie d'Androde, sans faire mal à personne : qui fut cause que plusieurs citoyens de Rome paymoient, & luy faisoient presents, le nommant le Medecin du Lyon: & le Lyon, l'hoste d'Androde. Ceste infortune aduint au Lyō d'auoir l'espine dans la patte : & Dieu, par instinct naturel, luy donna cognoissance de recourir à l'homme pour sa santé. Cela semble bien veritable, pour ce que nous en trouuons assez d'autres exemples, escrits par plusieurs Autheurs dignes de foy. Pline au lieu preallegué raconte d'un Siracusain nommé Mutor, lequel estant en Syrie, rencontra vn Lyon qui se presenta deuant luy, & se couchant par terre, faisoit plusieurs signes de supplication, dont le Siracusain estonné de peur se mit en fuite : mais le Lyon tousiours le suyuoit & deuāçoit, le flatant & lechant : en fin le Siracusain aduisa que le Lyon estoit blessé au pied, & le print, & luy en osta vn escot de bois qui estoit dedans, & ainsi le Lyon fut guery. Ceste histoire depeinte par le mesme Mutor en vn tableau qui est en Siracuse, en fait le tesmoignage. Le mesme Au'heur recite pareillement d'un nommé Elpis, natif de Samos, lequel s'estant desembarqué en Afrique, vid assez pres du port venir vers luy vn Lyon rugissant, & se plaignant merueilleusement, dont il eut si grand



peur qu'il se sauua sur vn arbre, au pied duquel le  
 Lyon faisant plusieurs cris & plaintes, se renuersa  
 par terre, haussant, & luy monstrant sa patte toute  
 sanglante, comme voulant esmouuoir l'homme à  
 commisération : dequoy s'aduissant Elpis, en s'as-  
 seurant descendit de l'arbre, & tira l'espine du  
 pied du Lyon : lequel en recognoissance de ce bien  
 fait, tout le temps que ceste barque fut à bord, il  
 y portoit la chair de sa chasse, qu'il faisoit en la fo-  
 rest, de laquelle Elpis & ses compagnons furent  
 long-temps alimentez. Ceste chose est renduë  
 plus croyable, par le semblable cas aduenü à S.  
 Hierosme, par vn autre Lyon qui fut guery d'une  
 pareille playe, lequel puis apres recogneut le bien  
 fait, car il accompagnoit l'asne chargé de bois,  
 iusques à ce qu'il fust en l'hermitage. Nous lisons  
 encôres que Godefroy de Bouillon, apres auoir  
 conquis la terre sainte, & allant vn iour à la chasse  
 parmy la Iudée, trouua vn Lyon combattant avec  
 vn serpent, qui le tenoit estroitement lié & ceint,  
 avec sa queue en grand danger de mort : & ayant  
 le serpent esté tué par Godefroy, le Lyon en re-  
 muneracion de ce benefice, le suyuit & accompa-  
 gna tousiours, sans partir de sa garde : & quand il  
 alloit à la chasse, il luy seruoit de léurier. Aduint  
 depuis qu'en vne nauigation que fit Godefroy,  
 estant le Lyon demeuré à terre, & ne voulant son  
 maistrè retourner pour le mettre en sa nauire, le  
 Lyon afin de le suyure se jetta en l'eau, où il fut  
 noyé auant qu'on le peust secourir. Quant est des  
 Lyons qui ne firent en Babylone aucun mal à Da-  
 niel, ny des autres, qui du temps de Diocletian, &  
 Numeriã Empereurs de Rome, ne faisoient mal aux

Chrestiens qui leurs estoient jettez pour viande & pasture, iene les mets pour exemple du naturel des Lyons, d'autant que telle chose procedoit par miracle de Dieu. Entre les choses notables de la noblesse de ceste beste, on dit qu'il ne fait mal aux hommes, s'il n'y est contraint par grande necessité de faim : & s'il rencontre l'homme & la femme ensemble, il s'adresse plustost à l'homme qu'à la femme : iamaïs, ou peu souuent ne fait mal aux enfans. Il semble que le Lyon à l'imitation de l'homme, ait quelque audace és choses qui touchent l'honneur, avec vne crainte d'y déroger : car, s'il se sent poursuiuy & sçait estre veu, il fuit d'un pas lent & tardif, pour ne monstrier faute de courage en sa fuitte : mais s'il sçait estre à couuert parmy les bois, & qu'on le voye, il fuit tant qu'il peut. Et disent plus ceux qui en ont escrit, que quand il va ainsi suiuant il ne regarde iamaïs derriere luy, pour monstrier le mespris qu'il fait de ceux qui le suyuent. Le Lyon par vn instinct naturel, est de si grande cognoissance, que si quelqu'un le blesse, encore qu'il soit entre plusieurs hommes, si est-ce que le laps du temps n'empesche qu'il ne le recognoisse & prenne vengeance s'il peut. A ce propos Elian recite d'un enfant nourry & esleué par Iuba Roy de Mauritanie : lequel allant à la chasse auec le Roy, frappa vn Lyon d'une lance : mais le Lyon quelque temps apres guerit, & passant le Roy par celle montagne avec plusieurs ieunes hommes, ce Lyon recogneut celuy qui l'auoit bleslé : parquoy d'une grande fureur se mesla impetueusement parmy eux : en sorte que sans que le pauvre ieune homme peut estre defendu, il le mit en pieces. Les

mesmes autheurs disent encore vne autre grande merueille , que si la Lyonne a eu compagnie d'un autre Lyon , son masse le cognoit à l'odeur , & l'en chastie & la bat griefuemēt : & quand le Lyon est si vieil , qu'il ne peut plus combattre , ny chasser aux autres bestes , les ieunes Lyons plus forts & puissants aydent à pourchasser sa proye : laquelle ils tuēt , puis le conduisent où elle est pour en mager. De toutes ces choses sont autheurs Pline , Aristôte & Albert le grād , & si en écrivent beaucoup d'autres choses que ie ne dy point. I'ay voulu seulement raconter ces exemples , en la cōfusion des hommes ingrats , leur monstrāt que mesmes es bestes brutes se trouue clemence , & recognoissance de bien fait.

---

*Qui fut le premier qui apprivoisa le Lyon: & ce que Lis-  
•maque Capitaine d'Alexandrie fit à vn.*

### C H A P. I I I.

**E**ste puissante beste , dont nous auons parlé au chapitre precedent , cōbien qu'elle soit furieuse & cruelle , peut neantmoins estre apprivoisée par la dexterité des hommes. Le premier qui paruint fut vn Carthaginien nommé Hannō : mais la remuneration qu'il en eut , fut d'estre banny du pays , car ils disoient que cēt acte de dompter le Lyon : estoit vn indice de se vouloir faire seigneur du pays & Pline dit que les Carthaginois le bānirent , pour ce qu'ayant dompté le Lyon il pourroit aysément persuader , & faire ce qu'il voudroit des citoyens de la ville. Il raconte semblablement de Marc Anthoine , cousin d'Octauius , qu'il fit tellement ap-  
priuifier

priuoiser les Lyons , & reduire à telle douceur, qu'il les mettoit sous le joug, & faisoit tirer son char par tout où il alloit. Il se trouue que le semblable a esté fait par l'Empereur Eliogabale. Le Roy Iean Castille, second du nom, auoit vn Lyon si domestique & priué, que toutes les fois qu'il tenoit son siege, il le vouloit auoir auprès luy, Messire Jacques de Desse, Archeuesque de Seuille en auoit vn semblable. Louys Celie escrit auoir leu en vn auteur approuué, qu'une brebis conceut, & faconna vn Lion, chose fort monstrueuse en nature, Encore lisons nous de plusieurs hommes, qui avec leurs propres mains ont tué des Lyons, comme Samson, Hercules, & Dauid. Et si me souuiét auoir leu, que Lyfimaque, vn des Capitaines d'Alexandre le grand, tua vn Lyon en la sorte que s'ensuit. Alexandre auoit en sa compagnie le Philosophe Calisthene, lequel comme homme libre & sage, faisoit quelquefois des remonstrances, & reprehensions à Alexandre : au moyen dequoy il en fut par lui mal traicté: en sorte que quelquefois il le faisoit mettre en vne cage avec les chiens ( vergongne & ignominie, certes impossible à porter, à l'esprit libre & vertueux de Calisthene, qui ayma mieux la mort volontaire ) à quoy il fut secouru par le venin de Lyfimaque son disciple, qui estoit fort dolent de telle chose: dequoy aduertty Alexandre, il le fit ietter par grand despit à vn Lyon pour le deuorer: mais Lyfimaque, homme courageux s'arma secrettement le bras droit & la main: puis estant exposé au Lyon, & voyant que la beste venoit à luy pour le deuorer, luy d'un grand cœur luy mit le bras armé dedans la gueule, sans recevoir aucun mal

de ses dents , & luy print la racine de la langue avec la main : de telle sorte que (encore que le Lyon s'esgrainast avec ses ongles, dont depuis fut en danger de mort) il ne laissa jamais sa prise, iusques à tant que le Lyon fust suffoqué à force de luy tenir le point serré dedans la gorge. Quoy entendu par Alexandre , il se desista du desdain & courroux qu'il auoit contre luy, & le fit diligemment medeciner , le tenant dès lors pour l'un de ses fauoris : tellement qu'apres la mort d'Alexandre , il fut au nombre de ses successeurs , & Roy tres-puissant. Les auteurs de ses choses son Iustin, & Plutarque en la vie de Demetrie.

Iustin.  
s.  
Plutar-  
que.

---

*De l'ordre & Cheualerie des Templiers,  
combien ils ont duré.*

#### CHAP. IV.

**EN** l'an de nostre Seigneur, 1096. aucuns Princes Chrestiens de diuerses nations firent vne congregation, par le conseil d'un Hermite nommé Pierre, hōme honneste & de sainte vie: où fut déterminé d'aller en cōqueste de la terre sainte, qui estoit entre les mains des infideles , il y auoit 490. ans , entre ceux qui y furent estoit Godefroy de Bouillon, Duc de Lorraine, le plus apparent de tous. Or pleust à Dieu qu'apres plusieurs batailles, qui durèrent par l'espace de trois ans, la cité de Hierusalem, & plusieurs autres de la Syrie & Iudée fussent conquises , avec plusieurs Prouinces voisines : Puis ayans tous ces Princes Chrestiens regard à la vertu & grandes merites de Gode-

frôy, l'eleurent Roy de Hierusalem : aussi fut Arnulphe, Archeuesque de Pise, creé Patriarche, par le Pape Calixte second. Demeurant donc Godefroy de Bouillon Roy de Hierusalem, demeurèrent aussi en la compagnie plusieurs grâds personages Chrestiens, qui faisoient continuellement cruelle guerre sur les infideles, tant es chuirons de Hierusalem, qu'autres contrées circonuolines. Ce qu'entendu par les fidelles Chrestiens des parties Occidentales, & en quel estat estoient les affaires d'outre-mer : il y alloit continuellement grand nombre de gens, les vns pour les secourir avec tres-grand zele de seruir Dieu, & regagner les terres vsurpées, les autres en voye, à visiter le saint Sepulchre. Or vn an apres son couronnement, Godefroy de Bouillon mourut, & fut Roy en son lieu, son frere Baudouin, homme égal aux merites du defunct : pendant le regne duquel, entre les autres qui passerent par delà, furent neuf Gentils-hommes, fort grands compagnons & amis : desquels il ne se trouue que deux hommes (qui peut-estre) estoient les principaux, l'un Hugues de Paganis, l'autre Godefrende S. Aldeman : lesquels arriuez en Hierusalem, & ayât bien contemplé tout le pays & tous les lieux voisins, ils trouuerent qu'au port de Iaphé, & autres endroits de leur voye, il y auoit plusieurs guetteurs de chemins, qui chacun iour tuoient & voloient les passans : au moyen dequoy apres meure deliberation, conclurent, avec l'aide de plusieurs autres (car il est à presumer qu'ils s'allierent avec autres gés de leur mesme vouloir) firent vœu (pour faire aggreable seruice à Dieu) d'employer toute

leur vie, à rendre le chemin seur & facile, où mourir en cette entreprise, pendant que les autres Chrestiens estoient empeschez en autres lieux à combattre les infideles. Et perseueras en ce saint exercice ils prindrent pour leur retraicte, & lieu assigné vne Eglise nommée le saint Temple, par la permission de l'Abbé du lieu : & pour ceste cause furent appelez Templiers, comme tousiours ils ont esté depuis. Ce que voyant le Roy, & le Patriarche de Hierusalem, & telle chose estre sainte & louable, ils leurs administrerent toutes choses necessaires : & en ceste sorte vesquirent dedans ce Temple religieusement, en grâde chasteté : & qui plus est multiplioient & s'augmentoient de iour en iour. Toutesfois encore qu'ils fussent en grand nombre, si n'auoient-ils habits ne regle designée, ains viuoient ainsi en commun, obseruant leur vœu, par l'espace de neuf ans, pendant lequel temps, pour le grand seruice qu'ils faisoient à la Chrestienté, leur credit & bonne renommée s'auançoit grandement, avec le moyen de leur bon exemple. Ils creurent semblablement en grand nombre : qui fut cause que le Pape Honoré secōd, à la priere & conseil d'Estienne Patriarche de Hierusalem, leur fit depuis vne reigle, & ordre de viure, & ordonna qu'ils seroient vestus de blanc. Depuis le Pape Eugene troisieme, leur adjousta vne croix rouge en l'estomach : ce qu'ils promirēt par vœu solennel d'observer, comme font les autres religieux, & leur fut distribuée, & baillée par la main de S. Bernard, tres-saint Docteur : qu'ils esleurent pour estre le maistre & chef de leur ordre, ainsi que sōt les autres religieux cheualiers. En

bref temps apres , ils creurent en si grand nombre, & firent de si hauts faits d'armes, que non seulement ils gardoient les chemins du saint voyage, contre les larrons & brigans , mais aussi par mer & par terre , ils faisoient des grandes incursions, & fortes guerres contre les infideles , dont la bonne renommée en fut si bien esparse par toute la Chrestienté , que les Roys & Princes de plusieurs parts leur ordonnerent de grandes rentes qu'ils employoient en ces guerres, comme vray Cheualiers de Iesus Christ. Et par succession de temps accreurent tellement d'heure à autre , en puissance & richesse, que par toutes contrées & Prouinces , ils auoient de grandes Villes & lieux forts , avec force subjects , principalement en la Terre Sainte, où residoit ordinairement le grand Maistre de l'Ordre, avec la plus grâde part d'eux, tenant continuellement vne armee entretenüe, tant là qu'aux autres lieux , où il leur sembloit le plus necessaire. Depuis aduint , par les pechez des hommes, par le discord meu entre les Chrestiens, & par la negligence des Princes , que la ville de Hierusalem, & autres lieux ainsi acquis, furēt reconquis par les infideles, nonāte ans apres la conqueste de Godefroy de Boüillon : Ce neantmoins, cēt Ordre de Cheualiers Templiers ne delassa ce saint labeur : ains chassē de là, se vindrent ranger en d'autres lieux , faisans de grandes guerres aux ennemis de nostre foy : & durerent encore six vingts ans, apres la perte de Hierusalem , gardas ce qu'il leur estoit demeuré en Orient : & iusques en l'an mil deux cens dix, ou enuiron, que tel ordre des Tēpliers qui auoit duré enuiron deux cēs ans,



fut entièrement destruit par le Pape Clement V, qui lors tenoit sa Cour en la ville de Poictiers, qui est du pays de France : & ce (comme quelques vns disent) à la poursuite du Roy Philippe le Bel. Ce qui aduint, ou pour la prosperité & tres-grandes richesses qu'ils auoient, par le moyen desquelles ils deuindrent meschans, & se ruinerēt eux-mesmes, ou, peut-estre, que Philippe Roy de France lors regnant, ayant esté seduit par faux rapports, ou encore, parauanture, pour auoir les biens de ceste Religion, persuada au Pape de faire telle chose. En cela sont fort variables les opinions de ceux qui en ont escrit : toutesfois c'est assez de dire qu'ils furent condamnez, & les biens de ceste religion confisquez. Pour à quoy paruenir (pour ce qu'ils estoient fort puissans) fut contre eux faite vne seconde inquisition (fut fausse ou vraye,) apres laquelle, le Roy mit tel ordre en toutes les parties de son Royaume, qu'en vn certain iour assigné, tous les Templiers qui peurent estre trouuez, furent prins, & leurs biens saisis, & mis en la main de Iustice : Ce fait, l'on besongna à leur procez, & en fut le iugement executé tel que nous le dirons. Quant aux crimes qu'on leur mit sus, furent ceux-cy : que leurs predecesseurs auoient esté cause de perdre la Terre Sainte : qu'ils eslisoient leur grand Maistre en secret : qu'ils auoient de mauuaises superstitions : qu'ils tenoient quelques propositions heretiques : qu'ils faisoient leur procession deuant vne statue ou image, vestue d'une peau d'homme : qu'ils beuvoient sang humain : qu'en secret ils iuroient de s'aider l'un à l'autre, leur attribuant, par ce moyen l'abomina-

ble peché contre nature, & qu'ils en estoient tous coulpables. A ces causes, fut fait le procez contre le grand Maistre nommé frere Iacques, natif de Bourgongne, hōme issu de grande maison: & après par conséquent, contre tout le reste des Religieux. Finalement le Pape par sentence definitive, les cōdamna au feu: plusieurs desquels furent executez & leurs biens confisquez: dont grande partie fut appliquée à l'ordre des Cheualiers de S. Iean de Hierusalem, qui enuiron ce temps, ou vn peu auparavant auoient conquis Pisle de Rhodes dessus les infideles, autre partie de ces biens fut ordōnée à autres ordres, l'autre partie ( par permission du Pape, ou autrement ) demeura entre les mains des Princes, qui s'en estoient saisis & emparez lors de ladite prinse. Ceste sentence fut publiée par toute la Chrestienté, & si est approuuée bonne, & iuste par les Chroniques de France, & par Platine en la vie du Pape Clement V. & aussi par Raphaël Volateran, & Polidore Virgile. Toutesfois quelques autres soustiennent que ceste sentence fut injuste, & donnée sur faux tesmoins, chargeans principalement de ceste faute le Roy Philippe: disans que pour desir d'auoir leurs biens, il pourchassa leur destruction: & disent encore qu'au temps, qu'ils furent iusticiez, le commun peuple les tenoit pour Saints & Martyrs, reseruans des pieces de leurs habillemens pour reliques. De ceste derniere opinion ont esté saint Iacques de Magonce, Nauclet, & Anthoine Sabellic en leurs histoires, & Iean Bocace au liure de la ruine des Princes: & dit l'auoir entendu de son pere, qui se trouua present à l'execution de la sentence. Il semble aussi

Antonin en  
3. partie  
de son  
histoire.

que saint Anthonin Archeuesque de Florence soit de ceste opinion, & recite la chose estre aduenue ainsi qu'il s'ensuit. Estant le Pape Clement & la Cour Romaine en France, où elle residoit : & se voyant fort stimulé en Philippe Roy de France, de tenir la promesse qu'il luy auoit faite, en le faisant eslire Souuerain Euesque : qui estoit de condamner le Pape Boniface, & faire brusler ses os, ce que le Pape delaissoit à faire pour luy sembler fort difficile : aduint qu'un Cheualier de l'ordre des Templiers, Prieur d'une des Commanderies nommé Monfaçon, fut prins en la ville de Thoulouse, & mené prisonnier à Paris, par l'ordonnance du grand Maistre, à cause de quelques crimes par luy commis, & encore (comme quelques vns disent) pour heresie. En ce mesme temps fut aussi mis en la mesme prison, un autre natif de Florence, Cheualier de ce mesme ordre, par le commandement de leur grand Maistre, à cause de plusieurs autres delits. Ces deux ensemble, cognoissans que pour leurs malefices il n'y auoit aucun espoir de sortir, delibererent pour se deliurer de prison, & pour se venger (comme meschans qu'ils estoient) de leur grand Maistre, d'accuser la Religion des crimes que nous auons dit cy-dessus : & pour ce faire appellèrent avec eux en ce conseil, & pratique quelques officiers du Roy, accusans de ces choses le grand Maistre, & les autres Cheualiers, disans qu'ils estoient dignes de mort, & que le Roy, come homme de bien & de bonne iustice, y deuoit pouruoir : consideré mesme le grand profit qui luy en viendroït, sçachant les biens d'icelle maison. Quoy entendu par le Roy, il y presta l'oreille, ordonnant

qu'on parlait plus amplement à ces deux prisonniers: puis le fit incontinent sçauoir au Pape, luy disant que tel ordre deuoit estre ruiné, & mis à sac: le Pape apres auoir ouy les prisonniers, ou bien la relation qui luy en-fut faite par d'autres, ou plustost pour se deliurer de l'importune requeste que luy faisoit le Roy contre le Pape Boniface, sans en faire plus ample inquisition, ny procez contr'eux: ains seulement avec ces indices, escriuit secretement par toute la Chrestienté, qu'en vn certain iour deputé, tous ces Cheualiers Templiers fussent prins, & tous leurs biens sequestrez, & à pareil iour que ces lettres furent expédiées, le grand Maistre (qui pour lors se tenoit à Paris) fut prins avec soixante Cheualiers des principaux: lesquels apres les preuues faites, & venans aux confrontations, nierent fermement, & par grande assurance auoir fait telles offences, non pas seulement pensées: & qu'ils estoient bons Chrestiens. Ce non-obstant fut le procez conclud contr'eux: & tous soixante (hors mis le grand Maistre, & quatre autres, qu'on reserua pour vne autre fois) furent tirez hors de Paris, & mis sur vn grand échafaut fait expres, sur lequel ils estoient iettez à la veüe du peuple, l'vn apres l'autre dans le feu: à fin que si quelqu'un d'eux confessoit les fautes, ou partie d'icelles, dont ils estoient accusez, on leur peust sauuer la vie. Mais combien qu'ils fussent par leurs parens & amis exhortez à cōfesser le fait, encores qu'ils ne fussent coupables, à fin au moins de sauuer leur vie, si est-cé qu'ils le nierent tousiours, appellans Dieu en tesmoignage de leur innocence: & furent ainsi bruslez sans jamais rien confesser.

Cela fait, le grand Maistre, & vn autre nommé frere Dauphin, & frere Hugues, & les autres qui auoient esté officiers en la Cour du Roy, furent menez ou demeuroient l'Empereur & le Pape: par lesquels il leur fut fait grands promesses, à fin que ils confessassent ces pechez, dont ils estoient accusez: desquels ils recogneurent partie, par le moyen de tant d'importunitez & autres choses: apres laquelle confession furent menez au supplice, où leur procez fut leu premieremēt, & la sentence par laquelle le Pape condamnoit le grand Maistre, & tous les Cheualiers de son ordre. Cependant qu'ils estoient en ces entrefaites, le grand Maistre se leua sur ses pieds, disant qu'il deuoit estre ouy: puis dit, que veritablement il auoit meritē la mort, pour tant d'offences qu'il auoit faites enuers Dieu: toutesfoiſ que de ces crimes dont luy & ses Cheualiers estoient accusez en ce procez, ils estoient innocens, & que s'ils en auoient confessé quelque chose, s'auoit esté par crainte, & à la suscitation & priere du Pape, & que ce qu'il disoit alors estoit veritable: autant en dit frere Dauphin, & voulans dire d'auantage, ils furent exposez au feu, & bruslez, appellans incessamment Dieu, avec vne grande confiance & deuotion: mais frere Hugues, avec son compagnon pour sauuer la vie, confesserent encore ce qu'ils auoient confessé par le procez: lesquels neantmoins vesquirent peu de temps apres, & moururent semblablement: comme aussi firent les deux autres Cheualiers prisonniers accuseurs, l'vn desquels fut pendu & estranglé, & l'autre fut tué: ce qui sembla au peuple vn grand mystere de Dieu. Au moyen dequoy plusieurs

grands personnages & de grand sçauoir , tenoient pour certain que telle sentence estoit injustement donnée, & mal executée contre les Templiers, & qu'ils estoient condamnez pour auoir seulement leurs biens. Toutes ces choses sont recitées par S. Antonin au lieu préallégué avec les autres Auteurs , qui est la raison pour laquelle ie ne feray point de resolution là dessus , pour ce qu'il semble fort à croire, que le Pape ait failly en chose de telle importāce. D'autre costé il n'est pas croyable que tout vn ordre, où il y auoit tant, & si grāde diuersité de Cheualiers , fust entierement si meschant. Or ce secret, & beaucoup d'autres , qui nous sont cachez maintenāt, nous seront descouuerts au iour du Iugement : car toutes les coupes de chacun seront cogneuës.

---

*Par quel moyen le siege du Pape fut transféré en France,  
combien il y fut , & comme il retourna  
dans Rome.*

#### CHAP. V.

**U**N V I S que nous auons raconté l'histoire des Templiers , il semble venir bien à propos de faire mention pour quelle cause du temps de ce même Pape Clement cinquiesme , le siege Papal a esté transporté en France. Et faut entendre que mort le Pape Benoist onzième , qui fut excellent Pontife , & duquel le corps fit plusieurs miracles apres sa mort , comme on dit , l'Eglise de Rome fut treize mois sans souverain Eueſque, au moyen du schisme & discord qui estoit entre les Cardinaux electeurs : qui pendant ce tēps ne bou-

gerent du Conclau, sans iamais se pouuoir accorder en l'election : par ce qu'entr'eux il y auoit deux factions & brigues, l'une tenoit la voix de la nation François, & se traualloit d'essire vn homme qui fust à l'appetit de leur Roy : l'autre faction estoit de Cardinaux Italiens, qui essayoient faire vn Pape de leur nation : & pour autant que l'une & l'autre partie estoit esgale en force & en nombre, demurerent ainsi par long temps suspens, sans qu'aucuns d'eux peussent paruenir à leur intention. Quoy voyant les Cardinaux François, s'aduiferent d'une finesse, avec laquelle ils deceurent les autres : car ils leur firent vn party, c'est à sçauoir, qu'ils nommeroient trois Italiens, l'un desquels seroit esleu par les Italiens pour estre Pape : & s'ils nevouloient ce party, eux-mesmes nommassent trois François, tels que bont leur sembleroit, l'un desquels seroit esleu par les François à leur volonté. Or les Italiens (pensans estre en leur puissance d'essire trois François si ennemis de la Couronne, qu'encore que le moindre d'eux fust Pape, il seroit neantmoins à leur intention) accepterent le party de les nommer : ainsi en nommerent trois, fort ennemis du Roy, lequel pour lors estoit mal estimé de l'Eglise Romaine, à cause des grands differens qui auoient esté entre luy, & le Pape Boniface, predecesseur de Benoist XI. L'un de ces trois fut l'Archeuesque de Bourdeaux, nommé Bertrád. De ceste nomination les Cardinaux François aduertirent le Roy, afin qu'il trouuast moyen de se reconcilier avec l'un d'eux, & ce fait, qu'il les en aduertist en toute diligence : parquoy le Roy enuoya tres-affectueusement prier l'Archeuesque

de Bourdeaux, de se trouuer incōtinent en vn certain lieu deputé, pour chose de grande importance, touchant son honneur & profit, l'asseurant du grād desir qu'il auoit de se tenir avec luy en amitié : A cette cause l'Archeuesque sans s'arrester, se retira au lieu designé par le Roy : où assemblez, le Roy luy dit qu'il le vouloit faire Pape, sous la cōdition de quelques promesses qu'il vouloit : ce qu'entendu par l'Archeuesque, il ne fit difficulté de promettre ce que le Roy luy demandoit, pourueu qu'il paruint à vne si grande dignité. Finalement par le moyen de plusieurs promesses signées, & seellées de juremens solempnels faits entr'eux, le Roy luy promit l'eslire par dessus les deux autres nommez : puis avec la plus grande diligence qu'il fut possible de faire, il escriuit aux Cardinaux qui fauorisoient, & tenoient son party, qu'ils nommassent cēt Archeuesque de Bourdeaux : tellement qu'en son absence, il fut esleu Euesque souuerain, en l'an de nostre Seigneur selon Platine, 1205. & se fit nommer Clement, lequel ayant nouuelle de son eslection, & à la priere, & requeste du Roy s'en alla en la ville de Lyon, où il fit venir les Cardinaux, & toute la Cour de Rome, qui estoit vne des promesses qu'il auoit faicte au Roy. Au moyen dequoy les Cardinaux Italiens, se cogneurent deçus & trompez, & encore contrains, contre leur volonté, de venir en France, pour satisfaire au vouloir du Pape : par ainsi la Cour de Rome s'arresta en France, & y fut continuée avec son grand honneur, & dommage de toute l'Italie. En cette mesme ville fut fait le sacre, & courōnement du Pape Clemēt, en grāde solempnité : mais comme

*Note de voir Platine pour accorder ce passage de temps avec celui du chap. preced.*



ils estoient embesongnez , & tout le monde attentif à y voir faire les ceremonies accoustumées , il cheut vn pan de mur du lieu où telles choses se faisoient , qui tua plus de mille hommes : entre lesquels mourut le Duc de Bretagne , & autres grands personnages , & si aduint que la foule du peuple qui fuyoit , fit tomber le Pape de son cheual à terre , où il fut en danger de perdre la vie : pareillement le Roy se trouua en grande peine, qui sortit de la presse navré, & mal mené. Ces choses executées , le Pape fit plusieurs Cardinaux nouveaux, qui tous estoient du party de France: & enuoya trois Cardinaux à Rome pour gouverner l'estat de l'Italie, se delibérant de mourir en France, où il tint le siege huit ans, onze mois. Et luy succeda le Pape Jean vingt-troisieme du nom, qui vescu aussi en France, mettant sa Cour en Auignon, pays de Prouence, & dit-on qu'elle appartient à l'Eglise , pour auoir esté acheptée par le Pape Clement sixiesme, de Madame Ieanne Royne de Naples, & Comtesse de Prouence. Il y eut six Papes qui y demurerent l'un apres l'autre : le siege desquels dura soixante ans: d'où prindrent occasion quelques Italiens de le nommer la transmigration de Babylone, & dura iusques au temps de Gregoire XI. homme docte. Or fut le siege remis en cette maniere : car passant par deuant luy vn Euesque de sa Cour, luy demanda pourquoy il n'alloit gouverner son Euesché, & qu'il n'estoit point conuenable, de voir les brebis viure sans pasteur, & l'Euesque luy respondit: mais vous Pere saint, à quelle fin me dites-vous cela? Veu-que vous mesme , qui nous deuez donner exemple, n'allez pas

resider en vostre Euesché, qui est si long-temps delaisée de son pasteur. Au moyen desquelles paroles ce Pape esmeu, & cognoissant combien de maux estoient suruenus en Italie, pour l'absence du Pontificat, & encore, comme quelques vns disent, suscité par les lettres, & admonitions de Sainte Catherine de Sienne, il determina s'en aller à Rome: pour à quoy paruenir, il fit faire secrettement vingt & vne Galere, feignant les vouloir employer à quelques autres affaires, & les fit mettre sur le Roine, & fournir de tout ce qui estoit necessaire: puis vn iour entra dedans, & paruenus à la mer, quelques iours apres il arriua à Genes, & de Genes à Cornette, où prenant terre il tira droit à Rome, en l'an 1394. où il fut receu en grande magnificence, & incroyable plaisir, ainsi qu'un pere fort desiré de ses enfans: lequel peu apres, comme bon pasteur, réedifia les Temples & edifices de Rome, qui estoient tombez en ruine, par vieillesse, & negligence des hommes: esquelles œuvres, & autres saints exercices, il despença le reste de sa vie, laquelle il finit en l'an 1368. puis fut enseuely avec autant de plaintes & larmes, qu'autre qui eust esté auparauant luy. Apres le trespas duquel ny pour schismes, ou autres discords qui soient suruenus en l'Eglise, ses successeurs n'ont point laissé de demeurer quasi tousiours à Rome. De ces choses sont auteurs Platine, & Martin en la vie des Papes, Sabelic, Volateran, Antonin, & Nauclet en leurs histoires.

*Quel danger il y a de murmurer contre les Princes,  
avec les los de leur clemence.*

## CHAP. VI.

**Il** y a vne sentence prise és prouuerbes des anciens, qui dit, les Roys auoir les mains & les oreilles fort longues, inferant par la, que les Roys & puissans hommes, peuuent de loing prendre vengeance de ceux qui les offensent: & aussi qu'ils entendent tout ce qu'on dit d'eux en secret. Car il y a tant de gens qui cherchent de se faire aimer par ceux qui commandent, que rien ne leur est caché. Pour ceste cause les sages conseillent qu'on ne die rien de son Roy en secret, d'autant qu'en ce cas les murailles oyent & parlent: & Plutarque dit, que les oyseaux portent les paroles par l'air. Si donc nous voyons que pour leur dire verité, & parler librement, l'homme tombe en grand peril, que iugerons nous de celui qui murmure contre les grâds? Les exemples qu'on pourroit amener à ce propos sont infinis: entre lesquels on lit és histoires Grecques & Latines, qu'Antigonus vn des capitaines & successeurs d'Alexandre le Grand, estant son armée à la campagne, & luy couché en son Pauillon, vne nuit ouït au dehors quelques-vns de ses Soldats qui murmuroient contre luy, ne pensant pas estre entendus: Toutesfois il n'en fit autre semblant, sinon qu'en feignoient sa voix: comme si ce fust vn autre, leur dit tout bas, que pour tenir tels propos ils se deuoient retirer plus loing de la tente du Roy, à fin qu'il ne les entendit. Vne autre fois cét

Antigonus

Antigonus faisant cheminer de nuict son armée par vn chemin fort fangeux , les gens qui se sentoient las, s'en alloient murmurans , & disans beaucoup de mal de luy. pensans qu'il fust loing derriere, & qu'il n'en ouyft rien : & neantmoins luy qui estoit present , & qui auoit entendu beaucoup de leurs paroles injurieuses , sans qu'il fust cogneu, à cause de la nuict, apres auoir aydé à releuer, de tout son pouuoir , partie de ceux mesme qui disoient mal de luy , leur dit , en changeant sa voix , dites contre le Roy ce qu'il vous plaira, pour vous auoir cōduits en ce lieu fangeux : mais si est-il raisonnable que vous me benissiez & aymiez, puis que ie vous ay aydé à en sortir. La patience de Pyrrus Roy des Albanois ne fut pas moindre : car alors qu'il faisoit la guerre contre les Romains , en Italie, estant logé luy & ses gens en la ville de Tarente, il y eut quelques-vns de ses jeunes soldats , apres auoir souppé ensemble, qui commencerent à parler mal de luy à table : dequoy aduertty , & les ayant mandez deuant luy , leur demanda s'il estoit vray qu'ils eussent dit telles paroles : auquel l'un d'eux respondit hardiment: Ouy, Sire, nous auons dit tout ce que vous dites : & soyez certain que si le vin ne nous eust failly à table , nous en eussions beaucoup dit dauantage : voulant par là monstrier en s'excusant , que le vin les auoit induits à mesdire de luy : desquelles choses Pyrrus non seulement ne se fascha : mais au contraire s'en print à rire, les renuoyant en leur logis sans autrement les reprendre. L'Empereur Tybere, encore qu'il fust grand tyran , entre autres choses nous a laissé à ce propos de notables exemples :

R

car ſçachant qu'on auoit fait contre luy vn libelle diffamatoire, & que tant de gens murmuroient de de ſes cruantez, eſtant perſuadé à en faire iuſtice & correction, reſpondit magnaniment que les langues deuoient eſtre libres en la ville, encore eſtant incité par quelques-vns du Senat de faire enquerir qui eſtoit l'inuenteur de ce libelle, ne le voulut pas : diſant qu'il n'eſtoit point ſi hors d'affaires, qu'il ſe deuſt empescher à cela. La grande douceur de Denis tyran de Sicile ( bien qu'il fuſt tres-cruel ) fut merueilleuſe enuers vne vieille : car eſtant aduertie que ceſte vieille prioit deuotement les dieux pour ſa ſanté & proſperité, l'enuoya querir & la fit amener deuant luy : puis l'enquit pour quelle cauſe elle prioit ainſi pour luy, veu que tout le reſte du peuple, vniuerſellemēt deſiroit ſa mort : à quoy la vieille fit reſponce : ſçachez, Sire, que quand j'eſtois ieune, nous auions en ce pays vn tyran tres-cruel, parquoy ie priay deuotement les dieux pour ſa mort, & mon deſir fut accōply : à ceſtuy-là ſucceda vn autre, qui tyrannifa ce Royame encore plus cruellement que le premier, & ie deſiray pareillemēt ſa mort : tellement qu'en grâdes prieres & requestes ie requerois tres-inſtamment les dieux, que cōme ils m'auoient exaucée du premier, auſſi fiſſent du ſecond, ce qui aduint, & mourut : au lieu duquel tu es apres venu, encore pire que les deux autres : & pour ce que ie crains qu'apres toy il en viēne vn autre, qui ſoit pire que tous les trois, ie prie continuellement les Dieux qu'ils te maintiennent en vie longuement. Telle libre & audacieuſe reſponce de la vieille ne deſpleut pourtant, ny indigna celuy qui deſdaignoit tous

les autres : ains la laissa s'en aller ioyeusement & librement. Quand Platon, Prince des Philosophes, quiauoit long temps demeuré avec ce tyrā Denis, luy demanda congé pour s'en retourner en Athenes, & qu'il seut impetré, Denis en le conuoyant, luy demanda qu'il diroit de luy en l'Academie de tant de Philosophes en Athenes: auquel Platon en grande audace & liberté respondit : ceux qui sont en Athenes ne sont point tant oyssifs, qu'ils ayent le loisir de parler de toy ny de tes faits : Denis entendit bien qu'il le reprenoit de sa mauuaise vie, & neantmoins il le supporta patiemment. Il me souuient de deux autres vieilles, qui avec non moins de liberté parlerent à leurs Rois, ce qu'ils supporterent en patience : l'une fut de Macedone, au Roy Demetrius fils d'Antigonus dessus nommé: & l'autre Romaine, à l'Empereur Adrian : ausquels, toutes deux firent pareille responce, quand en demandant iustice leur estre administrée, fut respondu par Demetrius & Adrian qu'ils n'y pouuoient entendre : elles dirent, que s'ils n'y pouuoient entendre, qu'ils delaisassent donc l'Empire: & toutesfois nul de ces deux ne se fascha de la responce, ains les ouyrent, & leur firent bonne iustice. Philippe Roy de Macedone, disant adieu aux Ambassadeurs des Atheniës, & leur faisant de belles offres, cōme on a de coustume faire en tel cas, leur demanda s'ils vouloient qu'il fist autre chose pour eux, à quoy l'un d'eux nommé Democrates, scachant bien que Philippe auoit les Atheniës fort en haine, & ne pouuant celer son desir, respondit: Nous voudrions que tu te pendisses par la gorge. De laquelle responce tous les compagnons furent

troublez , & auffi ceux qui estoient là presens, pour crainte qu'ils auoient que le Roy ne leur en fit quelque mal : mais avec sa naturelle clemente, ou peut estre simulée, n'en fit autre semblant, fors que se retournant vers les autres Ambassadeurs, leur dit : Vous direz aux Atheniens, que celuy qui supporte telles paroles , est beaucoup plus modeste, que les sages Atheniens, qui n'ont eu la discretion de se taire. Demarate Corinthien alla voir le Roy Philippe du temps qu'il estoit en courroux avec sa femme, & son fils Alexandre: & entr'autres propos le Roy Philippe luy demanda , s'il y auoit paix & vniõ entre les villes de Grece: & Demarate qui cognoissoit bien que le Roy prenoit plaisir à voir ses republiques en discord, luy respõdit, à la verité trop librement , considéré cõme il conuient respondre à vn tel Prince. Certainemēt Roy, pour ce que tu es en discord en ta maison, tu demandes quelles sont les dissentions de nos villes : mais si tu estois en paix avec les tiens , il te seroit plus louable, que de t'éguerir des aduersitez d'autrui. Et toutesfois le Roy ne s'en fascha point: ains considerant qu'à bon droit il estoit taxé , pourchassa la paix avec sa femme & son fils. Quant est de la liberté & audace, avec laquelle Diogenes parla à Alexandre, & en quelle modestie il le supporta, il en est fait ample mention au chapitre de la vie de Diogenes. Et si nous voulons exemple des Chrestiens : celuy du Pape Sixte quatriesme, qui estoit Religieux de l'ordre S. François, viendra bien à propos. Luy estant paruenü à la Papauté, vn de ses freres religieux fort ancien, alla voir avec son habit de Cordelier: auquel le Pape ayant monstré

quelques bagues & joyaux qu'il auoit bien riches, luy dit: Frater, ie ne puis pas maintenant dire comme S. Pierre: Ie n'ay or ny argent. Il est vray, respondit franchement le frere: mais aussi ne pouuez-vous dire comme luy aux impotens & paralytiques, leue sus & marche: luy donnant à entendre par là, que les souuerains Euesques estoient desjà plus ententifs à deuenir riches que Saints: & le Pape qui cogneut bien le frere auoir raison, le supporta patiemment. Il aduint quasi le semblable à vn Archeuesque de Colongne, avec vn laboureur des champs. Car vn iour que ce bon laboureur estoit aux champs à trauailler, l'Archeuesque passa aupres de luy, ayant suitte de Satelites armez à la coustume d'Alemagne: & le rustique, au passer de l'Archeuesque, se print fort à rire: dequoy il s'apperçeut, & luy demanda qui le mouuoit à rire, le villageois luy dit: Ie me ris de saint Pierre Prince des Prelats, qui a vescu & est mort en grande pauureté, pour laisser ses successeurs riches: l'Archeuesque qui se sentoit picqué, pour se iustifier luy dit: Mon amy, ie vois ainsi à belle compagnie, pource que ie suis Duc aussi bien qu'Archeuesque: ce qu'entendu par le laboureur, il se print à rire plus que deuant, & luy demandant encore l'occasion de plus grand ris, il respondit fort hardiment. Ie voudrois bien Seigneur, que me disiez, si ce Duc, que vous dites estre, estoit en enfer, où pensez-vous que seroit lors l'Archeuesque? voulât inferer par là, que deux professions ne peuuent estre en vn homme: car pechant par l'vne, il ne se peut iustifier par l'autre: à laquelle respõce l'Archeuesque baissant la teste sans respõdre, & sans faire aucune



260 NE MYRM. CONTRE LES PRINCES  
injure ou desplaisir au laboureur , s'en alla tout  
confus son chemin. Pour parler des Gentils, Ar-  
taxerces Roy de Perse sceut qu'un Capitaine nom-  
mé Alcides, qu'il auoit nourry de ieunesse , mur-  
muroit fort contre luy : dequoy il ne le chastia  
point autrement que par luy mander , qu'il pou-  
uoit dire de son Roy ce qu'il luy plaisoit , pour ce  
que le Roy pouuoit aussi luy dire, & faire tout ce  
qu'il voudroit. Philippe pere d'Alexandre, ayant  
entendu que Nicanor disoit publiquement mal de  
luy , fut conseillé par quelques vns de le mander  
pour faire son procez : ausquels il respondit que  
Nicanor n'estoit point le pire homme de son Ro-  
yaume, qu'il vouloit sçauoir s'il auoit besoin de  
quelque chose, pour ce qu'il se sentoient tenu de l'en  
ayder : parquoy estant aduerty que Nicanor souf-  
froit grâde pauvreté, au lieu de le chastier du des-  
pris qu'il auoit fait , luy fit vn riche present , cela  
fait, celuy qui l'auoit accusé, dit au Roy, que Nica-  
nor s'en alloit par les ruës disant beaucoup de  
biens du Roy , auquel il dit : Or voy-ie bien Simice  
(ainsi se nommoit l'accusateur) qu'il est en ma puis-  
sance de faire bien , ou mal dire de moy par les  
hommes. Ce Philippe fut encore conseillé de ban-  
nir de ses terres vn homme fort mesdisant , & qui  
le scondalisoit beaucoup : à quoy il respōdit, qu'il  
ne vouloit aucunement que telle chose se fist, pour  
ce que puis qu'il l'auoit ainsi vituperé en son pro-  
pre pays, il ne vouloit pas qu'il en allast faire autāt  
aux autres contrées estrangeres: donnant à enten-  
dre que ce qu'il faisoit par clemēce & magnanimité,  
procedoit de prudence : ce Prince là fut en ces  
choses, & plusieurs autres assez excellent, Il disoit

estre fort tenu de rendre graces aux gouuerneurs & principaux d'Athenes, pour ce que par le moyen qu'ils disoient continuellement mal de luy & de ses faits, à fin de les faire menteurs, il auoit tousiours de bien en mieux, amendé & corrigé son gouuernement. Il ne vouloit iamais chastier ceux qui disoient mal de lui, mais bien leur en oster l'occasion. Lesquelles reigles estans de nous bien obseruées nous feroient deux grands proffits: l'un l'amendement de nostre vie: l'autre qu'il n'y auroit pas tant de detracteurs. C'est veritablement grâde vertu, ne faire cas du mal que l'on sçait estre dit de soy en absence: toutesfois c'est plus grande temperance, ne s'émouuoir ou aigrir par l'injure qui nous est inferée en presence.

---

*Que l'imagination est vne des principales puissances interieures prouuée par vrais exemples & histoires.*

C H A P. VII.

**P**Out ainsi que les sens exterieurs sont cinq en nombre, cōme chacun sçait: sçauoir est, l'ouyr, le voir, & les autres: aussi il y a cinq cens & puissances exterieures en l'homme: & encore quelques vns les reduisent en quatre: toutesfois la 1. est l'opinion vulgaire, sçauoir est, le sens cōmun, l'imagination (dequoy nous voulons parler) le jugement, la fantasie, & la memoire. De l'office & vertu desquels sens nous n'auōs pas entrepris traitter maintenant, ains parlerons sans plus de l'imagination, la proprieté & charge de laquelle est retenir les images & figures que le sens commun reçoit premie-

rement des sens extérieurs, & puis elle les enuoye au iugement, d'où elles vont après à la fantasie, & de là en la caisse & coffre, qui est la memoire. Et si peut l'imagination s'alterer & émouuoir, avec ceste representation des choses, encore qu'elle ne les ait plus représentées, quoy que les choses représentées soient absentes: ce que ne peut faire le sens commun, sinon les ayant en présence, en quoy est démontrée la grandeur & merueilleuse force de l'imagination. Nous voyons aussi que l'homme en dormant & reposant, ses sens, son imagination, ne laisse de travailler, & représenter toutes choses, comme si elles estoient présentes, & l'homme bien esueillé. L'imagination est suffisante à émouuoir les passions & affections de l'ame: & si peut diuersement prouoquer le corps, & muër les accidents, tourner les esprits le dessus dessous, & mettre le dedans dehors, & pareillement produire diuerses qualitez aux membres. L'imagination peut faire vn homme malade, ou le guerir, & ainsi voit-on des autres effets. Quand l'imagination conçoit quelque chose de plaisir, la joye iette les esprits dehors, & si c'est de peur, la crainte les retire au dedans: La joye fait éuanoüir le cœur, & tristesse le reserre: l'imagination de peur, engendre froid, fait fremir le cœur, chasse la chaleur, & fait trembler la parole: la misericorde causée & poussée de l'imagination de voir souffrir autrui, fait bien souuent plus esmouuoir & changer l'imaginatif, que le patient: ainsi qu'on cognoist en ceux qui aucunesfoi se passent plus, en voyant seigner autrui, ou pincer, & medecamenter les playes, que ne fait le patient mesme. La forte imagination a encore vertu de trans-

muer les choses: qu'il soit vray, quand nous oyons ou voyons quelqu'un qui mange choses aspres ou aigres, cela nous fait sentir ie ne sçay quelle aigreur en la bouche, & voyans manger choses douces & sauoureuses, il semble que le regardant sente en sa bouche ie ne sçay quoy de doux: autant en aduient-il des choses ameres. Si nous voulons des exemples d'estranges imaginations, nous en pourrons ouyr beaucoup. S. Augustin dit auoir cogneu vn homme, que toutes les fois qu'il vouloit, suoit fort abondamment, émouuant par imagination la vertu expulsive. Il recite au mesme lieu, d'un autre, qui au son d'une chanson ou voix douloureuse qu'il eust entenduë (comme si vn homme ploroit) il commençoit à imaginer, puis s'éuanoüissoit en telle sorte qu'il demeueroit arresté sans aucun sentiment & pour quelque chose qu'on luy fist, voire l'eust-on brulé il n'en eust rien senty, toutesfois il se reuenoit quand on chantoit aupres de luy quelque chanson joyeuse, cōme s'il l'eust entenduë de loin. Pline racōte quasi le semblable, d'un nommé Hermotim, lequel quand il se mettoit en imagination, il s'alienoit de soy, en sorte que l'esprit s'en alloit hors du corps, & puis luy reuenue en son premier estat, il recitoit ce qu'il auoit veu. Guillaume de Paris dit auoir cogneu vn homme lequel en voyant seulement vne médecine, sans la gouter ou flairer, prenant sans plus la similitude d'icelle par son imagination, s'en purgeoit, tout ainsi qu'un autre qui l'eust prinse. Il en est ainsi de ceux qui songent: Car posé que ce soit l'imagination qui fait cēt œuvre, si est-ce que s'ils songent qu'ils se brûlent, ils en sentent peine & tourment, encoire

*Aut. 4.  
de l'Esprit  
de l'Esprit.*

qu'il n'y ait point de feu qui brusle. La forte imagination peut avec telle force émouuoir les especes ou genres qu'elle imprime en soy la figure des choses imaginées, puis elles la mettent en œuvre en leur sang:& est ceste chose de telle force, que mesme elle s'estend aux membres de tierces personnes comme l'on void en la femme grosse, laquelle par le moyen de la puissante imagination qu'elle a sur la chose dont elle desire manger, elle imprime sur son enfant plusieurs signes: voire & quelquesfois l'enfant en meurt. Telle fois aduient que celuy qui est mordu d'un chien enragé, par l'imaginatiō qu'il a de ce chien, il imprime en son vrine vne figure de chien. Quelques-vns escriuent d'un nommé Cypus, qui fut Roy, lequel ayant par grande attention veu combattre deux taureaux, il se mit vn iour à dormir, ayant ceste imagination au deuant, mais au resueil, il se trouua des cornes de taureau, qui luy estoient venuës en la teste. Si cela est vray, il doit proceder de ce qu'estant la vertu vegetatiue aydée & poussée de l'imagination, elle porta en la teste les humeurs propres à engendrer cornes, & les produit. Et selon ce que nous auons dit, la vertu imaginative a telle force sur le corps des tierces personnes que Marc Damascene recite, que sur les confins de Pise, en vn lieu nommé Pierre sainte, vne femme accoucha d'une fille sauage ayant la peau de la forme & semblâce de celle de chameau: ce qui aduint pour ce que lors de la conception de cēt enfant: la mere contemploit l'image S. Iean Baptiste. qu'elle auoit en sa chambre; par ainsi l'imagination a telle puissance qu'elle peut faire ressembler les enfans aux personnes imaginées

par les Peres, Auicenne est aussi d'aduis, que l'imagination peut estre si forte, qu'elle rend vn homme ( quand il luy plaist ) perclus de ses membres, & le prosterne par terre, le tourmētant, cōme s'il estoit enragé. Encore, dit-il, que l'enforcellement qui se fait par les yeux, trauerse vne personne en autre, par l'imagination de celuy qui fait le sort. Aussi S. Thomas parlant apres Auicenne dit: Qu'est-ce qui peut plus tuër le propre corps, ou l'imagination melancolique, ou l'agreable responce, la violence de l'un ou de l'autre: car la ioye chasse dehors tous les esprits, & laisse l'homme sans vie: l'autre les resserre si fort dedans, qu'il en suruiuent vne violente suffocation. L'on vid en Seuille, Iacques Orose, qui fut prins du Roy Catholique, lequel Orose par la forte imagination de la peur qu'il eut, deuint vieil & chenu en vne seule nuit, estant le iour precedent fort ietune. Encore voit-on bien souuent, que l'imagination fait deuenir les hommes fors, & telle fois si fort malades que c'est grād merueille de ses effets,

S. Thomas  
ma l. 3.  
du som-  
maire  
cōtre les  
Gentils.

---

*De quel pays fut Pilate, comme il mourut: du Lac nom-  
mé le Lac de Pilate: de sa propriété: aussi  
de la Cauerne de Dalmatie.*

### C H A P. V I I I.

**P**I L A T E, le plus meschant & inique Iuge qui iamais fut & sera, estoit selon l'opinion commune, natif de Lyon en France: toutefois quelques vns de ceste nation, n'ayant telle chose agreable, disent que ce nom. Ponce, vient d'une maison d'Italie, & de Ponce Thelesin. Capitaine des Samnites, qui vainquit les Romains aux Fourches

*Iosephe  
en ses  
Anti-  
quitez.  
Eusebe  
liu. 1. de  
son hist.  
Ecl.  
Eusebe's  
li. 1. des  
temps.  
Beda en  
son liure  
des tēps.*

Caudines. Quoy qu'il en soit, ce Pilate (où fut pour le respect de sa personne, ou de sa parenté) paruint à estre des plus apparens de Rome : & estant cogneu de Tybere successeur d'Octavius, selon Iosephe & Eusebe, fut enuoyé par luy, en l'an douziesme de son Empire, pour gouverner Hierusalem, & se nommoit en sa dignité Procureur de l'Empire. Ainsi donc Pilate gouverna la sainte Cité, & toute la Prouince de Iudée, qui se nommoit Palestine, & dura son office par dix ans : au septiesme desquels, qui fut le dix-huictiesme de l'Empire de Tybere, selon Eusebe, & Beda, il donna la sentence de mort contre le Sauueur & Redempteur de toute humaine generation, nostre Seigneur Iesus Christ Dieu & homme : auquel tēps aduindrent les choses, que les saints Euāgelistes recitent en sa mort & passion : la resurrection duquel fut si euidente & publique en Hierusalem, encore qu'on s'essayast grandement de la cacher, qu'il fut aduis à Pilate (bien qu'il fust meschant) que telle resurrection & miracles de Christ n'estoient point de puissance humaine, ains de Dieu. Pour ceste cause, selon que recite Paul Orose, Eusebe, & Tertulien en vne Apologie, il en aduertit l'Empereur Tybere, car c'estoit la coustume que les Consuls, & Proconsuls mandassent à l'Empereur, ou au Senat, les choses qui suruenoiēt en leurs Prouinces. Ces nouvelles esmerueillèrent grādement l'Empereur, qui les fit referer au Senat, & mettre au Conseil. à sçauoir s'il sembloit bon que ce Prophete fust adoré pour Dieu : ce qu'il faisoit, pour ce que sans l'autorité du Senat, il ne pouuoit faire adorer à Rome aucun Dieu nouveau, outre & par

dessus la vanité de leurs dieux. Mais comme la divinité n'a aucun besoin, & ne se peut cōfirmer par la probation des hommes seulement: Dieu permit que les Senateurs n'en voulurent rien faire : au contraire ils furent mal contents de ce que Pilate ne leur en auoit aussi bien escrit qu'à Tybere : ce neantmoins Tybere deffendit la persecution des Chrestiens. Apres ces choses demeurant Pilate à Rome, & confirmé par le diable pour son loyal seruiteur, il ne fit oncques puis en son office que choses iniustes & iniques. Dequoy estant accusé deuant Cajus Caligula, successeur de Tybere, & aussi d'auoir prophané le temple y mettant des statuës & images : & encore d'auoir desrobé les deniers cōmuns, & autres grands crimes & malefices, il fut banni en la ville de Lyon : autres disent à Vienne en Dauphiné: & pour ce que ce lieu luy fut assigné pour exil, quelques vns disent que c'estoit le lieu de sa naissance, où il fut tellemēt traité que luy-mesme se tua de sa propre main : ce qui aduint par la permission de Dieu, afin qu'il mourust par la main du plus meschant homme du monde. Ceux qui en ont escrit sont les auteurs alleguez: & Bede au liure des temps, & l'histoire Ecclesiastique sur les Actes des Apostres. Et dit Eusebe que telle mort aduint huiët ans apres la mort de nostre Seigneur : de laquelle ce malheureux Pilate ne voulut tirer aucun profit, d'autant qu'il mourut cōme desesperé : car la bonté de Dieu est si grande, que cōbien qu'il'eust condamné son fils à mort, si est-ce que s'il se fust repenti de son peché, celuy mesme qu'il auoit cōdamné à mourir, luy eust dōné la vie eternelle. A propos de Pilate, il me souuiët de par-



ler d'un Lac ainsi nommé: ce Lac est en Suisse près d'une ville nommée Lucerne, en une plaine environnée de fort hautes montagnes, du plus haut desquelles (comme disent aucuns) il se jetta en l'eau: & si est la commune voix, que tous les ans il se monstre là en habit de Iudicature, mais que celui, soit homme ou femme, qui d'avanture le voit, meurt dedans l'an. Outre ce, & par dessus la commune renommée, ie vous amene en jeu pour tesmoiri Ioachin Vadian homme docte, qui a commenté Pōpōnius Mela: lequel escrit aussi une autre notable chose de ce Lac, bien certaine, & merueilleuse, disant qu'il a telle propriété que si quelqu'un jette dedans une pierre, ou bois, ou quelque chose que ce soit, ce Lac s'enfle & croist en telle impetuosité & tēpeste, qu'il sort de ses limites en grande furie, tellement qu'il noye beaucoup de pays; d'où procedent de grandes pertes, tant sur les semences, que sur les arbres & les bestes: & toutes-fois si ces choses n'y sont jettées tout exprés, il ne s'enfle aucunement. Et dit encore ce Ioachin, qui est natif de Suisse, qu'il y a des ordonnances qui deffendent, sur la vie à tous de jetter aucune chose dans ce Lac, & que plusieurs qui ont paissé par dessus les deffences en ont esté iusticiez. Que cela procede naturellement, ou de miracle, ie n'en scay rien: combien que les eaux ont de merueilleuses proprietéz, de parties desquelles on peut rendre

*Plin. li.  
2. des  
choses  
naturel-  
les.*


raison: des autres non. Plin. recite une chose semblable à ceste-cy: & dit qu'en Dalmatie il y a une fort profonde fosse, en laquelle si on jette une pierre, ou quelque autre chose pesante, il sort un air si furieux, qu'il engendre aux circonuoisins de là

vne dangereuse tempeste: Il pourroit bien estre (ce que ien'asseure pourtant ) que le corps de Pilate fut là jetté, & que le diable par permission diuine execute tels effects en ce lieu là.

---

*Del'inuention & vsage des Cloches, quel profit il en vient  
& quel fut le premier qui coniuira les diables.*

## CHAP. IX.

 Ombien qu'il semble que ce soit vn bas sujet que de parler de chose si commune que les cloches : si est-ce qu'en considerant qu'elles sont necessaires au seruice diuin, & cōuocation du peuple Chrestien, avec autres effets que nous dirons, il est à presumer que l'inuention & vsage d'icelles en l'Eglise de Dieu, n'est point sans quelque bonne raison. Au vieil Testament le Seigneur commanda qu'on fit des trompettes de metal , desquelles les Prestres sonnoient à fin d'appeller le peuple aux sacrifices diuins. Et nostre Seigneur parlant de sa venue au iour du iugement, dit entre autres choses qu'il enuoyera les Anges avec des trompettes pour assembler les esleus. Or suyuant cét exemple, venant le peuple Chrestien à s'augmenter en sorte, que pour assembler si grand nombre en vn mesme temps, pour faire oraisons & autres sacrifices aux Temples , les trompettes qui auoient esté sainctement instituées à cét affaire , ny les voix des hommes n'estoient suffisantes : il fut necessaire d'inuenter vne sorte d'instrument , par le moyen duquel on les peut aisément assembler. Et pour ce faire , entre tous ceux que les hommes

peurent songer, l'usage de la cloche fut trouué le meilleur & plus propre, comme le plus fort sonnât & qui se pouuoit ouïr de plus loin. Ceste inuentiõ donc fut veritablement merueilleuse, & digne d'un tant excellent personnage, comme fut Paulin Euesque de Nole, viuant du temps de S. Augustin & de S. Hierosme, lesquels luy escriuirent plusieurs lettres, qu'on lit encore aujourd'huy. Cestuy donc fut le premier qui introduisit en son Eglise, & Euesché l'usage des cloches, lequel depuis a esté continué par toute la Chrestienté, comme chose fort necessaire, & de là vient que Nola en Latin signifie cloche. Et si est à noter qu'elles sont non seulement pour cela bonnes, car elles ont vn autre merueilleux effect : c'est que les diables qui vont par l'air fuyent tel son, & l'ont en horreur, comme chose instituée pour appeller les hommes à seruir Dieu : pour ce que, comme ils se delectent en la Musique qui prouoque les hommes à mal, tout ainsi fuyent-ils le son des cloches, qui leur fait nuisance : & au contraire, il esmeut le Chrestien à resueiller son esprit, comme chose qui ramentoit Dieu, & le temps esquels les hommes luy font des sacrifices & Oraisons : Car d'autant qu'elles sont à cela dediées, elles esmeuent l'homme interieurement, & si esleuent son ame à Oraison. Elles ont encore vne autre propriété fort profitable : c'est que le son d'icelles fend l'air, & chasse les nuës, départissant les tonnerres, & resistant éuidemment aux tempestes : pour ce que par la force, & promptitude de tels sons, les nuës tempestueuses se viennent à fendre & separer : & par ce moyen cesse ceste fureur & force, comme nous voyons chacun iour

par

par experience, que quand il se fait quelque grand vent & tempeste, en sonnans multitude de cloches telle tourmente commence à cesser. Je ne nie pas pourtant que les deuotes oraisons que les fideles Chrestiens font alors, ne soient de plus grande efficace & vertu: & toutesfois ce que i'ay dit est certain & chose bien naturelle, dont nous auons quelque apparence en vne grande troupe de gens allans par les champs, qui tous se mettans à crier petit à petit l'air se depart, en sorte que si d'aduanture quelque oyseau voloit par dessus eux, il tomberoit à terre par faute d'air pour le soustenir: ce qui aduient, pour ce qu'à la verité les voix & les sons qui se forment, vont penetrans & separans l'air iusques au lieu où est leur but, & qu'elles finissent leur force. Or pour ce que quelques-vns pourroient trouuer estrange ce que i'ay dit, que les diables fuyent le son des cloches, d'autant qu'ils n'ont ny sentiment pour ouyr, & estre touchez, & qu'ils ont simplement intelligence incorporées: à cela ie respons, que les choses qu'ils ne peuuent comprendre avec sens corporel, qui leur deffaut, ils comprennent par cognoissance intellectuë: & voila cōme les esprits malins sont tourmentez par feu. Aussi nous lisons que S. Paul commandoit aux femmes, qu'estans aux temples, elles se tinssent honestement, & voilées par la teste, pour la presence & reuerence des Anges, encore qu'ils n'ayent ny yeux ny oreilles. Aussi est-ce chose tres-certaine que l'Ange Raphaël dit à Tobie, qu'il offrit à Dieu les oraisons qu'il faisoit: & que Dauid avec sa musique chassa le diable, qui tourmentoit Saül. A cét exemple il est escrit au sixiesme cha-

pitre de Tobie, que l'Ange Raphaël allant avec le jeune Tobie, apres qu'il eut tué le poïssō du fleuve de Tygris, il luy en fit garder le foy, disant qu'en le jettant dedās le feu, la fumée qui en sortiroit auroit pouuoir & vertu de chasser le diable, du lieu qui en seroit parfumé, & que iamais apres il n'y pourroit retourner. Et depuis au 8. chap. nous lisons, qu'il ietta ce foye sur de la braise ardente, & avec le parfum qui en sortoit, il chassa le diable qui auoit fait mourir les sept maris de Sarra, dont luy fut deliuré. De chasser aussi les diables, & les conjurer par paroles saintes, & autres choses, cōme on fait aujourd'huy, est chose tant ancienne, que Iosephe escrit en ses Antiquitez, que Salomon en fut inuenteur, & le premier qui avec les paroles chassoit les diables, estant pour ce faire illuminé de Dieu. Il certifie aussi auoir veu vn Hebrieu, nommé Eleazar, qui en la presence de l'Empereur Vespasian & de toute sa gendarmerie, guerissoit les demoniaques: & pour ce faire, leur mettoit contre le nez vn anneau, où estoit attachée la racine d'une certaine herbe, qu'il disoit auoir esté enseignée par Salomon, & que moyennant l'odeur de ceste herbe (ou l'herbe mesme baillée au patient) le diable s'enfuyoit incontinent de luy. Retournons donc aux cloches: tous afferment que le son d'icelles afflige, tourmente, & chasse les mauuais esprits: & pour ceste cause, en dépit de luy, & à sa confusion, il ne se trouue secte ny religion de foy, ou de Loy quelconque, qui se serue des cloches, fors la Chrestienne & Catholique Eglise.

*D'un combat qui fut entre deux Cheualiers de Castille,  
auquel aduint vn cas notable.*

C H A P. X. *De pay. et ruypaez*

**I**L est quelquesfois suruenu de grâdes aduantes endes duels, & combats singuliers, de quoy on pourroit par raisõ faire special memoire: toutesfois pour estre chose manifeste, ie n'en parleray point, sinon d'une, pour ce que le cas est fort notable. Au temps du Roy Alphonse de Castille, qui fut perẽ du Roy Dom Petro, s'engendra vne querelle entre deux Cheualiers de sa Cour, l'un nommẽ Ruypaez de Viedme, & l'autre Pay Rodriguez d'Auille. La querelle vint de ce que Ruypaez dit en la presence du Roy, estãt lors à Valdoly, que Pay estoit traistre, pour ce que luy estãt nẽ de Castille, & vassal du Roy, il estoit venu avec l'armẽe en Portugal, au prejudice de Castille, & cõtre son propre Roy, sans qu'il se fust tirẽ hors de son vasselage, ce qu'il luy offroit prouuer par tesmoins, & par armes, & quelqu'autre maniere de preuue à quoy il pourroit estre obligẽ, & sur ce le dẽfia, Pay Rodriguez qui lors estoit absent, estant aduerty escriuit au Roy, qu'il n'estoit point tenu de respondre, pour ce que Ruypaez estoit traistre, & qu'il auoit voulu tuẽr son propre Roy Alphonse, dont il feroit preuue par les armes, & que sur cela il le dẽfioit. Et pour ce que la preuue qu'il entẽdoit faire, estoit sur crime de leze Majestẽ, beaucoup plus grãd que ce qui luy estoit imputẽ, pleust au Roy luy donner sauf-conduit, moyennant lequel il se peut presenter seuremẽt à la Cour, pour

faire la preuue par combat. Ce qu'entendu par le Roy, & estant en doute, lequel des deux estoit agresseur, ou deffenseur, considérant que l'un auoit premier accusé, & que l'autre estoit plus greué, eut sur ce conseil, & fut resolu de donner le sauf-conduit à l'accusateur de leze Majesté, au moyen dequoy il vint en Cour, & fit son accusatiõ en la presence du Roy, dont l'accusé le dementit. A ceste cause le camp fut assigné par le Roy: venu le terme duquel il fut prolongé de nonante iours, pour ce que Ruypaez demeura malade. Au iour escheu furent menez au camp, & apres les sòlemnitez accoustumées, commencerent à combattre, où s'estât faits quelques playes, la nuit suruint qui les separa sans victoire l'un de l'autre. Le iour ensuyuant furent remis au camp, auquel comme bons cheualiers, chacun d'eux s'efforça de vaincre: & cõbien qu'ils y missent tout leur pouuoir, & se fissent plusieurs playes, si est-ce qu'à nul d'eux deffaillit, ny force, ny valeur, ains consumerent tout ce iour sans qu'on peust discerner lequel d'eux auoit l'aduantage: parquoy ils furent sous égale victoire tirez encore vne autre fois du camp, avec grande merueille, & compassion de voir deux si vaillans Cheualiers en peril de mort. Reuenu l'autre iour ils furent encore mis au camp, avec ce mesme cœur qu'ils auoient auparauât, bien qu'ils n'eussent plus leurs premieres forces, & là venus, cõtinerent iusqu'à l'heure de Vespree sans nul aduantage. Quoy voyant le Roy, & luy semblant grand dommage de perdre deux si vaillans gens-d'armes, delibera les separer, cõsiderant mesmement, qu'il en auroit besoin en guerre cõtre les Mores, qui fut cause qu'il

les fit cesser, & oster les armes : disant par son iugemēt que puis que Pay Rodriguez auoit fait tout ce qu'il auoit peu, pour tuer Ruypaez, sans le pouuoir vaincre, il croyoit que l'accusé n'auoit point machiné sa mort, & le iugeoit homme de bien, & loyal Cheualier : & au semblable il absoluoit Pay Rodriguez de la coulpe que l'autre luy attribuoit, pour ce qu'à son aduis en trois iours qu'auoit duré la bataille, Dieu auoit monstré l'innocence de l'un, & de l'autre en toutes les deux querelles, les iugeant bons, & loyaux Cheualiers. Ainsi furent tirez du camp en grand honneur.

---

*De plusieurs choses esmerueillables.*

C H A P. XI.

**E**N CORES que les œuvres de Nature soyent merueilleuses, & argumēt de l'infinie puissance du Createur des choses : si est-ce que celles qui sont desia ordinaires, & que les sçauans ont entendues, me donnent plus d'admiration : comme sont les naissances des hommes, des bestes, & plâtes, & la production de leurs fruits, & toutes autres semblables choses ordinaires. Il y en a d'autres, non tant vulgaires, qui neantmoins ne nous esbahissent point par leur nature : combien que soyōs esmerueillez de les voir repugner à la commune essence & ordre des choses, comme sont celles que les hommes de grande autorité afferment. Pontan, homme tres-docte, dit que luy & d'autres ont veu en vne haute montagne sur la mer près de Naples, vne grāde piece de pierre ou caillou, qui estoit tōbé par fortune : dedās lequel caillou estoit vn grand



arbre si bien lié & conjoint à la pierre, qu'il sembloit que nature l'eust fait croistre ainsi avec la pierre : voire que ce n'estoit qu'un mesme corps, combien qu'il fust vrayement bois. Ce qui semble ne proceder d'ailleurs que de la terre, où de l'eau meslée qui estoit contre l'arbre, & laquelle se vint à cōvertir en pierre, en le serrant de toutes parts: ce neantmoins, pour ce qu'il estoit (peut estre) en lieu, où peu souvent les hōmes han-ent, & que c'est chose bien rare, cela semble difficile à cōprendre. Vne autre chose est recitée par Alexandre d'Alexandrie, aussi fort esmerueillable, qui est aduenü à Naples, où il estoit demeurāt : c'est qu'en taillant vne pierre de marbre, pour certain edifice, & la sciant par le milieu, il fut trouué dedās vn diamant de grand valeur, qui estoit tout poly & accoustré de main d'hōme. Le mesme Alexādre recite qu'en accoustrant encore vn autre marbre, & le voulant partir par le milieu il fut trouué fort dur, tellement qu'il le falut rompre avec des pics, & y trouua-on au milieu grande quantité d'huile enfermée, cōme dans vne bouteille ou autre vase, & que ceste huile estoit claire, belle, & de bien bonne odeur. Baptiste Fulgose, au 1. liure de son recueil, dicte auoir veu qu'en vne mōtagne assez loin de la mer, fut trouuée en la profondeur de cent brasses en terre, vne rauire terrassée, desia consumée de la terre: non toutesfois tāt qu'on ne cogneut bien sa forme, où il trouua pareillement les ancres de fer & ses masts & antennes, bien que rompus & consumez: & ce qui est plus esmerueillable, c'est qu'on y trouua les os & testes de 40. personnes & fut ceste chose veüe en l'an 460. Quelques-vns qui la vi-

rent iugerent qu'elle auoit esté couuerte de terre, dés le temps du deluge vniuersel ( si auparauant il y auoit des nauires, & qu'on nauigeast ) ce qui est facile à croire, d'autant qu'au auparauant le deluge, quasi tous les arts auoient esté trouuez. D'autres furent d'opinion que ce pouuoit estre quelque nauire qui auoit esté submergé en la mer, & que par l'interieure concavité de la terre, l'eau la poussa iusques là, où depuis par la mutation de temps, la terre est demeurée seiche, par ainsi elle s'arresta là plantée: mais quoy qu'il en soit, l'aduanture en est admirable. Ce mesme auther recite encore, qu'estant vne pierre partie par le milieu, on trouua dedans vn ver tout vif, auquel estoit impossible tirer nourriture d'ailleurs que de la pierre. On presenta aussi au Pape Martin V. vn serpent au milieu d'une autre pierre, & sembloit que la nature l'eust crée là dedans, & que sans autre nourriture il print substance de la seule vertu & propriété de la pierre.

---

*Les variables opinions des Philosophes touchant l'humain  
lignage: & du mariage avec son origine.*

CHAP. XII.

**D**IEU crea l'homme apres auoir créé toutes autres choses, dont il le fit Seigneur: cela est veritable & le deuons tenir pour article de foy: mais ceste verité & lumiere estoit incogneüe aux anciës Philosophes, quand ils imaginoient & cherchoient l'origine du mōde, & de toutes choses quelcōques. Diodore Sicilien recite les opiniōs qui ont esté à ce propos, & dit que les vns furēt d'aduis que le mōde & les hommes ont eu commencement: autres de

plus veines fantasies, disoiēt que toute chose estoit  
eternelle, & que rien n'auoit eu commencement.

*picure* Or entre les premiers de ces deux opinions, il y  
eut grande difference. Epicure & quelques-vns de  
sa secte ( qui par ignorance nyoient la prouidence  
diuine ) affermoient les hommes auoir esté créez  
*Atome.* casuellement, leur donnant commencement par les  
Atomes, ausquels il estoit coustumier d'attribuer  
l'origine de toute chose. Le Poëte Lucrece suyuit  
*estace* aussi ceste vanité, de laquelle Lactance Firmian se  
*liure* mocque eslegamment. Anaximandre trouua vne  
*Pon-* chose fort digne de risée : c'est que de l'eau & de  
*age de* la terre avec la chaleur du Soleil l'homme a esté  
*ien li.* produite comme si ce n'estoit de l'homme non plus  
*des* que d'une mousche. Empedocles a quasi esté de  
*stis-* ceste mesme opinion, meslant la matiere de l'hom-  
*me.* me en eau & feu, & dit que chacun membre s'e-  
*maxi-* stoit créé premierement par soy-mesme, lesquels  
*andre* se conjoignans d'aduanture ensemble formerent  
*Empe-* & organizerent le corps de l'homme. Democrite  
*les.* les ensuiuoit aussi, disans que l'homme fut fait d'eau  
*Democ-* & du limon de la terre. Les Stoyques ont eu iuge-  
*ste.* ment plus sain, car ils confesserent que toutes cho-  
*Estan-* ses se faisoient par prouidence diuine. Ils tenoient  
*lib. 2.* que Dieu auoit créé les hommes, & pareillement  
*7.* les autres animaux. Lactance en parle aussi. Le  
*aron.* diuin Platon fut de ceste mesme opinion, & de  
*roy-* luy, selon Lactance, les Stoyciens l'ont appris, &  
*is.* plus clairement Ciceron au premier liure des loix :  
*eron* car en louant l'homme, il dit que cet animal plein  
*i. des* de raison & conseil entre les autres, fut créé  
*is.* du Seigneur Dieu son maistre, en plus gran-  
de perfection que nulle chose animée. De l'au-

tre & seconde opinion, ſçauoir eſt que les hommes ſont eternels, & qu'ils dureront eternellement, fut Ariſtote, duquel Lactance dit en ſon Liure que pour ſe tirer des autres opinions il prit cette là, qui fut auſſi tenuë par la ſecte des Peripateticiens, deſquels il fut le Prince, Plin fut de ceſte meſme opinion, laquelle Lactance Firmian reprend cōme fauſſe: auſſi fait bien doctement ſainct Thomas au ſommaire contre les Gentils. Mais en laiſſans les opinions des hommes ſans foy, il faut croire pour verité, que l'homme fut formé de Dieu Createur de toutes choſes, & que pour multiplier ceſte humaine generation, il fut cōuenable de creer la femme, ce qu'il fit de la coſte du premier homme, & à fin qu'il ne ſe conjoignit indiſcrettement à elle, cōme font les autres beſtes enſemblement, il institua le mariage entr'eux, leur diſant: *Croiſſez, multipliez, & rempliſſez la terre, & la poſſedeſz.* Cecy eſt témoigné par Moyſe en Geneſe, & par Iosephe en ſon premier liure des Antiquitez. Toutesfois les Gentils, priuez de ceſte ſaincte ſacrée hiſtoire, en attribuent l'inuention à d'autres: entre grand nombre deſquels, Troge Pompée dit que Cecrops Roy d'Athenes, inuenta le mariage. Finalement le Redempteur de tout le monde eſt venu, & l'a approuué, l'honorant de ſa preſence, & reprouuant la repudiation permise aux Iuiſ, pour oſter la rigueur de leurs courages: comme S. Mathieu le recite au dix-neufieſme chapitre, & auſſi S. Marc & Sainct Paul. Le Mariage donc fut institué, conjoignant vn homme à vne femme, & non auec pluſieurs: ny vne femme à pluſieurs hommes: ce qui eſt bien fait, pour ce que le contraire contredit totale-

*Ariſtote Prince des Peripateticiens.*  
*Lactance liu. 2.*  
*Plin. l. 2. chap. 2.*  
*Lactance liu. 2.*  
*S. Tho. au ſommaire contre les Gentils.*

ment à la raison naturelle, outre que telle chose est par ordonnance & loy diuine. Dauantage quelle chose peut-estre plus conforme à la reigle naturelle (encore que ny la loy ny la foy ne le commandassent) que d'auoir vne seule compagnie, & non la confusion de deux ou plusieurs femmes : en laquelle confusion quand on ne veut, on doit demeurer avec son mary, les autres se retirent : ce qui est contre la loy de nature, qui deffend faire à autrui, ce qu'on ne voudroit estre fait à soy-mesme, & puis l'amitié consiste en certaine partie de personnes. Comment est-ce donc que l'amour & l'amitié pourra estre parfaite, où il y a tant d'inegalité : & que l'homme ait liberté avec plusieurs femmes, & qu'elles soient estrainres & sujettes à vn seul homme : Il n'est possible que la vraye & parfaite amitié se puisse ainsi departir & estendre d'vn à plusieurs, comme le prouue bien Aristote. Ce seroit plustost yne espee de seruitude, ainsi qu'on le void entre les Barbares, qui ont plusieurs femmes, desquelles s'aydent plustost par forme de seruantes que de compagnes, ou amies : & puis la multitude des femmes, empesche le bon ordre qui se doit tenir és affaires domestiques. Encore voyons nous naturellement qu'en toutes especes de bestes, les peres ont quelque sollicitude, & respect à leurs petits, tant à les esleuer que nourrir, & sont tousiours, ou le plus communément aparies, car le male n'a point plus d'vne femelle, comme on void en tous oyseaux, & en beaucoup de bestes à quatre pieds. Par là cognoist-on combien les hommes portent, ou doiuent porter d'amour, à leurs enfans, & que nul homme ne doit auoir plus

d'une femme: puis donc qu'il en est ainsi de la part des hommes, par les mesmes raisons se preuue, que la femme ne doit auoir plus d'un mary : d'autant que si elle en auoit d'auantage , il en suruiendroît de tels inconueniens , voire plus grands : pour ce que les enfans qui naistroient de cette femme mariée à plusieurs, ne pourroient auoir pere certain: au moyen dequoy , le soin d'esleuer les enfans se periroit, avec l'amour, & reuerence paternelle: outre ce, la difference du lignage , & parenté ne seroit discernée , partant s'ensuiuroient les damna- bles, & illicites copulations. Le premier homme, qui osa contre la loy de nature , auoir deux fem- mes, fut Lameth septiesme homme, à conter d'A- dam en descendant par la lignée du peruers & mal heureux Caïn : comme il se trouue au cinquies- me de Genese : à l'exemple duquel Lameth , plu- sieurs Iuifs , & autres nations Barbares, & bestia- les , s'accoustumerent à tenir plusieurs femmes, en quoy ils faillirent , & pecherent grandement. Iacob, & David, & plusieurs autres saincts de la loy, eurent plus d'une femme pour quelques oc- casions : mais les autres Iuifs qui en eurent de leur particuliere dispense , ils pecherent : & avec eux aussi ont failly plusieurs nations Barba- res , comme conformes à leurs brutales inclina- tions. Entre lesquels furent les Numidiens, les Egyptiens, les Indiens, les Perses, les Parthes, les Tharsiens, & quelques autres qui tenoient autant de femmes qu'ils en pouuoient nourrir. Aussi le mal-heureux Mahomet en sa fausse loy le per- met , afin d'attirer à soy les Iuifs, & tous ces au- tres charnels. Mais les Romains & Grecs, & autres

nations qui ont eu meilleures loix & coustumes, n'eurent plus d'une femme, ny une veſue plus d'un ſeul mary.

*De quel eſtat, & à quel aage ſe doiuent marier  
l'homme & la femme.*

## C H A P. X I I.

**D**E s anciens Philoſophes moraux eurent diuerſes opinions ſur l'aage, auquel l'homme & la femme ſe doiuent marier : afin que l'aage, de l'un ſoit proportionné à l'autre. Ariſtote prenant (peut eſtre) ſon argument ſur ce que naturellement les femmes conçoient & enfantent iuſques à 50.ans, & que les hommes peuuent engendrer iuſques à ſeptante, dit qu'ils ſe doiuent marier enſemble en tel aage, qu'en un meſme temps ils delaſſent tous deux d'engendrer & concevoir : en ſorte que par la reigle d'Ariſtote, le mary doit auoir vingt ans ou enuiron plus que la femme. Heſiode Poëte Grec, & Xenophon Philoſophes, leur donnent un peu moins, diſans que quand ils ſe marient, la femme doit auoir 14.ans, & le mary 30.ans. Lycurgue Legiſlateur de Lacedemone, ſe conforme quaſi avec Ariſtote : car par ſes loix il deſſendoit que nul homme ſe mariaſt pluſtoſt qu'à trête-ſept ans, & la femme à dix-ſept ans. Ceſte loy de Lycurgue a eſté approuuée de quelques vns, afin que plus facilement la femme ſ'accouſtume aux mœurs du mary, yenant en ſa puiſſance dès lors de ſon bas aage : car comme dit Ariſtote en ſon Economie, la diuerſité des mœurs & conditions empêche l'amitié, & vraye amour, toutesſois ie n'approu-

ue point cette loy d'Aristote qui donne à l'homme vingt ans plus qu'à la femme, & ma raison est pour ce que nous voyons, que quand l'homme parvient à soixante ans, encore qu'il puisse engendrer, si est-ce que le plus souuent, s'il passe outre, le reste de ses iours est avec tant de maladies & passions, que si la femme demeure alors en l'aage de quarâte ans, il luy est plustost vne grande charge & peine, que mary, & consolation : parquoy quand il y a moins de difference en leur aage, leurs affections se mortifient quasi en vn mesme temps, & sont leurs vouldoirs & intentions plus conformes, que quand il y a si grande inégalité en l'aage. Ie ne dis pas que l'homme ne doie estre plus vieil, mais il suffiroit que ce fust de huit ou dix ans, sçauoir est, que l'homme fust de vingt-cinq ans, & la fille de seize ou dix-sept au plus, ayant esgard aux aages, & vies de nostre temps. Or que l'homme doie prendre femme jeune, & peu fine, & encor fille, plustost qu'aagée, & vesue, jà imbuë des complexions d'autrui, ie le soustien : pour ce que certainement en la tendre jeunesse on imprime mieux & plus facilement les mœurs & conditions que l'on veut, la rendant sujette & obeyssante. A ce propos nous aurons pour exemple, Timothée l'excellent iouëur de flustes, & qui pour l'argent en monstroie à ieunes gens. Il auoit cette coustume auant que de prendre vn disciple, de sçauoir s'il auoit quelque commencement de jeu : car il en prenoit plus grand prix la moitié, que de ceux qui ne sçauoient rien : la raison est, pour ce qu'il auoit plus de peine à oster le mauuais de ces disciples, que d'enseigner le bon à ceux qui n'y entendoient rien. Cette



exemple est pour les vefues qui ont esté enseignées par d'autres , & partant mal aisées à changer les complexions estranges du premier mary. Pour ceste cause, ie prefere le mariage des filles à celuy des vefues, outre ce que coustumieremēt ces femmes ont singulier amour & mémoire de ceux, avec lesquels elles ont leur premiere accointāce. Quant à la parenté , & aux richesses de la femme , il se trouue qu'un ieune homme Grec s'adressa vn iour à Pitaque , l'un des sept sages de Grece , & luy demanda conseil de son mariage, disant , on me presente deux femmes , l'une esgale à moy en biens & parenté : l'autre me passe de beaucoup : à laquelle me prendray-ie ? Pitaque luy respondit , voila des enfans qui veulent joüier à l'escrime , va vers eux, ils te conseilлерont, ce qu'il fit, & comme il approchoit, ils commençoient à se mettre teste à teste pour ioüier , parquoy eux voyans venir ce ieune homme qui les passoit en force & grandeur , pensans qu'il voulut joüier avec eux, luy dirēt, chacun se prēne à son pareil: Au moyen dequoy il cogneut qu'il se deuoit marier à sa pareille. Plutarque au traitté de la nourriture des enfans, dit que l'homme ne doit marier son fils à femme plus riche que luy , ny de plus grand estat : disant que celuy qui s'allie à ceux qui sont plus riches que soy , au lieu d'acquérir des parens, il acquiert des maistres : & que si la femme riche se marie avec vn hōme pauvre, iamais orgueil ne luy sortira de la teste, & si est le plus du temps indompnable, & incōpatible, par le mespris qu'elle fait de son mary. Le Philosophe Menandre disoit, le pauvre qui se marie avec femme riche, se donne en mariage à la femme qu'il es-

pouse, & non pas la femme à luy. Lycurgue ordonna par loy aux Lacedemoniens qu'ils mariaſſent leurs filles ſans leur faire aucun doüaire, afin que chacune d'elles trauaillast à ſe doüer de vertu, & que par ce moyen elles fuſſent requiſes en mariage. Encore que ceſte Loy ſemble rigoureuſe à quelques-vns, ſi ne l'eſt-elle pas guere : pour ce que ſi elle eſtoit gardée en vne perſonne, elle le ſeroit auſſi en l'autre : car ſi le pere n'auoit eu le mariage de ſa femme en argent, ou autres biens, il ſeroit moins tenu d'en donner à ſa fille : & par là peut-on cognoiſtre que l'homme qui ſe marie, ne doit auoir eſgard aux richèſſes. Mais quoy? ce ſeroit temps perdu le penſer perſuader, veu que les hommes ſont ſi accouſtumez à cét abus que le mariage (pour le jourd'huy) ne ſe procure pour autre choſe. Si diſ-je neâtmoins que quand l'hōme riche ſe marie il ne deuroit point regarder aux biēs, ains à femme vertueuſe, noble: prenant l'exemple d'Alexandre le Grand, lequel (bien qu'il fuſt ſi grand Roy que l'on ſçait) print pour femme Barſine fille d'Arbaſſe, ſans biens, mais ieune, vertueuſe, & de royale lignée, & toutesfois celuy qui eſt plus riche, cherche plus cette ytilité. De là vient le mécontentement : car en tirant à part les deniers qui couuroient les vices, tels vices demeurent nuds, & manifeſtes, & leſquels on ne voyoit point par l'auenglement d'auarice : ou bien faiſoit-on ſemblant de ne les voir. Je ne deſpriſe pas auſſi qu'en pareille nobleſſe, l'homme cherche la meilleure, pour le regard de quelque choſe, tout ainſi que ie blaſme celuy qui eſt content de prendre femme vile, pour les biens. Il n'eſt beſoin de beaucoup me trauailler

en cela, car la terre nous l'enſeigne: pour ce que ſemant en terre aſpre, & non labourée, il en ſortira fruit ſans gouſt ny ſaueur, encore qu'il procedaſt de lieu bien delicat, & au contraire, en ſemant vn fruit peu ſauoureux en bonne terre, ce qui en prouient eſt bon & doux. Si pareillement nous faiſons ellite de bonne race, pour auoir de bons cheuaux, combien plus deuons-nous auoir eſgard aux enfans & ſucceſſeurs? A la verité l'homme tiendra peu de conté de ſoy, & ſatisfera fort mal à l'obligation, pour laquelle il eſt né, s'il ne laiſſe à ſes enfans vn auſſi noble lignage, que celui dont il a herité de ſon pere, ce qu'il ne fait pas, leur donnant mere de pire condition d'iceluy. Et d'auantage s'il a l'honneur en reputation, il accroitra à ſes enfans plus de biens & dignitez, qu'il n'a eu de ſon pere. Combien plus donc eſt grande ſa dette à leur laiſſer vn bon lignage, & bon ſang? voire plus grand qu'il ne luy a eſté delaiſſé, à fin de ne donner occaſion à ſes enfans de ſe plaindre de luy. Paul Emile recite que Manesteas d'Athenes, fils d'Iſicrates excellent Capitaine, & duquel la mere eſtoit de baſſe condition & pauvre lignée, laquelle neantmoins Iſicrates auoit priſe à femme, fut enquis qu'il ayroit le mieux, ou ſon pere, ou ſa mere, il reſpondit, ma mere: dequoy ceux qui l'interrogeoient eſmerueillez, luy demanderent pourquoy? Pour ce (dit-il) que mon pere pour ſon regard me fit natif de Thrace, & fils de pauvre mere: mais elle m'a fait naiſtre Athenien, & fils d'vn excellent Capitaine. Quant à la beauté, en laiſſant derriere les opinions de ceux qui diſent, qu'on ne la doit prendre ny belle ny laide, ains le moyen des deux: ie dy qu'on

qu'on doit toujours au mieux que l'on peut, effire la belle, pourveu qu'elle soit vertueuse, comme nous auons dit, car autrement ie conseillerois plustost prendre la laide vertueuse, que la belle de mauuaite nature : & la raison pourquoy on doit plustost prédre la belle, est à cause de la generation & posterité, & à fin que les enfans soient beaux. Virgile raconte que la Deesse Iuno voulant faire grande promesse à Eolus, dit qu'elle luy donneroit vne des plus belles Nymphes qu'elle auoit, à fin qu'elle luy fit de beaux enfans. Nous lisons aussi que Archidame Roy d'Athenes fut condamné en amende pecuniaire, pour ce qu'il estoit marié à vne femme de petite stature disans les iuges, qu'il laisseroit race de Roy, petite de corporence. Ce que j'en dy ne sera prins pour cōmandement, ains pour conseil, qui se peut prendre & faire sans cōception de personnes: car le mariage qui se fait avec la laide est aussi sainct comme celuy d'avec la belle, & avec la riche, comme avec la pauvre, avec la vefue, qu'avec la fille :. pour ce que par tout où est vertu & charité, toutes les choses differētes prēnēt égalité.

---

*De la cordiale amitié de mariage, avec aucuns exemples de l'amour des mariez.*

#### CHAP. XIV.

**AMOUR** & la Charité qui est entre deux conjoincts: doit bien estre louable, puis que le mariage est chose excellente, tant pour le respect de celuy qui l'a institué, qui est Dieu, & le lieu de l'institution, qui est Paradis, que pour ce

qui en procede, qui est la propagatiō & perpetuité de la generation humaine, avec remede contre les malignes concupiscences. Toutes les autres amitez de ceste vie humaine, avec quelques hommes que ce soient, sont amours impropres : mais ceste amitié est diuine : & à la verité c'est celle qui vnit & les corps, & les esprits, aussi est-elle seellée & confirmée par la force du Sacrement, & n'y a aucune chose qui entre deux conjoincts soit particulièrement propre, d'autant que le cœur & le corps sont communs entre les bons & loyaux mariez : ce qui n'est pas aux autres amitez, car il faut peu de chose pour les destruire, & petites occasions les separent : & qui pis est, la plus longue dure peu de temps. Qu'ainsi soit, il s'en est veu peu qui ayent duré iusques à la mort, que la volonté humaine est si muable, que bien souuent on void vn nouuel amy priuer le premier de son lieu : mais le vray amour d'entre le mari & la femme, ne peut estre séparé, ny par infirmité, pauvreté, infortune, ou desfaueur, estant par là mort seule séparé : & si semble encore qu'elle dure apres la mort, comme l'on void quelques fois aux personnes vefues, dont les exemples sont infinis : entre lesquels sera par dessus tous considéré l'amour d'Adam & Eue : veu que leur estant le fruit de vie deffendu sur peine de la mort, Adam neantmoins pour complaire à sa femme s'exposa & submit à tout peril. Quand Pauline, femme du Sage & Docte Seneque de Cordouë, sceut que Néron le cruel auoit fait mourir son mary, & qu'il auoit esleu sa mort : se faisant inciser les veines, ne voulut pas seulement l'accompagner par mort, mais encore avec la mesme maniere de

mourir, & pour ce faire, se fit fendre les veines, comme on auoit fait à Seneque : dequoy aduertý Neron, & cognoissant que telle chose procedoit d'amour notable : la fit en gráde diligence sauuer du peril de la mort : car estant quasi à la fin il luy fit lier les veines, & garder qu'elle ne se fist mourir : au moyen dequoy elle vescu le reste de sa vie fort affligée, & sans couleur, en signe de l'amitié & loyauté qu'elle auoit à son mary. On trouue en la vie des Empereurs, que Lucius Vitelle frere de l'Empereur Vitelle, estât de nuict en perilleuse bataille, sa femme nommée Triate, l'aimoit d'amour si grand qu'elle se mit entre les soldats pour accompagner son mary, & luy aider en la mort & en la vie, combattant cōme le plus vaillant de tous : par ainsi son grand amour luy fit oublier sa debilité feminine, sa vie & son propre salut. Quinte Curse recite que le Roy Daire estât vaincu par Alexandre, & priué d'une grande part de son Royaume, supporta tout patiemment & d'un grand cœur, sans se troubler ou monstrer aucun signe de tristesse : mais quand on luy rapporta que sa femme estoit morte, luy pour monstrer qu'il l'aimoit plus que sa dignité Royale, ne se peut cōtenir de plorer amerement. Ouide, Iuuenal, Marcial, & autres parlans de l'excellente femme du Roy Admetus, disent qu'elle, pour donner la vie à son mary malade, se tua ayāt ouý la responce de l'oracle qui disoit, qu'il seroit sauué si vn de ses plus gráds amis mouuoient pour luy : toutesfois à cause du peu de créace qu'on donne aux Poëtes, ie m'en fusse teu. si S. Hierosme n'en eust fait mention. Le ieune Pline en vne sienne lettre, escrit qu'un pescheur estoit malade d'une

griefue & incurable infirmité, de laquelle chacun iour il enduroit grandes peines: dequoy sa femme esmeuë à grande compassion, & l'aimant sincerement, voyant l'esperance de guerison perduë, bien qu'elle feust cherchée par tous les moyens à elle possibles, conseilla son mary de ne plus viure en telle peine, luy disant: que puis qu'aussi bien il luy falloit mourir, que par sa mort il finit sa douleur, & à ce conseil s'accorda le mary: parquoy estans montez sur vn haut rocher, la femme se lia bien estroittement avec luy, puis se ietterent du haut en bas, & se briserent en pieces. Baptiste Fulgose recite d'un laboureur du pays de Naples, lequel cheminoit avec sa femme le long de la mer, & elle s'esloigna vn peu de luy, pour quelque sien affaire, ce pendant arriua d'auanture aupres d'elle vne fuste de Mores, qui la prindrent, parquoy le mary ne la voyant plus, ains seulement la fuste, qui s'esloignoit du bord de la mer, cogneut bien que sa femme estoit prinse: dont il se mit fort à plorer & à nager par la mer apres la fuste, escriât à ceux de dedans que puis qu'ils auoient prins sa femme, ils voussissent aussi le receuoir avec elle, ainsi fut receu au nauire, non sans grand esbahissement aux Mores & forces larmes de sa femme: puis furent menez tous deux par deuers le Roy de Thunes, à qui estoit le vaisseau, & luy reciterent le fait: dequoy meu à compassion, les deliura tous deux. Pour aussi tesmoigner l'amour qu'Artemise portoit à son mary Mausole: il ne faut cōsiderer que le sepulchre qu'elle luy fit bastir, & nōmer de son nom Mausolée, l'artifice duquel est mis au nombre des sept merueilles. L'amour que Tyberius

Graccus portoit à sa femme, estoit aussi fort merueilleux : & encore que l'exemple en soit assez commun, recité par Valere le grand , si en dirons nous quelque chose : luy ayant trouué deux serpens en la chambre où il dormoit, en demâda l'augure : à quoy leur fut respondu, qu'il falloit tuër l'un de ces deux serpens, & que s'il tuoit le masle, il mourroit premier que sa femme : mais si la femelle estoit tuée, sa femme mourroit, & il demeureroit vif: luy donc qui aymoît mieux sa femme que soy-mesme , le monstra bien par effect, quand il choisit plustost la mort , que voir mourir sa femme, car il mourut, tuant le masle, & elle demeura veuve : mais on est en doute à sçauoir si elle fut plus heureuse ayant vn tel mary , qu'infortunée en la perte d'iceluy. Je ne sçauois de moy-mesme iuger, lequel des deux actes suyans, est argument de plus grand amour : sçauoir est, qu'une femme se tuë soy-mesme, pour le desplaisir & tristesse qu'elle a de la mort de son mary : ou bien s'en contrister, en sorte que le seul desplaisir la tuë. Quant au premier poinct, nous en auons desia parlé : du second il y en a vn notable exemple en Iulie, fille de Iules Cæsar, & femme de Pompée, à laquelle estât portée vne robbe de son mary, toute sanglante, & pensant que ce fust son mary qui eust esté tué : elle (auparauant qu'en pouuoir entendre la cause) en receut telle alteration, & desplaisir, qu'elle perdit le sentiment, & enfanta vne creature dõt elle estoit enceinte, puis mourut incontinent, par la mort de laquelle finit la paix du monde, qui par son moyen se maintenoit en la parenté d'entre Iules Cæsar pere, & Pompée son mary. La loyauté de Lucrece



enuers son espoux est tant notoire, qu'il n'est à besoin d'en faire mention : car pour n'estre diffamée elle se laissa forcer par l'adultere, puis se tua à cause de telle force. L'amour de la femme du Comte Fernard Gonzales est encore fort notable, & pareillement le moyen par lequel elle deceut le Roy : car elle demeurant prisonniere en habit d'homme, le mary s'enfuit, & se sauua estant vestu des habits de sa femme. Il y a sur ce propos infinité d'exemples, lesquels (encore qu'en nostre loy ne se permette de se tuer) sont neanmoins dignes d'estre bien confiderez, attedu qu'ils ont esté executez par Payens, & Gentils, n'ayant aucunement la lumiere de nostre foy.

---

*De diuerses coustumes que tenoient les anciens  
aux mariages.*

#### CHAP. XV.

**LE** mariage se contracte avec le seul consentement de l'homme, & de la femme: mais afin que ce consentement soit mieux authorisé, est requis de le monstrier par paroles, & signes extérieurs, pour ce que le Seigneur Dieu seul cognoit & penetre les cœurs. De là vient que les hommes ont institué plusieurs ceremonies, & paroles solennelles. Quant à celles des Chrestiens, elles sont assez notoires, parquoy ie traiteray seulement de quelques coustumes que les nations Barbares, & les Romains auoient en leurs mariages, dont (peut estre) la diuersité pourra donner plaisir. Les anciens Romains, selon Cicéron se marioient en deux sortes, aussi auoient-ils deux manieres de femmes, selon les diuerses ce-

remonies des mariages: l'une estoit plus commune, & se nommoit matrone : l'autre se nommoit Mere de famille. De celle-cy, il semble qu'elles se marioient quasi comme font maintenant les Chrestiens : car le mary demandoit à la femme , si elle vouloit estre mere , & Dame de sa famille , & elle respondoit , ouy : elle en pareil cas demandoit au mary, s'il vouloit estre son pere de famille , & il respondoit qu'ouy : adonc ils se prenoient & touchoient dans les mains, & estoit ceste forme de mariage tenuë pour la plus excellente: par ainsi ceste femme gaignoit en la maison & famille du mary vn tel lieu, qu'elle eust eu , s'elle eust esté la fille de la maison , pour ee qu'elle estoit mise au nombre du propre lignage, & comme fille, venoit à succeder à l'heritage du mari. Boëce en parle amplement, escriuant sur le 2. des Topiques de Cicéron : l'autre ceremonie estoit commune, & par paroles ordinaires, & ne se prenoient point pour meres de familles, ores qu'elles fussent appellées Matrones. Les Romains auoient encore ceste coustume , que menant l'épousee au logis du mary, elle s'arrestoit à la porte , & n'y entroit iusques à tant qu'elle y fust tirée par force, donnans à cognoistre par là, qu'elles alloient par contrainte au lieu où se deuoit perdre leur virginité: puis qu'ad ils donoient la femme en la puissance du mary, ils la faisoient soir au giron de sa mere , où le mary la deuoit prendre par force, & la fille se tenoit fort à la mere, & l'embrassoit estroittement: & cela se faisoit en memoire de ce, qu'anciennement les filles Sabines auoient esté prinſes de force par les Romains : au moyen de laquelle force, estoit succédé bien & accroi-

sement à ce peuple. Toutesfois auparavant que venu à ces choses, il falloit que la mariée touchast le feu & l'eau, ce qu'ils faisoient ( selon Plutarque & Laetance ) pour signifier la generation par ces deux eslemens, pour ce que ce sont les deux principales causes generatiues, de toutes choses : autres disent que c'estoit à fin de monstrier à la femme la sincerité du cœur, & loyauté qu'elle deuoit garder : pour ce que l'eau laue & nettoye les immondices, & que par le feu se purgent les mauuaises mixtions, & s'affinent les metaux. Ils tenoient pour mauuais augure les mariages qui se faisoient au mois de May, & ce, pour quelques vanitez & superstitions qu'ils auoient entr'eux : ces choses sont certifiées par Ouide & Plutarque. Ils auoient outre par coustume, que quand l'espouse entroit par la porte du logis de l'espoux, iceluy disoit à haute voix Caja Cecilia, & elle Cajo Cecilio : & cela se faisoit pour ce que Tarquin Prisque septiesme Roy des Romains, auoit vne femme treschaste, sage & douée de beaucoup de vertus, qui se nommoit Caje Cecilie, & auparavant qu'elle vint à Rome s'appelloit Tanaquile : Parquoy le mary prononçoit ces mots, pour donner souuerenance à la femme de l'ensuiure. On portoit aussi vne quenouille chargée de laine, avec le fuseau de la mariée en allant au logis de l'espoux pour luy ramenteuoir qu'elle se deuoit exercer à filer : de ces choses parle Pline. Ces Romains auoient encore vne autre coustume, que quand vn homme se marioit à vne vefue, les nopces se faisoient vn iour de feste : mais quant aux filles, elles se faisoient à vn iour ouurier : Macrobe & Plutarque

en font les auteurs: & dit Plutarque, que la celebration des nopces qui se faisoit le iour de feste, estoit expres, à fin qu'estant tout le peuple occupé à plaisir & recreation, les épousailles des vefues fussent moins veuës, & au contraire, on celebroit les nopces des filles aux iours d'œuvres, à fin d'estre veuës de tous: mais Macrobe dit, que les filles n'estoient mariées en iour de feste, pour ce que se faisoit la ceremonie de la prendre par force au giron de sa mere, ce qui ne se pouuoit faire vn iour de feste. Je laisse à dire encore d'autres ceremonies des Romains, & pour venir à celles des Babylo-niens: desquels la forme de marier leurs filles estoit, qu'en vn certain iour de l'année ils mettoient en lieu public les filles de la ville, & la plus belle de toutes estoit mariée, non pas pour doüaire que elle donnast: car elle estoit liurée à celuy qui plus bailloit d'argent pour l'auoir, & le mesme ordre se tenoit des moins belles en moins belles, & de degré en degré, iusqu'à ce qu'on venoit aux laides: lesquelles apres ils marioient avec argent à celuy qui moins en prenoit, & ce doüaire procedoit des deniers baillez par ceux qui auoient achepté les belles: & par ce moyen les laides estoient aussi bien mariées que les belles, sans bailler argent. Marc Anthoine Sabelique dit que c'estoit anciennement aussi la coustume des Venitiens: toutesfois il faut entendre que celles qui estoient de moyenne beauté, ne bailloient point de doüaire, ne ceux qui les prenoient, ne les acheptent point. Les anciens Gaulois à fin que leurs filles ne se plaignissent d'estre mariées outre leur gré, auoient accoustumé le iour qu'il les vouloient marier, de conuier

grand nombre de ieunes hōmes, de la qualité toutesfois de ceux qui leur sembloient conuenables à leur estat : auquel conuiue ils permettoient à leurs filles d'ellire vn mary, entre tous ces conuiez: pour monstrier par signe celuy qui plus luy estoit agreable, elle luy bailloit l'eau à lauer les mains. En vne ville d'Afrique, nommée Leptine, estoit la coustume que le premier iour que la femme entroit au logis de son mary, elle enuoyoit emprunter vn pot de terre à sa belle mere, laquelle faisoit responce de ne luy vouloir prester: ce qui se faisoit, à fin qu'elle s'accoustumast dès le premier iour à supporter sa belle mere, & qu'avec la mauuaise responce faite, elle apprinst à endurer la vraye. Les Massagetes prenoient chacun vne femme en mariage, & toutes fois vne femme estoit commune à tous, & toutes les femmes communes à vn. Eusebe dit que les anciens Bretons auoient toute telle coustume. Les Arabes de l'Arabie heureuse, auoient anciennement accoustumé que la femme qui se marioit estoit cōmune à tous les parens du mary, & selon Strabon, quand quelqu'un alloit vers elle, il faisoit à l'entrée de la porte vne baguette, à fin que si quelque autre venoit, il cogneust que la place estoit prinse, & qu'il n'y entrast point: car ils auoient ce respect entr'eux, & si estoit puny de mort celuy qui entroit avec vne femme, s'il n'estoit de la parenté. Or il aduint qu'une femme fort belle, estoit pour ceste cause souuent visitée des parens du mary, au moyen dequoy importunee de la si frequente visitation, elle mit à la porte vne baguette, à fin que quiconque d'eux viendrait, pensast qu'il y en eust vn autre: & dura ceste tromperie plusieurs iours,

*Eusebe  
l. 6. de la  
prepara-  
tion E-  
uangelique.*

que nul homme n'y entra iusques à ce qu'un iour estans tous les parens du mary avec luy en certain lieu, l'un d'eux delibera de la visiter, & trouuant le signe à la porte, & se souuenant d'auoir laissé tous ses parens ensemble, pensa que quelque chose de honte y fust : parquoy il en alla aduertir les autres, & mesme le mary, lesquels là arriuez la trouuerent seule; qui leur cōfessa la cause pourquoy elle auoit fait telle chose : ce que considéré, & estre son intention fondée sur vertu, afin de fuyr la conuersation deshoneste de la grande quantité des parens de son mary : & encore pour viure en plus grande temperance & chasteré, qui estoit cōtre la brutalle coultume du pays, & ayant selon leur opinion iuste raison, elle en fut plustost louée que blasinée.

*De l'excellence de peinture.*

C H A P. XVI.

**IL** y a eu entre les Romains, & les Grecs, des homes fort excellens en l'art de peinture. Et combien qu'en nostre tēps il y en ait de singuliers en cēt art, si ne croy-ie point qu'ils se puissent cōparer aux ancłens: veu l'excellence que nous lifons auoir esté en leurs œuures: cōme de deux tableaux faits par Aristides. peintre bien renommé, lesquels furent, selon Pline, achetez par Iules Cēsar, octāte talens, pour les dédiē à la Dēesse Venus : car encore que Cēsar fust Prince tres-puissant, si est-ce que tel prix estoit excessif, attendu que le talent selon l'opinion de Budée, & quelques autres curieux, valoit six cens escus d'or de maintenant: par

ainsi Cæsar achepta ces deux Tableaux quarante huit mille escus. Il est aussi escrit par le mesme Pline, que le Roy Attale bailla cent talens, qui valoient soixante mille escus pour vn Tableau peint de la main de cét Aristide. Il est donc à presumer, que par la croissence, ou diminution du prix, croissent aussi, ou diminuent les arts, & les sciences. Bref en cetemps-là fut la peinture tant honorée, qu'elle merita estre au nombre des sept Arts liberaux : car Pline le dit, & qu'elle fut mise en telle reputation, qu'en Grece il n'estoit permis aux seruiteurs de l'apprendre : seulement les enfans des nobles & grâds Seigneurs s'exerçoient à peindre, & pourtraire, tant estoit cét exercice réputé vertueux, & singulier : & non sans cause, veu qu'il est besoin que celuy qui veut estre parfait, cognoisse beaucoup d'autres choses : car la Geometrie luy est necessaire, pour entendre la Perspective : & si faut qu'il ait diuersité de sciences, afin qu'il puisse obseruer parfaitement la peinture, les raisons, & proportions deuës, avec le naturel de chacune chose : tellement qu'il luy est besoin, comme au bon Poëte, d'auoir cognoissance de toutes choses : car la peinture est nommée morte Poësie. Dauantage, il faut que les figures pourtraites soient parfaites, que la veüe se trompe soy-mesme à cognoistre la difference du certain, ou représenté : comme nous lisons estre aduenü à Zeuzis, & Parrasie excellens Peintres, sur le different de leur preference : pour lequel vider, determinerent que chacun d'eux feroit la plus parfaite peinture qu'il pourroit : & que celuy qui feroit le mieux, feroit réputé le plus excellent. Zeuzis presenta vn tableau, dans lequel

estoyent peintes deux grappes de raisin, si bien au naturel, que volans au deuant d'icelles quelques passereaux, ils s'arrestèrent dessus pour les becqueter, pensant que ce fussent vrais raisins : ce qui fut iugé merueilleux, & singulier. Parrasieau contraire presenta vn tableau, où estoit peinte vne courtine, ou rideau, avec telle perfection; qu'estât mis en presence de Zeuzis, lors espris de vaine gloire d'auoir trompé les oyseaux, il creut veritablement que c'estoit vn rideau là mis pour couvrir la besongne, & qu'il y eust dessous quelques peintures. Au moyen dequoy il dit assez brusquement, que l'on tirast le rideau, & luy-mesme se mit en effet pour le tirer : mais apres se cognoissant estre deceu, donna soy-mesme le iugement, disant que Parrasie estoit à preferer à luy, d'autant que par son ouurage, il auoit trompé celuy qui estoit maître en cét art : & que c'estoit beaucoup plus, que d'auoir trôpé des oyseaux. Vne autrefois ce Zeuzis peignit en vn autre tableau vn enfant, qui portoit en vn plat certains raisins si parfaitement bien faits, que les oyseaux s'y trompoient aussi, descendans de l'air pour les becqueter, comme vrais raisins: dequoy le Peintre fort indigné, & mal content, dit que s'il eust aussi parfaitement peint l'enfant que les raisins, les oyseaux n'eussent eu la hardiesse de descendre en bas pour les becqueter. Pline qui raconte ces choses, dit que Zeuzis estoit fort riche homme, pour ce que ce qu'il faisoit estoit tel, qu'il le vendoit à prix excessif : & si tenoit ses œuures en telle reputation, que s'il ne les pouoit bien vendre il les donnoit plustost que d'en prédre petit prix : & disoit qu'il n'y auoit argent, qui peust



payer ce qu'ils valaient. Ce Zeuzis peignit vne Penelope en si grande perfection, que luy-mesme s'en contenta : en sorte qu'il escriit au dessous vn vers fort estimé de tous , qui disoit ainsi : *Il sera plus facile à celuy qui verra cecy, d'en auoir enais, que de l'imiter.* Il fit d'auantage plusieurs autres grandes choses excellentes, & qui furent tant estimées, que Pline dit que iusques à son temps il y auoit vne Helene à Rome, & autres choses peintes de sa main, soigneusement gardée, & neantmoins, selon que dit Eusebe, il y auoit depuis le temps de sa mort iusques alors que Pline escriuit ces choses, cinq cens huiët ans. Les Agrigentins luy voulurent faire-faire vn pourtraict pour l'offrir à leur Deesse Iuno , mais il n'en voulut rien faire , iusques à tant qu'il eust veu vne grande quantité de filles nuës : entre lesquelles il en esleut cinq qui luy semblerent les plus belles , & les mieux formées de tous membres : tirant de chacune d'elles la partie qui luy sembloit la plus belle, il en forma ceste excellente peinture. Nous trouuons aussi que Parrasie son compétiteur fit des œuvres merueilleuses : Strabon dit qu'entr'autres choses il peignit en l'Isle de Rhodes vn Satyre, près d'une colonne, sur laquelle estoit vne perdrix : mais combien que la colonne, & le Satyre fussent parfaitement bien faits, si est-ce que la perdrix les passoit en perfection, pour ce qu'au iugemēt de tous, elle sembloit viue, tellement que sans auoir esgard à tout le reste du tableau , chacun s'amusoit seulement à la perdrix : & si fut la perfectiō de la peinture de cet oyseau si accompli ; qu'y mettant des perdrix priuées ( comme aujourd'huy on en peut

nourrir en des cages) elle la reclamoit en debatant des aisles, & chantoit en la voyant ainsi peinte : au moyé dequoy Parrasie pria les Magistrats de Rhodes qu'ils luy permissent l'effacer & oster de là, pour ce qu'elle abatardissoit l'autre peinture, qui estoit tant excellente. Pline en écrit aussi de merueilleuses choses, & dit qu'il y auoit encore quelque vne de ses œuvres dans Rome : & si dit plus, que parmy ses perfections, il auoit vne si subtile maniere de faire en ses peintures, que outre la perfection d'icelle il donnoit beaucoup d'autres choses à entendre comme l'on dit de l'idole des Atheniens, qu'il dépeignit en sorte, qu'en la seule peinture se cognoissoient les cōditions, mœurs & coutumes de ces Atheniens : car s'il estoit excellent en son art, aussi estoit-il en autres choses de singulier esprit, & n'auoit en tous les traiçts moins de hardiesse, que de douceur & gayeté : c'est pourquoy il disoit, que la peinture l'auoit accompli en sçauoir. Or puis que nous sommes tombez en ce propos il ne sera pas mauuais que nous fassions mention de l'excellent Apelles Prince des Peintres : & Protogenes pareillement, singulier en cét art.

*De l'excellent Peintre Apelles: & de Protogenes  
autre Peintre de son temps.*

## CHAP. XVII.

**Q**UE ie fais deux Chapitres en vn mesme subject, est pour deux causes : l'vne, pour ce que la longueur ennuye bien souuent les Lecteurs

& fait oublier le commencement pour la fin : l'autre pour la dignité de celuy dont nous voulons parler, qui merite bien auoir son chapitre à part, à fin de demeurer mieux imprimé en l'esprit des lecteurs: cestuy-là est Apelles, qui en cét art de peinture fut Prince de tous : il apprint sous vn grand personnage en ceste science, nommé Pamphile , si excellent, qu'il ne prenoit disciple à moindre prix que d'un talent antique par an , valant six cents escus de maintenant. Du temps de cét Appelles il y auoit vn autre tres-fameux Peintre , nommé Protogenes, si docte en cét art, que l'on ne cognoissoit point l'excellence de l'un à l'autre : au moyen dequoy Apelles aduertiy de sa bonne renommée, determina de l'aller voir:& pour ceste cause fit voile à Rhodes, ou demouroit Protogenes, là arrivé, delibera de se dissimuler , & estre là venu par cas fortuit : venant donc à la porte du logis, d'aduanture Protogenes n'y estoit point : si le demanda à vne vieille qui là estoit: puis voulant partir, la vieille luy dit: qui diray-je qui l'a demandé? lors Apelles print vn pinceau qu'il trouua sur vne table : Puis dit à la vieille tu diras à Protogenes , mais qu'il vienne, que celuy qui a fait cela en ce tableau l'est venu chercher : & disant ces mots peignit vne ligne droite si bien eslabourée, qu'elle n'eust peu estre faite d'autre main que d'un excellēt ouurier. Estât Protogenes retourné à son logis, & aduertiy par la vieille de ce qu'elle estoit chargée, il cōsidera la perfection de ceste ligne, puis dit: Apelles a fait cecy, autre ne le pourroit faire: adonc print vn autre pinceau , & sur la ligne d'Apelles, il en fit vne d'autre couleur si desliée, & bien proportionnée,

qu'au-

qu'autre que luy ne l'eust pû faire, & commanda à la vieille, que si Apelles retournoit, elle luy monstroit, & qu'elle luy dit que c'estoit de la façon de celui qu'il cherchoit : peu apres Apelles retourna au logis où n'estoit lors Protogenes, & la vieille luy monstra ce que son maistre luy auoit commandé. Apelles tout honteux de voir tel aduantage dessus luy print le pinceau, & sur la subtilité de la ligne que Protogenes auoit faite sur la sienne, combien qu'elle semblast inuisible à l'œil, tant estoit dextrement tirée, toutesfois par la grande dextérité de sa main d'une troisième couleur, il en fit vne autre si subtile, qu'elle diuisoit les deux premières par le milieu, & si fut faite en telle extrême perfection, qu'il ne laissa aucun espace pour en faire d'autre. Protogenes reuenu au logis, & voyant ceste chose, se confessa vaincu, & s'en court sondaïnement au port pour trouuer Apelles, à fin de luy faire honneur, & loger chez luy. Depuis ce tableau avec les lignes seulement, fut reputé miracle, & par long-temps gardé à Rome, où l'on l'auoit apporté, & ce, iusques au temps de Cæsar, qu'il fut brulé par inconuient de feu. Apelles auoit ceste coustume quand il acheuoit vne œuvre, de le mettre à la porte de son logis en la venë des passans, & luy se cachoit derriere, pour sçauoir si quelqu'un avec raison y reprendroit quelque chose, & à fin d'entendre le iugement du peuple : dont vne fois aduint qu'il fut reprins par vn cordonnier d'auoir mal peint les courroyes d'un escarpin. Il mettoit dessous ses tableaux ces mots notables : *Apelles faisoit cecy, & ne l'a parfait*, donnant à entendre, qu'il ne les tenoit pas pour parfaicts. Or

aduint que cét excellent homme florissoit du temps d'Alexandre, le plus grand Roy qui fust, duquel il fit telle estime, qu'il deffendit par Edict public: que nul autre qu'Apelles fist son portraict, encore n'estoit-il point honteux d'aller souuent le voir en sa boutique: qui est vn bien grand argument, que cét art estoit en grande reputation en ce temps-là, & qu'Apelles estoit tres-excellent. Encores monstra bien dauantage Alexandre de quel amour il paymoit, car Apelles ayant par son commandement tiré sur le vif & à nud vne des fauorites d'iceluy nommée Campaspe, il la trouua si belle en telle perfection qu'il s'en énamourra: ce que venu à la cognoissance d'Alexandre, conclud de se l'oster à soy-mesme, ce qu'il fit, & la donna pour femme à Apelles: & si n'est point cét acte indigne d'estre mis au nombre de ses plus grandes Victoires, veu que vainquant sa propre affection (qui est la plus digne victoire) il se priua de s'amie pour la donner à autrui. Quelques-vns disent, que depuis Apelles peignit sur ce pourtraict de Campaspe, la figure de la Deesse Venus. Il estoit si excellent aux pourtraicts du naturel qu'vn iour Ptolomée Roy d'Egypte, & lvn des successeurs d'Alexandre, dès le temps duquel, ce Ptolomée luy vouloit mal, fit vn festin auquel Apelles fut par tromperies inuité au nom du Roy, & s'y trouua, dequoy Ptolomée fasché, luy demanda qui estoit celuy qui fauoit semond à ses conuiues: Quoy entendu par Apelles, il print vn charbon dans le brasier du feu qui estoit là, & sans dire autre chose peignit tout soudain vn visage, qui fut incontinent recogneu estre d'vn nommé Plin: maintes au

tres choses merueilleuses ont esté peintes par luy, qui seroient trop longues à raconter. Les histoires recitent qu'il dépeignoit les choses, qui ne se pouuoient peindre, comme les rayons du Soleil, les foudres, les tonnerres, & autres choses semblables. Ses œuvres estoient tant singulieres, qu'un tableau, où estoit peinte Venus sortant de la mer, & qui fut mis par Octavius au temple de Iules Cæsar, fut depuis gasté en quelque endroit : mais il ne se trouua iamais homme qui eust la hardiesse de racoustrer ce qui estoit gasté : cognoissant n'auoir le moyen de le conformer à sa perfection premiere. Sur la fin de sa vie, il commença à faire vn autre pourtraict de Venus, tant belle & tant bien proportionnée, que mourant sans l'acheuer, ne se trouua homme qui l'osast parfaire, pour la rendre conforme à son commencement. Vne autre fois il auoit peint vn cheual, apres, le vif duquel aucuns peintres en ayants peints d'autres voulans faire experience du plus parfait, on fit tirer des cheuaux vifs hors de l'estable, puis mettre deuant eux les cheuaux peints des autres Peintres : mais quand ce vint à présenter celuy qu'Apelles auoit fait, les vifs commencerent à s'esmouuoir & hennir, ce qu'ils n'auoient fait pour la presence d'aucun des autres, à quoy fut iugé le grand aduantage de l'œuvre de cét excellent Apelles. Toutesfois son bon esprit ne fut pas cogneu seulement en la peinture, ains aussi en ses notables propos : car Protogenes le louant fort de ce qu'il passoit tous les autres en peinture, respōdit : vous mesmes estes aussi bons maistres que moy en cet art : mais vous auez vn seul deffaut, c'est que

vous ne cessez iamais de peindre : montrant par là, que la trop grande diligence & continuel labeur surpassant le deuoir, est nuisible : pour ce que l'esprit se gaste, & est confus, quand on se tient tant sur vn œuvre, & que de se diuertir à autres choses pour quelque temps, soulage beaucoup le principal exercice. Vn peintre luy monstroït vn de ses tableaux, & se van-toït qu'il l'auoit fait en grande diligence : auquel respōdit Apelles : ie le voy bien à la peinture, sans que tu me le die. Nous pourrions bien aussi parler de Protogenes, & de ses fort louïables œuvres, & sentences, combien qu'il suffiroit assez à sa gloire seulement que fit Demetrius, estant au siege deuant Rhodes : Car vn iour il eust peu facilement entrer en la ville, s'il eust fait mettre le feu en vn certain endroit : toutesfois il ne le voulut aucunement permettre, estant bien asseuré qu'en ce mesme endroit y auoit vn tableau peint de la main de Protogenes, & ayma mieux faillir à prendre la ville, que brusler ce tableau, tant il l'auoit en estime, & de fort grand prix. Le iour que la ville fut assiégée, Protogenes estoit en vn jardin au dehors, où le trouuerent les gens de Demetrius : car encore qu'il sceust leur venue en armes, si ne voulut-il pourtant laisser sa besongne encommencée : Estant donc amené deuant Demetrius, ce Roy luy demanda pour quelle assurance il estoit ainsi demeuré hors la Ville : ie m'asseurois, dit-il, que tu auois la guerre seulement contre les Rhodiens, & non contre les arts : ce fait Demetrius le bailla incontinent en garde à quelques vns de ses soldats, afin qu'on ne luy fist aucun desplaisir en parfaissant son œuvre, & sou-

Cent-soixante fois falloit voir besongner. Il y a eu en cét art de souverains & excellens ouuriers, & tant qu'il seroit impossible les nommer tous: Aristides en fut, Asclepiodore, Nicomath, Panée frere de Fidias, & maints autres, dont Pline traicte en son 35. liure. Et afin que les hommes seuls ne prennent ceste chose à leur aduantage, il y a aussi des femmes fort singulieres en cét art, & qui ont fait des œures merueilleuses: Thimarette fille de Miconis peignit Diane, en vn tableau qui fut long-temps conserué en Ephese. Il y a eu vne Irene, vne Calipse, & vne vierge nommée Lala Cizicena, & semblablement Olympia, & autres. Vray est qu'en nostre temps il y a des hommes fort excellens: mais ie m'en tais en cét endroit afin que parlât d'un, ou de deux, ie ne tourne aux autres.

---

*Quelle forme doit auoir l'homme, pour estre bien proportionné.*

## CHAP. XVIII.

**V** I S qu'aux Chapitres precedés, nous auons parlé en beaucoup de sortes de peintres tres-excellens: il me semble venir maintenât bien à propos, de parler de ce grād Peintre, Createur de toutes choses, qui a voulu garder la reigle, & art en la cōposition de l'homme. Entre les autres merueilles que nous auons à considerer en la composition de l'homme, faut sçauoir qu'il est cōposé d'une mesure si parfaite, & chacune partie si bien cōpalsée avec le tout (comme nous monstrerons presentement) que les anciens Architectes, & edificateurs, ayans



égard à la proportion gardée par Dieu en la création de l'homme, en ont tiré leur composition, & mesure, pour edifier leurs maisons, Eglises, Châteaux, Tours, Nauïres, & instrumens de guerre, & de là ont prins leurs proportions. Et en bien considerant les mesures de la stature, & les membres les uns apres les autres, ils ont trouué tel compas, qu'ils en ont basti leur labeur, & de merueilleux edifices: ce que confessent tant les modernes, que les antiqus qui en ont parlé: & principalement Vitruue, encore que l'experience le nous enseigne. Or partie de ceste proportion par eux trouuée, & considerée, est que, que combien qu'en la stature de l'homme, il n'y ait mesure certaine, ny arrestée, pour ce que les uns sont plus grands que les autres: toutesfois les Anciens iugerent, que pour former l'homme de parfaite grandeur, il doit auoir six pieds de long, ou du moins, qu'il ne passe point sept: & que ceux qui ont passé ceste mesure estoient faits contre la reigle naturelle. Aussi Vegece parlant de quelle stature se doiuent eslire les hommes pour aller à la guerre, dit que le Consul Marius eslissoit les nouveaux soldats de six pieds de hauteur, ou du moins de cinq pieds, & dix poulces, qui sont les dix parts des douze portions d'un pied. Et pour confirmer ces choses, Vitruue dit aussi au lieu allegué que le pied de l'homme fait la sixiesme partie de sa longueur: toutesfois ceste reigle prinse par le pied commun est incertaine: car i'ay veu des hommes & des femmes plus grands, que ne portoit sept fois la longueur de leurs pieds. Pour accorder donc Vitruue & Vegece enseble, il faut scauoir que Vi-

truve entendoit des pieds de Geometrie , qui estoient de quatre paulmes de main , chacune paulme de quatre doigts , & chacun doigt de quatre grains d'orge : car tous les auteurs anciens & modernes , qui en ont escrit asseurent que le pied de mesure vient à la grandeur de douze points que nous appellons, poulce. De ces pieds là, l'homme en doit auoir six, pour estre de bonne hauteur : & celui qui vient à sept est fort grand, & quiconque le passe doit estre nommé geant & monstrueux, selon la regle du tres-sage Marc Varron, recitée par Aulugelle, à quoy s'accorde Suetone en la vie d'Octavius parlant de la forme, où il dit, qu'il estoit de petite stature , nontant toutesfois qu'on s'en aperceust à cause de l'égle proportion de ses membres , sinon quand il estoit aupres de quelqu'un, qui fust plus grand que luy : & dit que sa mesure estoit de cinq pieds & neuf poulces , & pour ceste cause le deffaut de six pieds le faisoit nommer petit : venons donc à la proportion des membres, & combien les vns avec les autres doiuent auoir de longueur. Or en premier lieu, les anciens Philosophes ont trouué, que la figure ronde & circulaire ( comme la plus parfaicte de toutes les autres ) est parfaictement en l'homme : car l'homme se couchant sur terre , la face vers le Ciel , & estendant les bras & les mains, aux mieux qu'il peut , & pareillement les iambes & les pieds , pour ouurir vn compas de six pieds , & en mettre l'une des pointes droit au nombril , comme en vn centre , & tourner le compas à l'entour par les extremittez, il fera vn rond & cercle parfaict , à prendre par les bouts des pieds & mains. Cela est vne

règle certaine commune en tous hommes, d'une  
 bonne & bien commensurée proportion. Vitruue  
 le dit au lieu préallégué, aussi font plusieurs au-  
 tres auteurs. Plin<sup>e</sup> escrit, que la figure de l'hom-  
 me est angulaire & quadrangle, pour ce qu'en ou-  
 urant les bras, & estendant les doigts, ceste largeur  
 se trouuera selon la mesure de la longueur de l'ho-  
 me : de là vient, que tenant les pieds joints, & les  
 bras ainsi estendus, il est quadrangle de quatre li-  
 gnes égales, car vne luy passe par la cime de la teste  
 l'autre par les plantes des pieds, la troisieme par  
 l'une des mains : & la quatrieme par l'autre. Mais  
 venant à la proportion des membres ensemble-  
 ment, & de tout le corps avec iceux, il y a quelque  
 difference entre les anciens auteurs, & les mo-  
 dernes, Vitruue dit, que la face de l'homme, à  
 prendre du bas du menton iusques à la premiere  
 racine des cheveux vers le front, doit auoir de lon-  
 gueur, vne dixiesme partie de tout le corps : & que  
 la longueur de la main, à prendre depuis la ioin-  
 ture iusqu'au bout du grand doigt, a pareillement  
 la dixiesme partie de l'homme : & depuis le bout  
 du front iusqu'au commencement de la poitrine,  
 c'est la sixiesme partie, & de la cime du chef, ius-  
 ques à ce mesme commencement de la poitrine,  
 en est la quatrieme partie. Ils diuisent aussi la face  
 en trois égales portions : l'une à prendre depuis le  
 bout du menton en montant iusques aux narines ;  
 depuis là iusques au sourcil : l'autre & la troisieme  
 est du sourcil à la racine des cheveux : le  
 pied comme nous auons dit, doit estre la sixiesme  
 partie de tout le corps, le coulde la quarte par-  
 tie, & pareillement la poitrine vne autre quarte

partie : voilà donc ce que les anciens ont eu pour reigle, qu'ils ont tirée de Vitruue selon la terre. Or ceste reigle doit estre en l'homme, pour auoir bõne proportion, & disposition en tous ses membres. Je le dy, pour ce qu'il n'y a si grãde reigle qui n'ait quelque exception, parquoy cette-cy ne se trouue pas en tous les hommes, mais bien en la plus grãde partie d'eux, tellement que celuy qui sera plus cõforme à ceste regle, aura la meilleure disposition. Il y a plusieurs autres proportiõs entre les membres de l'homme, & de l'un à l'autre, toutes lesquelles choses seroient longues à raconter (toutesfois i'en diray quelques-vnes poursuiuant ma coustume) estre bref entre lesquelles est cette-cy, que la plus grande iointure du gros doigt nommé le poulce, est la mesure de la hauteur de la bouche, quand elle est amplement ouuerte, & encore ceste mesme jointure, est la mesure parfaite du bout du menton, iusques à la baleute quand la bouche est serrée, l'autre iointure plus petite de ce poulce, c'est à dire celle où est l'ongle, est la distance qui est de la lèvre iusques au bout du nez. La grande iointure de l'autre doigt prochain, que les Latins nomment *Index*, est de la longueur du front à prendre depuis le haut des sourcils iusques à la premiere racine des cheueux ; Ce qui reste de ce doigt nommé *Index*, iusques au bout de l'ongle, qui sont les deux autres iointures, est la vraye longueur du nez, depuis le bout iusqu'aux sourcils. La grande iointure du grand doigt, qui est celuy du milieu, est la distance du bont du menton iusqu'au commencement du nez : & toute la main entiere est esgale à la grandeur de la face.

Toutefois les petites iointures des doigts, ont telle mesure, que la grâdeur de l'ongle, qui est la moitié de toute ceste petite iointure : parquoy c'est chose merueilleuse des proportions qui sont en l'homme, & des raisons d'icelles. Dauantage, la hauteur du front, la longueur du nez, & des lèvres, doiuent tousiours estre égales. La distance qui est entre le talon, & le col du pied, doit estre égale à celle qui est depuis le col iusqu'au bout des orteils. Nous auons desia dit, que la face doit estre la 10. partie du corps, en sorte que toute la stature se doit diuiser en dix parties, ou faces, car les anciens en ont ainsi fait: car du sōmet de la teste iusqu'aux narines, est vne 10. partie, & du bout du nez au haut de la poictrine, est vne autre partie: de là, à la bouche de l'estomach vne autre: de l'estomach au nombril, la quarte partie: du nombril aux parties honteuses, la cinquiesme : là est la moitié de la grandeur de l'homme: & depuis cēt endroit iusques à la plante des pieds, y a cinq autres parties: l'une se cōmence au lieu du gros de la cuisse: l'autre descend iusques contre le haut du genoūil, le reste en descendant se diuise en trois autres parties. La grosseur de l'homme à le ceindre dessous les esselles, doit estre la moitié de sa longueur, toutesfois encore que cette proportion ne se trouua iuste en tout, si est-ce que celuy en qui elle sera trouuée la plus iuste, sera le mieux accompli. En sorte que les anciens Sculpteurs, Imagers, & autres de pareils arts, considerans ces reigles, faisoient des statues de plusieurs pieces de diuerses portions que ils conjoignoient ensemble, les rendans aussi conformes, comme si elles eussent esté d'une pie-

ce. Les modernes de nostre temps, ont prins vne autre reïgle en cette diuision de l'homme : car ils l'ont diuisé en neuf parts, ou faces, & le tiers d'une face. Le principal de ceux-cy est Philippe de Bourgogne singulier sculpteur, qui faict sa diuision ainsi : Du sommet de la teste iusques au front, il fait vne tierce partie de face : & l'autre tiers, du commencement du front iusques au bout du menton : de là iusques au haut de la poictrine, vn autre tiers : de la poictrine, iusques à l'estomach vn autre : de l'estomach au nombril vn autre, & autant du nombril aux parties honteuses : de la longueur de la cuisse deux autres : vn autre en la jointure du genoüil : deux autres en la jambe : depuis le bas de la jambe iusques à la partie du pied, vn tiers, qui sont en tout neuf faces, & vn tiers. Icy est à voir, & bien considerer à la verité, pour satisfaire à ceux qui desirent en auoir quelque contentement, que cette est la reïgle que tiennent & obseruent encore aujourd'huy les modernes : Derechef soit plus consideré qu'en la composition & quantité d'iceux membres, se garde vne fort conuenable & bien seante proportion, avec vne armonie tres-merueilleuse. Pline dit que iusques à vingt & vn an l'homme communément croist en hauteur, & de là en auant engrosist, & ne se hausse plus : encore dit, que quand l'enfant a trois ans, il a prins la par faite croissence de la moitié de ce qu'il peut plus croistre. Il dit aussi que les humeurs du corps bié sain, & bien proportionné, doiuent auoir le poids qui s'ensuit. Le sang doit peser 8. parties égales en poids, le flegme en doit peser quatre, la colere deux, & la melancolie

une, & non plus, & par ainſi il ſemble que l'vn ſe double ſur l'autre, du moindre iuſqu'au plus grãd. Cõcluſion, cõt artifice admirable, en ſe contẽplant luy-meſme, doit bien eſmouuoir l'homme à aimer & loũer l'ouurier, qui eſt Dieu, & que puis que nous auons ſi belle proportion en la ſtructure corporelle, c'eſt bien raiſon que nous rengions nos mœurs à la perfection de noſtre ame, afin qu'elle ſoit belle, & parfaite en vn corps biẽ proportionẽ.

*D'vne notable maniere d'exil vſtẽe en Athenes : par laquelle les principaux eſtoient quelquesfois bannis ſans offence.*

#### C H A P. X X I.

**LA** Republique & ſeigneurie d'Athenes ( cõme chacun ſçait ) fut vne des plus illuſtres & puiffantes du monde : car depuis qu'il n'y eũt plus de Roys , & fut reduite en libertẽ, elle produiſit grand nombre d'hommes excellens en lettres, & en armes, dont les hiftoires ſont pleines. Or entre toutes les autres loix & loũables couſtumes qu'ils auoient pour la conſeruacion , & entretien de leur bon gouuernement & libertẽ, il y en auoit vne fort eſtrange, qui leur ſembloit propre & neceſſaire , pour reprimer & chaſtier l'ambicion de quelques vns de leurs principaux, qui ſe faiſoient ſi grands, que les peres ne ſ'en pouuoient deffendre, & eſtoit telle. En vn certain temps, le peuple, auquel tous les eſtats de la ville eſtoient compris, auoit puiffance de bannir ( encore que ce fuſt ſans cauſe ) par l'eſpace de dix ans , vn de ſes plus grands perſonnages, tel qu'il leur plaiſoit, ou

que plus ils craignoient se vouloir emparer de la seigneurie, & faire tyran de ceste Republique, où contre lequel ils auoient quelque haine commune, & ce, se faisoit en cette sorte. Les Magistrats auxquels estoit donné la commission de ce negoce, en cōuoquant le peuple, bailloient à chacun vne pierrette blanche, ou petit tuileau, & de ceux qu'ils vouloyent estre bannis, chacun escriuoit son nom sur les tuileaux; & les bailloient aux Magistrats, lesquelles pierrettes ou tuileaux, estoient par les Grecs nommez *Ostraci*, & de là print son nom cet exil appellé *Ostracisme*: estans ces pierrettes rassemblées avec les inscriptions de chacun, ils les mettoient ensemble, & les contoient toutes, & si d'auanture il n'y en auoit iusques au nombre de six mille (car en telles assemblées, personne n'estoit obligé de donner son bulletin, s'il ne luy plaisoit) ils ne faisoient aucun bannissement pour ceste année là: mais s'il y en auoit six mille, ou plus, ils faisoient conter à part les nōs de ceux qui estoient écrits dans les pierres, & celuy qui auoit le plus de voix, encore que ce fust le plus homme de bien, & le plus riche de la ville, estoit incontinent banny pour dix ans sans aucune remission, toutesfois on ne luy faisoit point de tort en son bien, & ses gens le pouuoient gouverner, & en ordonner à sa fantaisie. Et combien que cela ne fust introduit pour corriger & chastier les vicieux, ains pour appaiser l'enuie du commun populaire à l'encontre des plus puissans, & oster toute ambition, si peut-il estre aduenue, que ce peuple iouissant de ce priuilege, & autorité, ait banny tel dont il est sorty profit, & vtilité à la Republique, & quelquefois dommage



en commettant le vice d'ingratitude. Qu'il soit vray, par ce mesme moyen fut bāny Themistocles, excellent Capitaine, par le conseil & diligence duquel Xerxes fut vaincu, chassé de Grece, & son armée desfaite en pleine mer, & non seulement Athenes fut par luy mise en liberté, mais aussi toute la Grece. De ce mesme salaire fut remuneré Simon Athenien, qui estoit de ce mesme temps, lequel tant de fois auoit combatu pour la liberté du pays, & mesmement ayant fait acte tant vertueux, que parauanture iamais homme ne peut atteindre, c'est qu'il gaigna par mer la bataille cōtre les Perses, où il print deux cens galeres, puis le mesme iour n'ayant à peine obtenu ceste victoire, fit descendre son armée en terre, laquelle estant en bon ordre, il presenta contre le reste des Perses, qui auoient auparauint prins terre en grand nombre, & neantmoins les vainquit & rompit, demeurant victorieux, & sur mer, & sur terre. Outre lesquelles choses vertueuses, il estoit fort liberal de ses biens, en quoy fortune l'auoit grandement enrichy: car il faisoit ouurir ses jardins & metairies, afin que chacun peust librement prendre des biens qui y estoient, & si faisoit donner secrettement de grandes aumosnes aux pauvres de la ville. Il auoit encore expressement ordonné à tous ses seruiteurs, que si en leur chemin ils rencontroient quelqu'un plus vieil qu'eux, mal vestu, ils se despouillassent de leurs habits neufs, & les changeassent aux autres: Dauantage il faisoit tous les iours le festinaux pauvres mendians de la ville, en quoy il despēdoit toutes les richesses que luy auoit laissé son pere Miltiades. Toutesfois ses liberalitez

ne le peurent deffendre & sauuer de cét exil & ingratitude de sa patrie, comme le tesmoigne Cratin le Comique, & Gorgeas Leontin. Aussi fut injustement banny Aristides fils de Lyfimac, lequel pour ses vertus & sainte vie estoit de tous nommé le juste, & neâtmoins il ne peut viure sans estre craint & soupçonné du peuple. Aduenant lequel cas, il en aduint vn autre digne & notable : car au temps que le peuple donnoit son opinion pour faire le bannissement accoustumé, vn des citoyens qui ne scauoit écrire, & ne cognoissoit Aristides, sinon par renommée, s'adressa à luy mesme, afin qu'il luy escriuit sur sa pierre le mesme Aristides, pour ce que il vouloit par sa voix le bannir. Aristides émeruillé de telle chose ( car il ne l'eust iamais pensé ) luy dit : viença bon homme, Aristides t'a-il fait quelque déplaisir? Non, dit l'autre, toutesfois il me desplaist de ce que ie l'oy par tout nōmer Aristides le Iuste. Plutarque le recite ainsi, mais Paul Emile dit que le citoyen luy fit responce : ie ne cognois Aristides non, pourtant il me semble que c'est son desauantage de ce qu'en telle diligence il a pourchassé l'honneur d'estre nommé Iuste. Et neantmoins Aristides ne luy fit aucune responce, ains escriuit son nom en la pierre. Depuis estant ainsi relgüé, il ne s'en courrouça point contre sa patrie, au contraire il en sortit volontairement: disant ie prie aux Dieux que les Atheniens ne viennent à telle necessité, qu'ils puissent auoir besoin d'Aristides. Aussi monstroyent bien les Athcniens, qu'ils cognoissoient la faute qu'ils auoyent faicte de le bannir, car auant que les dix ans du bannissement fussent expirez, mesmes dedans les six ans, par le conten-

tement & vouloir du peuple, il fut reuouqué de cét exil: depuis lequel il fit de notables faits d'armes, se trouuant en bataille sur mer près Salamine , où Xerces fut vaincu, & aussi en telle place où fut surmonté Mardonie. Par ainsi, comme i'ay dit, cét exil aduenoit tousiours aux meilleurs & plus apparens hommes. Toutesfois encore que le dommage en fust grand , si portoit-il quand & soy vne certaine maniere de dignité & hōneur, à cause de la crainte & enuie qu'on auoit qu'ils ne se fissent tyrans, cōme auoit fait Pisistrate. Plutarque recite que florissant Athene en puissance, richesse & exercice militaire, il y auoit deux grands personnages, l'vn nōmé Nicias, & l'autre Alcibiades: qui estoiet en toutes choses curieux & ambitieux de gloire à l'enue l'vn de l'autre: & approchant le temps de l'Ostracisme , cy-dessus mentionné , se deuoit faire, chacun d'eux craignoit pour soy-mesme , & mettoient chacun de son costé toutes les peines qu'il estoit possible pour empescher de tomher en cét inconuenient. En ce mesme temps il y auoit en Athenes vn nommé Hiperbole de basse condition, toutesfois fort superbe , & encore plus seditieux : Luy voyant cette inuention de Nicias & Alcibiades , essaya par tous moyens de semer grands discords , esperant par cela s'acquerir quelque reputation , presupposant aussi, qu'estans ( comme il croyoit ) ces deux-cy ennemis, l'vn d'eux seroit bāny par l'Ostracisme, aduenant lequel cas il gagneroit la place de sa grandeur , & seroit fait vn des principaux de la ville: mais ceste brigüe venuë à la notice de ces deux, & ayās honte qu'un homme de si basse condition se voulust esgaler à eux, se pacifierent

ferent seccrettement, & deuindrent amis, aymans mieux déposer leur rancune, que de souffrir telle honte. Ce fait chacun d'eux brigua de son costé à faire bannir Hiperbole par l'Ostracisme, en quoy ils s'employèrent si bien qu'ils le firent, luy procurant ce qu'il auoit pourchassé aux autres. Dont depuis il y eut grande risée parmy tout le peuple, voyant vn homme si vieil estre passé par là où les excellens hommes passoient. Mais en fin, ces ris se conuertirent en courroux, en telle sorte qu'onques puis la Loy de l'Ostracisme n'eust lieu.

---

*De plusieurs excellens hommes qui furent bannis par l'ingratitude de leur patrie.*

## CHAP. XX.

**Q**UES histoires sont toutes pleines des ingratitude des, desquelles ont vſé les anciennes bonnes villes & fameuses citez, à l'encontre de ceux qui les auoient honorablement seruis & secouruës en la nécessité. Nous n'en dirons donc gueres d'exemples pour estre ceste matiere assez cōmune aux studieux amateurs d'histoires. Le grand pere de la lāgue Latine, & souuerain orateur en icelle, qui auoit deliuré Rome de la perilleuse conjuration de Catilina, fut neantmoins banny au pourchas & instance de son ennemy Clodius. Lequel exil fut tant ploré à Rome, qui s'y trouua vingt mille personnes qui muèrent d'habits, & se vestirent en dueil, qui fut cause de le restituer en sa premiere liberté en grande ioye, & à son grand honneur. Demosthene pareillement Prince de l'éloquence Grecque, deffen-

seur de son pays d'Athenes fut banny par les Atheniens, & encore qu'ils en eussent eu occasion, si n'estoit-elle suffisante pour se priver eux-mesme de la presence d'un tel homme. Il fut excessiuement dolent de se voir banny du pays, tellement qu'il s'en partit en grande melancolie, & rencontrant à la sortie quelques Atheniens ses capitaux ennemis, il se douta fort d'eux, mais ils ne luy firent aucun mal, au contraire, le consolerent, & luy aiderent à leur pouuoir de ce qui luy estoit necessaire. Ce que consideré par luy, & se voyant repris de ce qu'il plaignoit le partemēt de son pays, il dit à ceux qui luy faisoient ces remonstrances: Comment, voulez vous que ie ne pleure point me cognoissant banny de mon pays, où les ennemis sont tels, que l'homme seroit heureux, qui trouueroit en autre part les amis pareils à eux? Metele nommé Numidique, pour recompense de la victoire qu'il eut cōtre Iugurte Roy de Numidie, fut banny de Rome, pour ce qu'il ne voulut pas accorder vnē loy qu'on vouloit faire. Annibal apres auoir executé tout ce qu'un bon citoyen peut cōuenablement faire pour sa patrie, cōbien qu'il fust le plus excellent Capitaine de son temps, si ne luy fut-il permis de viure seurement en son pays, car estant banny d'iceluy, fut contraint d'aller vagabond par le mōde. Le renommé Camille estoit injustement banni de la ville de Rome, lors que les Gaulois la prindrent, & que ils auoyent assiegé le Capitole: parquoy cependāt qu'il estoit en exil, il fut fait Dictateur, & souuerain Capitaine de son pays, où retourné il deliura de prison ceux mesme qui l'auoient banni. Seruilius Hala, apres auoir conserué la liberte de Rome,

de l'ambition de Spurius Emilius, maistre des Cheualiers, qui se vouloit faire Roy (lequel il tua & fit mourir) pour recompence fut banny, & enuoyé en exil. Je ne sçay point de Republique plus tenuë à homme, que Lacedemonie estoit à Lyncurgue, pour les loix qu'il leur auoit baillées, sur leur forme de bien viure. Et cōbien qu'il fut hōme de sainte vie, & loüables mœurs, & duquel pour ses vertus, selon Valere le grand, l'Oracle d'Apollo Pithien, répondit ne sçauoir s'il le deuoit mettre au nombre des hōmes, ou des dieux : neantmoins il fut maintesfois poursuiuy par ses citoyēs à coups de pierre, & chassé hors de leur ville : & finalement ayant vn œil creué fut chassé du pays. Le mesme salaire fut donné par les Atheniens à Solon, qui leur auoit institué tant de bonnes & saintes loix, & desquelles s'ils eussent voulu tousiours vsfer, leur Empire eust (peut estre) duré perpetuellement, ce neantmoins pour leur auoir conquis, & recouuré la ville de Salamine, & semblablement les auoir aduertis de l'entrepiise de Pisistrate, qui se vouloit faire leur Roy & tyran, luy en sa caduque vieillesse fut banny, & ne peut tant impetrer enuers eux que de luy octroyer vn certain lieu en leurs terres pour finir le reste de ses iours, ains pour toute remuneration l'exillerent en l'Isle de Cypre. Scipion Nasica, qui fut esleu pour le plus hōme de bien de Rome, qui ne meritoit pas moins d'hōneurs, en l'administration, & gouuernemēt de la republique que les autres Scipions atec leurs armes en campagne. Ce neantmoins apres qu'il eut deliuré Rome de la subjection, & tyrānie des Grecs, cognoissant les enuies d'aucuns citoyens, & mauuais

opinion qu'ils auoient de ses vertus, seignant d'aller en ambassade, se retira volontairement en Pergame, où sans aucune mauuaise affection à son ingratitude partie, il paracheua le reste de ses iours. En semblable Publius Lentulus, apres auoir vertueusement deffendu la Republique, & reprimé les furieuses entreprises des Grecs pour recompense fut banny de Rome, mais auant que de s'en aller demeurer en Sicile, pria les Dieux en presence de tous qu'il ne peust iamais retourner à vn peuple si ingrat. Boëce Seuerin homme illustre, & fort vertueux fut banny par Theodoric qui auoit occupé Rome, & ce pour le soupçon qu'il auoit que Boëce pourchassast la liberté de la patrie. Pour ceste mesme cause le tyran Denis bannit Dion Siracusain excellent Capitaine, qui par le moyen de son exil deuint depuis si puissant, qu'il remit le pays en sa pristine liberté : bannissant Denis de sa seigneurie, & l'en priuant totalement. Il enaduint ainsi à Trasibule Capitaine Athenien, lequel estant banny d'Athenes par la puissance de trente tyrans qui la tenoient en subjection, ramassa plusieurs autres bannis, puis avec Payde de Lifandre Capitaine Lacedemonien vint contre Athenes qu'il deliura de la seruitude où elle estoit. Pub. Rutilie Consul de Rome estant banny par ceux qui tenoient le party de Sylla, encore depuis qu'il fut r'appellé de son exil si n'en voulut-il point iouir : disant qu'il aimoit mieux faire honte au pays de l'auoir banny sans cause, que d'estre tenu à eux pour l'auoir tiré d'exil. Tarquin le superbe, bien que ce ne fut par ingratitude, ains pour meschancetez, fut banny de Rome, & perdit son Royaume, à cause de la force

dont vn sien fils auoit vsé enuers Lucrece Romaine. Milon Patrice Romain à cause de la mort de Clodius, bien qu'il fut deffendu de Ciceron, fut neantmoins relegué en Marseille. Clistenes fut le premier qui fit la loy du bannissement en Athenes, & si fut le premier qui en fut banny. Pareillement Eustache Pamphilie Prelat d'Antioche, fut banny pour ce qu'il contredisoit aux heretiques Arriens, au temps de Constatin le Grand, Paul Diacre grand Historiographe, & de grande autorité, dit que le Pape Benoist V. fut banny de Rome par l'Empereur Otton, contre la loy diuine & humaine. Ce mesme Otton ayant vaincu l'Empereur Berenger, & son fils Albert, les enuoya en perpetuel exil. Ainsi ont esté bannis infinité de grands personnages. Et si estoit à Rome estimé l'exil vne si grande peine, que nul ne pouuoit estre banny, que premierement il n'en eust esté consulté avec tout le peuple. Aussi à la verité l'amour que l'on porte à sa nation, est si grande, que l'on ne peut en estre chassé sans grande & extresme douleur : pour la consolation desquels bannis, Plutarque fait vn singulier traité : & Erasme en escrit vn notable Epistre. Seneque aussi au liure de la consolation, adressé à Pauline, escrit vne notable sentence sur cela.

---

*De deux grands personnages qui furent prins pour homicides, & lesquels furent faits Roys par le mesme moyen qu'ils pensoyent perdre la vie.*

## CHAP. XXI.

**E**s moyens par lesquels Dieu ordonne toutes choses sont si secrets aux hommes, que



quand ils pensent perdre quelque chose par vn moyen ; c'est lors que perduë elle se trouue recouuëe. En sorte qu'en quelque grand estat que ce soit, l'homme ne se doit tenir alleuré, ny aussi se deffier en aduersité pour grande qu'elle soit. De quoy suffira pour exēple ce que nous dirons maintenant. Du temps qu'en Hongrie, & Boheme re-  
 gnoit le Roy Ladislas fils du Roy Albert, ieune & nouvellement venu au gouuernemēt du Royaume : & à ceste cause, contraint se gouuerner par l'opinion d'aucuns principaux Barons, il se meut entr'eux quelques discords, & particulieremēt entre les enfans du seigneur Iean Vniades Wayuode, qui estoit mort, peu auparauant tuteur du Roy, & qui auoit eu le plus de puissance au gouuernement du Royaume d'une part : & Henry Comte de Celie proche parent du Roy, d'autre part. Cette inimitié fut si grande, qu'estant vn iour le Comte Celie en vne Eglise d'une des villes de Hongrie, il fut tué par les mains des enfans de ce Seigneur Iean Vniades Wayuode, qui est vn nom de grande dignité en ce Royaume là. Pour ce iour, le Roy ne fit semblant de s'en mescontenter, pource qu'il luy sem-  
 ble n'estre à l'heure assez puissant pour chastier telle presumption : mais depuis estant retourné en la ville de Bude, fit prendre les enfans de ce Wayuode, & au plus grand nommé Ladislas, fit trancher la teste, & quant à l'autre nommé Matthias, pour ce qu'il estoit encor petit, il n'en voulut pour lors faire iustice : toutesfois le fit mettre en prison, sous bonne, & seure garde au Royaume de Boheme. Estant ainsi cet enfant prisonnier sans esperance de vie, ny de voir la fin de sa prison : aduint

qu'en cette mesme ville ( où il estoit detenu ) nommée Prague en Boheme , le Roy Ladislas mourut : au moyen dequoy le peuple de Boheme esleut vn Roy, nommé George Pogibrachio. Les Hongres d'autre costé estans aduertis de la mort de leur Roy , & meus à pitié de ce Mathias à cause principalement de l'authorité, que jadis auoit eu son pere en ce Royaume, declarerent Mathias Roy de Hongrie : lequel estant en la puissance de George nouveau Roy de Boheme, qui fut aduerty de l'election des Hōgres, fut par luy deliuré, & luy fit de beaux partis, luy donnant sa fille en mariage, par ainsi de pauvre & desesperé, se vid en vn instant Roy trespuissant : & neantmoins s'il n'eust esté en telle aduersité, il ne fust iamais paruenue à ceste grandeur d'estat, pour ce qu'ony eust esleu vn autre que lui : ou son frere Ladislas l'eust precedé, ou le Côte Celie, qui auoit esté tué l'eust empesché : & n'eust-on point eu en son endroit le respect de pitié & misericorde s'il n'eust esté prisonnier. Ainsi dōc il paruint à la Couronne par le moyen que la perdent ceux qui l'ont : & depuis fut cestuy vn des plus excellens Roys de son temps, & obtint de plus grandes victoires, & fit de plus excellens faits d'armes principalement contre les Turcs. Vn pareil cas aduint à Iacques de Lusignan, Oncle de Pierre, Roy de Cypre : car en la feste & solemnité qui se faisoit au couronnement du Roy, y eut controuersé entre les Geneuois, & les Venitiens là estans, pour la preference, car chacun d'eux vouloit auoir le premier lieu : & fut ceste chose si fort debattuë d'vne part & d'autre, que Iacques de Lusignan, qui fauorisoit les Venitiens, fit tuër quelques Ge-

neuois:dequoy aduertis les autres,qui estoient demeurez à Gennes en furent si courroucez que pour en prendre vengeance , leuerent vne grosse armée sous la charge d'un Capitaine,nommé Pierre Fre-gose,fort excellent en guerre maritime, lequel s'y porta en telle sorte., que paruenu en l'Isle , il print la ville par force d'armes , en laquelle estoit Jacques de Lusignan, qui fut prins & mené à Gennes, là où par ordonnance du Senat fut mis en vne tour en intention de luy faire finir sa vie,& y demeura neuf ans sans espoir de liberté, ny bien aucun:mais en fin fortune tourna sa rouë:car au bout du temps le Roy Pierre mourut sans hoirs,au moyé de quoy ceux de l'Isle, dolens de la longue detension & prison de ce Jacques, ayans égard qu'il estoit parent de leur feu seigneur l'esleurent pour leur Roy , combien qu'il fut prisonnier:sans le moyen de laquelle prison,peut estre ne fust-il paruenu à ceste dignité encore qu'il l'eust pourchassée luy estant en liberté. Telles sont les inclinations & volonteze humaines.

Après laquelle eslection les Cypriens enuoyerent des Ambassadeurs à Gennes,à fin qu'avec les meilleures conditions qu'il seroit possible, ils obtins-sent la liberté de leur Roy : lesquels venus à composition,& ayans payé sa rançon, le tirerent de captiuité en grande pompe & feste,puis le menerent & conduisirent magnifiquement dans les Nauires, où entré,& les voyles leuez,fut conduit en Cypre & là reçu pour Roy, bien obey, & y regna quelque temps,

*D'une eſtrange aduventure aduenüe à vn prifonnier, & comme il en fut mis hors.*

## C H A P. XXII.

**Q**U'E s choses admirables ſe doiuent raconter legerement: ſi n'en ay-je toutesfois écrit, aucune qui ne ſoit certifiée par fidelle auteur, comme ceſte-cy que ie veux dire, recitée par Alexandre d'Alexandrie, homme bien meſlé en ſciences, cōme i'ay dit cy-deuant, & ſi ſ'a décrit comme choſe bien certaine. Il dit qu'en vn certain lieu d'Italie (dont il ne veut nommer le nom) auoit eſté mis pour gouuerneur vn homme, (que pareillement il ne vouloit point declarer) fort tyran & cruel. Aduint qu'un de ſes vaiſſeaux, homme de baſſe condition, luy tua d'auanture vn lévrier qu'il eſtimoit beaucoup, à cauſe dequoy ce tyran fut ſi courroucé qu'il le fit mettre à vne forte & cruelle priſon, fermée à pluſieurs clefs, & deſſous bonne & ſeure garde. Quelques iours apres, celui qui auoit la charge de le gouuerner, en luy portant vn iour à manger, cōme il auoit accouſtumé, trouua les portes tout ainſi cloſes & fermées, qu'il les auoit auparauant laiſſées: & quand il vint au lieu où le prifonnier eſtoit couſtumier de ſe ſeoir, il ne le trouua point: mais bien trouua les fers eſquels il auoit eſté enſerré, tous entiers & ſans aucune rompure. Ce qu'eſtant réputé, miracle, fut rapporté au Seigneur de la ville, qui à plus grande diligence qu'il fut poſſible, le fit chercher par tout, & de maiſon en maiſon, & ſi n'en peut ouyr ne vent ne voix. Et fut le caſ trouué encore plus eſtrange, de ce que

les fers où il auoit esté enſerré, furent trouuez en la prison ſans eſtre aucunement rompus ne brifez, & les portes de la tour fermées. Trois iours apres eſtās les portes cloſes, tout ainſi que quand le prifonnier y eſtoit & n'y penſans plus les gardiens, ils ouïrēt crier au meſme lieu où le prifonnier ſouloit eſtre: & quand ils y coururent pour voir qui crioit là, trouuerent que c'eſtoit le prifonnier qui demandoit à manger, & fut trouué emprifonné comme il eſtoit auparauant, la face eſpouuentable, decolorée & fletrie, les yeux enfoncez, & ternis & eſgarez, & ayant la face mieux reſſemblante, à homme mort que viſ. Les Concierges eſpouuentez de cela, luy demanderent où il auoit eſté, mais il ne voulut rien dire, ſinon qu'on le menaſt incontinent deuers le ſeigneur de la ville, pour ce qu'il auoit beaucoup de choſes à luy dire, & de grande importance pour luy: ce qu'entendu par le Seigneur de là, le fit venir en la preſence de pluſieurs, deuant leſquels vouloit dire ſa charge: puis ſe mit à conter choſes merueilleuſes: luy diſant que s'eſtant trouué en ſi obſcure priſon, il eſtoit entré en tel deſeſpoir, qu'il auoit appellé le Diable à ſon ſecours, afin qu'il l'emportañt hors de là où il voudroit, pour éuiter ceſte miſere & que le diable eſtoit venu à luy en figure fort laide & eſpouuentable, avec lequel il fit complot de le tirer hors de priſon, à quoy il n'eũt pas à peine ſi toſt condeſcendu, qu'il ſe vid porter en l'air ſans ſçauoir comment, ny par qu'elle maniere, qu'à l'inſtant il eſtoit deſcendu par certains lieux horribles, tempeſtueux, obſcurs, & tenebreux, & ſ'y auoit veu pluſieurs millions

de millions de personnes qui souffroyent de griefs tourmens, tant par feu qu'autrement, & qu'ils estoient tourmentez par infinité de diables, & que de là il auoit veu de toutes sortes de gēs, comme Roys, Papes, Ducs, Prelats, & mesmemēt plusieurs gens de sa cognoissance : & si fit particulièrement entendre à ce tyran, qu'il auoit veu là bas vn de ses grands amis & compagnons, qui luy auoit demādē nouuelles de luy, de sa vie, & de ses mœurs, & s'il estoit encores aussi cruel tyran qu'il souloit : & que luy prisonnier luy auoit respondu, que le Roy n'auoit laissé ses anciennes coustumes : au moyen de quoy cēt amy luy pria que quand il le reuerroit, il aduertist d'amender sa vie, sans tant opprimer & vexer son peuple de tributs & d'excez, pour ce que luy qui parloit scauoit bien que sa place estoit preparée en enfer, où il seroit griefuement tourmenté s'il ne s'amendoit autrement : & afin qu'il fust creu de ce qu'il disoit, cēt amy du Tyran donna enseignes au prisonnier, luy disant : di luy qu'il se souuienne que quand nous estions ensemble en guerre nous auions tel mot de guet : ce que le prisonnier recita amplement. Toutes lesquelles choses ouyes, ce Seigneur s'espouuenta merueilleusement, car il scauoit bien que Dieu seul, son amy, & luy scauoient ce mot de guet : puis demanda à ce pauvre homme, en quel habit & en quelle forme il auoit trouué ce Gentil-homme en ce lieu là : l'autre luy respondit tout ainsi qu'il estoit en ce monde vestu de satin cramoisi : toutesfois que cēt habit qui sebloit estre tel, estoit vn feu terrible qui le brusloit : qu'il soit vray (dit-il) ainsi que ie pensois le toucher à sa robe, ie me suis bruslé la main : & en ce disant la

monstra toute brulée. Il recita encore maintes autres choses grandes & espouventables. Quoy voyant ce Seigneur, le laissa aller en liberté en sa maison : & disent aucuns qu'il estoit si passe & si laid, qu'à peine sa femme le pouuoit recognoistre, ny ses parans aussi, & qu'il vécut peu de iours après tout troublé de ses sens, debile & fort denué : & neantmoins tout ce qu'il luy resta de vie, il le dispensa au salut de son ame, à l'ordre & dispositiō de ses biens & en continuelle penitence de ses pechez : Mais dequoy seruit cēt aduertissement à ce Seigneur, Alexandre n'en parle point, ains seulement afferme ceste histoire veritable.

---

*Que le sang du taureau fait mourir ceux qui en boient,  
& qui fut celui qui premier dompta les taureaux.*

### C H A P. XXIII.

**E**V que le taureau est si domestique animal, que nous mâgeons ordinairement de sa chair : & de ce qu'il engendre, les hommes sont plus alimentez nourris que de nulle autre viande, il semble que ce soit contre nature que son sang separé de la chair beu tout chaud ait puissance de faire mourir les homes. Dioscoride toutesfois, & Pline disent que le sang frais du taureau est venimeux, & qu'il tuë celui qui en boit. Plutarque escriuant de Midas (celuy duquel tant d'histoires, & tāt de fables font mention) dit qu'estant malade de quelques imaginatiōs espouuetables, & allant de pis en pis, sans trouuer amendement, termina de boire du sang d'un taureau suffoqué, dont il mourut incontinent. Il escrit encore, que Themistocles Athe-

*Diosco-  
vide lin.  
6.  
Pli. l. 28  
Plutar-  
que au  
liure de  
supersti-  
tion.*

nien, excellent Capitaine, qui auoit deffendu la Grece des inuasions de Xerxes, eſtât banny de ſon pays, ſ'en alla à la Cour du Roy Artaxerxes auquel (par le courroux & indignation qu'il auoit à ſa patrie) fit promeſſe de luy donner le moyen de ſurmonter toute la Grece : mais quand le Roy le ſomma d'y ſatisfaire il ayma mieux mourir : car en feignant ſacrifier à la Deeſſe Diane, il beut le ſang du taureau qu'il auoit ſacrifié dont il mourut incontinent, ce qui eſt certiſié, par Plutarque. La Plutarque  
 raiſon naturelle que ſon peut donner pourquoy le que en  
 ſang chaud d'un taureau fait mourir celuy qui en la vie de  
 boit, eſt deduite par Ariſtote. Pline, & Dioſcoride Themis-  
 diſent que c'eſt pour ce que le ſang du taureau ſe ſocles  
 caïlle & endurecit incontinent, voire beaucoup plu- Ariſt. l. 3.  
 toſt que le ſang de nulle autre beſte : tellement beſtes.  
 que paruenue en quantité dans l'eſtomach, il ſe Pl. l. 11.  
 congele, & cauſe éuanouiſſement, & ſuffocation, Dioſco-  
 eſtoupant les voyes aſpiratiues & ſenſitiues, dont ride l. 6.  
 ſoudainement ſ'enſuit la mort. Pl. l. 22.  
 Pline dit que les choux cuits en ſang de taureau, guariffent de l'opinion : par ainſi ce ſang ſeul eſt de ſoy-meſme venimeux, mais mis en compoſition avec autre choſe il porte medecine. L'homme (auquel Dieu a ſouſmis toutes choſes) tire grande vtilité, & ſer-  
 uice du taureau & de ſon eſpece : pour ceſte cau- Columelle en  
 ſe Columelle le prefere à tous autres animaux. ſon agri-  
 Auffi eſtoit-ce jadis vn grand crime de tuer vn cultiva.  
 taureau, & recite Pline d'un homme qui fut banny pour en auoir tué vn. Le premier qui dōpta les tau-  
 reaux, & ſ'en ſeruit au ioug, fut ſelon Diodore, vn Diodore  
 nommé Denys, ou Dionyſius fils de Iupiter, & de l. 4. & c.  
 Proſerpine : & ſelō Pline au 7. liu. ce fut vn nommé



Briges, natif d'Athenes : autres disent que ce fut Triptoleme, duquel il semble que parle Virgile, disant : Penfant maistre & inuenteur de la courbe charruë. Seruie dit, que cela se doit entendre de Triptoleme, ou d'Osiris. Je pense moy que Virgile voulut couvrir le nom de l'inuëteur de chose si utile & necessaire: pour ce qu'à la verité ce ne deuoit point estre l'inuention d'un seul, au contraire, que l'esprit, & l'humaine necessité l'ont trouuée, en sorte que quelques vns en inuenterent vne partie, & autres le reste. Aussi Troge Pompée dit, qu'Auidis Roy d'Espagne fut le premier qui dompta les taureaux, & qui les mit au labour : mais quoy qu'il en soit l'inuëteur, telle chose est fort necessaire & profitable à la vie de l'homme. Ceste beste paist l'herbe autremēt que les autres, pour ce qu'il recule tousiours en paissant, & les autres vont tousiours en auant. Aristote parle de certains taureaux qui sont en Frigie, desquels les cornes ne tiennent point aux os, ains seulement à la peau, & se peuuent manier comme leurs oreilles: Elian en dit autant. Le premier qui courut les taureaux à Rome, & les tua, fut Iules Cæsar, dequoy Pline fait tesmoignage. Cët animal a encore vn autre naturel, car il cognoit, & prognostique quand il doit pleuvoir, & le mōstre en haussant le musle, & flairant l'air.

---

*Combien l'eau est necessaire à la vie humaine, & l'excellence de cët élément, avec le moyen de cognoistre la bonne.*

#### CHAP. XXIIII.

**E**L semble qu'il n'y ait chose plus necessaire à la vie humaine que l'eau, pour ce que

quelquesfois le pain deffaut, l'homme se peut nourrir de chair, & autres viandes, & si le feu defailloit il se trouue tant d'autres choses bonnes à manger cruës, & pourroit-on viure quelque temps sans feu: mais par faute d'eau, ny l'homme ny autre animal ne pourroit viure. Il n'y a herbe n'y aucune sorte de plante qui peut produire semëce ny fruit sans elle: toutes choses ont besoin d'eau & d'humidité. Cela est tant veritable, que Thales Milesien & Hesiodé ont pensé que l'eau fust le cōmencement de toutes choses, & le plus ancien de tous les eslemens, & encore le plus puissant: car cōme dit Plinie *Isidore* & pareillement Isidore, l'eau ruine & humilie les *l. 3. des* mōtagnes & seigneurie la terre, esteint le feu, & se *Estimo-* conuertit en vapeurs, surpasse la region de l'air, *logica* dont apres elle descend pour engendrer & produire toutes choses en la terre. Aussi Dieu a tant estimé l'eau, qu'ayant conclu de regenerer les hommes par Baptême, il a voulu que sçait esté moyennant cēt eslement. Et si quand il diuisa l'eau au cōmencement du monde, il l'eut en telle estime, que se texte dit qu'il l'aisa & mit les eaux au dessus du Ciel, sans en ce comprendre celle qui circuit la terre. La plus grande peine que donnoient les Romains aux condannez, estoit qu'il leur interdisoient l'eau & le feu, mettans l'eau deuant le feu pour dignité. Puis donc que l'eau est tant necessaire à la vie humaine, on doit avec soigneuse cure chercher la meilleure, dont à ce propos ie noteray quelques proprieté alleguées tant par Vitruue, qu'Aristote, Plinie & Dioscoride & autres parlans de l'eslection des eaux. Le premier enseignement est, que si l'homme va en *Vitruue* en son l. *d'archi-* *tecture.* *Aristote* en ses *problemes,*

pays estranges, & il veut cognoistre si les eaux y sont bonnes pour s'en ayder-là, ou en faire transporter ailleurs selon la necessité, qu'il regarde, & considere les lieux circonuoisins du fleuve, ou de la fontaine, qu'elle est la vie, & disposition des hommes habitans là autour. S'ils sont sains, robustes, & bien coulerez en face, sans estre maleficiés des yeux, & des jambes, tels hommes portent témoignage de la bonté de l'eau, si le cōtraire se trouue, qu'elle est mauuaise: mais si l'eau est trouuée de nouueau tellement que ceste experience faille, il y a d'autres espreuues: Il faut prendre vn bassin d'airain bien net, & poly, & jeter dessus des gouttes de l'eau, dont on veut faire experience, & si apres que l'eau sera sechée, le vaisseau n'est point taché de ces gouttes, c'est signe que telle eau est bonne. C'est encore vne autre bonne espretue, la faire bouillir en ce mesme vaisseau, puis la laisser refroidir & reposer, & apres la vider: & si au fonds il n'y demeure point de arene, ou de limon, c'est à dire qu'elle est fort bonne, & de deux eaux celle qui en aura le moins sera la meilleure. Si en ces vaisseaux ou autres on fait cuire des grains à faire potages, comme pois febues, & autres legumages, la meilleure eau sera celle qui les fera plustost cuire. On doit considerer pour faire jugement certain des eaux, en quel lieu elles prennent leur source, si c'est terre sablonneuse, nette & claire, ou si elle est bourbeuse trouble, & orde, & qu'il n'y croisse point de joncs, & autres herbes pestiferées & mauuaises: mais pour meilleur remede & plus grande seureté de boire vne eau incertaine, ou qui n'est point reputée bonne, est de la faire cuire à petit feu,

feu, & puis la laisser refroidir. Plinẽ dit que l'Empereur Neron la faisoit ainsi bouillir & refroidir dãs la neige, & se glorifioit d'auoir trouuẽ ceste inuention. La raison pourquoy l'eau bouillie est plus saine, est pour ce que cẽt eau que nous beuuõs n'est point saine en sa propre nature, ains fort mellee avec la terre & l'air : mais par le feu la partie ventreuse s'exhale, & resout en vapeur : la terrestre par la nature du feu (qui est d'affiner & separer les diuerses natures) descend en la partie inferieure, & là s'arreste par ce moyen l'eau cuite demeure moins enflant, par ce que la partie ventreuse qu'elle auoit au commencement s'est euaporée. Elle est aussi plus subtile & legere, pour estre purifiée de la partie terrestre, & partant plus facile à garder & conseruer, tellement qu'elle refroidit & mouille competamment sans tant opiler n'y alterer. Et par là cognoit-on que l'eau des puits n'est pas si bonne que les autres, pour ce qu'elle participe plus de la terre & n'est point purifiée par la chaude uisitation du Soleil, aussi est-elle plus aisée à corrompre. Toutesfois quand plus on tire de l'eau d'un puits, tant moins elle est mauuaise, pour ce que ce continuel mouuement empesche la corruption coustumiere, de s'atacher aux eaux enfermées, & qui n'ont point de cours, & puis nature enuoye nouuelle & fresche eau à mesure qu'on tire celle qu'elle y auoit mise, Pour ceste cause l'eau des lacs, & des estangs est la pire de toutes : car par faute de s'escouler elle se corromp & engendre des choses mauuaises, & bien souuent infecte l'air, qui cause des maladies aux environs. Il faut encore considerer que les eaux qui ont leurs cours vers le midy ne

sont pas si bones que celles qui vont vers le Septentrion : pour ce qu'en la partie du midy , l'air est plus meflé de vapeurs & humiditez , qui gastent l'eau & luy font dommage , & du costé de Septentrion l'air est plus subtil & moins humide : par ainsi il n'enfle point l'eau , ne l'agraue. A ceste cause là, l'eau qui est la plus claire , la plus legere , la plus subtile & plus purifiée , est la meilleure , pour ce que comme nous auons dit elle est moins meflée des autres eslemens , & encore estant approchée du feu , elle s'échauffe plustost que les autres. Aussi est-ce vne singuliere esprouue de deux eaux , de regarder à celle qui sera plustost chaude par vn mesme feu , & en mesme espace de temps , & voir aussi laquelle des deux sera plustost refroidie , car ce sont deux argumens de plus subtile & penetra-tiue substance , & pour autant que le meslange de terre parmy ceste eau , l'arguë de pesanteur , il est bon d'essire l'eau plus legere , laquelle se pourra experimenter en ceste sorte : il faut prendre deux pieces de toille d'une mesme pesanteur , & mettre l'une en l'une des eaux & l'autre en l'autre , tant qu'elles en soyent abreuées , puis les en tirer , & les estendre à l'air où le Soleil ne donne point & apres qu'elles seront seches les reposer , car la piece qui pesera le plus , monstrera que son eau est la plus pesante. D'autres les pesent en vaisseaux bien nets , & qui sont d'une mesme pesanteur. Aristote & Plin disent que la plus grande cause qui diuersifie la qualité des eaux , vient de la substance de la terre , des pierres , des arbres & des minieres & metaux par où passent les fontaines & riuieres , & pour ceste cause elles deuiennent

les vnes chaudes, les autres froides, les vnes douces, & les autres salées : parquoy c'est vne reigle certaine, que l'eau qui n'a point de saveur ny d'odeur, est cogneuë pour la meilleure. Tous ceux qui en ont elcrit maintiennent, que celle qui passe par les mines d'or est meilleure : Qu'il soit ainsi, les fleuves les plus notables & excellens du monde, sont ceux qui engendrent & cōseruent l'or en leurs deliées areines: mais pour ce que nous deuõs traicter particulieremēt de la propriété d'aucuns fleuves & autres eaux, ie n'en donneray point d'exemple. Puis donc que nous auons parlé des eaux des fontaines & aussi des eaux des riuieres, c'est bien raison que nous parlions quelque peu de l'eau de la pluye, laquelle est prisée d'aucuns, & blasinée par autres. Vitruue, Columelle, & quelques Medecins, donnent beaucoup de loüange à l'eau de la pluye, quand elle tombe claire & nette: pour ce, disent-ils, qu'elle est legere, & non mixtionnée, d'autant qu'elle prouient de la vapeur, qui par sa grāde subtilité est montée en la region de l'air, & qu'il est à croire que le pesant & terrestre soit demeuré en terre. Et combien que quelques vns disent que l'eau descendant du Ciel se corrompt incontinent, comme nous voyõs aux estangs, qui engendrent mille ordures, si n'est-ce pas à dire que cela procede du deffaut de ceste eau, ains pour estre arrestée en lieu où s'assemblent bourbiers, infections & autres immondices, & encor' par le moyen de l'ordure qu'elle emmeine, quant & soy, lauant la terre par où elle passe, lors qu'il pleut en abõdance: parquoy la cause de la soudaine corruption, procede de ce qu'elle est subtile

& delicate, & par le moyen de la chaleur du soleil, & humilité de l'eau avec la mixtion de plusieurs ordures : toutesfois si ceste eau ainsi subtile, purgée & claire, estoit recueillie tombant de dessus les couuertures bien nettes des maisons : ou bien lors qu'elle tombe du Ciel, passant par l'air sans toucher à aucune chose, & si elle estoit receüe en des vaisseaux bien nets, elle seroit meilleure que les autres & se conserueroit plus long temps. Il y a quelques auteurs qui tiennent l'opinion contraire, mesmement Plin, & dit qu'elle est si mal saine qu'on n'en deuroit point boire, pour ce que les vapeurs d'où elle prouient, procedent de plusieurs choses, & diuers endroicts : dont elle reçoit beaucoup de qualitez differentes, & aussi bien de mauuaises que de bonnes. Et en monstrant encores d'autres raisons, il respond à celles que nous auõs alleguées, & dit que l'esprouue n'est suffisante pour la dire bonne, de monstrier qu'elle est plus legere pour estre tirée en la region de l'air : car telle éuaporation est attraitte en haut par vne secrette violence du Soleil : & qu'à semblable raison, c'est aussi vapeur celà dequoy la durté pierreuse de la gresse est formée en l'air, laquelle eau est pestiferée, & pareillement celle de la neige. Il dit encore qu'outre ceste defectuosité, telle eau de pluye s'infecte par la vapeur & chaleur de la terre lors qu'il pleut : & pour argument de son impurité, ne faut que voir combien tost elle se gaste & corrompt : dont se fait vraye experience sur la mer, ou telle eau ne peut estre cōseruée, pour ceste cause sont reprouuez les puits & les citernes. Sur toutes ses opinions chacun donnera la sienne ainsi

que bon luy semblera : mais quant à moy ie loue moins l'eau de pluye que l'autre , encore qu'elle soit plus necessaire, & que Pline qui la blasme die que les poissons s'en engraisent dans les estangs, lacs, & riuieres, & que quand il pleut ils deuiennent meilleurs , & qu'ils ont besoin de l'eau du Ciel. Theophraste dit que les herbes jardinières, & toutes autres pour abondance d'eau on les puisse arroser, ne croissent point tant cōme pour la pluye. Tout en pareil cas parle Pline des cannes, qui pour croistre ont besoin de l'eau du Ciel, Aristote pareillement sur l'abondance & croissance des poissons.

---

*Par quel moyen on peut tirer quantité d'eau douce de la mer , & pourquoy l'eau froide fait plus de bruit en tombant que la chaude , & si vne Navire porte plus pesant sur l'eau salée que sur la douce.*

CHAP. XXV.

**A**ristote & Pline disēt qu'il faut faire plusieurs vaisseaux de cirē, creux par dedans & les lier le plus fort qu'il sera possible, & qu'il n'y ait point de trou, ny aucun vent, puis les mettre en des rets, ou autres choses semblables bien liez à des lōgues cordes, & les tenir en la mer l'espace d'un iour entier : ce fait, les retirer, & on trouuera en chacun de ses vaisseaux quād on l'ouurira, quelque quantité d'eau douce cōme celle de fontaine. La raisō pourquoy l'eau salée deuiet douce entrāt en vaisseaux de cire est donnée par Aristote , & dit que la cire estant douce, & poreuse, l'eau la peut penetrer, & que la partie subtile de l'eau de la mer passe par à




trauers, & s'adoucit, laissant la partie terrestre qu'elle auoit en la superficie de la cire. A la verité si ceste chose est vraye (ie dy si elle est vraye pour ce que ie n'en ay faict esprouue) elle pourroit beaucoup seruir en maintes necessitez qui s'offrent ordinairement : toutesfois il me semble que si l'eau salée deuient douce pour entrer en des vaisseaux de cire, elle deueroit aussi s'adoucir estant coulée dans la cire, de laquelle on feroit des vaisseaux pareils à ceux qu'on fait maintenant de quelques pierres, pour couler & dessaler l'eau : car par mesme raison ces choses tendroient à vn meisme effect, encore qu'il semble qu'il y ait quelque difference à entrer en vaisseaux vuides, ou sortir de vaisseaux pleins, d'autant qu'il y a apparence de plus grande force & violence au sortir du vaisseau plein, neantmoins l'homme curieux pourra experimenter l'un & l'autre. Encore pour l'amour de ceux qui sont curieux de telles experiences & singularitez, ie veux dire vne autre chose qu'on fera ioyeux de sçauoir : c'est qu'emplissant deux bouteilles de mesme mesure, & d'ouuerture esgale, pleines d'eau, l'une bouillante, & l'autre froide, puis les reuider toutes deux ensemble, l'eau froide sortira plustost que la chaude, & si fera en tombant plus grand bruit & plus aigu, au contraire, la chaude le fera plus sourd & moindre : la raison, c'est que l'eau chaude est plus legere que la froide, pour ce qu'avec la chaleur du feu, elle est plus éuaporée : ainsi au commencement que l'eau froide sort du vaisseau, celle qui est dedans va deuant, en sorte que la pesanteur est cause que l'eau froide tombe plustost que la chaude, & au cheoir fait plus

grand bruit. C'est la raison qu'en donne Aristote, lequel semblablement dit vne autre chose que nous voyons iournellement : c'est qu'une nauiure porte plus grande charge sur la mer que sur l'eau douce: pour ce que l'eau de la mer est plus grosse & épaisse, & soustient sur ses eschines quelque chose que ce soit, en plus grand poix que ne fait l'eau douce qui est plus subtile : qu'il soit ainsi, l'experience le monstre chacun iour: car si on iette vn œuf sur l'eau douce incōtinent il va au fond, mais si on le iette sur l'eau salée, il se soustiēt dessus & n'enfondre point.

---

*La raison pourquoy tous animaux ont auant de pieds d'un costé que d'autres, & de quel costé ils commencent à marcher, & pour quelle raison.*

## CHAP. XXVI.

 Viconque aura diligemment considéré le marcher de toutes les especes d'animaux, il aura trouué qu'ils ont nombre de pieds en pair, tant ceux de deux que de quatre & plus : & si est encore à noter qu'ils leur sont en telle sorte cōpartis, que la moitié en est d'un costé & l'autre moitié de l'autre, & si ne sont iamais nompair : dont la raison semble proceder du secret de la nature, dequoy ie parleray amplement, selon l'opinion des plus spirituels & curieux Philosophes: entre tous lesquels sera Aristote au traicté de leur commune maniere de marcher: encore met-il ceste dispute en ces Problemes. Et pour l'entendre faut presupposer que le mouuement des animaux est composé de repos & travail : car pour mouuoir vne partie, l'autre partie

doit estre ferme & en repos, puis elle s'émeut, en maniere que pour le mouuement du marcher, il semble qu'un pied se repose & l'autre voise. Et cela est vne reigle certaine & nécessaire, excepté le saut qui se forme de tout le corps, sans chercher le manniement des pieds l'un apres l'autre. Ainsi donc nécessairement quand vne partie des pieds s'arreste & repose, l'autre se meut, puis se met en repos, tandis que la premiere partie s'auance de marcher: & par ce moyen les pieds s'émeuent ainsi alternatiuement. Pour donc faire icelles œuures, il fut besoin qu'il y eust plus d'un pied, & encore qu'ils fussent pareils en nombre, c'est à dire, où deux, ou quatre, où dauantage, pour ce qu'ayant trois pieds la chose n'eust pas esté bien ordonnée ny égale: car quand les deux se fussent meus, il eust fallu que le tiers eust porté tout le fardeau: & pour ceste mesme raison tous animaux quelque quantité de pieds qu'ils ayent, sont de deux ou de quatre, ou plus, tousiours en nombre pair: ils en ont la moitié d'un costé & l'autre moitié de l'autre, à fin que plus ordonnémet toutes les deux parties se puissent mouuoir en nombre égal, & en parties de trauail, cōme on void aux abeilles, aux moulches & scarbots qui ont six pieds, & encores en d'autres vermines, qui en ont quarante, & cent, qui sont également partis par molié de chacun costé: & combien qu'en ces bestes ayant tant de pîeds, il semble que l'inégalité fut supportable, ce neantmoins nature y a voulu mettre la plus grande perfection. C'est encore vne chose notable, ce que le mesme Aristote détermine par ces mesmes liures, cy dessus alleguez: il dit que les hommes & toutes sortes de bestes, commen-

cent tousiours leur mouuement par la dextre partie, dont nous auons bien éuidente experience en tout ce que nous faisons. Celuy qui veut partir pour courir, met tousiours le pied gauche deuant, afin de commencer apres, la cource avec le droit: & si quelqu'un porte quelque chose pesante, ordinairement il l'a porte du bras gauche, ou sur la partie senestre, à fin d'auoir la partie dextre à deliure, pour aller plus legerement. Par là nous voyons que l'homme quand il veut s'émouuoir à faire quelque chose, si ce n'est pour aucune cause expresse, ou pour quelque empeschement ou inconuenient, la premiere partie qu'il mettra en auant sera la gauche. Aussi voyons nous, quand aucun veut aller à l'entour de quelque chose, il tournoye tousiours à gauche, afin d'auoir le bras droit en liberté, encore quand on veut monter à cheual, ou sur quelque autre chose là où il est besoin de soutienement de la main (bien que la partie dextre soit la plus preste, pour l'œuvre manuelle, & pour se mouuoir ou monter) l'homme met tousiours le pied & main gauche pour se ietter en selle: de sorte que le premier mouuement est en la main gauche, & la main dextre est celle qui en est conductrice.

---

*De tres-puissant Royle grand Tamburlam, des Royaumes  
& Prouinces qu'il a conquis: & de sa  
discipline militaire.*

## CHAP. XXVII.

**IL** y a eu de fort excellens Capitaines entre les Grecs, Romains, Carthaginiens & autres

nations, lesquels cōme ils furent sages & bien fortunéz en guerre , aussi furent-ils heureux à auoir des historiens, qui escriuent amplement leurs actes genereux. Mais en nostre temps s'est trouué vn notable homme que l'on pourroit meritoirement esgaler à tous les autres , tant soient-ils excellents, neantmoins infortuné en ce qu'il ne se trouue aucun qui ait décrit ses faits : tellement que moy qui veux parler de luy ay esté contraint le mendier enuers plusieurs autres , & encore n'en puis-je dire que bien peu & confusément. Cestuy fut le grand Tamburlam, lequel de son commencement estoit vn laboureur des chāps (comme disent quelques vns) pauvre Soldat, & neantmoins il paruint en si grandes Seigneuries & victoires , qu'il ne fut moindre qu'Alexandre, ou s'il le fut , c'estoit bien peu : & regnoit cét homme excellent , enuiron l'an mille trois cens nonante. Quelques-vns disent qu'il estoit descendu des Parthes, peuple tant redouté, du tēps des Romains : & neantmoins peu renommé. Ses pere & mere estoient pauvres : toutesfois il fut de bonne & gaillarde condition , bien composé des membres , fort & dispos , homme vif & soudain : d'esprit aygu , de bon & resolu iugement , & si auoit tousiours ses pensees à choses hautes , tant durant le tēps de sa pauureté, que depuis estre paruenue à richesses ; il auoit le courage grand , tellement que dès son enfance , il estoit naturellement enclin à la guerre , & s'y adōna par telle sollicitude & desir d'apprendre l'Art-Militaire , qu'à peine pourroit-on iuger en quoy il estoit plus heureux, ou en la dexterité & vaillance , ou en la prudence & bon esprit : avec lesquelles vertus & prompti-

tudes , & encore avec celles que nous dirons cy-  
apres, il acquit en peu de temps la plus grande re-  
putation que iamais homme pent acquerir. Son  
commencement, selon que recite Baptiste Fulgose,  
fut que luy estant fils d'un pauvre homme gardant  
le bestail aux champs, & se nourrissant avec les au-  
tres enfans de son mesme exercice, aduint vn iour  
que ses compagnons en se jouant l'esteleurent pour  
leur Roy, & combien qu'ils eussent fait cette esle-  
ction par jeu, si est-ce qu'en jouant & gaudissant,  
luy qui auoit l'esprit appliqué à grandes choses,  
leur fit jurer qu'ils feroiēt tout ce qu'il leur com-  
manderoit , & luy obeïroient en tout cōme à leur  
Roy. Apres tel serment fait leur commanda que  
chacun d'eux vendist son bestail , qu'ils laissassent  
ce pauvre estat pour suiure le train des armes , &  
le retinssent pour leur Capitaine : ce qu'ils firent,  
& en peu de iours assembla cinq cens pasteurs &  
laboureurs, avec lesquels le premier acte qu'il fit,  
fut de piller les marchands qui passoient par là,  
puis il departit le butin si iustement entre ses com-  
pagnōs, que puis apres ils le seruirent tous en grād  
amour & fidelité: & fut cela occasiō que plusieurs  
autres le seruirent encore de nouveau. Ces choses  
entenduës par le Roy de Perse , il enuoya vn de ses  
Capitaines avec mille cheuaux pour le prendre:  
à la venuë duquel il sceut si bien faire, que d'enne-  
my qu'il estoit , il le fit son compagnon & coadju-  
teur : tellement qu'ils joignirent leurs deux com-  
pagnies ensemble, & commencerent à faire de plus  
grandes entreprinſes qu'auparauant. Pendant ces  
choses , aduint vn discord entre le Roy de Perse  
& vn sien frere : au moyen dequoy le Tamburlam

se mit du costé du frere du Roy, & par son industrie besongna si bien, qu'il luy fit obtenir la victoire, & en le faisant Roy, destruisit l'autre : puis estant par ce nouveau Roy créé Capitaine de la plus grande part de son armée, il fit semblant de luy vouloir acquerir nouvelles terres, & pour ce faire assembla encore dauâtage de gens, qu'il trouua moyen de faire réuolter, & les rendre rebelles à leur nouveau Roy, cōtre lequel il alla tout à l'instant, & luy osta le Royaume qu'il auoit aydé à conquerir, & se fit Roy de Perse : ce qui ne se peut faire sans grands & notables faits d'armes & tres-grande industrie. Ce fait, il mit en liberté sa patrie, qui auoit long temps esté serue des Sarrazins & Roys de Perse, & lestirant de ceste seruitude se fit leur Roy. Depuis se voyât auoir belle & grosse armée suscita les rebellions des Prouinces, & par ce moyen conquist par succession de temps la Syrie, l'Armenie, Babylone, Mesopotamie, la Syrie Asiatique, l'Albanie, la Mede, & autres Prouinces, avec grandes & tres-fortes Villes & Citez. Et combien qu'il ne se trouue rien par escrit des batailles & guerres qui se firent en l'acquisition de ces terres & Prouinces, si est-il à presupposer que l'on y executa de merueilleux faits d'armes, & de grandes inuentions : pour ce que tous ceux qui en ont escrit disent de grandes choses de cét excellent personnage, & qu'il estoit si bien dult à gouverner son armée qu'il ne fut oncques sceu qu'il y eust aucune mutinerie. Il estoit fort loyal, liberal, & vendant l'honneur à ceux qui le suiuyēt, à chacun selon son merite, & partant craint & aimé : il cōduisoit & instruisoit ses gens par si bōne adresse,

qu'en vn mesme instant quand il en estoit temps, par vn signe qui se faisoit, chacun sçauoit ce qu'il auoit à faire, & se mettoit en son lieu : & si menoit vn exercitè si grand, qu'il n'est point nouuelle que iamais homme en menast tant. Bref son camp ressembloit à l'vne des meilleures villes du mōde, car tous les offices y estoient par ordre, & s'y voyoit grand nombre de marchands bien fournis de toutes choses necessaires pour vn camp. Il ne souffroit point de pilleries, larcins, forces, ny violences: ains chastioit rigoureusement ceux qui en estoient coupables : par ce moyen il conduisoit son camp aussi bien pourueu de toutes choses, que la meilleure ville de la terre au tēps de la plus seure paix qu'il est possible souhaitter. Il vouloit que ses soldats se glorifiassent de leurs faits valeureux, vertus & prudence. Il les payoit fort bien, les honoroit, priſoit, & caressoit, & neantmoins il les tenoit fort subjets. Estant ainsi Roy & Empereur de plusieurs Royaumes & Prouinces en Asie, il y eut infinité de peuples de toutes parts qui s'y retirerēt, sans ceux qui tenoient de luy, & ce pour la bonne renommée de sa vertu : en sorte qu'il menoit plus gros camp que ne firent le Roy Daire ou Xerxes : car ceux qui parlent de luy, disent qu'il auoit quatre cens mille hommes à cheual, & six cens mille hommes de pied, avec lesquels il alla en la cōqueste de l'Asie Mineur : dequoy aduerty le Turc, nommé Bajazet, qui en estoit seigneur, & qui tenoit le siege deuant Constantinople, & lequel auoit auparauant conquis plusieurs Prouinces de la Grece, & lieux circonuoisins, se rendant le plus riche Roy, & le plus craint de la terre, il fut contraint leuer in-



continent le siege, & passer en Asie auec tous ses gens, & si en assembla encore tant qu'il en peut recouurer : & disoit-on qu'il auoit autant de gens de cheual que le Tamburlan, & grand nombre à pied, tous bien experimentez, principalement à cause des guerres qu'ils auoient tousiours eues de long-téps auparauant contre les Chrestiens. Ainsi ce Bajazet comme bon Capitaine, voyant qu'il ne pouuoit par autre voye resister à ce puissant Empereur, delibera d'aller à l'encontre luy presenter la bataille pour la confiance qu'il auoit en la grande vertu des siens. Parquoy s'estans approchez sur les confins d'Armenie, & ayans chacun d'eux cōme excellens Capitaines ordonné de leurs gens, commencerent au poinct du iour la plus braue & cruelle bataille qui iamais fut, comme ie crois, considéré le grand nombre du peuple, auec l'experience que chacun d'eux auoit au fait de la guerre, soustenuë par la valeur & dexterité de leurs Capitaines : tellement qu'ils combattirent cruellement quasi tout le iour, se tuans sans se pouuoir vaincre l'un l'autre, ny cognoistre de quel costé la victoire balançoit, iusques sur la fin que ceux du Turc furent vaincus & deffaits, plus de la multitude que de la force : car il y mourut la plus grande partie d'eux : & dit-on qu'il y demeura deux cens mille hommes de sa part, le reste fut decōfit, & tourna l'espaule. Ce que voyant Bajazet pour donner cœur à ses gens d'armes, & les retenir, resistoit d'un fort grand courage à l'impetuosité de ses ennemis. Toutesfois il fut tāt chargé de coups, qu'on le rua sus de son cheual, & par faute de secours prins, & mené deuant le grand Tamburlan.

qui le fit enfermer dedans vne cage de fer, le faisant conduire par où il alloit, & nourrir des miettes de pain qui tomboient de sa table, & des morceaux qu'il luy iettoit, ainsi que s'il eust esté vn chien, (comme nous sauons déclaré en la vie de Bajazet) en quoy nous deuons prendre grand exemple afin de ne nous glorifier aux blandissantes richesses de ce monde: veu que celuy qui dominoit hier sur tous les hommes, est aujourd'huy réduit à cét extremité de viure comme les chiens & en leur compagnie: & cela luy est aduenu par la main d'un homme qu'auparauant estoit pauvre berger, ou selon plusieurs autres, pauvre soldat paruenue à telle grandeur que de son temps il n'a point trouué qui s'osast ny pûst esgaler à luy, & l'autre qui estoit né en si grande hauteffe & magnificence est en vn iour si abjectement oppressé. Ces choses sont suffisantes, pour faire entierement retirer les hommes de ces desirs mondains, pour seulement aymer & suyure Dieu. Or ayant le grand Tamburlain surmonté toute l'Asie Mineur, auparauant sujette au Turc, il tourna vers l'Egypte & rauagea toute la Syrie, la Phenice & la Palestine, avec tous leurs voisinages, prenant par force d'armes plusieurs fameuses & notables villes, & entre autres Smirne, Antioche, Tripoly, Sebeste, & Damas. Puis paruenue en Egypte le Soudan & le Roy d'Arabie, avec maintes autres Prouinces s'assemblerent contre luy: mais venu à la bataille, ils furent mis en route, saccagez & vaincus, au moyen dequoy le Soudan se sauua par la fuite: toutesfois le victorieux luy eust facilement olté Egypte, n'eust esté qu'il trouuoit tres-difficile chose de con-

duire par les aspres deserts vne si puissante armée, pour ceste cause il differa de pouruiure dauantage & neantmoins subjuga le reste des parties limitrophes. L'on dit qu'il estoit tres-aise quand il trouuoit grande resistance en son ennemy, à fin d'auoir occasion de mettre son industrie en œuvre comme il luy aduint en la ville de Damas : car apres l'auoir prinse par force, les principaux, & plus vaillans hommes de leans se retirerent en vne forteresse si forte, que l'on la iugeroit imprenable à toute puissance humaine: puis voulurent venir à composition avec luy, à quoy il ne voulut les receuoir, ains les contraindre à combattre, ou bien se rendre à sa mercy: & voyant que l'assiete en estoit si bonne & haute, qu'il estoit impossible de la combattre, il fit en peu de iours en édifier tout aupres vne autre, plus haute & plus forte, & y besongna de tel esprit qu'il ne fut possible aux ennemis de luy empescher son dessein & entreprise, tellement que l'ayant esteuée, autant ou plus haute que l'autre, il fit commencer la batterie, qui ne cessa de nuict ny de iour, sans donner repos iusques à ce qu'il l'eust prinse. L'on dit qu'en ses assaux, il estoit coustumier de faire tendre vne tente blanche, qui signifioit ( comme desia vn chacun l'entendoit ) que si daus ce iour ceux de dedans se rendoient, il leur donnoit la vie & leurs biens sauues : le second iour il en faisoit tendre vne de couleur rouge, signifioit par là, que s'ils se rendoyent, il vouloit pour sauuer les autres, que les maistres & chef de maison impourussent : & le troisieme iour, la faisoit tendre de noir, pour monstrier qu'il auoit lors fermé la porte à la clemence, tellement que ceux qui en ce iour,

& autres

& autres ensuiuans seroient prins, mourroient tous sans auoir esgard à homme ny à femme, grands ny petits, & que la ville seroit saccagée & puis brulée, par ainsi ne se peut nier que cét homme ne fust fort cruel, encôre qu'il fust dotié de plusieurs excellences & vertus : Et partant c'est à croire que Dieu l'auoit suscité pour chastier ces Roys & peuples superbes : qu'il soit ainsi le Pape Pie second, qui estoit de son temps, au moins huiët ou dix ans apres, en a escrit, disant que luy, ayant assiegé vne forte ville, qui ne s'estoit voulu rendre le premier, ny le second iour, qui estoient ordonnez pour obtenir misericorde, & venu le troisieme, ceux de dedans se confians à vn incertain espoir d'impetrer de luy pardon & clemence ouurirent les portes, & mirent au deuant les femmes & enfans, tous vestus de blanc, & portans chacun d'eux en la main la branche de l'Oliuier, crians à haute voix, & demandans misericorde, en sorte qu'il ne se fust trouué autre que luy, qui n'en eust eu pitié : ce neantmoins le Tamburlam qui les vid venir en cét équipage, ne monstra aucun signe de douceur : au contraire, il appella vn esquadron de ses gens de cheual, & leur commanda d'aller contr'eux, & les fouler tous aux pieds de leurs cheuaux, sans en laisser pas vn en vie : puis fit ruiner & desmolir la ville iusques aux fondemens. Adonc estoit en son camp vn marchand Geneuois bien son familier, & qui parloit souuent à luy, & pour ce que cét acte luy sembloit fort cruel, il s'enhardit de luy demander, pourquoy il vsoit de telle cruauté, enuers ceux qui se rendoient & demandoient misericorde, auquel marchand il fit responce, en la

plus grãde colere qu'il est possible de penser, ayant le visage rouge, enflãmé, & les yeux si ardans, qu'il sembloit que le feu luy saillist de toutes parts, & luy dit, il te semble que ie suis homme, mais tu t'abuses trop, car ie ne suis autre chose que l'ire de Dieu & la destruction du mōde : à ceste cause garde toy bien de te trouuer iamais en ma presence, si tu ne veux que ie te chastie selon le merite de ton audace: quoy entendu par le marchand, il se retira tout soudain, & oncques puis ne fut veu en ce cãp. Ces choses accōplies, & ayãt ce personnage cōquis de grands pays, vaincu & mis à mort plusieurs Roys, & Seigneurs, ne trouuant aucune resistãce en toute l'Asie, se retira en son pays chargé d'infinies richesses, & de la cōpagnie des principaux de tous les pays par luy supéditez, lesquels apportoiẽt quant & eux la meilleure partie de leurs biens, & là fit édifier vne fort magnifique Ville, & habiter par ceux, que (comme nous auons dit) il auoit là conduits, des terres & païs estranges, par luy rangez en son obeyssance; lesquelles compagnies de diuerses nations, estans grands personnages, & fort opulens en richesses, firent en brief temps avec l'aide de Tamburlam la plus somptueuse ville du monde, & laquelle à cause de tant de gens, fut ample & de grand circuit, la rendant, abondante & pleine de toutes richesses. Mais en fin ce grand Tamburlam; tombien qu'il maintint son estat en ceste grande authorité, si est ce que comme homme, il paya le deuoir de nature, & finit ses iours, laissant deux fils, non toutesfois tels que leur pere, comme il aparut depuis par signes euidens: car tant à cause du discord qu'ils eurent

ensemble, que pour leur incapacité, ne sçurent  
maintenir, & garder l'Empire conquis par leur pe-  
re, pour ce que les enfans de Bajazet, qu'ils tenoiēt  
prisonniers, aduertis de telle dissention passerent  
en Asie, où avec grand cœur & diligence, moyen-  
nant le peuple qu'ils trouuerent de bonne volonté,  
recouurerent leurs biens, & possessions perduës:  
autant en firent les Roys & Princes, que le Tam-  
burlam auoit despoüillez par succession de temps,  
cēt Empire à tellement decliné, que de nostre tēps  
il ne se fait aucune mention de luy, ny de son ligna-  
ge. Vray est que Baptiste Egnace grand Inquisiteur  
des antiquitez, dit qu'il laissa deux fils possedans les  
pays & Prouinces que le pere auoit conquises aux  
environs d'Euphrates, & que leurs successeurs en  
heriterent, iusques au Roy Vfuncasan, contre le-  
quel, le Turc Mahomet eut bataille. Et que des he-  
ritiers de cēt Vfuncasan, selon l'opinion de plu-  
sieurs, s'est esleué le premier Sophy, d'où est de-  
riuē l'Empire du Sophy, qui se maintient encore  
pour ce jourd'huy fort grand ennemy du Turc.  
Quoy qu'il en soit, il est aisé à presupposer que l'hi-  
stoire de ce grand personnage ( si elle est redigée  
par escrit ) doit estre assez belle, pource qu'on y peut  
voir de grandes choses: mais quāt à moy ie n'en ay  
veu nulle autre chose que ce que ie vous en di, & si  
ne pense pas qu'il y en ait dauantage de redigé par  
écrit. Vne seule chose est assurée, par tous les au-  
theurs qui en ont escrit, que iamais il ne vid les  
espaules de Fortune, iamais ne fut aucunement  
vaincu: iamais ne fit entreprinse dont il ne vint à  
effect, & ne luy defaillirent onques le courage, &  
l'industrie pour la mener à fin. Au moyen dequoy

Baptiste  
Fulgoſe  
en ſon  
recueil.  
Pape  
Pie en  
la 2.  
partie  
de la  
deſcri-  
ption de  
la terre.

nous le pourrôſſeſſonnablement égaler avec quel-  
qu'autre que ce ſoit des plus renommez du temps  
paſſé. Ce que ie vous dy, ie l'ay tiré de Baptiſte  
Fulgoſe, de Pape Pie, de Platine en la vie de Boni-  
face 9. de Matthieu Palmier, & d'André Cambir  
Florentin, en l'hiſtoire des Turcs.

*Des eſtranges vices d'Eliogabale, Empereur de Rome.*

### CHAP. XXVIII.

**N**OUS auons traicté d'un vaillant homme, qui  
par le moyen de ſes grâdes proſeſſes, aspira  
& paruint au plus haut degré de fortune : mais  
maintenant i'ay deſir de parler d'un Empereur le  
plus voluptueux & impertinēt qui iamais ait eſté.  
Ceſtuy fut nommé Eliogabale Empereur de Rome,  
contre tout droit & raiſon. Ie veux parler de luy,  
aſin qu'eſtant ces deux contraires mis au Paragon  
l'un de l'autre, on cognoiſſe plus claiſement la force  
& prudence de l'un, & la puſillanimité de l'autre.  
Si eſt-cē pourtant que le deſordre, & les vices d'E-  
liogabale, & de pluſieurs autres ſes ſemblables, &  
vieux-cōme luy, ſont en ſi grand nombre, qu'il ne  
me ſeroit pas poſſible les conter par ordre : outre  
ce que i'ay eſtimé bon de taire, & de laiſſer derri-  
re telle infamie, pour la conſeruation de la com-  
mune honneſteté. Car à la verité il y a eu aucuns  
Roys, & Empereurs ſi vicioux & meſchans ; qu'il  
ſemble bon n'en parler, pour ne diſperſer ne diuul-  
guer la memoire d'eux : & encor' aſin que les peu-  
ples n'en ſoient abreuez : & auſſi que leurs ſucceſ-  
ſeurs n'entendiſſent point que telle meſchaceté ait  
eſté ſupportée & tolérée par les hommes, ne ſi enor-

mes & vicieux actes commis, & toutesfois ie suis  
contraint d'escrire de cestui-cy, qui en toutes es-  
pes d'iniquité a passé tous ses predecesseurs, & du-  
quel on ne scauroit faire comparaison à aucun au-  
tre qui le suiue, pour meschant & peruers qu'il  
puisse estre. Parquoy ie dy que le Philosophe na-  
turel, qui d'escriit la nature des herbes, ne fait pas  
moins de bien & profit, en declarât celles qui 'ont  
venimeuses, afin de nous en garder, que fait celuy  
qui en monstre les vertus pour en vser & s'en ier-  
uir : car le Prince qui vit maintenant, & celuy qui  
apres viendra, en voyant combien celuy fut de-  
testable en la memoire des hommes, fuira l'occasion  
de luy ressembler : & aussi vn peuple qui au a vn  
Roy bon & sage, cognoissant combien d'ennuis &  
afflictions souffroient jadis les peuples pous estre  
regis & gouuerner par mauuais Princes, rend a  
graces à Dieu, de l'heureuse rencontre d'vn tant  
bon & notable Prince : Par ainsi prians pour la  
santé de tel Seigneur, ils le seruiron avec plus  
d'amour & loyauté : & encore le peuplẽ qui aura  
le Prince moyennement mauuais, le supportera  
en patience, sçachant qu'il y en a eu de plus mes-  
chans. Dauantage le lecteur, en lisant les actes  
de ces mauuais Princes, considerera quelle mal-  
heureuse fin ils ont eüe, & la briefueté de temps  
qu'ils ont duré en leur regne. Reuenons donc à  
nostre Eliogabale fils d'Antonin Caracale, quasi  
aussi meschant que son fils, pour la desobeissance  
qu'il fit à son pere: car il fit tuër son frere, & se ma-  
ria avec la marastre mere du frere qu'il auoit fait  
mourir. Si tost que cét Antonin Caracale pere fut  
tué par ses propres seruiteurs domestiques, les sol-



dats & gens-d'armes du camp esleurent pour leur Empereur vn nommé Opile Macrin, qui estoit grand Preuost de l'Hostel, lequel au bout d'un an de son Empire fut tué en Bithinie, avec son fils, par le commandement d'Antonin Eliogabale, qui adjoignant avec soy la plus grande part de l'armée Romaine, s'estant acquis reputation en ceste armée, pour s'estre vendiqué ce nom d'Antonin tant célébré à Rome, il fut incontinent apres la mort de Macrin esleu Empereur par la gend'armerie, ce qu'il accepta, & enuoya ses lettres à Rome, où il fut aussi confirmé Empereur par le Senat, sous Esperance qu'il seroit bon Prince. Depuis retourné en la ville, & s'y voyant bien receu & obey, ne tarda gueres à descourir sa vicieuse vie: & pour ce que ie ne me veux arrester à son histoire, ie viens à ses mœurs par lesquelles il estoit cogneu, tant impudique & despraué en ses concupiscences charnelles, lubriques affections enuers les femmes & autres abominations en luxure, que ie ne pense pas qu'il se peult trouuer homme si copieux en paroles, qui les sceut toutes reciter. Semblablement il fut si prodigue & grand dépensier en superfluitez de bouche, en delices, & autres folies, que ie crains n'estre pas creu de ce que j'ay à dire, encores que telles choses soyent certifiées par auteurs approuuez. Outre, il fut si pusillanime & sujet aux femmes, que la premiere fois qu'il entra au Senat, il mena sa mere avec luy pour faire son entrée, & si voulut qu'on luy demandast son opinion & iugement sur le different des choses occurrentes, & qu'elle fust tousiours presente à toute déterminations, & statuts du Senat: ce que iamais n'auoit esté veu n'y entendu,

que oncques femme eust voix au Senat Romain. Non content de ces choses, il érigea vn Senat, & congregation de femmes, pour iuger & decider de l'Estat, & choses concernans leurs loix & coustumes feminines : auquel Senat les seules femmes presidoient. Outre ces choses, il auoit en son Palais au lieu des Pages & braues Escuyers, vne compagnie de femmes impudiques & communes, en la conuersation desquelles il prenoit tant de plaisir, qu'il fit venir dans Rome, de toutes parts de son Empire, toutes les femmes qui estoient de ceste qualité, & en fit vn chapitre public, ou il entra en habit de femme, & leur fit ( comme vn vaillant Capitaine parmy ces gens-d'armes ) vne longue harangue, les nommant ses compagnons d'armes, qui sont les propres termes des excellens Capitaines, quand ils veulent congratuler leurs Soldats. Ce qu'il consulta & mit en deliberation en ce Senat de paillardes, furent nouuelles & inusitées facons de choses impudiques, & actes Veneriens. Il fit apres ce Senat & Capitole, vn receptacle & College de maquereaux & maquerelles, & de ces meschans & impudiques enfans, qui se prostituoient publiquement : pour la prouision & aliment desquels il ordonna certaine grande quantité d'argent. Cét impertinent & malheureux homme, fut si copieux en toutes sortes de villenies, que combien qu'il fust beau personnage si est-ce qu'il se fardoit comme les femmes, & se montra tellement effeminé & desireux d'estre femme, que pour y paruenir, il fit faire vne assemblée des plus excellens Medecins & Chirurgiens de son temps, auxquels il s'exposa, & permit de faire en

son corps telles playes & ouuertures qu'ils voudroient, pourueu qu'ils le rendissent habile à se pouoir ioindre à l'homme, tout ainsi qu'une femme; en sorte que pensant y paruenir il se fit à la fin couper tout ce qu'il auoit d'homme, & d'autant qu'il se nommoit Bassian, se fit nommer Bassianne: mais le chef demeura moqué & trompé, pour ce qu'en fin il ne fut ny l'un ny l'autre. Les plus meschans & abominables en cette infamie de lubricité estoient ses plus grands amis & fauoris, & leur bailla durant son regne l'administration de l'Empire & se gouuernoit par leur conseil, & si bannilloit tous les doctes & prudens personnages, entre lesquels furent deschassez ces deux tant fameux & renommez Iurisconsultes, Sabin, & Vlpian. Il fut fort curieux de trouuer nouuelles inuentions lasciuës, & moyens de paillardise, qui iamais auparavant n'eussent esté excogitées. Il se faisoit traîner en son chariot par de grands & forts chiens, quelqu'autrefois par des Lyons priuez, mais c'estoit peu, car le plus souuent luy estand nud, seant sur son char, se faisoit tirer & mener parmy la ville par quatre des plus belles & ieunes femmes, que semblablement il faisoit despoüiller toutes nuës, en manifestant publiquement son excessiue turpitude. Sa derniere inuention & principale fin, estoit de s'accoustre, polir, & composer, en sorte qu'il peut inciter ses semblables à suivre ses meschancetez. Encore viola-il vne des Nonnains & vieres Vestales, lesquelles en la vaine religion des Romains, estoient tenuës pour les plus sacrées, & dont la Chasteté estoit sur toutes choses recommandable, & en tels & semblables exercices

& combats , ce venerable Empereur dispensoit sa vie. Aussi n'employoit-il point ses richesses & reuenus aux guerres, ny en publics edifices , ains à rechercher & inuenter tous les moyens pour inciter & prouoquer les personnes à ceste insatiable luxure , voluptueuse , lubricité , & autres vices que nous dirons cy apres: mesmement les dissipoit en delicatès & delicieuses viandes , rares , & peuysitées. Iamais ne se seoit sinon entre les fleurs & choses odoriferantes, musc, & ambre, & autres singulieres , & excellentes odeurs. Iamais ne mangeoit viande quelconque qui ne constast fort cher, disant qu'il n'y auoit aucune si bonne sauce ny appetit que de cherté : il se vestoit de robbe d'or & de pourpre , enrichies de perles , & autres pierres precieuses : il n'estoit pas iusqu'à ses souliers où il n'y eust des pierreries d'ineestimable valeur : car en celles estoient taillées & insculpées des medailles & autres sculptures d'admirable artifice & valeur, & en ces choses despendoit le reuenue qu'auourd'huy tiennent tous les Princes , tant Chrestiens que Payens encore n'y suffisoit-il pas : la chaire sur quoy il se seoit estoit paree & ornée d'or , & de soye , les chambres & garderobes couuertes de roses , & autres fleurs , & depuis les chambres iusqu'au lieu où il montoit à cheual , ou dessus son char , tout estoit orné de tapisserie , à grosse perles , & riches pierres precieuses. Quand il vouloit monter à cheual , il faisoit couvrir la terre de limaille d'or & d'argent où il deuoit asseoir ses pieds , pour ce qu'il ne daignoit fouler ne presser la terre , comme les autres hommes. Ses chambres , sales , & autres lieux de delectation,

estoyent tousiours couuertes de roses, violettes & lis. Il ne vestoit iamais vne chemise deux fois, ny ne couchoit en draps de lin qui eussent esté lauez. Il ne vestoit point vn habit ny vnes chausses ou souliers deux fois, & les anneaux qu'il auoit vne fois tirez des doigts, il ne les remettoit iamais: aussi ne beuuoit-il iamais deux fois en vn vase, fust d'or ou d'argent, ains demeuroid ce vaisseau à celuy qui auoit la charge ce iour là de le seruir. Les liëts & matelats sur quoy il couchoit n'estoyent point de coton où plume, comme ceux des autres hommes: ains les faisoit faire des peaux de lièvres, & des plumes de ventre de perdrix. Les tables, les couches, les coffres, les sieges, & toutes autres choses de seruice, propre à sa chambre & cuisine, & de toute sa maison, estoient de fin or, voire iusqu'au vaisseau employé au plus vil seruice de l'homme. Au lieu de mettre de l'huile dans les lampes, il y faisoit mettre du baume fort excellent qu'il faisoit apporter de Iudée & d'Arabie. Il n'estoit pas iusques aux vrinaux qui ne fussent faits de riches pierres precieuses. Quand il alloit par les champs, il menoit six cens chars & litieres, conduits par impudiques filles & garçons, avec les maqueriaux & maquerelles: il estoit tant plein de lubricité, qu'il n'auoit iamais deux fois cognoissance à vne femme. Ses viandes, cōme nous auons dit, estoient de grand frais: car il ne faisoit repas qui ne coustast soixante marcs d'or, qui selon la computation commune valent deux mille cinq cents ducats de maintenant, & telle fois il en fit qui coustoient plus de soixante mille: il cherchoit tous moyens, non iamais trouuez, pour faire extrêmes de pences, &

pour ce faire, il promettoit quelquefois à peine de deux mille marcs d'or, de faire manger d'un Phœnix, qu'on dit estre seul au monde, & à faute de ce faire, il les payoit. En plein Esté il faisoit conduire des montagnes de neige en son Palais. Quand il alloit sur la rive de la mer, il ne mangeoit point de poisson, ains des oyseaux, & autres especes de chair, qui estoient apportées de bien loing : & quand il estoit fort esloigné de la mer, il vouloit manger des poissons qu'il faisoit porter vifs par la poste, afin qu'ils coustassent plus cher, & qu'il fust quasi impossible de ce faire, autrement il ne prenoit de goust à la viande. Il mangeoit des choses a quoy on n'auoit iamais pensé. Il faisoit faire des pastez de diuerses choses, comme de creste de coq, de langues de Paons, & de Rossignols, prenaient excuse sur ce qu'il disoit que cela estoit propre contre l'épilepsie. Il faisoit manger à tous ceux de sa maison des viandes fort delicates, cōme des foyes de Paons, des œufs de Perdrix, des testes de Papegais, Faisans & Paons. Il auoit grand nombre de lévriers, & autres chiens qu'il ne nourrissoit d'autres choses que de chair d'Oyes. Les Lyons qu'il tenoit appriuoisez, il les faisoit nourrir de chair de Papegais, & de Faisans. Par là on peut voir que tout son soin estoit à faire despesces incroyables. En passant par la place de Rome, & n'y voyant que choses ordinaires, il disoit qu'il auoit compassion de la publique paureté. Les desordres de cet Empereur estoient tels, & en si grand nōbre, que ie ne les peux mettre par ordre, tant sont confusément recitez. Il ordōna aussi pour le bon gouuernement de Rome, & pour nouuelle maniere de vice vne

chose, dequoy le diable mesme ne se feroit pas aduisé : car il commanda que les œuures qui se faisoient ordinairement de iour, se fissent de nuict, & celles de nuict se fissent de iour : aussi se leuoit il, quand le Soleil se couchoit, & luy donnoit-on le bon soir, alors qu'on souhaittoit aux autres le bon iour : par ainsi donc il sembloit que le monde allast tout au rebours. Il estoit extrême en toutes choses : les bains, en quoy il se baignoit, estoient tous pleins de precieux onguents : & seulement pour ceste cause, il en faisoit faire plusieurs en diuers lieux, pour ce qu'il ne se baignoit iamais qu'un coup en l'un des bains, puis le faisoit rompre pour en refaire un autre neuf. S'il se trouuoit quelquesfoies en un port de mer, il y faisoit enfonder les nauires, & toutes les marchandises dont elles estoient chargées. Puis estant repris par un sien amy pourquoy il faisoit tant de despence, qui feroit assez pour le faire tomber en pauvreté : Il respondit, quelle chose pourroit estre meilleure, que se faire heritier de soy-mesme, & de sa femme ? Il disoit aussi qu'il ne desiroit point d'enfans, afin qu'ils ne conspirassent contre luy quelque chose : car si Dieu luy en donnoit, il luy bailleroit parauenture, tel qui luy feroit le semblable qu'il faisoit aux autres. Il auoit des farceurs & bouffons, sur lesquels par jeu, & pour son plaisir, il faisoit aucunesfoies jetter tant de roses, & autres fleurs, que quelques uns d'entr'eux en estoient étouffez. Vne fois il leur faisoit seruir au disner de tels mets qu'à luy-mesme, lesquels mets estoient en grand nombre, & despence excessiue : autresfois il leur faisoit mettre ce mesme seruice deuant eux,

mais s'estoit viande contrefaite de marbre, ou de bois, en sorte qu'il les faisoit-là tenir sans manger: puis leur faisoit lauer les mains, cōme s'ils eussent mangé, & parmy les viandes on leur presentoit à boire, & si vouloit qu'ils beussent: Autresfois il les faisoit conuier honorablement, tous les vaisseaux de seruice estoient de verre, dedans lesquels estoit la viande contrefaite de pareille estoffe. Vne autrefois leur seruice n'estoit que de bois peint, & figuré, en sorte qu'au lieu de les rassasier, il les affamoit dauantage. Bien souuent il faisoit des festins, où estoient semonds huiet hommes chauues, & autres huiet bossus, & boiteux, autres huiet gouteux, huiet sourds, huiet noirs, huiet fort grās, huiet fort petits, & autres huiet fort grands, afin que ces diuersitez esmeussent vn chacun à rire: puis au sortir du repas il donnoit aux conuiez tout l'or & l'argent en quoy ils auoient esté seruis. Il auoit de fort excellens cuisiniers, ausquels il donnoit de grands gages, & si faisoit de grands presens à ceux qui trouuoient nouuelles inuentions de friandise, & viandes inusitées. Et si quelqu'un faisoit quelque nouuelle cuisine, que luy-mesme prisast, & qui neātmoins ne fust agreable à l'Empereur, celuy qui l'auoit dressée ne mangeoit autre viande que celà, iusques à tant qu'il en vint vn autre, qui par nouuelleté le contentast. Depuis qu'il auoit conuié quelques siens amis à dîner, & qu'il les auoit fait enyurer, il faisoit fermer les portes des lieux où ils estoient demeurez endormis, & mettre leans des Ours, & des Lyons, sans dents, & sans ongles: par le moyen desquelles bestes, il s'en trouuoit aucunesfois quelques vns



364 DE L'EMPEREUR ELIOGABALE  
qui y mouroient de peur. Il faisoit excessiue des-  
pense à nourrir à Rome de furieuses bestes de tou-  
tes sortes, amenées de tous pays estranges, & loin-  
tains. Voyla les beaux exercices de ce bon Empe-  
reur. Mais estant laissé de parler d'vn si meschant  
homme, ie veux dire qu'elle fut sa fin, bien qu'il  
eust determiné de se donner la mort, autrement  
qu'elle ne luy aduind : pour ce qu'il s'estoit appa-  
reillé de precieux instruments, avec lesquels il se  
peut faire mourir, lors qu'il se trouueroit en neces-  
sité de le faire: car il disoit que comme sa vie estoit  
extrême, aussi vouloit-il que sa mort le fust à fin  
qu'on peut dire que iamais hōme n'estoit mort ainsi  
Il auoit premierement fait faire des cheuestres, ou  
licols de soye, pour se pendre quād il en seroit be-  
soin, d'autant que les meschans sont tousiours en  
crainte. Il auoit aussi fait apprester vn venin pour  
se faire mourir, & le tenoit enclos en des phioles  
faites d'émeraudes, & de jacintes, par grāde excel-  
lence. Encore auoit-il fait faire vne tour fort haute,  
toute couuerte, & couronnée de fueilles & plaques  
d'or & d'argent: & leans auoit fait accoustrer des  
pointes de riches & inestimables pierres precieu-  
ses, pour se precepiter du plus hant si d'auanture il  
estoit reduit à ceste extremité: & toutefois ces cho-  
ses ne luy seruirent de rien, pour ce qu'estāt de lon-  
gue main faite conjuration cōtre luy: apres que les  
soldats de sa garde mesme eurent tué tous ses ad-  
herans par le Palais, ils le trouuerent caché en vne  
petite, & sale couche, là où sans luy donner le loisir  
d'essire sa mort, le tuèrent, puis l'ayant trainé, com-  
me vn chien, par les rües & carrefours, & autres  
places de Rome, ils luy attacherent de grosses pier-

res au col , & le ietterent dans le Tybre , à fin que son corps ne fust iamais depuis trouué , & demeurast sans sepulture: ce qui fut fait du consentement de tout le peuple. Et quand au Senat il commanda qu'on luy ostant ce nom Antonin, qu'il s'estoit attribué: & que quand on voudroit parler de luy , on le nommast le Tiberin, ou le trainé, pour ce que tels noms feroient memoire de sa mort, vrayemēt digne & conforme à sa vie: car Phōme qui la considerera, fera satisfait & consolé , approuuans les iugemens de Dieu. Ces choses sont racontées en la vie de cēt Empereur, car plusieurs & diuers auteurs , entre lesquels sont particulièrement , & à la plus grande seureté. Elie Lampride aussi en parle quelque peu: Iules Capitolin en la vie de Macrin. Spartian en la vie de Septime Seuer, & encore Sexte Aurelie, Victor & Eutrope aussi. Et pour ce que ce que i'en ay dit est de difficile creance , il m'a semblé bon vous alleguer ces auteurs pour tēmoignage & foy.

---

*La continence d'Alexandre & de Scipion , & lequel des deux est à preferer pour icelle vertu.*

#### CHAP. XXIX.

**A** Pres auoir leu les abominables faits & vices de ce mauuais Eliogabale , il est bon de raconter quelques vertueux actés d'aucuns Princes , à fin de nous oster ce mauuais goüst, qui nous reste encore de ses ordes & sales œuures. Entre lesquels seront mis Alexandre & Scipion, desquels Aulugelle fait vn Problème , à sçauoir lequel des deux fit plus vertueusement. Éstant Scipion entré par forces d'Armes en la nou-

uelle ville de Cartage, entre autres captifs & prisonniers, qui y furent prins, y auoit vne damoiselle jeune, & de fort grande beauté, qui luy fut présentée: mais luy estant en sa fleur de jeunesse, fut vainqueur de ses propres affections, & ne voulut faire acte deshoneste à la pucelle: ains apres auoir esté informé qu'elle estoit de grand lieu, & noble maison, & fiancée à vn grand Seigneur d'Espagne, il enuoya querir ses parens & son fiancé, auxquels il la rendit entiere luy donnant pour doüaire ce que le pere auoit apporté d'argent pour sa rançon, acte certainement de grande continence, en vn Capitaine victorieux enuers sa captiue. On dit aussi pareillement d'Alexandre le Grand, qu'ayant vaincu en bataille le Roy Daïre, ses gens prindrent la femme, & la mere de ce puissant Roy fuitif: laquelle femme estoit de si grande beauté, qu'en toute l'Asie n'y auoit point sa semblable, elle estoit fort ieune, & de gracieuse contenance, & luy qui estoit de l'âge de la Dame, n'ayant superieur à luy auquel il fut tenu rendre conte de soy-mesme: & encor combien qu'il fust assez aduerty par tous ses gens de sa grande beauté, si n'eust-il neantmoins enuers elle aucune mauuaise pensée, ains l'enuoya consoler par vn sien fauory, nommé Leonnat: & à fin de fuir tout soupçon & occasion, il ne la voulut voir, ny souffrir, qu'elle fut menée deuant luy, ains la fit seruir avec non moindre d'honneur & reuerence, que si elle eust esté sa propre sœur. Ephestion autheur Grec l'escriit ainsi, Aulugelle le recite, & Plutarque le confirme, & toutes fois Aulugelle laisse en doute, lequel des deux a esté de plus grande continence. L'on peut bien dire qu'ils

qu'ils furent tous deux égaux, puis que tous deux déterminèrent de se contenir, estans les occasions égales: mais ie veux ouvrir le chemin de la dispute surcette question: & me semble que celuy qui voudra deffendre la faueur de Scipion, pourra dire qu'il s'asseuroit plus de sa continence, & auroit plus grand iugement, veu qu'il osa faire amener & conduire en sa presence celle tant belle & ieune Damaïsselle: par la veüe de laquelle il ne se lassat tant gagner par desordonné apetit, qu'il muast en rien son premier propos: ce que ne fit Alexandre, qui craignit de la voir, & ne sçait-on qu'il eust fait s'il l'eust veüe. D'autre part on pourroit alleguer en faueur d'Alexandre, qu'en cela il meritoit plus que Scipion, le passant d'un point, c'est ne la point voir à fin de ne pecher mesmemēt en la pensée, & qu'en sa vertu il a eu plus grande fantasie de conseruer la continence, veu que luy cognoissant la fragilité humaine, en voulut fuyr l'occasion, qui l'eust; peut estre, conduit en peril de tomber: en quoy nous pouuons dire, qu'il a esgalé Scipion en la continence, voire, & l'auoir précédé en la pensée, & diligēce de la conseruer. I'ay touché ces deux poincts, à fin que chacun puisse iuger selon qu'il pense: vray est toutesfois que Quinte Curse & Diodore Sicilien escriuent en la vie d'Alexandre qu'il vid & salua la femme, & la mere du Roy Daïre le iour ensuiuant sa victoire, & que lors il prōfēra vne parole de bonne & vraye amitié: car ainsi qu'il entroit au lieu où elles estoient pour les voir, il estoit accompagné de son singulier amy Ephestion, qui luy ressembloit fort en aage, & en habits: parquoy la mere de Daïre, qui pensoit de luy que c'est

A a

fust Alexandre, luy fit telle reuerence qu'il appartient faire par vne prisonniere à son victorieux : mais depuis se cognoissant trompée, elle en eut honte, tellement que voulant s'excuser, Alexandre qui s'en apperceut, luy dit: Mere ne te fasche de ce que tu as fait, il n'y a point d'erreur : car cestuy-cy est Alexandre comme moy: voulant dire par ce propos: mon amy est vn autre moy-mesme. Il semble que ceste visitation contredit à ce que disoient les autres, qu'il ne voulut point voir ces femmes, toutesfois les deux opinions se peuuent deffendre: car ceux qui disent qu'il ne voulut point voir la femme du Roy Daïre, veulent dire, qu'il ne la voulut voir incontinent qu'elle fut prinse, ains l'enuoya visiter par Leonnat, & qu'apres que son grand dueil fut appaisé, il l'alla voir & honorer. Quoy qu'il en soit, ce fut vn acte de grande honnesteté: & si elle n'est plus grande que celle de Scipion, si est-elle neantmoins esgale.

*De plusieurs Lacs & Fontaines, dont les eaux  
ont de grandes proprietéz.*

### CHAP. XXX.

**E**N ce chapitre où nous auons parlé des eaux, nous auons promis traicter de la propriété & effect d'aucunes eaux particulieres : dont la premiere sera celle du Lac de Iudée, nommé Asfaltide, & qui depuis a esté nommé la mer morte. De ceste eau se racontent choses merueilleuses, par Pline & Columelle, & par Diodore Sicilien. Premièrement, on recite qu'il ne s'y engendreaucun poisson ny oyseau, ny aucune autre chose vi-

uante, & que nulle chose viue n'offence: tellement que si on y iette vn homme, ou quelqu'autre animal, il ne s'y peut noyer, encore qu'il fust lié en forte qu'il ne peust se mouuoir, & nager: ces choses sont recitées par Pline. Et Aristote, pour donner raison naturelle de cet effect, dit que l'eau de ce Lac est grosse, fort salée, & espaisse. Corneille Tacite y adioust ceste propriété, que pour quelque grand vent qu'il y fasse dessus, elle ne s'en esmeut, ny fait vagues aucunes. Ces mesmes Auteurs, & aussi Solin en son Polihistor, disent qu'en certain temps il se concroist en ce Lac vne maniere de lie ou escume, qui est vn tres-fort cimēt ou colle plus forte que nulle poix qui soit, & qui est nommée par Diodore Sicilien, Bitume & Asfalte: tellement qu'il semble que ce vocable Asfalte, est deriué de ce Lac, nommé Asfalcide. Nous lisons encores d'autres Lacs qui portent de ces cimēns, comme il y en a vn pres Babylone, du cimēt duquel Semiramis fit joindre les pierres des grands & renommez murs de Babylone. Dedans ce Lac de Iudée descend le fleuve Iordain, dont l'eau est excellente: mais en tōbant là dedans, ceste bonne eau pert sa grande vertu par l'incommodité du Lac. L'on dit que Domician y enuoya pour en faire l'experience, qui fut trouuée telle. Pline en escrit d'un autre en Italie nommé Auerne, pres la mer ou golfe de Bayas, & a ce Lac telle propriété, qu'il ne passe aucun oyseau par dessus, qui ne chée mort en l'eau, & dit-on que le mesme aduiēt à Pozzuole. Le Poëte Lucrece en dōne raison naturelle, disant, que pour l'espaisseur des arbres qui y sont, & à cause de la grand ombre, il en sort vne vapeur

grosse & infecte , qu'elle estouffe les oyseaux : il dit encore , que cela procede à cause des minieres de soulfre qui sont là. Theophraste & Pline recitent d'une fontaine nommée Licos qui est en Judée, & d'une autre en Ethiopie , dont les eaux ont pareille efficace , & sont de la propriété de l'huile, pour ce que mises en lampes elles brulent. Pomponius Mela, & Solin escriuans d'Ethiopie , disent qu'il y a vn Lac, dont l'eau est fort douce & claire, toutesfois si quelqu'un s'y baigne , il en sort aussi oingt que s'il sortoit d'un bain plein d'huile. Autant en raconte Vitruue, & si dit d'auantage, qu'il y a en Cicile vn fleuve , & pres de Carthage une fontaine, qui ont ces proprietéz. Solin, Theophraste & Isidore parlent de deux fontaines , de l'une desquelles, si une femme en beuvoit , elle deuenoit sterile. Au contraire, si une sterile beuvoit de l'autre, elle la rendoit seconde. Ils escriuent encore d'une autre en Arcadie qui faisoit mourir incontinent ceux qui en beuvoient. Aristote en ses questions naturelles , parle d'une qui est en Thrace , ayant pareil effect , & d'une autre en Samarie. Pareillement Herodote dit en la quatriesme Muse, & Plin & Solin l'asserment, que le fleuve Hypenis , qui est grand , & qui descend de la Scitie , a son eau fort douce & bonne : & neantmoins il y a une petite fontaine qui entre dedans, mais dès lors qu'elle y est, l'amertume de l'eau de ceste fontaine rend le reste du fleuve si amer , qu'il n'est pas possible d'en boire. Ces auteurs mesmes , & aussi Isidore escriuēt de deux autres fontaines qui sont en Boëtie, dont l'une fait totalement perdre la memoire, & l'autre la conforte, & fait que ceux qui en boient

se souuiennent de tout ce qu'ils auoient oublié. Et d'une qui tempere les aiguillons de la chair, & d'une autre qui les prouoque. Il y en a vne en Sicile, nommée Aretuze, de laquelle (outre ce que l'on escrit qu'elle auoit infinité de poissons, & qu'il sembloit que ce fust peché d'en manger) ils escriuent vne merueilleuse chose, c'est que dedàs cette fontaine on y a maintesfois trouué des choses notables, qui auoient esté jettées dans le fleuve Alfee, qui est en Achaye contrée de Grece. A ceste cause ils maintiennent tous que l'eau de ce fleuve va par les entrailles de la terre en ceste fontaine, par dessus la mer, qui est entre la Sicile & Achaye. Les auteurs qui entraictent sont si grâds personnages, & dignes de foy, qu'ils donnent hardiesse à l'homme de l'escrire & certifier. Seneque l'affirme, Pline, & Pomponius Mela, Strabon, & Seruie sur la dixiesme Eclogue de Virgile. Solin, & Isidore racontent d'une fontaine, sur laquelle mettant la main celuy qu'on faisoit iurer, & faire le serment, s'il affermoit par icelle chose contre verité, les yeux du parjure se desseichoient, & amortissoient. Et Pline dit en pareil cas, d'un fleuve qui brussoit la main du parjure, qui auoit iuré par luy, en mettant la main dans son eau. Philostrate en son second liure de la vie d'Apollonie : Trianée dit, qu'il y auoit vn fleuve, auquel lauant ses pieds, & ses mains dedans, si celuy qui iuroit estoit faux & parjure, il estoit incontinent couuert de lepre. Diodore Sicilien en dit autât d'un autre fleuve : & s'il sembloit à quelqu'un que telles choses fussent difficiles à croire, il doit sçauoir que Isidore homme sainct, & tres-docte, & qui en a traicté, fuit en



beaucoup d'endroits les Auteurs alleguez , & en  
 parle de maintes autres, comme de la fontaine de  
 Jacob en Idumée, disant que quatre fois en l'an,  
 elle muë de couleur , & que de trois mois en trois  
 mois elle se trouble, enorgueillit , rougit , verdit,  
 puis de vient claire , & d'un lac qui est parmy les  
 Troglodites, lequel trois fois le iour , & de nuit,  
 change sa saueur douce en amere, & l'amertume en  
 douceur. Et encore d'un autre ruisseau en Iudée,  
 qui tous les iours de Sabbath deuenoit sec: ce qui est  
 affirmé par Plin e scriuât encore d'une autre fon-  
 taine, qui est en la contrée de Garamantes, laquelle  
 de iour est douce , & si froide qu'il est impossible  
 d'en boire, & de nuit si chaude, que quiconque y  
 met la main se brusle : & fut nommée la fontaine  
 du Soleil. De ceste fontaine ont escrit pour chose  
 vraye, Adrian, Diodore Sicilien , & Quinte Curse  
 en l'histoire d'Alexandre le Grand, aussi fait Solin:  
 Lucrece Poëte naturel en donne la raison. C'est en-  
 core chose esmerueillable de la fontaine Eleusine,  
 qui est fort claire & reposce : & neantmoins si on  
 sonne quelque instrument si près d'elle , que l'eau  
 en puisse vray semblablement ouyr le son, elle se  
 mettra si fort à boüillir , que l'eau sortira iusques  
 par dessus ses bords , comme si elle se resiouyloit  
 du son de la musique : cela est certifié par Aristote  
 en son liure des Merueilles de Nature, par Solin &  
 par le vieil Poëte Ennie. Vitruue parle aussi du  
 fleuve nommé Chimere, duquel l'eau est fort dou-  
 ce, & neantmoins se partissant en deux ruisseaux,  
 l'un est doux, & l'autre amer : parquoy il est à sup-  
 poser qu'il tire ceste amertume de la terre par où  
 il passe , & partant cela ne semble point esmerueil-

lable:encore qu'il soit aisé à croire , que les diuer-  
 ses proprieté des autres eaux , dont nous auons  
 parlé, ne nous esbahiroyent point dauantage, quand  
 nous en sçaurions les occasions. Les mesmes au-  
 theurs font encore mention d'un fleuve nommé  
 Siler qui conuertit en pierre quelque branche ou  
 baguette, qui est mise dedans. En l'illitique y a vne  
 fontaine d'eau douce, qui brusle tout ce qu'on met  
 dedans, comme si c'estoit feu. Il y a en Épire vne  
 autre fontaine en laquelle mettant vne torche ar-  
 dante, elle s'esteint, & si on l'y met esteinte , elle  
 s'allume tousiours à midy elle se seiche, puis venāt  
 le iour à decliner, elle commence à croistre : telle-  
 ment qu'à minuit elle deuient si pleine , qu'elle  
 regorge par dessus. Ils disent qu'en Perse y a vne  
 fontaine, qui fait tomber les dents à ceux qui en  
 boient. Il y a en Arcadie certaines fontaines qui  
 coulent, & desgoutent de quelques monts , dont  
 l'eau est si froide , qu'il n'y a aucun vaisseau, soit  
 d'or ou d'argent , ou d'autre metal, qui la puisse  
 endurer : car à mesure qu'ils s'emplissent ils se rō-  
 pent en pieces , & ne se peut tenir en autres vais-  
 seaux , qu'en ceux qui sont faits de la corne d'un  
 pied de mulle. Nous ne croirons pas , que des ri-  
 uieres ( encores qu'elles soient grandes ) il s'en  
 trouue quelques-vnes qui se cachent incontinent  
 en terre , puis vont sortir bien loin de là, si nous en  
 voyons les exemples, mesmes de Vadiane en Espa-  
 gne : Tygris se fait aussi en Armenie , qui est en  
 Mesopotamie, & Licus en Asie. Il y a aussi des  
 fontaines d'eau douce , qui comme en la mer  
 vont sur l'eau salée : du nombre desquelles est  
 vne entre Sicile , & vne Isle nommée Enarie.

sur la coste de Naples. Nous scauons bien qu'en Egipte il ne pleut point, mais que naturellement le fleue du Nil se desborde & arrouse toute la terre la laissant humide, & propre à porter fruit. Il y a deux riuieres en Boëtie, l'une desquelles est cause que toutes les brebis qui en sont abreuuées portent laine noire, l'autre leur fait porter toute blanche. En Arabie il y a vne fontaine, qui fait deuenir vermeille la laine des bestes qui en boiuent, de toutes lesquelles eaux, qui ont ceste propriété, Aristote en parle assez copieusement. Le fleue Lincestis à ceste propriété, qu'il enyure celuy qui en boit tout ainsi que le vin. En l'Isle Cea, selon Plin, y auoit vne fontaine, que celuy qui en beuuoit demeurait tout hebeté de sens. Il y a vn lac en Trace qui fait mourir celuy qui en boit, ou s'y baigne. Il y a aussi en Ponte vn autre fleue, qui produit vne espee de pierres qui brulent, & quand il fait vent elles s'allument, & tant plus sont en feu, tant plus brulent. Ils ont encore escrit de diuerses eaux qui guarissent de plusieurs sortes de maux, dont il y en a vne en Italie nommée Zire, qui guarissoit du mal des yeux: vne autre en Achaye, que si les femmes grosses en beuuoient, ne faisoient point mauuaise couche. Plusieurs autres aussi guarissent d'autres infirmités; comme de la pierre, de la lepre, de la fièvre tierce & quarte, dont parlent Theophraste, Plin, & Vitruue. Il y a en Mesopotamie vn autre fleue, dont l'eau iette fort bonne odeur. Baptiste Fulgose en son recueil recite que de nostre temps il y auoit vne fontaine en Angleterre, en laquelle iettant du bois, il deuenoit pierre en vn an, luy-mesme certifie ce dequoy parle Albert le

Grand, d'une fontaine qui est en haute Allemagne; & dit Albert que luy-mesme mit de sa propre main dedans ceste eau vne boëtte qui deuint vrayement pierre, le reste qui n'entra point dedans demeura bois en son vray naturel. Le mesme Fulgose raconte vne autre propriété d'une fontaine fort estrange, car si vn homme se pourmeine à l'entour, en se mirant dedans, sans dire mot, il la trouue claire, & coye, mais s'il parletant soit peu, quand il est aupres, ou s'il s'en retourne, l'eau se trouble & commence à bouillonner, & si en porte tesmoignage pour l'auoir veu, & en auoir fait luy-mesme l'experience: pour ce que regardant la fontaine ententiuement, & sans mot dire, il la vid belle & claire, mais quand il parla, l'eau se troubla, & s'esment, comme si on l'eust troublée, en fouillant dedans avec quelque chose. Il escrit encore qu'en France y en a vne tres-froide, & neantmoins bien souuent on void qu'il sort des flammes de feu de l'endroit de son cours. Pline dit que plusieurs feroient conscience d'adjouster foy a telles choses, mais si se pouuent-ils bien persuader, que les grands effects de nature se demonstrent plus euidentement en ce seul eslement d'eau, qu'en tous les autres. Et en sont les merueilles en grand nombre, qu'on n'en doit repater aucune chose impossible: & mesme ment celles qui sont certifiées par tels authenrs, que ceux que ie vous ay alleguez. Encore sommes nous assez certifiez par tesmoignage de ceux qui l'ont veu de nostre temps, qu'en vne des Isles de Canarie, nommée Ferre, il y a vn lieu fort habité de gens, duquel, & assez loin és enuirs, les habitants ne se seruent d'autre eau, que de celle qu'ils

376 D'AVCVNS LACS ET FONTAINES.  
puissent en vn timbre ou bassin , auquel elle distille  
& découle abondamment de la sueur d'un arbre,  
qui est au milieu de cette Isle, au pied duquel arbre  
n'y à l'encontre d'iceluy, n'y a fontaine ny ruisseau,  
& neautmoins l'arbre est tousiours si humide , que  
de ses feuilles, branches & rameaux, incessamment  
l'eau degoute & coule dedans ce bassin en si grãde  
abondance , que nuit & iour on en reçoit assez  
pour subuenir aux necessitez , service & vsage des  
habitans de ceste Isle. Ce que difficilement nous  
croirions si tant seulement le trouuions par escrit.  
Partant nul ne doit trouuer estrange , ce que nous  
auons recité : car cét eslement d'eau est si puissant,  
& necessaire , que ses forces & qualitez ne sont ia-  
mais incogneuës. Quant à la mer, ils disent qu'elle  
est plus chaude en Hyuer qu'en Esté & plus salée  
en Automne qu'en autre temps. C'est encore cho-  
se de plus grand esbahissement , qu'en iettant de  
l'huile en la mer , la tourmente & furie s'appaise.  
Encore scauons-nous pour certain , que iamais il  
ne neige aux endroits de la mer , qui sont fort es-  
loignez de terre ferme. De toutes ces choses plu-  
sieurs donnent maintes raisons, dont la plus gran-  
de partie est attribuée à la proprieté, & qualité de  
la terre, & minieres où croissent fontaines, & cou-  
rent les eaux des riuieres. Qu'il soit vray , il se  
proue par ce que nous voyons iournellement, que  
les vins & autres fruiets de la terre, sont meilleurs  
en vn endroit qu'en l'autre: pour ce que les vns sont  
doux, les autres aigres & aspres : les vns bons &  
bien profitables , & les autres dommageables, &  
mortiferes. L'air mesme se corrompt , & deuient  
pestilentieux en passant par vn mauuais pays,

Quelle merueille est-ce doncques, si l'eau qui laue, & penetre la terre, les pierres, & metaux, les herbes, & racines des arbres, en prend les bonnes où mauuaises conditions; pour estranges qu'elles soient, & par special estant aidée de la force des Planettes, & des Estoilles.

---

*En quel iour de l'année fut l'Incarnation, Natiuité, & mort de nostre Seigneur Iesus Christ: & en quel aage il mourut: des heures anciennes: & de l'erreur qui est maintenant es communes années.*

### CHAP. XXXI.

**N** Ous auõs parlé au traicté des âges du monde, combien il y a de temps depuis la creation d'iceluy iusques au tēps que nostre Seigneur Iesus Christ, Dieu & homme, voulut prendre chair humaine, & naistre de la tres-pure, sainte, & immaculée Vierge. Parquoy il me sembleroit bon, & profitable de monstrier & certifier en quel iour de l'année, & à quelle heure fut faite cette sainte Natiuité, & pareillement la tres-sainte Incarnation, & sa mort, selon les saints, vrais & approuuez historiens qui en parlēt. Faut donc sçauoir que regnāt à Rome l'Empereur Octauius Auguste, le premier qui propremēt se pouuoit nommer Monarque, & Empereur de tout le mōde, pour ce que son oncle Iules Cæsar fut seulement dictateur, & encor peu de tēps: & ayant ce Monarque fermé les portes du temple de Ianus, & mis la paix vniuerselle par tout le mōde dedans les 42. ans de son Empire, & au 741. de la fondation de Rome, selon Paul Orose, & autres Autheurs, le 25. de Decembre naquit le Sauueu

3. Aug. & Redempteur Iesus Christ. S. Augustin l'atteste,  
 1. 15. 18. suivant l'histoire Ecclesiastique, & autres histo-  
 21. riens, & si faut entendre que ce iour estoit le plus  
 des ser- court de toute l'Année, pour ce que le Solstice de  
 mons de la Na- l'Hyuer estoit lors le 25. Decembre. Le mesme S.  
 inuité. Augustin en parle encore en ses Sermons de la Na-  
 Les Pa- tiuité, & neantmoins nous dirons cy apres à quels  
 pe en la iours de Decembre nous auons le Solstice en no-  
 dist. 75. stre temps. Les Saints escriuent pareillement,  
 s. Quod que le iour que nostre Seigneur nasquit, il estoit  
 dic. 2a. Dimanche : ainsi le certifie Leon Pape, & Vincent  
 9. 1. 8. Historial en ses histoires, & l'heure qu'il nasquit,  
 fut minuiet, ce que l'Eglise nous donne à entendre  
 en chantant cette autorité de la Sapience. *Domus  
 quietum silentium tenerent omnia, & nox in suo cursu  
 medium iter haberet, sermo tuus Domine à regalibus se-  
 dibus venit.* La pluspart des historiens tiennent,  
 qu'à la minuiet aussi la salutation de l'Ange fut  
 faicte à la Vierge Marie, & qu'elle conçut à vn  
 Vendredy, en l'équinoxe de Mars. Vray est, que  
 quelques vns maintiennent, que cette conception  
 fut le soir, au commencement de la nuit : & que  
 de là est venuë cette louable coustume obseruée en  
 l'Eglise Catholique, de dire au soir apres Vespres la  
 salutation Angelique, vulgairement appelée le Sa-  
 lut : en sorte que nous concludrions qu'il nasquit le  
 Dimanche à minuiet, & fut incarné & conçu le  
 Vendredy, & selon la plus commune opinion, à pa-  
 reille heure la Natiuité en Decembre, & l'incarna-  
 tion en Mars, la mort & Passiõ de nostre Seigneur,  
 selon que tous sont d'accord, fut à pareil iour de  
 l'incarnation, ayant accõply les ans qu'il luy auoit  
 plu de demeurer en terre avec les hommes, & que

ce fut le 25. de Mars. S. Augustin le dit aux lieux  
 préalleguez, aussi font Tertulien, S. Chrysostome,  
 S. Cyrille, S. Hierosme, & autres Saints Docteurs,  
 & fut en l'Equinoxe du Printemps, selon le mesme  
 S. Augustin aux liures de la Trinité, & des Sermōs  
 alleguez : pareillement Paul Orose dit, qu'il ve-  
 noit au vingt & cinquiesme de Mars, & que cēt  
 esgalité de iours & de nuitś, nommée Equinoxe,  
 estoit lors en ces iours que nous disons. Les pro-  
 phanes historiens le disent aussi, mesme Macro-  
 be en son premier liure, & autres. Ace propos il y a  
 vne chose à noter, en laquelle peu de gens ont pris  
 garde, & si ne croy pas que chacun s'entende : c'est  
 qu'à bien considerer le vray cours du Soleil, & de  
 l'an & le iour que nostre Seigneur vint à naistre, ce  
 iour là ne vient point maintenant au 25. de Decem-  
 bre, ny la Passion & mort le vingt-cinquieme iour  
 de Mars, pour ce que le Solstice d'Hyuer s'est ad-  
 uancé, & est maintenant l'onzieme de Decembre,  
 & l'Equinoxe du Printēps est l'onzieme de Mars,  
 peu plus ou moins, comme pourra cognoistre ce-  
 luy qui aura quelque commencement de cognois-  
 sance en l'Astrologie, tellement que pour le jour-  
 d'huy l'année de la naissance de nostre Seigneur  
 s'accomplit parfaitement l'onzieme de Decem-  
 bre, & les ans de l'Incarnation & Passion, l'on-  
 ziesme de Mars, pour ce qu'à present le Soleil fait  
 à ces onze iours ce qu'il souloit faire les vingt-  
 cinq. Et combien que ce soit chose longue à faire,  
 de declarer la cause de cette variation, si m'est-il  
 aduis qu'il est bon de la monstrier, pour satisfaire  
 aux hōmes de bō esprit. Or cela prouint de ce que  
 l'an accoustumé, avec lequel on conte ordinairement

Paul O-  
 rose l. 7.

Macro-  
 bio. l. 1,



ment, & lequel fut ainsi ordonné par Iules Césari, ne se conforme parfaitement avec le vray du Soleil, qui contient en soy le vray cours, & reuolution du Soleil : pour ce que l'an commun (comme les faiseurs d'Almanachs, & autres computeurs des Calendes demonstrent) 'est presuppposé auoir 365. iours & six heures, les quatre années font vn iour par dessus l'an, qui se nomme Bissext: toutes-fois en cette obseruance, y a erreur generale, pour ce qu'à la verité le vray an & cours du Soleil, a 365. iours cinq heures quarante-neuf minutes & six secondes au plus, qui sont cinq sixiesme d'une heure, ou quelque peu moins. Par ainsi n'estant pas les six heures parfaites, ains s'en faut vne sixieme partie, les quatre ans ne peuuent faire vn iour entier de vingt-quatre heures, y deffaillans deux tiers d'heure, & quelque peu plus. Vray est que cestuy erreur est petit larcin, desrobant en quatre ans seulement deux tiers d'heure, & quelque peu plus, sur mil cinq cens & tant d'ans, & neâtmoins en ceste espace de temps, ce sont quatorze ou quinze iours : partant ces iours si notables, viennent aux onziemes iours de Decébre, & de Mars, qui souloient estre le vingt-cinquieme. Cét erreur n'est pourtant procedé des Astrologues : car ils font leur compte parfait de l'an, par le vray cours du Soleil : toutesfois les Calendaires, & computeurs tiennent l'an commun, le faisant de 365. iours & six heures, combien que la quantité soit moindre, cōme nous auons dit : par ce moyen il aduient souuent que Pasques, & les autres festes Mobiles sont solemnisées à autres iours qu'on ne les doit celebrer, à cause des regles & ordres que

les anciens ont tenuës en faisant les Calendriers & Almanachs , où ils ont presupposé que l'Equinoxe estoit ferme : ce neantmoins considerant que cela n'importoit en rien au salut des ames , on n'en a point fait de cas: si seroit-il bon toutesfois de le corriger, & si croy qn'au premier Concile general on corrigera ceste regle, & y sera pourueu comme il appartient: il se trouue que beaucoup d'hommes notables en ont escrit plusieurs traictez, cōme sont Stoesler, Albert, Poge, Iean Fernel, & maints autres. Or pour reuenir au precedent propos , à sca-  
noir de quel âge estoit nostre Redempteur quand il mourut, la plus grande part des saincts Docteurs qui en parlent, disent qu'il estoit en l'âge de 33. ans, & plus , d'autant qu'il y a du iour de la Natiuité vingt-cinquieme de Decembre, iusqu'à pareil iour du mois de Mars qu'il souffrit: autres croyēt qu'il mourut à 32. ans & trois mois , & par chacune de ces deux opinions y a des raisons bien apparentes: toutesfois ie ne veux point ennuyer le lecteur à les reciter. La Passion de Nostre Seigneur fut en l'an dix-huictiesme de l'Empire de Tybere , successeur d'Octauius, selon que recite Eusebe & Beda, au liure des temps. Quand à ceux qui escriuent qu'il souffrit la quinzieme année, comme sont Eutrope, Lactance, & autres, il me semble qu'ils ont failly, pour ce qu'eux-mesmes disent qu'il nasquit au quarante-deuxiesme an de l'Empire d'Octauius, en sorte qu'en regardant que cēt Empereur regna encore quinze ans apres, & cōferant le temps à l'aage de Iesus-Christ, on cognoistra euidentement que Tybere auoit regné 18. ans, quand nostre Seigneur souffrit. Outre ces choses il me souuiēt

d'en escrire vne autre plus hautement recherchée & notée par Albert le Grand, en son liure des choses vniuerselles, & qui à mon iugement est notable: C'est qu'estant chose certaine, comme il est prouué par l'authorité des saints Docteurs, que nostre Seigneur nasquit, estant le Soleil au premier degré du signe de Capricorne, & iustement à minuit, en ce mesme instant montoit en l'horizon de la partie Orientale, le signe de la Vierge: & par ainsi les estoilles monstroient que celuy qui naissoit de la Vierge, auoit pour ascendant le signe de la Vierge: Et aussi que quand le Soleil de iustice mourut, & fut exalté en l'arbre de la Croix, qui fut à midy, comme disent les Euangelistes, la Planette du Soleil estoit au signe du Mouton, où se fait l'Equinoxe, & là où est son exaltation, & est ce signe accompagné de treize estoilles, qui peut signifier Christ, & ses douze Apostres. Si ne décriuent-ils pourtant ces discours, que pour môstrer que toute chose obeïssoit, & se rangeoit à la volonté de son Createur, ce qui est plus amplement décrit par Albert le Grand, Qu'il soit vray que nostre Seigneur souffrit à midy ie l'espere prouuer plus amplement. Les Saints Euangelistes escriuent qu'il fut crucifié à l'heure de Sexte, & qu'il mourut à None: & faut entendre que l'heure de Sexte, estoit iustement à midy, car les Iuifs, & autres nations diuisoient anciennement tous les iours de l'an, pour grand ou petits qu'ils fussent, & pareillement les iours en douze portions esgales, qu'ils nommoient heures planétaires, tellement que les heures des iours d'Hyuer estoient petites, & celles d'Esté grandes, & les heures de la nuit à l'opposite. Les heures  
du iour

du iour commençoit au leuer du soleil, & celles de la nuit à son coucher : par ce moyen à six heures il estoit midy, & à neuf heures il estoit trois heures apres midy : pour ce que le iour que le Seigneur souffrit, estoit égal à la nuit, comme nous auons dit: & partant les heures de ce iour là estoient égales aux nostres. A ceste cause il faut entendre que ces heures d'alors doiuent estre entendues pour celles dont le Seigneur parle, en disant: N'y a-il pas douze heures au iour ? de ces mesmes heures est parlé en l'Euangile de la vigne, disant que le pere de famille estant sorty dehors à onze heures, pour prendre les ouuriers, il les paya tout ainsi que les autres, qui estoient à la besongne dès le commencement du iour, au moyen dequoy les premiers se plaignoient: disans, ceux-cy n'ont besogné qu'une heure, les veu-x-tu égaler à nous ? Par là on peut voir clairement, que d'onze iusqu'à douze heures estoit la fin du iour, ainsi disoient-ils, ceux-là n'ont besogné qu'une heure : car si les onze heures eussent esté cōme maintenāt, il y eust eu mēterie. Puis S. Luc Euangeliste dit, en l'endroit de la Passion, que le soleil s'obscurcit depuis l'heure de Sexte iusqu'à None: ainsi donc, on cognoit encore par là que l'heure de Sexte estoit l'heure de midy, & dura l'obscurité iusqu'à None, qui est à nous trois heures apres midy: car s'il eust entendu aux six heures du jour d'huy, c'eust esté chose naturelle, que le Soleil se fust couché, & obscurcy à six heures du soir en Mars: parquoy estans les six heures d'alors, le midy de maintenant, ce fut vn merueilleux miracle.

*De plusieurs choses aduenues à la naissance, & mort de  
nostre Seigneur, recitées par plusieurs historiens  
outre ce qu'ont dit les Euangelistes.*

### CHAP. XXXII.

**N**ote que les choses certifiées par les Euan-  
gelistes estre par grandes merueilles apparues  
lors de la naissance & mort de Christ, soient les  
plus certains & dignes de foy : si est-ce qu'il me  
semble conuenable de faire quelque mention des  
autres choses émerueillables, qui furent veuës par  
autres personnes qui l'écrivent. Paul Orose, & Eu-  
trope écrivans d'Octavius, pareillement Eusebe,  
disent, qu'autemps que Iesus Christ nasquit sur  
terre, adunt à Rome, que dans vne tauerne pu-  
blique se deuourit & saillit vne fontaine de pur,  
& excellent huyle, qui par l'espace d'un iour en-  
tier, incessamment issoit, & découloit en grande  
abondance. Il semble que telle source d'huyle  
voulut signifier l'aduenement de Christ, c'est à dire  
oingt, par lequel tous Chrestiens le sont : & la ta-  
uerne publique, en laquelle tous indifferemment  
sont receus & logez, signifie la vraye Eglise, la  
grande hostellerie des Crestiens : de laquelle doi-  
uent issir & proceder incessamment toutes gens  
de bien & Catholiques. Eutrope y adjouste en-  
cor, qu'à Rome, & lieux circonuoisins, en plein  
iour, clair & serain, fut veu vn cercle à l'entout  
du Soleil, aussi luisant, & resplendissant que le  
Soleil mesme, qui rendoit autant ou plus de clarté.  
Paul Orose escrit aussi qu'en ce mesme temps, le  
Senat & peuple de Rome offrit à Octavius Au

gust, de le nommer seigneur, ce qu'il refusa, & ne le voulut accepter, prognostiquât, sans y pëser, qu'un plus grand Seigneur que luy estoit sur terre, à qui ce titre appartenoit. Comme Estor en son histoire scholastique, afferme qu'en ce mesme iour, dedans Rome, le tēple dedié par les Romains à la Decesse Paix, tomba par terre en ruine : & dit que dès le temps qu'il auoit esté edifié par les Romains, ils cōsulterent l'oracle d'Apollō, pour scauoir cōbien de temps il dureroit, lequel fit responce, iusqu'à ce qu'une Vierge ait enfanté : ce qu'ils iugerent impossible, & par ce moyen, que leur tēple dureroit eternellement : toutesfois à l'enfantement de la Vierge, il cheut par terre. Dont Lucas de Tuy, en la Chronique d'Espagne, escrit, qu'il a trouué aux anciennes histoires du pays (ayant cōferé, & computé les temps) que la mesme nuit, en laquelle nostre Seigneur nasquit, il apparut en Espagne, sur l'heure de minuit, vne nuée qui donna si grande clarté, qu'il sembloit qu'on fust en plein iour de midy. Il me souuiēt aussi auoir leu en S. Hierosme, que lors que la Vierge s'enfuit avec son fils en Egypte, toutes les idoles, & images des dieux qui y estoient cheurent par terre, de dessus leurs autels, & que les Oracles que des dieux, ou pour mieux dire ces diables leur faisoient, cesserēt, & oncques puis ne leur donnerent responce. Ce miracle allegué par S. Hierosme, semble estre approuué par Plutarque, excellent hōme, bien qu'il fut Payen, sans croire ces choses, ny pourquoy elles estoient aduenües, a fait vn particulier traicté du defaut des Oracles : car desia de son tēps, qui estoit apres la mort de Christ les hommes s'apperçurent, que

tels Oracles leur manquoient : & ne peut en ce traicté alleguer autre raison, sinon qu'il mourut quelques démons : mais il le disoit cōme homme sans foy, pour ce qu'il n'entendoit pas les esprits estre immortels. Toutesfois ceste chose est esmerueillable, & vrayement digne de grande consideration, de voir si apparemment, que le diable se demonstra incōtinent abbatu & déconfit, & qu'après la mort de nostre Seigneur il resta tellemēt vaincu, que oncques puis il ne peut donner responce. Et que les Gentils, sans entendre la cause, eurent cognoissance de ce deffaut : au moyen dequoy Plutarque fit ce traicté, dedans lequel il escriuit ces mots, (dont Eusebe fait mention, escriuāt à Theodore, cōme de chose notable) il me souuiēt, dît-il, auoir ouy dire sur la mort des démons à Emilian, Orateur, homme prudent, & humble, & cogneu de quelques vns de vous, que son pere venant vne fois par mer en Italie, & passant & costoyant de miēt vne Isle inhabitée, nommée Paraxix : ainsi que tous ceux du nauire estoiet en silēce & repos, ils ouyrent vne grande, & espouuentable voix, qui venoit de ceste Isle, laquelle voix appelloit Attaman, ainsi se nommoit le Pilote du nauire, qui estoit natif d'Egypte : & combien que cette voix fut entenduē vne fois ou deux, par cēt Attamā & autres, si n'eut-il onc la hardiessē de respondre iusqu'à la tierce fois, qu'il respondit : qui est là, qui est-ce qui m'appelle? que voulez-vous? adōc la voix prononça encore plus haut, & luy dit: Attamā, je veux, que quand tu passeras aupres le Golfe, nommé Laguna, il te souuienne de crier, & luy faire entendre, que le grand Dieu Pan est mort. Quoy entendu,

ceux du nauire eurent grand peur, & conseillèrent tous, que le patron du nauire ne se souciaft point d'en dire mot, ny s'arrefter à ce Golfe, au moins si le temps estoit propre à passer outre, ains entēdre à parfaire leur voyage : mais venant à joindre à l'endroit du lieu, que la voix luy auoit dit, & designé, le nauire s'arresta, & la mer fut calme, & sans vent, tellement qu'il ne pouuoit plus voguer : au moyen dequoy ils resolurent tous qu'Ataman feroit son ambassade : & pour ce faire, il se mit à la poupe du nauire, & cria ce nocher le plus hautement qu'il peut, disant : Le vous fay à sçauoir, que le grand Dieu Pan est mort : mais si tost qu'il eut dit ces mots, ils entendirent tant de voix crier, & se plaindre, que toute la mer en retentissoit, & dura ceste plainte longue espace: dont ceux du nauire estonnez, & ayāt vent prospere, suiuirent leur chemin : puis arriuez à Rome reciterent leur aduanture. Ce que venu aux oreilles de l'Empereur Tybere, il voulut en estre informé ; & trouua-on que c'estoit verité. Pourquoy il est euidēt que de toutes parts les diables se plaignoient de la natiuité du Seigneur, pour ce que c'estoit leur destruction: car par la supputation des temps on trouua, que ces choses aduindrent au temps qu'il souffrit pour nous, ou peu deuant, lors qu'il les chassoit & bannissoit du monde. Il est à presupposer, que ce grād Pan (à l'imitation du grād Pan Dieu des Bergers) qu'ils disoient estre mort, estoit quelque maistre diable, qui lors perdit son Empire & force, comme les autres. Outre ces choses, Iosephe Iuif escrit, qu'en ces mesmes iours, fut ouy dans le temple de Ierusalem vne voix (bien qu'il n'y eust creature



viuante leans) qui disoit: Abandonnōs & vuidōns ce pays vistement: c'estoit à dire, qu'ils s'apperceurent de la persecution qu'ils auoient à souffrir, & qui les pressoit de pres, par la mort que receuoit le donneur de la vie. En l'Euangile des Nazaréens se trouue, que le iour de la Passion, cheut la porte du temple, qui estoit si somptueuse, & de perpetuelle structure. Voila comme on trouue les choses admirables qui aduindrent en ce temps-là, encore que les Euangelistes n'en fassent point de mention, comme de chose non necessaire. Si faut-il entendre que ce grand Eclipse du Soleil, qui dura trois heures auant que Christ fust en la Croix, n'estoit pas naturel, cōme celuy que nous voyons quelquesfois par la conjunction du Soleil, & de la Lune, ains fut miraculeux & contre tout ordre, & cours naturel. Ceux qui ne scauent pas comme se fait l'Eclipse du Soleil, doiuent scauoir qu'il ne peut estre sinon par la conjunction du Soleil, & de la Lune, estant la Lune interposée entre le Soleil, & la terre: & toutesfois l'Eclipse qui aduint lors de la Passion, fut en opposition, estant la Lune en son plein, & distant du Soleil de cent octante degrez, en l'autre hemisphere, inferieur à la ville de Ierusalem: pour monstrier que cela est vray, outre ce qu'en escriuent plusieurs historiens, le texte de la sainte Escriture le prouue: car cela est certain, que iamais on ne sacrifioit l'agneau, sinon le 14. de la Lune, lequel Agneau fut mangé par Iesus Christ, & ses disciples, le iour precedēt sa mort, ainsi qu'il estoit commandé en Exode 12. ch. & Leuitiq. 23. Et le lendemain, qui estoit la solemnité des Azimes, Christ (l'agneau immaculé) fut crucifié, la

Lune estant par necessité en son plein, & opposite du Soleil, sans le pouuoir faire esclipser, ce que ne pouuoit non plus faire aucun des autres planettes: partant donc il fut miraculeux, contre l'ordre de nature, & en la puissance du seul Dieu, qui prina le Soleil de sa lumiere, par cét espace de temps. Au moyen dequoy ce grād personnage S. Denis Areopagite, estant ce iour là en Athenes, & voyant ainsi obscurcir le soleil, & aussi cognoissant, comme hōme bien docte en Astrologie, & cours cel-stes, tel Esclipse estre contre la reigle de nature, dt à haute voix: ou le monde veut finir, ou le Dieu de nature souffre. Pour ceste cause dit-on, que les sages d'Athenes estonnez de cela, firent edifier incontinent vn Autel au Dieu incogneu: où depuis arriuant S. Paul, leur declara qui estoit ce Dieu incogneu, que c'estoit le Christ nostre Redempteur, Dieu & hōme, qui lors auoit souffert, au moyer dequoy il cōuertit beaucoup de personnes à la foy. Quelques gens ont esté en doute, à sçauoir si cét esclipse & obscurité du Soleil fut vniuerselle par tout le monde, & fondoient leur ergument sur ce qu'ils disoiēt, que quand l'Euangeliste dit par toute la terre, c'est à dire, par maniere de parler, tout pays d'enuiron, & fut Origene de ceste opinion, mais quoy? nous voyons qu'en Grece, mesmement en Athenes, cette tenebrosité fut veüe, qui me fait croire que tel Esclipse estoit vniuersel par tout nostre Hemisphere, & par tout où le Soleil pouuoit estre veu. Je dis ainsi pour ce qu'en toute l'autre Hemisphere, où il estoit lors nuit son n'en pourroit rien voir, ny estant point pour lors la veüe du Soleil: car il ne peut illuminer en vn instant que

la moitié de la terre, à cause de l'ombre qu'elle fait à soy-mesme : toutesfois nous deuons scauoir qu'estans lors la lune en son plein, & n'ayant lueur que celle qu'elle prend de la splendeur du Soleil, & encore estant en l'hémisphere, qui est sous nous, elle vāt à estre violement esclipsee & obscurcie à cause seulement du deffaut de la lueur du soleil: par ainsi l'obscurité fut vniuerselle par tout le monde pour ce que la lune & les estoilles ne peuvent donner lumière que premierement elles ne la reçoient du soleil.

*De plusieurs passages cottez par maints auteurs qui  
en font mention de Christ & de sa vie.*

### CHAP. XXXIII.

**E** Ay maintesfois ouy plusieurs gens doctes & curieux, qui demandoient raison pourquoy, d'où procédoit que les Gentils & Ethniques, ont par leurs escrits si peu fait de mention de la vie de Iesus Christ, & ses miracles, qui furent en si grand nombre, & tant publiez, & manifestez mesmement par ses disciples: veu que ces Ethniques ont bien fait mention en leurs liures d'autres choses particulieres aduenues en leurs temps, & neantmoins qui n'estoient de si grande importance, à quoy ie respons premierement, que c'est contre verité, de dire que les historiens prophanes n'en ayent point parlé: car il y en a infinité desquels j'ameneray quelques exemples pour ceux qui n'ont pas grāde cognoissance des anciennes histoires: ma seconde raison, c'est qu'il faut cōsiderer sur ce passage, que la sainte Foy & Loy de grace donnée par Iesus

Christ, cōmençant par luy, & les Apostres à se publier par le monde, fut acceptée par quelques-vns qui delibererēt de viure & mourir en icelle: autres obstinez en leurs vices & pechez, non seulement la refuserent, mais la persecuterent. Il y en eut encore quelques-vns qui tenoient le milieu: car bien qu'elle leur semblast bonne, si est-ce que pour crainte des tyrans & persecuteurs, & autres humaiuns cōsiderations, que ceste sainte profession veut estre deprisée, ils ne voulurent l'embrasser ny accepter. Estant donc le monde ainsi party en trois opinions, ceux qui confesserent Christ firent choses notables & merueilleuses, dont plusieurs portent grand témoignage de verité: du nombre desquels furent S. Denis Areopagite, Tertulien, Lactance Firmian, Eusebe, Paul Orose, & maints autres, qui seroient longs à reciter. Les autres mauuais, qui la persecuterent, comme chose estrange, & abhorrée de leur Loy, pourchassèrent totalement de la ruiner, & cacher les miracles, la vie, & la doctrine de Christ: pour ceste cause ils n'en parlerent point, ou ceux d'entr'eux qui en parlerent aucunement, le firent à fin de la contemner & obscurcir, comme firent les malheureux Porphire, Iulien, Vincent, Celse, Africain, Lucian, & autres tels hommes diaboliques, contre lesquels ont doctement escrit Saint Cyprian, Origene, Saint Augustin & autres. Les autres qui par crainte, ou considerations mondaines ont delaisé à estre Chrestiens, & à aymer & cognoistre la verité pour ces mesmes occasions delaisserent à en parler, & si aucuns en ont touché quelque chose, ç'a esté avec bourdes & mengeries, encore assez sommairement. Et neant-

moins, tout ainsi que quand on veut cacher la verité sous voile d'aucunes coulourées mensonges. Il aduient souuent à la verité certaine occulte propriété de la verité, que celuy qui la veut cacher, la déguise, & pallie en telle sorte que par son mesme propos se descouurent les mengeries, & se cognoit la verité apparente & manifeste : aussi en est-il aduenue en ceste sorte, à ces deux manieres de gens : car encore qu'ils s'efforçassent d'exterminer & destruire les miracles de Christ, & sa doctrine : si est-ce que toutes les fois qu'ils en parloient ils disoient quelque chose par laquelle on cognoissoit leur malice, & la bonté de ceste doctrine. Je pourrois bien dire beaucoup de choses, que les Sybilles en ont dit & escrit : mais pour ce que ce qu'elles en dirent ne procedoit de leur propre iugement : ains par esprit de Prophetie, & selõ que Dieu leur en auoit communiqué, bien qu'elles fussent infidelles, ie m'en tairay pour venir aux autres authoritez. Le premier & plus évident tesmoignage, combien que ce soit le plus commun, est celuy de nos plus grands ennemis, du nombre desquels est Ioséphe Juif de lignée & de nation, & aussi pour la vie, & pour la profession, il dit ces mots. En ces mesmes temps viuoit Iesus, homme fort sage, s'il est licite de le nommer homme, pour ce qu'à la verité il fit des choses merueilleuses, & fut maistre & docteur de ceux qui aymoient & cherchoient la verité : il assembla, & fut suyui de grandes troupes Juifs, & Gentils, & estoit le Christ, & combien que par apres il fut accusé par les principaux de nostre foy, & crucifié, si ne fut-il abandonné de ceux qui l'auoient auparauant suiuy, ains trois

*Iosép. l.  
i. des  
Aniq.*

four jours apres sa mort, il s'apparut vif à eux, selon que les Prophetes inspirez de Dieu auoient predict & prophetisé de luy, & encore de nostre temps, la doctrine & le nom des Chrestiens, perseuere par le monde. Voila les paroles de Iosephe, lequel a escrit de la destruction de Ierusalem, comme tefmoin de l'auoir veu, ce qui aduint 40. ans apres la Passion de Christ. Pilate pareillement qui auoit donné la sentence de mort, cōme luy porta neantmoins tesmoignage de ses grands miracles, les mandant par lettres à l'Empereur Tybere, tellement qu'il fut mis en conseil au Senat, à sçauoir s'ils receuroient Iesus Christ pour Dieu : & combien qu'ils n'y donnassent consentement, Tybere deffendit neantmoins de persecuter les Chrestiens. Quant est du tremblement de terre, & obscurcissement du Soleil, pendant le temps que le Christ souffroit en croix, nous en auons aussi des tefmoins Ethniques. Flegon historien Grec, natif d'Asie, duquel Suidas fait speciale mention, dit pour chose esmerueillable; qu'au quatriesme an de la deux cens dixiesme Olimpiade, qui joindra, en bien contant, à l'an dix-huictiesme de l'Empire de Tybere, qui fut lors que le Seigneur souffrit, il y eut aussi Eclipse de Soleil, le plus grand qui iamais fut veu, ne qui se trouua par escrit, & qu'il auoit duré depuis Sexte iusques à None : & que pendant ceste Eclipse, tremblement de terre fut si grand en Asie, & en Bytinie, qu'il y eut infinité d'edifices qui tomberent par terre. Il semble que outre ce Flegon, qui estoit du temps mesme qu'il escrit, que Pline ait senti, & escrit la mesme chose, *Plin. l. 2.* car il dit, que du temps de l'Empereur Tybere, le

tremblement de terre fut plus grand , que iamais n'auoit esté, & dit-on, que par iceluy furent tombées & ruinées douze villes en Asie, sans vne infinité d'autres edifices , en sorte que les historiens qui furent Gentils, bien qu'ils ne sceussent la cause, n'ont point laissé d'escrire les miracles de Christ. L'autre miracle du voile du Temple qui se rompit , Iosephe le recite pareillement. De la cruelle mort des Innocens, qu'Herodes fit mourir, en est faite mention par vn autre Iuif, nommé Philon, historien de grande autorité, en son abbrege des temps , où il dit qu'Herodes fit tuër certains enfans, & avec eux son propre fils, pour ce qu'il auoit ouy dire, que le Christ, Roy promis aux Hebrieux estoit né : & fut cet Autheur du temps de l'autre Herodes nommé Tetrarque, comme luy-mesme le dit. Ceste histoire des Innocens est encore plus amplement recitée par Macrobe, historien Ethnique, & Latin fort ancien, lequel en racotant quelques mots ioyeux , & facetieux de l'Empereur Octavius (au temps duquel nasquit nostre Seigneur) dit qu'ayant l'Empereur ouy parler de la cruauté d'Herodes enuers son fils, & les autres enfans, il dit qu'il estoit meilleur estre en la maison d'Herodes son porc, que son enfant : & cela disoit il, pour ce que les Iuifs ne tuënt point les porcs : laquelle facetie est aussi alleguée par Dion Grec en la vie de ce mesme Empereur : tellement qu'il y a beaucoup de miracles, dont les Iuifs, & les Gétiles sans y penser portēt tesmoignage d'auoir esté faits par Christ , outre ceux qu'escriuēt les Chrestiens. Que dirons nous plus, de ce que les anciēs Empe- reurs ont senty de nostre foy , & de ce qu'ils ont

fait à l'encontre des fideles ? En premier lieu S. Pierre, & semblablement S. Paul, moururent par le commandement de Neron Empereur 36. ans après la mort de nostre Seigneur; & alors fut grande persecution de l'Eglise, de laquelle les Gentils ne laissoient de faire mention, & particulièrement Suetone Tranquille, & Corneille Tacite, qui furēt de ce temps, & de grande autorité. Suetone en la vie de Neron, parlant de quelques vnes de ses ordonnances, dit, qu'il tourmentoit, & affligeoit avec grandes peines, & diuers tourmēs, vne espece de gens qui se nommoient Chrestiens, & suyuoiēt vne certaine croyance, & nouuelle religion. Et *Corneille le Taci-* Corneille le Taci-  
 qu'il persecutoit, & chastioit avec des terribles 12.  
 tourmens vne maniere de gens, que le vulgaire appelloit Chrestiens, & que l'auteur de ce nom estoit Christ de Ierusalem, que Pilate gouverneur de Iudée auoit fait crucifier, & que par le moyen de sa mort, sa doctrine auoit commencé s'esleuer. Or voyons maintenant ce qu'en escriuent les autres Gentils, qui ne sont point de moindre autorité. Pline nepueu, par quelques vnes de ses elegantes Epistres, demandoit à l'Empereur Trajan, duquel il estoit Proconsul en Asie, comment il vouloit que fussent chastiez les Chrestiens, qui estoient accusez, & menez deuant luy, & afin de bien informer son Seigneur, de ce qu'il trouuoit cōtr'eux, il disoit entre autres choses, que ces Chrestiens se leuoient à certaines heures de la nuit, & s'assembloient pour chanter des Hymnes, & loüanges à Iesus Christ, qu'ils adoroient pour Dieu: estās ensemble en congregation, ils faisoient des vœux, non



pour faire mal, ny dommage à autrui, ains prout mettoient de ne rien desrober : de n'estre adultes : de ne point faillir à promesses, ou serment : & de ne nier ce qui leur auoit esté presté, ou baillé en garde. Et dit outre, ce Plin, qu'ils mangeoient tous ensemble, sans posseder aucune chose en propre. Par là peut-on cognoistre quels estoient lors les exercices des Chrestiens, & pour quelle chose le monde les abhorroit & persecutoit : ces choses sont écrites par vn infidele & idolatre, 60. ans apres la Passion de Iesus Christ. Ausquelles lettres l'Empereur fit responce : que puis qu'ils n'estoient accusez d'aucuns excez ou malices, qu'il ne se souciaist point de les chastier, ny de faire aucune inquisition contre eux : toutesfois quand ils seroient accusez deuant luy, qu'il cherchast le moyen de leur faire laisser ceste religion : mais encor qu'ils ne la voulsissent laisser, qu'il ne leur en fit pourtant aucune chose. Vray est neantmoins qu' auparauant, cét Empereur Trajan, comme infidele, & trompé par les accusateurs auoit persecuté les Chrestiens. A l'Empire duquel vint à succeder Adrian son neveu, duquel Elie Lampride historiographe, escrit qu'il commença à honorer les Chrestiens, leur permettât viure en leur loy, & luy-mesme adoroit Christ, & fit bastir des temples : mais depuis il changea de propos, & deuint odieux & cruel aux Chrestiens estant deceu, & abusé par les maîtres de ses fausses ceremonies, & par les Euesques de ses faux dieux : luy disant, que s'il fauorisoit aux Chrestiens, tout le monde seroit cōuertý en ceste loy, par ainsi se perdrait la religion de leurs dieux. Cela mesme est certifié par Pierre Crinit. Il se trouue en la vie

de Saturnin qu'à ce mesme Adrian fut emuoyée vne lettre par Seuerin Consul, où il manda qu'il y auoit en Egypte plusieurs Chrestiens, entre lesquels aucuns se nommoient Euesques, & que nul d'eux n'estoit oyssif, ains que tous trauailloient, & s'employoient à quelques exercices, & qu'il n'estoit pas iusqu'aux aueugles & gouteux, qui ne vesquissent du labeur de leurs mains, que tous adoroient vn seul Dieu, lequel estoit aussi adoré des Iuifs. Nous lisons semblablement aux hystoires, qu'ayant cét Empereur recommencé à mal traicter les Chrestiens, à la persuation de ses faux Pontifes, il y eut vn sien Ambassadeur nommé Serene Eramie, Ethniques, comme luy, qui luy escriuit vne lettre, par laquelle il luy mandoit, qu'à son aduis, c'estoit cruauté de consentir à l'oppression des Chrestiens n'estant accusez d'autre chose, sinon que d'observer leur religion, veu mesmement qu'ils ne se trouuoient chargez d'autres crimes ou coulpe : au moyen de laquelle lettre l'Empereur Adrian deffendit à Minus Fondan, Proconsul en Asie, de condamner aucun Chrestien, s'il n'estoit conuaincu d'autre crime, que de celuy de la religion Chrestienne.

---

*Quelles opinions les anciens Empereurs ont eues de la personne de Christ, par le tesmoignage qu'en rendent les historiens Ethniques.*

#### CHAP. XXXIV.

**DA** Cét Empereur Adrian ( duquel nous auons parlé par le dernier chapitre ) succeda Antonin le debonnaire, lequel encore qu'il eut ce

nom, estoit peruers & meschant. Il sentit mal de la foy de Christ, & persecuta les Chrestiens: mais son successeur Marc Aurelle, fut en cela plus modeste: car au lieu de les persecuter, il les conduisoit avec soy en son armée: par l'oraison desquels elle fut deliurée du danger en quoy elle estoit, pour faute d'eau que les ennemis leur auoient couppee: pour ce que Dieu luy en enuoya, & à ses ennemis, foudres & tonnerres. De ces choses est faite mention en l'vne de ses lettres: & Iules Capitolin en parle aussi, encore qu'il ne l'attribuë pas du tout aux Chrestiens. Ces choses aduindrent enuiron 145. apres la mort & Passion de nostre Seigneur. La 15. ou 20. année ensuyuant, estant Seuerus esleu Empereur, Elie Spartien Ethnique comme luy, escrit, qu'il fit vne loy, par laquelle il deffendit sur grandes peines, qu'aucun se conuertist Chrestien ny Iuif. Apres lequel Seuerus fut Empereur Antonin Eliogabale, duquel nous auons décrit sa vie & dissolution: & recite Lampride, (qui a escrit sa vie) qu'il fit faire à Rome vn temple dedié à son Dieu seul, & qu'il vouloit que les Chrestiens y entrassent pour y sacrifier, toutesfois les Chrestiens n'en voulurent rien faire. A cét Eliogabale succeda l'Empereur Alexandre Seuerus, en l'an de nostre Seigneur 193. & fut en grand bransle de se faire Chrestien. Aussi nous trouuons, qu'il auoit bonne opinion de nostre foy, & qu'il honoroit fort les Chrestiens, & leur donna lieu & assiette à Rome, pour faire faire des temples & lieux d'Oraison. Il tenoit l'Image de Christ en son Oratoire: Cecy est escrit par Elie Lampride, outre ce qu'en escriuent les Chrestiens, & si dit, que plusieurs tauerniers, & patissiers,

patiffiers, s'en allerent vers l'Empereur, se plaindre des Chrestiens, disant qu'il auoient osté leurs logis & maisons, pour faire leur bigotages, & qu'ils obseruoient vne Religion contraire à celle des Romains. A laquelle complainte l'Empereur fit response, qu'il valoit mieux que Dieu y fut adoré, que d'employer tels lieux aux affaires de leurs vacatiōs. Cē Severo mort, luy succeda Maximin, ennemy & persecuteur des Chrestiens : mais il vesquit peu & finit de male mort. Depuis lequel, & encor deux autres qui durerent peu, l'Empire vint entre les mains de Philippe, qui fut baptisé comme disent quelques-vns, & le premier qui reçut les Chrestiens, Eusebe l'affirme, toutesfoi les historiens Gentils n'en escriuent rien. Chacun iour Dieu l'uminoit de plus en plus les cœurs des hommes, & grand nombre s'en conuertissoit à nostre Foy, malgré l'Empereur Decius & Diocletian, & autres semblables, & iusqu'à ce que lassez de les persecuter, ils les dissimulerent, & souffrirent quelques temps, comme ils les dissimulerent par vne lettre de Maximin Empereur, compagnon de Diocletian, qui fut deux cens tant d'ans apres nostre Redemption : laquelle lettre, dit, en nostre langue. ce qui s'ensuit : Cezar Maximin invincible, grand Pontife de Germanie, d'Egypte, de Thebes, de Sarmacie, de Perse, d'Armenie, de Carpi, & encor Victorieux des Medes, & pour ses Victoires, nommé dix-neuf fois Empereur, & huiet fois Consul, & Pere de la Patrie : Au commencement de nostre Empire, entre autres choses, que nous determinasmes faire pour le bien public, ordonnasmes que l'ordre qui se tiendroient en toutes choses, fut, con-

forme aux anciennes Loix , & la publique discipline de Rome conseruée: & par ce mesme moyen commandasmes que ces hommes qui se nomment Chrestiens, & qui ont laissé nostre antique religion fussent pressez , contraints & forcez de laisser la nouuelle qu'ils auoient prinse , & qu'ils obseruasent la nostre ancienne , establie par nos predecesseurs: mais estans venus à nostre cognoissance, que nonobstant ce commandement, & rigueur vsee contre eux pour leur faire obseruer , ils n'ont point de laissé de suiure leur vouloir, & qu'ils sont si fermes & cōstans en leurs propos, qu'il n'y a force ny peines si griesues qui les puissent retirer de leur religion, & leur faire garder la nostre: ains ont plus aimé s'exposer à grief tourment & mort , & qu'ils sont encor aujourd'huy en ceste mesme constance, sans vouloir feuerer ny honorer aucuns des dieux de Rome. Nous memoratifs de nostre accoustumée clemence & pitié , deliberons en vser enuers les Chrestiens: à ceste cause nous permettons que d'huy en auant toute personne se puisse faire & nommer Chrétien, auoir lieux pour faire assemblees, & edifier temples, où ils puissent prier & sacrifier: Laquelle licence & faculté nous leur concedons, par condition. qu'ils ne feront aucune chose contre nostre republique & religion, & qu'en autre chose ils obserueront nos loix & constitutions, & encor que pour recognoissance de ceste permission , ils seront tenus de prier leur Dieu pour nostre vie & santé, & pareillement pour l'estat de la republique de Rome , à fin qu'estant la ville prospere & entiere , ils puissent eux-mesmes viure de leur labour en repos & seureté. O veritablement in-

Fortuné Empereur, si tu eusses forcé les Chrestiens de laisser & renoncer leur foy, comme mauuaise, comment eusses-tu voulu les faire prier pour toy, & les forcer à faire memoire de toy en leurs oraisons? A tout le moins ceste lettre nous seruira en ce que toy-mesme tu testmoignes de la constance, vertu, & esprit qu'auoient les martyrs Chrestiens, en souffrant patiemment les tourmens & supplices qui leurs estoient donnez pour l'amour de Christ. Or quelque temps apres Maximin, vint à succeder à l'Empire Constantin, qui fut surnommé le Grand, fils de ceste bonne Dame Heleine, qui trouua la vraye Croix, qui fut enuiron 292. ans apres la redemption de l'humain lignage: il fut bon Chrestien, & fit tant de biens en l'honneur de Dieu & de la sainte Eglise, & au ministres d'icelle, que ce seroit chose longue à reciter. Il permit à tous indifferemment d'estre Chrestiens, pour lesquels il fit bastir de somptueux temples, & ceux qui premierement estoient dediez aux idoles, il les dedia au seruice de Christ, & des siens. Depuis ce temps combien, que l'Eglise de Dieu ait souffert des scandales, & persecutions, comme furent celles de Iulian l'Apostat, & autres, si est-ce que tousiours & en plusieurs parties du monde, Christ a esté publiquement adoré. Et de là en auant toutes les histoires sont pleines des actes des Saints: encore la plus grande part de subsequens Emperateurs ont esté fideles & Catholiques, comme furent Theodose, Iustinian, & autres semblables. Je pourrois bien amener plusieurs autres authoritez d'historiens Ethniques, qui ont parlé de Christ, mais ie me suis voulu ayder de ce petit nombre seule-

ment, pour ce qu'ils sont fameux & de grande auctorité.

*Que les hommes venus de basse condition ne doivent laisser d'essayer à se faire illustres, & de plusieurs exemples à ce propos.*

### CHAP. XXXV.

ON voit que naturellement les hommes descendus de haute & genereuse lignée deuiennent le plus souuent grands & excellens personnages, imitans la naïfue noblesse, & ancienne vertu de leurs ancestres : toutesfois pource qu'il n'y a loy, ny reigle si certaine qui n'ait quelque exception, ceste-cy se trouue du nombre: car quelquesfois les peres qui sont gens de bien, doctes, & sçauans engendrent des enfans oyseux, abjets, & inutiles, & neantmoins posé le cas que ceste reigle fut encore plus certaine, & absoluë qu'elle n'est, si est-ce que ceux qui descendent de basse race, & aussi de pauvres parës, ne doivent delaisser à mettre toute peine de se rendre vertueux & bien louïables: pour ce que les maisons, qui aujour d'huy sont tenuës & reputées anciënes & nobles, ont prins leur origine de vertu, & ont rendu nobles leurs successeurs. Parquoy à fin d'esmouuoir & donner cœur aux homes d'aspirer à choses hautes, ie me delibere reciter les exemples de quelques vns nais de pauvres parës, qui toutesfois sont deuenus grands personnages, & excellens en vertu, & noblesse. Pour le premier nous mettons en auant Tiriat Portugalois, tant estimé par les historiens, & même par les Romains, au sang desquels il y a tant de fois baigné son espée.

Cestuy estoit fils d'un berger, & de son jeune âge aidait à son pere à garder les brebis : mais ayant le cœur enclin à plus grande chose, delaisa la garde des bestes domestiques & priuées pour s'adonner à la poursuite des sauuages, & deuint grand chasseur. Depuis venant les Romains à mener guerre en Espagne, il assemble plusieurs de ses compagnons, avec lesquels il escarmouchoit bien souvent ses ennemis, & aucunes fois ses amis : & fut si vaillant & adextre aux armes, qu'en peu de iours il assemble des gens en nombre suffisant pour dresser vne armée, & tenir camp : avec lequel il comença à faire la guerre aux Romains, pour la deffence de son pays, ce qui dura 14. ans : pendant lequel temps il obtint contre eux plusieurs grandes victoires. Et a esté tant qu'il a vescu puissant, craint & redouté de ses ennemis : mais à la fin il fut malheureusement occis en trahison, au grand regret de toute sa gendarmerie, par laquelle il fut noblemēt mis en sepulture. Arsaces Roy des Parthes, fut de si basse & infirme lignée, qu'il ne s'est trouué aucun qui ait entendu quels furent ses parens : apres qu'il se fut retiré de la subjection & obeysance d'Alexandre le Grand, il fut le premier qui constitua Royaume entre les Parthes, peuples tant renommé & craint par les Romains, & au moyen de ses grandes prouesses & vaillances, les Roys ses successeurs, pour memoire & reuerence de son nom, encore qu'ils n'eussent le Royaume par heredité & succession, furent à cause de luy nommez Arsacides comme les Empereurs Romains ont pris le nom de Cæsar, à cause du grand Cæsar Octauius Auguste. L'excellent Capitaine Agatocles qui pour son sça-



noir & grand cœur fut Roy de Sicile, & fit cruelle guerre aux Carthaginiens, estoit de si basse parenté, qu'il me semble auoir leu qu'il estoit fils d'un potier de terre, & que depuis qu'il fut paruenu à cet honneur & dignité de Roy, toutes les fois qu'il faisoit festin, il vouloit que parmy les vases d'or & d'argent, avec lesquels il estoit seruy, on entremeslast des vases de terre, pour demonstrier qu'il se souuenoit du bas lieu de son origine. C'est encore vn autre grand exemple celuy de Ptolomée, vn des meilleurs Capitaines d'Alexandre, après la mort duquel il fut Roy d'Egypte & de Syrie: & tel qu'à caule de son nom ses successeurs Roys d'Egypte furent nommez Ptolomées. Ce Ptolomée estoit fils d'un escuyer nommé Lac, qui iamais ne seruit d'autre chose que d'escuyer en l'armée d'Alexandre. Isocrates Athenien, fut en l'art & science militaire, fort illustre, car il vainquit les Lacemoniens en bataille rangée, & resista vaillamment à l'impetuosité d'Epaminondas de Thebes, Capitaine excellent: & fut celuy qu'Artaxerxes Roy de Perse, esleut Lieutenant general de son armée, quand il voulut faire guerre aux Egyptiens. Si scauons-nous pourtant (selon ce que tous en escriuent) qu'il fut fils d'un Sauétier. Je m'estois oublié d'Eumenes, l'un des plus excellens Capitaines qu'eut Alexandre en vaillance. scauoir & bon conseil: la vie duquel & ses grands faits d'armes sont d'escripts par Plutarque, & Paul Emile, lequel encore qu'il ne fust fauorisé des biens & succez de Fortune, comme les autres, si ne laissoit il pourrât marcher aucun deuant luy quant à l'art militaire, & si acquit les vertus & gloires de luy-mesme, sans estre aduancé, que par

son labour luy estant fils d'un homme de basse condition, qui selon aucuns estoit chartier. Entre les humaines seigneuries & dominationse, il n'y en a point eu de si grande & puissante que l'Empire Romain, lequel a esté regi & gouverné par tant de grands personages excellens en mœurs & vertus, & neantmoins plusieurs ont aspiré, & atteint ce souverain degré de gouvernement, qui estoient de basse & infirme parété. Elie Pertinus Empereur de Rome, fut fils d'un artisan, son ayeul auoit esté Libertain (c'est à dire qu'il avoit autrefois esté de servile condition, & depuis avoit acquis liberté) ce neantmoins à cause de sa vertu & valeur, il parvint à l'Empire, puis à fin de donner exemple aux autres de bas estat, & les inciter à la vertu il fit couvrir de marbre bien eslabouré, toute la boutique où son pere souloit besongner de son mestier. Cét Empereur Elie ne fut pas seul de bas lieu qui parvint à l'Empire: car Diocletian qui tant illustra Rome de triomphantes victoires, estoit seulement fils d'un Scribe: aucuns disent que son pere estoit Libraire, & luy-mesme esclave. Valentinian aussi acquist l'Empire, bien qu'il fut fils d'un Cordier. L'Empereur Probus estoit fils d'un Jardinier. Aurelian, de qui la renommée & vertu fut si grande, estoit de si basse lignée, que les auteurs ne sont pas seulement d'accord du lieu de sa naissance. Marc Iules Licinie & aussi Bonose gouvernerent l'Empire de Rome, dont le premier estoit fils d'un villageois de Dace: & l'autre fils d'un Maître d'Escole. Assez d'autres Empereurs de ce calibre furent à Rome, lesquels pour briefueté ie laisse arriere: comme Maurice, Iustin, predecesseur de Iustinian

& Galere qui fut berger premier qu'estre Empereur. De ceste haute & suprême dignité, venons au Pontificat & S. Siege Apostolique, auquel sont aussi paruenus des hommes de basse condition. Le Pape Iean XXII. fut fils d'un Cordonnier natif de France, lequel pour sa vertu & sçauoir vint à ce degré, & augmenta le patrimoine & Seigneurie de l'Eglise. Le Pape Nicolas V. auparavant nommé Thomas, estoit fils de pauvres parens, qui alloient vendre par les ruës des poules & des œufs. Le Pape Sixte IV. premierement nommé François, & Cordelier, estoit fils d'un marinier. L'en pourrois nommer assez d'autres, que tout expres ie laisse en arriere, pour ce que ceste dignité ne se doit acquerrir par noblesse de sang, ains par vertu. Iesus Christ nous en fait exemple: car le meilleur qui se soit assis en la chaire, & que luy-mesme y mit, fut Sainct Pierre qui souloit estre pecheur de poisson, mais il le fit pecheur d'hommes. Et descendant encore aux Roys & Princes, les Romains esleurent pour leur Roy Tarquin Prisque, fils d'un marchand de Corinthe, & encore banny de son pays: lequel estant Roy augmenta les confins de son Royaume, & le nombre des Senateurs, & de la Cheualerie: Il institua de nouveaux Estats pour le service & ceremonies de leurs Dieux: tellement que le peuple ne se repentoit point d'auoir esleu pour leur Roy vn estranger. Seruie Tulle qui fut pareillement Roy de Rome, regna long-temps avec grandes Victoires, & qui triompha par trois fois, & en la fin restant Roy fort excellent, estoit reputé de plusieurs, pour un pauvre seruâte, dont il a tousiours retenu le nom de Sernie. Les Rois des Lombards, s'ils

ne furent aussi anciens que les Roys de Rome ; au moins furent-ils pour leur regard aussi puissans : le troisieme desquels , nommé Lamusie , estoit fils d'une pauvre femme publique ; qui en accoucha avec deux autres fils tout en vn coup, laquelle comme peruerse & mauuaise mere , les ietta dans vn grand fossé, où il y auoit quelque peu d'eau : d'auanture le Roy Agelmond passant par là , vid cét enfant en l'eau ; & le toucha tout doucement du bout de la lance qu'il tenoit en ses mains , à fin de sçauoir que c'estoit, mais l'enfant tout ieune qu'il estoit, se sentant touché empoigna le fust de la lance avec la main sans le laisser: ce que voyant le Roy fut esmerueillé qu'une si petite creature eust montré telle force, le fit tirer dehors & nourrir avec grand cure & soin, & pour ce que le lieu où il sauoit trouué estoit surnommé Lama, il le fit nommer Lamusie : lequel deuint tel , & eut fortune si fauorable qu'il fut Roy des Lombards , & dura sa succession iusques au Roy Albotin, en la personne duquel elle fut perdue. Vn autre cas non inoindre que cestuy-cy aduint au Royanne de Boëme : car vn nommé Primillas fils d'un paysan, fut esleu pendant qu'il labouroit la terre emmy les champs: pour ce que estant les Boëmiens en doute quel ils deuoient eslire Roy, mirent aux champs vn cheual sans bride, ny sans frein , & le laisserent aller à son vouloir ayant ferme propos d'eslire pour leur Roy celuy auquel le cheual s'arresteroit: Il aduint d'auanture que ce cheual s'arresta tout droit deuant Primillas, qui alors tiroit & labouroit la charrue aux champs : parquoy ils l'esleurent pour leur Roy , où il se gouerna excellamment & sage-

408. **EXEMPLE POUR PARVENIR A HONNEUR.**  
ment. Il fit plusieurs loix, & entourna de murailles  
la ville de Prague, avec plusieurs autres notables  
choses. Le grand Tamburlan, duquel nous auons  
recité les merueilleux faits, estoit pasteur de son  
commentement. Le vertueux & vaillant Capitaine  
pere de François Sforce, les enfans & successeurs  
duquel furent iusqu'à nostre temps Ducs de Mi-  
lan, estoit natif d'un village nommé Cotignol, &  
fils d'un pauvre Laboureur : mais estant naturelle-  
ment enclin aux armes, avec le bon cœur qu'il auoit  
laissé la vacation de son pere pour suivre une trou-  
pe de Soldats qui passoient par sa contrée, & de-  
vint tres-loüable Capitaine. C. Marius Consul  
Romain, issu de basse race, né d'un pauvre village  
nommé Arpinas, fut en son temps tel, & si vaillant  
Capitaine de guerre que chacun sçait : mesme a  
esté Consul de Rome par sept fois, pendant lequel  
temps il obtint de grandes victoires, & eut dedans  
Rome deux magnifiques triomphes. Marc Tule  
Ciceron Prince de l'Esloquence Latine, & tres-do-  
cte en toutes disciplines, fut Consul à Rome, &  
Proconsul en Asie : & neantmoins son origine n'e-  
stoit que de ce pauvre Tuguriole d'Arpinas, & si  
n'estoit point de lignage plus apparent. Ventidie  
fils d'un homme fort abject, estoit muletier : mais  
il laissa ceste vacation, & vint à estre cogueu en la  
guerre de Cæsar : moyennant la faueur duquel il  
obtint par sa vertu & vaillance, qu'il fut chef de  
bande, puis Mareschal de Camp, & en apres fut  
Pontife, & depuis Consul de Rome : & combat-  
tant contre les Parthes, les vainquit, & triompha  
d'eux, & fut le premier qui en rapporta la victoi-  
re apparente & notable. Ce seroit chose fort lon-

gue de vouloir amener pour exemple tous les descendus de bas lieu, qui par leurs sciences & lettres sont paruenus à grands estats & renommée. Virgille estoit fils d'un potier, & neantmoins il fut le meilleur Poëte des Latins. Quinte Horace, qui à mon aduis n'eut son pareil en poésie. Eustache & Pepin furent enfans d'Esclaues affranchis : l'excellent Philosophe Theophraste estoit fils d'un rapasseur d'habillemens : le Philosophe Menedeme, pour la doctrine duquel les Atheniës luy dresferent vne statue, estoit fils d'un homme mequanique; il y a encore vne infinité d'autres, dont ie ne parle point. Par ces exemples l'on peut cognoistre que l'homme de quelque estat qu'il naisse, peut, s'il veut pourchasser, deuenir grand, pourueu qu'il prenne le chemin de vertu, qui s'aquiert par travail & peine, sans toutesfois s'esgarer du chemin du Ciel : pour ce que faisant autrement, que luy vaudroit l'acquisition de tout le monde, quand son ame souffriroit perpetuel tourment.

*De diuerses choses aduenües à l'Empereur Iustinian, & maintes autres de son temps, & celles de Loy: Sforce.*

#### CHAP. XXXVI.

**LE**N l'an de nostre Seigneur 686. estant reduit l'Empire en Constantinople, Iustinian fut le 1. Empereur, qui par aucuns a esté nommé Iustin: il fut mauuais Chrestien, & sujet à tres-meschantes inclinations. Au commencement, ses affaires luy succederent assez bien pour ce que les Sarrazins qui auoient vsurpé l'Afrique, firent paix avec ses Capitaines; mais à cause de sa cru-

auté, il fut mal voulu, tellement qu'il receut la punition meritée: car en l'andixiesme de son Empire, fut conjuré contre luy par Leonce Senateur Constantinopolitain, & Galenie patriarche, voire au temps qu'il pensoit estre en sa plus grande prospérité. Ce Leonce, avec la faueur du peuple, & autres principaux en l'Empire, vint au Palais, où sans trouuer aucune resistance, print Iustinian & luy couppa le nez: quelques vns disent aussi la langue: & se nommant Empereur il relegua en la ville de Cherfonne sur la mer de Pont, où se trouua Iustinian seul, pauvre, & sans nez. Estant donc Leonce paruenue à son intention, & se voyant Empereur pacifique, enuoya vn de ses Capitaines nommé Iéan, en Afrique contre les Sarrazins, qui encore la possédoient, desquels ayāt eu la victoire, & laissant-là son armée au meilleur équipage, & bon ordre qu'il peut, s'en alla vers Leonce pour luy redre compte de sa charge. Ce pendant s'esleua en son armée vn nommé Asimare, qui depuis par les Soldats fut appellé Tybere: lequel se faisant Empereur du consentement de tous, la chose luy succeda si heureusement, que en toute diligence il vint en Constantinople, où il print Leonce, qui auoit esté Empereur trois ans, & luy fit coupper le nez, comme il auoit fait à Iustinian, & le mit prisonnier en vn monastere pour luy donner plus de tourment, & puis la mort. Semblablement fit releguer, & bannir en Cefalonie, vn nommé Philippique, pour ce qu'il auoit songé qu'vn aygle s'estoit mis sur sa teste, ce qu'il luy sembloit presage que l'Empire luy deuoit venir entre ses mains. Par ce moyen demeura Tybere Empereur pacifique, & regna fix ou

sept ans sans crainte de personne : pendant lequel temps, le diable regna tellement en luy, qu'il delibera de faire mourir Iustinian, doutant qu'il eust machiné aucune chose contre luy : dequoy aduerty Iustinian, s'enfuit à recours en la maison d'un Prince de Barbarie, duquel il fut bien receu : lui promettant sa fille en mariage, & autres grandes choses. Ainsi estant là, en quelque esperance, & luy semblant n'auoir plus cause de crainte, fut aduerty que son nouveau beau pere le vouloit prendre, & l'en- uoyer pour de l'argent à Tybere, parquoy il s'en- fuyt, & se retira vers le Roy de Bulgarie, nommé Vuelle, par l'aide duquel (luy ayât promis de prendre sa sœur en mariage) il assemble vne armée qu'il mena contre Tybere & le vainquit en bataille : ce qu'il n'eut iamais peu faire, si Tibere l'eust laissé en repos, sans le molester en son exil, en cette sorte recouura Iustinian son Empire ; bien qu'il n'eust plus de nez, & qu'il eut fait experience du pouuoir de fortune, qui s'estoit lors retirée en arriere. Luy arriué en Constantinople, il trouua en prison ce Leonce qui luy auoit osté l'Empire & le nez, lequel apres plusieurs tourmens, il fit mourir avec Tybere : & toutes les fois qu'il songeoit à son nez coup- pé, il faisoit mourir vn de ceux qui auoient conjuré contre luy. Quand il fut reintegré en sa dignité, il pensa faire vne chose, qui fut cause que derechef il perdit son Empire : & delibera de faire mourir ce Philippique, dont nous auons parlé, qui fut banny à cause du songe de l'aigle, & qui estoit en son exil, sans penser, ny machiner aucune chose, & pareillement il querella contre les habitans de Cher- donne, disant qu'ils l'auoient mal traité pendant



son exil, & leua gens pour cét effect: ce neant-  
 moins il fut tres-instamment prié d'auoir pitié du  
 pauvre banny: dont il ne voulut rien faire. Au mo-  
 yen dequoy voyant ce Philippique, que l'Empereur  
 alloit contre Chersonne, luy comme tout delespe-  
 ré, print par contrainte cœur de se deffendre, &  
 n'ayant autre remede, se mit avec si peu de gens  
 qu'il peut assembler, & se presenta cōtre Iustinian  
 qu'il vainquit, & luy fit trancher la teste & aussi à  
 son fils: ce fait, banny qu'il estoit, demeura Empe-  
 reur. Et en cette sorte se iouia Fortune avec Iusti-  
 nian, iusques à ce qu'elle luy eut fait perdre la vie &  
 l'Empire. Le semblable aduint à Philippique: car au  
 bout de six mois, vn nommé Anastase s'esleua con-  
 tre luy: & apres luy auoir creué les yeux, luy osta  
 l'Empire, le retenant pour soy, par l'espace d'vn an  
 seulement, pource qu'au bout de l'an, vn autre nommé  
 Theodose, se banda contre luy, & le fit faire Moy-  
 ne en le priuant de son Empire. Voyla cōment For-  
 tune se maintenoit sur les affaires de Iustinian, &  
 des autres, en faisant Empereurs les exilez, & exi-  
 lant les Empereurs: rebailant aux depossedez, plus  
 qu'ils n'auoient auparauant, afin de les despoüiller  
 d'auantage, & si fut en fin cruelle contre tous, ne  
 faisant aucun bien aux vns, pour mal que souffris-  
 sent les autres: car à aucuns elle osta ce qu'elle dō-  
 na aux autres, pour à la fin leur oster tout. Dés le  
 commencement elle leur eust bien peu donner fin,  
 lors qu'il n'estoient en si grands estats: mais elle  
 les vouloit hausser, pour les abbaïsser d'auantage,  
 & leur donna beaucoup, à fin de ne leur oster peu.  
 Elle n'en fit mourir aucun en sa prosperité, ains  
 se virent depossedez auparauant que de mourir.

Et cōbien que cette histoire soit certaine, & qu'elle d'eust seruir d'exēple, si se trouue-il tousiours quel- qu'un qui pourchasse & souhaite l'Empire : les auteurs de ces choses sont, Blond, Platine, Antonin, & autres. J'ay recité ce que la fortune fit à plusieurs, maintenant ie veux conter ce qu'elle a fait à vn seul qui fut Duc de Milan, nommé Louys, frere de Galeas Sforce Duc de Milan, qu'un nommé Iean André, qu'il auoit nourri & esleué, tua en l'Eglise S. Estienne de Milan, oyant la Messe. Ils furent tous deux enfans de cēt Illustre Capitaine François Sforce. Ce Louys fut nourry auēc les autres freres en grand estat, comme enfans d'un des plus apparens Princes de son temps, & qui fut pareillement Capitaine fort excellent. Par la mort de Galeas, demeura pour successeur vn sien fils, en grand ieunesse, nommé Iean, en la tutelle & gouuernement de Bonne sa mere, & d'un nommé Chico, natif de Calabre, qui auoit esté bien fauorisé du pere & de l'ayeul : lequel Chico bannit incontinent les freres du Duc mort : au moyen dequoy ce Louys, l'un d'iceux, allant fuitif par le pays, aprint à goustier les mutations de Fortune, ou pour mieux dire, du monde : & à la verité sa douleur estoit grande, voyant en vn mesme temps, à l'entrée de sa ieunesse, son frere mort par trahison, & le bien de son nepueu, que par raison il deuoit administrer, estre mis en main d'un estranger de basse condition, & à l'occasion duquel il ne tenoit point sa vie assurée : toutesfois cette rouē se tourna, & luy comme sage, & d'un grand cœur, chercha le moyen de faueur, & secours, & le trouua : car il entra par force dans Milan, & déchassa Bonne, & Chico : Parquoy il

demeura pacifique, gouverneur de tout le bien paternel. Son néveu estoit si debile, & luy si vaillant, qu'il gouerna tout plus de 20. ans pendant lesquels, moyennât son grand cœur, & sçauoir, il augmenta ses biens en paix & guerre, estant riche, craint & bien voulu par toute l'Italie, & luy particulièrement ayiné. Il acquit grand honneur en paix, & encore plus en guerre, principalement en celle que les Florentins auoient lors cõtre le Pape Sixte IV. & contre le Roy Ferrand de Naples : en laquelle guerre les Florentins furent en danger d'estre destruits & ruinez : mais l'autorité de ce Lbays leur fut remede propice, & les mit en paix & seurété. Ayant aussi ce Roy Ferrand perdu quelques places aux guerres qu'il auoit eues contre le Turc en Calabre, il luy donna secours d'hommes, & d'argent pour les recõquister, il deffendit par armes le Duc Ferrare contre la puissance des Venitiens qui fauoient reduit à telle extremité, qu'il ne se pouuoit plus deffendre : depuis ayans les Venitiens émeu guerre contre luy, il se deffendit en sorte qu'il entra iusques dedâs leurs terres, & fut en son pouuoir de leur accorder paix quand il luy fut agreable, & non plustost. Vne autrefois au Roy de Naples, estant fort empesché pour aucuns des principaux de son pays qui luy estoient rebelles, il donna tel ayde & support, qu'il se conserua en son Royaume, & en ses Estats. Gennes qui luy fut rebelle, avec Bonne sa belle sœur, il reduisit de nouueau en son obeyssance : il donna telle ayde au Duc de Sauoye, les vâsseaux duquel ne luy vouloient obtemperer, qu'il les rendit tous obeïssans. Cognoissant aussi que le Pape Alexandre sixiesme, si tost qu'il fut esleu,

cheut

cheut en grande necessité, il le secoutut gracieusement avec grande somme d'argent. Il maria le Duc son nepueu avec la fille du Roy de Naples, & donna sa niepce pour femme à Maximilian Roy des Romains, Il remit le Marquis de Saluces en ses biens & estats. Apres toutes ses prosperitez, mourut son nepueu Iean, laissant vn enfant fort petit : parquoy luy comme seigneur absolu, par la permission de l'Empereur Maximilian, se nomma Duc de Milan. Alors il estoit ja vieil & se tenoit au dessus de toutes ses prosperitez & honneurs quand Fortune luy tourna le dos, & luy furent les Venitiens ennemis, en faueur de Louys 12. Roy de France, qui disoit la Duché de Milan luy appartenir à cause de sa mere. A cette cause il eut guerre des deux costez: & combien qu'il fut fort puissant Prince, toutesfois ou pour ce qu'il se défiolt de ses gens, ou pource qu'il luy sembloit n'estre assez fort pour resister à cette impetuosité, sans les espauls & secours d'aucuns des Princes, qui auoient receu de luy tant de biens-faits & aydes, il conclud de ne point attendre le choc: ains en mettant par tout le meilleur ordre qu'il peut, abandonna son estat, qui en moins d'un mois fut tout perdu. Il n'arresta gueres apres que Fortune recommença son esperance, car estant finitif en Allemagne, il trouua faueur & secours, tellement qu'au bout de 5. mois il retourna avec gros exercite, & luy succeda son entrée assez bien: car il print plusieurs lieux, & villes de son territoire, & si estoit en esperance de reconquerir le tout, mais estant prest de combattre, non seulement les Suisses refuserent la bataille, mais aussi le prindrent & liurerent entre les mains des François qui le

D d

menerent en France, où finalement il mourut prisonnier au Chasteau de Loches en Touraine: & ne luy seruit aucunement d'auoir esté puissant & riche pour ce que Fortune lui donna tous ces biens pour luy donner en fin plus grande aduersité. Mais quoy ce sont des trauerses qui fait faire le monde. Parquoy ie dy que celuy qui moins a & moins desire auoir, est le plus content & asseuré. Que les hommes donc soient cōrens de leur biens, & qu'ils vsent & se seruent en paix de ce que Dieu leur donne: car j'ay leu de plusieurs qui ont désiré maintes choses, lesquelles apres qu'ils les ont eues, ont esté cause de leur faire perdre la vie: & Dieu sçait où vont leurs ames apres ces entrefaites.

*Del'opinion que les Romains & autres anciens auoient de Fortune qu'ils mettoient au nombre des Dieux: en quelle forme & figure ils la peignoient: & qu'il n'y a point de Fortune entre les Chrestiens, pource que tout se doit referer à Dieu.*

#### CHAP. XXXVII.

**V**IS que nous auons monstre l'instabilité du monde, par les exemples de tant d'hommes (ce que chacun attribué fausement à Fortune) c'est bien raison que maintenant nous parlions quelque peu de ce que les Ethniques & Gentils ont senty de ceste vanité, puis concludre avec les Chrestiens. Entre les autres erreurs, que ces sages Philosophes ont eues en la sapience humaine, estans priuez de la vraye & diuine, fut ceste-cy la principale occasion que ne cognoissent les causes d'où procedoient les effects, & ne sçachans qui les faisoit & ordonnoit, plusieurs d'entre-eux

nommèrent œuvres de Fortune, tous soudains  
euenemens, & choses non esperées : & toutesfois  
ne s'arrestèrent pas seulement là, ains n'estât For-  
tune autre chose qu'une imagination sans essence,  
plusieurs l'ont creuë estre vne diuinité, & particu-  
liere Déesse: à laquelle ils attribuerēt tous accidēs  
humains fust en prosperité ou aduersité ils la repu-  
roient gouuernāte, & administratrice de tous biēs,  
& de tous maux : & est ceste folie venuë iusques à  
tel point, que Virgile la nomme Toute-puissante;  
& Ciceron en ses offices a osé dire ces paroles: *Qui*  
*est celuy qui ne sçait que le pouuoir de Fortune est*  
*tres-grand esgalement en bien & en mal, pour ce*  
*que si elle nous aide de son vêt prospere, nous par-*  
*tenons au but de nos desirs: si au cōtre, nous som-*  
*mes affligez iusqu'à l'extremité. Saluste historio-*  
*graphe dit, que Fortune est maistresse sur toutes*  
*choses. Iuuenal s'accorde avec eux disant: si For-*  
*fortune veut, de simple aduocat tu seras faict Consul:*  
*mais si au contraire tu deuiedras de Cōsul simple*  
*aduocaceau: en sorte qu'ils attribuoiēt toute puis-*  
*sance à Fortune. Et toutesfois c'est chose esmer-*  
*ueillable, qu'estās en cette opiniō ils blasphemoiēt*  
*si fort contre elle, qu'ils luy imposoient des noms,*  
*& epithetes abominables, hors de toute reuerence*  
*& honneur. Pline dit: Certainement en tous lieux*  
*à toutes heures, & par toutes personnes, la seule*  
*Fortune est inuquée, elle est seule appelée, seule*  
*accusée, & poursuiue: en elle seule on pense, seule*  
*louée: seule blasmée avec injures & reproches,*  
*seule honorée, réputée muable, & d'aucuns auen-*  
*gle, instable, inconstante, incertaine, variable, &*  
*aux indignes favorable, à elle seule on refere*

toutes mises & seceptes, en tous les contes & raisons des hommes mortels elle tient l'vne & l'autre page du liure : de sorte que nous sommes de subiecte condition, que ceste Fortune est par nous reputée Dieu , & par ce moyen nous approuuons Dieu estre incertain, voila les mots de Plin. Ces antiques luy faisoient aussi des statuës de diuerses formes, selon les effets qu'ils se persuadoient estre en elle : quand ils luy vouloient attribuer victoire, ils la peignoient forte, & virile, aussi auoient-ils vn temple particulier dedié à la forte Fortune , ( lequel selon Tite Liue ) fut edifié par Camille Consul , de la proye & butin des Getrusques : & long temps apres fut ordonné, que sa feste seroit celebrée le vingt-cinquiesme iour de Iuin, pour ce qu'à tel iour Aldrubal fut vaincu, & défait , & que le Roy Massinisse amy des Romains, auoit ce mesme iour vaincu le Roy Sifax. Outre ce les Romains, luy firent vn autre tēple , à deux petites lieuës pres de Rome, où elle fut dépeinte en figure de fēme, pour ce qu'en ce lieu Coriolan venant en armes contre sa patrie, ayans executé la priere de sa mere, & s'en estoit tourné pardonnant à Rome , sur laquelle il venoit de propos deliberé pour la saccager, & destruire de fons en cōble. Et en cette forme de femme enleuée en statuë, le diable s'y estant mis, rēdit responce par plusieurs fois, & la tenoiēt pour oracle. Ils auoient aussi vn autre temple particulier, dedié à male Fortune : & estoient en cette aueuglée deuotion , qu'ils croyoient que celuy qui estoit fort deuotieux enuers cette Fortune, toutes choses luy succedoient en bien : & à celuy qui ne l'estoit point, toutes choses luy tournoient en mal-heur.

Et de toute cette trôperie estoit autheur le diable, afin qu'ils y ereussent d'auantage : cōme il aduint à Galba, auquel pour auoir osté vn colier d'or à cette statuë de Fortune pour le dédiër à Venus selon que disent les historiens, Fortune s'apparut à luy la nuict ensuiuant, le menaça, dont tost apres s'en ensuiuit la mort. La vanité de ce peuple estoit si grāde qu'ils auoient vne statuë de Fortune barbuë, & pensoient que les jouuenceaux qui l'auroient en deuotion, porteroient belle barbe, & ceux qui la mespriseroient, l'auroient aussi tout au contraire. Toutes ces choses ils faisoient pour la diuersité des respects & considerations : & neantmoins pour signifier tout le pouuoir, que selon leur opinion, elle auoit, & la diuersité de sa nature, ils la figuroient en diuerses sortes. Le Philosophe Cebes la dépeignoit en figure de femme, comme furieuse, auëugle, & sans sentiment, ayant les pieds sur vne pierre ronde, pour signifier son instabilité. Vupal fut le premier en Grece qui fit statuë à Fortune en la ville de Smirne : elle auoit le Ciel sur sa teste & en l'vne de ses mains vne corne d'abondance. Les Scites la peignoient en femme sans pieds, ayant toutesfois des mains & des ailles. Autres la peignoient avec vn timon de gouuernail en l'vne de ses mains, & en l'autre la corne d'abondance : voulans inferer qu'elle gouuernoit tout, & concedoit les biens au monde. D'autres la faisoient de verre, pour ce qu'elle est fragile, & se rompt en moins de rien. Quelques autres la peignoient tournant vne rouë, sur le haut de laquelle aucuns estoient assis, autres vouloient mōter, & les autres en trespuchoient. L'vn disoit qu'elle estoit



comme vne comedie, en laquelle les vns entrent quelquefois comme Roys & grands Seigneurs, & tantost apres changeans de vestemēt, entrent comme esclaves & serfs, pour ce que cette vie humaine est ainsi gouvernée, y estant aujourd'huy vn riche qui demain sera pauvre. Soerates l'accomparoit à vne place publique, ou theatre sans ordre, là où le plus souuent aduient que les meilleurs sont au pire lieu. Les anciens la peignoiēt auëgle: & à ce propos Apulée en son asne doré, dit ces mots: Non sans cause les hommes de la vieille doctrine, ont peint Fortune auëgle, veu que tousiours elle donne ses richesses aux peruers, & indigens d'icelles, & ne fait iamais bonne eslection entre les homes, ains le plus communément fauorise & se communique aux meschans, & si elle auoit des yeux, elle fuyroit. Il y a infinité d'autoritez qu'on pourroit amener sur les noms bons & mauuais, qui ont esté attribuez à ceste Fortune, Valere, & Claudian l'appellerent enuieuse: Ouide en ses Fastes la nomme forte & douteuse, & en ses Epistres, meschāté: Iuuenal en ses Satyres, mauuaise & peruerse: Lucian, traistresse & parjure: Silius Italicus, cauteleuse: Virgile en vn endroit la nomme toute puissante, & ailleurs la nomme incōstante, infidele, & desloyale: Ciceron, de qui nous auons parlé, & qui luy attribuoit tant de puissance, qu'il l'appelloit la guide & conduite des hommes à bien viure, dit qu'il n'y rien si contraire à raison, & constance que la Fortune: & toutesfois la vanité des anciens Romains estoit si grādē, qu'ils adoroïēt celle qu'ils cognoissoient auëgle, faulse, & incōstante, & luy faisoient des tēples, & si curieusement s'employoïēt

à ses superstitions, que les Empereurs de Rome re-  
noient la statuë de Fortune en la mesme chambre  
où ils dormoient: & quand l'un d'eux mouroit, elle  
estoit transportée en la chambre de son successeur,  
Le premier qui luy fit édifier temple à Rome (se-  
lon que recite Tite Lieve) fut Seruie Tulle, 6. Roy  
des Romains. Et Plutarque au liure de la Fortune  
des Romains, dit la Fortune virile que bien que  
Marcius 4. Roy, fut le premier qui luy édifia tem-  
ple, si est-ce que ce Seruie Tulle, luy imposa plu-  
sieurs noms: pour chacun desquels il fit faire vn té-  
ple l'un à fortune virile, à la petite fortune à la pros-  
pere, à la mauuaise, & autres tels noms. Le temple  
de la Fortune virile estoit basti aupres du Tibre,  
& selon quelques vns près d'un lac: auquel temple  
les filles qui estoient en aage nubile, s'en alloient  
presenter en grande deuotion, & se despoüillent en  
chemise en la presence de cette statuë de Fortune:  
& puis lui découuroiēt tout leur deffaut, si aucunes  
en auoient sur elles, croyans que Fortune le tien-  
droit occulte & caché, si besongnant en sorte que  
ceux qui les prendroient à femme ne s'en apperce-  
uroient point: ce que tesmoigne Ouide en ses  
Fastes. Et quand la puissance des Romains vint  
à croistre, & s'augmenter, de tant plus creut  
cette religion de Fortune, luy faisant édifier des  
temples selon la diuersité des noms qu'ils luy im-  
posoient, & non pas seulement à Rome, mais  
aussi en d'autres contrées d'Italie. Si faut-il croi-  
re que toutes ces vanitez, & maintes autres qui  
se pourroient descouvrir à ce propos, estoient vne  
vraye deception, & tromperies d'hommes che-  
minans sans lumiere, & qui se confioient seule-

ment en leur ſçauoir : car ſuiuant la verité toutes chofes qui ſe font en tout l'vniuerfel, ſoient-elles en la terre ou au ciel, ou aux enfers, procedent & prouiennent de l'inſcrutable prouidence & ſouueraine ſapience de Dieu, ce n'eſt ny fortune ny cas d'auanture, pour ce que toutes chofes ont en ſoy cauſe & ordre émerueillable. Et plus (ſoit qu'entre nous hommes bien ſouuent ne ſentendions, ny cognoiſſions) aucunes cauſes en engendrent d'autres, qui ne viennent de cas fortuit, & en fin toutes ſe vont arreſter à la premiere cauſe, qui eſt Dieu, motif, fa-cteur & gouuerneur de tout, c'eſt la verité, que doit croire, cognoiſtre & tenir tout fidele & vray Chreſtien. Laſtance Firmian ſe mocque ſagement de ceux qui attribuent les aduantures du monde à Fortune. Et S. Auguſtin en ſes retractionſ, ſe dédit de ce que par la commune maniere de parler, il auoit attribué à Fortune le bon-heur d'un homme, & loué en ce meſme endroit Dauid, de ce qu'il attribué toutes ſes tribulations au iugemēt de Dieu: ainſi donc le Chreſtien doit croire, que tout prouient de Dieu. Or outre ce, que pluſieurs anciens ont cogneu ceſte verité. Saluſte dit, que chacun eſt la principale cauſe & motif de ſa Fortune : & en ſon Poēme de la guerre de Jugurta, dit que les paresſeux & negligens ſe plaignent de Fortune ſans occaſion: Iuuenal en la dixième ſatyre, dit plus clairement, que là où eſt prudence, Fortune n'a force ny dignité, combien que nous la faiſſions Deſſe, & la mettions iuſques au Ciel. Il y a eu d'autres Philoſophes, leſquels encore qu'ils diſent que Fortune de ſa propre vertu, & puiſſance, ne pouoit rien faire, croyent qu'elle fut miniſtre & inſtrument de

la diuine prouidence, comme si Dieu auoit besoin qu'un autre besongnast pour luy, qui n'est moindre vanité que celles qu'auons recitées, & autres que ie laisse en arriere, pour ce qu'il me semble que ie suis prolix: ce neantmoins ie l'ay voulu dire, à fin que le simple peuple Chrestien, trop ignorât, perde ceste mauuaise coustume, qu'ils ont de se plaindre de Fortune, quand quelque chose leur vient au contraire de ce qu'ils pensent: car il faut croire, qu'il n'y a rien qui dispose que Dieu seul, auquel il faut auoir recours pour les necessitez humaines.

---

*Qu'outre les proprieté des choses élémentaires, il y a beaucoup d'autres proprieté occultes, & merueilleuses, qui ne sont des éléments.*

#### CHAP. XXXVIII.

**A**Yans quelques-vns des anciens Philosophes découvert par leur science infinies proprieté & vertus des herbes, des planettes, & des pierres, ie dy de celles que l'esprit & industrie des hommes a peu atteindre, outre ce que la necessité & le temps avec l'experience en ont montré, & d'où tant de remedes & biens sont venus, & aussi pour ce que l'intelligence humaine n'a aucun repos, & ne luy est iamais aduis qu'elle sçache parfaitement les choses, iusqu'à ce qu'elle cognoisse les causes & raisons & en voye les qualitez & effets: ils se sont mis à prescripser, & sonder l'origine d'où prouiennent telles forces & vertus: & ont trouué en ceste contemplation maintes occasions certaines, qui se pouuoient entendre & cognoistre, ayans mesmement aucuns principes naturels, & cognoissance de la

qualité des eslemens, desquels sont composees toutes choses inferieures, ainsi que sont les causes, & proprieté des choses qu'on nomme eslementaires: comme eschauffer, refroidir, humecter & desseicher, qui se nomment qualitez principales ou premieres. Ces Philosophes ont cogneu, que cela procedoit des quatre eslemens, eau, terre, air & feu: dont les qualitez sont, froideur & seicheresse, humidité & chaleur. Il y a encore d'autres qualitez es choses qu'ils ont cogneu deriuer semblablement des eslemens, & par la mixtion d'iceux, & les ont nommez qualitez secondes: comme vne chose auoit propriété d'adoucir, vne autre de mollifier, ou affermir, de conseruer, estre doux ou amer: lesquelles proprieté ou forces, se trouuēt es choses composees de quatre elemens encore que cela ne se cognoisse point aux quatre elemens simples: pour ce que la meslange d'iceux cause telles proprieté. Par ainsi ces hommes là, qui entendent d'où procedent ces causes, les tiennent pour claires & certaines: toutesfois il y a d'autres proprieté, & vertu es choses qui se nomment occultes, & merueilleuses, pour ce qu'on ne sçait d'où elles viennent, & n'en est point la raison entenduë: combien qu'on cognoisse clairement, que cela ne se deriue des qualitez elementaires: & de ces choses cy, nous parlerons cōme de choses les plus desirées, & les moins entenduës. Nous voyons que la pierre d'Aimand, autrement nommée Calamite, esleue de terre les pieces d'acier, & de fer, qui pèsent le quart de son poids, & si l'occasion n'en est point manifeste, encore qu'on cognoisse bien que ceste qualité ne procede des elemens: ce n'est point la chaleur du feu,

qui la cause, ny la secheresse de la terre : ains est vne autre vertu secrette & cachée. Encore ceste pierre de Calamite n'a pas seulement ceste propriété en soy, ains la communique aux autres choses : qu'il soit vray, si on en frotte la pointe d'un couteau, ceste pointe reçoit & participe tant de ceste vertu, qu'elle eleuera un clou ou vne esguille, ou quelque autre petite piece de fer ou d'acier sans y toucher du couteau. Encore l'acier ainsi touché, prend aussi vne autre propriété merueilleuse de la mesme piece : car estant mis en liberté, il se dresse & tourne vers le pole artique : & à ceste occasion les Mariniers ont inuenté l'usage de la bonzole, & si ne sçauons pourquoy ny comment. On sçait aussi pour chose certaine d'un poisson fort petit, nommé en Grec Echeneis, & en Latin Remora, s'il s'attache à vne nauire, encore qu'elle voise à voile ouverte, il la retient, & ne la laisse aller : si voit-on bien qu'il est impossible que cela se fasse par la force, estant si petit, ains par quelque propriété & occulte vertu. L'agaric purge le flegme, la Rubarbe desseiche & purge la colere, l'herbe nommée Epitimie nettoye la melancolie, sans qu'on sçache d'où leur vient ceste propriété. Si quelque'un dit c'est pour ce que ces drogues sont chaudes, il s'ensuyuroit que l'Orpigment qui est chaud feroit semblable effect, & toutesfois nous voyons que de sa nature il eschauffe & restreint. L'Austruche mange & consomme le fer, & ce par secrette propriété, & non pour estre fort chaud : car le Lyon l'est d'auantage, & si ne le fait pas. Les Cailles mangent de l'Escleboire sans qu'il leur fasse mal, & si les autres oyseaux en mangent ils en meurent incontinent. Le

feu brulle & consume toutes choses, & neantmoins quelques vns disent que la Salemandre, & vn papillon nommé par les Grecs Pirauſta, par vn ſecret de nature s'y nourrissent. On dit que ſi vn homme ayant vne chienne avec ſoy, frappe vne fois vne couleuvre, elle meurt, & ſ'il la frappe deux fois, elle ſera guerrie : le Iaſpe, & quelques autres pierres eſtanchent le ſang, l'Eſcarboucle illumine & reluit de nuit, & en tenebres : la Iacinte ſelon aucuns, eſt bonne contre la foudre : la Turquoife eſt bonne pour garder l'homme d'une cheutte caſuelle, car en ſe brisant dans le chaton l'homme eſt ſauué du mal : le Diamant eſt bon aux femmes groſſes, & ſi on demande d'où viennent ces proprietéz, peu d'hommes le ſçauront dire. En ces proprietéz & forces ainſi ſecrettes & merueilleuſes, y a vne autre choſe digne de cōſideration : c'eſt qu'aucunies de ces choſes ont telles proprietéz en toute la meſme choſe, & non en partie : comme nous auons parlé du poiſſon Echeneis, qui eſt ſuffiſant à retenir le cours d'une nauire : ce qui n'eſt propre en vne ſeule partie de ce poiſſon, ains en tout le corps : auſſi l'ombre de la Hiene fait les chiens rauques, & enrouëz : mais il faut entendre que c'eſt l'ombre de tout le corps, & non partie d'iceluy. Il y a d'autres choſes qui ont la propriété en leur tout ſeulement, & non en partie, cōme l'herbe Celidoine nommée Eſclere en François, qui eſt bonne pour la veuë en tout, & en partie, auſſi bien les racines comme les fueilles, & la ſemence. D'autres y a qui ont de ſecrettes vertus ſeulement en partie de ſoy, comme on dit des yeux du loup, que ſ'il void l'homme premier, que l'homme ſait veu,

cet homme deuiendra enroué. La mesme Hiene a particulière propriété aux yeux, car si elle regarde quelque beste arrestée en vne place, elle s'endort, & fait deuenir si estourdie qu'elle ne se peut mouoir. Le Basilica seulement le venin aux yeux, & tuë avec le regard. On dit que les formis fuyent le cœur de la Hupe, & non pas les pieds ny la teste. Aucuns disēt que le cœur du chien a telle propriété que celuy qui le portera sur soy, fera fuyr de luy les chiens : & que le fiel de chieute mis en vn vaisseau d'airain, en lieu où il y ait des grenouilles, elles s'assemblerōt toutes à l'entour. Encor est à sçauoir que quelques vnes de ces choses, & mesmement les bestes n'ont ceste propriété, que pendant qu'elles sont en vie, & les perdent par la mort : autres durent apres la mort comme l'Aigle, laquelle comme pendant sa vie est victorieuse de tous les oyseaux, aussi apres sa mort, sa plume mise avec les autres, les deuore & consume. La peau d'un Lyon gaste les peaux des autres animaux : & celle du Loup, mange & cōsume celle de l'agneau. Nous voyons pareillement aux herbes, que depuis qu'elles sont seiches, elles ne laissent pas d'auoir, & conseruer leur propriété. Ces vertus, & quelques autres ont esté veuës, & cognuës par la curiosité de l'homme qui ne les a nommées secretes & occultes, pour ce qu'elles ne sont tenuës pour bien certaines ; encores qu'elles ayent esté experimentées, & qu'on ne sçache la cause d'où telle vertu prouiēt. Alexandre Afrodise au commencement de ses Problemes, les appelle incognuës, & dit que seulement Dieu autheur de tous les cognoist : Aussi ya-il eu quelques autheurs qui ont écrit de la propriété de s



choses, faisant les causes d'icelles, comme chose estant hors de leur cognoissance : & en ceste sorte sont passez Theophrasté, Dioscoride, Isaac Iuif, & plusieurs autres. Toutesfois il y en a eu d'autres, qui ne voulans confesser leur ignorance en cela, en ont donné quelque origine, mais ils sont differens en leurs opinions. Platon, & les Academiques attribuēt l'origine de ceste vertu immédiatement aux Idées de toutes choses, qu'ils mettent en Dieu, cōme origine, principe, & premiere cause. Autres Philosophes naturels attribuent les causes de ces operations aux esprits celestes, ou aages. Albert le Grand le dit, prouenir de la speciale forme, & substance de chacune chose : à quoy se conforme Leonard Camille, au second liure du miroir des pierres. Hermes, & maints autres Astrologues, avec lesquels s'accorde Marcile Ficin, en attribuēt le tout aux estoilles, & figures celestes : & ceste cy est la plus commune opinion, que nous suyons maintenant, encore qu'il semble, qu'ils soyēt d'une opinion par conformité de subject, s'arrestans tous en Dieu, qui est la premiere cause, & Createur de tout. Mais reuenons à nos estoilles & planettes, qui sont les instrumens, & gouverneurs de ce bas monde : car ces secrettes, & particulieres proprietes, dont nous parlons en deriuent. Et si faut entendre, que ces forces secrettes des choses, sont aussi variables, & diuerses, comme elles sont subjectes à diuerses & variables estoilles, & images celestes : pource que des diuerses natures, & forces de l'influxion qu'ont les estoilles avec leur lumiere (moyennant le mouuement celeste es choses inferieures qui particulièrement leur sont

subjettes ( se causent les excellences particulieres d'aucunes choses:& aduient encore , qu'une chose peut auoir deux vertus , & proprietez secretes, par l'influence de diuerfes estoilles. Et ces forces ainsi singulieres, sont de plus grand effect ; & efficace, quand les qualitez elementaires de la chose ne sont contraires, & repugnantes. Et ce que les exemples rendront les choses plus claires, nous en donnerons quelques vns: & quiconque en voudra voir dauantage, lise Porfire, Sinesse, Marsile Ficin, au liure de la triple vie, Leonard Camille, au miroir des pierres, Corneille Agrippa , Albert le Grand , & autres.

---

*Plusieurs proprietéꝝ merueilleuses d'aucunes choses , & à quelles estoilles , & planettes elles sont suiuettes.*

### CHAP. XXXIX.

**P**Remierement le Safran à la force de réueiller les esprits, & la vertu va incontinent jusqu'au cœur, prouoquant risée, & allegresse:& dit on que telles proprietez, lui procedent par influence particuliere du Soleil, à qui il est subiet: à quoy il est encore aydé par sa nature subtile, luy sante & aromatique. Le Mirrhe, l'Encens , le Baume, le bois d'Aloës, l'espi de Narde, sont aussi subjets au Soleil. On dit encore, que l'or, pour estre de la nature du Soleil, à la vertu de conforter, & resiouyr le cœur, & d'estre reluy sant. Le mesme Soleil donne à l'Escarboucle la vertu de reluire de nuit, & d'estre propre contre le venin. La propriété qu'à la Iacinte cōtre le foudre, ils disent qu'elle vient de l'influence du planette Iupiter, pour ceste cause: il est bon que l'homme

la porte sur soy. La pierre du nid de l'Aigle, entre les autres vertus, est merueilleusement propre à l'enfantement des femmes, quand elles en sont touchées, ce qui vient par la vertu de Venus, & de la Lune : Rasis afferme l'auoir experimenté. Si on se touche de l'herbe nommée Piuoine, mesmement du malle, la personne touchée, sera deffenduë du mal caduc, ce qui aduient par l'influence du Soleil, auquel ceste herbe est subiecte. Le Coral, & la Calcidoine sont de mesme efficace par particuliere influence de Iupiter, & Venus. Par la vertu que le Soleil communique au Gingembre, s'il est prins avec les viandes, il est propre contre la debilité, & desuoyement d'estomach. Iupiter donne vertu à la Sauge, contre la Paralisie. Les animaux qui sont subjets au Soleil, & qui de luy reçoient l'influence, sont vaillans & courageux, ayman les Seigneurs & à dominer les autres, entre lesquels sont le Lyon plus que tous les autres, le Cocodrille, & le Taureau : & selon qu'une planette, ou une estoille influent dauantage qu'une autre, sur une beste, ou autre chose, aussi à ceste chose, receuant influxion, plus d'excellence entre les autres choses, ou animaux sujets à ce planette : & voila comment il aduint au Lyon, duquel nous auõs dit, qu'il craint, & fuit le coq, pour estre tous deux subiects au Soleil, & que le coq est superieur en cét ordre. La force, & vertu de l'Aimant est infuse de l'image celeste, nommée Ourse mineur, qui contient vingt-sept estoilles. Et pour ce que l'acier est subiect à ces mesmes estoilles, & que la premiere est plus qualifiée, & en plus grand degré, elle est suffisante à l'esmouuoir, & attirer à soy, & encore luy communiquer ceste vertu. Au-

cuns

tous disent l'aigle est subiette au Soleil , autres disent à Iupiter , & de Iupiter luy aduient ceste propriété de ne pouuoir estre frappée de foudre. Et à cause de l'influence du Soleil , elle a vne autre merueilleuse propriété, qui est d'estre dame, & se faire craindre des autres oyseaux , & auoir la veüe plus forte que nuls des autres : & encor que ses plumes mangent & consomment celles des autres oyseaux, si elles sont mises ensemble. La Lune communique tant de vertu à la pierre nommée Selenites , qui se trouue en Arabie , & de laquelle parle Plin, que dans le corps de ceste pierre se monstre la Lune, & croist , & descroist comme le cours du Ciel. Les chats ont vne propriété par la domination de la Lune , que les paupieres des yeux leur croissent & descroissent chacun iour , selon le cours diurnal de la Lune, & ses aspects: ce que pourra voir celuy qui en voudra faire experiëce par chacun iour. Entre les plus renommées pierres du Soleil , celle qui a le plus de force , est la pierre nommée Pantauze, que l'on dit auoir esté trouée par Apollon Tiance, & à laquelle le Soleil donne tant de puissance, qu'elle tire à soy toutes les autres pierres, cōme l'aymant tire l'acier : & à celuy qui la porte, nulle poison ne peut faire mal : & si dit-on dauantage , que ceste pierre seule a en soy toutes les proprietéz des autres pierres, Plin, & autres disent , que la pierre Acatès pour la domination de Mercurie, ayde à la veüe de celuy qui la porte, fait bien parler, & librement, & si oste encore tout venin. Le mesme Mercure, par l'influxion qu'il donne à quelques bestes , qui luy sont subiettes : comme chiens, signes , renards, & autres telles bestes , leur donne engin, & aduis

E c

merueilleux. La palme, & le Laurier sont pareillement sujets au Soleil, & de luy ont leur particulieres proprietiez contre le foudre, tempeste, & orage, & contre toute poison & venin. Pour ceste même occasion le Lierre, le Cedre, & le Fresnoy, sont propres contre le venin, & sont verds tout le long de l'an. Pareillement la pierre, nommée Heliotrope, de laquelle Plin, & plusieurs autres disent choses merueilleuses, c'est qu'elle prolonge la vie, & qu'elle fait les hommes constans, & bien voulus: & encore, qu'elle peut rendre l'homme invincible, pour la propriété que le Soleil, luy influë. La pierre Jacinte, par la communication du Soleil, à qui elle est particulièrement sujette, & semblablement de Jupiter, si l'homme la porte sur soy, & qu'elle touche à la chair tant soit peu, elle le preserve, & deffend contre tout venin, & aussi contre toutes les mauvaises vapeurs, & air corrompu: elle resjouit, & conforte le cœur & l'esprit: & dit-on encore plus, qu'elle rend les hommes fort aimables, & bien voulus. Il y a aussi vne autre sorte de Jacinte, nommée Crisolite, qui tire sur la couleur de vergay, & participe de la vertu du Soleil, elle est propre, & fort bonne contre la frenesie, & humeur melancolique, contre les fantasmes. Le Scarabée, qu'en François nous nommons soüille-merde, petit, & vil animal, est si merueilleusement sujet à la Lune. qu'il se trouve par escrit, & par experience, qu'il fait, & amasse des pelotes d'excremens humains & y enfermes ses petits œufs, lesquelles pelottes il tient cachées vingt-huit iours, pendant lesquels la Lune fait son cours: & le vingt-neufiesme il les tire hors, puis les recache sous terre:

& cependant que la Lune est cōjointe avec le Soleil, ce que nous disons communément nouvelle Lune, ils sortent dehors tous vifs, & esleuez. La Lune a pareillement seigneurie & domination sur beaucoup de choses, & particulièrement sur les blanches, & sur les verdes, & sur l'argēt entre tous les métaux. Pour ceste cause tous les arbres en la croissance, & decours de la Lune, estendent ou resserrent leur humeur & force : aussi luy sont sujets tous oyseaux qui hantent, qui viuent és riuieres, & lieux marins, & semblablement le Cameleon, qui d'elle prend la propriété de changer, & muër selon la couleur, qui luy est approchée. Les propriétés des Mirobalās sont infinies, ils preseruent la vie de tous ceux qui en mangent bien souuent, prolongent la jeunesse, & fortifient les sentimens, avec les esprits de l'homme, & la bonne memoire, & confortent l'estomach, & resioüissent le cœur. Tous ces dons & vertus prouiennent des planetes Iupiter, & Mercure, selon que le certifient plusieurs doctes personnages. Le laspe, par l'influence du planette Saturne, à la force & puissance de mitiguer & esmouudir les esguillōs de la chair, & arreste le sang qui descoule par le nez, ou par la playe. Nous pourrions dire & réciter beaucoup de propriétés & qui sont merueilleuses & grandes, & des excellentes qualitez des pierres, & autres choses, que les sept planettes, & principales estoilles estans és orbes des Cieux influent és choses qui sont inferieures : mais ce que nous en auons peu dire nous suffira, & dirōs seulement des vertus de certaines choses, qui prouiennent des estoilles fixes du huietiēme Ciel, lesquelles ont grande domination

& force sur les choses qui participent és qualitez, que les autres Planettes influent. L'estoille nommée teste de Meduse donne vertu & force au Diamant, & l'Armoise nommée herbe de S. Jean, donne hardiesse & cœur à celui qui la porte : & est cette estoille de la nature de Iupiter, & de Saturne. Les estoilles Pleyades ont puissance sur le Cristal, & sur la greine de Fenoil : de là vient qu'elles cōfortent la veuë, pour ce que telles estoilles sont lunaires & martiales. L'armoise, la Mădragore, la Menthe, le Safir, le Rubis, reçoivent vertu des estoilles Bouines, & disent que celui qui les porte est rendu aimable. La vertu que nous auons dite est pareillement en la pierre Agate, & disent qu'elle prouiet d'une autre image celeste, nommée la petite Chiène, la vertu de l'Esmeraude & de la Sauge, leur est cōmuniquée par l'estoille nommée l'Espir de la Vierge. La vertu de la Celidoine & du Mastic, pour reprimer l'humour melancolique, prouient de l'estoille nommée cœur de Lyon, ou l'estoille Royale, qui est de la nature de Iupiter & de Mars. Le laspe reçoit la vertu de restraindre le sang, de l'estoille Ariamech, ou Bootes en Grec. La Topace & la Tresse, qui ont la propriété de chasteté, & de reprimer la chair, & de donner allegresse à qui les porte, reçoivent ceste vertu de l'estoille nommée Alpherat, ou Couronne Septétrionale, de la nature & de Venus, & de Mars : l'Amatiste & l'herbe nommée Aristolochie, ou la Sarrazine, & aussi le Saffran font beau teint, & l'esprit vif à qui la porte : & encore chassent les malins esprits, & leur est cette vertu cōmuniquée par l'estoille appelée cœur de Scorpion, de la nature de Iupiter, & de Mars. Par ainsi

donc ces secrettes proprietéz des choses , qui ne prouiennent des éléments , ains de l'influence des estoilles, doiuent estre fort estimées, non pas déprisées , mesmement estant escrites par si grands personnages & par experiences approuuées. Puis nous lisons au 3. liure des Roys, & 9. de Sapience, que Salomon cogneut l'occasion des choses , la nature des animaux, & les forces des herbes, Iosephe ( afin que ie ne sois si long ) escrit en son liure de la guerre Iudaïque d'une racine nommée Barharas, qui croissoit près d'un lieu nommé Mecherâte, & dit qu'elle reluisoit de nuit comme feu, & qu'elle auoit vertu de guerir les demoniacles, & autres bonnes proprietéz : mais il y auoit tant de peine à la cueillir, que personne ne la pouuoit arracher: pour ce que combien qu'elle se vid de bien loin, toutesfois quand on s'en approchoit, nul ne la pouuoit prendre ny toucher, iusques à tant que ( faisant experience de ce que le diable, ou plustost l'Ange de courrit ) son cogneust qu'en se baignant en l'vrine de femme qui eust ses fleurs, on la pouuoit prendre & cueillir : toutesfois celuy qui l'arrachoit en mouroit, sinon qu'il portast vne autre pareille racine quant & luy : ou que pour plus grande seurété, quand on voyoit la racine apres s'estre baigné comme j'ay dit, ils fouysoient la terre d'alentour, puis faisoient vn laqs d'une forte corde à la racine, & à l'autre bout de la corde ils lyoient estroitement vn chien, lequel se voyant lié tiroit si fort qu'il arrachoit ceste racine, & puis mouroit incontinent : ce fait chacun la pouuoit prendre qui vouloit seurément, & s'en seruir. Les auteurs de ces choses sont ceux que j'ay alleguez au Chapi-



tre precedent , & encores plusieurs autres que ie  
laisse pour abbreger.

---

*Que les bestes brutes ont enseigné aux hommes plu-  
sieurs medecines , & la propriété de  
beaucoup d'autres choses.*

### CHAP. XL.

**E**n n'est point de merueille, si les hommes ont  
en cognoissance la propriété des choses, veu  
que les bestes par un instinct naturel en cognoissent  
beaucoup, desquelles se seruent à se medeciner, &  
si pouuons dire dauantage, que les bestes ont mon-  
stré la medecine aux hommes, voyás que plusieurs  
d'elles se guarissent, & cherchent leurs remedes  
sans Medecins : & toutesfois les hommes ne sca-  
uent point d'autres cures, que celles dont ils oyent  
parler, & qu'ils apprennent par autrui. Au moyen  
dequoy à bonne cause Plinè dit , que les hommes  
doiuient rendre graces aux bestes de plusieurs me-  
decines , & remedes qu'ils ont apprinses d'elles.  
Les Cerfs nous montrent que l'herbe nommée  
Dictame, est bonne pour tirer le trait , ou les pie-  
ces de flèche, de celuy qui en est feru , puis que les  
mesmes Cerfs, quand sont naurez, vsent de ce re-  
mede. Aristote dit , que les Chèvres sauuages de  
Candie. font le semblable. Les Cerfs, quand ils sont  
piquez d'une espee d'araignées venimeuses, nom-  
mées Falages, se guarissent mangeant des écreuisses.  
La propriété de l'herbe Celidaine, autrement nom-  
mée Eiclere. nous a esté enseigné par les aródelles,  
qu'elle estoit propre pour la veüe, voyás qu'elles  
en ysoient pour les yeux de leurs petits. La tortuë

en mangeant la marjolaine sauuage , se deffend des serpens : & de là est cogneuë la propriété de ceste herbe, contre la poison. La bellete mange de la ruë pour combatre les rats. Les porcs sangliers se guarrissent de leurs maladies, en mangeant du lierre, ou bien des escreuisses , mesmement celles que la mer pousse au riuage. La couleuvre, pour despoüiller sa peau gastée de s'estre tenuë l'Hyuer en terre, prend du jus de fenouil, & pour se nettoyer la veuë qu'elle auoit gastée, & esblouye. Estant si long-téps sous terre en tenebres, elle se frotte les yeux de fenouil, que les Grecs apellēt *Maratrum*, qui luy restaure, & rafraischir les yeux, & par là peut-on cognoistre la vertu de ceste herbe. Les Ours enuenimez du fruiët d'une herbe nommée mandragore, se purgent en mangeant des formis. Nulle herbe pour venimeuse qu'elle soit , ne peut nuire au Cerf , qui a mangé d'une espee de chardon , que Pline nomme Cynara. Le dragon en mangeant des laitues sauuages , se purge & cure. Nous voyons tous les iours que les chiens en mangeant vne herbe, que Pline dit , ne pouuoir estre cogneuë, se prouoquent à vomissement, pour nettoyer l'estomach. Les ramiers, les jais, les merles, les perdrix, vsent des fueilles de Laurier pour leur purgation, Les autres pigeons , torterelles , & poulaillies. pour se purger , prennent de la Paritoire, que Pline appelle Helxine , c'est vne herbe qui vient sur les murailles : les canarts, les oyes, & autres oyseaux de riuieres , se seruent aussi pour leur santé de l'herbe nommée Siderite , ou espargoute. Les gruës , & autres oyseaux semblables vsent de jonc de marais. L'oyseau nommé Ybis,

E c 4

Aristote  
ani  
aux,  
i. l. 8.  
Albert  
Gräd  
be-  
fices.

quand il sent auoir besoin, de son propre bec, se purge avec de l'eau par la partie inferieure : & dit Plin, que de cét oyseau, les hommes ont trouué le remede de clistere : les chiens ne reçoient aucune playe, qu'ils ne se guarissent eux-mêmes, s'il y peuvent atteindre de la langue, pour la lescher. Quand à la Panthere qu'Auicenne nomme Leopard, a mágé d'une herbe venimeuse, nommée Pardalianche, elle se guarit en mangeant de la fiente & excrement de l'homme; ce que cogneu par les chasseurs, ils en mettent dans vn vaisseau, qu'ils pendent à vne haute brâche d'arbre, là où la Pâthere s'arreste & amuse sous esperance de l'auoir : tellement que les chasseurs ont le moyen & loisir de la tuër. Aristote l'escriit, & Plin plus amplement que luy, & Albert le Grand. Et encore Plin, que par le bon aduis des bestes, les hommes pourroient eüiter plusieurs perils, & quelquesfois la mort : Pour ce, dit-il, que quand aucun edifice est en danger de tomber, les rats & souris sortët, & s'enfuyent, & l'abandonent, monstrans aux hommes qu'ils doiuent faire le semblable: & que les araignées chéent toutes des murs estans en ruyne, prest à tomber. Encore escrit-il, que les arondelles ne se reposent iamais, ny ne font leur nid en lieu qui soit prest à tomber.

---

*Que plusieurs bestes, par instinct naturel ont cognoissance des choses à venir : & de plusieurs pays, que petites bestes ont rendus inhabitables.*

#### CHAP. XLI.

**N**ON seulement l'instinct naturel d'aucunes bestes, a esté suffisant pour nous donner à

cognoistre la naïfue propriété de quelques choses & à quoy elles nous pourroient servir, par medecine ou autrement : mais encor plusieurs d'icelles, tant terrestres que volatiles, ont cognoissance de la mutation des temps, s'il doit faire vents, pluyes, tempestes ou beau temps, & en donnent certains signes aux hommes : Comme nous voyons que les moutons en sautant çà & là, se resioüillans, pronostiquent pluyes. Le pareil nous est demonstré par le bœuf, quand il se leiche à contre-poil, & hausse le musle vers le Ciel : & encore quand il mugit, & fleure la terre, & s'efforce de manger viste ment, & plus que son ordinaire. Ce que fait pareillement la brebis, quand elle gratte la terre avec les pieds : & aussi les chèvres, quand elles dorment fort près l'une de l'autre, & quand les formis marchent plus dru, & en plus grande troupe, que de coustume, se rencontraient l'un l'autre, comme estourdies, elle dénottent la pluye. Si les Lyons vont habiter d'un pays en autre, c'est certain signe que l'année doit estre seiche. Ælian escrit des chèvres de Libie, que elles cognoissent la venuë des iours Caniculaires, & sentent & monstrent quand il doit pleuvoir. Quand on void que les loups entrent aux maisons, & aux terres labourables, & s'approchent des gens, ont dit qu'ils fuyent la grande tempeste prochaine. Les poissons ont aussi vne merueilleuse propriété à sentir la mutation des temps. Quand les Dauphins sautent, & se descourent sur l'eau, c'est à dire qu'il viendra grands vents du costé dont ils sautent, & quand ils troublent l'eau & se debattent en icelle, c'est signe de serenité, & beau temps. Quand la grenouille chante plus haut, &

plus fort que de coustume, c'est signe de pluye, & de tempeste. Les oyseaux ne sont frustrez de ce priuillage : car nous pourrons, autant ou plus parler d'eux à ce propos, que toutes les autres bestes. Quant les oyseaux aquatiques sortent de la mer, & viennent assez auant sur la terre, c'est signe de pluye, & de tempeste. Si les gruës volent en fair, sans faire bruit, c'est signe de beau temps, & si elles crient, & vont sans ordre, c'est signe contraire. Quand la corneille va droit vers la mer, c'est pronostication de pluye, & pareillement, quand elle se tient sur le bord de la mer en melancholie, & que son chant est triste. Si le Cheuesche chante beaucoup en temps de pluye : cela denote que le temps se veut esclaircir, & si au contraire elle chante au beau temps, c'est signe de pluye. Plutarque dit que quand le corbeau chante en voix enrouée, & qu'il se bat des aisles, c'est signe de vents, & tempeste. Ceste mesme chose nous est par eux descouuerte, si estant le Soleil bas en Occident, ces corbeaux, corneilles, & pies, se mettent à chanter, & sauter, en voletant vers le Ciel, puis se laisser tomber en bas, & recommencer comme deuant; car par ces mines, ils menassent le froid, & la pluye. La congregation de plusieurs oyseaux blancs, se fait ordinairement en precedant grandes tempestes. Quand les poules, & autres oyseaux domestiques se battent des aisles, & sautent en chantant, & se resiouissant, c'est signe qu'ils sentent venir le vent, & la pluye. Quand l'alouette chante fort la matinée, & les canards se baignent volontiers & se peignent, épluchent, & dressent leurs plumes avec le bec, c'est signe de vent, & tempeste. Si l'on void que les arondeles

volent si près de l'eau qu'il semble qu'elles frappent contre, cela denote qu'il pleuvra bien tost. *Ælian* dit que l'oyseau nommé *Ybis*, cognoit le croissant & decours de la Lune. Mais, ô mes amis! ie crains d'estre importun avec exemples, que i'ay alleguez: parquoy nous parlerons d'aucunes bestes, qui ont chassé les peuples, & habitans de plusieurs contrées: & non pas seulement grandes bestes, mais des plus petites. A ce propo *Ælian* escrit d'aucuns lieux en Italie, où grande multitude de rats, par la destruction qu'ils firent és racines des arbres, & des herbes, sans qu'on y pût mettre remède, causèrent telle famine, que les habitans furent contraints abandonner la contrée. *Marc Varron*, dit qu'en Espagne y eut vn gros bourg, scitué en pays sablonneux, qui fut tellement foïy, & caué par les connils, que finalement il fut ruyné. Et non seulement, telles choses sont aduenües en terre ferme: mais aussi en des Isles environnées de mer, les rats & souris ont eu cette audace, & malignité, qu'ils ont dechassé les habitans du lieu: dont porte tesmoignage l'une des Isles Cielades, nommée *Gyare*, qui par le moyen de telles bestes, demeura inhabitée. Ces mesmes auteurs disent, qu'il y a eu en France vne ville réduë inhabitable, à cause de la multitude des grenouilles, en Afrique pareil cas aduint par des Locustes, & Sautereaux. *Theophraste* escrit d'un pays que les Chenilles firēt deshabiter. Vne autre Prouince en Libie fort fertile, fut abandonnée par les hommes, déchassés des Lyons: toutesfois ce ne fut point grande vergongne aux hommes d'estre surmontez des lyons: mais la debilité humaine est bien déclarée, par ce que *Plin*e recite, d'une Prouince fut les

442 DE DISTINGVER L'OR  
limites d'Ethiopie, où les formis, scorpions, & aũ-  
tre petite vermine, en exilerent les hõmes qui sha-  
bitoient. Les mousches firent fuyr de leur contrée  
les Megarensiens en Grece: & les guespes, les Ephe-  
siens. Antenor escriuant de l'Isle de Crete, selon  
qu'en parle Ælian, dit qu'une quantité d'abeilles  
chassa d'une ville tous les habitans d'icelle, & de  
leurs maisons, ils en firent des ruches. Maintes au-  
tres choses sont aduenues au monde, qui se peu-  
uent voir aux histoires anciennes.

---

*D'une subtile inuention que trouua Archimedes pour  
cognoistre combien vn Orfèvre auoit melle d'argent en  
vne Couronne d'Or, sans que pour le cognoistre la Cou-  
ronne fust brisée, ny en dommagée.*

#### CHAP. XLII.

**M**AIS les historiens ne se trouuerent las,  
ny ennuyez de reciter les subtiles inuentions,  
l'esprit & la science d'Archimedes de Siracuse, &  
principalement en Astrologie, & Geometrie. Entre  
lesquelles ie veux reciter vn subtil moyen fort no-  
table, dont il s'aduisa, & que Vitruue raconte. Ce  
Philosophe viuoit en Siracuse ville de Sicile, du  
temps qu'Hieron y regnoit, Roy fort riche, & bien  
amy des Romains. En la seconde guerre de Cartha-  
ge, ce Roy fit faire par vn sien Orfèvre, excellent  
ousturier, vne Couronne d'or qu'il auoit promise à  
ses Dieux, & pour ce faire, apres auoir comuenu du  
prix de la façon, qui coustoit beaucoup, le Roy fit  
deliurer à l'orfèvre l'or au poids, selon la pesanteur  
que deuoit auoir la Courõne, qui fut faite fort in-  
genieusement, & de grand artifice, & du mesme or

qui pour ce faire auoit esté baillé : toutesfois l'orfèvre comme larron subtil , la falsifia , y meslant quelque quantité d'argent parmy l'or. La couronne acheuée, on la porta deuant le Roy, qui la fit peser, & trouuant son poids en fut tres-content, & satisfit entierement Pouurier de sa façon. Mais en fin ayant esté certifié , qu'il y auoit meslé de l'argent, le Roy eut desir d'en sçauoir la quantité sans desfaire la couronne. Et pour ce qu'Archimedes estoit en grande reputation au pays , il fut présenté au Roy pour ce faire, qui luy en donna la charge. Or ainsi qu'il en songeoit le moyen, aduint qu'il se mit en vn bain pour se lauer, & nettoyer, & s'estât mis dans la cuue pleine d'eau, il considéra, qu'il sortoit de cette cuue autant d'eau que son corps occupoit de place, & tellement y mit son entendement, qu'il en sortit fort ioyeux , disant auoir trouué leans ce qu'il cherchoit. Puis fit faire deux lingots de mesme poids, l'un d'or, & l'autre d'argent : & estoit la pesanteur de chacun lingot ; pareille à celle de la couronne. Apres il fit faire vn vaisseau assez grand, fort bien fait , & l'emplit d'eau, & là dedans y mit le lingot d'argent, adonc sortoit du vaisseau, autant d'eau que le lingot tenoit de place : & pour sçauoir combien d'eau s'estoit respanduë, fit subtilement tirer hors le lingot , & avec vn autre vase de mesure, fit par compte remplir d'eau le vaisseau, & avec ce compte , & mesure, ( car il sçauoit bien le poids du lingot ) il cognoissoit combien le marc, ou la liure d'argent, iettoit d'eau dehors , par le moyen de ce qui restoit d'eau dans le vaisseau ; & par là poida du lingot. Quand il eut fait ce cõpte, disant en soy-mesme , le marc , ou la liure d'ar-



gent, tient place de tant de mesure d'eau, il vouloit aussi sçavoir en pareil cas de l'or, qui estoit de semblable poids que celui d'argent : mais il ne sortoit pas tant d'eau qu'il auoit fait, quand on y auoit mis le premier lingot d'argent, combien qu'ils fussent esgaux en poids, pour ce que (côme chacun sçait) le pareil poids de l'or, ne tient pas tant de lieu que celui de l'argent, par ainsi respandit moins d'eau. Apres ayant retiré l'or, il fit remplir par mesure le vaisseau, comme on auoit fait au poids de l'argent, & en comptant les vaisseaux qu'on y versoit, il fit compter combien chacun marc ou liure d'or auoit peu ietter d'eau dehors. Cela fait, en retenant bien ces deux mesures, il print la couronne que l'orfèvre auoit faite du mesme poids que chacun de ces deux lingots d'or, & d'argent, la mit dans le vaisseau, & l'eau se respandit selon la grandeur, & retirant la couronne dehors, il mesura l'eau, qui ne suffisoit pas pour emplir le vaisseau, & se trouua qu'elle auoit ietté plus d'eau dehors que n'auoit fait le lingot d'or, & moins que celui d'argent, & sçachant desjà combien de poids s'en falloit, pour correspondre à chacune mesure, il fit son compte en ceste sorte : ceste couronne jette tant de vases d'eau dehors, plus que ne fait le lingot d'or : conséquemmēt il y a autant d'argent melle parmy l'or en la couronne, côme elle iette dehors plus d'eau que le lingot d'or : ce qui est facile à entendre : car si la couronne eust esté toute entierement d'or, elle n'eust ietté plus grāde quantité d'eau hors du vaisseau, que le lingot d'or : mais pour ce qu'elle auoit ietté plus, ce plus dōna à cognoistre ce qu'elle auoit en soy d'argent melle : car on sçait bien que

Deux lingots d'un mesme poids, & d'un mesme metal, doiuent necessairemēt estre d'un même corps, & quantité : par ainsi mis en vn vase plein d'eau ils doiuent ietter pareille quantité d'eau dehors, d'autant que deux corps ne peuuent estre en vn mesme lieu, ains en mettant le corps de l'or, ou de l'argent dedans l'eau, il faut que l'eau sorte, & leur fasse place : & tant plus le corps est grand, tant plus fait vuidier d'eau. De là vient que la couronne jetta plus d'eau dehors, que le lingot d'or, pource que la couronne occupa le lieu, avec poids esgal. A la verité ceste inuention d'Archimedes fut ingenieuse & subtile, & encores que d'autres choses de plus grande importance, ayent esté trouuées par l'esprit & industrie de cēt homme. Et qui voudra voir de luy choses merueilleuses, lise Plutarque en la vie de Marc Marcel, & Tite Liue, au 4. & 5. de la 3. Decade: où l'on trouuera, que les machines & engins faits de l'inuention de cēt Archimedes, furent suffisans pour deffendre par long-temps Siracuse, contre les Romains : & entre autres choses se recite, que n'ayant peu toutes les forces humaines tirer vn gros nauire hors de l'eau, avec infinité d'instrumens : Archimedes seul la tira par terre, comme si elle fust allée vogant par la mer. Pendant que les Romains tenoient Siracuse assiegée, il fit de telles machines, que jettant de dessus les murs de grands crocs de fer attachez à de puissantes chaines, & faisant le contrepoix dedans la ville, il enleuoit en l'air vne Galere, de laquelle il faisoit tomber, & perir tous les hommes dans la mer : car il la faisoit tomber à plomb, en sorte qu'elle se rompoit par pieces, & avec d'autres instrumens & agrafes,


il enferroit les galeres & nauires de telle force, & les tiroit de telle impetuosité contre vit noc, qu'il les brisoit en pieces. Encore bastilloit il de pareils engins sur terre, avec lesquelles il faisoit ordinairement mourir plusieurs des ennemis. Et fut telle la resistance que faisoit Archimedes d'as Siractise, que Marc Marcel excellent Capitaine des Romains, fut contraint ~~changer~~ de forme de faire, pour assaillir la ville : auquel siege il se vid en grand peril & confusion : car Archimedes auoit mis en telle crainte les soldats Romains, que quand ils voyoient descendre des murs de la ville, quelque chaine, ou seulement vne simple perche, ils se retiroient & fuyoient au loin, craignant les inuentions & machines de cet excellent ouurier. Ciceron attribue aussi à ce Philosophe, d'auoir inuenté & fait la sphere materielle, en laquelle se voyoit à l'œil le mouuement de toutes les planetes, avec leurs cours, passages, & aspects, Claudian dit, qu'il en fit vne de crystal : ce qui semble auoir esté confessé par Ouide. Il n'estoit pas studieux & contemplatif, que docte, & sçauant. Et venant Siracuse à estre prise par force, après toutesfois auoir esté par luy seul defendu long-temps : Marcel deffendit que nul fut si hardy de tuer Archimedes sur peine de la mort, encore qu'il eust tant fait mourir de Romains. Toutesfois, d'auenture vn soldat le rencontra sans le cognoistre, faisant vne figure en terre, & luy demandant le soldat qu'il estoit (autres disent qu'il luy commanda d'aller parler à Marcel) Archimedes ne luy respondit mot, ou ne vouloit faire, tant il estoit ententif à son cercle, dequoy le soldat courroucé le tua : ce qui desplaist grandement à Marcel,

Ciceron  
en l. iiii.  
des Tus-  
culan.  
Ouide. 6  
des Fa-  
bles.

Marcel, & luy fit faire honorable sepulture. Cecy est escrit par Plin, Valere, Tito Linc, & Plutarque. Cicéron se glorifia d'avoir trouvé la sepulture, & en fit un grand cas : aussi l'esprit de l'industrie d'un docte homme peut beaucoup plus que la force de mille milliers d'hommes ignorans. Par l'industrie des sages hommes, les bestes fibres & terribles ont esté apprivoisées, les choses fortes ont esté rendoës debiles, & les debiles fortes : par eux le petit nombre est demeuré victorieux du grand, pour ce qu'une multitude desordonnée, & sans industrie, le rompt, & ruine soy-mesme.

*La manière par laquelle Socrates persuade à Alcibiades de devenir Orateur.*

### CHAP. XLII.

 Vne des plus grandes hardiesses, à mon avis, & audace que puisse avoir l'homme en soy, c'est de parler en sorte qu'il donne occasion à tous d'escouter ce qu'il dit. Pour ceste cause estoient anciennement louiez les Orateurs qui oroient en public : mais combien plus le deuroient estre les bons Predicateurs de ce tēps cy ? Ce que considéré par Alcibiades Athénien, se voyāt jeune n'osoit aucunemēt oser, combien que ce fust chose vñtée, & necessaire aux principaux hommes de la ville, du nombre desquels il estoit. Dequoy s'appercevant ce grand Philosophe Socrates, & luy voulant donner courage, & persuader de devenir orateur, pratiqua vne façon & subtil moyē, avec lequel il luy fit abandonner ceste crainte, & trop curieuse cōsideratiō qu'il avoit. Car le trouvant un jour en un endroit, où

il y auoit grãde multitude de peuple de toutes sortes, il luy dit : dy moy Alcibiades, craindrois-tu point de parler deuant ce sanetier : à quoy il respondit, non vrayement Socrates, & il luy repliqua, craindrois-tu point d'auantage deuant vñ trôpette? aurôis-tu crainte deuant luy? Alcibiades dit que non, & qu'il ne craindroit de parler deuant telles gens. Socrate luy nomma encore plusieurs gens de mestier & de basse condition, puis il nomma les hommes de grãde qualité, & tousiours il respondoit que deuant chacun de ceux-là, il oseroit parler sans crainte. Or luy dit Socrates : le peuple est composé de tous ceux que ie t'ay nommez, & non d'autres, & de tous ceux se fait l'auditoire des Atheniens, là où tu dois oserien sorte que ceste crainte que tu n'as point de parler vn à vn, te doit moins esbouffir pour parler à eux tous ensemble : car ceux-là qui sont ainsi à part sont tous vnis. Par ceste raison Alcibiades fut vaincu : & en la bien considerant, il perdit la faulx peur qu'il auoit, & en pratiquant ceste exhortation, de là en auant deuint Orateur fort excellent. Par là se cognoist combien vaut vn bon conseil, donné en temps, & en saison.

*Le commencement, & les causes de la faction des  
Guelphes, & des Gibelins.*

#### CHAP. XLIV.

**U**N temps de l'Empereur Federic second de ce nom, & de Gregoire neuuesme entre lesquels il y eut grand discord, y auoit en la ville de Pistoye deux Factions, l'vne nommée les Panciatiques, & l'autre les Chanceliers. Or aduint d'avan-

tire que deux freres, l'un nommé Guelphe, l'autre Gibelin ; eurent diuerses opinions en ceste ville : l'un suiuoit vn party, l'autre suiuoit l'autre. De là vient qu'à cause de ces deux hommes fort notables, vne partie commença à se nommer Guelphes, & l'autre Gibelins : l'vne desquelles parties qui furent les Gualphes, chassa les Gibelins hors de la ville. Et poustant que c'estoit chose notable voit deux freres si contraires, chacune des deux factions, s'acquist la faueur de plusieurs de leurs voisins : en sorte que cōme vne peste contagieuse, ce diuorce se dilata petit à petit par toute l'Italie, sans cause, & se diuiserent toutes les controuerses en Guelphes, & Gibelins. Aussi ce feu s'alluma tellement, que l'Empereur Federic, qui estoit ennemy capital du Pape, estant lors dans la ville de Pise, en l'an mil trois cens quarante, & ne sçachans quelle factiō estoit de son party, & quelle du party du Pape, dit, & declara qu'il prenoit le nom & party des Gibelins. Cela fait il mena cruelle guerre aux Guelphes : & à cause de ceste declaration, toute l'Italie se diuisa en ces deux noms : parquoy en thacune ville naissoient scandales, & grandes mortalitez : mesmes aux familles particulieres, on voyoit le fils se diuiser du pere, freres contre freres, & ce seulement pour s'affectionner vne partie aux Guelphes, l'autre partie aux Gibelins : voire iusques à chasser l'vne partie l'autre. Encore voyoit-on que les plus forts ruinoient & mettoient les maisons des deschassez par terre, & en destruction, & si estoit ceste querelle si grande, qu'elle n'eust sceu causer d'auantage de cruauté, entre les infidelles & les Chrestiens. Antonin Archeuesque de Flo-

rence escrit que pour ces factions il y eut en cette ville de Florence, 35. maisons des plus apparentes mises bas à rez de terre : & que ces mêmes cōtentions estoient par toute l'Italie. Plusieurs peuples prindrent le party de l'Empereur, chassans dehors les Guelphes, & les autres aussi faisoient le cōtraire. Desjà la plus grande part de Rome estoit en voye de prendre le party de l'Empereur. Ce que voyant le Pape, il fit faire vne solennelle procession, où furent portées les clefs de S. Pierre & S. Paul, suppliāt Dieu qu'il luy pleust tirer ceste cruauté hors du cœur des hommes. Et apres la procession, il fit vne oraison publique au peuple, ou pour mieux dire vn sermon, remonstrant qu'elle folie c'estoit de persecuter & tuër ainsi les hommes, pour la faueur seulement de ces deux noms que le diable auoit mis aux champs, pour la persecution publique de l'Italie. Outre ce, il remonstra plusieurs autres choses, de si grande efficace, qu'il prouqua le peuple à misericorde, & à laisser son opinion : au moyē dequoy ils s'accorderent à deffendre le souuerain Pontife contre l'Empereur Federic, qui pensoit ruiner & destruire la partie des Guelphes. Ceste playe par le peché des hommes dura long-temps en Italie, par laquelle en moururent plusieurs milliers d'hommes, & y eut grand nombre de bannis & destruits : plusieurs edifices ruinez, & maintes maisons brulées. De ces choses sont auteurs Platine en la vie du Pape Gregoire 9. & Anthoine Sabellic en la 3. partie de ses histoires, & plusieurs autres hommes de grand sçavoir.

*Fin de la seconde partie.*

**TROISIEME**  
**PARTIE DES DIVER-**  
**SES LEÇONS DE PIERRE**  
**Messie, Gentil-homme**  
**de Seule.**

*Combien fut profitable l'inuention des Let-  
 tres : qu'il les a trouuées : & comme les  
 caracteres Hebraïques ont significa-  
 tion : ce que n'ont pas les autres.*

**CHAPITRE I.**



Sçavoir l'on doit estimer louïables  
 & dignes de grandes graces,  
 ceux qui ont esté inuenteurs  
 des arts liberaux & mecani-  
 ques, & pareillement ceux  
 qui ont trouuë diuerses cho-  
 ses & doctrines, tât celles qui  
 appartiennent à la culture &  
 reigle de l'ame & de l'esprit, comme à l'exercice &  
 vsage corporel: cōbien plus cét honneur est-il deu  
 à celuy qui a inuēté les lettres, lesquelles sont con-  
 seruatricea & garde certaine de toutes les autres in-



ventions : veu encore outre cela , que les Lettres rendent les homes quasi immortels. Elles font que les choses passées il y a mille ans nous sont presentes, en nous les communiquant, tout ainsi que si le temps ne nous en eussent separez, par icelles on fait & apprend toutes les disciplines: elles font scauoir aux homes d'aujourd'huy ce que ceux de jadis sceurent & apprendrēt, pour nous l'auoir faiscé par escrit : & ce que les homes de maintenant trouuent ou inuentent, est conserué par les lettres aux homes à venir : Elles monstrent & representent ce qui a vne fois esté fait : en sorte qu'il sēble qu'il a tousiours depuis duré , ce qui ne fust aduenu si ce n'eust esté les lettres: Platon ny Aristore ny grād nombre d'autres sages Philosophes , ne fussent en la reputation que nous les tenons: pour cōclusion, il n'en faut dire autre chose, sinon que la plus grande & meilleure des inuentions humaines , est celle des lettres, qui ne le voudra croīre, cōsidere & regarde ce qui en est escrit , afin de cognoistre que tout cela seroit perdu, & n'en seroit point de nouuelles sans les lettres. Puis donc qu'elles sont cause d'un grand bien, c'est raison que nous scachions de qui elles furent trouuées. Toutefois il y a grāde difficulté à le bien certifier, pour ce que les opinions en sont fort diuerses. Les Gentils discordēt en cela aux Chrestiens , & les Chrestiens n'en sont point ensemble conformes. Pline met plusieurs opinions & y donne la sienne, qui à mon iugement approche plus de la verité que les autres. Premièrement il dit que les lettres furent trouuées par les Assyriens en Assyrie, & que d'autres disent que Mercure les trouua en Egypte. Autres disent que les Pe-

giens les porterent en Italie, & qu'elles furent portées en Grece par les Pheniciens, avec Cadmus leur Capitaine, qui n'en porta que seize: & qu'en la guerre de Troye, Palamedes y en adjousta quatre: mais apres que Plin a donné plusieurs opinions, il conclud que selon son opinion les lettres furent éternelles, qui est quasi à dire, qu'elles commencerent avec le monde. Que les lettres ayent esté portées en Grece par les Pheniciens, Herodote & maints autres l'asserment: les Egyptiens aussi se veulent glorifier de l'invention des lettres, & des arts. Diodore Sicilien tient que Mercure les a trouuées en Egypte, combien que le mesme Diodore en son 4. liure dit, que quelques-vns ont opinion que les Ethiopiens ont eu premierement les lettres, & que les Egyptiës les ont apprises d'eux: par ainsi nous ne pourrons tirer de ces autheurs la verité que nous cerchons. A ce propos il y en a d'autres tant Juifs que Chrestiens, qui asserment Moysé le premier, qui trouua les lettres au monde: car il fut plus ancien qu'aucunes autres lettres, ny écritures des Gentils: pour ce que Cadmus, duquel nous auons parlé, estoit du temps d'Othoniel, Duc & Capitaine d'Israël, qui regna quarante sept ans apres que les Loix escrites furent baillées à Moysé. Ceux qui sont de cette opinion, entre lesquels sont Eupoleme, & Artabam, historiens Ethniques, asserment que les Egyptiens ont appris les lettres de Moysé, & qu'ils les donnerent à ceux de Phenice, d'où depuis Cadmus les transporta en Grece. Cét Artabam soustient que ce Mercure, que tous disent auoir enseigné les lettres en Egypte, estoit Moysé, nommé Mercure par les Egy-

piens. Philon Hebrieu homme de grãde authorité fait les lettres plus anciennes: car il dit qu'elles furent trouuées par Abraham, mais à la verité elles furent inuentees par Adam, ou du moins par ses fils, ou arriere fils, au premier âge du monde, auparavant le deluge, & furent conseruées par Noé & ses successeurs, iusques à venir à Abraham, & puis à Moÿse. En voyla le iugement & opinion de Saint Augustin. Ce qui est encore plus verifié par l'authorité de Iosephe disant, que les neueux d'Adam fils de Seth, firent deux colones l'une de pierre & l'autre d'argille, dans lesquelles ils escriuirent & insculperent tous les arts: & si afferme auoir veu l'une de ces colonnes en Sicie. Nous trouuons aussi que S. Iude allegue en vne sienne Epistre, le liure d'Enoch, qui fut auparavant le deluge. Tellement qu'il ne faut point douter qu'Adam & ses enfans n'ayent esté les inueteurs des lettres: & que Noé qui estoit docte & lettré les sauua en l'Arche: combien que depuis en la confusion des langues, aduenue en l'edification de la tour de Babel, il peu-estre que la plus grand' part du monde perdit la cognoissance d'icelles lettres qui demeura en la seule famille d'Eber, de qui sont depuis descendus les Hebrieux, lesquels comme nous auons dit, ne perdirent leur premiere langue. S. Augustin le certifie au liure preallegué, aussi fait Eusebe au liure premier de la preparation Euāgelique, & pareillement la plus grãde part des doctes de nostre temps. Parquoy Philon, & ceux qui ont pensé que Moÿse auoit trouué les lettres, ont eu de grandes occasions pour s'abuser en ce qu'ils en pensoient, pour ce que c'est chose notoire que les liures & histoires escrites par

Moyse, sont premieres que nulle autre qui soit ny que la philosophie & sagesse des Grecs : comme le preuue suffisamment S. Augustin au mesme lieu, & Iosephe contre le grammairien Appion, & semblablement Eusebe, & Iustin Martyrs. Il faut donc conclurre que les lettres estoient auant que Moyse pour ce que nous trouuons par écrit que Moyse ap-  
print en Egypte tous les arts & sciences des Egyptiens: si ne sçay-je comme il feust peu faire, si auparavant ils n'eussent eu des lettres, encore que nous sçachions qu'ils auoient des figures appelées lettres hieroglyphiques, par lesquelles comme nous auons dit, ils s'entrentendoient. Nous conclurons donc que les lettres estoient dès le temps d'Adam, & depuis Abraham en eut cognoissance en Syrie. De là vient que Plin a varié à tenir l'opinion, dont nous auons parlé. Il n'est point toutesfois besoin de chercher l'origine & cause des caracteres des lettres, pour ce qu'ils peuuent estre faits à la volonté, comme nous voyons aujourd'huy, que chacun fait des chiffres à sa volonté, & des signes au lieu des lettres : comme S. Ierosme au prologue des liures des loix dit, que quand Esdras grand scribe & docteur de la loy, la rescriuit & restitua, il trouua de nouueaux caracteres des lettres, dont les Iuifs se seruoient encore au temps de S. Ierosme comme ils font encore aujourd'huy, lesquelles lettres Hebraïques ont vne propriété, qui n'est point en nulle des autres nations : car la voix & nom de chacune d'elles dōne signification de quelque chose. La premiere qui est nommée Aleph, signifie discipline: la seconde Beth, qui signifie maison: Gimel, qui est vne autre lettre, signifie remplissement &

abondante : & Daleth, tablettes ou liures, les autres lettres signifient d'autres choses, que je laisse pour n'ennuyer. Le curieux les pourra trouver en Eusebe, l. 1. de la preparation Evangelique.

*En quoy les anciens escriuoient auparavant l'inuention du papier, & avec quel instrument : comme le papier & le parchemin furent trouvez : qui s'inuenté l'imprimerie, & de quel profit elle est : & encore par quel moyen les aveugles peuvent escrire.*

## CHAP. II.

**N**OUS auons aucunement parlé de l'inuention des lettres au chapitre precedent, maintenant il nous reste voir en quoy les anciens escriuoient : & bien que ne puissions bonnement dire en quoy escriuoient les premiers peres, au premier âge precedent le deluge, pour estre la chose douteuse, à sçauoir si dès lors ils auoient lettres, encore que nous l'ayons prouué par l'authorité de Iosephe, ayde de quelques raisons, si est-ce que selon ce que tous en disent les premiers écrivains n'auoient point de papier, ains escriuoient en feuilles de palme, de là vient qu'aujourd'huy on dit le feuillet du liure. Depuis ils escriuirent en écorces d'arbres, & principalement de celles qui plus aisément se separoient de l'arbre, comme le Bouleau, le Platan, le Fresnoe & l'Orme, dont ils prenoient l'écorce interieure, entre le bois & la grosse escorce noire : desquelles desliées escorces tirées subtilement, ils faisoient des liures, les conjoignans artificiellement l'une avec l'autre : & pour ce que telle escorce estoit ancien-

nement nommée par les Latins *Liber*, de là ont  
 prins leurs noms les liures, encore que maintenant  
 ils ne fassent plus de telles choses. Depuis on trou-  
 ua encore moyen d'escrire en lames de plomb fort  
 subtiles, desquelles aucunes curieuses, & particu-  
 lieres personnes faisoient des colonnes, & liures,  
 ou s'escriuoient tous les actes publics. Les anciens  
 trouuerent encore la maniere d'escrire sur des  
 drappeaux de lin, lincez & polis avec vne certaine  
 sorte de couleur. Et si faut entendre qu'ils n'es-  
 criuoient point avec des plumes, ains avec vne pe-  
 tite canne que nous appellons en Latin *Calamus*,  
 dont quelques-vns s'aydent encore aujourd'huy.  
 Après on trouua vne autre sorte de carte à escri-  
 re, qui se faisoit de certains petits arbrisseaux nom-  
 mez Papiers, qui est vne espece de joncs, qui s'en-  
 gendrent, & croissent dans les marais du Nil : &  
 dit Plin<sup>e</sup> qu'il y a encore en la Syrie près du fleuve Pl. l. 14  
 d'Euphrates, nommez Papiers, qui ont certaines l. 11. 12  
 petites fueilles, ou toilles entre l'escorce, & le  
 bois, lesquelles estans subtilement tirées avec la  
 pointe d'une esguille, & accoustrées avec vne cer-  
 taine colle faicte de farine bien passée, & destrem-  
 pée en eau bouillie, & en vinaigre, on en faisoit  
 du Papier, & escriuoit on dessus, & que de la plus  
 prochaine du bois se faisoit la meilleure & plus de-  
 liée : par ainsi selon la sorte, & difference on les  
 nommoit diuersement. Plin<sup>e</sup> l'escriit amplement.  
 Et pour ce que tel jonc, ou erbuiste est nommé Pa-  
 pier, ce nom est demeuré au Papier, sur quoy l'on  
 escrit maintenant, qui est fait de lambeaux, & dra-  
 peaux de toille de lin usée. Marc Varron dit que la  
 premiere inuention de faire fueilles de ces Papiers

& jone fut trouuée du tēps d'Alexandre le Grād, lors qu'Alexandrie fut fondée : toutesfois Pline la preuue plus ancienne par les liures que Cn. Terence trouua en faisant fouiller dans vn de ses heritages, lesquels liures auoient esté à Numa Pompilius Roy de Rome, & furēt trouuez en vne tōbe : où il auoit esté inhumé, & en estoient les fueillets de ceste escorce de papier. Or nous tenons certainement, que Numa auoit esté long temps auparauant Alexandre, encore que Tite Liue recite de ceste tombe autrement, disant, qu'il y en auoit deux qui furent trouuées par L. Patilius. Avec ce Tite Liue, s'accordent Lactance, & Plutarque en la vie de Numa, ce neantmoins l'intention de Pline est approuuée. Quelques-vns disent, que ce nom de Carte a prins son origine d'vne ville assise près de Tyr, nommée Carta, d'où print Dido son nom, & la nomma Carthage. Les anciens escriuoient encore en tablettes cirées, & bien lissées, & formoient leurs lettres avec des poinçons fort agus, qu'ils nommoient stils : de là vient par vsage que celuy qui escrit bien, on dit, il a bon stile d'escrire, prenant le nom de l'instrument. Encore faut-il noter qu' auparauant que le papier surquoy nous escriuons fust trouué, c'estoit de coustume ancienne, que sans chercher tous ces remedes, on escriuoit en parchemin fait de peaux de moutons, dont parle Herodote, laquelle inuention est attribuée par Varron, à ceux de Pergame, ayant pour leur Roy Eumenes, que de là il est appelé en Latin *Pergamentum*, que nous disons en François Parchemin. Et encore qu'en Latin quelques-vns le nōment *Membrana*, si print-il le nom de finuenteur. Toutesfois



à mon iugement l'on escrivoit en peaux, bien auparavant le tēps y assigné par Varron, & referé après luy par Pline, pour ce que Iosephe dit, que les liures des Hebreux, qui procedoient de lōg temps. Eumenes, & plusieurs autres liures, estoient escrits en peaux. Aussi quand il recite qu'Eleasar Prince des Prestres enuoya les liures de la sainte Escriiture à Ptolomée, avec les 72. Interpretes, afin de les luy traduire de langue Hebraïque en la Grecque, il dit que le Roy Ptolomée Philadelphie s'estonna, & s'esmerueilla fort de la subtilité, & conjunction de ces peaux en parchemin. Par là cognoit-on que l'escriture qui se faisoit en parchemin, estoit plus facile, & de longue durée, que l'autre des escorces, & des fueilles, encore qu'elle fust plus antique. Au moyen dequoy cēt usage de parchemin, ne s'est iamais perdu : & puis le papier dont aujourd'huy nous vsons, est si facile à faire, & de telle abondance, que cela ayde à promouuoir aux lettres vne infinité d'hommes. Mais sur toutes choses nous faut librement confesser, que l'Imprimerie par le moyen de laquelle on Imprime tant soudainement vne grande quantité de liures, fut & est aujourd'huy la meilleure inuention du monde, de laquelle on dit estre autheur vn Allemand de la ville de Magonce, nommé Iean Fauste (combien que Polidor le nomme Pierre) & que là fut faite la premiere Impression de liures, en l'an 1453. Et quelque temps apres vn autre Allemand nommé Conrad, apporta cēt art en Italie. Volaterran neantmoins dit, que c'estoient deux freres Allemands qui allerent en Italie, & que l'an 1465. ils imprimerent à Rome, & que les premiers liures



460 DE L'INVENTION DES LETTRES.  
d'impression furent les liures de la Cité de Dieu  
& les diuines institutions de Lactance Firmian.  
Depuis il y a eu en cet art des excellens personna-  
ges, tant en Allemagne & en France, qu'en Italie,  
lesquels outre leurs impressiōs estoiet fort doctes,  
comme furēt Alde Manuce, Balde, Colinet, & Fro-  
bene tres-diligens en la correction & verité de la  
lettre, & plusieurs autres desquels ie laisse les riōs  
pour briefueté. Au moyen dequoy tant de liures  
qui estoiet perdus & cachez, sont venus en lumie-  
re, au grand profit & vtilité des hommes, avec  
l'ayde desquels se sont faits tant de gēs doctes, que  
l'on voit par toute la Chrestienté : & auparauant  
pour paruenir à tel degré on auoit beaucoup de  
peine : posé le cas que ce n'en soit point la cause  
principalle, si crois-je que s'en est la plus grande  
pour ce qu'à moindre peine on recouure les liures  
qui sont plus corrects, & voit on dedans de diuer-  
ses causes & matieres qui estoient corrompuēs &  
gastées par la faute de l'escriture, & s'il s'en trou-  
uoit de corrects, ils estoient si difficilles à auoir,  
que les estudes ne se trouuoient tant vniuerselles  
que de present. Vray est que depuis l'on a prins  
ceste licence desmesurée d'Imprimer les liures de  
fables & de peu de fruit, en sorte qu'il seroit meil-  
leur, que pour tels liures il n'y eust point d'Impres-  
sion, pour ce qu'ils destruisent & aneantissent les  
esprits, principalement des jeunes gens, & les aba-  
tardissent des bonnes, & saintes estudes & leçons.  
Laisant à parler de l'Impressiō, & venāt à l'escriture  
manuelle, ie peux dire qu'elle est aujourd'huy en  
plus grāde perfection qu'elle ne fut onc selon mon  
iugement. Pour en prendre la perfection, Quinti-

DE LA PREMIERE LIBRAIRIE DU MONDE. 401  
lien dōne quelques reigles qu'on y peut tenir, aussi  
faict le docte Erasme au liure qu'il a fait de la pro-  
nonciation : & de ceste là seulement ie parleray  
auec laquelle Erasme dit , que quelques aueugles  
ont apprins à fort bien écrire. Ils faisoient faire  
vne table de porfire , ou d'or , ou metal , & dans  
icelles engrauer toutes les lettres a, b, c. Puis l'a-  
ueugle prenoit vn poinçon , dont la pointe estoit si  
fort aiguë & subtile qu'il pouuoit libremēt la me-  
ner par toute les lettres engrauées en la table, estāt  
sa main conduite par quelqu'un : & cela faisoit-il  
tant de fois , qu'il sentoit à tastons la forme de  
chacune lettre, & s'y accoustumoit tant que petit à  
petit auec grande attention il s'imprima si bien en  
la memoire l'image de chacune de ces lettres , que  
puis apres il s'aprint à les faire sur autre chose que  
sur ceste table : tellement que quelquesfois il fail-  
loit & quelquesfois en faisoit bien : finalement il  
aprenoit, en sorte qu'auec vne plume il escriuoit ce  
qu'il se representoit en l'esprit.

---

*De la premiere Librairie du monde, & de maintes autres  
notables choses: & comme en icelles on mettoit  
l'image, & portraict des hommes doctes.*

CHAP. III.

**E**ST à croire que les premiers liures & Li-  
brairies, qui ont esté au monde, estoient entre  
les mains du peuple Hebrieu : car comme il est  
certain que là estoient premierement les lettres  
& l'usage d'icelles , aussi est-il à presumer qu'ils  
auoient soin de conseruer ce qu'ils escriuoient. Et  
cela se verifie par l'autorité de Iosephe cy-dessus

allegué, & aussi par ce que nous liions de la sainte  
 Escriture. Isidore recite qu'après que les Caldéens  
 eurent brulé la Librairie Hebraïque, avec tous les  
 liures des loix, estant les Hebreux retournez en  
 Hierusalem, le Prophete Esdras illuminé du saint  
 Esprit, repara la faute, escriuant de nouveau ces li-  
 ures: & qu'il les reduisit au nombre de vingt deux  
 liures, qui estoit le nombre des lettres de l'Alphabet.  
 L'on void par là que puis que Moyse eut écrit, les  
 Hebreux eurent Librairie pour la cōseruation des  
 liures de la Loy, tant ceux que nous voyons main-  
 tenant du vieil Testament comme des autres, des-  
 quels nous auons desia fait mention: entre lesquels  
 est le liure d'Enoc, allegué par S. Iude Apostre, en  
 son Epistre, de laquelle auons n'agueres parlé, &  
 le liure des guerres du Seigneur, duquel est fait  
 mention au 21. chap. des Nombres, & le liure des  
 Iustes du Seigneur, allegué au 2. li. des Roys 1. chap.  
 & liure de Samuël le Prophete, allegué au dernier  
 chap. du liure Paralipomenon, au liure de Nathan  
 le Prophete, & maints autres, qui semblent auoir  
 esté tous troublez & perdus. Par ainsi l'on peut  
 voir, que les Iuifs auoient Libraries, & que toutes  
 celles des Gentils sont posterieurs, & plus recen-  
 tes. Tous les Grecs disent que le premier qui fit  
 publique Libraire, fut Pisistrate, tyran d'Athe-  
 nes, qui depuis fut augmentée par les Atheniens:  
 & que venant Xerxes en Athenes, il fit enleuer  
 tous les liures, & transporter en Perse, mais que  
 depuis, & long-temps après, le Roy Seleuque  
 nommé Nicanor les racheta, & fit rapporter en  
 Athenes. Ces choses sont certifiées par Aulugel-  
 le, & Isidore, disant que ceste Librairie, fut depuis  
 bien

bien fort augmentée. Toutesfois celles d'Alexandrie en Egypte, que fit le Roy Ptolomée Philadelphé, fut à la vérité la plus excellente de toutes les autres du monde, pour ce qu'en icelle estoit l'ancien Testament, & toute la sainte Escriture des septante deux Intrepretes, & aussi pour la grande multitude des autres livres qui y estoient. Plin dit neantmoins, que le Roy Eumenes en fit vn autre en la ville de Pergame à l'envy de Ptolomée. Aulugelle & Ammian Marcelin disent, qu'en la Librairie d'Alexandrie en Egypte, y auoit sept cens mil liures: Senèque est quasi d'accord du nombre: & combien qu'il semble excessif, si est-ce que celuy qui aura leu les despenses & grands frais des Roys d'Egypte pour faire faire des obeliskes, pyramides, temples, edifices, nefes & autres choses d'ineffimable coust, de partie desquelles choses parlent Budée aux annotations des Pandectes, & Lazare de Bayf., de l'art naualle, ceste Librairie ne semblera à son iugement impossible. On y auoit apporté des livres de toutes les nations du monde, & en toutes langues, & ceux qui en auoient la charge estoient gens tres doctes. Les vns pour les livres de Poësie, les autres pour les histoires & en toutes les facultez & sciences. Mais tout cela fut brulé par les soldats de Iules Cæsar, quand il suivit Pompée iusques là & qu'il combattit les gens de Ptolomée frere de Cleopatra. Quand à l'autre Librairie qui estoit à Eumenès en Pergame, Plutarque en la vie de Marc Anthoine, dit qu'il y auoit deux cens mille volumes. De la Bibliothecque de Grece, Strabon dit qu'Aristote fut le premier qui fit Librairie, & assembla livres en la ville d'Athenes: ce qui con-

tredit aux autres historiens, qui disent que ce fust Pisistrate, lequel estoit long-temps auparavant Aristote: parquoy il faut entēdre que Strabon vouloit parler d'un homme particulier, qui n'estoit Roy ny Prince, encor qu'il fut aisé à croire qu'en cela Aristote eut esté fauorisé & secouru par Alexandre. Les Librairies & dernieres lettres, furent en la ville de Rome, & le premier qui y fit publique librairie fut Asinius Pollio, duquel Plinē dit qu'il fit de l'esprit des hommes vne chose publique. Le premier qui y conduisit grande quantité de liures fut Paul Emilie, ayant vaincu Perseus: & depuis luy, L. Luculle de la proye de pontes Iules Cæsar augmenta & enrichit fort les Libraires qu'il mit en la garde de Marc Varron: toutes lesquelles estans à Rome furent depuis quasi brullées & mises à neant par les frequentes armes, & saccagemens qui se faisoient en ceste ville: mais ce dommage fut réparé par l'Empereur Domitian, car il fit chercher force liures par tous pays, & manda en Egypte que la Bibliotecque qui y estoit fust transportée à Rome, qui donne assez à cognoistre, que les liures de Ptolomée n'auoient pas esté tous bruslez comme nous sauons dit, ou bien qu'apres en auoir esté recouuré grande partie. Or Paul Orose me fait croire que tout ne fut pas brulé, quand il dit qu'il fut brulé quatre cens mille liures, car par le recit des autres historiens nous trouuons qu'il y en auoit sept cens mil, partant il semble qu'il en fut sauué trois cens mil, & toutesfois il semble que les historiens veulent inferer que tout a esté brulé. Or pour reuenir à la Librairie de Rome, le mesme Paul Orose dit, que du temps de l'Em-

peteur Cōmode, elle fut vne autre fois brullée, & que depuis Gordian assembla septante & deux mil volumes, & ce qui est plus notable il en herita par le testament de Seran Samonique, auquel ils estoient, selon que dit Iules Capitolin. Il y eut assez d'autres grandes & belles Librairies entre les anciens, tant aux personnes priuées qu'aux Princes. Le premier d'entre les Chrestiens qui fit Librairie, fut selonc Isidore, Pamphile martyr, la vie duquel est escrete par Eusebe, & auoit en sa Librairie trete mil volumes. Vne notable coustume que les anciens auoient en leurs Librairies, c'est qu'ils tenoient en icelles les portraits ou statuë des hommes qui auoient esté fort excellens es lettres. Plin dit, que Marc Varron, estant encore viuant, merita par sa doctrine que sa statuë fut mise en la Librairie d'Asinie Polion. Ciceron escrit à Fabien Gaulois qu'il achete des statuës pour mettre en sa Biblioteque. Le ieune Plin escriuant à Iules Seuer, dit qu'Erenie Seuer, homme docte, vouloit mettre en sa Librairie, entr'autres images celle de Corneille, & de Titus Arius : nous auons assez de tēmoignage de ces choses. Or des Librairies, & celles de plusieurs autres doctes hōmes, & des Princes qui sont depuis ensuiuis ont esté destruites par les Gots, Alains, & Vandales, & iusques à ce que par la bonté de Dieu de nostre tēps, & de ceux de nos pères, il s'est trouué plusieurs hommes doctes, qui en ont encor fait des amas, bien que ie croye que ce n'en soit pas la dixième partie de ceux que les anciens ont laissé par escrit. Et encor ceux qui ont esté trouuez sont fort incorrects, corrompus & mal escrits, en sorte que sans la grande diligence que y ont mise

quelques grands personnages, à peine eussent-ils été réduits à bonne correction.

*De l'amitié & inimitié qui par secrète propriété  
sont entre plusieurs choses.*

### CHAP. IIII.

**U**N ANCIEN Philosophe Heraclite, & plusieurs autres depuis luy, ont eu opinion que toute chose estoit causée par concorde & discorde, & que par la paix & inimitié (qui est en toutes choses humaines) prouient la generation, & corruption d'icelles, de laquelle Philosophie ie ne traicteray pour le present, tant pour ce que la matiere seroit difficile pour moy, que pour ce que le lecteur en receuroit peu de plaisir. Toutesfois nous parlerons de l'amitié, & inimitié qui est entre plusieurs choses, sans que personne sçache vraiment d'où procede la cause : qui à la verité est chose merueilleuse. Comme celle qui est entre le Chien, & le Chat, entre l'huile, & la poix, le Cerf, & la Couleuvre, & tels semblables, dont nous parlerons, qui se hayent naturellement, sans que telle inimitié procede des élemens : car la contrariété, & inimitié qui est entre les choses qui en sont composées, est toute claire : comme nous voyons que l'eau est ennemie du feu, pour ce que le feu est chaud & sec, & l'eau est froide & humide, en sorte que ces deux élemens sont totalement contraires. L'eau, & la terre sont amis, entant qu'ils sont tous deux froids : mais ils ont cōtrariété, entant que l'eau est humide, & la terre seiche. Entre le feu, & la terre y a conformité à cause de la secheresse d'eux-deux, & difference

pour la chaleur du feu, & froideur de la terre. Par ainsi entre les élemens y a contrariété, & neantmoins en partie d'eux, il y a quelque conformité. Estant donc toutes choses composées des élemens, c'est de nécessité, qu'entre elles soient ces contradictions & conformitez qu'ont ces élemens, desquels elles sont composées. Parquoy la chose en quoy domine plus la qualité élémentaire, prend le nom de la qualité, & la nômons chaude ou froide, humide ou seiche, les aucunes en plus haut degré que les autres, selon que plus est qualifiée la chose d'une de ces quatre premières qualitez, & voila comme vne chose est contraire à l'autre faisant diuers effects : laquelle contradiction est fort manifeste, & si sçauons bien que nous en venons de rendre la raison. Mais ceste autre inimitié qui ne vient point des élemens, ains de propriété occulte & secrette, ou d'influence superieure, requiert bien qu'on contemple, & recherche d'où en procede la cause. Le Chien, & le Chat (comme nous auons dit) se veulent mal, & si ne sçauons pourquoy. Nous voyons aussi d'autres choses qui s'entr'ayment, & si cet amour ne deriue point des élemens dont ils sont composez. Les Asnes desirent, & trouuent bonne vne herbe nommée Ferule, qui est venimeuse aux autres bestes cheualines. Les renards sont amis des couloureux, qui sont ennemies de toutes les autres bestes. Cecy n'est pas de moindre consideration entre les hommes qu'entre les bestes : veu que sans sçauoir pourquoy ny cōment, vn homme qui en verra vn autre de prime face, s'as jamais l'auoir veu, l'aura en desdain, & en haine, vn autre luy sera agreable : & quelques fois si tost



qu'il en verra vn qu'il ne cognoistra point il luy portera affection, & l'aura en reuerence, & hōneur, encore qu'il soit moindre que luy : autres seront desprizez, bien qu'ils soient grands personnages & grands Seigneurs. Il s'en trouue d'autres qui semblent estre nais pour endoctriner. Encore voit-on deux hōmes dont l'vn se laisse gouuerner par l'autre, & en cela bien souuent le Seigneur par le seruiteur : en sorte qu'il semble que naturellement il luy soit subiet sans en sçauoir donner raison. Tout en pareil cas voit-on aduenir aux bestes telles subjections, & inimitiez comme l'on voit entre l'Aigle & le Cygne, entre le Corbeau & le Milan, & bien souuent voit-on que le Milan arrache la proye des grifes du Corbeau. Il y a pareillement haine entre le Milan & la Chouette, l'Aigle hayt l'Oye, tellement que si on met vne plume d'Aigle avec celle d'une Oye, elle les consomme toutes. Le Cerf persecute les Couleures : car avec forte respiration qu'il fait à l'entrée du trou de la Couleure, il la tire hors par son haleine & la mange : qu'il soit vray qu'entr'eux y ait telle inimitié, il se preuue en faisant bruller de la corne de Cerf : car toutes les Couleures en fuyent la fumée. Il y a aussi grāde haine entre les Corbeaux, & les Asnes & Taureaux, pour ce que le Corbeau tasche tousiours de les frapper de son bec, & leur creuer les yeux : l'Aigle plus grand de tous les oyseaux persecute la Poule d'eau : la Poule d'eau veut mal à l'Alouette, & luy casse ses œufs. L'oyseau nommé Flore contrefait le hannissement du Cheual, l'espouuante & estonne, pareillement le Cheual luy. Les plus grands ennemis du Loup, sōt le Renard, l'Asne, & le Taureau,

Il y a aussi toujours querelle naturelle entre le Vautour, & l'Anguille. Le Lyon craint & fuit le Coq, il fuit le feu, & le bruit du charroy: la Panthere a la Hienne pour ennemie, le Scorpion veut mal mortel à la Tarentule, que les Latins appellent Falanges, de laquelle la morsure (comme on dit) ne se peut guerir que par musique: & y a si grande haine entre ces deux bestes, que celui qui sera mordu du Scorpion, guerira avec de l'huile où les Tarentules auront esté suffoquées. L'Elephât qui est vne puissante beste, craint & fuit la Couleuvre, & a peur du mouton, & encore s'estonne du grongnement d'un porc. Les Cheuaux Asnes, & Mules fuyent les Belettes, & s'en espouuantent: les Francolins, & les Coqs se portent grande inimitié. Il y a vne espece de Faucon que Aristote nomme Tico, qui a vne grande guerre contre les Renards, & toutes les fois qu'il peut il les persecute. Alian certifie qu'il y a grande inimitié entre le Corbeau & vne espece de Faucon qui se nomme Pelagre, & encore entre le Corbeau & la Tourterelle. Haine naturelle est entre le Hiboux & la Cigogne, & entre la perdrix & la Tortuë. Le Pelican persecute la Caille sur tous autres oyseaux: & le Cheual a plus peur du Chameau que de nulle autre beste. Il y a aussi entre les poissons grande inimitié: l'Escreuice de mer fuit la Pulpe, les Dauphins sont ennemis de Balenes: le Congre est naturellement ennemy de la Lamproye, des Pulpes & des Anguilles. La Pulpe a telle domination sur l'Anguille, & l'Anguille a telle peur de la Pulpe, qu'elle meurt en la voyant. Il y a guerre entre le Loup marin & vn poisson nommé Mongile ou Mugre. Si la Couleuvre void

Phomme vestu, elle luy veut mal, & à bien la hardielle de l'offencer, & si elle le void nud, elle s'enfuit. Les Rats & les Couleuvres sont grands ennemis, quand elles couuent leurs œufs l'Hyuer, & qu'elles ne sortent point dehors, ils les persecutent & leur font la guerre : & elles qui par instinct naturel cognoissent cela, font en leurs nids prouision de viures pour les Rats qui s'amusent à manger, & les laissent. Le Rat à si grand peur de la Fouine, que si on auoit mis tant soit peu de mouene de Fouine dans le caillé dont on fait le fromage, iamaïs apres le Rat n'en mangeroit. La haine du Loup & des brebis est si naturelle, que si on faisoit vn tabourin de la peau d'un Loup, les brebis fuïroient le son, tout ainsi que si le Loup estoit encore viuant près du troupeau. Plus il y à aussi quelques auteurs qui disent, que si on faisoit les cordes de violes des boyaux d'un Loup & d'une Brebis, il ne seroit possible de les accorder ensemble, ny d'en faire bonne harmonie. Si la peau d'un Loup est pendue en l'estable, ou au lieu où les Brebis doiuent manger, la peur qu'elles en auront leur fera cesser la pasture. La Guenon fuit merueilleusement la Tortue. Les Rats par secrete propriété sont si contraires au Scorpion, que la morsure du Scorpion se guarit, quand dessus on y met vn Rat. La Couleuvre & la Vipere craignent naturellement le Câcre, qui à sur ceste espece si grande puissance, que si le Porc est mors de la Vipere, il se guerit en mangeant du Câcre. Et ce qui est encore plus esmerueillable, quand le Soleil est au signe du Cancer, les serpens souffrent grande douleur. Le Scorpion poisson, & le Crocodile se guerissent conti-

nuellement , & se tuënt l'un l'autre. La Panthere  
 craint Ponce, en sorte qu'on dit qu'elle se laisse tuër  
 sans se deffendre: & si la peau de Panthere est pen-  
 duë aupres celle de Ponce , celle de la Panthere se  
 pellerà toute, & consommera. L'inimitié de la cor-  
 neille avec la Choüette est si grande , qu'Aristote  
 dit, qu'elles se déroben les œufs les vnes aux au-  
 tres. Les mousches Guespes ont ordinairement la  
 guerre contre les Araignées , aussi ont les Poules  
 d'eau & Canards , avec les Rats , & se tuënt &  
 entre-mangent leurs petits. Le Milan & le Renard  
 se hayssent pareillement. Il y a vne sorte d'oyseaux  
 de proye fort petits, que Plin nomme Esalons, qui  
 veulent si grand mal aux Corbeaux, qu'ils en cher-  
 chent les nids : & leurs cassent les œufs. Les Porcs  
 hayent naturellement les Belettes. Les Loups ser-  
 uiers , & les Lyons se hayent mortellement , & en  
 sorte que le sang de l'un ne se peut mesler avec l'au-  
 tre. Les Taupes ont les Formis en telle horreur,  
 qu'elles fuyent l'arbre , où il y en a. L'Araignée à  
 guerre avecques la Couleuvre, & dit Plin, qu'elle  
 la fait mourir ainsi ; quand l'Araigne void que la  
 Couleuvre dort sous l'arbre, où elle demeure, elle  
 se laisse decēdre par le fil qu'elle fait, puis entre au  
 cerueau de la Couleuvre, où elle la mord, & s'y at-  
 tache en sorte qu'elle ne la laisse iusqu'à tant qu'elle  
 l'ait fait mourir de son venin. Il y a encore entre  
 les autres choses inanimées naturelle cōtradiction  
 & inimitié : Car l'huyle est ennemie de la poix,  
 pour ce que mettant de l'huyle en vaisseau poissé  
 par dedans, la poix consume toute l'huyle : l'huyle  
 est encore ennemie de l'eau : aussi l'est la chaux,  
 mais l'huyle & la chaux se joignent ensemble , &

s'aiment naturellement. L'olive a naturelle propriété contre les charnels & luxurieux, & telle qu'il se trouue par escrit que si vne femme impudique la plante, elle meurt & ne prend aucune racine. Les choux ne profitent point s'ils sont auprès de l'herbe nommée Marjolaine d'Angleterre. L'eau salée deuient douce si elle est meslée avec de la fleur de farine, en sorte que dans deux heures apres, on la peut boire. Nous pourrons amener tant d'exemples de ces naturelles haines qui sont entre les choses animées & non animées, que ce seroit grande longueur : & pareillement des choses qui s'entraiment, comme les Paons aiment fort la compagnie des Pigeons, les Tourterelles avec les Papegais, & les Merles avec les Griues. Aristote dit qu'il y a tant d'amitié entre vne sorte de Passereaux, & les Cocodrilles, que ceste grande beste ouure sa bouche, afin que ces petits oyseaux luy voyssent curer & nettoier les dents & genciues avec leur bec, & que ces Passereaux se nourrissent de cela. Ils disent aussi qu'il y a bien grande amitié entre le Renard & le Corbeau, entre la Corneille & la poule d'Inde, & semblablement entre l'Aloüette & vn oiseau qu'on appelle Ionc : le Renard n'est point disconuenable avec les Couleures : les vüaillies aussi ne sont point en danger avec les Couleures : les Pigeons & Tourterelles conuiennent bien ensemble, & les Perdrix avec les Pigeons Ramiers. La Taupe marine est tant amie de la baleine, que Plinie dit qu'elle va noüant au deuant d'elle, & l'aduerit des fosses & profonditez. Voila des œures merueilleuses de nature, dispersés par l'ordre & volôté de Dieu, par l'influence des estoilles & planettes,

DE L'AMITIE' ET INIMITIE', &c. 473  
& dequoy sont auteurs Pline, Aristote, Albert le  
Grand, Ælian, & le Poëte Marbodée au liure des  
pierres, avec maints autres auteurs anciens &  
modernes, qui ont escrit de la nature des bestes,  
& d'autres choses.

---

*Par quel moyen les amitié, & inimitié procedent des  
influences celestes, & pourquoy vn homme  
aime, ou hayt vn autre.*

#### CHAP. V.

**Q**OMME nous auons dit au Chapitre des cho-  
ses occultes & cachées : il y a quelques Pla-  
nettes & estoilles qui ont domination particulière  
sur certaines choses plus que sur les autres, & in-  
fluent de particulieres proprietéz, qui ne sont cau-  
sées par la qualité des élemens : & toutes fois on ne  
peut proprement dire que les planettes, estoilles &  
signes du Ciel, ayent quelque inimitié entr'eux.  
Ce neâtmoins les anciens Philosophes & Astrolo-  
gues, considerans les diuers & contraires effects  
des influences que les estoilles & planettes causent  
és choses par leur mouuement & leur leur ont at-  
tribué diuerses qualitez, & pareillement des inimi-  
ties entr'eux. Celó Guido Bonat, Schonner, & maints  
autres. Mars & Venus sont ennemis du planette  
Saturne. Iupiter & Mercure sont ennemis aussi, le  
Soleil & la Lune, & tous les planettes sont amis de  
Iupiter, excepté Mars qui est ennemy de tous, fors  
de Venus. Iupiter & Venus aiment le Soleil, & les  
contraires sont Mars, Mercure, & la Lune. Venus  
est amie de tous, excepté de Saturne. Ainsi donc  
il y a entr'eux telle amitié & inimitié, que ie les

les laisseray à dire pour briefueté. Or estant ainsi, les choses qui sont sous l'ordre & gouvernement d'une Planette, seront par naturelle inclination amies ou ennemies de celle qui sera obeysante à un autre Planette, Signe, ou Constellation, selon la cōformité ou diuersité, qui sera entre ces estoilles dominantes les choses : & si est cette inimitié plus grande & de plus d'efficace, quand entre les natures & qualitez des Planettes à qui elles sont subiectes, il y a plus de repugnance : & au contraire l'amitié seratrop plus viue, quand plus la cōformité sera grande entre ces Planettes. Et s'entend aussi bien cela sur les hommes que sur les bestes : toutesfois les hommes estans de franche & libre volonté, encore qu'ils sentent ceste repugnance ou inclination, ils y peuuent resister par grace : mais les bestes qui sont priuées & hors de ce priuilege, se laissent gouverner selon leur naturelle inclination, & la mettent en effect le plus qu'ils peuuent : aussi font les herbes & les plantes. Quant est de l'amour d'entre les hommes, les Astrologues disent, mesme leur Prince Ptolomée, que les hommes qui à leur naissance auront vn mesme signe pour ascendant, ils s'entr'aymeront volontiers, & pareillement ceux qui auront le Soleil & la Lune en vn mesme signe : encore disent-ils qu'à ceux qui ont vn mesme signe pour dominateur en leur natiuité, cela engendre & infuse naturellement amour & cōformité de nature : & encore que ce ne fust vn mesme Planette, il suffit que les deux Planettes soient amis, & non ennemis, ou qu'ils se regardent de bon œil : ce qui se pourra conuoir en faisant les figures de la natiuité de l'un

& de l'autre; & qui ayde encore bien fort à leur conformité, c'est auoir la partie de Fortune en vn mesme signe ou maison, & que la maison où signe où sera la Lune à la naissance de l'vn soit en bon respect vers l'autre: car selon que plus ou moins ils auront de ces cōditions, aussi sera plus ou moindre l'amour naturelle. De là vient que deux hommes ayans à faire vne mesme chose, cēt homme prendra plus estroite & particuliere amitié à l'vn, & au contraire il portera haine & mal-vueillance à l'autre, sans qu'il l'ait en rien offencé: ce qui pourroit aduenir à deux personnes qui auroiēt leurs signes ascendans contraires en leur qualité, & de cōtraire triplicité, & les Planettes Seigneurs de leur natiuité ennemies & contraires: comme le Soleil & la Lune en opposition & signes diuers, & que ceux d'vne naissance regardent de mauuais œil ceux de l'autre: car ces choses & autres que nous pouuons dire, sont causes qu'vn homme en voyant l'autre, a plaisir, ou desplaisir interieur (comme il est apparent en voyant deux hommes iouier ensemble, disputer ou combattre) pour ce que lors sans estre obligé à l'vn n'y à l'autre, ny cognoistre quels ils sont, celuy qui les regarde est plus affectionné à l'vne partie qu'à l'autre, & luy desire la victoire. Touchant l'autre, dont nous auons parlé, qu'il semble qu'vn homme sans aucune occasion craint vn autre, & se laisse gouverner par luy, bien qu'il soit plus grand & son superieur, nous le voyons aduenir souuent. De ces choses le mesme Ptolomée donne raison disant, que celuy qui à sa naissance aura vn signe ascendant, comme par grace d'exemple l'vn en Orient, & l'autre sur le Midy, ce-



Iluy-là aura naturellement vne manière de subjection & seigneurie. Le pareil aduient en celuy qui à sa naissance à le signe dominant, & l'autre l'obeyssant. Et si deux ont vn mesme signe pour ascendant, ou pour seigneur vn mesme planette: celuy qui en la force & ordre de ce Planette sera superieur, aura la naturelle domination sur l'autre. Or quand cét aduantage vient en celuy qui est amy & fauory de l'autre, il en a tant de faueur qu'elle le gouuerne: & si c'est en l'endroit d'un seruiteur, il est seruiteur fidelle, loyal & bien obeïssant: si ceste chose aduient entre deux amis esgaux en biens, & qualité (comme on void souuent) ils se trouuent fort grands amis, & semble que l'un gouuerne la plus grande part de l'autre.

---

*D'où vient qu'un chemin de pareille longueur, plus est court & vny, moins il ennuye, & s'il est fort long, & vny, plus il fasche, & pourquoy le marcher en tournant fait tomber.*

## CHAP. VI.

**E**N CORE que ce chapitre ne soit de telle importance que le precedent, si ne doit-on despriser le doubte qui y est debatü, puis qu'Aristoten'a desdaigné de le determiner. Nous voyons souuentesfois que celuy qui va par vn chemin qui est court, comme vous diriez de dcmy lieuë, peu pleu ou moins, si le chemin est vny sans montaignes ou valées, on ne s'en ennuye pas tant que s'il estoit bossu: mais si le chemin estoit long, comme de huiët ou dix lieuës, peu plus ou moins, & tout vny, à la verité il ennuyeroit d'auantage que

s'il y auoit quelques montagnes & vallées à passer: la raison, c'est qu'on ce lasse pour deux causes: la premiere: pour estre le trauail fort long & durable encore qu'il ne soit point fort aspre, & l'autre pour estre aspre, bien qu'il dure peu. Pour le premier poinct dont nous auons parlé, qui est que voyage court, montueux & costier, lasse plus que celuy qui est plain & vny de la mesme longueur. Il faut entendre que ce fatigue bien qu'il soit petit, est plus aspre que si on alloit par plaine, pour que c'est chose plus repugnante à nostre nature, d'aller sautant & grim pant, que d'aller vniment nostre chemin. Mais que le voyage long & plain doie plus lasser que l'autre qui a quelques montagnes ou vallées, la raison vient d'un long & semblable chemin, pour ce que les membres vont tousiours d'une façon sans muër d'alleure, qui ordinairement donne quelque repos, en sorte que le monter semble aucunemēt plus penible que d'aller par le chemin vny, si est-ce que ceste mutation donne repos & soulagement, pour ce que les membres prennent nouuelle forme, & est leur mouuement d'autre maniere: comme nous voyons qu'il aduient quelques fois à ceux qui vont à cheual, lesquels ( bien qu'il soit plus penible d'aller à pied ) descendent neantmoins, & marchent quelque temps pour se reposer. Il aduient donc par ce moyen au chemin vny & en plaine, que les membres n'ont qu'un esgal mouuement d'une mesme sorte, sans estendre ny retirer les membres, plus vne fois qu'à l'autre: & partant quand le voyage dure long-temps, il est plus ennuyeux, & combien que le monter & descendre durast plus que la planeure, si

est-ce que le chemin plat qui seroit parmy, amèneroit avec soy vne mutation, par laquelle les membres reçoivent quelque soulagement & repos: dont nous pourrions prendre exemple sur ce qu'on se lasse d'estre long-temps assis & en repos sans cheminer: tellement que quelquesfois on estend ses membres, puis on les retire & resserre. Voyla les opinions d'Alexandre Aphrodise en ses problemes de Macrobe au liure premier du songe de Scipion, & de Platon en son Timée. Et si font encore cefc demande, pourquoy l'homme en tournoyant, ou estant mené d'un autre, cela luy est si nuisible qu'il tombe esbloüy. A quoy tous deux respondent, & principalement Macrobe, que les mouuements de toutes les choses corporelles sont sept en nombre, dont l'un est pour le mouuement du bas au haut, & l'autre pour du haut au bas: & qu'il y a mouuement pour vn lieu en auant, & vn autre pour vn lieu en arriere, sans monter ne descendre, vn autre pour le costé dextre, l'autre pour le senestre, & le dernier est de tourner à l'entour, qui n'est ny par haut ny par bas, ny à gauche ny à droit, ains en rond & circuit, ce qui est le propre mouuement du Ciel, la propriété duquel est de tourner ainsi, & n'est point commun ny ordinaire à l'homme, comme les autres fix ou chacun deux. De là vient que pour n'auoir iamais esté veu, ny fait par l'homme quand il s'y esmeut par luy ou par autre, il s'en espouuente & trouble, & luy en aduient vn accident, & mutation notable, pour ce qu'il trouble au cerueau tous les esprits, & altere les humeurs de la teste, en telle sorte que les organes des sentimens ne peuuent receuoir la vertu & puissance

puissance animale. Ainsi la charge & pesanteur corporelle n'estant soutenue de l'ame, cher en terre sans force, sans veüe, & sans le pouvoir soutenir. Mais si l'homme faisoit le mouuement petit à petit, nature ne s'en fâcherait, ains sans aucun dommage, il le pourroit bien faire.

---

*Combien la memoire est excellente, & pourquoy ceux qui ont l'esprit aigü, ont la retention debile: & encore pourquoy les hommes ont si bonne souuenance de leur ieunesse.*

## CHAP. VII.

**CO**NTRE les sentimens interieurs de l'homme, la memoire est la plus excellente, & est le tresorier & garde de tous les autres. Le bien que Dieu a fait aux hommes, en leur donnant memoire, est si grand, que seulement les loüanges d'icelle & le recit des biens qui aduiennent à l'homme par ce moyen, pourroient consommer grand temps à l'escrire & reciter, & y faudroit beaucoup de papier. Ciceron dit que la memoire est l'argument de l'immortalité de l'ame, & diuinité de l'homme. Pline l'appelle bien extresmement necessaire à la vie: & Plutarque, Antistrophe de diuinité, c'est a dire équiuallant ou semblable à la diuinité, veu que du passé elle en fait le present: pour ce que le temps passé ressemble à celui qui porte de l'eau courante, mais la memoire le retient, & semble qu'elle y donne resistance avec essence à ce qui n'est point. Autres appellent la memoire le tresor de science. De là vient que sapience est fille de memoire & d'experience, d'autant que la memoire est vn coffre ou-

H h

cabinet de tout ce que nous apprenons, entendons & voyons. Le Sauueur & Redempteur de tout le monde l'a beaucoup estimée, veu que quand il nous laisse le Sainct Sacrement de son corps, il dit que nous le deuions receuoir en memoire de luy. L'Eglise chante, & dit que les iustes seront en la memoire eternelle. Il faut donc dire que le lieu du bien de ceste memoire est fort grand. Memoire des biens que nous auons receus : memoire des maux que nous auons faits, pour nous desplaire, nous feront auoir ceste memoire eternelle : Mais venant aux lettres humaines, nos orateurs les mettent pour vne des principales parties d'oraison. Nous sommes enseignez en vain (dit Quintilian) si nous oublions ce que nous auons aprins, parquoy luy-mesme commande, que ceste puissence soit souuent exercée, pour ce que l'usage & exercice l'augmente. C'est chose merueilleuse que la mettant en œuvre, & l'ayant en recommandation, elle se souuiet du passé : celuy qui l'a ploye d'affection, est moins capable d'apprendre : & celuy qui en cela s'est donné le plus de peine pour retrouver le passé, se rend plus habile pour l'aduenir. Or ceste vertu à deux moyens. Vn homme qui a la memoire & preste & prompte à receuoir l'enseignemēt qui luy est donné, ne le garde pas long-temps, & l'autre qui est de longue apprehension la conserue bien. Sur quoy Aristote nous donne la raison naturelle : disant que les hommes qui ont l'esprit vif & aigu sont de prime face faciles à enseigner, & debiles à la retention, au contraire, les lourds, & rudes d'esprit, apprennent & conseruent par grande difficulté : mais ils retiennent mieux. Plus

tarque dit que ces choses aduiennent aux hommes, ainsi qu'il fait aux vaisseaux qui ont bouche & entrée petite, & partant difficiles à remplir : mais aussi ils ne sont pas en si grand danger de se respan-dre, ne si tost : & dit que les vaisseaux representent les hommes de rude entendement, & que ceux qui ont l'esprit si prompt, sont comme les vaisseaux qui ont grande ouuerture d'entrée, lesquels plus faci-lement on remplit : aussi plus facilement respan-dent ce qu'ils contiennent. S. Thomas qui n'a rien laissé (ou bien peu, qu'il n'ait fort doctement es-pluché ou examiné) dit à ce propos, que par les diuerses dispositions corporelles, paruiennent les diuerses promptitudes & opérations de l'ame : car comme nous voyons que les choses où on fait quelques impressions & caracteres à peine & dif-ficulté, comme sont les métaux, ou la pierre, con-seruent plus ces impressions, que ne font les au-tres choses, esquelles on imprime plus facilement, comme est la cire, & autres choses molles, aussi la memoire (qui est gardienne de ce que l'on ap-prend) estant au chef d'un homme de dur enten-dement, quand elle reçoit quelque chose bien im-printée, elle est mieux conseruée en cette dureté qui l'a reçue, avec peine & difficulté : mais quant à ceux qui sont vifs & prompts, & qui reçoient ces choses à moindre travail, ils les laissent aussi tomber de tant plustost. Il y a vne autre chose en la memoire, qui est seulement digne de noter, c'est que nous voyons que ce qui s'imprime en ce tédre esprit d'enfance, nous ne l'oublions point deue-hans hommes. Auicenne liure six des choses natu-relles, dit que cela vient de ce que ceux qui ont

li. l. 7.  
Solin  
ure 9.  
Quins.  
ore 1.

l'entendement à repos, & sans charge de grands pensemens, ont memoire plus certaine, & pour ceste cause ce que les enfans apprennent en leur grande ieunesse, ils le retiennent par long-temps: car ils ne sont point molestez de pēsees & trauaux. Toutesfois S. Thomas donne encore vne autre raison, selon mon aduis, plus valable: c'est que la chose qui est occasion de plus notable mouuement en l'homme demeure plus ferme en sa memoire, comme sont choses fort nouuelles & merueilleuses: par ainsi comme aux enfans toutes choses sont fort nouuelles, & semblent grandes, aussi est-ce la cause qu'elles s'impriment fermement en leur memoire. Mais laissons l'enfance, & reuenons aux hommes, desquels ils s'en trouue de tant capable & singulier entēdement, qu'il semble estre chose trop merueilleuse. Pline, Solin, & Quintilian en donnent plusieurs exemples. Nous lisons de Cyrus qu'il cognoissoit tous ceux de son armée, qui estoit fort grande, & les nommoit par nom & surnom, chose veritablement esmerueillable. Solin en escrit autant de Lucius Scipion, & toutesfois bien que cela soit merueilleux, il semble que par la conseruation si equeute & continuée par long-temps, il se peut faire: mais ce que l'on dit de Cinas, Ambassadeur du Roy Pirrus vers les Romains, donne plus d'esbahissement, pour ce qu'estant arriué de deux iours seulement à Rome, il scauoit tous les noms des Senateurs, bien qu'ils fussent grand nombre: il scauoit encore tous les noms des Gentilshommes & principaux de la ville, & les cognoissoit de veüe, & si parloit d'eux par leurs noms: Spartian en la vie d'Adrian loue fort sa memoire, di-

sant que si on lisoit vn liure en sa presence (encore qu'il ne feust iamais veu ny ouy) apres que la lecture estoit acheuée, il recitoit de mot à mot tout le contenu du liure sans en rien faillir, & si reconnoissoit à iamais ceux qui parloient vne fois à luy. I'ay leu quelquesfois, qu'un iour vn homme qui estoit vieil, & auoit la barbe & les cheveux blâcs, le requit de quelque chose, dont il fut refusé: au moyen dequoy cét homme apres s'estre fait tondre & auoir prins vne fausse perruque & raser sa barbe (il semble par là que ce n'est pas du jourd'huy que telles gaillardises & desguisemens sont en regne) il retourna de nouveau vers l'Empereur, & luy demâda cela mesme qu'il auoit desia requis: lequel estant recogneu de l'Empereur Adrian, afin de le gaudir de ce qu'il s'estoit fait tondre les cheveux, luy dit que volontiers il luy eust accordé sa requeste, si n'estoit que puis peu de iours, son pere mesme luy auoit demandée, & luy en ayant fait le refus, il ne luy sembloit pas raisonnable d'accorder au fils ce dequoy le pere auoit esté refusé: parquoy le beau mignon de ieune fils contrefait, s'en alla tout confus, chargé de l'expedition qu'il meritoit. Nous lisons de Mitridates Roy de Pont, qu'il auoit sous son sceptre vingt-deux langues, & qu'il escoutoit toutes ces nations sans interpretes, & respondoit à chacun en sa langue: la memoire de Themistocles fut pareillement bien grande: Ciceron parlant de luy dit, qu'il apprenoit tout ce qu'il vouloit, & qu'il desiroit oublier maintes choses des moins bonnes qu'il auoit apprinses, mais il ne pouuoit. Simonides luy demâda vn iour, s'il vouloit vne recepte pour auoir bonne



memoire, & il respondit qu'il voudroit bien trou-  
uer la maniere d'oublier quelque chose: mais pour  
auoir memoire, il n'en auoit point de besoin. *Quin-*  
*tilian* recite de *P. Crassus*, qu'en vn instât il escou-  
toit parler de cinq sortes de langues vsitées en  
Grece, & qu'à chacun il respondit selon icelles.  
*Senèque* en la preface de ses *Declamations*, dit que  
*Portius Latro* (qui tant illustra les escolles du do-  
cte *Rodolphe Agricola*) auoit par nature & art,  
telle memoire, qu'elle sembloit incroyable, pour  
ce que tout ce qu'il apprenoit, il le retenoit fidel-  
lement, & qu'estant deuenu *Orateur*, toutes les  
harâgues qu'il auoit faites, il les recitoit par cœur  
mot à mot sans faillir. Il disoit que c'estoit vn  
travail inutile que l'escriture, pour ce qu'il escri-  
uoit en sa memoire toutes ses inuentions. *Ciceron*  
escriit semblablement d'*Hortensius* grand *Ora-*  
*teur*, & dit que tout ainsi qu'il dresseoit son oraïson  
il l'escriuoit, puis la prononçoit par cœur sans  
faillir. *Senèque* au lieu mesme preallegué, dit que  
ce mesme *Hortensius* estant vn iour à voir vendre  
les biens d'un inuentaïre, laquelle vente dura le  
iour tout entier, apres que tout fut fait, recita par  
ordre toutes les choses qui auoient esté vendues,  
disant les noms de ceux qui auoient achepté, &  
tout le prix des choses vendues, sans aucunement  
faillir de l'ordre qu'on y auoit tenu. De soy mes-  
me comme bon tesmoin, escriit *Senèque* qu'en sa  
jeunesse il auoit telle memoire, que si on luy eust  
dit deux mille noms de choses, il les reduisoit tou-  
tes par le mesme ordre qu'ils eussent esté nômmez,  
sans y faire faute aucune. Il dit encore d'auantage  
que du temps qu'il apprenoit, telle fois deux cens

disciples alloient deuant son maistre, reciter chacun vn vers different, & tout aussi tost qu'ils auoient acheué de reciter, il commençoit à les repeter vn à vn sans y faillir d'vn seul mot. Entre les exemples de grande capacité, se peut nommer celuy de Julius Cæsar, qui en vn mesme temps escriuoit à quatre personnes choses differentes, avec quatre secretaïres. Pline escrit de luy qu'en vn mesme temps il nommoit vne lettre à vn secretaire, & lisoit vn livre, & oyoit parler vn autre. Sparcien en escrit quasi autant de l'Empereur Adrian. A ce propos il me souuient d'vne subtile responce de Scipion Africain le petit, qui contendoit avec Apus Claudius pour l'office de Controlleur de Rome, lequel Claudius pour attirer le peuple à soy nommoit chacun Romain par son nom, disant que c'estoit bien signe qu'il les ayroit tous, veu qu'il auoit memoire de les nommer tous, & que Scipion n'en cognoissoit pas vn, & si ne scauoit point de leurs nōs: à quoy Scipion respondit, vray est Claude, que ie n'ay point pourchassé d'en cognoissance: mais i'ay tasché de faire en sorte qu'il n'y eust homme de la ville qui n'eust cognoissance de moy. Je vous pourrois encore donner beaucoup d'autres exemples de la grande memoire des hommes, mais le curieux lecteur les pourra voir aux Tusculanes de Cicéron, & en Quintilian, & semblablement dans les histoires, cotez par Iean Camers sur le 7. ch. de Solin.

*Que la memoire se peut maculer , & se peut estre  
fortifiée par art.*

### CHAP. VIII.

**E**VOY ainsi que la memoire est excellente, aussi est elle delicate, & plusieurs choses la peuuent corrompre & empescher: comme font les maladies les playes & naureures en la teste, la vieillesse, soudaine peur, & chente de haut. Toutes telles choses troublent la memoire, pour ce qu'elles endommagent le lieu, les organes & instrumens d'icelle. Cecy est encor à noter, qu'aucuns par la liberté de leur memoire, s'oublent en toutes choses: aucuns en vne seule la sentent esgarée: comme Pline escrit de Messale Coruia, qui à cause d'une maladie, demeura en telle sorte, que iamaïs ne se souuenoit de son propre nom, mesme quand il en estoit enquis. Valere parlant des merueilles, recite d'un homme docte, que d'un coup de pierre qu'il eut en la teste, oubliatout ce qu'il auoit apprins des lettres & sciences, neantmoins il auoit bonne memoire en toutes autres choses: un autre homme, à cause d'une cheute perdit la cognoissance de sa mere, & ses parens. I'ay leu & ouy dire à plusieurs que François Barbare homme de nostre temps, fort docte, mesmement és lettres Grecques, par vne certaine maladie qu'il eut, oubliat particulièrement tout ce qu'il scauoit en Grece, demeurant au reste comme auparauant: chose à la verité fort merueilleuse. On dit que George Trapeſonce homme fort docte, & qui fut du temps de nos peres, oubliat en la vieillesse tout ce

qu'il auoit peu apprédre. Or cōme il se trouue que particulièrement la memoire se destruit par quelque occasion, aussi s'est-il trouué des hommes qui de leur nature l'auoient fort debile. L'Empereur Claude estoit de memoire si labile, que Suetone écrit en sa vie, que quelquefois ayant sa femme couchée aupres de luy, apres auoir parlé à elle, il ne s'en souuenoit plus, & en la demandant, vouloit qu'on dist la cause pourquoy elle ne s'en alloit coucher: vne fois il auoit fait mourir vn homme, & le iour ensuyuant il le demanda pour aller au Cōseil. Herodote & Sophiste eut vn fils de si pauvre memoire & entendement, qu'il ne pouuoit en aucune maniere apprendre ne retenir les lettres de l'alphabet, & le pere eut tel desir qu'il apprint, que pour luy en dōner moyen il faisoit nourrir avec luy vingt quatre enfans de son âge, & à chacun d'eux il imposa vn nom de chacune des lettres de l'alphabet, à fin qu'en les nommant & cognoissant il apprit ces lettres là. I'ay dit par cy deuant que la soudaine peur ou alteration est coustumiere d'empescher la memoire: aussi est il vray que bien que telle peur ne destruisse duntout la memoire: si est-ce que pour quelque temps elle fait oublier à l'homme ce qu'il auoit bien arresté & fiché en la memoire: comme il aduint à Demosthene Orateur tres-illustre, lequel estant allé en Ambassade par deuers le Roy Philippe de Macedone, il entra en telle alteration se voyant en la presence d'vn tel Roy, qu'ayant encommencé son Oraison, qu'il auoit composée & retenuë en sa memoire, il demeura court, & oubliâ totalement sans pouuoir dire mot. Nous en lisons tout autant de Theophraste,

qui vouloit orer en la presence du Conseil des Areopagites , & pareillement d'Herodes Athenien estant en la presence de l'Empereur Marc Anthoine & d'Eraclides Licie en la presence de Seuere Empereur, selon que recite Philostrate. Quasi de nostre temps Barthelemy Socin natif de Siene bien docte en Joix , estant ambassadeur de sa patrie par deuers le Pape Alexandre, commença son oraison qu'il auoit fort bien estudiée : mais il s'altera tellement de la presence des Princes là estans , qu'il Poublia du tout , & ne peut prononcer vne seule parole. Moy-mesme traducteur de ce liure, porte tesmoignage, que telle alteration que celle de Demosthene ( non que ie me compare à luy ) m'est aduenue en presence de gens de iudicature , & ce pour la grande affection que j'auois à la iustice de mon oraison, qui m'altera en sorte qu'il ne me fut possible de continuer le peu de mon commencement, bien que i'eusse assez estudié mon ordre. Or que la memoire puisse estre aydee & cōseruée par artifice, c'est chose toute certaine, & se trouue plusieurs autheurs qui en ont escrit, Solin en son Polihistor en traite, & Quintilian plus au long. Seneque moral, au bien allegué, fait cet art si facile, qu'il dit qu'en peu de temps vn homme le pourroit faire. Et se trouue par escrit que Cineas Ambassadeur de Pirrhus l'auoit pratiqué. Pline & Quintilian disent, que Simonides fut inuenteur de l'art memoratiue, combien que le mesme Pline die, que Metrodore la mit à perfection, & qu'il s'en aydoit merueilleusement bien. Ciceron en son liure de l'Orateur, & Quintilian, & Valere en ses merueilles aussi, disent qu'estant Simonides conuie en

vn festin, avec plusieurs autres, la sale où ils banquettoient cheut, & y moururent tous, fors Simonides, qui auoit esté en l'instant appelé par quelqu'un, estoit sorty dehors, sans auoir sçeu qui l'auoit appelé, & par ce moyen sauua sa vie. Et disent ces historiens, qu'en recherchant les morts qui auoient esté conuiez, & qui estoient en grand nombre, Simonides les marqua tous, déclarant en quel ordre ils estoient assis à table, quand la Sale cheut. Vne autre chose est à noter, c'est que tous les Philosophes naturels, & principalement Aristote, font difference entre la memoire, & le souuenir : pour ce, disent-ils, que la memoire peut aussi bien estre aux bestes, comme aux hommes, bien que ce soit imparfaitement : mais le souuenir est en l'homme seulement, qui est se recorder avec discours, & penser la chose, comme en contemplation, discourant du general au particulier, de la circonstance, & du temps, avec consideration, & intelligence : parce que les bestes se souuiennent du lieu où elles sont vne fois cheutes : vn cheual du lieu où luy aura esté fait mal, & autres bestes pareillemēt plus ou moins en diuers degrez. Mais comme nous auons dit, le souuenir de l'homme est plus parfait, avec discours, & intelligence, en comparant d'une chose en autre. Par ainsi, selon Aristote, celuy des hommes qui a l'entendement plus vif, a plus de souuenance, encōre que l'autre ait plus de memoire : pour ce que le souuenir est vne maniere d'investiguer, qui esueille la memoire à quelque chose pour faire recorder : parquoy le meilleur & plus vif entendement fait dōner meilleur moyen, & pour ceste cause il y a meilleure

souuenâce. Les Grecs entre autres vanitez de leurs Dieux auoient vne Deesse de Memoire, en sorte que ce sentiment memorial a tousiours esté en grande estime. Voila pourquoy les hommes doiuent bien rédre graces à Dieu, de ce qu'il leur a donné, & si le doiuent bien garder. Mais le Ficile au liure qu'il a fait de la triple vie, donne de grandes receptes & enseignemens pour conseruet la memoire.

---

*Combien les Philosophes & autres hommes de sçauoir, en quelconque science que ce fust estoient aucunement prizez, & estimez des Emperours & Roys.*

#### CHAP. IX.

**N**OUS ne nous deuons plaindre que de nostre temps il n'y ait des excellens esprits en toutes sortes de sciences, & arts, mais ie voy bien souuent les lettres se plaindre qu'ils ne sont en telle estime, ne si bien recompensez des Princes du iourd'huy, que les doctes hommes de jadis le furent par les Emperours, Roys & grâds Seigneurs de leur tēps. De vous dire, & conclurre s'ils ont raison, ie m'en passe legerement: & au lieu d'en parler, i'en rameneray en memoire aucunes hystoires, & exemples des Roys anciens, qui ayderent & fauoriserent les Philosophes, les doctes & lettrez, afin que faisant comparaison de tels actes à ceux de cēt aage, on cognoisse s'ils ont raison de se plaindre. Et pour le premier, ie mettray en jeu l'excellent Capitaine Pompée duquel nous lisons, qu'apres auoir vaincu le puissant Roy Mitridates, & obtenu plusieurs autres victoires, & aduātures d'armes, estat paruenū

en Athenes avec son appareil, que les Consuls & Capitaines Romains auoient accoustumé faire porter, & conduire deuant eux, fut aduerti que le Philosophe Possidonie gisoit au liect malade, & le voulant aller voir, n'eut pas desir de l'honorer seulement de uisitation personnelle: car approchant de la porte de sa maison voulut que les estendarts, & enseignes Imperiales, qu'il auoit quant & luy, fussent portées là dedans: pour ce qu'à son aduis tous regnes & Empires, deuoient obeyr à la vertu, & aux sciences: ainsi fit-il à ce Philosophe, ce qu'il n'auoit fait à nul de tous les Roys. Denis le tyran Roy de Siracuse, ayant pourchassé que Platon l'excellent diuin Philosophe le vint voir en Sicile, & sçachant qu'il venoit, alla au deuant de luy, & le fit mettre en son chariot tiré de cheuaux blancs, au plus grand triomphe, & solemnité qu'il luy fut possible, pour la grande reputation qu'auoient en ce temps là les sages & sçauans. Alexandre le Grand voulant destruire, & ruiner la ville de Thebes, commanda premierement que la maison du Poëte Pindare demeurast en son entier. De vous dire combien Virgile estoit prisé & honoré par Octauius Auguste, c'est chose cogneüe & notoire à tous, sans que ie le die, veu que ce peuple de Rome l'auoit en ceste reputation, que selon Phine, liure septiesme, quand il entroit au Theatre pour prononcer ses vers, tout le peuple se leuoit en pied, luy faisant toute telle reuerence qu'à l'Empereur mesme: qui plus est, Syluius Italicus Poëte Espagnol, celebroit chacun an le iour de sa natiuité, voire plus deuotement que le sien propre. Les dons & presens que luy faisoient Octauins, & Mecenas, & plusieurs



autres, furent si grands, selon que dit Seruius, qui a escrit de luy, que son bien valut en peu de temps six mille sesterces, qui montoient deux cens cinquante mille escus : & si auoit en Rome vn fort honorable Palais : au moyen dequoy Iuuenal Satyre 7. le met au nombre d'vn des riches de ce temps là. Vn iour Virgine en la presence d'Octauius, & de Liuiè sa femme, mere de Marcel, prononça quelques vers de ses liures des Eneïdes : mais venant à la fin du sixième, où tant élégamment il parle de ce Marcel, qui desia estoit mort, le cœur de la mere s'esmeut si fort, que perdant sentiment, elle cheut esuanouïe, sans pouuoir ouyr le reste : & depuis qu'elle fut reuenue à soy, commanda que pour chacun vers qu'elle auoit perdu à ouyr, en donnast à Virgile dix sesterces : parquoy y ayant de reste 21. vers, ce don monta la valeur de cinq mille ducats du present. Il se trouua par escrit, que les Siracusains auoient quelques prisonniers Atheniens, qui sçauoient par cœur certains vers d'Euripide Poëte Grec, & les prononcèrent pour laquelle occasion seule en l'honneur de ce Poëte, ils les deliurerent & laisserent aller librement en leur pays. Scipion l'Africain durant sa vie auoit tousiours en ses guerres la statuë d'Ennius, puis en mourant ordonna qu'elle fust mise en son propre sepulchre. L'Empereur Domitian fut trois fois Cōsul de Rome. Siluius Italicus, diligent Poëte natif d'Espagne, comme tesmoigne Martial en vne Epigramme qui commence, *Augusto pia iura*. Mais quoy ? de nostre tēps ie ne sçay quel hōneur les Princes modernes ont fait à vn Politian, à vn Pontan, à vn Saunazar, & autres excellēs Poëtes : mais ils sont encore

dedans le temps d'y paruenir, pour ce qu'ils sont jeunes d'âge, & vieux de sçauoir, & intelligence, tous lesquels se pourroient égaler à plusieurs des anciens. Le Roy Mitridates ( pour parler des anciens ) eut Platon & sa doctrine en telle reputation que voulant auoir sa statuë, il fit chercher vn nommé Silan, pour la faire, pour ce qu'il estoit fort excellent ouurier: car c'estoit en ce temps-là grand honneur d'auoir aux lieux publics vne statuë, & ne s'y en permettoit mettre, si elles n'estoient d'homme, qui eust fait quelque acte de vertu notoire, & pour grande doctrine & dignité. Pour ceste cause ceux d'Athenes en eurent vne de Demosthene, avec vn tiltre de plus grand honneur que iamais eut esté donné à d'autres: & disoit ce tiltre, que si la force & puissance de Demosthene eut esté égale à son esprit & sçauoir, le Roy de Macedoine n'eust point surmonté les Grecs. Iosephe le Iuif estant du nombre des captifs de Ierusalem, fut conduit prisonnier à Rome, & toutesfois à cause des liures qu'il auoit fais de l'antiquité des Iuifs, il merita d'y auoir statuë. Les Atheniens considerans la doctrine, & prudence de Faleric, disciple de Teophraste, firent mettre sa statuë en trente parts de la ville. Or si ceux-là estoient grandement honorez, ils n'estoient pas moins salariez, car Athenes escrit au liure neufiesme des Gimposophistes, qu'Aristote pour son liure des animaux, receut d'Alexandre huit cens talens, lesquels à la monnoye qui court maintenant en France, valoient quatre cens octante mille escus: ce qui est verifié par Plin liure huitiesme, disant qu'Alexandre desiroit si fort, que ce liure fut fait

494 DE L'ANCIENNE ESTIME  
 par Aristote, qu'il enuoya plusieurs milliers d'hommes par toute la Grece, & l'Asie, avec lettres, & commandemens exprés, qu'ils fussent obeys en tout ce qu'ils voudroient, touchant le fait de la chasse, du vol, & de la pesche, & autres semblables exercices, afin qu'ils peussent entendre, & sçauoir les proprietéz, & nature de toutes sortes de bestes, oyseaux, & poissons, pour en aduertir Aristote. Si Homere le meilleur de tous le Poëtes Grecs, eust esté du téps d'Alexandre, il est à presumer qu'il luy eust fait de pareils biens & benefices qu'à Aristote pour ce que luy estant présenté vn coffre, dans lequel le Roy Daire tenoit ses plus precieux onguens, luy estant ce coffre fort agreable, il dit: Je feray que ce coffre sera conservateur d'un autre plus precieux thresor, & là dedans fit mettre les œuvres d'Homere, auxquelles il prenoit plaisir les lisant continuellement. L'Empereur Trajan à cause des lettres seulement, honora tant le Philosophe Dion, que quand il alloit par les champs, il le faisoit seoir tout au plus pres de luy en son propre chariot, & ainsi le conduisit dans Rome y faisant son entrée triomphale. En la guerre que l'Empereur Octavius fit en Egypte contre Marc Anthoine, il disoit qu'il auoit laissé de destruire Alexandrie, ayant ce respect à ce qu'Alexandre l'auoit edificée, & encore pour l'amour du Philosophe Arrian. Ce mesme Empereur fit, Cornelius Gallus Tribun du peuple, pour ce seulement, qu'il estoit Poëte elegant. Suetone en la vie de Vespasien, monstre quels gages on donnoit anciennement aux lettrez: car il dit, combien que Vespasien fust notté d'auarice, il fauorisoit neantmoins les exercices

tices & les arts, & donnoit pour pensions à chacun maître d'icelles, telles quantité d'especes d'or, que les reduisant à nostre monnoye, selon Beroalde & Budée, leurs gages valoient deux mille cinq cents ducats. Par le telmoignage de Plin en son septième liure escriuant d'Isocrates Orateur Grec, on cognoist en quelle estime furent les lettres : car il dit que cét Isocrates ayant fait vne oraison pour vn homme, il luy vendit vingt talens, qui valoient selon la computation presente douze mille escus. Il se trouue aussi par escrit en la vie de l'Empereur Antonin fils de Seuer, qu'il fit donner à Oppian autant de ducats d'or qu'il y auoit de vers en vne grande œuvre qu'il auoit faite, touchant la nature & propriété des poissons. L'Empereur Gratian seachant qu'Ausone composoit bien en vers, luy donna pour ceste occasion le Consulat, qui estoit la plus grande dignité apres celle de l'Empereur. Domician, bien qu'il fut tres-meschant, fit de grands honneurs & presens au Poëte Eustathie, & en vn solemnel festin le fit seoir à sa table, & couronner de Laurier, qui est ce dequoy anciennement les Poëtes se couronnoient. Seleye Base Poëte Lyrique, fut caressé par l'Empereur Vespasian avec paroles honorables, non moins que cet autre, avec presens de grandes sommes de deniers. Arrien pour l'histoire qu'il auoit faite en Grec des faits d'Alexandre le Grand, & aussi pour ce qu'il estoit homme lettré, il fut fait Consul de Rome par Adrian & Antonin. Encore ne furent ces hommes doctes honorez pendant leur vie seulement, mais aussi apres qu'ils furent mors, comme on void de Ptolomée qui estoit Roy d'Egy-

pte qui fit faire à Homere vn temple & statuë comme à ses autres dieux : de Virgile aussi fut faite la statuë dans Mantouë long-temps apres sa mort : L'excellent Poëte Horace , encore que ne soyons certains s'il fut fort riche, eut neãtmoins par Octauius de grandes dignitez à Rome. Ie pourrois amener beaucoup d'exemples à ce propos , que ie de-  
 laisse pour n'estre importun. Et si quelqu'un me veut alleguer que le sage Senèque mourut par le commandement de Neron : ie vous respons que ce fut le tres-cruel Neron qui fit cela , & qu'aparauant sa mort il obtint en Rome de grands biens & dignitez , par le moyen de ses lettres. C'est vn proverbe véritable que les honneurs & les presens font les arts, & augmentent les sciences: aussi trou-  
 uons nous que du temps que les Roys & Empe-  
 reurs fauorisoient les studieux & lettrez, il se trou-  
 uoit des hommes bien doctes , comme du temps d'Octauius, de Claude, d'Adrian, & de Vespasien, & d'Antonin; & pour modernes, de l'Empereur Sigismond , de Robert Roy de Sicile, de Nicolas V. souuerain Euesque, du Roy Alфонse de Naples, de Mathias Roy de Hongrie : comme aussi ont fait en Florence ceux de la maison de Medicis: la fleur de laquelle portant pour le iourd'huy la couronne de la France fut son chef, en porte encore bon témoi-  
 gnage en ce Royaume, ayant retenu l'exemple de ses predecesseurs, & par special du bon Roy François du temps duquel la France s'est tant enrichie de doctes hommes, qu'elle se peut nommer vne autre Grece.

*Que les lettres sont fort necessaires aux Princes, & semblablement aux capitaines qui suyuient l'exercice & art militaire*

## C H A P. X.

**P**E pourrois alleguer plusieurs histoires, outre les vrayes & bonne raisons que les anciens Princes cognurent, que pour bien gouverner, les lettres sont necessaires : mais pour estre maintenant telles choses notoires, j'en parleray seulement vn peu. Nous lisons que le Roy Philippe voyant Alexandre luy estre né, & sçachant Aristote estre en Athenes, il luy enuoya vne lettre fort notable recitée par Plutarque & par Aulugelle, au liure 15 chap. 4, par laquelle il remercioit Dieu non tant pour auoir eü ce fils, que pour ce qu'il estoit né au temps d'Aristote: Par là véritablement on voit en peu de paroles, cōbien ce Roy estimoit la doctrine & le sçauoir pour son fils, afin qu'il deuint tel Capitaine & Roy qu'il fut depuis: aussi tout incontinent qu'il deuint grandelet il luy donna pour maistre Aristote, & luy fit de grands presens.: & pour l'amour de son fils il réedifia vne ville qu'il auoit destruite, & luy fit bastir vne escolle d'vne merueilleuse sorte & sculpture, là où le Philosophe Aristote y pouuoit enseigner. Le Roy Antigone de Macedoine, sçachant combien la doctrine estoit necessaire pour se bien gouverner, & stimulé de la renommée de Zeno singulier Philosophe, & Prince des Stoïciens, désira fort de l'auoir avec luy, & tascha de le plaire par lettres & autres ambassadeurs: de quelques lettres, Diogenes Laërtien en

recite vne en ceste sorte : Antigone Roy , à Zenon  
 Philosophè salut. Je cognois bien que ie te passe en  
 biens & faueurs de fortune, & en la reputation de  
 telles choses : toutesfois ie cognois aussi que tu as  
 beaucoup par dessus moy, en la vraye felicité, en la  
 science & discipline és estudes & arts liberaux. A  
 ceste cause i'ay desiré que tu fusses avec moy : ce  
 que ie te prie m'accorder, afin que ie puisse iouyr  
 de ta conuersation & compagnie, en quoy faisant,  
 sois certain que tu ne seras seulement maistre de  
 moy, ains enseigneras aussi tous les Macedoniens  
 pour ce que celuy qui instruit le Roy, & le rend  
 vertueux, il enseigne force & bonté à tous ses sub-  
 jets : qu'il soit vray, on void communément, que  
 tel Roy, tels les vassaux, & tel le Capitaine, tels les  
 soldats. Ces lettres receuës par ce venerable Phi-  
 losophe, il ne luy fut possible, à cause de sa grande  
 vieillesse, condescendre aux prieres de ce Roy,  
 mais bien luy enuoya deux de ses disciples des plus  
 sçauans & doctes qu'il eust, par lesquels il fut  
 fort bien appris & enseigné. La doctrine d'Ari-  
 stote, sous lequel Alexandre apprit par cinq ans  
 continus, eut telle efficace enuers le disciple,  
 qu'il deuint si excellent Roy, qu'il n'y en a point  
 eu au monde qui ayt esté plus grand que luy.  
 Estant au milieu des armées, il ne delaissoit iamais  
 l'estude : ains faisoit tousiours mettre avec son es-  
 pée au cheuet de son fect, les Iliades d'Homere, &  
 autres liures : & si semble, qu'il estima tant les  
 lettres & la Philosophie, qu'il les apprenoit aussi  
 bien comme il conqueroit les Royaumes. Et disent  
 Plutarque, Aulugelle & Themistocles, qu'estant  
 Alexandre en la conqueste d'Asie, il se aduoy

qu'Aristote auoit publié certains liures de Philosophie naturelle, desquels il auoit esté auditeur sous Aristote : au moyen dequoy il luy escriuit vne lettre, disant ces mots : Veritablement Aristote tu as mal fait d'auoir publié ces liures de Philosophie speculatiue par toy composez : car à ton aduis en quoy pourray-ie passer les autres hommes, si ceste science que tu m'as apprinse, vient à estre commune à tous? sçaches que ie voudrois plustost preceder tous homes en science & doctrine, qu'en richesses & dominations. Quoy entendu par Aristote, il salut que pour le cōsoler luy mandast que ses liures mis en lumiere, estoient si obscurs, qu'il n'estoit pas possible les entendre sinon par l'interpretation de luy-mesme. Pirthus excellent Capitaine & Roy des Epirotes, qui eut grandes guerres contre les Romains, & quelquesfois les vainquit, s'exerçoit, non seulement en la lecture des sciences, mais composoit des liures, entre lesquels estoient les preceptes de la guerre. Que dirons nous de Iules Cæsar premier Empereur, & sans comparaison le meilleur Capitaine de tous ceux qui ont mené guerre? nous pouuons dire à la verité, qu'il estoit aussi enclin aux lettres comme aux armes, car il se fit lettré auparauant que soldat: & depuis toutes les fois qu'il auoit loisir, il s'en alloit aux Academies des Poëtes, & en cheminant il lisoit & escriuoit. Vne fois estant en Alexandrie d'Egypte pour se sauuer d'un grand peril, il se mit à nager en l'eau, portant en l'une de ses mains les liures qu'il auoit escrits : monstrant par là qu'il les tenoit aussi chers que sa propre vie, puis qu'il mor-



toit aussi grande diligence, à sauuer l'un que l'autre : & pour scauoir quelle estoit sa doctrine, ses Commentaires qu'il a laissé par escrit le demonstrent. Non seulement Cæsar, mais tous les autres Romains portât tesmoignage de ce que nous disons, lesquels à mon opinion sont tenus & reputez bons Capitaines, & Gouverneurs : en la premiere chose qu'ils faisoient à leurs enfans, c'estoit de les bien endoctriner, leurs donnant de bons Precepteurs qu'ils faisoient venir de Grece. Chacun scait combien les deux Catons furent excellens en lettres & en guerre. Le grand Censorin fut extremement adonné aux lettres, il a laissé plusieurs liures qui en font foy : il fut fort grand orateur, historien, & plein de beaucoup de doctrine : sur la fin de son aage, il apprint la langue Grecque. L'autre Caton Vicensé, encore qu'il n'eust l'esprit bien adroit pour apprendre les sciences, chercha neantmoins d'excellens Precepteurs entre lesquels estoit le Philosophe Antipater, & s'adonna tellement à l'estude, que Ciceron dit en son liure des fins, qu'il ne faisoit autre chose que lire : que mesme dans le Senat, il auoit tousiours quelque liure sur luy, pour lire quand il pouoit. Scipion Africain victorieux d'Annibal, ayroit souverainement les lettres, & si auoit tousiours le Poëte Ennius avec luy : apres toutes ses victoires il se remettoit de nouveau aux lettres, & à la lecture. Annibal son competitor : bien qu'il fust d'Afrique, auoit des liures en ses tentes & pavillons, ny pour le temps de guerre ne delaissoit les lettres : ains en quelque lieu : & pour quelque temps que ce fust, il auoit tousiours Silan & Salsias Lacedemoniens, si

estoit fort bien instruit en la lāgue Grecque. Nous auons leu par cy-deuant, que Denis tyran de Sicile eut Platon pour maistre, & qu'en sa compagnie estoient tousiours de doctes hommes : depuis estant chassé de son Royaume, quelqu'un en se mocquant luy demanda, que luy seruoit la Philosophie qu'il auoit apprinse de Platon: auquel il respondit, elle me sert à supporter en patience la presente aduersité. Themistocles Capitaine excellent, ne monstroit moins de diligence aux lettres qu'aux armes : son maistre fut Anaxagoras Milesien, Epaminundas, & les autres Capitaines de Grece furent tous studieux, & grands Orateurs. Mitridates en la guerre qu'il eut contre les Romains, par l'espace de quarante ans, pour la fureur des armes ne desista d'estudier, & menoit quant & luy des Precepteurs & Philosophes. Octavius Auguste auoit des heures certaines au iour pour son estude : & ne laissoit iamais l'estude en temps de guerre, ayant pour ceste occasion des maistres excellens: comme Apollodore de Pergame, le Philosophe Asperarée, Asinius Pollio, Valere, Messale, Virgile, Ouide & maints autres. Il y auoit auparauant cét Empereur vn excellent Capitaine nommé Lucius Lucullus, qui pendant la guerre s'adonnoit à l'estude : les guerres cessées il mettoit grande diligence à entretenir & caresser les hommes lettréz. Paul Emile victorieux du Roy Persee, outre ce qu'il estoit fort docte, mit peine de faire que ses enfans le fussent aussi, tellement qu'à son instante requeste les Atheniens luy donnerent Metrodore pour les endoctriner. Pourquoy prens-je peine d'en nommer tant l'un apres l'autre ? Pompée

Quinte Fabien le Grād, Marc Brute, Trajan, Adriañ, Marc Anthoine, furent tous doctes & composerēt liures & oraisons & lettres de grande doctrine. Somme si ie ne faux grandement, il me semble qu'il se trouue peu de Capitaines anciens, qui ayent esté excellens sans lettres. Il y en a deux desquels on ne trouue point par escrit qu'ils fussent lettrez, Vn nommé Cajus Marius, l'autre Marc Marcel : toutesfois on lit que Marcel ayma & favorisa fort les hommes de sauoir, tellement qu'il est à croire qu'il fut aussi lettré, encore qu'on n'en escriue rien; & le demonstra par la deffence qu'il fit ( comme nous auons dit ) en la prise de Siracuse. qu'Archimedes ne fut tué: toutesfois nonobstant les deffences il le fut, non sans estre bien regretté dudit Marcel. Or donc que les Capitaines de maintenant disent tant qu'ils voudront, que les lettres ne leur sont nécessaires ( ie dy de ceux qui le maintiennent ) cherchans avec leur opmion, voire obstination couurir leur lourdisse & ignorance. Nous voyons bien que les anciens estimoient autant les lettres, & les liures, comme la vaillance & la force d'une infinité de Capitaines, qui furent affectionnez aux lettres, comme est fait mention en vn liure de la guerre, fait par Robert Valturin.

*D'anciennes proprietē de la Vipere; & comme seauement  
l'on peut manger sa chair.*

#### CHAP. XI.

**LA** Vipere est vne espeece de serpent assez connue de plusieurs: & combien qu'elle soit petite, est neantmoins fort venimeuse: car d'une

petite pointure elle tuë l'homme. Mais le seigneur Dieu n'a rien fait sans profit, aussi ceste beste avec tout son venin, sert aux hommes pour quelques medecines & maladies, & principalement pour la douleur de la gorge, c'est chose fort bonne par secrette propriété porter de la teste de la Vipere, en sorte que viue elle tuë, & morte elle guarit. Le Theriaque est propre contre le venin: & faut qu'en faisant la confiture, il y ait de ceste beste, à fin que elle soit plus parfaite, & de plus grande efficace: & est ainsi nommé Theriaque, pour ce que Thirion en Grec signifie Vipere, ou beste venimeuse: vray est que quelques-vns donnent vne autre ethimologie, & raison à ce nom. Mais auant que nous disions les profits qui viennent de la Vipere, il est bon de reciter ce qu'en disent Pline, Isidore, & Ælian. Ils disent que quand ceste beste conçoit, le male met sa teste en la bouche de la femelle, dont elle reçoit telle delectation, qu'avec ses dents aiguës elle estraint & troncit la teste du male: parquoy elle demeure vesue & empreinte, & que ce qu'elle conçoit sont des œufs, qui se forment dans son corps comme aux poissons: desquels œufs sortent Viperes à son temps conuenable de faire les petits, & en vuide chacun par vn, iusques à vingt: & pour ce qu'ils sont beaucoup, ceux qui demeurent dedans ne pouans plus attendre la sortie, creuent le ventre de leur mere, tellement que par la mort ils naissent & viuent: s'il est ainsi la chose est bien esmerueillable, car il semble que les enfans vengent la mort de leur pere. Avec ceste opinion de Pline s'accordent plusieurs autres, comme Plutarque au traicte qu'il a faict contre les gaudisseurs. Tou-

*Plin. l. 28  
chap. 62.  
Isid. li 11.  
des ethi-  
mologies  
Ælian.  
des ani-  
manx.*

tesfois il y en a beaucoup qui contrarient à cela, & nient que la Vipere meure en son faonnement: à laquelle opinion ie m'arreste: pour ce que l'autre ne me semble naturelle, & que ie n'en ay point veu l'experience, & si n'y a personne qui die l'auoir veu aussi Philostrate y contrarie en la vie d'Apollonius Tianéen, introduisant Apollon, qui recite auoir veu vne Vipere, qui apres auoir acheué de faonner leschoit ses petits, & estoit saine. On en peut

*Arist. l. 1.  
5. des bestes.*

autant recueillir des paroles d'Aristote, qui dit: la Vipere seule entre les serpens fait ses petits, pour ce que premierement se forment en son corps des œufs, comme ceux des poissons; puis les ayant formez ils demeurerent trois iours enuolopez en yne tendre pellicule, qui rompts au bout du temps & restent les petits en liberté (à cause dequoy Apulée en son Apologie les appelle Ouiperes, & non Viperes, c'est à dire enfantans des œufs) & bien souuent aduient que ceste toile se rompant au ventre de la mere, sortent chacun iour vn, iusques au nombre de plus de 20. voila les mots d'Aristote. En vn autre lieu, liure troisieme des bestes, il est en parlant du faonnement des serpens: la Vipere auparavant qu'elle fasse ses petits, forme les œufs au dedans. Et ie pense que de là procede ceste opinion de dire que les petits rompent le ventre de la Vipere, car il a semblé à ceux qui le soustiennent que quand Aristote parloit de ce premier fondement, il vouloit dire qu'ils rompoient & creuoient le ventre de leur mere. Or en laissant ce propos, ie dy que la Vipere pour mauuaise qu'elle soit, donne secours à l'homme. Dioscoride dit, que la chair de Vipere cuitte, se peut manger seu-

rement, & qu'elle est fort medecinalle pour les nerfs, & pour la veuë, & que pour la manger il faut luy oster la teste, la queuë, puis escorchée & bien appareillée, la faire cuire en vin & huyle: avec force anis. Il dit aussi que ceste chair se fait vne maniere de sallé, ou saupoudré, qui donne grand appetit, & s'appareille de ceste sorte: il faut prendre vn pot de terre tout neuf, & mettre dedans la Vipere, accoustrée ainsi que ie l'ay dit, puis y mettre du sel & des figues pillées avec quantité cōpetente de miel: & le pot estant bien couuert, la mettre cuire, & rostir par long-temps en vn four, & apres la piller & reduire en poudre, & quiconque en voudra par apres vser avec les autres viandes, la trouuera fort profitable & sauoureuse. Paul Eginette dit aussi, que la chair de Vipere est fort singuliere contre la lepre & ladrerie, & pour ceste cause il estime fort ce saupoudré dont ie viens de parler: & dit Plin que certaine nation des Indes m'agent la chair de Vipere. Dioscoride dit aussi que quelques vns qui souloient manger de ceste chair, vesquirent long-temps, & fort sains. Contre la morsure de cet animal: il y a beaucoup de remedes, mais Theophraste en met vn, disant qu'à celuy qui en est mors, le son & chant melodieux ayde beaucoup: pour ce que la musique est fort medecinale, comme nous dirons. Galen dit que ceste beste ne mange point tout le long de l'Hyuer: qu'elle se tient comme morte cachée en terre, & qui la trouueroit lors & la toucheroit & manieroit, elle ne mordroit point, & que venant l'Esté, elle reprend ses forces. Autant en raconte Plin des Lescars, Couleuvres, & toutes sortes de reptiles. Aristote dit qu'elles

*Pli. li. 7  
chap. 2.*

*Pli. li. 8  
c. 38.  
Art li. 2  
des bestes*

se tiennent ainsi trois ou quatre mois cachées sans manger. *Ælian* dit que les Vipères qui croissent en la Prouince d'Arabie, encore qu'elles mordent, leur morsure n'est venimeuse, pour ce qu'elles mangent du baume, & se couchent dessous son ombre. Et dit *Aristote* qu'elles sôt fort desirieuses de boire vin, & que plusieurs gens les prennent en mettant des vaisseaux de vin au lieu où elles sont, d'autant qu'elles s'enyurent, puis on les prend dormant. Il y a encor' assez d'autres choses à dire de la propriété de la Vipere, que ie laisse pour estre bref.

*De l'admirable propriété d'une petite beste, la morsure de laquelle se guarit par le son de la musique: & aussi de quelques autres infirmités, qui se guarissent par ceste mesme medecine.*

## C H A P. XII.

**E** qu'au Chapitre precedent nous auons dit par l'autorité de *Theophraste*, que la morsure de la Vipere se peut guarir avec musique, il y a plus croyable ce que nous dirons maintenant. *Alexandre d'Alexandrie* en son liure des iours anciens, & *Pierre Gilie* auteur moderne, afferment & disent qu'en la Pouille, contrée d'Italie, y a une espece d'araignées, que ceux du pais nomment *Tarentule*: (*L. Cel. Rhodigin* la nomme *Phalage*) qui sont au commencement de l'Esté si venimeuses, que quiconque en est mordu, s'il n'est bien soudainement secouru, il pert les sentimens & meurt, & si quelqu'un eschappe de la mort, il demeure insensé & totalement hors de soy, auquel mal, l'experience a

*L. Cel.  
Rhodigin l. 6.  
p. 16.*

trouué vn remede, qui est la musique. Ce que les auteurs disent, est comme de tesmoins de l'auoir veu, disans que si tost que quelqu'un est mordu, on fait venir le plustost qu'on peut deuant luy des gens qui jouent de violes, de fleutes, & autres instrumens dont ils sonnent & chantent diuerses chansons : laquelle musique entenduë par le navré, il commence à baller en faisant diuerses muances, & cadences, comme si tout le temps de sa vie il auoit esté accoustumé au bal : en laquelle furie & force de baller, il continuë iusques à ce que ce venin se dissipe. Et dit cét Alexandre auoir veu qu'un navré de ceste beste, ballant ainsi, les iolieurs se trouuans las, cesserent, & le pauvre balleur cheut en terre comme mort, ayant perdu ses forces : mais si tost qu'ils recommencerent à sonner, il vid le pauvre malade se releuer de nouueau, & recommencer, & baller avec telle force qu' auparauant, iusques à ce que la playe fust entierement guarie. Encore dit-il plus, qu'il est aduenu que quelqu'un qui n'auoit pas esté bien guarý avec ceste musique, aucun tēps apres oyant sonner instrumens, commençoit à demener les pieds, & estoit force qu'il allast iusques à pleine guarison, ce qui est fort esmerueillable en nature. Asclepiades escrit que le chanter & sonner doucement en musique, ayde beaucoup aux frenetiques. Nous lisons aussi qu'Ismenias le Thebain, a guarý plusieurs maladies & douleurs, en sonnant doucement des flutes. Theophraste & Aulugelle disent que la musique appaise la douleur de la Sciatique & de la goutte. Encore trouuons nous en l'Escripture Sainte, que David avec la musique, estoit à Saül la passion que le mauuais esprit luy donnoit,



tant est grande ceste propriété, qui procede à cause de la grande amitié que la nature de l'homme porte à la musique. Et si on vient à bien considérer, on ne trouue point estrange, que plusieurs infirmittez soient gueries par ce moyen de musique, veu que nous voyons qu'il y a des bestes qui tuënt en riant, autres en plorant, & autres en dormant; comme Plutarque escrit de Cleopatre.

*Une medecine estrange, avec laquelle Faustine fut guérie de l'infirmité d'amour des honnestes & de plusieurs autres remedes contre ceste passion.*

#### CHAP. XIII.

**U**N E l'affection & prison de la volonté qu'on nomme ordinairement amour, soit vne forte passion & de grand effect en l'ame, qu'on en demande jugement aux hommes qui par experience l'ont cognu, & desquels les exemples sont tous notoires: mesmement es forts excellens personnages qui se sont laissé transporter de la volonté iusques-là, que quelques vns en sont morts. Iules Capitolin, entr'autres exemple recité ce qui aduint à Faustine fille d'Antonin: & femme de l'Empereur Marc Aurelle: laquelle s'enamora d'un Gladiateur, en sorte que pour le desir qu'elle avoit de se trouver avec luy, elle en fut en danger de mort, tant elle se consommait, quoy entendu par Marc Aurelle, incontinent il assemblea grand nombres d'Astrologues & Medecins, pour trouver là dessus conseil & remede: finalement il fut conclu qu'on feroit mourir le Gladiateur: & que

de son sang on en bailleroit secrettement à boire à Faustine, & qu'après qu'elle l'auroit beu, l'Empereur son mary se couchast aupres d'elle. Ce remède fut merueilleux, car il luy osta ceste affection, en sorte qu'oncques puis elle ne se souuint de luy, & dit l'histoire que de ceste copulation que l'Empereur eut alors avec elle, fut Engendré Antonin Commode, qui devint si sanguinaire & cruel qu'il ressembloit plus au Gladiateur, du sang duquel la mere avoit beu lors de sa conception qu'à Marc Aurelle, duquel il estoit fils: à cause dequoy ledit Commode estoit ordinairement avec les Gladiateurs, tesmoin Eutrope en la vie dudit Commode. Les Medecins Grecs, & les Arabes mettent ceste maladie d'Amour entre les griefues infirmités du corps humain, & sur cela donnent plusieurs remedes. Cadmus Milesien, comme relate Suidas en ses Collectes, en escrivyñ liure, traitant des remedes particuliers: pour chasser dehors cet amour. Ovide aussi en dit assez en son liure. Doncques entre les autres remedes que les Medecins donnent sur ceste maladie, c'est qu'à vn passionné d'amour on luy mette en main de grands affaires, importants son honneur & profit, afin que l'esprit occupé à diverses choses, se retire de l'imagination qui luy donne peine: si disent encore qu'il luy faut laisser faire caresses, & conuersations avec d'autres femmes. Plinie dit que contre cette ardeur il est fort bon prendre de la poudre sur laquelle vne mule se sera veautrée, en ietter sur l'amoureux & l'en poudrer, ou bien de la succe d'une mule eschauffée, comme l'affirme Cardan en son liure de la subtilité. Les Medecins enseignent aussi, à

quoy on peut cognoistre, quel personnage est aymé de l'amoureux, & est la mesme reigle par laquelle Erasistrate medecin du Roy Seleuque, cogneut l'amour qu'Antiochus portoit à la Royne Stratonique, sa maratre: car luy estant malade à l'extremité & mieuxaymant mourir que decouvrir la cause de sa maladie, procedant de l'amour qu'il portoit à la femme de son pere, elle entra dedans la chambre lors que le medecin tenoit le poux de son patient, qui s'émeut si fort voyant entrer la Royne, qu'Erasistrate cogneut qu'il estoit amoureux d'elle, & que c'estoit la cause de son mal: parquoy il trouua façon de le faire entendre au Roy par si bon moyen qu'il seroit long à reciter, & aussi que l'histoire en est assez commune, ce qu'experimenté par le mesme pere, & le voyant en danger s'il n'y pouruoyoit, trouua bon ( bien que ce fut contre l'intention du fils, qui choisissoit plustost la mort, que de guerir avec la perte de son pere ) de se priuer soy-mesme de la Royne, pour la donner à son fils malade, aussi à la verité, l'age, la beauté de la dame, & pareillement le mariage, estoient trop plus conformes avec le fils, qu'avec le pere, & cela fut cause qu'Antiochus vescu sain & gaillard par longues années, avec sa bien aymée Stratonique, l'histoire en est fort belle, & recitée par Plutarque en la vie de Demetrie. Voila pourquoy les Medecins disent qu'il faut taster le poux de l'Amoureux, & luy nommer plusieurs noms, entre lesquels sera le nom de celle qu'il ayme, car lors qu'il l'entendra nommer, le poux luy battra drir, & fort, par ce moyen on cognoistra celle qu'il ayme. Par assez d'autres signes on peut cognoistre quand quel-

qu'un

qu'un est amoureux, & de qui : lesquels signes les laisse à dire pour estre assez cogneus à tous.

*De l'estrange & furieuse amour, d'un ieune Athenien, & du ridicule amour du Roy Xerxes, & comme les bestes ont maintesfois aymé les hommes, & les femmes.*

## CHAP. XIII.

**D**E voir l'homme affectionné à la femme, & la femme à l'homme est chose naturelle, & digne d'estre creüe, mais l'aueuglissement en est venu à tel but, que ce que ie me delibere de dire, semble impossible & incroyable. Les Historiographes escriuent pour chose vraye qu'en la ville d'Athenes il y auoit un ieune homme yssu d'honneste maison, riche competement, & qui estoit fort cogneu, le quel ayant curieusement regardé vne statuë de marbre, fort excellentement eslaborée, qui estoit en un lieu public d'Athenes, il s'enamoura tellement, qu'il ne pouuoit s'esloigner du lieu où elle estoit assise, ains sembrassoit moult doucement, & tout le tēps qu'il n'estoit auptes d'elle, il se trouuoit mal content, & déploré. Si vint ceste passion à telle extrémité qu'il recourut au Senat d'Athenes, où faisant offre de grands deniers, il suppliaست qu'on luy fist grace de la pouuoir emporter chez luy: il ne sembla point au Senat, que de son autorité il peust permettre cela, ny vendre vne statuë publique: Tellement que celle requeste luy fust refusée, dont il receut en son cœur vne merueilleuse tristesse, & s'en alla vers la statuë, qu'il enrichit d'une couronne d'or, luy donnant vestemens & ioyaux de grandes richesses, puis l'adoroit & contemploit, & avec ce-

K k

ste folie perseuera par plusieurs iours, iusques à ce que luy estant telles choses deffenduës par le Senat, il se tua soy-mesme du courroux. Ceste chose fut vrayemēt merueilleuse: mais s'il est vray ce qui se trouue par écrit du Roy Xerxes, & affermé par tant d'auteurs, à la verité il excède en folie tous les hommes du monde. On dit qu'il s'énamoura d'un Platan, arbre bien cogneu, & qu'il l'aimoit & carressoit, tout ainsi que si c'eust esté vne belle femme. Puis donc que ces choses sont aduenües entre les hommes raisonnables, nous croirons ce qui est escrit des bestes brutes, qui ont aimé quelques homes & femmes, mesmement quand on le trouue certifié par les grands & fameux historiens: cōme nous trouuons de Glatique, tant aymé d'un mouton, que iamais il ne le laissoit: chacun tient que les Dauphins s'en amourent des hommes. Elian recite au liure des bestes vn cas digne d'estre leu, il dit qu'un Dauphin, voyant sur vn riuage de la mer où se jolioient les enfans, vn entr'autres, qui luy sembloit fort beau, il s'énamoura tellement, que toutes les fois que ce Dauphin le voyoit, il s'approchoit du bord de l'eau, & se monstroit: du commencement l'enfant estōné s'enfuyoit de luy, mais depuis par la perseuerance que le Dauphin fit ce iour, & autres ensuyuans, à moster signe d'amour à cēt enfant il s'asseura & sur les caresses du poisson, il s'enhardit d'aller nouiant par l'eau vers luy, & iusques à monter sur son eschine, & le Dauphin le portoit par grande espace de temps, au fond de l'eau, & iusques à ce que l'enfant luy faisoit signe de retourner en ce soulas & passe-temps, ils consommèrent plusieurs iours: pendant lesquels le

Dauphin se venoit tousiours presenter à la riuë: mais vne fois l'enfant allant nud sur la mer, & n'estant pas bien aduisé, en se voulant bien tenir, il se mit dans le ventre vne de ces espines aigues, que les Dauphins ont à leurs ailles, dont la playe fut telle, qu'incontinent l'enfant mourut en l'eau: de quoy s'apperceuant le Dauphin, voyant le sang & l'enfant mort sur son eschine, il retourna tout soudain vers la terre: & comme s'il eust voulu se corriger de la faute, en nageant par grande fureur, il sortoit hors de l'eau portant au mieux qu'il pouuoit l'enfant mort, qu'il aimoit tant, & luy pareillement demeura mort. Ceste mesme aduanture est aussi recitée par Plinie, qui raconte d'autres exemples de Dauphins, qui ont encôre porté amour & amitié aux hommes: & signamment il dit, que du temps de l'Empereur Octauius, vn autre Dauphin tout en la mesme sorte, print amitié à vn enfant sur le bord de la mer, qui est pres de Pussol: & que toutes les fois que cét enfant appellloit Simon (on dit que ces poissons accourent à ce nom) il venoit incontinent à la riuë, & l'enfant montoit dessus son dos, puis estoit porté par la mer, tant & si peu qu'il vouloit, & rapporté à terre seurement. Il dit aussi, qu'estant cét enfant mort par maladie, & veillant ce Dauphin par plusieurs iours au lieu accoustumé, ny trouuant l'enfant, mourut de douleur. Plinie le second, nepueu du grand Plinie, recite aussi merueilles du Dauphin, au liure 9. de ses Epistres, en vne Epistre qui commence: *Indidi in materiam veram:*

*D'un qui en receuant vne playe de son ennemy  
fut sauué d'un mal qu'il auoit, avec  
semblables exemples.*

C H A P. X V.

**N** ne tiendra point incroyable ce que nous auons dit par cy-deuant, que par le moyen de la musique on guerit de quelques maux, veu que nous trouuons que par autres modes estranges, il se fait des guerisons. Plutarque en vn traicte notable qu'il a fait, pour monstrier comme les hommes peuuent tirer profit de leurs ennemis, racôte d'un qui auoit vn ennemy, nommé Prometée, qui le haïssoit, en sorte qu'il cherchoit le moyen de le tuer. Si aduint vn iour qu'il le trouua, & luy fit beaucoup de playes, & entre les autres le frappa en vne cicatrice qu'il auoit fort grande, & de laquelle il n'auoit iamais peu receuoir guarison, & toutesfois ceste playe fut cause qu'il en receut santé: ainsi dōc celuy qui le pensoit tuer, & luy dōner la mort, luy donna la vie, à tout le moins santé. Valere recitant le mesme fait entre ses merueilles, dit que l'homme qui fut guaruy de sa playe, par la playe, estoit nommé Iason Pherée. Pline escrit d'un autre, qui se nommoit Falerée, qui auoit vne maladie incurable, d'un flux de sang continuel par la bouche, à cause d'une veine rompue, & se trouuant desesperé de guarison, se mit en vne bataille, & s'y presenta sans armes, afin que les ennemis le tuassent, pour sortir de ceste douleur: or aduint qu'il fut navré en la poitrine, & de la playe en sortit, abondance de sang, cessant le flux de la bouche: depuis les Medecins

en guerissant sa playe, consoliderent la veine rompue, & demeura sain, & guery de toutes les deux playes. Il escrit encore que Quintus Fabius, qui auoit eu la fièvre quarte par longues années : vn iour en donnant la bataille aux Allobroges, maintenant nommez Sauoisiens, la grande ardeur qu'il auoit de combattre, chassa la fièvre dehors, & onc puis ne leut. Moy-mesme le tesmoigne auoir veu & cogneu vn homme, qui d'une playe qu'il auoit eue à la cuisse, estoit demeuré boiteux, sans qu'on y peut trouuer remede : depuis se trouuant en vne autre querelle, il receut vn coup au mesme lieu où il auoit esté blesté : & se faisât medeciner, les nerfs qui auoient premierement esté coupez, se commencerent à estendre, & restaurer en telle sorte, qu'estant guery de la seconde playe, sa jambe demeura droite. Ainsi en aduint-il à vn des fils d'Hercules, nommé Telese, Roy de Misie, qui fut blesté en son pays par Achiles : & huit ans après il fut guery par le mesme Achiles, qui au mesme endroit le blesta deuant Troye lors assiegée.

---

*Qui fut le premier qui planta la vigne, & qui commença à mettre de l'eau dans le vin, & à qui, & comme les Romains le defendirent, avec maintes autres choses notables.*

## CHAP. XVI.

**E** tous les fruiçts que la terre produit (i'entends de ceuy desquels on fait liqueur) il n'y en a point, à mon aduis, de plus profitable que le bon vin, pourueu qu'il soit temperément beu : pour ceste cause disoit Anacarsis que la vigne

K k iij



produisoit trois grappes: la premiere de plaisir: la seconde d'yurongnerie, & la tierce de pleurs & de tristesse: tellement que celuy qui passe le premier coup, c'est à dire peu & temperé, il prend honte & dommage. Les auteurs prophanes, non sçachans l'histoire de la sainte Escriture, donnent diuers inuenteurs du vin: Diodore Sicilien en son 4. liure, attribüe l'inuention du vin & de planter le vigne à Denis fils de Iupiter, nommé Bacchus, & pere Liber, qui fut ainsi nommé pour la liberté du vin: & pour ceste inuention luy firent à Rome vn temple au dessous du Capitole, où se celebri oient les festes appellées les Dionisiaques ou Bacchanales, sort deshonestes & de grande lubricité. Que ceste inuention fust de ce Denys, Virgile l'assure à l'entrée de son 2. liure des Georgiques, encore que Marcian Capelle dit, que Denys enseigna seulement aux Grecs la maniere de faire le vin: autres disent que ce fut Icare pere d'Erigone, qui donna l'industrie de faire vin aux Atheniens, & que s'estant depuis enyuré, le peuple le tua. Ils disent que en Italie Saturne fut le premier sommelier, y portant les marcotes de l'isle de Candie. Plutarque escrit qu'Arrus Errusque porta les vignes en Frâce: Mais la vraye histoire, c'est que le premier inuenteur du vin fut Noé, & le premier qui s'en enyura: dequoy sont auteurs (outre ce qui se trouue par escrit au 9. chap. de Genese,) Lactance Firmian, & Iosephe: lequel Noé, à la sortie de l'Arche, planta la vigne de sa main propre, & beut du jus du raisin dont il s'enyura: & en dormant se descouurit, d'où il luy aduint par ses enfans ce qui est escrit en Genese. Depuis les hommes cognoissans la saueur

Frâce  
2. des  
vignes  
di  
ges.

du vin, le beuuoient au commencement tout pur & sans cau : car selon que dit Pline, vn nommé Stasie fut le premier qui mit de l'eau dedans le vin pour le temperer & par le moyen duquel aduis il est aduenu grand bien & santé au monde, pour ce que le vin ainsi temperé a des effects tres-excellens : aussi Platon referé par Macrobe liure second, dit que le vin moderément pris, fortifie l'entendement de l'homme, augmente la force & vigueur, rend le cœur deliberé, & oste les ennuis & pensemens fascheux. Pline dit que l'vsage du vin temperé, multiplie les forces, le sang & couleur de la face, les nerfs sont fortifiez par le vin, la veüe en est fortifiée, l'estomach en prend vigueur, l'appetit s'en resueille, il prouoque l'vrine, il atteint le sommeil, il empesche le vomissement, il chasse la melancholie, il rend le cœur gay, & si sert à maintes autres bonnes choses. Le Medecin Asclepiade a fait vn liure à part de la vertu du vin. Sainct Paul escriuant à Timothée, luy conseille de boire vn peu de vin temperé pour luy fortifier l'estomach. Les Medecins s'aydent du vin en beaucoup de medecines, pour ce que le vin restaure toutes les humeurs, renforce le sang qui déffant, resiouyt le melancolique, dissipe & desseiche le flegme, humecte, & ayde à purger la colere. Platon introduisant Socrates, louë le vin disant, ainsi que la pluye moderée fait croistre les herbes, & que les tempestes & inondations d'eaux les arrachent & destruisent, aussi le vin resiouyt l'esprit & fortifie la vertu, & au contraire le trop & intemperé destruit tout. Il n'est pas iusques à l'odeur du vin qui ne soit fort louée entre toutes les autres

K k 4

odeurs par les Philosophes naturels, pour ce que elle est confortative, donne grande vigueur aux esprits, & est fort viue & penetrante; mais quoy qu'il en soit, la vertu du vin est tousiours entendue qu'il est temperé. Les anciens Romains ôsterent entièrement l'usage du vin aux femmes & aux enfans, comme dit Valere parlant des coustumes & Loix Romaines; tellement que Plin<sup>e</sup> dit, qu'au temps que Romule regnoit à Rome, vn mary tua sa femme, pour ce qu'elle auoit beu du vin, & d'autant que ce meurtre estoit ensuiuy à ceste occasion, Romule luy pardonna; ils estimoient cela si vicieux de voir boire du vin aux femmes, que Fabius Pictor escrit que pour ce qu'une femme Romaine auoit desrobé la clef d'un celier pour boire du vin qui y estoit, ses parens la firent mourir de faim; Pour ceste cause les hommes auoient accoustumé de baiser leurs parentes en la bouche, pour sentir si elles auoient beu du vin. Il est escrit que N. Domicius, estant iuge de Rome, priua vne femme de son doüaire, pour ce qu'elle auoit beu d'auantage de vin qu'il ne luy en auoit ordonné pour sa santé. Nous trouuons que Salomon en ses Proverbes, deffend le vin aux Roys, & leur conseille de n'en boire, pour ce dit-il, que le secret ne se peut tenir avec yrongnerie, & aussi à fin que par le troublement qu'on reçoit du vin, la cause des pauures ne tombe en mauuais iugement. Nous lisons aussi, qu'il fut permis aux Roys d'Egypte de boire vin modéré & par certaine mesure. Vne fois Romule Roy de Rome estant conuié, ne voulut boire vin qu'un bien peu, disant, que le lendemain il auoit à déterminer vn

affaire d'importance. Auicenne dit qu'en donnant du vin à boire aux enfans, c'est mettre feu avec du feu. Aristote deffend le vin aux enfans, & pareillement aux nourrices qui les allaitent. Platon par les loix qu'il a faites au liure de la Republique, encore qu'il semble qu'au premier il permette le vin si est-ce qu'au second il dit que l'homme en doit boire peu & bien temperé : & que ce soit depuis dix-huict ans seulement, iusqu'à quarâte, en la presence des vieillards, à fin qu'il soit repris s'il excede. Depuis les 40. en auant, il permet qu'on luy en baille vn peu plus s'il en demande, pour rendre la froideur & melancolie de cét arge plus temperée : toutesfois il veut que ce soit par mesure : il veut plus que les serfs ne boient vin, ny aussi les Iuges & Magistrats, ny ceux qui ont charges publiques : & aux ieunes qui estudient, il donne conseil de n'en boire : quant à son opinion touchant les esclaves, elle estoit obseruée dans Rome. Auicenne met les Loix de Platon pour regle de medecine, auquel Galen se conforme. Alexandre Afrodisee, dit en ses Problemes que celui qui ne boit que de l'eau, à la veüe & les autres sens plus vifs que ceux qui boit du vin. Or en la maniere & façon de tremper le vin, y a diuerses reigles & diuerses opinions. Hesiod Poëte Grec, dit qu'en vn quart de vin, il en faut trois d'eau. Athenée dit que les anciens Grecs mettoient en deux parts de vin les cinq parts d'eau, & bien souuent trois parts d'eau sur vne de vin, qui est la reigle d'Hesiod. Et si est à noter que les Grecs ne mettoient l'eau en leur vin, ains mettoient leur vin en l'eau : & Theophraste assure que par ce moyen l'vn & l'autre se mesloit.

mieux. Encore ces hommes anciens non seulement moderoient ainsi le vin, mais tout trempé qu'il estoit, ils en beuuoient peu. Eubole Poëte Grec le tesmoigne, introduisant Bacchus qui dit aux sages: Je ne donneray point le vin plus de trois fois: la premiere, pour la santé: la seconde, pour la saueur: & la troisieme, pour dormir: le reste est desordre & yurongnerie. Apulée Paniasis qui escrit des viâdes, donne pareil iugement attribuant toute la premiere fois qu'on boit aux Graces: la seconde, à Venus: & la tierce, à la honte & dommage. Iules Cæsar fut fort temperé au vin, ce que certifie Suetone par le tesmoignage de Caton, ennemy mesme de Cæsar. Demosthene excellent Orateur en faisoit autant. Et Appollonius Tianeus, dont tant de choses sont escrites, ne beuuoit point de vin, ny ne mangeoit point de chair. En nostre relligion Chrestienne la temperance du boire est fort louée. S. Iacques le Mineur ne beuuoit iamais vin ny ceruoise, & ne mangeoit point de chair, imitant S. Iean Baptiste. Nous entrouuons autant de S. Fulgence Euesque, & d'Eméri fils de S. Estienne Roy de Pologne. Iosephe, des Antiquitez, en loüant la saincteté des Essées, qui tenoient l'une des trois sectes des Iuifs, dont les deux autres estoient Pharisee & Saducées, dit que ces Essées ne beuuoient point de vin. En vne Epistre S. Iero me reprend les Prestres addonnez au vin, disant que S. Paul le deffend, & qu'en la Loy ancienne ceux qui seruoient au temple, ne beuuoient ny vin ny autre breuuage qui peut enyurer. Les bons beueurs disent que le bon vin doit auoir quatre proprietiez, & satisfaire à quatre sentimens du corps, au goust par saueur, au lieu

*Iosephe  
liu. 8 des  
Antiquitez.*

DES DOMMAGES QUE FAIT LE VIN. 321  
rer par la bonne odeur , à la veuë par la couleur  
nette & claire, & à l'oïye par la bonne renommée  
du pays, où il est creu. De ce bon vin, il se fait du  
vinaigre qui a plusieurs propriétés, & incommodi-  
tez aussi, desquelles ie mettais, pour ce que c'est  
chose trop commune & vulgaire,

---

*De plusieurs dommages que fait le vin intemperé, &  
quels medecins ont dit que c'est chose saine de  
s'en yurer aucunesfois.*

## CHAP. XVII.

**ENCORE** que la liqueur du vin soit propre  
à aucunes maladies, si est-ce qu'il en prouient  
tant de maux & de dommages, quand il n'est tem-  
perement pris, que les maux abondent des biens,  
tellement qu'il semble qu'il eust esté meilleur ne  
le cognoistre, ains se contenter de l'eau que Dieu  
nous auoit donnée à boire; veu qu'il ne se peut  
imaginer chose meilleure, & aussi que tous les  
autres animaux s'en contentent: considéré mesme-  
ment que le vin a esté cause que plusieurs ont per-  
du le sens, autres la vie, & les autres l'ame mesme,  
& leur propre salut. Et combien que le dommage  
que le vin fait aux hommes se cognoisse euident-  
ment, si est-ce que tant s'en faut que les hommes le  
fuyent, que mesmes ils cherchent les occasions &  
appetits de boire, & en bon François les vns appel-  
lent tels appetits, esguillon de vin, les autres le cō-  
pulsoire à vin: & tels se trouuent qui d'un osselet  
de jambon, feront droite relique, en sorte qu'il se  
passera peu d'heure au iour qu'ils ne le baisent, avec  
deuotion d'en boire cinq ou six coups d'auantage.

Encore Pline dit qu'il s'en trouue aucuns qui le boient sans soif ? & que le vin seul a ceste propriété entre les autres breuuages , qu'il se laisse boire sans qu'on en ait besoin. Mais aussi il traite ceux qui boient en la sorte qu'ils meritent : car il leur donne incontinent la peine du peché , pour ce que la vapeur monte au cerueau , & leur oste tout sentiment, en maniere qu'ils demeurent là comme insensés : puis apres qu'il s'est bien ioüé d'eux , il fait comme le chat de la souris, il les tuë, ou pour le moins il leur engendre plusieurs maux & infirmités, pres que la mort mesme, comme sont gouttes, tréblement de pieds & de mains, fait les yeux bordez d'escarlatte , brusle le foye , & illumine le visage, avec autres belles & honnestes proprietés, & de fort bonne grace. Caton disoit qu'yurongnerie estoit vne folie volontaire. Pline dit qu'elle habete la memoire & prouoque des songes espouuentables. Seneque escriuant à Lucule , dit qu'il rend impotens les bras & les iambes, & fait deuenir les hommes luxurieux. S. Denys Areopagite allegue Platon auoir dit, yurongnerie estre vn galad luiteur & bien adroit, pour ce que dès le commencement il fait faillir les jambes, en baillant (ce que nous disons en France) le croc en iambe , & si me semble qu'il nous enseigne à le faire, en regardant la contenance de ces soldats qui chacun iour sont yures. S. Paul Apostre escrit aux Ephesiens, qu'ils ayent à fuyr le vin , pour ce qu'en iceluy est la luxure. Autant en dit Salomon qu'entre les imperfections du vin, celuy qui en boit excessiuement, ne peut fidelement garder vn secret. A ceste cause son disoit pour Prouerbe ancien, que le vin va sans

fouliers, c'est à dire secrettement , doucement , & en cachettes: pour ce qu'on ne s'en apperçoit point & qu'il descouvre toutes les parties searettes & vicieuses. A ce propos le Poëte Eschile disoit, que le miroir fait cognoistre les gestes du corps , & le vin est le miroir de l'ame & volonté de l'homme. Platon aussi disoit , que principalement le vin demontre appertement les mœurs & conditions de chacun. Nous en auons exemple en Noé , & en Loth : car le premier estât yure descourrit ses parties honteuses, dont il fut mocqué & raillé: & contre Loth Sodome n'eust aucun pouuoir, ce que depuis eut le vin , le faisant coucher avec sa propre fille : voila les œuures que le vin fait faire. Entre les loix que Solon , vn des sept sages de Grece donna aux Atheniens , il estoit ordonné que le Prince qui s'enyureroit fust tué. Pittaque vn autre des sept Sages , ordonna que les yurongnes faisant quelque delit ou malefice, fussent doublement punis , vne fois pour le delit, & l'autre pour l'yurongnerie qui en feroit cause. Aristote en ses Problemes , dōne la raison pourquoy les adonnez au vin sont inhabiles à engēdrer : & là mesme d'où vient que des yurongnes, les vns sont plaisans, les autres terribles, autres tristes, & les autres ioyeux. Il y a toutesfois quelques Medecins , entre lesquels sont Auicenne & Rasis , qui disent que c'est chose saine de s'enyurer quelquefois : mais les raisons qu'ils donnent ne me contentent aucunement, ie n'approuue point leur opinion. A la verité, il y a eu de grands personnages sujets au vin , mais si est-ce que s'ils en eussent esté exempts, leur gloire & leur renommée en eust esté plus grāde. Alexādre




le Grand fut taxé de ce vice, en sorte que les historiens disent, qu'estant en ceste fureur il tua quelques vns de ses amis, & qu'apres venant à recognoistre sa faute il se vouloit tuër soy-mesme : encore est-il croyable, qu'à cause de ses homicides il fut empoisonné. Marc Anthoine qui estoit l'un des trois chefs de l'Empire de Rome, & marié avec la sœur d'Octavius l'Empereur, estant adonné au vin, & par cōsequent à lasciuetez avec Cleopatre Royne d'Egypte, à la par fin perdit l'estat & la vie, & fut vaincu par Octavius, pour ce qu'il s'estoit laissé vaincre au vin. L'Empereur Tybere fut deffectif en plusieurs choses, mais ce qu'il estoit grād beuveur, fut cause de la plus grande partie des autres : & qu'au lieu de son nom Tiberius, fut quelquesfois appellé Biberius, & fina mal-heureusement. Denis le plus jeune tyran de Sicile, fut tant adonné au vin qu'il luy diminuoit la veüe, tellement qu'il deuint quasi aueugle. Cleomedes Roy des Spartiās, voulant imiter & ensuiure les Scytes à boire beaucoup de vin, à la fin deuint fol demeurant insensé & sans jugement : L'on dit que le Philosophe Archefilas mourut de grande yurongnerie. Le Poëte Anacreon fut grand beuveur, & en beuant s'estrangea d'un pepin de raisin sec qui luy entra dedans la gorge. L'Euesque Flauius historien digne de foy, escrit que l'Empereur Bonose estoit si adonné au vin, qu'Aurélian dit de luy, qu'il n'estoit point né pour viure, mais pour boire, & si auoit en cela vne propriété merueilleuse : car pour grande quantité de vin qu'il beust il n'estoit iamais yure, ie pense que telle chose procedoit de ce qu'il vuidoit par la verge tout ce qu'il beuuoit : toutesfois il receut

ENSEIGNEMENT POUR FAIRE HAIR LE VIN. 325  
en fin ce qu'il meritoit, pour ce qu'estant vaincu  
de Probus Empereur, il fut pendu & estranglé.  
L'on dit que le Roy Antiochus, qui fut vaincu par  
les Romains, beuvoit tant qu'il dormoit la plus  
grand' part du temps : pour ceste cause il donna la  
pluspart du gouvernement de son Empire, à deux  
de ses plus fauoris : & pour autant qu'il s'estoit  
adonné aux bâquets & aux amourettes d'une ieune  
Damoiselle, quand ce vint à combattre avec les  
Romains, son armée fut rompuë & luy vaincu.  
Athenée escrit qu'Eschile Poëte Grec s'enyuroit,  
pourquoy Sophocles luy disoit : Eschile ce que tu  
deuines & fais, est cas d'auanture : & non par co-  
gnoissance que tu en ayes, ou que tu l'entendes. On  
a voulu faire telle experience du vin, que Plin dit  
que pour planter & faire croistre les plantes, il y  
faut verser du vin à la racine.

---

*Aucuns enseignemens pour faire hair le vin, & pourquoy  
deux choses semblent trois aux yurongnes.*

C H A P. XVIII.

 Velques-uns disent qu'il y a des receptes : ie  
ne sçay si elles sont certaines, par lesquelles le  
vin, en quelque grande quantité qu'il soit beu, n'a  
point ces fascheux effets recitez par cy deuant. Plin  
& Solin disent, qu'il y a vne pierre noire ayant  
des veines vermeilles nommée Dionise qui a pro-  
priété, que si elle est mise en feau, elle donne par-  
faite saueur de vin, & que ccluy qui boira de ceste  
eau tant qu'il voudra ne se pourra enyurer. Les  
Medecins disent que pour ne s'enyurer, il faut  
auant que boire manger du miel, ou autres choses

douces: & à celuy qui est yure, qu'on le fasse vomir puis manger vne soupe trempée au miel, & qu'il sera incontinent guari, pour ce que le miel empesche que les vapeurs montent au cerueau. Drusus fils de l'Empereur Tibere, auoit vn Medecin, la medecine duquel fut merueilleuse, pour le garder d'enyurer, encore qu'il beust plus de vin qu'hōme qui fust de son temps: car il resistoit contre tous, sans iamais s'enyurer ny perdre le iugement, de quoy chacun estoit esmerueillé. Mais en fin l'on sceut qu'il estoit costumier auparauant qu'entrer en ses beueries, de manger de cinq ou six amandes ameres, la force & propriété desquelles empeschoit que le vin luy alienast les esprits: dont l'experience fut depuis cogneue: car en luy ostāt le moyen de manger des amandes ameres, & le faisant boire comme auparauant, il s'enyuroit comme les autres. Que les amandes ayent ceste propriété, Plin<sup>e</sup> l'ass<sup>u</sup>me, & dit ainsi, que manger raues auparauant le boire empesche l'yurongnerie. Il dit aussi que les choux mangez auant le repas gardent d'enyurer, & manger apres ils desenyurent, & pareillement de Safran prins tout de mesme. Plusieurs autres remedes s'y trouuent, que ie laisse, & en diray vn seulement recité par Plin<sup>e</sup>, il dit que prenant quantité de vin meslé en des œufs Chucas: puis en faire boire par deux ou trois iours, celuy qui en boira hayra tellement le vin que iamais il n'en voudra boire. Il dit encore qu'il faut prendre l'aron-delle, & la brusler tant qu'elle soit en cendre, puis la piler & mesler avec du myrrhe en du vin, & celuy qui en boira ne s'enyurera point: Ce remede fut experimenté par Horus Roy des Assiriens.

Aristote

Aristote en la tierce partie de ses Problemes, & Auicenne au 6. des bestes, donnent la raison pourquoy à vn yurongne quand il regarde vne chose, il est aduis qu'il en void deux : & combien que tous deux donnent plusieurs raisons, si n'en ameneray-je qu'une de chacun, la premiere sera d'Aristote qui dit que par l'excessiue chaleur des vapeurs du vin qui montent au cerueau, les petits nerfs nommez Optiques, qui vont aux yeux se meuuent & agitent de telle sorte que la vertu visive & les esprits visifs s'en esmouuent & alterent, cause que ce que les yurongnes voyent leur semble mouuoir bien fort, pour ce que l'organe de la veüe se meurt ainsi, & fait que le sens commun reçoit les images des choses multipliées à la veüe: car tel mouuement fait sembler vne chose estre double, pour le moins à cause que ceste émotion est si soudaine & insensible qu'elle fait apparoir à la veüe deux choses pour vne: comme le pourra experimenter tout homme qui en mettât son doigt sur la paupiere de l'œil & la remuant, il luy semblera que ce soit cela qu'il regarde qui se remue. Auicenne donne vne autre raison, disant que les vapeurs du vin qui montent au cerueau de celui qui est yure, sont humides, & partant ces petits nerfs & muscles qui tendent aux yeux, s'engrossissent par ceste humidité, & plus l'un que l'autre, s'esleuant l'un plus haut, l'autre plus bas: de là vient que les rais visibles, ne partent pas également droit de tous les deux yeux, ny par vne droite ligne, qui est cause que les images des choses visibles vont à chacun œil à part soy: par ainsi la chose simple semble double, receuant le sens commun deux images pour vne seule: & pour le

soustenement de son opinion il donne le mesme exemple qu'Auoit donné Aristote.

*En qu'elle sorte se peut sçauoir & mesurer la rotondité de toute la terre, & combien elle à de tour.*

## CHAP. XIX.

**E** sçay bien que le sujet de ce chapitre ne sera pas delectable à tous, d'autant que pour bien entendre, il est besoin d'auoir aucuns des principes de Mathematique, toutesfois i'en ay voulu parler, pour le contentement de ceux qui sont enclins en la science dont il traite. Or donc pour le propos de maintenant, il est necessaire de presupposer les premiers elemens de telles sciences, lesquels pource qu'ils sont communs ne sera besoin prouuer. Le premier est, que ce que nous auons dit de la grandeur de la terre, emporte avec soy la terre & la mer pour ce que Dieu les a ainsi disposez, quand il a dit qu'elle apparaisse seiche: car des deux vnis ensemble se fait vn corps parfaitement rond. Aussi faut-il entendre qu'en toutes actiōs qu'on donne à la terre, est aussi comprinse la mer: car quand on dit, la terre a tant de degrez en rotondité, ou il y a tant de degrez de tel lieu en tel autre, il s'entend de la mer aussi bien que de la terre: & tout ainsi se considerent les éclipses, les hauteurs & largeurs, & si ont vne pareille certitude: si est-ce toutes-fois qu'en ceste rotondité, ne sont comprinse les montagnes, & vallées, ny semblablement les bois, ny les forests que la terre contient en soy, pour ce que telles choses ne sont dignes de conte aupres de la grandeur de ce merueilleux corps. Ceste rotondité

d'eau & de la terre, est assise au milieu du circuit du ciel, de sorte que le point & centre de ce corps rond soit de terre & mer, est pareillement le centre & nombre de tout le monde, tant du Ciel que des éléments. Outre ceste définition, il y en a vne autre vraye & absolue, c'est que la terre & l'eau (eu égard au Ciel estoillé, que nous appellons firmament) sont si petits que le tour de ces deux éléments luy sert de centre, & est ainsi qu'un petit point au respect de sa circonference, tellement qu'en quelque part d'icelle, que l'homme se voudra ayder d'un *Quadrant*. ou de l'*Astrolabe*, son labour fort à tel effet, comme s'il se faisoit au vray centre de la terre: car en quelque lieu que nous soyons de la terre (pourueu que ce ne soit en lieu profond & creux) nous descouurons la moitié du Ciel: ce qui procede à cause de l'incompréhensible distance, qu'il y a d'icy bas iusques au firmament, avec son incomparable grandeur. Qu'il soit vray, la moindre estoille que nous voyons au Ciel, est plus grande que toute la terre, & neantmoins elle ne nous semble, qu'un petit point au respect de tout le Ciel: de la moindre desquelles choses, l'on pourroit faire preuve par suffisante démonstration, mais il suffit que l'expérience le monstre. Ptolomée le preuve au 20. chap. du 1. liu. de sa *Geographie*: *Alphangan* en la 4. différence: *Cleomedes* liu. 1. *Geber*. liu. 2. & *Jean de Sacrobosco*, comme aussi font tous ceux qui ont escrit sur la *Sphere*. Cela donc presuppposé, imaginons en nostre esprit, que l'eau & la terre fassent un cercle rond, & que le Ciel en soit un autre fort grand, comme aussi est-il, que ces deux cercles n'ont qu'un centre commun,

dedans lequel ainsi imaginé on mettra deux lignes, d'esgale grandeur, qui sortiront communes aux circonferences de tous les deux cercles : comme l'enseigne Euclides, couppant & partissant par égales portions ces deux cercles, chacune portion égale au respect de chacun d'iceux : c'est à dire que si ces deux lignes ainsi sortans droit, font huit parts du grand cercle, elles en feront autant du petit : l'entēs chacune huitiesme partie à l'esgard de chacune grādeur. Or les anciens pour mesurer le monde aduiserent de diuiser le Ciel en 360. parts égales, que nous appellons degrez, & par consequent la rotondité de la terre, en autant de parts par imaginations de lignes, portans du centre, & faisans la diuision, de sorte que pareille quantité qu'à chacun de ces degrez, au respect du tour du Ciel, toute pareille sera celle de chacun des degrez de la terre, eu esgard à la rotondité & circuit d'icelle. Et comme ces portions, ou degrez, sont entr'eux égaux, qui sçaura ce que l'un contient de lieües, sçaura en multipliant ce que contiennent tous les autres. Pour donc en sçauoir l'un degré, ils firent en ceste sorte : Le Pole est vn poinct fiché au Ciel, dessus lequel le Ciel fait son mouuement, & luy demeure ferme & stable. Parquoy avec vn Astrolabe, ou autre instrument propre à cela, estans en vn lieu descouuert, ils prenoient la hauteur que le Pole auoit par dessus l'horison, en la borne de la veüe mesme, & notant le lieu qui estoit conuenable à l'elevation ou hauteur dudit Pole, ils cheminoient droit vers iceluy sans extrauaguer au Meridien, iusques à ce qu'avec ce mesme instrument, ils le trouuoient en vn degré plus haut qu'au pre-

mier lieu : & par là cognoissoient qu'ils auoient cheminé vn degré de la terre , depuis le lieu d'où ils estoient partis , iusques au lieu où ils estoient arriuez , veu qu'ils auoient cheminé par le respekt du Ciel , euegard aux regles susdites des deux cercles ; Puis ils mesuroient ce que contenoit ce degré par stades ou milliers : cela cogneu par eux, ils firent ainsi leur compte : si vn degré contient tant de lieux , toute la rotondité de la terre en contiendra tant, puis qu'en icelle il y a 360. degrez, tels & aussi grands que cestui-cy. Voilà la forme & maniere qu'ils tenoient , & se peut encore chacun iour tenir pour mesurer la terre, cōme la plus certaine. Il faut neantmoins sçauoir , cōbien est grand chacun degré de la terre, & par consequēt ce qu'elle contient de rotondité , la mesurant par sa grosseur de tout selon l'experience des anciens & modernes qui s'y sont estudiez. La plus commune opinion qui soit, est que chacun degré ou portion de trois cens soixante contient cinq cens stades de chemin, & chacune stade est de six vingts cinq pas geometriques, & chacun pas est autant que deux de nos communs : de sorte que le degré contient soixante deux milliers & demi, qui valent soixante deux mil cinq cens pas geometriques : Ptolomée le dit, & pareillement Marcién Capelle & la plus grand' partie des sages Cosmographes anciens, encore est-ce l'opinion cōmune de la pluspart des modernes. Oronce Finée le tient ainsi, & dit se pouoir experimēter en allant de Paris à Tholose. Glarean & Anthoine de Nebrisse hommes doctes, diligens & curieux, disent auoir fait semblable experience : tenant doncques cela pour certain, bien



qu'Eraftotene , & autres Grecs euffent opinion que tous degrez auoient 700. ftades, en quoy ils fe font abusez, peut eſtre pour auoir meſuré leurs pas trop petits : le dy donc qu'eſtant chacun degré d'iceux, des 360. long de cinq cens ftades, tous les 360. contiennent enſemble , vingt-deux mil cinq cens milliers, qui ſont 180. mil ftades. Par ainſi la rotondité de toute la terre, compris en icelle toute la machine de l'eau, eſtant reduite à mille pas, contiendra vingt-deux millions & cinq cens mil pas, Et ſi voulez ſçauoir cōbien tout le tour de la terre contient de lieuës Françoises , il faut donner à chacune lieuë deux mil d'Italie : parquoy ſi vous diuiſez 22. mil 500. pas en deux , vous trouuerez que le circuit de la terre contient onze mil deux cens cinquante lieuës Françoises : & ſi le diuiſez par quatre , tout l'enuiron de la terre contiendra 5625. lieuës d'Allemagne: car les quatre mil d'Italie ne ſont qu'une lieuë d'Allemagne. Et voila quāt à la dīmention de la terre ſelon la cōmune opinion,

---

*Pourquoy c'eſt que la neige couuerte de paille ſe conſerue en ſa froidenr, & l'eau chaude en ſa chaleur, ven que ce ſont deux contraires effets par vne meſme choſe, avec quelques autres ſecrets.*

#### CH A P. XX.

**A**Vx hommes d'eſprit, & amis de la contemplation des œuvres de nature, ne ſe preſentera choſe ſi legerē, ny de ſi peu de valeur, où ne ſe trouue quelque choſe notable, & qui ne rende leurs eſprits contents, apres qu'ils en ont cognoiſſ,

fance. On trouuera plusieurs personnages, aufquels si on demandoit pour qu'elle cause la neige couuerte de paille se conserue long-temps en sa froideur, sans se fondre, ils ne sçauroient que dire. A cela respond Alexandre Afroidisé excellent Peripateticien, que la paille n'a point de qualité manifeste, & cogneuë, elle n'est ny chaude ny froide, en sorte que quelques vns l'ont nommée sans qualité: pour ceste cause estant ainsi singulierement temperée & delicate, iusques a estre quasi à ce degré de la pouuoir dire, ny chaude ny froide, elle se conuertit facilement en la qualité de la chose qu'on luy adjoit: tellement que mettant en icelle de la neige qui est froide, ceste paille en prend la froide qualité, & par le moyen d'icelle est aidée, & soustenuë la froideur de la neige, comme vne chose d'une qualité aide l'autre sans luy donner aucune chaleur, pour ce qu'elle ne l'a pas: ainsi la neige estant accompagnée de froideur, & deffenduë cõtre la chaleur, que la paille en garde d'entrer, se conserue en son estre assez plus long-temps, que si elle n'estoit point couuerte de paille. Pour ceste mesme raison aduient effect contraire en l'eau chaude, pour ce qu'estant couuerte de paille, ceste paille reçoit incontinent la qualité de la chaleur de l'eau, & estant ainsi incontinent eschauffée, elle ayde, & conserue l'eau en sa chaleur, & deffend de l'air qui la refroidiroit. Pour ceste raison nous pourrons donc entendre d'autres difficultez & doutes, que personnes curieuses nous ameneroient cõme ceste cy. Nous sçauons bien qu'outre nostre chaleur naturelle & interieure, ce qui nous cause chaleur en esté, c'est l'air. qui en ceste saison est beaucoup plus


chaud qu'en autre temps de l'année , de sorte que plus l'air est chaud , & plus nous sentons de chaleur : si donc il est ainsi, comment est-ce que nous sentons plus de fraîcheur, & moins de chaud, en vous donnant air en Esté & en nous émouuans pour l'auoir, veu que selon Aristote , le mouuement cause plus grande chaleur , tellement que l'air par ceste agitation se deuroit eschauffer , & donner plus de chaleur, que s'il estoit en repos : la cause prouient de ce que nous auons plus de chaleur en nostre corps qu'il n'y a en l'air , tant à cause de nostre naturel, que de ce que l'air a operé en nous : car venant l'air fraîchement ( ce dis-jé, pour ce qu'il est plus temperé que nous mesmes ) il nous tempere aucunement, mais demeurant en repos près nous, il s'eschauffe en nostre chaleur : tout ainsi que nous auons dit de la paille, il nous conserue, voire augmente ceste chaleur : toutesfois s'il est agité, & souuent renouvelé , en venant plus temperé que nous ne sommes , ceste temperature & difference que nous sentons de moindre chaud , nous modere le nostre mesme. C'est la responce d'Alexandre , & mesmement Aristote donne à ceste question : il faut neantmoins noter , que s'il se trouuoit vn air plus chaud que celuy que nous habitons , l'agitation de tel air ne seroit pas si bonne, pour ce que nous sentirions plus grande chaleur, comme il aduiant bien souuent. Ainsi voyons nous aduenir en l'eau chaude que si nous mettons la main dedans, à peine l'y pouuons nous tenir , & toutesfois si nous y tenons la main ferme, elle dōne moins de passion, que si nous la remuons : pour ce que du moins l'eau qui environne la main froide , se tempere quelque peu à

lentour d'icelle, mais en la remuât parmy ceste eau, elle se renouvelle en chaleur & s'approprie à chaque fois nouvelle force: ainsi le plus puissant opere de nouveau enuers le plus debile. On demande encor pour quelle cause il fait plus chaud à la fin du mois de Iuin, & le long du mois de Iuillet, estant le Soleil plus esloigné de nous, qu'il ne fait au commencement de Iuin, veu que lors nous sommes au solstice du Soleil, & frappe plus droit avec ses rais: à quoy respond Aristote au 2. de ses Meteoires, que le chaud du Soleil n'est point cause, ny ne sent point dauantage pour estre le Soleil plus près de nous, ains quand plus il y a de temps qu'il est sur nous: pour ce qu'en Iuin & Iuillet il a esté plus long-temps à s'approcher de nous, aussi en declinant il cause plus grande chaleur, car il réchauffe en deualant la partie, & la trace de l'air, qu'il auoit desia en montant eschauffée.

---

*D'aucuns grands personnages qui sont morts, estant appellex par quelques-uns de ceux qu'ils auoient fait mourir iniustement, & si moururent au temps qui leur fut assigné avec une histoire notable d'un Archeuesque de Magonce.*

## CHAP. XXI.

 VAND le secours des hommes a cessé à ceux à qui on faisoit tort, si la verité est iamais celuy de Dieu ne leur a failly, & combien qu'il n'arriue point si tost, ne si visiblement comme on voudroit bien, si est-ce que Dieu sçait, quand & comment il doit venger les injures qu'on fait aux innocens, & si permet aucunesfois qu'on co-

gnoisse en public le tort qu'on fait à aucuns, & les faux iugemens contr'eux. Dequoy nous pourrons amener plusieurs exemples: entre lesquels nous lisons qu'un Cheualier de ces Templiers ( desquels nous auons parlé en la seconde partie des Diuerfes Leçons ) estant selon l'opinion de quelques-vns conduit à mort injuste : ce Cheualier qui estoit Italien, natif de Naples, voyant en vne fenestre le Pape Clement cinquieme, qui l'auoit condamné à mort, & pres de luy Philippe le Bel Roy de France, il dit à haute voix : Tres-cruel Clement puis qu'il n'y a point de Iuge au monde , par deuant qui l'homme puisse appeller de l'injuste sentence, que tu as contre moy donnée, j'appelle de toy cōme de Iuge injuste. par deuant le juste Iuge Iesus Christ, deuant lequel ie t'adjourne , & pareillement le Roy Philippe à la poursuite duquel tu as donné iugement de mort contre moy , & ce dans vn an à comparoir deuant le Tribunal de Dieu, pour estre à droit avec moy, & là ie proposeray ma cause, qui se determinera sans auarice ou passion aucune , comme vous avez fait. Or leur en aduint-il ainsi qu'il auoit demandé: car au bout du temps, le Pape estant passionné d'une douleur d'estomach mourut, aussi fit le Roy Philippe: quoy qu'il en soit, il semble que cela procedoit d'un iugement de Dieu. Le pareil cas aduint à Ferdinand quatrieme Roy de Castille: lequel faisant mourir deux Cheualiers , plus par courroux que par iustice , & ausquels ny larmes, ny supplications ne peurent en rien ayder , ils citèrent le Roy deuant le Tribunal de Christ , à comparoir dans trente iours, au dernier desquels il mourut precisément. Il en aduint autant d'un

Capitaine de Galeres de Gennes, duquel Baptiste Fulgose escrit, qu'en faisant vne course sur mer, il prit vne fuste de Catelongne, en laquelle y auoit vn Capitaine, qui iamais n'auoit fait tort aux Geneuois : ce neantmoins pour l'inimitié que ce Geneuois portoit aux Catelans, il commanda que ce Capitaine prisonnier fust pendu, lequel en respâdant plusieurs larmes requeroit qu'on ne le fist mourir à tort, veu que iamais il n'auoit offencé, ny sa nation aussi : mais en fin ne trouuant aucune misericorde en luy, recourut à la iustice, disant à ce Capitaine cruel, puis qu'il vouloit executer contre luy ceste iniuste sentence, qu'il en appelloit deuant Dieu, qui chastie les iniustes : & de fait l'adjourna pour comparoir à vn iour dlt, afin de rendre conte deuant Dieu du tort qu'il luy faisoit : auquel iour le Capitaine Geneuois ne fit faute, car il mourut, & alla rendre compte à celuy qui en deuoit rendre raison. Je pourrois bien amener plusieurs autres tels cas ; mais pour le plus estrange de tous, ie veux dire celuy qui aduint à Magonce en Allemagne, qui generalement cousta si cher à toute la ville, selon que briefuement le recite Gontier Poëte renommé, qui a escrit les faits de l'Empereur Federic premier d'ice nom : l'Euesque Conrad le raconte pareillement en son histoire de plusieurs choses qui aduindrent du temps de ce Federic, & de Henry VI. son fils, & en voicy le fait : En ceste ville de Magonce, en l'an mil cent cinquante, ou vn peu plus, il y auoit vn Archeuesque nommé Henry homme singulier en toutes vertus. Cét Archeuesque comme bon Pasteur qu'il estoit, chastioit seuerement les pechez publics, & ayant grand soin

de ses brebis, estoit fort jaloux de l'honneur de Dieu, & de l'amour du prochain : au moyen dequoy les meschans luy porterent telle haine & envie que par fausses informations, il fut accusé deuant le Pape à Rome, comme inhabile de ceste dignité, luy mettant sus plusieurs crimes & delicts. Quoy entendu par le Pape, qui le reputoit iuste & saint, & ne pouuant neantmoins denier audience à qui luy demandoit iustice, il l'aduertit de l'accusation. A ceste cause pour purger son innocence, il esleut entre ses amis, celuy que plus il aymoit, & auquel il auoit fait plus de bien qu'à tous les autres, c'estoit vn Prestre nommé Arnaud, qu'il auoit fort esleué en dignité : or estoit cét Arnaud riche d'esprit, d'éloquence & de deniers : parquoy luy arriué dans Rome, institué & pousé du diable, pensa faire priuer son Seigneur de ceste dignité, & se l'appliquer à soy-mesme : pour à quoy paruenir il suborna, moyennant grande somme de deniers, deux malins Cardinaux : puis au lieu de parler en la faueur de son maistre, il parla contre luy, disant estre plus obligé à Dieu & à la verité, que aux hommes, & que de vray l'Archeuesque estoit coupable de ce qui luy estoit mis sus : au moyen dequoy le Pape imbu & abusé du rapport, delibera d'y enuoyer deux de ses Prestres pour en faire information, & y enuoya les deux Cardinaux confederez d'Arnaud, pour parfaire le procez, lesquels arriuez en Allemagne firent venir l'Archeuesque deuant eux, & fut ouy, en sorte qu'on donna sentéce contre luy, par laquelle il fut priué de son siege & dignité, & en son lieu fut mis Arnaud, qui l'auoit vendu, cōme Iudas vedit nostre Seigneur : en pro-

nonçant lequel iugement, l'Archeuesque Henry present, dit ces mots : Dieu scait que ie suis iniustement condamné, toutesfois ie me soucie peu d'appeller icy de vostre sentence, pour ce que vous ferez plustost creus en mensonge, que moy en verité : pour ceste cause ie reçoÿ ce iugement en la remission de mes pechez : toutesfois i'appelle de vostre sentence deuant le iuste Iuge eternal, qui est le Christ, deuant lequel ie vous adjourne : Ce que entendu par les Iuges, s'en prindrent à rire, disans que s'il alloit deuant, ils le suiuroient : ceste sentence fut donnée en l'an 1156. que l'Archeuesque priué supporta en grande patience, & s'estant retiré en vn Monastere, il y obserua l'ordre de la vie, sans toutesfois prendre l'habit. Conclusion, Dieu ne voulut souffrir ceste meschanceté sans punition, afin que l'innocence du iuste fut cogneuë. Vn an & demy apres Henry mourut en son Monastere en grande saincteté, & comme il est à penser il monta en la gloire tant desirée. La nouuelle de ceste mort venue à Rome, les deux Cardinaux y estās vn iour se gaudissoient ensemble, disans qu'il leur falloit aller trouuer l'Archeuesque Henry : mais peu de iours apres l'un des deux estant accoudé sur l'espaule d'un de ses gens, fut si pressé de mal, que les tripes & boyaux luy saillirent par le fondemēt & mourut : l'autre en grinçant les dents, se rompit & mangea les mains, & mourut enragé. Quand est d'Arnaud pour ses cruautéz, & les seditions qu'il entretenoit parmy le peuple il fut tant hay de tous, qu'un iour estant assiegé en vn Monastere, il y fut tué, puis laissé trois iours dās les fossez de la ville, où tout le peuple, hommes & femmes exerçoient



sur son corps toutes les cruautéz possibles de son-  
ger à hommes.

---

*De deux Cheualiers qui s'estoient persuadez par imagi-  
nation qu'ils denoient estre pendus : & en quelle sorte  
ils furent destournez de ce pensement.*

## CHAP. XXII.

**E** I les contes couchez sous fictions poëtiques  
& inuentez, donnent quelque plaisir aux le-  
cteurs, par cōséquent les veritables, & qui ne sont  
pas moins estranges meritent bien estre contez. En  
la Prouince d'Estirie, ainsi nommée de tout temps,  
qui est aux fins & limites d'Austrie & Pannonie,  
y auoit vn Gentil-homme fort honorable, lequel  
par forte tentation du diable, prit vne diabolique  
imaginatiō, telle qu'il se persuadoit se deuoir pen-  
dre, & avec ceste apprehension fut par plusieurs  
fois en dāger de le faire: toutesfois secouru du bon  
Ange il descouurit ceste intention à vn Religieux,  
lequel apres l'auoir fort bien consolé, luy cōseilla  
d'auoir tousiours vn Prestre en sa cōpagnie, &  
que tous les iours il ouïst Messe: car par ce moyen  
Dieu y mettroit remede: par le conseil de ce Moy-  
ne, le Gentil-homme se retira en vn chasteau qu'il  
auoit aux champs, où il demeura l'espace d'un an;  
oyant tous les iours Messe, par ainsi ceste imagi-  
nation luy cessa. Vn iour aduint que ce Prestre luy  
demanda congé d'aller à vn petit lieu prochain,  
pour ayder à vn autre Prestre son amy, à faire vn  
office solemnel, ce que luy accorda le Gentil-hōme,  
en intention de le suyure incontinent, pour y ouyr  
la Messe: mais ayant esté retardé de le suyure, pour

aucuns negoces qu'il auoit à faire, il estoit quasi midy quand il partit de sa maison, bien ennuyé de ce qu'il ne pouuoit arriuer à temps pour ouyr Messe: tellement que son viel pensement de se prendre, luy remit les premiers aguets & persuasions en auant. Or en cheminant, il rencontra vn villageois qui venoit de là où il alloit, duquel il sceut que la Messe estoit dite & le seruice fait, dōt il reçeut grād desplaisir, se nommant mal-heureux, de n'auoir peu ce iour-là ouyr Messe: ce que voyant le laboureur, luy dit qu'il ne s'en deuoit fascher: & que s'il vouloit, il luy vendroit le merite qu'il auoit acquis en oyant ceste Messe: à quoy s'accorda le Gentil-homme, & pour cēt achept luy bailla vne robbe qu'il portoit: puis arriuant à l'Eglise fit deuotement son oraison à Dieu: ce fait, en retournant en son logis, & setrouuant vn peu plus auant que l'endroit où il auoit trouué le laboureur, il leua les yeux en haut, & le vid pendu à vn arbre: il est donc à presuposer que ce fut par la permission de Dieu, pour ce que ce villageois auoit vendu son merite, en vendant lequel il auoit achepté le droit de la penderie du Gentil-homme. De là en auant le Gentil-homme vesquit tousiours sain & de haît ayant retiré de son esprit ceste mauuaise pensce. Ces choses sont ecrites par le Pape Pie second en sa Cosmographie de la description d'Europe, & par M. A. Sabellique au 3. liure de sa dixiesme Decade. En vne ville d'Espagne y eut semblablement vn homme, qui fut en pareille fantasie de se pendre, & disoit auoir vne certaine reuelation qu'il deuoit aller en enfer sans pouuoir estre sauué: tellement que par plusieurs fois il delibera de se pendre, & s'en

mit en effort. Au moyen dequoy les parés luy bail-  
lerent des gardes , essayans par toutes voyes luy  
oster ceste diabolique pensee , tant par prieres &  
oraisons, que par admonestemens & remonstrances  
de plusieurs Religieux: & toutesfois il n'estoit pos-  
sible de s'en diuertir. Aduint vn iour qu'il fut visi-  
té d'un Religieux de l'ordre de S. Dominique, hō-  
me bien lettré & de sainte vie , lequel apres auoir  
essayé par tous moyens de le remettre en son bon  
sens, & voyant ny pouuoir aduenir, il s'aduifa d'v-  
ne finesse: & luy dit qu'il estoit vray que ceste re-  
uelation luy auoit esté donnée , toutesfois qu'il  
sembloit estre vne grande folie, de ne pas tâcher à  
prolonger son chemin, à fin de n'aller si tost en en-  
fer, & qu'il deuoit prier Dieu qu'il luy prolongeast  
sa vie , à fin que pendant le temps qu'il viuroit, il  
fust exempt de ces peines infernales : encore de  
tant plus deuoit-il prier Dieu , à qui rien n'est im-  
possible , à fin qu'il luy pleust reuoquer ce iuge-  
ment. Ceste raison entenduë du Gentil-hōme tour-  
menté luy fut agreable, & delibera de se trauailler  
au plus qu'il pourroit , pour y aller le plus tard  
qu'il luy seroit possible : ainsi viuant en ceste opi-  
nion , il perdit en peu de temps ceste imagination  
terrible, & si vesquit depuis , & mourut en bonne  
disposition avec l'aide de Dieu.

---

*De la cruauté qu'Alboüin Roy des Lombards exerça  
contre sa femme Rosemonde. & par quel  
moyen elle se vengea de luy.*

CHAP. XXIII.

**CON**TRE les peuples belliqueux qui sont sor-  
tis d'Allemagne, & de ces parties Septen-  
trionales

trionales pour descendre en Italie, sont nommez les Longobards, qui occuperent par l'espace de 200 ans & plus, tout ce qui est pour le jourd'huy nommé Lombardie, & iusques à ce que Charlemagne les en chassa, dont l'histoire est amplement declarée par Paul Diacre, en son particulier liure qu'il en a fait: car il dit que quand ils laisserent l'Hongrie (où ils auoient habité quelque temps) pour venir en Italie, ils auoient pour leur Roy vn nommé Alboûin, homme de grand esprit, & vaillant au fait de la guerre: car il vainquit en bataille Cunimond Roy des Girpides: puis luy ayant fait trancher la teste, fit faire de son test vne tasse, en laquelle il beuuoit pour triomphe de sa victoire. Et tenant encore prisonnier la fille de ce Roy nommée Rosemonde, il la print à femme puis vint conquerir l'Italie, ayant ceste femme avec luy, en l'an 862. Et apres auoir prins plusieurs villes & citez, paruint finalement en la ville de Paue: où depuis ses successeurs Roys ont fait leur siege & continuelle residence, comme la principale ville de leur Royaume. Or ayant regné trois ans, & trois mois, & se trouuant à Verone, il ordonna vn solennel festin, auquel il fit boire la Poyne dans la tasse faite du test du chef de son pere: dont elle print tant de honte & de desplaisir, que toute l'amour qu'elle luy auoit porté auparauant fut conuertie en vne haine mortelle, concludant de le tuër, pour venger la mort de son pere, & pour ce faire s'en conseilla avec vn iouuenceau nommé Helmechild, qui luy dit qu'à telle execution elle deuoit appeller vn puissant Cheualier nommé Peredée: ce qu'elle fit, mais il n'y voulut consentir, luy semblant ceste

Min

chose estre trop grande trahison : toutesfois elle pour paruenir à son entreprise, postposa toute hōnelteté: car estant aduertie que ce Peredée aymoit vne de ses Damoiselles, elle se mit vne nuit secrettement , au lieu où Peredée & la Damoiselle se deuoient rencontrer: où arriué, il fut long-temps avec la Royne, pēsant que ce fut la Damoiselle. Parquoy la Royne qui n'auoit point encore parlé voyant à son aduis l'heure propre, luy dit, sçais-tu bien avec qui tu es maintenant Peredée? à laquelle respōdit, vous estes vne telle, & nōma le nom de sa mie. Adōc la Royne luy dit: tu faux Peredée, ie suis la Royne Rosemōde, & non pas celle que tu penses: tu as fait chose pour laquelle il te cōuient mourir de la main d'Albouin, ou toy mesme le tuēras: & pourtant aduise lequel tu aymeras le mienx. Quand Peredée considera les termes où il estoit, il conclud de tuēr le Roy, & pour ce faire, luy, la Royne & Helmechid ensemble aduiserent le moyen qui fut tel: que le Roy sentant la grande chaleur du iour, voulut dormir, & la Royne faisant semblant de le laisser reposer plus à son ayse, commanda que chacun se retirast de la chambre, puis print l'espée du Roy, qu'elle lia en sorte, que quand il s'en fust voulu ayder, il n'eust peu: ce fait Peredée & Helmechild, qui n'attendoient que l'heure, entrerēt en la chambre: toutesfois ne sçurent marcher si doucement, quē le Roy ne les ouyt, & se leua: mais aussi-tost qu'il vid en sa chambre venir deux hommes à l'improuiste & si d'aguet, il eut par grand fureur recours à son espée, pour le soupçon qu'il auoit de la verité, toutesfois ne pouuans s'en ayder, les deux qui estoient armez, commencerent à le frapper de

toutes parts , parquoy il print vn scabeau avec lequel il se deffendit quelque peu , ce neantmoins il fut en fin tué par eux , sans qu'aucun s'en apperceust : au moyen de laquelle mort Helmechild s'empara du Palais , pensant se faire Roy en prenant la Roynie à femme : comme il fit incontinent. Mais quand les Lombards entendirent la forme de la mort de leur Roy, ils empescherent leur dessein. A ceste cause, apres auoir fait vn paquet des plus riches bagues & joyaux du thresor Royal, furent contrains s'enfuyr en menans avec eux Aluisinde fille d'Alboüin, & de sa premiere femme : & pour seureté se retirerent à Rauenne, où lors estoit vn Lieutenant de l'Empire. nommé Longin, qui tenoit le lieu pour Tybere fils de Constantin Empereur de Constantinople, lequel Lieutenant les receut courtoisement : mais quelque temps apres, vouloir luy print de se marier avec Rosemonde, & ayant accordé avec elle, luy conseilla de faire mourir Helmechild, & puis qu'il l'espouserait. Elle qui auoit perdu l'amour de Dieu, & la honte des hommes, desirant se voir Dame de Rauene, luy donna au sortir d'un bain vn breuuage empoisonné, luy disant qu'il estoit fort bon pour la santé, à la persuasion de laquelle il print le breuuage, duquel se trouuant peu apres trauaillé dās le corps, il se cogneut estre empoisonné : parquoy tirant son espée de grand cholere, contraignit Rosemonde à boire le demeurant: par ainsi en vn mesme temps ils payerent tous deux l'offence de la mort d'Alboüin. Quoy entendu par Longin, il fit prédre Aluisinde la fille, qu'il enuoya vers l'Empereur Tybere, avec son thresor en Constantinople, & fut par

reillement conduit Peredée, qui y vescu, & finit miserablement sa vie, apres y auoir eu les yeux creuez.

---

*D'une belle tromperie qu'une Royne fit à son mary, & comme fut engendré le Roy Iames d'Arragon, ensemble de sa naissance & de sa mort.*

### CHAP. XXIIII.

**LE** me souuient d'auoir leu en la Chronique des Roys d'Arragon, que Dom Petre, Comte de Barcelone, qui fut septiesme Roy d'Arragon, eut en mariage Dame Marie fille du Comte de Môt-pellier, nepueu de l'Empereur de Constantinople, assez belle & honneste. Ce neâtmoins le Roy s'estoit fort adonné aux autres femmes, & n'aymoit gueres la Royne, ne luy faisoit telle cōpagnie qu'il estoit tenu faire : dont elle se contristoit fort, pour ce que le Roy n'auoit aucun enfant à luy succeder au Royaume. Parquoy avec l'ayde d'un sien Chambellan, qui peut estre en telles affaires l'auoit autrefois seruie, trouua moyen que sous le nom d'une des fauorites, il l'introduisit à coucher vne nuit avec le Roy, où estant secrettement conioincte, & sentant le Roy que le iour approchoit, il voulut pour son honneur la faire retirer : mais elle luy dit, Monseigneur & mary, ie ne suis pas celle que vous pensez : ains sçachez que vous avez eu vostre femme aupres de vous, faites moy endurer tel mal qu'il vous plaira, si est-ce que ie ne bougeray d'icy de vostre presence, iusques à ce que quelque homme digne de foy, soit tesmoin que ceste nuit i'aye

couché auec vous, afin que si Dieu me fait la grace que i'aye de vous le fruit que ie desire, le monde sçache qu'il est vostre. Le Roy voyant l'honneste tromperie de sa femme, fut constant, & fit venir deux de ses Gentils-hommes pour tesmoins de ceste verité. Si pleust à Dieu qu'à temps conuenable la Roynes se sentit grosse, & au bout du terme enfanta vn fils le premier iour de Feurier, l'an 1196. lequel si tost qu'il fut né, la mere le fit porter à l'Eglise, & (qui fut digne de memoire) tout ainsi que ceux qui le portoient entrèrent en l'Eglise, les Prestres qui estoient dedans commencerent à chanter, *Te Deum laudamus*. Et de là estant porté en vne autre Eglise, ainsi que ceux qui le portoient entrèrent dedans, les Prestres commencerent ce Psalme, *Benedictus Dominus Deus Israël*, qui estoit grande prognostication, & bonne esperance de la grande bonté qui deuoit regner en luy. Et ne sçachans le pere ne la mere quel nom ils luy deuoient donner, firent allumer douze torches esgales, portant chacune le nom d'un Apostre, avec deliberation que le nom de la torche qui premiere faudroit, seroit donné à l'enfant. La premiere qui faillit fut celle de saint Iacques. Par ainsi on le nomma Iames, pour ce que c'est le nom que les Arragonnois donnent à cet Apostre. Il fut Prince excellent, & de bon gouuernement en paix & en guerre : il fit cruelle inuasion sur les Mores, il estoit fort liberal aux soldats, & entre autres choses notables, il leua vne grosse armée, qu'il mena en l'Isle Majorque, qui lors estoit en la puissance des Mores, où il eut de grandes batailles : mais apres auoir longuement tenu le siege



le siege deuant la ville, à la fin il gaigna, & pareillement les autres Isles voisines : puis venant sur son Royaume des Mores, & mesmement en la ville de Carthage, il eut plusieurs enfans, tant fils que filles, ausquels pendant sa vie il donna grâds biens & estats. Dom Petro qui depuis fut Roy d'Arragon, estoit son fils, aussi Pestoit Dom Iacques Roy de Majorque & Minorque : vn autre qui fut Archeuesque de Tolete, Dame Yollant qui fut Royne de Castille, & Dame Ysabeau qui fut Royne de Frâce, & Dame Vtraque qui fut mariée avec Dom Emanuël Prince de Castille, & Dom Petre qui espousa la fille du Roy de Nauarre, il vesquit 72. ans, & mourut Catholiquement, & à sa mort print l'habit de Moine, renonçant au sceptre Royal avec propos deliberé, s'il eschappoit de ceste maladie d'employer le reste de son aage au seruice de Dieu; mais renforçant son mal d'heure à autre, il mourut en la ville de Valence en l'an 1266. au commencement du mois d'Aoust.

---

*D'une ancienne & gracieuse custume observée par les  
habitans de la Prouince de Carinbie, au con-  
ronnement de leur Prince, & comme ils  
castient cruellement les larrons.*

#### C H A P. XXV.

**LE** Pape Pie second de ce nom, qui fut de grande doctrine, & diligent inquisiteur des histoires verifables, comme nous l'auons par plusieurs fois par cy-deuant allegué, dit en la description du monde, que la Prouince de Carinthie est enclose au territoire & sous la Seigney

rie d'Austrie : & si recite vne coustume que les habitans de ceste Prouince tiennent au couronnement de leur Prince, qui est merueilleusement estrange, & neantmoins fort gracieuse : laquelle coustume est pareillement declarée par A. Sabellique en la sixième Decade, & par Sebastien Monster en sa nouvelle Cosmographie. En ceste Prouince de Carinthie, il y a en vne grande pleine, des vieux édifices ruinez, qui representent les vestiges de quelque ancienne ville. En ce lieu là y a aussi vne grande pierre, & quand on doit donner obeysance à la nouvelle creation d'un Seigneur, il y a vn iour deputé, auquel on met sur ceste pierre vn Laboureur qui à ceste preéminence, à cause de son lignage, & tient en la main droite prés de la pierre, vne vache qui a vessé, & à main gauche vne jument fort maigre & debile, & tout à l'entour y à infinité de Laboureurs & autres villageois : en ce lieu là vient encore cōparoir celuy qui doit estre Prince, avec grand nombre de gens à cheual, fort bien en ordre, ayans douze bannieres deuant eux, entre lesquels y en à vne plus grande & plus apparente que les autres, qui est portée par vn Comte par special priuilege : & l'Archiduc, ou Seigneur vestu d'habit de Berger, vient à la pierre où est ce Laboureur, lequel en le voyant approcher s'escrie à haute voix, & demande qui est cestuy-là qui vient avec telle gloire & felicité? à quoy ceux qui sont là respondent, cestuy-là qui vient est Prince de ce pays. Adonc comme le son d'un tonnerre, ce vilain crie, est-il juste Iuge, gardera-il bien la Iustice? pourchassera-il bien le salut & la deffence du pays? est-il franc & libre de lignage? est-il vaillant &

550 D'VNE COVST. DE CARINTHIE  
digne d'honneur & reuerence? est-il Chrestien: est-il deffendeur de la foy de Iesus Christ: & toute la compagnie luy respond, il l'est, & le sera, puis il recommence encore de nouveau à demander: quel droit & raison a-il de me venir oster de ce lieu où ie suis maintenant? à laquelle demande le Comte qui porte l'estendart, respond: pour quitter ce lieu on te donnera soixante ducats d'or: & ceste vache, & ceste jument seront à toy, & la riche robe que nostre Roy a dernièrement despoüillée sera tienne: & encore toy & ta famille serez libre de tout tribut. Apres ces mots, le Prince approche de la pierre, & le laboureur luy donne gracieusement vn soufflet sur la joue, l'aduertissant d'estre bon iusticier, puis en descendant de la pierre, il prend la jument & la vache, & s'en va: & le Prince apres estre descendu à pied, monte sur ceste pierre & desgaine son espée, de laquelle il fait quelques tours, & vireuouste de tous costez, promettant à tous à haute voix, estre bon Iuge & bon Prince, & ce fait, on luy apporte dans vn bonnet pastoral, vn peu d'eau à boire, puis il descend de la pierre. remonte à cheual, & s'en va avec sa compagnie ouyr la Messe en vne Eglise. Cela fait, il change ses habits des champs & de Laboureur, en habits Royaux, & apres le repas royalement prins avec la compagnie, il retourne en la campagne, où il escoute toutes gens de Iustice, ainsi voila les ceremonies obseruées en la creation de ce Prince. Vne autre coustume est obseruée à ce peuple en la punition des larcins, laquelle est iniuste & trop cruelle, principalement entre les Chrétiens: car ayât seulement des indices qu'un homme soit larron, ils le

font mourir sans luy faire son procez, & trois iours aprez qu'il est mort, ils examinent les tesmoins en grande diligence, & si par telles inquisitions il est prouué coupable, il le laissent au gibet iusques à ce qu'il tombe par pieces : mais s'il est trouué innocent, ils postent de là & luy font honorables obseques & funerailles, avec plusieurs oraisons & aumosnes pour le salut de son ame. Ceux-cy chastient les larrons avec telle seuerité : & toutesfois il y a d'autres nations qui les ont grandement suportez, cōme les Egyptiēs, desquels écrit Aulugelle en ses nuicts Attiques : & pareillement des Lacedemoniēs qui permettoient aux enfans d'estre larrons, d'apprendre à sauter, afin qu'ils fussent plus hardis & adroits en la guerre. Toutesfois Dracon, celuy qui donna les loix aux Atheniens, en fit vne, où il commanda que toute espee de larrecin fut punie de peine de mort. Au moyen dequoy Solō disoit qu'il auoit escrit la loy avec du sang, laquelle il mitigua, & adoucīt depuis la coustume qu'on tient maintenant de pendre les larrons, fut premierement ordonnée par l'Empereur Federic troisiēsme, selon que l'escrit ce doctc homme en tous arts & sciences, Loys Viue, au 7. liure de ses disciplines.

---

*En laquelle part du Zodiaque se trouuèrent le Soleil & la Lune, & aussi les autres planettes, quād ils furent faits & quel fut le commencement des ans & des temps.*

## CHAP. XXVI.

**COMME** dit le Philosophe, les hommes sont naturellement curieux de sçauoir : & encor

en ce cas est telle leur cupidité, & l'avidité de leur humain entendement, qu'ils ne se contentent pas seulement de sçauoir les choses qui se peuuent cōprendre avec repos : mais en outre ils cherchent & taschent par grande presumption de sçauoir, & cognoistre les impossibles ou fort arduës. Si est-ce pourtant que ce penible desir n'a point esté totalement, vain, encore qu'il ait par plusieurs fois failli: pour ce que la contemplation & continuel estude, ont trouué des choses qui semblent impossibles & supernaturelles pour venir à la cognoissance des hommes, comme sont les mouuemēs des cieux, le cours des planettes & des estoilles: influence & la force d'icelles, & semblables choses: entre lesquelles est compris ce que ie veux maintenant traiter qui est de sçauoir en quel temps de l'année, & à quel iour le monde commença, ou pour mieux dire, quand & en quelle saison Dieu crea le monde, quand commencerent les temps & l'an : & où estoit le Soleil, où Dieu le mīt premierement lors qu'il commença son cours, & semblablement la Lune, & autres planettes. Aristote se soucia peu de ces questions, comme aussi firent infinité d'autres Philosophes, qui, par faute de lumiere de foy, croyent que le Monde fust eternal & sans commencement : mais ceux qui n'ont pas ignoré ces choses, ains ont creu ce commencement des temps, se sont quasi diuisez en deux opinions. Quelques-vns d'entr'eux disent, qu'en cēt instant que le monde fut créé, le Soleil se trouua au premier poinct du Mouton, qui est en l'equinoxe de l'Esté, venant en ce temps-cy à l'onzième iour du mois de Mars. Autres disent que le monde com-

mença estant le Soleil au premier point des Balances, qui est l'autre equinoxe de l'Hyuer, communément venant en ce temps-cy, au 13. ou 14. de Septembre. De ceste opinion furent aucuns Egyptiens, & Arabes, & semblablement des Grecs, selon que le recite Linconienne, en vn traicté qu'il a fait au Pape Clement, & Vincent en son Miroir historial. Ceux qui suivent ceste opinion alleguent vne raison, mais à la fin le monstreyr combien elle est foible & debile : car (disent-ils) alors les principaux fruits de la terre estoient meurs, assaisonnez : aussi qu'il estoit raisonnable que la terre se presentast au commencement parfaicte : & à ce propos alleguent l'autorité du Deuteronome, où *Deuter. ch. 3. 2.* il est dit que Dieu fit toutes choses parfaictes & accomplies. Il y en a eu d'autres qui ont dit, que l'entrée des tēps & des ans, fut au plus grand iour de tous les autres, qui est lors que le Soleil entre au signe de Cancer, l'onze au 12. de Iuin. Iules Firmique autheur ancien, & de grande autorité en Astrologie, dit à l'entrée de son tiers liure, qu'au commencement du monde le Soleil estoit au 15. degré du signe du Lyon, qui est le signe auquel il y a plus de seigneurie, pour ce qu'il est nommé en la maison du Soleil, ainsi dit-il en discourant des autres planctes. Mais le plus raisonnable aduis de tous, & plus conforme à la verité, c'est que quand le temps & les Cieux commencerent à ce mouuoir, le Soleil estoit au 1. point du Mouton, qui est à nous en Mars, auquel est quasi l'entrée de l'Esté : Ce qui est affermé outre les raisons que nous dirōs, par la plus grande partie des historiens, tant Chrestiens, qu'Ethniques : entre lesquels sont S. Hierosme,

S. Ambroise, S. Basile, & autres qui tous mettent le commencement du monde, & de l'an en l'equinoxe de nostre Esté, & combien qu'il semble qu'il y ait quelque difference entr'eux, pour ce que l'un veut que ce commencement soit en Mars, & l'autre le veut en Auril, cela se peut supporter: car ils sont tous d'accord que ce fut en l'equinoxe qui maintenant est en Mars, toutesfois cōme nous auons desjà dit par cy-deuant: l'equinoxe n'est pas ferme: car Iesus Christ souffrit le 25. de Mars, qui tenoit lors l'equinoxe, & maintenant il est en l'onzième: partant il est à presupposer qu'auparauāt il estoit en Auril. Pour ceste cause quelques vns ont mis Auril pour le premier mois, & les autres Mars: & neantmoins veulent tous dire, que quand le Soleil entre au premier poinct du Mouton, c'est l'equinoxe, & en est l'opinion fondée sur l'Escriture sainte, & signamment au 12. chapitre d'Exode, où il est dit que le mois Nisan (qui est Mars à nous) est l'entrée de leur an. Aussi Vincent au cōmencement de son Miroir historial dit, que les Hebreux commençoient leur an en Mars, pour ce qu'à tel mois est l'equinoxe, par où le monde commença. Ceste opinion est pareillement tenuë de quelques Gentils, comme Elpaco en son traité d'Astrologie, où il dit que les Chaldées, fort grāds Astrologues, croient aussi que le 1. iour auquel le monde fut créé, le Soleil entroit au 1. poinct du signe du Mouton, ce qu'est aussi soustenu par la plupart des Astrologues, tant anciens que modernes. Quand donc le Soleil se joignit là, ce fut le commencement de l'année, & de là vient le principe ou 1. iour: car c'est chose toute claire, que le premier

ioür qui a esté au monde fut fait le premier iour de l'an, veu qu'auparauant il n'y auoit ny temps, ny ans. Pour ceste cause le signe du Mouton est de tous compté premier en l'ordre des douze signes. Et comme pour iuger de la reuolution des ans & des choses aduenir, il est besoin d'égaliser les figures par ce commencement du monde: aussi est-il aisé à prouuer que Dieu mit le Soleil au premier point de ce signe, lors du commencement du monde, & de la creation d'iceluy: ce qui est encore de facile conjecture, pour ce que nous auons prouué au chapitre du tēps; & du iour que le Seigneur souffrit, que le Soleil estoit au mesme point de la creation, lors que le grād Soleil fit la regeneration du monde, souffrant mort & passion en chair humaine, ce qui aduint comme nous auons dit, en cest equinoxe d'Esté, qui est argumēt & presuppositiō, qu'il le mit ainsi lors qu'il le crea. Il semble encor croyable, que cela ait esté fait ainsi, pour ce que ceux qui cognoissent quelque chose en Astrologie, & en la Sphere, verront bien que le Soleil entrant au degré de ce signe, & faisant sa reuolution pour l'espace d'un iour entier, il n'y a partie au monde qu'il ne voye, & illumine de sa clarté, ce qu'il ne fait point en aucun autre endroit du Zodiaque, pour ce qu'en quelqu'autre partie qu'il soit, il y a quelque enuēroit de la terre où il n'est point veu: mais estant à ce 1. point, comme nous auons dit, il n'y a lieu où il n'esclaire en faisant son tour journal. Or estoit-il conuenable, que le premier iour que le Soleil tourna, il commençast en endroit, duquel avec ses rais, il peust visiter toutes les parties du monde: & que ce soit plustost au signe du Mouton.



qu'en celuy des Balances, il en appert par cela que nous en auons dit, qu'au iour de la Passion du Seigneur, le Soleil estoit en ce mesme lieu: aussi y a-il en ce signe particuliere puissance. Tenant donc ceste opinion pour la plus certaine, ie dy que la raison alleguée, par ceux qui disent le commencement du monde auoir esté en l'equinoxe de Septébre, est debile, & ne leur sert de dire, que tous les fruiçts estoiet meurs, & assaisonnez, pour ce que cela n'est point reigle vniuerselle: car quand les fruiçts sont meurs vers la latitude Septentrionale, ils ne le sont pas en l'Australe, ains sont tous au cōtraire: & pour ceste cause ie ne me suis voulu ayder de la raison de ceux qui disent, que l'equinoxe de Mars, que i'approuue est le commencement du Printemps, & des fleurs par toute la terre, & que toutes choses se procréent: car si à nous il est commencement de Printemps, il eit Hyuer aux parties Australes: Suffisent donc nos raisons, & l'autorité de si grāds personnages: & que nul ne soit plus en doute, voyāt que l'an Romain qui est en vsage, semble cōmencer le premier iour de Ianuier: car telle chose est aduenü pour la superstition, & deuotion, que les Gentils auoient à leur Dieu Ianus: & voulurēt que leur an commençast par son nom, cōme les Chrestiens commencerent le leur à la Natiuité de Iesus Christ, encore que de là ne cōmence l'année. Aussi les Romains commençoient l'an en Mars, cōme l'escriit Marc Varron, & Macrobe en son premier liure: Ouide en ses Fastes, & maints autres. Aussi Dieu monstra son immense bonté, en mettant les premiers hommes, Adam, & Èue, en ces parties Septentrionales de la terre, lors qu'il les bannit du

Paradisterrestre, & la premiere saison qu'ils virēt au monde fut le Printemps, auxquels ils trouuerent la terre verte & fleurie, & l'air doux & temperé, & ce pour la consolation de leur misere & nudité, ce qu'ils n'eussent trouué, si ce n'eust esté au printēps. Or estant ceste chose assez prouuée, sçachons qu'il est de mesme des autres planettes, & premieremēt de la Lune, comme l'un des principaux, laquelle aucuns disent, que le premier iour qu'elle fut créée, Dieu la mit en conjunction avec le Soleil: autres disent que ce fut en opposition, & qu'elle estoit au plein. S. Augustin recite toutes ses deux opinions, sur Genese 5. ch. & dit que ceux qui maintiennent qu'elle estoit en opposition & pleine, disent pour leur raison, qu'il n'estoit pas conuenable que lors de son commencement Dieu la creast deffectueuse en aucune chose. Les autres disent au contraire, qu'il est plus croyable qu'elle fut créée en son premier iour estant pleine qu'autrement: mais pour abreger, ie dy selon mon opinion, que Dieu, lors qu'il la crea la fit entierement pleine & en opposition du Soleil, & si semble que ceste opinion soit la plus receüe. S. Augustin au lieu allegué, & Raban sur le 12. chap. d'Exode le disent, & semble qu'il se conformēt à la sainte Escriture, où il est dit que Dieu fit deux luminaires, vn grand qui esclaire le iour, & vn moindre qui esclaire la nuit. Or en l'instant mesme que le Soleil commença sa lumiere, il illumina la moitié du monde: par ainsi en la moitié du monde il faisoit iour: mais l'autre moitié ne pouuoit auoir lumiere du Soleil, à cause de l'ombre de la terre: toutesfois il semble raisonnable, qu'en l'autre moitié de la terre, où il

estoit nuict, la Lune fit son office de luire, pource que tout ainsi qu'ils furent tous deux creéz en vn mesme instant, aussi firent-ils tous deux leur office en vn mesme instant, & l'un preside sur le iour, & l'autre sur la nuict, comme dit le texte, car alors estoit verifié la parole de la sainte Escriture, & fut le monde illuminé par tout : & au contraire si la Lune eust esté en conjunction, cela n'eust peu estre que quinze iours apres, & se fussent passez trois ou quatre iours auparauant qu'elle eust donné lumiere à la terre, encore c'eust esté bien peu, comme nous voyons quand elle est de quatre ou cinq iours: parquoy il est conuenable que ces deux luminaires illuminassent la terre en vn mesme instant, ie dy encore, que si la Lune eust esté en opposition du Soleil, par necessité elle se fust trouuée de l'autre costé au signe de la Balance: estant donc ainsi elle fit ce iour là le mesme effect, que le Soleil, esclairant par tout le monde à mesure qu'elle faisoit son tour ceste iournée là, ce qu'elle n'eust sçeu faire si elle eust esté en autre endroit : au moyen de quoy ceste opinion semble plus vray semblable, encore que Iule Firmique vueille dire que la Lune, lors qu'elle fut créée, eust sa premiere affiete au quinzième degré du signe de Cancer, où elle s'ayme le plus: de laquelle opinion est Macrobe en son 1. liu. du songe de Scipion. Quant aux autres Planettes : il seroit plus difficile de le certifier, & moins vtile à le sçauoir, pour ceste cause ie ne suis pas d'aduis d'y employer beaucoup de tēps. Toutesfois Iules Firmique au 2. l. allegué, à bien eu la hardiesse de nōmer les lieux, esquels chacun d'eux estoit, disant que Saturne estoit au signe de la Chèvre

Chéure, Iupiter au signe du Sagittaire, Mars au signe du Scorpion, Venus en la Balance, & Mercure en la Vierge, qui sont les signes esquels ils ont plus de force : aussi sont les signes designez de ces Planettes. Elpaque en dit tout autant, selon qu'en recite Iean Agricola en sa somme nommée Agricane. Macrobe au liure allegué du songe de Scipion, s'y accorde avec Iules Firmique, & nomme signamment ces mesmes signes : & s'il y en a d'autres qui ont pensé qu'en cet instant toutes les Planettes se trouverent en conjonction avec le Soleil. Le Moine Gaudier le dit en son liure des aages du monde, disant, que les antiques Indiens tenoient fermement ceste opinion. Et quand à moy, ie suis d'aduis, que Dieu mit lors les Planettes en tels lieux distans l'un de l'autre, & mesmement du Soleil, que ce iour-là chacun d'eux pouuoit avec ses rais illuminer la terre, ce qui ne pouuoit estre, estans en conjonction avec le Soleil : pour ce que sa presence en certaine espace & proportion empesche que leurs rais & lumiere ne peuuent estre veus de la terre. Toutesfois ayans esté créez à la volonté de Dieu, il suffit (comme dit S. Augustin) qu'ils furent faits en estat parfait de la main de Dieu, les œuvres duquel en quelque sorte que ce soit sont parfaites.

---

*Que les hommes peuvent prendre exemple des oyseaux, & autres animaux, pour vertueusement vivre.*

## CHAP. XXVII.

**E**N vn autre endroit nous auons monstré que les bestes & oyseaux ont enseigné aux hommes ; grande partie de la propriété des mede-

N n

cines pour se purger & preserver de mal : maintenant ie veux briefuement traicter, comme leur exemple nous peut estre profitable au corps & à l'ame. Et à la verité quiconque considerera & contempera la nature & la propriété des bestes , non seulement il y entirera des enseignemens pour la vie & pour le salut du corps humain: mais reglé & exemples des vertus & bonnes mœurs. Pourquoy est-ce que les hommes ne pourchasserent paix avec leurs prochains , voyans la concorde & amitié d'entre les bestes de toutes sortes, & comme ils s'accompagnent, s'unissent ensemble de chacune espece, & se deffendent des autres ? Comme n'aura-il honte d'estre paresseux & negligent , voyant & notant le pensément & la sollicitude de la formis, & la maniere & façon qu'elle tient faisant sa prouision en Esté pour l'Hyuer ? Quels sont les vassaux & subjets qui ne serviront & honoreront leur bon Prince, voyans en quelle obeyssance & amour les guespes & abeilles seruent & honorent leur Roy, & ce qu'elles font pour luy ? Pour quelle cause les republiques qui n'ont point de Prince, ains sont en commun, ne prendront-elles exemple de viure en paix & concorde, à l'imitation des mesmes formis, qui sont en si grande multitude, & neantmoins ont paix & ordre de justice & d'amour entr'elles ? Et les Princes considereront-ils point la mensuetude & clemence à laquelle ils sont obligez, quand ils verront que le mesme Roy des abeilles ne les offense point, & ne fait desplaisir à aucunes d'elles ? Les grands seigneurs & autres pourront prendre exemple d'humilité sur le Chameau, qui se baïsse quand on le veut charger. Les bons & loyaux

mariez , auront pour exemple la bonne coustume d'aucuns oyseaux, & principalement de la Colombe & de la Tourterelle, lesquelles tant au masle qu'en la femelle, si ce n'est pas mort, ne laisseront iamais la compagnie, avec laquelle ils se seront premiere-ment conjoints: Encore escrit-on de la Tourterelle, que mourât l'une, l'autre qui est demeurée vefue acheue le reste de sa vie en viduité. S. Ambroise escrit, que les femmes vefues doiuent apprendre des Tourterelles à estre chastes. Touchant la continence, quasi toutes les bestes nous en dōnent exemple : car iamais depuis que la femelle a conçu, elle ne cherche ny appete le masle , iusques à vn autre long-temps determiné : ils sont pareillemēt exemples de temperance en tous vices, pour ce qu'ils ne mangent point plus que ce qu'il suffit à maintenir leur vie , ny ne dorment plus que leur necessité le requiert, pour apprendre à se tenir propremēt , & bien ordonnément , la diligence du Paon nous le monstre. Pour deffendre & maintenir sa maison, & estre liberal avec les siens, le Coq nous en donne exemple : car il oste la viande de son bec pour la donner aux gelinés, & si a le soin de les caresser & garder, & encor s'exposer à tout peril pour elles. L'obligation grāde des enfans enuers leurs peres, & comme ils leur doiuent servir & subuenir, la Cigogne nous le demonstre en nourrissant ses peres vieux dans leurs nids , cōmme elle a esté subuenud & subistatée en sa ieunesse. Pourquoi l'homme n'a-il honte & vergongne de commettre fragilité & peché par crainte, cognoissant le courage inuincible du Lion? La foy, l'amitié, la recognoissance du bien fait , nous sont notamment enseignées par la feau-

té des chiens , qui iamais ne mescognoissent les maistres qu'ils ont eus, & tousiours les aiment, ny iamais ne cessent de leur rēdre grace du pain qu'ils ont mangé. L'homme pour cognoistre la maniere de s'aider des choses d'un amy sans l'endommager, prendra l'exemple de la mousche, qui tire miel des fleurs sans gaster le fruit. La maniere que doit tenir l'homme à la conseruation de sa vie , nous est enseignée non par vne seule beste, ains par plusieurs qui ont cognoissance des viandes qui leur peuuent nuire, & de se tirer d'un lieu en autre, selon la mutation des temps : & encore à s'habituer és lieux conformes à leurs complexions & natures , surpassans les hommes en cela, aussi bien qu'en toutes autres choses. Pourquoy les hommes ne sont-ils dociles ? & pourquoy ne voudront-ils apprendre ce qu'ils ne sçauent pas , puis qu'ils ont entendement & ouye , veu qu'un Elephant apprend ce qu'on luy monstre ? & qui n'en aura veu l'experience, considere ce qu'on fait apprēdre à vn chien, & qu'on apprend aux oyseaux à parler. Celuy qui oyt le chant du Rossignol , & d'autres semblables oyseaux, pourquoy ne desirera-il sçauoir chanter en musique ? Pourquoy l'homme ne sçaura-il edifier, voyant le bastiment que fait l'arondelle pour se loger , & comme avec diuerses manieres elle se fortifie & compose ? Quelle meilleure geometrie que celle de l'araignée ? Quelle meilleure Astrologie que celle des Fourmis, & d'un poisson ( selon Galen ) qui se nomme Vranoscope ? pour ce qu'il a ordinairement la veüe dressée vers le Ciel. Pourquoy donc les hommes ne donnent-ils iugement & enseignement de ces arts ? Quant és autres in-

duſtries & ſageſſes qui ſont és beſtes , deſquelles les hommes ont apprins ou peuuent apprendre. Le conſeil de faire des caues ou cauernes en terre, & cognoiſtre qu'on y peut habiter, nous a eſté donné par les renards. Certains petits vers, nommez Serez en Latin, nous monſtrent l'induſtrie & la maniere de filer & faire la ſoye , & par là ſe peut apprêdre à filer autre choſe. Apres l'araignée nous apprend à filer la toile , & par meſme moyen à pourchaffer & prendre les oyſeaux. De nager en l'eau les beſtes nous l'ont pareillement apprins: car il n'y en a vne ſeule qui ne le ſçache faire, ce que ne peuuent les hommes, s'ils ne l'apprennent. Des medecines qu'ils nous ont enſeignées , nous en auons parlé en autre endroit, & des ehoſes qu'elles ont faites aux changemens de temps: Et toutes-fois nous en faiſons nos biens & preuoyâces de nos corps , en telle ſorte que ie ne ſçay que nous ferions ſi ce n'eſtoit les beſtes. Nos veſtemens ſont faits des leurs , nous mangeons leur chair. Elles nous apportent des pays loing-tains tout ce qui nous eſt neceſſaire, & nous y portent pour le chercher. Elles labourent, & entament la terre , d'où nous procede le pain, & la pluſpart des autres fruiſts: tellement qu'elles ſont le principal ſouſtien de noſtre vie , & combien qu'elles ſoient trauaillées, perſecutées, & mal traittées des hommes , iamais ne delaiffent à luy obeyr, le cognoiſtre & ſuyure. En la bataille elles meurent & combattent pour nous: & en la paix elles nous ſeruēt & ſubſtātent. Or venons aux exemples de l'ame , comme choſe de plus grande importance. De qui pourroit-on tirer meilleur exemple pour les vertus & bonnes



mœurs des hommes, que des bestes : Toutes les vertus que les Philosophes naturels nous persuadent, sont fondées sur les similitudes & paraboles des bestes, d'elles se seruent les Orateurs, & tous ceux qui ont bien & élégamment escrit & parlé. Dieu & les saints nous ont le plus souuent en la sainte Escriture enseigné, & persuadé par la propriété & condition des bestes, la perfection de nostre vie: & les reigles de la vertu & bones mœurs, disant que nous deuons estre prudens comme Serpens, simples comme Colombes, doux comme Agneaux, forts & constans cōme Lyons. Ainsi doncques par exēples des bestes brutes, & sans aucune raison, nous sommes enseignez à estre hōmes raisonnables & spirituels. Aussi trouuons nous plusieurs des offices & estats de l'Eglise, appliquez & figurez par les bestes selon leur propriété. Par les Bœufs (selon S. Augustin sur le second chapitre de S. Iean) sont signifiez ceux qui publient & dispensent la sainte Escriture: & en ceste opinion il dit que les Prophetes & les Apostres estoient Bœufs, qui cultiuoient & labouroient nos ames, semans en icelles la parole de Dieu. S. Paul & Salomon en ses Prouerbes disent: Tu ne lieras point la bouche d'un Bœuf qui laboure. Les saints Docteurs & Predicateurs de l'Eglise, qui avec leurs loix & doctrine la gouernent & deffendent, sont nommez Chiens. S. Gregoire le dit sur ces paroles de Iob:

S. Greg.  
l. 2. des  
mœurs.

*Quorum non dicitur habere partes ponere cum canibus gregis mei.* Le mesme S. Gregoire inuite l'homme à cōtemplation par imitation des Chéures, qui vont tousiours aux lieux hauts. & nomme la vie cōtemplatiue par la Chéure, en declarant ces mots du Leuitique:

Du troupeau soit offerte la Chéure : & si dit que les mesmes Predicateurs imitent les Cocqs, se fondans sur la parole de Iob, lequel dit : *Qui a donné intelligence au Coq ?* disant que (comme le Coq) ils annoncent parmy les tenebres de ceste vie la lumiere future & nous esueillent avec leurs voix, nous tirant du sommeil, & disans comme S. Paul : *La nuit est passée, & le iour vient & l'autre encore : Il est heure de nous leuer du sommeil, voyez justes & ne pechez point.* L'Eglise mesme pure sainte, & sans macule, est comparée à la Colombe, Salomon le monstre en ses Cantiques disant : *O que tu es belle, tes yeux sont de Colombe, & encore : O mamie, ô ma Colombe.* Nous voyons aussi que des quatre Euangelistes, les trois sont figurez par trois bestes. Si ie voulois monstrier toutes telles authoritez j'aurois beaucoup à discourir : Mais sur toutes celles de nostre Sauueur & Redempteur Iesus Christ est notable, lequel voulut estre figuré en vne beste, comme S. Iean dit en son Apocalypse : *Le Lyon de la lignée de Iuda a esté victorieux, & Dauid aux Psalmes dit, Resuscité comme vn Lyon : & en plusieurs autres lieux qui seroiēt long à dire, & luy mesme en S. Matthieu se nomme Poule, disant : O Ierusalem, combien de fois ay-je voulu assembler & congreger tes enfans, ainsi que la geline amasse ses poussins sous ses aïles, & tu ne l'as pas voulu.* Ainsi donc, puis que le Christ compare ses œuvres aux proprieté des bestes, les hommes feront bien de prendre enseignement d'icelles, à bien & saintement viure. Au contraire ce nous est grande confusion & vergongne, de voir & cognoistre que toutes les bestes suyuent parfaite.

ment leurs naturels, & l'homme seul raisonnable  
vse si mal du sens bõ: car luy seul qui plus deuroit  
honorer Dieu, l'offence d'auantage que tous ani-  
maux, peruertissant, & adulterant ses œuvres, tel-  
lement qu'il y a quelques bestes à qui les hommes  
doient plustost prendre exemple qu'à quelques  
vns des autres hommes: car elles ont plus de co-  
gnoissance que les hommes mesmes. Et pour ce  
dit Dieu, par Esaye. Le bœuf cognoit son seigneur,  
& l'asne sa creche, & Israël ne le cognoist, ny  
mon peuple ne l'entend point.

---

*Pourquoy se concedoient à Rome les triumphes, &  
combien y à de triomphateurs.*

— C H A P. XXVIII.

**P**OUR parler humainement & moralement,  
il y à principalement deux cas qui esmeu-  
uent les hommes à faire grandes choses, en la  
paix & en la guerre. La premiere est l'honneur &  
la renommée. La seconde est le profit & vtilité.  
Les cœurs nobles & magnanimes desirent prin-  
cipalement la premiere: & les bas & non nobles  
cherchent l'auarice & les salaires. Ciceron dit  
en vne oraison qu'il a faite pour le Poëte Archias  
que nous sommes tous attirez du desir de louan-  
ge, & que le meilleur & plus grand est le plus  
poussé de renommée, & ne demandent paye-  
ment ou guerdon de sa vertu, que la gloire. Le  
mesme Ciceron en vne autre oraison deffendant  
Milon dit, que les forts & sages hommes ne se  
trouillent point tant d'exercer la vertu pour en  
recevoir salaire, comme pour l'honneur qui s'en-  
suit. Ce considéré par les Romains ils ont cher-

ché plus que toutes autres nations., d'honorer outre le salaire, & illustrer ceux qui s'efforçoient faire notables & vertueux faits, tellement que de là en auant il se trouua à Rome, plus que nul autre lieu, si grandes abondance d'hommes excellens en armes & gouuernement, que par là il l'en acquirent l'Empire de tout le monde. Au moyen dequoy pour l'exemple & enseignement du temps present, & aussi pour les curieux des antiquitez, il m'a semblé bon en cét endroit declarer la maniere que les Romains tenoient pour honorer & donner renommée aux hommes, qui auoient obtenu les victoires. Et pour ce qu'entre tous les honneurs, le triomphe estoit le plus grand, nous entraicterons & dirons que le triomphe estoit vne forme d'entréc & bien venuë, qui se faisoit à Rome aux Capitaines généraux, avec la plus grande pompe & solemnité qui se peust faire aux hommes: & combien que les triomphes fussent fort vsizez entre les Romains, si n'en furent-ils pourtant les inuenteurs, pour ce que Diodore Sicilien & Plinē, disent que Denis anciennement appellé Dionyse, & nommé Pere Libre, fut le premier qui triompha au monde. Il semble aussi que les Carthaginiens vsèrent de triomphe: car Iustin dit entre les grandeurs d'Asdrubal Capitaine de Carthage, qu'il auoit quatre fois triomphé. Nous lisons pareillement des triomphes des Roys d'Egypte, & principalement du Roy Sosestris. Toutesfois à vray dire iamais le triomphe n'a tant esté solemnisé des autres nations, comme des Romains: car le iour que quelque Capitaine triomphoit, le peuple de Rome cessoit de toutes œures, & n'estoit permis de fai-

re aucune chose de profit. Les habitans de tous les lieux circonuoisins y accouroient pour voir : & toute la ville, temples, ruës, portes & fenestres estoient tenduës & enrichies de draps d'or, d'argët, de soye, de fueilles, de fleurs, de bonnes senteurs & de toutes autres mignardises & magnificences qui donnoient signe de ioye. Le Senat, & tous les Prestres, avec toute la Noblesse de Rome, & generalement la meilleure & plus saine partie du peuple sortoient aux champs honorablement accoustrez, pour receuoir le triomphant qui entroit à Rome, vestu de pourpre, & couronné de Laurier, monté sur vn chariot d'or, tiré par quatre cheuaux blancs. Tous les prisonniers marchaient au deuant de luy en habits de serfs, ayans les testes rases, & le Capitaine ou Roy de ces prisonniers qu'il amenoit vaincu, alloit plus prochain du chariot que nul des autres. Les gens de son armée entroient par ordre tenans Lauriers en leurs mains. On conduisoit aussi deuant luy vn chariot plein de toutes les armes, qu'il auoit ostées aux ennemis, & pareillemēt les vases d'or & d'argent, & la monnoye, & tous autres joyaux, despoüilles & trophées, avec les dons & presens qu'il auoit receus des Roys, & des amis & alliez de Rome. On portoit encore des chasteaux, des tours, & autres machines de bois, faictes par grād artifice, qui representoient les villes & forteresses qu'il auoit debellées, & en marchant faisoient aucunes representations des batailles qui estoient aduenües en celle guerre, representées si au vif, qu'elles espouuentoient ceux qui regardoient ces choses : & si estoient en si grand nombre, & tant diuerses, que le triomphe

se diuisoit bien souuent en trois iours , afin que toutes les representations se peussent faire amplement. En chacune triomphe on faisoit diuerſes inuentions, & beaucoup de choses qui ſeroient longues à raconter. Si n'estoit pas pourtant le triomphe permis & accordé à tous Capitaines, n'y pour toutes victoires , ains y auoit loix & occasions notables qui estoient pour obtenir. Le Capitaine qui le vouloit demander n'entroit point à Rome , ains le Senat luy respondoit au Vatican s'il luy doit estre permis, ou non. Premièrement nul chef d'armée ne pouuoit triompher sans estre Cōsul, Proconsul ou Dictateur ; car le triomphe ne se donnoit à homme de moindre office , & par faute de cela, Marc Marcel ne triompha point pour la victoire de Siracuse , ne Scipion pour auoir surmonté l'Espagne, & falloit que la bataille eust esté grande & notable contre l'ennemy, & qu'il y fut mort plus de 5000. hommes. De ces choses est autheur Valere le Grand. Aussi liſons nous que Caton, & L. Marius estans tribuns, firent vne loy , par laquelle ils ordonnerent grande punition au Capitaine qui auroit rapporté faux nombre de morts. Encore n'estoit-ce point assez qu'il eust vaincu & gaigné la bataille , pour cruelle & douteuse qu'elle fust : car il falloit qu'il subjuguast la Prouince , la laissant pacifique à son successeur, & ramener avec luy son exercite victorieux. Pour ceste cause Tite Liue dict, que le triomphe fut nié à Titus Manlius, encore qu'il eust eu grandes victoires en Espagne, pource qu'il falloit que l'acquisition fut de terre neuue, ou de nouvelle guerre, & non pour deffendre ce qui estoit acquis. A ceste meſme occasion le

grand. Quintus Fabius ne triompha point pour auoir vaincu ceux de Campagne, comme l'escriu Valere le Grand. C'estoit vne coustume, que le iour du triomphe le Triomphateur conuioit les Consuls à souper avec luy, ce qu'ils refusoient faire, afin qu'à ce festin ne se trouuast personne, à qui l'on doit faire autant, ou plus d'honneur qu'à luy. La fin du triomphe se faisoit au temple de Iupiter, dans le Capitole, où s'offroit toute la proye conquise sur les ennemis, là se faisoit public & solennel conuy. Et afin que ce Capitaine ne se glorifiast de la faueur & hōneur qu'il receuoit, quelques vns disent que l'on faisoit asséoir aupres de luy vn seruiteur, qui auoit permission de le gaudir le long du iour, de telles injures que bon luy sembloit : dont nous auons plusieurs exemples aux historiens. Or pour faire que plus amplement ces triomphes s'entendent, nous en reciterons quelques vns, & premierement celuy de Paul Emile excellent Capitaine de Rome, qui l'obtint pour auoir vaincu & pris le puissant Persée Roy de Macedone, conquerant & ruinant son Royaume, & fit son triomphe comme le recite Plutarque en ceste sorte. En premier lieu on voyoit tout le peuple de Rome & des lieux circonuoisins, fort richement accoustrez, chacun taschant à prendre place en quelque lieu ou fenestre, pour voir aisément ce triomphe. Tous les temples de Rome estoient ouuerts, tendus & accoustrez de riches draps & de verde ramée, avec bonnes senteurs & parfuns, & pareillement les ruës. Et pour autant qu'en la ville y auoit infinité de peuple, qui estoit venu de dehors pour voir, il y auoit des hōmes deputez avec bastōs, qui auoient

charge de faire cheminer les triomphans, & serrer le peuple, & furent les choses du triomphe en si grãde quãtité que ce fut force de le partir en trois iours. Le premier desquels à peine fut suffisãt pour l'entrée des bannieres, estendarts & enseignes des vaincus, & pour faire passer les Statuës, Colosses, tableaux & images: car tout estoit cõduit sur chariots peints & bien accoustrez. Au second furent conduits en la ville, les armes du Rõy vaincu, & de tous les Macedoniens, lesquelles armes riches & luisantes estoient bien proprement agencées, sur les chariots à cela propres & deputez. Apres ces chariots entrèrent 3000. hommes, qui portoient l'argent monnoyé à descouuert, dedans grands plats & vases aussi d'argent, pesant chacun trois talens: desquels vaisseaux y auoit 350. en nombre, & quatre hommes à porter chacune piece. Les autres qui faisoient le reste de trois mille hommes, portoient des fontaines fort richement élaborées, & autres sortes de vases d'argent grands & magnifiques: & dura tant ceste compagnie à passer que tout le second iour y fut employé, & à les faire marcher d'ordre. Venuë la troisieme iournée iustement à l'aube du iour en la premiere bade commencement du triomphe, entrèrent fifres, tabourins, naquieres & trompettes sonnans, non point delicatement ny doucement, ains en son terrible & vigoureux, comme s'ils vouloient entrer en bataille: & derriere suiuoient six vingts vaches blanches ayans les cornes dorées, & couuertes de certains voiles, qu'ils tenoient cõme sacrées, avec des guirlandes & chapeaux de fleurs, cõduites par des jouuëceaux dispos & bien accoustrez pour faire le



372 P O U R Q U O Y S E F A I S O I E N T  
sacrifice d'icelles; & les suiuioint apres des enfans  
portant de grands plats d'or & d'argēt pour le sa-  
crifice : Apres les vaches, suiuioint ceux qui por-  
toient les deniers d'or en vases d'or, & estoient en  
nombre 77. & les suiuioint derriere ceux qui por-  
toient la grande tasse, ou coupe d'or, pesant dix ta-  
lens, laquelle Paul Emile auoit fait faire, & enrichir  
de plusieurs pierres precieuses : & ceux qui por-  
toient les vases d'or, estoient aucuns de ceux qui  
souloient estre au Roy Antigone, Seleuque & autres  
Roys de Macedone. Apres suiuiot le chariot du  
Roy vaincu, avec les armes de sa propre personne  
le diademe & la courōne, avec le sceptre royal mis  
sur les armes. Derriere le chariot marchoiēt pri-  
sonniers les enfans de ce pauvre Roy, avec grand  
nōbre de ses officiers, cōme les maistres d'hostel,  
secretares & autres semblables de sa famille, tous  
plorāns & mōstrans douleur si grande, pour se voir  
reduits à telle seruitude, qu'ils esmouuoient à pitié  
tous ceux qui les regardoiēt. Des enfans de ce Roy  
y en auoit deux masles & vne femelle de si petit âge  
qu'ils n'estoiēt encore capables de cognoistre leur  
infortune, en quoy le peuple estoit encor d'auāta-  
ge esmeu à compassion, & luy faisoit mal de les voir  
en tel estat. En ce triomphe le pere suiuiot les en-  
fans, vestu à l'vsage de son pays, de couleur noire, &  
marchoit fort craintif & troublé, cōme il estoit  
raisonnable, veu le cas present, & ce qui estoit pas-  
sé. Apres le Roy, suiuioint ses amis & fauoris,  
avec grand nōbre de ses familiers, qui tous regar-  
doient leur Roy en plorans si amerement, qu'ils  
forcerent plusieurs Romains à plorer leur mal-  
heur. On portoit apres les couronnes d'or que les

villes anciènes de Grece auoient présentées à Paul  
 Emile, lequel venoit apres triomphamment monté  
 sur vn grand chariot, & vestu de pourpre tissu d'or  
 portant vn rameau de laurier en la main, avec vne  
 couronne de mesme sur sa teste: & derriere luy suy-  
 uoient ses gens de-pied & de cheual, armez en tel  
 ordre, ayans les rameaux de Laurier, & les palmes  
 eux-mains, avec leurs bannieres & squadrons ordi-  
 naires chantans en l'honneur de leur Capitaine triõ-  
 phant de ses victoires avec autres choses delecta-  
 bles. Voyla l'ordre avec lequel Paul fit son triõphe  
 à Rome. Les autres pareillement le faisoient ainsi,  
 en y adjoustant toutesfois, ou diminuant quelque  
 chose. Puis ils alloient offrir leurs despoüilles au  
 tẽple de Iupiter dans le Capitole, & en la forme &  
 maniere que le requeroit leur vaine & aueugle reli-  
 gion, rendoiẽt graces à leur Dieu de la victoire ob-  
 tenuë. Et neantmoins qu'en ceste maniere s'obser-  
 uassent coustumierement les triõphes, si est-ce qu'il  
 y auoit loy, selon laquelle on donnoit le triõphe par  
 le merite, faisant distinction des portes & des ruës  
 par où deuoïẽt entrer & passe: les temps mesmes  
 estoient ordonnez: mais quant aux autres choses  
 comme jeux & restes de diuerses manieres, il estoit  
 permis à chacun d'augmenter & enrichir son triõ-  
 phe, & du chariot pareillement: car il se trouue  
 par escrit, que c'estoit la coustume de les faire tirer  
 par 4. cheuaux blancs, & toutesfois quelques vns  
 les firent tirer par deux taureaux. Le grand Pom-  
 pée quand il triompha de l'Afrique, entra dans vn  
 chariot trainé par des Elephans. Suetone dit que  
 Iules Cæsar, quand il fit son entrée en triomphe,  
 son chariot estoit conduit de quarante Elephans.

Auec pareilles bestes triompha l'Empereur Gordian. Et Flauius escript de l'Empereur Aurelian qui estoit Roy des Gots, qui triompha en vn chariot trainé par des Cerfs. Nous lisons aussi de Marc Anthoine, qui en son triomphe fit mener son chariot par des Lyons. Ces Capitaines Romains auoient encore accoustumé, quand ils triomphoient, de mettre dans leur chariot vn enfant ou plusieurs fort jeunes: dequoy Ciceron fait mention en l'oraison pour Murene. Autres faisoient mener en leur triomphe vn infini nombre de bestes estranges & sauuages, comme Lyons, Onces, Ours, Tigres, Pantheres, Dromadaires, & autres especes de bestes, comme firent Tite & Vespasien ainsi que le recite Iosephe: Il y en auoit d'autres qui entroient avec diuersité de musique, tant en instrumens comme en voix, avec infinité d'autres semblables delectations: entre lesquels triomphes quelques vns furent plus singuliers que les autres, comme ceux de Pompée & de Cæsar, des deux Scipions freres, & aussi des Empereurs: dont parle Blond au liure de Rome triomphante, & selon que dit Paul Orose il y eut 320. triomphateurs à Rome, le dernier desquels fut l'Empereur Probus: du temps duquel desia l'Empire alloit en decadence. Il y auoit encore à Rome, vne autre maniere de soleimnelle reception & bien venue, qui estoit vn peu moindre que le triomphe, & se nommoit Ouation, qui se donnoit pour les victoires, selon ce que dit Aulugelle, quand quelque cause deffailloit des conditions necessaires pour acquerir le triomphe: comme pour exemple, si le Capitaine n'estoit Consul ou Proconsul, ou auoit fait guerre sans

trouuer

trouuer grande reſiſtance, ou pour auoir eſté la bataille peu ſanguinaire, ou pour auoir vaincu des gés de peu d'eſtime, ou que la guerre euſt eſté faite ſans expreſſe aũthorité du Senat & ſemblables conditions, alors au lieu du triomphe, on luy donnoit ceſte Ouation, qui ſe faiſoit comme ſ'enſuit. Le Capitaine entroit à Rome ſur vn cheual en lieu de chariot: quelques vns au temps ancien entroiet à pied, ébouronnéz d'herbes, qui eſtoient offertes à Venus, pour ce que tel triomphe n'eſtoit point Marcial, mais quaſi Venerien ſelon que ledit Aulugelle. Les gens de tel Capitaine n'eſtoient point arméz, on n'y ſonnoit point de trompettes ny de tabourins, ou autres inſtrumens de guerre, ains flutes & doux inſtrumens de muſique legeré & delicate: touteſois ils entroient en ordre auec leur butin, & le Senat ſortoit hors la ville au deuant de luy pour le recevoir, luy faiſant grande feſte, en le priſant & louant grandement: & ſi ſe trouue que pluſieurs excellens Capitaines, ont requis & accepté cét honneur: le premier deſquels fut Poſthumus Libertus, ayant vaincu les Sabins, & Marc Marcel pour la victoire de Siracuſe. Suetone eſcrit, qu'Octauius Céſar y entra auſſi apres les batailles Philipiques, & la guerre de Sicile. Pline pareillement eſcrit de pluſieurs Capitaines auſquels le triomphe fut dénié, & obtindrent l'Ouation. La cauſe pourquoy ce petit triomphe eſtoit ainſi nommé, c'eſt pour ce que le ſacrifice que le Capitaine faiſoit ce iour-là, eſtoit d'vne Ouille, qui en ceſte langue Latine ſe nommoit *Ouis*, & les triomphateurs offroient vn Taureau: par ainſi de ceſte *Ouis*, fut nommé *Ouation*, ceſte reception & bien venue qu'on



376 **POVRQ. SE FAIS. LES TRI. A RÔME.**  
leur faisoit. Autres disent qu'elle a prins son nom  
de ceste voix du peuple Oe ou bien Oue, mais pour  
ce que cela est de peu d'importance, il suffit dire  
que telle chose se nommoit Ouation, soit qu'elle  
vienne de l'Oueille, ou de ceste voix Oe ou Oue. Il  
estoit aussi permis aux triomphateurs, mettre leurs  
statuës aux temples, & places communes, & edifier  
& faire des arcs & colonnes, qui se nommoit triom-  
phes, basties de pierre de marbre, & en icelle faire  
insculper excellemment leurs batailles & victoires  
en leurs perpetuelles memoires: les vestiges en sont  
encore pour le jourd'huy dans Rome, & se fai-  
soient ces choses à l'imitation des trophées, v'sitez  
anciennemēt par les Grecs dont ils s'aidoient com-  
me s'ensuit: Au lieu mesme où le capitaine auoit  
obtenu quelque victoire, on dressoit vn grand ar-  
bre, le plus grand qui se trouuoit aux enuirs, au-  
quel on couppoit toutes les branches, puis on atta-  
choit au tronc, toutes les armes du vaincu, en la  
memoire & honneur du victorieux, & se nommoit  
Trophée, de ce mot Grec *Tropè*, qui signifie con-  
uersion, fuite, ou retraitte, pour ce qu'il auoit en  
ce lieu-là fait fuyr l'ennemy: depuis les Romains  
se sont aydez de ceste maniere de faire. Car Salu-  
ste escrit que Pompée ayant surmonté les Espa-  
gnols, planta ses trophées au sommet des monts  
Pyrenées, lequel vsage fut par cours de temps en  
tel estime qu'on les fit de pierre: mais ceste chose  
se monstre encore plus ancienne, & que d'autres  
nations s'en sont aydées, pour ce que nous lisons  
au quinzième chapitre du premier liure des  
Roys, que Saül ayant vaincu Agag Roy des  
Amalechites, & paruenue au mont Carmel, il edifa-

Un arc triôphal en mémoire de ses victoires. Somme l'honneur du triomphe estoit estimé & désiré, plus que nul autre honneur de Rome : tellement que pour l'obtenir, les Capitaines s'exposoient à tout peril & trauail. Encore paruenoient ces triomphateurs en grandes richesses, des despoüilles des vaincus, & par les présens des amis. Ce que j'ay recité ces choses, est afin que les Princes prennent exemple à honorer & remunerer leurs Capitaines & gens de guerre selon leur merite : Car pour le jourd'huy, les paresseux & fayneants sont aussi bien & mieux venus, que ceux qui s'employent corps & biens pour le seruice de leur Prince & profit de la patrie.

---

*Des noms que les Capitaines Romains gaignoient  
par leurs victoires.*

### CHAP. XXX.

**LES** Capitaines Romains estoient encore honorez outre leurs triôphes, par nos & surnoms à eux imposez des peuples & Prouinces qu'ils auoient cōquises : qui fut à la verité notable maniere de les honorer : encore acquerioient-ils d'autres noms pour les glorieux & vaillans faits d'armes, d'où est aduentu qu'à Rome se sont faites des familles fort illustres, En premier lieu, nous pouuons prendre pour exemple les trois Metellès : dont l'un selon que dit Saluste, & quelques autres pour auoir vaincu le Roy Iugurte, & cōquis ses terres, & son Royaume de Numidie, fut nommé Numidique : l'autre Quintus Metellus pour la victoire obtenuë contre le Roy de Macedone, fut nommé Mace-

578 DES NOMS QV'E GAIGNOIENT  
donique, & le troisieme Cretique, à cause de l'Isle  
de Crete. Plus anciens que cestui-cy, furent Mar-  
tius Coriolenus, & Sergius Fidenas: le premier fut  
nommé Cariolanus, pour vne ville qu'il conquit  
& subjuguâ, nommée Coriolis, & l'autre pour vne  
nommée Fidene en Italie. Finalement vn autre  
Metellus fut nommé Balearique, pour auoir con-  
quis à l'Empire Romain les Isles Baleares, mainte-  
nant nommées Majorque & Minorque, & leurs  
circonuoisines. L. Mummius fut nommé Achaï-  
que, pour auoir subjugué Achaye & Corinthe,  
l'autre Brut, pour ce qu'il soustint les Gaules, fut  
nommé Gaulois. Les deux freres Scipions, furent  
honorez des noms de deux peuples qu'ils vainqui-  
rent, l'un Afrique, & Carthage, & l'autre Asiati-  
que, pour cela qu'il vainquit en Antioche, & en  
Asie, & si fut le premier qui mit les enseignes Ro-  
maines en Asie. Depuis l'autre Scipion, le fils de  
Paul Emile, du triomphe duquel nous auôs parlé,  
& nepueu adoptif du grand Scipion, fut aussi nom-  
mé Africain, pour ce qu'il assaillit & gagna la grâ-  
de & puissante ville de Carthage: ce neantmoins  
il reçut bien pour grand guerdon le nom de Nu-  
mantin, & s'en fit grand honneur, pour ce qu'en  
Espagne il destruisit Numance, & vainquit les Nu-  
mantins. Il se trouua que mesmes les Empereurs  
attribuoient les noms des lieux conquis, & en leurs  
lettres & instrumens: mesme Seuerus, & depuis luy  
ses successeurs: cōme pour Arabie, Parthe, Arme-  
nie, Germanie, & autres Prouinces qu'ils subjuguè-  
rent, ils se nommoient l'un Arabique, l'autre Par-  
thique, Armenien, Germanique, & Asiatique, cha-  
cun selon les victoires qu'ils auoient obtenues, &

magnifioit, Encore pour d'autres choses & raisons, les Capitaines Romains estoient illustrez par des noms grands, afin de les magnifier, & aggrandir: comme on void de Marc Manlie, lequel pour auoir deffendu le Capitole de la force des François, fut nommé Capitolin. La famille des Torquats print ce nom pour auoir tiré du col d'un ennemy vn collier, qui en Latin se nomme *Torquis*. Quintus Fabius le grand, pour ce qu'avec longueurs, & dissimulations, il entretenoit Annibal à la guerre, pour la deffence de Rome, fut surnommé Cunctateur, c'est à dire temporisant, & pour ceste mesme raison estoit-il encore nommé le Pauois de Rome, ce qui tournoit à son aduantage, & honneur. Et Marc Marcel, qui fut de ce mesme temps, pour sa grande force, & vaillance, & pour les continuelles batailles, que sans cesse il pratiquoit sur l'ennemy, fut nommé le cousteau d'Annibal, & cet excellent Capitaine Sylla, bien que cruel, fut nommé Heureux, à cause de ses prosperitez & victoires. Pompée pour ses tant renommées victoires, fut nommé le Grand, ie ne sçay quel nom l'eust plus esleué ny contenté: & tellement s'estendoit la grandeur de ces noms enuers les Capitaines vertueux, que les conducteurs & Capitaines generaux, estoient nommez Empereurs, qui pour le jour d'huy est nom de supreme dignité, & lequel ne se pouuoit donner sinon à Capitaine, Preteur, Cōsul, ou Proconsul, qui eust esté victorieux en quelque notable bataille, & eust desolé la Prouince ennemie, avec la mort d'un grand nombre d'ennemis: comme si deux mil des siens estoient morts, il falloit qu'il en fut demeuré de morts dix mil des ennemis, & non

*Auluq.  
lib. 6. c.  
6. des  
maistrs  
Antiq.*



500 DES NOMS QVE GAIGNOIENT  
autrement. De ce tant heureux nom, fut iouyssant  
Iules Cæsar pere de Iules Cæsar, pour la victoire  
qu'il eut contre les Samnites, & Lucans du tēps de  
Sylla. Pompée fut aussi appellé Empereur, pour la  
memorable victoire qu'il obtint en Afrique contre  
Domitius. M. T. Ciceron estant Proconsul en la  
guerre contre les Parthes, fut par ceux de son ar-  
mée nommé Empereur, pour la victoire qu'il ob-  
tint. Iules Cæsar aussi, avant que d'estre appellé à  
l'Empire, fut nommé Empereur à cause de ses vi-  
ctoires; mais si ce Capitaine n'auoit eu grande re-  
sistance en ses batailles, il n'estoit digne de ce nom,  
& toutesfois il en fut repris, tellement que Marc  
Anthoine en murmura: & pour ce qu'il auoit pris  
vne grande ville de l'autre costé du fleuve d'Euphrates,  
il se voulut faire nommer Empereur. Depuis Iules Cæsar, & ses successeurs, se voulans  
inuestir de la Seigneurie de Rome, & sçachans  
combien ce nom de Roy estoit en horreur, & de-  
testation enuers le peuple, se voulurent nommer  
Empereurs, lequel nom a duré iusqu'aujourd'huy,  
qui est le plus grand de tous. Si est-ce que pour  
tels hōneurs, les Romains ne laisserent d'honorer,  
& gratifier aussi bien leurs amis estrangers, estans  
à leur seude, comme les propres enfans de Rome:  
pour ce que tout ainsi qu'ils furent forts & rigou-  
reux en cōbattant contre les ennemis, aussi estoient  
ils fort gracieux, & liberaux à ceux qui leur ay-  
doient, en sorte que par ce mēme benefice, ils don-  
nerent au Roy Attale la Prouince d'Asie, avec  
tiltre de Roy, dont depuis il ne fut ingrat, car par  
son testament, il en fit lez au profit de Rome. A Eu-  
menes frere de cēt Attale, pour ce qu'il auoit bien

aydé & seruy les Romains en la guerre contre Antiochus, le Senat luy donna toutes les villes qui auoient esté conquises sur Antiochus en Asie. Au Roy Dejotare de Galacie, pour auoir aidé à Pompée en la guerre contre Mitridates, les Romains luy donnerent la Prouince de la perite Armenie. En pareil cas fut guerdonné le Roy Massisse de Numidie, ayant esté receu par Scipion pour compagnon, & amy du peuple Romain, car il luy fut dōné tout ce qui auoit esté conquis du Royaume de Siphax, qui auoit aidé les Carthaginiens : encore ne faisoient-ils point ces dons, & presens, seulement aux Capitaines, & gens apparens, mais aussi à gens de bas estat ils faisoient des presens, prerogatiues, & honneurs. Le Consul Marius, cognoissant le deuoir que deux compagnies auoient fait à combattre vaillamment contre les Cimbres, peuples d'Alemagne, qui estoient descendus en Italie, les reçeut pour citoyens de Rome: dequoy estant repris pour auoir fait telle chose contre leurs loix, il fit responce qu'au retentissement, & cliquetis des armes, il n'auoit point ouy la voix de la loy.

---

*Des couronnes, & autres recompenses, & salaires que les Romains donnoient aux soldats: & la punition des coupables, comprenant en cela vn fort bon ordre de guerre, & gouvernement de Republique.*

#### CHAP. XXXI.

**E**s Romains ne penserent pas seulement d'honorer, & gratifier leurs Capitaines par la soulde ordinaire, mais en leur faisant encore infinité de graces, & presens, les honoroient de plusieurs, & diuerses manieres de couronnes

& joyaux, & les tenoient en particuliere estime & reputation, selon le merite de leurs faits d'armes: & se faisoient ainsi. Quand vn Capitaine auoit eu victoire d'une bataille notable, fut sur mer, ou sur terre, ou qu'il eust pris quelque ville par force, ou fait quelque singuliere entreprise, il auoit accoustumé tout incontinent apres de faire diligente inquisition des proüesses des particulieres bandes & squadrons: puis montoit sur vn Theatre, où apres auoir rendu graces aux dieux de la victoire obtenüe, il loüoit en general toute son armée, & signamment il collaudoit les squadrons, ou bandes qui auoient plus vaillamment combatu: puis en nommant les particuliers de celle compagnie par leurs noms, publiquement les loüoit de leur vertu & valeur, selon le merite, les nommant amis de la patrie; & disant que la Republique leur estoit fort obligée. Cela fait il leur faisoient dons d'or, d'argent, de couronnes, de ceintures, de bracelets, de joyaux, & harnois de cheuaux forts excellēs, & faits de tel artifice, & avec telles prohibitions & deffences, qu'il n'estoit permis à personne d'en porter de semblables sans auoir merité de les receuoir en ceste sorte. Les histoires sont toutes pleines de ces choses, & particulièrement Tite Liue raconte du Consul Papirius le Censeur, qui donna des bracelets d'or à 14. Centurions: puis à vn squadron il donna ie ne scay quels autres ornemens: il en dit autant de Scipion estant en Espagne, & autres lieux. Les couronnes qu'on donnoit, auoient diuers noms selon les degrez & merites. Il y auoit la couronne Obsidionale, la couronne Triomphale, la couronne Ouale, la Cinique, la Morale, la Nauale, &

la Castrense : Pline parle & Aulugelle: la plus excellente & plus prisée de toutes estoit l'Obsidionale, qui vient du cercle ou siege de camp, & se donnoit seulement pour auoir deliuré quelque exercite assiégué en ville close, ou en camp estroittement enuironné: en sorte que par tel fait d'armes la partie ou géd'armerie se reputast deliurée de mort ou de prison: car nulle autre esprouue que ce fust, on ne donnoit point tel honneur & prix. Ceste couronne estoit d'herbe, & ne se souloyent pas de la faire d'or ny d'autre metal, ains de l'herbe mesme du champ d'où les ennemis auoient esté challez: de ceste couronne fut couronné le grand *Quintus Fabius*, pour ce qu'estant *Annibal* contre Rome, il la deffendit & deliura de ce siege. *Æmilius Scipio* en fut aussi couronné en Afrique, pour auoir deliuré le Consul *Manlius* avec certaines bandes: *Calphurnus* obtint aussi en Sicile: & pareillement le vaillant Romain *L. Cincinius Dentatus*, & quelques autres. La couronne Cinique, ou Citoyenne, estoit de feuilles de rameaux de Chesne avec le fruit, & se donnoit à celuy qui tiroit d'extreme peril quelque citoyen Romain, tuant l'ennemy, & deffendant le lieu où ceste chose aduenoit. Ceste couronne estoit tant estimée, que quelquefois il se trouua homme ayant sauué vn citoyen Romain, lequel à ceste deliurance tua deux de ses ennemis: mais pour ce qu'il ne peut deffendre & soustenir le lieu comme il estoit tenu, on fut en doute s'il auoit meritè ceste couronne Cinique, toutesfois il fut conclud qu'il seroit dispensé, & luy fut accordée, veu qu'il auoit deliuré le citoyen, & tué deux de ses ennemis, en lieu tant perilleux, qu'il n'estoit en sa puis-

sance le garder : ce neantmoins la loy estoit telle. Et combien qu'on eut deliuré vn Roy, ou vn Capitaine des confederez & amis, ceste couronne n'estoit pourtant donnée, sinon qu'on deliurast vn Romain. Je trouue que Pline dit que ceste mesme couronne se donnoit à celuy qui tueroit le premier des ennemis qui monteroiēt sur les murs de quelque ville ou forteresse deffenduë par les Romains. Or, ceste couronne Cinique, estoit la plus excelente apres l'Obsidionale, & se pouuoit porter tousiours & en tout temps : & si celuy qui auoit meritē ceste couronne estoit en telle estime, qu'en festes ou Theatres il auoit tousiours son lieu au plus pres du Senat : & quand il entroit le Senat se leuoit sus en pieds pour luy faire honneur : il estoit aussi exempt & libre de quelque office, ou charge que ce fust, s'il ne luy plaisoit l'accepter, & encore à cause de luy en estoit exēpts ses pere & ayeuls s'il viuoient. Plusieurs Romains obtindrent ceste couronne, & par special le très-vaillant Cincinius Dentatus, cy-deuant nommé, en obtint quatorze. L'autre surnommé Capitolinus en eut six, & à Ciceron par particuliere dispense, en fut concédée vne pour auoir deffendu Rome de la conjuration de Catilina : Ces couronnes dont nous auons parlé, bien que elles ne fussēt que d'herbes & de fueilles, que plus proprement on pourroit nommer guirlandes, ou selon les François, chapeaux de fleurs, estoient neantmoins plus estimées que si elles eussent esté d'or. Quant à la Myrallē, elle estoit d'or, & se donnoit à celuy qui à l'assaut du mur de ville, ou chasteau, montoit premier en l'eschelle & franchissoit le mur, & la faisoit-on en guise du mur. Le

premier, selon Pline, qui l'obtint, fut Manlius Capitolinus, Scipion aussi la donna à Quintus Trebellius, & Sextus Digitus, pour ce qu'eux deux ensemble gagnèrent premiers le mur des ennemis que les autres. La couronne Castrense se donnoit à celui, qui au combat entroit le premier dans les barrières des ennemis : elle estoit aussi d'or faicte à la semblance de bastions & réparts de câps de guerre. De pareil metal estoit la couronne Nauale, qui se donnoit au premier qui en guerre Nauale se jettoit dans les vaisseaux des ennemis : & estoit faicte en forme de proue ou pointe de nauire. Marc Varron ne desdaigna ceste couronne, quand elle luy fut offerte par le grâd Pompée en la guerre des Corsaires : Octavius la presenta pareillement à Marc Agrippe & à Sylla : plusieurs autres aussi l'ont acquise dont ie me tais : & quand quelque soldat Romain, fust noble ou ignoble, auoit fait quelque autre espreuue de son corps, fust à course de lance ou en dueil, les Capitaines Romains, selon Pline & Suetone, estoient coustumiers de leur donner des colliers d'or & d'argêt, ou des bracelets ou ceintures, comme nous auons dit, avec d'autres priuileges & prééminences : & de ce prix, il s'en pouuoit donner aux amis qui auoient aydé à la guerre : mais quant aux couronnes, elles estoient reseruées pour les Romains. De toutes lesquelles choses, nous trouuons notables exemples és histoires Romaines. Suetone escrit, qu'Octavius permit à Marc Agrippe, qu'il peust porter bannière d'azur, à cause d'une victoire obtenuë en mer contre Sexte Pompée : Et si dit que ce fut luy qui distribua des coliers, de jaseras & autres dons, qui estoient particulièrement deputez pour

cét affaire, ce seroit chose longue à reciter tout. Toutesfois est à noter, que les Romains furent si vaillans que quelques-vns ont acquis toutes ces choses, ou la plus grande partie: car Pline & Solin en nomment quelques-vns entr'autres, que Marcus Sergius en obtint la plus grande part, & qu'en la guerre de Trasmenon, & Creuie, ou les Romains furent vaincus par Annibal, il y acquit la courōne Cinique, & pareillement en la deffaite de Cannes. Cestui-cy fut si vaillant homme, qu'ayant perdu la main droite à la bataille, il s'adestrit si bien de la gauche, & avec vne main de fer qu'il s'estoit fait faire au lieu de la perduë, qu'un iour il défia quatre hommes en champs de bataille, l'un apres l'autre, & les vainquit: auquel duel & autres batailles, il reçut au corps par deuant seulement 23. playes. Et toutefois ce Marcus Sergius ny aucuns autres n'ont point merité ny tant acquis, que Lucius Cincinius Dentanus Tribun du peuple, dont nous auōs parlé cy-deuant, duquel escriuent Pline, Solin, Valere le Grand, & Aulugelle: & disent qu'en ioyaux & presens de prix les vns plus grands que les autres, il en obtint par grands faits d'armes 320. & plus, & qu'il entra avec neuf Capitaines, en faisant leurs triomphes, & ausquels il auoit aydé en leurs victoires. Il eut grande quantité de simples lances, ou hantes de lances, ou piques sans fer, qui se donnoient par grand honneur, il eut 18. coliers d'or, 83. d'argent: de harnois & accoustremens de chevaux, à cela particulièrement deputez, il en eut vingt-cinq, cent quarante bracelets, quatorze couronnes Ciniques, huit Castreses, trois Murales, vne Obsidionale: & ie ne sçay combien de Nauales, Il

auoit esté navré, en ces batailles de 45. playés toutes au deuant du corps, & pas vne seule au derriere : il auoit par trente-quatre fois desarmé & despoüillé l'ennemy, & s'estoit trouué en six vingts batailles rangées. Il fut si vaillant & fortuné aux armes, qu'on le nommoit l'Achille Romain : & combien que ses faits semblent incroyables, ce neantmoins la multitude & conformité des histoires les verifient. Les Romains pour les grands faits d'armes concedoient encore d'autres honneurs & préeminences, comme de pouuoir aux iugemens publics se seoir en la chaire Curale, qui estoit le siege des Ediles & Preteurs, ce qui fut permis à Scipiō : & quelquesfois ils accordoient aux soldats des plus grâdes authoritez, selon ce qu'il estoit permis au peuple de faire : qui estoit vn degré ou estat soumis à la liberté des Patriotes, & du peuple. Ils permettoient aux Capitaines d'esleuer des statues triomphales, & de se vestir & accoustre tout ainsi que s'ils estoient Consuls. Le Senat permettoit par forme de salaire & congratulation, qu'ils peussent mettre aux tēples les armes & despoüilles des ennemis par eux vaincus en bataille, & se nommoient ces choses Manubies, c'est à dire, Butin de l'ennemy. Les Romains auoient encore vne louable coustume, de donner aux enfans de ceux qui auoient esté tuez en la guerre, pareille solde que l'on donnoit à leurs peres lors qu'ils viuoient : & aux vieux soldats qui auoient long-temps suiuy la guerre, on leur donnoit tant de terre en fonds, qu'ils en pouuoient aysément viure, & les souffroient habiter es Villes & Prouinces vaincues & conquises, telles qu'ils leur plaisoit eslire. En ceste sorte la vil-



le de Seuille fut faite par Cæsar, Colonie Romaine, lesquelles Colonies nous pourrions proprement nommer selon nostre diction François, nouvelle habitation, transmigration des peuples. Cordouë fut aussi faite Colonie par ce moyen, & vne infinité d'autres en diuerses Prouinces. Sôme les Romains ne laisserent iamais vn bien fait irremuneré, & sans grand priuilege : pour ceste cause il s'est trouué entr'eux des plus vaillans hommes, qui ayent esté en toutes autres nations : car chacun d'eux taschoit d'acquérir ces degrez avec la vertu. I'ay delaisé plusieurs sortes de salaires, que les Romains faisoient à cause des armes, ce que ie fais pour en auoir assez dit ; toutesfois c'est chose certaine, que s'ils ont passé toutes autres nations à recognoistre & salarier les bien-faits, aussi n'y en a-il point qui en doctrine & correction les ait surmontez. Car si quelqu'un estoit pousé de l'honneur & de la vertu, ou de la necessité & du gain, si estoit-il forcé à ne faire chose vile, fust par vergongne, ou par la crainte de punition : pour ce que les peines estoient grandes & rigoureuses, contre ceux qui monstroient lascheté : car ou ils perdoient l'honneur, auquel ils estoient appelez, ou l'on les flagelloit iusqu'au sang : les aucuns on mettoit aux fers comme esclaués : & s'ils fuyoient à l'abandon, laissant leurs Capitaines en la bataille, on les empaloit ou crucifioit : ainsi selon le delict, leur estoit donné la peine. Tite Liue escrit, que les gens d'un escadron d'Appius Claudius, auquel auoit esté donné vn lieu en garde, l'abandonnerent & perdirent, dequoy les voulant punir, & neantmoins vser de misericorde, luy fut permis les mettre par dizai-

nes, puis jetter au sort, & que ceux sur qui le sort tomberoit, fussent punis par mort pour tous les autres. Iules Frontin dit, que Marc Anthoine en fit autant à vne bande qui n'auoit pas bien deffendu les rempars, ausquels les ennemis auoient mis le feu. Ils vsoient encore de plusieurs autres punitiōs aux soldats desobeyssans, qui seroient longues à dire: parquoy ie diray seulement, que comme en cetēps-cy il y a deffaut à remunerer en honneur les biens-faits, aussi y a-il deffaut de la punition des malfaits.

*Quelles furent les sept merueilles du monde.*

C H A P. XXXII.

**E**V x qui ont leu les Historiens, Orateurs, Poëtes antiques, auront trouué qu'ils font mention en plusieurs de leurs liures des sept merueilles du monde, qui furent en diuers endroits. Tous ceux qui en ont escrit s'accordent de 6. mais de la 7. il y a des opinions variables, & pareillemēt différentes à les mettre les vnes deuant les autres: toutesfois ie me delibere parler premierement des murs de Babylone, qui sont mis au nombre de ces merueilles, & à bonne cause. pour ce que la grādeur du lieu & son assiette semble incroyable: nous en auons parlé suffisamment au chapitre de la diuersité des langues, & dit qu'elle a esté fondée au lieu où Nembrot edifia la tour de Babel, de laquelle la ville print le nom. Les murs desquels nous parlons selon la plus saine opinion, mesme selon Troge Pompee, & comme dit Iustin, ont esté fondez, par la fameuse Royne Semiramis, mere de Ninus. Diodore Sicilien, Amian Marcellin, & Paul Orose

*Iust. li.  
des hi-  
stoires  
abregées  
Diod. l. 3  
Amian  
Mace-  
lin li. 23  
Paul O-  
rose li. 2*

*S. Aug.* le maintiennent, avec la plus grande partie des au-  
*l. 1. de la* theurs Gentils : ce neantmoins S. Augustin & Jo-  
*Cité de* sephe en ses Antiquitez, disent qu'elle est edifiée  
*Dieu.* par Nembroth, aidé de Geans superbes: toutesfois  
*Isosophe* soit ou fondation ou reputation que fit Semiramis;  
*li 6. des* il suffit qu'elle fut grandement ennoblie par elle.  
*Antiq.* L'assiette de cette ville est en vne plaine d'un costé,  
*Pli. li. 6* & de l'autre passe le fleuve Euphrates. Le plan &  
*ch. 26.* figure de ceste ville estoit en quadranglé, & les murs  
 merueilleusement hauts, & eslabourez d'un esmer-  
 ueillable artifice : la matiere estoit de pierre jointe  
 avec chaux viue, & cimenté qui estoit és minieres de  
 ce pays-là. Par especial dans le grand lac de Judée,  
 où furent jadis Sodome & Gomorrhe, nommé Al-  
 phaltide, qui jette un limon, tenant comme poix ou  
 glus, la plus forte qui se puisse trouuer. Les histo-  
 riens sont discordans de la hauteur & largeur de ce  
 circuit, ce qui peut aduenir pour estre diuerse la  
 mesure qu'ils en font. Pline dit que le circuit de ces  
 murs estoit de 60. mil pas, tellement qu'un des  
 quarez estoit de 15. mil. Il dit aussi qu'ils estoient  
 de deux cens pieds de haut, lesquels pieds exce-  
 doiēt de trois doigts la mesure des pieds Romains,  
 & d'espeſſeur cinquante pieds de la mesme mesu-  
 re qui est à la verité chose admirable. Diodore Si-  
*lie. li. 1* cilien dit, que les murs de ceste ville auoient en  
 tout 360. stades, & qu'ils estoient si larges, que l'on  
 y pouoit trainer de front six chariots, sans qu'ils  
 nuisſſent l'un à l'autre. Les ponts, les roches, les  
 tours, & les jardins, Semiramis les fit faire, ce qui  
 estoit de grand esbahissement. Il se trouue par es-  
 crit qu'elle tenoit à cet ouurage, trois cens mil  
 hommes, de tous les Royaumes qui luy estoient  
 subjets.

subjets. Quinte Curſe y adiouſte encôres huit ſta-  
des de lógueur, & les fait de cent coudées de haut:  
mais Paul Oroſe dit, qu'ils eſtoient long de 480.  
ſtades qui montent (à prédre ſix ving cinq pas pout  
ſtades) les ſoixante mil pas que dit Plin. Strabon  
dit & afferme, qu'ils contenoient trois cens octan-  
te 5. ſtade, & qu'ils eſtoient ſi larges, que les cha-  
riots pouuoient aller deſſus, ſans ſe heurter, ny em-  
peſcher le chemin. Encôres diſent ces auteurs  
choſes eſmerueillables, des jardins faits ſur les ar-  
chès & tours, où il y auoit des arbres de demeurée  
hauteur: Iules Solin en la lettre ſe conforme avec  
Plin. Quelques vns de ces auteurs diſent, qu'au  
dehors ils eſtoient enuironnez de ſolles pleins  
d'eau, auſſi larges & profonds, qu'une mediocre ri-  
uiere. En ceſte ville y auoit cent portes de metal  
fort merueilleuſes: & pour conſeſion tout ce qu'il  
s'eſcrit de la grandeur & hauteur de ſes murs ſe  
peut croire, pour ce qu'à la verité ceſte ville fut la  
plus ſupèbe du monde: & eut long-temps la mo-  
narchie vniuerſelle, qui eſt vn grand argument de  
ſa grandeur eſcrite par Ariſtote au troiſieſme de ſes  
Politiques: en diſant, qu'eſtant vne fois priſe des  
ennemis, ceux qui demourbient à l'autre bout de la  
ville n'en furent aduertis que trois iours apres. Le  
ſecond lieu de ces merueilles du monde, nous le  
donnerons au Coloſſe du Soleil qui fut à Rhos-  
des: c'eſtoit vne ſtatue ou figure d'homme offer-  
te par les Gentils, dediée au Soleil, aucuns diſent à  
Iupiter. Elle eſtoit faite de metal, d'une incroya-  
ble grandeur & hauteur, ainſi comme vne gran-  
de tour, de ſorte qu'on ne peut imaginer comment  
on l'auroit peu hauſſer & fabriquer. Plin qui

traicte de toutes choses , dit qu'elle auoit septante coudées de haut , & combien que pour la faire ils fussent plusieurs bons ouuriers continuellement besongnans, si furent-ils douze ans à la parfaire, & cousta trois cens talens. L'entrepreneur d'icelle fut Cares Indien disciple de Lyssippe. Ceste statuë estoit si demesurément grande, qu'il sembloit que la terre ne la peust soustenir long-temps , pource que selon Pline & Paul Orose , elle ne fut que 56. ans debout, à la fin duquel temps elle cheut par vn grand tremblement de terre: apres laquelle cheute, & du temps mesme de Pline , plusieurs falloient voir pour chose merueilleuse : pource dit-elle que peu d'hommes se trouuerent qui peussent embrasser le gros doigt de ceste statuë , tellement que le moindre de ces doigts estoit plus grand qu'aucune autre statuë pour grande qu'elle fut. Si parle-il toutesfois de cent autres Colosses de moindre grâdeur qui estoient à Rhodes : mais cela ne fait à nostre propos , selon que quelques vns ont voulu dire, qu'à cause de grâd & les autres moindres, les Rhodiens souloient estre nommez Colossenses : mais telle opinion n'est approuuée par Erasme : car il dit que les Colossenses à qui saint Paul escriuoit, estoient peuples d'vne ville de Phrygie nommée Colossas. Retournons donc à ce merueilleux Colosse : ie dis qu'il demeura là ruiné en terre fort long-temps , iusques au Pape Martin premier qui fut en l'an six cens , que les infidelles , & Soudan d'Egypte leur Capitaine , vindrent sur les Rhodiens , & selon ce qu'en escrit Platine en la vie de ce Pape Martin , & Anthoine Sabelique en la troisieme partie de son liure , ils emporterent ce que

ils trouuerent des reliques de ce Colosse : & s'en trouua neuf cens Chaineaux chargez de metal. Des autres Colosses qui estoient à Rhodes, & autres lieux, nous n'en parlerōs point, pour ce qu'en cest endroit nous ne traittons que des sept Merueilles du mode : la 3. desquelles sont les Pyramides d'Egypte : & à la verité si ce que les historiens en disent est vray, ceste chose est fort admirable. Les Pyramides estoient certains edifices, qui commençoient en quadrangle, & alloient ainsi iusques au sommet en amenuissant, à la forme d'une pointe de Diamant : & toutesfois elles estoient de telle grandeur & hauteur, & de tant & telles pierres, & en telle perfection, qu'il seroit fort difficile de l'escrire, & aussi que tous ne le voudroient croire : ce neantmoins ces choses sont tant autorisées par auteurs Chrestiens, & Gentils bien approuuez, que l'on ne peut en nier la creance. Ces Pyramides donc sont Tours fort hautes, qui finissent en pointe fort aiguë. L'étymologie de ce nom vient de Tyr en grec, c'est à dire feu, pour ce qu'il semble que le sommet vient à faillir comme flambeau de feu. Entre toutes les autres Pyramides, les Historiens font particuliere mention de trois qui estoient en Egypte, entre la ville de Memphis, qui est aujourd'huy le Caire, & l'Isle que fait le Nil, nommée Delta, l'une desquelles est mise au nombre des sept Merueilles : car on dit qu'à la faire il y auoit continuellement trois cens soixante mil hommes, qui y furent 20. ans entiers. Plusieurs l'observent, & particulièrement Pline en parle amplement, & allegue douze auteurs pour seureté ; Diodore, Strabon, Pomponius Mela, Herodote, Amian, &

Pl. l. 37.  
c. 12.  
Diod. l. 2.  
Strab. l. 1.  
dernier.  
Pompo.  
Mela li.  
Herod.  
lin. 2.  
Amian.  
lin. 2.

maints autres : les vns disoient que le fondemēt & le plan de ceste pyramide empelchoit & couuroit huit iournaux de terre , qui sont enuiron 40. arpens : autres de sept iournaux, & plusieurs autres de six, & autant ou plus de hauteur. Pline dit que chacun quadrangle auoit 883. pieds. Les pierres estoiet de marbre, apportées d'Arabie, & de Pomponius Mela , que la plus grande part d'icelles auoient 30. pieds de largeur : par ainsi on peut cognoistre que tant de milliers d'hommes y estoient occupez, les vns à porter les pierres, les autres à les tailler, & les autres à les asseoir, sans la multitude qui besongnoit aux ferremens, & autres choses nécessaires. Des autres pyramides on en parle ainsi, au moins de deux autres alleguées, vne desquelles se faisoit par la vanité des Roys d'Egypte , qui furent les plus riches du monde, tant pour la fertilité de la terre, que pour ce qu'en ce pays-là, nulle personne ne possedoit aucune chose en propre, fors le Roy, & ce depuis que Ioseph fils de Iacob, conseilla à Pharaon de conseruer les bleds és sept années abondantes pour le temps de la famine , pendant lequel par le moyen de ce bled, il eut toutes les terres de ses vassaux. Voila comment ces Roys estoiet riches, & se faisoient seruir par leurs sujets comme s'ils fussent serfs. Et disent les historiens que les Rois faisoient fabriquer ces pyramides , pour donner à manger à leur peuple qui travailloit : & aussi pour ne laisser leurs thresors à leurs successeurs : car ils aimoiēt mieux les despécer ainsi entre leurs gens , que donner occasion à leurs heritiers d'auācer leur trespas pour heriter à leurs biens & deniers. Il se trouue par escrit que ces pyramides

seruoient de sepulchres aux Roys, & bien considerera la multitude du peuple Hebrieu qui seruoit en Egypte, & par lesquels les Roys faisoient edifier villes & forteresses, il ne s'en esbahira point, veu que c'est chose certaine que 600000. hommes de pied, sans grande multitude de femmes & petits enfans sortant de ceste seruitude, & qui estoient tous employez à seruir à ces œuvres merueilleuses : ainsi ce n'est point de merueille, que ces edifices peussent estre faits : car ils disent qu'en raues, aulx, & ciboules pour substanter ceste multitude d'ouuriers, il fut despencé 1800. talens, qui valoient au prix du jourd'huy 1800000. escus. Diodore dit qu'en l'entour d'icelle, & bien loin à l'enuiron, il n'y auoit pas vne seule petite pierre, ny apparence qu'une seule personne y eust esté, ny signe d'aucun fondement fors l'arene menuë cōme sel ; tellement qu'il sembloit que ceste pyramide eust esté là mise par la main de Dieu, & qu'elle y fust naturellement creuë, & sembloit que sa hauteur touchast au ciel. Si nous laissons les anciens liures derriere, nous trouuerons des témoins de nostre temps, Pierre Martyr Milannois, homme docte qui fut Ambassadeur pour les Roys Catholiques, Dom Ferdinād & Dame Isabel, vers le Soudan d'Egypte, en l'an 1501. a fait vn liure de ce qu'il vid, & en fit son ambassade : là dedans il recite, cōme aussi a-il fait de bouche, auoir veu de ces pyramides : & se conforme avec ce que les auteurs anciens ont escrit : & particulièrement il parle de deux qu'il a veuës qui estoient d'incroyable hauteur, & dit qu'il mesura les quarres d'une, qui estoient chacun de 315. pas, & quasi 1300. de circuit : & qu'en chacun costé



*Aulug.  
i. 10. de  
es nuiss  
usiques*

il y a de fort grandes pierres assemblées pour aũ-  
tres edifices. Et dit plus, que quelques-vns de la  
compagnie monterent en l'une d'icelles avec grand  
peine, & par longue espace de temps, & qu'ils luy  
reciterēt qu'au plus haut il y auoit vne pierre tou-  
te vniesi grande que 30. hōmes se fussent aisément  
tenus dessus : & quand ils furent en bas, ils dirent  
qu'il leur estoit aduis qu'ils auoient esté esnuées  
tant ils estoient hauts : & qu'il leur sembloit per-  
dre la veuë, & que le cerueau leur tournoit le des-  
sus dessous. Tellement qu'il dit, qu'il ne faut point  
douter du grand nombre de gens, ny de la despée  
que l'on dit auoir esté faite en ces choses. Le 4. mi-  
racle estoit de Mausol, Artimise fut femme d'un  
nommé Mausol Roy de Carie, Prouince d'Asie la  
grande. Ceste femme (selon Aulugelle & autres  
historiens) ayma tellement son mary, que tous la  
mettent pour exemple notable. Le Roy mourut le  
premier, pour laquelle mort elle fit des pleurs  
& des plaintes extrêmes plus que de coustume : &  
si voulut luy faire faire un sepulchre conforme à la  
grande amour qu'elle luy portoit, & fut tel qu'il a  
esté mis au nombre des sept Merueilles du monde.  
La pierre de tout cest édifice estoit d'un marbre  
excellent, qui faisoit tour & circuit de 411. pieds, &  
25. coudées de hauteur, il y auoit à l'entour 26. co-  
lōnes de pierre merueilleuse, & d'admirable scul-  
pture. L'edifice estoit couuert de tous costez, avec  
des arcs de 73. pieds de large, & fut basti par la  
main des plus excellēts ouuriers qui fussent alors.  
La partie d'Orient fut faite & insculpée par Sco-  
pas: celle du Septétrion par Briax: le Midy par Ti-  
mothée: & celle d'Occidēt par Leocrates. La perfe-

ction de ceste œuvre fut telle, & l'edifice si somptueux & beau, que pour ce il fut nommé Mausole à cause du Roy pour lequel il fut fait: tellement que tous les autres sepulchres, que iu squ'aujour d'huy on bastit, s'ils sont d'excellente manufacture, on les nomme Mausoles. De ces choses font mention Plin, Pomp. Mela, Herodote, Strabon, Aulugelle & plusieurs autres historiés. Il se trouue qu'Artemise apres la mort de son mary, vesquit en continuelles pleurs & tristesse, & qu'elle ne mourut auant que son bastiment fust acheué, ayant beu en poudre les os de son mary, qu'elle fit brusler pour l'enseuelir, & luy faire vn sepulchre de son corps. Le 5. édifice de ces merueilles fut le temple de Diane, que la folie des Gentils adoroit pour Deesse, & fut basti dans la ville d'Ephese en Asie, en la prouince de Ionie. Pline dit que les Amazones le firent édifier. De ce temple fut faite grande mention par tout le monde, tellement qu'un nommé Democrite en fit vn particulier liure. Pline escriuant de ce tēple dit qu'il contenoit quatre cens vingt cinq pieds de longueur, & 2. cens vingt de largeur. L'œuvre estoit de si merueilleuse artifice, qu'on fut 200. ans à le parfaire, & fut basti en lac pour éuiter le peril du tremblement de terre, & dit on-qu'au fondement fut mis force poudre de charbon, & dessus de la laine pour affermir le lieu humide & marescageux. Il y auoit cent vingt colonnes de marbre excellent de soixante dix pieds de hauteur, & chacune d'icelles auoit esté faite faire par tous les Roys d'Asie. Les 27. estoient de singulier sculpture & artifice, & les autres de marbre esleu. Le principal maistre de ceste œuvre, selon Plin, fut Cresiphon, &

Pl. li. 35  
chap. 5.  
Pomp.  
Mela au  
1. li. He-  
rodot.  
Strab.  
li. 7.

Pl. li. 16  
chap 34

selon Strabon ce fut Archiphron. Toutesfois ceste diuersité d'opinions est supportable, considerant par combien de temps il fut necessaire d'y besongner: & partant y auoit plus d'un maistre, mesmement pour auoir esté racoultre par plusieurs fois & en diuers temps. Solin & Pomponius Mela disent que les Amazones edificierent & dedierent ce temple, & dit encore Solin, que quand le puissant Roy Xerxes alloit à la conqueste de Grece, & qu'il brusloit tous les temples, il reserua cestuy-là seul. Tous les historiens disent d'un accord que les colonnes de ce temple supportoient le plancher de bois le plus excellemment élaboré qu'il estoit possible faire, & estoit ceste couuerture de Cedre, selon Plin, & les portes & les lambris de Cypres: Depuis un meschant voyant ce solemnel & fouuerain edifice, eut volonté de le brusler, ce qu'il fit, & estant pris pour ce delict: cōfessa ne sauoir fait pour autre chose que pour laisser renommée de luy au monde, & dit Valere le grand au tiltre du desir de renommée, & Aulugelle, qu'il fut deffendu sur grande & griefue peine que nul escriuit son nom, afin qu'il perdît ce bruit & renommée qu'il desiroit. Mais cela seruit peu: car Solin & Strabon disent qu'il se nommoit Erostrate, & que de luy vint le prouerbe, que quand quelqu'un se vouloit rendre fameux par un vicieux acte, on disoit, c'est la renommée d'Erostrate: Encor peut-on dire pour chose notable, que le mesme iour que ce temple fut bruslé nasquit Alexandre le Grand, qui subjuguâ toute l'Asie: de ce sont autheurs Plutarque en la vie d'Alexandre, & Cicéron au second liure de nature des dieux le dit en deux endroits, & pa-

*Salinch.*

*14.*

*Pompo-*

*nus Mela*

*la li. 1.*

*Plin. li. 6*

*cha. 46.*

*Aulug.*

*li. 2.*

reillement au liure de Diuination, & si dit que pendant que ce temple brusloit, les sages pronostiquèrent la destruction de toute l'Asie, comme aussi depuis elle fut surmontée par Alexandre. Quelques vns disent que ce temple fut réédifié beaucoup plus grand & excellent qu'auparauant & que le maistre de l'œuvre se nommoit Democrates. La sixiesme merueille, fut le simulachre ou image de Iupiter Olympique, qui estoit en son temple en Achaye, entre les villes d'Elide & Pise, le lieu estoit nommé Olympie, & pareillement le temple, à cause de Iupiter Olympique, duquel Strabon escrit, & Pomponius Mela, & disent que ceste statuë ou image qui estoit en ce Temple fut renommée, tant pour l'artifice de sa perfection & œuvre admirable, que pour sa grandeur. Elle estoit faite de Porphyre, aucuns disent d'Yuoire, par la main de Phidias, le plus excellent sculpteur & imagier qui fut iamais: Pline en fait mention aussi sont plusieurs autres. Strabon dit que l'excellence d'icelle estoit en la grandeur, & qu'encore la rendoit plus admirable, c'est qu'elle estoit de Porphyre: assemblé en infinité de fort petites pieces. Ils disent que Phidias fut taxé d'une seule imperfection, c'est qu'il n'auoit pas bien compassé la proportion de l'image avec le temple, pour ce qu'il la fit assise, & si grande, que quand on consideroit qu'elle eust esté sa hauteur, si elle eust esté debout & sur pieds, on trouuoit qu'elle n'eust aucunement peu se tenir dedans le temple. Toutesfois la renommée de ceste image, illustra beaucoup d'auantage, & fut ce temple plus cogneu qu'il n'estoit, encor qu'il fut auparauant en grand estime, pour ce qu'en ce mesme lieu se faisoient

Strab. l. 8.  
Pomponius Mela  
la li. 2.  
Pline l. 34.  
et 35.

les jeux ou luittes nommées Olympiques. Delà vint qu'on contoit les ans par Olympiades, qui se faisoient de cinq en cinq ans, lesquels jeux furent premierement instituez par Hercules: depuis estant delaisé cet vsage, ils furent restituez & reestablis par Emonies, & selon quelques autres, par Sphiron 4. ou cinq ans apres la destruction de Troye, mesme selon Eusebe, & là commença l'an de la premiere Olympiade. Quand à la septiesme merueille, aucuns disent que ce fût la tour qui estoit en l'Isle de Pharos pres la ville d'Alexandrie en Egyte. Pharos estoit vne petite Isle, longue, & estroite, assise en la coste d'Egypte: vis à vis des bouches du Nil, laquelle au temps jadis, selon Pomponius Mela, & Pline, estoit quasi toute enclosé de terre ferme: & depuis au temps de ces mesmes autheurs elle embrassoit la terre ferme moyennant vn pont par lequel on alloit de l'un en l'autre. En ceste terre ferme est la grande ville d'Alexâdrie, édifiée par Alexandre le Grand, laquelle ville fut depuis Colonie de Iules Cæsar. En ceste Isle (ainsi nommée Pharos, à cause du nom d'un grand Pilote qui estoit à Menelas, & lequel y fut enterré) les Roys d'Egypte firent édifier vne tour de marbre merueilleuse en hauteur, & artifice, sur vne montagne euuironnée d'eau: l'artifice de laquelle estoit telle qu'elle cousta 800. talens, qui valent 48000. escus à la computation de Budée, & si ne fut édifiée pour autre chose, que pour allumer de nuict du feu dessus afin de guider & dresser les nauires qui venoient y prendre port: laquelle selon la plus grande opinion, fut construite par le Roy Ptolomée Philadelphie, & le maistre Architecteur qui la fit, se no-

moit Sisstrate, ce qui nous est certifié par Plin. *Plin. l. 33*  
 Cæsar en ses Commentaires, prise fort la hauteur  
 & l'œuvre de ceste Tour, & dit qu'elle fut nommée  
 Pharos, prenant le nom de l'Isle. Autāt en dit Amian  
 Marcelin, traictant de l'histoire de ceste Tour, & *Amian  
 Marcel.  
 lib. 1.*  
 Solin en son Polyistor, à la fin du chap. 34. dit, que  
 toutes les tours qui depuis furent faites, pour pa-  
 reille occasion furent nommées Phares du nom de  
 ceste-cy, comme fut le Pharos, ou Phar de Messine  
 & autres lieux: encore ie croy que les feux qu'on  
 porte ordinairement dans les navires pour garder  
 de nuit les autres, à ceste occasion sont nommez  
 Phares: ainsi ceste Tour est la dernière des sept  
 Merueilles, encor que de plusieurs elle ne soit mise  
 au nombre d'icelles, ains en son lieu y mettent les  
 jardins pensiles de Babylone. Lactance Firmian le  
 dit, & que ces Iardins estoient sur des Arches, &  
 Tours, en sorte que dessous on se logeoit, & au  
 dessus estoient les Arbres admirables en grâdeur:  
 avec grande abondance de fontaines: la forme de  
 cét edifice est amplement escrit par Diodore Sici-  
 lien. Celie Rodigin traictant des sept Merueilles,  
 ne met point pour la septiesme ceste Tour de Pha-  
 ro; ny ces Iardins Pensiles, ains l'Obelisque de  
 Semiramis, qui estoit de mesme structure, & façon  
 que les Pyramides: car il commençoit ainsi en  
 quadrangle, & finissoit en pointe, & n'y auoit au-  
 cune difference entre la Pyramide & l'Obelisque,  
 sinon que l'Obelisque estoit d'une piece, pour cela  
 non gueres moins haute que les Pyramides: & se  
 trouue par escrit, que quelques vnes estoient gran-  
 des comme Tours, & de fort belle pierre: il y en a  
 pour le jourd'huy vne à Rome nommée l'Esquille,

qui fut apportée d'Egypte, & est chose esmerueillable de voir sa grandeur, & considerer la maniere comme elle y fut cōduite. De l'Obelisque de Semiramis que Celie, comme i'ay dit, met au nōbre des sept merueilles, il trouua par escrit qu'elle auoit 50. pieds de haut, & 24. pieds de grosseur en quadrāgle: par ainsi tout son circuit estoit de 96. pieds, & fut ceste pierre ainsi entiere, tirée des mōtagnes d'Armenie, & par le commandement de Semiramis conduite en Babylone Caldeique: mais à la verité quand on considereroit comment on la peut tirer, hausser, & conduire, cela semble incroyable, si l'antiquité n'auoit eu des choses autāt ou plus estranges, qui nous sont certifiées vrayes par auteurs dignes de foy, & autres grands Obelisques que firent faire les Rois d'Egypte. Pline dit la maniere de les tirer entiers hors de ces carrieres & minieres de pierre. De ces Pyramides, Obelisques, Statuës & Colosses, fait mention le docte auteur du Polyphile au commencement de son Hypnerotomachie.

Pli. l. 6.  
chap. 6.  
& 9.

---

*Quelles furent les Sibylles, & de leurs Propheties, & principalement de ce qu'elles ont dit de la Religion Chrestienne.*

## C H A P. XXXIII.

**L'**HISTOIRE des Sibylles est generally tenuë pour certaine, pour ce que chacun sçait qu'elles ont prophetisé plusieurs choses: toutes-fois de sçauoir particulièrement, quand & quelles elles furent, ce qu'elles ont fait, & en quel temps elles ont escrit & prophetisé, celuy seul le sçait

qui a leu les liures antiques. Parquoy j'ay voulu recueillir icy leur histoire, d'autant que c'est chose esmerueillable de contempler le don de Prophetie, que Dieu a donné à ces femmes en plusieurs manieres, & particulièrement à prophetiser l'aduenement du Christ, & sa vie, & passion, & autres grands mysteres de nostre saintefoy: dequoy nous traicterons en partie, afin que l'Ethnique Payen ne se puisse aucunement excuser, encores qu'il ne voulust lire que ses propres liures seulement, non plus que le Iuif a d'excuse en lisant les siens, & ne voulant croire ny accepter nostre foy, ie le dy pour ce que d'un commun consentement, tels liures furent receus de toute la Gentilité, & ces Sibylles creuës, par special des Romains, qui en toutes leurs affaires & necessitez auoient recours aux liures Sibyllains, & se conseilloyent sur iceux. Tant d'historiens Grecs & Latins escriuent d'elles, que ce sera le meilleur d'en eslire les principaux, pour n'en assembler vne si grande abondance, Diodore Sicilien, Plinè, Solin, Seruie, Marcian Capelle, Lactance Firmian, Ælian, Suidas, Strabon, Marc Varron, Virgile, avec la plus saine partie des Poëtes. S. Augustin, Eusebe, Orose, & la plus grand part de nos historiens escriuent, & traictēt d'icelles. Diodore dit, que Sibylle vaut autant à dire, comme femme Prophetesse, & pleine de Dieu: Seruius sur le quatrielme des Encides, & Lactance en son premier liure des Institutions diuines les nomment conseil de Dieu: Suidas la nomme Prophetesse. Les autheurs ne sont point d'accord, combien il y a eu de ces femmes, & encor moins, & en quel tēps, pour ce que les vns en mettent plus, les



autres mains. Marcian Cappelle ne fait mention que de deux, autres en mettent quatre, comme fait *Ælian* en ses diuerses histoires, *Marc Varron* en met dix, lesquelles *Lactance Firmian* raconte en son premier, que i'entens suyure. La premiere fut *Perie* nommée *Samberte*, de laquelle fait mention *Nicanor*, qui a descrit les faits d'*Alexandre le Grand*: autres disent qu'elle estoit de *Chaldée*, & d'autres qu'elle estoit *Iuifue*, née d'une ville assise près la mer rouge, nommée *Noé*, le pere de laquelle se nommoit *Berose*, & la mere *Erimâte*: elle composa 24. liures en vers, esquels elle conta de merueilleuses choses touchant l'aduenement de *Christ*, & ses miracles, & sa vie, bien que ce fut sous couverture, & avec artifice obscur, cōtme mystere reuelé, qui n'estoit pour estre entendu de tous: à quoy toutes les autres Sybilles se conformerent, en sorte que *Lactance Firmian* au quatrieme liure, & autres lieux, sans particulariser aucunes d'elles, descrit leurs particulieres Propheties de *Christ*. *S. Augustin* fait vn sommaire d'aucunes choses que ceste-cy, & les autres ont dit de *Christ*, & entre autres choses ces paroles. *Puis il sera prins par les iniques mains des infidelles, & luy donneront des coups en la face, avec leurs sacrileges mains, & cracheront sur luy, avec leurs sales & maudites bouches, & il leur donnera ses espaulles, permettant d'estre en icelles flagellé, & si se taira sans dire aucun mot, par ainsi on ne cognoistra point d'où procedera sa parole: il sera pareillement couronné d'espines, ils luy donneront du fiel à manger, & du vinaigre à boire. Voila le festin qu'ils luy feront: tellement que toy gent ignorante, & auenglée, tu ne cognoistras point ton Dieu conuersant entré les hommes,*

ains le couronneras d'espines, mettant pour luy fiel, & vinaigre. Apres, le voyle du temple se fendra, & de plein iour à midy il sera nuit obscure par l'espace de trois heures, ainsi mourra le iuste, & sa mort, & dormie dureront trois iours: & quand il aura esté aux enfers, il retournera en vie & ressuscitera. Ces mots sont si fort preignans, que ce sont les propres termes Euangelistes escriuans de Christ, & ce que les Prophetes en ont Prophetisé, & principalement Esaye. Et sont ces Propheties des Sibylles tirées de Lactance Firmian, de saint Augustin & de Ciceron, de Marc Varron & autres auteurs Gentils, qui sont morts auparauant la naissance de nostre Seigneur Iesus-Christ, comme le prouue Lactance: qui dit encores d'elles mesmes, qu'elles disoient: il ressuscitera les morts, les estropiés, & impotens iront, & courront gallamment, les sourds oyront clair, les aueuglés verront, les muets aussi parleront librement: Et vn peu plus deuât: De cinq & de deux poissons, il nourrira dans les deserts cinq mille hommes, & ce qui demeurera sera pour satisfaire à l'esperance de plusieurs. La seconde, ils disent qu'elle estoit de Libye, & en est faite mention par Euripide au prologue de Lamie. La troisieme se nommoit, Themis, surnommée Delphique, pour ce qu'elle estoit natifue de Delphos, & d'icelle par le Chrysiue au liure de deuination: à ceste-cy, selon Plin, les Romains firent vne statuë, elle estoit auparauant la destruction de Troye, tellement qu'Homere adjoignit en ces œuvres plusieurs des vers d'icelle. Diodore Sicilien dit que s'estoit Daphné fille de Tiresias, & que les

Argiues ayant subjugué Thebes , l'enuoyerens en Delphas où deplus elle se fit Prophetesse en l'oracle d'Appollo: en sorte que de là (selon luy) elle fut nommée Delphique. La quatriesme se nommoit Cumée, ou Italienne, & non Cumane Amalthée, de laquelle nous parlerons bien tost. Elle estoit natieue de Cimerie, ville de Campagne près Cumas: les Propheties de laquelle sont escrites par Neuius, aux liures Puniques, & par Pison en ses annales, & referées par Lactâce & par Virgile en son Eglogue qui commence *Sicelides musa*. La cinquiesme est ceste tant ramentué Erytrée, qui a Prophetisé la plus grande part de nostre religion: parquoy, comme dit Lactance, au temps iadis ces Gentils deuoient reputer à folie & deffaut de cerueau les vers de ces Sibylles, d'autant qu'ils n'entendoient point comment il se pouuoit faire qu'une vierge enfantast, & autres choses supernaturelles qu'elles dirent, recitées és liures des historiens & anciens Poëtes. Apollodore escrit de ceste Sibylle, qu'allans les Grecs assieger Troye, elle leur prophetisa que Troye seroit destruite, c'est pourquoy tous ceux qui en parlent la font plus ancienne que la destruction de Troye. Eusebe la fait fort nouuelle, car il la fait viure du tēps que Romule viuoit à Rome. Strabon dit qu'elle estoit du temps d'Alexandre le Grand. De ceste Erytrée sont les vers recitez par Eusebe, les premieres lettres desquels estāt traduites en François, disent ces mots, I. C. fils de Dieu saluateur; qui est chose admirable à penser, La sentence d'iceux vers est mise par saint Augustin au 18. liure de la cité de Dieu, & sont traduits en vers Latins, disans ces mots *La terre suëra, signe de iugement*

Jugement, du Ciel viendra vn Roy, qui sera Roy conf-  
 iotirs, ſçauoir eſt, en chair humaine, afin que par ſa preſen-  
 ce il iuge le monde, par ainſi l'incredule auſſi bien que le  
 fidele verra Dieu de ſes yeux, eſleué parmy ſes Saints: &  
 en la fin de ce ſiècle apparoiſtront les ames des hommes en  
 leur propre chair, & les ingera luy meſme quand la roton-  
 diſté de la terre inculte ſera pleine de mottes de terre &  
 d'herbe. Les hommes ietteront au loin les idoles & ſimula-  
 chres, tous les ioyaux & richèſſes, il penetrera les parties  
 inferieures; & rompra les portes du tenebreux enfer. Alors  
 à la chair des Saints ſera donnée la lumiere libre &  
 claire, & la flamme du feu éternel brùlera les meſchans.  
 Tous ſecrèts ſeront deſcouuerts: chacun ſçaura celui de ſon  
 compagnon, & Dieu deſcouurira la conſciencé & les  
 cœurs de tous: là ſeront pleurs & grincements de dents, &  
 le Soleil & les eſtoilles s'obſcurciront, les ciex ſe rom-  
 pront, la Lune perdra ſa lumiere, les montagnes s'humilie-  
 ront, & les vallées ſe feront eſgales aux monts, il n'y aura  
 rien au monde qui ſoit plus haut ou plus bas l'un que l'aut-  
 re, les montagnes & vallées ſeront en plan, & toutes cho-  
 ſes finiront: la terre ſera deſſéchée & miſe en poudre, les  
 fontaines & les riuieres brùleront, & de ce meſme feu  
 ſeront brùlées la terre, & la mer, & l'air auſſi: Adonc  
 du ciel ſonnera vne trompette d'un ſon eſpouuentable &  
 horrible, & la terre en s'ouvrant deſcouurira l'obſcurité  
 & conſuſion d'enfer, & les tourments & peines des mi-  
 ſérables condamnéz. Ces choſes & pluſieurs autres  
 ont eſté dites par ceſte Sibille en ces vers: mon-  
 ſtrant clairement Chriſt Dieu incarné, avec der-  
 nier iugement, la reſurrección des morts. Or ces  
 choſes, auparauant qu'elles fuſſent aduenües n'e-  
 ſtoient point intelligibles: c'eſt pourquoy les  
 Ethniques & Gentils les pouuoient tenir pour

folies & mocqueries : aussi ceste Sybille Erytrée, cognoissant bien ce qu'en estoit à aduenir, dit de soy-mesme ces mots. Ils me repouteront Prophetesse aueuglée & mocqueresse : toutesfois quand ces choses que ie dy seront accomplies & verifiées. ils se souuiendront de moy, & ne m'appelleront plus mensongere, ains Prophetesse du grád Dieu. Les Romains auoient beaucoup de vers de ceste Sibylle Erytrée, dót parle Fenestelle en ses quinze Forces : & dit qu'ils enuoyerent par ordonnance du Senat, des ambassadeurs vers elle, à cause de ses propheties, & qu'ils en rapporterent des vers en grande quantité, qui furent mis au Capitoie, avec ceux qu'ils auoient auparauant. Elle estoit d'Erytrée ville d'Ionie, prouince en Asie la mineur, & continguë de Carie, ie le dy pour ce qu'il se trouue plusieurs autres villes auoir esté de ce nom, comme vne en Libye, en Boëtie. en Locres, & en l'Isle de Cypre : mais que ceste soit de ceste Erytrée en Ionie, Strabon en est authcur, & dit qu'il y a vn Port de mer prés d'une montagne. Vne autre sixiesme Sibylle natifue d'un lieu nommé Phiton en l'Isle de Samos, qui est dedans la mer Egée prés la Thrace, ou bien de l'autre Isle de Samos en la mesme mer vis à vis d'Ephese, pour ceste cause fut nommée Sibylle Sammiëne : de laquelle escrit Erosthene. La septiesme en ordre, est la Sibylle Cumane nommée Amathée, autres la nomment Demosile. Suidas la nommoit Hierophile : on la nommoit Cumane, pour ce qu'elle demouroit & prophetisoit en la ville de Cumes en Italie, prouince de Campagne, prés Bayes : de ceste-cy escriuent Denis de Halicarnas, Solin, Aulugelle, & Seruie;

Strabon  
lin. 2.

Elle porta vendre à Tarquin le superbe Roy de Rome, neuf liures, toutesfois Suidas dit que ce fut à Tarquin le Prisque, pour lesquels liures elle demanda trois cens pieces d'or, monnoye d'alors: mais pour ce que ce prix sembloit excessif au Roy, il ne les voulut acheter: au moyen dequoy elle en brûla trois en sa presence, & si ne laissa point de demander le mesme prix pour les six qui luy estoient demeurez, dont le Roy qui trouua ceste demande encore plus impertinente que la premiere, se inocqua d'elle: parquoy des six elle en brusta encore trois: puis luy dit, qu'il n'auroit point ces autres qui luy estoient demeurez, s'il ne luy bailloit ce qu'elle auoit demandé pour les neuf: le Roy esbahy de ceste détermination & confiance de foy, & iugeant à son aduis, qu'ils deuoient contenir quelque grand mystere, accepta les trois seuls, le prix qu'elle auoit demandé pour tous: & furent ces trois liures mis au Capitole, où ils furent tousiours tenus en souueraine reuerence & veneration. Plinè dit qu'elle n'auoit que trois liures en tout, & que elle en brusta deux, & neantmoins qu'elle eut d'un seul autât qu'elle auoit voulu auoir des trois: mais il suffit que ces liures furent conseruez en grande reputation, avec ceux que les Romains peurent auoir des autres Sibylles: car comme dit Marc Varron, recité par Lactâce, les Romains mirent toute peiue & diligence d'auoir de toutes les villes d'Italie, de Grece, & d'Asie, & faire porter à Rome, tous les vers & propheties que l'on pouuoit reconuer des Sibylles, & particulièrement d'Erytrée: pour le soin desquels liures il y auoit 15. homes deputez, & n'y auoit nul autre qu'eux qui y

touchast. Fenestelle dit, que quand le Capitole fut  
bruslé, le Senat renuoya de nouveau prier Erytrée  
leur aider de ses liures : à ceste cause il est à presu-  
mer qu'il n'y auoit pas à Rome seulement les liures  
de la Sibylle Cumane, mais aussi de toutes les au-  
tres : & que la Sibylle de laquelle Virgile fait  
mention au commencement du 6. des Eneïdes, qui  
se tenoit en Cumes, où il dit qu'Eneas s'embarqua  
deuoit estre l'autre Cumée, dont nous auons ja  
parlé, & non ceste septiesme : Car il n'est point  
vray semblable, que Virgile ait supposé vne Sibylle  
du temps qu'Eneas entra en Italie, ny qu'elle ves-  
quit iusques au temps du 5. Roy de Rome. Aussi  
Seruie interprete ce passage, disant : ou bien il faut  
que ceste-cy qui vendit les liures estoit nommée  
Cumane, encore que ce ne fut son nom : & neant-  
moins elle mourut en ceste Isle là. On dit que la  
8. estoit natifue du territoire de Troye, en vn lieu  
nommé Marmise, & est ceste-cy fort antique : car  
Heraclides Pontique dit, qu'elle estoit du temps  
de Solon le Philosophe, & du grand Roy Cyrus.  
La 9. Sibylle, ils disent qu'elle estoit du pays de  
Phrygie, & qu'elle prophetisoit en la ville d'Ancy-  
re. La 10. se nommoit Albunée natifue de Tybur,  
qui est onze mil loin de Rome : de là fut nommée  
Tiburtine. Or toutes ces Sibylles laisserent plu-  
sieurs liures & vers, esquels elles prophetiserent  
ce qui estoit à venir, & principalemēt des fortunes  
de Rome, fussent bonnes ou mauuaises : tellement  
qu'aux affaires d'importance, les Romains faisoient  
diligēment reuisiter les liures Sibyllins, & se gou-  
uernoient par iceux : & tout ainsi quand nous vou-  
lons estre creus, nous disons cēt Euāgile, aussi eux

disoient ses paroles de la Sibylle, tant elles auoient de credit enuers eux. Et pour ceste cause disoit Iuuenal : *Credite me vobis folium recitare Sibylla*. Pour ce que l'on dit que ces Sibylles donnoient leurs responce en feuilles d'arbres escrites, comme le tesmoigne Virgile en la sixiesme Eneïde. Ciceron parle de ces Sibylles en grande reuerence, au secōd liure de la diuination, où il dit : cōme nous auons desjà fait, que des lettres capitales de leurs vers, on tiroit de grandes sentences & bons mots. Entre plusieurs autres choses elles ont parlé de nostre Religion Chrestienne, de la naissance, de la vie & mort de Iesus Christ, comme nous auons dit par cy deuant, & mesme la Sibylle Delphique dit : Le Prophete naistra d'une Vierge sans copulation charnelle : & vne autre, celui qui est à venir viendra, & regnera en paureté, cassant sa seigneurie, & sortira du ventre virginal. Et Iosephe (bien que Iuif de race & de profession) parlant de la tour de Babylone, dit ceste chose : la Sibylle s'en souuient disant, lors que les hōmes n'auoient qu'un seul langage, aucuns d'eux edifierent vne tour fort haute, comme si par icelle ils eussent voulu mōter au ciel, mais Dieu y enuoya grands vents qui la ruinerent, & diuerses langues se mirent parmi les ouuriers, & pour ce fut la Tour nommée Babylon. Ces choses, & autres semblables sont escrites des Sibylles, par Chrestiens, Iuifs, & Gentils, ce que les Gentils par leurs pechez n'ont peu entendre : mais si firent bien de puis les Chrestiens, entre les mains desquels vindrent ces liures, comme Lactance Firmian, Eusèbe, S. Augustin, & autres, la cognoissance desquels liures, ou du moins de ces prophe-



ties, edifie grandement le Chrestien, & confond le Payen & Gentil. Il y en a eu encore quelques autres, qui furent nommées Sibylles, pour ce qu'elles furent reputées deuineresses & Prophetesses, comme Cassandre fille de Priam, & Campusie Celophonie fille de Calcas, & Mante Thessalique fille de Ciresias le Thebain : mais les historiens parlent seulement de ces dix,

*Pourquoy le sommeil fut donné à l'homme, & comme le trop dormir est dommageable & vicieux,*

### CHAP. XXXIII.

**E** dormir fut naturellement donné à l'homme pour sa conservation, pour ce qu'il n'y a œuvre naturelle qui n'ait besoin de repos. *Arist. li. 4. de l'animal.* Aristote dit que tout animant qui a sang dort, & là il preue par raison & par experience que les poissons dorment. Le sommeil est vn repos de tous les sentimens, & procede des éuaporations & fumées, qui à cause des viandes vont de l'estomach au cerueau, pour la froidure duquel ces vapeurs chaudes la tēperent & endorment les mouuemens & sentimens extérieurs, alors se retirant l'esprit vital au cœur, tous les membres s'endorment & reposent leur traual, iusqu'à ce qu'ayant cēt esprit vital (qui est l'instrument par lequel l'ame fait les operations, gouuerne & commande à tout le corps) recouure nouuelles forces, & que cessans ou diminuans ces vapeurs, l'homme vient à se resueiller, & lors les sentimens & puissances retournēt de nouveau avec plus grande force à faire leurs operations. De ces occasions de sommeil Aristote traicte longuement au liure du

Sommeil, & du veiller, & Plutarque recite diuerfes opinions des philosophes avec plusieurs autres naturelles. Mais combien qu'il soit repos & salut au corps, si est-ce qu'il le faut prendre modérément, pour ce que le long dormir selon Aristote, affoiblit les esprits corporels & animans, tout ainsi que la moderation d'iceluy leur donne vigueur: car plusieurs choses sont necessaires, qui neantmoins sont dommageables, si on en prend excessiuement, le manger est necessaire & sauoureux, & toutesfois s'il passe mesure, il nuit, & n'a point de goust, aussi le travail moderé est salutaire, au contraire il fait dommage: pareillement le dormir ne doit estre prins sinon par necessité, pour la recreation & repos des sentimens, & des esprits, & aussi des membres. Or le trop dormir (ou're ce que les membres & sentimens s'en appesantissent, & deuiennent paresseux, & s'affoiblissent par oysiueté) engendre tant d'humiditez du corps, qu'il le rend malade & le tuë: pour ce qu'en dormant, toutes les humiditez du corps se retirent avec la chaleur naturelle, aux parties exterieures, & ne se fait aucune éuacuation des superfluites & humiditez d'iceluy. Aussi non seulement le dormir, outre le deuoir est defendu par les medecins & Philosophes naturels, mais encore est bien fort repris des sages & bien nais. Aristote dit que pendant que l'on dort, il n'y a aucune difference entre le sage & le fol, & à la verité encores que le sage n'eust point d'autre occasion pour le faire dormir peu, sinon à fin qu'il ne s'égalast à celuy qui ne l'est point, si le deuroit-il fuir (bien que le dormir substat la vie, & soit salutaire) en considerât que celuy qui dort n'est point

li. l. 36
Paul  
1. 4. de  
1. aux  
heffal.
Greg.  
8. des  
lorales.
 viuant. Et comme dit Plutarque au liure de la con-  
 tention du feu & de Peau, celuy qui dort n'a non  
 plus de force, ny de ſçauoir en dormant, que s'il  
 eſtoit mort. Pline eſt de ceſte opinion, diſant que  
 le ſommeil nous oſte la moitié de la vie : veu que  
 quand nous dormons nous ne ſçauons, ny ſentons  
 ſi nous viuons. Ouide avec d'autres Poëtes & hō-  
 mes doctes, appelle le ſommeil ſimilitude de mort.  
 Et en la ſainte Eſcriture le ſommeil eſt figuré à la  
 mort. S. Paul dit, Freres nous ne voulons point que  
 vous ignorez de ceux qui ſont endormis : en diſant  
 ces paroles il parle des morts & vn peu au deſſus,  
 Dieu tirera avec luy ceux qui auront dormi en Je-  
 ſus Chriſt. Le dormir eſt pareillement la figure de  
 negligence & pareſſe : le meſme ſainct Paul le de-  
 monſtre, diſans mes freres il eſt maintenant temps  
 de ſe reſueiller du ſommeil. Il ſignifie auſſi le peché  
 & la coulpe ſelon S. Gregoire qui dit, que le dor-  
 mir eſt ſe tenir & perſeuerer en ſes pechez. Si le  
 dormir n'eult eſté entendu pour le peché, S. Paul  
 n'eult point dit tant de fois : Veillez iuſtes, & ne  
 veuillez plus pecher. Que celuy-là dont ait  
 honte de deſpenſer la pluſpart de ſa vie dans le  
 liſt à dormir : car il ne peche pas moins, que ce-  
 luy qui tout le iour eſt aſſis à la table & mange :  
 veu que ces choſes ſe doiuent prédre pour le ſou-  
 ſtenement de la vie, & non pour le dommage d'i-  
 celle, & de l'ame pareillement : ainſi le dormir ne  
 doit eſtre prins que pour le ſouſtenir, & non pour  
 volupté. Puis donc qu'on le doit employer au ſeul  
 ſalut du corps, ſçachons maintenant en quelle ſorte  
 l'hōme ſe doit mettre dans le liſt pour dormir, afin  
 qu'il luy ſoit profitable. L'on dit que le plus pro-

fitable sommail pour la personne bien disposée, est de se trouuer au premier dormir sur le costé droit, & puis la plus grande partie de la nuit sur le gauche, & à la fin du sommeil: se retourner vn petit sur le droict: la raison est pour ce que l'estomach de l'homme est situé en sorte, que la bouche est vn peu plus vers le costé droit, que vers le gauche, & le fond & creux d'iceluy decline vn peu vers la partie fenestre: ainsi en se mettant à dormir sur le costé droit vne heure ou deux, l'estomach s'estend & auale sur le foye: & de cela viennent deux vtilitez. l'vne que l'estomach se dresse: & en se dressant la viande descend plus aisément en bas: la seconde, que l'humidité de la viande, rafraichit le foye, & avec se rafraichissement, la chaleur naturelle prend force à l'estomach, pour commencer à faire digestion. Apres que ces deux bons effets s'en sont ensuluis, c'est bien fait se retourner de l'autre costé, pour ce qu'estant ainsi tourné le foye vient à couvrir l'estomach, & l'embrasse avec ses ailles, tellement que la viande retient plus de foye & ainsi se parfait la digestion, toutesfois il est bon sur la fin du sommeil, de se retourner encore sur le costé droit, afin que l'estomach se commence à redresser & descharger du foye & à déchasser l'air ou superfluité de la digestion passée. Ceste reigle est bonne, & se cognoist bien par iceluy qui a le foye temperé; & l'estomach non froid & duquel ces deux membres sont sains & temperez, mais à celuy qui a le foye trop chaud & l'estomach froid: comme souuent il aduient, il ne luy est pas bon de dormir dessus le costé droit, pour ce que tombant l'estomach dessus le foye, & l'esteignant de toutes parts, il s'en eschauffe & en-




616 DV SOMMEIL, ET DE TROP DORMIR.  
flamme excessiuement, & de neure l'estomach decouuert de la partie superieure, & se refroidit d'auantage, avec ce la plus grande chaleur du foye emporte, & prend pour soy ce peu qui est en l'estomach: de là vient la mauuaise digestion, & consequemment la disposition mauuaise. Parquoy à celuy qui aura l'estomach froid & le foye chaud, il luy est sain de dormir tousiours sur le costé gauche, pour ce qu'en l'estomach estant de toutes parts couuert du foye, il fait la digestion: & quāt au foye estant ainsi en la partie superieure, il est decouuert & déchargé, & par ce moyen il se rafraichit, & ne s'enflamme point. Il y en a aussi quelques vns qui s'accoustument à dormir le ventre deüssous, ce qui ayde & conforte la digestion, pour ce qu'il ressemble & retient la chaleur naturelle à la partie stomachale, qui est en meilleure disposition d'éuacuer les superfluitez: le cōtraire de quoy aduiant à ceux qui dorment sur le dos, ayant la face au decouuert, pour ce que la chaleur naturelle s'estend: & par ce moyen elle debilitē la digestion, & les superfluitez ne peuuent courir iusques à la bouche, ny par les conduits ordinaires, ains s'arrestēt en la poictrine & en la gorge, ce qui cause bien souuent des estouffemens, des epilepsies & autres infirmitēz. Les sages conseillent encore, qu'on ne dorme point fort estendu dans le liēt, pour ce que la digestion en est plus debile: Car selon les Philosophes, quand les vertus & forces sont vnies ensemble, l'operation en est meilleure: & puis estant ainsi mediocrement entassé, la carnosité qui couure l'estomach se ioinēt mieux à luy & se chauffe & fortifie d'auantage. Ces reigles que se

dy sont necessaires à ceux qui sont delicats & debiles: car au sain & gaillard, la meilleure reigle qu'on luy peut donner, c'est qu'il obserue & tienne la coustume qu'il a prinse.

---

*D'où vient l'origine qu'on auoit accoustumé en Espagne, de compter depuis la Here de Cæsar: & quelle chose est Here: & pourquoy & quand cét vsage fut delaisé.*

### C H A P. XXXV.

 N auoit anciënement accoustumé en Castille quand on vouloit dabrter des instrumens & escritures, d'escrire la Here de Cæsar, en la sorte qu'aujourd'huy en France on met l'an de grace: & s'obseruoit ce mesme stil és Chroniques & histories, comme peut auoir veu celuy qui les a leuës, & cōbien que ceste chose soit veuë & traitée de tous, peu de gens ont voulu sçauoir l'occasion & origine de cét vlsage, & comme, & pourquoy a esté dit ce mot Here, en cecy selon mon aduis se peuuēt tenir deux opinions, la premiere que ce mot Here, s'escriit avec aspiratiō, & ainsi l'ay-ie trouuë en l'histoire d'Espagne, en quelque lieu, encore qu'en quelques autres elle n'y soit point. Or estant ainsi, nous dirons qu'il vient de ce mot Latin *Herus*, qui veut dire Seigneur: & partant il s'ensuiuroit que Here se peut entendre pour Seigneurie, où regne, & que Here de Cæsar veut dire Monarchie de Cæsar, c'est à dire commencement de Monarchie, qui s'entend d'Octauian. De ceste mesme opinion a esté Antoine Nebrifence: car en son vocabulaire de la langue Espagnole, il dit Herc de Cæsar, sçauoir

est Monarchie de Cæsar. Les Astrologues en leur compte, & par especial le Roy Alphonse en ses Tablettes, nomme le cōmencement des regnes, Here, comme celuy de Philippe, celuy d'Alexandre, celuy de Nabuchodonosor, celuy de Cæsar, & maints autres. Et toutesfois encore que ceste chose semble toute claire, i'y ay pourtant vne difficulté, à laquelle il est besoin de satisfaire : c'est que comme Eusebe, Paul Orose, & maints autres escriuent, Christ nasquit en l'an 42. de l'Empire d'Octavius, étant ainsi donc, il semble que Here deuroit anticiper de 42. ans la natiuité de Christ, veu qu'il a respect au commencement de l'Empire de Cæsar, selon ce que nous auons considéré, ce neantmoins, il n'anticipe que de 38. ainsi le met le Roy Alphonse, ce qui se voit clairement par toutes les chroniques d'Espagne, parquoy le texte n'auroit pas failly : car tousiours la Here de Cesar precede la naissance de Christ de 38. ans. Ce que i'entens vient de ce que Eusebe, Orose, & tous ceux qui mettent la naissance de Christ à la 42. année de l'Empire d'Octavius : commencent le compte de son Empire dès le premier iour qu'il entra dans Rome, tost apres la mort de son oncle Iules Cæsar : ou luy arriué fut Capitaine avec les Consuls Hircius & Pausa, contre Marc Anthoine : car faisant le compte dès ce temps-là, & non autrement, la naissance de Christ vint iustement en la 42. année de son Empire : ce neantmoins ceux qui faisoient ce compte de Here, laisserent les quatre premiers ans de ce commencement. Et semble qu'ils auoient raison, pour ce qu'en ces quatre premiers ans, Octavius ne commanda point à Rome, & ne tint le gou-

uernement sans resistance, ains dès l'entrée de ces quatre ans il eust guerre contre Marc Antoine: depuis allant à Rome avec gens de guerre, il eut le Consulat par force au lieu de Hircie qui estoit mort: apres ces choses, il fit vn accord & conuention avec Marc Antoine, & Lepide, par lequel ils deuoient tous trois l'un apres l'autre gouverner par certain temps, & firent la cruelle proscription en laquelle ils firent mourir beaucoup des principaux de Rome: & encore, luy & Marc Antoine passerent en Grece à la poursuite des meurtriers de Cæsar, où ils eurent bataille contre Brutus & Cassius: apres la desconfiture & mort desquels, il laissa Marc Antoine es parties Orientales, & luy retourna en Italie, où il s'esleua cõtre Lucie Antoine, frere de Marc Antoine, & l'assiegea en Peruse, le cõtraignant se rendre à luy. Ainsi ayant vaincu, & chassé tous ses ennemis, il vint sans cõtredit à Rome pour gouverner Italie, France, Espagne, & Allemagne: car Lepide estoit en Afrique, & Marc Antoine en Asie, partant son entrée & seigneurie, fut quatre ans apres sa venue de Grece. Au moyen dequoy le compte de Here & seigneurie, commença à bonne cause de là, qui est 38. ans auparauant la naissance de Christ: tellement qu'Eusebe, Orose, & tous les autres qui mettent la naissance au 42. an de l'Empire d'Octauius, commencerent à compter du iour que Iules Cæsar son oncle fut tué: ce qui se prouue clairement, pour ce qu'il appert par toutes les histoires, que Iules Cæsar fut tué en l'an 710. de la fondation de Rome, & nostre Seigneur nasquit en l'an sept cens cinquante deux, par ainsi il y a distance de quarante deux ans, tous lesquels



sont donnez à l'Empire d'Octavius. Pareillement selon Eusebe, Iules Cæsar fut tué en l'an de la creation du monde, 5000157. & le Seigneur, selon le mesme Eusebe, nasquit en l'an 5000199. qui faict difference de l'un à l'autre des mesmes 42. ans : & en comptant par Olympiades, Iules Cæsar fut tué au second an de la 184. Olympiade, & Christ nasquit au 3. an de la 194. inclusivement, qui est encore en la mesme difference des 32. Par ce moyen ils mettoient l'Empire d'Octavius quarante-deux ans avant la Natiuité : combien que son vray Empire commençast quatre ans apres le temps que commença la Here, & trente-huict ans avant la Natiuité : car pendant les quatre ans, il ne fut pas seigneur, comme toutes les histoires Romaines le demonstrent. Plutarque, Appian, Dion, Suetone, & plus que tous les autres, Tite Liue, ou pour mieux dire, Lucius Florus, en son Epitome dit, qu'Octavius venant à Rome, quand son oncle fut tué, n'auoit que 18. ans, & fut Consul au 19. Puis estât les guerres passées, & tous ses ennemis vaincus & surmontez, il retourna victorieux à Rome, & seigneur en l'an 23. de son aage : de sorte qu'à ce compte, & pareillement au compte de Tite Liue, l'Empire d'Octavius commença quatre ans apres la mort de son oncle Iules Cæsar, ce qui viét avec le compte de la Here 38. ans auât la Natiuité : On peut prédre encore vne autre opinion ou consideration sur ceste Here, qui sera en l'escriuant avec vne diphtongue *Æ* sans aspiration, qui se dit de ce mot Latin, *Aera*, pour pecune, *ex Aere constata*, & qu'elle a eu son origine du comencement du cens, ou tribut, qui se payoit à Octavius, & se

nommoit *Ære*, ou tribut de Cæsar, & non l'Empire de Cæsar, & qu'il se dit, *Æra, Æra*. Et comme on dit, restoit le nom du coin qu'on mettoit en la monnoye d'une certaine valeur, & que du temps que ce tribut fut acquis & imposé, se nombra, & compta la *Ære*, Isidore est de cét aduis: car au cinquième liure de ses Etimologies au chap. 36. il dit ces mots : *Æra singularum annorum constituta est à Cæsare Augusto, quando primo censu excogitato Romanorum orbem descripsit. Dicta autem Æra, quod omnis orbis æs reddere professus est reipublicæ*. Partant il appert clairement que ceste maniere de compter vient & a pris son nom de ceste monnoye, & cens qu'on payoit : autant en dit au Chapitre subsequence, en parlant des années quinquennales, où il dit, *Adhuc enim Consules, adhuc Æra non erat*. Semblablement il semble qu'Ambroise Calepin en son dictionnaire, donne à ceste diction telle origine, disant : *Astrologi quoque initium à quo supputationes incipiunt, Æram vocant: dicta Æra, ex eo, quod omnis orbis æs reddere professus est reipublicæ*. Frere Alphonse de l'ordre de saint Dominique suit ces auteurs en son Enchiridion des temps, où il dit ces mots : Autres commencemens à compter de la *Ære* de ce mesme Octavius, lequel ayant tout le monde en sa main, voulut sçavoir quelles gens il auoit sous son Empire, & commanda par Edict, que chacun se fist enregistrer en la ville de sa naissance, afin qu'il leur donnast en signe de seigneurie, une espee de monnoye, & pour ce que ceste monnoye estoit de metaill, telle description fut nommée *Æra*, tellement que selon ces auteurs, ceste maniere de nombrer les ans par Heres vient du

tribut qui se payoit, & s'escriuoit ainsi en **Latin**  
**Aera**. Toutesfois il reste vne autre difficulté de non  
petite importance, c'est qu'il semble que l'Edit de  
Cæsar ne commença si longt-temps auparauant la  
natiuité, comme ils disent des trente huiet ans que  
ce compte la Here. Aussi semble-il par le deuxies-  
me chapitre de S. Luc, qu'il commença en l'an que  
nostre Seigneur nasquit : car il dit : *Exit edictum à*  
*Cesare*. Par ainsi commencement ne s'accorde point  
avec celuy de la Here. A quoy selon mon aduis, on  
peut respondre que deçà és parties Occidentales,  
sçauoir est d'Italie, de Frâce, & d'Espagne: cét Edit  
pouuoit estre commencé par le commandement  
d'Octauius, deslors qu'il se fit seigneur, & Empe-  
reur paisible de Rome, qui fut 38. ans auparauant  
que Iesus Christ nasquit, & qu'en Assyrie, & Iudee  
cét Edit ne se fit, pource que ces prouinces de-  
meurerent sous le gouuernement de Marc Anthoi-  
ne, iusques à ce qu'il paruint sous la monarchie de  
Cæsar, & ne se trouue point de contradiction, que  
38. ans auparauant il ne se seigneuriait France, &  
Espagne, & qu'à mesure qu'il s'empatronisoit des  
Prouinces, il faisoit publier la Here : parquoy il  
peut estre que la premiere qui fut faicte en ce pays,  
sur celle dont parle saint Luc, & neantmoins, il y  
auoit d'autres Prouinces ou ceste Here auoit prins  
son commencement. Ce que monstre clairement  
Beda, sur le mesme chapitre de saint Luc, exposant  
la parole, *ut describeretur vniuersis orbis*, où il dit,  
*Signant hanc descriptionem, vel primam esse harum, quæ*  
*totum orbem concluderint, quia plerâque iam parte rer-*  
*rum legenter fuisse descripta*. C'est à dire, & sem-  
ble ceste description, estre la premiere qui fut  
vniuersel-

Vniuerselle à tout le monde, pour ce qu'auparauant icelle, il se trouue plusieurs villes particulieres auoit esté déerites, S. Ambroise en dit autant sur ce cha. de S. Luc, disant qu'il se trouue maintes autres terres & prouinces, auoir esté enregistrees, Lutius Florus en l'abreuiation des liures de Tite Liue, escrit que Cæsar peu apres qu'il eust vaincu Marc Anthoine, mit tribut à toute la France, qui fut peu moins de trehte ans parauant que le Christ nasquit. Mais ou soit à cause de la premiere raison, ou de la derniere qu'on disoit Here, il suffit qu'on comença de compter par Heres 38. ans auparauant la natiuité. Ceste coustume est fort antique, mesmement en Espagne, & aussi entre les Arabes & Sarrazins, & si ie pense que depuis que les Goths en vserent, elle ne fut point delaissee, tant que le regne des Romains dura. Isidore escriuant de ces Goths, & de ceste Here, en parle comme de chose fort antique. Et combien que ie ne puis dire, quand on comença à s'enayder, si sçay-je bien qu'elle a esté vstée par long-temps, comme on peut voir par les Chroniques d'Espagne, & iusques à ce que le Roy Iean premier d'Espagne, qui perdit la bataille d'Aliubarrate en l'an cinquiesme de son regne, commanda que de là en auant on ne mist plus, ny en instrumens, ny en histoires, de la Here de Cæsar, ains de la naissance de Christ: ce qui fut fait en l'an 1383. & en la Here de Cæsar 1421.

*Fin de la troisieme partie*

R



# Q V A T R I E S M E

## PARTIE DES DIVER-

### SES LEÇONS DE PIERRE

Messie , Gentil-homme  
de Seuille.

---

*Trois notables doutes que les anciens Philosophes n'ont  
oncques sçeu resoudre , & pourquoy*

#### C H A P I T R E I.



ES Anciens Philosophes illuminez par le don de Dieu , ont curieusement cherché les causes de toutes les choses de nature, & ont verifié toutes leurs propositions, sans contradiction ou repugnance d'autres propositions naturelles. Toutesfois ils ne sçurent oncques resoudre trois choses douteuses, & d'importance , ny cognoître les causes de leur naissance. La premiere est, qu'ils cognoissoient estre donné à l'homme par la nature, vn desir de ne vouloir iamais mourir, ny sentir douleur, ou auoir fascherie aucune, ains viure heureusement à plaisir en ce monde , sans auoir faute de chose qui soit : & neantmoins ne pouuoient obtenir la fin d'iceluy. Et d'autre part ayans proposition que Dieu , & la nature ne font rien en vain ; & que cét appetit prouient d'icelle , pen-

fant en trouuer la cause : & attendu qu'en tous autres effects naturels, ceste proposition se verifie, ils se confondoient, & n'en sceurent oncques venir à bout. La seconde fut, qu'ils disoient, que naturellement chacun sentoit en soy vne peruersé inclinatio en sa chair, & vne sensualité toute contraire à l'appetit susdit, de ne vouloir iamais mourir, comme en l'appetit charnel qui fait encourir l'homme en diuerses maladies, qui luy abregent sa vie, & voire iusques à la mort, & le semblable fait la gueule : outre plusieurs desirans paruenir à richesses, & pompes, se mettent à faire guerre, là où le plus souuent ils meurent, ou bien en rapportent troublement d'esprit, ou quelque autre grād mal'heur, qui est vne fin contraire à leur appetit. La 3. est qu'en l'ordre de nature, toutes les choses inferieures sont gouuernées par les superieures, comme on void les élemens obeyr aux corps celestes, & les cieux aux intelligences mouuantes, & toutes les intelligences à la premiere, qui est Dieu aymé & désiré : seulement par l'homme est peruertey cét ordre, car estant composé d'ame & de corps, nous voyons que la chair qui est la partie plus vile, est repugnante à la raison, & à l'ame partie plus noble, & qui pis est l'attire à son vouloir, & pour ce disoit l'Apostre, sentir en ses membres vne loy repugnante à la loy de sa pensée, & l'attirer à peché. Les Philosophes qui ont esté auant l'aduenement de Christ, n'ont oncques sceu trouuer l'occasion de se deffendre : le voulans plus curieusement chercher sont tombez en plusieurs, & diuerses erreurs. Pourtant disoit Anaxagoras, ceste monstruosité estre aduenüe au cōmencement du monde, & lors

que toutes choses estoient confuses en l'antique Chaos : car se parant cét intellect par la discorde, & le rejoignant par la concorde, il crea toute chose bonne, & bien ordonnée en son espece, fors l'homme, duquel il vnit la chair mal disposée, & discordant avec l'ame raisonnable. Et pourtant ainsi comme en ce Chaos ces deux choses estoier discordantes, ainsi depuis elles sont toujours demeurées repugnantes contre la reigle, & ordre de toutes les autres choses du monde : en ceste maniere ce patrice Philosophie donnoit la coulpe du tout au diuin intellect, qui est Dieu mesme. Autres disoient cela proceder des celestes constellations, sous lesquelles l'homme est engendré, & a pris naissance. Aristote n'eust iamais la hardiesse de vouloir appertement resoudre ceste difficulté, ains semble qu'il se cōtredit aucunes fois, disant la sensualité estre naturellement inclinée au mal : combien qu'avec grande difficulté, elle se puisse dompter quelques fois, avec les vertus morales. Et en autre endroit il dit que la felicité qui s'acquiert par les vertus morales, & don de Dieu : par consequent doncques ces vertus morales, en l'operation desquelles consiste la felicité de l'homme seroient dons de Dieu, & non pas naturelles. D'autre costé les Manicheens voyans rendre raison de ce peruers desordre, disoient qu'en l'homme y auoit deux ames, l'une bonne, faite de la substance du Prince de la lumiere, & l'autre mauuaise, faite de la substance du Prince des tenebres, cause qu'en l'homme estoit ce continuel debat. Origene a dit apres, que denant la creation du monde toutes les ames estoient conseruées au Ciel, qui pecherent contre Dieu, pourquoy pour punition,

furent colloquées en corps mal complexionnez, & que de la naist ceste controuerse en l'homme. Toutes ces detestables opinions sont confutées par S. Augustin contre les Manicheens, au liure de *Ench. anim.* & au liure de *Natur. bonit.* Car auec longues raisons, il preue que la cause pourquoy ils n'ont sçeu entendre l'occasion de la subuersion de cét ordre : & pource qu'ils n'auoient cognoissance de la saincte Escriture, par laquelle nous est declarée la resolution de ces doutes, & voit-on par icelle, que ces deux propositions sont bonnes & vraies toutes deux en l'ordre de Nature, à sçauoir, que Dieu & Nature ne font rien hors de propos, & qu'il est conuenable que l'homme ait de la nature ce desir de ne vouloir mourir, & de mener vie heureuse, sans toutesfois le pouuoir obtenir : non pourtant, qu'il luy ait donné ce desir en vain, car il est veritablement naturel, mais n'obtenir la fin & effect d'iceluy, est chose accidentale à l'homme, & non naturelle : car Dieu crea l'homme immortel, de sorte qu'effectuellement, selon la plus saine opinion des Theologiens, il ne fust point mort ny soumis à misere aucune, obseruant son commandement : mais l'ayant transgressé, il doit souffrir la mort, & les miseres du monde : pour ce donc qu'il n'a obey à son commandement, il est encouru à la mort, & aux afflictions. Tellement que par le peché d'ino-bedience (comme dit l'Apostre) la mort fut introduite au monde. Par de appert doncques la mort n'auoir esté naturellement en nostre premier pere, ny successiuement en nous, mais accident : car ce n'estoit pas l'intention de Dieu. Ainsi donc vint à estre resolu ce doute : que le desir de ne mourir iamais



ny endurer peine, nous est donné par la nature, & non vain, d'autant que le pouuoir nous estoit donné d'en obtenir l'effet : mais pour ce que ne fûmes obeyssans, nous est demeuré le desir, & le pouuoir nous en est osté. Avec la mesme raison est résolu le second doute : car nous mesmes par paillardise & gourmandise, nous pourchassons la mort, prouenant de ce mesme desordre. Pareillement le 3. est résolu par le peché commis par Adam pour lequel il vint à perdre la iustice originelle que Dieu auoit donnée, qui luy seruoit de bride pour moderer soy mesme par ieusne ordre, parquoy ceste harmonie se trouua en confusion : car l'ame qui deuoit gouverner le corps, comme chose excellente & noble, est puis venuë à estre gouvernée par le sens & par le corps. Pour ce void-on clairement que ceste submersion n'est point naturelle, mais accidentale, Par ce moyen d'oc demeure ferme & vraye la proposition, que la chose plus digne & plus noble, doit gouverner la chose plus basse & moins noble, & cela ne faut point, ny peut faillir, cōme bien voyons és corps celestes : & si en l'homme se faict autrement, c'est par l'accident de la coulpe, qui meritoit cela, & pis, & non par nature.

---

*Les ceremonies que les Romains vsoient deuant  
qu'es mouoir guerre.*

## CHAP. II.

**E**ux qui liroient les saintes ceremonies & religieuses obseruations qu'vsoient les Anciens Romains, tant aux choses de paix comme aux entreprises de guerre, ne s'esmeruelleront

point des grandes victoires qu'ils ont obtenuës contre tant de furieux peuples & tres-puissantes provinces: & au contraire ne s'estonneront point de la décadence de cét Empire, laquelle cōmença quand eux commencerent à les mépriser: car on voit par exemples infinis d'histoires, que d'autant qu'ils estoient plus obseruateurs de la religiō, tant mieux prosperoient ces republicues, & plus heureusemēt succedoient les entreprises des Capitaines d'alors: comme on void des succez de Pompée, de Brenne, & autres infinis, lesquels bien qu'ils fussent idolâtres & ne cogneussent le vray Dieu, il sembloit neantmoins que par certain moyen avec vne terrestre retribution, Dieu fauorisast ceux qui estoient Religieux, & ce, peut-estre, à celle fin que tout ainsi que ces gens estoient ialoux de celle religion, de laquelle ils n'auoient fondement de parfaite creance, ils seroient par plus forte raison bons obseruateurs de sa vraye foy, si elle leur eust esté reuelée comme à nous: Tant y a donc qu'on voit par les effects, qu'il ne les a voulu laisser sans quelque peu de propriété, avec cét heureux succez temporel. Les ceremonies que les anciens Romains obseruoient en temps de paix, sont plusieurs & diuerses, desquelles ie mettais, pource que les recitant toutes, seroit chose trop longue, & seroit mal d'en raconter vne partie seulement. Pourtant mon intention est d'en raconter cinq seulement qu'ils obseruoient auant que s'émouuoir à faire guerre contre aucune prouince: afin que les Princes modernes voyent combien ils errent à intenter la guerre inconsidérément, & sans se cōsultier à Dieu, & qu'ils iugent que ce n'est pour autre occasion

qu'il leur en vient mal, & de combien ils sont de religion inferieurs aux Ethniques & idolatres. Quand on apportoit nouvelle à Rome à la rebellion de quelque prouince, ou de trouble, que quelque Prince barbare eust donné à leur propre pays, ou à leurs confederez, ils luy enuoyent des ambassadeurs, par lesquels le Senat luy faisoit remonstrier par bon moyen de vouloir reparer le dommage passé, & s'abstenir de tels assaux, pour l'aduenir, & s'il estoit obstiné en son entreprinse, la guerre luy estoit intimée. Le Senat apres auoir creé le capitaine pour ceste expedition, faisoit appeller les sacrificateurs auxquels estoit cōmande de faire oraison aux dieux: car iamais les Romains ne sortoient pour l'effusion du sang de leurs ennemis, que premieremēt les Prestres n'eussent ploré, & fait oraison aux temples. En apres le Senat s'assembloit & s'en alloit au temple de Iupiter, où avec tres-solennel serment tous iuroient que toutes les fois que l'ennemy ( contre lequel la guerre estoit publiée) voudroit nouvelle cōfederation avec eux, ou demanderoit pardon de l'injure passée, que la clemence ne luy seroit deniée. Cela fait, le Consul esleu à celle entreprise, s'en alloit au Capitole, & là faisoit vn veu solennel à cil des dieux, auquel il auoit eu plus de foy, de luy offrir vne chose singuliere qu'il auoit, s'il retournoit victorieux de son entreprise. Et cōbien que l'offrande fust de grande valeur le peuple neantmoins estoit tenu de le payer. En apres on tiroit dehors au camp de Mars la bāniere de l'Aigle: qui estoit l'enseigne ancienne des Romains, & cela se faisoit pour faire entendre au peuple, que dedans Rome on ne pouuoit celebrer se-

stes ou spectacles , pendant que leurs citoyens & parens estoient à la guerre : & finalement vn Preteur montoit sur la porte Salarie , & là faisoit sonner vne trôpette pour soudoyer les gens de guerre & mettoit-on les enseignes hors pour les bailler aux Capitaines. Par cela peut-on cognoistre qu'ils ne mouuoient leurs exercites, qu'ils n'eussent premierement appaisé & honqué leurs dieux : & discourir, que Dieu faisoit prosperer ces Capitaines, à cause de la vertu qu'ils vsoient à la conqueste de leurs ennemis. Car si les Consuls qui estoient ordonnez à vne guerre, auoient la puissance de subjuguier vne prouince, ou vne cité par autre moyen que par la vertu ils ne l'eussent point fait : car ce faisant eussent esté griefuement punis par le Senat. De ce y a plusieurs exēptes, mais i'en reciteray deux seulement, l'vn de la vertu qu'ils vsoient, & l'autre du chastiment que receuoit celuy , qui pour estre victorieux faisoit œuvre vicieuse. Fabriquer estant campé avec l'armée des Romains deuant la ville Fidene , vn maistre d'école de la ville sortit dehors avec les enfans d'aucuns citoyens principaux , lesquels (pensant luy gratifier) il luy presenta. Le Consul ( combien que les retenant , il eust peu se faire seigneur de la ville ) non seulement ne les accepta, mais ayant fait lier le maistre, & dōnant les verges entre les mains de ces enfans, pour le fouïetter, les renuoya en ce point à leurs peres. Ceste benignité eut tant de puissance au cœur de ces citoyēs. qu'ils se donnerent en la puissance des Romains. D'autre costé l'an de la fondation de Rome 318. la guerre fut deliberée par les consuls contre les Sarmates, & autres peuples habitans le mont Caucaſe, lequel

632 LES CEREMONIES DES ROMAINS.  
(selon les Cosmographes) diuisant l'Asie par le milieu, termine d'un costé la Scytie, & de l'autre finit en Inde, où par l'extrême froid, ny croist point de vin. Lucius Pius fut crée Consul pour aller à ceste expedition, & là ayant meu cruelle guerre contr'eux, il eut quelquefois la fortune fauorable, & quelquefois contraire aussi. Mais durant vne trêve entr'eux accordée, Lucius caressa fort les Capitaines des Sarmates: & apres les auoir souuentefois conuiez à banqueter avec luy, voyant qu'ils estoient si friands du vin, pour la rareté qu'ils en ont, finalement leur fit vn festin où il leur donna à boire en si grande abondance, qu'eux se contentans fort de luy, disposerent toute la prouince tributaire du peuple Romain. Ceste guerre finie, & le Consul retourné à Rome, il demanda le triomphe, qui luy fut non seulement denié par le Senat: mais aussi ceste forme de victoire tant abhorrée, qu'ils le firent mourir publiquement, & pour plus grand vitupere, fut mis vn Epitaphe sur sa tombe, qui disoit: Cy gist Lucius Pius Consul, lequel non par armes en campagne, mais avec viandes à table, ny aussi avec la lance, mais avec le bon vin vainquit les Sarmates. Le Senat non content encore de cela, fit crier publiquement dedans Rome, que tout ce que Lucius auoit fait au nom du peuple Romain, estoit declaré nul: & outre ce fut écrit aux Sarmates, que l'on les remettoit en leur ancienne liberté.

*Qu'il profite assez à vn Prince d'estre de  
venerable aspect.*

## CHAP. III.

**N**E des parties qui me semble rendre la majesté du Prince plus venerable ( parlant des graces exterieures ) est la beauté du corps , que nous voyons accompagnée d'une singuliere gravité , qui donne argument de prudence & sçavoir. Et combien qu'on voye souuent faillir la reigle de Pithagoras , qui dit qu'en corps tortu ne reside ame droite ( d'autant qu'on voit souuent en corps mal proportionné regner grande vertu ) si est-ce que le plus frequent est de ne voir point le cōtraire. Et quand l'honorable aspect, ou representation ne seruiroit d'autre chose à vn Prince , si luy fait-il accroistre son autorité & reuerence : mesmement s'il est accompagné, & qu'on y apperçoie quelque signe de vertu & bonté ; ainsi comme au contraire se peut-il diminuër par la laideur : car comme dit Cicerō, l'habitude de vertu est de telle efficace, que elle nous fait aymer celuy que nous sçauons la posseder. Ainsi la majesté de la personne d'un Prince à vne veneration en soy qui attire les cœurs de ses vassaux à l'aimer, poussez possible d'une fantasie non expresse, que le Prince doit estre vertueux, & conformer ses œuvres à la beauté de son corps. Ceste raisō peut estre a induit plusieurs peuples Barbares à iurer, qu'il n'y auoit hōme capable de son esprit, pour conduire à fin les grandes entreprinſes, sinon ceux qui estoient doūez par nature de belle proportion de corps, & honorable prestāce. Macrobe

recite qu'en l'Isle de Meroë sur le Nil, les habitans (que l'on dit viure la moitié plus que nous) eslisent pour leur Prince celuy qu'ils cognoissent estre le plus fort, & de plus belle presence qu'un autre. Il n'y a celuy qui ne iuge que le Prince laid & vertueux, est à preferer à un beau qui est vicieux: mais estans esgaux, nostre affection plustost se rangera au beau, qu'au contrefait. Demetrie fils d'Antigone, fut de si belle & honorable representation, qu'il n'y eut peintre ny sculpteur qui oüst entreprendre de le pourtraire: car il auoit en soy venusté, & terreur ensemble, conjoincte avec vne manfuetude & grauité, qu'il sembloit estre né pour se faire aymer & reuerer en un mesme instant. On lit de Marius qui rapporta tant de triumphes, qu'il estoit de si venerable presence, qu'estant prisonnier de son ennemy Sylla, luy fut enuoyé un François pour le tuër: lequel entré en la prison avec son espée toute nuë, & voyant un si grave & furieux aspect, fut tellement espouuanté, que s'en retournant arriere, il laissa la prison ouuerte, & par ce moyen fut cause qu'il se sauua la vie. Alexandre Macedonien pour estre de petite stature, & non trop beau de visage, se promenant avec son bon amy Ephistion, la mere du Roy Daire voulant saluer Alexandre, s'adressa à Ephistion, & luy fit reuerence: car le voyant homme de si belle & honorable representation, elle iugea que c'estoit Alexandre. Les histoires recitent qu'Alcibiade, Scipion & plusieurs autres, honorèrent & agrandirent beaucoup la dignité de leur office, par leur belle apparence, laquelle conjoincte à leurs vertus, profita beaucoup à leurs republiques. D'autre costé nous

trouuons que plusieurs Princes & Capitaines, tant anciens que modernes, ont esté mesprizez par leur basse stature, & d'autres à faute d'honorable presence encourir peril de la vie : desquels i'ameneray deux seulement pour exemple, l'un ancien, l'autre moderne, combien qu'on en pourroit racôter d'autres infinis. Philopœmen Duc des Acheyens, tant renommé, fut de petite stature, laid de visage, & de regard difforme, tellement que quand il se vestoit d'habits mechaniques, (comme il auoit de cōstume bien souuent) il sembloit plustost estre de vil & vulgaire lieu, que digne du gouuernement du peuple. Il aimoit fort la chasse, & pour ce alloit bien souuent à Megare, Et vn iour la grande auidité de la chasse, le transporta plus loin qu'il n'eust possible voulu : tellement qu'il arriva en la maison d'un citoyen de ce lieu, l'un de ses singuliers amis, & lequel s'estoit nouuellement marié, & n'auoit qu'un seruiteur avec soy, pour ce qu'il auoit enuoyé les autres en autres lieux : quand il fut arriué à la porte du logis de sondit amy, il heurta à la porte, lors la femme se mit à la fenestre, & leur demandant qu'ils cherchoient, son seruiteur respondit, que c'estoit Philopœmen Duc des Acheyens qui venoit pour loger leās. La femme lors estonnée qu'un tel homme si à l'improuiste deuoit estre son hoste : pensant que tous deux fussent seruiteurs du Duc, qui les vinssent aduertir de sa venuë, mesmes les voyans tous seuls, sans dire autre chose leur alla ouurir la porte: puis quand ils furent venus en la sale, elle commanda à un de ses seruiteurs, qu'il allast en diligence en aduertir son mary, qui estoit pour lors en un village : &




pûis dit à Philopœmen & à l'autre, qu'ils s'assissent pendant qu'elle apprêsteroit le soupper, & alors commença avec sa chambriere à tracasser par la maison, bien empeschée & confuse tout ensemble, commençant vne chose & vne autre, & rien ne paracheuoit: & peu apres cuidant n'auoir iamais fait à temps, regardant Philopœmen, qui s'estoit enue-  
loppé en son manteau, & qui peut estre auoit plus de froid qu'il n'eust voulu, & avec plus de risée qu'il n'esperoit, de sa lourdisse: elle luy dit qu'il despouillast son manteau, & qu'il luy aidast à faire le feu, en attendant que son seruiteur seroit de re-  
tour, afin que le soupper fust prest à tēps pour son Seigneur: lors il print vne coignée, & commença à fendre du bois, ayant aduertiy son seruiteur de ne faire semblant de rien, à ce que la Dame ne s'apper-  
ceust de sa propre trôperie. Et pendant qu'il estoit attentif à sa besongne, le maistre du logis suruint, qui recognoissant Philopœmen l'embrassa avec grande reuerence, & luy demōda: *Que faites vous Monseigneur de ceste coignée: Auquel* il respōdit tout en riant: *Mon amy, laisse moy faire, car ie paye la peine de ma laideur. De nostre temps Fer-*  
*dinand Roy d'Espagne, qui eut tiltre de Catholi-*  
*que, Prince fort sage & discret, mais de stature*  
*plustost petite que mediocre: cōbien qu'il eut face*  
*royale, & fut homme de grand gōuernement, si*  
*ne sembloit-il point que les autres mēbres fussent*  
*correspondans, & joint qu'il auoit accoustumé de*  
*se vestir tousiours de drap, tellement que qui ne*  
*peut point cogneu, peust plūstost prins pour quelque*  
*citadin, que pour vn Roy tant estimé. Ce Roy vn*  
*iour allant à Naples avec la Royne Isabelle, où il*

estoit attendu avec grâde deuotion, arriua par mer  
vne matinée, & à l'impourueüe à Pozzuol, avec sa  
seule galere (estans les autres moins preparées, de-  
meurées derriere ) & là descendu & receu des ha-  
bitans honorablement selon leur puissance : cepen-  
dant que le manger s'apprestoit , & qu'on ordon-  
noit le palais , il se promenoit tout seul dans vne  
salle, en laquelle arriua vn pescheur du lieu , qui  
auoit tout alors prins vn fort beau poisson, lequel il  
auoit intention de presenter au Roy : ce pescheur  
lors ne le cognoissant luy demanda où estoit le  
Roy, auquel il respondit que c'estoit luy-mesme: le  
pescheur se print à rire, pensant qu'il se mocquoit:  
il le pria derechef luy vouloir dire où le Roy estoit  
lequel luy afferma que c'estoit luy-mesme: mais ne  
semblant au pescheur qu'il en eut la semblance, ne  
voyant en luy la prestance qu'il s'estoit imaginée,  
s'en retourne avec son poisson : dont le Roy se  
print fort à rire, & lors entrèrent quelques-vns de  
ses fauoris, qui apres luy auoir fait la reuerence ac-  
coustumée le Roy leur dit en riant : Seigneurs, si  
vous ne faites foy à cét homme que ie suis le Roy,  
nous perdrons ce poisson pour ce matin : dont à  
l'instant retourna le pescheur, & voyant qu'il estoit  
si grandement honoré des siens, comprint que ve-  
ritablement c'estoit le Roy , se mettant à genoux  
à ses pieds, luy presenta le poisson : mais ce tour  
fut fort plaisant au prix d'vn autre , qui luy  
aduint pour la mesme occasion. Car en autre  
temps. estant ce mesme Roy à Barcelone, & allant  
avec sa Cour accompagner le Saint Sacrement, le  
iour de la solemnité d'iceluy, il fut assailly par vn  
Espagnol à l'improuiste , qui luy donna si grand

coup d'une grãde dague à trauers du col que n'eust esté vne grosse chaine d'or: qu'il portoit qui soustint le coup, il luy eust osté la teste de dessus les espaules: l'Espagnol fut prins & doutant qu'il eust des complices, fut mis à la torture pour le luy faire confesser: mais pour tourment qu'on luy donnaist, il ne confessa iamais autre chose, sinon qu'il estoit meü de sa propre fantaisie à ce faire, pour la haine qu'il portoit au Roy. Puis interrogé pourquoy il le hayoit ainsi, il répondit que non pour autre chose, sinon que sa physionomie ne luy plaisoit point, & qu'il n'estoit pas en sa grace, joint qu'il luy déplaisoit tant, que quand on le deliureroit, qu'il le tueroit quoy qu'il en fust. Veritablement voila d'estranges cas, que n'estans formez au gré d'un homme, nous deuions encourir danger de mort.

*D'un estrange accident aduenü de nuit en vne armée.*

### CHAP. IIII.

 **V**t aura leu les histoires anciennes, il ne s'émerueillera point des choses qu'il void aduenir de son temps, ou orra reciter à ceux qui les ont veües: car on trouue qu'autrefois les mesmes cas, ou en parties semblables, sont aduenus en quelque autre lieu. Entre les merueilleux accidens que i'ay leu aux anciennes histoires ie trouue fort singulier, & digne d'estre noté, celuy qui aduint à Agatocles tiran de Sicile en Afrique. Cét Agatocles qui estoit homme fort vertueux aux armes, par lesquelles estat de bas estat, à sçauoir fils d'un potier de terre il se fit Seigneur de l'isle de Sicile, & ayant grande guerre

guerre contre les Carthaginois, & se voyans assiegé tant par mer que par terre dedans Syracuse, par Amilcar qui auoit grosse armée de Lybiens, il fut de si grand cœur, que laissant la ville à la garde de son frere Attendre, & ayant préparé quelques nauires, il sortit par vn beau stratageme, avec enuiron sept mille hommes de pied, & quelque petit nombre de cheuaux, & alla prendre terre au riuage d'Afrique: là où il assonda encore enuiron six mille Grecs puis assiegea Carthage, laquelle il mit en telle terreur, que les Schateurs de la ville n'eussent quel party prendre. Là furent données plusieurs batailles, esquelles Agatocles demeura quasi tousiours victorieux, pour ce qu'il auoit attiré à soy plusieurs gens de cheual, avec le temps. Les Carthaginois ( outre les citoyens, & plusieurs Soldats mercenaires qu'ils auoient à la garde de la ville en si grand nombre, que leur caualerie se pouuoit égaler à celle d'Agatocles ) firent encore venir de Lybie vn de leurs Capitaines, avec vne autre bonne armée, qui se mit en campagne pour donner la iournée à Agatocles. Or aduint qu'apres plusieurs escarmouches, vn iour Agatocles assaillit le camp de l'ennemy ( car ses gens qui n'auoient des viures ne demandoient que de venir au fait des armes ) mais les ennemis qui se trouuoient en lieu fort, ne vouloient point sortir, s'ils n'estoient assaillis en leur fort, qui leur estoit grand aduantage, sachans la necessité d'Agatocles, & le desespoir des siens. Agatocles ne cessant de les assaillir à son desauantage porta la peine de son audace: car les ennemis le repousserent avec grande perte de ses Soldats, desquels fut tué vne partie, & l'autre vint


en la puissance des ennemis. La nuit ensuyuant apres ceste bataille, aduint vn cas que ie vous diray de merueilleux exemple. c'est que les Carthaginois apres telle victoire sacrifierent à leurs dieux pour les graces de la victoire, & avec vne cruelle superstition, vne grande quantité de ces prisonniers Italiens & Grecs, & mirent si grande quantité de bois pour brusler ces corps, que le feu deuint si impetueux, & qu'il brusla non seulement la tente du sacrifice, mais aussi le pauillon de leur Capitaine, & vne infinité d'autres, avec cruel spectacle d'vn chacun: par ce fait, il se leua vn grand tumulte entr'eux, tellement qu'il en mourut grand nombre, les vns voulans esteindre le feu tomboient dedans les autres en voulant fuir heurtoient entre les armes les vns des autres. A ceste ruine la nuit en adiousta vne bien plus grande, pour ce qu'au camp d'Agatocles il le trouuoit bien enuiron cinq mille Lybiens, auxquels il ne se fioit beaucoup, lesquels delibererent celle nuit de s'enfuir & de s'aller joindre avec les Carthaginois, parquoy l'obscurité d'icelle se mirent en chemin, & estans ouys des gardes & sentinelles du camp Carthaginois, qui pensans que ce fust l'armée d'Agatocles qui vint pour les assaillir, les cuidant trouuer desordonnez (cōme ils estoient par l'excez du feu) leuerēt vn tel bruit, que tout leur cāp se mit en fuite, & fut rompu, de sorte que nul ne se trouua qui fist teste, les vns fuyans par les champs, & les autres deuers la ville. Les citoyens oyans le bruit de leurs gens qui venoient pour se sauuer dans la ville, & cuidans que ce fussent les ennemis qui les venoient assaillir estimans que leur camp fut ja desfait, entrerent

en telle peur, que laissant la deffense, se mirent en tel desordre, que si Agatocles en eust eu quelque indice, & y fut allé leur donner vn assaut, il se fust fait cellenui & seigneur de Carthage, & du Royaume. La fortune ne s'arresta point encore là, car les cinq mille Lybiens retournans au camp d'Agatocles (voyans ce qui leur estoit aduenü) mirent en telle route & desordre le camp d'Agatocles qui pensoit que c'estoient les ennemis qui les venoient assaillir, que fuyans les vns deçà, les autres delà, s'entre-heurtoient l'un l'autre, pensans que leurs gens propres qu'ils rencontroient fussent Carthaginois, & ainsi se tuoient l'un l'autre par grande cruauté, ne leur permettant la nuit de voir leur erreur où ils estoient, tellement que par inaduertance, moururent cinq mille Grets, & autant auparauant de Carthaginois, en fuyant & s'entre-tuant par vne mesme confusion. De maniere que cinq mil hommes sans armes rompirent (contre leur vouloir) trois exercites, avec merueilleux exemple du pouuoir de fortune en la guerre.

---

*De la consure des cheueux des Prestres, & à quelle occasion, avec autres choses notables.*

### C H A P. V.

 E S T O I T anciennement vne grande moquerie & derision, de raser la teste à vn homme, & possible que pour ceste occasion Dieu defendit en la loy ancienne, qu'un Prestre ne se deuoit raser, ny la teste, ny la barbe, & moins la laisser croistre, mais bien de la tondre, & se faisoit parauanture, pour mettre difference entre ces

S s i

Prestres, & ceux d'Egypte, lesquels comencèrent  
 à prendre coustume de se raser les cheveux, à la  
 mort d'Apis, qui fut adoré en Egypte pour Dieu,  
 & depuis ils s'accoustumerent encore à se razer  
 tout le corps, afin qu'avec la modicité qu'ils vŕoient  
 pour sacrifier à leurs dieux, ils n'eussent sur eux  
 aucune o. dure : Nous voyons au vieil Testament  
 en plusieurs endroits, que la tonsure des cheveux  
 estoit vn grand signe de moquerie, & chose igno-  
 minieuse, & mesmement au Paralipomenon, où on  
 lit que Dauid enuoya aucuns de ses ambassadeurs  
 à Hannon, Roy des enfans d'Amon, pour le cōŕo-  
 ler de la mort de son pere, & Hannon soupçonant  
 qu'ils fussent là venus pour espier la situation &  
 gouvernement de son Royaume, pour le luy vsur-  
 per, les fit prendre, & leur fit rongner leurs veste-  
 mens iusqu'aux fesses, pareillement leur fit raser  
 les cheveux, en signe de moquerie & vitupere dōt  
 en apres se susciterent grandes guerres entr'eux.  
 En l'histoire des Lombards on lit semblablement,  
 que quand Archpert eut prins le Royaume, il fit  
 raser la teste à Rotaire, lequel auoit donné faueur  
 à Limpert. On void aussi dedans quelques liures,  
 que quand S. Pierre preschoit en Antioche, aucuns  
 meschans pour luy faire grand vergongne, luy fi-  
 rent la courōne sur la teste. Ce seroit chose de bon-  
 ne consideration, que quand on vouldroit cōŕacer  
 quelque Prestre en l'Eglise Chrestienne, qu'il  
 pleust aux Prelats de leur raser la teste : afin que  
 cōme la croix qui estoit tant ignominieuse, fut ren-  
 due digne de si grande gloire, apres que le Redem-  
 pteur du mōde eut souffert en icelle, aussi la tōsure  
 des cheveux, qui estoit signe de vitupere, fut reue-

rée par les Chrestiens, puis que S. Pierre, successeur de Iesus Christ en terre, a esté mocqué & vituperé en icelle. Outre, que (comme dit Beda *hyst. Ecclesi. Anglorum*) par la rasure des cheueux de la teste est demonstree la renonciation que le Prestre doit faire des biens temporels qui luy sont superflus, n'estans les cheueux que superfluité du corps. S. Ie. o'me dit pareillement, que la rasure des cheueux d'un Prestre, est faite en signe qu'il doit reseruer de soy les richesses terriennes superfluës, que le reste des cheueux qui luy demeurent, signifie la partie que d'icelles il doit retenir pour le substantement de sa vie: autres y adionstent, que celle forme de couronne qu'on leur laisse, denote la couronne, & le guerdon qu'il aura de Dieu, se combattant vaillamment contre le monde, il en rapporte la victoire. S. Paul, outre l'ancienne loy, deffend aux Prestres de nourrir leurs Perruques. Il est semblablement prohibé par Anaclet premier Pape Romain, lequel a institué que les Prestres fussent consacrez par trois Euesques, & que le Pape qui estoit Euesque de Rome, fut aussi sousmis à ceste loy, & qu'il deuoit estre consacré de ces 3. Euesques, à sçauoir d'Ostie, de Port, & de Velitene. Anastase I. fut celuy qui ordonna, qu'on n'acceptast au nombre des Prestres, aucun estropié, ny mutilé de membres, ayant extrait ceste constitution de la loy ancienne. Car en cetéps apres que les Prestres furent ainsi consacrez, il sembla bon aux peres de la primitive Eglise, que les offices cöcernant le seruice diuin, & la cure des ames fussent entr'eux diuisez, afin qu'en l'exercice d'iceux ne vint à naistre confusion, ne sçachant chacun d'eux, iusques où



se deuroit estendre son autorité. Euariste donc fut le premier qui diuisa les tiltres aux Prestres de Rome, & institua les sept Diacres, à l'imitation de l'institution des Apostres. Depuis, & enuiron l'an de nostre salut 267. Denis diuisa les Parroisses, tât aux Prestres de Rome, qu'à ceux d'autres lieux. Ce nom de Parroisses, selon Polydore & Virgile, semble estre tiré du nom d'un Magistrat des anciens Romains, qu'ils nommoient Parrochien, lesquels auoient le soin de pouruoir & fournir aux Legats publics, du bois pour faire le feu, & du sel, parce que sans feu, & sans sel, les Hebrieux ne pouuoient faire sacrifice, dont les Chrestiens en ont prins plusieurs ceremonies : de là vient que les Prestres qui doiuent administrer à leurs sujets, les choses necessaires à salut, qui sont les Sacremens, furent nommez en Latin Parroissiens (nous les appellons Curez) & ceux qui sont sous leur Cure, & charge, Parroissiens. Je sçay qu'il y aura plusieurs Prestres qui seront bien aises d'entēdre d'où est deriué ceste coutume de raser les cheueux : mais possible aussi qu'il y en aura bien peu qui se mettēt à observer la signification du signe, qui est de renoncer au desir des richesses tēporelles, retenans pour eux seulement ce qui leur est necessaire pour sobriété.

---

*Horrible tyrannie, & subiect de tragedie  
d'Aristotime.*

#### CHAP. VI.

**A**RISTOTIME, sous les faueurs & force  
du Roy Antigone, auoit tyranniquement  
occupé la seigneurie des Eleusiens, en laquelle il

exerçoit sa puissance si intemperément, qu'il ne laissoit sorte de cruauté ou d'injure, par laquelle il n'affligeast ces miserables citoyens : car il estoit de sa nature, le plus inhumain, & cruel qu'homme de son temps. Il adjoustoit à sa cruauté le cōseil d'hōmes barbares & bestiaux, auxquels il auoit donné non seulement l'administration du Royaume : mais aussi la garde de sa propre personne. Entre les autres grandes cruantez qu'il commit, est digne d'estre recitée pour exemple, celle qu'il exerça contre Philotime citoyen assez honorable. Ce Philotime auoit vne fille d'excellente beauté & merueilleuse grace, nommée Micca, de laquelle estoit ardemment Amoureux vn Soldat fauori du tyran, appelé Lucius : lequel manda au pere de la fille qui la luy deust enuoyer : Philotime troublé d'une si malheureuse requeste, & cognoissant le pouuoir qu'il auoit enuers le tyran, craignant que pis n'en aduint luy & sa femme exhortoient la fille d'y aller : mais la ieune fille, qui plus que sa vie aymoist sa pudicité, comme celle qui auoit esté noblement nourrie, se jettant à genoux deuant son pere, & l'embrassant le supplia ne vouloir permettre qu'elle s'exposast à tel deshonneur, & qu'il deuoit plustost desirer la voir morte deuant soy, que si vituperablement deshonorée : le pere émeu de ses larmes en grande compassion, commença à plorer chaudement, aussi fit la mere. Et ayant quel que temps demeuré sans resolution, Lucius impatient de son immodérée paillardise, & esbriété, ne la voyant point venir, alla luy-mesme tout indigné en sa maison, où la trouuant à terre embrassant les genoux de son pere, par grandes menaces luy commanda

qu'elle se leuaſt ſur ſes pieds, & le ſuiuit incontinent : lors elle recommençant ſa plainte retardant & refusant de ſe leuer, ce cruel homme luy mettant ſes habillemens par piéces, la depouilla toute nuë, & la batit tres-cruellement : mais elle ſupportoit les battures, avec telle conſtance de courage, que non ſeulement ne jetta vn moindre ſouſpir : mais ſe monſtroit encore préparée à en recevoir d'auantage. Le pere & la mere meus à cōpaſſion de ſi horrible ſpectacle, avec grands cris & larmes continues ſe mirent à genoux deuant luy, le priant de vouloir prendre pitié d'elle & d'eux : mais voyans qu'il ne pouuoient rien obtenir de ce cruel barbare commencerent à inuoyer l'aide des dieux, & des hommes, dequoy plus indigné ce Barbare, tira ſon glaïue, & tua la vierge, embrassant les genoux de ſon pere. De laquelle horrible cruauté, non ſeulement ne s'émeut le tyran : mais des citoyens qui blâmoient cét acte, les vns il faiſoit mourir, & les autres banniſſoit : tellement que plus de 800. s'enfuyrent en Etolie, lesquelz depuis écriuirent au tyran, le priant d'eſtre content de laiſſer retirer leurs femmes & enfans par deuers eux, ce qu'ils ne pourent aucunement obtenir. Quelques iours apres il fit cauteleuſement publier par vn trompette, qu'il eſtoit content que les femmes des bannis peuſſent librement ſe retirer avec leurs biens & leurs enfans, par deuers leurs maris : dequoy les femmes toutes réjouyes, commencerent à faire leurs fardeaux, & à chercher les vnes des chariots, les autres des cheuaux, pour emporter leurs biens & enfans : mais au iour déterminé, eſtās toutes à la porte par où elles deuoient ſortir, avec leurs chariots

chargez de leurs biens, & de leurs petits enfans, & comme elles vouloient s'acheminer, suruindrent les satallites du tyran, qui avec horribles menaces leur crierent de loin qu'elles s'arrestassent, & arrivant à elles leur commanderent retourner arriere: puis furieusement renuerferent leurs chariots par terre, avec leurs biens & leurs enfans. Les misérables par la grande presse ne pouvoient tourner arriere, ny seurement demeurer en ce tumulte, & ce qui estoit de plus grande compassion, estoit qu'elles voyoient leurs petits enfans mourir tous brisez sous les chariots, sans leur pouvoir donner secours quelconques. Et apres, ces soldats ayas assemblé les femmes, avec les enfans qui estoient échappez, les firent cheminer comme vn parc de brebis, avec des bastons vers le Palais du tyran: lequel apres leur avoir osté tous leurs biens, les fit toutes emprisonner avec leurs enfans. Ceste grande cruauté déplut grandement aux citoyens, lesquels ne sçachans comme mieux émouvoir le tyran à prendre pitié de ces femmes, prindrent les faize Vestales consacrées à Denis, & les firent vestir d'habits Sacerdotaux, & prendre les choses sacrées du temple: & en ordre de procession les acheminerent devers le tyran, qui estoit pour lors en la place, à fin de luy demander misericorde pour ces femmes & enfans, les Soldats qui estoient à la garde du tyran émeus de la reuerence de ces Religieuses, leur firent vne aisle, à ce qu'elles peussent paruenir iusqu'à sa presence: Aristotime s'arresta lors pour entendre que ces Dames luy vouloient dire, mais ayant compris par le commencement de leur harangue ce qu'elles deman-

doient il se tourna tout dédaigné a ses Soldats, & les reprint rigoureusement de les auoir laissé approcher de luy: parquoy ces Soldats n'ayant égard au sexe, ny à la religiō, avec des hastes qu'ils auoient leurs donnerent de grands coups de baltonnades: & par ce moyen furent déchaissées de deuant luy: & si furent condamnées de ce qu'elles auoient fait, chacune à deux talens d'amende. Il y auoit vn noble citoyen en la ville nommé Ellanique, auquel le tyran auoit fait mourir deux enfans, & neantmoins à cause de sa vieillesse ne le tenoit aucunement suspect: cét homme ne pouuant plus supporter l'outrage & cruauté faite à sa partie déterminatrouuer occasion de la venger par la mort du tyran: cependant les citoyens qui s'en estoient fuis (cōme nous auōs dit) en Etolie, ayāt fait vne assemblée de quelques gens vindrent en armes au pays des Eleusiens & occuperent quelques confins qu'ils fortifierent, & là s'arresterēt, deliberans de ces lieux é mouuoir guerre contre Aristocrime: & avec eux se joignirent plusieurs autres citoyens, qui estoient sortis hors de la ville, tant qu'ils auoient desia forme d'armée. Ces choses donnerent si grande crainte au tyran, qu'il s'en alla vers les femmes de ces citoyens qu'il tenoit prisonnières: & pour ce qu'il estoit de courage felon & cruel, il pensa plustost pouuoir obtenir d'elles par menaces, que par douces paroles ce qu'il leur demanderoit, pour ce leur commanda par paroles rigoureuses qu'elles récriussent à leurs maris par Ambassadeurs qu'ils se desistassent de leur entreprise, autrement que il feroit mourir leurs enfans, & foüetter leurs femmes par toute la ville: à ces paroles les da-

mes ne respondirent rien : parquoy avec grande cholere s'escria, qu'elles luy donnaissent resolution de ce qu'elles en vouloient faire ; lors aucunes d'elles n'eurent la hardiesse de respondre vne parole, mais sans dire mot se regardoiēt l'une l'autre, demonstans ne faire grande estime de ses menasses. Orentre les autres y estoit Megestene femme de Timoleon, laquelle tant par la noblesse de son mary, que pour sa propre vertu, estoit cōme principale, honorée de toutes les autres : ceste-cy à la venuë du tyrā, ne se voulut leuer, & ne voulut permettre que nulle autre se leuast: mais quād elle eut ouy les propos de ce tyrā, sans soy leuer de terre, & sans aucun autre signe de reuerence luy respondit: Si en toy Aristotime, regnoit quelque prudence, tu ne t'adresserois aux femmes pour leur faire escrire à leurs maris ce qu'ils doiuent faire : mais bien les deuois renuoyer à eux, vsant de meilleurs propos, & avec meilleure consideration que tu n'as fait, quand te mocquant de nous, tu nous as ainsi trōpées : & maintenant que tu vois que tu ne peux faire autre chose, tu presumes par nostre moyen deceuoir nos maris par paroles, comme tu nous as trōpées. De fait, tu t'abuses toy-mesme, car nous ne souffrirons estre par toy derechef trōpées: & ne pense point qu'ils soient si fols, que pour remedier à la mort de leurs enfans, & au dōmage de leurs femmes, ils delaissent à faire ce en quoy ils sont tenus, pour la liberté de leur pays: car la perte de nous & de leurs enfans ne leur est point si grieve, qu'ils serōt satisfaits, s'ils peuuent deliurer leur patrie & leurs citoyens de ta cruauté. Megestene vouloit encore suivre plus outre, quand le tyrā

ne pouuant plus refrener son ire, commanda qu'on luy apportast l'enfant de la Dame, & qu'il le vouloit occir en sa presence : mais andis que les ministres le cerchoient parmy les autres enfans prisonniers, la mere avec grande constance l'appella par son nom, & luy dit : Viença vers moy, mon fils, afin que tu meures plustost par mes mains que d'esprouuer la cruauté du tyran. Ces paroles esmeurent Aristotime à plus grand desdain, lequel mit la main à l'espée pour la vouloir tuër : mais se trouuant près de luy vn de ses grands familiers nommé Cilon, il l'embrassa. & le garda de si cruellement appaiser son ire : ce Cilon estoit vn de ceux qui pourchassoit avec Ellanique la mort de ce Tyran, ne pouuant plus supporter ses meschancetez : ce fait, il appaisa tellement Aristotime, qu'il luy fit remettre son espée en son fourreau. luy remonstrent que c'estoit chose vilaine, & indigne d'un Prince, de se souiller les mains du sang d'une femme. Peu de temps apres aduint vn grand prodige de la mort du tyran, car estant au liët couché avec sa femme, pendant que les cuisiniers appareilloient à manger, fut veüe vne Aigle voler impetueusement sur le couuert du Palais, qui laissa tomber vne pierre droitement sur le toict de sa chambre, & à l'endroit où il dormoit : puis jettant vn grand cry disparut de la veüe de ceux qui la regardoient. Le tyran lors s'esueilla par le bruit de ces gens qui auoient veu ce cas, & tout espouuenté de ce prodige qui luy fut raconté, fit venir à soy vn deuinateur, auquel il se fioit grandement pour scauoir que cela signifioit : lequel luy fit response qu'il eust courage, que cela denotoit que Iupiter auoit soin de

luy, & le fauorisoit : mais il disoit bien le contraire aux citoyens, ausquels il se pouuoit bien fier pour la haine qu'ils portoient à Aristotime : car il leur disoit que pour le leur, la vie du tyran estoit menacée du plus grand péril qui fut iamais. Pour ceste cause Ellanique, & ses conjurez, penserent qu'il n'estoit plus temps d'attendre, & fut entre eux resolu de le tuer le lendemain. La nuit ensuiuant Ellanique dormant, luy sembla en songe voir deuant luy vn de ses enfans qui auoit esté mis à mort par ce tyran, qui s'escriant luy disoit, Mon pere, pourquoy dormez-vous ? que tardez-vous ? auez vous doute de n'estre pas demain Prince de la Cité ? Ellanique donc confirmé par ceste vision, alla le lendemain de grand matin trouuer ses compagnons, qu'il exhorta donner execution au fait desiré. En ce mesme temps Aristotime eut des nouvelles que Cratere venoit à son secours avec forces gens, & qu'ils estoient desjà logez à Olympie : dont il fut tres-joyeux, que luy semblant n'auoir plus occasion de crainte, sortit hors du Palais accompagné seulement de Cilon, & n'attendit point les autres qui venoient vn à vn : quoy voyant Ellanique, & iugeant lors auoir bone occasion de mettre l'entreprise à execution, sans donner le signe qu'il auoit ordonné à ses conjurez, leua les mains aux cieux, disant à haute voix : Qu'attendez-vous vaillans hommes, que ne faites vn beau spectacle au milieu de vostre cité ? Alors Cilon mettant le premier la main à l'espee, tua lvn de ceux qui estoient sorti du Palais pour accompagner le tyran : d'autre costé Aristotime voyant Thrasibule & Lépide vsmes contre luy, cuidât eüiter leur furie, se reti-



ra au temple de Iupiter, où il fut occis par ses persecuteurs : puis estant son corps tiré dehors publiquement, fut criée la liberté au peuple : là s'assembloit la tourbe, mais peu de gens y arriuerēt deuant les femmes, lesquelles de prime face, ioyeusement congratulerent à ceux qui par la mort du tyran auoient rendu le pays libre. Ce pendant le monde courut vers le Palais, la femme d'Aristotime auoit entendu la mort de son mary, & se doutant de ce qui luy seroit aduenü, s'enferma dans vne chambre où de soy-mesme s'estrangla. Ce tyran auoit deux fort belles filles prestes à marier, lesquelles ayans sçeu la mort de leur pere s'enfermerēt toutes deux en vne chambre, d'où elles furent tirées par force par le peuple, dont quelques vns les vouloient tuer: mais Megestene avec autres Dames deliurées s'y opposerent, disans que ce seroit chose mal faite & digne de blasme, attendu que les cruels tyrans n'auoient eu le courage de cē faire à elles mesmes : aux prieres de ces Dames vn chacun s'arresta, & fut prinse resolution qu'elles mesmes se feroient mourir de leurs propres mains : eslisant telle mort que chacune voudroit. Lors elles furent mises en vne chambre, dont la plus grāde ne montrant de visage, ny de fait, aucun signe d'estre espouuentée de mort, s'osta sa ceinture, & l'attacha à vne piece de bois pour s'y pendre, exhortant sa sœur avec viril courage de faire le semblable: mais la plus ieune prenant sa sœur par la main, la pria qu'elle la voulust laisser mourir la premiere, & elle respondit: Tout ainsi comme cependat qu'il nous a esté permis de viure comme sœurs, ie ne t'ay iamais rien refusé, aussi suis-je contente de t'accor-

der, ce que tu demandes en ceste derniere fin, qui est que ie suruiue à toy, combien que ce qui m'afflige le plus, soit de te voir mourir. Apres ces propos la ieune print sa ceinture, & l'autre l'admonnestoit de la bien accoustrer près de los, afin qu'elle mourust plustost & plus facilement. Quand elle fut morte, l'autre dépendit son corps & le couurit du mieux qu'elle peut. Puis se tournant deuers Mege-stene, la pria qu'apres sa mort, elle ne permist son son corps demeurer sur la terre tout nud, & cela fait, elle se pendit aussi du mesme lacqs.

*Pourquoy les hommes ne peuvent cognoistre la verité des choses pendant qu'ils vivent.*

#### CHAP. VII.

**I**L y a cinq causes principales pourquoy l'homme ne peut sçauoir la verité des choses pendant qu'il est en ce monde, & s'il les sçauoit, il pourroit se reputer vraiment estre sçauant. La premiere est l'ignorance de sa fin : c'est à dire ne sçauoir à qu'elle fin il est crée, car c'est chose certaine que s'il le sçauoit, qu'il ne se trauielleroit pas moins pour y paruenir, qu'il fait pour acquerir dignitez & richesses, esquelles (parce que luy represente son appetit) il luy semble que doiuë consister tout son bien. Mais il luy aduint en cela comme au fils d'un Roy en son enfanceté, car qui luy demanderoit, qu'il ayme le mieux ou la succession d'un Royaume, ou vne pomme, ou des cerises, qui lors on luy monstreroit. Il n'y a point de doute qu'il choisiroit plustost la pomme ou les cerises que le Royaume, d'autant qu'il les trouue meilleures, par ce qu'il en a veu & experimenté :

Ainsi en aduiët à l'homme, auquel si on demandoit lequel il ayme le mieux ou richesse ou science, il éliroit plustost estre riche & puissant : ignorant que le seul sçauant est riche : & qu'il est necessaire que le sage ordonne & gouerne : & que sans la science le pouuoir n'est puissant, mais impuissant, & priué de puissance, & aussi que la richesse sans sçauoir est possession de bestise, abondance de présomption & accomplissement de lourdisse, mais le sçauant suffit tousiours à soy-mesme, & à d'autres : ayant en luy vn tresor abondant, qui lamais ne peut failir : ou tout cela procede à l'homme pour ne sçauoir quelle est sa fin. La seconde cause est de l'usage des delectations corporelles, volontaires & sensibles, lesquels submergent & couurent les sentimens, non seulement du corps, mais aussi ceux de l'esprit & de l'intellect : tellement que cet homme ainsi enueloppé en la fange de ce Monde, est semblable à vne belle fille de Roy, à laquelle doit appartenir le Royaume du pere, & pour auoir commis adultere avec vn esclau laid & noir, vient à prendre la succession. La troisieme cause prouient de l'indisposition de la matiere, qui rend l'homme bien souuent incapable des sciences : & ce aduient quelquefois à cause des lieux & regions de sa naissance, par lesquels il vient à recevoir mauuaise complexion : comme en quelques parties Orientales & d'Afrique, où les hommes naissent si bestiaux, à cause de la trop grande chaleur, qu'ils ne sont capables d'aucune raison : & au contraire és parties Septentrionales en aucuns lieux, pour l'extrême froid, s'engédrent d'hommes aussi furieux que sont les Goths & Ostrogoths, desquels au-

ens

tous mangent chair humaine. Et ces gens là se peuvent comparer à vne Aigle, au pied de laquelle on ait lié vne pierre qui la garde de s'envoler, par la violence qu'elle fait à la nature de cét oyseau, qui est de voler par dessus les nuës. La quatrième est la difficulté des sciences, car encore que l'homme voye que le desir de son ame est de chercher attentiuement, & sçauoir la verité des choses hautes & profondes, toutes trouuant tant de difficulté à les entendre, il en abandonne l'entreprise, & se rend semblable à l'oeil, qui se ferme ententiuement à regarder le Soleil, duquel sort vne splendeur si penetrante, qu'elle éclipse & le trouble tellement qu'il ne la peut regarder. La dernière & plus forte de toutes, est vne affection que l'homme a prise en sa jeunesse, es choses esquelles il a esté instruit, & mesmement quand il a esté long-temps en ce desir: car lors la coustume se conuertit en nature, & pour ce est causée en l'ame de cét homme vne tres ferme foy, & vn amour singulier à ces choses, hayant ce qui leur est contraire: & tout le monde est presque enseuely en cét erreur. Ne voyons nous pas les enfans des Turcs, que deuant qu'ils ayent âge de raison, abhorrent nostre foy, & semblablement font les Iuifs. Nous voyons pareillement que les payfans, pour estre accoustumez aux lieux champêtres, viuans grossierement, abhorrent la conuersation des gens de cour & des villes: & de là est venu le prouerbe qui dit: que mal-heureux est l'oyseau qui est né en mauuaise vallée, car par l'vsage & conuersation d'icelle il ne s'en peut partir, enco- te qu'il en voyes de meilleures. Non seulement en cela se cognoist la force de ceste habitude: car

T t

nous mesmes hayons ceux d'un autre pays sans les auoir veus ou hantez, mais seulement pour en auoir eu mauuaise relation. Cét erreur est penetré iusques aux femmes, ausquelles est tant à gré ce qu'elles ont accoustumé, que combien qu'il soit mauuais elles ont en horreur le contraire, encore qu'il soit meilleur. Finalement cet amour de l'usage, & l'abhorrissement de ce qu'on ne sçait, s'estend quasi en toutes les choses d'eslection. Pour ce est de besoin chasser de nos cœurs ces empeschemens, à fin que puissions cognoistre (s'il est possible) la verité des choses: car en la cognoissance d'icelles gist tout contentement en ce monde, & la voye d'auoir felicité en l'autre, imitans le bon laboureur, qui voulant bien cultiuer vn champ, on oste premieremēt les espines & mauuaises herbes, puis seme son grain. Aussi quand le Medecin veut donner santé à vn malade, il luy purge premierement l'estomach, des humeurs corrompues, par ce qu'en matiere mal disposée, la forme ne se peut introduire. Nous nous deuons donc efforcer en toutes sortes, car l'homme raisonnable qui ne veut consentir à la raison, mais seulement adherer en son appetit, est comme qui voudroit nauiguer par les montagnes, & bastir en la mer: car lors l'effect de l'un & l'autre seroit priué de sa propre fin.

*Des choses monstrueuses qui seruient d'augures  
au temps passé.*

#### CHAP. VIII.

**D**U temps passé, quand par la permission du  
vray Dieu, les oracles ( qui estoient des faux

esprits cachez en ces simulachres) donnoient réponse aux idolatres, on voyoit plusieurs prodiges en l'air, & en la terre. Et pour ce que de nostre temps, que sommes en la vraye foy, nous n'en voyons point, il nous est difficile à croire ceux-là que les auteurs recitent estre aduenus en leur temps. Et me semble que nous y deuons adjoûter foy : car puis qu'ils ont escrit les histoires des guerres & autres choses aduenues de leur temps, y estant inserée la memoire de ces prodiges, nous ne deuons point les croire en partie, ains estimer qu'ainsi qu'ils ont fidelement traité d'une chose, qu'ils ayent par la mesme fidelité traité des autres, mesmement quand elles sont confirmées par plusieurs auteurs. Entre les autres prodiges du tēps des Romains, le plus notable fut celuy du Modenois, sous le Cōsulat de Lucius Marius, & de Iulius Sixtius Consuls : Que deux montagnes se leuerent de leurs propres lieux, & se rencontrerent de telle impetuosité, que laissant grande flamme & fumée par l'air par leur heurt furieux, & leur retour en arriere, non seulement destruiserent les villages qui estoient entre deux, mais aussi exterminerent toutes les bestes en la presence des voyageurs, & aussi d'une compagnie de Cheualiers Romains. Plinē raconte au mesme lieu, & dit que de son temps : & sous l'Empire de Neron, Vassus Marcellus Cheualier Romain, que l'Empereur auoit mis pour luy au Royaume de Naples, auoit au territoire de Marrucin, quelques champs, l'un deçà, l'autre delà du grād chemin, l'un estant vn pré, & l'autre plein d'Oliuiers, aduint par vne esmerueillable vertu que ces deux champs changerent de place : car les

Oliuiers se transporterent là où estoit le pré, & le pré au cas pareil fut veü se trāsporter là où estoient les Oliuiers, qui fut iugé procéder par force de tremblément de terre. Cela n'est pas seulement recité par Plinē, mais est aussi raconté aux Chroniques de plusieurs hommes de sçauoir, & en vn liure de la guerre de ces deux montagnes, combien aussi que Plinē ne croye pas que les hommes soient transformez en Loups, il recite neantmoins, qu'Euante auteur de nō mediocre autorité entre les Grecs, raconte que ceux d'Arcadie ont escrit, qu'en Arcadie y auoit vn estang, auquel les hōmes estoient pour certain temps conduits par sort à le trauerser, & qu'ils se veautoient en l'arene d'iceluy, se transformans en figure de Loups : & qu'ayans demeuré en cēt estat l'espace de neuf ans, ils reprennoient leur forme ancienne, selon que le recite Fabius : lequel adjouste ainsi que Copas, qui a escrit l'Olimpiade, raconte qu'un nōmé Demarque, auoit māgé les entrailles d'un ieune fils, que ceux d'Arcadie auoient sacrifié à Iupiter Lycée, & qu'il s'estoit transmué en Loup, & qu'il demeura en ceste forme dix ans, & qu'après estre retourné homme, il auoit obtenu la victoire de la luite, au mont Olympe. S. Aug. au 14. liure de la Cité de Dieu, dit que Varron recite le semblable. Je ne puis croire que ce soient faites ces transformations, mais plustost qu'elles sembloient telles par art diabolique. On se deuoit émerueiller des choses merueilleuses que dit Plinē, car il escrit plusieurs choses réputées impossibles, comme de transformation de femme en hōme, & toutesfois il ne le veut pas croire des choses semblables, au moins impossibles, & qui

sont apparues comme i'ay dit. Neantmoins qui  
 considerera bien les escritures, possible ne s'esmer-  
 uillera point de ces transformations reallement  
 aduenues, & non faintement. Car nous scauons  
 qu'il est contenu en Genese, que les verges des Ma-  
 giciens furent non en apparence, mais en effet par  
 voyes secrettes, muées en serpens. Or quelle chose  
 est la plus facile, muër vne verge en serpent, ou  
 en vray corps d'un homme (ie ne dis pas l'esprit)  
 transformer en beste? L'opinion de S. Augustin  
 est vallable, par ce qu'il dit qu'il sembloit à vn  
 certain homme que sa fille fust muée en vne ieune  
 lument, & l'ayant menée à saint Hilarion l'ayant  
 iceluy Saint regardée, il dit qu'il voyoit vne fem-  
 me, & non vne lument: pour ce il fit son oraison,  
 laquelle finie, le pere reueid sa fille en son pre-  
 mier estat; parquoy l'on peut iuger que telle chose  
 se monstre à l'homme, qui n'est pas, & que telle  
 chose est apparente, & non point existente. Mais  
 retournons aux augures. On a veu par plusieurs  
 fois, qu'à l'ouuerture d'une beste, on ne luy trou-  
 uoit point de cœur: comme il aduint la premiere  
 fois que Cesar dictateur s'assit en la chaire dorée,  
 & lors fut disputé entre les Aruspices, s'il se pou-  
 uoit trouuer vn animal sans cœur. Plin<sup>e</sup> recite,  
 de *Cicer. de Lirin.* que Caius Marius immolant  
 en Vriue, il ne fut point au cas pareil, trouué de  
 cœur en la beste: mais on peut bien presumer que  
 cela ne venoit point de la nature, ains de ce que ses  
 faux esprits trompoient ainsi les gens, ostans le  
 cœur des Bestes lors qu'on en sacrifioit, sachans  
 bien ce qui en deuoit aduenir. Il s'est aussi mainte-  
 fois trouué deux cœurs en vne beste: car nous lisons



qu'au sacrifice que fit Marc Marcel, avant qu'il mourut en la bataille, qu'il eut contre Annibal, le premier iour il ne fut point trouué de cœur aux bestes qu'ils sacrifierent, & le iour suiuant en l'autre sacrifice il en fut trouué deux. Plinẽ recite au lieu préallégué, qu'en Paphagonie les Perdrix ont deux cœurs, ce que pareillement dit Theophraste, entre les Philosophes tres-experts aux choses naturelles, comme recite Aulugelle en son 6. liure, 15. ch. Theopompe dit qu'en Bisaltrie, le lièvre a deux foyes : & en aucuns lieux les brebis n'ont point de fiel, comme au pays d'Euboée. En Nasse elles sont tout au contraire, car elles l'ont tres-grand & double : & les grenouilles qu'on appelle Rubettes ont deux foyes, l'un venimeux, & l'autre medecinal : & quand elles meurent, les formis y accourent, & mangent le medecinal. On dit que le iour que mourut Pyrrhus, on vid en sacrifiant les testes des bestes mortes, qui les choient par terre leur sãg. L'an qu'Annibal fut vaincu des Romains, sous Publius Ælius, & Cnejus Cornelius Cõsuls, on vid les formens naistre sur les arbres : & Aristandre Grec, recite en son liure des prodiges, ( & est confirmé par C. Epide Romain, en ses Cõmentaires ) que quelques arbres ont esté muez en autre espece d'arbres. Nous lisons pareillemẽt, qu'en la guerre des Cimbres, fut ouy en l'air vn bruit d'armes, & son de trompettes ; aussi la troisiẽme année du Consulat de Marius, furent veuës deux armées au Ciel, qui s'alloient rencontrer d'Orient en Occident, & plusieurs semblables prodiges, desquels fait mention saint Augustin, en son liure de la Cité de Dieu.

*Combien est grande l'erreur des Princes Chrestiens  
de permettre le duel.*

CHAP. IX.

**S**OIT ainsi comme l'abus est venu, quasi en toutes les choses du monde, par la froide charité qui est és hommes: & par leur malice tant augmentée, ainsi est advenu du duel, lequel estant par les grands Princes, lors qu'ils s'exerçoient aux armes, tant honorablement admis en certains cas, & differens de tres-grande importance, qui ne se pouvoient terminer autrement: est venu a estre tellement corrompu, que tout simple & priué soldat, pour petite occasion presume luy estre licite de le tenter. Et ce qui me rend plus estonné, est de voir que les Princes Chrestiens seulement le permettēt: combien qu'à eux plus qu'à nuls autres par loy expresse il soit deffendu: & est augmenté tellement cēt abus, que si Dieu ny pouruoit ie crains de voir vn iour, que les Prelats de l'Eglise le permettent aussi. Ce duel & combat est prohibé au Chrestien qui le fait: à celuy qui le permet, & à celuy qui le voit par raison diuine & humaine, tant Canonique, que Civile. Il est deffendu par raison diuine, par cēt argument. Tout acte par lequel Dieu peut estre tenté, est prohibé au Chrestien par le commandement de Dieu: Car il est escrit; Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu, que Dieu soit tenté, par lequel on le prouue en cest sorte. Faire preuue des choses qui ne se peuvent conduire à fin, par voye naturelle, mais seulement par œuvre diuine les tentant, est tenter Dieu: comme il

aduiuent aux choses de purgation, où il est tout no-  
toire, que par voye naturelle le plus adextre &  
puissant vaincra le foible, & moins adextre; & le  
contraire (qui est que le plus fort soit vaincu du  
plus foible) ne peut aduenir sinon miraculeusemēt,  
mettant donc ces personnes en vn cāp si dissembla-  
bles, l'on cherche la victoire en celuy qui à la rai-  
son, à fin que la verité soit manifestée: ainsi donc  
l'on tente Dieu en voulant qu'il fasse miracle, ce  
qui aduiēdroit si le foible estoit victorieux du fort,  
ce qui seroit contre nature. On le prouue encore  
estre deffendu par raison diuine, par cēt autre ar-  
gument: Quand vne loy deffend vne chose, elle deffend  
aussi de faire ce pourquoy on peut faire la  
chose deffenduē, estāt donc deffendu par la loy di-  
uine de tuer personne: le duel est pareillemēt deffendu,  
veu que par iceluy peut aduenir homicide. Il se prouue encore par cēt autre: Le diuin cōman-  
dement deffend toute action, qui s'eloigne de la  
fontaine de charité, laquelle est guide de toutes  
vertus, & déchassans tout vice. L'acte du duel est  
aliené de charité vny au vice, pour ce que charité  
n'est autre chose qu'aymer Dieu & son prochain,  
& venant au combat on cherche de tuer son pro-  
chain, en desobeyssant à Dieu. Il est pareillemēt  
prohibé par la Loy canonique, d'autant qu'elle suit  
toujours la Diuine, & par la raison que l'vne le  
deffend, est deffendu par l'autre. Le duel est aussi  
deffendu par la loy des hōmes, & la preuue est que  
tout ce qui repugne & contredit à l'équité natu-  
relle, est prohibé par la raison des hommes, car  
cette raison fondée sur l'équité naturelle: l'équité  
de la raison des hommes, veut que celuy qui

commet crime soit puny , & que l'innocent soit absous : toutesfois par ce duel aduiant bien souuent le contraire. Il se prouue encore par cét autre argument : l'équité naturelle sur laquelle ( comme nous auons dit ) est fondé la raison des hommes, est entièrement pour la conseruation & augmentation d'iceux. L'action donc qui tourne en la destruction & diminution des gens est deffenduë : or que ce soit le duel, il se prouue , pour ce que par iceluy les hommes s'entretuent , lesquels sont de plus grand prix que chose qui soit au monde. On le prouue encore par l'argument suiuant tout acte qui repugne aux preceptes de l'équité naturelle : est prohibé pour la raison des hommes , car elle est fondée sur icelle comme nous auons dit. L'un de ces preceptes est que nul n'aquiere honneur ny profit au dommage d'autrui : l'autre que nul ne desire à autrui , ce qu'il ne voudroit pour soy-mesme : or cét acte de duel contredit à l'un & l'autre, parce que celuy qui s'y conduit cherche sa gloire, par le vitupere & dommage de celuy contre lequel il combat , qui est son prochain, & desire à autrui ce qu'il ne voudroit pour soy-mesme , à sçauoir le vaincre & tuer. Il est deffendu encore de raison ciuile , par ceste reigle : Le droict Ciuil deffend tout acte par lequel la iustice soit déniée aux parties, ou faite injure : or en ce combat aduiant le plus souuent le contraire, c'est que l'innocent meurt & le coupable reste en vie , tellement que par ce moyen, la iustice n'a point de lieu.

*Des merueilleuses proprietéz de l'Asne.*

## C H A P. X.

**E**Ntre toutes les proprietéz des bestes, celle de l'Asne est émerueillable, car il est si domestique, qu'Isidore dit que son nom est prouenu de ce mot *Asseoir*, d'autant qu'anciennement les homes montoient dessus: ou bien de la diction Grecque *Asinos* composée de *A*, qui est diction Grecque priuative, qui signifie Sans: & *zinos*, qui signifie Sens: tellement que ces deux dictions assemblées signifient, sans sens, aussi dit-on qu'il a peur de passer sur vn pont, sous lequel on peut voir passer l'eau, pour ce qu'ayant le cerueau debile, il a peur par instinct naturel de tomber dedans: il craint aussi pareillement d'entrer en l'eau pour basse qu'elle soit, craignant que par le cours d'icelle, son cerueau ne se trouble, & qu'il ne se noye, ce qui procede de la cognoissance qu'il a de son imperfection. Cét animal est paresseux, & melancolique, pour ce qu'il est froid, sec, sans memoire, laborieux, & propre à porter faix: par sa grande fragilité, il ne peut viure es regions froides, & s'il y vid d'auanture, il n'ayme point l'action generatiue, & ne peut engendrer. Il porte mieux sur les reins que sur le dos, ny sur les épaules: car estant melancolique, il a les os de derriere plus forts & plus secs, car là est le signe de la melancolie, & pour ce il a la peau si dure & espesse en cet endroit, que combien qu'on le frappe de gros bastons, on ne le peut faire mourir sinon qu'à grâde peine: aussi parce qu'il est ainsi de terrestre nature il est peu disciplinable, & s'engraisse mal aisément.

Albert le Grand dit, que pour ceste mesme cause il endure grand mal de teste, & meurt souuēt trespuchant la teste d'un costé, & que par la pesanteur de sa teste il luy tombe souuent sus le poulmon, vne humeur espaisse & visqueuse, qui luy cause difficulté d'haleine, & le fait tomber en pasmus. Il mange peu, & tant plus s'enuieillit d'autât plus boit qu'autre animal. Sa grande froideur & siccité, ne le permet esnouuoir à engendrer au temps des autres animaux, à sçauoir, auant l'équinoxe hyemal, ou bien sous l'équinoxe : ains au mois de May, quand le Soleil monte, quasi à l'angle droit de l'équinoxe, & lors la grosse humidité estant dispersée, & diminuée, il s'esmeut à cet acte par telle furie, qu'il semble devenir fol, & mesmement quand il est jeune. La grosseur de son cuir prouient comme nous auons dit, de ses grosses humeurs, & celuy qui fera semeler ses souliers du cuir sur lequel l'Asne aura long-téps porté la charge, il ne les consumera point, les portast-il long temps, par long voyage & chemin pierreux, & à la parfin s'endurciront en sorte que les pieds ne les pourront endurer. Albert le Grand le raconte par preuue. De ceste siccité vient que le lait d'Asnesse est si subtil qu'il n'a en soy point de caillé, & pour ce on le baille aux ethiques, ou Phrysique: encore dit-on que la blancheur de ce lait, sert de beaucoup à faire belle chair, & la nettoyer : pour ce raconte Plin, que Poppée concubine de Neron, se baignoit souuent au lait chaud d'Asnesse. Cét animal a par coustume d'vriner au lieu où il sent qu'un autre Asne aura vriné. Il est fort hay des petits oyseaux, pour ce qu'il ronge les espines

des buissons, où ils font leur nid, & avec son horrible voix les iette par terre, & les fait fuyr, s'ils sont dedans. Le Corbeau est son ennemy capital, tellement que s'il a quelques escorcheure sur l'eschine, il vole dessus, & l'y picque avec son bec, & par ce mesme moyen les petits oyseaux aussi se vengent de luy; mais le Corbeau, sur tous les autres, tasche à luy creuer les yeux avec son bec, contre lequel luy sert de deffence la cōcavité d'iceux, la durté de la peau, & la propre agitation de ses oreilles: car en fermant les yeux il les chasse de ses oreilles. L'Ours est aussi son ennemy, lequel le cherche pour le tuër, desirant manger de sa chair cruë. Il ne veut boire qu'aux fontaines où il est accoustumé, & où il peut passer sans se mouïller: & ce qui est esmerueillable, est, que si on luy trouble l'eau, encore qu'il ait grand soif, à grand' peine voudra-il boire, si on ne luy baille eau semblable à ceste-là. Et dit Pline, qu'à fin qu'il boive, il le faut descharger de son fardeau, si on ne l'y peut contraindre autrement. L'Asne aime son Asnon de si grande amour, que pour crainctive qu'elle soit de nature, ne craindra pourtant de passer à trauers d'un feu pour aller trouver. Aristote dit que l'Asnesse demeurera autant de temps à cōcevoir qu'on luy baillera à manger de grains d'orge, baignez en sang de Mulet, & qu'à la generation des Mules, on ne doit prendre lument qui ait moins de quatre ans, ny plus de dix. Et pour ce que naturellement nulle beste n'habite avec autre que de son espee, les Pasteurs qui veulent faire engendrer un Mulet, par un Asne, & une lument, vsent de cét artifice, c'est qu'ils nourrissent l'Asne de jeunesse avec

*Di l. 8.  
chap. 23*

*Arist.  
l. 2. de  
la generation  
des  
bestes,*

lait de lument en lieu obscur, afin qu'il le prenne.  
 Par ce moyen parvenu en aage, comme adultere,  
 vient à aymer les lumens, & par mesme moyen  
 nourrissent les poulains des lumens avec lait d'As-  
 nesse, puis apres habitent volontairement avec les  
 Asnesses. Et s'il aduient que la lument soit prinse,  
 & que l'Asne vse encor avec elle, incontinent sa  
 grossesse se corrompt, par la grande froidetur de  
 l'Asne: ainsi en aduient-il à l'Asnesse si le Chival *Arist.*  
 se joint à elle, & par la mesme raison. Le Mulet *vs sup.*  
 qui naist de l'Asne & de la lument ne peut engen-  
 drer: la cause selon Aristote, est qu'estant (com-  
 me nous auons dit) la semence de l'Asne froide, &  
 à icelle se joignant la semence de la lument, la-  
 quelle (à respect du sexe feminin) est aussi de  
 complexion froide, partant ce qui est engendré *pli l. 8.*  
 est si froid, qu'il ne peut estre propre à generation. *cap. 44.*  
 Et combien que Pline dit, qu'elles ont souuent  
 pouliné, ce n'est pas pourtant naturellement, ains *Arist.*  
 plustost comme chose prodigieuse. Aristote con- *cl. 3. des*  
 cede aussi qu'ils engendrent: mais que le fruit *bêtes.*  
 ne se peut esleuer. Theophraste dit, qu'en Cappa-  
 doce ils engendrent & poulinent. Aristote recite,  
 que l'Asne s'engraisse plus en beuvant de l'eau trou-  
 ble, que de la claire, & qu'il l'ayme mieux au con-  
 traire de la vache. Le poulin de l'Asnesse est de si  
 courte memoire qu'allant apres sa mere, si elle  
 s'esloigne de luy de cinq pas, il ne la suit plus. mais  
 s'arreste-là. On dit que l'Asnesse a par coustume  
 quand elle veut pouliner, se retirer en lieu obscur:  
 & l'opinion d'Albert le Grand est qu'elle le fait pour  
 la debilité des yeux de son petit. C'est chose expe-  
 rimentée (selon le mesme auteur) que prenant son



foye, & le faisant bouillir, pour rostir en vn mesme iour, qu'il profite aux malades du mal caduc, moyennant qu'ils en vsent : & leur fait la mesme operation ses ongles brulées, en beuuant en poudre le poids de trois ducats, & tous les iours vne once: l'emplastre qui sera faite de ces ongles dissoudra les escrouelles, & guerit les fentes qui viennent aux mains en hyuer, à cause du froid. Ses ongles pilées & mis en poudre, puis appliquez sur vne apostume percée, seruent beaucoup. Son vrine est fort profitable à la douleur des reins, causée par grosse humidité, & sa fiente brulée ou non, si on en fait emplastre restreint le flux de sang, & si on fait de la fumée en vne maison avec le poulmon d'un Asne, les vers s'enfuiront. Derechef sa fiente baignée en vinaigre, & appliquée au nez en vn drapreau par plusieurs fois, restreint le flux de sang qui en vient, & mettant vn emplastre au front de la mesme matiere, fait le mesme effect. Et dit Pline que son lait, & son sang seruent contre la morsure du Scorpion. Son vrine avec du nard, augmente & conserue les cheueux : & ses os pilez, & beus, deliurent l'homme de venin. Aristote, Albert le grand, & Pline recitent infinité d'autres vertus, qui sont en cet animal tant mesprisé, qui seroient trop longues à raconter.

---

*La grande constance d'Aretaphile Cyrenée:*

C H A P. X I.

**Q**UANT à constance de la noble Aretaphile de Cyrenée, est digne d'estre mentionnée par tous

**Les** siecles: elle estoit fille d'Eglator , & femme de Fedin, qui estoit par noblesse & richesse vn des premiers de celle ville: elle fut de son tēps non moins de beauté doüee, que de prudence, & esloquence en son parler. Aduint que Nicocrat ayant occupé la tyrannie, & condamné plusieurs citoyens à mort entre les autres cruautcz qu'il commit, il tua Melampe Prestre d'Apollo, pour encore vsurper cēt office sacerdotal. En apres ayant par tromperie fait mourir Phedin, mary d'Aretaphile, print à femme Aretaphile par force & contre sa volonté: & ne cessant de iour en iour à s'ennorgueillir enuers les citoyens, vsant & augmentant sa cruauté, en fit par vne furie sienne mourir grand nombre: & pour ce qu'il les faisoit enseuelir hors de la ville: & estant aduerty qu'aucuns feignoient estre au nombre des morts, & se faisoient porter dehors pour échapper sa cruauté, il fit demeurer ses Soldats à la porte de la ville, lesquels avec dagues & grands poinçons de fer, tous rouges de feu perçoient ces corps pour s'asseurer s'ils estoient morts ou vifs. Ces choses déplaisoient merueilleusement à Aretaphile sa femme, laquelle meüē à grande compassion de sa patrie, outre la grande haine qu'elle luy portoit, pour l'assassinement qu'il auoit vsé enuers son bien aymé Phedin, determina hazarder sa vie pour luy faire perdre la sienne. Et combien que Nicocrat l'aymast tres-ardeamment, & que pour luy complaire luy fist infinité de graces, non pourtant osta de son esprit ceste magnanime deliberation: & quand par la puissance du tyran tous les Citoyens perdoient l'espoir de la deliurance de ceste tyrannie, elle seule se confermoit tousiours en plus grande

esperance de trouuer l'occasion de le faire mourir: Elle adjoustoit à sa deliberation la memoire de la Thebaine Pherée, tant renommée au monde, & en desiroit fort l'imitation: mais pour ce qu'elle n'auoit la commodité des cōpagnes comme eut Pherée, delibera pour mettre à fin son entreprise, de faire mourir le tyran par venin: par lequel moyen elle encourut de grands dangers ( comme nous disons ) d'autant qu'elle faillit par plusieurs fois à son dessein, & finalement y estant surprise, ne fut suffisante sa dissimulation, laquelle fut conuaincūe avec tres-certains auguremens. Alors Caluie mere du tyran qui grandement la hayoit comme femme de fier courage, persuadoit qu'on la fist mourir de grief supplice: mais la grande amour que Nicocrat luy portoit, & le grand cœur qu'elle monstroist, respondant à ses accusateurs, furent cause qu'on ne diligenta sa mort: toutesfois apres grandes contraintes, estant par clairs indices conuaincūe, & ne pouuant plus s'excuser qu'elle n'eust préparé ce venin pour luy, en la presence des Iuges courageusement luy dit: Je confesse mon mary que ce breuage a esté par moy appresté, pour te le donner, non toutesfois que i'aye iamais pensé, ny aucunement sçeu que ce fust venin, ains vn breuage amoureux: car me voyant enuiée de plusieurs Dames, à cause de l'amour qu'elles cognoissent que tu me portes: & d'autāt que ie suis esleuée en gloire & richesses par dessus elles, doutant qu'elles ne procurent par tous moyens de te attirer à les aimer, i'ay fait ceste liqueur à fin que tu m'aymasses plus fermement: Parquoy si i'ay failly en cela, ie ne dois point estre punie, veu qu'à ce m'a incité l'amour

mour que iete porté, & non point par haine : & neantmoins si ie dois estre punie ie ne merite point la mort comme empoisonneuse, mais bien comme femme qui ay voulu pratiquer des enchantemens & breuages par trop aymer mon mary, & pour rendre son amitié correspondante à la miennie. Se deffendant la Dame avec ceste constance, l'excuse sembla au tyran aucunement vray semblable, pour ce ne voulut qu'on la fit mourir : mais il permit bien qu'on la tourmentast par gehenne, pour luy faire confesser la verité. Caluie ayant fait appareiller les tourmens luy en fit tant donner, & tant elle mesme luy en donna qu'elle en fut lassée, toutesfois Aretaphile ne confessa aucune chose, au moyen dequoy elle fut deliurée & iugée inculpable par Nicocrat, lequel se repêtit fort d'auoir permis qu'elle fust tourmentée : bien peu apres vaincu de grand amour s'efforçoit avec plusieurs dons de la reconcilier en son amitié. Elle comme prudente & sage, dissimuloit de l'aymer au possible, mais retenant en son esprit le souuenir de tant d'offences recenës attendoit le lieu & temps de s'en venger : & pendant qu'elle resoluoit en son esprit le moyen que elle pourroit tenir, se presenta à elle ceste occasion : Elle auoit de Phedin vne ieune fille, de grande beauté & vertueuses coustumes, & ayant Nicocrat vn frere nommé Leandre, jeune fort dissolu, & addonné à l'amour des femmes, elle tascha de l'attirer en l'amour de sa fille, en sorte que par enchantemens & breuages amoureux qui luy auoient esté enseignez, facilement l'attira à l'aymer principalement pour ce que la fille estoit instruite par la mere de luy monstrier signe d'amour :

Après cela, elle fit tant que Leandre pria son frere de luy donner pour femme, ce qu'il obtint par le cōsentement d'Arctaphile. Après les nopces Leandre qui aymoît fort la ieune dame, ne se pouuoit saouler de luy faire des caresses, & luy donner cōtētement : parquoy vne nuit par le conseil de sa mere, elle l'exhorta par bon moyen de vouloir procurer la mort de son frere, & faire cet acte genereux de vouloir deliurer son pays de si grande tyrannie, & qu'il se tint tout assēuré que pour recompense de ce bien, il seroit esleu par les citoyēs pour Roy legitime: joint que s'il ne le faisoit, & que son frere vint à estre tué, ce qu'il ne pouuoit aucunement échapper, sa vie mesme ne seroit pas trop seure, luy remonstrant par diuers exemples la cruauté de son frere, qui non seulement vouloit tenir les citoyens sous le dur joug, mais aussi lui-mesme qui estoit son frere : & qu'il soit vray, disoit-elle, regarde qu'il n'estoit pas en ta liberté de prendre femme sans l'en prier. Leandre à la persuation de sa femme fut induit à l'instant à conspirer contre son frere, & mesmemēt oyant que cela estoit agreable à Arctaphile. Parquoy communiquant son entreprise à Dannides, son familier & feal amy, avec l'ayde d'iceluy, vniour le tua, & se fit Seigneur du Royaume, par la possession duquel il se fit si puissant, que méprisant Arctaphile & ses exhortations, il fit par eff. & cognoistre au mōde, qu'il estoit plustost homicide de son frere, que conspirateur de la mort du tyrā : parce qu'il gouuernoit le Royaume, avec injustice & imprudence, encore qu'en apres il commençast quelque peu à auoir sa belle mere en aucune reuerence. Au moyen dequoy elle

voyant. n'auoir encore deliuré ses citoyens de tyrannie, delibera de le faire mourir aussi : parquoy secrettement elle suscita Anabe, homme fort belliqueux, natif de Lybie. de faire la guerre à Leandre : ce qu'il fit, lequel s'estât approché avec son armée, elle appella Leandre ; & luy dit que ces Capitaines n'estoient esgaux ny en prudence ny en force à son-nemy, & que ce n'estoit point son aduantage d'auoir noie à personne, iusques à ce que par puïssance il n'eust bien asseuré son pied dans ce Royaume : pourtant le conseilloit de tascher par tous moyens à pacifier avec Anabe : luy promettant de trouuer moyen elle mesme, qu'il pourroit parler & communiquer facilement avec Anabe : Leandre trouua bon le conseil de sa belle mere, & l'accepta, lors elle commença à pratiquer l'assemblément d'eux deux ; mais deuant le temps designé, elle enuoya quelques siés messagers fiables pour prier Anabe, que quand Leandre sortiroit, il le tuast, ou fist prisonnier, luy promettant pour ce faire, grande somme d'argent. A quoy le Lybien prestant l'oreille, le promit faire. Leandre craintif de nature (comme sont coustumierement les tyrans) differoit tousiours ce partement : mais pour la hôte que luy faisoit sa belle mere, qui l'accusoit d'estre couïard, & voyant qu'elle s'offroit luy faire compagnie, finalement se mit en chemin, & sortant hors tout desarmé, & voyant approcher Anabe avec les siens il commença fort à craindre, & s'arresta, disant ne vouloir aller plus outre, ains attendre là ceux de sa garde : Aretaphile ores par remonstrances. & ores par paroles ignominieuses, blasmant sa couïardise, taschoit tousiours le pousser auant, & finalement le

prenant par le bras, tant pour luy donner courage, que pour luy pousser par force : tant fit qu'elle le conduisit deuant Anabe, & le liura prisonnier entre ses mains, lequel le fit curieusement garder, attendant que la somme d'argent qu'on luy auoit promise luy fust enuoyée : Elle alors s'en retourna en la ville, où elle manifesta tout le succez, & ce qu'elle auoit fait pour deliurer la Patrie des mains du tyran : adonc fut amassé l'argent promis, & enuoyé à Anabe, lequel liura Leandre entre les mains d'Aretaphile, laquelle le mit en la puissance du Magistrat, qui le fit coudre en vn sac, & jetter dedans la mer, & sa mere Caluie fut bruslée. Adonc tous les citoyens accouroient vers Aretaphile, & se mettoient à genoux deuant elle, & la celebroident digne de grandissime louange, pour auoir avec si grand danger de sa personne, sauué sa Patrie, & la firent de prendre avec le Magistrat la charge de les gouverner : ce qu'elle fit, & s'occupa en ce gouvernement iusques à ce qu'elle feust reduit en estat pacifique : & depuis ayant remis son office entre les mains du Senat, se mit en vn Monastere des Vierges sacrées, où elle vesquit priuément & paisiblement tout le reste de sa vie.

---

*Vne lettre écrite par le Senat d'Athenes  
aux Lacedemoniens.*

## C H A P. XII.

**N** O T R E les Atheniens, & les Lacedemoniens, fut suscitée vne tres-cruelle guerre, sur la different de quelques confins, pour ce estans venus en bataille campée, les Lacedemoniens fa-

rent rompus & desconfits par les Atheniens : les vaincus demanderent trefues aux victorieux , & pour plus facilement les y disposer , y enuoyerent pour ambassadeur le renommé Philosophe, Euxin : lequel avec si éloquent stil parla à ce Senat en la louâge de la paix, & avec si belles & doctes raisons fit la remontrance , que non seulement la trefue leur fut accordée par les Atheniens. mais aussi leur remirent par don les confins qu'ils pretendoient leur appartenir , tant eut de puissance la harangue d'Euxin : par lequel le Senat d'Athenes leur rescrivit ceste lettre. Le Senat & peuple d'Athenes, mède salut & paix aux Lacedemoniens. Nous appellons les dieux en tesmoignage , qu'en la bataille passée nous auons eu plus de desplaisir de vous voir ainsi sanguineusement vaincus, que n'auons eu de plaisir de nous voir victorieux : parce qu'à la fin les effets de la guerre sont tels, qu'aux victorieux le dommage est certain ; & aux vaincus l'vtilité est douteuse. Nous eussions bien voulu que ce que maintenant nous demandez , eussiez demandé auparavant : mais qui peut-on faire si le sort est tombé sur vous, & sur nous, & que vous ayez beaucoup perdu en ceste guerre, & nous n'ayons eu aucune vtilité de vostre perte ? Puis que la reigle est certaine , que tout ce que les dieux ont ordonné, ne se peut scauoir par humain iugement , ny empescher par humaine puissance : vous nous demandez la trefue pour trois mois : afin que durant ce temps , accord soit traitté entre nous : Nous vous respõdons que le Senat d'Athenes n'a point accoustumé de faire trêue, pour en apres recommencer la guerre : ains a pour loy tres-ancienne , qu'il accepte librement guerre



cruelle, ou bien il accorde libremēt la paix perpetuelle. Nous nous offrons en temps de paix d'attirer en nos Academies des hommes sages , pour nous valoir de leur conseil en tēps de guerre : & iceux nous cō eillent maintenant de ne faire point trefue sous cōdition suspecte, & nous semble qu'il nous conseillent bien : car vne paix scinte est beaucoup plus dangereuse qu'une guerre ouverte. Le Philosophe Euxin vostre ambassadeur a si eloquemment parlé en ce Senat, que ce seroit chose irraisonnable luy desnier chose qu'il ait demandée : aussi est-ce chose plus honnestes conceder la paix à celuy qui la requiert par paroles, que à celuy qui la demande avec la lance. Or nous disons, & vous faisons sçavoir maintenant , que nostre Senat accorde de bon cœur à vous Lacedemoniens, loyalle paix, vous deliurant du soupçon de la guerre : & ce faisons afin que le monde sçache que les Atheniens sont de si grand cœur contre les audacieux, & si grands amis des sages, qu'ils sçavent chastier les fols Capitaines , & se laissent commander par les sages Philosophes. Vous sçavez bien que tout nostre different est yssu par possession des Villes assises sur le riuage du fleuve Milin : Par ceste lettre donc nous vous disons, & iurons par les dieux immortels , que nous vous renonçons tout le droit que nous y pretendons, à la charge que à l'encontre , vous nous donniez Euxin vostre Ambassadeur : car l'heureuse Athenes ayme mieux vn Philosophe en son Academie, que toute vne Prouince pour sa Republique. Et vous Lacedemoniens, ne repūtez acte de legereté, d'auoir changé l'Empire & seigneurie de plusieurs

**P**our nous laisser commander par vn seul homme: car ce Philoſophe nous enseignera à bien viure, là où nous donnions en ce pays-là occasion de mal mourir. Et puis que de ſi anciēſ ennemis, nous nous declarons vos ſi vrais amis: nous voulons non ſeulement vous deliurer de la guerre, & vous enuoyer la paix: mais vous voulons encores donner conſeil pour la conſeruer: car la medecine qui conſerue la ſanté eſt de plus grande excellence que n'eſt celle qui chaſſe les maladies: Or voicy le remede. Tout ainſi que vous ſouhaittez que vos jouvenceaux s'exercent aux armes, ainſi ſoyez diligens, que vos enfans apprennent les lettres au temps: car tout ainſi qu'on fait la guerre avec les cruelles lances, auſſi avec douces paroles s'obtient la paix. Ne penſez pas Lacedemoniens, que nous vous perſuadions cecy ſans cauſe, car en delaiſſant le conſeil des ſages & laiſſant croiſtre oyſiueté parmy le peuple, cela engendre les ſeditions & guerres ciuiles, pour ſe faire mourir l'vn l'autre. Et ne voulons point pourtant que vous penſiez que nous ſoyons amis des grands parleurs, car noſtre pere ancien Socrate, or donna que la premiere leçon qu'on liroit au diſciple en l'Academie, fuſt que pour l'eſpace de deux ans, il n'oſaſt aucunement parler: car il eſt impoſſible qu'aucun ſoit prudent en parler, ſ'il n'eſt fort patient à ſe taire. Plaiſe vous donc que Euxin reſte avec nous: & imaginez que ſi nous eſperons vtilité de ſa preſence, vous pouuez eſtre aſſurez, que des conſeils qu'il nous donnera, ne receurez aucun dommage: car c'eſt vne Loy fort ancienne en Athenes, que le Senat ne peut faire entreprinſe de guerre, que premierement les Philo-

sophes n'ayent examiné, si elle est iuste. Nous ne vous dirons autre chose, fors que nous prions les Dieux immortels vostres & nostres, qu'ils soient garde de vous & de nous, & leur plaise nous conseruer perpetuellement en ceste paix: car cela seulement est perpetuel, qui est confirmé par la volonté des Dieux.

---

*Comme Dieu a ordonné le gouvernement de la republique des Abeilles pour l'exemple des hommes.*

CHAP. XIII.

**U**N A republique des Mouches à miel, me semble si propre & conforme à la Republique des hommes, qu'on ne peut en presumer autre chose, sinon que Dieu leur a donné cet instinct naturel, pour l'instruction de nostre gouvernement. Ces petites bestes sont nommées des Latins, *Apis*, qui signifie sans pieds, non pas qu'elles n'en ayent, mais pour ce qu'elles les retirent & joignent si bien contre elles, qu'elles semblent n'en auoir point. Plusieurs ont écrit de leurs qualitez & proprietez, mesme Aristote, Plinie & plusieurs autres; & se trouue qu'au siecle ancien Hiliſque Thasie, voulant noter la propriété de ces bestes, & en rendre bonne raison, avec tres-grande diligence se mit à la considerer par les forests, & lieux solitaires. On dit pareillement qu'Aristomaque, par l'espace de quarante ans sans faire autre chose, s'exposa à ceste mesme peine, & tous deux en ont escrit des liures qui ont esté fort agreables à la posterité. La premiere & plus notable chose qui en doit estre écrite, & qu'i

a esté apperceu par hommes modernes & diligens en ce petit animal, vne merueilleuse religion, car quant qu'elles sortét de leurs ruches, elles croient leurs iambes en telle sorte qu'elles en font vne forme de croix, laquelle faisant, se baissent au deuant comme si elles se mettoient à genoux: qui nous demontre qu'elles ont vn instinct de nature de ne commencer aucune chose, sans premierement auoir honoré Dieu: ce qui peut seruir d'exemple à l'homme, qui ne doit sortir le matin de sa maison sans faire le signe de la croix, & se recommander à Dieu, à fin que ses œuvres soient commencées à son nom. Elles sont fort soigneuses, avec le nourrissement qu'elles prennent des fleurs, à produire le miel, au benefice de nous, & d'elles mesmes, pour démonstrer que l'homme par œuvres vertueuses doit tascher de produire bon fruit durant qu'il est en vie, tant pour luy que pour autrui: veu que c'est le propre de l'homme n'estre point né seulement pour soy, mais aussi pour son pays, & pour ses amis. Elles s'arrestent en leur propre demeure, & aucune ne va prédre son viure en la maison d'une autre, ce qui nous enseigne pour la paix de la Republique que chacun se doit contenter du sien, sans cōuoiter ou occuper autrui. Chacune ruche à son Roy: elles fuyent le vent & le bruit, qui nous demontre que nous deuons auoir vn chef en nostre Republique, à ce que les autres en soient bien gouvernez: & que nous deuons fuir la fumée d'ambition d'estre plus grand l'un que l'autre en la Republique, à fin qu'il y ait bonne correction: & fuir les vents, à sçauoir les vanitez, les tumultes des partialitez & les inimitiez. Le voler, la peine,

la viande , & le fruit est commun à toutes , pour nous donner à entendre la charité & l'amour qui doit estre entre les citoyens , qui se doiuent ayder les vns aux autres, & participer au mal l'un de l'autre: par lequel moyen, les cœurs des citoyens s'enchainent par telle amitié , que la Republique se maintient en paix & en bon repos. Ces animaux sont sans lubricité , encore qu'ils engendrent plus que d'autres, qui nous enseignent que pour la paix & repos du peuple, les hommes doiuent entendre à la generation des enfans, pour perpetuër leurs especes & la Republique , sans conuoiter adulteres: ains viure chastes & temperez au plaisir charnel, duquel naissent haines , inimitiez & morts. Elles ont leur Roy en tel amour & obseruance , qu'elles reputent chose honorable, mourir pour luy: & dit S. Ambroise, qu'elles ne sortent point hors, qu'elles n'ayent premierement veu s'il veut sortir, à fin de luy tenir compagnie à trouuer pasture: & autres effects pour le bien commun : & ce pour donner exemple aux hommes d'honorer leur Prince , auquel Dieu a donné telle principauté pour l'ayder & imiter en la peine qu'il prend pour le bien du peuple, cōme chef de la Republique. Elles taschent toujours d'essire pour leur Roy celuy qui est d'apparence le plus noble & le plus doux , & qui ne s'ayde point contre personne de l'éguillon, duquel elles vsent à poindre pour vengeance , nous ensegnans par cela à essire des gouuerneurs & Magistrats , qui soient de nature genereuse , discrets, prudens & debonnaires. Ces petites bestes sont telles de nature, que celles qui sont les plus grandes de corps , sont les plus humaines & gracieuses.

ses, qu'une nous signifie autre chose, fors que celuy doit estre le plus gracieux & courtois, lequel en la Cité est esleué en plus grande dignité, tant en noblesse de sang, qu'en richesses & vertus, lesquelles choses naturellement engendrent enuie aux autres, laquelle neantmoins se destruit par ceste humanité, & se conuertit en amour. Elles sont tres-obeyssantes à leur Roy, & si quelqu'une a usé par desdain d'aucune inobedience, s'en estant apperceüe, n'en attend point la correction, mais avec l'aiguillón s'occit soy-mesme, par cela sommes admonestez à porter fidelité & amour à nostre Prince, ou magistrat, & deuous craindre de l'offencer iusques à la mort. Nulle abeille n'est oysive en la ruche: car les vnes sortent hors, pour combattre contre les autres en campagne, les autres veillent pour chercher des viures, autres contemplent le temps, pour voir s'il viendra des nuées ou pluyes: les autres composent les rayons du miel: autres mettent la cire à part, & d'icelle l'autre fait des petites logettes, carrées ou rondes, avec ordre esmerueillable: toutefois en tant diuers exercices, il n'y en a pas vne qui cherche d'occuper la besongne de l'autre, ne qui pourchasse sa vie en desrobant sa compagne: ains par sa propre vertu, & labeur, se va paistre dehors entre herbes & fleurs, & apres elle rapporte vne partie de sa viande en sa Republique. Nous auons icy vn notable enseignement, qui nous mōstre d'abhorrer, & ne point consentir en nos villes les occieux & vagabonds, qui ne viuent de leur mestier, ce que deuous faire à l'imitation des nobles & anciennes Republiques. Car par l'oyssiueté & desbauchement des hommes, naissent dedans les villes tous

vices, qui corrompent les bonnes mœurs : pour ce que chacun doit viure de son labeur sans vsurper l'autrui, & du superflu, en commun ayder à la Republique, & aux necessiteux. Nature leur a donné vn esguillon pour se deffendre, & offencer ceux qui les veulent assaillir ou entrer en leur cité, & cōbien qu'elles ne soient de grande corporence, elles ont neantmoins grand courage & prudence : car avec gomme d'arbres elles oignēt la superficie de leurs ruches, afin que les autres bestes n'y puissent entrer par aucune fente ou creuace : & si le trou en est trop large, elles taschent à le restreindre, par cēt exemple, les hommes sont admonestez à estre virils, pour la deffence de leur pays, & prudens à preuoir qu'en leur Republique ne puissent entrer les vices, qui la peuuent corrompre & enuenimer. Elles ont par instinct naturel, que chacune d'elles s'arreste en la premiere fleur qu'elle trouue, & ne se partent de là qu'elles n'ayent prins leur refectiō & nourrissement, puis se chargent du reste, sans en aller chercher ailleurs. Elles frequentent fort les fueilles & fleurs de l'Oline, & s'y tiennent long-temps : ce qui nous mōstre autre exemple, que la sobrieté que les hommes doiuent tenir quant au viure. Et paissant les fleurs des amādiars, leur miel en est plus sauoureux & temperé : & au contraire si elles paissent d'herbes ameres, il en est moins doux, toutesfois il est appetissant, fort mondificatif, & profitable pour l'opilation du foye, & pour les hydropiques, & guerit la morsure d'un chien enragé. Ceux qui ont veu l'experience de ces animaux, disent, que quand leur Roy ne peut voler, il est porté par la troupe d'icelles, & ce pendant

qu'il vit ainsi malade, les femelles sont séparées des masses, & puis quand il est mort elles conuersent toutes ensemble: laquelle chose nous demontre la pitié, que nous devons auoir de nostre Prince, & de nostre pays: & que les hommes doiuent volontiers supporter & endurer pour l'un & pour l'autre. L'esguillon des femelles est plus aigu, que celui des masses, & encore y a-il plusieurs masses, qui n'en ont point, qui nous donne à entendre que les langues des femmes sont plus poignantes que celles des hommes, & causent quelquefois de grands maux: & pour ceste cause nous les devons tenir de court & attremper, afin que par leur caquet ne sorte haine & débat entre les citoyens. La bonne abeille doit estre petite, ronde, serrée, courbe au milieu, & moyennement peluë. Les vnes se paissent de fleurs des montagnes, les autres de celles des jardins & lieux cultiuez, dont les premières sont plus petites, plus fortes & robustes à la peine: & selon Plin, de plus furieux regard, & habitent es creux des arbres, où en quelque petite grotte. Et quel plus bel exemple nous peut donner la nature d'icelles que de la force? Car les citoyens qui ne sont point nourris en delices, ains en continuel exercice d'esprit & de corps, sont les plus utiles pour la Republique. Elles ont accoustumé de se tenir sur leurs ruches, pour manger ce qui leur sur-abonde de leur crousteau, cognoissant par l'instinct naturel, que si elles ne faisoient ainsi, les araignées y viendroient, & les feroient mourir. Et quand elles n'ont gueres de miel, elles se tiennent dehors pour deffendre qu'il ne leur soit osté: ce qui sert d'exemple aux homes de chasser de leurs Repu-



blique les choses superflues , afin qu'à l'occasion d'icelles, ne s'engendre entr'eux le venin de haine, qui les pourroit faire mourir : & aussi quand la cherté suruient dedans les villes, les citoyens doivent estre vigilans à conseruer ce qu'ils ont , afin qu'il ne soit transporté ailleurs , de peur que le public n'en souffre. Il y a vne sorte d'abeilles, qui ne trauaillent point à produire le miel, mais manger celuy qui est fait, & sont icelles plus longues que les autres, & les bonnes combattent cōtr'elles pour les déchasser de leur Republique : ce qui ne nous signifie autre chose, fors que doivent estre deboutez de la compagnie des autres hommes , les occieux, & ceux qui sans rien faire, veulent mager le bien d'autrui. Leur Roy ne sort point dehors qu'il ne se voye enuironné de grãde multitude d'abeilles : & quand il sort ainsi, si elles trouuent vne autre compagnie d'abeilles avec vn autre Roy, elles laissent le leur propre pour s'accompagner avec le nouveau , & s'il aduiant qu'elle s'efforce de les retirer sous son empire , elles le tuent , & suiuent celuy qu'elles ont nouuellement esleu pour Roy. Ces excez aduiennent peu souuent, & est l'vne des deux imperfections qu'ont ces animaux , en leur gouuernement : aussi il est necessaire qu'en toute espece il y ait quelque vice. Si d'auature elles poignent fort, y mettant toute la longueur de leur esguillon, elles mesmes en meurent: car leurs boyaux sortent avec l'esguillō. Leurs Roys & gouuerneurs ne poignent que bien peu souuent : encore qu'ils y soient prouoquez , & disent aucuns qu'ils n'ont point d'esguillon, toutefois Pline dit n'estre certain, s'ils en ont ou non , mais qu'il est bien chose

certaine , qu'ils n'en piquent point: aussi ne se soucient elles point que leur Roy soit armé , pourueu qu'il soit de bon gouuernement, vaillant & de bonne Majesté , cecy denote que les Princes doiuent estre benins. & doux & patiens, & qu'ils ne doiuent prendre plaisir à cruauté , ains à douceur & misericorde. Ces animaux sont fort nets, tellement qu'ils ne peuuent endurer ny sentir mauuaise odeur pourtant quand ils veulent retourner en leur cité, premierement ils déchargent leur ventre en l'air, & bien souuent par la mauuaise odeur ils deuiennent malades: si elles sientent en leur cōgregation: elles le serrent tout en vn lieu puis le iettent dehors, & incontinent que quelqu'une d'elles meurt, les autres la iettent hors de la ruche. Elles deuiennent malades pour demeurer oyssies ; pour ce ne veulent-elles point souffrir les oyssies, elles meurent par l'odeur de l'écreuisse cuit , & autres mauuaises senteurs. Exemple merueilleux à l'homme, qui doit estre en son viure pur & net , sans mener vie vicieuse, & mondifié principalement de l'ame & du corps. Le vent est fort contraire à ces bestes, pour ce quand il est grand on doit couvrir leurs ruches. Elles ayment les lieux chauds en Hyuer cōme les autres bestes, & en Esté les lieux frais leur sont agreables. Il est necessaire qu'on vse de grande diligence quand on leur oste le miel, pour ce que si on leur en oste trop, elles traouillerōt peu, & si on leur en laisse plus qu'il ne faut, elles seront moins diligentes à en faire d'autre : pour ce on leur en doit laisser raisonnablement, selon la quantité qu'elles font. Et quel plus grand exēple pouuōs nous auoir que cestuy-cy pour monstrier qu'en la Republique

On doit moyenner & mesurer les choses, à fin que les trop grandes pompes & luxurieuses viandes ne fassent perir les familles qui abondent en choses superflues, ny aussi ne doiuent estre si échausment traittées, que de les rendre souffreteuses des choses netessaires : car en premier lieu les enfans & seruiteurs deuiennent oy sifs & negligens, & secondement iniques & desesperez. Vne autre diligence ddoit vser encore celuy qui a le soin de ces animaux; c'est que quand il oyt qu'ils font grand bruit dedans leurs ruches, cela signifie qu'ils s'en veulent aller & delaisser celle demeure, mais en arrousaunt leurs ruches avec du vin doux ils ne s'en iront point & de cecy se pourra aysement apperceuoir le gardien d'icelles, par ce qu'ils ne font ordinairement autre bruit que de leur vol : & cecy nous enseigne, qu'avec nostre douceur & gracieuseté nous pouuons appaiser les courages de nos freres indignes. Aristote en son quatrième liure dit, ce qu'on voit par expérience, que leurs pieds de deuant sont plus courts que ceux de derriere, ce qui leur a esté donné par la nature, pour plus aisément le pouuoir leuer de terre, & si dit encore que quand le miel se corromp en la ruche, il s'y engendre certains vers, qui font vne toille comme les araignées, par laquelle ils deuiennent malades & meurent, qui déhote à l'homme estre vigilant & se garder que la douceur de la prosperité du monde ne le corrompe : en sorte que, le ver d'ambition ne s'y engendre, & ne le tuë. Ils se multiplient fort en temps de pluye à cause de l'humidité, & au contraire, ils se diminuënt au temps de seicheresse, par faulté d'humeur, & en Hyuer leurs forces leur deffail-

lent

lent en sorte, à cause du froid, des neiges & vents Septentrionaux qu'ils ne peuuent faire fruct, parquoy ils demeurent cachées : mais quand les febues commencent à fleurir, ils sortent hors pour traualler, & premierement s'employent à faire leurs maisons de cire : puis à engendrer, & puis à produire le miel. Ils mettent trois ramparts au deuant de leur erouteau pour leur garde : car ils font la premiere croute amere, vne autre vn peu plus douce, & vne autre vn peu plus grosse qui se conjoient au crouteau : cecy est le fondement de leur desſeence. Qui est enseignement aux hommes de traualler pour habiter au monde, & vſer de diligence à faire prouiſion, entant que l'on peut, des choses necessaires, & de se marier & engendrer enfans, & de s'employer aux exercices naturels. Quand elles sortent pour quelque occasion, & qu'elles sont preuenues de la nuit, en sorte qu'elles ne puissent retourner en leurs logis, elles dorment à ſeuers, à fin que les broüillards, ou la pluye ne leur gaſte les ailles, dont ne pourroient voler pour retourner en leur maison, ou executer leur entreprinſe. Elles ordonnent leurs ſentinelles, qui au poinct du iour font bruit, auquel elles s'éueillent toutes, & ſe tournans ſur leurs pieds, font quelque bruit en ſe déchargeant en ſigne de joye : mais auſſi quand la meſme ſentinelles leur fait ſigne, elles ſetaiſent toutes : qui eſt pour nous. enseigner qu'en la guerre on doit eſtre vigilant, bien pourueu, & non negligent. Elles ont jugement quand il doit plouuoir, & faire mauuais temps, lequel preuoyant bon, sortent le ſoir pour aller à leur expedition, & le cognoiſſant mauuais, elles ne

bougent. Il y a encore vn merueilleux ordre entre elles, c'est que les plus ieunes vont dehors trauailler, & apporter les viures, & les vieilles demeurent en la maison pour les apprestier & ordonner, & ce qui est encore plus émerueillable, quand les ieunes arriuent ainsi chargées d'herbes & de fleurs, aucunes des plus vieilles viennent au deuant, pour les ayder à décharger. Celles qui sont chargées cherchent en volant l'air doux, & craignent que quelque grand vent ne leur fasse tomber leur recueillie, & ne desseiche leur miel : & pour ce quand il fait vent elles volent pres de terre, & celles qui ne portent rien sont coustumieres de se charger de petites pierres, à fin que par la pesanteur d'icelles elles puissent mieux resister à l'impetuosité des vents. Par cela nous sommes admonestez, que les ieunes hommes doiuent trauailler en la Republique : & les vieils la doiuent cōseruer, & que ces ieunes gens qui se trauaillent aux soufflemens d'ambition, doiuent voler d'une pensée basse, & prés de terre, & ne doiuent s'estimer plus qu'hommes, & penser que le profit qu'ils font par leur trauail à la Republique, est par obligation. Parquoy nul d'eux ne se vueille tant estimer ou hauffer, pour vouloir estre de plus que les autres, sinon en tant que ce seroit la commodité & profit de la Republique. Cependant que ces bestes sont dehors à trauailler, leur Roy demeure dedans, lequel à auprès de soy vne multitude bien armée de leurs esguillons, pour la garde de son corps. Il sort bien peu souuent dehors : mais quand il sort, il a pareillement grande compagnie : & s'il veut aller avec son exercite à quelque expedition, trois iours

deuant, elles font la crie de se mettre en ordre, & s'il s'esgare quelque troupe d'elles de leur ordre, elles sentent à l'odeur par où leur Roy a passé, & se logent en cet endroit pour le suiure. C'est chose esmerueillable, combien elles sont consolées de sa presence: car quand elles l'ont perdu, leur exercite se perd, & chacune d'elles se va joindre à vn autre Roy. Pline recite, qu'il y a certaines fausses abeilles, qui entrent dedans leurs ruches, & leur mangent le miel: mais quand elles les y attrapent, elles les tuent. Quand l'Hyuer est fort humide, elles se multiplient, & augmentent comme nous auons ja dit: & au contraire elles diminuent en Esté: vray est qu'elles sont plus abondantes en miel. Quand la viande leur deffaut en leurs ruches, la necessité les contraint d'aller impetueusemēt dans les ruches d'autrui, pour leur en oster, mais les autres se deffendent, & alors cōbattent en bataille rangée. Elles ont aussi contentions en la presence de leur Roy, & pour peu de chose: mais incontinent leurs differens sont appesez. Celles qui en piquant tirent tout leur esguillon, si elles n'en meurent, elles ne sont non plus propres à la generation que si elles estoient chastrées, & encores moins peuuent produire le miel. Quand leur Roy meurt, elles sentent vn si grand desplaisir, qu'elles ne mangent point, ny sortēt à la pasture, & si on ne l'ostoit de deuant elles, elles mourroient de douleur: qui est pour nous enseigner, que le desdain qu'auons l'vn contre l'autre, ne doit durer long-temps, & quelle douleur nous deuōs auoir de la perte de nostre chef & Prince qui nous gouuerne. Et ainsi que ces bestes sont delicates, aussi sont-elles sujettes à

maladies soudaines : car elles y tombent par oyssiveté, & quand elles n'engendrent en saison, & leur est fort contraire le resson de l'Echo, ou retentissement des vallées qui les espouente. Les areignées qui entrent dessous les ruches, les rongent, & leur donnent ennuy, & y a certains papillons qui leur ostent & succent le miel, & les nuées corrompent les fleurs dont elles se paissent, & en tombent malades. Quand elles ont grand faim, & qu'elles mangent trop plus gloutonnement, cela leur est fort contraire : l'huyle lestuë, & le vinaigre leur profite quand elles en sont arrousées. Auicenne dit, que quand elles sont malades, elles ne sortent point de leurs maisons, & mangent le miel, & qu'elles sont volôtiers le miel en vaisseau net, duquel elles resserrent la bouche avec quelque amertume : cela nous demonstre, que nous deuõs hayr les humeurs, & ne deuons estre auides en nostre manger outre le deuoir, ains nous contenter de peu, & au reste on cognoit leur prudence. L'ordonnance qu'elles tiennent est esmerueillable, tant en leurs logis que dehors : car en leurs maisons elles ordonnent leurs chambres, & leur crouteau avec grande prudence, mettans communément beaucoup de miel dessous, & peu dessus, & au sortir dehors, s'esleuent en haut en forme de Pyramide. Le mesme Auicenne au mesme lieu, dit que le Roy de ces animaux est au double plus grand que les autres, & qu'ils ont de nature cét esguillon duquel ils piquent, pour deux raisons : l'une pour consommer leur humidité superfluë, l'autre pour ce qu'il fait purifier & cõseruer le miel. Elles sont molestées par aucunes mousches qui leurs

percent les ailles, toutesfois elles les dechassent sans les laisser approcher : & quand elles font le miel ; si les masses les faschent elles les tuënt : & mesme leur propre Roy, s'il ne les gouuerne bien, ou s'il mange trop de miel : & pour ceste mesme occasion, elles tuënt aussi les mousches longues inutiles, qui ne font point de miel, & les mangent, & par leur fuite le miel en est meilleur. Voyons donc pour nostre exemple, combien elles sont attentives à leur exercice, & comme elles persecutent les oyseuses, qui mangent sans trauailler, afin que cela nous soit enseignement en l'ordre de nos Republicques. Il y a vne sorte d'abeilles nommées Labiones, qui tuënt les autres qui font le miel, & qui gastent, & destruisent leurs ruches, & sont si glouttes de miel, qu'elles se plongent dedans, d'où ne pouuans sortir, les autres suruiennent qui les tuënt là dedans. Auicenne dit encore, que chacun Roy a vne multitude de ses adherans, qui tousiours luy assistent, & qui ne veulent point d'autre Roy que celuy qu'ils ont premierement esleu. Et si quelqu'autre avec tous ses complices, aspiroit au Royaume, ils combattent contre eux, & tuënt s'ils peuuent celuy qui se veut faire Roy. Il n'y a creature plus ardente à la vengeance, qu'est l'abeille : car pour resister à ceux qui luy veulent oster le miel, elle fait tout effort, & renuerse tout ce qu'elle trouue pour sortir à la deffence. Les ieunes abeilles, & qui sont encore vierges, font meilleur miel que les vieilles, & si ne picquent pas si fort. Elles font le miel au Printemps, & en l'Authomme : mais celuy du Printemps est meilleur à cause des fleurs. Auicene afferme en-



core qu'elles boiuent en eau claire, & bien purifiée; & qu'elles ne beuroient aucunement de l'eau où elles auroient purgé leur ventre. Il dit encore, & Plin le confirme, qu'elles aiment le son, & l'harmonie, tellement que quand elles sont dehors, elles se r'appellent au son de l'airain : combien qu'Aristote die, qu'elles n'ont point de sentiment, mais que la repercussion de l'air, que fait le son, les fait retourner. Or cognoissons donc maintenant, combien les Republics de ces bestes, sont conformes aux Republics, que les hommes deuoient tenir.

---

*Combien le mal est grand de desirer auoir reuelation,  
des choses de l'autre monde.*

#### CHAP. XIII.

**Q**UOY ainsi que Dieu qui nous a créez sans nous, ne nous veut sauuer sans nous; aussi nous a-il donné le fondement de tous les moyens de nostre salut, qui est la foy avec l'esperance des biens qu'il nous a promis en l'autre vie, pour l'ancienne Loy: & lequel il nous est reuelé par son propre fils, & ne pouuons les obtenir, sans croire, & esperer en luy. Mais l'humaine fragilité, ou ( pour mieux dire ) la foy de l'homme est si debile, que quand on luy presche que la gloire de Dieu luy est appareillée par delà, il dit qu'il la croit; mais toutefois il dit que c'est grand' chose, que de tant d'hommes qui sont morts, il n'en soit reuenu vn seul par deçà, pour nous dire les secrets de l'autre vie. Le plus grand signe d'incrédulité qui

soit au cœur de l'homme, est (à mon auis) ce grand desir de vouloir avec Dieu, auoir reuelation de l'autre vie: car puis que la foy consiste en croire, & esperer les choses qui ne sont apparentes, si elles nous estoient reuelées, ce ne seroit plus foy, & partant nous seroit osté ce moyen singulier de saluation. Encore dis-je plus, que non seulement par ceste reuelation la foy seroit destruite, mais aussi elle seroit occasion de nous faire encourir en grande erreur contre Dieu, comme pourrons facilement iuger par cet argument. Posons le cas, que nostre pere, mere, ou frere retournaist en ce monde & fust ressusité avec la mesme chair qu'il auroit laissée, & qu'à fin que nous creussions fermement que ce fust luy-mesme, il conuersast, beust & mangeast avec nous, ( comme fit le Sauueur du monde avec les Apostres, à fin qu'ils ne fussent en doute que ce fust phantome ou ombre ) & qu'iceluy nostre parent nous reuelast les choses qui sont en l'autre vie, il n'y a point de doute que l'écouterions & croirions indubitablement que ce qu'il diroit seroit vray. Or cestuy-là seroit homme, pour ce qu'il auroit ame & corps, & croyans à luy, nous croyrions à vn homme, qui de sa nature est menteur: par ainsi s'ensuiuroit qu'en luy prestant foy, nous monstrerions plustost croire à vn homme, menteur de nature, qu'à Dieu, qui est souueraine verité, & qui ne peut mentir, & lequel nous a dit & reïteré tant de fois, le guerdon qui est par delà appareillé aux bons, & à la punition des mauuais: Il n'y a donc personne qui ne confesse que ce seroit vn grief peché, si nous prestions foy à ceste reuelation tant désirée par l'homme, croyant plu-

694 DESIR D'AVOIR REVELATION.  
floit la creature que le Createur. Que l'homme  
donc ne soit plus desirieux d'obtenir ce qui pour-  
roit tourner à sa damnation , & qu'il considere  
tout ce que Dieu nous donne , & aussi qu'il nous  
dénie estre pour nostre salut, lequel il procure plus  
que nous mesmes. Et si tous se doivent rengier à  
cette fin, de tant plus appartient au Chrestien , au-  
quel le Sauveur voulant démonstrier que nous de-  
vons croire ce qui nous en est reuelé par luy en l'é-  
criture, dit en la parabole du riche , que pour sci-  
voir les choses de delà, nous devons lire la sainte  
Ecriture , la Loy, & les Prophetes qui nous le  
déclareront.

*Fin de la quatrième partie.*



LA  
CINQVIESME  
PARTIE DES DIVER-  
SES LEÇONS DE PIERRE  
Messie, Gentil-homme  
de Seuile.

*De la premiere inuention de porter anneaux, & à quelle  
fin ce fut: aussi de plusieurs choses antiques, &  
admirables, faisant à ce propos.*

C H A P I T R E I.

**E**N TRE toutes bagues & orne-  
mens inuentez de l'esprit & indu-  
strie, ou plustost de la vanité de  
l'homme pour s'embellir, il n'y en  
a point à comparer aux anneaux,  
soit en richesse, ou en subtilité  
d'ouvrage: car outre qu'ils sont faits en figure  
ronde & circulaire, qui est la plus parfaite de tou-  
tes, ils sont d'ailleurs si sujets & legers, que mes-  
mes on les porte au petit doigt de la main. Et  
tantmoins on le fait tousiours de plus riche me-  
tal de tous, accompagné de pierres les plus pre-  
cieuses & exquisés qu'on peut rencontrer: qui  
sont choses les plus estimées en ce monde. Voila  
donc les moyens que l'ambition humaine a trouués

de porter en vn doigt la valeur d'une ville: car comme chacun ſçait, il y a des pierres precieufes qui ſont eſtimees vn monde d'or: & toutesfois cela n'empêche l'exercice de la main en ſorte que ce ſoit. Et jaoit que les anneaux ayent ſeruy & ſervent

*Anneaux  
aux ro-  
marques  
richesſes  
et no-  
blesſes.  
Inven-  
ſion des  
anneaux*

encore en partie à autres effets plus neceſſaires que ceux que deſſus: ce neantmoins le principal poinct qui les mit en uſage, fut pour réjouyr l'œil, & pour donner parade de nobleſſe, & monſtrer qu'on à dequoy. Et pour ce qu'ils ſont fort communs & eſtimez à preſent, ie mettray en auant certaines hiſtoires anciennes faiſans à ce propos, qui ne ſeront faſcheuſes à ouyr. En premier lieu on ne ſçait reſolument qui en fut le premier inuenteur: toutesfois aucuns diſent que les premiers anneaux qu'on porta fut en memoire de Prometeus, lequel comme feignent les Poëtes, eſtant enchainé par l'ordonnance de Iupiter, en vn roc, fut delibéré par Hercules avec la permiſſion de Iupiter: à la charge toutesfois que pour memoire perpetuelle de ſa priſon, ledit Prometeus fuſt tenu porter inceſſamment vn anneau d'or, auquel ſeroit enchaſſée vne pierre du roc où il eſtoit priſonnier, & tiennent que l'vſage des anneaux ait là prins ſon commencement. Plin & pluſieurs autres Autheurs tiennent cecy pour fable, comme auſſi tous Chreſtiens le doivent tenir: Et pour ce que c'eſt choſe menſongere & controuuée, ie n'ay delibéré m'y arreſter d'auantage. Quand à moy, ie tiens que l'invention des anneaux n'eſt venuë d'un homme ſeul, ains de pluſieurs, & en diuers temps: veu meſme, qu'il n'y gilt grand eſprit à prendre la groſſeur de ſon doigt avec vn fil, pour faire ſur ceſte meſure, vn

anneau d'or ou de fer, tels que portoient anciennement les plus grands seigneurs de Lacedemone, & de Rome, avant qu'ils fussent abandonnez aux superfluitez & dissolutions qui regnerēt par apres en toutes choses. Et de fait, ceste coustume & ceremonie dura long-temps entre les Romains, que l'anneau d'honneur que le mary enuyoit à son espousée le iour de ses nopces, fust de fer. Plinc traitant de l'antiquité des anneaux, dit qu'ils n'estoient en vſage du temps des guerres des Grecs & des Troyens, veu qu'Homere, qui les a descrit bien amplement, n'en fait point de mention : & moins qu'on cachetaſt lors avec anneaux : & neantmoins il parle assez des chaines & bracelets qu'on portoit lors, & de la maniere de clorre & cacheter lettres, & de plusieurs autres choses qui estoient lors en vſage : tellement que si les anneaux euſſent eſté vſitez, Homere ne s'en fuſt teu. Mais le bon homme de Plinc se trompe avec ſes conjectures & arguments de triqunique : car nous liſons en Genese que Ioseph (qui fuſt plus de cinq cens cinquante ans avant la guerre de Troye (ayant declare le ſonge à Pharaon Roy d'Egypte, fut eſtably dudit Prince superbe intendant ſur ſon Royaume : & que pour Penſaiſiner dudit eſtat, le Roy luy bailla l'anneau qu'il portoit en ſon doigt. Et certes les Roys ſeuls ne portoiēt anneaux en ce temps-là : car nous liſons que Thamar voulant auoir par ſurpriſe de la race de Iuda ſon beau-pere, qui eſtoit frere de Ioseph, eut ſa compagnie ſous couleur d'eſtre putain publique : & eut de luy pour preſent, ſa baguette & ſon anneau : au temps de Moyſe, qui fut plus de quatre cens ans avant la guerre de Troye,

on trouue que les anneaux estoient en vsage : car ils estoient comprins és ornemens que deuoit porter le Sacrificateur Aaron, & ceux de sa posterité, selon que dit Iosephe, Et par ainsi on peut aisément voir, que l'vsage des anneaux, est beaucoup plus ancien que Plin n'estime avec ses cōjectures: mais comme il estoit Payen & ignorant des saintes Lettres, ce n'est de merueille si ces choses ont passé son sçauoir. Ce que plus il manifeste, parlant mesme de ceux de sa patrie : car il dit l'vsage des anneaux auoir esté anciennement si rare à Rome, & principalement de ceux d'or, & qu'il n'y auoit statuë ancienne où on en veid : horsmis en celles des Rois Numa, & Serulus Tullius, & que toutes les autres statuës estoient sans anneaux. Dit outre, que là ordinairement on ne portoit qu'anneaux de fer à Rome : & que la coustume des Romains lors estoit, de donner des anneaux d'or par maniere de prerogatiue, aux Ambassadeurs qu'ils enuoyoiẽt vers quelque Roy, ou nation estrange : & neantmoins ceux qui entroient en triomphe à Rome, ne portoiẽt qu'anneaux de fer, encore qu'on leur baillast couronnes d'or en la teste : & dura ceste coustume longuement. Du depuis les Romains deuiendrent plus somptueux & braues : toutesfois il estoit deffendu à Rome à toutes gens mecaniques, ou de basse cōdition, de porter anneaux d'or, sinon qu'ils fussent des ordonnances de la gendarmerie ou cauallerie Romaine, qui estoit vn tiers estat entre l'ordre des Senateurs, & le commun populaire: comme encore aujourdhuy est la Noblesse. Et de fait les anneaux estoient si priuilegiez, que de donner licence à quelqu'vn de porter vn anneau d'or

estoit autant que s'en noblir, & passer Gentil-homme : car comme Pline, Dion, & plusieurs autres ont laissé par escrit, on cognoissoit les Cheualiers Romains, & ceux des ordonnances, parmy le commun peuple, aux anneaux qu'ils portoiēt au doigt : tout ainsi que les Senateurs estoient cogneus à leurs ongles robbes de pourpre, brodées de larges festes de cloux. C'est pourquoy le Poëte Horace attribué les anneaux à la cavallerie : les attirant le ce nom Equestre. Ce priuilege donc de porter anneaux d'or ne se donnoit sinon à ceux qui auoient paracheué quelque haute entreprise, ou qui estoient gens de pouuoir, & de bonne maison. Et certes ceste prerogative estoit si souhaitée d'un chacun, que Iules Cæsar voulant enhardir ses soldats par remunerations & promesses, après les auoir longuement preschez, haussa le doigt en signe qu'il leur tiendrait tout ce qu'il leur promettoit : mais toute son armée estimant que par ce signe il promettoit aux soldats de porter anneaux d'or, qui estoit autant que de les passer Cheualiers, prit meilleur courage de le bien seruir en ses affaires : car il est que du tēps des Empereurs ceste préeminence fut permise à plusieurs qui ne la meritoient, selon qu'on peut voir en Iuuenal, & Suetone, mesme es Chroniques de Iules Cæsar, & de Vitellius. Toutesfois l'Edit par lequel estoit prohibé aux gens mechaniques de porter anneaux d'or, n'estoit en rigueur du temps de la seconde guerre contre les Carthaginois, & de la deffaire des Romains qui duint à Cane : car selon que disent Pline & Titulive, Hānibal mādā à Carthage trois muids pleins d'anneaux des Romains qui estoient demeurez



en la journée de Cane. Plutarque aussi dit en la vie d'Annibal, que les Carthaginois auoient licence de porter autant d'anneaux que de fois ils s'estoient trouuez en journées de batailles. Mesme selon que dit Ciceron en son cinquiesme plaidoyé contre Verres, quand vn General de l'armée Romaine obtenoit quelque victoire, il donnoit ordinairement à son secretaire vn anneau pour le remunerer de sa fidelité: estoient en coustume de plusieurs autres choses que nous toucherons préalablement auant que monstrer par exemples & histoires, à quelle fin on portoit anciennement les anneaux. En premier lieu donc la pluspart des anciens portoient les anneaux au prochain doigt du petit de la main gauche, selon qu'on pouuoit remarquer par les statues de Numa, & Seruius Tullius Roys Romains, à cause dequoy ce doigt fut appelé Annulaire. Et certes selon que dit Pline, ce qu'on les portoit à la main gauche estoit par vne certaine modestie, estimans les Romains que porter anneaux fut chose par trop curieuse & superflüe: tellement que pour les mettre en si grãde monstre ils les portoient à la main gauche. Car comme dit le mesme Pline, on ne scauroit dire que cela fut pour auoir la main droite plus libre à manier les armes: car aussi les soldats auoient la gauche empeschée à manier leurs Tolaches & Paois. Toutesfois il y en a qui disent qu'on portoit les anneaux à la main gauche, pour ce qu'ils y sont plus asseurez, atedū que c'est la main qu'on manie le moins, & que le doigt annulaire fut esleu pour ce mesme respect, pour ce que c'est le moins mis en œuvre de tous les doigts, selon que dit Macrobe, lequel poursuiuant

*Anneaux portez à la main gauche, & pourquoy.*

son dire, & alleguant Pline sur ce poinct, dit qu'il  
 y a vne veine ou vn nerf venant du cœur, lequel  
 prend fin au doigt annulaire, & que pour ceste cau-  
 se ce doigt merite couronne d'or. Aulugelle aussi  
 est de ceste opiniõ. Les autres disent qu'on portoit  
 les anneaux au doigt annulaire pour medccine : &  
 que la vertu des pierres precieuses y enchassees, pe-  
 netroit iusques au cœur par le moyen de la veine  
 susdite. Macrobe se fondant sur les nombres Pitha-  
 goriques dont les Egyptiens vsoient, alleguent plu-  
 sieurs autres raisons sur le fait des anneaux, les-  
 quelles ie passe de leger, pour me sembler choses de  
 peu d'importance. Nous nous resoudrons donc sur  
 la derniere opinion, qui nous semble la plus rece-  
 uable, encore qu'on porte differemment les bagues  
 en tous les doigts de la main. Macrobe neantmoins  
 dit que la principale cause de l'inuention des an-  
 neaux, fut pour seruir de cachet : car anciennement  
 chacun faisoit grauer les pierres y enchassees, ce  
 qui luy venoit en opinion pour cacheter lettres.  
 Voilà dõc d'où est venu l'vsage des anneaux, lequel  
 neantmoins est bien autre à present, que du passé.  
 Et certes les anciens estoient si curieux de bien gar-  
 der leurs anneaux & signets, qu'ils ne les posoient  
 iamais, ce que ie ne pense auoir esté vñté entre les  
 Romains: car ils estoient de si pres prenãs, que non  
 seulement ils cachetoient les lettres de leurs si-  
 gnets : mais aussi en scelloient les coffres, les ar-  
 moires, & les bourses où estoient les clefs de la  
 maison: iusques à sceller & cacheter le vin de peur  
 qu'il ne fust desrobé: car Ciceron dit que sa mere  
 en vsoit ainsi. Et de fait l'vsage de cacheter avec  
 vn anneau est fort ancien, selon qu'on peut

anneau  
portez  
pour me  
decine.

anneau  
seruant  
de ca-  
chets.

702 DE L'USAGE  
voir en plusieurs exemples & histoires, mesme en  
la sainte Escriture, où est dit que la Roynie Iezabel  
femme d'Achab Roy de Samarie, scella avec l'an-  
neau du Roy, le mandement par lequel estoit man-  
dé de faire mourir Naboth: & neantmoins cela fut  
plus de quinze cens ans auant la fondation de Ro-  
me. Item quand le Prophete Daniel fut mis, par  
l'ordonnance du Roy en la fosse des Lyons, la pierre  
qui fermoit la bouche de ladite fosse fut cachetée  
avec les anneaux des principaux du Royaume, en  
quoy il appert que lors on se seruoit des anneaux à  
cacheter, comme on vse des seaux en Castille;  
quand le Roy veut confermer quelque priuilege;  
Car anciennement on enchassoit es anneaux des  
pierres grauées de plusieurs & diuerses figures;  
pour cacheter: c'est pourquoy le Poëte dit: Je co-  
gnois la lettre, & la pierre fidele, c'est à dire, la fi-  
gure grauée en la pierre de l'anneau: comme s'il  
vouloit dire. Je cognois le cachet: A cause dequoy  
chacun s'estudioit de faire son anneau à cachetter,  
le plus riche qu'il pouuoit, & principalement les  
Rois & autres grands Seigneurs, témoin le renom-  
mé cachet de Polycrates tyran de l'Isle de Samos.  
Et jaoit que plusieurs tiennent le narré de ce ca-  
chet pour chose fabuleuse, ce neantmoins Ciceron,  
Pline, Strabo & Herodote le tiennent pour vraye  
histoire: disant que c'estoit vne Esmeraude grauée,  
dont ce Prince se seruoit à cachetter ses missiues &  
patentes: & de fait ce Prince ayant long-temps  
vescu en grande prosperité, sans iamais auoir en  
fortune contraire, & cognoissant d'ailleurs l'insta-  
bilité de fortune estre telle, qu'il est impossible à  
l'homme de passer ceste vie sans experimenter ses  
trauerses;

traüerses, fut content de tomber en vne des fortunes volôtairement, estimât par ce moyen satisfaire à la destinee de Fortune : à ceste cause prenant son cachet, qu'il estimoit tant, il le ietta en la haute mer pour auoir moins d'espoir de le recouurer : ce qu'il fit selon que dit Herodote, par le conseil d'Amasias Roy d'Egypte son confederé. Mais aduint que quelques iours apres vn pescheur luy fit present d'un poisson marin de grandeur fort remarquable : & comme le cuisinier de Polycrates le vouloit curer, il trouua dedans ses boyaux le cachet que son maistre auoit jetté en la mer, qui fut vn cas fort admirable, & bien aduantureux pour Polycrates. Ce qu'ayant entendu Amasias Roy d'Egypte se départit de la ligue & alliance qu'il auoit fait avec Polycrates: luy mandant par ambassade expres, qu'Impossible estoit qu'un homme si fortuné, ne tombast en peu de temps en défortune si grande; que mesme ses amis s'en ressentiroient: ce qui aduint peu de temps apres: car le Roy Darius eut guerre contre luy, en laquelle il fut prins par Orandus, Lieutenant general de Darius, pour lequel le fit pendre & estrangler: cela aduint environ deux cens trente ans auant la fondation de Rome. Pline dit que la pierre de ce riche cachet estoit vne cornaline; toutesfois Herodote dit que c'estoit vne émeraude: mais il semble qu'il y ait faute en cecy, car comme dit Pline, comme seroit-il possible qu'en ce temps-là on grauast les émeraudes? en somme c'estoit vn ordinaire entre les Princes de sceller avec leurs anneaux: ainsi qu'on peut voir par Alexâdre le Grand, lequel selon que dit Quintus Curtius, & plusieurs autres voulât de

*L'homme  
sa fortune  
est  
pié de  
mauvais  
sa fortune*

monstrer à Ephestion son grand fauory , qu'il tint secret le contenu d'une lettre qu'il luy auoit montrée tira l'anneau de son doigt, & le mit en la bouche d'Ephestion, en signe de taciturnité. Suetone dit que l'Empereur Octauian vsoit d'un \* Sphinx en son cachet. Et de fait les Poètes feignoient les Sphinx, estre vn monstre semblable à vne Arpie, lequel interrogeoit les passans de plusieurs doutes, precipitant & tuant ceux qui ne luy sçauoiēt resoudre ses questions. Les Romains donc blasonnant le cachet d'Octauian, disoient d'ordinaire que son Sphinx causeroit quel quedoute qui seroit fort fascheuse à resoudre, & cela fit chāger de cachet à Octauian, & lors fit grauer en son cachet l'image d'Alexandre le Grand. Mecenas grand fauory dudit Octauian auoit vne grenouille pour son cachet, & encore que cet animal soit fort timide, ce neantmoins les Romains craignoient fort la grenouille de Mecenas : pour ce qu'en vertu des mandemens cachetez de ce cachet, on payoit grands subides & tributs. Pompée le Grand auoit vn Lyon en son cachet. Et somme les cachets estoient si respectez, que pour raison de l'anneau & cachet de Silla, s'ēmeut vne grande guerre civile, & tant cruelle qu'il mena contre Marius: En cē cachet estoit gravée l'image de Boccus Roy de Cartay, que Silla print avec le Roy Iugurtha, ce que dépleut tant à Marius, duquel Silla estoit Lieutenant, qu'il print occasion de là, de luy mener guerre. Pline dit aussi que la guerre Sociale que les Romains menerent contre leurs confederez, s'ēmeut à cause d'un cachet, qui causa inimitié entre Drusus & Scipion. Laissans donc en arriere les cachets par-

\* C'est  
une sorte  
de  
Guenon.

ticuliers de plusieurs Princes, faut noter que les Romains faisoient grauer leurs figures propres en leurs cachets, ce que bien démontre Plaute, lequel introduit vn ruffien en ses Comedies, qui cogneut à l'empreinte d'un cachet, les gestes & le visage d'un soldat sien amy. Toutesfois quand les Empereurs regnerent à Rome, ceux qui leur vouloient complaire portoient leurs images empreintes en leurs cachets. Veu donc ce que dessus, ie tiens pour certain que quasi dès le commencement du monde on a commencé à porter anneaux : maintenant encore on en vse fort en Castille; car on voit plusieurs armoiries & deuises grauées és pierres enchassées és anneaux que les Castillans portent ordinairement. Nous concludrons donc que les anneaux se firent du commencement pour bragardise, & pour donner seulement plaisir à l'œil, & pour autres raisons que nous deduirons cy apres. Et certes la coustume d'en porter est venue de si longue main, que outre les exemples & histoires que dessus, nous lisons de la magnanime Iudith, qui ayant iuré la mort d'Holofernes; elle posa son habit de dueil, & pour executer son dessein, se para de ses beaux habits, enrichissant son beau teint de bagues, anneaux & ioyaux. Les Romains aussi portoient des bagues & anneaux en tous les doigts de la main, horsmis au doigt du milieu, qui est le plus grand de tous, lequel ils tenoient pour infame; pour vne raison que ie ne diray pour le present. Pline dit qu'apres la victoire que Pompée obtint en Asie, les Romains s'accoustumerent fort à porter anneaux, & que la brauete deuiht si grande, qu'en Hyuer on portoit de gros anneaux, mais que

ceux pour l'Esté estoient minces & subtils : mesmes ils nommoient leurs anneaux selon les doigts où ils les mettoient , ainsi que dit Iulius Pelagius. Pline dit que le second doigt où les Romains commencerent à porter anneaux , apres l'annulaire fut le premier doigt, qui est prés du poulce : & que par apres ils en porterent au petit doigt , dit outre que plusieurs de son temps portoient trois anneaux en chaque doigt : toutesfois les plus mignards n'en portoient qu'un en toute la main. De là vient que toutes nations commencerent à rechercher curieusement les pierres de grand prix pour s'en servir en cachets , & y graver leurs deuises. Toutesfois entre les Camahus & cachets de prix , celui de Pyrrhus , qui mena guerre aux Romains , fut anciennement iugé tres-excellent. Car on voyoit en ce Camahu (sans toutesfois aucun artifice humain) le pourtrait de neuf deesses , & d'un ieune enfant sortant d'une nuée, tellement que les anciens iugerent que c'estoit le pourtrait des neuf Muses , & d'Apollo : qui est un cas fort estrange , & bien difficile à croire : toutesfois plusieurs Autheurs dignes de foy le tiennent pour vraye histoire , & spécialement Pline , & certes selon l'opinion des Philosophes, cela peut aduenir naturellement, par la grande & demesurée chaleur de la matiere , dont fut faite la dite pierre : ou par quelque rapport celeste , & influence des astres & planettes : ny plus ny moins qu'une femme peut produire un monstre de tout diuers à la forme humaine, par les mesmes influences. Albert le Grand dit auoir veu une pierre à Cologne, en la chappelle des trois Rois, où estoient naturellement figurées deux testes d'hommes po-

scées sur vn serpent. Leonard Camillus dit en son miroir des pierres precieuses, que cela ne peut aduenir naturellement : disant outre auoir veu sept arbres tous d'une forme, naturellement pourtraits en vne pierre. Et pour ne m'arrester aux tesmoignages d'autrui, i'ay veu des marbres & iaspes où y auoit des hommes pourtraits, & plusieurs autres figures qu'on pouuoit remarquer és diuersitez de couleurs & és ombrages qui y estoient. Par ainsi veu que tant de gens dignes de foy escriuent du Camahu du Roy Pyrrhus, peut bien estre que neuf Muses y furent naturellement pourtraites. Au reste, ce qu'on dit de l'anneau de Gygez Roy de Lydie, semble chose estrange & incroyable. Pline attribue cét anneau au Roy Midas : mais ie pense qu'il s'abuse. Cét anneau donc auoit telle propriété que le tenant au doigt, & tournant la pierre au dedans de la main, on estoit inuisible, & la remettant en dehors de la main, on estoit visible, & veu de tous comme auparauant, & de fait cela estoit si public, qu'un homme se sentoit outragé quand on l'appelloit anneau de Gygez. Platon ce diuin Philosophe, dit en ses liures de la Republique, que par vne certaine tempeste & tremblement de terre, la terre s'ouurit, & fit vn grand abyssme, auquel descendant Gygez, qui estoit pasteur & homme de cœur, y trouua vn grand cheual de bronze, qui estoit creux : au dedans duquel y auoit vn corps mort, de grandeur gigantale & prodigieuse, & comme il consideroit ce corps mort, il luy veid vn anneau au doigt, lequel il print, & l'ayant mis au sien, s'en retourna vers ses compagnons garder son bœstail : aduint par cas de fortune que Gygez ayant tourné



vers la paulme de la main la pierrè de son anneau, ouyt ses compagnons parler de luy comme s'il fut absent : mais luy qui estoit cauteleux & fin , comprint incontinent que cela procedoit de la vertu de son anneau. Et de fait, se confiant en la vertu d'iceluy, il s'en alla à la Cour de Candales Roy de Lydie, où il fit tant qu'il acquit l'amour de la Roynes de sorte qu'ayant tué le Roy, par le moyen de sa femme, il s'empara du Royaume de Lydie, & s'en fit Roy, voila qu'en dit Platon. Toutesfois Ciceron prend ce narré de Platon pour vne fable morale appliquée par Platon, pour dōner couleur à son dire : Philostrate parlant des Serpens & Dragons des Indes, dit qu'en certaines pierres on void des testes de Serpens & Dragons naturellement portaites, & que cela se peut prouuer par l'anneau de Gygez. Veu donc qu'il y a tant de grands personnages qui font mention de l'anneau de Gygez, nous pouuons tenir ce qui en est dit pour vraye histoire, & non pour fable.

*Des vertus & proprietèz des pierres precieuses, & d'où procede la vertu qui est es anneaux magiques.*

## CHAP. II.

**Q**UOYCHANT l'anneau de Gygez, encore que ie ne vueilles affermer resoluement ledit anneau auoir eu telle propriété, & que d'ailleurs selon qu'on void par experience, & qu'on peut lire es Autheurs, les pierres precieuses ayent de grandes & indicibles vertus : ce neantmoins, pour ne trouuer cét anneau si estrange, les magi-

ciens promettent d'exécuter par leurs sorcelleries de plus grandes choses que l'anneau de Gygez ne faisoit. Et de fait, si ce qu'on écrit de Gygez est vray i'ay opinion qu'il v'fist plustost d'art magique que d'autres choses : comme encore font ceux qui font toutes choses par le compas de l'Astrologie, prenant garde au temps, & aux aspects & influences des astres, dequoy mesme ils en establisent reigles desquelles nous parlerons aucunement. Mais pour retourner aux vertus & proprietéz des pierres precieuses, il est certain que les anciens enchafsoient les pierres precieuses en leurs anneaux, pour se ressentir de leurs proprietéz, les portans au doigt. Toutesfois encore qu'elles soient douées de grandes vertus: ce neantmoins elles n'ont les proprietéz si grandes que l'on crie. Pour ne m'arrester donc à déchiffrer par le menu leurs vertus, ie renuoyeray les Lecteurs aux liures qui ont esté particulièrement dressez pour monstrier leurs natures, me contentant de dire quelques mots d'aucunes particulieres. En premier lieu on dit que le Diamant est singulier contre les sorceleries, & fortifiant naturellement le cœur par sa vertu, & principalement contre les illusions des fantasmes, & esprits qui pourroient esbranler la personne. On dit qu'il est bon aux femmes enceintes pour conserver leur fruit. L'Amathiste sert de contre poison, & garde la personne de s'enyrurer. Le Balais refrene les appetits desordonnez de la chair, & ayde fort à la santé de la personne. Le Carboucle & Rubis est bon contre l'air pestilentieux & infect. Il modere les appetits de la chair, & réjouit le cœur. Le Corail porté sur soy à de grandes proprietéz: Cora

Diam  
& le  
prop  
sez.

Am  
shiste  
Balais

Carb  
cle.  
Rubis

car il estanche le sang, & preserve la personne de  
visions & songes epouventables; mesme on dit  
*Christal* qu'il réjouyt le cœur. Quand au Crystal il est sou-  
uerain contre ceux qui enorcellent par leur regard  
& si garde de songer choses fascheuses. La Iacinthe  
resjouyt le cœur, comme fait le Corail, & preserve  
*Esme-*  
*raude.* de la peste. On dit que portant vns Esmeraude au  
doigt, elle rend la personne plus chaste, comme  
celle qui refrene les appetits de la chair: mesmes  
on dit que ceste pierre se rompt estant au doigt d'y-  
ne fille qui perd son pucelage: elle sert aussi contre  
les mauuais esprits, contre la tempeste, & contre  
l'apoplexie. Item elle fortifie la memoire, maintient  
*erna-*  
*ns.* la veuë, & guarit toutes morsures venimeuses. La  
Cornaline modere les appetits de luxure, & neant-  
moins réjouyt le cœur: ceste pierre est la meil-  
leure de toutes à faire cachets, car la cire n'y prend  
iamais. La Topaze appaise les passions de l'esprit,  
*op.* modere l'impetuosité de la colere & frenesie: de-  
stromepe & mitigue l'humour melancolique, & fi-  
nalement purifie le sang. Voila quand aux vertus  
des pierres que dessus. Il y en a plusieurs autres  
qui sont de grande vertu, desquelles ie me passe de  
leger, remettant le lecteur à Aristote (encore que le  
liure des pierres intitulé de son nom, semble n'e-  
stre de sa facture) à Albert le Grand en son traicté  
des choses minerales; & au Poëte Marbodeus au  
liure qu'il a fait des pierres precieuses: Serapio en  
son liure des simples: Isidore au sixième liure de  
ses Etymologies, Barthelemy Anglois en son trai-  
*An-*  
*ours*  
*is ou*  
*ris*  
*pier-*  
*pre-*  
*useq.* cté de la propriété des choses naturelles, & sur-  
tous à Leonard Camille en son miroir des pierres  
precieuses. Plin<sup>e</sup> aussi en a escrit en plusieurs

endroits, aussi à Vincentius & plusieurs autres auteurs dont ie me tais à cause de briefueté. Mais ie vous prie, considerons vn peu la perspicacité de l'esprit humain, qui a trouué maniere d'enchaſſer les pierres precieuses és anneaux pour iouyr de leurs vertus & proprietéz. Mesmes il y en a qui'y enchaſſent du poison pour se faire mourir, si d'auanture ils se trouuoient en quelque extrême desastre: toutesfois cela est venu de l'instigation du diable qui induisoit à ce desespoir les anciens Payens, selon qu'on peut voir és anciennes histoires, mesme à l'endroit du renommé Annibal, qui portoit ordinairement du poison en vn anneau, duquel il se fit nourrir en Bithinie, pour ne tomber és mains de Titus Flaminius Ambassadeur des Romains son ennemy capital, à cause du pere de Flaminius qu'il auoit tué en Italie, auquel Prusias Roy de Bithinie vouloit rendre Annibal, pour acquerir par ce moyen la grace des Romains. Pline dit que Demosthenes ce grand orateur Athenien en vſa de mesme. Heliogabale aussi Prince fort mal conditionné portoit ordinairement du poison en vn anneau pour cet effect: toutesfois, selon que dit Lampridius en sa vie, il ne merita vne mort si honorable que poison; en somme Pline parle de ceste maniere de porter poison, comme d'vne chose ordinaire & commune de son temps. En outre les anciens obseruoient singulierement les aspects & influences des astres, tant à forger leurs anneaux qu'à graver les pierres qu'ils y enchaſſoient, pour leur donner vertu: chose malheureuse, meschante & indigne d'estre recitée entre les Chrestiens. Et de fait, il y a plusieurs Auteurs, qui traittent de ces images,

& charracteres ainsi faits sous l'observation des constellations astronomiques, & qui promettent mots & merueilles par ce moyen: disans qu'outre la vertu naturelle qui est en la pierre : elle acquiert vne nouvelle force par l'image qui y est grauée sous l'influence de certaines estoilles, & par l'alliance qu'elle a avec le metal, auquel elle est enchassée: & disent que les astres & estoilles influent, & communiquent leurs vertus à ces anneaux, ainsi scrupuleusement forgez comme à chose sujette à leurs influences, & que par ce moyen la vertu naturelle des pierres est fortifiée par la vertu magique qu'elles ont acquises. Et de fait, ils baptisent du nom de magie naturelle ceste liaison & mélange qu'ils font d'herbes, metaux, parfums & charracteres qu'ils vnissent ensemble en vne bagüe : disans que les anneaux ainsi composez sont bons pour l'apoplexie, ou douleurs de costé : qu'il y en a qui sont propres à réjouyr le cœur, à guarir de la rage, à mitiguer la furie d'un homme insensé : & que mesmes ils seruent de contrepoison, & à plusieurs maladies, & que finalement ils conseruent l'homme, mesme luy augmenter sa force naturelle. Et somme ils attribuent plusieurs proprietéz à ces anneaux, desquelles ie me tais à cause de briefueté. Toutesfoi qui en voudra estre bien informé, pourra auoir recours au miroir des pierres precieuses de Leonard Camille, & à Agrippa en son Liure de la Philosophie occulte. Albert le Grand, & Tabit, Philosophes fort renommez en ont parlé: comme aussi ont fait Iustinianus, Stofferius, & plusieurs autres : Toutesfoi ie ne m'assure beaucoup sur ce qu'ils en disent : car ie n'ay ex-

anneaux  
magi-  
ques  
y.ais  
sous  
l'obser-  
uation  
des A-  
stres.

perimenté la vertu de ces anneaux magiques. *An-*  
 Vray est que ceux qui en font profession disent, *neaux*  
 qu'observant les constellations requises, tant en la *faiss*  
 forge du métal, qu'en la graueure de la pierre en- *sous*  
 chassée en Panneau sous la planette de Mars, ceste *chacune*  
 bague fortifie le cœur, & à la vertu retentive, & *Planet-*  
 opere plusieurs autres grâds effects quasi incroya-  
 bles. Pareillement ceux qu'on fait sous l'influence  
 de Mercure, ornent le parler de l'homme, & le font  
 grand Orateur, & propre à mener marchandise: &  
 ainsi peut-on dire de ceux qu'on fera sous l'obser-  
 uation des autres Planettes. Les autres grauent es  
 anneaux les caracteres des signes du Zodiaque  
 selon leurs triplicitez: disans que ceux de la pre-  
 miere triplicité, à sçavoir, Aries, Leo, & Sagitta-  
 rius, seruent aux maladies froides, aux fièvres pro-  
 uenantes de flegme, & aux appoplexies. Item que  
 les caracteres de ceux de la seconde & aërienne  
 triplicité, à sçavoir, Gemini, Libra, & Aquarius,  
 sont singuliers contre les corruptions & putrefa-  
 ctions du sang: & ainsi disent des autres triplicitez  
 des signes, selon leurs qualitez élémentaires. Et de  
 fait ceste observation est fort antique, & practi-  
 quée de longue main entre les anciens Philosophes,  
 tant Caldéens, Egyptiens, que Iuifs. Aussi tient-on  
 que les sept anneaux fortunéz que le Roy Iarcas *An-*  
 donna à Appollonius Thyaneus, selon que dit Phi- *neaux*  
 lostrate, estoient de cette trempe: disant que le- *fortu-*  
 dit Prince mettoit tous les iours vn anneau, selon *nez,*  
 la Planette qui regnoit ledit iour: & que par ce  
 moyen il se maintint cent ans estât tousiours com-  
 me en fleur d'age. L'ayeul aussi du Roy Iarcas  
 auoit yescu 130. ans, par la vertu de sçits anneaux,

*Ari  
stoph. in  
Pluto.*

ayant tousiours verueur d'homme. Et de fait, les anciens Grecs vsoient fort de ces anneaux magiques & sophistiquiez, selon qu'on peut voir és Comedies d'Aristophanes : lequel introduit vn maquereau se rebecquant contre vn certain Diseus, qui le menaçoit, où il dit ainsi : Ie ne me soucie des menaces qu'on me fasse, ayant au doigt ceste bague que sa Signore me vendit pour vne dragme. Et monstrant l'anneau, il dit ainsi : Auec cét anneau ie me garderay de sa dent, & de ses abbois. Erasme aussi parlant de ces anneaux magiques, dit ainsi: On porte aujourd'huy des anneaux où y a certains caracteres grauez, sous l'observation des constellations & aspects des Astres: & tient-on qu'ils seruent au mal de costé, & qu'ils sont propres à plusieurs autres maladies; d'autres estimans la chose estre ainsi, les contrefont, mais le tout n'est qu'abus : car pour leur donner celle vertu, il faut observer diligemment le cours des Astres, & les cōstellations, quand on les fait : toutesfois plusieurs ne regardent point aux influences des Astres, ains ont esgard seulement à la nature de la pierre qu'ils enchassent en l'anneau, & aux caracteres qu'ils y grauent : cela se peut voir au liure des ailes de Roger, & és escrits de Leonard Camille, & de Tetel, & de Caclus en ses liures qu'on attribüé à Salomō pour leur donner credit, lesquels en traictent amplement. Car selon que dit Tetel, vn laspe enchassé en vn anneau, où il y ait l'image d'une fille grauée, preserue la personne des mauuais esprits, & de l'eau. Et y grauant vn anneau, ceste bague preserue d'Apoplexie, & guerit de la fièvre quarte. Vne Cornaline aussi y ayant graué la figure d'un homme tē-

nant en sa main quelque chose belle & respectable, estanche le flux de sang. En somme on en dit tant de choses qui sont plaisantes à ouyr, & fort mal aisées à croire, que ie ne sçay qu'en dire : toutesfois l'experience n'en est trop mal aisée à faire. Pour retourner donc aux anneaux, & cachets, on s'en sert en Espagne en tous contracts, en lieu d'Arrest: mesme és traictez de mariage, les deux parties s'entre-donnent des anneaux pour signal & confirmation de la promesse mutuelle qu'ils ont faicte l'un à l'autre. Pareillement quand les Religieuses prennent le voile en signe de profession, on leur baille des anneaux, tant du costé de la religion, que de leurs parens, en signe de vray mariage. Au reste, il y a encore vn poinct à toucher sur ce faict, qui est de petite importance, toutesfois il sert de beaucoup : c'est que plusieurs changent leurs anneaux d'un doigt en autre, pour se mieux souuenir de quelque faciende qu'ils ont à faire. Et par ainsi qui bien considerera l'usage des anneaux, il n'est tant à blasmer que Pline, & plusieurs autres de font : car de tout temps les gens d'honneur & de vertu en ont vsé. Ioint que Dieu a créé l'or & les pierres precieuses pour le seruice de l'homme, & pour le maintenir en santé, leur baillant les proprieté que dessus, afin de s'en seruir selon la commodité de l'homme. Finalement les anneaux sont particulièrement attribuez aux Euesques, en signe de dignité.



*D'où est venu que ce nom de Gentil-homme a esté attribué tant aux Cheualiers, qu'aux enfans des Presidens & Conseillers : & quelles armoiries portoyent anciennement les Romains : & d'où est venue l'inuention de blasonner les armoiries en escusson.*

### C H A P. I I I.

**Q**UANT A coustume de France, d'Italie & d'Espagne; **Q**UANT A appeller ordinairement Gentil-homme vn Cheualier, extraict de noble maison : mesme quand il est Gentil-homme de nom, & d'armes. Aussi quand vn Roy depesche pour Ambassade quelque homme de noble maison, il met en ses Patentés. le vous enuoye vn Gentil-homme de ma maison. Les Roys & Princes tant de maintenant que du passé, auoient ordinairement en leurs Cours des hommes doctes, & des Cheualiers qui estoient nommez Gentils-hommes de la maison du Roy, ou Gentils-hommes seruaus. Et estoient ces Gentils-hommes yssus des plus grosses maisons du Royaume, tant de longue que courte robbe: & demeuroient ordinairement à la Cour, suiuaus le Roy en temps de paix & en temps de guerre: par ainsi donc Gentil-homme signifie autant qu'homme noble, & extrait de noble lignée. Toutefois il me semble n'estre hors de propos de parler d'où sont venus les noms de Gentil-homme, & de Gentillesse, ensemble la coustume de porter armes en escusson. Quant au premier point, ce nom de Gentil est venu des Latins qui appelloient Gentils ceux qui estoient d'une mesme race & d'un mesme nom, estans libres & de

franche condition de toute ancienneté, & appelloient ces maisons ainsi antiques Gentilles : cōme encore aujourd'huy nous appellons les maisons noble de race, maisons de Gentils-hommes. Ce que bien démontre Cicéron en ses Topiques, disant ainsi. On appelle Gentils ceux qui sont d'un mesme nom, & qui de tout temps ont esté de franche condition : de sorte que iamaïs aucun de leur race ne fut serf ny esclau, & moins dégradé de l'honneur & de la Bourgeoisie Romaine. Boëce aussi en ses Topiques dit qu'on appelloit anciennemēt Gentils tous ceux qui estoient issus d'une maison & race antique, franche & libre : cōme estoient les Scipions Brutus, & autres nobles maisons de Rome. Cicéron prend aussi ce nom de Gentil, pour vn qui est de nostre race, & qui porte mesme nom & armes que nous. Le docte Budée parlant des devoirs de parentage observez entre les Romains, dit qu'il y en auoit trois : c'est à sçauoir deuoir de consanguinité, deuoir de sang & de lignage en droite ligne, & deuoir de Gentilité : c'est à dire, quand on estoit d'un mesme nom & armes. Ce tiltre de Gentil & de Gentilité s'attribuoit seulemēt aux maisons nobles. Et par ainsi ce nom de Gentil-homme enuers les Romains valoit autant qu'hōme noble entre nos Castillans & entre les François. Et de fait les Gentils-hommes Romains mettoient tousiours en mōstrés les images & deuises de leurs predecesseurs, qui auoient illustré leur memoire par leurs hauts faits, & estoit ceste representation fort estimée entre les Romains : comme encore aujourd'huy sont les armoiries anciennes, & les penons & estendarts des predecesseurs des Gentils-hommes,

Cic. de

cl. orat.

et al.

l. in

Ver.

lesquels n'oublient rien de l'antiquité de leur lignage , és harangues funebres qu'on fait és obseques de leurs parens : de sorte que tant plus les estendarts & enseignes sont anciennes, tant plus vn homme estoit estimé noble. Et c'est ce que Ciceron reproche à Pils , au plaidoyé & changement qu'il fit contre luy : disant que les honneurs & estats qu'il auoit obtenus , luy furent donnez seulement pour le respect des images enfumées de ses predecesseurs auxquelles il retiroit de couleur seulement : de sorte qu'il ne pouuoit nier qu'il ne fust Gentil-homme. Et en vn autre passage parlant de soy-mesme , il confesse n'auoir aucunes images de sa race: car par son sçauoir excellent, prudence admirable, & esloquēce souueraine, il s'ennoblit tellement, qu'il vint à estre Consul de Rome , jouyssant des autres estats & prerogatiues , comme s'il eust esté Gentilhomme de race , & issu de maison de Senateur : ce que luy mesme confesse au dernier plaidoyé qu'il fit contre Verres : disant que luy estant grand Voyer de Rome, pour les grands seruices par luy faits à la Republique , luy fut permis mettre son image en la place, & iouir des priuileges des gentils-hommes. Et de fait, les Gentils-hommes Romains estoient fort soigneux de ces images que ils appelloient Stemmata, elles estoient communément decire: & les mettoient sur les portails des maisons : ou bien les gardoient curieusement en quaiſſes & armoires, selon que disent Iuuenal, Martial, Seneque, Pline, & plusieurs autres : & quand il estoit question de quelque ceremonie, publique, ou de quelques funeraillies, ceux de la maison mettoient en monstre, & parade les images de leurs

leurs ancêtres, avec leurs noms, selon que dit Plin-  
e lequel aussi raconte que les Romains mettoient  
en devant de leurs maisons les enseignes, penons,  
& autres armes & dépouilles qu'ils avoient ac-  
quises sur l'ennemy en guerre: lesquelles y deme-  
uroient à perpétuité: de sorte qu'encore que la mai-  
son se vendist, il n'estoit possible à l'acheteur les  
ôter: car cela seruoit d'honneur & de préeminence  
à ceux de la race. Et de là vient la coutume de por-  
ter armoiries en escuison, comme encor font au-  
jourd'huy les Gentils hommes. Toutesfois il sem-  
ble que les blasons des armoiries aient prins leur  
commencement des devises qui estoient es bannie-  
res & enseignes, quant les Romains, qu'autres  
nations estranges portoit en guerre: comme nous  
voyons aujourd'huy les Empereurs porter vne Ai-  
gle en leurs armoiries, pour ce que Jules César  
premier Empereur de Rome la portoit en ses en-  
seignes. Autant en peut-on dire des fleurs de Lis  
quelles Roys de France portent: & ainsi des autres.  
Quant à moy ie trouue que long-temps avant que  
les Romains fussent, les armoiries de Gentils hom-  
mes estoient en estre: car il est dit au i. liu. des Ma-  
chabées, que Simon Capitaine general de l'armée  
des Juifs, fit vn sepulchre fort superbe à ses pere  
& mere, & à ses freres, lequel estoit enrichy de pi-  
ramides & colonnes, esquelles il fit graver des na-  
vires par maniere de denise: y ayant au préalable  
attaché les armes, avec lesquelles il auoit vaincu  
ses freres, Messala Corunu en l'oraison qu'il fit à  
l'honneur de la lignée de l'Empereur Octavius  
(jacoit que ceste oraison ne merite le tiltre de  
Messala, alleguant Virgile, sur ce qu'il dit qu'An-

720 ORIGINE DE LA GENTILLESSE.  
tenor Troyen en fonda Padouë, & y mit les armes  
de Troye) dit que les armes Troyennes furent po-  
sées par Antenor au temple de la nouvelle Padouë:  
& que le blasõ des armes estoit vne Truye en chãp  
doré: de sorte que si Messala dit vray, l'usage des ar-  
moiries est fort antique. Et de fait, ie pense que les  
blasons des Gentilshommes prindrent le nom d'ar-  
mes ou armoiries, pour ce qu'on les grauoit touf-  
jours aupres des armes: car comme dit Messala,  
les anciens apres auoir obtenu quelque victoire,  
mettoient ordinairement es temples, les armes &  
enseignes avec quoy ils auoient obtenu la victoire  
sur l'ennemy. Et par ainsi nous pouuons dire que  
— le nom de Gentil-homme, & la maniere de porter  
armes en écusson n'est pas moderne, ains fort an-  
tique: & que le nom de Gentil est venu de ceux  
des Ordonnances de la Gendarmerie & Cauale-  
rie Romaine, qui estoit vntiers estat entre le com-  
mun peuple, & ceux de longue robbe, c'est à sçauoir  
l'ordre des Senateurs & de leurs enfans qui estoient  
anciennement appelez Patricij: c'est à dire, issus  
des peres: car du temps de Romulus, selon que dit  
Tite Liue, les Senateurs estoient appelez Peres,  
& leurs enfans Patricij: & estoit cet estat le plus  
Noble & le premier de Rome: les autres Gentils-  
hommes qui n'estoient de cet Estat, estoient dits  
Cheualiers: de là vient qu'on appelle les Gentils-  
hommes d'Espagne, Cheualiers. Aussi tenons-  
nous les gens de longue robbe, qui ont à com-  
mander au peuple, comme Senateurs: toutesfois  
ils vont apres les autres. En somme, ce nom de  
Cheualier est venu en tel credit, que les plus  
grands se tiennent honorez d'estre appelez Che-

DE LA TRADVCTION DE LA BIBLE. 721  
ualiers : encore que le nom de Cheualier soit proprement le nom d'un soldat des Ordonnances , ou de Caualerie legere.

*Des septante qui traduirent le vieil Testament d'Hebrieu en Grec : de l'auortie de ladite traduction : & en quel temps, & pourquoy elle fut faite,*

CHAP. IIII.

**L** H A E V N est abbreuë de la traductiõ des 702 qui traduirent le vieil Testament d'Hebrieu en Grec : mais peu de gens scauent quand cela aduint, pourquoy ceste traductiõ fut dressée: en quoy certes plusieurs qui se messent de prescher, montrent bien leur grande paresse & lascheté. En premier lieu donc il faut noter que ceste traduction des septante a esté seule en l'Eglise, saintement & religieusement obseruée : mais au temps du Pape Damasus, S. Ierosme la traduisit en Latin. Et de fait la traduction des septante a esté de telle autorité, qu'elle estoit alleguée comme diuine : ainsi qu'appert par nostre Seigneur, & les Apostres, qui alleguent souuent l'Escriture selon ladite traduction. Et pour ce que l'histoire de ceste traduction est fort belle, ie mettray icy ce qu'en disent S. Augustin en son liure de la Cité de Dieu, Iosephe Hebrieu, Eusebe, Irenée, Iustin, Ruffin, & plusieurs autres. Il faut donc noter que les cinq liures de Moÿse, les Prophetes, & autres histoires de la sainte Bible furent premieremēt écrites en langue Hébraïque, qui fut la premiere langue vñtée entre les hōmes, auant la confusion des langues, qui aduint en l'edification de la forteresse de Babylone. En ceste langue Dieu parloit à ses Prophetes : aussi faisoit nostre

Dieu  
parloit  
à ses  
Hebrieu

Seigneur lors qu'il conuersoit entre les hommes. Ceste langue donc estant particuliere aux Iuifs, & les mysteres des Propheties, & l'aduenement de Iesus Christ, estans cōme cachez en icelle, il estoit bien requis que tels misteres fussent escripts en langue plus commune, que n'estoit l'Hebraïque: comme estoit celle des Grecs, qui estoient lors dominateurs de l'vniuers, par les fraïches & recentes victoires d'Alexandre le Grand, tellement que par la frequentation & traffique des hommes, la langue Grecque auoit cours par tout, & estoit estimée la plus commune de toutes. Afin donc que les mysteres de la sainte Escriture fussent entendus d'un chacun avant l'aduenement de Iesus Christ, il estoit requis par necessité, que la sainte Escriture fust fidellement traduite en langue commune & vulgaire: de peur qu'à la venue du Messias, les Iuifs n'assopissent l'Escriture sainte, ou ne la falsifiasent (car ceste race de gens estoit de tres-malin courage) ou qu'on ne dist que les Chrestiens eussent adjousté ou diminué à l'Escriture selon leur fantasie. Et par ainsi, environ deux cens septante ans avant l'Incarnation de Iesus Christ, il pleut à la bonté de Dieu d'inspirer Ptolomée Philadelphie Roy d'Egypte, à faire traduire la sainte Bible. Mais puis que nous sommes tombez sur le propos dudit Prince, nous reprédrons son histoire vn peu plus haut. Apres qu'Alexandre le Grand eut subjugué l'Asie, ce qu'il fit en peu de tēps, & qu'il eut rangé vne bonne partie de l'Europe & d'Afrique, il mourut sans laisser aucun heritier legitime, qui peust succeder à si grands Empires: luy donc estāt decedé, les Princes & Capitaines de la Cour, qui

tous estoient illustres & vaillans , tâcherent par force d'armes de s'emparer de ce qu'ils peurent : de sorte que les Royaumes d'Alexandre furent diuisés en plusieurs parties : car Antigonus s'empara de l'Asie : Seleuchus de Chaldée : & de plusieurs autres Prouinces : par mesme moyen aussi Ptolomée, fils de Lagus le fit Roy d'Egypte , de Phenice, de Cypre, & de plusieurs autres contrées, entre lesquelles Iudée fut. Estât donc seigneur de Iudée, il fit de grands butins : mesmes il mena plusieurs Iuifs captifs en Egypte , où il auoit ~~le~~ le chef de son Royaume, tellement que ce fut le premier Roy d'Egypte qui s'appella Ptolomée : lequel nom demeura hereditaire és successeurs dudit Royaume : car auparavant que Cambyse fils de Cyrus Roy de Perse eut conquis l'Egypte, les Roys Egyptiens s'appelloient Pharaons. Mais pour retourner à nostre Ptolomée, apres qu'il eut long temps regné il mourut : & à celuy succeda Ptolomée Philadelphie, lequel aussi regna paisiblement en Egypte. Ce Prince donna congé & remit en liberté tous les Iuifs que son pere auoit menez prisonniers en Egypte. Aduint donc comme il pleut à Dieu , que ce Roy dressa vne grande Librairie en Alexandrie ville capitale d'Egypte , par le moyen de Demetrius Phalereus Athenien, homme de grand sçauoir, auquel il auoit donné ceste commission , de sorte que par la diligence de Phalereus , il fit la plus belle & la plus renommée Librairie qui depuis ait esté veüe au monde, tant en nombre de liures qu'en qualité d'auteurs, & diuersité de disciplines. Ce Prince donc ayant entendu que les liures des Iuifs contenoient des mysteres admirables & inenarrables



bles, delibera les faire traduire en langue Grecque, & à cet effect dépescha vne Ambassade pour enuoyer à Eleazar Prince de la Synagogue des Iuifs, avec de grands presens, le priant qu'en memoire des plaisirs qu'il auoit faits à ceux de la nation, & pour le bon voisinage qui estoit entr'eux, il luy enuoyast vne Bible en Hebrieu, avec gens sçauans & idoines pour la traduire en langue Grecque. Iosephe & Eusebe, mettent la teneur de la lettre, qui est telle : Ptolomée Roy, au Sacrificateur Eleazar, salut. ~~Nul~~ ne peut ignorer que plusieurs Iuifs n'ayent habité en ce pays d'Egypte, y ayàs esté menez prisonniers par les Perses, lors qu'ils subjuguèrent la Iudée, & d'autres que le feu Roy mon pere y amena, ausquels neantmoins mondit seigneur & pere se fia, qu'il s'en seruoit au fait de ses guerres, mesme les mit és places fortes, par maniere de garnison, pour tenir les Egyptiens en crainte. Quant est de moy, dès que ie parvins à la Couronne, i'ay tousiours humainement traité ceux de vostre nation : mesme i'en ay renuoyé plus de cent mil, qui estoient icy tenus comme esclaves, payant leur rançon à ceux qui les tenoient prisonniers : à ceux qui ont voulu suiure les guerres, i'ay donné solde, mesme leur ay départy les charges selon qu'ils meritoient : & en ay couché plusieurs en l'estat ordinaire de la maison, estimât par ce moyen faire chose agreable à Dieu, qui m'a mis ce Royaume entre mains. Pour mieux monstrier l'affection que i'ay de faire tout plaisir à vous, & à ceux de vostre nation, tant de present, qu'à l'aduenir, i'ay deliberé de faire traduire vos liures d'Hebrieu en langue Grecque, à ce que la Librairie que ie dresse n'en soit

dépourueuë, & par ainsi me ferez grand plaisir de choisir de châce lignée six hommes anciens, bien experts en vostre Loy, & bien versez en la langue Grecque, pour les traduire, esperant faire par ce moyen, chose qui me redonnera à honneur, & contentement d'esprit. A ceste cause, j'ay depesché par deuers vous André, & Aristeus, lesquels vous informeront plus amplement de mon intention, auxquels i'ay fait deliurer bonne somme d'or & d'argent pour faire les sacrifices selon que leur ay ordonné : vous priant me mander par iceux ce qui pourra estre de ce negoce: vous asseurant que plus grand plaisir ne me scauriez faire, & qui serue plus à entretenir l'amitié qui est entre nous, que d'executer en bref ce dont ie vous prie. Apres que le Sacrificateur Eleazar eut receu les lettres du Roy, & entendu la creance des Ambassadeurs, il les receut honorablement : receuant d'un bon visage l'or & l'argent que le Roy Ptolomée enuoyoit, qui estoit en grande quantité selon que dit Iosephe. Et ayant assemblé les principaux des 12. lignées d'Israël, il leur declara l'intention du Roy, & à quelle fin il auoit enuoyé les Ambassadeurs, pour auquel satisfaire ils esleurēt de châce lignée six hommes vieux experimentez en la loy, & experts en la langue Grecque ( car les Iuifs auoient de coustume d'enuoyer de leurs gens en Asie, pour apprendre les langues Grecques & Latines : & les arts & sciences comprinses sous lesdites langues, comme encore aujourd'huy on fait) de sorte que tous ceux qui furent esleus furent en nombre 72. Apres donc qu'ils furent choisis, il les enuoya avec les Ambassadeurs du Roy Ptolomée, & avec eux les liures du vieil

Testament, écrits (selon que dit Iosephe.) en lettres d'or en plusieurs endroits, & ce en vn parchemin le plus subeil qui ait esté depuis veu. Et outre il en uoya audit Prince de grands presens : luy faisant responce à la maniere que s'ensuit: Eleazar au Roy Ptolomée son amy, salut. Je suis fort ioyeux du bon portement de vous, de la Roynne Arsinoë, vostre femme, & de Messieurs vos enfans, aussi de ce que toutes choses vous viennent à souhait. Quand est de mon portement, il est tres-bon. Au reste ayant entendu par ce que m'avez mandé la bonne volonté & amitié que portez à ceux de nostre nation, i'ay fait lire vos lettres publiquement deuant le peuple. Et pour luy faire entendre au plein la deuotion qu'avez à nostre Dieu, i'ay déployé publiquement les 20. vases d'or & 30. d'argent qu'avez enuoyez: ensemble les 50. coppes, & la table d'argent pour faire les sacrifices avec 50. talens d'or, & autant d'argent, qu'avez mandé pour faire les ornemens de nostre temple: lesquels i'ay receus par les mains des Seigneurs André & Aristée vos Conseillers & Ambassadeurs fidelles: ausquels auons dit amplement ce qui est à faire au cas que demandez: & par ainsi nous les vous renuoyons nous offrans par iceux d'accomplir à vostre bon plaisir. Et pour ce que les grâds biens qu'avez faits à ceux de nostre nation, sont tels, qu'il nous est impossible vser condignement de reuenche: nous nous conuertirons à faire Prieres & Sacrifices pour la prosperité de vous, de la Roynne, & de Messieurs vos enfans: à quoy tout le peuple s'employera pour prier Dieu de vouloir acheminer vos affaires selon que desirez, & qu'il luy plaise conseruer

nostre estat & Royaume en gloire & honneur. Et quant à la traduction des liures de nostre loy que tant desirez, nous auons esleu de chaque lignée six anciens, lesquels nous vous enuoyons, avec les liures de nostre Bible : toutesfois quand la traduction sera parfaite, il vous plaira les nous renuoyer : en quoy ferez l'estat de Roy iuste & amiable. Apres que le Roy Ptolomée eut receu la lettre d'Eleazar, avec les liures de la Bible, & les presens qu'Eleazar luy enuoyoit, il caressa fort les septante anciens, s'éjouyssant fort de leur venue, selon que dit Iosephe. Et ayant pourueu à leurs logis, & à toutes choses necessaires, ils se mirent à traduire la Bible. En quoy il aduint vn cas admirable & miraculeux : c'est que les septante deux traducteurs estans mis séparément par la commission du Roy, sans pouuoir conferer les vns avec les autres, apres auoir fait séparément chacun sa traduction ; comparurent deuant le Roy, tous avec leurs traductions, lesquelles neantmoins furent trouuées si conformes, qu'il n'y auoit vne syllabe plus en l'vne qu'en l'autre : ce que ne pouuoit estre sans operation & grace speciale du S. Esprit, selon que disent S. Augustin, Irenee, & Tertulien : lequel dit l'autir veit de son temps à Alexandrie d'Egypte, les liures escripts de la main des septante deux traducteurs, qui estoient en Hebrieu & en Grec : autant en dit Iustin Philosophe, au liure des aduertissemens qu'il fait aux Gentils & Payens, où il dit que le Roy Ptolomée fit bastir hors la ville d'Alexandrie septante deux salles, pour y loger séparément les septante deux traducteurs : & que là ils les pouruent honorablement de tout ce qui

*Aug. l. 8. de ciu. Dei. Iren. cont. Valent. Tertul. contra Gentiles.*

leur estoit necessaire : auquel lieu lesdits traducteurs demurerent sans se voir l'un l'autre, iusques à ce que leurs traductions fussent parfaites : & afferme auoir veu encore les ruines & vieilles murailles de ce bastiment, lesquelles on tenoit comme reliques & choses sacrées. Et jaçoit que S. Hierosme & Ruffinus ne conuiennent au nombre desdites chambres, toutesfois cela ne sert de grand cas, veu que selon S. Augustin & plusieurs autres auteurs chaque traducteur faisoit sa traduction à part, sans conferer avec les autres : & neantmoins toutes les traductions se trouuerent conformes. Et certes quand ie pense à ce mystere, ie tiens pour grand miracle ceste conformité de stile, & d'ordre de traduire vne chose si diuerse & si longue : encore que tous les traducteurs eussent esté ensemble, & qu'ils eussent commencé cét ouure tous par ensemble : car nous voyons qu'il y a assez à faire à accorder des hommes en vn seul poinct, quand ils ont à démeller quelque chose par ensemble. Apres que la traduction fut acheuée, les Iuifs qui demeuroient en Egypte, & qui estoient bien versez en leur loy, recommanderent au Roy ceste Escriture Sainte : dequoy le Roy fut tres-content. Et de faict selon que disent Iosephe. & Eusebe, le Roy Ptolomée s'estonnant de l'Escriture sainte, des mysteres y comprins demanda à Demetrius Phalereus, qui auoit la charge de sa Librairie, d'où venoit que Lycurgus, Solon, & les autres Legislateurs n'estoient tous de la Loy des Iuifs. A quoy Demetrius respondant, dit : Sire, ceste loy, comme pouuez assez voir, vient de Dieu : aussi n'y a eu Legislateur si hardy de la toucher, n'y d'en prendre

quelque traict. Mesme Theopompe fut frappé de la main Diuine, de perturbation de sens, & de Cardiaque passion, pour auoir voulu mesler l'histoire sainte des Hebrieux parmy la sienne, l'enrichissant de belles paroles, & de couleurs de Rethorique : toutesfois se retournant à Dieu, & se recom-mandant à luy, il luy fut reuelé en songe que ce desastre luy estoit aduenu pour s'estre aduantagé de vouloir embellir & enrichir la sincerité de l'Escriture, par paroles ornées & agencées, & la communiquer par ce moyen aux nations Payennes & infideles. Il me souuent auoir entendu que Theodore Poëte Tragique perdit la veüe subitement pour auoir prins vn passage de l'Escriture pour argument d'une sienne Tragedie: & que se repentant de cela, & faisant penitence de ce forfait, il recouura la veüe comme auparauant. Le Roy Ptolomée estonné du dire de Demetrius, fit mettre la Bible traduite en sa librairie, & ayant traicté & remercié les anciens Iuifs, il les licencia, donnant à chacun de riches presens, remerciant par lettres le Prince Eleazar, auquel il enuoya encore de grands presens. Voilà comme la traduction des septante fut faite : lesquels, comme disent S. Augustin, & S. Hierosme, eurent lors l'esprit de Prophetie : ce qu'appert assez en ce que nostre Seigneur & les Euangelistes allèguent l'Escriture selon leur traduction. Et si d'auanture on trouue quelque chose en la Bible Hebrique, qui ne soit en la traduction des septante, nous dirons que le saint Esprit ne l'a voulu reueler par leur moyen : & au contraire, s'il y a quelque chose en leur traduction qui ne soit en texte Hebrieu, il faut tenir & croire que le

Theo-  
pompe  
pours  
pour  
auoir  
propha-  
né la  
sainte  
Escri-  
ture.

S. Esprit a voulu reueler ce passage par leur moyē. Car le mesme esprit qui pouſſoit les Prophetes, lors qu'ils escriuoient leurs Propheties, gouuernoit les 70. traducteurs lors qu'ils traduisoient la Bible. Voila que dit S. Augustin touchant ceste traduction du vieil Testament; qui fut la premiere auant l'aduenement de Iesus Christ: car apres la Passion de nostre Seigneur, Aquila Iuif en fit vne autre. Du depuis furent faites encore deux autres traductions: mais par qui, on ne ſçait: toutesſois elles tōberent es mains de S. Hierosme, & d'ailleurs Eusebe en fait mention au 6. liure de son histoire Ecclesiastique. Sur ces traductions on a traduit la Bible de Grec en Latin, toutesſois S. Hierosme l'a traduite d'Hebrieu en Latin sans s'arrester à la traduction des 70. ny aux autres traductions Grecques. Et de fait en l'Eglise Romaine on chante des Pseaumes, & autres choses de l'Ecriture, selon la traduction commune, laquelle il faut ſuiure sans s'arrester à disputer, si elle est de S. Hierosme ou non.

---

*Des vertus & proprietes admirables de la Formis, & quels exemples on peut prendre dessus.*

## CHAP. V.

**L** ne me seroit trop difficile de parler de la nature & proprieté des animaux, ayant pour patron Aristote, Plin, Elian, & plusieurs autres qui en ont escrit: pour ce que mon dessein est de traiter des choses curieuses, & cognues à peu de gens, ie parleray de la Formis: encore que pour la petitesse aucuns pourroient mespriser son dif-

**cours** : pour cela neantmoins ie ne la chasseray hors de nostre forest : car il n'y a jardin, pour bien clos qu'il soit, que la Formis n'enfonce malgré le maistre d'iceluy. Et certes la petitesse n'a pas gardé plusieurs auteurs respondez de dire d'elle choses merueilleuses. Vray est que Plin dit cet animal estre inutile, & de point de profit, sinon pour soy-mesme : & qu'au contraire, la mouche à miel, encore qu'elle soit petite, donne neantmoins goust aux viandes pour la douceur de son miel, au lieu que la Formis les ronge & mange. Toutesfois en vn autre lieu il dit merueille des Formis, & parle fort à leur aduantage. Car quant à ce qu'il les blasme, cela procede d'vne certaine auarice, qui fait tant adonner l'homme à son profit particulier, qui voudroit tirer profit de tous animaux pour petits qu'ils soient : estant marry si nostre pauvre Formis se pouruoit d'vn petit grain de froment. Mais si nous considerons les choses comme il appartient, nous trouuerons qu'on trouue plus de profit de la Formis, que du miel des Abeilles. Car la Formis nous sert d'exemple, d'industrie, de prudence, d'amitié, & de plusieurs autres vertus, desquelles parle Salomon en ses Prouerbes : lequel renuoye l'homme paresseux à la Formis, pour considerer la peine & sollicitude qu'elle prend, & son industrie, & pour apprêdre l'adresse & pouruoyâce qu'elle a : attendu que sans guide ny Capitaine, & sans auoir qui luy monstre ou commande, elle se pouruoit de viures l'Esté pour l'Hyuer. D'où vient que S. Ambroise parlât de ce petit animal, dit ainsi. Les desseins & entreprises des Formis, à les bien considerer, surpassent de beaucoup leurs forces. Et



jaçoit qu'elles n'ayent personne qui les incite au  
travail , ce neantmoins par vne certaine domina-  
tion elles pouruoyent à l'aduenir & aux necessitez  
futures : voila qu'en dit S. Ambroise, lequel parle  
bien amplement des proprietéz de ceste bestelette.  
De laquelle aussi traictant Ciceron , dit que la Re-  
publique des Formis est à preferer à toute Cité,  
pour belle qu'elle soit : car non seulement elles  
ont sentiment comme les autres animaux : mais  
aussi elles ont entendement , raison , & memoire.  
Pline, Aristote, & Elian se sont fort arrestez sur la  
consideration de la Formis, & non sans grande rai-  
son : car à bien considerer sa forme, laideur de son  
regard, sa durescé, sa viue couleur, & son muscle pic-  
quant, il n'y a Lyon si fier que cét animal, s'il estoit  
aussi grand qu'il est petit, rât hardi, fort, & es-  
pouuëtable. En premier lieu, il n'y a animal qui puisse  
porter son pesant : mais la Formis porte & traïste  
dix fois plus pesant que soy, tellement que si ceste  
bestelette estoit grosse comme vn cheual, elle por-  
teroit aisément la charge de quatre charrettes.  
D'ailleurs , il est bien difficile se deffendre contre  
ses assauts : car encore qu'elle soit bien petite, elle a  
neantmoins les dents si fortes, que le grain de fro-  
ment qui est bien dur, n'est assez fort contre ses  
dents : mesme elle fait mestier d'emporter des  
pierres dures, lesquelles elle casse avec les dents,  
& quelque part qu'elle mette la dent, elle serre si  
fort, qu'il n'y a tenaille ny ferrement qui luy puisse  
faire ouurir la bouche: ains est si opiniastre, qu'elle  
se lairra plustost mettre en pieces que de la s'herce  
qu'elle tiët: laquelle force seroit grãde, si elle auoit  
le corps à l'équipolent. Laisant donc sa force,

dont on fait peu de cas, pour ce qu'elle est petite, considerons vn peu son instinct naturel, & la prudence & vertu de cét animal : car nature n'en a point produit en son vniuers , qui ait plus grande monstre de vertu, que cestuy, lequel fait profession d'amitié, d'industrie , de prudence & de plusieurs autres vertus que nous déduirons cy apres. En premier lieu , les Formis tiennent forme de Republique entre-elles, selon que dit Pline: car elles n'ont ny Roy ny Seigneur qui leur commande: autant en disent Aristote & Salomon, & est leur republique si bien policée & ordonnée, qu'il n'y a iamais guerre, ny contention ciuile entr'elles : aussi ne les void-on point iamais combattre & s'entretuër, comme font les hommes : ains , comme chacun peut voir , toutes trauailler pour le bien public, sans faire le leur à part soy , comme les autres animaux qui combattent pour sa tripe. Les Formis s'aydent lvn l'autre à conduire leur munition , & faire la prouision generale pour toutes, & s'il s'en trouue vne par trop chargée ou fort lasse , sa proche voisine luy donne ayde, & ce auectel ordre, que l'une n'empesche point l'autre. Et s'il y a quelque chose trop pesante qu'elles veulent trainer à leur munition , elles s'y mettront tant que de besoin pour la trainer , cheminans ensemble tant vniment & si dextrement , qu'on diroit que ce sont gens faicts & duits au mestier de porter. Les autres animaux ont leurs nids & retraictes à part, de sorte que souuentefois leur conuient auoir guerre contre ceux de leurs especes , pour leurs nids & giste : Mais les Formis n'ont qu'une sale & taniere generale pour toutes , sans auoir

chambrettes ny chambrillons particuliers , & pa-  
 ainsi elles s'entretiennent en amitié les vns avec les  
 autres , nous donnant vn grand exemple d'vser de  
 mesme comme elles font. Davantage c'est chose mi-  
 raculeuse de l'industrie qu'elles ont à faire leur tani-  
 niere : car s'il leur est possible elles la feront tou-  
 jours aupres d'vne riuere, ou d'vn ruisseau courrant,  
 & mettent la terre qu'ils en tirent à la bouche de  
 leur taniere, pour seruir de rempart en Hyuer, de  
 peur que l'eau ny entre : le dedans de l'entrée va  
 tournoyant deçà & delà , à fin de ne trouuer si ay-  
 sément leur taniere, & font l'entrée plus estroite à  
 la bouche qu'au dedans. Au reste il y a trois estages  
 en leurs tanieres : dont l'vn est pour les masses, &  
 l'autre pour les femelles, lesquelles y font leurs pe-  
 tits : car il y a masses & femelles en ces animaux,  
 lesquels parient ensemble & font des petits , les-  
 quels ils nourrissent selon leur instinct naturel. Au  
 troisieme estage elles font leur grenier , auquel el-  
 les mettent leur provision & munition , selon que  
 dit Aristote: vsans de leur provision avec telle me-  
 sure qu'elles n'ont iamais faite de viures. Et pour  
 ce que la pluspart de leur provision est de froment :  
 pour garder que l'humidité ne la fasse germer , el-  
 les rongent & cōcassent le dedans du grain de fro-  
 ment d'où sort le germe ( chose admirable & mira-  
 culeuse en nature ) toutesfois Plin, Elian, & plu-  
 sieurs autres autheurs la tiennent pour certaine &  
 veritable: mesme si leur munition se trouue meûil-  
 lée des pluyes d'Hyuer , elles ont bien l'entende-  
 ment de la rafaischir & secher au soleil pour la gar-  
 der de pourrir: tellemēt que cēt animal n'est iamais  
 oyssif, ny de iour ny de nuict à la Lune : ce qui leur  
 vient

vient de grande Prudence. Car comme disent ceux qui en ont écrit, ce que l'expérience ordinaire montre, on voit les Formis les plus duites à ce mestier sortir tous les iours de leurs tasnieres, pour y apporter nouvelle munition : & apres qu'une a apporté la prouision fraische, soit qu'elles la cognoissent à l'odeur, ou que l'instinct admirable que Dieu leur a donné, leur enseigne où elles se prennent, toutes sortent pour rafraischir leur munition : & suivans leurs guides à grande foule, apportent leur munition par vn mesme chemin, sans toutesfois s'entreheurter l'vn l'autre : car vsans de courtoisie l'vne enuers l'autre, elles s'entre-font place pour passer, & quelquesfois cheminent ensemble. Cependant toutesfois il faut noter l'ordre qu'elles tiennent estant paruenues au lieu où elles chargent leur munition : car les vnes tirent le grain hors de la paille & le portent hors : les autres le portent à la tasnierie, à l'entrée de laquelle y en a d'autres qui recoiuent la munition, & la portent au grenier : de sorte que chacune rend son deuoir selon son estat. Et quand elles apportent vn pois ciche, ou quelque autre grain plus pesant que le grain de froment, elles se mettent trois ou quatre, ou tant que fait de besoin pour le porter, & cheminent vniment ensemble sans aucun desordre. Et si dauanture elles rencontrent quelque lieu faicheux à passer, c'est merueilles de l'ordre qu'elles tiennent à le passer : car les vnes soustienent le fais d'enhaut : & les autres le poussent contremont : mesmes celles qui suruiennent là par cas fortuit leur aident à monter ce fardeau. Et estans paruenus à l'entrée de la tasnierie, si le grain est

A a a

plus gros que la bouche de l'entrée, elles le mettent en quartiers, & ainsi les portent au grenier: cependant neantmoins les autres ne laissent de retourner à la prouision: si qu'on peut dire, par conclusion, que toutes travaillent generalement pour le bien public. Apres que leur prouision est faite, & qu'elles ont de munition assez pour leur saison, elles s'enferment & se fortifient en leur tasniere, contre les pluyes de l'Hyuer: & cependant elles se nourrissent de la prouision qu'elles ont faite: lequel instinct naturel est dénié à tous autres animaux, horsmis à l'homme: & encore y a-il plusieurs hommes qui n'ont point soucy du lendemain. D'auantage, ce que la Formis fait double prouision pour sa vieillesse est bien considerable, car selon que dit Virgille, elle pouruoit à ses vieux ans: ce qui luy vient d'un instinct naturel, par lequel elles preuoient tous les ans vn Hyuer à venir. Item cét animal à vne certaine inclination naturelle, contraire à sa brutalité: car il semble qu'il a cognoissance de Dieu & quelque sentiment de religion, attendu que selon que dit Plin & Elian, elles obseruent religieusement certains iours de festes, comme toutes nouvelles lunaisons: chose fort mal aysée à croire, & neantmoins possible. En outre selon que disent les mesmes Autheurs, elles ont vne certaine charité entr'elles: car elles enseuelissent celles qui meurent par vne certaine compassion. Cleante Philosophe recite vne Histoire admirable, touchant la Formis, si toutesfois elle est veritable: car selon que raconte Elian, Cleantes estant vn iour assis aupres d'une formiliaire, pour bien considerer leur naturel, vid certaines Formis portans vn an-

tre Formis morte, lesquelles arriuées à l'entrée de la taniere de celle qui estoit morte, s'arrestèrent, & vid d'autres sortir de la taniere qui se joignirent à celles qui venoient de dehors, comme si elles paſſoient ensemble: & comme les vnes sortoient & entroient en la taniere, il vid en fin que celles de dedans apporterent vn petit vet hors de leur taniere, lequel celles de dehors prindrent comme pour payement de leur peine, & s'en allerent, laissant-là le corps de la Formis, qu'elles auoient apporté à celles de sa taniere pour l'ensauelir; ce qu'elles firent soudain que les autres furent parties. Et certes c'est chose admirable que ces animaux si petits, qu'à peine les peut-on voir, seruent d'exemple à l'homme pour estudier à paix & concorde, & pour estre meſnager, laborieux, prudent, & charitable: de sorte qu'il sert à instruire l'esprit & entendement humain: & par ainsi ne le faut iuger si inuile que Pline le fait, encore qu'il ne produise ny miel ny autre viande; car il sert encore à la santé de l'homme, & principalement ses œufs, lesquels, selon Pline, incorporez en lait de chienne guerissent les douleurs des oreilles. Item apres qu'on les a mollifiez, on en fait vn lauement avec du sel, qui est fort propre à oster les taches & feux volages qui viennent au visage. Outre plus si on mange des Formis, elles guerissent le mal des yeux. Et neantmoins pour ce que ce pauvre animal se paist de grain d'herbes, & des fructs d'arbres, seulement pour se conſeuer en son essence, & perpetuer sa generation, & que par ce moyen il peut faire quelque dommage par les champs: l'homme vindicatif se sentant offensé

*Uſs de  
Formis*

de ce petit dommage, a inventé mille moyens pour faire mourir ces pauvres bestes : car selon que dit Pline, l'Origan puluerisé & incorporé en souffre avec vn peu de chaux vive, fait mourir les Formis. Dit d'auantage, que rembouchant l'entrée de leur taniere de limon marin & de cèdre, elles n'en sortiront iamais. Toutesfois il n'y a chose plus propre à les faire mourir, que l'herbe nommée Heliotropium. Et de fait, Auicenne par vn chapitre entier s'est estudié à mettre en auant plusieurs moyens de faire mourir ce pauvre bestail : & y a pris autāt de peine que s'il eust voulu chasser vne peste ou fièvre quarte. Ce que dessus s'entend de nos Formis : car en la region des Dardes, qui habitent es Indes Orientales vers la plage Septentrionale, y a des Formis de la grosseur & grandeur d'vn Loup, que les gens du pays craignent autant que Lyons, selon que telmoignent plusieurs Autheurs. Et dit-on qu'en fouillant & tournant la terre, elles jettent hors grande quantité d'or, lequel les gens dudit pays vont amasser, quand ces Formis espouuentables sont retirées : ce qu'ils n'oseroient faire les sentans en campagne : mesme quelquefois ce bestail ayant esuenté ces chercheurs d'or, sort dehors, & tuë tous ces pauvres arpailleurs qu'ils rencontrent. Et n'y a autre moyen de chercher l'or en assurance, que d'y venir sur des Chameaux legers, afin d'auoir meilleur moyen de fuir, si d'auanture les Formis euentent les chercheurs d'or : mesmes ils laissent tomber de huet à pèd quelque piece de chair pour amuser lescrites Formis, & auoir moyen cependant de pouoir eschapper. Finalement, il semble que ce soit chose monstrueuse

que nos Formis chargent aïsses: toutesfois il y a vn Prouerbe commun, qui dit qu'au dam de la Formis les aïsses luy viennent: en quoy il appert qu'il en est quelque chose: car dès que ce bestail a chargé aïsses, le vent l'emporte où il luy plaist.

---

*D'où vient que les vns viuent longuement, & les autres peu, & quelle complexion est la meilleure pour viure longuement. Item comme se doit entendre ce q'on dit que les iours de l'homme sont nombréz.*

### CHAP. VI.

**E**'APOSTRE S. Paul dit que tous hommes ont sujets à mourir vne fois, & en cela tous hommes sont égaux. Toutesfois il y a difference es termes de la vie: car les vns viuent plus, & les autres moins: & toutesfois selon que dit Iob, le temps de nostre vie est compassé: & n'est possible à l'homme de passer les bornes que Dieu a plantées & déterminées pour nostre vie. Les choses donc estans ainsi, comme à la verité elles sont, il n'y aura point de mal d'entendre ce qui cause la vie à l'homme: pourquoy l'un vit plus que l'autre: qu'elle complexion est la plus propre pour viure longuement: & en fin comme se doit entendre ce qui est dit, que nos iours sont contez & determinez, & qu'il n'est possible de passer outre: qui sont poinctz assez obscurs & entendus de peu de gens. Pour bien entendre donc ce qui concerne de la longueur de la vie, il nous faut presupposer en premier lieu que la vie de l'homme, & l'entretien du corps humain, consiste en l'accord & harmonie des quatre qualitez élémentaires dont il est composé: à sçauoir: du chaud, du



froid, de Phumide, & du sec : & par expres en Harmonie proportionnelle de la chaleur & de Phumidité : ce que bien demonstre Aristote, lequel fait seulement mention de la conuenance de ces deux qualitez, pour l'entretien de l'homme. Aussi void-on par experience, que l'homme n'a garde de faillir pendant qu'il a sa chaleur naturelle : car à ceste chaleur est le principal instrument pour conseruer l'ame vegetative. Et de fait la vie de l'homme ne consiste en autre chose qu'en l'entretien des instrumens & origines de l'ame : entre lesquels la chaleur naturelle tient à bon droit le premier rang : car ceste chaleur est si necessaire à l'entretien du corps humain, que defaillant, l'ame est contrainte abandonner le corps, & mettre fin à la vie de l'homme. Et pour ce que ceste chaleur naturelle tient du feu, qui de son naturel, consume tout ce qu'il rencontre, il luy conuient opposer vne autre qualité contraire pour conseruer les corps inferieurs : à ceste cause Dieu mit l'humeur radicale ou naturelle, avec ceste chaleur naturelle, pour la nourrir & entretenir, tout ainsi que le feu se nourrit en l'huile. Et pour ce que ceste humeur radicale se consume & diminue iournellement, pour l'entretenir, il fallut que tous animaux beussent & mangeassent : & que par ce moyen l'humeur causée de la digestion suppléast au deffaut de la naturelle. Mais attendu que, comme dit Aristote, l'humeur causée de digestion n'est si parfaite, que la radicale, & naturelle, enco'e qu'elle serue beaucoup à l'entretenir : par necessité l'humeur radicale se diminue tousiours : ( car l'humeur accidentale, causée de la digestion, n'est iamais si parfaite que la radicale, qui s'est

évanouye) & par ce moyen s'évanouyſſent entiere-  
ment, la chaleur naturelle ſe perd, & le corps préd  
fin. Car ſi l'humour radicale, cauſée de la digeſtion,  
eſtoit ſi parfaite que l'humour naturelle qui ſ'eſt  
évanouye, l'homme viuroit infiniment, ſelon que  
diſent les Theologiens, leſquels maintiennent que  
la propriété de l'arbre de vie, que Dieu mit au Pa-  
radis terreſtre, conſiſtoit en ce principalement que  
mangeant ſon fruit il reſtabliſſoit l'humour radi-  
cale qui ſeroit perduë & évanouye. De là vient que *Arbre  
de vie.*  
cét arbre fut prohibé à Adam & Eve après qu'ils  
furent chaeſez du Paradis terreſtre. Mais ſi nos pre-  
miers peres ſe fuſſent maintenus en leur Juſtice o-  
riginelle, eux & leurs ſucceſſeurs, mangeâs du fruit  
de cet arbre, euſſent veſcu eternellement en fleur  
d'âge ſans ſe reſſétir d'aucune corruptiō, ou vieil-  
leſſe, iuſqu'à ce que Dieu eut glorifié leurs corps  
ſans paſſer le paſſage de la mort: mais attendu que  
l'humain lignage a perdu c'eſte prerogative par ſon  
peché, qui a introduit la mort au monde: ce n'eſt  
de merueilles ſi ce deffaut ſe remarque en nous.  
Or pour retourner à noſtre propos ie dy, que la  
vie dure plus ou moins ſelon que la chaleur & hu-  
mour radicale ſeront accordantes & proportion-  
nées: car ceux en qui ces qualitez ſe rencontreront  
plus temperées & mieux proportionnées viuront  
dauantage, & non ceux qui abonderont eſdictes  
qualitez. De là vient qu'on voit pluſieurs petits  
animaux, où y a peu de chaleur & d'humidité, qui  
néantmoins vivent plus longuement que ceux qui  
ſont plus grands & qui abōdent plus eſdites quali-  
tez: ce qu'auiſſi aduient tant és arbres qu'és hom-  
mes; tellement qu'on peut dire que la longue vie

consiste en la temperance & iuste proportion de la chaleur & humidité laquelle défailant, la compagnie, c'est à dire la vie se dissout. Car quand la chaleur surpasse l'humidité, elle consume en peu de temps le corps, ainsi qu'on peut voir es hommes colériques : au contraire quand par l'humidité excessive la chaleur se trouue esteinte, comme on void es flegmatiques, il en aduient de mesme. Par cecy toutesfois il ne faut entendre qu'il y ait autāt d'humour que de chaleur, ains conuient que la proportion y soit gardée: c'est à dire que la chaleur surpasse l'humidité proportionablement; car vne chose agente n'a pas grande vertu d'operer sur l'autre, si elle surmonte la partie passive: ce que tacitement demontre Aristote, quand il dit que parmy les deux qualitez que dessus, y doit auoir quelque peu de froideur meslée, pour moderer la chaleur du feu radical, & ce qu'il ne consume entierement l'humour naturelle, & que le sec aussi y est requis pour desseicher l'humour radicale, de sorte qu'il ne puisse esteindre le feu naturel: comme souuent on void aduenir aux petits enfans qui meurent de trop grande humidité: toutesfois entre ces quatre qualitez le chaud & l'humide sont tenus pour les principales, comme estant complexions vitales & causans la vie. Quand au froid & sec encore qu'ils seruent grandement à la conseruation de la vie, neantmoins on tient ces deux qualitez pour l'entrée & commencement de la mort: car le froid est ennemy du chaud, auquel principalement consiste le poinct de vie: & le sec est opposé & contraire à l'humour, qui neantmoins nourrit la chaleur naturelle; ainsi qu'on peut voir es vieilles gens.

lesquels viennent secs & froids quand ils appro-  
 chent de la mort: mesmes en tous corps morts, qui  
 ordinairement sont secs & froids. L'homme donc,  
 moyennât la bonne temperature du ciel, doit tem-  
 perer sa complexion, parmy ces quatre qualitez, de  
 telle sorte qu'il maintienne sa chaleur en premier  
 lieu, & l'humidité apres, faisant servir le froid & le  
 sec selon leurs offices & quartiers : par ainsi ceux  
 qui ne se trouuent ainsi proportionnellement tem-  
 perer, ont naturellement courte vie : voila donc  
 quant aux causes de la longue & courte vie. Reste  
 maintenant à toucher quelle est la meilleure com-  
 plexion de toutes, pour viure longuement. En <sup>sang</sup>  
 premier lieu il faut noter que des quatres comple-  
 xions qui sont en l'homme, à sçauoir, colerique, fleg-  
 matique, sanguine, & melancholique, la sanguine  
 est la meilleure, pour rendre la personne de longue  
 vie : car le sang est chaud & humide, lesquelles qua-  
 litez sont propres à entretenir la vie. Item son hu-  
 midité n'est point aqueuse, ains est aérienne, estant  
 chaude & humide, & conforme à la complexion  
 sanguine, & par ainsi ceste complexion sanguine  
 participant à quelque chaleur temperée, & à hu-  
 midité suffisante pour nourrir la chaleur, est la  
 plus propre de toutes les complexions pour faire  
 viure longuement. Quand à la colerique elle dure <sup>Colere.</sup>  
 moins, par ce que la force & viuacité de son feu  
 & de sa chaleur, ne peut longuement durer avec  
 le sec, la flegmatique & aqueuse ne peut estre di-  
 gérée de la chaleur, à cause de son humidité exces-  
 sive, & par ainsi elle tombe aisément en corrup-  
 tion, qui en fin cause la mort. La melancholique <sup>Melan.</sup>  
 estant terrestre, abbrege la vie avec sa froideur & <sup>colic.</sup>

ficcité, sont qualitez contraires à la chaleur & humidité : parquoy cen'est de merueille si elles accourcissent la vie, quand elles abondent en quelque corps. Toutesfois si la colere se mesle avec le flegme ; & qu'elle surmonte proportionalement le flegme, ceste complexion est assez resseante pour donner longue vie. Quand aussi le sang surpasse la melancolie en bonne proportion, ceste complexion est bonne, car le chaud & l'humide du sang se trempent au froid & au sec de la melancholie : & par ainsi il y a des complexions composees, qui sont beaucoup meilleures que la simple sanguine pour donner longue vie. Par ce que dessus donc, on peut voir que la vie de l'homme est limitée par la vertu & force de sa complexion, & par la proportion des qualitez elementaires, de sorte que les diuerfes proportions causent la diuersité des termes de la vie de l'homme: aussi dit-on que l'homme peut viure pendât que sa chaleur naturelle dure, & que l'humour radicale l'entretient. Et quant à ce qu'on dit que la vie a ses limites qu'il est impossible de passer, faut noter qu'encore que la complexion & vertu naturelle de l'homme ne puisse porter & entretenir iusques au dernier poinct : ce neantmoins de mil, vn ne vient à ce poinct, il y a tant de defaictres qui viennent accidentalement, ou par quelque desordre, que la plupart meurt auât que nature leur defaille, soit par famine, par peste, par poison, par gourmandise, par paillardise, par mauuaises viandes, ou par maladies causees d'infinis excez que les hommes font, & par ainsi le vray terme naturel de la vie de l'homme, est quand nature deffaut: de sorte qu'il est impossible de passer

ce poinct. Et c'est comme il faut entendre ce passage de Iob, où il dit : Seigneur, tu as estably des bornes à l'homme qui luy est impossible de passer. Par ce passage on peut voir clairement que l'homme peut bien abbreger sa vie, mais non l'allonger : tellement qu'on void plusieurs de bonne complexion, & qui deuoient viure vn monde d'ans, lesquels neantmoins ont de courte vie, par quelque cause exterieure qui leur aduance leurs iours. Toutesfois ce passage de Iob se peut autrement entendre, pour le regard de la presence de Dieu, lequel donne à vn chacun son terme de viure, soit par la complexion naturelle, ou par quelque autre but qu'il assigne à la vie de l'homme. Et pour ce qu'il n'y a rien de caché à la sapience de Dieu qui scait toutes les causes & accidens qui peuvent venir à l'homme : il est impossible à l'homme, de pouuoir allonger sa vie outre l'ordonnance de Dieu, encore que ce soient causes contingentes. Et par ainsi on peut dire qu'il y a deux termes en la vie de l'homme : dont l'un dépend de l'harmonie & proportion des qualitez élémentaires, & que l'autre est selon la préordonnance & prescience de Dieu. Entre lesquels termes y a seulement ceste difference, qu'on peut paruenir iusqu'au premier, sans toutesfois le passer : mais tous viennent au second. Et encore que par cours de nature on puisse passer ce second terme : ce neantmoins il n'y a nul qui le passe. Autant en peut-on dire des autres animaux & des plantes.

*Comme la vie de l'homme s'est abbreviée dès le commencement du monde, & ce en divers temps : & des termes divers de l'homme, avec plusieurs hystoires faisant à cet propos, mesme de ceux qui ont vescu longuement.*

## CHAP. VII.

**A** PRES auoir monstré la maniere de pouuoir entretenir ceste vie, & déclaré la raison pourquoy les vns vivent plus & les autres moins, sera bon d'entendre en quel temps l'harmonie naturelle des qualitez élémentaires, qui entretient le corps humain, a cōmencé à venir en décadence, laquelle dès le commencement du monde iusques à present est venue tousiours en diminuant, tant en temperature de complexions, qu'en qualiré des viandes, qui conseruent & reestablisent ceste vie, de sorte que la vie de l'homme est venue tousiours en accourcissant. Au premier monde les hommes vivoient huiet & neuf cens ans, selon que j'ay démontré au premier liure de ces diuerses leçons : où j'ay amplement traité des ans des anciens, & des nostres. Pour maintenant ie parleray de la décadence de l'aage de l'homme, chose fort notable, & dont la sainte Escriture fait mention. Car il est escrit que la première décadence de l'aage de l'homme, fut réglée & limitée à cent & vingt ans, incontinent apres le Deluge, selon qu'on peut voir en Genese, où le Seigneur dit que la vie de l'homme sera de 120. ans, non qu'il die que l'homme ne puisse passer six vingts ans, mais il veut dire que l'homme pourra viure six vingts ans en bonne disposition,

de sorte que le reste de la vie ne fera que vieillir  
 fascheuse & insupportable. Abraham qui fut long  
 temps apres le deluge vesquit 175. ans. Iacob avoit  
 130. ans lors qu'il vint en Egypte, où il vesquit en-  
 core dix ans : & de fait plusieurs autres, que nous  
 pourrions alleguer, vesquirent longuement. Du  
 depuis la vie de l'homme fut encore accourcie du  
 temps de David, lequel dit ainsi en ses Pseaumes:  
 La vie de l'homme est de 70. ans, & celle des plus  
 robustes de 86. tellement que qui passe cét aage il  
 tombe en vne vieillesse fort fascheuse à supporter.  
 Aujourd'huy nous voyons que ceux qui sont de  
 foible complexion ne passent point cinquante-cinq  
 ans, & les plus robustes soixante & cinq, (j'en-  
 tens pour estre dispos aux operations & actions  
 de l'homme) & par ainsi la vie de l'homme aujour-  
 d'huy ne dure pas la vingtiesme partie de celle des  
 hommes du premier siecle. Quant à ce qui est à ve-  
 nir Dieu le sçait. Les anciens Philosophes ont fort  
 travaillé à rechercher la raison de ceste difference,  
 & decadence d'age. Aucuns attribuoient cela aux  
 influences celestes, les autres alleguoient d'autres  
 raisons, comme Plin, & plusieurs autres qui li-  
 mitent la vie de l'homme à six vingts ans. Berose  
 n'en met que cent dix-sept. Petosiris cent vingt &  
 six : mais Censorinus suivant l'opinion du Philo-  
 sophe Esclazez, n'assigne pour vivre à l'homme que  
 80. ans. Dioscoride suivant les Egyptiens, dit que  
 la vie de l'homme est longue, ou courte selon le  
 poids de son cœur, ainsi que plus amplement avons  
 demonstré en la premiere partie de ce traicté, où  
 avons allegué plusieurs raisons, faisant à ce pro-  
 pos, sans toutesfois entrer aux secrets de la vo-



lonté de Dieu. En premier lieu Dieu ordonna aux animaux de boire & de manger pour entretenir l'humeur naturelle, & radicale, leur donnant aussi moyen de perpetuer leur espee par l'acte de generation: mais comme le boire & le manger n'est assez suffisant pour restablir l'humeur radicale qui se diminue & s'esuanouit iournellement, de sorte que la vie se perd quand & luy: aussi n'est-il possible de rendre, par l'acte de generation, vn corps si parfait qu'estoient ceux du premier siecle: car la vertu & force de la complexion radicale, qui est appellée principale complexion, est grandement diminuée: & de là vient que la vie des hommes s'abbrege & s'accourcit tous les iours. L'autre raison qui neantmoins dépend de la premiere, est telle: c'est que les viandes dont l'homme se substantive, ont beaucoup diminué & perdu de la vertu qu'elles auoient au commencement du monde: de sorte qu'il est impossible de rendre le genre humain de telle perfection corporelle, qu'estoient ceux du premier siecle. Et par ainsi de faillant la vertu de la complexion de l'homme, & l'harmonie des qualitez élémentaires estant abastardie, & finalement les viandes diminuées en bonté: ce n'est de merueille si la vie presente est bien accourcie. Et jacoit que le temps que dessus serue quasi de limite ordinaire à la vie de l'homme: ce neantmoins on trouue assez de personnes qui ont vescu d'auantage pour estre de bonne & forte complexion: pour ce aussi qu'il plaist ainsi à Dieu, la main duquel n'est iamais liée, & moins sujette à aucune loy. Toutes-fois afin que ne nous plaignions du peu de temps qu'auons à viure, pour nous cōsoler en ceste brief

Hété de vie, ie mettray en auant quelq̃s exemples  
 de plusieurs qui ont surpassé les autres hommes en  
 longueur de vie, sans toucher au premier siecle:  
 car ceux dont ie parleray, ont vescu si longuement,  
 dés que la vie de l'homme fut retranchée: Arphaxad,  
 fils de Sem, nepueu de Noé, nasquit deux ans apres  
 le deluge, & neantmoins vesquit 330. Salé son fils,  
 en vesquit 433. Heber fils de Salé, dôt les Hebrieux  
 prindrent le nom, vesquit 467. ans, de son temps la  
 confusion des langues vint: mais luy garda l'He-  
 braïque, qui estoit la premiere langue du monde,  
 pour ce qu'il ne consentit au superbe bastiment du  
 fort de Babylone: Tharé pere d'Abraham, vesquit  
 deux cens ans: & Abraham cent soixante: Isaac  
 cent octante cinq: & Iacob cent soixante & cinq:  
 Depuis la vie de l'homme commença à diminuer.  
 Moyseneantmoins vesquit six vingts ans: & Aaron  
 six vingts & trois: Sarra ancienne matrone fort re-  
 nommée, vesquit six vingts sept ans: & la vaillante  
 Iudith, qui couppa le col à Holofernes, vesquit  
 cent cinq ans, selon qu'on peut voir en la sainte Es-  
 criture qui rend tesmoignage de tout ce que dessus.  
 Quand aux Histoires prophanes, on y trouue plu-  
 sieurs qui ont vescu longuement, comme Nestor  
 fils de Nelus, lequel vesquit si longuement, que les  
 anciens souhaitans à quelqu'un longue vie, luy  
 desiroient les ans de Nestor, lequel à son dire  
 auoit vescu trois cens ans. Et de fait, Homere  
 dit, que le Prince Nestor ayant quasi trois cens  
 ans, vint au secours des Grecs contre les Troyens,  
 avec vne grosse armée de mer. Autant en disent  
 Iuuenal, Ouide, Tibulle, & plusieurs autres Au-  
 theurs. Argantonius Roy d'Andelouze, ancien-

nement appellée Turdetanie, vesquit cent cinquante ans, selon que dit Strabo, apres le Poëte Anacreon: toutesfois selon Herodotes, & Silius Italicus Poëte Espagnol, ce Prince vesquit trois cens ans, Valere le Grand, & Pline disent qu'il regna quatre-vingts ans, & en vesquit six-vingts. Pline aussi fait vn grand narré de certains Roys d'Arcadie, & de plusieurs autres, tant hommes que femmes, qui vesquirent longuement: mais pour ce que les choses de si longue main-me tiennent aucunement en doute, ie mettray icy certaines Histoires que ië tiës pour veritables. Marcus Valerius Corvinus vesquit cent ans, selon que dit Valere le Grand, ayant esté six fois Cōsul à Rome: dit outre qu'il auoit 46. ans entre son premier Consulat; & le dernier an qu'il fut fait Consul, & qu'il vesquit le reste de son aage en bonne disposition, tellement qu'il pouuoit exercer les Estats qu'on luy donnoit. Stephanus Romain, estant desia de bonne aage, seruit de Balladin deuant l'Empereur Octauius, és jeux seculaires qu'il fit à Rome, & 73. ans apres, il balla encbre és jeux de l'Empereur Claudius, & vesquit depuis longuement. Titus Fulonius Bolognois vesquit 150. ans, ainsi qu'apparut par les dénombremens & recognoissances, qu'on faisoit anciennement de cinq ans en cinq ans, à quoy l'Empereur Claudius print grand peine pour en estre informé au vray, car il estoit fort curieux de telles choses. Et pour n'estranger les Dames de nostre discours; & leur donner espoir de longuement viure, faut noter que Terentia femme de Ciceron vesquit cent dix-sept ans. Claudia femme d'Offellus, paruint iusques à cent & quinze ans, ayant eu quinze enfans.

*C'estoient  
ceux qui  
se fa-  
soient, de  
cent ans  
en cent  
ans.*

enfans malles. Samura Romaine auoit cent dix ans quand elle mourut: mais sur toutes femmes Valeria Capriola me fait estonner, laquelle ayant cent & quatre ans, seruit de Balladine és jeux seculaires de l'Empereur Octavius: ayant desia ballé és autres jeux seculaires, où y auoit quatre vingts & onze ans passez. Plinie aussi dit vne chose fort admirable, & neantmoins veritable: c'est qu'és rôolles & dénombrements faits par Titus & Vespasian Censeurs, on trouua à Parme trois hommes ayans chacun six vingts ans: & deux qui en auoient chacun six vingts & dix: & vne femme ayant six vingts & douze ans: dit ou're qu'en la Romanie on trouua cinquante quatre hommes ayans chacun cent ans: cinquante sept de cent & dix, quatre de cent & trête, & autres quatre qui auoient chacun six vingts quinze ans, dit aussi qu'on en trouua encôre quatre qui auoient chacun cent quarâte ans, chose inusitée & qui n'est veuë maintenant. Or laissant l'Italie, parlons vn peu des estrâgers qui ont vesçu longuement. Gorgias Leontin Philosophe fort renommé, vesquit en bonne disposition plus de cent ans, iceluy ayant cent sept ans fut interrogé pourquoy il prenoit si grand plaisir de demeurer au monde, à quoy respondant il dit: que de la grace à Dieu il n'auoit iamais fait chose pourquoy on le peut blasmer en sa vieillesse, qui est vne responce grande & bien notable à qui la peut dire en verité: Senèque Philosophe de Cordouë, vesquit cent & quatorze ans: le renommé Apollonius Tyaneus auoit cent ans passz lors qu'il mourut. Democrite, par le tesmoignage de Diogenes Laërtius, vesquit cent neuf ans, & mourut sans sen-

tir aucune fièvre, ny autre mal : Galen Prince des Medecins vesquit en bonne disposition cent quarante ans , & mourut par dffaut de nature , sans sentir aucun mal : Artili Roy des Goths , qui de son temps fut fort cruel , & de grand pouuoir , vesquit cent. & quarante ans , seruant de fseau au genre humain. & gillant tout par guerre. & infinies cruau-  
tez qu'il exerçoit. Massinisse Roy de la Guinée, vesquit quatre vingts & dix-sept ans , ayans regné soixante : ce Prince n'eut iamais la teste couuerte pour l Soleil , pour vent, ny pour pluye qu'il fit : mesme sur ses derniers iours il en vsoit de mesme, & se tenoit debout la pluspart du iour, marchant à pied avec ses armes aussi dextrément que le plus jeune Soldat de son armée: il engendra vn fils à quatre vingts ans, & laissa apres sa mort quarante quatre fils qu'il auoit engendrez. Quant aux Hermites & Peres anciens, on trouue que plusieurs ont vescu longuement par leurs abstinences , mesme Paul, premier Hermite , lequel vesquit six vingts ans : An hoine Hermite Egyptien , vesquit cent cinquante ans, & Crenius son compaignon cent. Maintenant on ne trouue point de gens qui viuent tant, car de iour en iour la vie de l'homme va accourcissant: en quoy appert que la fin du monde s'approche , toutesfois Dieu monstre en tout temps ses grandes merueilles : car du temps de l'Empereur Conrad, qui fut l'an de nostre Seigneur 1140 , ou  
*L'an*  
*1140.*  
*Jean des*  
*temps*  
*ayant*  
*vescu*  
*360. ans.*  
 environ mourut vn homme, qui auoit seruy l'Empereur Charlemagne en les guerres : de sorte que il fut trouué cét homme auoir trois cens soixante ans , & estoit appellé Jean des temps , lequel nom luy fut donné , comme ie pense , à cause de

DE FAIRE LES CHOSES EN TEMPS ET LIEU. 753  
son grand aage. Mesme ie pense, que de luy est ve-  
nu ce prouerbe qu'on dit communémēt, Iean, Iean,  
fie toy en Dieu:

---

*La maniere de cognoistre la vraye opportunité de faire  
quelque chose, & comme les anciens  
peignoient Occasion.*

#### CHAP. VIII.

**IL** gist grande prudence, à sçauoir prendre  
l'opportunité, & faire les choses en temps: car  
il y a grand esgard à faire ou ne faire vne chose en  
temps, attendu qu'il est bien difficile de retourner  
au point, quād on l'a vne fois faillý. Et de fait, les  
Philosophes Grecs ont laissé par escript plusieurs  
sentences notables, faisans à ce propos: lesquels  
ont tousiours estimé grande prudence de sçauoir  
cognoistre l'opportunité des temps, & prédre l'oc-  
casion quād elle s'offre. Salomon dit en son Eccle-  
siastique, que toute chose à sa saison, qu'il y a temps  
de naistre, temps de mourir, temps de planter, tēps  
d'arracher, temps de tuër, temps de guerir, tēps de  
rire, temps de pleurer, temps de se taire, temps de  
parler, temps de bastir, temps de ruiner, temps de  
guerre, & temps de paix: en somme on pourroit  
alleguer plusieurs autres exemples, pour mōstrer  
qu'elle perte c'est de faire vne chose hors du tēps,  
& quel profit reuiert à l'homme de faire vne chose  
en temps & lieu. Menander Poëte Grec dit, que  
toutes choses faites à propos & en tēps, ont grāde  
grace: car l'opportunité a plus de force que la lōy:  
tellement qu'un peu donné en temps, est estimé  
beaucoup. Hesiodé Poëte Grec nous ordonne de

Bbb 2.

te ir moyen, & obseruer le temps : car l'importace de tous affaires gist à attēdre le temps, & l'opportunité. Pindare dit que le temps a grande force en toutes choses : aussi selon Horace, l'homme se doit tousiours acheminer aux affaires, quand il void le temps. Socrates escriuant à Democrite, dit que toute chose est mauuaise estant faite hors saison : en som, il n'y a homme experimenté qui ne fasse pas des choses faites en saison. Cependant toutes-fois il faut noter que comme il est bon d'attendre l'opportunité du temps à faire quelque chose, que aussi il ne faut laisser couler le point de bien exēcuter vn affaire, quand il vient : c'est ce qu'on dit communément qu'il ne faut mespriser l'occasion : car toutes choses faites hors de la constellation & consentement des Astres (encore que l'occasion vienne d'ailleurs) ne vient iamais en bonne perfection. Et de fait l'occasion & opportunité des choses a esté tant estimée des anciens, tant Grecs que Latins, qu'ils auoient tousiours son pourtraict, cōme pour miroir deuant les yeux. Les Latins la peignoient en habit de femme : mais les Grecs la peignoient en forme d'vne ieune enfant, ayant vn pied sur vne rouë tournant, & le deuant du visage tout couuert de cheueux rabbatus dessus, & le derriere de la teste chauue & rase : c'est le pourtraict que luy donnerent Posidius Poëte Grec, traduit en langue Latine, par le docte Erasme, & Ausone Poëte Lombard, que le seigneur Thomas Morus Anglois, homme fort renommé par son sçauoir, de nostre temps a traduit en langue Castillane par forme de dialogue : car Morus dit que ce qu'Occasion se tient debout sur vne rouë, monstre son insta-

*Occasion  
et son  
image  
morali-  
sée.*


*Mcstie  
se uom  
pe : car le  
Poëte  
Ausone  
estoit  
Bourde-  
ois.*

**B**ilité, & ce qu'elle a des ailles aux pieds, monstre qu'elle passe legerement sans s'arrester: dit ou re, qu'elle a le front & le deuant du visage fort touffu de cheueux, pour estre aisément prinse de ceux à qui elle se presente, & que d'ailleurs elle a le visage couuert, pour passer sans estre cogneuë, estant chaue du derriere, de peur d'estre arrestée quand elle est eschappée. En quoy on peut comprendre, que l'occasion vne fois perduë, ne se peut reconuer, quelque peine qu'on mette apres. Aufone adioustant à ce pourtraict, met l'image de repentance és espaules d'Occasion: monstrant, par ce, que tout ce qui peut aduenir d'une occasion perduë, est de s'en repentir. Et de fait, il y a deux sortes de gens qui doiuent prendre de grands exëples en cecy: car aucuns sont si soudains en leurs affaires, que iamais ils n'en viennent à bout: pour n'attendre le temps opportun: les autres au cōtraire, sont si longs à conclurre leurs affaires, & s'arrestēt sur tant d'inconueniens qui peuuent aduenir. que ce pendant l'occasion de bien negocier se passe: lesquelles extrémitez sont à fuir à tous hommes de bon iugement, lesquels en attendant le tēps de bien faire leurs besongnes, ne laisseront ce pendant couler les occasions qui se presentent, autrement ils tomberont en vne tardieue repentance, qui sera de peu de profit,

---

*Du pourtraict de Faveur, & de sa signification.*

CHAP. I X.

 E discours du pourtraict d'Occasion m'a remis deuant les yeux celuy que les anciens

Bbb iij



Romains assignoient à Fauueur, tant pour le grand rapport que ces deux choses ont ensemble, que aussi pour ce que le vray temps & la vraye occasion de bien faire vne chose, est quand on a la faueur pour soy, c'est à dire, quand le Prince nous presse l'oreille, & nous fait bon visage. Car l'homme qui est en credit enuers le Prince, est caressé de tous: chacun trouue bon ce qu'il dit, & ce qu'il fait, & en fin toutes choses luy succedent en bien & à son honneur; car chacun luy porte faueur, ou de bon cœur, ou par feintise. Et certes il n'est ja besoin amener en jeu histoires, ny exemples pour prouuer ce fait: attendu que cela est pratiqué de tout temps, & que chacun en est abbreué, & par ainsi ie n'arrestteray seulement à représenter le vray pourtraict de Fauueur, selon le traict des anciens. lequel se trouuera aucunement conforme à celuy d'Occasion. Car pour représenter l'auueur, ils peignoient vn jeune enfant au eugle, estant seul & sans compagnie. Barthelemy Dardan moralisant ceste peinture, s'introduit luy-mesme parlant au peintre Appelles en vn Dialogue, où il dit ainsi: O Appelles, veu la grande peine que tu prens à pourtraire l'image de Fauueur, ie te prie dy moy de quelle race elle est sortie? A quoy respondant Appelles, dit que sa race est cogneue de peu de gens. Et de fait, on trouue peu de resolutiō sur la source de Fauueur: car les vns disent que la Fauueur vient de beauté corporelle, les autres tiennent que c'est de bonne aduanture. Il y en a qui la font fille de Fortune ou d'Accident, & neantmoins plusieurs tiennent que elle procede des dons de la noblesse de l'esprit, ce qui est aisé à voir au Dialogue susuant, où le Poëte

parlant à Apelles, dit :

*Psère.* Qui est celle femme qui est à son costé, & qui ne l'abandonne point? *Apelles.* C'est Flaterie.

*Poëte.* Et qui est celle qui la suit? *Apelles.* Enuie.

*Poëte.* Qui sont ces gens qui l'environnent? *Apelles.*

Cesont ceux qui accompagnent Faueur, & luy obeyssent : c'est à sçauoir, Richesses & Plaisirs,

source de tous vices. *Poëte.* Pourquoi as-tu mis

des aisles à Faueur? *Apelle.* Pour ce qu'elle ne peut

marcher le pas, ains se jette en haut quand le vent

de bonne fortune tire. *Poëte.* Pourquoi l'as-tu faite

aveugle? *Apelles.* Pour ce que ceux qui sont en cre-

dit ne cognoissent plus leurs amis anciens. *Poëte.*

Pourquoy luy as-tu assis le pied sur vne rouë?

*Apelles.* Pour ce qu'elle suit les pas de la Fortune,

estant inconstante comme elle. *Poëte.* Pourquoi la

fais-tu tant enflée? *Apelles.* Pour ce que la prospé-

rité aveugle l'entendement d. l'homme. Ce Dialo-

gue recité en sa langue originaire auroit plus grâde

grace qu'il n'a en François : toutesfois messieurs

nos fauoris y doiuent bien prendre aduis pour co-

gnoistre les choses qui accompagnent Faueur, &

l'instabilité d'icelle, afin de se gouverner modeste-

ment en leur credit, sans s'enorgueillir ; car outre

ce que Dieu en est grandement offensé, il y a du

danger d'ailleurs : ainsi qu'on a pu voir du passé,

par la fin pitoyable & malheureuse de plusieurs fa-

uoris des Princes, qui n'auoient sçeu yser sagement

de leur credit.

*Des sept Sages de Grece, avec plusieurs sentences  
notables qu'ils ont laissé par escrit.*

C H A P. X.

**LE**S Anciens Grecs appelloient Sages, ceux que nous appellons maintenant Philolophes: mais Socrates estimant ce nom de Sage estre trop arrogant, pour ce que c'est le propre de Dieu d'estre appellé absolument Sage, inuenta ce nom de Philolophe, c'est à dire amateur de Sapience, comme estant plus moderé que le nom de Sage, de sorte que tous les sçauans hommes qui ont esté depuis Socrates, se sont contentez du tiltre de Philolophe. Ce nonobstant il y en a eu sept à qui le nom de Sage a esté attribué du commun consentement de toute la Grece, à cause de leur grande science & vertu. Et de fait, plusieurs autheurs, tant anciens que modernes en font mention, & des Sentences notables qu'ils laisserent par memoire, desquelles j'ay proposé faire icy vn sommaire recueil, en langue vulgaire, à fin que chacun l'entende, monstrant qui furent ces sept Sages dont on a tant parlé: laissant donc à part ce fol liure des sept Sages qui a couru le pays, ensemble plusieurs opinions qu'on a semées touchant leur vie, qui neantmoins a esté d'écrite par Diogenes Laërcien, ie me tiendray à ce qu'en disent S. Augustin, Erasme, Philippe Berolde Raphaël de Volaterran, & plusieurs autres Autheurs renommez. Leurs noms donc furent, Solon, Chilo, Cleobule, Thales, Bias, Pittaque, & Perierander, & furent quasi tous d'un mesme temps: encore

*Les noms  
des sept  
sages de  
grece.*

que les vns fussent plus vieux que les autres , & qu'il y en ait qui ayent vescu plus longuement que les autres: car tous estoient en estre durant le regne de Cyrus Roy de Perse , au temps que les Iuifs estoient captifs en Babylone : qui fut enuiron cinq cens cinquante ans auant l'aduènement de nostre Seigneur Iesus Christ, selon que dit Eusebe. Nous parlerons donc d'eux en particulier , quand nous toucherons les principales sentences qu'ils nous ont respectiuellement laissées , encore qu'ils ayent laissé par memoire vne infinité de sentences communes: comme font ordinairement tous auteurs qui couchent par escrit. Aufone Poëte \* Lombard \* *Bourdelois, s'il n'en desplaist à Mofse.* a reduit en vers fort elegans plusieurs Sentences notables desdits Sages: desquels il parle amplement en trois diuers lieux : venant donc premierement au Sage Bias , il nasquit à Priene ville maritime d'Ionie Region de Grece : ayant eu pour pere vn nommé Toramus. Ce Bias estoit grand Orateur, bon Aduocat, & bien versé en toutes sciences: estât d'ailleurs doué de plusieurs vertus : entre lesquelles il auoit cela de singulier qu'il m'éprisoit grandement les richesses & honneurs de ce monde. Ciceron dit de luy , que comme les ennemis sacca- geassent la ville où il demouroit, & que chacun tas- chast de sauuer & d'emporter avec soy le meilleur de son bien, Bias seul ne voulut sauuer aucune chose de ses biens: & estant interrogé pourquoy il fai- soit cela, il respondit qu'il emportoit tous ses biens avec soy: entendant la Sagesse estre ses vrais biens. Sur toutes choses ce personnage taschoit d'en- tretenir vne amitié : au li fut-il tenu tousiours des premiers de la republique. Il disoit ordinairement

\* Bour-  
delois,  
s'il n'en  
desplaist  
à Mof-  
se.  
Bias Sa-  
ge de  
Grece.

qu'il ne vouldroit iamais estre iuge entre deux siés amis ouy bien entre deux ennemis siens : car condannant vn amy on perd son amitié : mais si on iuge entre deux ennemis , celui pour qui on aura iugé deuiend. a amy. Vn méchant homme luy demanda vne fois que c'estoit que pitié ou religion, auquel Bias ne respondit mot: de quoy marry celui qui l'interrogeoit, Bias luy dit, pourquoy me demandes- tu vn cas qui ne te touche en rien. Auint vne fois que courant fortune sur mer, en vn nauire où il y auoit plusieurs gens qui ne valoient gueres, lesquels pleuroient & inuoquoient les dieux. Bias leur dit: Tai ez-vous mes amis, car il n'est pas bon que les dieux sçachent que vous prenez ceste route. Il di soit ordinairement que la plus grand part des hommes est la pire. Au on se trouuilloit fort à confirmer ceste sentence: mais elle est si manifeste & tant veritable qu'elle n'a besoin de confirmation, comme estant conforme à l'Euangile, qui dit que plusieurs sont appelez, mais qu'il y en a peu d'eus. Ciceron aussi le dit bien, affermant la race des méchans estre fort grande. Platon dit à ce propos, que les manieres de faire des gens de bien sont aneanties & submergées: & qu'au contraire les vices des meschans croissent iournellement comme l'herbe qu'on arrouse. Il y a des Auteurs qui alleguent plusieurs autres sentences de Bias, qui sont fort vtils & necessaires, comme: Attribué à Dieu le bien que tu feras: Ne porte iamais enuie au riche: Le seul auaricieux est pauvre: Celui peut estre dit homme de bien qui n'a aucuns remors de conscience: Le plus grand danger qui puisse aduenir à homme, vient de l'homme: Le

Platon in  
T. m. eo

plus riche don d'une femme, est d'estre honneste & femme de bien. Aristote aussi attribué ceste sentence à Bias. Les offices & estats monstrent l'homme tel qu'il est : car plusieurs semblent estre gens de bien, comme aussi à la verité ils le monstrent par effect estans personnes priuées : qui ayans puissance de commander, manifestent & descouurent la malignité de leurs courages. Il disoit aussi qu'il se falloit porter enuers l'amy comme si vn iour il deuoit estre ennemy : & qu'il falloit traiter l'ennemy avec espoir que quelque iour il seroit amy, Aristote reprend ceste opinion en sa Rethorique : toutesfois à bien considerer comme se manient les amitez aujourd'huy, on trouuera ceste sentence bien veritable : il y a encore plusieurs autres sentences dignes de memoire qu'on attribué à ce Philosophe qui seroient par trop longues à raconter, & par ainsi ie les laisseray, ayant au préalable aduertty le Lecteur qu'apres la mort de Bias ses funeraillles furent somptueusement faites aux despens de la Republique, en signe d'honneur perpetuel. Le second Sage de Grece fut Solon, encore qu'au-

*Solon.*

cuns le mettent au premier rang. Plutarque, & plusieurs autres ont escrit amplement de sa vie : disans qu'il estoit né en Salamie, Isle sujette aux Atheniens, & yssu de noble & ancienne maison. Son pere auoit nom Eceestides. Les Atheniens firent si grand cas de Solon, tant à cause de sa sapience & des victoires qu'il auoit obtenues contre ceux de Mytilene, que de plusieurs autres entreprises qu'il auoit mises à fin fort dextrement, qu'ils s'assujettirent à ses ordonnances qui estoient grandes, selon que dit Plutarque, qui en fait mention

d'aucunes. Mesmes il modera les loix de Draco, qui estoient si rigoureuses, que pour la moindre faute qu'on eust faite à Athenes, la vie y pendoit. Aussi Demas Orateur, disoit que Draco auoit escrit ses loix avec sang humain. Solon donc les corrigea, & establît à Athenes le conseil des Areopagites, selon que disent Aristote & Plutarque. Il eut pour concurrent à Athenes vn sien parent nommé Pisistrate : de sorte que tant plus Solon pourchassoit la liberté de sa patrie, tant plus l'autre s'estudioit à l'opprimer, toutefois en fin l'éloquence de Pisistrate eut plus de force que la bonté de Solon : tellement qu'il s'empara de la seigneurie d'Athenes : ce que Solon eut fait plus aisément que luy, s'il eust voulu. Car comme ceux d'Athenes luy eussent offert la souueraineté de leur Cité, il leur respondit que la maison de tyrânie estoit fort plaisante : toutesfois qu'il y falloit vn escalier, & que par ainsi il ne vouloit estre tyran ny sujet à vn tyran. Et de fait, apres que Pisistrate se fut emparé d'Athenes il s'en partit, & demeura dix ans, allant par le pays, tant en Epypte, qu'ailleurs, iusqu'à ce qu'en fin il arriua à la Cour du riche Crœsus Roy de Lydie : lequel luy ayant monstré ses grâds thresors, luy demanda s'il auoit iamais veu vn plus bel équipage que le sien : auquel Solon respondant en Philosophe & en homme libre, luy dit que l'équipage des Paons, des Coqs & des Chapons luy sembloit plus beau, pour ce qu'il estoit naturel. Interrogé derechef si iamais il auoit veu homme plus riche ny plus heureux que luy, il luy respondit sans le flatter, qu'il auoit cogneu vn homme en son pays nommé Tellus, qui a son aduis estoit plus heureux

que Crœsus: car il estoit homme de bien & de vertu, & auoit veu ses enfans, & les enfans de ses enfans auancez, de sorte qu'il en tira seruice en vieillesse: plus, estât venu en extrême vieillesse, il mourut combattant pour sa patrie à la chasse de Penemy: le Roy de pitié de la respõse de Solon luy dit: Pourquoy ne m'attribues-tu quelque degré de felicité? Auquel respondant Solon, luy remonstra les grandes mutations & trauerses qui peuvent aduenir à ceux qui sont constituez és grâds estats: & qu'estant sujet à mutation, il ne se pouuoit dire veritablement heureux: alleguant le prouerbe commun des Atheniens, qui disoit qu'on doit attendre la fin de la vie pour asseoir iugemēt dessus. O sentence notable, encore qu'elle ne semble receuable à Aristote: car pendant que l'homme est en vie, il est tousiours incertain de son estat, & de sa renommée: ce que bien demonstre le Sage en l'Ecclesiaste qui dit ainsi: Ne louë personne auant sa mort. Nostre Seigneur aussi voulut que ses Apostres & disciples ne s'arrestassent à saluer personne par les chemins: ce qu'aucuns exposent selon le dire de Solon, lequel disoit que pendant ceste vie l'homme ne se peut asseurer de tomber en inconuenient. Plin aussi se conformant à Solon dit, qu'un iour iuge l'autre, & que le dernier iuge tout. Ouide pareillement afferme, qu'à considerer le dernier iour de l'homme, qui luy est incertain, il n'est possible qu'on le puisse dire veritablemēt heureux. Mais pour retourner à Crœsus, quelque sage responce que luy fit Solon, il ne tint conte de luy, ny du grand bien qui luy pouuoit aduenir par la presence d'un si grand personnage: n'asseyant aucun



iugement sur les choses futures: de là vint que Solon se partit de sa Cour assez mal traité: mais depuis les affaires luy donnerent à cognoistre son erreur, & combien estoit veritable le dire de Solon. Car le grand Roy Cyrus ayant mené guerre contre luy, & l'ayant vaincu & fait prisonnier, ordonna qu'il fust brulé vif: comme il estoit prest d'estre jetté au feu, se souuenant de ce que Solon luy auoit dit, qu'aucun ne se deuoit reputer heureux pèdant ceste vie, s'escria à haute voix, ô Solon, Solon: de quoy estonné Cyrus fit arrester ceux qui auoient charge de brusler Cræsus, pour entendre de luy pourquoy il auoit ainsi reclaimé Solon: auquel Cræsus raconta tout ce que luy auoit predit Solon: & qu'alors il cognoissoit son dire estre veritable: de quoy marry Cyrus & considerant en soy-mesme les grandes mutabilitez de Fortune, deliura de mort & de captiuité Cræsus: auquel dès lors il fit si grand honneur qu'il l'associa avec luy en ses Royaumes: en quoy on peut voir que ceste sentence de Solon a deliuré vn grand Roy de mort; & rendu vn autre plus sage qu'il n'estoit. Solon donc estât paruenü à l'aage de 80. ans mourut à Rhodes: ordonnant par son testament, selon que dit Aristote, que son corps fust brulé, & ses cendres semées par l'Isle de Salamie, à ce qu'elles ne fussent portées à Athenes, pour contraindre les Atheniëz, par ce moyen à garder ses ordonnances: car auant que partir d'Athenes, il fit promettre par serment aux Atheniens d'observer inuiolablement ses loix, iusqu'à ce qu'il fust de retour de son voyage: & de fait, selõ que dit Aristote, la republique d'Athenes se maintenoit en prosperité pendant qu'ils obser-

ferent les ordonnances de Solon. Au reste la plupart des sentences de Solon sont conformes à la Religion Chrestienne, & à toute ciuilité, comme : Honore Dieu; Subuiens à ton prochain; Soustien la la vertu de ton amy; Obeis aux loix; Refrene ta colère; Honore ton pere & ta mere; Ne iure point; Gardetoy d'entrer en enuie; Ne sois leger à confermer vn amitié, & la maintiens quand tu y es; Marie toy à ta semblable; Représ ton amy en secret lequel tu louerai en public; Apren à gouuerner premier que prendre charge ny estat public; Fuy la compagnie des méchans; Loué & fuy la vertu. Il disoit dauantage que les loix estoient comme vne toile d'aragne, où les mousches & autres petits animaux s'attrapoyent, mais que les grands & robustes animaux la rompoient aisément. Telles & semblables sentences notables se trouuent parmy ses loix & ordonnances: voila donc quand à Solon. Chilo fils d'Amaratus fut aussi mis du nombre des sept Sages de Grece: il estoit de Lacedemonie, cité fort renommée en Grece, où il fut esleu au conseil des Ephores, à cause de sa grande prudence: cet estat estoit entre les Lacedemoniens, comme les conseruateurs & Tribuns du peuple estoient entre les Romains, Chilo estoit fort sommaire en ses discours, comme estoient ordinairement tous Lacedemoniens: aussi il fut appelé Aristagoras à cause de ce. Mesme quand quelqu'un trouuoit vne harangue en peu de paroles, on disoit qu'il auoit escrit sa harangue à la Chilonique. Il vesquit si longuement, selon que disent Pline, & plusieurs autres, que nature luy deffaillit: Toutesfois il mourut de joye, voyant vn sien fils auoir emporté le

prix és jeux & tournois Olympiques : & après sa mort les Lacedemoniens firent ses funerailles fort solennellement. La grande prudence de ce personnage se monstre assez és sentences notables qu'il auoit accoustumé de dire : & principalement en ce qu'il exhortoit vn chacun à se cognoistre soy-mesme : ce qu'estant bien obserué, les hommes ne seroient si desordonnez & superbes qu'ils sont : car quasi tous vices & desordre procedent d'un amour, & méconnoissance qu'on a de soy-mesme : c'est pourquoy l'Eglise Chrestienne admoneste vn chacun Chrestien tous les ans au commencement de nostre vie, se souuenir que nous sommes terre, & qu'en terre nous retournerons. Platon recité que ceste Sentence de Chilo, Cognois-toy, estoit escrite en lettres d'or sur le portail du temple d'Apollo. Iuuenal dit ceste Sentence estre descendue du Ciel. Macrobe au traicté du songe de Scipion, dit que l'oracle d'Apollon estant interrogé du moyen qu'il falloit tenir pour paruenir à felicité, respondit que c'estoit par la cognoissance de soy-mesme. Dominique interrogé en quel temps il commença à estre Philosophe, respondit que ce fut lors qu'il se commença à cognoistre. O reigle necessaire : car si l'homme se consideroit bien soy-mesme, & qu'il estudiaist à cognoistre sa condition, son estat & sa vacation, & qu'il vesquit selon icelle, il ne seroit si alteré des choses qu'il ne doit, & ne peut faire, & n'y auroit tant de desordre au monde qu'il y a. Solon aussi auoit accoustumé de dire vn Prouerbe quasi semblable à cestuy : C'est à sçauoir, Souuienne-toy qu'il faut mourir : & par ainsi pouruois à ton Salut. Honore gens vieux : ne sois

murmura-

**I**nfirmateur: ne dy mal d'un trespaslé: choisi plutôt la perte que le gain deshonneste. Estant forcé soit doux & humble: Tasche tousiours d'estre plutôt estimé que craint. On éprouue l'or à la touche, & l'homme à l'or. Qui dit tout ce qui luy vient à la bouche, & souuent contraint d'uyr choses qu'il ne voudroit. Chilo estant interrogé d'un nommé Esope que c'est que faisoit Dieu: il luy respondit, qu'il exaltoit les humbles & déprimoit les superbes & liutains. Interrogé qu'elle chose estoit la plus difficile à faire en ce monde, il respondit que c'estoit de bien dispenser & employer le temps, & de pardonner les outrages & injures, qu'on a receuës, en somme il auoit de coustume de dire, qu'il vouloit tellement disposer sa maniere de viure: que les plus grands ne le méprisassent, & les moindres ne le craignissent point. Finalement Chilo fit en son temps, & dit plusieurs choses notables, qui seroient longues à raconter, & par aiusi nous departans de luy, nous viendrons au quatriesme Sage.

---

*Suite du discours des sept Sages de Grece.*

C H A P I T R E XI.

**LEOBULE**, qui fut l'un des sept Sages, naquit à Linde ville de l'Isle de Rhodes: ou selon aucuns, à Carie ville d'Anconie, region de Grece: son pere eut nom Euagoras. Ce Cleobule outre ce qu'il estoit fort prudent, estoit d'ailleurs de fort belle taille: & fort adroit de sa personne: tellement que l'un & l'autre le rendoit fort admirable entre tous: Il s'adonna si fort à l'estude des lettres, qu'il abandonna patrie & parens pour

Ecc

aller en Egypte , où y auoit grandes & fameuses  
Vniuersitez: il eut vne fille nommée Cleobuline, qui  
couchoit fort bien en prose, & qui estoit fort stilée  
à proposer questions difficiles à soudre , comme  
cette : Vn pere eut douze enfans, & chèque enfant  
eut trente fils blancs, & trente filles noires, qui sont  
immortelles , & neantmoins on les void mourir  
tous les iours, & par lequel enigme est signifié Pan  
qui a douze mois: & chèque mois trente iours &  
trente nuicts. Or pour retourner à Cleobule,  
apres son retour d'Egypte, il merita par sa Sapi- nce  
d'estre mis au rang des sept Sages de Grece. Aussi  
tenoit-on ses Sentences comme pour reigle de bien  
viure. Entre autres il auoit accoustumé de dire,  
que mediocrité estoit tres-bonne, & certes ce pro-  
pos est bien conforme au dire de Chilo , qui vou-  
loit qu'on se cogneust soy-mesme : car si nous nous  
cognoissons bien, nous nous gouuernerions par  
moyen en toutes choses. Au dire donc de Cleo-  
bule , qui fait si grand estat de mediocrité , il faut  
conclurre que toutes extrémitez sont vicieuses :  
c'est à dire, quād il a du trop & du peu, c'est pour-  
quoy les anciens Philo sophes auoient accoustumé  
de dire. Garde toy du trop, monstrant par celà, que  
tous les excez sont mauuais. Aristote attribue  
cette Sentence au Sage Bias, & les autres à Solon:  
mais soit comme soit, la vertu consiste tousiours  
en mediocrité, c'est ce que dit Aristote , que vertu  
se corrompt par le trop & par le peu , n'estant  
vertu autre chose qu'une mediocrité qui consiste  
entre deux extrémitez. Horace ordonne en ses  
Sermons , qu'il y ait moyen en toutes choses , di-  
sant que tout ce qui auancera , ou passera en

Medio-  
crité.

rière de ce moyen, ne pourra estre iugé bon ny bien fait. On pourroit aussi alleguer à ce propos vne infinité d'exemples, mesme touchant les quatre principales vertus, qui sont appellées Cardinales. Car force est logée entre crainte & hardiesse, & liberalité tient le my-hemin entre auarice & prodigalité, ce qu'aussi on peut dire des autres vertus & opérations humaines, qui se doiuent toutes reigler par le temps, & par la necessité, à la charge toutesfois de se garder du trop. Qui est vne doctrine conforme au dire d'Hesiodé, alleguée souuentefois par Erasme, par lequel il veut qu'on tienne mesure. Autant en dit Platon, Terence, Plaute, & plusieurs autres aucteurs, tant anciens que modernes: mesme on dit communement que les bienheureux ont tousiours suivy le moyen chemin. Et de fait, la raison en est peremptoire: car toutes choses sont comme vn rien à leur commencement, sur la fin elles passent: par ainsi donc il faut conclurre, que leur perfection gist au milieu des cinq Zones & plages qui ceignent cét Vniuers, les deux extrêmes sont tenuës pour inhabitables: & au contraire celle du milieu est tenuë pour la plus parfaite. Le Soleil qui est tenu comme Prince des Planettes, est au milieu des Estoilles errantes. Entre les hommes, le lieu d'honneur est au milieu: mesme il est bien difficile de faire quelque accord ou appointment sans vn tiers qui serue de moyen. Pour conclusion le moyen est si recommandable en toutes choses, que Iesus Christ mesme a voulu estre appellé mediateur entre Dieu & les hommes, & par ainsi Cleobule auoit grâde raison de faire si grâd estat de mediocrité. Il vsoit aussi de plusieurs

Ecc &amp;

autres sentences notables, comme : garde toy de donner occasion à ton amy de te reprendre : & te garde des embusches de ton ennemy. Auant que sortir de ta maison pense à ce que tu as à faire : & estant de retour, aduise ce que tu as fait. Marie toy à ta semblable : car prenant femme de meilleure maison que toy, tu te rendras esclaué à ses parens. Pardonne aux fautes d'autrui, & n'espargne les tiennes. Tant plus tu as liberté, tant moins en vse. Ne t'enorgueille en prospérité : & ne perds cœur en aduersité. Accoustume toy à porter patiemment les trauerses de Fortune. Il y a aussi plusieurs autres sentences notables, longues à racôter dudit Cleobule, qu'Aufone & Diogenes Laërtien ont redigées par escrit. Il mourut à l'aage de 70. ans. Reste maintenant à parler de Pittaque de Mytilene, ville capitale de l'Isle de Lesbos, aujourd'huy appelée Mytilene. Son pere fut appelé Hirradie. Il fut de telle prudence, & de si bon cœur, que les Grecs le mirent au rang des sept Sages de Grece. L'amour de sa patrie l'esmeut à mener guerre contre le tyran Meleager qui s'en estoit emparé, de sorte qu'il le chassa. En la guerre qui s'esmeut entre les Atheniens & ceux de Mytilene, pour raison d'une certaine campagne, il fut general de toute l'armée Mytilenoise : auquel tēps il vainquit & tua en champ clos Frimenes general de l'armée des Atheniens : de sorte que les Atheniens quitterēt à Pittaque ce qu'ils querelloient sur la campagne cōtentieuse, à cause de la victoire par luy obtenue : mesme luy donnerēt le gouuernemēt de leur republique, laquelle il regit & gouuerne l'espace de dix ans : mettāt sus plusieurs bonnes ordonnāces, pour

le profit de la Republique : ce qu'ayant fait il se démit volontairement du gouuernement qui luy auoit esté donné, & vesquit iusques à septâte ans, estant aimé & honoré d'un chacun. Ses propos & sentences ne sont moins considerables, que celles des autres Sages, ny sa maniere de viure. En premier lieu il faisoit si peu d'estat de l'or & des richesses, que Crœsus Roy de Lydie, luy ayât enuoyé grande somme d'or & d'argent, il ne les voulut recevoir : ains luy māda qu'il n'auoit besoin ny d'or ny d'argent, & qu'il auoit deux fois plus qu'il ne voudroit : donnant à entendre par cela, que mesme il estoit marry de la succession de son frere qui luy estoit aduenü : parce qu'il aimoit mieux son frere que son propre bien. Il disoit souuent que les choses à venir estoient fort difficiles à entendre, qu'il n'y auoit rien de plus certain en ce monde, que la terre, & qu'au contraire il n'y auoit aucune certitude en la mer : disoit aussi que l'homme prudent doit penser & préuoir les desastres qui luy peuuent aduenir, pour y obuier & se garder d'eux, & qu'on doit recourir à patience quand on se sent forcé. Itē qui ne se sçait taire, ne sçait que c'est de parler. En tēps de prosperité, disoit-il, acquiers des amis, & les essaye en temps d'aduersité. Ne dis iamais ce que tu veux faire, de peur d'estre moqué si tu n'en viens à bout. Tel que tu seras enuers ton pere, tels te seront tes enfans, voila donc quant à Pittaque. Thales, 6. sage de Grece, estoit natif de Milet, cité fort renommée en Grece. Et de fait, les grandes vertus qui regnerent en luy meritoient bien de luy assigner le premier rang entre les Sages de Grece : car en premier lieu, il estoit souuerain en



Geometrie, & fut le premier qui descourrit les principaux secrets d'Astrologie: comme le cours du Soleil, la raison des Eclipses du Soleil & de la Lune, & les Equinoxes. En somme il mit en lumiere le cours des Planettes, & plusieurs autres secrets de Philosophie naturelle. Outre cela, il fut cause que ce nom superbe de Sage demeura aux sept Sages de Grece. Le cas fut tel: Vn iour certains compagnons & jeunes hommes de Milet, auoient achepté des pescheurs vn trait de filé qu'ils alloient jetter. Or aduint vn cas admirable: car il se rencontra au filé vne table d'or, enrichie d'ouuages fort riches & somptueux. Ceux qui auoient achepté le trait vouloient la table d'or. Les pescheurs au cōtraire, disoient que ce n'estoit poisson, & que les autres auoient achepté le poisson qu'ils prendroient: & par ce moyen ils n'atoient rien en la table d'or. Les parties donc estans en cōtention de ce fait, enuoyerent d'vn commun accord à l'oracle d'Apollo pour en auoir la resolution, lequel, ou bien le diable qui parloit en iceluy, fit responce que ceste table fust donnée au plus sage de Grece: ce qu'entendu elle fut mandée à Thales, comme au plus sage de Grece: mais il fut si modeste qu'il la renuoya à vn des autres Sages, cy dessus nommez (car ils furent tous d'vn temps) lequel la renuoya à vn autre, tellement que ceste table d'or estât renuoyée de main en main, tomba en fin és mains de Solon: lequel ne la voulut prendre, ains la renuoya au tēple d'Apollo en Delphos: Ausone, Callimach, & plusieurs autres, escriuent que par la courtoisie des autres Sages de Grece, ceste table estât retournée és mains de Thales, auquel premier elle auoit

esté présentée , il la renuoya au temple d'Apollo, Delphique , & combien que les auteurs écriuent diuersement touchant ceste histoire: ce neantmoins tous conuiennent, en ce que Thales fut le premier à qui la table d'or fut enuoyée. Aristote faisant mention de Thales , recite plusieurs Sentences venues de luy, en ses liures des Politiques: & mesme qu'il disoit ordinairement que quand il luy plairoit qu'il seroit riche : dequoy il fit preuue suffisante: car preuoyant par Astrologie qu'il y deuoit auoir bõne saison d'Oliues: & que par apres l'huile d'Oliue seroit fort chere , il mit tout son bien à acheter de l'huile d'Oliue lors que la saison fut bonne : lequel par apres il vendit à tel prix qu'il vouloit, non que par cela il se voulut enrichir, mais il vouloit bien monstrier que quand il luy plairoit il se feroit riche, veu la cognoissance qu'il auoit des abundances & chertez qui deuoient aduenir. Aduint vne fois , comme il consideroit le cours des astres, qu'il tomba en vne fosse , ce que voyant vne vieille qui estoit venuë au cry qu'il faisoit pour auoir ayde, luy dit en se mocquant: dy moy Thales comme oses-tu presumer de predire les choses à venir par la consideration des astres, veu que tu ne vois ce qui est deuant tes pieds en terre ? ce neantmoins il fut tenu pour vn homme fort sage : il disoit ordinairement que trop grande assurance & confiance estoit tousiours accompagnée de repentance. Et que bien souuent ceux qui se confient de la foy d'autrui, sont contrains payer ce qu'ils ont cautionné pour vn tiers. Disoit outre , que le vray moyen pour apprendre à viure vertueusement estoit de ne faire ce que trouuons mauuais

777  
en autruy. Interrogé qu'elle estoit la plus difficile chose à faire en ce monde: il respondit, que c'estoit de se bien cognoistre soy-mesme. Interrogé de rechef quelle estoit la plus facile chose, il respondit que c'estoit de cognoistre les fautes d'autruy. Disoit aussi qu'on voyoit peu de tyrans deuenir vieux. Diogene luyuât l'opinion de Hermippe disoit que Thales auoit accoustumé de remercier Dieu de trois choses (toutesfois on attribue ce dire à Socrates) c'est de ce premierement qu'il l'auoit fait homme & non pas beste : secondement de ce qu'il l'auoit fait homme & non femme : tiercement, de ce qu'il l'auoit fait naistre Grec, & non Barbare. On luy attribue encore ce proverbe de Chilo. Cognois-toy; & celui de Cleobule, par lequel il disoit que le trop estoit vicieux, voila quant à Thales. Reste maintenant à parler de Periander dernier Sage de Grece, duquel ie n'ay grand cas à dire: car selon aucuns, il n'estoit du rang des sept Sages de Grece, encore qu'il fust fort Sage & de bon entendement: Periander donc estoit Roy de Corinthe: estant fils du Roy Cipsele. Sa maniere de viure estoit plustost tyrannique, & sembloit plustost vn Soldat ou Capitaine, qu'vn Philosophe, de là vient qu'Heracledes, & plusieurs autres estiment ce Periander n'auoir esté vn des sept Sages de Grece que c'estoit vn autre Periander qui fut grand Philosophe, & homme fort vertueux: toutesfois la plus grande voix donne ce tiltre de Sage au Roy Periander: car encore qu'il regnast par force à Corinthe, ce neantmoins il estoit si discret, si vaillant, & de si bon entendement qu'il acquist ce nom de Sage entre les Grecs. Interrogé pourquoy il ne se départoit de la

tyrannie, & de son Royaume: pour ce, dit-il, que ie tomberoïs en aussi grand danger, me démettant de mon Royaume volontairement, que qui m'en desfaisiroit par force: Il vsoit ordinairement de plusieurs Sentéces notables, & auoit tousiours ce mot de Consideration en la bouche: monstrant par cela que le principal poinct que nous auons à garder, est de bien considerer ce que nous entreprenons à faire. Le Poëte Ausone exposant ce mot de Consideration, dit qu'il faut penser dix fois à la chose auant que l'entreprendre: car on tombe souuent en de grands dangers par inconsideration, & principalement quand on ne se gouuerne par prudence ou conseil, ains se laisse ou guider à Fortune: Perriander disoit aussi que vertu estoit immortelle; mais que les plaisirs de ce monde estoient de peu de durée. En temps de prosperité, disoit-il, sois prudent & modeste: & en aduersité prudent. Vis en sorte que tu ayes honneur en ta vie, & qu'apres ta mort on te puisse dire heureux. Sers toy des anciennes loix & ordonnances, voulant dresser quelque chose de nouueau en la Republique. Le profit soit tousiours accompagné de bonne grace & d'honnesteté. Fay de bon gré ce que tu ne peux euitier. En somme il estoit consommé en son propos, duquel ie me tais à cause de briefueté.

*Que la veüe est le principal sens de l'animal, & de plusieurs auégles qui ont esté gens de grand renom.*

## CHAP. XII.

**A**RISTOTE avec grande raison, dit que la veüe est le principal de tous les autres sens

corporels, aussi est elle assise comme en donjon, & en la plus grande partie du corps, en quoy on peut cognoistre qu'elle tient grandement du feu, par la vertu & force duquel elle est posée par dessus tous les autres sens. Le toucher tient du terrestre, car la terre est la plus touchable & maniable de tous les eslemens : le goust tient de l'aquosité & humidité; car sans humidité on ne scauroit goûter vne chose. Quant au fleurir, Aristote l'attribuë au feu, disant la chaleur estre le fondement de l'odeur, & sa fin consiste en vapeur, jointe à vn gros, & plein d'exhalaison. Quant à l'oïye, chacun scait bien qu'elle participe à l'air, lequel entrant es oreilles, par le son, cause l'oïye; mais la veuë participe du feu. Et jajoit que l'œil soit composé d'un corps humide & aqueux: ce neantmoins sans feu, il ne feroit possible de voir, en quoy on peut voir que la veuë tient plus du feu, que tous les autres sens. Et pour ce que l'œil (selon que dit Aristote) représente plus de figures de choses à l'homme que tous les autres sens, on luy attribuë le commencement de la contemplation & cognoissance de toutes choses: car de la veuë procede l'admiration, & consideration que l'homme a: Aussi fait le desir qu'il a de venir à vertu: De sorte qu'à bon droit on peut appeller l'œil autheur & inuenteur de tous les arts & disciplines. En premier lieu, par l'œil on considere l'Architecture admirable des Cieux, & des autres corps: on void par l'œil leurs couleurs & grandeurs, leurs formes, le nombre, les proportions & mesures, leur assiette, leur sens, mouuemens, & leur repos. Et jajoit que l'oïye ait quelque concurrencé en cét endroit avec la veuë,

de sorte qu'on la peut appeller sens de doctrine & de discipline, par ce que les hommes apprennent la vertu pour ouyr & entendre : ce neantmoins ce tiltre appartient principalement à la veuë comme à celle qui donne le moyen à l'entédement de s'enquerir par le plein des choses, qu'il oit, pour paruenir à la vraye cognoissance d'icelles, afin de communiquer ce sçauoir par apres aux autres, par ainsi donc la premiere source de doctrine vient de la veuë, laquelle par apres rend l'ouïye maistresse ouuriere de cōprendre les choses admirables représentées par icelle. En quoy aussi on peut voir que l'ouïye ne peut rien comprendre de soy sans vser du moyen d'autrui : mais la veuë comprend quasi toutes choses de soy-mesme. D'auantage la veuë surpasse tous autres sens en vistesse & promptitude de ses operations : car en vn instant, & à vn seul ject d'œil elle parfait son dessein, au lieu que les autres sens sont longs & planieres en leurs operations : car il faut pour toucher vne chose, qu'elle s'approche de la partie qui la touche. Le goust attend par necessité la chose qui luy cōvient goustier, Pareillement le fleurier met quelque temps à recevoir l'air qualifié qui pénètre és narines : aussi fait l'ouïye, pour comprendre la voix qui entre en l'oreille : mais la veuë seule opere en vn instant, & comprend soudain, par vn moyen indicible, l'image des choses qui se representent à elle, ainsi qu'on voit és coups qu'on oit donner de loïn : car encōre qu'on n'oye le son du coup si tost, ce neantmoins rien ne se sçauroit bouger pour donner le coup, que la veuë ne le descouvre soudain. Item la veuë surmōte les autres sens en ce qu'elle s'estēd plus loïn.

Et de fait par plusieurs histoires & exemples que Pline raconte, on peut voir aisément que la veuë s'estend plus loin sans comparaiſon, que les autres ſens, ſans toutesfois ſe laſſer, comme les autres ſont. Car le gouſt ſe faſche de trop māger, l'ouye ſe ſent importunée de trop oïr caqueter, le fleurément eſt trauaillé de continuations d'odeurs: mais la veuë ſeule n'a aucune peine en ſon operation, auſſi ne ſe laſſe-elle iamais, tellement qu'on ne vid onc fermer les yeux de laſſitude, pour eſtre ſaoul de voir. En ſomme l'excellence de la veuë eſt ſi grande, qu'on attribué ce nom de voir, à tous les autres ſens & leurs operations. Car on dit ordinairement, voyez vn peu l'excellence de cét odeur, ou la douceur de ceſte muſique, ou le bon gouſt de ce fruit. Meſme ce nom de veuë s'eſtend iuſques aux operations de l'entendement: car on dit ordinairement, regardez comme ce deſſein deuoit aller. Il eſt dit auſſi en l'Euangile, que noſtre Seigneur voyoit, c'eſt à dire cognoiſſoit les penſées des Scribes & Pharifiens. Et de fait entre les miracles & œuvres que noſtre Seigneur faiſoit en ce bas territoire, on tenoit pour œuvre ſinguliere ce qu'il rendoit la veuë aux aueugles: auſſi n'y a-il choſe où les Medecins prennent plus de peine qu'à conſeruer & accroître la veuë aux hommes. Sannazar ſe trouuant en vne conſultation que pluſieurs Medecins faiſoient en la preſence de Federic Roy de Naple, ſur l'entretien de la veuë de l'homme, dit, quand ſon rang de parler vint, qu'il n'y auoit choſe meilleure à conforter la veuë que enule, par ce qu'elle fait paroïr le bien d'autrui touſiours plus grand qu'il n'eſt. C'eſt ce que dit

Ouide, qu'ennie trouue tousiours le bled de son voisin plus beau que le sien. Toutesfois selon *l'un des* Po- *res.* pinion commune d'un chacun, les lunettes seruent de beaucoup à maintenir la veuë, & certes ce fut vne fort bonne inuention, encore que le premier inuenteur ne se sçache. Mesme i'ay ouy faire recit d'un grand seigneur de ce Royaume, qui auoit accoustumé de manger les cerises avec lunettes, afin de luy sembler plus grosses & mieux nourries: toutesfois ceste gourmandise est par trop exorbitaire. Vn autre Gentil homme brocardé du Roy Philippe, de ce qu'il mangeoit ordinairement avec lunettes, répondit au Roy, Sire, vous ne trouuez estrange que ie prenne mes lunettes pour lire vne lettre, où n'y a point de danger: pourquoy donc me donnez-vous ces atteintes de ce que ie mange le poisson, ayant mes lunettes, veu qu'il y a vne infinité d'arestes, dont la moindre me pourroit estrangler, lesquelles ie ne sçauois voir sans lunettes? Les lunettes donc seruent de beaucoup. Au reste, encore que la veuë soit la guide de l'homme: ce neantmoins il y a eu plusieurs aueugles qui ont esté gens de grand renom, ayant nature suppléé à l'entendement, ce qui defailloit à la veuë. Appius Claudius grand Orateur, & fort estimé de Ciceron, & de Tite Lue, ne laissa pour estre aueugle, d'estre esleu Censeur à Rome: auquel estat il se maintint en si grâde autorité, que luy seul empescha la paix, que tout le Senat Romain auoit cõcluë avec le Roy Pyrrhus. Ciceron traicte amplement au cinquième liure de ses questions Tusculanes, de l'aueuglissement d'Appius Claudius, & des reme- *Gentil* *homme* *Espanol* *mangeant* *cerises* *avec* *lunettes.*

des contre le mal des yeux. Caius Drusus. *Caius* *Drusus.*



consulte , Aduocat fort renommé, estoit aueugle & neantmoins sa maison estoit tousiours pleine de gens , qui aymoient mieux se guider par vn sage aueugle , que par leurs yeux propres. Cajus Aufidius grand compagnon de Ciceron , en sa jeunesse fut Preteur à Rome , & estant aueugle ne laissoit d'opiner au Senat: mesme tous ses amis accouroiēt à luy pour auoir conseil de leurs principaux affaires : & ne laissa pour estre aueugle de rediger par escrit vne Chronique notable, & dont on faisoit grand estat. Diodore Philosophe Stoïque fort renommé, estoit aueugle : pour cela neantmoins il ne laissoit d'estudier la nuit, & toucher de la viole le iour à la Pythagorique : qui plus est , il enseignoit publiquement la Geometrie , chose incroyable: attēdu qu'elle ne se peut practiquer qu'à l'œil. Antipater Cirenaique , & Asclepiades Critique furent tous deux aueugles , & neantmoins portant en patience leur desastre, ils ne laissoient pour cela à continuer l'estude de Philosophie, où ils se rendirent cōsommez. Et comme certaines Dames, marries de sa fortune , pleurassent auprès d'Asclepiades , il leur dit : Taisez-vous , mes Dames : car vous ne sçauiez quel plaisir il y a de venir en obscurité. Interrogé quel profit luy auoit apporté son aueuglissement, c'est, dit-il, que i'ay vn garçon d'auantage pour cōpagnon. Homere Prince des Poëtes, estoit aueugle : aussi son nom le portoit, selon que dit Ciceron : toutesfois on ne sçait en quel temps il perdit la veuë : vray est qu'Ouide dit, que ce desastre luy aduint en sa vieillesse. Didime Alexandrin peut estre aussi mis au rang de ceux que dessus: lequel estat aueugle dès sa jeunesse, ne laissa

Cajus  
Aufi-  
dus.

Diodore  
Philoso-  
phe a-  
ueugle,  
très grand  
Geomet-  
rien.

Didime  
Alexan-  
drin.

pource que d'estre parfaict Dialecticien , & d'estu-  
 dier en toutes disciplines humaines : mesme il fit  
 vn cōmentaire fort notable sur les Pseaumes. Ceux  
 dont nous auons parlé, se voyant priuez de la veuë  
 s'éuertueren à faire choses memorables, comme  
 nécessité est tousiours industrieuse. Mais ce que  
 Democrite fit, fait estonner & rire le monde tout  
 ensemble : car selon que disent Lucrece, & Aulu-  
 gelle il se creua les yeux soy mesme pour estre plus  
 libre en ses contemplations. Tertulien neantmoins  
 (qui est authœur digne de foy) dit qu'il fit cela pour  
 refrener les appetits de son corps & de sa chair, cau-  
 sez des œillades, & regards lascifs qu'il auoit. Mais  
 sur tous aueugles il faut faire cas de Ciscas Boë-  
 mien, lequel estant aueugle ne laissa d'estre esleu  
 chef, & Capitaine de tous ceux de la secte : & ex-  
 cuta si bien sa charge, qu'il obtint plusieurs grâdes  
 victoires contre ses ennemis : se portant si dextre-  
 ment en sa charge, qu'il acquit vn los immortel.  
 Belas, aussi second Roy de Hongrie, estant esleu  
 chef de l'armée Hongrieſque, eut les deux yeux  
 creuez par le moyen du Roy Coloman son oncle,  
 & estant aueugle il se retira en Grece, où il se  
 monstra de si bon cœur, & de telle prudence, que le  
 Roy Estienne, fils du Roy Coloman le rappella, &  
 luy donna pour femme la fille du Comte de Seruie :  
 auquel estat il se maintint si sagement, & avec telle  
 prudence, qu'après la mort du Roy Estienne, il fut  
 esleu Roy de Hongrie, nonobstant qu'il fust aueu-  
 gle, & regna neuf ans, pendant lequel temps il eut  
 plusieurs guerres, & signamment contre Brocus,  
 bastard du Roy Coloman, lequel neantmoins il  
 deffit, de sorte qu'il laissa le Royaume d'Hongrie

Democrite se  
 creua  
 les yeux.

Ciscas  
 Roy des  
 Boëmiens

paisible à ses enfans. Cela fut environ 1140. ans après la mort de nostre Seigneur. Le dernier aueugle dont nous parlerions, est le Roy Iean de Boëme qui estoit en regne l'an de nostre Seigneur, 1350. ou environ. Et certes c'est grand miracle, que du fait dudit Prince. Car encore que le Capitaine Ciscas ait maintenu à force d'armes son Estat de General de l'armée Boëmiennne, & que d'ailleurs Bala n'ait laissé de regner en Hongrie pour estre aueugle, ce neantmoins ie tiens cela pour rien, au regard du Roy Iean de Boëme, qui eut la cœur de venir au secours de Philippe Roy de France son parent, qui auoit guerre contre le Roy Edoüard d'Angleterre, mesme ce Roy aueugle ne craignoit point de se trouuer en la foule en plein camp de bataille, aussi y demeura-il avec le Comte de Flandres & plusieurs autres Princes François.

---

*Q<sup>ue</sup> auarice est vn peché fort énorme, & sujet à de grands dangers : avec plusieurs exemples de personnages extrêmement auaricieux.*

### CHAP. XIII.

**Q**U'AVARICE de nostre temps, m'induit à traicter de ce vice, comme d'une chose perilleuse, & d'extrême danger, & mesler parmy mon discours certaines histoires de plusieurs auaricieux, qui doiuent seruir d'exemples aux autres priant cependant tous Lecteurs vouldoir considerer l'estat de l'homme auaricieux, de mesme cel que le commun peuple regarderoit curieusement vn monstre, qu'un bateleur, ou autre personne ameneroit en leur ville par singularité. Pour en-  
trer

trier donc en ieu, il faut noter qu'Aristote, Ciceron S. Thomas d'Aquin, & plusieurs autres auteurs ont défini diuerſement que c'estoit qu'auarice: toutefois on peut tirer ceste resolution de leurs définitions, qu'auarice est vn appetit desordonné de s'enrichir sans faire part de son bien à personne: tellement qu'on peut dire ce vice estre excessif à desirer & prendre: & froid & remis à donner. Sous ce vice y a mille desordres, mille iniustices & abominations cachées, qui ne se trouuent es autres vices: car comme dit Virgile: Execrable famine d'or, y a-il vice à quoy tu n'induis es le cœur humain? Aussi S. Paul dit, qu'auarice est la source & racine de tous maux, laquelle a fait déuoyer de la Foy tous ceux qui l'ont voulu suivre. Qu'auarice soit vice fort abominable, il appert assez en ce qu'elle fait haïr l'homme à Dieu & aux hommes, estant de foy contraire à charité, qui est vne vertu conjoignant l'homme avec Dieu, & les hommes: mesme ce vice fait que l'homme se haït soy-mesme: car l'amour de nous-mesmes est tant enraciné en nos cœurs, que ne nous soucions de chose qui soit au regard de nous: & aymons mieux nostre profit que celui d'autrui: & neantmoins l'auarice gagne tant l'homme, qu'il ne pense qu'à amasser deniers, & ne se soucie de soy-mesme, ny de boire, ny de manger, ny de se vestir honnestement, ains est content de jeusner, & se mal traiter pour amasser deniers. Mesme on ne craint point d'hazarder le corps & l'ame pour en auoir: qui est chose repugnante à la loy naturelle, qui nous ordonne de nous aimer, & entretenir nous-mesmes, & de postposer toutes choses à nostre vie: mais l'auaricieux perd & damne son

ame, & abregé sa vie, la perdant souuent pour gaigner l'escu. Et certes c'est vn grand malheur qu'un homme ne se soucie, ny de parens, ny d'amis, ny de soy-mesme, pourueu qu'il se veautre es biens, & richesses de ce monde, tel estoit le mauuais riche dont parle l'Euangile. Voire mais, quelle folie & rage est-ce d'endurer faim, soif, froid, estre mal vestu, ne dormir, ny iour, ny nuict, mettre à toute heure sa vie en danger, & n'oser vser de ce qu'on a gaigné, qui déuroit seruir à la substentation de ceste vie, pour attraper argent? c'est ce que dit nostre Seigneur: Que reuiendroît-il à l'homme d'auoir cōquis tout le monde, & que ce pendant son ame, c'est à dire sa vie, fust en danger? certainement ie pense cela venir d'une permission diuine, qui fait tomber les auaricieux en sens reprouué, afin qu'ils mettent en ceste auare volonté. Et neantmoins Dieu permet que ce qu'ils ont acquis à grand trauail, tombe es mains d'un autre qui dissipe tout, & en fait grand chere. C'est ce que dit Salomon en son Ecclesiastique: que qui acquiert richesses par injustice, les acquiert pour autruy: car comme seroit bonne vne chose pour vn autre, qui est mauuaise pour celui à qui elle est? Iuuenal aussi sur ce propos dit ainsi: Aucuns gaignent, & font profit seulement pour substenter leur vie: mais il y en a d'autres qui ne viennent que pour gaigner. En somme, ce maudit vice captiue tellement l'homme, qu'il le priue de l'amour de soy-mesme, de sorte qu'il n'y a meschanceté en ce monde qu'il ne faille esperer d'un homme auaricieux. Aussi le Sophiste Bion disoit auarice estre le chef de toutes méchancetés. Euripides dit que le Iuge ambitieux & auare, ne

ſçauroit penſer, ny deſirer choſe iuſte. S. Auguſtin  
 dit en ſon traicté du Franc Arbitre, que quicon-  
 que le laiſſe gouverner à auarice, ſe rend ſuject à  
 tous vices, & à toutes malheurtez, & ce avec gran-  
 de raiſon. Car auarice rend l'homme renteur, mau-  
 uais payeur, uſurier, trompeur, traître, donnant  
 de la queue. larron. & idolatre : de ſorte qu'il n'eſt  
 poſſible qu'un auaricieux ſoit bon à eſtre, ny ſei-  
 gneur, ny vaſſal, ny gouverneur, ny ſuject, ny pere,  
 ny ſils, ny amy, ny voiſin : & en fin, il ne fait iamais  
 bien ſinon quand il meurt. Lucillus diſoit que l'ho-  
 me auaricieux n'eſtoit bon pour perſonne: meſme  
 que pour luy-meſme il eſtoit mauuais. Democrite  
 affermoit l'extrême auarice eſtre pire, que l'extre-  
 me pauvreté. Ariſtote dit en ſon premier liure des  
 Polytiques, que le deſir de deuenir riche ne preſt  
 iamais fin : & que par ainſi les richesses ſeruent de  
 pauvreté à l'auaricieux, pour ce qu'il n'en oſe uſer,  
 de peur de ſ'en deſemparer. Les Stoïciens di-  
 ſoient que les ſouhairs, & la neceſſité, ne venbient  
 de pauvreté, ains d'abondance : car tant plus un  
 homme a de quoy, tant plus il eſt neceſſiteux :  
 concluans qu'il eſtoit bon d'auoir peu, pour n'e-  
 ſtre gueres neceſſiteux. Platon conſeilloit à un  
 auaricieux, que pour eſtre riche il n'augmentaſt  
 ſon bien, ains diminuast ſon auarice. Toutes les  
 ſentences notables que deſſus ſont entierement  
 conformes à la ſaincte Eſcriture, qui dit, que les  
 yeux de l'homme auare ſont inſatiables. Salomon  
 dit auſſi en ſon Eccleſiaſtique, que l'homme auar-  
 icieux n'eſt iamais ſaoul d'argent : & que qui  
 s'adonne aux richesses ne jouira d'elles. S. Augu-  
 ſtin parangonne l'auaricieux à Enfer, lequel ne

regorge iamais, & ne dit iamais qu'il a assez, encore qu'il y ait si long tēps qu'on est apres à le saouler : aussi l'auaricieux n'est iamais saoul : ains tant plus il gagne, & tant plus est apres le gain, se faisant tousiours pauvre. S. Hierosme dit que l'auaricieux est aussi necessiteux de ce qu'il a, que de ce qu'il n'a point : & que l'auarice croit tousiours comme le feu parmy le bois sec : autant en ont dit plusieurs autres saints personnages, qui tous ont eu en detestation ce vice abominable. Toutesfois pour ne fâcher d'auantage le lecteur, ie diray avec S. Augustin. Quel desir insatiable est-ce que les hommes ont ? les autres animaux ont leurs appetits limitez, car ils chassent pendant qu'ils ont faim, & estant saouls ils laissent la proye, mais l'auarice des riches de ce monde, est insatiable : car ils cherchēt, & fouillent tousiours, & prennent à toutes mains, sans craindre Dieu, ny les hommes : ils ne cognoissent ny pere, ny mere : & ne font rien pour freres, ny pour amis qu'ils ayent : ils ne tiennent point de parole : ils oppriment les vefues, pillent les orphelins, & se font seruir à gens libres, comme d'esclaves : ils sont faux tesmoins, & ne craignent s'emparer des biens des trespassez : voila les belles qualitez des auaricieux. Fuyōs donc ce maudit vice, lequel, outre les malheurs que dessus, est incurable, selon que dit Aristote : car il croist avec l'âge : de sorte qu'auarice est en son regne quād les forces corporelles defaillent en l'homme. Pour ne tomber donc en ce vice, i'allegueray quelques exemples des maudits auaricieux du passé, entre lesquels Iudas Iscariot peut estre mis au premier rāg : lequel cistāt Apostre & disciple de Iesus Christ fut si sujet à auarice,

qu'il desfroboit les deniers de la cōpagnie de Iesus Christ, qu'il auoit entre mains: mesme ceste passiõ l'auoit tant aueuglé , qu'il tenoit pour perdu ce precieux onguent donc Marie Magdaleine oignit les pieds de nostre Seigneur : car si cēt onguēt eust esté vendu, il eust desrobé vne partie du prix : En fin ce vice le domina tant, qu'il vendit son maistre & son Seigneur. Ce seul exemple pourroit suffire pour approuuer ce qui a esté dit cy dessus, touchāt auarice : toutefois ie suis content en alleguer d'autres , entre lesquels Tybere Cæsar Empereur de Rome est le plus auant : & certes il n'y a vice au monde dont on ne puisse prendre patron, & exemple sur les Empereurs Romains. Ce Prince donc entre les autres dont il estoit suffisamment meublé, estoit si subject à la pince, qu'encore qu'il fust seigneur de tout le monde , ce neantmoins il fit mourir Cneus Lentulus, qui l'auoit institué son heritier, pour auoir son bien : autant en fit-il au Roy des Parthes qui s'estoit venu rager par deuers luy avec bon sauf-conduit , & ce pour iouir des thresors dudit Prince : il chargeoit si fort le peuple de railles, & gabelles , que les pauvres gens estoient contrains abandonner leur patrie : de sorte que les villes demeuroient desertes , & inhabitées : en fin poursuiuant tousiours son auarice insatiable, Caligula sestouffa entre deux oreillers. Domitian Empereur fut encore plus auaricieux que luy : & plus encore l'Empereur Commodus, lequel vendoit ordinairement la Iustice: Aussi Dieu permit que tous deux furent tuez à coups de poignelades. Acheionus Roy de Lydie fut si auaricieux , que ne se contentant de son domaine, & reuenu ordinaire,



Cardi-  
al d'ex-  
cuse  
uauarice.

Pris-  
ation.

il chargea tant son peuple de tailles, & d'imposts, qu'en fin il s'esmeut contre luy, & l'ayant prins, le peuple le tua miserablement, & le pendit par les pieds. Pontan fait mention d'un Cardinal auaricieux, qu'il se déguisoit souuent en habit de valet, pour aller desrober l'aumône deuant les cheuaux. Horace dit, qu'à Rome y auoit vn certain nommé Ouide, tant riche en deniers qu'il pouuoit mesurer son or à pleins boisseaux : & neantmoins il alloit tout nud, & ne mangeoit à demy son saoul : de sorte que craignant de tóber en pauureté, il vesquit pau- rrement toute sa vie. On trouue plusieurs autres hommes de renom qui ont esté fort sujets à l'aua- rice : comme Primalcon frere de Dido, qui tua son cousin pour auoir son tresor. Polistus aussi Roy de Troye, fit mourir vn des fils du Roy Priam qui luy auoit esté enuoyé, pour honorer sa Cour : mais c'est trop parlé de gens qui ne valent rien, contentons nous de cognoistre qu'il nous faut fuyr ce vice, qui cause tant de maux : veu que l'homme est toujours plus enclin à l'auarice, qu'à liberalité.

---

*Raison fort vaine du Philosopher Phavorin, sur ce  
qu'il n'est bon de demander aux Astrologues  
les choses à venir.*

### CHAP. XIII.

**LES** Anciens, & les Modernes ont tousiours esté en doute sur le fait de l'Astrologie iudiciaire, qui traicte des choses futures qui doi- uent aduenir aux hommes, tant en particulier, qu'en général à tout l'vniuers : les uns la condam- nent & rejettent entierement : les autres l'approu-

uent en partie: & y en a qui la soustiennent, & par raisons & par experiences. Et de fait il y en a des liures assez, que ie mettrois bien en ieu, ne voulant trauailler mon esprit en ce poinct, ie passe outre: encore que i'ay assez estudié en celle partie d'Astrologie, qui traicte de cours, & mouuemens des astres. Pour ne toucher donc à l'honneur de personne, ie diray seulement ce qu'en dit le Philosophe Phauorin, selon que recite Aulugelle: lequel voulant retirer, & destourner les hommes de ne s'arrester aux Astrologues, Chaldées, ou Mathématiciens: pour cognoistre les choses à venir, vsoit d'une raison fort aiguë, & subtile, disant ainsi: Garde-toy de te fier aux Astrologues en sorte que ce soit: car encore qu'ils te disent vray, ce qu'ils te diront sera bon ou mauuais: pourquoy estant bon, ou c'est verité ou mensonge. Si c'est verité, tu reçois double dommage à la sçauoir: car en premier lieu tu es en peine de desirer que ce bien t'aduienne bien-tost, secondement vn bien à venir, dont tu es aduertý est estimé tousiours moindre: de sorte que tu n'en reçois si grand plaisir qu'autrement. Si c'est mensonge, tu attendras en vain le bien que l'Astrologue te promet: car il ne t'aduendra pas. Que si ce que l'Astrologue prédit est mauuais pour toy, estant mauuais & certain, quelle plus grande disgrâce te pourroit aduenir, que d'estre abbreuüé d'un malheur que tu dois receuoir, sans qu'il soit en toy le pouuoir éuiter? Et si c'est mensonge, qu'a-on que faire d'attrister vne personne d'un malheur qui ne luy doit aduenir? Et par ainsi, en sorte que soit, il n'est bon de s'enquerir des choses futures. Quant à moy, ie trouue le conseil de ce Philosophe fort

bon, comme estant conforme à l'Evangile qui dit, que ce n'est à nous de cognoistre le temps, ny les momens.

*De la fondation de Ierusalem, des fortunes qu'elle a eues, & des Roys qui y ont regné.*

CHAP. XV.

**E**L n'y eut onc ville ny cité quelle qu'elle soit, qui ait eu tant de priuileges, & de graces de Dieu, n'y où ayent esté faits tant de mysteres qu'en Ierusalem, quand encore il n'y auroit que ce seul point que nostre Seigneur y a esté crucifié, mort, & enseuely, & que les mysteres, & secrets de nostre Redemption y ont esté paracheuez. Au contraire il n'y a ville au monde qui ait enduré tant de maux, ni qui soit tombée en telle seruitude qu'elle: comme entore on peut voir aujourd'huy. Quant aux thresors & bastimens somptueux, elle n'estoit à égaller à ville du monde: aussi Plin la loue par dessus toutes les citez du Leuant. Cornelius Tacitus décrit amplement son assiete, par laquelle on peut cognoistre que c'estoit vne des plus fortes villes du monde, autant en fait Iosephe, lequel décrit les trois murailles dont elle estoit ceinte, qui neantmoins estoient fort enrichies de tours, bastions, & cazemates, outre l'excellence du Temple, qui estoit chose nompareillie. Quoy considéré il m'a semblé bon de mettre icy la premiere fondation de ceste Cité, avec les fortunes qu'elle a eues, tant bonnes que mauuaises, recueillant sommairement tout ce qui est compris en ses Chroniques. Ierusalem donc fut fondée au milieu de Iudéc, à la

*Ind. l. 6.  
de bel.  
Iosephe.*

croupe du mont de Sion , qui est tenu & réputé communément le milieu, & le centre de la superficie de la terre. Ezechiel aussi dit qu'elle fut assise au milieu des nations, David pareillement dit que le salut des hommes fut parfait au milieu de la terre, ce que montre bien amplement Sainct Hierosme écrivant sur ce passage d'Ezechiel, cy-dessus allégué. Au reste, il escrit en Genese , que Melchisedec ( qui selon l'interpretation de Sainct Paul, vaut autant à dire, que Roy juste, ou Roy de Justice ) ayant vaincu quatre Roys qui tenoient Loth prisonnier, fit sacrifice à Dieu : ce Prince Baptisa ceste Cité du nom de Salem, c'est à dire paix , à cause dequoy il fut appellé Roy de paix. Salem dont fut le premier nom imposé à ceste Cité, encore que S. Hierosme soit d'opinion qu'elle ait eu nom Iebus du commencement, Strabo, Cornelius Tacitus, & plusieurs autres auteurs l'appellent Solima , parlant autrement de la fondation que ce qui est mis cy-dessus. Ceste Cité aussi fut appelée Iebus, & Ierusalem , ainsi qu'on peut voir en la Sainte Escriture. Sainct Hierosme écrivant à Dardan luy donne trois noms : toutesfois , en fin elle fut appelée *Ælia* , à cause de l'Empereur *Ælius Adrian* , qui la fit rebastir & fortifier. S. Hierosme dit qu'elle porta le nom de Iebus , à cause des Iubuséens qui l'auroient fondée iusqu'au temps de David. Iosephe & Egesippus, disent que Melchisedec luy mit le nom de Ierusalem, c'est à dire vision de paix , faisant vn mot de Iebus, & Salem, de sorte que Ierusalem se trouuaist composé de ces deux noms, changeant seulement vn b. en r. Les autres disent, que son nom est prins de *Here*, c'est à dire vision, à cause de l'Ange,

Salem.

Ios. c. 15.

Isa ca. 1.

Ch 19.

qui apparut à Abraham lors qu'il vouloit sacrifier son fils Isaac. Il y en a qui disent qu'elle fut appelée Ierusalem, c'est à dire maison & Palais de Salomon, à cause des grandes fortifications que le Roy Salomon y fit. Il y a plusieurs autres opinions sur ce fait, dont ie me passe de leger: car quand à moy, ie tiens que comme les Iuifs l'appelloient en leur langue, Ierusalem, que les Grecs & Latins le nommoient Ierosolima, ainsi qu'on peut voir en Iosephe, & Egesippe auteurs Grecs. Nicolas de Lyra n'est à recevoir, en ce qu'il dit que Ierusalem fut premierement nommée Luca, & Bethel: car selon S. Hierosime; Bethel est loin de Ierusalem douze mil, ainsi que mesme on peut voir par Iosephe. Cependant, toutesfois il faut noter que Ierusalem eut plusieurs noms particuliers, qui luy furent attribuez à cause des hauts mysteres qui ont esté paracheuez en elle: comme Sainte Cité, Cité Sacrée, Cité de David, & plusieurs autres semblables noms, ou re son nom propre. Or pour venir à son Histoire, les Iebuseens & Cananéens, qui estoient vne mesme nation (car Iabus fut fils de Canan, fils de Cham, nepveu de Noé, duquel ces nations prirent le nom) estoient Seigneurs de Ierusalem, au temps que les enfans d'Israël deliurez de la captiuité d'Egypte, s'emparerent de la Palestine, & de la Iudée, & aduint qu'au partage que les douze lignées d'Israël firent de la terre à eux promise, Ierusalem écheut à la part de la lignée de Benjamin. Toutesfois, parce que ceux de la lignée de Benjamin, quelques efforts d'armes qu'ils firent ne purent nettoyer entierement le pays des Iebuseens: ils furent contraints les souffrir avec eux plus de

trois cens septante ans , mesmes iusques au temps de Dauid : lequel estant Prophete, & Roy, issu de la lignée de Iuda, chassa les Iebuséens, s'emparant de leurs forteresses, lesquelles il fortifia de nouveau, & y fit des Palais somptueux, selon qu'on peut voir au liure des Rois : & en Iosephe au liure de ses Antiquitez Iudaïques ; Dauid donc ayant chassé les Iebuséens, appella Ierusalem, Cité de Dieu, la faisât chef, & ville capitale de toute Iudée. Durant le regne de Dauid, Ierusalem estoit en son triomphe, & fort renommée entre les nations, à cause des grâdes victoires que Dauid obtint : apres la mort duquel, le sage Salomon luy succeda. Et encore que ce Roy s'estudiait à viure en paix : ce neantmoins Ierusalem croissoit tousiours en renommée, en richesses, & en bastimens somptueux : car Salomon amplifioit les murailles d'icelle, & y fit faire de grandes fortifications. D'ailleurs, il y fit plusieurs bastimens fort somptueux : & singnamment ce Temple tant renommé, à cause de ses richesses, & l'artifice de son bastiment, qu'il n'y eut oncques, & n'y aura bastiment qu'on puisse esgaler, ny parangonner à iceluy ; car comme on peut voir en la sainte Escriture, & en Iosephe, l'appareil de ce Temple estoit infiny. & incomprehensible : de sorte, que pour la seule renommée d'iceluy, la Roynne de Saba vint visiter le Roy Salomon : plusieurs Roys luy enuoyerent de grands presens pour cét effet : For, & l'argët qu'on luy apportoit par mer, estoit en si grâde quantité, qu'on n'en tenoit non plus de conte que de pierres. Ce Roy neantmoins mesconnoissant ces grands dons de Dieu, deuint idolatre : aussi Dieu permit que son

Ios. 6. 18

 Par. l. 3  
 Reg. l. 2.  
 Iosephe,  
 Antiq.  
 Ind. l. 2.

Royaume fut diuisé apres sa mort. Ayant donc régné quarante ans , Roboam son fils luy succeda: contre lequel se reuolterent deux lignées, qui esleurent Ieroboam pour leur Roy, Roboam donc eust seulement Roy de deux lignées, à sçauoir de Iuda, & Benjamin, se fortifia en ses villos: & du depuis ce Royaume demeura à ses successeurs qui prindrent dès lors le nom de Iuifs , à cause de la lignée de Iuda : Ieroboam , & ses successeurs s'appellerent Roys d'Israël, & esleurent Samarie pour ville capitale de leur Royaume : & de fait, ces Roys furent tousiours en guerre continuelle l'un contre l'autre. Toutesfois encore que Roboam n'eust que deux lignées subjectes à luy, ce neantmoins sa reputation estoit si grande pour ce qu'il estoit issu de David , & qu'il auoit quasi tousiours du meilleur , qu'il estoit plus craint, & plus obey que le Roy d'Israël: de sorte que Ierusalem n'estoit en rien diminuée, ny en forces, ny en richesses. Mais dès que les Rois de Iuda ; & le peuple offenserent Dieu par idolatrie , ceste pauvre Cité souffrit plusieurs miseres & calamitez. Roboam donc ayant fortifié ses villes en grande prosperité, deuint neantmoins idolatre, selon qu'est escrit es Chroniques saintes , & en Iosephe : à cause dequoy Dieu esment contre luy Sisar, ou Sufac Roy d'Egypte , lequel vint courir le pays avec douze cens chariots , soixante mille cheuaux, & vn nombre infiny d'infanterie Egyptienne, Ethiopique, Trogloditique, avec plusieurs Lybiens qui estoient venus de la Guinée à son service : & de fait, entrant par force en Ierusalem, il saccagea la ville & le Temple, duquel il tira des thresors infinis, selon qu'on peut voir en la Chronique:

lequel chastiment, sire de Dieu estant appair  
Roboam demeura paisible en son Royaume le  
de sa vie. Et estant decedé, Abias luy succe-  
quel défit Ieroboam Roy d'Israël : en laquel-  
éfaite demurerent cinquante mille hommes  
gens de Ieroboam. Apres la mort d'Abias, qui  
uit peu (aussi estoit-il idolatre; & neantmoins  
u luy permit auoir ceste victoire, en conside-  
on de Dauid son bisayeul) Aza luy succeda : ce  
ice estoit bon, iuste, & craignant Dieu : aussi  
u luy donna plusieurs grandes victoires, & fi-  
mmement contre Zarab Roy d'Ethiopie, qui auoit  
gagné de pays qu'il tenoit Ierusalem assie-

De son temps le Royaume de Iuda estoit si  
issant, que de compte fait, on y trouua cinq  
octante mil hommes portans armes : aussi  
ue-on en la sainte Escriture, que ce Roy fit  
ir, & fortifier plusieurs Citez. Apres le decez  
eluy, Iosaphat son fils paruint à la Couronne,  
ant le regne duquel Ierusalem fut en grande re-  
ation : mesmes à cause des Prophetes, Abdias,  
cheas, Osias, Elie, & Elisée, qui furent de ce  
s-là. Ce Roy fut si agreable à Dieu, selon qu'on  
dés saintes Chroniques des Rois, que les Moa-  
es, Ammonites, & les Montagnars de Seïr s'e-  
ns amassez, avec vn nôbre infiny de peuple pour  
irir sus à ce Priace, Dieu mit telle dissention  
r'eux, qu'ils conuertirent, & employèrent leurs  
ces à se défaire eux-mesmes : de sorte que sans  
up frapper, le Roy Iosaphat retourna en Ierusa-  
n en grand triôphe: où ayant regné paisiblement  
grand pouuoir, il deceda, laissant le Royaume  
loram son fils : donnant pour appanage à ses au-



tres enfans d'autres villes , avec grandes sommes d'or, & d'argent. Ioram donc estant paruenü à la couronne, ne suiuit le trac de son pere , ny de son ayeul : ains s'adonna à impieté, & cruauté, faisant mourir ses forces propres : il tâcha d'auoir l'alliance d'Achab Roy d'Israël, le conseil duquel il suiuit en ses affaires : & de fait, il print sa fille en mariage : dequoy Dieu irrité, permit que ceux d'Edon se reuolterent contre luy. Il esmeut aussi les Arabes à luy mener guerre, laquelle fut si cruelle, que tout le pays de Iudée en demeura ruyné. Apres son deuez Ozias, ou Ochozias son fils succeda au Royaume. avec sa mere Athalia, & comme tous deux fussent de tres-mauuaise vie, aussi moururent-ils malheureusement. A iceluy succeda Ochozias, lequel donna grâde apparence, du commencement de son regne, de toutes choses bonnes, tant pour le regard de la religion, que pour le fait de la police: car il remit le Temple en son p<sup>r</sup>emier estat : & restablit tous les dommages que les Rois d'Egypte, & mesme Ozias son pere y auoient fait. Mais par apres il s'adonna à idolatrie : de sorte que par la commune voix du peuple, il fit mourir le Prophete Zacharie : dequoy irrité la bonté Divine, enuoya vn terrible chastiment sur Ierusalem: & ce du temps du Roy Amasias fils d'Ochozias: lequel ayant guerre contre Ioas Roy d'Israël, & mescognoissant les grandes victoires que Dieu luy auoit données contre les Iduméens, & plusieurs autres nations, fut défait, luy & ses gens : & estant mené prisonnier en Ierusalem mesme, fut contraint de soumettre la ville à la mercy de Iosias : lequel la fit démanteler, & abbatre quatre cens brasses

de murailles. Il s'accagea aussi le Temple, & s'empara de tous les thresors du Roy Amasias, puis retourna en grand triomphe en sa Cité de Samarie. Outre cela Amasias fut tué en trahison, auquel succeda Azarias, ou Ozias son fils : lequel fut fort vaillant & puissant Prince. En premier lieu il fortifia Ierusalem, & toutes les villes demarcelées : enrichissant ses pais, par les grandes victoires qu'il obtint contre les Philistins, Arabes, & Ammonites lesquels il rendit tous tributaires à sa Couronne, de sorte que la renommée de Ierusalem croissoit de iour en iour durant son regne : il fonda, & fit bastir plusieurs villes & citez. Toutesfois l'orgueil luy fit oublier son deuoir : car se voyant trois cens mil hommes sujets à luy, tous pouuans porter armes, il deuint si arrogant qu'il usurpa l'Office de Sacrificateur : mais comme il faisoit le Sacrifice au Temple, Dieu le frappa d'une laderie, qui luy dura iusques à la mort. Apres son decez, Ioatan luy succeda, qui fut fort prudent, Iuste & vaillant : augmenta fort Ierusalem, & y fit de grandes reparations. Il fonda plusieurs autres villes, & vainquit les Ammonites : desquels il tira grandes sommes d'or & d'argent. Mais depuis sa mort les grâds triomphes se perdirent, & tout malheur aduint au peuple de Iuda : Car Achaz son fils surnommé Eleazar estant paruenu à la Couronne, s'adonna à Idolatrie, introduisant les ceremonies & superstitions des Payens : à cause dequoy Dieu le chastia par les mains de Rasis Roy de Syrie, & de Ezias Roy d'Israël, qui luy tuèrent pour vn iour fix vingts mil hommes : apres laquelle défaite ils coururent tout le pays de Iudée, lequel ils pillerent,

& l'accagerent : toutesfois pour ce que Ierusalem estoit forte, il s'y maintint contre le siege desdits Rois. Ce neantmoins il fut contraint d'accepter à grande somme d'or le secours de Salmanazar Roy d'Assirie : pour à quoy satisfaire il print les vases d'or & d'argent dont on se seruoit au temple. Salmanazar donc venant au secours du Roy de Iuda, défit le Roy d'Israël : & neantmoins emmena avec luy grand nombre de Iuifs prisonniers, auxquels il donna la region d'Irene pour habiter : & ceste fut la premiere captiuité & dispersion des Iuifs, dès qu'ils sortirent miraculeusement d'Egypte : mesme peu de temps apres cela, le Roy Assirien contrainct les Rois d'Israël luy payer tous les ans tribut. En ce temps-là, les Prophetes Osée, Esaye, Amos, Michée, & Ionas estoient en regne. Apres la mort du desfortuné Achaz, Ezechias son fils paruint à la Couronne. Ce Prince fut bien autre que son pere : car il estoit prudent, juste, religieux, & craignant Dieu. Aussi Ierusalem reprit son premier credit de son temps : car il reforma tellement la police, & remit le seruice de Dieu à telle perfection, que cōme l'Escripture Sainte luy rendit témoignage le Royaume de Iude n'eut onc vn tel Roy : auquel vint-il en grande prosperité : & obtint de grandes victoires. Ce Prince ne se contentant d'arracher toute l'Idolatrie à laquelle il voyoit le peuple fort encliné, & voulant remettre sus entierement le seruice de Dieu, somma les autres dix lignées d'Israël de viure selon la Loy que Dieu leur auoit donnée par la main de Moyse : à quoy condescendants plusieurs vindrent sacrifier en Ierusalem, & celebrer la Pasque selon l'ordonnance de Moyse.

Et

eantmoins, selon qu'on peut voir es saints Es-  
 s, les autres persueuroient en leur Idolatrie, &  
 rocquoient de ses somnations, quelques aduer-  
 mens que les Prophetes leurs donnaissent : à  
 se dequoy ils furent souuentesfois chastiez des  
 ges de Dieu, tant par Salmanazar que par Sen-  
 herib, qui les oppressa grandement le premier  
 du regne d'Ezechias. Mesme le quatriesme an  
 regne d'Ozias, Roy d'Israël : ce Prince Assi-  
 a mena si forte guerre contre les sept lignées  
 Israël par l'espace de trois ans, qu'ils les contrai-  
 t d'abandonner leur patrie, & aller demeurer  
 nme esclaves entre les Medes : & voilà comme  
 Juifs furent dispersez çà & là parmy les natiōs  
 ranges, sans iamais retourner en leurs maisons,  
 sorte qu'on ne sçait qu'ils deuindrent depuis  
 i fut la fin & ruine du Royaume d'Israël qui  
 oit duré trois cens septante ans, Salmanazar au-  
 ntraire enuoya en Samarie les Assiriens pour y  
 biter, lesquels s'emparans de tout le pays iadis  
 bité par les Israélites, prindrent le nom de Sama-  
 rains. Eusebe toutesfois prend ce nom comme  
 ur garnison : mais son opinion ne me semble re-  
 uable; car ils s'appellerent Samaritains pour rai-  
 n de Samarie ville capitale de ceste contrée. Ces  
 siriens meslerent la loy des Juifs avec leurs Ido-  
 tries: aussi les auoit-on en abomination, comme  
 ns excommuniez. Quant à leurs faits ie m'en  
 iray, pour ce qu'ils n'attouchent en rien mon dis-  
 ours: & si en cecy ie commets quelque faute, ie m'as-  
 us mets à la correction de l'Eglise.

E e e

*Suite de l'histoire de Ierusalem insques au temps des  
Empereurs Titus & Vespasians.*

CHAP. XVI.

**P**RES la deffaitte & ruine des Israëlités , le Royaume de Iuda seul demeura sur pied: car le bon Roy Ezechias, pour sauuer son peuple de la fureur du Roy Salmanazar , & maintenir les siens en paix luy donna grandes sommes d'or , achetant par ce moyen la paix pour long-temps : toutesfois ce Roy infidele luy faussa la foy, & vint avec grosse armée en intention de ruiner le Royaume de Iudée comme il auoit fait celuy d'Israël. Mais Dieu voulant preseruer son peuple, mada le Prophete Esaye vers le Roy Ezechias pour le consoler (car ce Prophete viuoit alors) & par vne nuit l'Ange du Seigneur défit cent octante mil hommes au camp Assirien: lequel carnage contraignit les autres à se retirer. Et par ainsi Ezechias estât échapé de ce peril & luy & son peuple , vesquit le reste de ses iours paisiblement en son Royaume. Et ayant Dieu monstré euidentement de grāds miracles pour le respect dudi&t Roy, il mourut paisiblement, laissant Manasses son fils & successeur au Royaume. Ce Prince ne suyuit le chemin de son pere : ains s'adonna entierement à toute idolatrie : commettant plusieurs choses abominables contre la loy de Dieu : à quoy aussi il induisit le peuple. Donc estant Dieu offensé , il suscita les Assyriens contre luy, qui le chastierent si bien, qu'outre la deffaitte de ses gens, il fut fait prisonnier , & mené captif en Babylone : toutesfois il se repentit de son peché.

la causa que Dieu le deliura des mains des Assyriens, de sorte qu'il retourna en ses estats, & y mourut paisiblement. A celuy succeda l'unique Amon son fils, lequel fut tué miserablement: les Prophetes Ioël, Nahum, & Abacuc furent de son temps. Pres luy succeda Iosias son fils, qui fut Prince d'aimer Dieu, & fort vigilant à la reformation de son peuple. Car il chassa toute idolatrie hors de son royaume, qui neantmoins estoit fort enracinée en leurs des hommes, & repara le Temple, faisant plusieurs autres actes dignes d'un Roy saint & iuste. Pour cela neantmoins l'ire de Dieu ne se pouvoit appaiser contre les Iuifs, pour raison des idolatries commises du temps des Roys Amon, & Manassés: toutesfois pour le respect de Iosias (qui mourut pauvrement par sa grande sottise) Dieu differra de chastier le peuple Iudaïque, comme il fit par apres. Ce Roy mourut d'une playe qu'il receut en la iournée qu'il eut contre Necar Roy d'Egypte: & de fait ce fut bien employé: car Necar ne luy demandoit rien, ains cherchoit son amitié tant qu'il pouuoit: n'ayant autre intention que d'employer ses forces contre le Roy d'Assyrie: & neantmoins Iosias en voulut à luy, d'une certaine gayeté de cœur, qui luy cousta la vie. Sa mort fut fort regrettée, mesme du Prophete Ieremie, qui fit ses lamentations à cause d'icelle. Ioachas son fils luy succeda, lequel fut adonné à toute iniquité & meschanceté: aussi Dieu ne le permit regner plus de trois mois: car Necar qui auoit desia défait son pere le priua de son Royaume: rendant le pays de Iudée tributaire de cent talens d'or, & un d'argent tous les ans: Ioachas donc eustat priué de ses estats,

& mené prisonnier en Egypte, où il mourût. Ioachin son frere fut installé au Royaume, où il se porta fort mal : car il estoit adonné à toute idolatrie, & induisit le peuple à en vser de mesme. A cause dequoy Dieu luy suscita pour ennemy le Roy Nabuchodonozor, qui auoit desia regné quarante quatre ans en Babylone. Ce Prince ayât obtenu victoire contre le peuple Iudaïque, emmena pour esclaves les plus grands de tout le pais : & emporta les vases du Temple. L'occasion de ceste guerre vint de ce que Ioachas donna aide au Roy d'Egypte contre Nabuchodonozor, outre le conseil de Ieremie : Ioachas donc ayât regné onze ans, & demeuré prisonnier trois ans, mourut en grande pauvreté. A iceluy succeda Ioachin ou Iechonias, lequel suiuit le train de son pere, estant meschant comme luy : aussi de son temps, Dieu comença à desployer les rigoureuses verges de long-temps apprestées contre Ierusalem, & differées pour le respect de Iosias, selon que les Prophetes auoient predict : car Nabuchodonozor vint en propre personne avec vne grosse & forte armée assieger la Cité de Ierusalem : auquel ne pouuant resister le Roy Ioachin, sousmit à sa volonté, luy, sa mere, sa femme, & les principaux de sa maison : & outre cela luy fit present des vases & thresors qui estoient encore au Temple. Au moyen dequoy le Roy Ioachin, & les principaux de sa Cour furent menez captifs en Babylone. Mais Nabuchodonozor prenant toutes les assurances & fidelitez qu'il peut de Mathias, oncle du Roy Ioachin, le fit Roy de Iudée, & l'appella Sedecias. Ce Roy fut vn des iniques & mal-heureux Princes qui regna oncques : car non seulement il fut

grat enuers Dieu des grandes graces qu'il luy  
ioit faites, auquel neantmoins il tourna le dos, ne  
oulant entendre à chose que le Prophete Ieremie  
y dist : ains aussi faussa sa parole au Roy Nabu-  
chodonosor qui l'auoit installé au Royaume, luy  
eniant son amitié. Et si ce Prince ne valoit gueres,  
es Sacrificateurs valaient encore moins, & moins  
encore le commun peuple: de sorte que toutes abo-  
ninations & idolatries regnoient en Iudée, iusques  
à profaner le Temple, qui estoit tenu si sacré. Et  
quelques remonstrances que fissent à ce Roy Iere-  
mie, Ezechiel, & les autres Prophetes, l'obstinatiō  
neantmoins croissoit tousiours. A ceste cause Dieu  
suscita le Roy Nabuchodonosor : lequel pour se  
venger du tort que tenoit de luy Sedecias, l'an 9. de  
son regne, vint courir le pays de Iudée avec vne  
grosse armée : & tint Ierusalem assiegée deux ans  
durant, où le Roy Sedecias s'estoit retiré pour sa  
seureté. Mais le pauvre peuple alanguí de la fami-  
ne & de peste, ne pouuant plus supporter le siege,  
fut contraint se mettre à la mercy de l'ennemy: le-  
quel entrāt dans la ville, la mit à feu & à sang. Le  
Roy Sedecias fut prins comme il s'enfuyoit, &  
estant amené deuant le Roy Nabuchodonosor, il fit  
mourir ses enfans deuant ses yeux : & quant à luy,  
il luy fit creuer les yeux, & le mena en cét équipa-  
ge en Babylone. Apres son retour il mādā en Ieru-  
salem Nabuzardan, qui estoit vn de ses principaux  
Capitaines, avec charge de faire ruiner le Temple.  
Cela fut 400. ans apres l'édification du Temple,  
faite par Salomon: autant en fit-il de toutes les for-  
teresses & bastiments somptueux de Ierusalem,  
abattāt les murailles de la cité, & ruinant le Palais



des Roys de Iudée. Il emporta aussi tout le metal qui estoit au temple : & emmena les Sacrificateurs & tous les principaux tant de Ierusalem que de tout le pays, avec leurs femmes & enfans : lesquels demurerent captifs en Babylone, enuiron 60. ans. Cela fut la captiuité de Babylone, dont on parle tant : laquelle aduint enuiron 600. ans auant l'aduenement de nostre Seigneur : voila cōme la pauvre cité de Ierusalem demeura deserte & desolée. Quant au menu peuple on le laissa au pays pour cultiuer la terre, sous la charge toutesfois de Godolias deputé gouuerneur en Iudée : mais ce peuple se mutina, & tua Godolias : parquoy craignant la fureur de Nabuchodonozor, ce qui estoit resté des Iuifs, s'en alla habiter en Egypte, laissant Ierusalem deserte, & despeulée. S. Hierosme dit en son liure des Questions Hebraïques, que depuis la prinse & le sac de Ierusalem, il passa bien 50. ans, sans que homme, ny beste, ny oyseau y entrast : en quoy on pouoit assez cognoistre la grande punition qu'auoit meritée ce peuple tant caressé & priuilegé de Dieu. Septante ans passez, Dieu regarda de son œil de pitié la captiuité, & misere de son peuple, qui fut lors que l'Empire tomba en la domination des Perles qui en dessaisirent les Assyriens, & ce du temps du Roy Cyrus. Lequel esmeu de l'esprit de Dieu, permit à cinquante mille Iuifs retourner en leur patrie. sous la conduite de Zorobabel leur Capitaine, & de Ioué souuerain Sacrificateur : lesquels estans de retour en Iudée, commencerent à rebastir les ruines de leurs villes, & principalement Ierusalem, laquelle ils rebastirent en grande ioye : offrans sacrifices à Dieu selon l'ordonnan-

ce de la Loy, ainsi qu'on peut voir au premier liure d'Esdras, en Iosephe, & en plusieurs autres auteurs dignes de foy. Les Samaritains neantmoins qui estoient leurs voisins, les empeschoient tant qu'ils pouuoient de rebastir, & fortifier Ierusalem & de reparer les ruynes du Temple : le mesme firent plusieurs autres nations. Et toutesfois quelque empeschement qu'on leur mist, le Temple fust rebasty, & parfaict au temps que Darius fils d'Hydaspes regnoit en Babylone. Dequoy tout le peuple Iudayque mena grande feste : toutesfois les plus vieux qui auoient veu l'estat ancien du Temple, ne se pouuoient contenir de pleurer, de le voir si diminué de richesses, & sumptuosité de paremens. Du depuis, le Roy Artaxerxes permit à Esdras de remmener avec luy vn grand nombre de Iuifs, lesquels retournerent en Iudée : où Esdras dressa vne reformation selon la loy : conformant entierement le seruice ce Dieu aux ordonnances de Moyse. De ce temps mesme les Prophetes Agée, Zacharie & Malachie estoient en regne. Ierusalem donc estant aucunement repeuplée, le Roy Artaxerxes permit à Néhémias de la fortifier & d'y bastir, ce qu'il fit : de sorte que la Cité de Ierusalem se peuploit de iour en iour, & croissoit en richesses, & en force. Cela fut enuiron cinq cens ans avant l'aduenement de Iesus Christ. En ce temps-là le peuple estoit gouverné par les Sacrificateurs & Capitaines esleus par le peuple sans aucun tiltre ny préeminence de Roy : car dés la captiuité de Babylone aduenüe sous Sedecias, qui dura 70. ans iusques à Aristobulus, qui premier porta le tiltre de souverain Sacrificateur, & de Roy, y eut quatre

cens quatre vingts & quatre ans, selon que dit Eusebe. Le reste de l'histoire qui s'ensuit est prinse des Machabées, de Iosephe, d'Affricanus, d'Eusebe, d'Europe, & de plusieurs autres renommez auteurs. Pour commencer donc, il faut noter que la restauration du temple, iusqu'au temps d'Alexandre le Grand, où y a plus de cent cinquante ans, on ne trouue chose digne de memoire faite par les Iuifs, hormis l'histoire de la Roynne Ester dont la Bible fait mētion: laquelle aussi dit, que Bages, vn des principaux Capitaines d'Artaxerxes Roy de Perse pour venger la mort de Iesu Sacrificateur, que Iean son frere auoit fait mourir, vint assieger Ierusalem avec vne forte armée: laquelle il tint de si pres, qu'il la print d'assaut, & l'ayant saccagée il s'en retourna ayant imposé de grands tributs sur le peuple Iudaïque à payer annuellement aux Rois de Perse. Suruint par apres Alexādre le Grād Roy de Macedoine: lequel apres la victoire qu'il obtint contre Darius Roy de Perse, fut tenu pour le plus grand Roy de la terre. Iosephe raconte de luy, qu'au siege de Tyr ville assise à la croupe du mont Liban, il māda requerir secours de viures, d'armes & autres choses necessaires pour son camp, vers le grand Sacrificateur Iadus. Lequel comme Prince hardy luy fit responce que par la ligue qu'il auoit avec le Roy Darius, il ne deuoit fournir de munition le camp de son ennemy: dequoy indigné Alexandre, apres qu'il eut prins Tyr, vint en grande diligence contre Ierusalem, rasant & mettant à feu & sang tout ce qu'il rencontroit. Et comme Iadus grand Sacrificateur vit l'armée approcher, cognoissant bien qu'il ne luy estoit possible resister à la

puissance d'un si grand Roy, il vint au deuant d'Alexandre, avec ses habillemens de sacrificateur, accompagné du peuple qui estoit vestu de blanc : ce que voyant Alexandre oublia tout son mal-talent : & usant de grande douceur, non seulement pardonna au peuple: mais aussi reçut fort honorablement le grand Sacrificateur: & entrant en la Cité de Ierusalem paisiblement, il s'estonna fort de la sumptuosité du temple: & fit de grands presens, non seulement au Sacrificateur, mais aussi usa de grande libéralité envers le peuple, tellement que pendant qu'il vesquit, le peuple Iudaïque fut bien traité. Apres son decez Ptolomée, un des Princes qui s'empara d'une partie du Royaume d'Alexandrie, vint assaillir Ierusalem un iour de Sabbat. Et par ce que les Iuifs ne firent point de deffence ce iour-là, il y entra par force: & ayant saccagée, emmena captifs en Egypte grand nombre de Iuifs : lesquels furent mis en liberté du depuis par Ptolomée Philadelphie son fils: lequel fit traduire la Bible, selon qu'auons montré cy-dessus. Du depuis Ierusalem souffrit beaucoup de trauerses, durant les guerres des Roys d'Egypte & de Sirie, pour ce qu'elle estoit au milieu desdicts Royaumes, selon qu'on peut voir es liures des Machabées. Antiochus aussi Roy de Sirie, mena forte guerre contre ceux de Ierusalem, laquelle il print par force: & ayant saccagée, & le temple aussi, il fit mettre ses Idoles au temple, contrainant le pauvre peuple Iudaïque à les adorer: Voila donc comme ce peuple estoit trauaillé de toutes sortes d'afflictions, plus que iamais peuple ne fut. Toutes fois comme ils estoient près d'estre entièrement ruinez. Dieu leur suscita Iudas Ma-

chabéen , qui fut vn des premiers Capitaines du monde, lequel suiuant le trac de Mathias son pere, gouuerna tellement le peuple Iudaïque, qu'ayant défait plusieurs Capitaines du Roy Antiochus, il remit sa patrie en sa premiere liberté : & ayant osté & abbatu toutes les Idoles qui estoient au temple, reforma le peuple selon la loy de Dieu. Ce Prince estant grand Sacrificateur, estoit de si grand renom que les Romains, qui tenoient lors le premier rang du monde, tâcherent d'auoir son alliance & amitié. Apres son decez, Ionathas son frere luy succeda: lequel fut fort vaillant & hardy Prince: aussi maintint-il la partie en ses libertez contre tous. Ceste prosperité des Iuifs leur dura cinquante ans , encore que ce ne fut sans auoir guerre: lesquels passez ils voulurent derechef auoir vn Roy : errans comme leurs predecesseurs : & par ainsi Aristobulus fut esleu pour Roy , lequel estoit vaillant & hardy Prince , mais cruel & tyran. Ianeus sur-nommé Alexandre luy succeda : qui fut fort cruel de son temps: & neantmoins il se porta vaillamment neuf ans que dura son regne : apres son decez, Alexandra sa femme demeura regente , laquelle se porta fort sagement en sa regence : aussi se gouuernoit-elle par le conseil des Pharisiens. Le Royaume de Iudée estoit lors fort grād & puissant: car les Iuifs auoient défait les Samaritains, & plusieurs autres nations voisines , que Iosephe recite , auquel on pourra auoir recours: de sorte que c'est chose fort miraculeuse à bien considerer les grandes mutatiōs de ce peuple tant Noble, & d'une Cité tant illustre: voyant d'un costé la grande puissance de Dauid, la grande paix , & le grand repos qui fut en

temps de Salomon , & le pouuoir de ces deux royaumes ; & d'autre costé la ruine , & destruction totale du Royaume d'Israël : la ruine du Temple , & de la Cité de Ierusalem : les captiuité du peuple , la réédification du Temple : & en somme tout ce que nous auons dit cy-dessus.

---

*Comme les Roys de Ierusalem tomberent en la subjection des Romains , & de l'estat du peuple iusques à sa totale destruction.*

### CHAP. XVII.

**A** PRES la mort de la Royne Alexandra, Aristobulus, Hircanus ses enfans, furent en grande contention à cause du Royaume : mais les Romains, qui estoient fort puissans, sous couleur de se vouloir mesler d'appointer ces deux Princes, s'emparerent du Royaume de Iudée : Car Pompée le Grand estoit en Asie sollicité respectiuelement de ces deux Princes, chacun à part, pour auoir sa faueur : mais ayant eu parole fascheuse avec Aristobulus, qui estoit le plus puissant des deux freres, vint avec son armée contre Ierusalem, où il entra par force, & la sacagea, profanant le temple, & le *Sancta Sanctorum*, où nul n'entroit que le grand Sacrificateur : Ce qu'ayant fait il enuoya Aristobulus prisonnier à Rome : laissant le tiltre de souuerain Sacrificateur à Hircanus : & à Antipater, fils d'Herodes Alconite, le gouuernement de toute la Palestine. Et voila come la Iudée tomba sous la main, & subjection des Romains, & comme elle deuint tributaire. Quant à Hircanus, & Antipater, ils eurent plusieurs trauerses à l'occasion des guerres ciuiles de Pompée, & de César,

de Brutus, & Cassius : d'Octavius, & Marc Anthoine, & mesme Ierusalem fut sujette à beaucoup de mutations pour raison de ce : car Cassius s'en empara par force, & emporta les thresors du temple, auquel Pompée n'auoit voulu toucher. Herodes Ascalonite se porta si vaillamment, & si sagement en son gouvernement, que les Romains luy octroyerent le Royaume de Ierusalem, auquel il se maintint de telle sorte, qu'encore qu'il eust donné aide à Marc Anthoine contre Octavius Auguste : ce neantmoins il acquit sa bonne grace, tellement qu'il luy confirma son Royaume: Herodes donc fut le premier Roy estranger qui regna en Iudée : car son pere estoit d'Ascalon, & sa mere estoit venuë d'Arabie. Tellement que lors la Prophetie fut accomplie, qui dit que le sceptre ne sortiroit de Iuda, iusques à ce que celuy, qui deuoit estre enuoyé vint. Aussi le peuple n'auoit iamais esté sans Rois, ou sacrificateurs de leur nation iusques à Herodes : au temps duquel nostre Seigneur nasquit, selon que le bon homme Iacob auoit prédit. Durât son regne Ierusalem se maintint en grande prospérité : de sorte que selon les auteurs elle estoit aussi riche, & aussi somptueuse en bastimens qu'elle fut oncques : de là vient que ce Prince fut surnommé le Grand, à cause de sa vertu : apres donc qu'il eut regné trente six ans, il deceda laissant trois fils, entre lesquels l'Empereur Octavius diuisa le Royaume de Iudée: Moyennant lequel partage le Royaume de Ierusalé paruint à Archelaus, qui neantmoins en fut dejeté par l'Empereur Tybere, lequel enuoya Pöce Pilate pour gouverner en Iudée. A Philippes, qui estoit l'un des fils d'Herodes le

Grand, il bailla en appanage la region de Traconitide, & au jeune Herodes la Galilée. Ce fut luy qui fit mourir saint Iean Baptiste, & qui renuoya nostre Seigneur à Pilate, après s'estre mocqué de luy : aussi leurs pechez meriterent de receuoir les punitions de Dieu, qui aduindrent de leur temps. Pour retourner donc à Ierusalem, le plus grand bien qu'elle eut oncques, fut de voir le fils de Dieu en chair, preschant parmy son peuple, & faisant vne infinité de miracles, selon qu'auoient prédit de luy les saints Prophetes : & neantmoins ce malheureux peuple mesconnoissant la noble uisitation de nostre Seigneur, le crucifia comme vn brigand. Au reste, Suetone, & Cornélius Tacitus, disent que durant le regne du cruel Neron, les Iuifs furent les premiers qui se voulurent reuolter contre les Romains : à quoy ils furent induits, selon que recitent lesdits auteurs, par vne certaine Prophetie, qu'ils tenoient véritable, laquelle portoit qu'environ ce temps-là les affaires des Orientaux auanceroient grandement : & qu'un sortiroit de la nation Iudaïque qui deuoit subjuguer tout le monde. Cornélius Tacitus entendoit ceste Prophetie simplement de l'Empire de Titus, & de Vespasian Empereurs : mais elle s'entendoit du regne spirituel de nostre Seigneur, lequel prenant son commencement en Ierusalem, s'amplifia par le monde vniuersel. Comme donc la reuolte des Iuifs fut descouuerte, Vespasian & Titus son fils, qui furent puis après Empereurs, furent enuoyez en Iudée avec vne grosse armée : & fut ceste guerre fort cruelle, pendant que Vespasian y demeura. Après son retour à Rome, Titus demeura au camp Lieutenant general de l'ar-



meée Romaine : lequel ayant prins par force plusieurs villes de Iudée , vint en fin assiéger Ierusalem, laquelle se trouua lors fort peuplée, par ce que de toutes les parties du monde , y estoit venu vn nombre infiny de Iuifs célébrer la Pasque, & manger l'Agneau Paschal : Titus donc tint Ierusalem de si près assiegée, que nul n'en pouuoit sortir, & moins y entrer, sans y estre descouuert, & prins. Ce siege fut grand, car il dura cinq mois bien battu, & bien opiniastrement deffendu. Or la famine estoit si grande en Ierusalem, qu'une mere Iuive tua son propre enfant allaitant, pour le manger. Finalement, Ierusalem estant prinse par force, tout eust passé par le fil de l'espée, si Titus n'eust fait cesser les Soldats Romains : toutesfois il fit ruiner & démolir ce grád & fameux temple de Salomon, & raser les murailles, & forteresses de la ville, qui estoient si superbement basties : & fit brusler, & raser la ville, apres l'auoir saccagée : laquelle chose auoit esté long-temps auparauant prédite par les Prophetes, selon que dit Paul Orose, Eusebe, & plusieurs autres docteurs Chrestiens. Ceste guerre, qui dura quatre ans, fut si opiniastre, qu'il y demeura six cens mille hommes, tous portans armes du costé des Iuifs, tant de ceux qui passerent par le fil de l'espée, que des autres qui moururent de pauvreté & de famine : outre quatre-vingts dix-sept mille hommes qui furent vendus comme esclaves, selon que disent Iosephe, & Egesippe. Cette horrible destruction aduint soixante & dix ans apres la mort de nostre Seigneur, 590. ans apres la réedification du Temple, faite par Zorobabel, & 1200. ans depuis la premiere fondatiõ d'iceluy, faite par

**Salomon.** Eusebe dit qu'il n'y demeura pierre sur pierre, à fin que la parole de Iesus Christ fust accomplie. De là en auant, le pays de Iudée fut vny au domaine des Romains, de sorte qu'il estoit compté pour vne Prouince. Et n'y demeura ny Capitaine ny Sacrificateur Iuif, comme aussi ils n'en auront iamais. Icy l'Histoire de Ierusalem pourroit prendre fin: toutesfois pour ce qu'elle a esté reédifiée, ie passeray outre. Surquoy il faut noter que deux cens ans apres la destruction de Ierusalem, l'Empereur Adrian qui fut enuiron cent trête ans apres la mort de nostre Seigneur, voyant que les esclaves Iuifs multiplioient fort, encore que du temps de l'Empereur Trajan on en eust fait grand carnage pour vne rebellion, & munition que les Iuifs auoient faite: entre autres ruines qu'il fit reparer ordonna qu'on rebastist Ierusalem, & qu'on la nommast *Ælia Adria*. Ce qui fut fort promptement executé par les Iuifs qui y retournerent habiter. Lesquels ayans regret de voir Payens & Chrestiens meslez parmy eux, qui viuoient chacun selon leur religion, par la permission d'Adrian, se reuolterent en secret contre l'Empereur. Dequoy aduertty l'Empereur Adrian, il enuoya *Seuerus* en Iudée avec vne très-grosse armée: lequel apres plusieurs rencontres & écarmouches, mesme apres auoir tenu longuement le siege deuant Ierusalem, y entra en fin par force, & la mit à feu, & à sang. *Dion Cassius* recite qu'il y demeura à ce sac cinquante mille hommes, de fait, tous portans armes, sans le menu populaire, qui tous passerent par le fil de l'espée. Cela fait, *Seuerus* fit démanteler & raser cinquante forteresses: & fit mettre le feu en neuf

tens quatre-vingt trois, tant bourgades que viillettes. Il bannit perpetuellement tous les Iuifs de la nouuelle Adria : de sorte que du depuis Ierusalem demeura dépeuplée & sans Seigneur. Europe neantmoins dit, que les Chrestiens eurent licence d'y aller habiter, lesquels maintindrent en grande reuerence les Saints lieux, où nostre Seigneur Iesus Christ fut crucifié, & enseuëly. Nous trouuons aussi que dès le temps de Saint Iacques, qui fut le premier Euesque de Ierusalem, ce nom d'Euesché demeura à ladicte Cité; encôre que les Payens l'ayent souuent ruynée & contaminée par leurs Idolatries & Paganismes. Mesme Sainte Helene, qui fut mere de l'Empereur Constantin, allant visiter les Saints lieux de Ierusalem, y trouua la Croix où nostre Seigneur fut crucifié, qui fut enuiron trois cens ans apres la mort & Passion : & fit ruiner le Temple de Venus, que les Payens auoient fait bastir. Saint Hierosme dit, que dès le temps de l'Empereur Constantin, qui fut bon Prince, & qui aduança grandement la religion Chrestienne, Ierusalem commença à se peupler, & à deuenir marchandé, & riche, comme encôre elle estoit de son temps, selon qu'il dit. L'an de nostre Seigneur, fix cens dōuze : durant le regne d'Eraclius Empereur, Cosroas Roy de Perse vint courir la Syrie & la Palestine, & entrant par force en Ierusalem, mit tout à feu & à sang; de sorte qu'il y demeura bien trente mille Chrestiens, tant hommes que femmes. Iceuluy ayant trouué la Croix de nostre Seigneur Iesus Christ, que Sainte Helene y auoit laissée, l'emporta avec luy en Perse, l'ayant neantmoins en grande reuerence : & emmena prisonnier Zacharie;

rie Patriarche de Ierusalem. Quatorze ans apres ce temps-là, ou enuiron, Ciroas Roy de Perse, fils & successeur de Cosroas, se touenant de payde & faueur qu'il auoit receüe de l'Empereur Heraclius, & guerres qu'il auoit menées cõtre son pere, rendit à Heraclius la Croix de nostre Seigneur, & mit en liberte le Patriarche Zacharie. En memoire dequoy on fait la Feste de l'Exaltation de la Croix, le 14. de Septembre en l'Eglise Romaine. Toutesfois l'allegresse du retour du Patriarche Zacharie, & de la restitution de la vraye Croix ne dura gueres. Car Mahomet qui fut du temps de Heraclius, s'estant emparé du Royaume de Perse & de la Iudée, vint assaillir Ierusalem. Ce que preudoyant l'Empereur, fit apporter la vraye Croix en grãde reuerence à Constantinople. Mahomet dont poursuivant sa pointe viuement, prit Ierusalem par force. Toutesfois aucuns disent que ce fut vn de ses successeurs. Mais comme que ce soit, ceste Cité tomba es mains des Payens & Infidelles, lesquels la tindrent 480. ans, & plus. Toutesfois Dieu ayant touché le cuer de l'Empereur Henry 4. du Pape Urbain 2. & de plusieurs autres Princes Chrestiens, tous d'une ligue, à la persuation d'un S. Hermite, passerent au Levant, avec grosse armée, & avec l'authorité du Pape. pour conquerir la terre sainte. En ceste expedition se trouuerent plusieurs Princes & grands Seigneurs renommez, & signatimment le Duc Godefroy de Bouillon, lesquels apres plusieurs grãds faits d'armes qu'ils firent durant trois ans que ceste guerre dura, prindrent en fin Ierusalem: qui fut l'an de Nostre Seigneur mille nonante-neuf. Le Duc Godefroy fut esleu Roy de Ierusalem du

F f f

consentement de tous, par les grandes entreprises qu'il auoit executées en ceste guerre. Le reste du pays de Syrie fut distribué entre les autres Princes & Capitaines. Apres la mort de Godefroy, le Royaume vint à ses successeurs iusques à neuf Roys, qui tous s'estoient portez vaillamment durât leur regne: toutesfois en fin les Chrestiens en furent dechassez, à cause de leurs pechiez, qui provoquerent l'ire de Dieu: de sorte que Ierusalem fut la premiere forteresse prise par l'ennemy. Ce qui aduint comme s'ensuit: le Roy Guy de Ierusalem, accompagné du Prince d'Antioche, du Comte de Tripoly, du grand Maître de S. Jean de Ierusalem, des Patriarches de Ierusalem, & d'Alexandrie, & plusieurs autres, auoient dressé vne grosse armée de trente mille chevaux, & de quarante mille hommes à pied, compris le secours qui luy estoit venu de la Chrestienté, pour aller au secours de Tyberiadé, que Saladin tenoit assiegée; lequel estoit le plus puissant Roy qui fut de ce temps-là: car il tenoit Égypte, Damas, l'Alapic, Mesopotamie, & vne grande partie d'Armenie, outre plusieurs autres prouinces qui luy estoient suiuettes. Saladin d'oc aduertie de l'armée des Chrestiens, leua le siege, & leur vint à l'encontre en diligence, pour s'emparer d'un lieu où y auoit force d'eau, dont y à grande faute en ce pays-là, sachant que les Chrestiens y vouldoient loger leur camp. Et y estant paruenue, il fortifia tellement son camp, que les Chrestiens furent cōtraints de camper en vn lieu sec, & dépourueu d'eau. Voyāt donc qu'ils n'y pouuoient longuement durer sans mourir de soif: eux & leurs chevaux, ils furent contrains liuer bataille à

Saladin : Mais les pauvres Chrestiens qui estoient alanguis de soif, & leurs cheuaux aussi, furent aisément desfaits : tellement qu'il y demeura grand nombre de Chrestiens. Le Roy de Ierusalem fut prins en combattant, aussi fut le Duc d'Antioche, & plusieurs autres Cheualiers de l'ordre de S. Jean de Ierusalem. Le Comte de Tripoly, qui auoit esté cause de ceste Iournée, s'enfuit. Saladin donc ayant obtenu ceste grande victoire s'en alla contre Ptolemaïde, laquelle il prit de volée : autant en fit-il de Tyr. Si qu'en fin il vint assieger Ierusalem. Ceux de dedans ayans soustenu le siege trente iours, se rendirent en fin. Et voila comme Ierusalem tomba entre les mains des Turcs, qui fut 1187. apres la mort de nostre Seigneur, & 86. ans des la reduction d'icelle entre les mains du Roy Godefrôys de Bouillô : durant lequel temps y eut neuf Roys Chrestiens en Ierusalem. Et voila comme Ierusalem est demeurée entre les mains des infidelles, en la sujettion desquels elle est encor de present. Toutesfois en l'an 1229. l'Empereur Federic II. estant d'accôrd avec le Soudan, s'en fit Roy : mais cela ne dura rien. Car dès que le Roy Federic fut party, les Turcs chasserent les Chrestiens. De sorte que du tēps de l'Empereur Rodolphe, il n'en demeura aucun, ny en Syrie, ny en la Palestine, que tous leurs biens ne leur fussent ostez. De nostre temps Soliman Ottoman, ayant chassé le Soudan, & s'estant emparé de ses terres, fut par mesme moyen seigneur de Ierusalem, laquelle encore tient aujourd'huy Soliman son fils. Voila donc quant à Ierusalem.

*Comme on peut dire mensonge sans mentir.*

CHAP. XVIII.

*Diffé-  
rence  
entre  
mentir,  
& dire  
menson-  
ge.*

**M**ENSONGE est vn des plus grands vices que l'homme scauroit auoir : car il n'est possible de negocier, ny de conclurre aucune chose avec vn menteur : pour ce que la mensonge rend toutes choses suspectes. Outre cela l'horreur de mensonge se monstre assez en ce qu'elle est directemēt opposée à la verité, qui est Dieu : aussi le diable est appelé pere de mensonge. Salomon en ses Prouerbes met la mensonge au second rang des sept vices qui desplaisent grādement à Dieu. En somme ce vice a esté de tout temps si abhorré, & des infidelles, & des Chrestiens, qu'on reputoit vn homme menteur, comme vne peste en vne Republique : ainsi qu'on peut voir par Euripides, selon que recite Stobée. Or pour ne m'arrester trop à monstrier combien la mensonge est pernicieuse & detestable, pout ce que cela est commun, & vulgaire : il me semble bon de declarer quelle difference il y a entre mentir, & dire mensonge, selon le dire d'Aulugelle, & de plusieurs autres : car souuentefois il y a grande difference entre ces deux choses. A cēt effet dōc il faut noter, que mentir, est affermer le contraire de ce qu'on scait à la verité. Mais dire mensonge, est affermer la mensonge, en intention de dire vray : en quoy l'homme ne peut estre dit auoir menty, quand il ne parle contre ce qu'il tient pour vray. Au contraire, vn homme peut mentir disant neantmoins verité, quand il parle contre ce qu'il pense, encore

que ce qu'il dit soit veritable : Mais quād vn homme dit vne mensonge, sçachant la chose estre autrement qu'il ne dit, il ment, & si dit mensonge. De là vient qu'il est impossible de mentir sans vice : mais celuy qui dit vne mensonge, pensant dire vray, ne ment point. C'est ce que disoit Nigidus, selon le recit de Gelle, qu'un homme de bien ne mentira iamais, & que l'homme sage ne dira iamais mēsonge. Quand à moy, ie conseilleray à toute personne de fuir l'un, & l'autre vice, encore qu'on pēse dire vray. Item il faut noter, qu'encore que la langue se taise, les œuures neantmoins démentent quelquesfois la personne. Car comme dit saint Ambroise, iceluy qui fait profession de Chrestien, sans se conformer aux œuures de Christ, ment. Comme fait celuy qui promet obseruer vne religion, & neātmoins ne l'observe point. Autant en peut-on dire de nos laideurons de femmes, noires comme beaux diables, qui se fardent pour estre blanches, & auoir beau teint : & de nos vieux rassotez qui se font jeunes à la lessive : cōme estoit ce vieillard dont parle Theophraste, lequel, estant de grande autorité, & credit, & ayant affaire par deuant le Senat de Lacedemone, auoit regret de se monstrer si vieil qu'il estoit : de sorte qu'il se fit teindre & noircir la barbe, & les cheueux. Et comme il debatoit sa cause, Archidamus qui parloit pour sa patrie, remonstra au Senat qu'il ne se falloir arrester aux paroles d'un qui portoit la mensonge en sa teste. Tellement, que selon Archidamus, tels & semblables radotez font la mensonge sans la dire.



*De l'ancien, & moderne pourtraict des douze mois, & des mysteres representez par iceluy.*

CHAP. XIX.

**J**L n'y a grād mystere à cognoistre la signification des pourtraicts des 12. mois. Toutesfois attendu que personne n'en a escript en langue vulgaire, i'ay bien voulu prendre ceste peine d'en faire part à nos gens, à ce que ceux qui verrōt leurs portraits, puissent entēdre leurs significations. Et pour cōmencer à Ianuier, il y a en son pourtrait vn homme assis à table, tenant vn verre plein de vin qu'il veut boire. En quoy est demonstré qu'en ce mois tous animaux ont meilleur appetit de boire, & de manger, qu'en autre temps; car la chaleur se retire en dedans, & fortifie l'estomach pour pouuoir mieux digerer. *Janvier.* Feurier est vn homme vieil qui se chauffe. Aussi le feu est fort requis en ce mois, à cause des grādes froidures causées en Hyuer, pour l'absence du Soleil. *Feurier.* Mars est dépeint en forme de jardinier; car en ce mois les pores & souspiraux de la terre s'ouurent, de sorte que l'humeur de la terre se vient rendre aux arbres, & aux herbes. *Mars.* A ceste cause il faut retrancher toutes superfluites, afin que l'humeur nutritiue s'estende seulement es branches viues qui portent fruit. *Auril.* Auril est fait en mode d'vn ieune homme tenant des fleurs en sa main: car en ce mois la terre ayant communiqué la vertu aux arbres, & aux herbes, fait que tout verdoye, & est en fleur. *May.* Pour May on peint vn ieune Gentil-homme estant à cheval brauement vestu, & portant vn oyseau sur le poing. Car en ce mois

les arbres commencent à porter fruit: les oyseaux se déguisent , & tous animaux tâchent à prendre leur plaisir, & à faire l'amour. Juin porte vne faux, *Juin.* pour ce qu'en ce mois on fausche les prez. Juillet tient vne faucille pour couper le blé. Et pour ce *Juillet.* qu'on recueille les bleds au mois d'Aoust , & *Aoust.* qu'on les serre és greniers, on le peint en forme de chartier, estant sur son chariot, ayant vn fouët en la main. Septembre est habillé en vendengeur: signifiant le commencement de vendanges. estre en ce mois. Octobre porte vn sac sur ses espaules, & sème *Octobre.* du blé. Aussi ce mois qui est froid & sec, est fort propre à semer le blé. Novembre abbat le gland avec vne perche: pour ce qu'en ce mois on meine *Novembre.* les pourceaux au gland pour les engraisser. Et pour ce qu'on tuë ordinairement les pourceaux gras en *Decembre.* Decembre: on le peint en forme de boucher qui tuë vn pourceau. Voila comme on peint les douze mois. Et quant à l'An son pourtraict estoit fait en mode d'un serpent couché en rond, qui tient sa queue en sa bouche: pour ce que la fin de l'An est tousiours iointe à son commencement.

*Conjuration subite aduenüe à Florence, & les carnages qui s'en ensuiuiuent.*

CHAP. XX.

**Q**UANT le monde est curieux d'oïr & entendre les grandes entreprinſes, & cas estranges qui aduenient aux hommes, à fin de se pouoir garder de tomber és incommeniens de l'inſtable & inconstante fortune. Et par ainſi, j'ay deliberé de declarer vn cas fort estrange qui aduint

— Fff 4

en la riche Cité de Florence, lequel est vn des plus merueilleux qui oncques aduint au monde. L'an mil quatre cents septante huiet, la Cité de Florence estoit en grande paix, & abondoit de iour en iour en richesses & sumptuositez, & alloient si bien les affaires de celle republique qu'on n'eust iamais pensé que défortune luy eust peu aduenir. De ce temps-là l'illustre maison de Medicis (dont le Duc Cosme, qui aujourd'huy le Duc de Floreçe est descendu) gouuernoit ladite republique : tellement que toutes affaires passioient par les mains des Seigneurs Iulien & Laurent de Medicis freres, qui estoient fort estimez entre le peuple à raison de leurs ancestres, & signâment pour raison de Cosme de Medicis leur ayeul, qui auoit esté le plus riche Marchand d'Italie, encore qu'il y eust à Florence des Marchands fort riches. Or y auoit-il en ladicte Cité plusieurs autres Gentils-hommes, & riches Marchands, qui s'estimoient aussi bastans pour manier les affaires de la Republique, que ceux de la maison de Medicis. Tellement que d'enuie qu'ils portoient à ceste maison, ils se pleignoient fort de leur gouuernement. Toutesfois ceux de Medicis estoient bien venus & bien aymez du peuple. En fin ceux de la maison de Pazzi, Saluiati & plusieurs autres, issus des maisons Nobles & anciennes de Florence, esmeus de passion & d'affections particulieres conjoinctes à vne enuie qu'ils portoient à ceux de Medicis, firent vn complot secret de oster le gouuernement de la Republique d'entre les mains de ceux de Medicis. Et ne pouans ex-cuter leur dessein, sans faire mourir les Seigneurs Iulien, & Laurent de Medicis, pour ce qu'ils

estoyent riches & puissans, François & Iean de Pazzi, cousins germains de Iacques de Pazzi, chef de celle maison, entreprindrent de tuër lesdits freres de Medicis. Et se joignant avec ceux de la maison de Saluiati, signamment avec le Seigneur François Saluiati Archeuesque de Pise, ils entreprindrent de tuër encore le Pape Sixte 4. oncle de ceux de Medicis, & le Roy Ferdinand de Naples, qui estoient contraires à leur ligue, estimans que s'estans desfaits de ceux-là ils n'auroient aucune resistance à executer le dessein. Ce complot fait, & auoir pourueu à tout ce qui estoit requis à paracheuer leur entreprise, l'Archeuesque de Pise vint à Florence: où sous autre couleur ils firēt entrer à la file quelque nombre de Soldats tous cogneus: sans toutesfois se decouurir à personne de ce qu'ils auoient à faire. L'Archeuesque de Pise, duquel on ne se fust iamais douté, trouua moyenn qu'un ieune Cardinal neveu du Pape Sixte, qui estudioit à Bologne vint passer le temps à Florence, à fin de se seruir de ses gens à son dessein, sans toutesfois luy declarer son intention: Cét appareil fait, qui demouroit secret entre les principaux de la conjuration, les conjurez conclurent de faire mourir les deux freres de Medicis tous deux ensemble à la grande Eglise, ou bien où le Cardinal oyroit Messe. François de Pazzi & Bernard Bandini prindrent la charge de tuër le Seigneur Iulien de Medicis: & la mort du Seigneur Laurent fut commise à Anthoine de Volterre, & Estienne Prestre. L'heure que Iacques de Pazzi donna pour faire ces deux meurtres estoit quand le Prestre leueroit l'Hostie de la Messe: Encores que les deux freres fussent en diuers lieux. Le Di-

manche apres ceste conclusion prinse , qui fut le 3.  
de May 1478. le Cardinal vint à la Messe , & avec  
luy le Seigneur Laurent de Medicis , seul sans son  
frere: car par deliberation entre eux prise, ils n'al-  
loient iamais ensemble par la ville, de peur de tom-  
ber en desastre tous deux ensemble : sçachans bien  
que nul n'entreprendroit de les offencer quand on  
sçauoit que lvn d'eux demeurerpit en vie. Les cõ-  
jurez voyãs que le Seigneur Iulien ne venoit point,  
François de Pazzi, & Bernard Bandini qui auoient  
juré sa mort, sous ombre de luy faire la cour , le  
vont trouuer en sa maison , & firent tant qu'ils l'a-  
menerent à l'Eglise où estoit son frere, encore qu'il  
se tint assez loing de son frere. Les conjurez se mi-  
rent aupres de luy en tel lieu qu'aisément ils pou-  
uoient executer leur entreprise , & estoient bien  
suiuis, & de gens dont on ne se dõnoit garde. Venu  
le point d'executer leur dessein , Bernard Bandini  
donna vne poignelade au Seigneur Iulien ; qui luy  
trauersa le corps dès l'estomach par les espaules, de  
sorte qu'il tomba. François de Pazzi de haste qu'il  
auoit de ne faillir le Seigneur Iulien se blessa de la  
dague propre en l'estomach. Toutesfois le seigneur  
Iulien demeura mort sur la place : aussi fit Fran-  
çois Neri , lequel Bernard Bandini tua , pour ce  
qu'il auoit mis la main aux armes pour deffen-  
dre le Seigneur Iulien. Anthoine de Volterre , &  
Estienne Prestre assaillirent bien aussi le Seigneur  
Laurent de Medicis : mais ce fut avec si peu de  
dexterité qu'avec la bonne deffence dont il vſa,  
il fut seulement vn peu blessé en la bouche. Ces  
conjurez se sauuerent , & le Seigneur Laurent se  
retira avec certains ses amis en la Sacristie de

**1<sup>re</sup>** Eglise. Bernard Bandini qui auoit tué le seigneur Julien, entendant que ses compagnons auoient failli à tuer le Seigneur Laurent s'achemina pour l'aller dépescher : mais, il se trouua enfermé en la Sacristie. Cét assaut fut executé si soudain, qu'on ne scauoit ceux qui l'auoient fait : car le cry du peuple estoit tel, qu'il sembloit que l'Eglise deust tondre en terre. Le Cardinal eut assez à faire de se mettre comme en franchise & en sauueté vers le grand Autel. Toute la ville s'esmeut à fureur sur ce bruiet : car les vns disoient que les deux freres de Medicis estoient morts, & les autres disoient que non, & ainsi se mirent en armes. Ceux de la maison de Pazzi, & Salniati commencerent à crier, Liberté. La Seigneurie se retira au Palais en grande diligence : où le Gonfalonier estant arrivé, ils se fortifierent de gens & d'armes là dedans. Les Conseillers de la ville, & ceux qui tenoient le party de ceux de Medicis, allerent querir le seigneur Laurent, & le conduirent iusqu'en la maison, où se trouua plus de huit mille hommes armez. L'Archeuesque de Pise poursuyuant sa pointe avec les Saluiati, accompagné de plusieurs de leur ligue, & de ceux de la suite du Cardinal, alla au Palais, en intention de faire trouuer bonne leur intention à la Seigneurie. Ceux de la Seigneurie, encore qu'ils tinssent le party de ceux de la maison de Medicis, auoient esté neantmoins si pressez qu'ils n'auoient eu le loisir de faire aucune provision d'armes, ny de mettre garnison au Palais. Toutesfois ils scauoient bien que le seigneur Laurent n'estoit gueres blessé, & que ses gens estoient vaillans & hardis. L'Archeuesque donc voyant que

la Seigneurie ne donnoit aucune resolution sur ce qu'il auoit proposé, partit les gens de sa suite en deux : ordonnant que la moitié de ses gens s'emparassent de la porte du Palais. Luy avec l'autre moitié monta au Palais, & fit entendre à la Seigneurie qu'il auoit quelque chose à proposer pour le bien de la Republique. Surquoy estant admis avec quelque peu de ses gens qui ne sçauoient rien de son meschant propos, la porte du Palais fut fermée, de sorte que l'Archeuesque ne pouuoit auoir secours des siens, & de l'autre costé la Seigneurie ne pouuoit estre secouruë. L'Archeuesque donc parlant hautainement proposa plusieurs choses si desordonnées que la Seigneurie cognoissant son intention mauuaise, le Gonfalonier s'empara de luy, de Iacques Saluiati, & de Iacques fils de Messer Poggio de Pazzi, & fut le tumulte si grand, que ceux qui les auoient accompagnez furent tous depeschez à la fureur : de sorte qu'on jetta par les fenestres du Palais plus de trente corps morts de ceux qu'on auoit tuez. Un peu apres le commun peuple qui fauorisoit à ceux de Medicis, vint à grand' foule au Palais : où tous les gens de l'Archeuesque de Pise, qui estoient demetrez à la porte du Palais, furent prins & depeschez sur le chap, sans aucun respect. Quant à l'Archeuesque il fut pendu luy troisieme, pour donner crainte aux autres. Iacques de Pazzi, & les autres conjurez alloient à cheval crians par la ville, liberté, liberté. Mais voyant que nul ne leur respondoit, ains que tous mōstroient visage de tenir le parti du seigneur Laurent, ils se sauuerent eux & leurs gens, horsmis Bernard Bandini, qui estoit au lit bien malade de

à la playe qu'il s'estoit fait luy-mesme : car il n'eust peu se tenir à cheual. La ville donc se mit en armes pour le party du seigneur Laurent, lequel comme fort marry de la mort piteuse du seigneur Iulien son frere, faisoit grande poursuite contre ceux qui estoient de ceste cōspiration: de sorte que plusieurs qu'on tenoit pour suspects de ce fait, passerent le pas, encore qu'il n'y eust rien d'aueré contre eux. Les conjurez manifestes furēt griefuement punis. Le Cardinal nepueu du Pape fut fait prisonnier au grād peril de sa vie. Toutesfoiſ en fin son innocence estant cogneüe, il fut deliuré, & neantmoins il demeura plusieurs iours prisonnier. Bernard Bandini fut mené tout nud au Palais, & fut pendu en cēt équipage aupres de l'Archeuesque. Quant à Anthoine de Volterre, & Estienne Prestre, qui auoient voulu tuër le seigneur Laurent, ils furent tuëz à la foule, & fureur du peuple qui alloit par la ville criant Medici, Medici, tuant & saccageant toutes les maisons de ceux du party contraire à Medicis. En somme le desordre fūt tel qu'il n'est besoin de mettre par escrit les cruantez, & malheurs qu'on cōmit en ceste furie. Iacques de Pazzi fut pris comme il s'enfuyoit, & mené à Florence où il fut pendu & estranglé par le col, & depuis mis en pieces, & enterré en terre prophane. Tous ses biens, & finances qui estoient si grandes furent cōfisquees & adjudgées à la Seigneurie. Apres qu'on eut paracheué la punitiō des malfaiçteurs, le corps du seigneur Iulien fut enterré en grande pōpe. Voilà l'issuë de la conjuration de Pazzi, qui fut fort estrange. Car en moins de trois heures le seigneur Iulien de Medicis, qui estoit si riche fut tué, l'Ar-



cheuesque de Pise pendu avec plusieurs conjurez, & les maisons des aduersaires saccagées. Le Pape Sixte, & le Roy Ferdinand de Naples prindrent ce fait de Florence si à contre-cœur, qu'ils dresserent par ensemble vne grosse armée contre les Florentins : lesquels avec l'ayde de leurs allies se deffendirent si bien qu'il n'y eut autre aduantage sur eux, horsmis que la guerre fut longue, & fort cruelle : car il y eut grande effusion de sang humain. Voila la pauvre & malheureuse fin de ces conspirateurs : lesquels pensans acquerir honneurs, & estats par moyens indiscrets, perdirent la vie, mirent leur patrie en des-vnion, & pique, & rendirent leur ennemy plus puissant : car le seigneur Laurent de Medicis gouuerna Florence tant qu'il vesquit.

---

*La vie, & bistoire du Capitaine Castruccio Castracagne.*

CHAP. XXI.

**LE** Capitaine Castruccio Castracagne peut estre mis à mon iugement, au rang des plus grands, & des plus renommez Capitaines de ce monde, veu sa pauvre origine, & le peu de bien qu'il auoit, sans estre fauorisé de personne, considéré aussi les grandes trauerses que fortune luy peut donner. De sorte qu'on trouuera plus de Capitaines, qui avec si peu d'appareil soient paruenus aux honneurs, & estats que le Capitaine Castruccio paruint. Et par ainsi il m'a semblé bon d'entrelarder icy son histoire, comme chose admirable. Toutesfois ie ne veux estre long en ce discours, non plus qu'és autres : car il me suffit de monstrier sommairement la magnanimité de ce

Capitaine. Et commençant à son origine, qui fut fort estrange, faut entendre qu'à Luques Cité fort renommée en Italie, y auoit vn Chanoine de l'Eglise S. Michel ; nommé Messer Anthoine Castracagne. Ce Chanoine auoit vne sienne sœur avec luy , qui estoit vefue, & fort honneste femme. Ioignant la maison de ce Chanoine , il auoit vn petit clos d'Autins, qui estoit fort garny d'arbres fructiers selon la coustume d'Italie. La sœur de ce Chanoine par fortune alla vn matin dedans ce clos pour cueillir quelques herbes, sans penser aucunement à la grande fortune qui aduint. Et estant au clos elle ouyt vne voix comme d'un petit enfant qui ne fait que haïstre. Elle tirant la part où elle auoit ouy le cry de l'enfant trouua parmi les fueilles de vigne vn enfant fraichement né , qu'on y auoit mis : lequel monstroït bien à son pleurer qu'il ne demandoit qu'ayde. Ceste bonne vefue marrie du commencement de ceste aduanture fut en fin esmeuë de compassion : & emportant cét enfant l'alla monstrier à son frere le Chanoine. Lequel estonné de ceste rencontre , par pitié neantmoins delibera de le faire nourrir. Et pour ce que c'estoit vn masle, il luy bailla le nom de son pere, & l'appella Castruccio. Ayant donc fait venir vne nourrisse , il le fit nourrir comme s'il eust esté sien. Et quand le garçon fut grand, il l'enuoya à l'école pour apprendre, en intention de luy resigner sa Chanoinerie. Mais quand l'enfant eut 14. ans ne se souciant de liures, ny de liurets , car il n'estoit adonné aux lettres , il commença à charger l'espée : & pour ce qu'il estoit fort dispos, il monstroït à sauter, à voltiger , & à huer aux autres ieunes enfans les semblables. En

15  
somme il estoit si adroit en tout ce qu'il faisoit, qu'il n'y auoit piece de ses compagnons qui approchast de son adresse : de sorte que Castruccio eut cogneu d'un chacun. Par fortune le Capitaine François Guinigo, fort renommé à cause des hauts faits d'armes qu'il auoit fait es guerres de Lombardie, estoit lors à Luques : Lequel entendant parler de Castruccio, & le voyant & hardy, & fort adroit, trouua moyen de l'auoir à son seruice, Castruccio donc estant où il se desiroit, se fit en moins de cinq ans le plus adroit Soldat qu'on eust ieue trouuet tant à pied qu'à cheual: car il picquoit aussi bien un cheual que Canalcador d'Italie. Estant en l'age de dix-huict ans le Capitaine Guinigo son maistre se partit pour aller à Milan au secours des Viscontins qui estoient en armes contre les Turiam, & plusieurs autres Gentils-hommes Milanois: & mena Castruccio avec luy, lequel se porta si vaillamment & si sagement en ceste guerre, qu'il emporta le bruit de tous les Soldats de leur camp. Ceste guerre dura cinq ou six ans. Laquelle finie, ou par paix, ou par treues, le Capitaine Guinigo retourna à Luques avec son Castruccio: lequel estant à Luques fut caressé de tous, tant en general qu'en particulier, pour le grand bien qu'on auoit ouy dire de luy; de sorte qu'il estoit aimé d'un chacun: mesmes on faisoit plus de cas de luy que du seigneur Guinigo son maistre: car il estoit si doux & si gracieux envers un chacun, que iournellement sa bonne renommée croissoit. Quelque temps apres le Capitaine Guinigo se sentant malade, & en danger de mort, remit la tutele, & le gouuernement de Pagola, ou Paul fils à Castruccio. En laquelle charge Castruccio

struccio se porta si fidèlement, que tant qu'il vesquit il eut les affaires de Pagola pour recommandez, cōme s'il eust en fin esté son fils propre. Apres le decez du Capitaine Guiniguo, la reputation & le credit de Castruccio croissoit de iour en iour. Toutesfois pour ce qu'il estoit impatient & vindicatif quand on luy faisoit quelque tort, les Luquois le prindrent en soupçon qu'il ne se voulust faire Seigneur de Luques, & non sans quelque occasion. A ceste cause la Seigneurie luy fit commandement de vuidier la ville. Ce que Castruccio print tellement à cœur qu'il delibera de s'en venger à la ruine, & confusion de ses ennemis. En ce temps-là les sectes des Guelphes, & Gibelins regnoient fort en Italie : & par fortune les Guelphes auoient chassé les Gibelins hors de Luques. De ce mesme temps le Seigneur Hugues Fagiuola estoit en regne, lequel s'estoit emparé de la Seigneurie de Pise. Castruccio donc pour s'insinuer en la faueur, & bonne grace du Seigneur Fagiuola fit vn complot avec les Gibelins de faire Fagiuola Seigneur de Luques. Et menant ceste trame secrettement, il fit tant par le moyen d'aucuns siens amis qui estoient en la ville, qu'à point nommé il gaigna vne porte de Luques : au moyen de quoy les Gibelins rentrerent dedans avec le secours que le Seigneur Hugues Fagiuola leur auoit donné : lesquels en chasserent les Guelphes apres leur auoir fait du pis qu'ils peurent. Castruccio donc vint en plus grand credit que iamais : de sorte qu'on le tenoit comme pour Seigneur de Luques, encor qu'il fust inferieur au Seigneur Fagiuola auquel il auoit eu recours en temps de necessité. Les Florentins qui vouloient mal de mort

G g g

à Castruccio entendans le succez de ses affaires, leuerent vne grosse Armée moyennant l'ayde de ceux de leur ligue, pour courir sus à Castruccio. Mais le Seigneur Fagiuolla & Castruccio se disposerent de les bien receuoir: de sorte que ceste guerre fut fort cruelle & sanguinaire. Entre les hommes de renom qui estoient au camp des Florentins, Dom Petro Frere du Roy Robert de Naples y estoit, accompagné de Dom Carlo son nepueu, fils de Philippe. Mais la vertu du Seigneur Fagiuola, & de Castruccio seruoit bien de contre-poix à la grandeur des autres. Apres que ceste guetre eut duré quelque temps, le Seigneur Fagiuola fut aduertie qu'il y auoit grãde émotion à Pise. A quoy voulant prouuoit le Seigneur Fagiuola laissa la conduite de son Armée à Castruccio. Lequel se porta en ceste charge si vaillamment & si sagement, qu'apres plusieurs saillies & écarmouches, il vint en bataille contre les Florentins: où Castruccio se maintint avec tel iugement & ordre, qu'encores qu'il fust le plus obstiné qu'onques nasquit en Italie, ce neantmoins la victoire luy demeura: & fut le carnage si grand, qu'il y demeura plus de dix mille Florentins, entre lesquels Dom Petro, & Dom Carlo son nepueu furent trouuez morts. Ceste victoire assoura plus le Seigneur Fagiuola en ses estats qu'il n'estoit auparauant: & augmenta le credit & reputation de Castruccio. L'Hyuer venu Castruccio retourna à Luques par le commandement du Seigneur Fagiuola auquel il se rendoit fort obeyssant. Mais comme ordinairement les grands honneurs & richesses causent enuie & crainte, le Seigneur Fagiuola voyant le credit & faueur de Castroc-

cto croistre tous les iours , delibera de le faire  
 mourir de recompense des grâds seruices qu'il luy  
 auoit faits. Et à cet effet manda vn de ses fils à Lu-  
 ques, lequel fit prisonnier Castruccio sous la cou-  
 leur de certaines choses qui luy mettoit sus à tort.  
 Mais la prison de Castruccio dépleut tant aux Lu-  
 quois, que le peuple se commença à mutiner cōtre  
 le Seigneur Fagiuola. Lequel aduerty de ce, sortit  
 de Pise avec vne grosse armée pour venir chastier  
 les Luquois. Mais il luy aduint vn cas estrange, le-  
 quel neantmoins il meritoit bien par sa lascheté.  
 Car les Pisans aduertis de la detention de Castruc-  
 cio, la prindrent si fort à cœur, qu'ils firent passer  
 par le fil de l'épée le gōuerneur que le Seigneur  
 Fagiuola auoit laissé à Pise, & ceux de son seruice:  
 de sorte qu'ils s'affranchirent eux-mêmes de la ty-  
 rannie de Fagiuola. Lequel aduerty de ce, voyant  
 que le moyen d'entrer à Pise luy estoit forclos,  
 poursuyuit la pointe pour donner estat aux affai-  
 res de Luques. Mais il y fut aussi défortuné au fait  
 de Pise. Car les Pisans auoient aduerty les Luquois  
 de leurs besongnes en telle diligence, que le cour-  
 rier des Pisans arriua plustost à Luques que le Sei-  
 gneur Fagiuola. Ce qui émeut les Luquois à pren-  
 dre les armes : de sorte qu'ayans chassé le fils de  
 Fagiuola hors de Luques, ils ne receurent le pere:  
 ains mirent en liberté Castruccio en dépit de luy.  
 Aucuns dirent que Fagiuola entra à Luques: mais  
 que par apres il en fut chassé : & que perdant l'es-  
 poir de recouurer ses estats, il se sauua en Lom-  
 bardie. Toutesfois comme que ce soit, il perdit  
 la Seigneurie des deux Citéz en vn iour, pensant  
 mieux asséurer ses estats par la detention de

Castruccio. Lequel estant mis en liberté fut esleu Capitaine general de Luques du commun consentement de tous. Et ne voulant demeurer oyfif, dressa vne grosse armée, avec laquelle il recoura plusieurs forteresses que les Florentins auoient vsurpées sur les Luquois, & en gaigna d'autres assez sur les Florentins malgré leurs forces, encores qu'elles fussent grandes. Castruccio donc estant de retour à Luques, où il fut receu tres-honorablement à cause des victoires par luy obtenues, fut esleu seigneur de Luques. Et dès lors il commença à estre craint de ses voisins, & spécialement des Florentins qui estoient les plus puissans de la Toscane. Car il eut plusieurs guerres contre eux, & vsurpa sur eux plusieurs chasteaux, & forteresses, mesmes il les défit en bataille assignée. Or comme les affaires de Castruccio allassent de mieux en mieux, l'Empereur Federic vint en Italie pour se couronner Empereur : lequel estant abbreué des bonnes parties qui estoient en Castruccio, tascha de l'attirer à son seruice. Castruccio donc laissant Pagola Guinigo (duquel il auoit esté tuteur) pour son Lieutenant à Luques, il alla trouver l'Empereur Federic, lequel il suiuit iusques à Rome. Mesme on tient que Castruccio aduança fort son couronnement. Et apres que l'Empereur fut de retour en Allemagne, Castruccio fit tant par bons moyens que ceux de Pise le choisirent pour leur Prince. Ce qu'estant venu à la notice de René Roy de Naples son ancien ennemy, comença se douter de Castruccio, voyant son pouuoir augméter de iour en iour. Et par ainsi ayant ligué avec les Florentins contre Castruccio, il proposa de voir vne fin de luy. Et de

fait le Roy de Naples, & les Florentins dresserent vne grosse armée, qui fut si brusquement receuë de Castruccio, que tousiours il auoit du meilleur, encores que ce ne fut sans grande effusion de sang humain:mesme il leur print plusieurs places. Tellement que les Florentins furent contraints à parlementer de trefue pour certain temps, durant lequel Castruccio augmenta grandement sa puissance. Car cōme ceux de Pistoye fussent en pique les vns contre les autres dans la ville, Castruccio se fourrant parmy ceste guerre ciuile s'empara de Pistoye, & de toutes les places subjectes à ladicte Cité. Les Florētins donc se voyans de iour en iour en plus grand danger, firent tous leurs efforts d'amasser gens de tous costez pour trōper les forces de Castruccio, ou bien les chasser de Pistoye. Et de fait, le secours qui leur vint tant du Royaume de Naples, que d'ailleurs, fut si grād qu'ils pouuoient auoir de nombre fait, trente mille hommes. Se voyans donc vne si belle armée, ils commencerent à marcher droit contre Pistoye, où Castruccio auoit son camp, lequel auoit beaucoup moins de gens que les Florentins. Toutesfois il menoit sa guerre si sagement, & vsoit de tant de surprises, escarmouches, & rencontres, que tousiours il auoit du meilleur. En fin venāt à iournée de bataille, il y proceda en si bon ordre qu'il défit les Florētins, en laquelle défaite y eut grand carnage, & butin: car tous les principaux de Florence y demeurerent morts, ou prisonniers, Castruccio neantmoins y fut blessé, & sans luy grand nombre de gens y fut demeuré: toutesfois voulāt suiure sa victoire, fit marcher en diligence son armée contre Plato, lequel il



print de volée , & toutes les villes & chasteaux d'alentour, de sorte que sans aucune resistâce il vint poser son camp à deux mille pres de Florence: de quoy les Florentins se trouuerent fort estonnez. Et comme il s'essayast par tous moyens d'entrer en Florence, il fust adueity que les Pisans machinoiēt secrètement quelque chose à son desauantage : tellement que laissant l'entreprinie de Florence, il retourna à Pise triomphant & victorieux. Et apres auoir fait punition des mutins , il alla visiter toutes ses places : donnant ordre à toutes choses necessaires au fait de la guerre : car il s'asseuroit de ne demeurer guere en repos sans auoir guerre. Les Florentins fort estonnez de la défaite de leurs gens, & de la perte de leurs villes , se donnerent au Roy de Naples: auquel ils promirent annuellement deux cens mille escus de tribut. Le Roy de Naples accepta l'offre des Florentins , & enuoya Dom Carlo son fils à leur secours, avec le plus de Caualerie & Infanterie qu'il peut faire : autant en firent les autres villes d'Italie , qui craignoient toute la puissance de Castruccio : de sorte que l'armée des Florentins estoit de dix mille cheuaux , & de trente mille pietons. En cēt Equigage donc, estimans que Castruccio n'oseroit se mettre en campagne , ils delibererent de l'assiéger à Pise : mais Castruccio qui estoit vn des plus vaillans & accords Capitaines du monde, leur alla à l'encontre avec quatre mil cheuaux , & vingt mille hommes de pied. Et comme les deux camps commencerent à s'approcher , il y auoit tousiours escarmouches en campagne, esquelles Castruccio emportoit ordinairement le meilleur. Finalement Castruccio

cherchant son opportunité de liurer bataille aux Florentins, passa à gué la riuere d'Arno, & print tellement les Florentins en dessoude, qu'il les contrainit de venir en bataille, en laquelle y eut grand carnage d'un costé & d'autre: toutesfois la victoire demeura à Castruccio: car il y demeura vingt mille hommes du camp des Florentins, outre deux mil prisonniers: entre lesquels Dom Carlo fils du Roy de Naples se trouua, & plusieurs autres Capitaines de nom. Et certes il n'y a point de doute, veu ceste grande victoire, que Castruccio ne se fust emparé de Florence, & d'une grande partie d'Italie. Mais chacun pourra icy voir, combien est foible la force de l'homme: car il n'y a verre plustost cassé qu'est l'homme, & sa force, quand Dieu l'abandonne. Castruccio donc ayant chaussé de pres l'éperon à l'ennemy, & fait la prise que dessus, alloit costoyant la riuere d'Arno, cōme bon Capitaine qu'il estoit pour r'amasser ses gens, & neantmoins il estoit si las, & trauaillé de sueur (car il auoit combatu tout le iour) que le frais de la riuere le surprint, tellement que la nuit suiuate il tomba en vne fièvre continuë, de laquelle (comme il pleut à Dieu) il mourut au septième iour, estant encore en la fleur de son aage. Et certes si Castruccio eut esté natif de Rome, où d'Athenes, comme il estoit de Luques, où il nasquit sans auoir cognoissance de pere, ny de mere, ou bien qu'il eust esté esleué, & nourry en vne Cour d'un Roy de Macedone, il eust esteint la renommée de Scipion, de Philippe, & mesme d'Alexandre le Grand: toutesfois s'il eust vescu son aage, quelque Luquois qu'il fust, il n'eust esté guere moindre de ceux de dessus. Or pour

retourner à nostre Histoire, Castruccio fit son heritier Pagola Guiniguo : les autres disent qu'il eut des enfans lesquels il institua ses heritiers. Mais comme que ce soit, comme il auoit acquis ses estats par force & vaillance, ses successeurs les perdirent par fetardise, & nonchalance : selon que disent Arctin, Blond, Antonin, & Machiauello.

---

*Des vents, & de leurs noms, tant anciens  
que modernes.*

## CHAP. XXII.

**Q**Es vents, selon que dit Senèque, sont tres que necessaires en cét vniuers, pour conseruer la temperature du ciel & de la terre, chasser les pluyes & broüillarts, & pour ayder aux arbres à produire & meurir les fruiçts. Nature aussi les a creez pour dōner moyen aux hommes de nauiguer, communiquer les vns aux autres les biens de la terre, de sorte que les regions fertiles d'un bien, en puissent faire part aux autres qui en sont depourueüs. En somme les vents causent vne infinité de trafiques entre les hommes, que ie laisse en arriere à cause de briefueté; car i'ay seulement proposé de monstrier cōbien il y a de vents, quels ils sont, d'où ils viennent, & comme on les appelle, en quoy ie pense faire chose qui reüssira au profit de ceux qui font professiō de nauiguer sur la mer. Pour entendre donc que c'est que vent, ie ne m'arresteray aux diuersitez des opinions de ceux qui ont écrit : ains suiuant Aristote, & la plus commune opinion des sages, ie dis que le vent est vne vapeur, & exhalation chaude & seche, attirée en l'air par la vertu, &

force du Soleil, laquelle poussée en haut par sa chaleur & legereté, & estant paruenüe en la moyenne region de l'air qui est tousiours froide, vient à estre repoussée de ceste qualité cōtraire, de sorte que ne pouuant monter plus haut, elle va en tourbillon où elle peut, & ne pouuant decendre en bas à cause de la legereté, est contraint de pousser & émuouoir l'air çà & là, qui plus, qui moins, selon la force de la matiere dont il est causé. Tellement que la définition de Senèque n'est receuable : lequel dit que le vent n'est autre chose que l'air émeu, sans autre matiere: car ce sont les exhalations & vapeurs qui esmeuent l'air, car après qu'elles sont consommées le vent cesse. Quāt à leurs noms, les anciens les leur imposent selon la partie, & region du monde d'où ils viennent. Toutesfois anciennement on n'auoit remarqué tant de vents comme on a fait depuis : car selon que disent Plinē, Gelle, & Vegece, Homere & les autres Poëtes anciens ne font mention que de quatre vents, qui viennent des quatre parties du monde : c'est à sçauoir, Orient, Occident, Septentrion & Midy, qui sont les quatre parties les plus remarquables qu'on puisse voir en cēt vniuers: car comme dit Dauid & Lucian, le iour, & la nuit en viennent. Selon donc ceste proportion, les anciens Latins appelloient Subsolanus le vent qui vient de l'Orient Equinoxial. Les Grecs appellent Appeliotes, ou Euris. En Italie, & Espagne on le nomme Leuante, Les mariniers François appellent Est. Quant au droit vent du Couchant, qui est contraire, & opposé au precedant, les Grecs appellent Zephirus, c'est à dire, Viuifiant : car il fait florir toutes plantes, Les Latins le

nomment Fauonius , & les Italiens & Castillans, Ponente. Mais les Mariniers François le nomment Ouest. Les autres disent que le mot de Zephirus signifie Couchât. Le tiers vent est appelé des Latins Septentrion , à cause des sept Etoilles qui tournoient à l'entour de l'Etoile du Nort. Par mesme raison les Grecs l'appellent Apparetias, ou Boreas: Les Latins l'appellent Tramôtane, & les Espagnols Norte Biza , les François luy baillent le tiltre de Nort. Le quatriesme vent, qui est opposite au Nort est appelé des Latins Auster , comme s'ils le vouloient appeller puisEUR d'eau , à cause que ce vent est le plus souuent pluvieux , qui fait aussi que les Latins l'ont appelé Notus, c'est à dire eau, ou humeur. Les Italiens le nomment Mezodi , les Espagnols, Abrego sur , & Vendeual , & les François, Sud. Voila quant aux quatre vents dont seulement parle Homere , & Ouide en sa Metamorphose. Notre Seigneur aussi ne fait mention que des quatre vents, parlant du dernier iour du iugement en S. Matthieu , & en S. Marc, où il dit qu'il enuoyera les Anges avec trompettes pour assembler les élus, des quatre vents : quant aux qualitez des vents , nous en parlerons discourans des autres vents subalternes : Depuis les temps d'Homere, on adjousta autres quatre vents aux precedents, assignant entre le Leuant & le Midy, vn vent que les Latins appellent Vulturnus , pour ce que ce vent siffle comme l'aile du Vautour quand il desloge, les Grecs l'appellent Eurys , aucuns le nomment vulgairement en Italien, Leuante, ou Siroc, ou Suest. L'autre vent qui vient du lieu où le Soleil se lève à my-Iuin , n'a point de nom entre les Latins :

toutesfois aucuns l'appellent Ardant, ou Ellespontique, pour ce qu'il vient du costé de la mer Ellespontique, nos mariniers l'appellent Grec, ou Nort est, Gelle & Vegece luy attribuent le nom d'Aquilo qui neantmoins est le nom d'un autre vent. Au reste il y a deux autres vents opposites à ces deux: dont l'un vient de la region où le Soleil couche en Hyuer, que les Latins appellent Aphricus, pour ce qu'au regard de Rome, ce vent vient droitement d'Afrique: les Grecs aussi l'appellent Lybs, pour ce qu'ils nomment la Guinée, Lybie: nos Italiens l'appellent Lybechio, & les François & Espagnols Su ouest, ou Garbin. L'autre vent est iustement entre la droite Bize & le Couchant, & vient du lieu où le Soleil se couche es grands iours: Aucuns le nomment Auso, ou Cancro, les Grecs l'appellent Argestes: c'est à dire plein de rais, son impetuosité est nommée Apix, pour ce qu'il vient d'un quartier d'Italie, ainsi nommé, les autres luy bail-  
lent le nom d'Olimpique, nos Italiens l'appellent Mestral, & les François & Espagnols Nort-ouest. Voila donc ce qui est des huit vents, desquels font mention Aulugelle & Vitruue. Au reste Andronique Philosophe Athenië fit bastir vne tour à Athenes à huit angles de Marbre, & à chacun angle fit peindre l'image du vent qui souffloit contre ledict angle, au dessus de ladite tour, il fit mettre un Triton d'or ( qui estoit tenu pour Dieu de la mer ) ayant vne verge en sa main, & estoit ce Triton posé de telle sorte, qu'à chaque vent il se tournoit, comme aujourd'huy font les banderoles, & giroüettes qui sont sur les Chasteaux & maisons hautes, monstrant avec sa verge quel vent regnoit. Outre

les huit vents que dessus, on en a encore adjousté autre quatre, pour faire le nombre de douze, met-tans deux vents deçà & delà du Nort, qui est la haute Bize, & deux autres és deux costez du Sud qui est le droict vent du Midy, & appellent celuy qui est à costé droit de la Tramontane entre elle, & le vent Cœsias, Aquilo pour raison de son impetuosité, qui est plus soudaine que faisle du plus viste faucon qui soit: les Grecs aussi l'appellent Boreas, à raison du grand bruit qu'il meine quand il souffle, les autres le nomment Meses. L'autre vent qui est du costé du Couchant, entre la Tramontane, & le vent Cancio, est appelé des Grecs Thrassias, Seneque ne luy donne point de nom Latin: toutes-fois il y en a qui le nomment Circius, ou Cirzus, les Castillans l'appellent Galego. Les deux autres vents sont opposites à ceux-cy, dont y en a un qui sort d'entre le droit vent du Midy, & la region ou le Soleil se couche en Hyuer: aussi est-il appelé Euro auster, ou Euronotus. Aristote dit que de son temps on l'appelloit Affrique, Phenicias. L'autre vent est entre le droict vent du Midy, & le Garbin, ou Su-vest, c'est pourquoy on l'appelle Lybonotus, ou Libo auster: voila quand aux douze vents selon les quatre regions du monde. Aristote en son liure du Ciel, & du monde, & en ses Meteores fait mention des vents: mais il ne leur assigne, ny noms, ny nombres. Pline neantmoins, Seneque & Vegece en font mention de douze, cōme encore font les modernes Astrologues, & Cosmographes: c'est à sçauoir, Oronce, Appien, Gemme, Frisien, Henry Glarean, Stofferia, Iean Berenus, Iean Fernel, Robert Valturin, & plusieurs autres. Vitruue

neantmoins apres auoir assigné les regions à huit vents principaux, baille à chascun vent 2. vents subalternes, de sorte qu'à son conte y auoit 24. vents: toutesfois pour mieux donner à entendre la matiere des vents, il presuppse 3. cercles, dont l'un sert à l'opinion des 4. vents: l'autre à celle de huit, & le dernier à celle de 12. Il met dauantage les noms des vents selon que les mariniers, & principalement les Espagnols les nomment. Cependant il faut noter que les vents sont tousiours conformes aux qualitez des regions dont ils viennent: car les 3. vents Orientaux, c'est à sçauoir Subsolanus, Caecias, & Vulturus sont chauds & secs: au cōtraire, Zephirus, & ses voisins, qui viennent du Couchant, sont froids, & humides: car l'absence du Soleil rend ces regions froides, où ces vents soufflent, ce qui est aisé à cognoistre par la nuit qui est tousiours froide, & par les lieux qui sont à l'ombre, car ils sont ordinairement frais. De ceste mesme cause procede l'humidité: car comme la chaleur du iour desseiche les vents Orientaux, aussi au contraire l'humidité croist par la froideur de la nuit. Quant aux trois vents Septentrionaux ils sont froids & secs, car ils viennent des regions froides: aussi ont-ils leurs rais pliez, & recoquilez. La froideur aussi cause la seicheresse, laquelle ils empruntent des vents Orientaux qui leur sont voisins, & neantmoins ils ne prennent point l'humidité des vents Occidentaux, pour ce que le sec & humide sont directement contrains. Quant aux vents Meridionaux, ils sont chauds & humides: car ils tirent leur chaleur des regions chaudes dont ils viennent, où le Soleil bat à plomb. Ioint aussi qu'ils



sont voisins des vents Orientaux qui sont chauds. Quand à l'humidité, ils la tirent des vents Occidentaux, & des vapeurs de l'Océan & de la terre. Es regions montueuses & chargées de neiges, le vent Meridional y peut charger son humidité: aussi fait-il es lieux fangeux & marecageux, tout ainsi que la siccité peut-estre causée es plaines & campagnes: de sorte que selon les occurrences les qualitez des vents se peuvent changer. Cependant il faut noter qu'en chèque region, les 3. vents qui en viennent sont d'une qualité, & produisent mesmes effets; qui causent d'autres effets grands ou petits, selon qu'ils se rencontrent: reste maintenant à parler de la qualité particuliere de chaque vent. Cōmençant donc à droit vent Oriental, c'est le plus sain de tous: car il est subtil, & pur, & si participe plus à la colere, que ses compagnons. Son voisin tirant entre le Midy, est plus humide & plus furieux que le precedent, & charge l'air de nuées. Aristote dit, que quand ce vent tire, toutes choses semblent plus grandes & plus grosses qu'elles ne sont. Le droit vent du Midy cause pluie, tempeste, il charge l'air de nuées, & cause peste & corruption. Le vent Gardin, qui est voisin du droit couchant, est fort tēpestatif selon que dit Virgile. Mais le droit Ouest augmente le flegme, & cause tonnerres: il cōmence à souffler vers le commencement du Printemps. La droite Tramontane, que nous appellons droite Bize, cause froideurs & gelées, elle brusle les fleurs & les fruitcs, & purifie l'air corrompu & putrescé, & pour ce qu'elle resserre les pores du corps humain, on tient ce vent fort propre à la santé de la personne: autant en peut-on dire des autres vents Septentrionaux qui sont ses compa-

nons. Pour conclusion donc il faut tenir que les vents procedent de vapeurs & chaudes exhalatiōs, & qu'en out y en a 12. sans nous arrester aux allegories qu'ils assignēt aux vents des enfans. Les Espagnols tiennent pour vents principaux les 4. vents qui viennent des 4. parties du monde, à sçauoir, Est, Ponant, Nord, & Sud. Les 4. autres ont pris leurs noms des precedens : car le Nort-est, est entre le Nort & le vent Est. Celuy qui est entre le Couchāt & le Midy, est aussi appellé Su-ouest, & l'autre qui est entre le Leuant & le Midy, est pareillement Su-est: voila doncques les 8. vents. Du depts on en a mis autres 8. qui sont également mi-partis parmy les 8. premiers : aussi les appelle-on vents collateraux. Celuy qui est entre le Nort, & le Nort-est, est appellé Nort, Nort-est. L'autre qui est entre Est, & Nort-est, est nommé des Espagnols Zeseur-dest, & des Mariniers François, est Nort-est. Celuy qui est entre Sud & Su-est, est appellé Suest: & l'autre qui est entre Est & Su-est, est nommé Est, Su-est. L'autre qui est entre Sud & So-uest, est nommé Su-ouest. Et celuy qui est entre Suouest, & Ouest est appellé Ou-est, Su-ouest. Quant à l'autre qui est entre Ou-est, & Nort Ouest, est aussi nommé Ouest, Nort Ouest. Finalement celuy qui est entre le Nort Ouest & le Nort, est appellé Nort Nort Ouest, & par ainsi il y a 16. vents également épandus par la terre. Auncuns y adjoustent encore autre 16. vents qu'ils appellent vents quaterols : de sorte que ce moyen y auroit 32. vents : mais les derniers prennent tousjours le nom du vent voisin. Voila donc ce que ie trouue touchant les vents.

*Fin de la cinquieme Partie.*



# LES SEPT DIALOGUES DE PIERRE MESSIE.

I. Du Soleil.

II. De la Terre.

III. Des Meteores.

IV. Le Banquet.

V. Du Banquet Dialogue I I.

VI. Le Contencieux, ou contrefaisant.

VII. Les Medecins.

DIALOGUE



# DIALOGUE DV SOLEIL.

ENTRE-PARLEURS,  
Florio, Melisée, Pompée, Siluio.

---

## ARGUMENT.

En ce Dialogue se prouve que le Soleil est plus grand que la terre, & la terre plus grande que la Lune, & pour- ce que la terre est ronde, & que les hommes se sou- tiennent de toutes parts dessus icelle : avec l'autorité d'aucuns anciens disputans, s'il y a des Antipodes, ou non.

## SILVIO.



**N**ous sommes venus icy pour estre participans de vos deuis, si ce n'est chose de secret. *Florio.* Seyez vous, Messieurs, car nostre deuis est de la chose commune du Monde : qui est le Soleil, que *Pompée* dit estre cent fois plus grand que toute la terre, & plus que la Lune, & ie dis que ie ne crois point toute ceste fienné Astrologie : pour ce que ie considere, le Soleil estre trop plus grand que ce qu'il semble, pour la grande distance qu'il y a d'icy au Ciel, où il est, si ne puis-je pourtant croire qu'il soit plus grand que la terre. Et encor

H h h

re qu'il fust vray, les Astrologues ne le peuuent sçauoir, & moisis le doivent affermer, puis qu'en cẽ ils donnent iugement d'vne chose si lointaine. Et ie dis que la Lune me semble, quant à moy, plus grãde que le Soleil, & s'il est ainsi, comme pourroit estre la Lune plus petite que la terre, si la terre est de tant plus petite que le Soleil, comme ils disent? Cecy est tout ce dequoy nous deuisions. *Melisee*. De ma partie suis fort ioyeux d'estre arriué à ceste heure, pour ce que c'est vne chose que souuentes-fois j'ay ouy dire, & ie desire grandement l'entendre. Il est bien vray que quand encore ie ne l'entendray, si me deliberay-je le croire, pour cẽ que ie voy que ceux le disent, & afferment lesquels sont en reputation de le bien sçauoir: pourtant Messieurs, suivez (ie vous prie) vostre propos. *Pompeie*. Cecy n'est article de foy, qu'il faille croire sans l'entendre, & sera bon que Florio le declare, s'il veut que nous l'entendions. *Flor*. Messieurs, ie ne le vous vends pour article de foy, & n'importe si le croyez ou non, mais bien me suffira de le donner à entendre & le prouuer, de sorte que non seulement ayez à le croire, mais à l'entendre encore. Mais c'est vn sujet qui requiert grande attention, & le Seigneut Melisee n'a accoustumé d'auoir si bonne patience qu'il vucille tant attendre, joint que ceste matiere est vn peu delicate, & n'est point pour tout le monde, & pourtant sera meilleur de laisser cecy & changer de propos & parler de chose laquelle tous quatre puissions goustier. *Silvio*. Ie voy bien que vous dites cecy pour ce que ne me peustes l'autre iour faire entendre qu'il y ait des homes en l'autre partie de la terre droitement dessous nous: mais sçachez

pourtant qu'encore que ie n'entende la langue Latine, & moins ces choses, si auray-je grand plaisir d'en ouyr deuïser, & vous promets de demeurer grandement attentif, quand bien ie n'en comprendray pas vn mot. Pourtant ne laissez pour moy de complaire à ces Cheualiers, lesquels vous entendront mieux que i'en pourray faire. Et soyez assuré qu'aurez vn bien de moy, que ie ne vous contrediray, n'y argueray de parole, pour ce que ie suis si ignorât en ceste matiere, que ie n'en scaurois pas faire argument qui vaille. *Melisset.* Et moy ie m'assure de ne vous faire quelque argumēt, mais bien de vous escouter avec silence, & de ce le vous donne assurance. Pourtant ie vous prie, si tēcy du Soleil se peut en aucune maniere donner à entendre, de vouloir entierement satisfaire au seigneur Pompée, avec lequel vous avez commencé ce propos, pour ce que le seigneur Siluio, & moy demeurerons attentifs, & si receurons de vous faueur. *Pompée.* Je suis content de ce faire : mais pource que n'avez commencement aucun d'Astrologie, & moins de Perspective, qui sont necessaires pour tēcy, ie ne sçay si ie le pourray dire de sorte que le puissiez bien entendre : toutesfois puis que me le commandez, ie m'efforceray de le vous monstrer par les meilleurs termes que ie pourray, encore qu'il y en ait d'autres plus propres. Mais il est besoin que seigneur Pompée nous croye en aucunes choses, lesquelles il n'entendra pas trop bien, s'il luy semble qu'il n'y ait quelque couleur de verité : comme, croire que la nuit est ombre de la terre, & absence du Soleil, & que quand la Lune s'éclypse, c'est l'ombre de la terre qui la couure, laquelle

H h h z

paruiēt iusques à elle, & aussi d'autres choses semblables, que nous sommes contrains de toucher, lesquelles combien qu'il vous semble que ne viennent à propos, vous verrez puis après de quelle importance elles sont. *Pom.* Je suis content de ce faire, en ce qui sera raisonnable, comme maintenant en cecy : cōbien qu'en ce que vous dites, que l'ombre de la terre fasse ecclipser la Lune, ie n'en suis pas bien assuré : toutesfois ie le veux croire, pour ce que ie ne puis deuiner quelle autre chose ce peut estre, que ce que vous dites, estant la Lune, comme tous afferment, qu'elle est au premier ciel. Mais ce que vous dites de la nuit, ie voy clairement que ce n'est autre chose que l'absence du Soleil, & ombre de la terre. *Florio.* Encore est-il de besoin que croyez que l'ecclipse du Soleil vient de ce que la Lune se met deuant, entre nostre veüe & luy. *Pom.* Je le croy, pour ce que ie l'ay veu en vn miroir, mis deuant vn bassin d'eau en ceste eclypse grande, l'an que mourut l'Imperatrice Royne, nostre Dame, & maïstresse, l'an mil cinq cens trente neuf. Et lors ie vis dedans le miroir, comme clairement la Lune se mit deuant le Soleil. *Florio.* De sorte que vous ne croyez sinon ce que vous voyez, pour ressembler à saint Thomas, cela me plaist, pour ce qu'avec vn peu d'auantage que ce que nous auons dit, vous entendrez, & ces Seigneurs aussi, que le Soleil est plus grand que toute la terre. *Silvio.* Dites donc promptement ce qui reste : car encore que m'estimez grossier, sçachez pourtant que i'entens ce qui s'est dit. *Florio.* Ce qui reste est plus clair, au moins plus probable, si bien vous y mettez vostre esprit. C'est que quand vn feu, ou

corps lumineux qui fait. & rend splendeur, est plus grand que l'obscur, qui fait, & cause l'ombre, ceste ombre là que fait le corps obscur, va tousiours en diminuant, & finit en pointe à vn certain but, selon la proportion qui est entre les deux corps : & au contraire, si le corps ou chose obscure, qui fait l'ombre, est plus grand que le lumineux qui l'illumine, l'ombre de l'obscur se fait plus grande que luy, & s'en va en grossissant, & ne finit en pointe, mais va tousiours croissant sans fin. Et si vous voulez le voir clairement, imprimez cecy en vostre esprit, que si vous mettez deuant la lueur d'une torche vne noix, pour ce que ladite noix est plus petite que la lueur de la torche, son ombre ne paruiendra iusques à vn mur qui en sera beaucoup plus esloigné, pour ce qu'elle finit auant que d'y pouoir arriuer : mais si vous y mettez vn bonnet, estant plus grand que la lueur de la torche, son ombre, quand elle paruient au mur, est plus grande qu'une tarque, & ainsi va croissant avec proportion, & sans fin. *Sil.* Certes vous auez tort de dire que cecy soit chose obscure, pour ce qu'encore que ie sois le plus ignorât homme du monde, si sentens-je assez bien : & ce que premierement auez dit, ie l'ay noté & considéré allant à la chasse. Quand le Faucon ne vole gueres haut ie voy son ombre en terre ; & s'il va trop haut, me semble voir le Faucon voler en l'air sans en faire icy bas aucune. Et pourtant me semble bien estre ainsi que vous le dites, pour ce que le Faucon est moindre que le Soleil, ce qui est cause que bien tost se finit son ombre. Et quant à l'autre que dites apres, tous les iours nous le voyons : car s'il se met vn page de-



uant la chandelle allumée, son ombre suffira à obscurcir la moitié de la chambre où elle sera, par ce que le page qui la fait, est plus grand que la lueur de la chandelle. *Pompée.* Jusqu'icy nous auons tout entendu, mais ie ne sçay combien cela seruira à nostre propos. *Florio.* Maintenant le sçaurez vous clairement, souuenez-vous que m'auiez confessé que la nuit est ombre de la terre, & que ceste ombre est ce qui fait l'éclipse de la Lune. Sçachez donc que de ces choses que maintenant nous venons de dire des ombres, procede que la terre est moindre que le Soleil : car si la terre estoit plus grande que luy, son ombre ne se finiroit premier que d'estre arriué au Ciel des estoilles comme elle se finit, mais plutôt iroit en croissant, & on verroit la nuit obscurcir vne grand' part des estoilles, lesquelles ont toute leur clarté du Soleil, ce que cāme nous voyons, ne se fait ainsi, & non pour autre chose ; sinon que l'ombre de la terre se finit auant que paruenir à ce ciel là, & encore premier qu'atteindre les autres Cieux. Vous auez donc entendu assez clairement, comme la terre est moindre que le Soleil, puis que son ombre se finit, & va en diminuant. *Pompée.* Maintenant ie confesse que vous dites verité, pour ce que certainement il est ainsi : & est assez clairement demonstré par vos raisons, que le Soleil est trop plus grand que la Lune. *Florio.* Par cela mesme que nous auōs dit, est encore claire la preuve de cecy, c'est puis qu'elle éclipse avec l'ombre de la terre, & nous auōs desia prouué que cet ombre est plus menuë, & moindre que la terre, & va en diminuant, & incontinent s'y ayant diminué son diametre, elle est encore suffisante quand elle

paruint à la Lune, pour la courir entierement, cō-  
me on voit souuent : il est assez manifeste que la  
Lune est moindre que la terre, puis qu'elle s'écli-  
pse avec ombre beaucoup moindre que la terre.  
*Siluis.* Je cōfesse que dites verité, & puis que ie l'ay  
bien entendu, il n'est aucun qui en doie douter.  
*Mel.* l'ay tousiours escouté, pour ce que le Seigneur  
Florio ne pensoit que ie deusse auoir ceste patiēce,  
& n'ay laissé de l'entendre aussi bien que vous,  
tant que vous estes : mais puis que le Seigneur Sil-  
uio est maintenant si sçauant, il sera bon que luy  
donnez, ce qu'il ne peut comprendre l'autre iour,  
c'est qu'il y ait des gens qui habitent icy dessus, de  
l'autre costé de la terre. *Flo.* Aussi facile est cela, que  
ce que nous auons desia dit, mais il ne me veut ia-  
mais bien écouter. *Siluis.* Maintenant ie le feray vo-  
lontiers: suiez ie vous prie : car en verité ce sujet  
me plaist grandement. *Florio.* Je suis content, pour  
ce que nulle chose ne peut tant plaire à celuy qui  
enseigne, que de voir ses auditeurs attentifs à ce  
qu'il dit. Pourtant pour l'intelligence de cecy,  
vous est besoin, sçauoir qu'en tout le monde n'y  
a autre haut que le Ciel, ny autre bas que la terre,  
& que le plus profond est le centre d'icelle. Sça-  
chez encōre, qu'il est rond de toutes parts, &  
que le Ciel, au regard de la Terre, est comme  
l'escaille d'un œuf, au regard du moyeu : qu'enui-  
ronne ainsi toute la Terre, & que de quelque co-  
sté qu'il vienne quelque chose du Ciel vers la ter-  
re, c'est descendre, & au contraire de quelque costé  
qu'il parte quelque chose de la terre vers le Ciel,  
c'est monter, & telle est la forme & nature, que  
ila pleu à Dieu donner au monde. Apres donc

Hhh 4

auoir entendu cecy, entendez encore que par faulte  
 costé de la terre, qu'improprement nous disons  
 estre dessous nous, passe le Ciel, & le Soleil, comme  
 par le nostre, qui vers eux est leur haut, & leur  
 semble que nous soyons ceux qui sont dessous, pour  
 ce que comme ie vous ay desia dit, de toutes parts  
 de la Terre est le bas, & le plus profond, le centre  
 d'icelle: & considerant que cecy est ainsi, entendez  
 que naturellement demeurent les hommes de l'au-  
 tre costé, comme cy apres nous arresterons. Et cecy  
 auons desia entendu par experience, sans autre  
 consideration ou raison naturelle: pour ce que l'vn  
 des Nauires que mena avec luy Magalanes pour  
 descouvrir les espiceries, par le commandement  
 de l'Empereur, tornoia toute la Terre. Car en-  
 trant par ce destroit, qui a pris de luy le nom de  
 Magalanes, & nauigeant vers le Ponant, en la pro-  
 tection des autres Nauires iusqu'à ce qu'il arriva  
 aux Isles Moluques: & apres ceste seule Naui-  
 re, estant venuë par la partie du costé de Levant, &  
 par la nauigation que font les Portugais, & en-  
 tournant toute l'Asie & l'Afrique, en fin retourna  
 sur le fleuve nommé Guadalchibir, & de là en Se-  
 uille, & en Europe, d'où elle estoit partie, & où  
 ie la vis deuant que de partir, & aussi après qu'elle  
 fut de retour-arrivée à bon port. De maniere que  
 si ceste Naui- re auoit laissé marque où elle passa,  
 elle auroit laissé vn cercle à l'entour de la Terre,  
 non pas du tout droit, par ce qu'en se des-  
 tournant elle a beaucoup allongé son chemin: mais pour  
 conclurre, l'auroit circuité tout à l'entour, comme  
 vous entourez vostre ceinture. *Silais.* Hé cela est-  
 il possible? *Pou.* Si bien il m'en souuient, ie l'ay

desja ouy dire, & Florio le me monstra l'autre iour en vn Globe, ou Mappemonde. *Silvio*. Le vous assure Pompée, que ie n'auois iamais entendu que ceste navigation eust esté telle. *Florio*. Sçachez qu'il est ainsi, & semble que Dieu a gardé ceste excellence & préeminence entre plusieurs autres à l'Empereur, que cela ait esté fait en son téps, & par son commandement. Ce que les hommes n'auoient iamais fait, & moins bien entendu depuis que Dieu crea le monde : & est chose dequoy beaucoup de sages anciens ont douté, sçauoir si c'estoit possible. En sorte que pour conclurre nostre propos par ce que nous auons dit, croyez que ceux qui habitent en la partie de la terre que nous nommons Antipodes, demeurent comme nous icy, naturellement & proprement : & que si l'autre partie de la terre n'estoit comme est ceste-cy, & les choses pesantes peussent aller vers le Ciel, Magalanes, & ses nauires n'auroient sceu s'arrester iusqu'à ce qu'elles fussent paruenues là. Mais ja vous auez entendu que le haut Ciel de toutes parts, & le centre de la terre, est le bas, vers lequel naturellement vôt toutes choses pesantes, de quelque costé du monde que ce soit ; de sorte que si Dieu auoit fait vn trou, qui par droit Diametre trauersast toute la terre du point où nous sommes, iusqu'à l'autre opposite & contraire à cestuy-cy, de l'autre costé de la terre, qui passast par le centre d'icelle : alors si l'on jettoit vn plomb, comme font les Maçons, sçachez qu'il ne passeroit de l'autre part de la terre : mais s'arrêteroit & poseroit au centre d'icelle : & si de l'autre costé s'en jettoit vn autre, se rencontreroient ensemble au mesme centre, & là s'arrêteroient. Il

est bien vray que la furie pourroit bien faire , que le plomb passeroit plus outre, pour ce que son mouvement d'autant qu'il yroit vers son centre naturellement luy accroistroit, passant aucunemēt plus outre, mais en fin retourneroit-il en son lieu. *Melis.* Je n'entends point ceste augmentation de mouvement, que dites du plomb: declarez le moy ie vous prie. *Florio.* Je le vous feray promptemēt entendre. J'ay dit qu'allant vers le centre il s'augmenteroit, pbur ce que toute chose pesante agitée , naturellement vient en bas, & allant tousiours de force , va croissant son mouvement: de sorte que si du clocher de ceste Eglise. l'on jettoit vn caillou, en approchant de la terre, il decendroît avec plus grande force & furie, qu'il ne seroit parti , pour ce que ce mouvement luy est naturel. Et si l'on le iettoit en haut, encore que ce fust avec grande force, allant cōtre son propre naturel , partiroit avec plus de force , & iroit en diminuāt quand à son mouvement, iusqu'à tant que fut finy l'effort qui luy seroit donné en le jettant, & lors retourneroit en bas, se hastant tousiours, comme i'ay dit en decédant, iusqu'à ce qu'il fust parvenu à la terre, & pour cela i'ay dit , qu'avec la furie que porte avec soy le plombet , passeroit bien aucunemēt le centre: mais qu'en fin s'arrêteroit en iceluy. *Siluis.* Dites moy ie vous prie, ceste pierre ou plombet surquoy seroit-il soustenu estant ce trou tout vuide ? Il me semble que c'est chose impossible de se soustenir ainsi, sans auoir où s'appuyer. *Florio.* Ce trou ou mine ne seroit vuide, pour ce que la nature n'endure aucune chose vuide, mais s'empliroit d'air : parce que ie presuppōse qu'il n'y eust terre ny eau, & le plombet s'arrête-

soit au poinct correspondant au centre de la terre.  
*Silvio.* Se soustiendrait-il bien en l'air cōme le corps  
 de Mahomet ? *Florio.* Quelle merueille feroit-ce,  
 puis que nous voyons qu'une esguille, ou vn cou-  
 teau, se soustient en l'air avec la propriété de la ca-  
 lamite, s'il la touche ? Sçachez doncques, que sans  
 comparaison les choses pesantes ont plus grande  
 force, & propriété d'aller vers le centre : & puis  
 que toute la terre ensemble avec toutes les monta-  
 gnes, qui sont sur icelle, se soustiennent en l'air  
 naturellement, sans décliner d'un costé ny d'autre,  
 pourquoy vous esmerueillez-vous, que le plom-  
 bet se soustient comme il a esté dict ? & que les  
 hommes, & les arbres soient de l'autre costé de  
 la terre, veu que comme j'ay dit de toutes parts  
 le ciel est le haut, & la terre le bas ? *Melisée.* En  
 cecy n'y a que douter, & en verité il est si bien de-  
 claré, que desjà j'entens que les hommes, & les  
 autres choses, qui sont de l'autre costé, & à l'en-  
 tour de toute la terre, naturellement demeurent  
 comme nous : mais pourtāt ie m'esmerueille gran-  
 dement, & pour cela ie voudrois sçavoir, quelle  
 fut la cause, pourquoy saint Augustin n'a sçeu ce-  
 cy, & a affirmé, que de l'autre part de la terre con-  
 traire à ceste-cy ne sont point ces hommes qu'on  
 appelle Antipodes, ce que mesme dit Laſtance Fir-  
 mian. *Florio.* Il est bien vray que S. Augustin, au li-  
 vre 9. de la Cité de Dieu, nie cecy, comme vous  
 dites, aussi fait Laſtance : mais le tres-sainct & tres-  
 sçauant docteur Augustin, ainsi que l'on peut apper-  
 temment colliger de ses paroles, ne nie point cecy,  
 pour ce qu'il luy sēble impossible, qu'il se soustien-  
 ne & habitent là des hommes naturellement : mais

pluſtoſt le confeſſe, & montre que c'eſt choſe naturelle : mais ſeulement nie que de fait il ſoit ainſi, & croit que cela n'eſt point, encore qu'il ſoit poſſible, & dit, pourquoy croyons-nous ceux qui diſent & afferment, ce qu'ils ne ſçauent point, & encore moins en ont fait le chemin, meſme, que peut eſtre que de l'autre part c'eſt toute eau ? & quand ce ſeroit terre, par quelle hiſtoire, ou teſmoyage, croyons-nous qu'elle ſoit habitée de perſonnes ? Ce qu'il diſoit, pour ce que de ſon temps n'eſtoit memoire de telle choſe, & encore moins auoit-elle eſté deſcouuerte comme ie pourrois maintenant dire, qu'il n'y a habitation d'hommes ſous le cercle du pole Antartique, qui eſt l'autre que nous ne voyons point, pour ce qu'on n'en ſçait rien : & neantmoins peut-eſtre, qu'avec le temps s'y pourra deſcouvrir habitation d'hommes. Et outre, S. Auguſtin pour vn autre motif, & regard, n'a confeſſé eecy. C'eſt, qu'anciennement l'on tenoit d'vſage, & plufieurs ont eſté de ceſte opinion, que c'eſtoit choſe impoſſible, de paſſer ſous la ligne Equinoctiale, au coſté de l'autre pole. Et pour ce qu'alors c'eſtoit vn erreur, comme maintenant l'on ſçait, & tient-on par experience le contraire du tout, & qu'habiter à l'autre part oppoſée, que nous diſons diametralement, il eſtoit neceſſaire de paſſer deſſous la ligne Equinoctiale, il n'a pas voulu confeſſer, qu'il y euſt là des hommes craignant qu'on ne luy diſt, qu'eux n'eſtoient point deſcendus d'Adā, puis que d'icy en là n'eſtoit poſſible de paſſer dont pour donner lieu à cét erreur (car certes ce ſeroit hereſie) voulut pluſtoſt nier, ce qu'on ne boy-  
eue ſeu prouuer : mais non pourtant qu'il ne veuſt

& n'entendist, que naturellement là les hommes pouuoient habiter, & de ses paroles nul ne les peut ainsi comprendre: de sorte que sur le dire de saint Augustin ne faut arrester son esprit. Quant à Lactance Firmian, ie dis, que combien qu'il fust tres-éloquent, & tres-sainct homme: qu'il entendoit mal ceste matiere, & se trompe euidentement en ce qui a esté dit d'icelle, comme mesmement il s'est trompé en autre chose de plus grande importance, que pour ceste heure n'est besoin disputer, bien qu'il eust en toutes choses bonne & sainte intention: donc en cecy n'y a plus que douter, ny à redire. *Melisée.* Ce discours m'a plu grandement, & ie tiës tout cela pour arresté. Mais dites moy seigneur Florio, ie vous prie, quelle est la cause pourquoy vne chose est pesante, & l'autre legere, comme ja vous auez dit. *Florio.* A cela est besoin que Dieu responde luy-mesme, auquel il a plu de l'ordonner en ceste sorte, c'est que de quatre elemens, le feu fut le plus leger, & montaist en haut, & la terre fust la plus pesante, & apres elle, l'eau, & que l'air fust moins leger que le feu, mais plus que l'eau, & que la terre: & tout ainsi que de ces 4. elemens se composent toutes les choses, selon que plus ou que moins elles participent d'iceux, pareillement elles sont plus pesantes ou plus legeres les vnes que les autres: de sorte que celles qui participent plus de la terre sont plus pesantes. Et celles qui participent plus du feu, sont plus legeres: pourquoy nous voyons que le sureau nage sur l'eau, & la pierre s'y enfonce: pource que le sureau participe grâdement du feu, & de l'air, qui sont plus legers que l'eau, & la pierre participe plus de la terre qui (comme i'ay



dit) est plus pesante. *Silvio*. Je croy, si nous ne changeons d'aujourd'huy de propos, que sans aucune doute nous deviendrions tous Philosophes. Souvenez-vous qu'il est heure (comme il me semble d'aller dîner. *Melisée*. Seigneur *Silvio*, n'interrompez, ie vous prie, vn propos si agréable & utile qu'est cestuy-cy; attendez que midy soit sonné, qu'encore ne l'est, & ayez patience, que nous parlions d'avantage vne heure posément. *Silvio*. Je ne mange point quand la cloche veut, mais quand le veut mon estomach : mais pourtant pour l'amour de vous demeurons vn peu, & non plus, par ce que ma teste ne pourroit fournir à tant, & si j'en parle d'avantage, vous serez cause de me faire tout oublier. *Melisée*. I'en suis de mesme. Mais perdant le terme que donnez, ie veux demander à *Florio*, si l'eau comme il dit, est plus pesante que l'air en certain degré, qui est la cause, qu'entre les eaux mesmes s'en trouvent aucunes plus pesantes que les autres. *Fl*. La raison est que les quatre éléments, pour la pluspart ne sont en telle simplicité, & pureté, qu'ils ont esté créés : mais plustost participēt l'un de l'autre, pour ce qu'ainsi il a fallu pour la sustentation des hommes, & des animaux, & pour la generation d'iceux, & des autres choses : dont aduient qu'une terre est plus legere que l'autre, si elle participe plus d'air ou de feu. Et ainsi l'eau qui a plus de mélange de terre est plus pesante que celle qui en a le moins, comme ie croy que soit celle de la mer, & celle d'aucuns puits, & lacs dont se fait le sel. *Pomp*. Cela me plaist : mais ie vous auois dit au commencement, que ie ne voulois asseuer de ne vous faire aucun argument, pourtant ie dis à ceste

heure , qu'il me semble qu'il y a contradiction en ce que vous dites , à cause que nous voyons clairement qu'une pierre à plus de terre qu'une piece d'or d'égale quantité , & toutesfois l'or pese plus que la pierre. *Florio.* Sçachez que cela procede pour ce que la pierre est plus claire & poreuse que le metal , & pourtant elle participe plus d'air & de feu que l'or : à raison que l'or est plus espais ; & sans air , dont il aduient qu'il est plus pesant. Et pour la mesme cause il y a des pierres plus pesantes les vnes que les autres, comme nous voyons en la pierre ponce. Ce qui la fait legere, c'est pour ce qu'elle est fort claire & abondante en pertuis. *Pompée.* Ce que vous dites me contente : mais ie voudrois sçauoir, lequel pese plus l'or ou le plomb , estans tous deux d'égale quantité. Qu'il ne vous soit ennuyeux ie vous prie de le dire. *Florio.* L'or pese d'auantage, pour ce que veritablement il est plus serré & espais , ce qui se prouue , parce que selon qu'affermement tous les Orféures & artisans de metal , il n'y a metal qui plus se puisse tirer & subtiliser que l'or , & par ceste mesme cause, vn bois est plus pesant que l'autre, comme nous voyons tous les iours. *Pompée.* Dites moy encore puis que vous dites que le feu fait les choses plus legeres , pourquoy le fer chaud qui participe tant du feu, si on le met dedans l'eau s'enfonce , non autrement qu'il feroit auant que d'estre eschauffé. *Florio.* Cela procede pour ce que le feu n'est naturel ny vny à la forme du fer, mais luy est vn accident & cas à part, & à tousiours le fer poix terrestre qui surmôte le feu accidentel. Et ie vous dis d'auantage , qu'estant ainsi le fer chaud il s'enfonce plustost en l'eau , pour ce que

la force du feu va separant & esloignant l'esslement contraire. *Silvio*. Tout ce que vous avez dit me plaist. Et sçachez que de cecy j'ay aujourd'huy cõpris, qu'aucuns hõmes que ie cognois, sans doute ont plus de terre qu'aucuns autres, combien que ceux-cy soient plus gras qu'eux, & partant ils sont si pesans qu'il n'est aucun qui le puisse soufleuer, & croy s'ils se mettoient en ceste mine que tantost vous disiez, ils ne s'arresteroient au centre du monde, & de ce lieu ie vous en pourrois monstrez quelque vn. *Florio*. Ce propos ne pouvoit passer sans piquer quelque vn, n'allez pas plus auant: mais s'il vous plaist Messieurs allons dîner, puis que i'ay fait ce que m'avez commandé. *Pompée*. Nous sommes contents avec accord pourtant, que vous nous direz premier, qui est la chose plus pesante de toutes. *Florio*. L'or à mon iugement. *Pompée*. L'en sçay vn autre, laquelle sans comparaison est plus pesante. *Florio*. Qu'est-ce, enseignez-là ie vous prie, en payement de ce que i'ay dit. *Pompée*. Comment, ne vous semble-il pas, que ce soit plus pesant qui suffit à tirer apres soy, du Ciel en enfer grandes parties des Anges, qui estoient plus spirituels & legers, que tout le feu, & l'air du Monde? *Florio*. Vous dites vray, mais quelle chose fut cela? *Pompée*. Le peché qui suffit à tirer apres luy iusques au centre de la terre, en enfer, les ames (sans corps) qu'Homere appelle feu simple. *Florio*. Vous sautez de la Philosophie naturelle, en la Diuine, & Sainte, & pour cela m'avez-vous assailly: Mais en verité il est ainsi, pour ce que nulle chose n'est plus pesante que le peché, & l'or, & le plomb sont plumes, au regard

gard d'iceluy. *Silvio*. Dont le miserable pecheur, lequel se void en ceste vie chargé de pechez, que fera-il pour monter au Ciel, à fin qu'il n'aille en cet abyfme ? *Florio*. Qu'il se décharge & dépoüille d'iceux, comme celuy qui a sauter veut gagner le prix, lequel se dépoüille, & oste ses habillemens. *Silvio*. Certainement la fin de nostre propos n'a esté mauuais, & si tous les iours nous en faisons autant, en fin de l'an ie n'en scaurois moins que le Docteur Naruaes nostre amy.



# DIALOGUE DE LA TERRE.

ENTRE-PARLEURS,  
Silvio, Florio, Melisée.

## ARGUMENT.

*Icy se demonstre avec merueilleux artifice, le lieu & situation des élemens, & pour quelle cause la Terre est déconverte de l'Eau, il se preuue encore que le lieu de feu est voisin au Ciel de la Lune, combien qu'il ne se voye.*

## SILVIO.

**T**RES-BEAU est veritablement ce pré, Seigneur Florio, ie ne sçay si en l'autre costé de la terre, où l'autre iour vous nous demonstrates qu'il y auoit des hommes, y en a de tels. *Florio.* Il n'en faut pas douter, pour ce que la raison naturelle n'y contredit point, & tenons de foy, que toutes choses sont œuures de Dieu, lequel peut autant icy que là. *Melisée.* Il n'est besoin de dire autrement, sinon que tout le monde, comme on dit, est vn, & que toute la terre est enuironnée de montagnes, prez, fontaines, fleues, & mers, & autres choses sembla-

bles, comme font celles-cy que nous sçauons aucunes égales, & les autres meilleures, selon la scituation, & disposition de la terre, comme nous voyons aux terres que nous cognoissons, & ainsi en portent telmoignage ceux qui ont nauigué, & veu les parties Orientales, les Isles, & la terre ferme de ceste part, & l'autre de la ligne Equinoctiale: mais laissons à ceste heure cela, comme chose claire, pendant que personne ne nous empesche, faites tant de faueur au seigneur Siluio, & à moy, de nous dire, comme la Terre est descouuerte de l'eau, veu que selon la nature, & la scituation des quatre elemens, comme auant hier vous nous disiez, la terre est arrestée au centre, & au plus bas, & l'eau deuroit circuir, & couvrir la terre, l'environnant comme l'air couvre ceste terre, & l'eau, encore, & selon que tous disent & afferment, que le feu circuit l'air, & puis qu'il semble que cecy deuroit estre ainsi, ie voudrois bien sçauoir, de la terre estant descouuerte, si la partie qui est descouuerte, l'est naturellement, ou bien par miracle, ou bien comme cela se fait: pour ce que si nous l'auons pour habitation, il est raisonnable que sçachions quels fondemens elle a. *Siluio.* Vous auez demandé vne chose bien à point, que i'auray tres-grand plaisir d'entendre, pour ce que souuentefois i'entends dire, que si la mer s'estendoit elle couvrirait toute la terre. Et quand ie la voy, me semble qu'elle s'estend tant qu'elle peut, & qu'elle demeure à tel point, qu'elle ne la peut couvrir, & pour ce tirez moy ie vous prie de ceste doute, & les dites de sorte que ie les puisse entendre: car vous sçauiez en cōbien de pieds d'eau pesche ma barque;

*Flo.* Belle veritablement est nostre doute, laquelle a esté traictée de plusieurs: mais ce n'est chose trop obscure, & qu'en peu de tēps ne se puisse traicter. Sçachez donc qu'au commencement que Dieu crea le monde, auant qu'il dist : Que la terre se descouure , & qu'elle se descouurit, & auant qu'il creast les plantes, & les arbres, & depuis les animaux en icelle, qui fut la cause finale pour laquelle elle se descouurit, l'eau l'environnoit de toutes parts, sans qu'aucune partie d'icelle fust descouuerte, comme l'air couure l'eau, & l'air est couuert du feu : laquelle chose outre que la raison naturelle le confesse, & tous les Philosophes encore, est prouuée par la sainte Escriture, quand elle dit : qu'elle se descouure, & qu'on voye la terre: dont on cōprend qu'elle estoit couuerte. Duquel descouurement il y a eu diuerses doutes, & opinions, comme est maintenant la vostre, entre les Astrologues, & entre les Philosophes encore, disans : Comme c'est fait cecy : & se soustient encore. Aucuns sont d'opinion qu'ensemble, avec le commandement de Dieu, ait rencontré la cause & raison naturelle, laquelle iceux disent estre la grande seicheresse de la terre, qui a resisté & repoussé l'eau de soy, des parties lesquelles sont maintenant descouvertes : ainsi que nous voyons quand il s'espad de l'eau en quelque lieu poudreux & fort sec, qu'il demeure quelques places, lesquelles ne sont couuertes d'eau, pour la resistance que fait la seicheresse à l'humidité, cōme deux proprieté en soy contraires. Et que cecy soit adueni en aucunes parties, & non en autres, ils disent que c'a esté par l'aide & influēce des Estoilles qui sont de vertu froide, & seiche, prin-

cipalement de celles qui sont aux parties Septentrionales. Ceux-cy mesmes afferment (non sans grande hardiesse toutefois) que quād Dieu au tiers iour n'eust commandé, comme i'ay dit, que l'eau se separast, & que la terre fust descouverte, comme elle fut, que toutesfois peu à peu par la seicheresse, & par ladite influence, elle seroit descouverte naturellement, comme maintenant elle est. Autres plus reiglez en cecy ont esté d'opinion que ceste seicheresse, ou influence n'auroit suffy pour la descouvrir, en peu ny en beaucoup de temps, si miraculeusement ne s'estoit descouverte cōme elle fit: mais qu'elle eust esté suffisante pour l'entretenir ainsi naturellemēt, presupposant le miracle en son descouvrement. Pour ce qu'ils disent qu'il faut moindre force pour maintenir vne chose en son estat, que pour luy mettre: comme nous voyons souuentefois, qu'un homme suffit à porter & soutenir vn poids dessus luy, sans l'ayde d'un autre, lequel ne le pourroit hausser de terre, & se le charger tout seul. Entre ces opinions s'en sont trouuez aucunes qui afferment que ce que certaine partie de la terre est ainsi descouverte, vient à cause que la terre quant au centre de sa grandeur n'est point au centre du monde, mais est vn peu destournée à costé, & que pour cela, s'en peut alors descouvrir toute ceste quantité, qui est descouverte. Lesquelles opinions veritablement ne me plaisent, & les tiens pour incertaines & deuinées. Pour ce que quant aux deux premieres, ie voudrois qu'ils me dissent d'où il est arresté, & comme ils ont entendu qu'il y ait telle seicheresse, & force de la terre, que elle soit suffisante à chasser dehors & separer l'eau



rellement : & moins , que l'influence des estoilles, ou bien de la dixiesme sphere, comme aucuns veulent ; faisse & opere la mesme : veu que tout cecy est vouloir d'ruiner ce qu'ils ne scauent , & encore moins pouuent prouuer. Mesme ne se trouue aucune raison , par laquelle vne partie de la terre soit plus seiche que l'autre , ne que celle-là se descouure, & non l'autre : estant tout cét element, & toutes ces parties, d'une propriété, comme de fait il estoit. Ce que mesme ie dis de l'influence des Estoilles Septentrionales , puis que nous scauons qu'il y a de grandes terres en icelles , aussi bien du costé de Midy, comme du Septentrion : qu'on a descouuert des Isles voisines à l'autre Pole : ou presque sous iceluy, cōme il s'entrouue au nostre. Et moins me plaist la tierce opinion, que cecy soit, pour ce que la terre est esloignée du centre : car à mon iugement, c'est la plus impropre , & debile de toutes les autres : pour ce que ce n'est autre chose qu'imaginer la terre hors de son lieu. Et aduenant que nous voulussions confesser cela , ce seroit venir aux mesmes , & plus grandes difficultez & doutes, de traicter sur cecy, comme la terre peut demeurer, & de fait demeure ainsi, c'est miraculeusement, ou naturellement : & comme l'eau & elle meslées ensemble, se repoussēt l'une l'autre : qui seroit entrer en vn autre labyrinthe trop plus grand. Pour lesquelles choses ie suis d'opinion en cecy, de nous arrester au plus veritable & certain : c'est à la verité de la sainte Escriture , & que croyons fermement, que la terre se descouurit, et ce qu'on en void de descouuert, par la seule vertu diuine, & par la parole & commandement de Dieu. De

quoy est faite mention au premier chapitre de Genese, quand il est dit: Se rassemblent toutes les eaux qui sont sous le Ciel, en vn lieu, & se découure la terre. Dont par la vigueur & efficace desdites paroles, l'eau & la terre se mirent en la maniere & situation, que maintenant se voyent: & ainsi sont demeurées & demeureront iusques à la consommation du monde, faisans & composans ensemble elles deux, vn corps rond & spherique, comme Ptolomée, & autres grands Astrologues afferment & l'experience le nous demonstre: duquel le centre est le centre de toute la machine du monde; & ainsi demeure, & est découuerte la terre, ce qui estoit de besoin, pour l'habitation des hommes, & des autres animaux, & pour les herbes, plantes, & arbres, qui se nourrissent & vivent hors de l'eau. Toutes lesquelles choses auant ce commandement de Dieu (comme ie vous ay desia dit cy-dessus) estoient couuertes de l'eau, sans que d'aucun costé se vist vn seul pied de la terre. Et quand bien il seroit vray qu'il y eust aucunes estoilles, desquelles l'influence aydast, & eust part en cét œuvre & effect (pour ce que Dieu soustient & conserue beaucoup de choses, prenant pour instrument les causes secondes & naturelles, lesquelles au commencement il a créées & ordonnées par luy seul immédiatement) toutesfois ie n'oserois affermer cecy, puis que la Sainte Escriture ne fait de telle chose mention, mais absolument attribüe toutes choses à Dieu, & non seulement au lieu allgué: mais en plusieurs autres, comme nous lisons aux Prouerbes de Salomon, au 18. chapitre. Qu'il marquoit entour le lieu de la mer, & donnoit loy &

commandement aux eaux , qu'elles ne passassent leurs bornes. Et en vn autre endroit est dit , qu'il enferma les eaux comme en vn vestement. Et plus clairement encore dit le Phophete Dauid au P'salme 103. Toy Seigneur , as assigné les bornes aux eaux, lesquelles elles ne passerôt, & moins retourneront à couvrir la terre. Et quoy clairement il demontre ce qui est dit, c'est que l'eau couuroit toute la terre: & par special commandement de Dieu fut découuerte, puis qu'il dit : Et moins retourneront à couvrir la terre : en sorte , Messieurs , que ceste cy est la formè selon laquelle la terre fut , & est découuerte des eaux. Et puis que cét œuure & miracle se doit attribuer à Dieu seul, il n'est besoin que nous recherchions autres causes , ne raisons au Ciel ou en terre , de seicheresse ny d'influence. *Melisee.* Vous l'avez bien declaré , & croy certainement qu'il est ainsi comme vous le dites: mais il me semble que de ce qu'avez dit , s'ensuit que non seulement se découure la terre par miracle , mais encore miraculeusement demeure ainsi descouuerte : & que tousiours Dieu fait miracle, & chose supernaturelle, en la conseruant en tel estat. *Flavia.* Cela n'est pas ainsi , pour ce que le seul commandement de Dieu suffit : car l'eau & la terre maintenant demeurent sans nouveau miracle , avec le seul premier , & celuy seul suffit pour continuer ainsi, sans aucun autre nouveau : veu que les creatures naturelles ne sont desobeyssantes , comme l'homme. Auquel pour son inclination , & promptitude à desobeïr, est besoin souuentefois d'ordonner & deffendre vne mesme chose. *Syluis.* l'ay entendu ce que vous avez dit , ce qui me plaist

beaucoup, & pour tel iel'approuue & croy : mais neantmoins me semble que de cecy pourroit bien suruenir vn inconuenient d'importance. C'est que presupposant cecy estre veritable, sçauoir est, que le découurement de la terre se fit ainsi au commencement par miracle, encore que Dieu n'en fasse de nouveau pour la soustenir, & qu'estant comme vous dites, la force de ce premier precepte suffisante, semble qu'il se pourroit dire que les eaux de la mer, estans ainsi forcées, & violement diuisées & empeschées d'environner la terre, apres eussent esté leuées de leur lieu & situation naturelle qu'elles auoient premierement, & pour éuiter l'inconuenient de ceste force, deuoient peut-estre, ces Astrologues & Philosophes, chercher les causes & forces naturelles, que vous auez dites, pour à icelles attribuer teleffet. *Florio.* Vous vous trompez en cecy, par ce que nous deuions plustost considerer l'opposite à cause que si la seicheresse de la terre, & influences des estoilles, eussent comme ils disent, fait separer l'eau par force : alors on eust peu dire, que force & violence faisoient cecy, puis qu'une creature forçoit l'autre à laisser son propre lieu & naturel. Mais cecy ayant esté fait par la volonté & commandement de Dieu, lequel est createur, entreteneur, gouuerneur de toute nature humaine, & n'ayant les choses plus de propriété, d'inclination, de force, ny de lieu, que ce qui dépend de la diuine volonté, on ne peut dire que ce soit chose violente, que l'exécution du commandement de Dieu, demeurant l'eau au lieu par luy ordonné, encore qu'elle n'environne toute la terre, comme elle faisoit au commencement, Veü qu'on ne peut di-

re que ce soit chose violente ny contraire à l'inclination naturelle, ce qui procede de la volonté & cōmandement du Roy de nature, duquel nous sçauons & croyons qu'il gouuerne & dispose toutes choses, avec tres-grande Sapience : certainement non plus, mais encore beaucoup moins, qu'on pourroit dire que vous ferez violence en voïtre maison, en ordonnant qu'on changeast vne quesse d'vne place en l'autre, pour certaine cause ou respect. De sorte, Messieurs, que l'eau ne reçoit tort ne violence aucune, pour ne circuir la terre, & demeurer en obeyssance séparée, iusqu'à ce que si c'est son bon plaisir, en la consommation du monde, quand les bestes brutes, & les choses mellées seront dissipées & consommées, n'ayant plus affaire de lieu : derechef il viendra à commander qu'elle enuironne encore vn coup la terre, comme elle faisoit en son commencement. *Melisee.* Vous nous avez bien resolu les doutes qu'auions proposees, & croy que le Seigneur Siluio soit content de sa part. *Siluso.* Certainement ie le suis, & tant qu'ayât égard à ce qu'a dit le Seigneur Florio, il me semble que celuy ne seroit Chrestien, qui ne croiroit qu'il ne peut estre chose plus naturelle à l'eau, ny aux autres eslemens que d'obeyr à Dieu, & faire sa volôté, & que ceste obeyssance ne peut estre appellée force. Mais puis qu'auons le temps & cōmodité pour cecy, ie veux maintenant faire du Philosophe, & veux demander aucunes choses, en ce qui concerne la situation de l'element du feu, puis que comme auez ja dit, & tous afferment, le feu circuit l'air, & demeure dessus les autres eslemens, quelle est la cause que nous ne le voyons, veu qu'il est d'vne couleur si luy-

santes & claires, au moins pendant les claires & seraines nuits, quand il n'y a ne Soleil, ny nuës qui le puissent empescher. Et encore ie vous demande pour quelle cause le feu, puis que nous le voyons icy, si tost qu'il n'a aucune matiere pour brusler, & d'où il se puisse nourrir, subitement s'esteindre, de quelle chose il se nourrit là haut, mesmement n'ayant aucune humeur à consumer. Pour ce que considerant cecy, i'ay quelquesfois soupçonné que c'estoit vne chose vaine, ce qui se dit, que dessus l'air il y ait du feu, & ie croirois plustost que tout fust air iusques au Ciel, ne doutant point de l'air puis que ie le vois. *Meli.* Je n'eusse iamais pensé qu'eussiez si bien douté, & à l'une de vos doutes, i'eusse bien sçeu respondre, mais le seigneur Florio vous pourra mieux satisfaire. *Florio.* De vos deux doutes, seigneur Melisée, la premiere procede de vouloir plustost croire au sens qu'à la raison: & pour ce que ne voulez autre chose croire, que ce que vous voyez avec les yeux: & le second vient de ce que n'avez bien entendu la nature de l'element du feu: le vous veux donc satisfaire en tous les deux. Mais neantmoins il seroit bien raisonnable, si bien n'avez entendu cecy, qu'au moins vous n'eussiez doute du lieu & situation du feu: principalement veu que vous sçavez que c'est l'un, & le principal des quatre elements, & que de necessité il doit auoir quelque lieu, qui ne peut estre autre, que le plus haut, puis que le feu est plus leger de tous, comme cōfesse & enseigne toute la Philosophie du monde. Et pour ce i'ay dit que la cause de vostre premiere doute est, que vous croyez plustost au sens qu'à la raison,

veu que vous iugez du feu élémentel & simple, par le meslé & materiel, que nous auōs, & duquel nous vsions icy, & pourtant vous semble que comme cestuy-cy a couleur, & se void & juge en la chandelle, ou au charbon allumé, qu'ainsi se doit voir l'autre. Ce qui est tres-grande erreur, pour la grande difference qu'il y a de l'un à l'autre: veu que celui dont nous vsions n'est vray feu, mais vne certaine chose allumée, & ardente de feu, partant qu'il est espais & quasi ombrageux meslé, & composé: & l'autre au contraire, tres-rare, & inuisible, comme maintenant verrez. L'espeſſeur donc & ombrage de ce feu materiel, se void tous les iours claiement, pour ce que si auprès d'une chandelle allumée on en met vne autre, soudain la flamme & lueur d'icelle fait vne ombre, laquelle elle ne feroit point, si la flamme n'estoit ombrageuse. Et encore ce le demonstre clairement, qu'on void que ce qui est derriere vne flamme de feu est caché, en sorte qu'on ne le void point, pour ce nostre veuë ne peut passer au trauers de ce feu: & l'autre élémentel en sa sphere est dix fois plus rare que l'air, & s'il se trouue aucun élément simple, sans aucune mixtion (comme enseigne Aristote) tel est le feu, par ce qu'il est proche du ciel, & a moins d'occasion de se pouuoir mesler: dōc si l'air, pour estre de tant moins rare que le feu, ne peut arreſter nostre veuë, mais pluſtoſt elle passe librement sans le voir, en sorte, que si ce n'estoit par l'attouchement, & par le mouuement d'iceluy, moins par la veuë pourriez-vous dire ne croire, qu'il y eust de l'air: pour quelle raison donc vous esmeruillez-vous, que ne pouuez voir le feu en son lieu, veu qu'il est

beaucoup plus rare, & transparant que l'air : Et respondant à ce que vous dites, qu'il est coloré & luisant, ie dis que c'est erreur, pour ce que le feu en sa sphere n'a aucune couleur ne splendeur, veu qu'en vn corps simple, comme il est, ces qualitez ne peuuent estre ne demeurer, pour ce qu'elles procuiennent de composition des elemens : & encore si la rareté de l'air (s'il n'est deuenu fort espais) n'est capable de couleur, de combien moins le sera le feu, trop plus rare & simple : Quant à ceste splendeur & couleur que voyez au feu materiel & commun, ie vous ay dit qu'elle procede de sa meslange, & composition. Et estoit de besoin, que le feu elementel fust ainsi transparent & inuisible : car s'il estoit semblable à celuy d'icy bas, il eust empesché la veuë des Planettes, & des Estoilles. De sorte, Messieurs, que vous n'avez raison de douter du feu ny de son lieu, à cause que ne le voyez : & moins encore en la seconde doute que vous faites, de ce que là haut il n'a point de nourriture, ny chose qu'il puisse consumer, pour autant que le feu n'a besoin de cela, sinon quand il est en estrange matiere & hors de sa place & scituation, comme vous voyez en iceluy duquel nous vsons tous les iours : mais en sa propre matiere, & lieu, n'a besoin de chose aucune pour sa nourriture, pour ce qu'il est en sa propre scituation & lieu : cōme l'eau & la terre n'en ont besoin aux leurs, lesquels elemens estans tirez hors de leur place, s'ils ne sont soustenus de quelqu'autre matiere, ne s'arrestēt iusqu'à ce qu'ils aillēt en leur lieu, auquel ils reposent. Ce que mesme fait le feu en sa sphere, en laquelle il se maintiēt en sa propre qualité, sans qu'il ait besoin d'hu-



370 DIALOGVE DE LA TERRE.  
meur aucune. Pourtant, Messieurs, faictes-moy  
bien de ne douter plus de ceste Philosophie, veu  
qu'elle est si claire & facile à entendre. *Sil.* Quant  
à moy ie metiens pour content de ce qui a esté  
respondu, & croy fermement la situation des qua-  
tre élemens. Et ne croyez point que ie doutasse  
tant que ie vous disois, car ie l'ay fait seulemēt pour  
vous faire dire ce qu'avez dit : & encore vous  
demanderois-je volontiers aucunes autres choses  
touchant ce propos, mais il n'est possible, pour ce  
qu'il faudroit interrompre nostre deuis, pour les  
personnes qui arriuent icy. Le reste donc sera pour  
vn autre iour plus commode, auquel nous deuise-  
rons plus longuement. *Melisee.* Vous dites bien,  
qu'on ne parle plus d'aujourd'huy de ceste matie-  
re, afin que ie la puisse mieux gouter.



# DIALOGVE DES METHÉORES.

ENTRE-PARLEVR S,  
Melisée, Florio, Siluio.

---

## ARGVMENT.

*En ce troisiéme Dialogue brièvement est déclaré comme se font, & d'où procedent les Nuës, les Pluyes, les Neiges, la Gresse, la Rosée, la Bruine, les Broüillards, les Tonnerres, la Foudre, les Esclairs, & les Cometes qui apparoissent en l'air, & comme se cause le tremblement de la terre.*

## MELISEE.

**S**U bien il me souvient, Seigneur Siluio, aujourdhuy fait le huietiésme iour, que par fortune, nous estions tous trois assemblez, comme de present, en ce mesme lieu, & lors le Seigneur Florio se promenant par ce pré, nous dit, & fit entendre aucunes choses assez delectables de la situation de la terre & de l'eau, & des autres élemens, lesquelles de vray me pleurent tant, que mainzénât ne me seroit ennuyeux l'écouter, si encore il vouloit dire quelque chose de ce mesme sujet. *Sil.* Vous m'avez osté de la bouche le sèblable, car ie voulois aussi mettre ce propos en a-

nant, & le prier de continuer ce qu'alors de luy-  
 mesme il eust fait, si ceux ne fussent suruenus, qui  
 nous interrompirent. *Florio.* Il y a tant peu de gens  
 qui prennent plaisir de parler de telles choses, &  
 qui se trauaillent pour les entendre, que peu volon-  
 tiers j'en parle, si ie n'en suis interrogé : mais pour  
 ce faire il n'est besoin de me prier, car ce que j'en  
 sçay, j'ay plaisir de le communiquer & enseigner à  
 tous. *Siluis.* Puis qu'ainsi est, & que nous auons bô-  
 ne commodité, ie delibere de me faire maintenant  
 Philosophe. Et ayant l'autre iour entendu cômment,  
 & pour quelle cause la terre est découuerte de l'eau  
 & comme les eslemens s'environnans sont joints,  
 & serrez les vns avec les autres, & le reste que lors  
 sur le mesme propos se recita, ie vous prie que nous  
 entendions maintenant en quelles manieres sont  
 engendrées ces choses que nous voyons tous les  
 iours aduenir en iceux : dont viennent les nuës,  
 les pluyes, les foudres, les esclairs, les tonnerres,  
 & encore les Cometes, que aucunesfois apparoi-  
 sent, lesquelles quelquefois nous voyons courir  
 ardantes, de sorte qu'elles sembloient Estroilles, &  
 dont vient que la neige & la gresse se congelent, la  
 bruine, la rosée, le broüillards, & de quelle ma-  
 tiere se font toutes ces choses, & d'auantage ie vou-  
 drois sçauoir dont vient le tremblement de terre,  
 avec tout le surplus de ce qui se peut dire de cecy.  
 pour ce qu'il est fascheux de voir tous les iours  
 ces choses, & n'entendre dont elles prouiennent  
 ny comme elles s'engendrent. *Melisse.* Vous n'au-  
 euz proposé vne seule chose en tout cela que ie n'aye  
 tres-grand plaisir d'entendre traicter, bien que  
 j'en sçache desia vne partie, ayant vn villageois

aux

aux champs, qui le me declare, lequel croit certainement que tout cecy soit ainsi qu'il dit, mais ce sont à mon iugement de grandes sottises que les siennes. *Florio*. Dites nous ie vous prie, ce qu'il vous dit, car peut-estre que ce vostre Philosophie me releuera de quelque peine. *Melisse*. Scachez donc qu'il me dit, que l'eau qui pleut est eau de la Mer, que les nuës vont tirer en icelle: comme nauigeant sur la mer, i'ay souuentefois veu que les nuës venäs en bas en façon de manches, s'emplissent d'eau, & soudainement apres cela vient la pluye. Et les tonnerres se causent du cōbat de deux vents entr'eux contraires, & dure iusqu'à ce que l'un vainque & surmonte l'autre. Et les Cometes soutienntesfois se voyent, pour ce que ce sont Estoilles qui apparoissent à certain temps, & celles que nous voyons courir ardantes, ce sont Estoilles qui courent, & vont d'un lieu en autre. Et ainsi il me dit beaucoup d'autres bonnes choses, avec lesquelles il se retrouve plus cōtent & heureux, qu'Aristote avec tout son sçauoir. *Florio*. Vostre villageois n'est seul de ceste opinion, car la plus part du vulgaire croit qu'il soit ainsi, & ne vous en émerueillez: car on trouue de celebres Philosophes, qui ont dit sur ce propos plusieurs grandes sottises que ie ne veux maintenant raconter, craignant de perdre temps: mais si les voulez sçauoir, vous les auez en Plutarque & Aristote qui les escriuent. Mais le Seigneur Siluio a demandé tant de choses ensemble, que ie ne sçay s'il y aura du temps assez pour tout traicter, & moins sçay-je par quel costé ie dois commencer. *Silvio*. Commencez donc par tel point qu'il vous plaira, car du reste j'en tien-

K k k

dray bon compte pour vn autre iour. *Florio.* Toutesfois, si ie ne me trompe, il en demeurera peu: car comme ie vous ay dit, ie ne me soucieray de l'opinion des autres, & moins d'alleguer les autheurs, mais ie suiuray la commune doctrine, & principalement celle d'Aristote. Et encore ie vous assure, que ce que ie diray sera avec toute briefueté, ne disant d'auantage que ce qui me semblera estre conuenable pour vous le faire entendre: car pour traiter ceste matiere dès son commencement, & fondement, on auroit besoin de plus long-temps, & que vous eussiez d'autres principes, lesquels on ne peut dire sçauoir en vn iour. *Melisse.* Il est besoin de faire ain: sicar encore moins voulons nous tât travailler pour l'entendre si subtilement, estans contents de l'entendre du mieux que nous pourrons. *Floria.* Sçachez, Messieurs, que pour bien entendre tout ce que desirez sçauoir, qui est, de quelle cause procedent ces choses, est besoin d'en presupposer aucunes aux autres, combien qu'elles ne se puissent si bien traiter, comme il seroit necessaire. Ne vous ennuyez donc de les écouter du commencement. car en la fin on verra le profit & l'vtilité qui ressortira de les auoir ouyes. *Siluo.* Quand il vous plain nous écouterons volontiers. *Flo.* Vous devez donc cōsiderer, que tout ainsi que de quatre elemens par l'influence du Soleil & des autres Estoilles, se font, & composent toutes les choses meslées du monde, comme les animaux, les pierres, les arbres, ainsi que l'autre iour nous discourusmes en vn autre propos, & par corruptiō reuiénent chacun en leur premier estat, comme tous les iours vous voyez: aussi semblablement devez-vous encore sçauoir,

que partie d'un élément se peut convertir, & transformer en un autre, pour ce que la force du feu peut estre si grande dessus l'air, que l'air perd sa forme, & se transmue en feu. Et au contraire le feu en air, ce que semblablement aduient aux autres éléments mutuellement : combien qu'à aucuns cela soit plus facile, aux autres plus difficile, l'accord, ou conuenance qui est entre leurs qualitez, ou la contrariété d'icelles. Et sçachez que cecy n'aduient si subitement qu'en un instant l'air se fasse, ou eau, ou feu : mais qu'il faut qu'il precede certaines alterations, & degrez, ausquels ils sont disposez, comme ordinairement nous voyons que premier que l'air s'enflamme, & se convertisse en feu, il s'espeffit, & s'eschauffe, & se tourne en fumée, & apres il prend la forme du feu : ainsi aduient-il quand le feu se convertit en air, comme p'ouuez voir en la pointe, & extremité de flamme qui ne luit, ny ne retient maniere de feu, ne d'air, mais d'une certaine chose moyenne entre les deux. Et le mesme aduient aux autres éléments, de quoy ne vous est maintenant besoin d'entendre profondement la Philosophie, & cause d'icelle, pour ce que ce seroit chose trop longue : mais sçachez qu'il est ainsi, & passons outre.

*Sil'io*: Cecy est si bien fait, que cōbien que comme vous dites, on ne sçache la premiere cause de ce, nous voyons pourtant tous les iours qu'il est ainsi, & presque ie l'entens, quand ie voy un drapeau de lin trempé d'eau sur lequel quand la chaleur du Soleil donne, l'eau petit à petit se convertit en vapeur, & se tourne en air, & quand on jette une poignée de terre en grande quantité d'eau, premierement elle s'espend en icelle, & apres se desfait, & me sem-

ble qu'elle se conuertit en eau, en sorte que comme ie voy cela, ie puis croire le reste, encore que ie ne le voye. *Floris.* Vous dites bien. Ayant d'oc presupposé cecy, vous deuez sçauoir que la maniere selon laquelle s'engendre, & produit l'eau qui pleut; les broüillards, les bruines, les tonnerres, les neiges, & les autres choses que vous demandez, est telle: c'est qu'avec la chaleur du Soleil, & par son influence, & des Estoilles en leur mouuement se leuent au dessus de la terre, de la Mer, des fleuves, & des lacs, plusieurs fumées, & vapeurs, desquelles aucunes sont seiches, fort chaudes, & subtiles, comme la petite fumée d'une torche, & cela s'appelle exhalation: il y en a d'autres plus espesses, & plus humides, & non chaudes en tel degré, qui se nomment vapeurs: comme celles-là que nous voyons monter de l'eau mise deuant le feu. Et sçachez que de la premiere exhalation, ou fumée, que ie dis estre seiche, & fort chaude & subtile, se font & engendrent les Cometes, les foudres, les esclairs, les tonnerres & autres choses de mesme façon: & de la vapeur humide & espaisse, & moins chaude, se causent les nuës, la bruine, la neige, la pluye, la gresle, & la rosée: & tantost ie vous declareray apertement comment, & en quel temps se fait ce particulièrement: mais pour ce que toutes ces choses se forment en l'air diuersement, & en diuers lieux, il est besoin de dire premieremēt leur diuerses scituation & disposition qui cause telles choses. Et pourtant vous deuez sçauoir, que cēt élément de l'air qui circuit la rondeur de l'eau & de la terre, & s'estend iusques à la sphere, ou élément du feu (comme nous disions l'autre iour en ce mesme

lieu) n'est en tout disposé & qualifié d'une mesme maniere en haut, en bas, & en son milieu, & pourtant nous le conceuons diuisé en trois regions ou parts, desquelles la plus haute est tousiours fort chaude, tant pour son mouuement, lequel en ce lieu est plus grand, pour ce qu'il est plus proche du mouuement du Ciel, que pour le voisinage du feu, lequel l'enflame: & la partie plus basse d'iceluy, & plus proche de la terre est (mesmement) chaude, à l'occasion de la reflexion des rayons du Soleil, qui rescheschissent de la terre, & par les ja dites vapeurs & exhalations chaudes qui sortent d'icelle: & l'autre partie de l'air qui est entre ces deux, est notablement tousiours froide, parce qu'elle est esloignée de la chaleur du feu: & qu'à icelle n'atteint la reflexion des rayons du Soleil, & ne se meut tant que la plus haute, & la froidure de ceste region du milieu, se fortifie & renforce d'auantage, pour estre circuite de la chaleur de deux autres regions, haute & basse: ce que les Philosophes nomment Antiperistase, qui n'est autre chose que la contrarieté & compression que fait vne qualité contraire à vne autre, l'environnant de toutes parts, ne la laissant estendre ne sortir. Ce qui fait que la vertu & force de ceste qualité ainsi enclose se rend plus forte, & de plus grande efficace, se resserrant & vnissant, comme nous en voyons l'experience en nous mesmes, pour ce qu'en Hyuer nous auons plus de chaleur & force en l'estomach: car quand la chaleur naturelle est environnée & resserrée du froid, elle se restreint & fortifie d'auantage: & au contraire en l'Esté: pour ce qu'elle ne trouue resistance, se relasche & diuertit: ce que mesme aduient au feu,



& beaucoup d'autres choses : & pour cela encore, ceste region du milieu est plus froide & anguste en Esté, pour ce qu'elle est restreinte de la chaleur de la basse, laquelle alors est plus grande, que la force des rayons du Soleil. *Silvio*. I'ay autrefois ouy deviser de ce que vous avez dit de l'air, combien que ce n'ait esté si distinctement, comme maintenant: iusques icy i'ay bien tout entendu, passons plus outre. *Melisse*. Je l'entens aussi, & à ceste heure ie voy, que ce conuient avec la raison naturelle, qu'on dit qu'une Cité est bastie en montagne, ou bien en un lieu haut, elle est plus froide qu'une autre qui sera en lieu bas, encore que toutes deux soient en une mesme scituation & climat. Pourtant de ce que vous avez dit, on peut comprendre que le haut touche la region du milieu, & participe du froid d'icelle, & ne participe tant de la chaleur de la basse, de laquelle l'autre iouit. *Florio*. Vous dites bien, & pour ceste mesme raison se conserve tant la neige sur les hautes montagnes, qu'elle dure toute l'année : & en la plaine & lieux bas, elle se fond incessamment. Or puis que vous entendez cecy, venons maintenant à ce que vous avez demandé, & traitons premierement des choses qui s'engendrent de l'humide vapeur, qui sūt les nuës, l'eau, la pluye, la brume, la rosée, les foudres, & les gresles : & venant à cecy, ie dis, que les vapeurs humides, & chaudes, qui montent & se leuent au dessus de la terre (quand la chaleur est suffisante pour ce faire) montant iusqu'à la moyenne region de l'air, que i'ay dit estre froide, qu'avec la force de l'air froid, lequel naturellement estreint, elles s'espaississent, & engroissent tant qu'il se fait ce que nous appellons

nuées: lesquelles sont plus grandes ou moindres selon la quantité des vapeurs : & apres que les nuës sont ainsi faites, l'air les murs d'un costé en un autre, iusques à tant qu'avec la force des rayõs du soleil, estreintes comme vne esponge, & abādonnées de la chaleur qui les a portées là haut , toute leur humidité se conuertit en eau , laquelle avec sa pesanteur retourne en bas & fait la pluye. Ce que pourra facilement entendre qui voudra considerer les vapeurs d'un alambic , comme elles montent avec la force du feu , & retournent en bas sortans dehors par le canon de l'alambic. Dõc de ceste eau qui ainsi pleut, a accoustumé de s'engēdrer la gresle, quand le froid de l'air est tant grand, qu'il est suffisant pour congeler les gouttes, auant qu'elles descendent : lesquelles se font rondes, pour ce que ceste forme est plus disposée & aspre à resister à l'air, par lequel elles passent, & encore pour ce que l'eslement de l'eau naturellement s'encline & appetite ceste forme. Et quant à la neige, de laquelle encore vous voulez sçauoir , ie dis qu'elle se fait de ces mesmes nuës en lieux fort hauts & fort froids , là où la froidure de l'air est tant grande, que les nuës, se congelent auant qu'elles soient cōuerties en eau, & ainsi congelées, la pesanteur les tire à terre , en pieces , en mesme forme qu'elle estoit dedans les nuës. Et cecy comme i'ay desia dit , aduint aux lieux hauts & froids , & non aux chauds , pour ce qu'en iceux la chaleur de la premiere region est suffisante pour fondre la neige , deuant qu'elle arriue en terre , encore que aucunes fois elle s'engendre bien aussi en la seconde. *Siluiò.* Combien que ie vous interrompe le parler , craignant de l'ou-

blier, ie vous prie seigneur Florio, dites moy premier que passer outre, ce que maintenant ie vous veux demander de la pluye, c'est qu'elle peut estre la cause qu'en Esté communément ne pleut : veu qu'en ce temps il n'y a faulte de la force du Soleil pour tirer à soy les vapeurs humides qu'avez dit & mesme que la region de l'air est plus froide alors qu'en Hyuer, pour congeler les nuës & engendrer Peau? *Florio.* Je le vous diray volontiers. Scachez donc qu'à cause que le Soleil en Esté frappe plus droit avec ses rayons, s'approchât de nous, & dure plus de temps icy, pour cela il opere & échauffe d'autantage, & la region de l'air inferieure & basse en est beaucoup plus chaude : en sorte que luy-mesme consume en icelle toutes les vapeurs qu'il a tirées à soy, lesquelles ne peuvent monter ny paruenir iusques à la moyenne region, pour ce que deuant que y arriuer, elles se conuertissent en exhalations, & sont dissipées, iusques à ce que le temps estant d'avantage raffraichy, le Soleil est suffisant pour les attirer à soy, & non pour les consumer, & apres qu'elles sont conuerties en eau, elles tombent d'rechef : ce que la terre & l'eau recoiuent, pour le luy rendre vne autre fois, & en ceste maniere, donnant & receuant s'entretient cét ordre merueilleux, que Dieu a mis en toutes les choses. *Silvio.* Ceste raison me plaist, quant à ce qui touche la pluye : venons maintenant à la gelée blanche & à la rosée, qui souuentefois profitent beaucoup aux bleds. Et encore que ie vueille entendre dont procedent la brouée ou brouillards, si ne le voudroi-je jamais voir, pour ce qu'il est trop dommageable en ce pays *Florio.* La rosée se fait quand la vapeur humide

que le Soleil du iour tire à soy, est petite & subtile, & n'y a chaleur qui suffise à la tirer, iusques à la dite region du milieu, ny n'a le Soleil force pour la consumer, & venant la nuit avec la froideur d'icelle, se conuertit en eau, en ceste premiere region, & se fait & engendre la rosée, qu'ordinairement nous voyons en temps temperé. Ce que mesme aduiuent quand il est Hyuer, & la froidure de la nuit est tant grande, qu'elle a force d'englacer lesdictes vapeurs, & les congeler, les conuertissant en gelée blanche, que les Latins appellent bruine, & pourtant nous voyons ceste gelée blanche aduenir au temps froid, & la rosée au chaud, & l'une & l'autre se font aux iours que l'air n'est point agité, en sorte qu'il les puisse lauer en haut. Et le broüillards, lequel vous voyez s'engendre quand ceste mesme vapeur est encore plus subtile, & avec si peu d'humidité, qu'elle n'est suffisante pour se conuertir en eau qui puisse tomber en bas, comme la rosée, & est de chaleur si debile, qu'elle ne peut arriuer ny monter au lieu plus haut, & ainsi nous la voyons près de la terre, cōme fumée, & de nous est appelée broüillards, lequel souuentefois est consumé & dissipé du Soleil. En sorte que vous voyez maintenant comme de toutes ces choses la matiere est vne mesme, excepté que selon la quantité, la disposition du lieu & du temps, elle se tourne en diuerse maniere, & engendre de diuerses choses, comme il a esté dit. Et respondant au reste de ce que demandez, ie dis que le tonnerre, les esclairs, & les foudres encore, s'engendrent en la mesme region, en la maniere qui s'ensuit. Desia ie vous ay dit, que de deux fumées & vapeurs qui montent de la

terre , & s'esleuent en haut, ce qui est sec & chaud s'appelle exhalation. Or sçachez que ceste exhalation par la seicheresse & plus grande chaleur avec force & vitesse va en haut, & peut aucunesfois avec impetuosité traverser la region seconde & froide de l'air , & arriuer iusques   la 3. chaude & plus haute, où se font les Cometes, en la maniere que ie vous diray puis apres. Mais le plus seuent adui t qu'en la premiere region , ceste exhalation trouue aucunes nuës, qui ont esté engendrées, c me nous auons dit , de vapeur humide, lesquelles sont arri  es deuant, ou avec ladite exhalation: dont celle empeschée & enuironnée de la nu  ja froide & humide , se ramasse & reserre , iusqu'  ce que le chaud estant fort estreint du froid , par c t effect que nous auons appellé Antiperistase , pour ce que nostre langue vulgaire n'a mot qui le signifie, s'efforce & échauffe d'auantage , & naturellement va cherchant par où il puisse sortir, & en fin rompre & brise la nu  : & de ce rompement, non autrement que du brisement d'un parchemin , & par ce que le chaud passe par l'humide, se cause vn certain son, que proprement est ce que nous nommons Tonnerre, semblable   celuy qui se cause d'un fer chaud qu'on met en eau, ou comme nous voyons souuent aux choses humides, qui enferment en soy quelque vent ou air chaud, comme vous pouuez auoir fait experience au gland, ou au marron, le iettant au feu entier sans le rompre, lequel se creue avec vn certain tonnerre : & ceste exhalation, laquelle de telle maniere sort ardante, par la collision ou rupture de la nu  ( comme vne pierre   feu battu  avec le fusil, s'enflamme

cause la lumiere ou splendeur, que nous appellons Esclair. Et saillant en ceste maniere impetueusement dehors, aucunes fois en bas, vne autrefois de costé, & autre en haut rompant la partie de la nuë, qui là est plus debile, vient à sortir avec telle violence, & force si grande, que toute chose qu'elle trouue, quelque forte & dure qu'elle soit, elle la rompt & defait: & est tant subtile, qu'elle peut penetrer les vestemens de l'homme sans aucun dommage, luy brisant les os, qui est ce que nous appelons foudre. De maniere que toutes ces trois choses se causent ensemble en vn temps, c'est à dire, la foudre, qui est ce qui sort: l'esclair qui est la splendeur qui engēdre la lumiere: & le tonnerre, le son que nous oyons. Combien que ce mot esclairs, proprement aucuns veulent que ce soit quand l'exhalation ne sort dedans, & ne vient vers la terre, mais se rompt vers l'autre costé que i'ay dit: ou quand la matiere & substance est si petite, qu'en ce rompement (& inflammation) elle s'est du tout consumée, & n'a apporté autre dommage ny effect. *Melissée.* Encore veux-je faire quelques questions, comme le seigneur Siluio: dites-moy, ie vous prie, si toutes ces choses que vous dites se causent en vn mesme temps, pourquoy on voit l'esclair premier qu'on oye le tonnerre. *Florio.* Cela vient de ce que le sens de la veüe est plus grand & prompt que tous les autres, comme nous experimentōs tous les iours: pour ce que si nous voyons couper vn arbre, ou vn bois de loing, nous voyons donner le coup, & n'entendons le son d'iceluy, iusques à tant que celuy qui le dōne hausse le bras pour en dōner vn autre. Ce que donne bien à entendre Aristote

en la vogue d'une galere : pour ce que nous voyõ  
entrer les rames dedans l'eau, & n'en entendons le  
son, iusques à ce qu'elles soient haussées, pour le  
remettre derechef. *Melisse.* Vous dites vray, &  
i'ay considéré cecy quelquefois : mais dites-moy  
est-il certain ce qu'aucuns afferment, & i'ay leu  
qu'un chapeau de Laurier mis sur la teste a vertu  
de deffendre de la foudre. *Florio.* C'est vne chose  
que ie n'oserois asseurer : mais Plin au liu. 13. ch.  
30. & autres auteurs le disent, pour ce que le  
Laurier iamaïs ne fut touché de la foudre : & en  
dit qu'un Empereur, quand il tonnoit se couron-  
noit la teste des branches : mais plus veritable est  
ce que les autres ont escrit, c'est que celui, lequel  
se mettra dessous terre quand il tonne, sera asseuré  
de la foudre, pour ce que iamaïs ne s'est trouué,  
que la foudre ait penetré plus de cinq pieds dedans  
la terre. Encore d'autres afferment, que la foudre  
ne peut frapper celui lequel se vest de peau de  
loup marin : & que pour cela se faisoient d'icelles  
les tentes & paillions des Capitaines & Empe-  
reurs Romains. *Mel.* Je voudrois plustost me fier  
à ce que vous dites des caues & lieux sous terre,  
qu'à ces peaux : au moins si ce qu'on dit est veri-  
table, qu'avec la foudre tombent des pierres, les-  
quelles on m'a monstrées quelquesfois, affermant  
que s'en estoient. *Fl.* Vous dites bien, & quant aux  
pierres il aduient aucunesfois. Ce qu'Aristote con-  
fesse au liure 3. de ses Meteores : & dit que com-  
me en la terre se produit & engendre des pierres  
& metaux, de la meslange des exhalatiõs & vapeurs  
humides : ainsi, & non autrement, du serrement de  
l'exhalation de la nuë humide, & froide, s'elle du-

se trop, se congelent, & font ces pierres, lesquelles souuentefois tombent avec la foudre. Et pour ce que nous ne mettrions iamais fin à cecy, venons aux Cometes, & tremblement de la terre. Quant à ces Cometes, ie vous ay dit comme elles se font de l'exhalation ou fumée chaude, qui monte de la terre en la tierce & plus haute regiõ de l'air: maintenant oyez comment, pour ce que veritablement c'est chose digne de consideration. Scachez donc, que par la force des rayons du Soleil, & par l'influence d'aucunes malignes Planettes & Estoilles, montent de la terre celsdites exhalations, mesmement en l'Automne, à cause de la grande secheresse, qui alors y est: icelles ne sont si cõmunes comme les autres impressions: mais sont certaines fumées visqueuses, grosses, chaudes, & fort onctueuses, qui par la mesme influence, & par leur chaleur montent iusques à ceste haute region, se resserant, & se faisant chemin: là où estant arriüees, desjà conuerties en vn corps, avec le mouuement de l'air chaud, & aussi à raison du voisinage de l'element du feu, s'enflamme, & se fait ce que nous appellons Comete, rendant vne certaine splendeur comme vne estoille, ainsi que nous voyons tout le tẽps qu'elle dure, par la distance & hauteße qu'elle a de la terre: & pour ce qu'elle se meut avec le mouuement du Ciel (car aussi ceste region de l'air a son mouuemẽt, comme i'ay desjà dit) & la cause pourquoy elle dure tant de iours ardente, est pour ce que sa matiere est visqueuse & onctueuse, cõme vne petite lumiere dedans l'huile d'vne lampe: & encore, pour ce qu'elle tire à soy des autres exhalations & fumées, lesquelles apres montent de la



terre, & d'icelles se nourrit. Ces Cometes sont de diuerſes façons, c'eſt à dire aucunes cornuës, & d'autres avec les cheueux, qui eſt la raiſon pourquoy elles furent nommées Cometes, de Komi, par le Grecque, qui ſ'interprete cheuelure, ou cheueu, & pourtant la Comete eſt appellée des Latins eſtoille cheueluë, cōbien qu'elle ait d'autres noms ſelon la forme & cōleur, dont ie ne veux maintenant parler, pour ce que cela ſuccede ſelō la diſpoſition & ſituation de la matiere, ou exhalation: c'eſt qu'eſtant plus gros & eſpais le dedans que le dehors, ou parce qu'elle n'eſt eſgalement enflammée de toutes parts; ou qu'elle eſt longue & non bien ronde, & d'autres formes ſemblables. Et de là ont origine les diuers noms que Plin & Ariſtote leur donnent: mais cōmunément toutes ſont nommées Cometes, & n'eſt beſoin que nous nous amuſions à choſe de ſi peu d'importance. Les Aſtrologues traittent cecy à ſuffiſance, attribuant leurs diuerſes formes & façons, à diuerſes Planettes, par l'influence deſquelles elles ſont engendrées: diſans qu'aucunes d'icelles ſont cauſées de Iupiter, & quelques autres de Mars, & d'autres ainſi, ſelon le nom des autres Planettes, & leur donnent diuers noms, comme Roſe, Lance, Olata, & Matutina: & les autres diſent ce que chacune d'icelles pronōſtique, ce que ie laiſſe à dire, craignant d'eſtre prōlix: Celuy qui voudra voir cecy pleinement, liſe Ptolomée, Albumaſar, Leopold, & Guy Bonat. Les Cometes, comme i'ay deſia dit cy deſſus, ont tant de ſimilitude avec les eſtoilles, en l'apparence, que pluſieurs trompez par la veuë, ont creu le meſme, que voſtre villageois: c'eſt, que veritablemēt ſuffent eſtoilles,

lesquelles fussent assises en quelqu'un des Cieux : Mais nous auons demonsté combien ils se sont trompez, & est fausse leur opinion, avec l'autorité d'Aristote & des meilleurs Philosophes. *Melisee*. Certainement Seigneur Florio, vous auez declaré icy fort bien, & croy que ceux se trompent de beaucoup qui pésent que les Cometes soient estoilles : mais ie voudrois sçauoir si quelqu'un ne voudroit croire cecy, comme vous luy pourriez prouuer puis que nous les voyons ordinairement se mouvoir au Ciel comme des estoilles, & que l'air ne les jette ny haut ny bas, ny en vn costé ny en l'autre. *Florio*. En ces choses obscures l'autorité des Sages deuroit bien suffire pour ceux qui l'entendent : mais outre ce il y a de suffisans argumens, lesquels conuainquent l'erreur de ceux principalement qui croient que les Comettes soient estoilles. Premièrement elles ne peuuent estre aucunes des planettes, pour ce qu'elles apparoissent le plus souuent hors du Zodiaque, & les planettes iamais ne passent les limites d'iceluy, & moins peuuent estre estoilles fixes, veu qu'elles ne sont fermes en vn lieu comme estoilles : mais ont diuers mouuemens & changent de place, en sorte qu'elles ne sont ne l'une ne l'autre, & pourtant ce ne sont estoilles : & encore icy se voit clairement, pour ce qu'elles ne durent en vne mesme grandeur & splendeur, & n'ont leur mouuement reiglé, ny ordre, & n'apparoissent à certain & ordonné temps, comme les autres estoilles : mais plustost nous voyons l'opposite, pour autant qu'elles se consomment & finissent en bref temps. Il y a beaucoup d'autres differences & dissimilitudes, par lesquelles l'on peut con-

clurre, que ce ne sont estoilles , mais bien ce que nous auõs dit. Et quant à leur mouuement, il prouient à cause que la part & region de l'air , en laquelle elles apparoissent , se meut aussi , & elle quand & quand, & aucunes fois se meuent selon les succez des signes, par l'influence de la planete, qui meut & enflamme ceste exhalation , de laquelle le Comete est engendrée. *Silvio.* Il n'est besoin d'employer plus de temps à cecy , car nous croyons & entendons tout ce qu'en auez dit : mais dites moi ie vous prie , est il vray ce que communément on afferme , que les Cometes tousiours signifient & annoncent mort de Princes , ou pestilences , ou guerre , ou famine , ou autres infortunes & malheurs ? *Florio.* Je ne veux respondre à cela comme Astrologue, combien que me tenez pour tel, pour ce que vous ne me croirez point, moins voudrois-je que vous me treussiez: neantmoins Ptolomée, & autres auteurs, que j'ay nommé, escriuant ce que chacune d'icelles Cometes signifient, lesquelles ils disent , qu'aucunes pronostiquent guerre , autres pestilences, & ainsi d'autres effets selon les formes les couleurs , & leurs lieux , & pourtant leur donnent les noms que nous auõs dit: & quand l'on verra aucunes de ces choses , nous traicterons de cecy suffisance si vous me payez bien. Mais parlõs maintenant par autorité & histoire , & par experience, & encore par Philosophie naturelle: Je dis, Messieurs, qu'il est vray que tous sont d'opinion, que tousiours les Cometes soient signes de quelque grand effet & infortune, & come dit bien Virgile, *Nunquam cælo spectatam impune cometam.* & Lucian, *Mutant regna cometam:* & se trouue tant d'autoritez & exem:

& exemples des Cometes qui sont apparues , & ont pronostiqué la mort des Roys & Empereurs & autres guerres & calamitez qui sont apres aduenues, que iamais ie ne pourrois acheuer d'en conter. Plinie Suetone, & Seneque, en mettent aucunes, & toutes les histoires en sont pleines , & nous en auons veu aucunes de nos propres yeux apres lesquelles sont ensuyuis les effets desia dits, principalement mort de Princes : desquelles chies encore qu'aucuns rendent la raison, ie tiens qu'elles sont enuoyées immediatement de Dieu, pour annoncer & aduertir le chastiment & vengeance que la diuine iustice veut faire, à fin que les hommes se chastient de leurs pechez. *Melisee*. C'est à mon iugemēt la meilleure raison, pour ce que par Philosophie ie ne scay quelle cause naturelle on en pourroit donner. *Flavia*. Aucuns en donnent veritablement, qui ne sont esloignées de la verité, pour ce que quand à ce que les Cometes pronostiquent secheresse & famine, ils disent que la cause est, qu'elles sont engendrées de la fumée & exhalation chaude. Ce qui est argument que la terre, de laquelle elle a esté esleuée, demeure fort enflammée & seiche : & icelle fumée se respand par l'air pour ce qu'elle est de mauuaise qualité, l'infeste & desseiche, dont se causent les secheresses & famine. Et encore elle altere les humeurs, & pour cela s'en ensuyuent les maladies : pour ce que la vicieuse & mauuaise qualité & temperature de l'air engendre toutes ces choses, par la grande force qu'il a d'alterer & mouuoir les corps humains : lesquelles impressions aux corps, & humeurs mouuent & inclinent aussi les esprits à passions & querelles. Et pour-

ce que les hommes résistent peu à ces passions, & inclinations naturelles, s'ensuit de cecy la guerre & les mutations des regnes que les Sages disent estre pronostiquées par les Cometes. *Silvio*. Cecy me contente, quant à ce qui touche la seicheresse & famine & encore quant aux maladies & guerres, mais au reste, quant à la mort des Princes, ie ne sçay pourquoy elles le touchent plustost que les autres, ie vous prie dites m'en la cause. *Florio*. En cecy i'aurois l'opinion, que desia ie vous ay dit : c'est que ce soyent particuliers aduertissemens de Dieu, mais pourtant ce qu'en disent les Sages est, par ce que les princes sont plus delicats & de nature plus passibles que les autres, tant pour les viandes desquelles ils vsent, que pour les delices & delicatez, avec lesquelles ils ont esté nourris, & vivent, & pour cela s'alterent des premiers, & en iceux se faict plus prompte & notable impression de l'air, & de l'influence: ce que mesme aduient aux enfans, & à ceux qui sont ainsi delicats. Telles raisons, & autres, sont coustumierement amenées comme naturelles, vaille cecy que l'on voudra, car ie ne suis obligé à dauantage, que de declarer comme se font ces choses, & dont elles procedent: & non à dire ce qu'elles signifient, & de celà me reste peu. *Melisy*. Ces raisons ne sont pas matuaises, & quant au principal, vous l'avez assez bien dit: mais vous vous estes oublié de dire, qu'elles Cometes sont celles qui semblent estoilles, qui courent & disparaissent, dites-le ie vous prie: car encore le vous auois-je demandé. *Florio*. Ie ne l'ay point oublié, car en fin ie le vous voulois dire, comme chose de peu d'importance, veu que cecy se cause au

haut de la premiere region de l'air d'une seiche & subtile exhalation, laquelle avec sa chaleur & l'air va d'un costé en autre, iusques à tant qu'avec le mouvement elle s'enflamme, avec tres-grande viftesse brusle tout du long, & semble que ce soit une estoille qui coure, & est le feu qui va là bruslant, tout ainsi comme qui verroit de loing brusler de la poudre en long espardue par terre, il luy sembleroit que le feu cheminast: c'est ce que dit vostre villageois que ce sont estoilles qui courent par le Ciel. Et pour ce que tantost je suis las, & est heure que nous entrons en ville, ie veux dire en deux parables dont procede le tremblement de la terre, laissant à part le nombre & diuersité d'opinions des Philosophes que Plin, Seheque, Aristotle, & autres tiennent touchant cecy. Sçachez doncques que ce tremblement se cause de certaines exhalations, & vents gros, qui par la vertu & force du Soleil s'engendrent dedans les cauernes & concavitez de la terre, lesquelles quand elles sont en grande abondance, & qu'elles n'ont aucune sortie, pour certains empeschemens: principalement la terre estant par humidité serrée & retrainée, ou pource que lesdites exhalations qui par leur grosseur ne peuvent sortir dehors, naturellement s'efforcent de chercher lieu pour pouoir sortir, avec si grande impetuosité, qu'elles font mouvoir & trembler grande partie de la terre, & aucunes fois, avant le tremblement l'on oit certains sons en maniere de tonnerre, que cause l'air des cauernes de la terre, cherchant, comme nous auons desjà dit, par où il puisse sortir. Et celuy qui aura endure tous ces tremblemens, & indisposition que causent

sent les ventositez au corps humain, cōbien qu'elles soient en petite quantité & subtiles. quād elles suruiennent au cœur, ou à quelqu'autre membre d'iceluy, ne s'estahira de sentir, que l'air & le vent fasse cecy en la terre. Ces trēblemens de terre, le plus souuent aduiennent aux lieux maritimes, & aux terres hautes & cauernenses : & avec cecy ie conclus, touchant ce qui m'a esté demandé : & si ie ne l'ay sçeu declarer comme il est cōuenable, pour le moins ie m'en ay bien sçeu en brief dēpescher. Pourtant allons-nous-en, car maintenant il est tēps & s'il vous semble bon, entrons par ceste porte de Ceres, & nous iurons en la place. *Sil.* Certainement vous auez tant bien declaré cecy, & de telle sorte que ie l'ay bien peu entendre : & vostre courtoisie m'a en telle sorte obligé, que ie ne vous ose importuner davantage, bien que j'auois aucunes autres choses à vous demander, qui ne sont de moindre importance, ne moins plaisantes que les passées, c'est, dont vient la tourmente de la mer, & pourquoy se mouuent les vents & les tourbillons, & en quelle maniere s'engendrent & se font les fontaines, & la naissance des fleuues, qui courent & sourdent tousiours sans auoir fin, & autres choses semblables. *Floris.* Si au commencement vous me fusiez demandé, i'eusse traicté cela avec les autres choses, mais il est trop tard, & ne se peut : s'il vous plaist, qu'il demeure pour vn autre iour, & que ce fuisse pour maintenant. Et puis que nous sommes desjà dedans la ville deuisions d'autre chose, car il ne manquera de matiere.

*Fin du troisieme Dialogue.*



# DIALOGVE, LE BANQVET.

ENTRE-PARLEVR S,  
Ignico, Ordogno.

## ARGVMENT.

*Au quatriesme Dialogue, premier du Banquet, sont introduits cinq Gentils hommes, lesquels se rencontrent fortuitement, conuiennent de disner le lendemain ensemble, en la maison de l'un d'eux, & inuitent aussi vn sçauant Gentil-homme, nommé le seigneur Velasque, lequel fait vn discours sur les Banquets, à sçauoir s'ils doiuent estre permis, ou non.*

## I G N I C O.

**A** T T E N D E Z-moy vn petit, ie vous prie, seigneur Roderic, puis que vous, & moy, comme i'estime, ne tenons qu'vn mesme chemin. Rod. Si vous allez à la grande Eglise, vous dites vray. Ignico C'est pourquoy ie le dy : car ie m'en allois droit à l'Eglise, Rod. Allons doncques, parce que ie suis si accoustumé de tenir ce chemin, que certainement aux iours ouuriers ie ne sçay point aller ouyr Messe ailleurs, & aux Festes, ie ne laisse d'aller faire mes prieres à la grande Eglise, apres auoir ouy Messe, en ma

LII 3



parroisse. *Ignico.* Je ne puis croire que vous y veniez par deuotion, ains plustost, pour y chercher compagnie, laquelle n'y deffaut iamais, & mesmes de fort sortable, & gracieuse. *Roderic.* Vous direz tout ce qu'il vous plaira: mais ie vous puis bien asseurer que quand ie m'y achemine apres auoir ouy Messe, il n'y a iamais faute de bonne compagnie, pour deuiser, & entendre des nouuelles de toutes parts, s'ils s'en presentent. D'auantage ceux qui manient des affaires, trouuent assez de personnes pour negocier. Tellement qu'il semble que chacun soit tenu d'y faire vn iour vne fois le iour, tant pour ce qui concerne l'honneur de Dieu, que pour en sçauoir des affaires du monde. *Ignico.* Vous avez raison. Et veritablement entre vous autres seigneurs de Seuille, vous pouuez vous vanter à bon droit d'auoir vn temple en vostre ville, qui surpasse en grandeur, hauteur, & beauté, tous les autres du monde, d'autant que ie ne trouue point, que de toutes les plus belles Eglises que i'aye peu voir en la Chrestienté, il y en aye qu'on puisse parangonner à la vostre, soit en grandeur, soit en beauté: orés que possible il s'en pourroit trouver quelqu'une qui la surpasse en richesses, & en precieux ornemens. *Rod.* Certainement ie suis de cet aduis: Et nous ne sçauons pas trop louer nos ancestres, qui ont eu long-temps y a le courage, & le moyen d'ordonner, & bastir vn temple si excellent, & magnifique, tel que le nostre, & encoré aussi ceux-là qui apres eux ont poursuiuy, & paracheué vne si rare fabrique. Et si vous eussiez veu la belle partie de la muraille, qui tomba par terre vous auriez beaucoup plus d'occasion de le louer.

La maison de Dieu toutes-fois n'est faite pour y traicter & parler des affaires mondaines.

d'avantage, pour ce qu'outre le merueilleux ouvrage, & artifice d'iceluy, il égaloit en hauteur, les cloches de son clocher. *Ign.* Le l'ay ainsi entendu, & pour certain j'ay opinion que ce ait esté autresfois vne œuvre admirable, & me semble, que craignans qu'un semblable inconuenient ne vous aduienne, vous n'avez plus osé depuis bastir si haut. Mais neantmoins la fabrique de maintenant est si haute, que celuy qui n'a veu la premiere, n'y trouue rien à redire. *Rode.* Descendons deçà vers ceste porte, & cependant nos seruiteurs meneront nos monteurs à l'endroit du clocher, où est nostre chemin ordinaire. *Igni.* J'en suis content. Ho voicy un bon rencontre? Je voy venir ensemble les sieurs Beltramo, & Ordogno, faisons premierement icy nostre priere, puis nous les irons trouuer. Car ie m'assure que nous aurons le loisir, & du plaisir à discourir ensemble. *Rode.* Ne vaut-il pas mieux d'ouyr premierement Messe. *Ign.* Non parce qu'ils s'en pourroient aller cependant, & si nous estions trop tardifs à ouyr la Messe des paresseux, qui se dit la derniere, ne nous peut point faillir. *Rod.* Vous dites bien, sus donc, faites vostre Oraison courte, à fin qu'elle ne nous incommode plus que la Messe mesme, *Igni.* Que faites vous de bon, Messieurs. *Beltr.* Nous parlions de vous maintenant. *Rod.* S'il est vray que vous parlassiez de nous à celle heure, les oreilles nous eussent corné. *Beltr.* Ne donnons point, ie vous prie, commencement à nos discours par tels cornemens d'oreilles. Mais ie vous aduise bien, que vous estes demain semonds à dîner de la part du Seigneur Dom Bermudes, qui est aussi

allis de là , & le Seigneur Ordogno, & moy nous y devons trouver , à la charge toutesfois de vous y mener avecques nous. *Rod.* I'en suis content d'autant que le repas, & la cōpagnie ne peut estre que tres-bonne. Et puis que suivant le proverbe, vn conuie en peut mener vn autre, ie semonds aussi le Seigneur Ignico , qui est icy present. *Rod.* Vous scauez assez que celle coustume estoit anciennement obseruée aux banquets qui se faisoient à Rome, que ceux qui estoient inuitez, pouuoient amener avec eux vn amy, ou compagnon, qu'ils nommoient ombre, & ce nous seroit à tous vne grande courtoisie, si le Seigneur Ignique nous vouloit aussi faire cēt honneur. *Ignico.* Quand bien vous ne me conuieriez point, ie ne laisseroy pourtant d'y aller : mais voicy venir celuy qui nous doit banqueter. Oyons ce qu'il vaudra dire. Ie vous scay bon gré, Seigneur Dom Bermudes, de vostre banquet, ores que vous ayez mis en oubly vos seruiteurs. Mais ie ne laisseray pourtant d'aller dîner chez vous. *Bermud.* Vous me ferez vn singulier plaisir, & nous vous oyrons disputer ensemble vous, & le Seigneur Beltramo touchant vos discours Philosophiques de l'antiquité, & le Seigneur Ordogno, Gentil-homme, qui se plaist aussi aux lettres, sera de la partie. Et puis, celuy qui se conuie soy-mesme, est aisé, comme on dit communément, à contenter. *Ordo.* Ains il me semble tout le contraire, par ce qu'il est vray semblable, que celuy qui presume de se conuier soy-mesme, n'est point desgarny d'appetit : mais sçachez que nous auons desia semond le Seigneur Ignico, & partant n'ayez point peur de luy.

*Berm.* Je n'ay crainte d'autre chose fors qu'il se vueille mocquer de nous , & qu'il ne s'y dai ne trouuer, d'autant qu'il va mal volontiers aux festins d'autrui, *Ignico.* Je ne crains autre chose, sinon que quand on est à vps tables , vous voulez assommer les personnes , par tant de sortes de viandes que rien plus. *Berm.* Vous vous trompez : Car on n'appreste gueres bien les viandes en ma maison: Toutesfois vous mangerez de ce qu'il y aura , puis que ie ne vous pourroy traicter comme vous meritez. *Rod.* Vous ressemblerez tantost à vn lardinier mien amy, lequel me conuiant vn iour , ensemble Mademoiselle Catherine, pour nous venir esbatre en vn sien lardin, il taschoit de le nous persuader, disant, que nous y allassions comment ce fust, par ce qu'il nous feroit toutes les courtoisies du monde , voire plus que nous ne meritions. *Ignico.* Certainement, Seigneur Roderic, ce vilain auoit bonne grace. Toutesfois selon le dire du Gentil-homme du penache , qui se pourmeine delà, il faisoit plus le tort à Mademoiselle Catherine, qu'à vous. *Rod.* Vous dites vray, Seigneur Ignaco, & i'estime que 'il m'eust conuié tout seul, il ne se fust point mesonté en ce qu'il disoit, & possible qu'à la fin nous eussions trouuez parens. *Bel.* Soyez assure que toutes les fois que vous direz que les oreilles vous orneront, ou que vous murmurerez autrement, que ie vous prendray à party. Parlons d'oc ie vous prie d'autre chose, & quant à maintenant , il me semble qu'aussi tost que le Seigneur Velasque se sera départy de la compagnie du Gentil-homme, avec lequel il se pourmeine, nous ferons bien de le prier de venir aussi demain dîner avecques

nous. *Ordognè.* C'est tresbien dit, s'il luy plaist nous faire ceste faueur, à ce que nos esprits soient aultrepeus suffisamment comme nos corps ne peuuent faillir de l'estre. Et combien qu'il se pourmeine avecques ce sien amy, nous ne deuôs faire difficulte de luy parler, & de le semondre par mesme moyen tous deux, ores que le Gentil-homme n'aye garde de nous prendre au mot, quand bien le Seigneur Bermudes luy donneroit le meilleur de ses cheuaux. *Bel.* Sur cela ie respondray, comme fit autrefois, Dom Iehan mon pere, à vne Dame treslaide : laquelle luy disoit, que d'autant qu'elle desiroit grandement de le voir carresser sa femme, ma mere, il luy pleust faire de mesme enuers elle en la recherchant d'amour, comme si c'estoit madite mere, pour sçauoir s'il estoit bon Maistre à mener l'amour : A quoy mon Pere fit telle response, sur ma foy, Madame, ie n'en feray rien, pour ce que ie craindroy que vous me laissiez faire. *Ordognè.* Certes sa response estoit bien subite, c'est pourquoy craignant de mesme d'estre pris au mot, vous ne vous estes point hazardez. Mais ne craignez rien, pour ce que l'autre s'en est allé, & voicy le Seigneur Velasque qui s'en vient droit à nous. *Berm.* Allons nous-en au deuant de luy. Je ne vous sçauroy dire, Seigneur Velasque, que de nous desiroit plus, que les propos que vous tenez avec ce Gentil-homme qui vous vient de laisser, prissent fin, ou vous pour estre deliuré de luy, ou moy de ces Gentils-hommes que voicy, pour deuiser avecques vous. *Bel.* Dieu le sçache, lequel seul range les desirs & affections des hommes, d'autant que nous ne pouuons com-

prendre ny mesurer que les choses basses & corporelles, & en cela nous nous abusons le plus souvent. *Roderic*. Il me semble que ie deuineroye facilement surquoy estoit fondé vostre discours. *Velasque*. Je n'en doute point, mais il n'est besoin d'en parler d'auantage. *Bel*. Laissons ces propos là, seigneur *Velasque*, ie vous prie, car ie veux estre plus presomptueux ce jourd'huy que les autres. Vous deuez scauoir, que nous alions tous cinq dîner en la maison du seigneur *Bermudes*, pourtant nous vous prions tous d'une voix, qu'il vous plaise aussi estre de la partie, par ce que combien que la plupart de nous soient gens laics, & ne fassent autrement profession des lettres, il ne se traitera neantmoins rien, qui ne soit plein de modestie. *Velasque*. Certes ie n'en doute point, attendu qu'il y aura si bonne & honorable compagnie. Mais ie vous laisse à penser, que peut estre vn homme d'Eglise parmy tant de gens laics, veu que saint Hierosme n'approuue point que les Ecclesiastiques frequentent les festins & banquets. D'ailleurs ils sont le plus souvent soupçonneux & sujets d'estre repris. *Ordogno*. On trouuera donc mauuais de conuier ses amis? Certainement ie ne scaurois dire pourquoy. *Velasque*. Ne vous esbahissez point de cela, seigneur *Ordogno*, par ce que S. Gregoire assure, qu'à peine se peut passer vn banquet, sans plusieurs paroles superflues, ne qu'il y ait de l'excez, & desordre: alleguant à ce propos l'autorité de Moysse en l'Exode, où il est escrit, que le peuple s'assit pour manger, & boire, & se leua pour iouer & pecher. Nous lisons aussi en l'Ecclesiastique, qu'il

Cōme  
sur le  
li. i.  
S. M.  
cap. 3  
F. red  
ch.

yaut mieux aller à la maison de larmes, qu'au banquet, & non sans cause. Attendu qu'en la maison de pleurs, on y exerce les œuvres de miséricorde : & au festin, on s'expose au hazard d'exécuter de mauuaises œuvres, d'autant, qu'à la vérité, nous auons veu & leu beaucoup de mauuais exemples auoir esté pratiqués aux banquets. S. Hierosme escriuant sur Daniel, dit que la ville de Babylone fut prinse, cependant qu'on s'amusoit à banqueter & faire bonne chere. Nous scauons que le Roy Herodes ordonna que saint Iean Baptiste eust la teste tranchée, se laissant transporter par la dissolution d'un festin, & par la dance & desbordement de la fille. Nous lisons pareillement infinis autres pechez & estranges accidens estre suruenus à plusieurs personnages, à l'occasion desdits festins & conuiues, tels que l'on pourroit nommer les folies, ou plustost rages d'Alexandre le Grand, & d'autres Princes & grands seigneurs. Et entr'autres les fautes de Flaminius Capitaine Romain, lequel en banquetant fit trancher la teste à vn certain homme, pour plaire & donner du plaisir à ses amours, qui auoient dit, la compagnie estant à table, n'auoir oncques veu trancher la teste à aucun. Ce qui fut cause qu'iceluy Flaminius fut par apres degradé de la dignité de Sénateur, & banny de Rome. Je pourrois mettre en auant plusieurs autres exemples sur ce fait, outre les precedentes. Car qui est celuy qui en pourroit plus amener que moy ? Cela fut cause que Pericles, ce grand Capitaine, excellēt Orateur, & sage Citoyen, ne se voulut iamais trouuer aux festins, ores qu'il fust souuent inuité par de ses plus intimes amis ; excepté

qu'une seule fois aux nopces de Enritolemus, d'où il se partit hastiuement, dès le commencement du souper. Je ne dy point cecy. Messieurs, pour crainte que semblables desordres interuiennent en nostre banquet dont on prenne occasion de le blâmer, ainsi que i'ay protesté au commencement: ains je croy qu'en tout & par tout on y donnera vn bon ordre, conforme selon les loix conuiuales que les sages ont autresfois introduites & obseruées. Il me semble neantmoins, qu'il n'y aura point grand excez, & que i'osteray toute occasion de murmure & scrupule, quand on verra vn Prestre se trouuer en festin, & se donner du bon temps. *Bel.* Ne pensez pas, Monsieur, de vous excuser par ce moyen. Parce qu'il n'y aura en nostre banquet chose digne de reprehension, & ne craignez que rien de tout ce que vous venez de dire y puisse interuenir: trop bien aux festins excessifs & desbordez, contre lesquels furent faites les loix somptuaires des Romains, par lesquelles y auoit vn taux & certain prix estably pour la despence des bâquets. De ceste sorte furent les banquets pleins de tout luxe, de Caligula Empereur de Rome, qui faisoit dissoudre & liquefier dans du vinaigre, des perles tres-precieuses pour les manger, faisoit seruir de pains d'or, & mille autres telles folies. Je ne parleray point des excessiues prodigalitez de Cleopatre Royne d'Egypte, pour traiter Marc Anthoine, laquelle despendit en vn seul repas, 250000. escus, comme afferment Pline, & Suetone, par ce qu'elle fit dissoudre dans du vinaigre, la plus belle & precieuse perle qui fut au monde, pour seruir de viande à sa table. Je pourrois adiouster les banquets de



Vitellius l'Empereur , qui se fit seruir à table vne fois sept mille oyseaux, & deux mille poissons, accompagnez de mille autres dissolutions. Quant aux desbordemens de cét autre abominable Helio-gabale , le seigneur Dom Bermudes nous en faisoit le discours, extraict du liure des diuerses leçons. Ce sont donc tels banquets, & autres semblables, qui sont reprehensibles, & que vous, seigneur Bermudes, deuiez aussi éuiter : d'autant qu'outre l'extresme prodigalité qui s'y trouue , ils sont pleins d'infinis autres excez & dissolutions. Mais ceux qui sont faits par mesure, & entre gens sages & discrets, tels que les nostres, ils sont non seulement loïsibles & permis, ains ils meritent aussi d'estre loüez, comme estans vtils & necessaires, d'autant que c'est le moyen d'entretenir la société, & augmenter l'amitié entre les personnes. Iesus Christ nostre Sauueur a purgé les honnestes banquets des raches qui les souloient auparauant souïller, & par sa diuine presence, les a authorisez en y faisant miracles. Le droit Canon ne les rejette pas, pourues qu'il n'y interuienne aucunes paroles, contentions, ny choses vituperables. Touchât ce que vous auez allegué de Sainct Hierosme, il ne pretend point de blasmer les Prestres qui sont inuitez à des bāquets moderez, mais trop bien les gens d'Eglise, qui sont souuent des banquets excessifs : la Sainte Escripture est pleine de plusieurs banquets bons & loüables. Et pour ne parler des similitudes & paraboles posées par Iesus Christ, sur ce sujet : ne du festin que fit le bon pere, apres auoir recouuré son enfant perdu : nous lisons qu'Abraham fit vn sollemnel festin, le iour que son fils Isaac fut sevré, &

quē Loth a conuié les Anges , & quē les enfans se conuient ordinairement les vns les autres , ie pourrois sur ce propos deduire plusieurs autres exemples que i'obmets pour éuiter prolixité. Ne laissez donc d'accepter nostre semonce , & quand bien vous auriez mauuaise opinion de nos déportemens, vous vous y deuriez plustost trouuer, à fin de nous retenir par vostre presence, à ne tenir langage qui ne soit saint & honneste. *Velasque*. Veritablement ie pensois auoir plustost affaire à des gens versez aux lettres humaines, qu'à des Theologiens. Mais ie voy bien maintenant que j'auray fait meilleure rencontre que ie ne penſoy , & que vous me guiderez par vn droit chemin , où n'y aura que toutes choses saintes , selon le temps qui court. *Igni*. Tout beau, Seigneur *Velasque*, Nous vous prouuerons bien sans auoir faict profession de la Theologie , par des raisons viues , & bons exemples , que les banquets ne sont à condamner, & qu'ils ont esté loüez , & recommandez par les plus Sages. Mesme Platon , au premier de ses Liures des Loix, les aduouë estre vtiles : comme fait aussi Ciceron, lequel donne l'origine du mot, *Conniuium*, de la communauté de vie que nous devons auoir ensemblement , comme le lien qui estraint & vnit la vie & l'amitié. D'auantage nous çuons que les Romains, dont le gouuernement politique a esté estimé le plus excellent qui fut oncques, faisoient iournellement plusieurs banquets semblables, tant à leurs triomphes , pompes pontificales , sacrifices & funeraillies, que particulièrement en se traittans les vns les autres , comme chose qu'ils trouuoient estre loisible & vertueuse.

Ciceron confessoit qu'il estoit bien ayse de se trouuer aux Banquets en termes & lieu , pour estre à quoy & iouir de la douce conuersation de ses amis & familiers. Plutarque parlant de Paul Emile grand personnage & valeureux Capitaine Romain recite que luy estant quelquefois reprins à cause de ses magnifiques & somptueux banquets, fit response que de sçauoir bien dresser vne armée , & bien ordonner vn banquet , cela dépendoit d'une mesme prudence & courage , à fin de se rendre à l'un plus épouuentable aux ennemis , & en l'autre plus agreable aux amis. *Vol.* Excusez-moy , Seigneur Ignique, si pour vous releuer de peine, j'interromps vostre propos. Par ce qu'il n'est pas besoin de perdre plus tant de temps pour verifier que s'entre-banquete rest vne chose honneste & raisonnable, quand on se comporte comme il appartient: ie le croy, & est veritable. Et ce que i'en ay dit, & que ie pourray alleguer , n'est que pour les excez & abus qui s'y commettent ordinairement, d'autres dissolutions que vous autres sçauiez mieux que moy y estre le plus souuent commises. Partant ie feray fin à ce propos , & puis qu'il vous plait ainsi, ie suis content de m'y trouuer , à la charge que toutes bonnes coustumes & saintes , y seront obseruées. *Ber.* Cenous sera vne singuliere faueur & premier que passer plus outre, Seigneur Baltramo, ie vous diray que ie ne sçay si ie dois croire, ce que vous auez dit du soupper de Cleopatre, qui cousta 250000. escus, ayant fait dissoudre ceste excellente perle : non plus que de la plus grande prodigalité du banquet de Caligula , ne pouuant imaginer , comme, ny en quoy, ils eussent

peu

peut tant despendre. *Beliramo* Il y a plusieurs choses escrites en ceste sorte lesquelles estant bien examinées & rapportées au mieu du temps qui court, semblent estre incroyables & presque impossibles. Mais qui considerera bien neantmoins l'antiquité & les histoires, elles ne sembleront si mal-aisées, mesmement celle icy, dont est question attendu que tous les plus doctes & grands personnages l'asseurent ainsi, & la croient, & principalement le tres-sçauant *Budée*, amenant sur ce proposant de conjectures, raisons, & autorités, qu'on n'en doit nullement douter, lesquelles ie pourroy déduire si le temps le permettoit. Considérez que ces Empereurs, qui faisoient ceste desbordée despence, estoient souverains Seigneurs de tout ce que possèdent aujourd'huy tous les Princes Chrétiens & infidèles, que nous pouuons cognoistre: A sçauoir de l'Europe, d'Asie & de l'Afrique. Non comme de présent, que chacun à sa cour particuliere, & ses richesses separées: mais que le reuenu de tant de Prouinces s'assembloit, se portoit & se dépensoit à Rome en diuerses sortes, tant à boire & à manger, qu'à des festins & autres desordonnées prodigalitez. De maniere que nous ne pouuons douter que leurs richesses & puïssances ne fussent grandes. Et quant aux moyens & choses où ils dissipoyent leurs facultez & grâds tributs croyez qu'il n'y auoit point de faute d'inuentions & subtilitez diaboliques, pour assouir les cupiditez les plus abandonnez, dont nous en pouuons lire auantures en certains liures assauoir qu'ils enuoyoyent par tous les costez du monde, pour recouurer les plus rares, exquisés & delicieuses viandes qu'on

M m m

pourroit trouuer, à quelque prix & difficulté que ce fust, & recherchoient de toutes parts les plus experts en l'industrie de bien cuisiner, & en la connoissance des plus rares poissons, oyseaux, & autres animaux estranges & plus difficiles à recouurer: dont le plus souvent de leurs foyes & ceruelles de toutes sortes ils faisoient de menestres potages, saulces, & autres allechemens de friandise & gourmandise, & quand aux perles, comme de fus a esté dit, & autres pierreries, ils les faisoient dissoudre pour encherir d'auantage, & rendre plus precieux leurs mets & seruicés de table. Quand aux apprests & preparatifs qui se faisoient à ceste fin, iulques à dorer le bois qui deuoit estre mis au feu, & y employer du Cedre, & autres bois precieux & odoriferans pour bruller, & du bois de baulme, au lieu de cire, chose tres-riche & magnifique, practiquée par Heliogabale, les tables de marqueterie & vases de valeur inestimable, non seulement d'or, & d'argent, enrichis de perles, & pierres precieuses: ains aussi de Porcelaine, Christal, & de terre tres-industrieusement ouurée: à fin que cause de leur fragilité ils fussent de plus grande dépence, qui seroit vne chose incroyable de raconter. Nous lisons de Vitellius qu'il fit vn four, ou alambic de terre, si grand, qu'on le nommoit le fossé, comme celuy qui sert à receuoir les eaux: car il estoit si grand, qu'on y dépensa bien cinq mil escus, tant pour le salaire des ouuriers, que pour l'excellence de l'ouurage. Et encores, qui est plus estrange, on ne remplissoit que de langues de Carpes, Paons, & Faisans, de foyes de Lamproyes, & d'autres poissons delicieux, & de ceruelles plus exquis

& rares, & d'oyseaux achetez au poids de l'or. Voila comment la dissolution s'estoit desbordée à toute extrémité. Tellement que ce seroit vne grande obstination, de faire doute, de ce qui est arresté cōformement par l'euident teimoignage d'infinies histoires, dont ie ne citeray pour le present, que deux aūthoritez. La premiere est de Seneque, auquel nous ne deuons faire difficulté d'ajouter pleine creance, tant pour auoir esté tesmoin oculaire, escriuant choses aduenūes de son temps, qu'à raison de sa bonc & incomparable vertu, lequel parlant de l'Empereur Caligula, vse de ces parolēs. L'Empereur Cajus Caligula, qui semble auoir esté produit de nature, pour faire apparoitre combien peut l'excessiue hauteur, & extrémité de tous vices, en la plus excessiue & suprême grandeur & éminente prodigalité qui se peut imaginer, despendit en vn souper, ou banquet, 250000. escus, en quoy il se seruoit du ministère de plusieurs, pour chercher de toutes parts les viandes, & aussi pour les apprester. Et qui est vne chose du tout sauuage & bestiale, il trouua moyen, apres y auoir beaucoup trauaillé, de despendre en vn repas, tout le reuēnu de trois Prouinces. Voila ce que décrit Seneque. L'autre aūtheur, est Iosephe, historien tres-approuué, & veritable, & encōre qui n'estoit rien, cela qui fut notoire de son temps, il dit donc: Il y a 8. mois que Vitellius ayāt le gouuernemēt de l'Empire, fut occis au milieu de la ville de Rome, auquel s'il eust vescu plus longuement, tout le reuēnu de l'Empire n'eust esté suffisant pour fournir aux excessiues despēces de ses bāquets & voluptez. En apres il deteste, en poursuiuant son histoire, les

dissolutions dudit Vitellius. Je pourrois produire plusieurs autres exemples de semblables hommes monstrueux, qui ne sont gueres differens de ceux-là, comme de Cornelius Tacitus, & de Pline, historiens renommez & veritables : Mais ce que j'ay dit suffira pour vous monstrer que ie ne mets rien en auant, qui ne soit de bon aloy, bien éuident & approuué. *Velasque.* Ce que le seigneur Beltramo allegue est veritable, & j'a pris des plus fidelles historiens, & les plus gens de bien & de sçauoir qui oncques furent, tant anciens que modernes, n'en ont fait aucune doute. *Beltramo.* Je vous en croy, mais ce n'est point sans m'en donner grande merueille. Et ie louë Dieu, de ce que j'açoit que nos banquets de maintenant, ne soyent exempts de dissolutions, ils n'approchent neantmoins aucunement de ces horribles extrémitez. Or puis que ie m'en souuiens, me sçauriez-vous dire quelles bonnes conditions sont requises à vn honnesteste festin, à ce que ie les fasse demain obseruer au mien. *Roderic.* Je ne souhaiteroy & ne vous demande autre chose, fors que nous puissions boire frais. *Ignico.* N'ayez point de peur de cela. La coustume du réps qui court, nous aduertira assez de ce faire : mais si vous le trouuez bon, ie vous declareray les conditions que les Philosophes requierent deuoir estre en vn banquet. *Ordogno.* Je vous voulois faire recit de ce que ie me souuiens auoir leu aux liures que François Patrice Siemmois a fait, touchant la Republique, que ie lis quelquesfois, & les entends selon ma portée, & non du tout si bien que ie desirerois; & par ce que l'auteur est moderne, ie n'en veux dire autre chose. *Ignico.* Marcus Varro sur-

Commé tres-sage , & plus docte de tous les Romains, est celuy qui nous a donné de plus clairs & certains enseignemens sur cela, que tout autre, il iisoit , comme tesmoigne Aulugelle , que quatre choses estoient necessaires en vn banquet accôply: que les conuiez soient gens d'honneur & vertueux, & quant à ce point , ie diroy qu'il se rencôtre bien en vostre banquet , si en n'estois du nombre. Que le lieu soit propre & commode : cela ne peut failir en vne si bonne maison que la vostre. La troiesme chose , que le temps soit conuenable : sur uoy on pourroit demander , si le soupper seroit meilleur , suiuant les anciens , ou bien , le disner. Mais celan n'importe pas beaucoup. Et finalement que le seruice soit propre , & les viandes bien apprestées , en quoy le seigneur Bermudos fera plutôt faute pour estre tres-excessif, que defectueux: de façon qu'en tout & par tout , ce que dessus , se trouuera en nostre banquet. *Velasque.* Vous dites bien seigneur Ignico , & ces conditions cöcernent principalement celuy qui traicte les autres , lesquelles ie suis certain n'y manqueront point. Mais croy qu'on en ait oublié aucunes de celles qui appartiennent à ceux qui sont inuitez. *Bel.* C'est cela que ie voulois dire , & me semble qu'elles sont contenües au mesme lieu, à scauoir que les cöuiez soient grands parleurs , ny trop taciturnes. D'autant qu'on dit qu'un grand langage siet mieux en vn qui presche en chaire & le taire à ceux qui sont couchez en vn liët. Il est requis aussi, qu'il n'y ait point à table de discours trop graues ne tournant d'affaires ennuyeux , ains allaiques & faciles à demesler. Afin qu'en telle conuersation , y aye du



plaisir melleé avec l'vtilité. Et en fin que le banquet se ressemble plus d'vne gayeté que d'vne austerité. Ce que donna bien à entendre Licrates, tres-excellent Orateur : lequel estant prié en vn certain festin, de discourir sur quelque point de sa profession Rethorique ; fit telle responce. Ce que i sçay, & ce qui est de ma profession, ne peut commodément estre traicté en ce temps, ny en ce lieu & ignore les choses, qui sont propres pour y estre traictées. *Bermudes.* Ce que vous dites me plaist bien, mais faisons ainsi que ie vous diray. Vous & le seigneur Velasque, & les autres raisonnent sur ce qui est profitable, & les sieurs Roderic, & Ordogno, traicteront ce qui semblera plus propre pour donner plaisir, entrelassant leurs propos par fois de quelque histoire gaillarde, lornette, & plaisanterie ; combien que ce ne soit peu de cas de redire les bouffonneries, & les dits d'autrui, où il y a du plaisir, & quelque chose de gaillard, pourvu qu'ils soient traictez de bonne grace, que les assistants les goustent bien. *Roderic.* Vous dites fort bien, parquoy voyant que souuent celuy qui tâche de faire quelque plaisant conte, que ceux qui l'oyent ne comprennent pas bien, demeure tout confus, ie ne me veux astringre à rien. *Ordogno.* Certainement i'en cognoy qui ne sçauent faire autre chose, ne prononcer parole qui soit de leur creu, ains recitent a tout propos les sentences, & les plaisans contes & facecies de l'autrui. *Ordogno.* Ceux-là, disoit Dom Ioan de Figheroa, sont semblables aux grands cloux, qui ne peuuent qu'entrer par le trou qui a esté fait par vn forer. *Velasque.* Il disoit vray : mais vous estes hors de ce danger

Car vous tomberez plustost en l'extremité d'estre trop sage, toutesfois par ce que nous auõs dit qu'il faut que la hantise & frequentation soit plaisante & agreable. Je vous y veux adjoûter, qu'il ne faut point non plus qu'il y ait occasion de mécontentement, ores qu'aucuns prennent plaisir aux gaufferies & à brocarder la compagnie. C'est l'une des anciennes reigles des honnestes banquets: surquoy Sainct Gregoire dit en vne sienne Epistre, au chapitre 27. de son second liure, qu'on ne doit ronger aux repas la vie des absens, ny se mocquer l'un l'autre des assistans. Mais nous n'auons rien dit touchant le nombre des conuiez, chose qui a aussi esté limitée par les anciens, s'il n'y a point plus de gens au banquet de demain, que nous sommes icy presens, nous n'oultre-passerons point le nombre, qui a esté arresté par les anciens. *Rode.* Vous trouuerez tant en fin de Loix pour nostre banquet, qu'il n'y en a point tant aux refectoirs des Moines. Ne chargez point, ie vous prie la barque qu'elle soit submergée. *Ignico.* Vous ne vous estes pris pris garde iusques à present, de ce que nous auons dit dès le commencement, qu'il ne falloit point murmurer, prenez donc vn peu de patience, car vous n'avez pas grand raison de vous plaindre, encores. *Roderic.* Je la prens volontiers, parce que ie ne sçay point quel goust on puisse prendre en vne compagnie, sans vn peu de gaillardise. Mais il me desplaist qu'on vueille prescrire le nombre des banquetans, & sçauois volontiers, iusques à quel nombre on le peut estendre, à fin de m'en seruir en temps & lieu. *Ignico.* Le mesme Aulugelle qui a posé les reigles susdictes,

M m m 4

adjouste encore de plus ceste-cy : disant qu'il ne faut point que le nombre soit moindre que de 3. ny plus haut que de neuf, à cause des trois Graces, & des neuf Muses. Cela estoit ainsi obserué à Rome, & anciennement en disnant, attendu que communément, où y à grande multitude, y à aussi desordre & confusion. Tellement qu'aucuns ne vouloient point, que le nombre sextenaire fust excédé, & à ce propos alleguoient vn certain Proverbe, qui dit : de sept personnes se fait vn banquet legitime, de neuf, c'est plustost vn conuice, c'est à dire confusion : par ainsi Plinè afferme, qu'anciennement ne se souloit trouuer en vn banquet plus de cinq. Il est vray que le Poëte Horace, s'essargit iusques à douze, lors qu'il dit : *Sept tribus vident lectis cenare quaternos. Beltramo.* C'estoit pour accomplir les Graces avecques les Muses, parfaissant ensemble le nombre de douze.

*Rodo.* Il m'est aduis qu'on s'abuse de vouloir rien déterminer de certain en cela. Et s'il est ainsi, il doit auoir plustost lieu aux banquets qui se font entre parens familiers & amis, & non point aux publics & solempnels, qui se faisoient aux festins & triomphes, dont nous auons tantost parlé. Mais puis qu'il vient à propos, dites moy, ie vous prie, si ce que j'ay ouy dire plusieurs fois est veritable, que les plus anciens Romains ne mangeoient qu'une fois le iour, & que ce n'estoit que le soir à soupper.

*Ber.* Que le Seigneur Beltramo responde à ceste demade, & sur cela nous qui auons ouy Messe, suiuous nostre chemin, & ceux qui ne l'ont point encores ouye, demeurent : car l'heure du dîner s'approche.

*Bel.* Touchant ce

que vous dites plusieurs ont esté de mesme opinio  
 que vous, que les Romains ne mangeoient qu'une  
 fois le iour, & que c'estoit à souper. Et adjoustent  
 que les Goths possédans l'Italie, introduirent d'y  
 faire deux repas le iour, ce qu'ils firent aussi dans  
 nostre Prouince, à quoy se raportent toutes les hi-  
 stoires faisans mention du souper, sous lequel elles  
 ont entendu le nom des banquets. Mais à ce que  
 j'ay peu comprendre & entendre, en lisant les an-  
 ciens auteurs, c'est qu'ils disnoient & soupoient  
 aussi bien que nous, ores que leur principal repas  
 fust le soir, qui leur venoit mieux à propos, s'il est  
 vray que la lueur de la Lune aydoit grandement la  
 digestion comme ils disoient, & à dîner ils man-  
 geoient volontiers seuls, & leurs sermons & fe-  
 stins se faisoient plustost le soir, ainsi que d'autres  
 ont remarqué. De là est aduenü que leurs ban-  
 quets se nommoient Cenes, ou soupers, tant ceux  
 qui se faisoient aux pompes des triomphes, des  
 Pontifes & funerailles, que par tout ailleurs, des-  
 quelles le Seigneur Ignico a fait mention, & s'ils  
 traittoient quelque amy arrivant de dehors en  
 leurs maisons, ils nommoient tels banquets, so-  
 ciaux, & le souper juste, celuy qui se faisoit à pro-  
 pos où il n'y auoit faute d'aucune chose. Et sem-  
 ble que le souper douteux, duquel parle Terence,  
 soit tout de mesme: voulant donner à entendre,  
 une table couverte de tant de sortes diuerses de  
 viandes exquisés, que les hostes & assistans, ne sca-  
 ent à quel plat mettre la main. Festus Pompeius  
 escrit, que ce que nous appellons le dîner, les  
 Romains le nommoient *prandium*, & le plus sou-  
 uent, le nommoient aussi *Cena*; ce que declare

aussi Cornelius Celsus au premier liure chapitre 3. Lors qu'il parle du vomissement: auquel lieu il conseille à celuy qui se sentira offensé d'un trop grand mouvement & bruslement, si c'est deuant midy, qu'il se pourmeine, & apres estre oint, qu'il mange, usant de ce mot *Cænare*: duquel lieu on peut conclurre, qu'ils appelloient aussi bien, *Cæna*, le repas du matin, que du soir: *Vel.* Je me souuiens auoir leu de mesme dans Sainct Gregoire sur Sainct Mathieu au chapitre second. *Bel.* Je ne suis point recors d'auoir iamais leu telle chose: mais ie le croy ainsi que dict Sainct Gregoire: Partant nous ne lisons autre chose aux anciens Autheurs Latins, que parler des repas qu'ils nommoient *Cæna*: de quoy les modernes ont prins occasion de croire, que de tout le iour ils ne faisoient qu'un repas, qui estoit sur le soir: Combien qu'il est certain, qu'ils se mettoient deux fois à table le iour, le premier repas du iour ils le nommoient *prandium*, & celuy du soir; ou de la nuict, *cæna*, comme on fait pour le iourd'huy en Italie & Espagne, jaco: qu'ainsi que i'ay monstré, ils nommassent aussi le dîner du nom de *Cæna*, suiuant l'intention de plusieurs autheurs; que ie me deportte de r'apporter, pour estre chose de peu d'importance. *Bern.* Mais vous me ferez faueur, à fin qu'on voye que nous ne sommes pas plus intemperez, que furent les anciens, à leur boire & manger; puis qu'ils mangeoient deux fois le iour aussi bien que nous. *Bel.* Scachez donc que d'infinis autheurs, par lesquels ie pourray verifïer cela, ie ne vous allegueray que deux, ou trois. Le premier sera Iustin l'historien, lequel parlant de ce valeureux Capitaine,

qui pour donner courage à ses soldats de bien combattre, leur parloit ainsi. Dînez de bon courage mes amis, comme ceux qui possible irez soupper aux Enfers. Seneque aussi blâmant la dissolution de ceux de son temps desbordez à boire, & à manger, disoit qu'ils prolongeient le dîner iusques au soir, & le souper toute la nuit, iusques au iour ensuiuant. Et encore Cicéron en la premiere oraison contre Verres, dit ainsi : Pourquoi feray-je mention des dîners, & soupers de cét homme ? Lampridius pareillement parlant de l'Empereur Seuerus, escrit qu'aussi tost que de matin il reuenoit des estuës, ou des bains, il mangeoit du lait, & du pain, & par fois des œufs, & apres il mangeoit son dîner ordinaire. Mais que d'autres fois, il se passoit en celle façon iusques au souper. Je pensois mettre en auant beaucoup d'autres exemples, & tesmoignages, qui font pareillement mention de dîner, & de souper, comme de choses ordinaires, accoustumées, & communes enuers les anciens, combien que le souper estoit leur principal repas, & que plusieurs se contentans de peu de chose demeuraissent sans manger iusques au soir, comme escrit Plîne que le faisoit son oncle. Et ceux qui faisoient ainsi estoient estimez tenir bon regime, & estre moderez, là où d'autres prisent plus de dîner bien, & souper legerement. Or ie pense auoir satisfait à ce qui m'auoit esté enjoint de dire sur cela, & sera tantost temps de nous retirer. Mais ceux qui n'ôt encores ouy Messe la pourront ouyr de ce Prestre qui sort dehors. *Or d.* Vous auez tres-bien dit en tout, & par tout : mais le seigneur Bermudes ne nous veut conuier, & traicter

922 DIALOGUE LE BANQUET.

demain à soupper comme n'estant Romain. *Bd.*  
Vous qui avez leu, releu , & sçavez les histoires  
des Romains pouuez manger, & boire comme fai-  
soient les Romains : car ie pretends de faire Iva,  
& l'autre comme Chrestien, ainsi que vous pourrez  
voir demain. Dieu vous conduise , le seigneur Ve-  
lasque & moy nous en allons de compagnie. *Bd.*  
Le seigneur Ordogno & moy ferons de mesme, &  
le seigneur Ignico & Roderic iront ouyr Messe.

*Fin du Dialogue.*



# DIALOGUE

## SECONDE, DV

### BANQUET.

AVQUEL SONT INTRODITS  
les mesmes Entrepailleurs, qu'au  
Dialogue precedent.

### ARGUMENT.

*Au cinquiesme Dialogue, second du Banquet, les mesmes, personnages qui auoient esté invitez le iour precedent: estans à table, discourent de plusieurs choses memorables, & finalement. s'il est plus sain de n'vser que d'une seule viande, ou de plusieurs.*

### ORDONNÉ.

**H**E ! Il nous fait beau voir, nous pensions estre arriuez icy les premiers, & le seigneur Ignico, & Roderic, y sont deuant que nous, comment se peut faire cela, ne les auons ious pas laissez maintenant à la place. *Bermudes.* Il est vray, mais souueuez-vous que nous nous sommes vn peu arrestez à la boutique d'un Libraire. *Ord.* C'est bien dit, ils ont volontiers passé cependant que nous visitons ces liures nouveaux, Dieu vous doint bon iour, Messieurs. *Bel.* Certainement ce iour ne peut estre pour moy que bien-heureux d'auoir tant à disner vne si honorable compagnie. Mais ie



me suis fasché de la bleffeur de mon cheual, voilà comment vous apprédiez à chaffer aux taureaux.

*Ordogn.* Je l'auois assez appris, ou pour mieux dire, ie l'auois assez appris à mes despens & d'autant que ie ne m'y fens point propre ny capable, & mit-on aller malgré moy en la place, & prendre l' Lance contre le taureau. Mais il n'importe gueres.

*Bermudes.* Il sem'le que la playe soit dangereuse.

*Ordogn.* Elle n'est pas beaucoup perilleuse, mais mon cheual se meurt sur la litiere.

*Berm.* Ce dommage est arriué en bon lieu. Parlons d'autre chose enuoyons appeller le seigneur Velasque. Car c'est temps de disner, & possible il ne se souuiédit point de sa promesse, comme il a acoustumé de faire souuent. Garçon, va t'en d'vne course chez le seigneur Velasque, & dy luy de nostre part que ces Gentils-hommes, & moy n'attendons que luy.

*Ordogn.* C'est bien fait, & cependant nous nous chaufferons vn peu, attendu qu'il fait aussi grand froid qu'il scauroit faire dans Bruges, ou dans Segobia.

*Ignico.* Il semble que le seigneur Bermudes ayt leu ce que d'isoit vn certain Philosophe, que le fen estoit la meilleure sauce, & le meilleur fruit qu'on scauroit presenter à manger.

*Ordogn.* Comment est-il possible que nos Philosophes discorans des Banquets, y messent le feu mesmes. Si est ainfi, on pourroit aussi bien parler du bois, & du charbon dont il est fait.

*Ignico.* Scachez que pour certain il n'y a chose si basse, & contemptible en apparence, en laquelle n'y aye quelque consideration remarquable: plusieurs desquelles, n'ont esté mises en arriere par des Philosophes, & autres auteurs anciens. Et afin que vous le croyez, scachez que

743  
sainct Augustin ameine des particularitez notables  
du charbon ( duquel vous parliez maintenant en  
vous moquant ) au douzieme liure de la Cité de  
Dieu, chap. 47. sur ce fait, en considerant que le  
feu, qui affine, & embellit presque toutes choses,  
d'un beau bois en fait vn charbon si laid, & noir,  
bien que le feu soit clair & luisant, & comment le  
bois estant tres-ferme & solide, il le fait fragile &  
foible, & estans propre & naturel au feu de con-  
sumer, & desfaire les choses, il donne neantmoins  
telles forces aux bois estant deuenu charbon, qu'il  
dure long-temps sans se corrompre, ores qu'il soit  
sous la terre, ou dans l'eau, & partant qu'on auoit  
de coustume l'enterrer pour borner les limites des  
champs comme chose perpetuelle, & de plus  
grande durée que n'est le bois le plus dur, ny la  
pierre, ny chose semblable. Par ainsi il remarque  
plusieurs choses memorables touchant le char-  
bon pour le subject dont il parle : de maniere que  
vous ne deuez donner merueille, si l'on fait si grand  
estat du feu, estant l'un des quatre eslemens des-  
quels nous sommes composez, & desquels toutes  
choses consistent. Y a il choses au monde ( ainsi que  
Sainct Augustin le considere bien ) plus agreables  
à la veüe, plus claire, plus belle que les tres-ar-  
dantes & resplandissantes flammes de feu, telles  
que cestes icy, & ses braises qui reluisent comme de  
Rubis ou d'Escarboucles? quelle chose pourroit  
estre plus saine & profitable que la chaleur du feu,  
pour échauffer, renforcer, raffiner, & nettoyer: pour  
purger & alterer: pour molifier & endurcir, &  
pour plusieurs effets que nous en tirons? Bel. Plu-  
tarque donc dit bien, que le feu est l'instrument de

tous les arts & mestiers quand on le sçait bien mettre en œuvre. Vne bonne vieille que j'ay en ma maison, dit encores (à fin que vous ne pensiez que ie ne sçache bien aussi alleguer d'autheurs) que le feu en ce temps d'Hyuer est la moitié de la vie, & la moitié du vestement de l'homme. *Ber.* Le Seigneur Velasque est desia arriué, & le disner nous attend : allons nous mettre à table s'il vous plaist. *Bel.* Il ne le faut pas, parce qu'il y a icy vn bon brasier, & la chambre est eschauffée. *Vel.* Ne me dites point ie vous supplie que ie vous aye trop fait attendre : parce que tout à ceste heure ie viens de cõpter neuf heures & n'estoit besoin de m'appeller : car ie venois lors que le page est arriué, mesmes j'auois fait faire la sentinelle pour sçauoir quand tous les conuiez seroient venus. *Rod.* Ces Messieurs disoient que vous ne vous souuiendriez point de venir. *Vel.* La famine m'en auroit fait souuenir, joint qu'il n'y auroit rien plus froid chez moy que la cheminée. *Ber.* Vous estes venu bien à point, & puis que nous n'attendons plus personne, mettez nous à table. *Vel.* Ceste chambre est accoustree magnifiquement, & la tapissierie est tres-riche. Diogenes prendroit bien la hardiesse de sallir tant de paremens qui l'embellissent, voire de souiller & gaster la couche à tous ses pieds sales. *Ord.* Il est esté en celle sorte de mauuaise grace. Mais comment dites-vous cela de ce Philosophe, duquel j'ay entendu dire & en beaucoup de bonnes choses. *Vel.* Soyez premierement assis, & puis ie vous diray. *Bel.* Que le Seigneur Velasque s'assie au haut bout de la table, & faisons le tous Rois de nostre banquet, on dit aussi que cela s'est au

tresfoi

refois pratiqué par les Romains. *Vel.* Puis que  
cela s'observoit, on la deuroit faire par sort, selon  
l'opinion de Pline & d'Horace. *Bel.* Quand il se  
presente quelque chose de doute ou de difficulté en  
vne election : il est bbi alors d'avoir secours au  
sorts: mais nous sommes icy tous d'un accord, &  
vous dufferons ce iourd'huy tout pouvoir de nous  
commander. *Vel.* Je n'y assis en ce lieu pour vous  
obeir, car ie ne me sens autrement capable d'avoir  
aucun commandement, & ne le scavoir faire. *Ord.*  
Je me veux asseoir icy près de la terrasse du char-  
bon, d'autant que ( si ie ne me trompe ) ie suis plus  
frilleux que nul autre. *Ignica.* Reculez-la vn peti  
loin, à ce que la nape ne se brusle point, par ce  
qu'elle n'est point de ce lin qui ne peut brusler,  
que Plinè nomme lin viv. *Rode.* Le Seigneur Plinè  
m'excusera, s'il luy plaist: car ie n'en croy rien.  
*Igni.* Je n'en eusses non plus rien creü si on ne l'a-  
voit veu. D'autant que le tres-docte Viuez recitât  
l'opinion dudict Plinè en ses commentaires sur les  
Livres de la Cité de Dieu, de Saint Augustin,  
tesmoigne d'avoir veu du linge, lequel estant jetté  
dans le feu ne se brusloit point: & s'en retirant  
dehors, il estoit par maniere de dire, plus blanc  
que neige. *Rod.* Certainement c'est vne chose  
fort estrange. Mais passe sans fleux, n'oubliez pas  
pourtant ce qu'avez proposé touchant Dioge-  
nes. *Vel.* Affin qu'on prenne goust à ce que j'en  
diray: Scachez, Seigneur Roderic, qu'il fut vn  
Philosophe qui sembloit estre plus vertueux en  
apparence qu'il n'estoit par effect: Veü qu'il  
avoit certains vices & opinions deshonestes, tel-  
les que ie vous reciteray: j'ajoit qu'il eust quel-

N n n

ques autres bonnes parties & ses propos fussent sententieux. Estant quelquefois conuié par Platon ensemble d'autres Philosophes & siens amis , & ayant ledit Platon fait parer magnifiquement vne chambre pour le recevoir, Diogenes, pour se montrer contempler d'une telle eslegance honorable, commença avec ses pieds sales, comme de coustume, souiller tout le plus beau, sans espargner la couche, ne autre chose quelconque : Dequoy s'esmerueillant Platon , & en estant fasché. *Que fais-tu là Diogenes ?* dit-il. *Je foule aux pieds la pompe & arrogance de Platon.* Voire mais respondit alors Platon , c'est avec vn plus grand orgueil & desdain. *Ordg.* Certes il fut bien brocardé. Et de ma part i'en cognois deux Diogenes , lesquels puis qu'il n'a pas plu à Dieu leur donner vne bonne maison , & vn bon cheual, grondent & murmurent incessamment contre ceux qui en ont , disans que ce n'est que vanité & superfluité , & ne reprennent les riches pour autre occasion , sinon que parce qu'ils sont pauvres & necessiteux. *Velasque.* Nous voyons tous les iours des gens de ceste estoffe : mais si ie suis du nombre , vous me devez excuser, cependant ie consacreray la table : car nous autres gens d'Eglise auons commandement de Dieu de ce faire. *Rod.* Il n'y a celuy de nous qui ne le trouue bon , ie croy encore qu'il y en a qui ne se soucient pas tant du lauement des mains , comme ils font quand la Benediction deuant le repas est par trop longue. *Bel.* L'eau tiede est propre pour conseruer la force, attendu que l'eau froide offense, comme aucuns estiment, & principalement aujourd'huy , mais on ne doit laisser

d'observer vne coustume si loüable & ancienne.  
*Roderic.* Donnez-moy ce bassin, & que celuy qui ne voulut se lauer, demeure sans manger, ou bien qu'il mange, ainsi que ie veis vne fois faire à vn certain docteur de Grenade, qui pensant estre plus net & propre, mangeoit vne couple d'œufs à tout ses gands, & quis les ayant tiré les mains, laua les mains. *Lyrico.* Veritablement ce deuoit estre quelque ferial docteur, & si vous ne le dites comme ayant veu vous-mesme, ie ne le pourrois croire. Mais vous me ramentenez sur ce propos que les Romains ne se lauoient les mains au commencement du repas, suiuant le tesmoignage de Ciceron, ains aussi à tous les mets, & service de table, comme semble vouloir Lampridius en la vie d'Elagabale. *Bermudei.* Cela seroit bon selon les viandes qu'on mange : mais pour le present, que le froid est rigoureux, j'aymeroie plus cher auoir vn bon brasier à table, qu'vn bassin d'eau fraische. *Estremo.* Ces capitellins sont très-fauoureuses. Ie ne scay s'ils sont meilleures auec du miel, ou auec du sucre. *Roderic.* Faites comme moy, mangez ie auec l'vn & l'autre ensemble. *Ordogno.* Ie ne vous vois iamais manger chose par raison, ains seulement pour contenter vostre appetit. Quant à moy i'ay combattu avec les figues & douces oranges, parce que ie crains de manger des capillates. *Ignical.* Ces carbonnades & saucissons sont beaucoup meilleurs, ma foy elles sont merueilleusement bonnes. Mais ne voyez-vous pas en quel équipage la hure du Sanglier, parée de fueillages marche en compagnie, elle est veritablement belle. Mais aussi-tost que ie l'ay descouuerte de loin, j'auisois à l'entour de

de moy , si quelqu'un de la compagnie s'en estoit  
noit, combien que, graces à Dieu, nul n'aye occa-  
sion de s'en troubler. *Ordogno*. Voila comment le  
seigneur Dom Bermudes fait preuve de ses amis,  
avec des testes de porc, comme celuy qui veut fai-  
re passer sa mule par la rue, où il y a force tonne-  
liers & mareschaux. *Bermudes*. Certainement ceste  
teste est la plus tendre & sauoureuse que i'aye onc-  
ques mangé en ma vie , & à la verité c'est grand  
merueille que la chair soit si bien & proprement  
accommodée, qu'elle resente tantost la venaison,  
tantost point. Il n'y a chose en vn pourceau, qui ne  
soit de tres-bon goust, tellement que Plin e scrit  
que son peut tirer du pourceau cinquante sortes  
de saveurs differentes. *Velasque*. Je le croy volon-  
tiers, attendu la diuersité des choses & saveurs qui  
sont au pourceau, & de celles que l'on faict de sa  
chair, gresse, boyaux, & autres matieres. Cela me  
fait souuenir du dire de *Quintus Quintius*, Capi-  
taine general des Romains, lequel estant les Grecs  
de son arriuee estonnez pour le grand nombre de  
Caualerie & infanterie du Roy Antiochus, *scul fit*  
*yne harangue*, leur remonstrant qu'ils ne deuoient  
pas s'effrayer des troupes de l'ennemy, d'autant  
que l'exercite d'Antiochus estoit semblable à ce  
qui luy estoit aduenu à vn souper, qui luy auoit esté  
donné par vn sien hôte & amy, en la ville de Cal-  
cedonie, auquel y eust tant de diuersité de plats, de  
mets, & de viandes, qu'il paroissoit y auoir grande  
quantité & nombre d'animaux & de chair, ores  
qu'il n'y eust d'autre viande que d'un pourceau do-  
mestique, nourri en l'auge de sa maison, signifiant  
par, ceste comparaison, que les gens d'Antiochus

n'estoyent qu'Asiatiques, bien que ordonnez & équippez diuerſement & magnifiquement. *Ignico.* Il eſt ainſi, & l'exemple n'eſtoit mal à propos. Le dy dauantage que ſans ſa ſauueur & le gouſt, qui eſt tres-bon, ſa chair n'eſt point ſi mal ſaine qu'on eſtime communément : Galien & Auerrois, ſi ie ne m'oublie, la loient grandement, & la preſeruent aux autres chairs. De maniere que ſuyuant ces raiſons, nous deuons eſtimer les Iuiſ ſort ignorans, de n'auoir voulu vſer de ceſte chair ſi agreable au gouſt & ſauoureuſe. *Velaſque.* Les Iuiſ ne failloient pas en ſ'abſtenans de manger de la chair de pourceau, eſtans obligez d'obſeruer la loy Moſaique deuant l'aduenement de noſtre Seigneur I E S V S C H R I S T, laquelle ainſi qu'elle leur eſtoit tres-deffenduë par cōmandement, ainſi ce ſeroit maintenant vne erreur, voire vne heresie de ſ'en abſtenir par ceremonies, comme leur eſtant deffenduë. Mais celuy qui n'en mange point à cauſe de ſimbecillité de ſon eſtomach, ne peche point en cela. Il eſt bien vray que les Iuiſ eſtoient tant opiniâſtres obſeruateurs de leurs ceremonies & des choſes exterieures de leurs loix, qu'ils euſſent pluſtoſt maſſacré vn homme, que mangé vn morceau de porc. Et pour cét effet, ils eſtoient remarquez & hais de tout le monde. Et lors que le Roy Herode fit tuer tous les petits Innocens, entre lesquelz eſtoit ſon propre fils, comme eſcrit Maerobe, l'Empereur Auguſte dit. qu'il eſtoit meilleur de naiſtre vn pourceau en la maiſon d'Herode, & plus aſſeuré que de naiſtre ſon propre fils. *Rod.* Pour certain ſ'eſtoit rencontré fort ſubtilement. Mais il me ſemble que l'appetit de vomir qu'aucuns ont de



la chair de pourceau, me tient iusques icy pour le long discours qui en a esté fait. Par ce que i'ay aultresfois entendu d'un quidam de ma parroisse, qui fait profession d'estre grand gausseur & plaisanteur, que venant vn iour vn sien voisin à la maison luy demander vn pot pour cuire son disner, il le luy fait prester, & luy dit, qu'il se print garde de n'y mettre cuire de la chair de pourceau, autrement qu'il le luy romproit sur la teste. *Bermudes.* Certainement si vous continuez à nous donner de si belles sornettes, elles pourroient estre telles qu'elles pourroient passer l'eau, & encores bien équippees & accompagnées. *Bel.* On fait volontiers autant de compte de telles plaisanteries & bonfonneries, que de celui qui les recite. *Bermudes.* C'est pourquoy l'Escot disoit bien à propos, qu'il loioit Dieu de l'auoir fait vieil Chrestien, d'autant qu'il pouoit iouir & manger des fruiets qui procuiennent entre le Catholique & l'Heretique. *Ignico.* Il auoit bien raison. Ne voyez-vous point combien & quantas choses portoit ceste teste, afin que ie die du porc Troyen, qui portoit tant de personnes. *Roderic.* J'ay bien euy parler du cheual Troyen, mais non pas du pourceau. *Ignico.* Vous scauez donc qu'à l'imitation du cheual du Troyen, qui estoit remply d'hommes, les Romains, en leurs festins dissolus, presentoient à manger vn pourceau, farcy de diuers oyseaux, avec force espiceries & semblables drogues, & le nommoient le pourceau de Troye. Pline escrit que P. Seruilius, fut le premier qui donna vn pourceau entier à manger: & que Marcus Apicius les engrailloit en leur donnant force figues seiches, & quand il les vouloit faire

tuër il leur donnoit à boire du vin miellé. *Berm.* Ce seroit vue belle chose que de mettre sur table vn pourceau tout entier, mesmement s'il estoit engraisé de figues seiches, & semblable ceste façon de manger vn pourceau, se rapporter à celle que nous auons veu, quand on donnoit vn ieune asnon tour entier à des banquets. Cela est vray; & le pense que cela se fait plustost par vne vaine ostentation, que pour appetit ou saueur qu'on y puisse guerres gouter, ainsi que de certaines autres choses qui sembleroient incroyables, desquelles nous en recitâmes hier quelques vnes: comme les pastez aussi grands comme des fours, & semblables autres bestialitez. *Ordogno.* Nos pastez du jour d'huy, bien que plus petits, sont beaucoup meilleurs & plus sauoureux. Et avec le congé du Seigneur Velasque, i'enuoyerois volontiers vn de ces pastez à ma femme. *Vel.* Il ne faut point demander licence pour cela à celuy qui preside: d'autant que c'est vne chose licite, honneste, & pratiquée par les Anciens, d'enuoyer des plats, bouteilles, & autres presens, aux vns & aux autres. *Xenophon* écrit en sa Ciclopedie, que *Cyrus* enuoyoit à ceux qu'il prisoit & vouloit de plus honorer, ce que bon luy sembloit des viandes de sa table. *Ordogno.* Le luy enuoye donc ce pasté, qu'elle acceptera de bon cœur. Mais scauez vous dequoy ie me suis aduisé, c'est nous auons bien deu frais, & du meilleur, sans auoir loüé le vin, ny remercié l'hoste. *Rod.* Le temps est tel aujourd'huy, qu'il n'est point de besoin de rendre graces à l'hoste. *Berm.* J'ay toutesfois en tel soin de la boisson, que nonobstant le froid i'ay fait rafraichir

seau & le vin. *Velasque*. Nous vous eussions certes bien dispensé de ce faire, en ce temps froid, & la fraischeur du vin & de l'eau ne m'a point fait de bien : ie ne puis faire autrement que ie ne vitupere ceste coustume qui court de procurer si curieusement, que le vin soit trouué bon : en quoy y a plustost de la vanité, de vouloir faire comme les grands Princes, pour auoir le bruit d'auoir de bon vin & de boire frais. *R. d.* Pourquoi, Seigneur *Velasque*, est-ce mal fait de boire frais. *Vel* Non, non, ce n'est pas peché, ains yue chose permise à chacun selon son goust & naturel. Car la soif, comme escrit *Aristote*, est vn appetit & conuopitise de froid & humide : ainsi que la faim est vn desir & appetit de la chaleur & humidité. Partant nous appetons naturellement que nostre boisson soit froide, & la viande chaude, excepté que les fruiçts, lesquels il semble qu'on mange pour attremper & humecter la chaleur, de maniere que le boire frais n'est point chose mauuaise, mais qu'il n'y ayt point d'extremité, qui a tousiours esté reprochée. Ie ne puis croire que celuy qui se donne si grande peine, pour auoir la reputation, comme s'il estoit question d'un poinct d'honneur, à qui feroit boire plus frais, puisse estre exempt de peché, non plus que ceux qui s'en moquent des autres qui ne s'en soucient point, ou ceux qui font semblant de s'y plaire. Et de fait, j'ay cogneu vn certain personnage, lequel attiedissoit l'eau pres du fen, qui luy auoit esté versée trop froide, & vn autre iour prenant son repas en la compagnie de plusieurs il se plaignoit fort qu'on ne luy auoit mis rafraischir sa boisson, ores qu'elle fut plus

fraische que le iour precedent : de façon qu'il y a vne maniere de gens, qui seignent ce qu'ils disent & veulent : & d'autres qui prennent goust & appetit par la bouche d'autrui, mesmement les Princes & grâds Seigneurs. *Bel.* En bõne foy le Seigneur Velasque dit vray en partie : ie me souuiens qu'auparauant trente ans , on ne faisoit point sur cela tant de mysteres, comme maintenant : & que nos Peres, plus gens de bien que nous ne sommes , se contentoient de boire en hyuer, ainsi que le vin sortoit du tonneau : & en Esté, le mettoient rafraischir , sans vser des inuentions des glaces & neiges pour les caues & puits , ny d'autres telles extremitez recherchées iusques aux abysmes. Duquel excez ie croy que les spasmes , indigestions d'estomach , douleurs de costé, les pierres aux reins & à la vessie, difficulté d'vrine, paralisie & plusieurs autres maladies qui regnēt aujourdhuy, sont procedées. Or cõme dit le Seigneur Velasque, la pluspart font cela, à l'exemple d'autrui, ou pour estre veus delicats & courtisans. *Red.* Si vous autres, Messieurs m'avez dit , que depuis qu'un homme se plaist & affectionne à vne chose, il y prend goust , & la continue : i'en suis d'acord. Mais ie ne scaurois croire pourtant , que pour voir faire & vser d'une chose à l'autrui , puisse alterer le goust , & que la seule opinion nous rende en effet la chose plus douce ou fauoureuse, comme si elle, ou bien la coustume, auoit quelque puissance ou iurisdiction sur les sensimens , comme sur la façon de se vestir & accouttrer. *Bel.* Ie vous Pay desia dit , & le vous replique, encores que plusieurs Seigneurs prennent goust à boire frais , combien que leur goust soit

contraire. Mais vous voyez maintenant que le voir faire vne chose & en vser, à pouuoir d'alterer & changer les sentimens, & le contentement des sens mesmement quand l'exemple des Royr & Princes interuiennent. Ne vous souuient-il point de m'auoir dit autrefois, que la premiere fois que vous fustes en Flandres, d'autant que l'Empereur vsoit en ses repas de bourraches pour la santé, que tous ceux de la Cour commencerent d'en vser; tellement qu'il n'y eut table où l'on n'en apprestast de deux ou trois sortes differentes, & affermoient tous à l'enuy que c'estoit le plus sauoureux manger du monde, ie pourrais dire le semblable de la venue nous souliens infiniment louer n'a gueres les longs

\* On cheueux, \* & par ce que l'Empereur se fit vne fois  
*siem que* tondre, nous en auons tous depuis fait de mesme  
*c'estoit* & tenons ores pour chose asseurée, que cela est  
*le Roy* bien seant & tres-beau. Le semblable a esté obser-  
*Frâçois* ué aux vestemens longs & courts, & en plusieurs  
*premier,* autres choses, comme au fleurir, flairer & odorer,  
*qui se fit* d'autant que ie suis records, qu'il y a environ 25. ou  
*couper* 30. ans, qu'on se mocquoit de ceux qui brusloient  
*les longs* du storax pour parfum, & à present il est en vogue  
*cheueux* & grandement prisé, attendu que feu nostre bonne  
*et per-* maistresse l'Imperatrice (que Dieu absoluë) en vsoit  
*dre l'u-* quelquefois. Pareillement le sens de Rouye, en foy  
*sage, de* dequoy ie mettray en auant quelques chansons  
*plus les* bargelettes, qui se chantent par tout, comme melo-  
*nourrir* dieuses & harmonieuses, pour ce que le Duc de  
*sels.* Calabre \* les a fait chanter deux ou trois fois

\* C'estoit Ordogna. Vous estes grand Rethoricien & ne  
*une ma* pouuez manquer de raisons, pour nous faire  
*niere de* entendre ce qui vous semblera bon, Mais ie me  
*coupletz*

veux attacher à l'opinion du seigneur Roderic, en rhi-  
 & boire frais, & cependant que vous disputez & me as-  
 discourez, ie prendray ce blanc manger, qui est le peillez  
 meilleur que i'ay oncques gousté. *Velasque.* I'ay ainsi,  
 aussi prié patience que le seigneur Beltramo nous dont ia-  
 ait entreteñu quelque temps. *Rod.* Parler & mâger dis les  
 ensemble, ne me donne point grand empeschemēt, anciens  
 parce que ie m'esçay acquiter tout à vn coup de Poëtes  
 l'un & de l'autre. Mais pour reprendre nos brisées, Espa-  
 puis que ces bons seigneurs disent que le boire gnols &  
 frais, a esté introduit par vsage, & pour les suiure, Italiens  
 ie dy que les hommes doiuent ensuiure l'vsage, & usoiēt  
 fuyr les extremités. *Velasque.* Messieurs, combien comme  
 que vous m'avez esleu Roy, pour ce iourd'huy, ie des syq-  
 ne veux toutefois que mon commandement serue bates &  
 à quelque d'occasion de pecher mortellement. autres.  
 Mais ie dy que ces glaces, neiges, & autres extré-  
 mités froides, sont à condamner, & si i'estime d'a-  
 uantage qu'elles sont dommageables au salut de  
 l'ame, & à la santé du corps. D'ailleurs, c'est vne  
 chose iniuste que pour vostre friandise ou gour-  
 mandise, on employe tant de temps, prenne tant  
 de peine, à faire si grande despence, comme on fait  
 plus souuent que tous les iours. Finalement, par ce  
 qu'elle nous porte vn tres-grand dommage, tout  
 ainsi que si nous nous bruslions en mangeant vne  
 chose trop chaude. Barquoy ie suis d'opinion que  
 toutes telles extrémités froides soient rejetées  
 pour le grand dōmage qu'elles nous portent avec  
 le temps. Les poissons qui font mourir les person-  
 nes par leur extrême froidure, nous seruent assés  
 d'exemple, que la temperance de nostre corps ne  
 peut supporter : de sorte que ie ne sçay cōment on

se tourmente tant pour rendre venimeux ce qui nous doit seruir d'aliment, & de medicament : subrogeant au lieu de la vertu nutritiue, vne dangereuse extremite. *Beltramo.* Le seigneur Ignico & moy, auons tousiours presté l'oreille à ce discours, sans dire mot, & dit qu'il ne laissera pour tout cela d'auoir des bouteilles. & du vin frais en la maison. Mais en cela ie suis galant homme : car ie m'ayde de mes moyens, & me trouue bien de boire frais, sans m'en donner autrement grand peine. Par ce qu'il m'est aduis, qu'en gardant la mediocrité, sans estre ny par trop delicat, ny par trop curieux, ie me garentiray de tout soucy & fâcherie, que ie pourrois prendre si cela me defaillloit. Et mon opinion est telle que nul Gentil-homme se deueroit tant abandonner à ses delices, & delicatez, d'autant qu'il se pourroit trouuer vn iour en quelque grand peril, & peine de consequence, s'il se trouuoit en auoir faute de ce qu'il a accoustumé en vn voyage, par mer ou par terre. *Ignico.* Vous vous estes tous bien portez iusques à telle heure. Quoy que ce soit, ie vous aduise que chacun fasse comme bon luy semblera. Quant à moy, ie vous donne l'absolution, i'attends en bonne deuotion le Paon, lequel à mon aduis nous pouuons faire changer de langage. *Ordogmo.* C'est bien le plus beau & le plus grand que i'aye iamais veu, les Paons des Indes ont veritablement la chair plus sauoureuse que les autres. *Roderic.* Je le croy ainsi. Mais ne voyez-vous pas que nous en auons grand disette en ce pays, de sorte qu'on n'y en voit plus. I'ay peur qu'en fin la race en soit perdue, il souloit estre à bon droit de requeste sur tous autres oyseaux. *Beltramo.* Vous

ignoistrez en cela qu'elle puissance à nostre fantase, & la commune reputation des choses que les hommes s'impriment en la ceruelle, dōt nous parons maintenant. Par ce que selon Pline, Varron, & autres auteurs, Hortensius fut le premier qui mit sur la table le Paon, & fut depuis trouué si agreable, qu'il fut vendu la valeur de 50. escus, & vn fuf de la femelle, deux escus. Ce qui fut causee par toute la ville de Rome, on print plaisir en nourrir : les mesmes auteurs afferment, que certain Romain, appellé M. Aufidius, en nourrit, & fit engraisser si grand foison, qu'il en retiroit annuellement mil cinq cens escus de profit. *Ord.* C'est vn grand cas, ce que vous dites; mais il n'est pas vray semblable qu'ils fussent à si haut prix, y n ayant telle abondance. Depuis on s'est adonné à en esleuer vn si grād nombre que merueilles. Car lors que l'Empereur passa par la France, il y auoit grande affluence, & nombre de Paons, que nous uons par deçà de poules. *Velasque.* Le sçauray volontiers si leur chair se pourroit conseruer sans se corrompre, cōme celles de plusieurs autres chairs, l'autant que ce que remarque saint Augustin, est admirable. *Hermudes.* Je ne sçay point bonnement combien de temps elle se pourroit garder, mais il a bien six, ou sept iours, que cestuy-cy est mort. *Tradoyno.* C'est pourquoy il est si tendre, & sauoureux. Je veux en enuoyer à ma maison. vn petit plat de la chair de la poitrine, par ce qu'il y en a assez pour vingt personnes: j'auray aussi fort à gré qu'il leust au seigneur Velasque poursuiure son propos de S. Augustin. *Velasque.* S. Augustin escrit que luy tant présenté à table vn Paon, dans la ville de



Carthage, il voutut garder du blanc de Paille pour  
 esprouuer, si au bout de quelque temps il seroit  
 entier, & bon : depuis il en fit garder iusques à 30  
 iours, & fut trouuée de bon goust, sans aucune cor-  
 ruption, ne mauuaise odeur. En apres il en fit ser-  
 rer iusques au bout de l'an, & fut trouué aussi bon  
 qu'auparauant, fors qu'il estoit deuenü vn peu plu-  
 sec. *Roderic.* C'est sans doute vne chose remarqua-  
 ble, & si autre que S. Augustin l'escriuoit, ie ne  
 scaurois croire : nous en aurons icy assez de reste  
 qui voudroit estre si curieux d'en faire l'experien-  
 ce : excusez moy, si ie veng pour ceste fois estre  
 curieux, & vous demander ce que vous a dit vostre  
 Page, qui est venu si hastinement, & vous a parlé  
 l'oreille, il me semble estre fort troublé. *Ordogno.*  
 Il me vient de dire que mon cheual est mort.  
 Aduisez si cela meritoit de m'estre rapporté en cel-  
 ste sorte, & en compagnie. *Bermudes.* Il m'en de-  
 plaist, mais ne voyez-vous pas quel visage a le gar-  
 çon, il semble plus mort que vostre cheual mesme.  
*Rod.* Le seigneur Ordogno pourroit dire, ce que  
 Aquilano sur ce propos. *Ord.* Conte moy ce qu'il  
 dit, ie feray possible de mesme que luy. *Rod.* Celuy  
 là auoit vn cheual blanc, tresbeau & de grand prix  
 & aduint qu'un sien garçon, qu'il aymoit bien,  
 tomba malade : or vn iour que ledit Aquilano pas-  
 soit son temps en vne compagnie, vn sien seruiteur  
 luy vint dire en grande haste, que son cheual blanc  
 estoit mort, & que le susdit garçon estoit à l'article  
 de la mort, à quoy il respondit, sans autremēt s'al-  
 terer. Puis qu'ainsi va, retourne t'en viste à la maison  
 & dis au garçon, qu'il se despesche tost, pour aller  
 trouuer le cheual. *Ordogno.* Il respondit certes fort

gracieusement. Mais toy garçon, garde toy bien de mourir, & ayes bon courage, tu t'en iras à pied, à faute de pouuoir attendre le cheual. *Rod.* Or bien va-t'en avec ceste bonne despesche. *Vel.* Je veux maintenant parler, puis que nous ne disons mot. Et ie m'attaque à vous, Seigneur Bermudes, on nous fournit ioy tant de viandes, que vous & nous serions coupables de peché. Il eut mieux valu, que nous fussions vos hostes à table garnie six iours durant, que de nous donner largement ce qui suffiroit pour autant de iours. *Ign.* Vous auez raison. Mais cependant ceste chair sallée, & ce qui est dans le mesme plat est de bon appetit. *Rod.* Assëurement vous trouuez tout bon, & le môstrez bien: car vous auez tout seul mangé la perdis, & auez voulu taster de tout. *Ign.* C'est d'autant que i'ay meilleur estomach que vous autres, mais ce soir i'en payeray la moitié, & côme de coustume ie ne souperay pour auoir trop mangé. *Bed.* Ce remede est meilleur que celuy de plusieurs dissolus, lesquels estans farcis de viandes prouoquent le vomissement, en quoy le remede qu'ils pourchassent est plus sale & vilain, que le vice mesme de gourmandise. *Ord.* I'en cognois bien qui n'ont pas besoin de l'un ou de l'autre, quâd bien ils deuoreroient tout ce que nous auons mangé tous ensemble. *Ign.* Je ne sçay qui sont ceux-là, mais nous lisons des choses incroyables de ces grands assommeurs de viandes, comme d'un certain Claudius Albinus, duquel Partian escrit qu'à un seul repas il mangea cent pesches, cent figues, dix melons, & cent estourneaux: & de l'Empereur Maximian qui mangeoient 40. liures de chair à un dîner, sans parler de leurs semblables. *Ord.* *gnois*

le m'estonne plus de l'Empereur, que non pas de Albinus, attendu que ce qu'il mangeoit estoit de la chair, sans d'autre meſlange de viande, par ce que l'homme ne ſaule pas ſi toſt de pluſieurs viandes attendu que la varieté aguise & eſueille l'appetit. *Bel.* Il eſt ainſi, mais toutesſois cela eſt dommageable à la ſanté, & à la digeſtion. *Ign.* Et moy i'eſtime tout le contraire, & me ſemble que la diuerſité des viandes ſe rapporte mieux à noſtre nature, & à la ſanté. *Bel.* Vous vous abuſez, & ie penſe que vous vous voulez mocquer. *Ign.* Mais ie penſe eſtre bien fondé, & ie dy comme ie ſentens, & croys que le Seigneur Velaſque eſt de mon opinion, ie ne veux point juger temerairement de celle eue ſans ouyr les parties. Mais d'autant que celle queſtion ne me ſemble pas impertinente pour le preſent, que le Seigneur Beltramò qui l'a miſe en avant, die le premier ſon opinion, & vous ſeigneur Ignico direz apres la voſtre, puis ces Gentils-hommes & moy, apres vous auoir ouy, iugeròs qu'elle ſera la meilleure. Et cependant que vous vous amuſerez à parler, nous entreròs à nos couſtumes. Mais pour vous releuer de peine, ſçachez que Macrobe traicte celle queſtion. *Bel.* l'ay touſiours tenu & ouy tenir ceſte maxime ſi certaine, que ie n'eufſe pas eſtimé pouuoir trouuer aucun contre diſant, & m'eſbahy que le ſeigneur Ignico ſe puiſſe trouuer mieux en ſe repaiſſant de diuerſes choſes, c'eſt ce qui l'endurcit en ceſte opinion. Mais la mienne eſt approuuée de tous les Medecins, & ſe rapporte à la nature de l'homme, comme ie prouueray en peu de paroles, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'employer beaucoup d'arguments, ne raiſonnons.

sons, en vne chose si claire, & si i'aurois affaire à des gens de peu de ceruelle, qui se laissent plus vaincre par exemples que par raisons viues, ie n'en manquerois point. Le premier, & qui doit suffire seroit des oiseaux & autres animaux, qui se paissent d'une seule viande, & sont plus sains prix pour prix que les hommes: & les animaux que nous apaisons, avec pluralité de viandes, nous endommagent plus que les autres, & altèrent nostre nature & complexion. Car ils n'appétent naturellement que la simplicité des viandes. Les bœufs & les brébis veulent paistre fherbe, & le Loup cherche la chair. Et tous les autres animaux procurent ce qu'il leur est propre, les scauent, cognoissent, & pourchassent, s'en entretiennent: sauf que la nécessité les contraint de chetcher autre nourriture. Et de là s'ensuit, que tous les animaux, selon leur espee, sont sans estre sujets aux infirmittez comme nous, à cause de nostre si grand desordre & multiplicité, & accumulation de viandes. En second lieu i'employray le conseil des Medecins, par ce que la principale diette qu'ils ordonnent aux malades, est de leur oster les grosses & diuerses viandes, ne leur en laissant qu'une seule de facile digestion, laquelle a esté le motif de nostre dispute. Je pourrois adjoüster l'usage du vin, lequel estant broüillé avec d'autre vin, nous trouble, & enyure plustost, que s'il n'y en auoit que d'une sorte. Nous en pouons donc dire tout autant des viandes, ie pourrois produire force autres exemples, mais les raisons auront plus d'efficace en vostre endroit, parquoy i'en ameneray de pregnantes & veritables. La premiere, que les indigestions & cruditez

n'engendrent beaucoup de maladies, il n'y a aucun qui en doute : tant à cause de la qualité de la substance en laquelle la viande est cōuertie, n'est point conforme ny proportionnée à la nature de l'homme, qu'aussi à raison de la quantité de la viande pour laquelle digerer, nature ne peut estre assez forte. Touchant le premier de ces deux inconueniens, il est évident, que celuy qui ne mange que d'une viande ordinaire, cognoistra facilement laquelle sera la plus pesante à l'estomach, ou plus legere, profitable, ou plus dommageable. & ce faisant se pourra prendre garde, de ce qui l'offence le plus. Ce que ne scauroit, ny pourroit faire celuy, qui prend & vse de plusieurs diuerses viandes à la fois : car il ne pourroit discernier la plus préjudiciable. D'auantage il faut que la substance, qui est receuë par celuy qui se nourrit de plusieurs & diuerses viandes soit aussi par force de diuerses qualitez, tellement que les humeurs, qui procèdent de diuerses matieres, ne se pourroient bien conformer entr'elles, & n'engendreront point vn sang pur, & liquide : joint qu'il est notoire, que certaines viandes sont de facile digestion, & se corrompent soudain, & d'autres qui sont plus mal-aisées à estre digerées & plus pesantes. Finalement les Medecins tiennent que nous auons trois digestions qui se font de la substance des viandes, outre la premiere qui se fait à l'estomach ou mélange de toutes les viandes que l'on nomme *chylus*. A scauoir l'une au foye, l'autre aux veines, & la derniere aux membres. Qui considerera doncques cela, cognoistra clairement le dommage qui procede de la pluralité, & variété des viandes, d'autant que comme chacune de ces

digestions se fait à part, & à diuers tēps, il aduient  
 ue la viande qui est plus facile à digerer, ainsi que  
 ay dit, est conuertie la premiere en substance : &  
 ōme l'autre retarde à estre digerée, celle-cy se cor-  
 ōpt & aigrit, faisant lōgue demeure en l'estomach,  
 l'ont font cause de rots, ventositez, & douleurs. Le  
 semblable aduendra souuent aux autres digestions  
 par les raisons susdites, tous ces accidēs cessent aux  
 viandes seules, & simples, parce qu'elles ne font  
 qu'une mesme substance, & en vn mesme temps.  
 Voila quant aux cruditez, & dommages que nous  
 causent, & engendrent les simples substances, des  
 differentes qualitez des viandes : quand bien les  
 viandes seroient en mesme quantité, & égales à cel-  
 les qui sont seules simples & d'une mesme sorte. Or  
 venons au 2. point, c'est à dire, à la quātité super-  
 fluë susdite, qui endommage, & empesche la dige-  
 stion : dites-moy, ie vous prie, qu'elle chose y a-il  
 qui nous incite & induise à trop manger, que la va-  
 rieté des viandes diuersement accoustrees, laquelle  
 éueillant l'appetit, fait qu'on mange plus qu'on ne  
 peut, & qu'on n'eust voulu, ainsi qu'il nous est ad-  
 uenu ce jourd'huy : là où au contraire, si vous ne  
 mangez que d'une seule viande, pour bonne qu'elle  
 soit, vous n'en mangez que ce qui est honneste, sans  
 plus. Et par ce moyen on n'engendre point de ven-  
 tosites ny cruditez en l'estomach, ny d'autres mala-  
 dies procedātes de diuerses viādes. C'est pourquoy  
 Socrates commandoit à bon droit, que les hōmes  
 deuoient en toutes sortes euitier toutes les viandes  
 qui allechent leurs appetits : de maniere que ce  
 que dessus suffira pour scauoir, combien l'usage de  
 diuerses viādes est cōtraire & pernicieux à la santé

& à la vie de l'homme, comme j'auois proposé de monstrier. Et quand bien ils n'apporteroient aucun détrimēt, si est-ce qu'ayant égard à la seule vertu, qui est contraire au vin, & à l'appetit sensuel, & delectation, nous nous en deurions abstenir : attendu que l'abstinence. & continence sont fort propres & vnies inseparablement avec la vertu. Surquoy ie n'en diray autre chose, d'autant que i'ay affaire à des gens sages, & vertueux : afin aussi qu'il ne semble que ie vueille blasmer le seigneur Bermudes, en ce qu'il nous a si bien, & copieusement traictez, de sa grace. *Bermudes.* Ie n'aduouë point cela, car ie croy d'auoir plustost failly à faute d'auoir fait mon deuoir à vous bien traicter, que pour auoir esté excessif : mais quoy que ce soit, si veux-je entendre l'opinion du seigneur Ignico, parce que veritablement vous auez parlé cōme celuy qui n'est sans cause docteur ordinaire de Rota. *Ign.* Vous en iugerez apres que i'auray respōdu aux raisons qui ont esté mises en auant. Mais cependant ie voudrois qu'on defferrit la table, afin qu'on m'escoutast plus attentiuement. *Vel.* Nous en sommes tous contens : mais ce desordre pretendu, a besoin d'un ordre quant à vous, qui ne mangez plus, ne laissez de dire vostre responce, puis que ce qu'on traicte est à propos, & se conforme aux loix des banquets. *Roderic.* Ie souhaiterois qu'il fust bien à son aise, & qu'il cust le dessus, à ce que le seigneur Beltramo ne nous rengeast à ne deuoir māger que d'une viande seule. *Ignico.* Certainement seigneur Beltramo, vous auez discouru si élegamment, qu'il sembleroit de prime face que vous eussiez la raison de vostre costé, principalement en ce qu'il

semble que vous vouliez courtoiser la vertu, & mettre la temperance de vostre costé. Vous m'avez reduit à tels termes, qu'il me faut bien fourbir mon espée, pour me deffendre : afin que par faute de respondre, la verité ne soit point en souffrance, passant par vos mesmes brisées. Partant commençons à examiner vos propres exemples, qui ont esté plus beaux en apparence, que par effect. Quant au premier que vous avez allegué des oyseaux, & autres animaux, qui ne se nourrissent que d'une seule viande, & partant qu'ils ne sont sujets à tant de maladies comme sont les hommes, vous vous trompez doublement. D'autant qu'ils ne vivent point d'une seule viande, & ne sont point exempts de maladies, non plus que nous. La preuve en est évidente : la diuersité des herbes, plantes, & semences des fruits de la terre, en font assez foy, dont aucunes sont douces & froides, aucunes froides & chaudes : tellement qu'il n'y a cuisinier qui puisse apprestier tant de diuersité de viandes, que nature a sceu diuersifier tant d'herbes que paissent les animaux, dont les oyseaux se nourrissent : Ainsi que monstre bien Eupolis Poëte Comique Grec, introduisant en une sienne Comedie, les Chœurs qui se vantent de leur iouissance d'infinites herbes. Quant aux maladies, Homere seruira de tesmoin, lequel escrit, que la pestilence, eut sa source premiere des troupeaux de brebis, & moutons, dont les hommes furent infectez : Mais qu'est-il besoin d'autoritez, où nous auons tant d'experiences journalieres. Voulez-vous d'autres tesmoignages que leur courte vie, & que peu d'entr'eux arriuent à la vie de l'homme, fors que les Corbeaux, que



se pense neantmoins estre vne fouibe, lesquels ne se contentans d'une seule viande, s'attachent à toutes les charoignes, & à tous les fruits, & n'est leur faim & gourmandise moindre que la longueur du temps qu'on dit qu'ils vivent. Le second exemple que vous avez amené, est des Medecins qui ordonnent aux malades de ne manger que d'une seule viande, ne fait contre moy. Car cela ne se pratique point qu'au commencement de la maladie, & ce, afin que n'usans que d'une viande, ils mangent tant moins, & encores ne leur en laissent-ils prendre que bien peu, à cause de la foiblesse de nature: mais quand le malade a besoin d'estre nourry & fortifié, alors ils font tout le contraire, & leur permettent diuersité de viandes, afin d'ouurir & exciter l'appetit, pourueu toutesfois que les viandes soient saines & contraires à l'humeur peccante. Vous voyez comment les manieres de proceder des Medecins, tendent à autre fin que vous ne pensez pas. Touchant la meslange du vin, ce n'est pas grand'chose: attendu qu'il y a grande difference, entre le boire & le manger. Car celuy qui est saoul, ne s'enyure point, s'il ne boit, ores qu'il mangeast plusieurs & diuerses viandes: & celuy qui boit trop, son cerueau est aussi-tost trouble. Parce que le vin môte hastiuement à la teste, à cause de sa chaleur & legerete, & partat on deffend les vins broüillez & frelatez, à ce que les vapeurs & fumées ne montent pas de l'estomach à la teste, qui en seroit grieuement offencée par sa force deceuable, & in-accoustumée. Cela ne peut aduenir à la viande: parce que lors les vapeurs ne montent point tout à coup, ny imperueusement: mais tout

bellement apres le commencement de la premiere digestion. De façon que vos exemples ne nous font plus grand peur , n'estant de peu ou nulle force. Voyons maintenant si vos raisons auront plus d'efficace. Elles ont quelque apparence , mais de vertu bien peu. Car ie ne doute point de ce que vous dites que le manger trop ne soit dommageable , & n'empesche la digestion , & en cela nous sommes d'accord. Mais cela n'a rien de commun avec la diuersité des viâdes, cōme ie vous monstrey. Qu'à à ce que vous affermez que la diuersité des viâdes prises également , nuisent d'auantage, vous vous abusez grandement : car cela est conforme à la nature , & ne donne empeschement à la digestion, ny à la bonne nourriture. D'autât que ie soustiens que vous supposez vn faux fondement , disant que la substance qui est produite en nous , de la diuersité des viâdes soit cause de sa varieté , pernicieuse au corps, y engédre discorde & inégalité, ou disproportion d'humeurs , parce qu'ainsi que nos corps sont cōposez & formez de 4. diuerses humeurs , la colere, la melancolie, le flegme & le sang qui correspondent aux 4. eslemens, assauoir, la couleur au feu, la melâcolie à la teste, le sang à l'air, & le flegme à l'eau, qui participent de quatre qualitez, du froid, de l'humide, du chaud & du sec: pareillement nous auons besoin d'estre alimentez des choses qui les puissent soustenir & ayder à chacune de ses humeurs : estant chose notoire, qu'vn semblable ayme son autre semblable. Respondes-moy, ie vous prie, celuy qui ne mange que d'vne viande, laquelle ( comme chacun sçait ) ne communique point la substance, sinon à la qualité cōforme, & do-

minante, comment soustendra-elle en force & vigueur les trois autres humeurs, & difficilement certes. Il appert doncques manifestement que l'homme ne doit estre nourry d'une mesme chose, puis qu'il n'est point composé d'une seule qualité, ains de plusieurs & diuerses viandes, & de diuerses qualitez. Ce bon Dieu le nous donne bien à cognoistre, qui n'a point voulu que fait qui nous environne, & celuy que nous humons & respirons, fussent d'une mesme qualité: ains qu'il fust chaud & humide, & n'a voulu aussi qu'il demeurast toujours en vn estat, ains qu'il s'alterast plus ou moins & eust comme vn mélange & participation avec les autres eslemens. Car il estoit impossible d'estre soustenu d'une seule qualité d'iceux, puis que comme il a esté dit, nous sommes composez de quatre eslemens, & encore les autres trois eslemens ont chacun d'eux diuerses qualitez susdites. Le feu est chaud & sec, l'eau humide & froide, la terre froide & seiche, & les qualitez peuvent estre meslées & confuses ensemblement, dequoy procede la generation des choses, pour nostre nourriture. Or puis que cela est vray, comment, & pourquoy voulez vous que soyons nourris avec vn aliment d'une seule sorte? touchant l'autre point par lequel vous disiez que celle diuersité de viandes, engendroit vne crudité & indigestion: cela est aussi mal à propos que le demeurant. Et encore moins ce que vous adjoustastes, suivant la tradition des Medecins, des quatre digestions. Par ce qu'elles ne s'empeschent ny destournent point les vnes les autres par vne telle diuersité de viandes, soit qu'elles soient plus aisées à digerer, ou plus mal-aisées, pourques que

la qualité ne soit excessiue. D'autant que la nature n'est pas si mauuaise ouurierè qu'elle attende que la viande se confonde ou entremesle, comme vous dites, pour faire la 2. où la 3. digestion : & cela ne se fait pas en vn instant, par ce que les facultez naturelles operent en temps & lieu, & renuoyent la viande & aliments digerez en leur place & aux parties ordonnées, poussans le plus solide & feculent aux intestins : Parquoy les Medecins conseillent qu'on mange du commencement les viandes plus propres & faciles à la concoction, à ce qu'elles soient les premieres conuerties en nourriture, principalement d'autant que quand on ne mangeroit que d'une seule viande, elle ne laisseroit de passer. Car ainsi que toutes les parties d'une viande ne sont pas d'un mesme poix ny force, la nature neantmoins, comme prudente maistresse digere prudemment les viandes plus faciles, & en fait son profit aussi-tost que la digestion est parfaite, de sorte qu'en cela la diuersité des viandes ne donne aucun empeschement : ains certainement nous experimentons à toute heure, que l'homme mange plus de diuerses choses, & le digere mieux, que quand il ne mange que d'une seule chose, en mangeant toutesfois autant de l'un que de l'autre, & semble que iusques à cela la nature se delecte en la variété. Pour le regard de ce que vous dites, apres que la diuersité des viandes incitoit l'appetit, & fait qu'on mange trop, & que de là procedent les incōueniens susnommez. Je responds, qu'en cela vous confessez, que c'est la quantité qui porte nuisance & non point la diuersité, qui est celle que ie defends, & en cela vous n'avez pas de raison.

Car temperance & prudence des hommes discrets y doit donner ordre, lesquels ores qu'on leur presente les plus friands & meilleurs morceaux de table, ils sçauent se commander, reigler leurs appetits, & n'en mangent que par mesure, & ceux qui sont depourueus de iugement & prudence, mangent seulement, iusques à creuer, ains iusques à en deuenir malade, chose qui appartient des bestes brutes. De maniere que quelconque viande leur est dangereuse, quand bien elles seroient seules & simples, quand ils outrepassent mesure. Et les Sages, parmi la varieté des viandes, choisissent seulement ce qui leur suffit, se garantissant du danger, quand bien ils ne mangeroient que d'une seule viande qui ne leur est point propre là où la necessité luy fait manger ce qui luy porte dommage. Or cela suffira pour respondre à ce que vous auez dit, que jaçoit que la diuersité des viandes ne portast prejudice à la santé, que neantmoins pour fuir la delectation & la saueur que vous sçavez estre vicieuse, & contraire à la vertu, on s'en deuoit abstenir. Mais ie veux bien que vous sçachiez que la saueur, delectation & volupté que l'on prend en mangeant, n'est pas toujours vicieuse ny reprehensible, excepté que quand cela se fait avec desordre, par excez & contre la loy de Dieu. Car si cela estoit toujours ainsi, on pecheroit ordinairement, à faire aprestre les viandes, à fin de les trouuer meilleures à manger, iusques à ce que la faim fut du tout assoupie & estourdie. Nous pouuons prendre honnestement plaisir & n'offencer point Dieu en prenant goust aux viandes, & donner la musique, ou les instrumens : parce que tel-

les choses prinſes par meſure, ſont licites & naturelles. Je ne puis bonnement blamer le plaifir & l'appetit qu'on prend en mangeant, & le louë pluſtoſt, comme nous eſtant vtile & neceſſaire, attendu que ce que nous mangeons avec bon gouſt & plaifir, eſt pluſtoſt digéré, comme chole qui eſt receuë gayement & volontiers en Feſtomach, & que nature conſume & digere auſſi toſt ; au contraire, ce qui ſe prend ſans gouſt ny appetit, vient à contre-cœur, & porte dommage. De maniere que vous vitupérez à tort la diuerſité des viandes, & ce qui les rend ſauoureuſes, & eſueillent l'appetit : & principalement que la ſanté, qui conſerue noſtre vie, giſt en ce que nous ayons touſiours l'appetit ouuert & viſ, ſans eſtre deſgouſté, qui eſt vn ſigne que Feſtomach, & conſéquemment tout le corps eſt en danger de quelque indiſpoſition. Car tout ainſi que quand on a bon vent ſur mer, les mariniers ont le choiſ d'abaifſer & plier les voiles ſi bon leur ſemble, ou bien de faire voile & nauiger : là où quand la mer eſt calme, ils ne peuuent tourner les voiles où bon leur ſemble, ny eſcheminer ſur mer : ainſi ſemblablement quand on a l'appetit gaillard & ouuert, l'homme le peut tenir avec iugement & raiſon ; mais ſi par accident & fortune il eſt perdu, & on n'a point la force ny moyen de le faire reuenir ny de l'affiler, c'eſt ſigne qu'on eſt au declin, puis que noſtre nature ne peut eſtre ſouſtenue que par le boire & manger, dont le ſeul moyen giſt prealablement à l'appetit & au gouſt. Parquoy nous deuions donc pluſtoſt taſcher de l'entretenir, que de le laiſſer perdre, puis que eſtant par trop ouuert, il peut eſtre baidé & reiglé par

la raison. Conclusion, seigneur Beltramo, vos exemples ny vos raisons ne sont valables pour condamner la diuersité des viâdes, estans les miennes plus que suffisantes, sans qu'il soit besoin de disputer plus longuement sur cela, ny employer plus de temps. Protestant neantmoins que ie n'entends y comprendre les excessiues superfluitez ny d'autres extrémitéz, qui sont tousiours vicieuses & reprouuées. *Roderic.* I'ay pris vn singulier plaisir à vous entendre, & si le seigneur Velasque veut dōner sur cela la sentence, ce qu'il dira sera de merite. Mais toutesfois i'acquiesce plustost à l'opinion du Seigneur Ignico; mais cependant qu'on consultera pour donner la sentence, ostez la nape, & enuoyés querir nos montures, pour nous aller vn peu esbatre hors la ville. *Velasque.* Messieurs vous vous abusez de vous persuader que ie vueille estre vostre Iuge. Ie l'ay dit afin de vous donner occasion de bien discourir où i'ay pris grand plaisir, parce que tous deux auez sur ma foy disputé fort doctement: mais, parce que ceste matiere n'est pas de mon gibier, i'en laisse la resolution aux Medecins, qui en pourront prononcer la sentence. Et ce temps pendant chacun se gouvernera selon sa coustume, & qu'il verra estre plus propre à sa santé. D'autant qu'à dire vray, pour le regard du manger, les complexions, les estomachs & la disposition du foye sont differentes, qu'on n'y sçauoit donner autre reigle, fors que chacun a besoin de se reigler soy-mesme. De ma part, ie me resouls en vne chose seulement que ie sçay estre bōne pour toutes personnes, c'est d'estre sobre à mon manger & boire, soit qu'on vie d'vne seule viande, ou de diuerses. Si

**N**ous approuuons & pratiquons aujourd'huy ceste  
reigle nous n'aurons point perdu le temps. A tant  
nous mettrons fin à ceste dispute, & apres auoir dit  
graces & prins congé de la compagnie, le m<sup>e</sup> reti-  
reray pour dire mon office, puis que vous vous  
voulez aller esbatre. *Beltramo.* Je veux bien que  
vous sçachiez, Seigneur Ignico, qu'on pourroit  
bien respondre à tout ce que vous auez dit, mais  
ie ne veux outrepasser le commandement qui m'a  
esté fait : jointt que moy-mesme ay enstrainé le  
premier ce que ie deffends, ayant mangé de toutes  
les viandes. *Bermudes.* Vous faites bien, & certaine-  
ment vous vous estes tous deux portez en galants  
hommes & grands Philosophes, sans que i'en parle  
d'auantage. Allés donc aupres du feu, & puis nous  
irons où il vous plaira, & le seigneur Velasque fe-  
ra de mesme.

*Fin du Dialogue.*





# DIALOGVE DV CONTENCIÉVX, OV CONTREDISANT.

ENTRE-PARLÉVRS,  
Diego, Alphonso, Aluaro, le  
Docteur Naruaes.

## ARGVMENT.

*En sixiesme Dialogue du Contrédisant, vn Docteur nom-  
mé Naruaes : restrine & contredit à tout ce que luy a  
proposé : & en fin fait vne belle declaration, par  
maniere d'exercice, à la louange del' Asne, pleine d'hi-  
stoires ; & d'autres choses singulieres.*

## DIEGO.



LE Seigneur Alphonso vient vers  
nous, pour auoir part à la plaisan-  
te compagnie de nostre voisin.  
cômme vous luy promistes, prenez  
garde qu'il ne manque point de  
venir puis que nous luy en auon  
fait si grand estat, & si grande feste, cômme si c'estoit  
vn ioyau de valeur inestimable. *Alphonse.* Vous  
luy soyez les tres-bien venus, allons nous asseoir  
car Monsieur le Docteur ne faudra point de venir.

comme il m'a promis, d'estre icy à dix heures, il est volontiers hōme de parole. *Alph.* Messieurs, ie suis party de mon pays pour voir toutes choses dignes de memoire: & vous ayant ouy parler du naturel si estrange de ce Docteur, ie feusse volontiers venu tout expres de Seuille, pour l'ouyr discourir & disputer, puis qu'il le sçait faire si dextremēt, comme vous dites, encores qu'il n'eust esté si sçauant qu'il est. *Ant.* Le Seigneur Diego & moy vous cōptasmes hier qu'elle grace il auoit. Mais maintenant ie vous dy d'abondant, qu'il est non seulement cōtredisant: ains plustost l'esprit mesme de cōtradiction: parce qu'il n'entend rien dire à vn autre, qu'il ne s'efforce soudain d'y contredire, & ne soustienne tout ce qui est à rebours. Il n'a pas faute de raisons de tous costez, du moins en apparence. Au reste il est d'un entendement vif & prompt, & a beaucoup veu & leu. *Alf.* Sans doute ie croy qu'on doit prendre aucunesfois vn grand plaisir de pratiquer avec ce personnage: parce qu'on fait tousiour tōber quelque propos & deuis en ieu, d'où l'on peut tirer beaucoup de profit. *Diego.* Il est certain. Mais on s'ennuye de l'ouyr si souuent estriuer, & maintesfois il parle tant, qu'il ne donne presque point à personne le loisir, de parler, quand il est en lieu. *Alf.* Il se void donc en luy, ce que souloit dire Ferdinand de la Vega. Que c'est vne chose tresrare que d'estre Sage & retenu: Car la pluspart des gens ne font que babiller, & bauarder. *Ant.* Ie ne sçay d'où procede cela, mais quoy qu'il y aye, c'est vn grand causeur: & ce qui est de plus insupportable, il deffend aucunesfois d'opinions extravagantes, sans auoir aucun fondement

raisonnable. *Alf.* Cela le plus souvent aduient aux plus grands, & aux plus sçauans, presumans par trop de leur esprit & doctrine. *Al.* Ce que vous dites est si veritable, que mesmes il se verifie aux choses qui concernent nostre foy, attendu que les plus grands heretiques qui furent ontques, estoient gens d'esprit & de sçauoir, mais superbes & arrogans. Parquoy nous deuons tousiours incliquer Dieu, qu'il luy plaise nous illuminer l'entendement par son Saint Esprit, à ce qu'en toute humilité nous tenions le grand chemin certain & veritable de nos ancestres, sans nous arrêter aux nouueaux sentiers des subtilitez & faussetez modernes, comme ont fait plusieurs de nostre temps. *Diego.* Il ne faut point craindre que ce personnage nostre amy tombe en cét inconuenient. Car il ne se mesle d'autre chose, que de la Philologie des lettres humaines, & des communs deuis. Je ne veux oublier sur ce propos à vous compter la grace qu'eut vn Gentil-homme de ceste Cité. Lequel ne sçachant à peine lire vn liure en sa langue vulgaire, & n'ayant gueres plus de lettres dans sa caboche, entendant qu'en partie d'aucuns qui n'en sçauoient pas d'auantage que luy pour estre reputé sage & sçauant, protesta en jurant qu'il se repentoit d'auoir iamais estudié, & voudroit payer tout ce qu'il auoit en ce monde, & n'auoir rien appris, & neantmoins le bon Seigneur ne sçauoit pas bonnement lire. *Alphonse.* Nous ne sçaurions dire autre chose, sauf qu'il auoit bonne grace, & de là nous pouuons bien comprendre, qu'il n'auroit eu grande cure de faire deuenir ses enfans grands Philosophes. Mais cependant ie voudrois que nostre grand argumentateur s'approchast

s'approchast. *Alu.* Il ne peut gueres plus tarder, mais prenons garde de ne luy contredire de rien, à ce que le iour ne se cōsume en ne parlant que d'une seule matiere. Et si ce qu'il dit ne nous semble à propos, changeons tout bellement de dettis, à ce qu'il y ait du plaisir en la varieté de ses discours.

*Alf.* Je le trouve bon ainsi : mais ie suis d'advis qu'on luy contredise aucunemēt pour l'éguillōner d'avantage. *Alu.* Ce ne sera pas mal fait. Toutesfois

vous verrez qu'il ne le faudra gueres piquer pour le faire aller, & prenez vous garde, vous verrez qu'il ne vous orra dire chose qu'aussi-tōst il ne le

contredise & debate. *Die.* Parlez bas, Messieurs, le voicy qu'il vient vers nous, vous soyez le tres-bien venu, Seigneur Naruaes. *Naru.* Vous soyez

aussi les bien trouvez. Or certes ie ne puis autrement qu'estre le bien venu, mesmement en ceste maison où ie reçois tant d'honneurs & courtoisie.

*Alu.* Ains vous nous faites tousiours vne grande faueur. & d'autant plus maintenant que vous aurez cognoissance du seigneur Alphonse, Gentil-homme

tres-docte, & intime amy du Sieur Beltramo vostre tres-cher amy aussi. *Naru.* Chacune de ces deux choses m'oblige à luy demeurer tres-affec-

tionné seruiteur. & pour tel ie m'offre à luy. *Alf.* Il me suffit que l'une de ces deux choses vous indui-

se, Monsieur le Docteur, à m'estre amy, & ce sera l'amitié du Sieur Beltramo, parce que de l'autre, ie me recognois si pauvre & desnüé, qu'elle ne merite

de vous estre présentée. *Nar.* La mutuelle amitié de vous deux me tesmoigne assez le demeurant. Quand bien le Seigneur Alvaro ne m'en auroit rien dit. *Alf.* Comment que ce soit; ie vous prie

P p p

de m'accepter pour l'un de vos seruiteurs, & pour changer de propos, ie vous prie qui est ce liure que vostre garçon porte. *Nar.* Ce sont les vies de Plutarque nouvellement abregées : ie les porte quant & moy pour les rendre au Seigneur Diego, cōme ie fay de tout ce qu'on presse volontiers, & principalement des liures. *Die.* C'est en verité vne tres-belle conclusion & profitable aussi, attendu que selon ce commun proverbe, le bon payeur ou rendeur est maistre du bien d'autrui. *Nar.* Ie trouue ce proverbe tres-faux, & ie m'en rapporte au Seigneur Alphonse, qu'il luy plaise iuger lequel des deux est mieux maistre & seigneur du bien d'autrui : ou celuy qui ne paye & ne rend iamais, ou celuy qui paye & rend ce qu'il a emprunté. *Alf.* Voicy vn beau commencement, selon mon opinion, & dis que Monsieur le Docteur a raison. J'ay veu le liure, & y ay prins plaisir, & pour ne prendre tant de peine à fueilleter vn nombre infiny de liures d'aujourd'huy, ce seroit chose tres-vtile de les abreger & reduire en Epitomes, comme cestuy-cy a esté. *Nar.* Pardonnez-moy, s'il vous plaist, il me semble tout autrement d'auoir à qu'on ne rapporte point le fruit que vous dites de semblables extraits compendieux ou Epitomes, ains cela augmente plustost le nombre des liures, d'un seul, on en fait deux : d'auantage on falsifie les œuvres d'autrui, parce qu'on en tranche & retranche à plaisir, on change le stile, on diminue l'éloquence & l'ornement de l'auteur, on amoindrit la matiere & le sujet, on usurpe la peine & gloire d'autrui & veut-on paroistre ingenieux aux œuvres des autres. Bref, c'est larcin & injustice de desseigner,

tailler & couper en l'édifice d'autrui outre & contre sa volonté. Davantage par le moyen de tels sommaires les livres principaux se perdent, comme il est advenu à Trogus Pompeius, & à la pluspart de Tite Lîue, qui se sont perdus, & leurs abbreuiatures, Iustin & Florus, nous sont demeurcz entiers: le pareil est advenu à plusieurs autres bons livres aussi.

*Alfonse.* Ce qu'a dit Monsieur le Docteur est veritable, combien qu'on pourroit respondre quelque chose là dessus: mais ie ne suis amateur de contradictions.

*Narnais.* Et moy, quand ie le voudrois faire ie ne scaurois.

*Diego.* Nous ne le pouvons pas croire, mais ne vous souciez point, car l'altercation n'est pas vne chose si mauuaise, qu'à mon iugement, c'est bien fait de ne le faire pas, & encores mieux de ne le scauoir pas faire.

*Narnais.* Ie ne veux pas dire que ie ne sache disputer, ou contredire, parce que ie ne le loue point; ains ie le iuge plustost estre bon, vtile & necessaire: mais ie veux dire, que ie ne me sens point capable de le pouuoir faire.

*Diego.* Si vous voulez soustenir l'altercation, il faut donc que vous soyez bien versé en tout ce qui peut tomber en contention, veu que cela est contraire à la commune opinion, laquelle nous deuons suiure.

*Nar.* Ie ne scay comment ie defendray l'altercation, mais encores que ie ne la defende suffisamment, il ne s'ensuiura pourtant que l'altercation ne soit bonne: mais premier qu'en venir là, ie veux contredire l'autre opinion, par laquelle vous affermez que nous deuons suiure les populaires opinions, sans estre paradoxiques.

Parce que cela est contreuenir à toute vraye Phil

philosophie, voire à la sainte Escriture : attendu que nous devons adherer aux sages, ores qu'ils soient moindres en nombre, que le vulgaire ignorant. On nomme la commune opinion, celle qui a plus de suiuaus. Aussi nous lisons aux saintes lettres, qu'il ne faut point ensuiure la multitude, ny se departir de la verité, pour s'accorder au sens des autres. *Diego.* Je ne dy pas que nous consentions aux ignorans, ores que le nombre en soit grand. Mais i'entens par la commune opinion, celle qui est tenue par la pluspart des sages. *Nar.* Vous parez bien aux conps, en vous tenant couuerts en ceste maniere : mais quand il seroit ainsi, ie dy que la pluspart des sages, & sçauans, estiment que l'altercation, & dispute est vne chose necessaire, & sainte. *Alf.* Apprenez-le nous, ie vous supplie, & que ce soit sans altercation. *Nar.* Je suis content de le vous monstrier, en sorte que vous ne me sçauriez contredire. Car sans l'altercation on ne paruiédroit iamais à la cognoissance des arts & sciences, & quicôque la vitupere, n'entend pas que c'est : bien que la dispute, & l'altercation ne sont qu'une mesme chose, & n'est autre cas que de proposer vne opinion qui soit contredite, & debatue par vn autre, & en cela gist l'exercice des arts & sciéces. Puis d'oc qu'il est ainsi, ie m'esbahis qu'ils se trouuent des gens qui osent ainsi blasonner vne chose tant necessaire, & frequente, comme la dispute, pratiquée jadis par infinis Philosophes, & saints personnages. & mesmes aujourd'huy en toutes les escoles & Vniuersitez du monde. *Alf.* Certes il ne faut plus perdre du tēps sur ceste matiere : parce que Monsieur le Docteur dit tres-bien, & n'est autre cho-

se en effect l'altercation que dispute, comme il a dit.  
 Je ne sçay toutesfois d'où procede, que le Contre-  
 disant & Contencieux engendre vn dégoustement  
 & ennuy. *Nar.* Cela procede de ce que chacun se  
 desplaist qu'un autre entende mieux vne chose que  
 soy, ou bien qu'il soit de contraire opinion à la  
 sienne, & faisant celuy qui dispute vne de ces deux  
 choses, ou toutes deux ensemble, le dégoustement  
 & desplaisir en procede, jaçoit qu'il ne soit point  
 ennuyeux, ny desplaissant, & certes c'est vne sin-  
 guliere grace, & qui n'appartient qu'aux gens do-  
 ctes, & de bon esprit, que de le sçauoir faire dex-  
 trément. *Diego.* Passons outre, afin que ceste nostre  
 dispute ne sorte hors du chemin. Je vous aduise  
 neantmoins, Messieurs, que ie me tiens à mon opi-  
 nion. *Nar.* C'est vne erreur commune, & n'estime  
 de vous, que vous vueillez demeurer opiniastre.  
*Diego.* Si c'est vne erreur, ie me consoleray en ce  
 qu'elle est commune, puis que ie ne seray pas  
 seul, & que c'est vne consolation en vn mal, que  
 d'auoir beaucoup de compagnons. *Nar.* L'erreur  
 de ce proverbe est si commun comme la proposi-  
 tion dont est question, pour laquelle vous l'avez  
 allegué, & selon mon aduis, ce fut vne sentence  
 de quelque cruel homme, & meschant. *Alu.* Com-  
 ment donc, n'est-il pas vray ce que dit le Poëte,  
 qu'aux affligez, c'est vne consolation d'auoir des  
 compagnons en leurs aduersitez. *Naruez.* Non,  
 non, il n'est pas ainsi: ains c'est plustost vne sen-  
 tence inhumaine, & pleine d'impieté, d'autant que  
 quand nous n'auons d'autre consideration, que ce  
 que nous sommes hommes, nous deuions auoir pitié  
 & compassion de voir endurer nostre semblable:



de façon que par celle seule raison , il appert que le  
dommage de plusieurs accroist plustost en nous la  
peine , qu'elle n'apporte consolation : puis donc-  
ques qu'il se ressent de son propre mal , & se des-  
plaist de celui de l'autrui , combien ce que ie dis se  
trouuera beaucoup plus veritable à l'endroit du  
Chrestien ? Lequel suivant le commandement de  
Dieu, est tenu d'aymer son prochain, & se condou-  
loir de ses afflictions. Or voyez quel aduantage c'est,  
que d'auoir des compagnons en ses malheurs. *Alu.*  
Je ne veux point contester contre ce Monsieur le  
Docteur , attendu qu'il n'a iamais faute de raisons  
apparentes, Ioinct que nous auons proposé de ne  
repliquer du jourd'huy à aucune de ses raisons.  
Mais ie vous diray bien , que Dieu vous fit belle  
grace de n'estre point Aduocat, car i'ay peur que  
l'enuie de contredire à quelconque partie , vous  
eust fait soustenir vne mauuaise cause, & iniuste,  
*Nar.* Vous me cognoissez mal. Je ne desire point  
de contredire à aucun : mais ie fay cela quand ie  
voy qu'on n'a point de raison en ce qu'on soustien.  
En encore l'iniustice pourroit bien estre telle , que  
estant Aduocat, i'aurois occasion de la deffendre.  
*Diego.* I'en en doute point ; mais le seigneur Alfon-  
se le pourroit trouuer estrange, d'oser dire , que  
l'iniustice aussi se puisse deffendre iustement. Je ne  
sçay comment vous en pourriez venir à bout : mais  
ie vous diray bien , qu'il ne se trouuera iamais au-  
cun sage, ny Philosophe , qui ne blasme l'iniustice,  
& ne louë la iustice, *Alf.* Messieurs, ie suis estran-  
ger, & nouuellement venu en ceste ville , non  
pour disputer, ains pour goustier & prendre plaisir  
à ce qui se traictera icy , & certes ce qui a esté dit

iufques icy , m'eft bien agreable. Efcoutons Mon-  
fieur le Docteur, lequel eft Sage & ſçauant, & qui  
peut bien répondre de fon fait. *Nar.* Ne vous ſcan-  
dalifez point, ie vous prie, car ſi vous auiez tant leu  
que le Seigneur Alphonſe, vous ne trouueriez, peut  
eſtre, tant hors de propos ce que ie vien de dire,  
qu'il ſe pourroit trouuer telle injuſtice, que iuſte-  
ment on la pourroit deffendre. Eſcoutez-moy, ie  
vous ſupplie patiemment ; car j'eſpere vous faire  
cognoiſtre que ie ne me fouruoye pas beaucoup  
du droit chemin. Je dis donc, que vous vous trom-  
pez grandement de ſouſtenir qu'il n'y à homme  
Sage, ny Philoſophe qui vitupere l'injuſtice, veu  
que pluſieurs ſçauans & grands perſonnages l'ont  
louangée, pour monſtrer la ſuffiſance de leur eſ-  
prit, ou parce qu'ils eſtimoient que c'eſtoit choſe  
neceſſaire de permettre & tolerer quelque inju-  
ſtice, ou pour la deffendre, pour le ſouſtien de la  
Republique & Police humaine. Car, comme dit  
Saint Auguſtin en ſon liure de la Cité de Dieu,  
c'eſtoit vn Prouerbe communément vſité dans la  
ville de Rome, que la Republique de Rome ne  
pouoit eſtre conduite ny gouuernée ſans injure &  
injuſtice. Nous liſons que les Atheniens enuoyerēt  
autrefois trois Ambaſſadeurs à Rome, Carneades  
Philoſophe Academien: Critolaus, Peripateticien  
& Diogenes Stoïcien ; & que Carneades pour  
faire preuue de ſon eſloquence fit vne excellente  
harangue à la louange de la iuſtice, & le lendemain  
vne cōtraire harangue pour la deffence de l'injuſtice  
en laquelle il refuta les argumēts du iour precedēt,  
alleguant des raiſons viues & preignantes en ſa fa-  
ueur & entre autres choſes, ainſi que recite Laſtāce

remontra que l'iniustice estoit si necessaire pour la  
conservation de la republique Romaine, que si les  
Romains vouloient obtenir la iustice estre  
menten rendant à chacun les lettres qu'ils auoient  
vsurpées sur l'un & sur l'autre, ils seroient cōtraints  
de retourner habiter leurs premieres cabanes,  
comme ils auient fait deuant l'edification de la  
ville de Rome. Le mesme saint Augustin escrie  
encores, que Ciceron en ses liures de la republi-  
que introduit vn certain Farius Pilus, pour louer  
l'iniustice, le faisant prouuer qu'elle est necessaire  
pour le gouuernement, & entretien de la police  
humaine. Et si vous en voulez sçauoir d'auantage,  
lisez Platon en son second liure de la Republique,  
vous trouuerez qu'il introduict vn certain Glau-  
cus, pour deffendre de tout son pouuoir l'iniustice,  
par des raisons & argumens de tres-grande effica-  
ce en apparence. De maniere que vous ne doute-  
rez plus, Messieurs, qu'il n'y aye eu des Philoso-  
phes, & autres gens de sçauoir, qui ont extollé  
l'iniustice, soit à bon escient, ou autrement, chose  
qui vous semble incroyable: ores que ie pourrois  
bien adjoüster, que s'ils le firēt, pour auoir esté to-  
talement de ceste opinion, ils se trōpoient lourde-  
ment, d'autāt que l'injustice est ennemie de la vertu  
& la iustice les embrasse toutes, & en appellans  
quelque hōme iuste, nous entendons & le presu-  
posons estre vertueux. Mais touchāt ce que i'auois  
dit, que l'injustice pourroit bien estre telle, qu'on  
le pourroit iustement deffendre. Je le dy d'autant  
qu'il y a certaines operations & actions, qui sont  
en general reputées vicieuses & iniustes, qui ne  
se doiuent toutesfoiſ reputer ny vicieuses, ny

justes : selon les circonstances des temps & des lieux, ains peuuent estre deffenduës & louées. Et fin que vous n'estimez que i'aye songé cela de ma este. Xenophon au liure des faicts & des dictz de Socrate, en est l'auteur. C'est chose vicieuse & injuste que la tromperie, & vser de fraude & dol envers l'autrui. Mais celuy qui deçoit son ennemy en vne guerre juste, ne pecheroit point, ains il sera iustost honoré & réputé habile homme, Celuy qui de fraude est injuste, mais en la guerre la pi-  
orée est permise. Je pourroy amener plusieurs autres exemples, cōme brusler les grains, abbatre les villages & hameaux, démanteler les villes, & commettre plusieurs choses iniques d'elles-mesmes, mais tout cela reçoit exception selon les occurrences. *Die.* Vos exemples ne sont rien contre moy, attendu que cela qui se faict en vne guerre licite, & contre les ennemis de l'Estat n'est point injuste. Mais à l'endroit des amis, on est tenu en tout lieu & en tout temps de leur estre loyal & veritable, & de deffendre leurs personnes & biens. *Nar.* J'en pourrois autant dire des amis. S'ils sont malades, on les peut decevoir en leur donnât quelque breuvage déguisé pour leur santé, ou bien en leur ostât leurs armes s'ils estoient tombez en terre. On peut aussi iustement abbatre leurs maisons & domaines pour la deffence de la cité, ou d'autre accident legitime. *Die.* Ce sont des faits speciaux, & particuliers, & permis pour diuerses occasions, partant ne sont compris sous le nom d'injustice, & tant plus elle approche de la rigueur extrême, tant moins elle merite ce nom là, car autrement, qui est ce qui oseroit soutenir un meur-

tre faict contre les loix, ou vn adultere & sembla-  
bles meschancetez. *Nar.* Seigneur Diego, ie ne me  
suis point obligé de soustenir vne pure & mani-  
feste injustice: par ce que ie vous ay seulement dit  
si bien me souuient qu'il se pourroit trouuer quel-  
que forme d'injustice qui se pourroit deffendre  
dequoy ie vous ay posé quelques exemples. Mais  
ie prouuois le semblable par les exemples mesme  
que vous auez alleguez, que direz-vous? *Diego.* Cela  
me semble si difficile que vous ne le pourriez faire.  
*Nar.* Je le vous feray voir bien facilement. Dites-  
moy, Ne sçauiez-vous pas que celuy qui trouuant  
sa femme en adultere, la tuë, il luy est permis selon  
les loix de ce faire, ores qu'il ne leust fait que pour  
se venger seulement, & par haine, & si le mary ve-  
rifie l'adultere, la loy veut que sa femme luy soit  
baillée pour en faire à sa volonté, mesmes il peut  
occire, Et toutesfois le mary faisant cela peche, &  
commet chose injuste, puis que Dieu deffend de ne  
nous vanger par nos mains propres, & ne nous  
precipiter par haine, jaçoit que les lieux le permet-  
tent pour retrancher toutes occasions d'adulteres,  
& autres tels malheurs qui s'en peuuent ensuiure.  
A vostre aduis pourrois-je si ie deffendois en in-  
gement vn tel mary, meurtrier de sa femme. Et  
quant à ce que vous disiez de s'accoster d'une au-  
tre femme que la sienne. Combien y a-il de lieux, où  
l'on s'ouffre publiquement les bordeaux, ce qui ne  
se peut faire sans tres-grande injustice, & offensent  
enuers Dieu? Et toutesfois nous sçauons que tout  
cela est permis par les Loix & les Princes. Pour-  
quoy? pour obuier à de plus grands inconueniës, le  
Magistrat les maintient en leur vie desordonnée,

ans qu'il leur soit fait aucun tort ny desplaisir.  
Partant Seigneur Diego, ne soyez vne autrefois si  
iché, ny arresté en vostre opinion: car si vous  
n'avez presté l'oreille, j'ay prouué ce que ie pre-  
endois. *Alfonse.* Je vous supplie ne conteltons  
plus là dessus, Monsieur le Docteur à raison, en  
prenant la chose ainsi qu'il l'entend & declare.  
*Diego.* Je ne veux plus repliquer contre luy, ja-  
çoit que ce discours n'estoit pas mauuais, en at-  
endant que l'heure s'approche, pour pouuoir al-  
ler voir le port, & la riuere que le seigneur Al-  
phonse a fantasie de voir, auquel lieu, Monsieur  
le Docteur ne s'achemine point volontiers, ainsi  
qu'il dit. *Alphonse.* Je ne scay pourquoy? Par ce  
que c'est vn beau pourmenoir l'Esté, que de pren-  
dre le matin la frescheur de la mer, qui est vn grãd  
aduantage que les villes maritimes ont par dessus  
les autres: veu que ceste Cité peut estre nom-  
brée entre les maritimes, pour le grand trafic &  
commerce de la riuere, combien qu'elle soit esloi-  
gnée de la mer. *Naruaez.* Voulez-vous scauoir la  
raison, Messieurs, pourquoy ie vay mal volontiers  
vers la riuere. Parce qu'en Hyuer la fraischeur  
n'est ny saine, ny de requeste. Et en Esté, on ne la  
trouue point tousiours quand on y va: loint que  
ie n'y veux point aller à cheual, & le Roy ne veut  
pas qu'on se serue des mules. Puis si i'y allois à pied  
la chaleur que i'aurois pour la peine du chemin,  
surpasseroit la frescheur que i'y pourrois receuoir,  
partant ie m'en deporte. Or pour reuenir à nostre  
propos, ie n'accorde pas que Seuille soit ville ma-  
ritime, puis qu'elle en est esloignée enuiron qua-  
rante cinq milles, ny aussi que les terres maritime,

ayent meilleur aduantage que les mediterranees  
attendu que les sages anciens iugeoient que c'esto  
chose mal aine, que d'habiter près de la mer. A  
Je suis bien aise, seigneur Alphonse, que vous  
vous vanterez pas tout seul, que Monsieur le D  
cteur ne vous ait attaqué, aussi bien que les autre  
*Alphonse* Il me le semble bien. Mais au demeur  
ie ne sçay point comment, ny avec quelle raison  
autorité, on puisse nier le pardessus aux lettres  
maritimes, mesmement où y a vn port de mer : a  
tendu qu'elles ont la commodité de la mer & de  
terre, & que leur commerce & traffic se peut esla  
gir facilement & estendre par tout le monde. Ne  
Quant à l'autorité, Platon, & Caton le Censeur  
me seruiront de bons garants : le premier au qua  
triesme liure de ses loix, & l'autre en foraison qu  
prononça (selon Appian) deuant les Cartaginois  
ausquels lieux tous deux condanment la demeure  
de la marine, alleguans des raisons tres-urgentes  
Mais veritablement quand bien il n'y auroit d'autre  
raison, que le hazard & danger qu'encouréttes  
qui resident en tels endroits, d'estre plus souvent  
que tous les iours assaillis & offencez au despo  
ueu, & en toutes saisons, par les corsaires, esle  
meurs de mer, & toutes autres gens qui leur vo  
dront nuire : dequoy nous auons leu, ouy, & ve  
vne infinité de miserables exemples, celle-là tou  
seule deuroit estre plus que suffisante. Mais il y en  
a d'autres importantes : à sçauoir le danger des in  
ondations & submersions, tremblemens de terre  
qui naturellement se rencontrent plus souvent, &  
plus estranges, à craindre aux lieux qui auoisinent  
la mer, qu'aux terres esloignées d'icelle. Si vous es

Voulez-adjouster foy, ayez memoire de l'espu-  
 ntable tremblement, qui rendit l'Almerines in-  
 bitable, & qui renuerla une grande partie de la  
 Ile de Lisbonne, & des villes maritimes qui ont  
 été noyées, & submergées au pays de Flandres;  
 int que volôtiers, ceux qui habitét tels endroits,  
 ans de riuere & de marine, sont reputez turbu-  
 ns, meschans, cruels, & iniustes, participans de  
 nconstance, amertume, & autres proprietez de  
 mer. De là vient que la plupart des insulaires  
 ont estimez legers & perfides, & le Prouerbe an-  
 en disoit, que tous les insulaires estoient mes-  
 ans, & les Gandiots tres-meschans : d'autant  
 u'ils habitent à la mer, ou près d'icelle. En apres  
 s hommes maritimes sont lasches & poltrons,  
 oint trauaillans, ny labourans la terre, sous espoir  
 e la pesche dont ils se nourrissent, & de pareilles  
 commoditez de la mer. Parquoy laissez Seuile en  
 a situation, puis qu'elle est assez reculée de la mer,  
 laquelle ayant beaucoup d'aduantages par le mo-  
 en de la riuere, est asseurée des susdits inconue-  
 iens de la mer. *Alph.* Louëz tant qu'il vous plaira  
 euile, ie ne voudrois neantmoins changer ma ville  
 e Barcelone pour Seuile. Et ne parlons plus de  
 ccy. Car ie ne veux point disputer contre Caton,  
 Nous sçauons bien pourquoy vous ne vous seruez  
 le cheual en allant visiter vos terres, surquoy ie ne  
 puis croire ce qu'on dit de monter sur l'Asne. *Alu.*  
 e vous prie, Seigneur Alfonse, ne parlons point de  
 cela, puis qu'il se dit communément, qu'un fol sçait  
 plus en sa maison & de ses affaires, que ne fait le  
 sage en la maison de son voisin & des affaires d'au-  
 ruy. *Nar.* Ie ne veux point interrompre nostre pro-



pos , mais ie vous diray bien que ie ne régnirai point de ce que vous dites , il est veritable , ie confesse : Mais quant au Prouerbe que vous auz mis en auant du sage & du fol , pour mon regard , le trouue mal fondé , & suis d'opinion toute contraire. *Diego*. C'est vne chose sauuaage en bone foy que vostre naturel , qu'il ne se puisse accommoder avec personne. Mais pourquoy est-ce qu'un auz sçaura mieux gouverner ma maison que moy me. *Narrnaes*. Ie ne sçay point la cause. Toutefois sçay que celuy qui gouuerne bien sa maison , regnera encore mieux celle d'autrui , s'il y estoit si bien obey , qu'en la sienne propre , & vne autre en de bien tout autant. Or pour l'experience , ayez souuenance combien de fois il vous est aduenue de bien manier les negoces des grands Barons , de regner leurs maisons , & en retrancher avec la raison les fautes & abus qui s'y estoient fourrez. D'autre que naturellement nous sommes plus clair-voyant aux affaires d'autrui , qu'aux nostres propres , qui nous auéuglent le plus souuent. C'est pourquoy les Medecins & Aduocats , ne conduisent si bien leur train , ny leurs affaires qu'ils font ceux des autres , voire qui est chose estrange , les voisins sçauent mieux & plustost nos affaires particulieres , mesmes les choses plus secretes de nos maisons que nous mesmes : telle qu'on dit qu'un cornu est le dernier aduertý des cornes que la femme lui plante au front. *Alfonse*. Vous auez amené un exemple si propre & à propos , qu'il semble que vous auez toujours la raison de vostre costé , or que ces Messieurs l'attribuēt à vostre naturel. Mais ne laissons pas de retourner à nostre premiere

e, que nous auons entre-laiſſée. Dites-moy, ie  
 ſis prie, pourueu qu'il ne vous déplaife, ſe peut-  
 uire, que vous eſtant ſi Sage & ſi aduiſé, puiſſiez  
 ſir la patience de monter vn animal, ſi vil, vilain,  
 montueux, & de ſi peu de recours en guerre ou  
 paix, comme eſt vn Aſne: ce que quãd bien vous  
 confeſſeriez, ie ne le pourrois croire. *Naru.* Cer-  
 nement vous ne pecherez point de le croire.  
 Quand ie marche aux champs, ie me ſers d'un Aſne  
 bureau de poil, aſſez haut, bien proportionné &  
 harnaché, mais rarement parmy la ville, de  
 ſinte d'eſtre regardé par les artiſans & gens de  
 ſir. Au demeurant ie ſeſtime vne monture au-  
 rit honorable, & plus qu'un cheual. Et m'offre  
 prouuer premier que partir de ce lieu, ſi vous  
 prenez plaisir, que l'Aſne eſt vn animal le plus  
 ſe & plus commode pour toutes les neceſſitez  
 la vie de l'homme, & pour en tirer plus de ſer-  
 ces, que tout autre animal, tant s'en faut qu'il  
 ſoit contemprible ny plein de honte ainſi que vous  
 ſieez, & prouueray auſſi que ſon excellente vertu,  
 rpaſſetoute celle des autres montures. *Aluaes.*  
 me ſemble que vous ſoyez au bout de vos con-  
 adictions: puis que vous mettez à extoller l'Aſ-  
 ne, & deſpriſer ceux qui font leur reſidence pres  
 de la Mer. Ie ne me donneray deſormais plus de  
 erueille de ceux qui ont hautement loüé autres  
 ſis la ſiéure quatre, la mouſche, la puce, la chau-  
 té, & ſemblables fredaines, ny encores d'E-  
 ſme qui a tant excellemment aloüangé la fo-  
 e. Parce que l'Aſne cede à toutes les choſes  
 eſſuſ dictes. Mais i'eſtime qu'à leur exemple,  
 vous vueillez faire monſtre de la ſubtilité de

vostre esprit. *Alf.* Comment que ce soit, escouton paisiblement M<sup>rs</sup>ieur le Docteur, & voyons quels beaux priuileges il attribuëra à l'Asne, fors qu'il belles oreilles. *Alas.* Qu'il commence quand il lui plaira; le n'ay garde de luy contredire. *Nar.* Je ven pour ceste fois trancher du Rethoricien avec vostre congé: Par ce que, comme ie puis voir; Si vous n'affectionnez l'Asne, i'auray besoin de toutes mes pieces: car i'espere vous ranger à mon opinion, & qu'apres m'auoir escouté attentiuement, vostre mauuaise affection enuers l'Asne, se moderera. Pour cét effect, & ayant affaire à des gens doctes & vertueux, il m'est necessaire d'amener de si certaines raisons, bien que succinctement, touchant les perfections de nostre Asne, que vous soyez contraints de vous ranger à la verité. Partant ie vous fais vne demande, laquelle estant iuste ne m'est éconduite, c'est que vous rabbatiez quelque chose du peu, ou point d'estime qu'on faict ordinairement de l'Asne, affin qu'ayant osté ce préjugé, & effacé vostre vulgaire opinion, au préjudice des Asnes, laquelle ne peut rien diminuer de sa valeur, affin que la bassesse, humilité, & abjection, la moins louïable, comme le moyeu par lequel chacun iusques aux plus moindres participe & iouyt de ses commoditez. Vne bague exquise ne perd point sa valeur, pour estre ostée de la teste ou des mains, & estre mise aux pieds. Pour le haut-loüer, ie parleray de son origine ny antiquité, cômme on a la coustume de faire, attendu qu'elle est égale à toutes sortes d'animaux, qui furent tous créez en ce iour pour le seruice de l'homme. Mais deuant de discourir de ses plus grâdes qualitez, ie diray premier-

nièrement , que iadis les plus gens de bien & d'honneur se seruirent ordinairement des Asnes, cōme de la plus honorable mōture qui fust de leur temps. Il n'est pas plus ancien que les autres. Mais on s'en est seruy plustost que des autres animaux. Nous ne liſons point d'histoire plus ancienne que celle d'Abraham , qui estant personnage de grand merite , & bien aymé de Dieu , ne se seruit point d'aurre animal que de l'Asne , qu'il embasta luy-mesme pour le sacrifice de son fils Isaac. Lors que Saül fut oinct pour le Roy du peuple Hebraïque, il estoit allé chercher les Asnes de son pere. La tres belle & tres-riche Abigail , s'en allant marier avec Daud , apres la mort du superbe Nabal , son premier mary , y alla montée sur vn Asne, accōpagnée de ses Damoiselles , lesquelles , cōme il est vray semblable , estoient montées de mesmes. Assa, fille de Caleb , femme de Otoniel , Dame de plusieurs terres & citez, estoit montée sur vn Asne allant demander à son pere des champs & terres du costé de midy. La veſue Sinnamitide qui estoit grande Dame & opulente lors du temps de famine, & qui logea le Prophete Elizée, le suiuit montée sur vne Asnesse, pour le prier de venir ressusciter son fils. Et par tout le vieil Testament , & principalement aux liures des Rois, les Prophetes se seruoient des Asnes. Mais afin que vous respōdiez que c'estoient des gens saincts, & faisans profession d'humilité & modestie, plustost que de pompe & de vanité. Il est escrit que les premiers Barons, & Courtisans, & mesmement les enfans des Rois en vſoient ; Achitopſel , puissant & vaillant personnage près le Roy Daud , Prince & Iuge du peuple Hebrieu, &

Rom. 1.  
ch. 10.

Seigneur de trente villes, comme est escrit au liure des Iuges qui estoient montez sur des ieunes Asnes, & aupras d'Absalon son fils, lors qu'il se partit comme desespéré, pour ce que le Roy n'approuuoit point son cōseil, il se retira vers sa maison môté sur vn asne. Les enfans du Roy Saül cheuauchoiēt des Asnes: & entr'autres Mifiboset qui commāda à son seruiteur de luy équiper son Asne pour mōter dessus, & aller accompagner son pere le Roy Saül, lequel comme on estime estoit monté sur vn autre Asne. Et les trente enfans de Galaatide, & de l'autre Iuge qui auoit quarante enfans & trente nepueux, il est escrit qu'ils monterent sur septante Asnes. Il s'ensuit dōc quē cela estoit reputé honorable, puis que de personnes de telle marque en vsoient, les Gentils & autres nations ne les ont pas moins prizez. Higin afferme que lors que (suiuant les cōptes fabuleux) les Dieux eurent victoire cōtre les Géas. Bacchus, Vulcain, & autres estoient montez sur des Asnes pour aller combattre. Mais qu'est-il besoin d'alleguer l'exemple des Rois & Princes, puis que le Roy des Rois, Iesus Christ nostre Seigneur, vray Dieu & vray homme, voulut faire son entrée dans Ierusalem, estant monté sur vne Asnesse, au iour qu'il receut le plus grand honneur en terre, de maniere que nous en deuons vser auec vn grand respect. Outre cēt ordinaire seruice, il a encores plusieurs autres belles parties qui le rendent recommandable, dont nous en touchierōns aucunes. Aristote, Plinē, Marc Varron & plusieurs autres Philosophes en ont fait grand estat, Apulée Philosophe Platonicien n'eut point de honte de confesser auoir esté transformé en vn Asne, d'où il

print occasion d'escrire son beau liure de l'Asne d'or, le descriuant en sondit liure, plein de sagesse. La sainte Escriture nombre entre les riches facultez du saint & tres-patient Iob, qu'il auoit 500. Asnesses : les Romains aussi selon Varron, en eurent de grands haras. Et les Prouinces d'Arcadie, & de Reate fondoyent leurs richesses sur le grand nombre d'Asnes & Asnesses, comme escrit Varron. Pareillement la Cité d'Andron en Thessalie, a esté iouée pour la mesme occasion. Est digne de remarque ce que ledit Varron dit, qu'un Asne fut vendu en son temps, soixante, sexterces, vallans selon le compte & calcul de Budée, la somme de 1500. escus, & quatre Asnes furent vendus quatre cens mil sexterces. Pline aussi escrit d'un autre Asne qui fut vendu vne grosse somme. Ce n'est pas tout que le prix d'argent, pour designer la valeur d'une chose, les anciens l'ont bien tant prisé, que de le juger digne d'estre consacré à Bacchus, & depuis de le placer aux Cieux, de façon qu'il y a deux Estoilles au signe de Cancer, nommées, *Asinelli*, & trois petites nées appellées leurs creches, desquelles fait mention Lactance Firmian, au liure 24. ch. & Higin au liure 3. Par ainsi soit aux fables, soit en Phistoire, nostre Asne n'a pas esté mise en oubly. Et non sans cause, puis que la Ste. Escriture, & Dieu autheur d'icelle, l'ont fauorisé, distingué & priuilegié en plusieurs sortes par dessus les autres animaux, & mesme il en est fait mention honorable au dixiesme commandement du Decalogue, nous estât deffendu de ne desirer la femme du prochain, ny son asne, & ce qui s'ensuit. Il a pleu à Dieu que l'asnesses de Balaam veist l'Ange, qui se mettoit deuant

Pl. l. 7.  
ch. 43.

elle, & qu'elle parlaſt, choſe certainement pleine de grandes merueilles & myſteres. pareillement les termes dont le Patriarche & Prophete Jacob vſa enuers ſon fils Iſaſchar eſtat au liſt de la mort, en beniffant, & ſes freres, lors qu'il vſa de ſes paroles Toy Iſaſchar, Aſne fort & robuste, dormant à cāpagne : puis il adjouſta, qui preſente ſon eſpaul pour porter la charge. Surquoy il y a des Docteurs qui par l'Aſne, entēdent ſous le ſens ſpirituel, Jeſu Chriſt eſtre compris à cauſe de ſon obeiffance pleine de fatigue. Certainement les excellences & particularitez ſpeciales de noſtre Aſne, ſont dignes de grande conſideration. Quand il pleut au Fils de Dieu de vouloir prendre chair humaine, il ſe laiſſa voir auſſi toſt à cēt animal, comme aux perſonnes & ſ'humilia pour prendre ſon premier logis dans ſa creche, & depuis, cōme nous auēons dit, il voulut monter ſur luy. Parquoy S. Auguſtin, & autres ſaincts Docteurs aſſeurent, que l'Aſne eſt la figure & le patron de la nouuelle Eglise des Chreſtiens & Gētils, & l'Aſneſſe de la vieille Synagogue des Iuiſ. Partant S. Auguſtin, ſuiuant ceſte ſignification, appelle Aſnes les Chreſtiens. Nous deuōs donc grandement cherir & priſer l'Aſne, nous eſtant par maniere de dire, ſi proche. Et m'eſbahy comme il ſe trouue, qui poſent tant blaſmer & deſpriſer, contre les prerogatiues ſuſdites, qui luy ont eſté conſeruees par tant d'exemples alleguez. Or ſi nous arreſtons au profit, qu'il peut rapporter, il n'eſt peu de choſe en luy inutiles. Son foye mēgē à ier guerit du haut mal, ſelon Dioſcoride, comme auſſi ſont ſes ongles pilēes, broyēes, & auallēes. Le lait d'Aſneſſe oſte la douleur de la goutte, & reſiſte

ous les venins, & estant beu avec du miel, est profitable contre le flux de sang, où mal des yeux, & à ceux qui sont en chartre, estât pris au mois de May. Poppée femme de l'Empereur Neron se lauoit la face avec du lait d'Asnesse, pour la rēdre plus luire & belle, selō Suetone. Et selon Pline elle s'en lauoit tout le corps, & à ceste fin faisoit nourrir 500 Asnesses, ayans leurs Asnons qui la suiuiot quelque part qu'elle allast. Dauantage l'Asne seul entre tous autres animaux, n'a point de fiel en sō corps, uiuant Aristote, lequel encores, ensemble Pline, adjoust plusieurs autres raretez, que ie laisse pour abregger, pour venir à la recognoissance que nous leurions du moins auoir, de tant de peines que nous luy donnons, tant de patience a, au lieu de le nourrir si mal que nous faisons. Dites-moy, ie vōs prie, quels voyages, quelles campagnes, quelles prairies, quelles villes peut-on voir sans Asnes, quel animal est plus employé par nous, & avec moins de despens? Il laboure la terre en plusieurs lieux, comme les bœufs, porte charges & fardeaux cōme mulets, nous portēt plus doucement & seurement que ne fait le cheual. Il est bon à toutes sortes de moulins, il n'a point de cornes pour frapper, cōme le bœuf, & ne se faut lier ny dompter, comme vn ieune cheual, ou taureau: il ne se hausse sur pieds, & ne saute pas comme le cheual: il n'est pas ombrageux, & ne ruē point comme la mule. Il ne luy faut joug ny aiguillon pour s'en seruir, il marche sans esperons, & s'arreste sans mords ny bride, il ne le faut point manier, ny despendre deniers pour l'appredre d'aller: en somme c'est vn animal plus vtile & de moindre despence, que nul autre, qui couste



peu, mange peu, traueille beaucoup à la maison, aux champs, avec les brebis. Je ne me puis tenir de retourner à la faueur qu'e Iesus Christ luy fit, quand luy-mesme aduoüa d'en auoir besoin, disant à ses Disciples; qu'il enuoyoit pour luy amener vne Asnesse liée, & vn asnon avec elle; que si aucun leur demandoit quelque chose, qu'ils respondissent; que le Seigneur en auoit affaire. Voulez-vous vne plus grande, & meilleure preuue de l'utilité, & necessite de l'asne? Or penetrõs plus auant iusques à l'intérieur de cét animal, en quoy il nous pourra seruir pour former nos actions. Son traual doit esueille: nostre mollesse & fainctise, sa patience doit moderer nostre courroux & cholere, sa douceur, nostre orgueil. Quant à ce que vous disiez, qu'il n'est bon à la guerre, ny pour combattre, ie l'impute plustost à vne grace speciale, qu'à vn defect de nature, ou de commodité. Il n'est point propre pour nous seconder en nos cruautez, massacres, & carnages, ain trop bien pour nous seruir ailleurs, non point: faute de courage. Car nous lisons en la vie d'Alexandre le Grand, vn petit Asne auoir tué vn fier Lyon à belles ruades, tesmoin Plutarque: joinct la fabledite des Dieux montez sur des Asnes pour combattre les Geants. Mais comment ne seroient les Asnes vigoureux en vie, veu qu'vne seule siens machoire fut bastante pour assommer mille Philistins? Ne luy peut non plus nuire de dire que la chair ne soit bonne à manger, car c'est plustost v certain respect, & deuoir, afin que ie ne die religieusement que l'homme, que les Philosophes disent estre vn animal, ne mange point vn autre animal, duquel mesmement il tire tant de seruice, ce seroit vne in-

ratitude & cruauté, veu que par son moyen tant l'autres viandes sont rapportées à l'homme par l'autres voyes, par ainsi vn tel morceau nous en feroit perdre mille. Car quand au goust, l'estime que la chair ne cederait gueres aux autres. Et de fait aux festins des grands les asnes sont de tres-grande requeste, mesmement au pays de Flandres, & quand la necessité qui n'a point de loy nous contraint d'en manger, chacun en desire auoir à quelque prix que ce soit. Il est escrit qu'estant Samarie assiegée par le Roy de Syrie, vne teste d'Asne fust vendue huict cens deniers, qui valaient quatre-vingt pieces d'argent. Plutarque raconte aussi qu'en l'armée d'Artaxerxes, vne autre teste d'asne fut vendue soixante dragmes, tellement que sa chair n'est point mangée, non point à faute de bon goust, ains parce qu'il est si necessaire à la vie. Touchant la laideur que vous brocardiez tantost, encores aurez-vous tort, estant selon son espece vn bel animal, bien proportionné, mal toutesfois pensé, ou point du tout, & plus mal nourry, ainsi qu'il aduiédroit aux cheuaux qui n'en auoient soin. La longueur de ses oreilles, crins & queue ne gist qu'en opinion, attendu que chascun animal à sa forme propre, & en ces membres où leurs accessoires se voit l'inconstance des homes qui taillent les oreilles, la queue les crins aux cheuaux, & aux mules selon leurs capricieuses fantastes. Or craignant vous auoir esté ennuyeux par la prolixité de mon discours, ie concluray, apres vous auoir monstré, si ie ne m'abuse, comment au temps passé on se seruoit des Asnes, qu'ils ont esté prisez selon les lettres Sainctes, & prophanes : que c'est aussi le plus vtile animal

982 **DIALOGUE LE CONTREDISANT,**  
pout le seruice de l'homme, que tout autre: partant  
ie ne dois estre blazonné, pour ne mōter ny picquer  
que l'Asne, me contentant de ce peu que i'en ay dit  
d'une infinité d'autres excellentes parties qui le  
rendent loüable. *Alf.* Certainement, Monsieur le  
Docteur, vostre discours m'a esté tres-agreable:  
voyant principalement que vous auez trouué de si  
beaux traits sur vn si maigre sujet, ie recognois  
maintenant estre veritable, qu'il n'y a chose si dou-  
teuse & incertaine, laquelle estant subtilement de-  
duite & discourüe, ne soit rendüe vray semblable,  
& sur cela ie me rends à vous touchant ce que i'en  
auois dit. Et d'abondāt ie dis pour vous faire plai-  
sir que vostre Asne vaut plus que les deux meil-  
leurs cheuaux que i'aye à mon estable, & que vous  
faites sagement de le monter, & que luy & toute sa  
race vous demeurent grandement obligez. *Alu.* In-  
dubitablement, Mōsieur le Docteur a tres-bien dit,  
& ie n'eusse iamais pensé qu'un Asne fust tant à  
priser, ne qu'on en deust faire tant d'estat, & vous  
promets de ne vouloir desormais tant dépriser les  
ignorans, que i'ay fait, parce qu'ils ressemblent au-  
cunement aux Asnes. *Diego.* Il me semble tout de  
mesme. Et suis tres-aïse que le Seigneur Alphonse  
aye entendu que nous l'auions bien aduertiy de na-  
turel de Monsieur le Docteur, & s'il le trouue bon,  
il est temps que nous allions vers la riuere, quant  
aux autres ils pourront s'en aller quand, & où bon  
leur semblera. *Alf.* Partons avec le congé du Sei-  
gneur Aluaro. Et vous Monsieur le Docteur assen-  
rez-vous d'auoir aujourd'huy acquis en moy vn  
seruiteur & amy. *Nar.* Je vous en rends graces, &  
vous offre le sēblable de bon cœur, *Fin du Dialogue.*



# DIALOGUE DES MEDECINS.

ENTRE-PARLEURS,  
Consaluo, Ferdinand, Nu-  
gno, Velasco.

## ARGUMENT.

*Au septiesme, & dernier Dialogue des Medecins, on dispute, s'il est expedient qu'il y aye des Medecins aux villes, & republicques, ou non : puis y sont contenus deux Oraisons contraires, pour, & contre les Medecins,*

## CONSALVO,

**L** semble veritablement que nous soyons tous deux en sentinelle l'un contre l'autre; veu que tous deux sommes sortis en vn instant de nos maisons. *Ferdinand.* Vous direz vray, quel chemin tenez-vous ? *Consal.* J'irois volontiers pour le heure à la maison du Seigneur Dom Nugno, il ne vous plaist me commander quelque autre chose. Parce qu'il n'ose gueres sortir de la maison, estant encores bien remis de sa derniere maladie. *Ferdinand.* Je suis aussi sorty tout expres pour le de mesme. *Consaluo.* Il se rencontre bien sou-

ment que les hommes estans esloignez l'un de l'autre sont poussez en vn mesme temps à vouloir , & desirer vne mesme chose , & auoir souuenance l'un de l'autre : tellement qu'il semble que leurs esprits symbolisent en vne mesme sympathie. *Ferdinand.* Entant que nous sommes Spirituels, il ne faut s'ebahir si nous ressemblons aux Anges , lesquels se communiquent leurs secrets , & s'entendent ensemblement sans parler, *Consaluo.* Soit comme il vous plaira : Mais puis que Dieu vous a inspirez en vn mesme instant de vouloir faire telle bonne œuvre , allons l'accomplir de compagnie. *Ferdin.* I'en suis content , passons par cét autre chemin là , car cestuy-cy est par trop empesché à cause des mesures & maïsonneries de ce Marchand qui fait icy bastir. *Consaluo.* Vous dites bien , ne voyez vous pas la face & le beau-deuant qu'il a fait à sa maison ? Certainement la ville de Seuille est grandement réparée , & armée par telles belles fabriques , & mesmes en ce que tous font le deuant de leurs maisons tres-beaux , & de belle perspective , de sorte qu'on a fait plus de fenestragés , galeries & cages de fer depuis dix ans ençà qu'on n'auoit fait auparauant trente ans. *Ferdinand.* Il est ainsi : mais toutes les anciennes maisons ont autresfois esté basties de telle sorte , que tous ne peuvent point accommoder leurs maisons à la moderne comme ils voudroient. Combien que nous voyons la grâde difference qu'il y a des bastimens anciens aux modernes : toutesfois ie ne trouue point qu'il y ait vne chose les nouveaux soient à preferer aux anciens , c'est qu'il s'en trouue peu qui fassent plus d'un plancher en vne maison : de fait , que par ce

moyen les maisons sont basses, & avec vne moindre monstre, partant elle ne semble pas estre si agreable aux estrangers, & à ceux principalement qui ont veu les superbes fabriques de Barcelonne, & des magnifiques villes d'Italie. *Consaluo.* Vous dites vray, mais il me semble que cela seroit mal entendu, que pour satisfaire à la beauté, & ornement de la ville, la santé des habitans fust incommodée : attendu que les edifices hautement esleuez, ne conuiennent point bien à ceste terre, & ce qui a esté basti iusques icy, n'a pas esté sans grande raison, & iugement. D'autant que ceste Cité, à cause de son assiette, est fort humide, & pour la constitution du Ciel, sujette à la chaleur. Et estant la fraischeur le principal remede pour resister à l'excessiue chaleur, il est besoin que les maisons soient basses, & les portes d'icelles soient couuertes, pour jouyr du frais. Et les maisons qui sont hautes, eschauffent d'auantage, & sont plus mal saines en Esté, à faute d'air. Il y a vne autre raison encore, pourquoy il est expedient que les maisons soient basses, c'est à cause de la grande humidité, laquelle seroit augmentée par l'obscurité, si le Soleil ne donnoit dans les ruës, & maisons, & ne les rendoit plus aisées, comme il fait. Or si les maisons de Seuille estoient trop hautes, la ville seroit plus froide & humide en Hyuer, & plus chaude & mal saine en Esté : D'autant qu'ainsi qu'auons dit, où y a vne grande humidité, il faut faire en sorte s'il se peut, que le Soleil eschauffe, & esclaire tout le long du iour, les principaux membres des maisons. Ce qui seroit impossible, si les faces, & perspectives estoient haut esleuées, attendu que le froid

n'est point icy si penetrant, qu'il puisse aneantir & consumer l'humidité. Or jacoit qu'en Castille, ny ailleurs l'humidité n'y soit si grande, si est-ce que la chaleur du Soleil, pour vehemente qu'elle soit, est bien requise, pour la pouuoir resoudre, & reduire à neant. C'est pourquoy aussi nos ancestres ont tenu les ruës larges, & que de nostre tēps nos peres offerent tous les porches, & halles, qui rendoient les ruës humides, & ombrageuses : ainsi qu'il a esté recogneu par experience, à la grande commodité & fraischeur de la Cité. *Fer.* Vostre dire est certes veritable, & est fondé sur vne raison naturelle. Et combien que ie ne doutasse point que c'estoit la cause pourquoy les maisons auoient si peu d'estages, toutesfois ie n'y auois pas prins garde de si prés. Partant i'estime, que c'est la consideration qu'on a deuë sur ce fait à Seuille, & qui deura estre obseruée à l'aduenir. Cela me semble encore estre la cause pourquoy on n'habite point volontiers aux terraces, ou hautes chambres, ou galetas des maisons. Parce qu'elles sont mal commodes en Hyuer, & en Esté, on ne scauroit souffrir l'extremité de la chaleur, & à telles hautes chābres les maistres ne s'y tiennent gueres, ains les seruiteurs seulement, ou bien elles leur seruent de greniers. Et au contraire en Castille chacun se plaist d'y demeurer. Tellemēt que ce n'est pas par inadvertance que les maisons sont icy basses, ains de propos deliberé. Or allons voir Dom Nugno, & nous entēdrons de luy comment il veut bastir ceste sienne maison, à laquelle pour vray il a donné vn beau commencement, & y voit-on vn bon hastelier pour la fabrique d'icelle. *Cons.* Scachons s'il est en-

pesché, deuant que descendre de cheual. D'autant qu'o ne doit point visiter les malades à toutes heures. *Fer.* Il n'en est pas de besoin. Car le Seigneur Velasque doit estre avec luy : comme ie voy par sa rñule que voila. Entrons seulement, ie vous conduiray. *Conf.* Bon iour & bonne santé, seigneur Nugno. Vous soyez les bien venus, Messieurs. Ie suis tres-aïse de vostre arriuée, attendu que le seigneur Velasque est icy, il vous entendra bien, quelque langue que vous vueillez parler, ou quelque discours, question & dispute que vueilliez faire. *Fer.* Il n'en sera pas de besoin. mais sommes maintenant bien d'accord, cōme de bons voisins : pourueu que vous ne nous jettiez aux champs comme de coustume. *Vel.* Le Seigneur Dom Nugno, ne fait point de mal en cela, car on tire tousiours quelque vtilité de tels differens. *Fer.* Vous vous en passerez bien, veu que nous pouuons tous apprendre de vous. Et d'ailleurs vous estes si accoustumé à toutes ces disputes que merueilles. *Nugno.* Au contraire ie m'y sens fort debile : d'autant que ma maladie, en laquelle on m'a tiré par trois fois du sang, a esté si longue, que ie ne puis reprēdre bonnemēt mes forces. Et puis la maladie m'a laissé vne si grande alteration, que ie ne me puis saouler de boire, & iamais les Medecins ne m'y ont sçeu ordōner quelque bon remede. *Fer.* Ie cognois vn certain personnage, qui ne se fust donné beaucoup de peine d'vne telle maladie. Parce que se trouuant vne fois malade d'vne fiēure continuē, avec vne grande alteration, comme le Medecin luy ordonnoit plusieurs remedes, pour l'un & l'autre, il luy respondit en ceste sorte. Ie voudrois, Monsieur le Medecin, que vous me garan-



nissiez seulement de la fièvre : car ie ne me soücie  
 pas beaucoup de la soif, si elle me demeure. *Nugm.*  
 Ie ne suis point si subiet à boire, comme vous dites.  
 D'autant que lors que ie me trouue bien, i'esuite  
 toutes choses qui prouoquent la soif. Mais certai-  
 nement la soif que i'ay maintenant, m'est restée  
 d'une certaine medecine que ie prins vne fois. *Conf.*  
 Voila pourquoy ie deteste les medecines, & ceux  
 aussi qui les employent. Et certes si vous n'eussiez  
 point vsé de medecines, vostre maladie eust esté  
 plus courte, & vostre foiblesse beaucoup moindre.  
*Velasque.* Les Medecins ne sçauent faire autre cho-  
 se. *Consaluo.* Ie voudrois qu'ils ignorassent ceste  
 mesme chose. *Nugm.* Si vous eussiez ouy leurs dis-  
 putes, quand ils consultoient pour me purger, ou  
 me saigner, vous auriez plus de raison de dire ce  
 que vous dites. *Consaluo.* Ie me passe bien de le sç-  
 uoir, parée que i'ay beaucoup d'autres raisons, pour  
 affermer ce que ie dis : il y a long-temps que ie  
 sçay, que les Medecins s'accordent rarement ; &  
 oserois dire encores ; qu'ils entendent peu souuent  
 les maladies des patients. *Fer.* Il y a aussi long-têps  
 que ie sçay que vous estimez, que ce soit gaillardie  
 de mesdire des Aduocats & Medecins. Vous direz  
 donc tout ce qu'il vous plaira, si vous faut-il de  
 gré ou de force, fier aux vns vostre vie, & aux au-  
 tres vos biens. *Conf.* Ie puisse mourir de mille morts  
 si ie le fay, car ie n'ay iamais esté saigné, & ne me  
 suis ontques serui des Medecins, depuis que ie fre-  
 quente le monde. Et me trouue mieux disposé que  
 vous, qui auez tousiours quelque Medecin à vostre  
 queue. *Fer.* Vous ne craignez point le Taureau,  
 estât en vn lieu bien asseuré. Mais ie vous prohibe

rien que si quelque maladie vous secoüoit vne bõ-  
 ne fois , vous appelleriez plus de sept fois les Me-  
 lecins. *Conf.* Il se pourroit faire que le mal fust si  
 vehement, qu'il m'osteroit l'entendement & me les  
 feroit appeller. Mais n'ayez peur de cela tant que  
 Dieu me laissera à mon bon sens. J'ay vescu 50. ans  
 sans vser de Medecins. Et me suis guarý de plu-  
 sieurs maladies, en tenant seulement vn bon regime  
 le viure , de maniere que ce me seroit vne grande  
 folie , si maintenant ie me voulois ayder de nou-  
 ueaux medicamens contre ma coustume. *Nug.* Si le  
 seigneur Ferdinand vouloit nous pourrions auoir  
 du plaisir à vider ceste dispute, & me semble que  
 le Seigneur Consaluo est de mon opinion. *Ferd.* Je  
 ne veux maintenant cõtester contre vous, ores que  
 je me suis tousiours pleu à deffendre la verité. *Con.*  
 ne tiendra pas à moy , & partant comencez quand  
 vous plaira , puis que nous auons la commodité  
 de ce faire. *Ferd.* Il me semble certes , Seigneur  
 Consaluo, que ce soit vne mocquerie de dire que la  
 medecine soit vne nouuelle inuention , estant la  
 plus ancienne science du monde , comme vous sca-  
 vez, receüe & approuuée de Dieu & des hommes.  
 n'avez-vous point leu dans l'Ecclesiastique; Que  
 le Seigneur a creé de la terre la medecine, & que  
 l'homme Sage ne la doit point fuir , à cause qu'il  
 surhausse & honore la teste du Medecin, & que  
 pour icelle il sera grandement louié des Roys &  
 Princes. Nos Escriuains aussi, & les professeurs  
 des lettres humaines en font fort grand estat.  
 Mais jaçoit qu'ils ne s'accordent point touchant  
 l'origine , ils sont tous neantmoins d'ad-  
 uers , que les inuenteurs d'icelle doivent estre ho-

horez comme Dieux. Aucuns ont pensé qu'estoit Mercure, d'autres Apis & Apollon. Esculape la pratiqua, & mit en euidēce, & partāt il fut adoré comme Dieu. Homere vraye fontaine des bons esprits, la loüée en diuers endroits, & se glorifioit & reputoit bien heureux d'enseigner à tout le monde la forme & propriété des plantes, & autres simples. Vous sçavez mieux que moy, quel compte ont fait les Empereurs & grands Princes. Vous avez leu les graces & priuileges qu'Alexandre le Grand conseroit à Aristobule Medecin, & le Roy Ptolomée à Erasistrare. Pareillement les salaires incroyables qu'ils ont eu à Rome du temps des Empereurs, tesmoin Pline, & plusieurs autres Auteurs: bref considerez cōbien nous deuons priser la santé, qui excelle tous les biens de ce monde fors que ceux de l'esprit. Nous pouuōs aussi comprendre cōbien est mauuaise la maladie, en ce que nous auons dit, qu'il faut honorer les Medecins & la medecine, qui conseruent la santé, & nous preserue des infirmittez. *Vel.* Ores que le Seigneur Ferdinād n'aye pas allegué beaucoup de choses, est-ce qu'il faut qu'il aye leu beaucoup de liure *Consaluo*. Vous vous estes porté en bon Orateur: puis qu'ainsi est, il m'en faudra faire de mesme. Mais neantmoins ie veux que vous sçachiez que ie ne blasme point la vraye Medecine, car ie vous dit, que ie me sers de la diette, & du bon regimen quād ie me trouue mal: quelquefois aussi des purgatives & herbes, & d'autres choses que i'ay experimentées. Mais ie reprouue les abus qu'on y fait: les ignorans Medecins, lesquels l'ont auilie, en faisant mestier & marchandise, & qui pour pa-

Estre quelque chose, sophistiquent & broüillent les réceptes, & rendent plus obscur ce qui est assez clair de soy-mesme, cōme la vraye medecine a tous-jours esté. Les hommes se medicamentoient au cōmencement l'un l'autre gratuitement & charitablement, & non comme mercenaires. Encores cela se faisoit avec des herbes de grande vertu, & bien approuvées, & non point avec des drogues venimeuses & broüillées. Car vous ne scauez ce qui entre aux medicamens ny leurs vertus, ny d'où est-ce qu'on les a apportez, ny la quantité d'iceux, car le plus souuent les ingrediens sont innumerables. La Medecine qui est louée dans l'Ecclesiastique, est celle dont on vse, & qu'on vsoit anciennement, & est celle dont furent inuenteurs les hommes, qui furent honorez cōme Dieux : ainsi que vous dites. Car ce furent eux qui descouurirent les vertus & proprieté des herbes, des pierres, & fruiçts, & de semblables choses. Et s'en seruoient contre toutes douleurs, passions & maladies, sans qu'ils daignassent la reduire en art ny preceptes aucuns, ainsi que la malice & curiosité des personnes a fait depuis. C'est pourquoy nous ne lisons rien qui ait esté mis par escrit auparauant Hippocrates, lequel cōme témoigne Plin apres Varron, fut le premier qui mit par escrit la Medecine, & la reduit en art. Les Romains se passerent de Medecins, durant six cens ans, & ne les voulurent receuoir aucunement : & toutefois ne furent oncques si sains ny allegres, Vray est que l'an de la fondation de Rome, 535. estans Consuls. L. Emilius, & M. Libius, à la persuasion de ie ne sçay qui, on introduit dans Rome vn Medecin de la Morée, appellé Arcagathus,

R r r

auquel on donna vne maison, & luy fut assigné salaire du public. Vn tel cōmencement fut fort agreable, à cause de la nouveauté. Mais apres qu'on eut experimenté les ordonnances, les saignées, cauterres, & autres estranges manieres de remedes, il fut banny & ses compagnons de la ville de Rome, qui y estoient desia abordez. Cela fut fait de l'autorité & conseil du grand Caton la Censeur, qui vesquit iusques à 85. ans, sans Medecins ny medecines. Apres la mort de Caton, les Medecins, ensemble plusieurs autres vices s'y glisserent avec le temps. Mais tout cela se faisoit sans aucune tyrannie : car les Medecins enseignoyent & ordonnoient à leurs voisins, ce qu'ils sçauoient leur estre bon, & qu'ils auoient experimenté. C'estoit l'amour & la charité, qui medecinoit, non l'ambition ny les poisons. Les Babyloniens aussi, qui furent repūtez gens sages & sçauans, ne sçauoient que c'estoit des Medecins, comme racomptent Strabon & Herodote, ains ils faisoient conduire ou porter les malades es ruës & planetes publiques, afin que tous leurs voisins & amis, qui pouuoient auoir quelques experience ou cognoissance de semblables infirmitéz, leur donnassent quelque bon conseil ou remede. Nous lisons pareillement que les Egyptiens en faisoient autant & en Espagne les Portugais. Depuis ce siecle d'or les Medecins se fourrerent aux maisons & Palais des Princes, & furent grandement honorez & renommez. Hypocrates fut le premier, la fontaine & le pere de tous les Medecins. Depuis Aristogenes fut fort aymé d'Antigonus Rōy de Macedone, & Asclepiades son familier & compagnon, fut grandement chery de

grand Pompée. Antoine Musa, les deux Apollodores, & Cornelius Celsus Romain furent fort favorisez d'Auguste l'Empereur. Erasistrate acquit un grand bruit, pour auoir compris que la maladie du fils d'Antiochus, procedoit de l'amour qu'il portoit à sa belle mere. Maintenant Hippocrates, & Galen sont les deux grands porte-en-ieignes de la Medecine. Je sçay bien toutesfois qu'aussi-tost que les Medecins commencerent à regner, la vie des personnes commença pareillement à s'abbeiger. Car les anciens Romains estoient plus sains, & viuoient plus long-temps que vos Roys & Empereurs, qui constituerent forces salaires, & octroyerent de grands priuileges aux Medecins. Si vous ne v'oubliez adjouster foy à mon dire, Alexandre le Grand, que vous auez amené pour exemple, vous en fera foy, lequel n'atteignit point l'age de quarante ans. Interrogez les gens vieux des bourgades & montaignes, qui ne veirent oncques Medecins: & d'autre part enquerrez-vous des jeunes hommes qu'on voit ordinairement nourrir aux Cours des Grands, & aux villes, entre les mains des Medecins. Sçavez-vous pourquoy les Medecins furent receus à Rome? Ce ne fut pour autre occasion, que celle que ie viens de dire, à sçauoir que l'impetice desordonnée des personnes, & qu'à faute de vouloir tenir bon regime, & de se vouloir penser soy-mesme, les hommes commirent le soin, & la charge de leur santé aux autres, qui n'en pourroient auoir si bone cognoissance. C'est l'opinion de Plin, & d'autres autres. Et de là est aduenue, qu'il y a eu grand changement & dommage à la santé, & aux mœurs des personnes. D'autant que chacun laissant la charge

*Alexandre le Grand ne vusquit qui 32. ans. ayant regné 11. ans. selon Arrien.*

& le soucy de soy, pour le transporter à vn autre, & le confiant & remettant aux Medecins, qui ne regardent que leur profit particulier, & non ailleurs, ils commencerent à ne se seruir de remedes communs & accoustumez, & faire des compositions meslangées & sophistiquées, chercherent aux quatre coings de la terre, d'herbes & autres choses non veuës ny cogneuës, deceuans les hommes, sous couleur de quelques proprietez occultes, supposées auec des noms nouueaux, & faux, & desguisans les appellations des remedes ordinaires & communs, & par ce moyen ils faisoient traffic & marchandise de leur science, & se fouruoient du grand chemin battu, pour suivre les nouueaux sentiers, controuuez nouuellement. De là est venu la source des distillations, des choses plus ordés & sales qu'on scauroit imaginer. De là sont procedez tant de syrops, & de iuleps, de breuuages, doux, amers, clairs, espais, de tant de sortes, que le diable seroit bien empesché de les nommer, tant s'en faut, que les anciens les ayent peu penser ny deuiner. De là a eu source aussi l'or potable, ensemble de mâger les pierres broyées, ou liquefiées, les cornes: le fer pareillement pour estre englouty, ainsi que le denore l'Austruche, & ce contre toute nature d'homme, de là finalement est venue l'inuention du Mithridat, de la Theriaque, & autres compositions qui sont meslées de plus de trois ou quatre cës ingrediens, dont vne partie sont venimeux. Et quand bien tous les simples, & autres choses qu'on y met, seroient bones d'elles-mesmes, si est-ce qu'un tel assemblage de choses dissemblables, & incompatibles, rend tels medicamens veneneux, desplaisans & odieux.

Il y a enuiron cent cinquante ans, que Pline a laissé par escrit , que tout cela n'auoit esté inuenté par les Medecins, sinon pour faire parade , & ostentation de la vaine apparence de science. Par ce qu'il est impossible que la nature aye enseigné ny montré aucune experience , de choses si discordantes, esquelles n'y a proportion, sympathie, ny par maniere de dire trempe aucune. Et toutesfois se sont trouuez des Medecins, qui ont fait des experiences si temerairement, & sans discretion, qu'ils ont plustost aduancé la mort du malade , que luy donner guarison, & se sont fait payer à leur volonté, & à leur mot , pour le salaire de leur auoir osté la vie. Et cè qui est pis , qu'ils commettent ces lourdes fautes sans crainte d'estre repris ny chastiez. Et de fait, la preuue est évidente des Medecins qui tuent ordinairement les patiens, sans encourir aucune peine ny punition. En somme, Seigneur Ferdinand, la meschâceté des homes, a gardé la meilleure, & plus excellente chose du mode, & au lieu qu'elle estoit naturelle, facile, & claire, ils l'ont artificiellement obscurcie, ont conuertty le deuoir de charité en profit particulier, la pitié & misericorde, en ambition & marchandise, broüillé, & desguisé si bien toutes choses , qu'il semble que nul puisse exercer la medecine, s'il n'est Medecin iuré. Ils se moquent des ordonnâces vulgaires & communes, s'en font à croire, touchant leurs mysteres, inuentions, & artifices: de maniere, que mesme les appellations des choses sont par eux cachées, mettant en auant des mots barbares & incognus, quand ils voyent qu'on cognoit les noms Grecs & Latins. D'auantage ils ont controuué certains signes, cha-



caracteres & chiffres, afin qu'aucun ne les puisse entendre, hormis ceux qui sont du serment, au lieu que ceste science deuroit estre publiquemēt entendue d'un chacun. Que diray-je de leurs opinions contraires. Les Arabes ne s'accordent point avec les Grecs, & les vns & les autres se contrarient entre eux. La pratique d'Auicenne est beaucoup differente de celle de Galen, & des anciens: de sorte qu'elle semble estre toute contraire. Les Medecins du iourd'huy, n'exercent point la medecine comme Auicenne, & les autres: ains ce sont toutes nouvelles inuentions & opinions. Si vous assemblez deux ou trois Medecins pour consulter, vous trouuerez que leurs opinions seront differentes: & si toutes-fois ellès s'accordent, ce sera avec grand danger du malade. Si vous recherchez leur opinion à part, sans que l'un sçache rien de l'autre, c'est grand merueille si leurs ordonnances ne sont differentes & contraires. Il n'est pas necessaire que ie perde plus de temps touchant cecy, d'autāt que vous en auez tous les iours l'experience deuant les yeux. *Vitalisque.* Certainement ces Gentils-hommes estoient preparez pour venir discourir de ceste matiere, afin de faire apparoir leur science & eloquence, veu qu'ils en parlent si bien à propos & d'affection. Partant ce sera bien fait de les interrompre, & d'abreger leurs discours. *Nugno.* Cela ne seroit maintenant beau ny honneste: & les Medecins ne demeureront pour cela, sans qu'on prene leur deffence en main. Je prendray vn singulier plaisir à les entendre disputer, pourueu que ce soit avec mesure, & (cōme les praticiens parlent) qu'on ne passera plus auant que les repliques, de façon que le Seigneur

Consaluo pourra encores à son tour dire son aduis vne fois sans plus, apres auoir ouy celuy de sa partie, ores qu'il a esté assez prolix en son discours : & quand les discoureurs auront contesté & plaidé ainsi qu'Aduocats, par forme d'escritures, aduertissemens & contredits , vous Seigneur Velasque prononcerez l'arrest pour celuy qui aura meilleur droit. *Cons.* Quant à moy i'en suis content, sans préjudice neantmoins de me pouruoir par appel , au cas que l'on me fasse tort. *Fer.* I'en suis aussi content, & ay telle assurance en la iustice de ma cause , & au sçauoir & bon iugement du Seigneur Velasque, que ie m'obligeray volontiers d'acquiescer à sa sentence. *Velasque.* L'affaire que vous me commettez est certainement fort difficile. Je diray neantmoins sur cela , ce que Dieu m'inspirera pour terminer tout ce différent , pourueu qu'il soit libre à chacun de croire ce que bon luy semblera. *Nugno.* Il semble que le Seigneur Ferdinand se leue de la chaise pour se preparer à maintenir sa cause. Qu'il vienne à la bonne heure quand il luy plaira. *Ferd.* Je pensoy , Seigneur Consaluo , entendant le commencement de vostre discours , que vous ne parliez que par mocquerie , mais ayans prins garde qu'en iceluy vous remarquiez beaucoup de beaux enseignemens & d'histoires merueilleuses, il m'a semblé que vous auez entrepris ceste matiere à bon escoient: partant ie vous veux respondre comme il appartient. Si j'ay bien conceu vostre dire, vous voulez inferer , qu'il ne faudroit point de Medecins qui fissent vne expresse & particuliere profession de leurs art, ains que nous fussions tous Medecins les vns des autres. Vous ne voulez

pas non plus que la medecine aye nuls preceptes de l'art ny fondement certain sur la Philosophie ou autre science: mais qu'il ne nous faut suivre que la seule experience, & les seules conjectures, en adherant à la voix du peuple: tout ainsi que si nous estions aux bois parmy les bestes sauvages, où n'y a raison, discretion ny police. Ce sont les deux points que ie pretends premierement refuter & destruire: puis ie respondray aux imputations que vous leur faites d'estre malicieux. Quant au premier, il est certain que vous n'avez point de raison de parler ainsi. Car le nom & l'office du Medecin est saint & desirable. Iesus Christ nostre Saviour, ne dédaigna point d'estre appellé & se reputer Medecin, lors que parlant de soy-mesme, il dit que les sains n'ont point besoin de Medecins, & quand il illumina l'aveugle, luy remédiant avec la bouë & de la salive. Et lors que pour guarir le Samaritain, il voulut le medicamenter en epreignant de l'huyle & du vin. En apres sa divine bonté n'est point en surpris de donner guerison aux malades, & de recommander le mesme à ses Apostres. D'avantage l'Apostre S. Paul, grande trompette de l'Evangile & Docteur des Gentils, fit office de Medecin, lors qu'escriuant à Timothée, il luy conseilla d'vser du vin qui ne fut guere fort, ny gros, pour conforter son estomach. S. Luc a aussi esté estimé & nommé Medecin. Cét estat n'a pas seulement esté attribué aux apostres, ains aussi aux anges. L'Ange Raphaël se porta comme Medecin, en tant qu'il donna conseil, & bailla vne recepte à Tobie, pour se medicamenter soy-mesme, & recouurer la veüe, de façon que pour ce regard il n'y a eu aucun lieu de

pouvoir cōtredire, attendu que l'art du Medecin est utile & necessaire à tout le monde, & sa dignité honorable. Or s'il s'est troqué des Medecins malicieux, & pleins d'ambition qui en ayent abusé, fuyant ce que vous avez dit, les bons & sages n'en loient pourtant estre repris. Il n'est pas aussi inconvénient qu'ils ne se trouvent tousiours quelques particuliers, gens doctes & versez vniuersellement aux sciences, que selon leur esprit & experience ne puissent exercer pour leur plaisir, & leurs amis, sans se vouloir autrement qualifier Medecins, ny trancher des Docteurs, ny l'exercer indifferemment à l'appetit de l'ignorante populace, chose qui ne leur seroit honneste ny fructueuse. Touchant les Romains qui furent environ six cens ans sans en user. Vous dites vray: mais cela fut par ignorance, ou bien parce que toutes choses estans en leurs cōnncemens rudes & imparfaites, se polissent peu à peu, & en fin par succession de temps prennent accroissement, s'approchant de quelque perfection: comme il est advenu qu'en la mesme ville toutes les sciences qui florissoient en la Grece, & ailleurs, ont esté comme transportées, & conseqüemment à medecine. Quand au second point, que vous avez allegué: que les preceptes d'icelle sont incertains qu'elle est sans nul fondement legitime, & qu'on ne se doit tant arrester à la raison, ny aux premieres causes qu'à l'experience. Vous estes grandement abusé en cela, & m'estonne fort que vous n'ayez cognoissance de la forme, & des regles medecinales, & de la composition de ses medicaments. Car vous ne pouvez ignorer en premier lieu que les medicaments, que les Empyriques se

donnent , sans consideration , science ny iugement sont fort douteux & dangereux , veu que les complexions se changent communément avec le temps les lieux , & plusieurs autres circonstances. Tellement qu'il est bien requis , que celuy qui se met de faire la Medecine ou Chirurgie, entende toutes ces choses, ensemble les premieres & secondes causes apparentes & occultes des maladies. Il est tellement impossible que celuy-là sçache ny pu guerir vne infirmité dont il ignore la cause. Il faut qu'il entende de plus , la composition du corps humain , par le moyen de l'Anatomie , les quatre humeurs qui setablissent, celles qui abondent & pechent par deffaut: car il ne faut pas douter, que selon la varieté des causes & occurrences qui surviennent, il ne faille aussi changer les remedes. Il faudroit gouverner autrement , si les maladies procedoient des quatre humeurs, comme aucuns ont voulu dire, ou bien si elles ne prouenoient que de la seule humidité, selon Erophilus , ainsi que Cornelius Celsus a laissé par escrit , ou si elles sont causees par les esprits vitaux, comme il semble à Hippocrates, ou bien finalement , si, selon Erasistratus , estant le sang attiré par les veines, transfus apres, & transmis aux arteres, & les veines des esprits vitaux & sang spirituel , il s'ensuit inflammation , qui cause vn grand mouvement, ou frequence de pouls , qui est l'indice de la fièvre. De maniere que celuy qui ne sçait la vraie source & origine des maladies, ne peut ordonner les remedes conuenables. Vous voyez doncques comment la Medecine est vne science , & que pour bien medicamenter , la Philosophie me

mes y est requise, & qu'il faut qu'un bon Medecin entende les causes, & les effects des maladies; & en outre, les proprietéz des metaux, mineraux, & des pierres, des arbres, fruits, plantes, herbes & leurs racines: des animaux & de toutes les choses qui peuvent servir, pour medicamenter: afin qu'on ne fasse point d'erreur en l'application des remedes. Je ne nie point que l'experience ne soit bonne, vtile, & sainte: mais elle ne peut subsister, sans raison & causes fondamentales, & je ne scaurois croire que les anciens ayent pratiqué la Medecine fortuitement, & sans consideration. Mais ie croiray plustost, qu'apres auoir prealablement examiné, & pourpensé, ce qui estoit plus propre, & meilleur, ils faisoient apres leurs experiences. Tellemēt que nous ne deuons point attribuer tout l'honneur, à la seule experience, puis que le conseil, & la prudence, y ont la meilleure partie: attendu mesmement que tous les iours se descouurent & naissent plusieurs nouuelles sortes de maladies, lesquelles l'experience ne peut pas beaucoup servir, ny l'vsage aussi, veu que nous ne pouuons auoir des choses, que nous ne cognoissons, ny n'auons iamais veuës, & ne scauons leur origine. Parquoy il faut cognoistre par art & science les causes plus obscures, & profondes les vices & corruptions qui peuvent proceder des humeurs, es membres interieurs de l'homme: comme la chaleur, frigidité, faim, trop grande repletion, & choses semblables. Il faut qu'un bon Medecin sçache, que nous appellōs les actiōs, & operations materielles: par lesquelles nous receuons, & rendons l'esprit & soufflé: par lesquelles

nous mangeons, beuons, & digerons les viandes, & breuuages, pour estre distribuez par tous les membres. Il faut aussi qu'il entende la raison du continuel mouuement du poux, des arteres, l'occasion des veilles, & songes : choses toutes necessaires, pour la conseruation de la sante de l'homme, & guerison des maladies. Les passions & douleurs innumerables des membres interieurs, luy doiuent aussi estre cogneuës, voire estre veuës & manieës, par le moyen de l'Anatomie qu'on fait des corps morts, auxquels il doit attentiuement considerer la figure, la couleur, la grandeur, ordre, dureté, blancheur, & assiette de tous les membres : leurs varietez, differences, & fonctions, comment ils sont conjoincts ensemblement, & cedent l'un à l'autre, ainsi qu'il a esté pratriqué autrefois par Philus, & Erasistratus, qui manderent pour cét effect les corps de ceux, qui auoient esté iugez à mort. d'autant que c'est vne chose certaine que le Medecin ne pourroit cognoistre d'où, ny comment procedent les douleurs, ou accidens suruenus dans le corps, ny faire quelque bonne application des remedes, sans auoir l'intelligence de la composition, & fabrique du corps de l'homme. Or pour abbreger, ie vous dy, qu'un bon Medecin doit scauoir tant de choses, qu'à peine pourroient estre récitées, par les meilleurs Philosophes, tant s'en faut qu'on les puisse cognoistre, ny experimenter, tellement que selon Macrobe, Hypocrates disoit, qu'il seroit expedient, qu'un bon Medecin cogneut les choses passées, entendit les presentes, & pronostiquast les futures. Si vous m'auiez donc bien entendu, Seigneur Consaluo, vous serez contraint de

confesser qu'il est necessaire , que les Medecins  
ayent des preceptes, regles, & maximes fondées es  
lois, & sciences, esquelles ils soient aussi bien ver-  
sez , & d'autant que tous ne peuvent pas les avoir  
apprises, il est raisonnable, & necessaire, qu'il y ait  
des experts des Medecins, qui en fassent profession par-  
ticuliere, & qu'ils soient par tout respectez, & ho-  
norez, selon leurs merites. Je vous accorde bien,  
que les vices se sont fourrez dans Rome , en mes-  
me temps que les Medecins y furent receus , &  
semble que Dieu l'a fauorisé en cela , luy enuoyant  
un remede , cōme, & sur le point qu'il presentoit,  
que le desordre , & les maladies y deuoient entrer.  
Mais, veuillez, ou non, vous me confesser que les  
Medecins n'estoient pas auteurs des dissolutions,  
et que quand ils en voyoient , ils taschoient de les  
ster, & retrancher le mal, que l'intemperance y  
auoit apporté. Vous n'avez non plus d'occasion  
de vous plaindre de l'inuention des sirops , eaux  
distillées, & autres compositions medecinales , &  
curiez plustost louer l'industrie de ceux qui ont  
esté les auteurs, & l'attribuer à la bonté, & misé-  
ricorde Diuine , laquelle nonobstant nos demer-  
ites, nous enuoye iournellement de nouveaux re-  
medes, comme il nous visite aussi par diuerses ma-  
ladies. Or si les anciens ont ignoré les eaux odo-  
rantes , & alambiques, nous auons autant d'avan-  
tages sur eux. Il y a beaucoup d'autres choses qui  
ont esté cachées, comme l'Ambre, le Musq, &  
Zibet, qui ont neantmoins vne odeur suauë &  
excellente. L'ignorance aussi des ingrediens du Mi-  
ridat, & Theriacque, avec leur proportion, vous  
ait pareillement aussi les blasmer: dont les effects



sont salutaires. Mais encores estes-vous plus reprehensibles de dire, qu'il faudroit putrir les Medecins, comme coupables de ceux qui meurent entre leurs mains, & comme ayans malicieusement fait mourir les malades, plustost que par ignorance. Car si vn Medecin pense vn malade, & le traite selon la methode, les reigles de son art, & sa conscience, l'interuention de la mort ne luy peut estre imputé, tant s'en faut que le Medecin soit aucunement punissable, suiuant l'opinion de Platon. Au reste il est bien raisonnable, qu'apres auoir choisi vne vacation; auoir beaucoup despensé aux estudes, & s'estre acquitté de son obligation & deuoir enuers vn malade, le Medecin soit satisfait de la peine: attendu que selon la loy diuine, & humaine, tout mercenaire merite recompense, & que Dieu commande de ne fermer point la bouche à vn bœuf qui laboure la terre, ou tritüre le grain. Mais encore seroit-il plus intolerable si malicieusement ils sophistiquoient leur art, par des noms controuuez; ce peut estre ils font pour rencontrer des noms plus propres aux choses, & conformes à leur origine, & propriété, que le vulgair ne peut ny entendre, ny cognoistre. Pour le regar de leurs lettres, caracteres, & chiffres; c'est vne objection qui ne merite point de responce: chacun sçait que cela se fait pour eüiter plus grande peine: d'ailleurs chacune science à ses propres termes de l'art, & manieres particulieres; abreuiatures, & chiffres differentes des autres sciences. Le blasme que vous leur donnez de leur diuersité d'opinions, s'en va au vent fumée. Qui ne sçait l'incertitude, & diuersité des iugemens humains, en toutes sciēces, & professiōs, &

qui se presente, c'est peu de cas que de la verieté  
opinions, pourueu que l'institution soit bonne,  
cela peut estre sans nul danger : veu que par di-  
s moyens on peut paruenir à la cure d'une ma-  
ie. Parquoy il me semble que vos allegations  
nt sans nul fondement, & que sans disputer plus  
nt, vous deuez changer d'opinion, & esperant  
e vous le ferez, ie ne passeray pas plus outre. Nag-  
ertainement, Seigneur Velasque, combien que ie  
m'y cognoissés gueres, il me semble que le Sei-  
eur Ferdinand a discouru tres-élegamment &  
tement declamé, & de ma part ie me renge du  
té des Medecins. Je ne scay ce qu'en voudra-  
e le Seigneur Consaluo. *Velas.* Il dira ce qu'il luy  
ira, ie ne m'en formaliseray point d'auantage;  
is que vous m'avez constitué arbitre de vos dif-  
ens, c'est son rang de parler, il à de l'âge & de la  
cretion pour repliquer ce que bon luy semblera;  
*ns.* Je suis si estoigné de croire ce que le Seigneur  
rdinand a mis cy dessus en auant, que ie vous iure  
r ma conscience, que ses propres raisons m'ont  
ustost confirmé en mon opinion, qu'autrement,  
que ie n'estois tant ennemy des Medecins, au-  
rauant que ie l'écoutasse, comme ie suis mainte-  
nt : surquoy, si ie suis bien fondé où non, on le  
gnoistra par ma replique. Or pour venir à la ma-  
re, ie ne veux point nier que ie n'aye dit, entendu  
que mō souhait ne soit tel, qu'il seroit bon qu'il  
eust point de Medecins aux villes ny aux chāps:  
s'il les y falloit souffrir qu'ils exerçassent la me-  
cine gratuitement & par charité. D'autant que  
cela se faisoit ainsi, qu'on vstast des remedes plus  
mmuns, cogneus, & approuuez, & de ceux

qui ont beaucoup veu & appris , leu & expérimenté , les inconueniens qui feroient seroient moindres, & on n'ordonneroit point de medecin que bien à propos, non plus que les seignées : par mesme moyen , il n'y auroit point de difficulté ny en la profession ny au langage , ny en l'observation des coustumes anciennes, & qui sont en vſage & tousiours on suiroit le grand & plus droit chemin. De cela fait soy vne partie de la medecine appelée dictaire, qui consiste , à ſçauoir quelle regle & regime de viure on doit tenir, pour la conseruation de la santé , & guérison des maladies , que choix on doit auoir des viâdes, plus ou moins, de tſun ſelon la coustume: le tout heant moins par bon conseil, ſans qu'il ſoit beſoin de grandes ordonnances ny recepte. A ceste forme de medecine ſe regent tous volontiers, fors ceux qui veulent ſe déborder par excez. Si doncques on cecy ; qui est de plus grande importance, nous pouons viure ſans Medecins, ny autres maistres, pourquoy aux autres parties de la medecine , ne ferons-nous en ſorte qu'elles ſoient ſi claires enuers chacun comme le dictaire: puis que cela ſe feroit avec moins de difficulté, moins de danger & moins de peine , comme ie diray tantost apres auoir reſpondu à vos arguments? car ie veux reſpondre d'une autre façon, puis que nous ſommes contraires en opinions: La comparaison que vous dites leſus Chriſt noſtre Seigneur auoir fait de ſoy avec les Medecins, tend à vouloir deffendre la cruauté des Lyons , attendu que le meſme ſe dit eſtre lyon, & ſans cela voſtre argument ſeroit bien foible , & que le nom & l'office du Medecin ſeroit mieux ſemblable à leſus Chriſt, en le pre-

nant

tant come dessus, & non point comme mercenaire ny particulier comme vous. Que mon dire soit veritable, souvenez-vous, qu'il a premièrement approuv mon opinion que la vostre, puis qu'il ne fist point de distinction entre ses disciples, à fin qu'un d'entr'eux medicamentast plustost que l'autre; ains il commanda à tous indifferemment, & leur dóna la grace de pouvoir guerir, comme vous avez dit. L'exemple aussi de l'Ange Raphaël, & de S. Paul fait contre vous, veu qu'ils ne renvoyerent point, les malades aux Medecins particuliers du peuple, ains ils les guerissoient sans eux; non point avec vos medecines de Diacatholicon, Scámonée, saignées: mais l'un avec le remede du vin qu'il avoit expérimenté, & l'autre avec la vertu & propriété d'un certain poisson que Dieu luy donna pour cet effect. De maniere que puis que Messieurs, cet office est commun aux Anges & aux hommes, il n'est pas raisonnable que deux ou trois particuliers se l'approprient, comme s'ils en estoient seuls les maistres (ainsi comme font les tyrans les terres d'autrui) sous couleur de dire, qu'ils sont Sages & seuls sçavans, comme vous dites; & à la mienne volonté qu'il fut ainsi, & s'il est vray, à la bõne heure: ie ne veux point nier que les lettres ne leur seruent beaucoup: mais ie veux dire, qu'elles ne sont pas nécessaires pour medicamenter, fors que celles qui monstrent la vraye cognoissance des causes, tant évidentes, que cachées, & mesmement de celles qui sont les premières, & où le mal a prins son origine: mais ie veux dire, qu'il faut sçavoir sur & avant toutes choses, ce qui peut profiter pour la guerison de la maladie. Parquoy i'estime n'estre

chose necessaire, voire estre superflüë , & impossible en mon endroit, de rechercher l'intelligence des choses secretes ou incogneüs, ny les questtions, & controuer les des operations naturelles, ny tout le demeurant, que vous auez dit estre besoin de sçauoir & apprendre. Qu'il soit ainsi, nous voyons que les conseils de nature sont incomprehensibles: attendu que ceux qui les traittent, & ont tasché de les sçauoir tant Medecins que Philosophes sont si differens, & contraires en leurs opinions, qu'on ne sçauroit tirer d'eux aucune bonne reigle, ny certaine resolution: comment voulez-vous qu'un Medecin sçache la vraye racine, cause intime, & premiere origine de toutes les infirmitéz, puis que sur cela leurs opinions sont si diuerses, cōme vous mesmes cōfessez. Pourquoi dois-je plustost croire Hypocrates, qui attribuë la cause des maladies aux esprits, qu'à Erasistratus, qui assigne à la transfusion du sang, des veines és arteres, ou bien à d'autres, qui alleguent d'autres principes desdites maladies? Comment voulez-vous qu'on sçache comme se faict la digestion dans l'estomach? De ma part ie n'adjouste non plus de foy à l'un qu'à l'autre, puis qu'il y a vne telle variété d'opinions. Aucuns tiennent que la viande se cuist dans l'estomach, par le moyë de la chaleur: les autres, qu'elle s'y corrompt, & d'autres qu'elle est cōme broyée minee & consommée: & entr'eux, l'un denie le dire de l'autre, & chacun à des raisons apparentes & vray-semblables, pour soustenir son opinion, & à quelconque opinion qu'un se vueille arrester, il faut que la forme de medicamenter soit contraire à l'autre. De maniere qu'il ne se fait point com-

pre la teste à les vouloir apprédre, puis qu'il semble si difficile, voire impossible de les sçauoir, ains nous deuons contenter de bien entendre les remedes, que l'experience nous a enſeignez. Puis donc qu'il n'est de guéres de sçauoir d'où procede l'infirmité; moyennant que nous ayons cognoissance des remedes, ie me passeray bien de vouloir sçauoir, comment se fait la digestion des viandes, & me suffit de cognoistre quelle viande est plus facile à digerer, & comment nous pourrions ayder la digestion, pour obuier aux cruditez & indigestions, sans nous enquerir plus auant, comme elle se peut faire. Ie ne veux point aussi qu'on se mette en peine de sçauoir, comme est-ce que nous respirons, ains comment nous preuendrons toute difficulté de respiration, s'il est question d'y donner remede. Ie ne me veux point trauailler pour sçauoir qui fait mouuoir ou continuellement tressaillir les arteres, ny comment se fait ce remuement, ains seulement que signifie son remuement desordonné & inégal. Quant aux maladies que vous dites suruenir ordinairement de nouveau, cela ne vous sert de guéres, d'autant que quand cela aduient, celuy qui entreprend la guerison d'icelles, se passe bien de sçauoir d'où elles sont venuës, attendu que la source des plus vulgaires & communes nous est incognüe, comme nous auons touché cy-dessus, ains il suffit d'examiner les remedes qui peuuent apporter guerison, & comment se traitent les malades qui leur sont plus semblables, & en faisant telles experiences, on paruiendra à cognoistre la verité. Qu'il soit vray, prenez garde qu'en la verole, ceux qui pour leur guerison se sont voulu gouverner se-

lon l'art & science ordinaire & receüe, ont esté cause de la perdition des personnes, & que depuis que par experience, on a cogneüe la vertu du bois de Gayet, qu'on appelle bois saint, la guerison s'en est ensuiuie, ores qu'on ne sçache point l'origine du mal, ny par quelle vertu occulte cela se fait. Vous est-il aduis que l'Anatomie, qui selon mon iugement est de peu d'effect, soit beaucoup necessaire? Elle me semble estre sans fondement, & pleine de cruauté. D'ailleurs es dilections des corps morts ou tuez, on n'y peut pas remarquer la couleur naturelle, ny la tendreté, ny dureté, ny les autres choses que vous avez alleguées, lesquelles sont, & voit-on aux hommes qui sont sains & en vie. Parce que tant soit peu de froid, de peur, de lasseté, & quelque autre mediocre accident ou affection, peut faire & causer vn soudain & apparent changement extérieur, en la couleur & contenance de la face d'une personne qui vit en bonne santé : combien est-il plus vray semblable que les membres intérieurs, qui sont plus tendres & delicats, se chargent & alterét, estans exposez en vn air non accoustumé, & à cause ou du sang perdu par les playes, ou à cause des maladies precedentes, & qui partant ne retiennent point leur assiette, ny ordre ensemble. Parquoy ietiens pour asseuré, que c'est vne folie de croire, que la mesme harmonie & proportion qui se voit, & est au corps d'un homme viuant, se puisse aussi trouuer au corps de celuy qui se meurt ou qui est mort. Et sans s'ayder de l'Anatomie, qui n'y peut de rien seruir, ceux qui suyuent la guerre, ou autrement peuuent voir ordinairement beaucoup de playes & naureures, ou sans nulle cruauté on

eût voir de belles experiences, ny sans desſchirer  
 u bourreler la chair humaine. De meſme peut-on  
 ire, à ce que vous propoſiez, que les experiences  
 ont douteuſes & frauduleuſes, à cauſe qu'elles ſe  
 hangent ſelon le temps & les lieux. Je dy que tels  
 hangemens ſont procedez de l'experience, & non  
 le ſart : de façon, que c'eſt à l'experience que nous  
 ommes redeuables d'un ſi grand benefice, pou-  
 ians meſmement par ſon moyen paruenir à la co-  
 gnoiſſance de toutes choſes. Quant aux reſponſes  
 ue vous faites à mes raiſons, ie les trouue ſi debi-  
 es, qu'il ne m'eſt point beſoin d'y repliquer. Car  
 le dire que les Medecins ne ſoient point cauſe des  
 leſordemens, attendu qu'ils ne donnent conſeil  
 ault d'eſtre diſſolu, & qu'ils ordonnent les reme-  
 les aux excez, & diſſolutions cauſée par l'inte-  
 ance. Je vous dy, que les hommes deuiennent  
 plus deſreiglez & intemperans, ſous conſiance que  
 es Medecins donneront bon remede aux maux P/.108.  
 qui en pourroient proceder, & que poſſible par ce  
 moyen eux-meſmes en ſont cauſe. Or d'autant que  
 le Seigneur Velasque eſt icy preſent, ie veux alle-  
 guer ſur ce propos, ce que ſainct Ambroïſe nous  
 enſeigne, diſant ainſi : Les commandemens & or-  
 donnances des Medecins ſont à la verité contrai-  
 es à la loy de Dieu : parce qu'ils deſſendent les  
 euſnes & l'oſſeruation des Vigiles, & veulent tel-  
 ement commander à l'homme, qu'il faut que celui  
 qui veut adherer & croire les Medecins, renonce à  
 oy-meſme. Touchant l'exéption de la peine qu'ils  
 meritent, ſelon les loix de Platon, ie dy que vous  
 deuez quant & quant faire apparoir, de ſémologa-  
 tion. & approbation d'icelles par les conſtitutions



Imperiales : car sans cela , elles ne peuuent auoir grande vigueur. Et quand bien elles auroient lieu, Platon ne pretend point excuser , fors ceux qui sont gens de bien , & qui sont innocens du danger, ou de la mort qui suruiuent au malade , & il n'entend comprendre que ceux , qui faillent à faute de scauoir bien leur office & deubir, & comme disent les Legistes , *qui sunt in lata culpa*. Dequoy ie crie vengeance à Dieu, puis que ie ne puis auoir audiëce en la terre : attendu que ce seroit vne cõdition tres dure , de dire que les Medecins n'ignorent chose aucune : là où si vous vous adressez à vn Aduocat pour consulter vostre procesz , il vous respondra qu'après auoir veu le sac, il verra ce qu'il faut faire. Vn Theologien vous en dira le plus souuent de mesme , & pareillement les professeurs des autres sciences. Mais on n'a iamais veu vn Medecin, qui ne responde & die tout soudain son aduis, & ordonne quelque chose à l'instant, pour infinis malades qu'il visitera le iour , & à tant d'vrines qu'on luy monstrera : aimant mieux faillir, que de confesser qu'il ignore le mal, & différer son ordonnance, iusques à ce qu'il aura vn peu estudié sur cela. D'autāt qu'ils ont leurs excuses appareillées & promptes , pour rejeter ailleurs leurs fautes. A scauoir, que le patient a fait quelque desordre, que l'humeur est malicieux & reuesche : sur quoy ie m'en rapporte à la compagnie, qui est icy presente. I'adnouë bien que i'ignore les propriétés & vertus des simples, & de la composition qu'ils font de tant de drogues & medecines, & le confesse franchement : car ny Auicenne , ny les autres Medecins , ne les cogneurent oncques, estant impossible de comprendre l'phar-

nie & proportion de trois cens drogues mises ensemble. Je ne leur icy point de gré de les auoir trouuées, s'il est vray ce que vous dites, pour estre chose detestable, & que nous deuons rejeter : ie n'estime non plus que le Musq ny le Zibet ou l'ambre soient sains ny profitables, ores qu'ils soient d'odeur plaisante, attendu que nous en fussions bien peu passer, comme choses inutiles à la santé du corps, & le plus souuent dommageables à celle de l'ame. Et puis que vous estes si sainct homme, & que vous auez opinion que les noms des drogues & des receptes ne soient point industrieusement & malicieusement obscurcies & déguisées, faites que desormais ils soient plus aduisez, & que leurs escrits & ordonnances soient intelligibles & escrites en caracteres communs, & lors ie confesseray qu'ils ne veulent donner occasion de mécontentement, ny de malfaire. De façon Seigneur Ferdinand, que puis que vos argumens & vos responses à mes raisons sont foibles & debiles, vous ferez bien de vous retirer de vostre opinion, & ne vueillez-point, ie vous supplie, que la Medecine ne soit entenduë d'un chacun, puis que cela ne se peut faire commodément & avec vtilité. Ne nous captiuons point à la mercy & volonté de deux ou de trois : à fin que nous n'ayons point d'occasion de nous plaindre avec Plin, à faute de nous scauoir conduire, en ce que nous cheminons avec les pieds d'autrui, nous nourrissons selon l'appetit d'autrui, & que nostre santé & nostre vie, dépende de l'arbitre d'autrui. Ne nous posez tant de difficulté en cét affaire, qu'il soit besoin d'vser tout nostre aage, pour scauoir bien me-

dicamment, & que les Medecins acquierent presque plus de maladies, au travail de leur vacation, que ne leur sont presentées pour estre gueries, en exerçant leur profession. Contentons-nous de pouuoir recouurer guérison, comme i'ay desia dit, par le moyen d'une bonne diette, bon regne & gouvernement, sans aller chercher l'experience, qu'on appelle rationale, puis que la seule experience & pratique est suffisante. Ne croyez point que la raison ny methode ait inuenté la medecine, & que la raison soit procedée: par ce qu'estant trouuée, on la reiglée apres selon la raison. Les bons Laboureurs & Mariniers se rendent maistres par vsage & exercice, & non point pour estudrer, à fin d'apprendre la proprieté des elements, ny le cours des planettes, ny pour auoir leu les liures d'Aristote; touchant le Ciel & le Monde. Et puis que nous nauigeons ordinairement avec nos propres indispositions, parmy nos enfans, nos seruiteurs, nos voisins, il n'est pas raisonnable que nous soyons ignorans, de ce qui concerne nostre santé, pour auoir tousiours recours aux medecines: L'experience & les maladies nous y rendront assez diligens, adroits & propres. Il ne faut point chercher d'autre fondement, l'ancienne opinion & commune avec l'experience, nous seruira assez de guide, sans qu'il nous soit besoin de mettre la main à la bourse. Il messiet aux hommes d'estre moins habiles que les oyseaux & autres animaux, qui cognoissent, par vn instinct naturel, les choses Medecinales, pour se scauoir guerir d'eux-mesmes. Le Cerf s'arrache la fleche de la naureure que le veneur luy a fait, avec l'herbe appellée dictam, ou Gin-

gerbre de iardin. L'Arondelle remet la veuë à les  
petits oyillons, avec la Chelidoine ou Eiclere : le  
Porc sanglier se medicamēte avec l'herbe nommée  
Origanum ou Marjolaine baltarde. Plusieurs au-  
tres animaux en font de mesme, comme témoigne  
Pline. Pourquoi donc ne faisons nous comme les  
animaux nous enseignent ? Ne m'alleguez point  
qu'on ne pourroit vivre ainsi, & quād bien il vous  
seroit aduis qu'à faute de Medecins on pourroit  
tomber en quelque inconuenient, les fautes qui se  
commettent par le grand nombre des Medecins,  
& l'abondance des medecines sont beaucoup plus  
grandes. La nature, tres-diligente ouuriere & sage  
maistresse, à le soin de guerir les maladies, melme-  
ment quand nous faisons quelque peu de nostre  
costé, par ce que, comme les Medecins mesmes di-  
sent, c'est elle qui opere & guerit, & ils ne sont que  
ministres de la nature. Les Romains, & tout le  
monde aussi se gouernoient en ceste maniere au-  
tresfois, premier que les Medecins eussent la vo-  
gue. Et aujourd'huy la pluspart des gens de mon-  
tagne, & qui habitent en de pauvres terres, en vient  
ainsi, & ce faisant sont plus sains, & vivent plus lon-  
guement, que ceux qui demeurent és villes, où y a  
abondance de Medecins, & où les Medecines sont  
de requeste. Encore y en a-il plusieurs en icelles,  
qui ne veulent point voir de Medecins en leurs  
maisons, qui se medicamentent toutesfois par bon  
regime, par herbes & autres choses experimētées,  
dont i'en pourrois nommer aucuns : mais l'un suf-  
ira pour tous, attendu que ie puis bien dire, que  
c'est l'honneur & la lumiere d'Espagne, en la co-  
noissance des lettres humaines, & des autres

sciences , & principalement à cause de son incomparable bonté & saincteté de vie : c'est le Seigneur illustre & cōmandeur, Ferrant Nugnes, docteur & lecteur public en l'Vniuersité de Salamāque, lequel ne s'est oncques fié de sa vie aux medecins laquelle il a conseruée iusques à soixante & dix ans, en tres-bonne fanté. D'auantage vous sçauiez bien que du temps du grand Pompée, lors que la Republique Romaine florissoit en bon-heur & puissance, & en de braues esprits, que Asclepiades, duquel i'ay fait mention cy-dessus, Medecin tres-renommé, condamnant ( comme recite Pline ) toutes les reigles & preceptes de ses deuanciers, n'vsoit d'autres medicamens ny remedes que de la seule diette, bon regime au boire & māger, ensemble d'yne frictiō ou frottement des membres & semblables choses, lequel d'abondant refutoit, reprenoit & blasmoit les vomissomēs, medecines & semblables drogues que les medecins donnoient de son temps aux malades. Il fut tant honoré & prisé, que chacun le recherchoit. Luy-mesme ( ainsi que Pline a laissé prescrire ) guerit vn certain hōme, qu'on portoit pour estre enterré ou brulé, selon la coustume de ce temps-là, estimant qu'il fut mort. Il se jactoit d'estre si assuré en sa forme de medicaments, qu'il protestoit de soy-mesme qu'il ne tomberoit point malade, & que si toutesfois il se rencontroit n'estre pas bien disposé qu'on ne luy adjoust plus de foy, & qu'on ne le die plus estre Medecin. Il obseruoit si bien ses propres reigles, & sa protestation, qu'il ne deuint iamais malade. Et en estant tres-vieil, il mourut apres estre tombé d'une eschelle en bas. Mon opinion doncques n'est

as nouvelle, ny particuliere, ains plustost tres-antienne, commune, certaine & veritable : & comme elle, merite d'estre receüe & embrassée. Et en cecy endroit, ie mettray fin à mon discours, laissant beaucoup de choses à dire, pour éviter prolixité. *Nugno*. Il me semble certainement, seigneur Conaluo, que tout ce que vous auez mis en auât a esté res-bien dit, ie fais si maniable, & facile, que ceuy qui paracheue le dernier, m'attire volontiers de son costé. Mais ie me veux vn peu arrester, pour entendre la resolution & arrest du seigneur Velasque. *Ferd*. Si vous me voulez dispenser de ma promesse, ie vous assure que ie n'auray pas faute de dupliquer. Mais puis que le seigneur Velasque doit prononcer son iugement, vne cause si iuste que la mienne, & vn Iuge tant équitable que luy, n'ont point besoin de plus grande instruction. *Velasque*. Veritablement, seigneur Dom Nugno, ce me feroit vne grande faueur, que d'estre absous & quitte d'vne telle charge que vous m'auiez commise; d'autant que ie vous voy si resolu tous deux en vos opinions, & chacun de vous a si bien soustenu son party, que la définition m'en semble fort douteuse & difficile : par ainsi quoy que ie die, chacun croira ce que luy plaira, attendu que ce n'est pas vn article de nostre foy. *Nugno*. Si faut-il neantmoins que vous le fassiez, parce que j'ayoit qu'ils soient fort affectionnez tous deux à leurs opinions, ils le feront encore d'auantage à vostre iugement, prudence & sçauoir : partant ils se soumettront volontiers à vostre aduis, ainsi qu'ils sont tenus de faire. *Ferd*. Le seigneur Dom Nugno dit vray. nous imputerons tous deux à vne singuliere courtoisie,

& de ma part, ie vous en demeureray tres-obligé  
*Consaluo*. C'est moy qui luy en auray plus d'obligation que nul autre : car ie suis assuré, qu'il donnera la sentence en ma faueur. *Velasque*. Pour autant que cét exercice est loüable, & la peine n'est pas sans quelque merite, i'obeïray à vos commandemens, & interposeray encore mon opinion, sur la mesme matiere. Combien que ie ne me sens point capable, ny d'assez bon entendement pour prononcer vne sentence, & que ie ne m'adrou pas auoir la puissance de vous y adstreindre, ni vous non plus aucune obligation d'acquiescer à ce que i'en diray. Si vous trouuez bonne mon opinion, chacun en croira ce que bon luy semblera, attendu que ie ne pretends debattre, ny reprendre aucun de vous, ains vous declarer en peu de paroles, ce qu'il m'en semble. Je dis donc Messieurs, que tout vostre different, à ce que ie puis cognoistre par vos propos, consiste en deux poincts seulement : tout le demeurant de vostre discours, est superflu. Le premier poinct gist, en ce que l'un dit que l'art & la science ne sont point requis, pour guerir des maladies, ains qu'on doit suivre l'usage & l'experience. L'autre dit que la methode, l'art, & les preceptes y sont necessaires, & que le Medecin doit estre sçauant, & bien versé en la faculté de Medecine, & qu'il aye cognoissance des autres sciences, comme il a esté deduit amplement. Le second poinct, & qu'il semble proceder du premier est, que le seigneur *Cōsaluo*, lequel n'est qu'attaché à la seule experience, voudroit qu'il n'y eut point de Medecins recogneus, & de profession particulière aux Republiques : ains que tous medecins

mentaient indifferemment & charitablement, & le seigneur Ferdinand au contraire, soustient qu'il faut qu'il y en aye. Certainement Messieurs, la premiere & principale question n'est pas nouvelle; & vous n'estes pas les premiers qui l'avez mise en avant ny debatue. Elle est fort ancienne, en la Medecine, & entre les Medecins, en sorte qu'il y a eu d'Empyriques, ainsi nommez, par ce qu'ils ne suivoient que la seule experience: & les autres qui ont esté appelez Rationalistes, pour s'estre estu- liez à sçauoir les raisons & causes. Corn. Celsus, & d'autres en escriuent des vns & des autres, & les deux costez y en a eu de grands sectateurs & partisans. Or si nous estions rangez à ce point, de prendre par force l'une des deux premieres extré- mitez, sans qu'on peut choisir d'autre remede, ce- uy qui fuit l'experience, sembleroit auoir plus de raison, & estre moins dangereux, attendu qu'ainsi escrit Aristote en ses Politiques, les personnes ex- perimētées, sont plus propres & idoines pour ope- rer & estre employées, que les sages & sçauans sans experience. Et pour parler en particulier des Me- decins: Platon en ses liures de la Republique, dit, qu'il faut qu'un bon & parfait Medecin aye prati- qué avec les sains & malades, & encores qu'il aye esté malade, & qu'il soit de grande experience. D'a- uantage, il ne faut point douter que la medecine & art d'icelles n'ait en son commencement de l'expe- rience, plustost qu'autrement. Et certainement le seigneur Ferdinand le nie sans iuste raison. Par ce- u'à dire vray, apres qu'on eut veu plusieurs expé- riences, & qu'elles eurent rauy les homes en admi- ration, ils commencerent à Philosopher, à recher-



cher les causes & raisons, cōment cela se pouuoit faire. Le semblable a esté fait aux autres sciences & arts, ainsi qu'en la Medecine; cōme afferment Aristote, M. Manilius, & Virgile. Le premier dit, l'experience a produit l'art par diuerses preuues, & accidens. Et parce que ie ne me souuiens point de quel de vous autres Messieurs, a allegué S. Ambroise, ie m'aduiſe de dire, que luy disputant *pro & contra*, de la Medecine, est de mon opinion. Puis que son tesmoignage est de telle autorité, ie veux alleguer le sens de ses propres paroles, qui sont telles. D'où est-ce que la Medecine a eue son origine, sinon des infirmités, & maladies? Parce que les personnes du premier aage, voulurent enseigner à leurs successeurs, & descendans, ce qu'ils auoient esprouué leur estre bon, pour leur instruction: par ce moyen l'experience, & vſage establi l'art, & la maladie occasionne la maistrise & science. C'est veritablement la premiere, & suffisante Medecine, qui a esté engendrée par l'experience, non point par conjectures, ny à la volée. Parce que les Empyriques furent appelez, à cause de l'experience, qui vaut autant à dire cōme experientia. De ceste secte, les autres prindrent leur origine ensemble leur vſage, & la source. Voila de point en point le sens de saint Ambroise, lequel cōtient me presque le mesme sur l'Hexameron. Mais pour n'allonger mon dire, ie ne m'arrestera y point, & recit de plusieurs autres raisons, & authorities, cōme ie pourrois faire. Il ne faut donc point douter, que l'origine de la Medecine ne soit veritablement de l'experience, laquelle est prealablement, & necessité requise. Or nonobstant cela, les Empy-

ques ne doiuent pas auoir le dessus, qui ne suivent  
ue la seule experience , ny les Rationalistes non  
lus, qui se contentent de l'art tant seulement, d'au-  
ant qu'entre ces deux opiniõs, y en à vne moyene  
& troisieme, à laquelle il se faut tenir. A sçauoir  
ue jacoit qu'il fust vray, que l'experience aye esté  
origine de la Medecine, & que sans elle ceste sci-  
ence ne puisse estre bien entenduë, ny practiquée:  
est-ce neantmoins que l'art & les preceptes fu-  
ent non seulement vtiles apres l'experience : ains  
encores necessaires, tant pour les changemens &  
incertitudes des experiences, & plusieurs autres  
raisons qui ont esté exprimées cy-dessus, comme  
aussi a fin de les coucher par escrit, & puis co-  
noistre & faire choix des meilleures; Ce qu'on  
eust sçeu faire sans les escrire & les reigler par  
methode: attendu que l'on ne sçauroit prendre vn  
bon aduis, ny faire vne bonne eslection d'vne cho-  
se, si on ne la lit deuant vous, & n'est redigée en  
ordonnance: autrement vne grande confusion s'en ensui-  
roit, & l'oubliance & diuersité d'opinions, auroit  
tout mis en desordre. De maniere que quand  
on ne voudroit que suivre la seule expe-  
rience, cela ne se peut faire sans l'art & ses regles  
& traditions, & sans auoir appris les circonstances  
necessaires, comme en quel temps, en quel lieu,  
à quel aage, en quelle disposition, à quelle ma-  
ladie, & à quelles occasions, & pourquoy les re-  
medes sont bons à certains malades, plustost qu'à  
autres. Et pour ce faire, il est force qu'il y aye  
des preceptes & enseignemens methodiques,  
si se reduisent apres vn art. Car ores que l'expe-  
rience aye esté ( comme nous auons dit ) la source

& l'origine de la Medecine, elle ne ſçauroit pourtant conſeruer ce qu'elle a ſeu inuenter, ſans le benche de l'art. Nous ne deuons donc attendre les iours de nouuelles experiences, auſſi bien eſt-il impoſſible que tous les ſçachent toutes, ny ſe puiſſent iouuer de celles qui ont eſté faites, ny ſçauoir celles que les autres font, ſans l'art & regles Medecinales. Pour verifier vne choſe ſi manifeſte, ie n'employeray beaucoup ny de raiſons ny d'autoritez. Nous auons l'experience iournaliere deuât les yeux, puis qu'il n'y a ouurier ny eſtat ſi vil & abject, qui n'imité l'art & la raiſon meſme. Le marinier & le laboureur que le Seigneur Conſaluo dit ne pouuoit deuenir bons maiſtres ſans l'vſage, quand bien il ſeroit vray, ſi ne peuvent-ils rien faire ſans regles & preceptes, fondez ſur l'experience, leſquels les guident & dreſſent, & les ayans apprins les enſeignent & cōmuniquent aux autres. Les tailleurs de pierre charpentiers & menuiſiers, & tous autres artiſans en font de meſme, qui ſont leurs regles fondamentales en main, enſemble l'vſage & l'experience. Or puis que la medecine a vn particulier & tant excellent ſuject, il n'eſt pas raiſonnable, qu'elle ſoit blaſonnée par tels mechaniques ou artiſans, attēdu meſmement qu'outre tout ce que deſſus, les Medecins ont beaucoup d'autres cognoiſſances des lettres, & autres choſes ſuſdites; ores qu'on vueille dire que le ſçauoir n'y ſoit pas autrement neceſſaire, du moins on ne ſçauroit nier, qu'il n'y ſoit tres-vtile, & combien que le Medecin n'en ſeroit pourtant plus habile, ſi ſeroit-il ſans doute plus ſage & accort, & ſi la ſcience ſeule ne le peut rendre bon Medecin, du moins elle le rendra plus grand Medecin,

decin, & plus Sage: ce qu'il ne peut obtenir sans l'estude, ny sans apprendre les arts & sciences. Et cōbien qu'elles soient difficiles & de diuerfes sortes, le Medecin ne doit neātmoins perdre courage, comme a dit le Seigneur Consaluo. Nous scauons bien que les sciēces sont longues: mais il n'y a rien que la diligence, le labeur & bon esprit ne sut mōtēt, & si vn ne peut tout apprédre, il faut au moins apprendre le plus, ce qui est plus possible & necessaire. Et jacoit qu'entre les anciens, il y aye sur cela plusieurs oppinions differentes, cōme il a esté dit, encotes y a-il des resolutiōs plus modernes, & des moyens & conseils pour pouruoir à tout: en quoy le Medecin doit estre plus instruit, & mieux que tout autre, comme la pluspart des Sages & scauans croyent. C'est pourquoy Platon, dans son liure de Rethorique escrit que la Medecine est vn art. parce que c'est vne science qui considere & cōgnoit la matiere & complexion du malade, & la cause de l'operation des remedes & de sa pratique, & de tout cela peut rendre raison & bon compte. Cela ne se doit seulement entendre estre necessaire pour medicamenter vne maladie: ains aussi pour la conseruation de la santé. D'autant que jacoit que le Seigneur Consaluo aye voulu dire, que par le boire & manger on peut deuiner vne maladie avec la seule experience, sans qu'il soit besoin de conseil ny de l'art du Medecin, il est toutesfois veritable, que celuy qui l'accompagne de Sagesse, & la reigle bien à propos, il ensuit le conseil, les reigles & preceptes qu'on a oüy des Medecins, & des plus Sages. à faute de quoy procedent ordinairement les maladies: partant Ciceron, ce bon personnage, est

T t t

crit que pour bien gouverner & conseruer la santé il faut que chacun cognoisse son naturel & sa complexion, & qu'il s'abstienne du fons de ce qui lui peut nuire, & vse de ce qui luy est vtile: ensuivant neantmoins, en tout & par tout, le conseil & la maniere de faire, & l'art de ceux qui le doiuent sçauoir, c'est à dire des Medecins, tellement que pour conclurre ce propos, par ce qu'il ne faut pas vser de long discours à ce personnage si sage que vous, Messieurs, ma resolution touchant le premier point, à sçauoir: mon si l'experience seule est suffisante, où bien si les arts & lettres sont necessaires, sera, que si deux choses défailent à vn Medecin, ie voudrois plutôt qu'il fust ignorant, que sans experience. Mais pour le mieux il faut qu'un bon Medecin & accôply soit bien experimenté & sçauât, de sorte que la Medecine doit participer des Rationalistes & des Empyriques, & faut que le Medecin soit versé es preceptes & fondemens de l'art, & en l'experience. Quand au second poinct, s'il est conuenable qu'en vne Republique y aye des Medecins particuliers & docteurs en l'art ou non: Ie dy que selon ce que dessus, il s'ensuit resolutiuement, qu'il faut qu'il y aye des Medecins cogneus & d'expresse profession, & que tous ne peuuent exercer cet office indifferement, & d'autant qu'ores que la seule experience eust esté necessaire, il n'estoit pas possible que tous fussent bien experimentez ni consommez en l'art de Medecine, ny que tous eussent iugement & discretion, pour pratiquer & mettre en vusage les choses experimentées, attendu principalement que nous auons prouué, que l'art, les reigles Medecinales, & la theorique, & diuerses autres sciences,

font requiſes, choſe qui ne peut eſtre commune à tous. Or attendu que tous les arts, voire des mechaniques ; il y a des maîtres recogneus pour tels, la Medecine ſeule aura-elle moins de credit & priuileges, qu'elle n'aye des maîtres & Docteurs, ou des Medecins, leſquels ayans diligemment eſtudié, comme il leur eſt beſoin de faire, pour paruenir & eſtre eſtiméz, & avec la continuation eſtans deuenus doctes, & experimentez, ils puiſſent exercer ſainctement, & à leur honneur, la medecine ? Il ne faut point ſur cela faire comparaïſon, de ce que noſtre Sauueur Ieſus Chriſt commanda à ſes Apôtres, qu'ils gueriffent les maladies des hommes ; car cela fut pour aſſeſſer & fonder noſtre ſaincte foy, & non tant pour auoir égard à la ſanté corporelle, dont nous parlons maintenant : attendu meſmes que pour l'un & pour l'autre, il pleût à ſa diuine bonté de choiſir des perſonnes tres-dignes, leur donnant toute puïſſance & authorité abſolüe. Le nom & office des Medecins renommez, eſt plus ancien, Seigneur Conſaluo, que vous n'avez dit. Vos auteurs profanes l'ont écrit : parce que la medecine eſtoit exercée cinq cens ans auparauant qu'Eſculapius, Hippocrates, ny les autres qui ſuccederent apres, vinſſent au monde. Nous liſons en Genefe que Ioseph enuoya en Egypte ſes Medecins, pour oindre le corps de Iacob ſon pere qui eſtoit trespasſé. Et en l'Exode eſt écrit. Qu'entre les loix que Dieu donna à Moyſe pour le peuple d'Iſraël, il y en eut vne entre autres que celui qui fraperoit, ſeroit tenu de luy payer ce qu'il pourroit gagner de ſa peine, & le ſalaire du Medecin. Duquel paſſage on peut auſſi inferer, que le ſalaire & recompenſe, qu'on

donne au Medecin est fondée sur la iustice , & est tres-ancienne. Nous trouuons ailleurs en la sainte Esriture, qu'il est fait mention des Medecins. Comme au liure de Paral. où il est dit: Que le Roy Assa fut repris, parce qu'en sa maladie, il n'eut recours à Dieu , ains qu'il se confioit plustost à l'industrie des Medecins. Vray est qu'en ce lieu est faite mention de l'art de medecine , & non point de l'experience , ce qui fait à nostre propos. On lit le semblable en beaucoup d'autres passages. L'histoire & l'exemple qui a esté allegué d'Asclepiades , qui vesquit du temps de Pompée le Grand: Il est vray que cela fut ainsi , & qu'Asclepiades trouua ceste nouvelle façon de medicaméter : mais certes ce fut vne tromperie & imposture qu'il faisoit , à faute de sçauoir medicamenter par science & preceptes, d'autât aussi que la principale profession estoit l'art oratoire , comme escrit le mesme Plin , auquel se voyant ne gagner guerres, il se fit Medecin , & fut l'auteur de ceste nouvelle secte, ainsi qu'ils s'en sont trouuez d'autres aux autres facultez. Mais la nouvelle heresie ne dura point beaucoup , comme n'estant pas bien fondée : joint qu'il ne la cōmuniqua point, ains voulut en estre le seul maistre. Tellement, Messieurs, que nous ne devons point croire que l'experience ait engendré l'art de Medecine, qu'elle, & les lettres, soient profitables & necessaires, & qu'aux Republiques y doiuent estre des Medecins par exprés, qui soient gens de bon sçauoir. Mais ie veux adiouster vn autre poinct que nous n'auons pas touché, qui me semble toutesfois estre le plus necessaire & important que tous les autres, à sçauoir , qu'il n'est pas seulement requis d'estre

doctes & conformez en l'art de Medecine, ains d'estre de bonnes mœurs, vertueux & bons Chrestiens, jaloux de l'honneur de Dieu : sans quoy il n'y a profession, ne art qui puisse estre bien conduit & gouverné. Je ne sçache point qu'ils se commettent aucuns abus ne fautes au monde, de celles que le seigneur Consaluo a fait mention, & certainement ie voudrois y sçavoir mettre quelque bon ordre, Mais ie ne forme pas les Medecins tels qu'ils sont, ains tels qu'ils deuroient estre, & estans tels que ie dy, & comme i'en cognois d'aucuns, ils ne feroient pas les fautes qu'on leur impute, tant en la cognoissance & cure des maladies, qu'aux boissons & medecines. Parce qu'ils exerceroient la Medecine comme gens de bien, & bons Chrestiens, & appliqueroient les remedes conuenables, comme gens sages & bien aduisez doiuent faire, en iugeât, s'il faut qu'une Medecine soit simple ou composée, en quoy s'est le plus arresté le seigneur Consaluo. Car encores que les choses simples & point mixtionnées, soient singulieres & profitables, estans neantmoins composées & mises ensemblement, elles ne font point de nuisance. D'autant qu'il y a en icelles quelques vertus & proprietés, qui confortent les autres, & ce qu'une seule ne peut effectuer, deux ou trois, ou plus, selon qu'il en sera de besoin, le feront. Or tout ainsi qu'il aduient raremēt, qu'il n'y aye qu'une seule humeur peccante au corps de l'homme, il faut avoir l'œil sur tout, & à la maladie composée de plusieurs causes, en y ordonnant aussi des remedes composez, & comme nous sommes composez de diuerses complexions & de quatre elemens, nous auons pareillemēt besoin aussi bien



de remedes & medecines cōposées, que de simples; ainsi qu'il s'vle en toute autre chose. Nous meslons & composons ensemblement leau avec le vin, afin de nous estre plus profitables, Nous entre meslons les viandes, pour estre plus lanouereuses & medecinales. Nous meslōs le vinaigre avec l'huile, le sucre avec le miel, & ainsi se composent, proportionnent, & temperent, cela estant fait en la Medecine, elle est de grande vertu. Si en cela, & d'autres choses semblables, il y a quelques Medecins, ou mauvais ouuriers, nous ne devons pourtant vituperer les bons Medecins, ny la science, laquelle de soy est bonne, saincte & profitable: ains nous deuōs procurer qu'ils soient tous tels que nous desirōs pour le bien du public. Ceste magnifique cité de Seuille, peut bien louer Dieu, selon mon aduis, à cause de l'abondance des bons & tres-sçauans Medecins qu'elle a, & qui y sont en bonne réputation. Entre lesquels i'en ay pratiqué familièrement quatre ou cinq, & les ay trouuez ayant affaire d'eux en certaines maladies; douez des qualitez & perfections susdites, d'estre experimentez, sçauans, & preud'hommes: i'ay vne mesme opinion de plusieurs autres. Puis que nous sommes donc si bien pourueus de Medecins en nostre ville, & que nous auōs conclu, & monstré qu'ils ne doiuent estre seulement contents des lettres & preceptes de l'art, ains encores y doiuent adiouster l'experience, le Seigneur Ferdinand deuroit acquiescer à mon opiniō. Vous aussi, seigneur Consaluo, ne deuez blâmer, ny rejeter la science, ny estre obstiné contre les Medecins, que vous ne vous médicamentiez quelque fois par leur moyen quand vous tomberez mal.

de. Ne dites point ie vous prie, qu'il y ait icy des Medecins à la façon d'un bouffon & plaisant du Duc de Ferrare, duquel fait mention Iou, Pōtanus. Je ne veux point maintenant reciter ceste histoire, ores qu'elle soit plaisante, d'autant aussi que l'heure est desia tardée, & que j'ay fourni à ce que vous m'auiez cōmandé pour ce jour d'huy : en attendant que nous fassions le demeurât vne autre fois. *Nug.* Certainement Seigneur Velasque, on ne pourroit mieux dire sur ceste matiere, que vous auez fait & sagement & doctemēt. Quant à moy ie n'y scaurois rien plus desirer. Et tout ce que pourroient amener ces Messieurs icy, n'auroit point grand poix, pour vous faire changer d'opinion, ne retracter vostre Sentence: ains j'estime qu'ils n'en appellerōt point, tant est grande la vertu & force de la varieté accompagnée de l'Esloquence d'un personnage d'autorité. *Ferdinand.* Je me tiens pour content, de ma part, & m'accorde à ce que le Seigneur Velasque en a déterminé, ayant opinion que le Seigneur Cōsaluo fera de mesme, & par ainsi nous pourrōs bien nous retirer. *Conf.* Je me laisse aller au iugement du Seigneur Velasque, comme équitable, & d'autant plus qu'il est procédé de luy. Mais neantmoins ie me traiteray en toutes mes maladies, avec le seul remede de la diete, & bon regime de viure, pour maintenir ma santé. Joint que ie leur ay ouy dire, que ceste façon de medicamenter est tres-bonne: de maniere qu'en cela j'ensuis l'expericnçe & le cōseil, partant on ne me scauroit reprendre. Touchāt les autres, que chacun se conforme, en bonne heure, au dire du Seigneur Velasque, & sur cela ie prens congé de la compagnie, priant Dieu que

sans auoir affaire de Medecins, nous puissions mourir chacun en vieillesse. *N<sup>o</sup>.* La patience est bonne en aduersité. Mais ie ne partiray point de ce lieu, que le Seigneur Velasque ne raconte ce qu'il a touché en passant, du bouffon du Duc de Ferrare, à fin que ce conte paracheue nostre iournée, nous aués assez de temps pour l'entendre. *V<sup>e</sup>l.* I'en suis content, à fin que le Seigneur Consaluo passe sa colere, sôbien que possible il l'a peu aussi bien lire que moy dans ledit Pontanus. Scachez donc, que passant vn iour le temps le Marquis de Ferrare, Nicolas d'Est avec vn sien bouffon, il luy demanda de quel mestier & estat y auoit plus dans Ferrare, le plaissant luy respondit prudemment que c'estoit des Medecins : le Marquis ayant ouï ceste responce se mit à rire, & luy dit : Ne vois-tu point sot que tu es, qu'il n'y en a pas dans la ville plus de cinq ou six, & qu'il y a plus de trente Cordonniers & d'autres mestiers, comme oses-tu dire cela? A quoy le bouffon repliqua, Monseigneur, Parce que vous estes tousiours occupé en affaires d'importance, vous ne prenez point garde à ces menues choses, & encores scauez-vous moins combien vous auez de vassaux. Mais ie veux que vous cognoissiez que mon dire est veritable, & gagerois contre vous deux cens escus, que ce que ie dy est vray. Le Marquis recommença à rire plus fort, & apres auoir quelque peu contesté, il gagea lesdits deux cens escus. & imputant telle gageure à vne sottise ou folie il oublia & le different & la gageure. Le bouffon lequel auoit desia deuoré l'argent par esperance, apres auoir bien medité son affaire, le leua le lendemain de bon matin, & s'estant bien bandé les

jouës avec du linge & de l'estoupe, faignant d'auoir grande douleur de dents, se mit sur le portail du Dome de la ville vn iour de Dimanche, ayant près de soy vn sien enfant petit garçon, avec vne plume & du papier pour faire ce que ie vous diray. Or luy estant fort cogneu, tous ceux qui entroient & sortoient del'Eglise, luy demandoient quel mal il auoit, ausquels il respondoit, qu'il estoit tourmēté d'vn grand mal de dents, les priant en l'honneur de Dieu de luy enseigner qu'il luy faudroit faire pour guerir, lors eux suiuant la coustume que nous auōs tous, de vouloir donner cōseil à ceux qui sont trauaillez de ce mal, à mesure qu'ils passoient près de luy donnoient quelque remede, qui estoient aussi tost mis par écrit par son garçon, ensemble les nōs de ceux qui luy auoient donné le remede. Apres qu'il eut là demeuré bon espace de temps, & tant qu'il luy sembla suffire, & qu'il eust fait écrire vn grand nombre de Medecins & de remedes: il en fit autant le lendemain par les maisons & les ruës de la ville, accompagné de son fils, qui auoit tout écrit: finalement il s'achemina en ceste façon vers le palais du Marquis, qui ne se souuenoit plus de la gageure, lequel le voyant enuelopé avec des drapeaux, luy demanda comme les autres, quel mal il auoit, & luy estant respondu de mesme qu'aux autres: Monsieur le Marquis luy conseilla de faire ie ne scay uoy pour guarir. Alors ledict bouffon remercia ledict Sieur Marquis, & tost apres s'en retourna chez soy, où il fit mettre au net le bordereau & la liste de plus de cinq cens Medecins, enroulant Monsieur le Marquis le premier, ensemble son remede. Le iour ensuiuant, ayant osté toutes ses bandes &

drapaux d'alentour de son col: s'achemina au palais, & dit à Monsieur le Marquis, Monseigneur, ie suis guery, moyennant le remede du plus excellent Medecin qui soit en Italie, qui est vous-mesme. Parce qu'avec le bon conseil que vous me dōastes ma douleur se passa. Cependant ordonnez que les deux cens escus que vous avez gagez & perdus contre moy me soient payez, & sçachez que i'ay trouue dans vostre ville de Ferrare de très-bōs Medecins, qui sont compris dans ceste liste que voicy: & en eusse trouué dauantage si j'eusse mieux voulu m'enquerir. Ledit sieur Marquis prenant le roolle entre ses mains, & se voyāt estre mis au premier lieu, & en teste, avec plusieurs autres qui suiuoient apres confessa d'auoir perdu, & luy fit compter lesdits deux cens escus, ce que ne fut point sans rire. Et certainement, si le Seigneur Consaluo se cōtente de semblables Medecins, comme furent ceux-là, il n'a pas tort: car il n'y a celuy qui ne soit Medecin. Ne En bonne foy c'est vne histoire tres-belle, & donne assez de sujet pour rire. Mais ie ne me vus plus amuser icy. A Dieu. *Consal.* Certainement le bouffon auoit bonne grace. Mais ie vous promets que quand bien il eust eu le mal des dents à bon-cient, & sans faindre il eust pū trouver guerison moyennant les conseils qui luy furent donnez, pour mon regard, ie m'adresserois plūstost aux cinquens Medecins qui estoient contenus dans son berdeau, qu'aux cinq ou six Medecins de la ville de Ferrare. Mais sur cela retirons nous, Seigneur Ferdinand, car nous ne laisserons de nous en aller bons amis, comme nous estions venus, nonobstant nostre contrarieté d'opinions.

F I N.



# T A B L E D E S

## PLVS PRINCIPALES

### ET REMARQUABLES

matieres contenuës es diuerſes

Leçons de P I E R R E

M E S S I E.

#### A

Âge du monde, & ſa diuiſion.	121	mes.	749
Âge premier du monde, là meſme, le ſecôd.	122.	Abbregez de liures combien prejudiciables.	922
le troiſieſme.	124.	les Abeilles donnent pluſieurs notables enſeignemens aux hommes.	678. & ſuiuans.
le quatrieſme.	126.	Actes memorables de Semiramis.	124
le cinquieme.	127.	Actes militaires plein de grande valeur & generoſité, de François Sforce & Nicolas Piccinin.	228: 229
le ſixieſme.	130	Adrian ſucceſſeur de Trajan, & ſon Empire.	996
Âge de l'homme, & ſa diſtinction, ſelô les Aſtrologues.	117.	Aeſchilus & ſon eſtrange mort.	94
& ſelon les Philoſophes, Medecins & Poëtes.	222.		
& ſuiuans.			
Âge de l'homme & de la femme, quand ſe doiuent marier, quel doit eſtre.	228		
Âges diuers de pluſieurs tant hommes que fem-			

# T A B L E.

- Alexandre & Scipion** miroir de grande continence. 366
- Alexandre le Grand** amy des lettres. 499. sa lettre à Aristote, & la response, là mesme.
- Amitié & inimitié** mutuelle de diuers animaux, & autres choses inanimées. 466. & sui-uans, celle qui est entre les hommes d'où procede. 473. & sui-uans.
- L'Amour** des-honneste combien forte passion, & de plusieurs remedes contre icelle. 510. 511.
- Amour** desordonné & ridicule d'un ieune Athenien & du Roy Xerxes. 511
- Amour** du Dauphin envers les petits enfans. 512
- Amurat**, son regne, & conquestes faites durant iceluy, & sa mort, 66. 67
- L'Anatomie** n'est necessaire aux Medecins, & comment. 1010
- Ancienne** grandeur de l'Empire Romain, d'où est prouenu sa ruine. 145. & sui-uans.
- L'Anneau** de Gygez, & propriété. 707. 708
- Anneaux** remarquent chesse & noblesse. 60
- Anneaux** portez à la main gauche, & pourquoi 700
- Anneaux** portez pour medicine. 701
- Anneaux** seruant de char. là mesme, 701
- Anneaux** magiques faits sous l'observation des Astres. 711
- Anneaux** faits sous d'une planette. 711
- Anneaux** fortunez. mesme.
- Années** d'agereuses, quel-les, selon l'opinion des anciens. 225. 226
- Antipater** Cyrenaique.
- Asclepiades** Crique aveugles.
- Antiquité** de la ville de Constantinople, sa fondation & description & quels furent ses fondateurs.
- Apophtheme** notable

# T A B L E.

- Caton Censorin , touchant le secret. 14. à qui il doit estre decouvert. là mesme.
- Arbre de vie, & sa propriété. 728
- Archimedes & ses subtilitez. 443. & suiuaus.
- Arctaphile deliure sa patrie de la main des tyrans. 672. 673
- Aristides pourquoy surnommé le iuste: & son bannissement d'Athenes. 317
- Aristote en quelle estime estoit tenu d'Alexandre le Grand. 494
- Armes, leur inuention premiere, & par qui elles ont esté inuentées & mises en vſage. 34
- Art & science combien sont requises en vn Medecin. 1018. & suiuaus.
- Artillerie & poudre à canon par qui inuentée. 15
- Aspide lac de Iudée, & propriété. 369
- Aster combien est vne monture honorable. 75.
- Aster ses excellences, & particularitez speciales. 977. & suiuaus.
- Auarice combien est abominable. 782. & suiuaus.
- Audace du Lyon és choses qui touchent l'honneur. 238.
- Auerne lac en Italie, & sa propriété. 369
- Aueugles comment peuvent escrire. 461
- Saint Augustin nie les Antipodes, & pourquoy. 858
- Autheurs qui ont escrit des pierres precieuses, 710
- ~~Babylone~~ Babylone par qui edificée. 117
- Bajazet, son regne, ses victoires, & hauts faicts d'armes. 67. 68
- Bannissement de Ciceron. 320
- Banquets pleins de prodigalitez excessiues. 807. & quels sont licites & permis. 908. 909. conditions y necessaires. 915
- Bataille entre Tamburlan & Bajazet. 348. 349



les Bestes brutes ont con-  
noissance de la muta-  
tion & changement de  
temps. 438.439.440

Bias l'un des sept Sages de  
Grece, & les dits com-  
muns. 482. & suivans.

Brigue d'Hyperbole con-  
tre Nicias & Alcibia-  
des. 318

les Brouïllas d'où procé-  
dent. 887

## C

Cachet renommé de Po-  
lycrates. 702

Cajus Dufus, & Cajus  
Aufidius aveugles, per-  
sonnages de grand re-  
nom. 779.780

Calamité advenue à Con-  
stantinople du temps  
de Severe Empereur.  
52. sa restauration. là  
mesme.

Calamité de Bajazet des-  
confit par Tâburlam. 58

Calapin V. son Empire, &  
sa mort. 70

Camahu, ou cachet de  
Pyrrus. 706

Caracteres Hebraïques,  
& leur propriété. 456

Cardinal d'extrême aua-

rice. 781

Cas notables advenus  
pour la ressemblance  
des hommes les uns  
aux autres. 20

Cas merueilleux advenu  
à Lyon au sacre, & cor-  
ronnement du Pa-  
pe Clement. 2

Cas merueilleux du lacc  
Pilate. 267.268

Cas notable d'un prison-  
nier, raconté par Alexan-  
dre d'Alexandre. 327.328.329

Cas merueilleux advenu  
à Rome à la Natiuité  
& Passion de le-  
suy Christ. 382. & suivans.

Cas merueilleux advenu  
durant le siege mis  
sur Carthage par Ro-  
mains. 640.641

Cas admirable, & mer-  
veilleux advenu à la  
reduction de la terre  
de Bible.

Castruccio Castrac-  
chi son origine, vie &  
autres merueilleux faits d'armes.  
828. & suivans.

Cato l'Orateur pour-  
quoy n'a iamais voulu

- ger oraison par escrit. 24  
 auses principales de la ressemblance d'aucuns hommes. 210. & sui-  
 uans.  
 ause de la diminutiō de la vie de l'homme. 746  
 autelles & subtilitez merueilleuses de Ma-  
 homet. 59  
 eremonies obseruées par les anciens aux Ma-  
 riages. 293  
 eremonies obseruées par les Romains auant  
 que d'entreprendre guerre. 630  
 hemin plain & vny pour-  
 quoy lasse plustost que le montagnoux & plein  
 de vallées. 477  
 hilo troisieme sage de Grece, & ses dicts com-  
 muns. 765. 766  
 hoses requises & neces-  
 saires au Medecin. 1000  
 hrestiens pourquoy ap-  
 pellez Agariens. 62  
 iscas & B. las aueugles, personnages de grande  
 autorité, & valeur. 581  
 Clemence du Lyon. 251.  
 & suiuaus.  
 Clemence grande d'Ale-  
 xandre le Grand. 806  
 Cl. obale septiesme sage  
 de Grece, & ses dicts  
 communs. 767 768  
 Colosse du Soleil statue  
 esmerueillable. 591  
 Combat de deux Cheua-  
 liers de Castille. 273  
 Cometes, d'oū & cōment  
 s'engendrent. 752. leur  
 signe & significations. 894. 895  
 Commencement de la sei-  
 gneurie du Turc, & des  
 Princes qui y ont re-  
 gné 64. & suiuaus.  
 Commencement de l'Em-  
 pire du Sophi. 75.  
 76  
 Commēcement du regne  
 des Scythes. 123  
 Commencement des Me-  
 decins. 692. & pour-  
 quoy furent reccus à  
 Rome. 1019  
 Complexion admirable  
 de Democrite. 200  
 Complexions en l'homme,  
 ce nbiē, & quelles. 743

Computation diuerſe de l'année. 380

Computation diuerſe du temps auquel Iules Cæſar fut tué. 619. 620

Condition du Mariage traité entre les Amazones & les Gargariens. 43

Conformité de la République des Abeilles avec celle des hommes 680. & ſuyuans.

Confuſion & diuerſité de langue, d'où eſt procédée. 117

Conſpiration faite ſur la vie de l'Empereur Néron, comment fut decouuerte. 17. 18

Conſpiration de ceux de Florence. 821 & ſuyuans

Conſtâce d'Anaxarcus. 19

Conſtance des ſeruiteurs de Plancus. 19. & du ſeruiteur de Caton l'orateur. là meſme.

Conſtâce admirable d'Arétafile. 670

Contention aduenüe entre les Egyptiens & Frigiens, touchât l'antiquité de leur langue.

119. 120.

Côtrarieté d'opinion ſur la longueur du temps du 1. âge. 121. 122

Contrariété grande des Medecins. 996. 997

Conuénance merueilleuſe de pluſieurs & diuerſes choſes. 204

Conuerſion mutuelle d'eſlemens. 88

Couronnes diuerſes baillées aux ſoldats par les Romains. 583. & ſuyuans.

Couſtume belle & louable des Sénateurs Romains entrant au Sénat. 15.

Couſtume des Atheniens eſtans en des feſtins.

Couſtume ancienne obſeruée en l'eſlection des Papes de Rome. 10

Couſtume louable d'Agatocles en ſes feſtins. 403

Couſtume de Corinthiens au couronnement de leur Prince. 57

Couſtume obſeruée aux banquets des anciens Romains. 90

Cruauté des Carthaginois. 409. 410. 411.

- niens enuers Attile Ro-  
 gule. 180. de Tullie à  
 l'endroit de son pere  
 Tarquin. 181. des Scy-  
 thes, là mesme. De  
 Tamburlan. 216  
 Cruauté de Nicocras. 292  
 Cruauté & blasphemés  
 execrables exercez par  
 les Turcs en la ville de  
 Constantinople. 56  
 Cruauté d'Alimetelech  
 fils du grand Gedeon.  
 180  
 Cruauté de Caligula. 184  
 Cruauté exercees par  
 Diocletian contre les  
 Chrestiens. 187  
 Cruauté horribles d'Ari-  
 stotime. 644. & suivans.  
 D  
 Decret du Pape Nicolas  
 II. sur l'election des  
 souverains Pötifes. 102  
 Deffaite des Turcs par  
 Ladislas Roy de Polo-  
 gne & de Hongrie. 71  
 Deffaites merueilleuses  
 & espouventables des  
 Goths. 146. 147  
 Deffinition du sommeil  
 & dormir, & combien  
 le trop est dommagea-  
 ble à l'homme. 612. &  
 suivans.  
 Deluge de Thessalie. 126  
 Democrite se creua les  
 yeux, & pourquoy. 781  
 Demosthene & son bannissement. 326  
 Denombrement des Roys  
 qui regnerent en Ieru-  
 salem, & les calamitez  
 d'icelle. 795. & suivans.  
 Dépence excessive d'Elio-  
 gebale. 359. & suivans.  
 Dialogue declaratif du  
 sens moral du pour-  
 trait de faueur. 757  
 Diete partie de Medecine,  
 en quoy consiste. 1006  
 Dieu & Deesse de silence  
 des Romains. 20  
 Dieu combien est touf-  
 jours secourable aux  
 innocens. 536  
 Difference entre mentir &  
 dire mensonge. 818  
 Different tres-subtil entre  
 Euatole & Protagoras.  
 90  
 Diligence requise à ceux  
 qui ont soing des Abeil-  
 les. 685  
 Diode Philophe auen-  
 gle, & Geometrien. 780

Disposition & qualitez de l'air. 883  
 Diuersité des completiōs & inclinations naturelles des hommes. 137  
 Diuersité de viandes comment est dommageable au corps humain. 943.  
 & suiuans.  
 Diuision de l'Empire Romain. 150  
 Diuision de la face de l'homme. 310  
 Diuision des iours de l'année. 383  
 Dons & presens que faisoient les Capitaines Romains à leurs soldats. 582. 583.  
 le Dueil pourquoy est prohibé & défendu. 664  
 E.  
 L'Eau, son excellence & propriété, & comment se peut eslire la meilleure. 332.  
 Eau bouillie pourquoy est la plus saine. 335  
 Eau douce comment est tirée de la mer. 339  
 Eau chaude pourquoy est plus légère que la froide. 340

l'Eau pourquoy deshoûre la terre. 313. & sur  
 Eaux plus pesantes que les autres, pourquoy. 859. &  
 Echeneis, ou Rome, & vertu. 21  
 Éclipse du Soleil & de la Lune. 388. 389.  
 Passion de Iesus Christ n'estoit naturel, admirable, & pourquoy. 388. 389.  
 Éclipse du Soleil d'où procurent. 390  
 Edification de la premiere ville du monde, & son nom. 8  
 Edification de Ninus. 12  
 Effets merueilleux de Cloches. 37  
 Eliogabale patron de la te impudicité. 356. &  
 Enseignemens diuers de la propriété de plusieurs animaux. 560. &  
 s'aynans.  
 Entretien du corps humain quoy consiste. 739  
 Epitaphe de Timon Athénien. 9  
 Epithetes, & figures & uerses de Serpente. 418

# T A B L E.

Erreür des anciens touchant les inuenteurs du vin. 516

Esclair pourquoy se voit auant qu'on oye le tonnerre. 890

Esprit aigü est de retention debile, & pourquoy. 480

Ethniques, & profanes tesmoignent de la vie & faits miraculeux de Christ. 392. & suyans.

Excellence du chef de l'homme. 86

Excellence du sculpteur Callicrates. 141

Excellence d'Apelles Prince des Peintres. 302

Excellence de la veüe par dessus tous les autres sens. 777

Exemple de l'inconstance de l'estat de cettè vie. 216

Exemples, & témoignages diuers demonstrent l'utilité du trauail d'une part, & les maux d'oyssueté d'autre. 171. & suyans.

Exemples notables de l'amour coniugal. 89

Exemples notables de plusieurs hommes de basse condition, qui sont paruenus en haut degré d'honneur. 402. & suyans.

## F

Faueur cõment fut représentée par les anciens. 756

Fautes des disciples est cõstumièremẽt attribuée aux maistres. 25

Femme ieune, & encore fille, pourquoy conuiet mieux à vn homme qu'à vne aagée & vesue. 283

Fèmes singulieres en l'art de Peinture. 307

le Fer chaud pourquoy s'enfonce dans l'eau. 861

Fondation de la ville de Seuille. 125

Forme, & maniere admirable de conceuoir la Vipere. 503. 504. ses vertus, & cõment doit estre magée, la mesme.

Forme admirable de medicament exercée par Asclepiades. 1016

la Formis, ses qualitez, & combien son exemple peut profiter à l'homme. 731. & suyans.

Formis de la region des  
Dardes quelles. 738

Fortune de Louys Sforce  
Duc de Milan. 413. &  
suyuans.

Fuite de Iustinian Genoïs  
principale cause de l'in-  
fortune lamentable de  
Constantinople, & sa  
mort. 54. 55

Gages donnez ancienne-  
ment aux hommes de  
lettres. 495

Gentils-hommes mangés  
avec lunettes. 779

Godefroy de Bouillon fait  
& crée Roy de Ierusa-  
lem. 241

Gelpes, & Gobellins. 449

Guerissemens admirables  
de plusieurs malades.  
514

Guerre entre les Romains  
& les Cartaginiens. 128

H

Habileté de bien nager,  
d'où procede. 112

Histoire des Sibylles, &  
leurs Propheties. 602  
suyuans.

Histoire plaisante & face-  
tieuse d'un Bouffon, ou

plaisant du Duc de Fes-  
rare. 1030. & suyuans  
l'Homme pourquoy s'e-  
bloüit en iournoy. 47  
les Hommes lettrez et  
quelle estime estoient  
anciennement. 490. &  
suyuans.

I

Jacques de Lusignan com-  
ment paruint à la di-  
gnité Royale. 33

Jardin pensiles de Baby-  
lone. 60

Jean, Jean, fie toy en Dieu  
prouerbe. 78

Jean Roy de Boëme. 78

Images, & diuerses repre-  
sentations de Noblesse  
717. & suyuans.

Imagination, les effectz &  
proprietez. 262. & sui-

l'imprimerie en quel tēps  
& par qui fut inventee.  
459. 460

Incontinence grande d'un  
certaine femme. 15

Incredulité plus grande  
de l'homme, quelle.

Ingratitude grande de  
Lacedemoniens à re-  
droit de Lyncurge, &  
des Atheniens envers

# T A B L E.

- Solon. 321  
Injustice, cōment se peut  
iustement deffendre. 399. & suiuaus.  
966. & suiuaus.  
nuction des anneaux, &  
leur vsage. 696. & suiui.  
ours Caniculaires pour-  
quoy sont ainsi nōmez.  
104. quand commen-  
çoient anciennement,  
& pour le iourd'huy,  
106. 107. leurs effects  
merueilleux. 105  
oye cause de mort de plu-  
sieurs. 94  
ustinian perd son Empire  
le recouure, & reperd.  
410. 411.
- L**  
Lamuse Roy des Lom-  
bards pourquoy fut  
ainsi appellé, & com-  
ment paruint à la digni-  
té Royale. 406. 407  
Langage ptemier, quel a  
esté. 119  
Le Laurier, ses proprie-  
tez admirables, &  
pourquoy estoit baillé  
aux triōphateurs. 447.  
448.  
Lettre de Plutarque à  
PEmpereur Trajan. 26
- Lettre de Maximian Em-  
pereur. 399. & suiuaus.  
Lettre d'Antigonus à Ze-  
non Philoſophe. 497  
Lettre des Atheniens aux  
Lacedemoniens. 676  
Lettres hyeroglyphiques  
des Ezyptiens, & leur  
signification. 15  
Liberalité des Romains  
enuers leurs amis estrā-  
gers. 580. 581  
La Librairie en quel tēps  
commença. 462.  
Le Lyon, pourquoy craint  
le Coq. 231  
Lisimaque comment sur-  
monta, & tua vn Lyon.  
239  
Loüange de peu parler,  
confirmée par plu-  
sieurs témoignages, &  
exemples. 20. & suiuaus  
Loüange des femmes. 29  
Loüange de l'amitié con-  
jugale. 238  
Loüange de la peinture,  
avec plusieurs exem-  
ples confirmans son ex-  
cellence grande. 299  
Loüange de Simon Athe-  
nien. 316  
Loüage de la memoire. 397



- Loy inuiolable des Per-** Maux prouenus des ban  
les. 19 quets. 90  
**Loy de Lycurgue touchant** Medecines, & remede  
le mariage. 285 propres aux beste  
**Loy de l'Ostracisme ob-** brutes. 45  
seruée par les Atheniès  
& comment. 314. & sui,  
M  
**Mahomet VI. son Empire,** Memoire labile de plu  
sa mort, & quel fut son  
successeur. 70. 71 sieurs personnaiges, son  
**Maisons basses pourquoy** par accident, soit par  
sont plus saines. 985. 986 nature. 486  
**Marc Marcel pourquoy** Menées secretes de Silice  
fut en grãd peril au sie-  
ge de Syracuse & sa  
mort. 585 comment furent décou-  
**Martésie, & Lampedon** uertes, & sa mort. 15  
Roynes des Amazones  
les premieres. 42  
**Mathias, fils de Iean Vnia-** Mensonge, que c'est. 818  
des Waynode, commēt  
paruint à la dignité Ro-  
yale. 324 Meurtiers du Poëte Ibi-  
**Mausol sepulchre tres-ex-** que, cōment furent de-  
cellent. 568 couverts. 22  
**Maux prouenus des Ma-** Mœurs impudiques de  
riages inégaux. 285 l'Empereur Eliogab. 357  
**Maux prouenus de la fa-** Monarchie des Perses. 12  
ction des Guelpes &  
Gibelins. 448 **Mort de Constantin Em-**  
**Maux prouenus de l'yrō-** pereur. 55  
gare. 513. 524 **Mort d'Orcan, fils de Ca-**  
lapin. 70  
**Mort de Ladislas Roy de**  
Pologne. 70  
**Mort de Mahomet huit-**  
ième. 74  
**Mort de Selin X. Empe-**  
reur des Turcs. 79  
**Mort admirable de Mo-**

- Crotonien.** 93 en la froideur sans se  
**Mort infortunée d'un** fondre, 533  
**Charles Roy de Na-** **Neron Prince de Tyran-**  
**uarre.** 94 **nie, & cruauté.** 188  
**Mort de Diogenes le Cy-** **le Nom de Gentil d'où est**  
**nique.** 136. 137 **venu.** 714. 715  
**Mort d' Pilate.** 167 **Nom, & office du Mede-**  
**Mort d' Eliogabale.** 360 **cin, quel.** 999. **son an-**  
**Morts admirables de plu-** **cienneté.** 1026  
**sieurs Tyrans,** 189. 190 **Noms imposez par les**  
**Moyens premiers d' escri-** **Romains à leurs Capi-**  
**re quels.** 457 **taines, selon leurs vi-**  
**Murs de la ville de Baby-** **ctoires,** 577. & **suiuans.**  
**lone.** 590 **Noms diuers de la ville**  
**N** **de Ierusalem, & sa fon-**  
**Naissance, & mort de la-** **dation.** 791. & **sui-**  
**mes Roy d' Arragon.** 547 **uans.**  
**Natiuité de Iesus Christ.** **O**  
**130. 377. la mort.** 378 **Obelisque de Semiramis:**  
**Nature essaye tousiours** 601  
**de faire son semblable,** **Occasïõ opportune com-**  
**& comment.** 211 **bien est vtile & profi-**  
**Naturel estrange de Ti-** **table, & son image mo-**  
**mon Arhenien.** 95 **ralisee.** 754. 755  
**Naturel mauuais de quel-** **Oeufs de formis seruent à**  
**ques hommes.** 152 **la santé de l'homme.** 737  
**Naturel estrange d' Hera-** **Oysuete, ~~g~~ nature, & ef-**  
**clire, & sa lettre au Roy** **fects.** 169  
**Daire.** 201 **Opiniõs erronées de plu-**  
**Nauigation de Malagnes,** **sieurs, touchant l'aage**  
**844** **des hõmes, refutées.** 11  
**la Neige comment se peut** **Opiniõs diuerses du cœur**  
**longuement conseruer** **de l'homme.** 30

Opinions diuerſes ſur la  
prinſe de Rome. 156

Opinions erronées des  
Philoſophes touchant  
l'origine des chieles de  
ce monde. 278

Or pourquoy poſe plus  
que l'argent. 861

Origine de l'art militaire,  
& quels en furent les  
premiers maîtres. 31

Origine de Mahomet, &  
ce qui luy aduint apres  
la mort de ſes pere &  
mere. 58

Origine des Janiffaires. 77

Origine de la fable du  
poifſon ſurnomé Col-  
las. 83. ſon hiſtoire, &  
celle d'un bon nageur.

72

Origine du Mariage. 266

Origine du grand Tam-  
burſcam, & ſon comen-  
cement. 344. ſa couſtu-  
me es aſſauts de villes.

898

Oſter ſon bonnet pour-  
quoy eſt reputé à cour-  
toiſie, & d'où à pris ſon  
origine. 87

Oſer ſon auancement  
& ſa mort. 66

Quation comment ſe li-  
pit à Rome, & pour-  
quoy eſtoit ainſi appel-  
lée cette maniere de  
reception. 575

P

la Palme ſigne general de  
victoire, & pourquoy.

174

Papes, & pourquoy on a  
accouſtumé de changer  
leur nom. 99

le Papier quand fut in-  
uenté. 458

Par faite grandeur de l'hô-  
me, quelle. 335

le Parler en l'homme d'où  
procede. 193

Patience & douceur gran-  
de d'aucuns ſouuerains  
à l'endroit des mur-  
murateurs. 255. &  
fuyans.

Paul Émile excellent Ca-  
pitaine Romain, & ſon  
triomphe apres auoir  
pris le Roy de Mac-  
done. 574

Peinture morte Poëſie, &  
pourquoy. 298

de Peres ſages pourquoy  
naifſent des enfans ſols.

214

Periander septiesme sage  
de Grece, & les dictz  
communs. 774

Phalaris, la cruauté & ty-  
rannie. 180

Pyramides d'Egypte  
quelle. 593

Pittaque cinquiesme sage  
de Grece, & les dictz  
communs. 707

la Pluye, les nuës, la rosée,  
les foudres, & les gres-  
les d'où & comment  
s'engendrent. 884

Poison porté es anneaux.  
712

Pontifes Romains de bas-  
se & infirme parété. 406

Prerogative ancienne des  
anneaux. 698

aux Prestres pourquoy  
l'on rase les cheveux. 642

Primissas comment fut  
fait Roy de Boëme. 407

Prinse de la ville de Con-  
stantinople par Maho-  
met Roy des Turcs. 53

Procèz fait aux Tépliers.  
245. & comment cela  
aduint. 247

Prodige de la mort d'Ari-  
stotime, 651. son tres-  
pas, & celuy de la fem-

me, & de ses deux fil-  
les. 652

Prodiges diuers aduenus  
anciennement. 657. &  
suiuans.

Proportion des membres  
de l'homme, quelle. 175

Proprietez du sang du  
Taureau. 330. & qui le  
mit premier au labour,  
332

Proprietez admirables de  
diuers lacs & fontai-  
nes. 235

Proprietez d'aucunes her-  
bes. 426

Protogenes singulier en  
l'art de peinture. 306

Providence de Dieu cause  
de la longue vie des  
hommes du téps passé,  
& de ce plusieurs au-  
tres raisons. 7. & suiui.

Ptolémée premier Roy  
d'Egypte. 723

Punition des larrons. 591

**Q**ualitez de l'Asne & As-  
nessse, son naturel, & di-  
uerses proprietiez. 664  
& suiuaus.

Qualitez & proprietiez  
admirables des mouches

# T A B L E.

- à miel. 678. & suiuaus.      suiuaus.
- Qualitez élémentaires des      Representation belle d'un  
sens corporels. 776      Prince combien profi-  
table. 634. & suiuaus.
- Question enigmatique de      Responce excellente de  
Cleobuline. 768      Turbe à l'Empereur  
Adrian. 170
- Questions diuerses tou-      Responce Chrestienne de  
chant le cōmencement      Demetrius Phalerō au  
du monde, & leurs so-      Roy Ptolomée. 728
- lutions. 551. & suiuaus.
- Questions douteuses qui      les Roys pourquoy sont  
n'ont peu iamais estre      dits auoir les mains &  
résoluës par les Philo-      les oreilles fort lon-  
sophes. 625. & sui-      gues. 251
- uaus.
- R
- Regne de Mahomet hui-      Rois & Princes issus de  
ctiēme. 72      bas lieu. 406
- Regne & Empire de Ba-      les Romains pourquoy  
jazet septiesme. 75      commençoient le iour  
à minuit. 170
- Regne des Assyriens. 124
- Regnes diuers en diuerses      Rosemonde vège la mort  
provinces. 247      de son pere Cunimon  
& cotamment. 547
- Reigles à obseruer és bâ-      Royaumes d'autrui par  
quets. 915. & suiuaus.      qui furent premier-  
ment occupez. 33
- Religion merueilleuse des      Ruine de l'Empire des  
Abeilles. 678      Assyriens. 11
- Remede & conseil souue-      Ruines & destruction  
rain pour conseruer la      diuerses de la ville de  
paix. 677      Rome. 144. & suiuaus
- Remedes pour garder      Ruse & finesse des Card-  
d'enyurer. 526      naux François, pour  
esslire vn Pape à l'appe-
- Repas des anciens Ro-      l'esslire vn Pape à l'appe-
- mainz quels. 918. &

# T A B L E.

tit de leur Roy.	250	Siege des Papes comment fut transferé de France, en la ville de Rome.	152
S			
Sapience fille de la Memoire, & pourquoy.	479	Signe de la croix combien a esté estimé par les anciens.	11. & 14
Secret digne d'admiration des coniuerez & conspirateurs de la mort de Iules Cæsar.	18	Signification des pourtraits des douze mois de l'an.	820
Le Secret est excellent principalement en la guerre, & de plusieurs exemples.	20	Situation du feu elementel.	874
Secrets. Philosophiques sur le marcher des animaux.	741	Socrate rend Alchibiades bon Orateur.	196
Secrets merueilleux de nature.	533	son naturel merueilleux.	140
Secte de Mahomet, comment & quand print son commencement,	59	Solon second sage de Grece, & ses dicts communs.	762. & suiuan.
& suiuan, sa mort.	62	Source & origine des Amazones, pourquoy ainsi appellées, & comment vindrent à faire guerre,	40. & suiuan.
Solim X. comment print possession de l'Empire des Turcs.	77	leurs grandes victoires en diuerses regions.	44
Senecque & sa façon de viure merueilleuse.	138	Statuë d'une Lyonne esleuée en bronze par les Atheniens.	19
Sentence de Salomon touchant le secret.	20	Statuë ou image de Iupiter Olympique, œuvre admirable.	598
Siege de l'Isle de Rhodes.			
Siege mis deuant Rome par Alarie Roy des Goths, & sa prinse.	154		
& suiuan.			

- Stature de l'homme diu-  
sé en dix parties. 285
- Somptuositez admirables  
des banquets anciens.  
911. 912
- T**
- Tomonney gouverneur  
d'Alexandrie. 80
- Tauantule ou Phalange  
beste venimeuse, & le  
remede contre sa mor-  
sure. 507
- Temple de Diane, édifice  
merueilleux. 597
- Temps pour parler sont  
deux, & quels. 24
- Temps de la vie humaine  
quel : selon l'opinion  
de plusieurs tant an-  
ciens, que modernes.  
285. 286
- Teneur ~~des~~ lettres de  
Ptolomée enuoyées au  
Sacrificateur Eleazar,  
& sa responce. 724.  
725
- la Terre comment se peut  
mesurer. 528. & sui-  
uans.
- la Terre est moindre que  
le Soleil, & comment.  
851. 852
- Telmoignage par lesquels  
est confirmé qu'il y a  
des hommes marins.  
515
- Teste petite, & poitrine  
estiocte, pourquoy  
sont mal sains. 86
- Thales sixiesme sage de  
Grece, & ses dits com-  
muns. 711. & sui-  
uans
- Theodose comment par-  
uint à l'Empire. 129
- Theodose Imperatrice de  
Constantinople. 35
- Theopompe puny, pour  
auoir profané la lai-  
te Escriture. 721
- Timon Athenien ennemy  
des humains. 95
- Tour de l'Isle de Pharos.  
600. 601 le Traicté  
pourquoy a esté donné  
à l'homme. 164. son ex-  
cellence & vtilitez. 165.  
& sui-  
uans.
- Tremblement de terre  
d'où procede. 89
- Triomphe des Romains  
& les ceremonies qui  
s'observent en iceux.  
566. & sui-  
uans.
- Tritons prins en Epire.  
113
- Tromperie louable d'un

- ieune enfant à l'endroit  
 de la mere, pour ne luy  
 deliurer la delibera-  
 tion prinse au Senat. 16  
 Tromperie cruelle d'A-  
 stiages Roy des Medes. 181.  
 Tromperie louable d'une  
 femme de l'Arabie heu-  
 reuse. 197  
 Trophées des Romains. 116  
 Tyrannie execrable de  
 l'Empereur Tybere. 183  
 les Tyrans pourquoy sont  
 appelez ministres de  
 Dieu. 188  
 V  
 Vanité des anciens tou-  
 chant la Fortune. 417.  
 & suiuaus.  
 definition des Vents, &  
 leurs noms, tant anciës  
 que modernes. 838. &  
 suiuaus. 838.  
 la Verité des choses pour-  
 quoy est incogneuë aux  
 hommes. 653. & sui-  
 uans.  
 Vertu & propriété du  
 vin. 516. 521. son vsage  
 deffendu à plusieurs.

- 518  
 Vertus & proprieté des  
 pierres precieuses. 425.  
 & 884  
 Victoire obtenüe par  
 Hercules sur les Ama-  
 zones. 44. 45. & ce qui  
 aduint apres. 47  
 Victoire obtenüe par Go-  
 defroy de Bouillon sur  
 Soliman Roy des Turcs  
 66  
 Victoire obtenüe par les  
 Go's sur l'Empereur  
 Valens. 149  
 Victoires signalées de Se-  
 lin X. Empereur des  
 Turcs. 78  
 Vie estrange, & merueil-  
 leuse de Diogenes le  
 Cynique. 131. ses sen-  
 tentieux propos. 134. &  
 suiuaus.  
 Vin deffendu aux Dames  
 Romaines. 518  
 le Vin va sans souliers, pro-  
 uerbe ancien. 522  
 Virgile combien fort esti-  
 mé de son temps. 492  
 Voyage de Talistris, Roy-  
 ne des Amazones vers  
 Alexandre le Grand.



# T A B L E.

Vſage des cloches, quand & par qui introduit. 270	est dommageable nuifante au corps hu- main. 32
Vſage de ce mot <i>Here</i> , ſon origine & etymologie. 617. & ſuiuans.	aux Yurons pour que vne choſe ſimple ſem- ble double. 52
Vtilité de lettres. 319. leur invention. 316	<b>Z</b> Zeuzis & Parreſie deux excellens Peintres. 29
<b>Y</b> Yuronsnerie combien	Zoroaſtres inventeur de l'art magique. 13

*Fin de la Table des diuerſes Leçons de  
Pierre Meſſie.*









64

1/31



